UNIV.OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/missionsdelacong17obla

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE D'ARCET, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

294876
2:1:34

PARIS

TYPOGRAPHIE A. HENNUYER

RUE D'ARCET, 7

—

1879

Smithsonian Institution Libraries

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 65. — Mars 1879.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

MACKENZIE.

EXTRAITS D'UNE LETTRE DU R. P. PETITOT AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Notre-Dame de Bonne-Espérance, Fort Good-Hope,
1er juin 1878.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Nos fêtes de Pâques de 1877 ont été célébrées avec toute la splendeur que nous pouvons déployer à Good-Hope et, de la part de nos chers enfants des bois, avec toute la ferveur qu'on peut avoir à pareille latitude. Nous avons eu à cette occasion deux cents Indiens dans notre chapelle, ce qui jusqu'ici a été un chiffre inouï pour cette époque de l'année. Nos pauvres sauvages se dédommageaient de n'avoir pu venir en aussi grand nombre qu'ils l'auraient désiré aux fêtes de Noël de 1876. Mais la mission

du printemps a perdu à cette affluence pascale, à cause de la proximité des deux époques, les sauvages qui étaient venus faire leurs dévotions pour Pâques étant restés dans les bois au moment de la mission du printemps. J'avais fait, d'ailleurs, deux voyages chez eux, pour les préparer à la communion pascale, et les maris, pour qui c'est toujours une rude corvée que de traîner après eux femmes et enfants, chiens et bagages jusqu'à la mission et de passer là vingt-cinq à trente jours pour le seul bénéfice de leurs âmes, les maris, dis-je, avaient fait entendre à leurs femmes qu'elles eussent à profiter de ma présence dans les camps pour faire leurs dévotions, car elles ne verraient pas le fort ce printemps. Ces dames s'étaient exécutées en rechignant et en protestant, mais les maris tinrent bon.

Nous apprîmes plus tard qu'il existait alors une autre cause au *veto* prononcé par les hommes. Un ou deux voyants avaient prophétisé que, ce printemps-là, la débâcle devait faire arriver des banquises flottantes jusque sur l'esplanade où s'élèvent le Fort et la Mission de Good-Hope. L'eau devait inonder et emporter toutes les habitations des blancs. Ces folles paroles avaient été acceptées et crues comme des oracles et avaient occasionné une panique universelle parmi les Indiens. Plusieurs nous avertirent quelques jours avant la débâcle et ne furent nullement détrompés par nos railleries. Il fallut qu'ils vissent le fleuve libre de glaces et nos maisons encore debout pour être rassurés.

Au fond, cette prophétie n'était qu'un mensonge forgé par les voyants pour empêcher les sauvages de profiter du bienfait de la mission. Nous avons ici, depuis quelques années, deux ou trois vieux jongleurs qui, après leur conversion, sont revenus à leurs anciennes superstitions, ou plutôt sont tombés dans une sorte de démence qui les

porte à des extravagances, dont des fous seuls sont capables et que des insensés seuls peuvent accepter comme l'expression de l'inspiration divine.

Nos frères se souviennent probablement de ce jongleur qui s'intitulait le Fils de Dieu, et qui se livra à des voies de fait sur Mgr Grandin; de cet autre, se parant du même titre, qui eut étranglé Mgr Clut, à Athabaska, sans l'intervention du regretté F. Alexis. Nous avons ici une nouvelle édition de la merveille, comme la mission Providence a la sienne, ainsi que le fort des Liards. Mais notre jongleur se donne comme le Père Eternel, et c'est Achille Ekérichli qui joue ce rôle. Ce bon vieux, que je considère comme tombé dans l'enfance, se fait adorer, ni plus ni moins. Debout et tenant gravement son chapelet dans la main, il fait passer les sauvages devant lui et tous doivent faire la génuflexion. Sa femme et sa belle-sœur lui servent d'acolytes, et se tiennent à ses côtés pendant la cérémonie. Le bonhomme veut entendre les confessions, chanter la grand'messe et rebaptiser tous les sauvages.

Au commencement du carême, il a fait la cérémonie des cendres et prêché la pénitence à pleins poumons. Il détourne ses compatriotes de venir nous voir, prétendant qu'il suffit tout seul pour assurer leur salut. C'est la même raison que donnait aux pauvres Loucheux de Peel's River, au printemps dernier, un sauvage qui s'était offert à moi pour me servir d'interprète auprès de ses compatriotes : « Je prie pour vous tous les printemps, quand je viens ici, leur disait-il, qu'avez-vous besoin de prêtre ? Est-ce que je ne vous suffis pas ?»

Malheureusement pour la réputation d'Achille, sa femme, elle aussi, se prit à rêver, un peu avant la Noël de l'année dernière, et la voilà qui, le matin à son lever, rassemble les sauvages, leur apprend qu'elle vient

d'avoir une vision de Dieu, que son mari n'est pas ce qu'il prétend, mais un grand menteur, tandis qu'elle est, elle, réellement la Sainte Vierge, envoyée de la part de Dieu, pour les exhorter à la pénitence : « L'être que tu as vu, disait-elle publiquement à son vieux mari, a des oreilles pointues et du poil partout le corps, gris comme celui d'une souris. Il m'a été révélé que c'est le diable en personne. »

Le vieux s'est tenu coi depuis lors, mais la vieille a pris sa place.

Ces événements ne m'empêchèrent pas de donner les exercices de la mission du printemps 1877, à la suite de laquelle, le 5 juin, je m'embarquai pour le fort Mac-Pherson, où je devais chercher à renouer avec les farouches Esquimaux des relations spirituelles interrompues depuis huit longues années ; je donnais également mes soins à ceux des Loucheux de Peel's-River qui voulurent bien ouvrir les yeux à la lumière de la vraie foi. Je fus assez heureux pour inscrire cinq familles qui passèrent volontiers et sans appel de ma part du camp de l'erreur à celui de la vérité. Toutefois je ne crus pas devoir recevoir leur abjuration immédiatement. Cette démarche demande la confirmation du temps et l'épreuve de la persévérance.

J'eus la satisfaction de voir les Esquimaux très-assidus à mes instructions et m'entourer littéralement le jour et la nuit (j'entends une nuit où il fait grand jour et beau soleil). Les anciens préjugés, les craintes, les soupçons d'autrefois vis-à-vis du prêtre, préjugés, craintes et soupçons qui étaient le fait de quelques protestants, semblaient bien tombés. Ces pauvres gens m'ont manifesté un certain abandon, me demandant des médicaments et m'amenant leurs malades. Ce sont là des actes de confiance qu'ils n'auraient pas osé faire jadis.

Grand a été leur empressement à se faire instruire, bien qu'ils n'aiment pas à se mettre à genoux, de crainte de ternir la blancheur de leurs hauts-de-chausses en basane. Plusieurs enfants m'ont été présentés et j'aurais pu les baptiser, sans l'intervention malencontreuse et les représentations de quelques espions protestants qui avaient toujours l'art de se glisser dans mon appartement quand je réunissais ces pauvres abandonnés. Qu'il est difficile d'opérer le bien, même avec la meilleure volonté du monde, et combien est rusé l'ennemi du genre humain qui, depuis tant de siècles, retient ces malheureux dans ses chaînes ! Il n'y avait pas jusqu'à certains Loucheux catholiques qui ne me fissent secrètement opposition auprès des Esquimaux par pure jalousie et absence totale de jugement, et aussi par manque de cet esprit chrétien que nos sauvages ignoreront longtemps encore. A leurs yeux, les *Innoït* ne valent guère mieux que des chiens. Ils s'indignent que je m'occupe de pareils êtres et que je ne leur préfère pas leur propre nation, oubliant qu'ils ont déjà dans le R. P. Séguin un pasteur qui vaut mieux que moi. Ce sont bien souvent ces petites ligues, suscitées par l'envie, qui font avorter nos travaux et qui entravent nos œuvres.

En juillet, j'étais de retour à Good-Hope, et je prenais alors le pinceau pour travailler à la décoration de notre petite église dont nous avions déjà, au mois d'avril, le P. Séguin et moi, peint et étoilé la voûte. Je peignis jusqu'à la mi-novembre, c'est-à-dire jusqu'à la disparition du jour, grâce à un poële que nous avons reçu l'automne dernier et que nous avons placé dans la nef, à laquelle il était destiné. La décoration totale de ce petit monument en bois demandera du temps, car j'ai l'intention, si Dieu le permet, d'y placeer dix grands tableaux, pour lesquels j'ai déjà laissé des panneaux libres. Je me con

tente de peindre des bordures, dont je varie autant que possible les dessins et les arabesques, grâce aux excellents modèles que j'ai apportés de Paris. A défaut de colombes inconnues dans ce pays, des perdrix ou gélinottes et des ortolans des neiges représentent le Saint-Esprit, et je donne à mes petits anges la ronde figure, rougeaude et bouffie et les yeux de jais écarquillés de nos petits sauvages, ce qui est du goût de leurs parents beaucoup plus que si j'en faisais de petits Ecossais aux cheveux d'or.

Je n'ai pu exécuter jusqu'ici que la moitié de ces bordures.

L'hiver qui vient de finir sera longtemps mémorable par la clémence exceptionnelle de la température, l'extrême pénurie de rennes qu'elle a causée et la multitude de loups et de gloutons que la faim a fait sortir des steppes et des bois, et a jetés sur tous les sentiers et autour de nos demeures. Loups noirs, loups gris, loups blancs, rôdant en plein jour comme durant la nuit, attaquant avec rage les hommes et les chiens, sans crainte du nombre de leurs ennemis et de l'isolement où ils se trouvaient eux-mêmes. Nous avons dû voyager armés, et, dans cette occasion, le revolver dont un de nos Pères me fit cadeau en France, m'a été d'un grand secours. Nous avons dû également faire la garde autour de nos maisons, et, pendant plus d'un mois, un de mes exercices journaliers, après mon action de grâces et en attendant le déjeuner, était de faire une tournée solitaire contre les loups, la carabine sur l'épaule et le revolver à la ceinture. J'ai même eu la satisfaction de contribuer à la mort de l'un de ces nombreux visiteurs qui venaient guetter et attaquer nos chiens jusque sous nos fenêtres. Je lui ai logé une balle dans la cuisse alors que notre serviteur l'atteignait à l'épaule.

Dans un des trois ou quatre voyages de cinq à six jours que j'ai fait, à la raquette, cet hiver, pour la visite des malades ou pour d'autres causes, le même jeune serviteur qui me précédait de deux ou trois jours, accompagné d'un enfant, fut assailli sur un lac par un loup blanc énorme, avec lequel il lutta en désespéré et qu'il ne parvint à assommer qu'après avoir été terrassé et avoir eu une main déchirée par le monstre. Je vis, ainsi que mes compagnons de voyage, le cadavre de la bête sur le bord du sentier ; le théâtre de la lutte portait des traces non équivoques d'un duel acharné et désespéré. Le loup était vraiment énorme et je me demandai, à sa vue, ce que j'aurais pu faire si j'eusse été à la place de notre serviteur, moi chétif, qui ai déjà diminué de moitié depuis mon retour dans ce pays.

Le 20 février, je partais pour le fort Norman et le Lac des Ours, mission de Sainte-Thérèse. Ce voyage à la raquette a duré dix jours, dix mortelles journées de souffrances, souffrances telles, que je n'en ai jamais enduré de semblables. Elles eurent pour causes un coup violent que je me donnai sur la clavicule droite en conduisant mon traîneau pesamment chargé, et cette douceur, j'allais dire chaleur exceptionnelle de la température, qui, occasionnant une grande transpiration, contribuait à m'affaiblir. Il est très-pénible de faire des marches forcées au milieu des neiges, sans chemin battu, de conduire une traîne pesante, ou d'ouvrir un sentier aux chiens, de se faufiler au milieu des mille dédales des forêts, de voyager par monts et par vaux, de creuser la neige pour y établir le bivouac. Ces exercices violents, multipliés et répétés jour par jour d'un bout à l'autre du moindre voyage, demandent au moins une température de 30 degrés de froid centigrades pour que les forces ne soient pas épuisées. Mais par 18, 20 et même 25 de-

grés au-dessous de zéro, ils deviennent énervants et réduisent un homme à sa plus simple expression. Plus il fait froid et sec, moins on souffre de la marche, parce que tous les mouvements qu'on fait sont indispensables pour l'entretien de la chaleur naturelle.

J'arrivai au fort Norman le 1er mars, à l'état de squelette, souffrant beaucoup de la poitrine, ayant l'épaule et le cou enflammés et un gros furoncle à la lèvre inférieure.

A cause de la pénurie du Caribou dans tout le pays, les Indiens de Good-Hope s'étaient transportés sur les terres stériles du littoral de la mer Glaciale, où vit le bœuf musqué, ressource de ces sauvages dans les années de disette. Le bœuf musqué ne voyage pas comme le renne, il est sédentaire et casanier. Nos enfants en tuèrent un bon nombre et en portèrent la viande au Fort. Mais l'odeur et le goût fortement musqués de cette viande, rancie d'ailleurs par son ancienneté, joints à l'odeur et au goût de la *boucane*, en font un mets fort peu estimé des blancs. Aussi, puis-je dire littéralement que, dans ce voyage, nous avons mangé de la vache enragée.

Au fort Norman et au lac d'Ours, je devais acheter de la viande de caribou que me vendraient les sauvages, et ce devait être la partie résistante de ma nourriture. A titre de douceurs j'emportais pour trois mois et plus : dix-huit livres de farine, six de riz, trois de thé noir, quatre de sucre et six d'orge non mondé. Vous pensez peut-être, bien aimé Père, qu'avec de si minces rations on ne saurait manquer aux lois de la mortification ; eh bien, on se permet quelques beignets le dimanche et les jours de fête on se passe la fantaisie d'un riz à l'eau sucrée. Tel fut le menu de mon dîner le jour de Pâques dernier. Quant à l'orge que chez nous on donne aux chevaux pour les engraisser, nous en faisons ici du café, quand nous sommes assez heureux pour en recevoir quelques kilos de la

mission Providence. Torréfié et pulvérisé, il offre une boisson tolérable.

Et l'ordinaire des autres jours, de quoi se compose-t-il, me direz-vous ? De viande de renne bouillie à l'eau et au sel ; viande maigre, sans saveur comme de l'amadou, et dont la dureté n'est surpassée que par celle de l'original et de l'ours.

Parlons maintenant de choses moins matérielles.

En laissant Good-Hope dans un état de demi-famine et exposé à l'invasion des loups affamés, nous nous flattions de trouver l'abondance au fort Norman et au grand lac d'Ours, dont les grèves stériles et les steppes immenses devaient être peuplés de rennes. Mais, cette année-ci, hélas ! la main de Dieu semble avoir frappé le pays tout entier ; pas un seul caribou n'a été vu ni tué au grand lac d'Ours. Nous trouvâmes le fort Norman désert. Tous les serviteurs avaient émigré dès le début de l'hiver au lac d'Ours, pour y vivre de harengs, à défaut de viande.

Le commis avait suivi leur exemple et si nous le trouvâmes à son poste à notre arrivée au fort Norman, c'est qu'il venait de s'y rendre tout juste pour expédier le courrier que nous portions. La disette et les loups régnaient au fort Norman ; au grand lac d'Ours, les loups et la disette. De tous les postes de traite, depuis le Portage la Loche jusqu'ici, le courrier nous apporta plus tard le même refrain : les loups et la disette.

Que faire ? s'en retourner à Good-Hope n'ayant pour toute provision que nos chiens de trait à mettre au pot-au-feu ou à la broche ? C'était faisable, mais je préférai chercher l'aventure et me transporter au camp sauvage le plus rapproché, afin d'y *arracher ma vie*, ainsi que le disent nos métis. Toutefois, je ne pouvais partir aussitôt ; j'étais harassé de fatigue, à bout de forces, très-souffrant de la poitrine et du visage, où mon furoncle me tordait la

bouche jusque sous le nez. Je ne pouvais même pas parler. Je dus donc prendre huit ou dix jours de repos, grâce à un peu de viande d'original que reçut le commis du fort Norman et qu'il partagea charitablement avec moi.

Enfin je repartis ayant des provisions sèches pour deux jours avec mon serviteur Loucheux, Alphonse Kut'ian, jeune homme que j'ai baptisé au fort Anderson, il y a treize ans. Je comptais que mes forces seraient revenues, et connaissant fort bien la valeur de mes jambes de fer, je me disais que nous atteindrions aisément les sauvages. Au bout de deux jours, et nos provisions touchant déjà à leur terme, nous n'avions rencontré personne, sauf deux sauvages se rendant au fort, qui me dirent que les autres s'étaient déjà dispersés à cause du manque de vivres et qu'ils s'étaient mis à la recherche du caribou dans différentes directions.

Comme ces deux jeunes gens apportaient au fort Norman de la viande fraîche et que j'étais exténué, je ne crus pas prudent de m'aventurer plus avant dans une contrée entièrement dépourvue de bois, où règnent des vents violents qui, en quelques heures, effacent toute trace de sentier, et avec la presque certitude de ne pas rejoindre les sauvages. Je revins donc à la Mission que nous possédons au fort, pensant avoir fait mon possible et laissant à Dieu à faire le reste.

Quant à se transporter au grand lac d'Ours, il n'y fallait pas penser. Les sauvages de cette localité étaient alors divisés en une multitude de petites bandes, à cause de la pénurie de rennes et demeuraient à trois jours de marche de la Mission. D'ailleurs, celle-ci ayant été dépouillée deux ans auparavant, quoique sans mauvaise intention, par un *post-master* en détresse, était devenue depuis lors inhabitable.

Je vécus au fort comme je pus, oppressé toujours de

la poitrine, et de plus, souffrant d'un mal de raquettes qui me laissa écloppé pendant plus de huit jours. Je ne reconnaissais plus mon tempérament élastique d'autrefois.

Il n'y a pas eu dans tout le pays une seule piste de lièvre blanc, de perdrix, de faisan ; le poisson lui-même a fait défaut. Sans la bénignité exceptionnelle de la température, plusieurs sauvages seraient sans doute morts de faim. Cette raison n'a pourtant pas empêché les sauvages des montagnes Rocheuses, étrangers et infidèles, récemment arrivés de l'Ouest au fort Norman, de vouer à la mort, cet hiver, dans les steppes du grand lac d'Ours, trois enfants orphelins : deux petites filles et un petit garçon. Je ne sais si la première était baptisée ; les deux autres l'avaient été l'an dernier, par le R. P. Ducot. C'est pour la première fois que je vois ces sauvages, qui paraissent venir des contrées évangélisées tout dernièrement par nos pères de la Colombie Britannique. Ce sont encore de vrais Caribous par les sentiments, ainsi que vous allez en juger.

La plus âgée des deux petites filles pouvait bien avoir de huit à neuf ans ; elle fut laissée dans un campement que l'on quittait, par son oncle ou son tuteur, sous prétexte que les traîneaux étaient trop chargés et qu'on allait revenir la prendre. Les enfants sont si accoutumés à garder les loges en l'absence de leurs parents, que la pauvre petite ne se douta de rien. Le malheureux Tsapfuipa toutefois, avait fait diligence et mis entre lui et la pauvre abandonnée plus de chemin qu'elle n'en pouvait faire, à cet âge, dans une courte journée d'hiver. La pauvre petite attendit, attendit, jusqu'à ce que la mort la saisit.

Des serviteurs du fort Franklin, qui allaient à la découverte des sauvages, parce que eux aussi manquaient de vi-

vres, trouvèrent son petit cadavre gelé, dans le vieux camp abandonné, à côté des traces d'un feu depuis longtemps éteint. L'enfant avait un pied déchaussé et allongé sur les cendres refroidies et glacées. Elle était couchée sur le côté, tenait sous son bras ses petites raquettes et paraissait dormir. Mais son visage portait des marques d'anxiété et de détresse. On suppose que, lassée d'attendre et soupçonnant enfin l'affreuse vérité, voyant d'ailleurs son feu s'éteindre et ne possédant aucun moyen de le raviver, la malheureuse petite fille aura voulu suivre ses parents inhumains, mais que, incapable de faire une longue marche et surprise par le froid et par le vent dans les steppes qui bordent le grand lac, elle sera revenue au feu pour se chauffer les pieds ; que dans cet acte même elle aura été saisie par le sommeil et l'engourdissement qu'engendre naturellement le froid et que du sommeil elle aura passé à la mort sans même la sentir venir.

Les deux autres enfants abandonnés étaient aussi des orphelins, mais en bas âge. Pauvres petites créatures, quelle n'aura pas été leur frayeur, leur désespoir de se voir ainsi délaissés, eux si innocents, si inoffensifs ! L'auteur de ce double crime est un jeune homme de vingt-quatre à vingt-six ans, au visage doux et toujours souriant, au regard limpide, à l'air aimable ; qui dirait que sous ces dehors honnêtes se cache tant de lâche et froide cruauté ? Un des deux enfants, la petite fille, était la propre sœur de ce monstre, le petit garçon était son neveu ! O charité de Jésus-Christ ! que tu auras à faire pour changer ces cœurs de bronze que le remords n'atteint pas, et qui ignorent, ce semble, jusqu'aux cris de la conscience !

Dans l'impossibilité où je me trouvais de voir et d'instruire les sauvages, j'ai dû faire de nécessité vertu et me contenter de travailler à la maison que nous possédons au fort Norman et qui a été construite par le R. P. Ducot.

Je l'ai rendue chaude, habitable et presque confortable. J'ai dû travailler presque tout le temps seul à la menuiserie ainsi qu'à des ouvrages de charpente et de maçonnerie, étant obligé d'envoyer mon unique serviteur au loin à la recherche des sauvages pour glaner de quoi vivre. Ses absences n'étaient rien moins que de dix à quinze jours.

Au mois de janvier j'appris, par quelques personnes venues du lac d'Ours, que les sauvages de cette localité s'étaient enfin rassemblés près du fort Francklin et qu'ils m'attendaient avec impatience. Une bande de caribous, la seule qui ait visité le grand lac d'Ours cet hiver, les avait attirés dans les parages du fort et avait aussitôt été l'occasion de l'abondance dans leur camp jusque-là affamé. Malheureusement il n'était plus temps pour moi de me transporter au milieu d'eux. La neige avait fondu, la surface des petits lacs était couverte de deux pieds d'eau froide et on ne pouvait plus se servir de chiens ni de traîneaux. Entreprendre un voyage de trois ou quatre jours dans ces conditions, en portant sur mon dos une couverture et ma chapelle, c'est ce que je pouvais faire à vingt-cinq ou vingt-six ans ; mais aujourd'hui je ne m'en sens plus capable.

Peu après les Indiens des montagnes Rocheuses dont j'ai parlé plus haut arrivèrent au fort Norman et vinrent tous me voir, avant de traverser le fleuve sur la dernière glace pour regagner leurs arides montagnes. Ils me firent baptiser leurs petits enfants, mais ils ne purent se décider à passer plusieurs jours auprès de moi, à cause de la disette. Je crois d'ailleurs que ceux de ces sauvages qui s'étaient rendus coupables des trois meurtres que je viens de vous raconter, redoutaient que je ne sévisse spirituellement contre eux dès que je les connaîtrais. Ils avaient hâte de s'enfuir avant d'être connus.

Après le départ de cette poignée de sauvages, je suis retombé dans ma solitude complète et j'ai repris le travail des mains et ma vie d'anachorète, occupé de temps en temps à pourchasser les loups loin de ma maison. J'en ai vu jusqu'à cinq, rôdant à la fois dans le petit steppe qui se trouve derrière la chapelle en construction.

Ainsi se sont passés ces trois mois. Trois mois de solitude pour un seul jour de mission à une trentaine de personnes ! Pendant tout ce temps j'ai dû faire moi-même ma cuisine, raccommoder mes vêtements, laver mon linge ; obligé de me coucher avec le jour, faute de luminaire et de me contenter de viande bouillie.

Ainsi que vous en avez ici un petit aperçu, bien-aimé et très révérend Père, vous pouvez juger que tout est loin d'être succès, triomphe dans nos missions. Nous avons souvent bien des amertumes à dévorer, bien des peines à supporter. Fasse le ciel que les unes et les autres servent à ma sanctification et à celle des pauvres sauvages! Pour m'encourager, je me dis qu'une âme est quelque chose de si précieux, que ce n'est pas trop d'en acheter trois ou quatre au prix de tant de sacrifices, le Fils de Dieu lui-même ayant donné sa propre vie pour elles. Peut-être entre-t-il dans les desseins de Dieu que la régénération de ces pauvres sauvages ne s'opère qu'à ces conditions difficiles.

Agréez, mon très révérend et bien-aimé Père, l'assurance du profond respect et de l'affection constante avec lesquels je suis votre fils très obéissant

E. Petitot, o. m. i.

Lettre du R. P. Ducot au T.-R. P. Supérieur général.

Good-Hope, le 29 avril 1878.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Dans ma dernière lettre, écrite du fort Norman et datée du 26 février 1877, je vous faisais part de mes projets de voyage au camp des sauvages. Les réaliser était le plus vif de mes désirs, mais Dieu n'a pas permis qu'ils fussent tous exécutés. Le maître du poste du fort m'ayant refusé les vivres qui m'étaient indispensables, je fus obligé d'envoyer mon serviteur en chercher à plusieurs journées de la Mission, et cela à plusieurs reprises, ce qui occasionna une grande perte de temps. Aussi au moment où je me préparais enfin à partir pour visiter les Indiens, on m'apprit qu'ils s'étaient dispersés et que mon voyage serait inutile; je dus y renoncer. Mais bientôt on m'informa qu'une loge, une seule, était campée entre le lac d'Ours et le fort Norman, à une journée et demie de la Mission. Je voulus, au moins cette fois, ne pas perdre l'occasion de voir ces Indiens et de les instruire, bien qu'ils fussent peu nombreux. J'appris d'ailleurs, presque en même temps, que le chef d'une autre bande de sauvages avait un ardent désir de voir le prêtre et me demandait à grands cris. Comme celui-ci était établi sur le chemin du lac d'Ours, je devais le rencontrer en me rendant à la loge dont je viens de parler.

Je me mis donc en route, de grand matin, sur une traîne à chiens, le 3 ou le 4 mars. Le soir même j'arrivais au camp de ce chef où trois loges étaient réunies. Je fus aussi heureux que surpris de trouver là une vingtaine de personnes. Le bienveillant accueil de ces pauvres enfants des bois me donna la mesure du bon esprit qui les animait; je me flattais de leur faire un peu de bien, et le

soir même je leur fis une instruction que je croyais devoir être le début d'une mission ou au moins d'une retraite ; mais à peine avais-je fini de parler que ces bons Indiens me dirent qu'ils étaient obligés de lever le camp dès le lendemain ; que, depuis plusieurs jours déjà, ceux de leurs parents qui étaient protestants s'étaient éloignés pour aller à la chasse ; qu'eux-mêmes, à cause de la saison avancée, auraient dû les suivre, mais qu'après m'avoir attendu assez longtemps, il ne leur était plus possible de différer leur départ, à cause du manque de caribous dans l'endroit où ils étaient campés. Ils firent force instances pour m'engager à les suivre ; je regrettai de ne pouvoir le faire, mais je leur promis, au retour de mon expédition, d'aller les retrouver à leur camp s'ils ne s'éloignaient pas trop. Ils m'assurèrent qu'ils seraient très-heureux de me recevoir et d'entendre parler du bon Dieu. Le lendemain ils levèrent le camp et je partis de mon côté pour continuer ma course.

On m'avait assuré que je ne trouverais qu'une seule loge ; jugez de ma joie quand j'en trouvai cinq, et au lieu d'une des deux familles, la plus grande partie des Indiens du lac d'Ours. Dès le soir j'ouvris la mission par une petite instruction sur la sainte Vierge ; je voulais me mettre ainsi avec mes Indiens sous la puissante protection de notre bonne mère.

Huit jours durant, matin et soir, j'adressai tant bien que mal (car je ne suis pas encore bien versé dans leur langue) quelques paroles d'édification à mes auditeurs. Ils en parurent heureux et généralement ils me dirent qu'ils m'avaient bien compris. Mais ce n'était pas par ces instructions où j'étais seul à parler que je pouvais faire le plus de bien. Ce dont ces chers sauvages avaient le plus de besoin, c'était de repasser leurs prières et leur catéchisme. C'est donc à cela que je consacrai presque tout

mon temps ; pour mieux réussir, je visitais chaque jour, successivement, chacune des cinq loges et, prenant chaque personne en particulier, depuis le petit enfant jusqu'au vieillard, je leur enseignais depuis le signe de la croix jusqu'au chant des cantiques. Au bout de huit jours, j'avais fait repasser deux fois le catéchisme à chaque personne et je l'avais expliqué deux fois et tous savaient leurs prières, au moins en grande partie. Ce travail, joint aux instructions du matin et du soir, me tenait environ sept heures en haleine; aussi à la fin de ces exercices j'étais littéralement épuisé, car le jeûne était venu se joindre au travail.

Je fus obligé de revenir plus tôt que je n'aurais voulu, l'express allait arriver et j'avais à lui remettre ma traîne et mes chiens qu'il devait ramener à Good-Hope. Avant mon départ, j'engageai les Indiens à descendre tous à la Mission pour le mois de juin ; les hommes me promirent de le faire, mais les femmes, me dirent-ils, ne pourraient les accompagner, à cause de la grande quantité d'eau qui recouvre les chemins à cette époque de l'année. Nous récitâmes ensemble la prière et le chapelet, je leur donnai mes derniers avis et, après de touchants adieux, après leur avoir touché la main, je chaussai mes raquettes.

Après deux jours de marche forcée, j'arrivai à Sainte-Thérèse. Nous étions à la fin de la semaine sainte, déjà trop tard pour qu'il me fût possible de retourner chez le chef à qui j'avais promis de le revoir. Peu de jours après, l'express arrivait et je renvoyai ma traîne à Good-Hope, ainsi que j'avais reçu ordre de le faire. J'espérai me dédommager de n'avoir pu voir tous mes Indiens par la pensée de les retrouver, au moins la plupart des hommes, à la mission vers le mois de juin ; mais cette fois encore mon espoir fut déçu. Quand le mois de juin arriva, la berge qui descendait à Good-Hope s'arrêta au fort Norman ; le

jeune homme qui était entré à mon service depuis deux mois à l'insu de ses parents, voulut profiter du passage de la berge pour s'en retourner, et il me quitta. En même temps on m'assura que les Indiens ne paraîtraient au fort que le 13 juin. Comme j'allais me trouver sans serviteur et que j'avais absolument besoin de me rendre à Good-Hope, je me décidai à prendre passage moi-même sur la berge, bien déterminé à revenir à mon poste le plus vite possible. Mais le démon, qui semble poursuivre l'œuvre de Dieu à l'égard surtout des Indiens du fort Norman, réussit à entraver mes projets. A peine de retour à Good-Hope, j'appris que je ne devais pas de sitôt songer à en repartir. On n'avait ni canot ni serviteur à mettre à ma disposition, et d'ailleurs, les PP. Séguin et Petitot devant se rendre chez les Loucheux et les Esquimaux, il me fallait de toute nécessité garder le poste. Je m'étais si peu attendu à cela, qu'en quittant Sainte-Thérèse je n'avais, pour ainsi dire, pas fermé ma maison. Je dois dire, à la louange des Indiens, qu'ils ont parfaitement respecté la propriété. Nul n'a pénétré dans la maison, ou si quelqu'un y est entré, il n'a touché à rien.

Contraint de demeurer ici, je me livrai plus sérieusement que jamais à l'étude de la langue. Chaque semaine je composais en langue peau-de-lièvre une instruction qu'une personne de cette tribu me corrigeait.

Je dus cependant bientôt songer à retourner au fort Norman. Il était urgent d'y aller clore la maison et faire travailler à la chapelle. Le 1^er^ août, je partis en canot d'écorce avec deux Loucheux. Le voyage dura huit jours, mais dès la seconde journée nous nous trouvâmes en grand danger de perdre la vie. Comme nous remontions le fleuve, nous allions à la touée ; mes deux serviteurs, à tour de rôle, halaient sur la ligne pendant que je récitais mon office ou faisais mes exercices de piété. Mais je dus

bientôt prendre ma part du travail. Le soir nous arrivâmes à un vilain rapide où le chemin de touage, complétement submergé par la crue des eaux, ne permettait plus de haler sur la ligne. Force fut à chacun de saisir son aviron et de lutter pour vaincre le courant du fleuve, qui est, à cet endroit, d'une violence extrême. D'abord tout alla pour le mieux, nous avancions rapidement quand, arrivé au passage le plus rapide, nous sentîmes nos forces s'épuiser. Pour comble de malheur, le bruit assourdissant des cascades, en couvrant nos voix, nous empêchait de nous entendre, tandis que l'obscurité de la nuit survenue sur ces entrefaites ajoutait encore à la difficulté de nous diriger. Nous redoublâmes de courage ; mais tous nos efforts ne parvinrent qu'à nous maintenir à la même place. Désespérant d'avancer, nos jeunes gens ne cessaient de répéter : « *Douyé ! Douyé !* » (Impossible, impossible !) Que faire alors? Reculer eût été très-imprudent, à cause des nombreux récifs à fleur d'eau qui hérissent le fleuve ; et cependant, nous ne pouvions pas avancer. Nous prîmes le parti d'essayer de gagner le rivage sans être entraînés. Ce fut difficile ; cependant nous parvînmes jusqu'aux énormes rochers à pic qui bordent les eaux et, aidés de nos avirons, que nous enfoncions dans les crevasses de ces rochers, nous avancions peu à peu et même sans trop d'efforts. Déjà nous nous flattions d'avoir franchi tous les obstacles quand un arbre, renversé par l'orage, vint nous barrer le chemin et nous obliger à reprendre le large. De nouveau tout notre espoir fut dans nos avirons ; mais à l'instant le mien se brisa dans ma main, au moment même où nous nous trouvions engagés dans de nouveaux récifs. Dans le court moment d'arrêt causé par cet accident, le vent et les soubresauts des cascades poussaient notre frêle canot d'écorce contre les écueils et nous étions en perdition. Que se-

rions nous devenus si notre canot s'était brisé ? Nous aurions péri infailliblement, à moins qu'un miracle ne nous eût sauvés. Aussi mes jeunes gens criaient plus que jamais : *Douyé! Douyé !* Pour les rassurer, je leur disais que Dieu garde le prêtre, et ils semblaient reprendre courage. Enfin, grâce à un vieil aviron que j'avais trouvé peu auparavant et recueilli précieusement, grâce à des efforts surhumains nous parvînmes à nous dégager de ce mauvais pas et à regagner la terre entre onze heures et minuit.

Ce fut la seule journée où nous éprouvâmes de sérieuses difficultés. Mais l'avant-dernière de ce voyage je dus me coucher sans souper pour économiser nos vivres, et le lendemain, quand j'arrivai à Sainte-Thérèse vers deux heures du soir, je n'avais rien mangé depuis longtemps.

Enfin, mon très-révérend Père, pour terminer en quelques mots le récit de ce voyage, je vous dirai qu'après un séjour d'un mois et demi à Sainte-Thérèse, les vivres étant venus à manquer, même après nous être mis à la ration, mes serviteurs et moi, pendant quinze jours, je me préparais à revenir à Good-Hope, pour échapper à la famine qui déjà régnait au fort de la Compagnie, lorsqu'une belle nuit un vent impétueux emporta mon canot d'écorce. C'était ma dernière et unique espérance. On dit si souvent ici que Dieu garde le missionnaire, que cet événement, loin de me causer la moindre inquiétude, me remplit au contraire de joie et de confiance. Aussi, sans écouter les représentations de mes voisins, ni les raisons d'impossibilité de mes serviteurs, le jour venu, je commandai de faire un radeau, et le soir je partais pour Good-Hope, sur cette embarcation d'un nouveau genre. Après cinq jours et quatre nuits, j'arrivai enfin sain et sauf à Notre-Dame de Bonne-Espérance. Notre retour avait été heureux ; mais j'ai su depuis que si la Provi-

dence ne m'eût pas enlevé mon canot, nous aurions tous péri avec lui dans les flots du Gros-Rapide, à quelques heures d'ici. Le radeau nous a sauvés, Dieu en soit béni ! J'ai dit une messe d'action de grâces pour le remercier de sa visible protection durant ce voyage.

Au mois de février dernier, je devais encore me rendre au fort Norman ou au lac d'Ours pour y donner la mission; mais le R. P. Petitot a dû me remplacer.

Veuillez agréer, mon très-révérend Père, l'assurance de l'entier dévouement de votre fils très-obéissant.

H. G. Ducot, o. m. i.

Journal du R. P. Lecorre. (Suite) (1).

Providence, 7 *juillet* 1877. — Les dernières berges viennent de passer pour remonter au Portage la Loche. Elles sont de sept jours en retard sur la première brigade, à cause d'un petit accident imprévu : la fuite de quelques bœufs qu'elles amenaient pour ce poste, et qui, envoyés paître à peu de distance du campement, ont profité de leur liberté pour se sauver dans toutes les directions. Ces berges nous ont amené une petite orpheline de quatre ou cinq ans. Cela nous fait une trentaine d'enfants à nourrir.

14 *juillet*. — En ce moment je suis seul prêtre ici et quoique les sauvages maintenant tous rassemblés autour du fort, soient loin d'être fervents et fidèles à suivre les exercices d'une mission, néanmoins venant me visiter à toute heure et les uns après les autres, ils m'obligent à me tenir constamment à leur disposition.

(1) Voir le numéro de septembre 1878.

Un de nos chasseurs me donne, sur ces entrefaites, bien de l'ennui. Mgr Clut lui avait fourni, au mois d'avril, toutes les munitions d'usage pour la chasse d'été ; mais tout a été dépensé et en pure perte pour nous, soit sur le gibier volant, soit au jeu, de sorte qu'il faut l'approvisionner de nouveau, comme si rien n'était, ou bien renoncer à recevoir un seul morceau de viande cet automne. Ah ! si l'on savait la peine que nous avons actuellement à nous procurer çà et là un peu de viande sèche et maigre et le prix que cette friandise nous coûte ! Aussi presque tout notre espoir est en nos récoltes et notre pêche, mais plus encore et surtout en la divine Providence, qui ne nous a jamais encore refusé le nécessaire.

21 *juillet.* — Nos sauvages sont de nouveau dispersés sur les rivières et dans les bois, dans un rayon de cinquante milles environ autour du fort. Avec leurs rets d'écorce de saule ils ne pouvaient plus suffire ici à l'entretien de leurs familles. Pour nous, nous sommes au régime du poisson depuis ce printemps. Celui qu'on prend maintenant se nomme l'*inconnu*. C'est un poisson à chair fade, qui, simplement bouilli ou rôti devant le feu, n'est guère appétissant. Et puis nos patates touchent à leur fin.

Nous avons un peu de lait, il est vrai, mais fort peu, car des nuées de taons et de moustiques harcèlent nos animaux jour et nuit et les empêchent de paître. Une sécheresse désolante règne ici depuis la fonte des neiges, et nos patates que nous venons de sarcler nous donnent peu d'espérance. Elles seront perdues si ce temps continue encore quelques semaines. Enfin la pêche ne nous fournit que le strict nécessaire de chaque jour.

28 *juillet.* — Les travaux du missionnaire, en tant qu'apôtre, sont dans ces pays, et surtout ici, de bien

courte durée au printemps et à l'automne, du moins en ce qui regarde les soins à donner aux sauvages. A part ces deux époques son ministère est celui d'une petite paroisse qui se compose des catholiques du fort et de la Mission. C'est à cela que je me dévoue avec bonheur en ce moment. Nos Frères et nos engagés sont partis pour faire les foins, rude corvée de trois semaines qui les oblige à passer des jours entiers les pieds dans l'eau et exposés aux piqûres de myriades de maringouins. Mais le dévouement de nos chers Frères est au-dessus de toutes les fatigues et de toutes les épreuves.

4 *août*. — Que de fois j'ai parlé des moustiques ! Par ces répétitions on peut juger du tourment qu'ils nous font souffrir. Lorsqu'il fait un calme plat dans l'atmosphère brûlante de ces régions, en cette saison, vous entendez partout dans les bois un bourdonnement, ou plutôt une variété de bourdonnements, qui donnent tout d'abord une idée de la puissance créatrice de Dieu, de cette puissance qui anime si bien la luxuriante végétation des êtres du Nord, qu'il semble que chaque feuille soit un monde où se meuvent et s'agitent une infinité de petits êtres, leurs mille murmures préviennent en même temps du danger qu'il y aurait à chercher un peu d'ombre sous les arbres où ils sont cachés. J'ai vu de pauvres petits enfants portés sur le dos de leurs mères, ayant le visage barbouillé de sang ; ce sang provenait des maringouins écrasés sur ces visages innocents.

Nous sommes contraints, le P. Le Doussal et moi, de travailler nous-mêmes la terre et de nous livrer à la pêche ; jusqu'ici le poisson que nous prenons a suffi à la dépense journalière. Dieu soit béni, car nous n'avons pas actuellement d'autre ressource.

11 *août*. — Quelques sauvages viennent de temps à autre porter au fort un quartier de chair d'original ou

d'ours ; mais pour nous, rien. Voilà ce que c'est que d'être pauvres et d'avoir à traiter avec des indifférents. Le commis leur fait des largesses, aux dépens de la compagnie, et de cette manière il accapare tout. Et puis, il leur débite tout ce qu'il sait de préjugés contre les catholiques. Cette guerre sourde dure depuis des années et finit par affaiblir notablement les bonnes dispositions des sauvages à notre égard. Le commis ne travaille guère et commande beaucoup ; le pauvre missionnaire, au contraire, est souvent obligé d'imiter Saint-Joseph à l'ouvrage et de se plier à toutes les rigueurs de la pauvreté. C'est pour lui une source de mérites, mais c'est aussi ce qui lui fait perdre son prestige aux yeux des sauvages, qui ne jugent pas de l'honneur que nous trouvons dans le travail manuel, de la même manière que les chrétiens civilisés.

18 *août*. — Un de nos meilleurs catholiques, le vieux Bouvier, guide des brigades de la grande rivière, est mort subitement près de la mission Saint-Joseph. Le P. Gascon, averti aussitôt, n'a pu arriver à temps pour lui conférer les secours de la religion. Malgré cela, nous espérons beaucoup que Dieu lui fera miséricorde, car c'était un de ses plus fidèles serviteurs parmi les métis du pays. Il approchait de soixante-dix ans et, malgré son grand âge, on le voyait assidûment à la messe, hiver comme été. Il faisait partie des associations de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance et ne manquait pas de donner sur ses gages, à chaque fête de Noël, un louis sterling, pour les étrennes de l'Enfant-Jésus. Sa veuve et ses enfants, deux grands garçons et trois filles, sont encore aujourd'hui dans les larmes. Mais quel esprit de religion chez ces braves gens ! La première parole tombée des lèvres de la mère, à cette nouvelle foudroyante, a été une parole de foi : « Le Père était-il là ? »

La famille a déjà fait célébrer plusieurs messes pour le

défunt. Nos orphelins m'ont prié d'en dire une aussi en leur nom, en reconnaissance des bontés que le *bonhomme* avait eues pour eux ; ils acquitteront les honoraires en travaillant un peu plus au profit de la Mission.

25 *août*. — Les fâcheuses nouvelles se succèdent. Nous venons d'apprendre la mort, également subite, de M. Mac-Murray, qui devait arriver ici, cet automne, en qualité de visiteur des forts du district Mackenzie. Tout protestant qu'il était, il fut toujours très porté pour nos missions, et nous comptions sur lui pour obtenir certains avantages que nous nous croyons dus. Avec son sens juste et droit, il eut remédié, sans doute, à une situation qui nous cause des embarras croissants. Nous comptons plus que jamais sur le secours de la Providence.

2 *septembre*.— Nous avons beau tendre tout ce que nous avons de rets, le poisson ne vient plus depuis quelques jours. Avec dix-huit filets, c'est à peine si nous rapportons trente chétifs poissons en moyenne. Et trente poissons pour soixante personnes, trente poissons sans beurre, ni graisse, ni patates et sans autre boisson que du café d'orge amer, ce n'est pas beaucoup. Il en faudrait au moins cinquante par jour. Aussi avons-nous recours, comme d'habitude, dans nos moments de détresse, au glorieux saint Joseph, que nous prions de nous venir en aide. Nous avons commencé une neuvaine en son honneur, et aujourd'hui j'ai dit la messe à cette intention.

Nous commençons notre récolte de patates ; ainsi que je le prévoyais, elle sera peu abondante, chaque plant fournit à peine la moitié de ce qu'il donnait l'an passé. Quant à l'orge, aujourd'hui vannée et serrée dans nos coffres, nous en avons à peu près vingt-cinq barils. C'est bien peu pour l'espace ensemencé. Il faut voir tous ces jours-ci le sieur Ward et sa petite *cagne d'enfants* (1) gla-

(1) *Cagne d'enfants*, expression du pays.

ner les épis restés derrière le râteau ; les mulots n'auront guère de profit à passer partout où auront hottiné toutes ces petites glaneuses rapaces. C'est qu'il y va de la soupe d'orge, dernière ressource de la famille quand la viande et le poisson viennent à manquer.

Parmi nos orphelins nous avons un petit Saint-Joseph, la bénédiction de l'établissement. C'est un pauvre petit idiot de huit à neuf ans que l'on a recueilli sur la grève, devant le fort, il y a sept ou huit ans. Les sœurs ont un autre enfant infirme qui réclame tout le dévouement et la charité dont elles sont capables. Ce pauvre petit martyr, qui est un ange de patience, a des plaies affreuses et d'une odeur suffocante. Il faut le panser très-souvent : il ne peut guère se remuer, et plusieurs fois il a semblé sur le point de quitter cet exil. Son nom est Janvier. La veille du 15 août on lui disait de demander à la sainte Vierge la grâce qu'il désirerait le plus, et lorsque ensuite on voulut savoir quelle faveur il avait implorée : « D'aller au ciel le plus vite possible, » répondit-il doucement.

9 *septembre*. — Les premières berges sont arrivées nous ramenant Mgr Clut, le R. P. Dupire, une demoiselle canadienne qui vient aider les sœurs, et quatre enfants de l'école des Saints-Anges d'Athabaska.

16 *septembre*.—Presque toutes les berges sont passées, à l'exception de la brigade de M. Gaudet, commis de Good-Hope. Nous avons reçu une grande partie de nos marchandises. L'article le plus important, c'est le fil à rets ; car c'est là, pour ainsi dire, le fil auquel tient notre subsistance. Quatre-vingts et quelques bottes ont été déballées, de quoi faire une vingtaine de rets. Nous l'avons distribué de suite par cinq, six, huit bottes aux femmes du fort, qui vont immédiatement le lacer pour fournir le nombre de filets nécessaires pour la pêche d'automne. Presque toutes nos autres marchandises ont été détério-

rées par l'humidité. On rirait bien de nous voir, Monseigneur et moi, au milieu de ce déballage dans notre petit magasin, qui ressemble pour le moment à une vraie boutique de mercerie. Et puis il faut calculer le 50 et le 100 pour 100 de tout cela! Quelques sauvages, *apparent rari*, viennent de temps en temps nous distraire agréablement en réclamant notre ministère de Missionnaire.

23 *septembre*. — Nous voilà dans une petite maison de pêche, à la Grande-Ile, depuis vendredi soir. Notre colonie se compose des FF. Boisramé et Carour, de nos sept rameurs et de trois autres personnes. C'est l'époque de la pêche d'automne, la pêche sérieuse qui doit fournir de seize à dix-huit mille poissons pour l'hiver. Jusqu'ici un Frère ou deux, aidés de quelques sauvages, en étaient chargés. Mais comme la graisse nous fait totalement défaut, et qu'il est impossible par conséquent de faire de la chandelle, force nous est de revenir à l'huile de poisson pour y suppléer, c'est ce qui explique ce renfort de travailleurs. Or, la présence d'un prêtre au milieu de tout ce monde n'est pas de trop, pour lui procurer la consolation d'entendre la sainte messe et de faire la sainte communion. Nous sommes arrivés ici après quelques ondées de neige, vers dix heures du soir, par un bon vent. C'était la première fois que je venais dans ces parages et la petite maison, cachée par l'obscurité et par le cercle des hautes herbes qui l'entouraient, m'a rappelé de suite ma chaumière de Sainte-Thérèse, au lac d'Ours. On en déblaya bien vite l'intérieur de tout ce qui l'obstruait, on fit flamber un bon feu dans la cheminée; le souper fut enlevé gaiement; à onze heures du soir tout le monde dormait à ravir, qui sur les planches mal rabotées, qui sur la mousse humide, qui sous la tente ou sous les saules.

Déjà le F. Boisramé a pris ses positions et la pêche

s'annonce sous d'heureux auspices. Quoique, suivant l'expression du pays, la *force* du poisson ne soit pas arrivée, on en prend de deux cent cinquante à trois cents par jour, avec sept ou huit rets. Aussitôt qu'il y en aura quatre mille embrochés, la berge repartira pour les transporter à la Mission. Elle devra ainsi faire quatre voyages successivement. Rude besogne et beaucoup de frais, car il nous faut au moins six rameurs, à 64 francs par rame. Qu'on ajoute à cela l'achat du fil, qui nous revient au 100 pour 100 au moins, une fois débarqué, les frais de confection des rets, qui sont en moyenne de 4 francs par rets, et une foule d'autres dépenses résultant des nécessités du transport ou de la pêche proprement dite, et l'on jugera, par ce compte approximatif, du prix de notre poisson.

30 *septembre*. — Toute cette semaine il a venté et neigé comme en hiver. On a pu bousiller, tant bien que mal, l'intérieur de la maison ; mais le froid a ses libres entrées par le toit, qui est en perches recouvertes d'une légère couche de terre. Impossible, à cause des grosses houles du lac, de tendre ou de visiter régulièrement les rets. Aussi n'avons-nous encore aujourd'hui que quinze cents poissons suspendus au garde-manger. Un pouce de neige couvre maintenant le sol et il faudra un bon soleil pour la faire fondre entièrement. Ici le bois sec est assez rare : il faut aller le chercher bien loin en berge ou en esquif. C'est là un sérieux obstacle à tout projet d'orphelinat pour l'avenir. Par ailleurs les avantages sont nombreux ; le poisson abonde, la terre peut être cultivée et l'eau se puise à côté du logis. Le gibier et les graines fourniraient, au besoin, un bon supplément de vivres. Je parle de cet endroit au point de vue matériel, bien entendu, et en tant que nous pourrions accepter et nourrir, à l'école, d'assez nombreux enfants ; car sous le rapport religieux, c'est-à-dire en tant que mission, cette place

n'aurait pas d'avenir. Le fort de la compagnie est situé de l'autre côté du chenal, à environ deux milles de distance, et pour peu que le vent soit fort, les catholiques engagés n'aiment pas à risquer la traversée dans leurs frêles embarcations. Ainsi aujourd'hui, personne de l'autre côté n'est venu à la messe. Notre-Seigneur n'avait pas beaucoup d'adorateurs. Si notre amour pouvait, au moins par sa ferveur, compenser le nombre !

7 *octobre.*—Me voici de retour à la Providence. Je sors d'une belle cérémonie qui ne se présente pas souvent dans le Nord ; l'ordination d'un sous-diacre, celle du F. Lecomte.

Quand j'ai quitté la Grande-Ile, mardi matin, la pêche se poursuivait avec ardeur, mais avec moins de succès que l'année dernière. Une fois, durant l'automne passé, le F. Boisramé avait trouvé 1300 poissons dans une seule visite. Ce coup heureux a été loin de se renouveler cette année ; quatre à cinq cents, voilà la moyenne. Et puis le poisson est bien maigre cet automne. Béni soit Dieu cependant ! La première *bergetée* de 4 000 est déjà complète, c'est un bon commencement.

14 *octobre.* — Le F. Lecomte a gravi un degré de plus de l'autel. Il a été ordonné diacre aujourd'hui. Lundi dernier une autre magnifique fête est venue nous remplir d'une joie bien douce et bien durable, l'oblation du R. P. Le Doussal. Il n'a pu jouir longtemps en communauté de son bonheur, car aussitôt après avoir déposé sa formule et sa couronne aux pieds de l'image de Marie, il a dû partir pour me remplacer à la Grande-Ile.

21 *octobre.* — La seconde *bergetée* de poissons est arrivée. Le bon F. Boisramé est admirable de dévouement et communique son ardeur et son esprit de sacrifice au cher frère Olivier Carour. Comme l'obéissance et l'esprit de pauvreté enfantent de grandes

choses ! Je dis *grandes choses*, car il est certain que cette pêche exige parfois des efforts presque héroïques. J'ai voulu moi-même tenter ce travail pour aider nos Frères ; mais mes forces m'ont trahi. Mgr Clut est parti à son tour pour la Grande-Ile, afin d'animer par sa présence et par son exemple nos gens à ramer et à haler la ligne, Sa Grandeur ne reculant jamais devant la peine et les obstacles.

La neige couvre toujours le sol dans le bois. Désormais, par endroits, elle ne fondra plus.

28 *octobre*. — Enfin, nous comptons aujourd'hui un Père de plus, le R. P. Lecomte, qui a été ordonné prêtre ce matin. Quel beau jour pour lui ! Quel plus beau lendemain encore ! J'aurai l'honneur de l'assister à sa première messe demain chez les Sœurs.

Notre pêche est terminée à la Grande-Ile, et nos frères sont de retour. Près de 18000 poissons sont suspendus à des perches, attendant d'être gelés comme roches pour être jetés pêle-mêle dans la glacière où ils passeront l'hiver.

Croirait-on que chaque jour il se consomme ici 120 poissons d'une ou deux livres pièce ? C'est que nous sommes si nombreux ! Et puis, la récolte de patates a été très-pauvre, à peine en avons-nous le tiers de l'année passée. Nous sommes à la ration. Nos pauvres orphelins et enfants de l'école en souffrent plus que nous.

4 *novembre*. — Après le souvenir du ciel que nous a rappelé la belle fête de la Toussaint, les services que nous célébrons tous ces jours-ci nous rappellent le souvenir des morts. Nous n'oublions pas nos Frères, surtout les pauvres défunts du Nord.

Le fleuve charrie des glaces à pleins bords. En voilà jusqu'au mois de juillet prochain.

11 *novembre*. — Nous marchons de grande fête en

grande fête. Notre petite chapelle ne quitte pas sa plus belle parure et conserve ses parfums d'encens. Les communions de nos catholiques sont fréquentes. Il ne leur en coûte pas beaucoup de jeûner jusqu'à la grand'messe pour communier, mais c'est leur demander un rude sacrifice que de se lever à six heures pour venir assister à la messe basse. Il est rare que leur courage surmonte cette difficulté ; en retour ils ne manquent jamais la bénédiction du soir.

18 *novembre*. — Encore une solennité pour le vicariat, celle de saint Martin, patron du Mackenzie. Puissions-nous toujours être fidèles de cœur à la devise que notre vénéré vicaire apostolique a choisie parmi les belles paroles de ce saint, à son lit de mort : *Non recuso laborem*.

25 *novembre*. — Nous voyons quelques sauvages, à de rares intervalles. Il viennent apporter en aumônes des vivres au commis du fort, jamais rien pour nous, car ils craignent de déplaire au *bourgeois*. Il y a cependant quelques exceptions dans le nombre.

Aujourd'hui a eu lieu un examen des enfants de l'école, en présence de Monseigneur et des Pères. Toute l'académie y a passé, depuis l'A B C jusqu'à la traduction d'une page d'anglais en français ; depuis la numération parlée jusqu'à l'application, en anglais, de la règle de trois. Les résultats ont été très-satisfaisants ; et nous n'avons pu nous empêcher d'admirer la patience et le zèle qu'il a fallu aux bonnes religieuses pour transformer ces pauvres petits déshérités du Nord, en émules de nos écoliers des pays civilisés. La distribution des prix à été courte, mais très-substantielle, une galette *au pétrole* à chacun des lauréats, c'est-à-dire à tous. Cela convient mieux à leur tempérament que les œuvres complètes de Bossuet.

2 *décembre.* — Il faut que je termine ici pour cette fois. L'express vient d'arriver et va emporter les lettres vers la France.

DIOCÈSE DE SAINT-ALBERT.

Lettre du P. André au P. Lacombe.

Saint-Laurent, 30 octobre 1878,

Mon bien cher père Lacombe,

Le 10 du mois de mai, je partis pour accompagner nos gens pendant leur voyage à la prairie. Plusieurs fois déjà j'ai fait ce voyage depuis mon arrivée dans ces contrées. C'est d'ordinaire une excursion qui n'offre guère de poésie, et qui excite peu l'enthousiasme. Cette année le voyage a été plus triste et plus pénible encore que les années précédentes. La chaleur, cet été, a été en effet écrasante, et vous savez, par expérience, ce que sont en tout temps les vastes plaines de la prairie. Les chaleurs amenaient avec elles d'effroyables orages, non sans danger pour nos personnes. Heureusement Dieu veillait sur nous; aucun malheur ni même aucun accident n'est arrivé dans notre camp. Mais, à une journée de marche de nous, un de ces orages violents a failli détruire entièrement un camp de sauvages et de métis. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu pareils effets de l'ouragan. Ce sont des tempêtes de ce genre qui si souvent sèment la mort et la destruction sur leur passage, dans les tropiques. La peur de nos pauvres sauvages, on se l'imagine sans peine. Ils étaient presque tous de la tribu des *Sauteux*. Quatre d'entre eux furent tués par le tonnerre, et plusieurs, au nombre de plus de trente, furent grièvement blessés. Les loges

et les charrettes furent les unes emportées à plus de 3 milles du camp, bien qu'elles fussent chargées d'un poids de plus de 700 livres, et les autres brisées en morceaux sur place. Le lendemain, le camp présentait l'aspect de la désolation. La plupart des loges étaient réduites en pièces ; quelques-unes même avaient disparu sous l'effort de la tempête et avaient été transportées à de fortes distances. Tout ce qu'elles renfermaient avait été ou brisé ou dispersé.

Dieu, dans sa bonté, a ménagé à mon camp une semblable visite de l'ouragan ; nous en avons été quittes pour la peur. La chasse, de son côté, a été bien plus triste sous un autre rapport. Les animaux de prairie étaient, il est vrai, assez nombreux ; nous en rencontrions d'immenses troupeaux ; mais ces animaux n'avaient que les os et la peau, et, pendant longtemps, nombre de nos gens furent malades, pour s'être nourris de cette viande coriace. La prairie est finie, et nos pauvres métis ont devant eux un bien triste avenir. Vous ne sauriez croire la multitude de gens qu'il y a maintenant dans la prairie. La plaine est couverte de camps qui se croisent dans toutes les directions. Aussi, quand les animaux vont faire défaut, nous aurons une famine horrible parmi nos sauvages. Le même coup frappera nos métis, qui, sourds à toutes nos sollicitations et à tous nos avertissements, continuent à mener une vie de paresseux et de vagabonds, vie qui a des charmes irrésistibles pour eux.

Les gens que j'ai accompagnés à la prairie ne m'ont donné que de la satisfaction, sous tous les rapports. Je n'ai éprouvé aucune contrariété de leur part, et mon ministère au milieu d'eux a été rempli de consolation. J'étais comme un père au milieu de ses enfants, sans que personne, je le répète pour leur rendre bon témoignage, ne m'ait donné le moindre sujet de peine. Le dimanche

et les fêtes se célébraient avec une solennité et une pompe que nous envieraient plusieurs paroisses. J'avais à ma disposition un magnifique chœur de chanteurs et de chanteuses, et Dieu a été glorifié dans cette vaste prairie, où si longtemps sa majesté a été si outragée et si méconnue.

A la fin de juillet, j'étais de retour à Saint-Laurent, où j'eus le bonheur de retrouver le P. Fourmont en bonne santé. Je fus de plus bien réjoui en voyant que, pendant mon absence, mon cher compagnon avait embelli notre église : un joli clocher lui donne maintenant un aspect tout à fait religieux.

La mission de Saint-Laurent et celle du lac des Canards prennent de jour en jour une plus grande importance, et cette partie de la Sastkatchewan acquiert aussi un nouvel accroissement. Nous avons déjà ici deux belles paroisses. L'église du lac des Canards est presque finie et sera bientôt livrée au culte.

Je comptais me reposer quelque temps à la mission, à mon retour de la prairie ; mais voilà que M. Hughes, toujours si bienveillant pour nous, me propose de me fournir les moyens de me rendre au *Traité*, qui devait se discuter à Nipig Kapitikuk (Sounding lake). Je n'eus garde de refuser une proposition qui me souriait beaucoup, en me permettant la réalisation d'un projet de visite à nos anciens sauvages de Saint-Paul. J'avais de plus l'espoir de rencontrer au *Traité* les chers PP. Lestang et Fafard, les deux missionnaires des sauvages de la prairie. Je partis donc le 2 août du lac des Canards, accompagné de deux commis de M. Hughes et de plusieurs autres messieurs. Le voyage fut très-agréable. Nous mîmes deux jours à franchir la distance qui sépare *Sounding lake* du lac des Canards. Je ne vous parlerai pas de cette partie de la prairie que nous traversâmes pour nous rendre au lieu du

rendez-vous. C'est une plaine aride où l'eau potable est extrêmement rare. Quelquefois, après une journée de marche fatigante, brûlés que nous étions par les rayons d'un soleil ardent, nous rencontrions perdue dans la plaine quelqu'une de ces belles sources, à l'eau claire et fraîche, qui faisait de notre halte une véritable oasis dans cet immense désert. Je parcourais, cher Père, ces lieux arides que vous avez vous-même si souvent visités et traversés, à la recherche de vos chers enfants de la prairie ; et mon esprit se retraçait alors les peines et les fatigues que vous avez endurées avec tant de courage, pour arriver à jeter, dans le cœur de ces pauvres sauvages, les semences de notre sainte religion. Plus que jamais je déplorais les circonstances qui nous ont privés de votre présence au milieu de nous, alors que vous étiez appelé à faire encore tant de bien dans ces contrées.

Nous arrivâmes samedi matin à *Sounding Lake* et nous campâmes à quatre milles environ de l'endroit où étaient campés les sauvages qui attendaient le gouverneur. Cinq jours nous séparaient encore de la date fixée pour le *Traité*. Aussi plus de la moitié des sauvages étaient-ils encore en route pour s'y rendre. Le P. Fafard était déjà campé avec bon nombre d'entre eux. Le dimanche matin, je me rendis au camp pour officier. Impossible de vous dire ma joie, quand je vis arriver pour me saluer, avant la sainte messe, nos anciens chrétiens dont plusieurs pleuraient d'émotion en me revoyant après une si longue absence ; quelques-uns d'entre eux en effet ne m'avaient pas revu depuis sept à huit ans.

La grand'messe se célébra avec grande pompe. Métis, sauvages, Anglais et Américains se trouvaient réunis dans notre tente. Les sauvages étaient en grand nombre, comme vous devez le penser ; on me fit l'honneur d'adresser la parole à cette nombreuse assistance. J'étais fort

ému en commençant mon discours. J'exprimai de mon mieux et avec effusion la grande joie que j'éprouvais. Les sauvages aussi se montraient heureux de me voir. Mais combien leur cœur eût été plus consolé de voir à ma place le Père qu'ils aiment, celui dont le souvenir est gravé au fond de leur cœur, celui qui si souvent s'est dévoué pour eux, et qui les a enfantés à la vie de la grâce, leur cher Père LACOMBE! Durant mon sermon les larmes coulèrent de tous les yeux à votre souvenir et je ne réussis à consoler les bons sauvages qu'en les assurant que vous éprouveriez une grande joie à apprendre avec quelle fidélité ils ont persévéré dans la prière et dans les promesses qu'ils vous ont faites.

Après la messe, ils vinrent me remercier chaudement des bonnes paroles que je leur avais adressées et du bonheur qu'ils avaient éprouvé à m'entendre. Ils me dirent aussi combien grand était leur désir de revoir leur cher Père LACOMBE, et me supplièrent de faire parvenir à Mgr TACHÉ l'expression de ce vif désir.

J'aurais voulu adresser quelques paroles dans leur langue aux Anglais qui étaient venus m'entendre ; mais le sermon ayant été fort long, je les conviai pour le soir à une cérémonie spéciale. Ils s'y rendirent tous en effet au nombre de plus de quarante, quelques dames même y accompagnèrent leurs maris. Le thème de mon discours fut la dignité du sauvage, comme homme doué de la même nature qu'eux. Je leur dis que l'enfant des prairies était comme eux, enfant du même Dieu et avait aussi, comme eux, participé au prix infini de la rédemption par Jésus-Christ, que dans son cœur aussi la religion avait le privilège d'exciter des sentiments d'amour et de reconnaissance, et que souvent même le sauvage savait mieux apprécier que l'homme civilisé les bienfaits de son créateur; enfin que ces pauvres êtres errants, parfois objets

d'un dédain immérité, et trop souvent aussi victimes de la cupidité du commerçant, seraient un jour devant Dieu leurs justes accusateurs en leur reprochant la manière dont ils abusent des dons du ciel. Mon discours impressionna vivement mes auditeurs protestants qui ne laissèrent pas de me remercier de la bonté que j'avais eue de prêcher exprès pour eux.

Le mardi matin, l'arrivée du P. LESTANG porta à trois le nombre des prêtres. Ce n'était pas trop pour évangéliser la multitude rassemblée autour de nous. Les sauvages occupaient à eux seuls plus de cent loges ; il y avait en outre une quarantaine de traiteurs de toutes les nationalités. Enfin le mardi soir arriva le gouverneur en compagnie de deux ministres protestants, lesquels heureusement restèrent bien tranquilles chez eux, tout le temps que dura le *Traité*. Tous les sauvages étant d'ailleurs, ou catholiques ou infidèles, ces messieurs n'avaient par là même qu'à se reposer.

Je ne puis taire ici ma consolation à la vue du bien qu'opèrent chez ces peuplades les RR. PP. LESTANG et FAFARD. Nos anciens chrétiens sont tout renouvelés par leur ministère et beaucoup d'infidèles ont été régénérés dans les eaux du baptême. L'élan est donné, et les sauvages n'ont jamais été si bien disposés qu'aujourd'hui.

Le dimanche qui suivit l'arrivée du gouverneur, nous eûmes un office solennel qui surprit beaucoup ce monsieur et les gens de sa suite ; leur étonnement fut grand de voir tant de sauvages présents. Le ministre voulut aussi avoir son service ; mais hélas ! il n'eut pour tout auditeur qu'un pauvre sauvage surpris par lui dans sa loge qu'il ne pouvait quitter. Nos deux Pères sont d'excellents missionnaires : ils travaillent ardemment à la conversion des infidèles. Le moment est très favorable, les pau-

vres sauvages encore infidèles étant prêts à se donner au premier venu.

Je pense, cher Père, que se sera pour vous une grande consolation d'apprendre que l'œuvre que vous avez entreprise de la conversion de ce peuple fait chaque jour de rapides progrés, et que vos enfants des prairies ont en abondance les secours de la sainte religion.

Agréez, mon bien cher P. Lacombe, l'expression de mon fraternel dévouement.

A. André, o. m. i.

CANADA.

Rapport du R. P. Grenier.

Saint-Sauveur de Québec, le 5 décembre 1878.

Très révérend et bien-aimé Père,

Depuis mon dernier rapport, il y a deux ans, nos occupations n'ont pas varié, mais elles se sont multipliées; malheureusement notre nombre, au lieu d'augmenter, a plutôt diminué. Au lieu d'être habituellement cinq ou six Pères, comme en certaines années, nous n'avons été presque ordinairement que quatre; ce qui nous a valu un surcroît de travail qui n'est plus en rapport avec l'augmentation de la population.

L'année 1876 se terminait par la mort du vénérable et bien regretté Père Durocher; l'année 1877 a commencé par un deuil presque aussi sensible à nos bons paroissiens. Le 4 janvier, en effet, la Supérieure du couvent, qui n'était au milieu de nous que depuis quelques mois, mais qui, pendant ce peu de temps, par sa bonté et son affabilité, avait su s'attirer l'affection des élèves et des parents, était emportée par le même genre

de maladie que le R. P. Durocher : elle succombait après trois ou quatre jours de souffrances. Nous lui rendîmes les honneurs funèbres dus à ses bons services et à ceux de son institut, qui, depuis vingt-deux ans, ne cesse de travailler au bien-être moral et matériel de notre paroisse. Nos paroissiens partagèrent le deuil des Sœurs, et voulurent assister en foule au service solennel que nous fîmes chanter dans notre église ; la bonne Sœur a été inhumée dans notre caveau. Cela nous valut de la part de la Supérieure générale une lettre bien flatteuse que je transcris à votre intention.

Congrégation de Notre-Dame de Montréal,
10 janvier 1877.

Au révérend Père Grenier, o. m. i., supérieur.

« Mon révérend Père,

« Permettez que cette lettre vous porte l'expression de ma vive, sincère et respectueuse reconnaissance pour ce que vous, bon Père, et tous vos charitables confrères, avez fait pour notre bien-aimée et bien regrettée Sœur de l'Enfant Jésus. Nos Sœurs de Saint-Roch et de Saint-Sauveur m'ont mise au courant de votre dévouement pour nous en cette triste et pénible circonstance ; la chère défunte, elle-même, m'a fait transmettre son appréciation de votre paternelle et incessante charité. Je n'avais pas besoin de tous ces témoignages, mon révérend Père, déjà nous avions eu de touchantes preuves de l'intérêt que votre congrégation porte à la notre. Laissez-moi, cependant, vous offrir l'hommage de ma parfaite et invariable reconnaissance ; j'ai la confiance, mon révérend Père, que la docilité des chères Sœurs missionnaires de Saint-Sauveur prouvera que vos bienfaits ne sont pas tombés sur des âmes ingrates, et que leur zèle contri-

buera à la consolation de votre cœur si dévoué aux intérêts de Dieu et des âmes.

« J'ose vous prier, mon révérend Père, de dire à vos paroissiens combien nous avons été touchées de la sympathie que tous ont témoignée à notre chère mission de Saint-Sauveur, si cruellement visitée par la mort de la Supérieure ! J'aime à espérer que notre bien-aimée défunte, reposant, par votre entremise et par vos soins, tout auprès des vénérés PP. Lagier et Durocher, unira ses vœux aux leurs, pour la prospérité, le bonheur et la sanctification des parents des enfants de la grande et belle paroisse, dont vous êtes à la fois le pasteur et le père.

« Veuillez, mon bon et révérend Père, bénir et continuer d'assister de vos soins paternels nos chères Sœurs *orphelines*, et me croire, avec la plus filiale et respectueuse vénération.

Votre très-humble et très-reconnaissante servante.

Sœur Saint-Victor, supérieure générale. »

Après la tristesse la joie. Le 24 mai suivant était jour de fête pour la bonne ville de Québec, et, j'oserai le dire, pour tout le bas Canada : un délégué de Pie IX entrait dans nos murs, au bruit joyeux de toutes les cloches de la ville et de la banlieue. Tous les corps constitués de la vieille cité de Champlain, musique et bannière en tête, se disputaient à l'envi l'honneur de faire cortège à l'éminent prélat, Mgr Conroy, évêque d'Ardagh, en Irlande.

On l'attendait depuis longtemps ; inutile d'ajouter que ce fut une ovation continuelle depuis Halifax jusqu'à Québec, sur tout le parcours. Le soir de son arrivée, il y eut, en son honneur, à l'Université Laval, un concert magnifique donné par les meilleurs musiciens de notre capitale, et plusieurs discours furent prononcés.

Tous les évêques de la province ecclésiastique et un clergé nombreux venu de tous les diocèses environnants assistaient à cette réunion. Vers les neuf heures, au signal donné par une volée de toutes les cloches, commença une illumination de toute la ville et des campagnes environnantes; on fêtait à la fois l'arrivée de Son Excellence et le cinquantième anniversaire de l'épiscopat de l'illustre souverain Pontife que la mort, quelques mois plus tard, devait ravir trop tôt à l'amour et à l'admiration de l'univers entier.

Le surlendemain, les RR. PP. Gladu, Lacasse et moi nous fûmes présenter les hommages de la communauté au délégué apostolique; il nous reçut avec la plus grande affabilité; son extérieur avait un mélange de douceur et de dignité qui prévenait singulièrement en sa faveur. Il comprenait et parlait même bien le français. Ayant appris que le R. P. Lacasse était missionnaire des Naskapits et des Esquimaux, il lui fit plusieurs questions sur la langue et les mœurs de ces peuplades, et, sur les espérances qu'elles donnent au point de vue religieux. Il parut fort satisfait des réponses que lui donna le révérend Père. Dans le cours de l'entretien, j'eus occasion de dire que nous avions une mission sauvage à Bethsiamith, c'est-à-dire à environ une journée de Québec par le bateau à vapeur, et, que nous serions bien flattés si Son Excellence voulait bien la visiter dans le mois d'août, époque à laquelle tous les sauvages seraient descendus de leurs terres de chasse et réunis autour de leur chapelle pour la mission. La réponse fut : « Sans doute, sans doute, avec plaisir ; je vous en aviserai à temps. »

Mais le cours des évènements ne lui permit pas de donner suite à cette promesse. Quand nous prîmes congé de Son Excellence, Elle nous bénit avec effusion et nous

pressa la main de la manière la plus cordiale. Mais ce fut le R. P. Lacasse qui fut l'objet de sa prédilection : Monseigneur lui frappa amicalement sur l'épaule, en lui disant : « *Quâm speciosi pedes evangelizantium pacem !* Nous sortîmes tout émus de tant de bonté et d'amabilité.

Une autre fois il nous a été donné de jouir un peu plus longuement de la présence du délégué, et d'une manière encore plus intime. C'était à son retour des côtes du Pacifique, où les besoins de sa mission l'avait appelé, le 27 mai de cette année, jour de la Saint-Ferdinand. Il daigna, en compagnie de Nos Seigneurs de Saint-Boniface et de Saint-Hyacinthe, ainsi que de plusieurs grands vicaires et autres membres du clergé, venir s'asseoir à notre table. Tout le temps du repas il fut remarquable de bonté et de simplicité, on l'aurait pris pour l'un d'entre nous.

Après le dîner, il nous prit à part, le R. P. Provincial et moi, nous rapporta les éloges que, dans ses voyages à travers le continent, il avait entendu donner au zèle de nos Pères dans les missions sauvages qui leur sont confiées, et daigna ajouter qu'à son retour à Rome, il ne manquerait pas d'en rendre compte à Léon XIII. Il nous montra ensuite, sur une carte des États-Unis, certaines missions indiennes qui étaient dans le plus triste état et qu'il aurait désiré confier à notre congrégation. Avant de nous quitter il voulut visiter les écoles des Frères et des Sœurs, et il en fut enchanté.

Ce fut la dernière fois que nous eûmes le bonheur de l'entretenir.

Le 4 août suivant nous avions la douleur d'apprendre sa mort à Saint-Jean de Terre-Neuve, mort occasionnée par une maladie de cœur, à la suite d'une inflammation de poumons.

Que son âme, si bonne et si douce, repose dans la paix du Seigneur !...

Le 24 juin, jour de la saint Jean-Baptiste, est la fête nationale des Canadiens français ; cette fête se célèbre partout avec beaucoup de pompe et d'enthousiasme. En ce jour, oubliant les dissensions de la politique, on passe la journée dans la joie et dans d'honnêtes réjouissances. Ce sont, le matin, des processions splendides, musiques et bannières en tête, à travers les rues transformées en forêts ; le soir, des banquets, où amis et ennemis de la veille et du lendemain, côte à côte, célèbrent à l'envi, par des discours pleins de courtoisie et de patriotisme, la gloire des ancêtres et de la patrie. Il est d'usage de porter des santés en l'honneur de la Reine, du clergé, des premiers missionnaires et des premiers colons du pays, des sociétés sœurs, de la presse, des personnages marquants ou des membres du gouvernement présents à la fête.

Au milieu de cette expansion de tous les sentiments généreux du cœur, on oublie moins que jamais la Vieille France, pas plus que son glorieux drapeau, et, j'aurais dû dire que la santé « au pays de nos ancêtres ! » n'est pas celle qui se porte avec le moins de plaisir et d'entrain.

Mais le moment solennel de la journée, c'est la grand'-messe, c'est par elle que commence ce beau jour. L'église est toujours ornée avec toute la magnificence possible ; draperies, oriflammes, bannières, c'est un mélange pittoresque qui réjouit la vue et le cœur. Un orchestre puissant et bien exercé fait retentir les voûtes de l'église des sons les plus harmonieux. Il doit toujours y avoir un sermon de circonstance. Ordinairement, pour ne pas dire toujours, c'est un Canadien qui le donne.

En 1877, c'était dans notre église que la fête se célé-

brait ; car, à Québec, pour avoir plus de solennité, on la célèbre alternativement dans les quatre grandes églises où se parle la langue française. Son Honneur le Lieutenant-gouverneur et plusieurs de ses ministres y assistaient ainsi que toute l'aristocratie civile et religieuse de la ville. C'est le R. P. [Gladu qui a été chargé de faire le discours. Au risque de blesser sa modestie, je dirai qu'il s'en est acquitté à la grande satisfaction des auditeurs.

Deux semaines plus tard, le 11 juillet, ce cher Père accompagnait le R. P. Cauvin et la congrégation des Enfants de Marie, dans un pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré, principal sanctuaire de la grande thaumaturge du Canada. Depuis les premiers temps de la Colonie, la sainte aïeule du Sauveur a choisi cet endroit pour y répandre les grâces de prédilection dont elle est dépositaire. Depuis 1662 jusqu'à nos jours, elle n'a cessé de faire éprouver, de la manière la plus sensible, aux malades et aux infirmes, les effets de sa puissance et de sa bonté. Dans ces dernières années on a bâti une église qui sera magnifique quand elle sera complétement terminée. De tout le Canada et même des Etats-Unis on a envoyé des offrandes à cet effet. Ce ne sont plus quelques pèlerins isolés qui s'y rendent; de toutes parts, surtout dans la belle saison, on les voit arriver, à pied, en bateau ou en voitures par centaines ou par milliers à la fois. Cette expansion de foi et de piété a provoqué de la part de sainte Anne des marques plus grandes, et je puis dire aussi plus nombreuses, de sa protection. Il n'y a pas de paroisse aujourd'hui où l'on ne rencontre une ou plusieurs personnes qui, dans ces derniers temps, ont été guéries, d'une manière qu'on peut dire vraiment miraculeuse.

Dans notre paroisse, entre plusieurs exemples, on pour-

rait citer la guérison d'une jeune personne à qui, d'après les docteurs, il fallait nécessairement couper un pied d'où il était tombé dix ou onze petits os, et que la gangrène commençait à dévorer. Quinze jours après cette déclaration, la jambe malade, qui était de six pouces plus courte que l'autre, était rendue à sa grandeur naturelle, et la pauvre fille marchait sans douleur aucune, ce qu'elle n'avait pu faire depuis un an.

Pour en revenir à notre pèlerinage du 11 juillet, je vous dirai que sainte Anne voulut bien donner une preuve de sa tendre commisération pour les malades, en présence des trois cent cinquante jeunes personnes qui étaient venues lui rendre leurs hommages. A trois heures de l'après-midi, une femme d'une paroisse étrangère, âgée de trente-six ans, percluse de ses deux jambes depuis deux ans, et que son mari était obligé de transporter dans ses bras, d'une place à une autre, comme un enfant, était restée dans le sanctuaire depuis le matin, priant avec une ferveur angélique. Les personnes qui composaient le pèlerinage dont elle faisait partie étaient déjà sorties pour retourner à leur bateau. Soudain, pendant que le R. P. Gladu prêchait sur la grande confiance qu'on doit avoir en sainte Anne, on la vit se lever brusquement et s'agenouiller d'elle-même. Après quelques instants de prière, prenant ses coussins sous le bras, elle s'en alla lestement, traversant l'église dans toute sa longueur en compagnie de son mari stupéfait, et ne cessant de répéter: « Que le bon Dieu est bon ! que la bonne sainte Anne est bonne ! » Inutile de dire l'impression que fit cette guérison merveilleuse ; en un instant les larmes gagnèrent l'assistance. Quand l'émotion fut un peu calmée, les choristes chantèrent avec entrain le *Magnificat*. Quant à la miraculée, après avoir parlé quelques instants au curé de la paroisse elle regagna, à

pied, le bateau où elle avait pris passage, et y arriva aussitôt que les autres pèlerins.

Dans les mois de septembre et d'octobre suivants, nous fîmes encore deux autres pèlerinages. La fièvre typhoïde venait de se déclarer dans les quartiers les plus riches et les plus salubres de Québec. Depuis plusieurs semaines elle faisait des victimes assez nombreuses ; pour ce motif M. l'Archevêque crut devoir contremander la retraite ecclésiastique pour laquelle le prédicateur, le R. P. Bournigalle, et un certain nombre de curés éloignés étaient déjà arrivés. A la veille de l'hiver, à un moment où la rigueur de la saison allait obliger nos pauvres gens à se renfermer presque hermétiquement dans leurs maisons, avec des constitutions délabrées par le manque de nourriture, il y avait tout à craindre que, si les fièvres s'installaient dans notre localité basse et humide, elles ne fissent de terribles ravages. Dans ces circonstances, nous crûmes devoir recourir à la sainte patronne du Canada, pour être préservés. Nous annonçâmes donc un premier pèlerinage pour le dimanche 16 septembre. Notre vapeur, qui ne pouvait recevoir que quatre cents personnes, en avait plus de cinq cents, et nous fûmes obligés d'en laisser sur les quais un nombre considérable. Le deuxième pèlerinage eut lieu trois semaines plus tard; ce fut le dernier de la saison. Nos pèlerins emportaient pour être offert au vénéré sanctuaire une belle statue de la sainte d'environ six pieds de hauteur, due au ciseau d'un jeune artiste de Québec et à la générosité de nos principaux citoyens, qui avaient organisé une souscription à cet effet. Ces deux pèlerinages n'offrirent par ailleurs rien de particulier ; mais sainte Anne exauça nos prières, car jamais, je le crois, nous n'aurons eu moins de malades et de décès. Le nombre des morts

à la fin de l'année n'était que de 322, tandis que l'année précédente il était de 420. Cette année, quoique nous ne soyons pas encore à la fin, et qu'il n'y ait pas d'épidémie, nous avons déjà enregistré 345 morts.

De tous les points du Canada, comme je vous l'ai dit, on organise de ces pieuses excursions qui renouvellent la dévotion des uns et fortifient celle des autres. C'est ce qui nous a valu le plaisir de voir, cette année et l'an dernier, à plusieurs reprises, un certain nombre de nos Pères de Montréal et d'Ottawa. D'autres visites un peu moins fugitives sont encore venues, pendant ce temps, rompre la monotonie de notre genre de vie, entre autres celle des R. P. Provincial et Bouxigalle à l'occasion des retraites ecclésiastiques et religieuses qu'ils ont prêchées dans nos parages. Cette année encore nous avons joui de la présence des RR. PP. Provincial et Filiatre, pendant toute la durée du sixième concile de Québec, auquel ils ont pris part tous les deux ; le premier comme représentant de la congrégation, et le second comme théologien de Mgr d'Ottawa.

Une autre visite, d'un autre genre, nous était ménagée par la divine Providence le 21 juillet 1877. Ce jour-là, en effet, nous recevions le corps de saint Rédemptus, martyr des premiers siècles de l'Eglise. Nous sommes redevables de ce trésor à Mgr Allard, qui, pour nous le procurer et obtenir toutes les garanties possibles d'authenticité, n'a épargné ni ses pas ni ses démarches. D'après l'inscription qui se trouve sur la châsse, ce corps précieux a été trouvé, en 1672, dans le cimetière de Saint-Prétextat. Voici, du reste, cette inscription : *Sanctum corpus sancti Redempti martyris, nomine proprio, repertum in cemeterio Prætextati, Via Appia ; anno* 1672, *cum palma et nomine impresso in lapide marmoreo.*

Vous devinez, mon très révérend Père, que cette sainte

épave vient d'une de ces communautés religieuses qui, en vertu du principe de l'Eglise libre dans l'Etat libre, ont été dépouillées et chassées de Rome. Les nouveaux possesseurs de ces pieux asiles étaient embarrassés de ces vénérables reliques, et ont été heureux de s'en défaire, moyennant finances. Nous, de notre côté, nous sommes loin de regretter ce qu'elles nous ont coûté. Le trafic des choses saintes n'est pas dans l'usage de l'Eglise ; mais, dans ce cas, pour en éviter la profanation et la perte, Pie IX a cru devoir déroger aux règles ordinaires et en autoriser l'acquisition à prix d'argent.

Le corps du martyr saint Rédemptus est destiné à notre future chapelle des Congrégations. Je dis future, car nous ne sommes guère plus avancés qu'il y a deux ans. La crise financière, pour une raison ou pour une autre, sévit encore chez nous avec une intensité plus grande que jamais.

L'hiver dernier, pendant quatre à cinq mois, j'ai eu constamment sur les bras cent trente à cent soixante-dix familles à nourrir deux ou trois fois par semaine, et quelquefois plus souvent. Nos quatre conférences de Saint-Vincent de Paul en soutenaient cinquante à soixante chacune, tant bien que mal. Heureusement que le bon Dieu nous a favorisés d'un hiver tel que, de mémoire d'homme, on ne se souvient pas d'en avoir eu de comparable pour la douceur de la température. C'est au point que nos savants se sont demandé si le *Gulf-stream*, c'est-à-dire ce courant d'eau chaude qui traverse l'Atlantique, en se dirigeant du golfe du Mexique vers les côtes d'Irlande et d'Ecosse, ne s'était point, par l'effet de quelque commotion sous-marine, rapproché de nous de quelques centaines de milles. Malgré cette clémence relative de la saison, pour empêcher un bon nombre de nos pauvres gens de mourir de froid, j'ai dû m'adresser aux cu-

rés des paroisses voisines, d'où nous arrivent tous les jours quantité de pauvres, qui viennent exposer leurs misères aux portes de notre église. Nous avons reçu de chacun une quarantaine de voyages de bois, plus ou moins. La paroisse de Saint-Augustin, où j'avais envoyé, pour prêcher, le R. P. Dazé, s'est distinguée entre toutes les autres : elle nous a fourni, à elle seule, environ cent vingt cordes de bois.

Dans cet état de choses, le R. P. Provincial a cru devoir retirer l'autorisation, qu'il avait d'abord accordée, d'organiser une loterie pour la chapelle. Il a pensé qu'il valait mieux entreprendre un autre ouvrage nécessaire, mais de moindre dépense, la construction du maître-autel de notre église. Cet autel est donc en marche, et sera du prix de 1 500 piastres ; mais, avec le tableau, les statues et les bas-reliefs du tombeau, il reviendra bien à 2 200 ou même 2 300 piastres. Grâce au zèle des Pères, et surtout du R. P. Dazé, la somme nécessaire est déjà presque entièrement réunie.

Pour compléter le récit de ce que nous avons fait pour épargner à notre population les effets de la crise financière, il est juste de mentionner une lecture que le R. P. Lacasse a donnée au profit de la société de Saint-Vincent de Paul ; le sujet était le récit de ses missions des Naskapits et des Esquimaux. A raison de certaines circonstances, qu'il serait trop long d'énumérer, cette lecture n'a pas eu, au point de vue pécuniaire, tout le succès qu'elle méritait ; mais nous ne devons pas moins en savoir bon gré au Père, et lui en témoigner notre reconnaissance. Voici comment appréciait cette lecture, dans *le Canadien* du 29 décembre 1877, un auditeur inconnu :

« Avant-hier soir, nous avons entendu un missionnaire canadien nous parler de ses missions chez les sauvages, missions lointaines et pénibles, qu'il visite annuellement,

et où il a passé déjà dix-huit mois, sans autre compagnon que son bréviaire, sans autre consolation que celle d'être au poste où l'obéissance l'avait envoyé. Le missionnaire qui nous a entretenus jeudi est un causeur aimable et intéressant. Il a conquis et ravi son auditoire par des détails sur les mœurs et les usages des tribus qu'il évangélise. La gaieté ne manque pas au courageux apôtre, et sa verve de belle humeur est des plus contagieuses. Aussi, il faut le dire, jamais séance aussi édifiante n'a été plus amusante.

« Et pourtant, revenu chez soi, dans le calme du cabinet, chacun a pu se demander si le missionnaire ne nous a pas joué un tour que sa générosité seule a pu lui inspirer. Est-ce que ce n'est pas aux dépens de ses rudes privations, de ses sacrifices inconcevables qu'il nous a égayés ? En un mot, est-ce que le conteur plaisant n'a pas si bien dissimulé l'apôtre, qu'il nous a fait rire à cœur joie, quand il eût fallu applaudir à la générosité et au courage surhumain du missionnaire catholique, vrai phénomène de candeur et de dévouement, dans un siècle où les hommes sont si petits et si égoïstes. Allez ! homme de Dieu, vous nous avez donné le change, nous le reconnaissons ; mais vous ne tromperez pas nos cœurs catholiques et canadiens. La voie que vous suivez est âpre à parcourir ; mais ils sont beaux sur la montagne les pieds de ceux qui évangélisent la paix ! »

La Société de Notre-Dame de la Couture nous a été et nous est encore bien utile dans les jours difficiles que nous traversons. C'est une société que nous avons créée il y a quelques années. Elle se compose d'une cinquantaine de dames et de demoiselles qui payent annuellement la contribution d'un écu, et se réunissent une fois par semaine, sous la direction des Sœurs Grises ou de la Charité, dans une de nos sacristies, pour travailler pour

les pauvres. Avec le produit de cette contribution, celui d'un petit bazar que les Sœurs ouvrent tous les ans pour cet objet, les offrandes de certaines personnes charitables et les secours que leur fournit le R. P. Supérieur, elles habillent un bon nombre d'infortunés, surtout d'enfants pauvres en âge de fréquenter les écoles et de faire la première communion. En 1877, cette société a fourni des vêtements à 325 enfants, et à une trentaine de grandes personnes. Cette année, je pense qu'elle n'en fournira pas moins.

Si les parents n'avaient pas d'argent pour habiller leurs enfants, ils n'en avaient pas davantage pour leur procurer les livres et autres objets d'école nécessaires. Le R. P. Gladu, animé d'un saint zèle pour la cause de l'éducation, a pu leur venir en aide sous ce rapport. Par son industrie, il a pu se procurer, pour les livres ou pour payer les frais scolaires d'un certain nombre d'enfants, une somme qui, d'après les calculs approximatifs, ne doit pas être moindre de 130 à 150 piastres. Aussi les regrets et les vœux les plus ardents de notre population l'ont-ils accompagné jusqu'aux plages lointaines du Nord-Ouest, où l'obéissance l'a depuis envoyé. Le R. P. Paré, récemment ordonné prêtre, mais qui malheureusement est malade, l'a remplacé dans la surveillance des écoles et me donne à espérer qu'il marchera sur ses traces autant que sa faiblesse le lui permettra.

Voici l'état de ces écoles. D'abord nous avons une école de sourds-muets tenue par une jeune personne de vingt et quelques années, sourde-muette de naissance ; cette institutrice a fait son éducation chez les Religieuses de la Providence à Montréal. Elle a cette année une douzaine d'élèves. Plusieurs ont déjà été jugés assez instruits pour faire leur première communion.

Nous avons ensuite vingt-huit autres écoles ou classes

dont : 1° dix sous la direction des Frères des écoles chrétiennes, deux d'entre elles suivent le cours académique ; 2° dix autres sous la direction des Sœurs de la congrégation Notre-Dame de Montréal, deux également suivent le cours académique ; 3° les autres sont sous la direction des maîtres et maîtresses d'école dont trois ont des diplômes ou brevets de capacité. Le nombre total des élèves pendant l'année scolaire 1877-78 a été de 1868 dont 555 ont été chez les Frères ; 600 chez les Sœurs, et les autres dans les différentes écoles de la paroisse, de la ville ou des environs. Une vingtaine ont suivi les cours du petit séminaire ou collège.

Ce nombre de 1868 est certainement respectable. Cependant, il faut l'avouer, il reste encore 800 à 900 enfants en âge de fréquenter les écoles, c'est-à-dire de l'âge de 5 à 16 ans qui n'y vont pas. Les uns, en grand nombre, ont acquis déjà le degré d'instruction dont ils sont capables, ils sont en apprentissage, ou commis, ou sont employés pour le service de la maison, surtout en hiver, pour aller faire les provisions d'eau et de bois. D'autres sont un peu jeunes pour affronter les rigueurs de la saison. D'autres enfin sont trop pauvres pour s'habiller ou pour payer la contribution mensuelle, qui est d'un shelling, trente sous ou même d'une piastre suivant la classe où ils voudraient entrer.

Nos commissaires d'école recoivent tous les ans un bon nombre d'enfants gratuitement dans les établissements soumis à leur contrôle. Cette année ils en ont admis plus d'une centaine, sans parler d'un bon nombre d'autres qui payent le premier mois, et qui, ensuite, ne le font plus qu'en promesses. Leurs faveurs s'étendent principalement à ceux en âge de faire la première communion. Leurs établissements scolaires sont évidemment trop petits. Il faudrait les agrandir et engager de nouveaux maîtres,

ce qu'ils pourraient faire sans trop pressurer la population, comme vous le comprendrez quand vous saurez que, pour faire fonctionner leur système, ils ne prélèvent que trois dixièmes de centime la piastre, ce qui fait trente-trois centimes par cent piastres, ou environ quarante sous par cinq cents francs et plus. Mais ils sont responsables envers le peuple qui les élit, de sorte qu'ils font la sourde oreille à nos instances. Quel dommage que nous n'ayons pu encore exécuter les plans du R. P. Visiteur et bâtir notre salle d'asile ; elle aurait pu décharger ces écoles de leur trop-plein en prenant les plus jeunes enfants. Espérons que bientôt la divine Providence nous permettra de réaliser ce projet. Plusieurs personnes s'y intéressent, déjà une seule nous a donné trois cents piastres et j'ai lieu de croire qu'elle ajoutera à cette première libéralité.

Ce n'est pas seulement le départ du R. P. Gladu, qui a appauvri notre maison. L'obéissance a rappelé le R. P. Bernard à Montréal, où il mène la vie si active de missionnaire, laquelle s'allie bien mieux que la vie sédentaire avec sa nature ardente. Six mois écoulés n'ont pu encore tarir les larmes de la confrérie de la Sainte-Famille, dont il avait la direction depuis une dizaine d'années. Le R. P. Cauvin, également regretté des enfants de Marie, nous a quittés pour aller prendre à Hull la place du R. P. Charpeney comme supérieur de cette maison.

En retour nous avons reçu : 1° le R. P. Ouellette qui, à force de courage et d'énergie, entreprenant au-dessus de ses forces, trouve moyen de remplir la charge de directeur des enfants de Marie et celle de procureur ; cette dernière n'est pas une sinécure dans une maison comme celle-ci ; 2° le R. P. Charpeney qui, malgré sa sainte Famille et bien d'autres occupations, grâce à son zèle

et à son activité, est toujours prêt à aider les autres et à les remplacer au besoin.

Le chiffre de notre population a augmenté d'un millier d'âmes en deux ans. Lors de notre dernier recensement, elle se montait, en y comprenant les protestants, qui étaient 270, à environ 11 000 âmes; aujourd'hui elle est de 12 012. Elle se décompose comme suit : 2 328 familles catholiques, dont 28 se livrent à l'agriculture ; 2 247 sont canadiennes-françaises, 69 irlandaises. Les 53 autres sont anglaises, écossaises, norvégiennes ou italiennes.

En 1876, nous avons eu 561 baptêmes, 77 mariages et 420 sépultures; en 1877, 534 baptêmes, 104 mariages et 322 sépultures.

Aujourd'hui, quoiqu'il nous reste près d'un mois pour arriver à la fin de l'année 1878, nous avons 576 baptêmes, 91 mariages, 345 sépultures.

Au point de vue purement religieux, voici d'autres chiffres qui ne sont pas moins intéressants :

Nous faisons faire la première communion à environ 300 enfants tous les ans.

Du 9 avril 1876 au 9 avril 1877, clôture des Pâques, le nombre des communions a été 61 188, et, dans le temps pascal, 13 600.

Du 9 avril 1877 au 28 avril 1878, clôture des Pâques, le nombre des communions a été 85 600.

En y comprenant les personnes que nous avons envoyées communier au pèlerinage de Saint-Anne de Beaupré, je ne crois pas exagérer en disant que le nombre atteindrait le chiffre de 90 000. A partir des jours gras jusqu'à la fin du temps pascal, nous avons distribué 23 940 communions.

En certains jours de l'année, par exemple à la Toussaint, qui est suivie de l'adoration des quarante heures,

nous avons, en 1876 et 1877, distribué près de 7000 communions; en 1878, 8000 et quelques centaines. Du 25 octobre au 10 novembre, 10000, et depuis cette époque jusqu'à la fin du mois 4000.

Le jour de l'Immaculée-Conception en 1877, le chiffre des communions a atteint 1 700. A Noël, nous n'en avons pas eu moins.

Tous les dimanches nous avons plusieurs centaines de communions, et aux moindres petites fêtes un millier.

Le jour anniversaire de la première communion de Pie IX, à la messe principale on a donné la sainte communion pendant une demi-heure, quoi qu'on l'eût donnée déjà à un grand nombre de personnes pendant les trois messes précédentes.

Outre les confessions de tous les matins, à l'heure des messes, les lundis, mercredis et dimanches, sans parler du temps spécial que nous sommes obligés de consacrer presque toutes les semaines, aux différentes catégories d'enfants de nos écoles, nous entendons la confession depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à six heures sans désemparer : les samedis et la veille des fêtes jusqu'à huit heures et demie et neuf heures du soir, et, souvent même, plus tard (1).

Ajoutez à cela les sept retraites annuelles que nous donnons à notre population, sans parler de celles de la première communion, et vous comprendrez que, pour cinq Pères, dont plusieurs sont invalides, le travail est écrasant. Cependant, pour être juste envers qui de droit, je dois dire que notre maison de Montréal nous a prêté un de ses missionnaires, pour la prédication de plusieurs de ces retraites.

(1) Dans le carême, à cause du changement d'heure pour le dîner, on se rend au confessionnal à une heure et quelquefois plus tôt, avec la perspective d'y rester jusqu'à dix heures du soir.

L'augmentation de notre population, en si peu de temps, a dû vous surprendre. Il faut dire, comme je l'ai insinué plus haut, qu'elle n'est pas due seulement à son expansion naturelle, mais à l'immigration qui se fait depuis quelques années ; c'est à peine s'il se passe un seul jour sans qu'il nous arrive quelque famille des autres quartiers de la ville ou des campagnes environnantes. Cet élément étranger apporte le nombre, mais non l'aisance à notre paroisse, qui est déjà presque entièrement composée de pauvres. Les nouveaux venus sont en général aussi pauvres au spirituel qu'au temporel. Ce sont des gens ruinés venant de la campagne ou qui fuient les autres quartiers de la ville, à cause du haut prix des taxes et des loyers. C'est bien ici qu'il est vrai de dire : « *Evangelizare pauperibus misit me.* » Mais cela nous vaut un surcroît d'occupations dont on n'a pas idée dans les endroits où l'on n'est pas curé. Les besoins de cette population sont incessants, et c'est à nous qu'elle s'adresse dans toutes ses misères de quelque nature qu'elles soient. Rien qu'à l'écouter, un temps infiniment précieux se passe, et, combien d'affaires, souvent très-importantes, on est obligé de remettre et qu'on oublie ensuite. Que ne sommes-nous donc plus nombreux !

Mgr l'archevêque a l'intention de diviser notre paroisse, et d'en distraire une partie pour la rattacher à une nouvelle paroisse qu'il veut établir à son hôpital du Sacré Cœur. Mais quand cette division aura-t-elle lieu ? Voilà plusieurs années qu'il en parle. La future église paroissiale devant également servir de sanctuaire national au Sacré-Cœur, comme celle de Montmartre à Paris, aura 300 pieds de long sur 200 de large ; il n'y a pas encore une seule pierre dans les fondations.

Malgré la multiplicité de nos travaux, quand nos nombreux concours ne l'ont pas empêché, nous avons accepté

quelques petites retraites, neuvaines ou exercices de ce genre. Ainsi, le R. P. Bernard, quand il était ici, a prêché, à l'Université Laval, le triduum préparatoire à la communion pascale ; le R. P. Dazé, la retraite des Pénitentes du bon Pasteur, celle du pensionnat des Sœurs Jésus-Marie de Saint-Joseph de Lévis, et celle des hommes, à Hull ; le R. P. Charpeney, accompagné du R. P. Ouellette, la retraite des Canadiens de Saint-Sylvestre, et, seul, celle des jeunes personnes de la paroisse de Saint-Joseph de Lévis, les quarante heures de Broughton et actuellement la retraite de Saint-Gervais.

Le 20 octobre de cette année, nous avons essayé de combler une lacune dans la liste de nos œuvres paroissiales, par la création d'un cercle, où nos jeunes gens de la Congrégation et quelques autres choisis avec soin viennent, presque tous les soirs, se délasser des travaux de la journée. Le Conseil de notre municipalité a mis généreusement sa grande salle à leur disposition, et le R. P. Dazé, à l'aide d'une contribution annuelle d'un écu, fait chauffer, éclairer, balayer la salle, et trouve moyen de procurer une demi-douzaine de journaux de Québec et de Montréal, et, de plus, toutes sortes de jeux, tels que dominos, cartes, damiers, billards, etc., etc., jeux d'où l'intérêt est strictement banni ; c'est la condition *sine qua non*. De la sorte, sous sa surveillance ou celle d'un autre Père, ou même sous celle d'un président qu'il désigne, ces jeunes gens évitent les mauvaises compagnies, et se récréent jusqu'à neuf heures et demie du soir, heure officielle du retour à la maison. Ils sont actuellement cent quatre-vingts, et je pense qu'ils seraient plus nombreux, sans l'impossibilité où sont plusieurs de payer la faible contribution. Si le cercle continue à marcher comme il a commencé, il fera un grand bien ; car les veillées ne sont que trop souvent une source de désordres pour notre jeunesse.

Mon rapport est déjà bien long ; toutefois, avant de le terminer, je crois devoir vous faire part de quelques consolations de choix, qu'il a plu à la divine Providence de nous accorder.

Le 15 mars de cette année, le R. P. Supérieur a reçu l'abjuration d'une jeune dame juive, mariée civilement, dans les États-Unis, à un Canadien, depuis douze ou quinze mois. D'après les renseignements reçus des parents du mari, il paraît qu'elle est redevable de cette grande grâce à son innocence de vie. Cette innocence est d'autant plus méritoire qu'elle a été élevée dans les écoles mixtes de son pays (États-Unis), où les exemples de la plus grossière immoralité ne sont point rares, et qu'elle possède tous les dons qui font les succès dans le monde. Depuis son baptême et la bénédiction de son mariage, qui eut lieu aussitôt après, sa piété ne s'est pas démentie ; elle s'approche régulièrement des sacrements, et remplit tous les devoirs de la vie chrétienne. Tout nous donne lieu d'espérer qu'elle persévérera.

Le 21 octobre dernier, un vieillard respectable de la paroisse, après avoir passé quatre-vingt-cinq ans dans l'hérésie anglicane, est venu également demander à être admis dans le sein de l'Église. Plus d'une fois, à tour de rôle, nous lui avions parlé de se convertir ; mais le moment de la grâce n'était pas arrivé ; toujours, pour une raison ou pour une autre, il avait différé. C'est donc une démarche bien mûrie et bien réfléchie. C'est le R. P. Ouellette qui a eu le bonheur de lui administrer le saint baptême.

Me voici arrivé à la fin de ce long rapport. Il doit se ressentir des nombreuses interruptions qu'il a subies ; mais, tel qu'il est, je vous prie bien de l'agréer ; car, s'il me fallait le refaire, je ne sais vraiment pas quand je pour-

rais vous l'envoyer. Que ne puis-je, sur les ailes de la vapeur, aller le déposer à vos pieds, et vous dire, en ce jour, où nous célébrons avec bonheur le dix-septième anniversaire de votre élection, les sentiments de respect et d'amour filial de tous vos enfants de Québec ! Veuillez bien nous bénir ainsi que nos travaux, très révérend et bien-aimé Père, et me croire, avec un profond respect, votre fils tout dévoué en Notre-Seigneur et Marie Immaculée. GRENIER, O. M. I.

CAFRERIE.

LETTRE DU R. P. GÉRARD AU R. P. MARTINET.

Mission de Sainte-Monique, chez les Basutos,
le 17 juillet 1878.

MON RÉVÉREND ET BIEN-CHER PÈRE,

Connaissant l'intérêt que vous portez à nos missions cafres, et me rappelant avec bonheur tout le bien que vous leur avez fait, je me sens pressé de vous adresser ces quelques lignes.

Du lieu où vous êtes, mon révérend Père, vous pouvez suivre, dans les diverses parties du monde, nos chers missionnaires, partout si dévoués et partout bénis de Dieu.

Vous les voyez, la plupart, moissonner dans l'allégresse: *cum exultatione portantes manipulos suos.* Pour nous, à Sainte-Monique, nous en sommes encore aux difficultés de la première heure : *euntes ibant et flebant, mittentes semina sua.* N'importe ! je veux vous dire où nous en sommes, pleinement satisfait si je réussis à vous prouver ainsi ma reconnaissance et mon affection.

L'an dernier, à pareille époque, je faisais connaître au T. R. P. Supérieur général la visite de Mgr Jolivet à notre mission, les encouragements que nous en avions reçus et la bénédiction que Sa Grandeur avait faite de notre chapelle.

Depuis cette époque nous avons continué d'aller visiter les païens à domicile pour nous faire connaître et les attirer à nos exercices. Je dis nous faire connaître, car trop souvent ils nous confondent avec les autres Européens, venus ici dans un but tout différent, et qui ne sont pas toujours des modèles de vertu.

L'assistance ainsi composée n'a pas encore atteint un chiffre très-élevé. Sauf les jours de fête, elle ne dépasse pas la soixantaine. Beaucoup, il faut le dire, sont venus, au commencement, par curiosité, et, une fois la curiosité satisfaite, nos cérémonies n'ont plus eu assez d'attrait pour vaincre leur indifférence. D'ailleurs, l'époque étant venue où ils accomplissent, durant plusieurs semaines, les rites diaboliques de la circoncision, et après ce temps les travaux de la moisson ayant commencé, nous ne vîmes bientôt plus autour de nous que les quelques personnes de bonne volonté sérieusement touchées par la grâce.

Ayant remarqué que les hommes avaient du goût pour apprendre à lire et à écrire, j'ai consacré deux jours par semaine à leur donner des leçons. Parmi mes élèves je compte plusieurs jeunes gens mariés, et déjà trois d'entre eux sont catéchumènes, un quatrième le sera dimanche prochain.

Il y a aussi quelques hommes d'un âge mûr qui viennent assidûment à nos exercices et qui aiment beaucoup notre sainte religion. Deux d'entre eux sont des hommes influents dans le pays et conseillers du chef Molapo. Ils n'ont pas encore reconquis leur liberté morale ; cependant ils sont entrés en lutte avec eux-mêmes et ils

font effort pour secouer le joug de la polygamie et pour renoncer aux pratiques du paganisme. Le bon Dieu leur a déjà fait une grande grâce en leur inspirant un profond respect et un sincère attachement pour le prêtre. Je suis plein d'espoir, parce que je les vois prier et assister assidûment aux offices. Un dimanche, l'un d'eux fut si touché et si vivement éclairé par la grâce, qu'il ne pouvait retenir ses larmes en public. Oh ! mon bien-aimé Père, priez pour ces pauvres païens, dont vous connaissez la grande simplicité, afin qu'ils se convertissent comme le fils de sainte Monique, notre patronne.

Quant aux femmes, nous les avons trouvées très mal disposées, légères, indifférentes à la parole du salut ; et si quelques-unes étaient plus dociles à l'appel de la grâce, il arrivait souvent que justement alors le mari s'opposait à leur conversion.

Les femmes de nos catéchumènes sont elles-mêmes encore toutes païennes ; mais j'espère que l'exemple de leurs maris les ramènera à Dieu ; je les considère déjà comme gagnées à la foi. En réalité cependant nous n'avons au catéchuménat des femmes, qu'une personne mariée et une enfant de l'école.

Ce fut à la fin d'octobre 1877 que la révérende Mère Marie-Joseph détacha de la communauté de Motsi-Ma-Jesu deux Sœurs européennes et une Sœur indigène pour fonder l'école de Sainte-Monique. Nous aurions bien voulu, comme à Motsi-Ma-Jesu, prendre les élèves à notre charge pour toute l'année scolaire, et leur donner avec l'instruction le toit, la nourriture et le vêtement ; mais n'ayant absolument aucune ressource pécuniaire, il n'y fallait pas penser. Cependant il n'est pas possible que l'école réussisse dans d'autres conditions, les Kraals, ou villages, étant trop éloignés pour que les enfants fassent le trajet assidûment chaque jour. Vous savez, du reste,

combien les influences de la famille païenne sont funestes aux enfants, au point de vue de la foi et des mœurs: et combien par conséquent il importe d'avoir ceux-ci constamment sous la main.

Dans quelques semaines, Monseigneur va venir nous voir pour la seconde fois, et j'espère, comme Sa Grandeur nous l'annonce, qu'une ère nouvelle va luire pour cette mission. Il nous faudrait deux bonnes écoles. L'éducation des enfants est le grand, l'unique moyen d'implanter solidement la foi et les habitudes chrétiennes dans ces contrées; nous lui devons consacrer, par conséquent, la meilleure partie de nos soins et de nos ressources.

Oui, nous allons voir un nouvel ordre de choses commencer avec la visite de Monseigneur, et je me ferai un bonheur de vous tenir au courant de nos progrès. J'ai pleine confiance. La grâce de Dieu ne nous fera pas défaut. Puisse le nerf de la guerre ne pas manquer non plus. Ah ! qu'un bon Frère convers nous serait utile pour prendre soin du matériel ! J'espère m'attacher un jeune Mosuto, capable d'enseigner comme sous-maître dans notre école de garçons.

Il a été question de fonder une mission chez Mota, le chef que vous connaissez. Un autre chef a demandé aussi des missionnaires et nous a offert pour eux un bel emplacement, situé à l'endroit même où eut lieu notre première rencontre sur la terre des Basutos. Vous voyez que la grâce de Dieu agite les âmes et que le soleil de justice se lève sur ces régions ensevelies jusqu'à ce jour dans les ténèbres de l'ignorance. Que ne sommes-nous plus nombreux et plus riches ! Dans le seul Basutoland, quel champ ouvert au zèle du missionnaire et des pieux associés de la Propagation de la Foi ! Et ces nombreuses tribus situées au Nord du Transvaal, entre le Limpopo

et le Zambèse, que vous nous montriez déjà il y a sept ans, appelant le bienfait de la foi, pour nous stimuler à étendre au loin notre action, je ne puis y penser sans être saisi de tristesse (1). Que le bon Dieu, par les prières de Marie immaculée et par l'intercession de son saint serviteur Pie IX se laisse fléchir ! Qu'il prenne en pitié ces pauvres missions cafres ; qu'il suscite et qu'il nous envoie de saints et vaillants ouvriers ; qu'il lève enfin l'anathème sous lequel ces innombrables peuplades gémissent depuis des siècles et se perdent sans retour.

Je vous remercie, bien-aimé Père, du petit orgue que vous nous avez envoyé. Il soutient le chant et plaît beaucoup à nos indigènes. Notre chant n'est pas mauvais ; nos hommes ont du goût, de la voix et bon cœur. Les cantiques sont très bien exécutés, tant à l'unisson qu'en accords. Les prières aussi sont récitées avec grand respect et un parfait ensemble. Vous savez que nos Basutos aiment beaucoup la cadence et font tout en mesure.

Leur démarche, leurs jeux, leurs paroles et leurs gestes, leurs prières et leurs chants : tout est cadencé.

Il me reste à vous parler de notre situation matérielle. Et d'abord, nous habitons encore dans des huttes, construites selon la mode du pays. Nous occupons un espace carré de 100 mètres de côté et entièrement clos. La chapelle, qui est une jolie petite construction en briques, s'élève au centre, comme il convient à la maison de Dieu. A droite et à gauche, deux rangées de huttes, habitées les unes par les Sœurs, les autres par les missionnaires, composent tout le village chrétien. Au-delà des huttes, de part et d'autre, le reste du terrain est complanté d'arbres de différentes espèces : pêchers,

(1) La propagande en a fait un vicariat apostolique qu'elle a confié aux Jésuites.

eucalyptus, etc. Mais ce n'est ici que l'habitation ; ailleurs sont les champs de culture. A peu de distance, en effet, de cet emplacement est caché un petit vallon, aux flancs duquel jaillissent plusieurs sources limpides et abondantes. Celles-ci en se réunissant forment, sous la verdure, un ruisseau assez fort et qui ne tarit jamais. C'est à l'extrémité de ce vallon, à l'endroit où il débouche dans la plaine et par conséquent dans une position parfaitement arrosable, que se trouvent les champs ensemencés par nos soins. Vous pouvez comprendre par ces détails que l'emplacement est parfaitement choisi : le sol est très-fertile, le site est pittoresque. Mais un Frère convers serait bien nécessaire pour tirer bon parti de ces avantages.

Nous avons un petit attelage de bœufs et un vieux wagon, quelques chevaux et une charrue, un troupeau de chèvres et une assez belle basse-cour. Il y a un moulin non loin d'ici, de l'autre côté du Calédon, chez les Boers. On peut faire le voyage, aller et venir, en un jour. Nous n'avons ni bois de chauffage ni bois de construction, ainsi que vous le savez. Partout où nous le pouvons, nous plantons des forêts dont jouiront nos neveux. En attendant, nous brûlons de la bouse de vache, et nous faisons venir, des villes du littoral, la charpente ou la menuiserie toute faite.

Voilà une bien longue lettre, mon révérend et très-cher Père, pour vous dire peu de choses. Je serais heureux de recevoir encore de temps en temps vos bons conseils et vos encouragements. Vous aviez si bien compris nos besoins à Motsi-Ma-Jesu, et j'appréciais si fort les règlements que vous nous aviez donnés ; le bon Dieu vous avait si bien inspiré tout ce qui devait faire la vie et la force de cette mission !

En me recommandant à vos prières et à vos saints sa-

crifices, je vous prie de me bénir encore une fois, comme vous le fîtes le jour où nous nous dîmes adieu, sur le sommet des montagnes, en face de la mission. Permettez-moi, enfin, de présenter ici les sentiments les plus respectueux et les plus affectueux à notre bien-aimé Père Supérieur Général et aux RR. PP. Assistants. Recommandez-nous tous à nos chers Pères de Montmartre.

Joseph GÉRARD, O. M. I.

LETTRE DU MÊME PÈRE AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de Sainte-Monique chez les Basutos,
le 12 octobre 1878.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Vous apprendrez avec plaisir que, le beau jour de l'Assomption de la sainte Vierge, a eu lieu le premier baptême à la mission de Sainte-Monique. Bien que les catéchumènes appelés à devenir les enfants de Dieu ne fussent pas nombreux, cette fête a été pour notre district un grand évènement. Ils étaient cinq ; trois jeunes hommes mariés, une jeune fille et une femme d'une cinquantaine d'années. Nous avons bien remercié Dieu de s'être choisi, parmi tant de milliers de païens, quelques bonnes âmes, et d'avoir ainsi posé les premiers fondements d'une chrétienté qui grandira, je l'espère, sur les ruines de l'empire de Satan, établi depuis tant de siècles dans ces malheureuses contrées.

Comme c'était une prise de possession du pays par l'Église et par la Congrégation, nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour frapper les yeux et pour donner à ces populations, sympathiques et intelligentes, quoique païennes, une grande idée du Sacrement,

du culte catholique et de notre sainte mère l'Église. Nous profitâmes donc de la présence de M$_{gr}$ Jolivet, heureux lui-même de cette coïncidence, pour donner à la cérémonie le plus grand éclat. Nous invitâmes à la fête les missions de Motsi-Ma-Jesu, de Saint-Michel et de Saint-Joseph. Depuis longtemps cette visite était désirée et attendue de tout le monde.

Le R. P. Le Bihan se mit en marche par le chemin des montagnes, en compagnie d'un grand nombre de néophytes, hommes, femmes et enfants. La distance, par ce chemin raccourci, est d'environ 60 milles. Monseigneur, qui était pour lors en visite à Motsi-Ma-Jesu, vint en voiture, accompagné du P. Monginoux. L'école des Sœurs était représentée par sa digne supérieure, la Mère Marie-Joseph, par Sœur Saint-Paul et une vingtaine d'élèves.

L'arrivée de tant de monde, et d'un monde si choisi, au chant des cantiques et des prières, fit beaucoup d'impression sur notre population païenne. Elle se promit bien d'assister à notre solennité.

Un personnage important de l'endroit, notre ami, quoiqu'il ne soit pas encore ami de Dieu, voulut bien contribuer, pour sa part, à la réjouissance publique, en se chargeant d'une partie de la cuisine. Il arriva, la veille du grand jour, avec son beau wagon, traîné par quatorze bœufs et chargé de poterie pour cuire les aliments, et de *mabélé* fermenté, pour faire trois ou quatre hectolitres de *létine*. Il y avait encore, sur ce bienheureux wagon, un article à part, que je ne vous donne pas à deviner, parce que vous n'y arriveriez ni en cent ni en mille : un stock considérable de bouse de vache, l'unique combustible de la contrée. En deux coups de fusil, notre amphitryon abattit deux bœufs de belle taille, qui devaient faire les frais du festin. Festin vraiment royal ; mais c'était un

évêque qui recevait ses enfants ; or, un évêque est un grand chef (Morena), et la première qualité d'un chef est d'être généreux ou, comme disent nos Boers, d'avoir la main large.

Ce même jour, veille de la fête, pendant que la fumée s'élevait en panaches blancs au-dessus des camps et que les curieux, rangés autour des foyers, se repaissaient d'espérance en attendant la réalité du lendemain, nos chers néophytes de Mosti-Ma-Jésu, de Saint-Michel et de Saint-Joseph s'approchaient du tribunal de la pénitence, afin de communier le jour suivant pour la conversion de leurs compatriotes encore plongés dans les ténèbres du paganisme.

Enfin le jour béni de Dieu se leva, un jour sans nuage. Quel bonheur pour nous de penser que le premier baptême, dans cette mission, allait coïncider avec l'exaltation de notre mère, Marie immaculée, dans la gloire. Elle avait si visiblement montré sa protection sur nos chers catéchumènes, et elle les avait si puissamment fortifiés contre les sarcasmes que le démon n'avait pas manqué d'exciter contre eux !

Vers dix heures du matin arrivaient la femme de notre digne magistrat avec sa fille aînée, accompagnées d'un secrétaire et du docteur Taylor. Pour cause d'affaires urgentes le magistrat ne devait venir que dans la soirée.

Monseigneur dit la sainte messe, pendant laquelle on chanta de beaux et pieux cantiques. Beaucoup de néophytes approchèrent de la sainte Table.

A midi, lorsque les païens furent arrivés, commença la cérémonie du baptême. Par trois fois on chante en *sisuto* l'invocation : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ! *Amen !* (1) » La cérémonie se fit à la porte de la

(1) Ka libitso la Ntate, li la Mora, li la Moya o Halalelang. *Amen.*

chapelle, sur une estrade qui permettait à tous les assistants de voir.

Une instruction sur le baptême des chrétiens fut d'abord adressée à la foule. Vinrent ensuite les exorcismes, accomplis par deux Pères à la fois. Pendant ce temps régnait dans l'assemblée un profond silence et l'attention paraissait vivement excitée. J'avais soin d'expliquer, à mesure, chaque partie du rite sacré, qui devenait ainsi une cérémonie intelligible et un discours éloquent.

L'une d'elles surtout produisit une vive émotion. Lorsque les catéchumènes sont près d'entrer dans l'église, ils se prosternent la face contre terre et, dans cette humble posture, ils implorent leur pardon et se réconcilient avec leur Père céleste. A ce spectacle, un frisson traversa l'assistance. Durant ce moment solennel il est d'usage de chanter un de nos plus beaux cantiques, calqué à peu près, pour l'air et pour les paroles, sur le cantique : *Mon doux Jésus, enfin voici le temps.* Les larmes ne manquent jamais de couler à ce moment-là, non-seulement parmi les chrétiens ou les catéchumènes, mais aussi parmi les esclaves du paganisme.

L'attention et l'intérêt allaient croissant jusqu'à la fin. On n'avait pas assez d'yeux pour voir ni d'oreilles pour entendre.

Après la cérémonie en chanta deux cantiques d'action de grâce et, de nouveau, « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. *Amen !* » On reconduisit Monseigneur à son pavillon, et alors eurent lieu les agapes fraternelles.

Toute cette multitude s'assied par terre, sur le gazon desséché, car c'est pour nous la fin de l'hiver, et l'hiver ci est la saison de la sécheresse. Tout le monde se livre

à une joie douce et convenable, comme dans une famille chrétienne. Tout se passe tranquillement, pas une mauvaise parole, pas une dispute, pas un excès. On parle de ce qu'on a vu et entendu, chacun rapporte ses impressions toujours édifiantes.

Quel bonheur, mon bien-aimé Père, si vous eussiez été là, au milieu de nous, à pareil jour ! Vous y étiez du moins dans l'esprit et dans le cœur de vos enfants. C'est une coutume qu'ils ont adoptée de faire prier leurs néophytes pour votre paternité aussitôt après la cérémonie du baptême. Et cela est bien juste, puisque après Dieu, c'est à vous que ces nouveaux baptisés doivent leur salut.

Le jour suivant Mgr Jolivet nous quittait pour retourner à Natal. La plupart des néophytes de Motsi-Ma-Jesu, pour ne pas courir risque de manquer la messe le dimanche, attendirent jusqu'au lundi ou au mardi. Chacun s'en alla content, avec promesse de revenir quand il y aurait un nouveau baptême.

J'espère, mon bien-aimé père, que cette solennité portera ses fruits en temps convenable. Il me semble que nous avons acquis plus d'influence. Nous pouvons dire à nos payens : « Voyez ces chrétiens de Motsi-Ma-Jesu, comme ils sont contents, heureux de leur foi, comme ils sont bien habillés ! Cependant ce sont des Basutos comme vous, ils ont été païens comme vous. »

Nous avons reçu deux catéchumènes depuis la fête. Nous avons aussi une école d'internes, qui ne compte encore que sept élèves. C'est peu, et c'est pourtant beaucoup pour nos moyens.

La saison où nous sommes est mauvaise : nos Basutos sont perpétuellement en fête et possédés d'une fureur diabolique pour celles où se fait le plus de mal, comme celle de la circoncision. Je ne vois qu'obstacles sur obstacles. Cependant nous ne perdons pas courage. Les

prières et les bonnes œuvres de notre chère congrégation attireront sur nous les bénédictions de Dieu. Vos bons conseils et vos encouragements, vénéré Père, ne nous feront pas défaut, je le sais. Votre si bonne lettre, que j'ai reçue il y a quelque temps, m'en est une preuve.

Depuis le commencement d'août, le R. P. Barthélemy est de résidence à Saint-Joseph de Korokoro. J'attends prochainement le R. P. Biard, désigné pour le remplacer.

Les bonnes Sœurs sont toujours admirablement dévouées aux œuvres de la mission. J'apprécie beaucoup le bien qu'elles font et les services qu'elles nous rendent.

Bénissez, mon très révérend et bien-aimé Père, vos enfants de Sainte-Monique et l'œuvre difficile à laquelle vous les avez envoyés ; daignez aussi agréer l'hommage respectueux avec lequel j'ai le bonheur d'être,

De votre Paternité,

Le très humble et obéissant fils en Notre-Seigneur.

Jh. Gérard, o. m. i.

CEYLAN.

Le pèlerinage de Sainte-Anne a Talavilla.

Mission de Kalpentyn, 1878.

Rapport du R. P. Mélizan.

Le pèlerinage est un des actes religieux les plus chers aux païens de l'Inde et de Ceylan. La religion catholique, en détruisant les erreurs parmi ces peuples, a respecté ce qu'il y avait de bon dans leurs usages, et s'est contentée de donner aux manifestations du culte une direction conforme aux notions de la vraie foi. Elle a donc respecté

les pèlerinages, si populaires aux Indes, et a dirigé les foules vers des sanctuaires chrétiens.

Le vicariat de Jaffna, dans sa vaste étendue, possède deux sanctuaires : celui de Madhu, consacré à Notre-Dame du Rosaire et situé dans les forêts du nord-ouest de l'île, et celui de Talavilla, dédié à Sainte-Anne et situé sur le littoral ouest, à 12 milles sud de Kalpentyn. Chargé de l'administration de ce second sanctuaire, je vais essayer d'en retracer l'histoire en quelques pages.

Si on en croit la tradition, l'origine du pélerinage de Sainte-Anne de Talavilla se rattache à des faits miraculeux. Au dix-septième siècle, un homme de descendance portugaise, réduit à la misère, revenant de Colombo à Mannar, en suivant les bords de la mer, s'arrêta épuisé de fatigue près du village de Talavilla. Dans son sommeil il lui sembla voir, au pied de l'arbre où il reposait, deux cierges allumés entourant d'une auréole de lumière une statue de sainte Anne. A son réveil, la statue était encore devant ses yeux, réelle et telle qu'il l'avait vue en songe, et sainte Anne lui apparaissant lui apprit que c'était bien là son image, et qu'elle désirait qu'on construisît en cet endroit un sanctuaire en son honneur. Dans une seconde vision la Sainte laissa même au pauvre homme quelques pièces d'or pour l'aider dans son travail. Avec ce secours il put rétablir ses affaires temporelles et louer deux serviteurs qui l'aidèrent à bâtir une chapelle convenable, à la place d'un oratoire rustique qu'il avait construit de ses propres mains.

Les premiers pèlerins furent des pêcheurs singhalais de Négombo. Leurs récits firent sensation à Colombo, à Négombo, à Mannaar et dans les villages du littoral, et bientôt des pèlerinages nombreux se succédèrent sur la route du petit sanctuaire. Son enceinte devint trop étroite, l'île entière ayant été remuée par l'attrait

des grâces obtenues par l'intercession de sainte Anne.

En 1843, le prêtre Goanais Pedru Naruncha, chargé de la mission de Kalpentyn, entreprit de bâtir une église spacieuse. Il poursuivit ce projet au milieu de grandes difficultés ; le terrain sablonneux de Talavilla n'offrant pas de carrières à exploiter, il fallut faire venir la pierre de loin ; le bois de charpente coûta aussi fort cher, en raison de la distance où il fallut aller le chercher, et des moyens de transport pénibles qu'on dut employer. Enfin, après deux années d'efforts et de travaux, une église vaste remplaça la petite chapelle ; elle mesure trente-six pieds en largeur et cent huit pieds en longueur ; dix-huit colonnes en bois de Satin, *Satin Wood*, soutiennent la toiture ; de larges vérandahs règnent autour de l'édifice et offrent un abri aux pèlerins. Le R. P. Pélissier, à qui la mission doit de si nombreuses constructions, acheva plus tard le travail de la façade.

Le terrain de Talavilla n'était autrefois qu'un désert de sable ; des plantations de cocotiers, faites par les premiers missionnaires, changèrent bientôt l'aspect du pays. Des Indiens mahométans vinrent à cette époque s'établir à cette place ; ce furent de mauvais voisins pour les missionnaires, dont ils voulurent confisquer les terrains et les plantations. De là un interminable procès qui, pendant trente ans, fut l'objet d'un grave litige entre les pèlerins singhalais et les *Sonnaguers* (Indiens mahométans).

En 1868, le R. P. Desforêts, aidé des RR. PP. Perrard et Duffo, obtint en cour suprême de Colombo un jugement favorable qui délivra le sanctuaire de toute servitude et qui concéda environ cinquante hectares de rayon pour l'isoler de tout voisinage gênant. Aujourd'hui on compte environ 2000 pieds de cocotiers dans le jardin de Sainte-Anne.

Le nombre des pèlerins alla grossissant toujours, et maintenant on en compte jusqu'à 30 000 le jour de la fête de la sainte Patronne. En 1864, un évènement inattendu vint ralentir ces merveilleux progrès et faillit compromettre pour longtemps la dévotion aux pèlerinages, en les rendant impossibles. Le choléra se déclara parmi les pèlerins quelques jours avant la fin de la neuvaine préparatoire à la fête. La panique s'empara des esprits et ce fut bientôt un sauve-qui-peut général. Le gouvernement de la colonie, cédant à la pression protestante, voulut profiter de cette circonstance pour supprimer le pèlerinage catholique, comme il avait supprimé des pèlerinages païens, mais la fermeté de M^gr^ Bonjean déjoua ces projets.

En 1875, Sa Grandeur prévint la mesure par un acte d'autorité. Le gouverneur ayant donné avis à Monseigneur par dépêche, qu'une proclamation interdisant le pèlerinage allait être publiée, notre évêque vénéré se hâta de renvoyer de sa propre autorité le pèlerinage à Sainte-Anne au mois de novembre. Du reste, comme le choléra n'exerçait ses ravages que dans des localités éloignées de Sainte-Anne, la prohibition du gouvernement avait toute l'apparance d'une tracasserie officielle et personne n'y vit autre chose.

Les agents du gouvernement ont toujours rendu hommage à l'ordre et à l'esprit religieux qui n'ont cessé de régner dans ces pèlerinages. M. Macready, assistant agent du gouvernement dans le Nord-Ouest écrivait dans son rapport officiel de 1869 : « Je m'attendais à voir la fête célébrée d'une manière bien différente ; je fus agréablement surpris en voyant à la place d'une sorte de carnaval auquel je m'attendais une foule tranquille qui, dans un espace relativement restreint, avait une tenue au-dessus de tout éloge, soit au point de vue des mœurs,

soit au point de vue de la convenance et de la propreté. Parmi les pèlerins je n'ai rencontré aucun homme en état d'ivresse et je n'ai eu à constater aucune infraction de police. »

Cette déclaration élogieuse a été confirmée par le gouverneur dans son discours d'adieu au Conseil législatif en 1877 ; voici ses propres paroles :

« Il serait puéril d'alléguer aucune ressemblance entre les pèlerinages des Hindous et ceux des catholiques romains. En ce qui concerne ceux-ci, les arrangements faits par les missionnaires catholiques romains sont si excellents, que même lorsque le choléra sévissait dans le voisinage, aucun cas ne s'est déclaré parmi les pèlerins catholiques. »

Je puis donner ici le détail des dispositions prises par nous pour écarter tous les dangers que pourrait présenter une agglomération considérable. Dès la fin de juin le missionnaire administrateur de Sainte-Anne fait commencer la construction des baraques où doivent loger les pèlerins. Ce sont de petites huttes en feuilles de cocotiers supportées par des pieux ; le tout est assez solidement disposé pour préserver de la pluie, du soleil et du vent. Des centaines de huttes sont ainsi construites dans un alignement régulier à une distance convenable les unes des autres. Un large boulevard, avec rues transversales pour faciliter la circulation, passe au centre de cette petite ville rustique. Des puits nombreux creusés dans le jardin, fournissent en abondance une eau potable : il y a même un quartier réservé pour les bains. Dès l'ouverture de la neuvaine préparatoire à la fête, l'église est décorée à l'intérieur et à l'extérieur, et chaque soir, après l'Angélus, a lieu un exercice solennel. Les pèlerins arrivent en foule ; les coolies ou Indiens de la côte de Malabar sont généralement les premiers au

rendez-vous, puis on arrive des points les plus reculés de l'île, de Kandy, de Badula, de Newera-Élia, de Dimboulla, etc. Les jours suivants, Jaffna, Mannaar, Trincomalie, Batticaloa, Galles, Colombo, Négombo, Vennapu, Maraville, Chilaw, envoient de nombreux pèlerinages, et c'est généralement à pied que le voyage se fait. Le dernier jour, les chrétiens des localités les plus rapprochées, Puttalam, Kalpentyn et Akaraipatti, arrivent à leur tour. Des sermons sur les grandes vérités sont prêchés tous les jours .C'est pour encourager cette bonne œuvre que le Saint-Siége, en 1870, accorda à Mgr Bonjean une indulgence plénière pour les pèlerins qui suivent ces exercices spirituels, et trois cents jours d'indulgence à ceux qui travaillent à préparer au baptême les catéchumènes qui se présentent en grand nombre à cette époque. Cette concession d'indulgences a été renouvelée pour cinq ans en 1876.

Le premier acte du pèlerin, en arrivant à Sainte-Anne, est de se prosterner au pied de la grande croix placée en face de l'église, puis il va prendre un bain qui le repose des fatigues du voyage; après quoi, ainsi préparé, il se livre aux actes religieux et il fait à sainte Anne son offrande. Cette offrande consiste généralement en *ex voto* ou en quelques cierges et pièces de monnaie. Une relique anthentique de sainte Anne, renfermée dans une belle châsse faite avec l'or et l'argent des *ex voto*, est présentée avec la statue de la sainte à la vénération des fidèles.

Aussi, pendant toute la durée de la neuvaine, l'administrateur doit s'occuper du spirituel et du temporel de la fête; veiller à ce que les exercices se fassent avec ordre et piété, et aussi à ce que l'hygiène et la propreté règnent dans les baraquements des pèlerins ; il a surtout soin d'empêcher la vente des boissons enivrantes, car

tout serait perdu si l'ivresse faisait son apparition dans ces grandes réunions de fidèles. Il doit aussi surveiller la vente des objets de piété, pour qu'elle ne donne lieu à aucun désordre. Les autres Missionnaires, adjoints à l'administrateur et venus des missions voisines pour ces fêtes, sont, pendant ce temps, tout occupés au saint ministère. Les RR. PP. Pouzin, Perrard, Pussacq, Roux, Jourd'heuil, Guillou, venus cette année, durent passer la plus grande partie de leurs journées au confessionnal. Bon nombre d'adultes païens, hindous ou bouddhistes, vinrent demander le baptême. Le P. Perrard se chargea de l'instruction des Singhalais, et le P. Pouzin de celle des Tamuls ; on admit seulement les mieux préparés. Trente-cinq païens et quatre protestants furent ainsi incorporés au bercail de Jésus-Christ.

Les vicaires apostoliques de Jaffna se sont fait de tout temps un devoir de contribuer chaque année à l'embellissement du sanctuaire de la patronne du Vicariat. Cette année, grâce à une allocation de Mgr Bonjean, notre bien-aimé vicaire, un portique à double rangée de piliers reliés par des arceaux a été construit devant la façade de l'église. Un autre don aussi nous est arrivé : une belle cloche du poids de 300 kilogrammes, offerte par la famille Mélizan, de Marseille, a contribué, par sa sonnerie, à l'éclat de nos fêtes. L'apparition de cette harmonieuse messagère a été saluée avec enthousiasme par les pèlerins ; chacun voulut sonner au moins un coup, et il n'y eut pas d'enfant qui se refusât la satisfaction de se suspendre à la corde pour ébranler la cloche. Mais une cloche demande un clocher; en quelques jours plus de 400 francs ont été recueillis, et déjà des matériaux en abondance sont réunis pour la construction.

Le jour de la fête a été particulièrement beau : la musique du R. P. Jourd'heuil ; le panégyrique de sainte Anne,

par le P. Perrard, qui parle le singhalais avec une facilité merveilleuse ; la foule des pèlerins, leur recueillement, tout a été pour le mieux, et notre fête a été magnifique. La procession, dans le jardin et sur le bord de la mer, a surtout offert un spectacle grandiose : sous une pluie de fleurs et d'eau de senteur, d'encens et de graines aromatiques, la statue a traversé la foule, qui se portait avec empressement sur son passage ; les bannières et les oriflammes sont déployées; les tambours, les tamtams, les fifres battent et jouent à tous les vents, et une bruyante fusillade éveille tous les échos. La foule oscille joyeuse et émue autour de la statue ; c'est l'encombrement, mais ce n'est ni le tumulte, ni le désordre; les pèlerins prient, chantent, accourent sous leurs vêtements multicolores ; la soie, le satin, le velours, le rouge, le blanc, le vert, le bleu, le jaune marient leurs couleurs ; c'est la diversité la plus gracieuse. Le juge et le docteur protestant sont saisis par l'enthousiasme général ; le second détache de son doigt un anneau d'or et le remet au P. Pouzin, pour être offert en hommage à sainte Anne. La soirée de ce beau jour fut employée à la bénédiction des objets de piété, et le lendemain lundi eut lieu une distribution de riz : 18 à 20 boisseaux suffirent à peine pour que chaque pèlerin en eût quelques bouchées. Ce riz est appelé le *riz de sainte Anne,* et est gardé précieusement dans les familles; on s'en servira, en cas de besoin, comme d'un remède dans les maladies.

Tel est notre pèlerinage de sainte Anne ; daigne notre sainte patronne bénir notre Vicariat, notre évêque, tous ses Missionnaires et les âmes qui nous sont confiées dans cette chère mission de Ceylan !

A. Mélizan, o. m. i.

Extraits d'une lettre du R. P. Chounavel.

.....Vous savez que j'ai mis pied à terre à Talampitia, dans un pays bouddhiste, à côté des protestants. Depuis ma dernière lettre, qui vous donnait des détails sur mes travaux et mes essais, je n'ai pas beaucoup avancé, mais je n'ai pas non plus reculé. J'ai eu à lutter non plus avec les catéchistes seulement, mais avec les ministres eux-mêmes. Deux d'entre eux, dont l'un est très habile dans la langue singhalaise, sont d'origine européenne. Ils sont venus exprès de Colombo, pour avoir avec moi une conférence publique sur la religion, afin, disaient-ils, d'en finir une bonne fois avec moi et de regagner nos néophytes. Je crois vous avoir dit que j'ai fait douze baptêmes d'adultes et treize d'enfants. J'ai reçu enfin une lettre d'invitation à ladite conférence, signée des deux ministres. Je ne pouvais décliner l'offre, c'eût été une véritable victoire pour les protestants et une défaite pour nous. Je me rendis donc au lieu de la réunion; mais la pluie nous contraignit d'aller chercher un refuge dans une maison voisine, laquelle était justement celle d'un de nos néophytes bouddhistes, dont la femme était convertie du protestantisme. Près de cent cinquante adultes s'y trouvaient réunis, moitié protestants, moitié bouddhistes; nos néophytes n'y manquèrent pas non plus. La conférence, commencée à midi, a fini à cinq heures et demie. C'était le 26 septembre, jour célèbre désormais et dont les protestants se souviendront longtemps. Ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour prouver que seule leur religion était la vraie; mais ils n'ont réussi qu'à démontrer que la vérité n'était pas de leur côté. Je ne puis vous dire ici, même sommairement, vous le comprenez, tout ce qui a été dit et débattu dans ces longues discussions; mais ce que je puis vous affirmer, c'est le talent admirable de ces mes-

sieurs pour embrouiller les questions les plus claires et pour jeter de la poudre aux yeux des ignorants. Une preuve non équivoque qu'ils ne sont pas très fiers de la conférence, c'est que je n'ai vu aucun article sur ce sujet dans n'importe quel journal de leur parti. D'ailleurs, je dois le dire, la discussion a été très polie de part et d'autre, mais sans ménagement, toutefois, de ma part, pour ce qui concerne la doctrine. Quelques jours après, un habile catéchiste de Colombo est encore venu entamer la controverse avec moi ; mais il n'a pas été plus heureux que ces révérends. Ce qui le mettait à court pardessus tout, c'était de me voir tirer tous mes arguments contre lui de sa propre Bible et de ses autres livres doctrinaux. Voilà pour nos protestants.

Quant à nos bouddhistes, je dois avouer que je n'ai pas remarqué en eux la moindre antipathie pour notre sainte religion ; mais la seule difficulté d'apprendre quelques prières en tient un grand nombre dans l'indécision. Il y a quelques jours, je rencontrai dans son jardin un vieux bouddhiste faisant mille diableries : « Hélas ! me dit-il, ce n'est que trop vrai ! le diable m'emportera avec lui ; car mon père, en mourant dans l'exercice de mon métier, nous a dit, à mes frères et à moi réunis autour de lui : « Il est « inutile, mes enfants, que vous cherchiez à me porter « secours ; le diable me lie ! le diable me lie ! » Quant à moi, ajouta-t-il, je voudrais bien aller au ciel ; mais le diable ne m'en laisse pas la volonté. Apprendre de mauvaises choses, rien de plus facile pour moi ; mais de bonnes, impossible ! » Comme vous devez le penser, je n'en crus rien, et je me mis à l'œuvre pour chercher à l'instruire. Je parvins en effet à lui apprendre ces trois mots : « Mon Jésus, miséricorde ! » mais, parce que le lendemain il les avait oubliés, il concluait toujours qu'il lui était impossible de se sauver. J'essayerai encore de le gagner ;

mais il faut, pour cela, que la grâce de Dieu vienne à mon secours. Vous n'avez pas idée de la difficulté que j'éprouve pour faire entrer dans ces têtes indiennes les éléments les plus simples de notre sainte religion.

Demain, je compte faire, à 6 milles d'ici, une autre excursion apostolique dans un pays entièrement bouddhiste. Mon ingénieuse lanterne magique, montée pour représenter les principaux mystères de notre foi, jouera un grand rôle dans mes essais d'instruction religieuse de ce peuple ignorant. J'avoue que je renonce d'avance aux conversions; mais ne faut-il pas quelqu'un pour jeter la semence, avant que vienne le moissonneur chargé par Dieu de recueillir les gerbes? Ce moissonneur, ce ne sera pas moi; mais, une fois l'élan donné, la consolation que ce peuple aujourd'hui tout païen donnera à quelqu'un de mes frères, compensera un jour tant de sueurs et de labeurs pénibles.

Extraits du Journal du R. P. Massiet.

1^er^ *juillet*. — Avec le mois de juillet s'ouvraient les vacances du séminaire. Nos jeunes gens, croyez-le bien, les aiment tout autant que nos junioristes de France. Les jours, les heures, les minutes se comptent bien longtemps à l'avance. Aussi, le matin du 1^er^ juillet, tous les fronts étaient-ils déridés, et les langues en pleine activité de service. Un bateau nous attendait à la jetée et, cinq ou six heures après, nous débarquait à Klaly, dans le district de Patchilapalai, à une vingtaine de milles de Jaffna. Je ne m'arrêterai pas à vous parler de ces quinze jours passés, au milieu des forêts, à chasser les lièvres, les perdrix, les singes et les coqs de bruyère, qui foisonnent dans ces parages. Volontiers les enfants auraient prolongé

ces exercices qui répondaient si bien à leurs goûts ; mais « la faim fait sortir le loup du bois », et le manque de vivres nous força de rentrer à Jaffna.

16 *juillet.* — Le lendemain de notre retour devait avoir lieu une cérémonie que les séminaristes se seraient bien gardé de manquer. Les FF. Charles et Jules Collin étaient appelés à recevoir ce jour-là l'ordre mineur d'Acolyte. Il n'en fallait pas davantage pour hâter notre retour de Klaly ; mais le séminaire lui-même était appelé à participer, le soir du même jour, à une autre petite fête de famille, qui devait clôturer heureusement ces quelques jours de vacances. Deux des enfants avaient mérité, par leur bonne conduite et leur docilité, de recevoir l'habit ecclésiastique. Monseigneur lui-même voulut bien les en revêtir.

19 *juillet.* — Le jour de la fête de saint Vincent de Paul ne devait pas passer inaperçu pour nos petits enfants de la crèche. Un joli sanctuaire avait été élevé pour la circonstance, et un autel, dressé dans le fond, devait servir à la célébration du saint Sacrifice. Il était facile de voir que des mains européennes avaient présidé à l'ornementation de cette chapelle improvisée ; dans sa pauvreté, on remarquait une propreté, un bon goût peu familiers aux gens du pays. Sa Grandeur arrivait de Colombogan vers les sept heures du matin. Déjà bon nombre de catholiques de Jaffna l'avaient précédée. Cinquante-trois enfants, tous au-dessous de six ans, étaient rangés autour de l'autel, semblables à autant d'anges en adoration devant le trône de l'Eternel. Après le saint Sacrifice, Mgr Bonjean, dans un langage approprié à ses jeunes auditeurs, leur adressa une paternelle exhortation, dans laquelle il les engageait à être bien dociles, et bien reconnaissants aussi pour leurs bienfaiteurs de France. Sa Grandeur se disposait à se retirer, lorsque, du milieu du groupe, s'avance un petit marmot, qui, de l'air le plus décidé et le plus naturel, se

met à débiter par cœur un petit compliment, pour remercier Monseigneur de l'établissement de la crèche. Sans doute l'art était complètement absent de ce petit discours; mais le naturel et l'aisance du jeune orateur auraient fait envie à plus d'un déclamateur français.

20 *juillet*. — Le lendemain, Mgr Bonjean, accompagné de votre serviteur, se mettait en route pour Eulavaley, dans le district de Valigaman. Ce fut un voyage tout à fait à l'apostolique. Notre modeste véhicule, dont la tente en feuilles de cocotier laissait, par maintes ouvertures, percer les rayons du soleil, était traîné par deux bœufs, dont le pas lent et la marche par trop capricieuse nous auraient souvent fait envier le traîneau et l'attelage de Mgr de Saint-Albert.

Le *Jaffna Catholic Guardian* dans son compte rendu de cette visite de Sa Grandeur, n'entre pas dans ces détails, qui cependant n'étaient pas dénués de couleur locale. Quant au reste du récit, il est parfaitement exact. Je me contente de l'abréger en le traduisant :

« La population d'Eulavaley, qui, il y a quelques jours à peine, donnait un si touchant spectacle de la vitalité de sa foi à l'occasion de la Fête-Dieu, vient d'affirmer une fois encore les sentiments de piété qui l'animent. Avertis quelques jours seulement à l'avance de l'arrivée de leur Évêque, les catholiques s'étaient mis aussitôt à l'œuvre pour préparer une digne réception à leur premier Pasteur. Ils appréciaient hautement la faveur que leur faisait Sa Grandeur, en leur consacrant des forces enfin retrouvées qu'une longue maladie avait menacé d'épuiser complètement. Les habitants, bannière en tête, vinrent à la rencontre de Sa Grandeur à plus d'un mille de l'église. Monseigneur fut reçu par le R. P. Gourdon, missionnaire local, sous un magnifique pandel élevé à l'entrée de l'église. Après s'être revêtue de ses orne-

ments pontificaux, Sa Grandeur monta en chaire et, pendant plus d'une demi-heure, tint suspendu à ses lèvres l'immense auditoire qui remplissait l'enceinte sacrée ainsi que ses abords. Un témoin bien informé nous assure que le nombre des personnes présentes dépassait certainement deux mille.

« Le lendemain, Monseigneur, assisté des RR. PP. Boisseau et Massiet, monta au saint autel pour offrir le saint Sacrifice. Cent quatre-vingt-seize enfants reçurent, pour la première fois, de sa main, le pain des anges. Bon nombre d'autres personnes s'approchèrent également de la sainte table. Après la messe, Monseigneur administra le sacrement de confirmation aux cent quatre-vingt-seize premiers communiants, ainsi qu'à dix-neuf autres personnes.

« Dans l'après-midi, Sa Grandeur reçut un bon nombre de députations des diverses églises de la mission. Elle répondit un mot affable à chacune d'elles, prit plusieurs résolutions importantes concernant la mission, et le soir vers les quatre heures repartait pour Jaffna. »

21 *juillet*. — En rentrant à Jaffna, nous apprîmes que le choléra s'était de nouveau déclaré dans les environs de la ville. Sept personnes d'Arialey avaient été attaquées dans la journée ; quatre étaient mortes avant d'avoir pu être transportées, et les trois autres succombaient le lendemain à la terrible épidémie. Heureusement, la maladie s'arrêta d'elle-même au bout de quelques jours, et depuis lors nous n'avons pas entendu parler de nouveaux cas.

25 *juillet*. — La fête de saint Christophe, le patron de notre bien-aimé Évêque, devait se célébrer cette année avec une solennité inaccoutumée. Il y avait longtemps que les Oblats de Jaffna et les catholiques du Nord du vicariat n'avaient eu l'occasion de présenter de vive voix,

à leur premier pasteur, leurs souhaits de bonne fête. Le mieux qui commençait alors à se manifester dans l'état de la santé de Sa Grandeur était pour nous un nouveau motif de nous réjouir. L'orphelinat Saint-Joseph de Colombogam, où Monseigneur se trouvait encore, avait été magnifiquement décoré pour la circonstance. Dès la veille au soir, la grande salle se remplit des Pères et Frères Oblats, des Sœurs de la Sainte-Famille, des enfants du séminaire et de différentes députations des catholiques de Jaffna. Aux adresses qui lui furent présentées, Monseigneur répondit avec sa bonté ordinaire. Il bénit en particulier chacune de ces députations, et donna aux Oblats l'accolade fraternelle. Les orphelins n'avaient pu jusqu'ici trouver place au milieu de ce concours de monde. Ils ne voulaient cependant pas manquer une si belle occasion de témoigner leur reconnaissance à celui qu'à si juste titre ils regardent comme leur Père. Le lendemain donc, au sortir de la sainte messe, ils se réunirent autour de Sa Grandeur, et lui lurent un compliment en vers tamouls. N'étant pas à même d'admirer la beauté de cette composition, je me contenterai de vous dire deux mots du gracieux tableau qui surmontait la pièce tamoule. Monseigneur y était représenté sous l'emblème d'un pasteur conduisant ses brebis dans la voie du ciel. L'œil du Père Eternel domine le tableau. Sur le premier plan, Sa Grandeur, en crosse et en mitre, indique la voie aux brebis qui la suivent. Déjà plusieurs d'entre elles vont atteindre le but ; les autres marchent sur leurs traces. Chaque brebis est marquée d'une petite croix, symbole de sa foi et de sa religion. La voie n'est pas large, mais au sommet elle se perd dans l'immensité de Dieu. Pauvres brebis, ah ! puissiez-vous toujours, fidèles à la voix de vos pasteurs, suivre la route qu'ils vous tracent !

Aux orphelins succéda un nombreux concours de néo-

phytes des différentes parties de Jaffna. Ils étaient plus de deux cents, offrant leurs souhaits de bonne fête à Sa Grandeur. Ils prirent occasion de cet acte de reconnaissance pour la remercier de tout ce qu'elle avait fait pour eux.

Au dîner, tous les Oblats que n'appelaient pas ailleurs les devoirs de leur charge, se pressaient joyeux autour de Sa Grandeur. Invité par le Père maître des novices à porter la parole au nom de la communauté, le F. Charles Collin le fit avec le talent et l'à-propos d'un véritable poète.

30 *juillet*.— En ce jour, les Pères du district de Jaffna se trouvaient réunis pour la retraite du mois. Monseigneur profita de cette circonstance pour nous annoncer l'heureuse nouvelle de l'arrivée prochaine du R. P. Soullier, comme visiteur des missions de Ceylan. Explosion de joie à cette surprise agréable. Depuis longtemps, nous souhaitions ce grand bienfait et nous ne pouvons que remercier notre très révérend Père Général de s'être enfin rendu aux sollicitations de notre bien-aimé vicaire apostolique.

Cette nouvelle coïncidait avec une notable amélioration dans la santé de Mgr Bonjean, et le 2 août Sa Grandeur quittait définitivement Colombogam pour rentrer à la cathédrale.

24 *août*. — Cette date ramenait le deuxième anniversaire de la consécration épiscopale de Mgr Bonjean. Les catholiques de Jaffna voulurent fêter cet anniversaire avec toute la solennité possible. Les enfants de l'école anglaise s'y étaient préparés par quelques jours de retraite, et s'approchèrent tous ce jour-là de la sainte table. Une nombreuse assistance attendait Monseigneur à la cathédrale. Vers six heures et demie du matin, Monseigneur s'y rendit en procession et il y offrit le saint Sa-

crifice. Un grand nombre de personnes reçurent la sainte communion, et Monseigneur administra la confirmation à trente et un enfants de l'école anglaise. La cérémonie se termina par la bénédiction du Très Saint Sacrement. Les hommes suivirent Sa Grandeur jusque dans la grande salle de l'évêché. Là, le R. P. Boisseau, vicaire général, lut en francais, au nom des Oblats, une adresse à laquelle Monseigneur répondit par quelques mots de remerciement. Vint ensuite une autre adresse en anglais, signée par bon nombre de catholiques. Monseigneur remercia les catholiques du généreux concours qu'il avait trouvé en eux, chaque fois qu'il s'était agi d'une fondation pieuse ou charitable. « Mais, ajouta-t-il, nous ne devons pas « nous arrêter à considérer ce qui a été fait, nous devons « surtout porter nos regards en avant sur ce qui reste à « faire. » Comme l'adresse avait surtout insisté sur le dévouement de Mgr Bonjean au Saint-Siége, Sa Grandeur en prit occasion pour remercier son peuple des preuves d'attachement et d'amour qu'il n'avait cessé de donner, durant ces dernières années, au vicaire de Jésus-Christ sur la terre. L'assemblée se sépara, après avoir reçu la bénédiction de son Évêque bien-aimé.

31 *août*. — Les premières pluies nous arrivent avec les derniers jours de ce mois. Elles viennent bien à propos pour les semences. Nous avons eu plusieurs averses depuis lors, mais voilà trois ou quatre jours que le ciel est redevenu d'airain. Il est grand temps que les pluies de mousson nous arrivent, autrement la récolte de l'année prochaine se trouvera bien compromise.

Le 31, Monseigneur partait pour Tolekatty, dans la mission de Valigamam-Est. Là comme à Eulavaley, les catholiques préparèrent de leur mieux une splendide réception à leur Évêque. Le lendemain de son arrivée, Sa Grandeur administra le sacrement de confirmation à

cent vingt-cinq personnes. Le R. P. Boisseau et le R. P. Lytton, missionnaire local, avaient été activement occupés, la semaine précédente, à préparer à la première communion plus de cent enfants qui se disposaient à ce grand acte de la vie. Les derniers jours avaient été employés presque exclusivement à entendre les confessions. Deux cent soixante-dix personnes s'approchaient de la table sainte, et un plus grand nombre encore restèrent, faute de temps suffisant, privés du sacrement de pénitence.

3 *septembre*. — Mgr Bonjean reçoit de Sa Sainteté Léon XIII une magnifique réponse à la lettre que le vicariat lui avait adressée (1).

La journée du 22 septembre sera comptée, par les Oblats de Ceylan, au nombre des plus dignes de vivre dans le souvenir des missionnaires. Deux novices, les FF. Charles et Jules Collin, terminaient ce jour-là leur première année d'épreuve, et étaient appelés par Sa Grandeur à prononcer leurs vœux d'un an. Je ne m'arrêterai pas à décrire cette cérémonie, vous en avez été souvent l'heureux témoin. Je ne puis cependant passer sous silence l'impression qu'elle fit sur les assistants, sur les jeunes séminaristes surtout. Il est bien difficile, dans ce pays, d'élever les idées au-dessus des choses matérielles. La pensée de se faire une *position* préoccupe bien des esprits, et les parents de nos jeunes élèves, en nous les confiant pour leur faire faire leurs études, ne sont malheureusement pas toujours à l'abri de ces spéculations misérables. Aussi, rien ne frappe tant dans ce pays que ces exemples de renoncement volontaire, d'abandon des biens de ce monde pour embrasser la pauvreté des disciples du Christ. Cet exemple, ils l'avaient

(1) Le numéro des *Annales* de décembre 1878 a donné le texte de cette lettre pontificale.

sous les yeux dans la personne des deux élus. L'abandon aux volontés divines et à ses vues providentielles leur était en même temps prêché par la digne mère de ces deux Oblats d'un an, laquelle, assistant à leur sacrifice, unissait son offrande à celle de ses enfants et se privait de la consolation de les revoir ici-bas.

29 *septembre*.— Le dimanche suivant, les deux FF. Collin confirmaient leur première oblation par le sceau inviolable du sous-diaconat, que Monseigneur leur conféra dans l'église cathédrale de Jaffna. A cette même ordination, trois enfants du séminaire recevaient la tonsure, tandis que, de son côté, un des neveux du R. P. Sandrasagra, recevait des mains de Sa Grandeur l'habit ecclésiastique.

15 *octobre*. — Je ne m'attendais pas, en commençant ce trop long compte rendu, à avoir à enregistrer ici la triste nouvelle par laquelle il me faut le terminer. La révérende mère Xavier, supérieure des Sœurs de la Sainte-Famille du couvent de Jaffna, vient de rendre sa belle âme à Dieu. Elle est morte après une courte maladie, ne faisant nullement présager une fin si prochaine. Ce matin même, le docteur avait déclaré l'absence de tout danger; les symptômes cependant étaient alarmants. Elle avait perdu connaissance vers les quatre heures du matin et elle s'éteignait vers les cinq heures du soir, sans avoir repris un seul instant l'usage de ses sens. La révérende mère Xavier est la première religieuse européenne qui ait abordé à Ceylan. Elle était pour tous une véritable mère. Son affabilité et son inaltérable charité lui avaient gagné tous les cœurs. Dieu seul connaît tout le bien qu'elle a fait ici.

16 *octobre*.— La révérende mère Xavier a été enterrée ce soir; un grand concours de peuple, tant protestants que catholiques, l'accompagnait à sa dernière demeure.

Sur tout le parcours du cortège funèbre, on entendait des sanglots et l'on voyait couler des larmes. En voyant la désolation des pauvres orphelines, un protestant notable, le *district judge* de Jaffna, fit cette réflexion : « Je ne « croyais pas qu'on pût tant se faire aimer durant la vie « et tant regretter à la mort. »

P.-S. — Le F. GASPARD, de Steffanis, a reçu les derniers sacrements aujourd'hui lundi 21 octobre. Sa maladie ne laisse plus aucun espoir.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE N.-D. D'ARCACHON.

Arcachon, le 1er décembre 1878.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

L'acte par lequel vous avez constitué la maison d'Arcachon, il y a un an, impose au Supérieur le devoir de faire connaître à la Congrégation quelle est notre situation et le genre de ministère que nous avons à exercer. Grâce à votre haute bienveillance et au généreux appui du R. P. Provincial, nous avons pu réaliser l'achat d'un immeuble, qui sert en même temps de maison de communauté et de presbytère. Cet achat nous a rendus indépendants et a fait disparaître bien des difficultés. S. Em. le cardinal Donnet et son vénéré Coadjuteur m'ont dit combien ils étaient heureux de cette décision ; et la population a compris que nous étions vraiment posés à Arcachon, et que désormais elle pouvait compter sur nous. Sans entrer dans l'examen des divers avantages que la Congrégation peut trouver dans la possession d'une maison à Arcachon, je ne crains pas de dire que le climat y étant exceptionnellement sain et tonique, et relativement assez doux en hiver, cette maison peut devenir une sorte de refuge, où nos pères fatigués trouveront les éléments nécessaires pour refaire leurs forces ; ceux, du reste, qui en ont fait l'expérience jusqu'ici en ont ressenti les meilleurs effets.

Notre ministère, à Notre-Dame, ne ressemble guère au

ministère paroissial ordinaire ; c'est comme une mission permanente que nous avons à remplir, et notre devise : « *Pauperibus evangelizare misit me* », se réalise bien ici. Dieu sait toutes les misères morales qui viennent s'abriter sous les voiles de l'inconnu dans ces parages ! Notre ministère s'exerce sur une double population : la population résidante, qui augmente chaque année, et qui dépasse, pour la paroisse seule de Notre-Dame, le chiffre de 4 000 âmes ; et la population flottante, qui est très nombreuse en été. La population qui réside est formée d'éléments divers (*ex omni tribu et natione*) ; elle manque encore d'homogénéité et de fixité, ce qui rend notre tâche plus difficile au milieu d'elle. De plus, ceux qui la composent sont pour la plupart des spéculateurs, qui ont regardé Arcachon comme une mine à exploiter ; il suit de là que les intérêts matériels prédominent chez eux, et qu'ils oublient trop souvent l'unique nécessaire. Je dois dire toutefois qu'ils ne sont pas hostiles, et il est bien rare qu'ils ne nous préviennent pas quand un membre de leur famille est gravement malade. Dans ces dernières années, nous avons eu la consolation de réhabiliter une quinzaine d'unions illégitimes et de recevoir l'abjuration de deux protestants. Nous donnons tous nos soins, pendant l'hiver surtout, à l'instruction religieuse des enfants, en leur faisant tous les jours le catéchisme, à l'exception du dimanche. Grâce au concours zélé des sœurs de Saint-Joseph, des sœurs de charité et des Frères des écoles chrétiennes, nous espérons qu'une génération nouvelle se formera, mieux instruite et plus sérieusement chrétienne.

Voici les diverses œuvres établies dans la paroisse, pour maintenir la piété ou venir en aide aux misères physiques et morales :

1° L'Association de la garde d'honneur du sacré Cœur

de Jésus, fondée par le P. Delpeuch en 1870, à l'époque des malheurs de la France. Les réunions, qui ont lieu tous les premiers vendredis de chaque mois, sont des plus édifiantes ;

2° La Congrégation des Enfants de Marie, qui a pour but de faciliter la persévérance dans le bien d'un certain nombre de jeunes filles, en ravivant sans cesse dans leur cœur la piété filiale envers la Vierge immaculée, leur mère et leur modèle, et en les éloignant des plaisirs dangereux du monde. Bon nombre de personnes pieuses assistent à l'instruction familière et toute pratique qui leur est faite, presque tous les dimanches, à l'issue des vêpres, dans le sanctuaire de Notre-Dame ;

3° La Société des Dames de charité et des membres de la Confrérie de saint Vincent de Paul. Je ne saurais trop remercier Dieu du bien que font ces deux Sociétés, et des services qu'elles rendent à la paroisse à tous les points de vue.

Les œuvres apostoliques ne sont point oubliées à Notre-Dame : l'œuvre de la Propagation de la foi et celles de la Sainte-Enfance et de saint François de Sales sont en pleine prospérité. Le R. P. Ozil, comme l'avait déjà fait le bon et regretté P. Genveux, s'en occupe avec beaucoup d'activité et de succès.

Arcachon a le privilége d'attirer des étrangers dans toutes les saisons de l'année. Un certain nombre de familles viennent y passer l'hiver, et forment un noyau de population assez considérable. Ce sont surtout les personnes qui aiment à mener une vie calme, la vie en famille, qui y résident volontiers. Aussi, ce qu'on est convenu d'appeler *le demi-monde* ou *le monde des plaisirs* ne s'y plaît pas longtemps et ne revient guère. Le sanctuaire de Notre-Dame, qui prête si bien au recueillement et à la prière, fait la consolation de nos familles chrétiennes étrangères.

Elles sont heureuses de le visiter souvent, et ne le quittent pas sans y avoir fait leurs dévotions. Cette antique chapelle est aussi le centre d'un pèlerinage quotidien et incessant.

Notre-Dame d'Arcachon est spécialement la patronne des marins, qui ont pour elle une grande vénération et une confiance sans bornes. C'est le jour de l'Annonciation, fête principale de la chapelle, qu'a lieu le pèlerinage de tous les marins du littoral. La veille au soir une trentaine d'entre eux viennent assister à une cérémonie touchante qu'on appelle la *Prière des marins :* tenant en main un cierge allumé, symbole de leur foi, de leur confiance et de leur amour envers Marie, ils prient l'Etoile de la mer de leur être propice et de vouloir bien agréer ces premiers vœux, en attendant les hommages qui lui seront adressés le jour même de sa fête.

Dès le point du jour la foule afflue par toutes les avenues ; de nombreuses barques sillonnent le bassin et déposent sur le sable des flots de pèlerins. Les habitants des landes accourent de leur côté : les uns viennent offrir à la Vierge sans tache le tribut de leur reconnaissance, pour les bienfaits dont ils lui sont revevables, et déposer sur son autel leurs modestes offrandes ; les autres la supplient d'agréer, avec leurs vœux, ceux des membres de la famille qui, à leur grand regret, n'ont pas pu les suivre, et sollicitent pour tous la continuation de sa maternelle et salutaire protection. Pendant toute la matinée, des messes sont dites dans le sanctuaire, et toutes les fois que le saint Sacrifice commence la foule se renouvelle, nombreuse et compacte. A dix heures, le clergé de la paroisse et de toutes les paroisses environnantes se rend en procession vers le bassin, au son des cloches et en chantant l'*Ave Maris stella*. Là, sur un petit tertre que les lames viennent quelquefois baigner, s'élève une croix gigantesque. C'est au-

tour de cette croix que se sont rangés tous les marins qui forment la Société de secours mutuels à Notre Dame d'Arcachon. L'orateur du jour leur adresse une chaleureuse allocution, et le célébrant appelle sur cette mer agitée et sur les barques amarrées à la côte la protection du Dieu qui commande aux vents et aux tempêtes. Le profond silence qui règne autour de lui lorsque son bras s'étend pour bénir, saisit d'émotion; les barques balancées par la houle, tous ces marins la tête découverte et inclinée offrent un spectacle qui frappe et qui attendrit. La procession rentre au chant du cantique de l'action de grâces. Pendant la messe solennelle qui suit, une instruction est encore faite à ces braves marins, pour leur rappeler leurs devoirs de chrétiens et la reconnaissance qui doit les animer envers cette Vierge bénie, qui si souvent les a protégés dans le danger. En général, les fêtes en l'honneur de Marie sont bien célébrées dans la paroisse, et les communions sont nombreuses ces jours-là. Mais la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, le 16 juillet, revêt un éclat tout particulier dans ce jour anniversaire du couronnement de Notre-Dame d'Arcachon. La cérémonie est presque toujours présidée par S. Em. le Cardinal. Mgr de la Bouillerie est venu deux fois rehausser de sa présence et de sa parole si autorisée et si éloquente les splendeurs de la solennité. L'année dernière, le R. P. Burfin, qui avait bien voulu prêcher le triduum préparatoire à la fête et l'octave qui la suit, nous a donné, dans cette circonstance, un discours des plus remarquables sur la royauté de Marie.

Ce qui prouve encore combien la dévotion envers la sainte Vierge est fortement enracinée dans le cœur de la population, c'est le concours extraordinaire qu'attirent tous les ans les exercices du mois de Marie. Comme vous le voyez, mon très révérend et bien aimé Père, les Oblats

de Marie ne sont pas déplacés dans ce petit coin de terre que la reine du Ciel a choisi, depuis des siècles, pour son domaine privilégié. Puissions-nous ne pas être trop indignes du poste d'honneur qu'elle nous a confié, et mériter de plus en plus, par nos efforts pour la gloire de notre mère et le développement de son culte, son sourire et sa bénédiction constante !

Je suis, avec le plus profond respect, très révérend et bien aimé père, votre très humble, très dévoué et très affectueux fils, en Jésus-Christ et Marie Immaculée.

J. DE LA COUTURE, O. M. I.

REVUE DES SANCTUAIRES ET PÈLERINAGES

SAINT-MARTIN DE TOURS.

Les fêtes de Saint-Martin ont, cette année, dépassé en grandeur les manifestations déjà si solennelles des années précédentes. Il y a dans ce progrès continu le sceau du temps apposé à l'institution, réparatrice de trop longs oublis, créée par Mgr Guibert. Les fêtes de Saint-Martin sont devenues un bienfait pour le diocèse de Tours, et un grand spectacle religieux pour les pèlerins qui, de tous les points de la province ecclésiastique et d'au delà, viennent en groupes chaque année plus nombreux visiter le tombeau du saint Thaumaturge. Les susceptibilités de la Révolution, si exigeantes ailleurs, ont dû s'effacer devant les désirs du peuple chrétien : le cortège de Saint-Martin, avec sa majesté princière, a traversé la cité, sous la protection du respect et de l'admiration des âmes.

Pendant les huit jours qui ont précédé la solennité du dimanche 17 novembre 1878, la parole de Mgr Mermillod a remué la ville de Tours ; à la vieille métropole de Saint-Gatien, à la chapelle provisoire de Saint-Martin, un auditoire charmé débordait de partout dans les nefs des deux églises. On ne parlait à Tours que de ces merveilleuses prédications ; et, tandis que les orages politiques grondaient en d'autres lieux, sous le manteau de son patron, Tours goûtait le repos de la trêve de Dieu. Des pèlerinages arrivaient tous les jours, et le zèle de nos Pères, chaque année plus attentif à servir les âmes, se dépensait en mille industries pour suffire à tout.

Le samedi 16 novembre, une fête de l'esprit vint compléter les fêtes de la piété. Une séance solennelle de l'*Union catholique et sociale* de la Touraine devait avoir lieu à huit heures du soir dans une vaste salle de l'archevêché. Nous avons vu là un millier d'hommes, venus de tous les centres du diocèse ; le maître et le serviteur, le grand seigneur et le paysan, le conférencier des cercles ouvriers et l'ouvrier chrétien, le magistrat, l'homme de guerre, le prêtre, le pèlerin de Paris, tous les ordres de la belle unité sociale et chrétienne étaient représentés. Nous pourrions citer des noms ; un seul vient sous notre plume, c'est celui du créateur de l'*Union catholique et sociale*, le général Folloppe, autrefois colonel et apôtre, à Tours, aujourd'hui général commandant l'état-major du dixième corps d'armée ; son nom ne fut pas prononcé, mais ceux qui ont vu naître et grandir la légion dont il fut le chef ne pouvaient manquer de signaler sa présence.

Dix évêques ont pris place sur l'estrade. M. de Bovent, président de l'*Union*, ouvre la séance par un discours fort substantiel sur la question de l'enseignement ; puis, la parole est donnée à Mgr Freppel, évêque d'Angers. Avec un art supérieur et dans un style qui sent les grands maîtres, Sa Grandeur expose la situation de l'Université catholique d'Angers dont les évêques fondateurs sont ici réunis autour de l'Archevêque de Tours. Après avoir entendu ce compte rendu, tout plein de faits consolants et tout rehaussé d'éloquence, on éprouve un sentiment d'admiration pour l'Eglise qui, avec un si viril courage, entreprend et mène à bonne fin des œuvres gigantesques dont le seul détail suffirait à effrayer la prudence humaine. Mgr Richard, évêque de Larisse et coadjuteur de Paris, termine la séance par le commentaire d'un texte de Fortunat sur saint Martin : *Felix qui tam bonos meruit*

habere amicos. Ces hommes de foi, rangés autour des pontifes, sont la famille et les amis du saint Patron de la Touraine. Nous sortons de cette séance le cœur fortifié dans l'amour des œuvres du zèle ; les pèlerins de Paris, que le R. P. Rey a amenés, témoignent hautement leur satisfaction, et M. Paul Féval, en particulier, hôte de nos Pères à la maison de la place Saint-Venant, se fait l'écho du sentiment universel.

Le lendemain dimanche devait avoir lieu la grande procession. Durant la matinée, des pèlerinages des villes de Touraine et des diocèses voisins se succédèrent au tombeau de saint Martin. La chapelle provisoire, devenue trop étroite, ne pouvait renfermer ces pieuses députations que grâce à l'habileté avec laquelle nos Pères savaient multiplier les places et maintenir l'ordre. On ne pouvait qu'à grand'peine arriver à conquérir et à garder un coin pour prier. A midi, le soleil, qui jamais ne fut absent des fêtes de Saint-Martin, dissipait les nuages ; au pied de la tour Charlemagne, vieux débris de l'ancienne basilique, des lignes compactes de fidèles commencent à se ranger ; les rues sont pavoisées ; tout prend un air de fête. A une heure et demie, un piquet de soldats à cheval annonce l'arrivée de la procession, et aussitôt ses masses profondes et gracieuses se déroulent à l'ombre de cent bannières. Elles entrent dans la chapelle provisoire par la rue de l'Intendance, passent devant le tombeau de saint Martin, sans s'y arrêter, et, après avoir traversé de part en part ce lieu béni qu'elles remplissent d'harmonie et de prières, débouchent dans la rue Descartes, où elles se rangent, sous l'œil des maîtres des cérémonies, aux places réservées à chaque catégorie. Pendant une heure et demie le défilé se fait sur ce parcours, que bordent comme un rempart des milliers de spectateurs ravis. Laissons parler Paul Féval : « Décrire ou nommer seule-

ment les différents groupes escortant les diverses bannières serait impossible. Orphelins, orphelines, filles de la Charité, mères de la Sainte-Famille, mères de la Crèche, ah ! mères pour tous les enfants qui manquent de mères ! Vierges de la richesse, vierges de la pauvreté, femmes du monde, femmes du peuple, servantes de Marie, servantes des malades et de tous ceux qui ont faim et froid, vous reconnaissez-vous, chères filles de Saint-Vincent de Paul ? Petites-Sœurs des Pauvres, et grandes sœurs aussi, car vous étiez là, madame la comtesse, cœur prodigue, main inépuisablement ouverte ; et vous aussi, madame, qui n'avez point de titre, mais dont l'opulence noblement conquise par le travail s'épand sur la ville comme une rosée d'aumônes ; et vous encore, mes belles, mes chères demoiselles, vous étiez là, humbles et charmantes : âmes blanches, vêtements noirs, pureté, modesties, charités, ô bien-aimés sourires de la foi ! que Dieu vous donne les joies de la terre et du ciel ! »

Pour terminer, disons qu'une armée de religieuses, de jeunes filles et de femmes chrétiennes, sous les bannières et les emblèmes de la Vierge Marie et des saintes du Ciel, a passé sous nos yeux. Les hommes venaient ensuite, graves et joyeux, chantant les vieux chants liturgiques, les seuls indiqués pour la procession par l'autorité diocésaine. Etaient-ils douze cents, quinze cents, deux mille ? Je ne sais. Ce que j'affirme, c'est que jamais ils ne furent plus nombreux, plus ostensiblement heureux de faire un acte de foi ; là, plus de distinction de classe et d'âge ; tous les rangs sont confondus dans l'union d'une fraternité toute chrétienne.

Mais tout à coup le silence se fait, les voix s'éteignent et les regards se portent vers l'estrade adossée à la tour Charlemagne. Nos Seigneurs les Evêques viennent d'y

prendre place ; ce sont Mgr Colet, archevêque de Tours ; Mgr Richard, évêque de Larisse, coadjuteur de l'Archevêque de Paris ; Mgr Mermillod, prédicateur de la Station ; Mgr Freppel, évêque d'Angers ; Mgr Lecoq, évêque de Nantes ; Mgr d'Outremont, évêque du Mans ; Mgr Laborde, évêque de Blois ; Mgr Coullié, évêque d'Orléans ; Mgr Baudichon, évêque de Basilite ; Mgr Dénéchau, évêque nommé de Tulle.

Reprenons le récit de M. Paul Féval :

« Tout à coup, à un commandement que je n'entendis point, la multitude chrétienne s'agenouilla sur le pavé, les chants cessèrent, et au milieu d'un silence qui serrait la poitrine, nous vîmes les regards de Nos Seigneurs s'abaisser lentement du ciel vers nous ; puis lentement, ensemble, leurs mains firent le signe liturgique aux quatre directions du vent. Et par-dessus, et à travers les saintes reliques qui étaient au centre de leur demi-cercle, ensemble encore, leurs voix mesurées, dans un solennel unisson, appelèrent sur nous la miséricorde du Père, du Fils et de l'Esprit dans la Trinité très sainte en notre seul Dieu tout-puissant.

« Ceux qui ont vu cela, et qui l'ont entendu, ne l'oublieront point. »

L'Octave qui a suivi ces fêtes a été digne d'elles, et de nombreux pèlerins se sont encore rendus à l'appel de nos Pères, du diocèse de Tours et des diocèses voisins. Le groupe de Paris organisé par le R. P. Rey, et qui assistait à la procession, se composait de plus de soixante pèlerins, parmi lesquels une vingtaine d'hommes.

La ville de Tours a offert pendant quinze jours un spectacle vraiment magnifique, qui ne le cédait en rien aux manifestations religieuses de nos sanctuaires les plus visités.

Que saint Martin protège la France !

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS.

Le R. P. Avignon, supérieur de notre maison de Bon-Secours, au diocèse de Viviers, donne les détails suivants sur le mouvement du pèlerinage. Sa lettre est du 2 novembre 1878 :

« Nos espérances ont été dépassées; le jour de la Nativité surtout, le concours des pèlerins a été considérable. Les gens de Notre-Dame assurent n'avoir jamais vu une pareille affluence. Près de cinq mille communions ont été données, et un grand nombre de pèlerins n'ont pu s'approcher de la sainte table, parce que nous n'étions pas assez de confesseurs pour les préparer. On avait déjà évalué les communions du 15 août à près de deux mille cinq cents. J'ai pu relever plusieurs témoignages de guérisons obtenues par l'intercession de Notre-Dame de Bon-Secours; je consignerai toutes ces dépositions et tous ces faits dans un registre particulier. »

Le R. P. Avignon nous donne aussi un récit historique des origines du sanctuaire de Notre-Dame. Nous l'insérons avec joie, en attendant un compte rendu plus détaillé des pèlerinages annuels faits au sanctuaire de Bon-Secours.

« Non loin de la petite ville deJoyeuse, s'élève un vaste plateau recouvert de vignes et de mûriers. De là, on peut découvrir les clochers de plusieurs paroisses. A l'horizon, l'on aperçoit les cimes du mont Ventoux et des Alpes. Au couchant, c'est le mont Lozère qui repose pendant de longs mois sous son blanc tapis de neige, tandis que, dans la plaine, la température est douce et printanière. Ces deux grandes chaînes sont reliées au midi par les petites montagnes du Gard. Le Tanargue et l'Escrinel abritent le plateau contre les fureurs du nord. C'est ce

lieu si privilégié de la nature que la Sainte Vierge a choisi pour y être honorée dans un pieux sanctuaire.

« M. Julien Gineste Dellile, originaire de Montredon, paroisse de la Blachère, appelé pour donner les secours de son art à un malade, se rendait en toute hâte au hameau désigné. Lorsqu'il fut arrivé au quartier des Blaches, son cheval prit le mors aux dents, sans pouvoir être maîtrisé. M. Dellile, voyant ses jours en danger, promit à la Sainte Vierge de faire bâtir un petit oratoire à l'endroit où son cheval s'arrêterait. Le vœu est à peine émis que le cheval, devenu obéissant, s'arrête et se plie à la direction de son cavalier. Le malade fut visité sans autre incident. M. Dellile ne se mit pas immédiatement en mesure d'accomplir son vœu. Quelque temps après, visitant les mêmes quartiers, son cheval s'emporte de nouveau. Il se rappelle alors la promesse qu'il a faite. Après avoir demandé pardon de sa négligence, il réitère son vœu, et le fougueux coursier s'arrête encore à l'endroit même où il était resté immobile la première fois. Rentré chez lui, le docteur donne des ordres immédiats pour travailler à la construction de la chapelle.

« Les registres de la Blachère attestent que la première pierre fut posée et bénite par le curé de la paroisse, M. Rodelly, le 22 mars 1682; les travaux furent activés au point que, le 8 septembre de la même année, M. Rodelly put dire la messe pour la première fois dans l'enceinte, entouré d'un grand nombre de pèlerins accourus pour la cérémonie d'inauguration. Le dévot protégé de Marie fait placer ensuite une belle statue de la Sainte Vierge, tenant l'Enfant-Jésus au bras. Marie sera désormais invoquée dans ce petit oratoire sous le titre de Notre-Dame de Bon-Secours. De temps en temps et aux jours désignés, le curé de la Blachère viendra y célébrer les saints mystères à la requête du pieux fondateur, tout

heureux d'être constitué le gardien de la chapelle. A sa mort, elle devient la propriété de M. le comte de la Saumès. Celui-ci voyant le nombre des fidèles s'accroître de jour en jour, à cause des miracles éclatants qui réjouissaient l'âme des pieux enfants de Marie, prie Mgr l'évêque de Viviers de vouloir bien placer là un prêtre qui soit exclusivement à la disposition des pèlerins. Monseigneur choisit pour chapelain un vénérable ecclésiastique, résidant à Joyeuse, du nom de J. P. Richard. Pendant plus de cinquante ans, ce digne prêtre se sacrifia à la gloire et à l'exaltation de Notre-Dame de Bon-Secours. La chapelle étant devenue insuffisante pour contenir la foule des pèlerins arrivant de quatre départements, du Gard, de la Drôme, de la Lozère et même de la Haute-Loire, M. Richard, en 1783, posa les fondements d'une église plus spacieuse et à trois nefs, laquelle devait être agrandie encore en 1833. Elle a servi au culte sans recevoir d'importantes modifications jusqu'en septembre 1846. C'est à cette époque que l'on a commencé la construction du chœur actuel et du déambulatoire ; ce dernier est d'une grande utilité pour la circulation des processions. Cet agrandissement permet aussi de donner asile à tous les pèlerins. Pendant la tourmente révolutionnaire de 1793, l'église et son vénéré gardien ne furent pas à l'abri des fureurs de la démagogie ; le chapelain fut obligé de se cacher dans les cavités des rochers. Mais, pendant que les malheureux ennemis de l'ordre étaient occupés à piller et à emporter ce qu'il y avait de précieux dans l'église, une bonne chrétienne eut le courage d'aller prendre, dans sa niche, la statue vénérée pour la cacher chez elle, où elle la garda jusqu'au jour de la réouverture des églises. Le chapelain alors quitta sa retraite et, à la tête d'un concours immense de fidèles, replaça l'image vénérée sur son trône.

La joie n'était pas complète, parce qu'on ignorait encore quel sort était réservé à l'église, comprise dans la liste des biens nationaux destinés à être vendus. Elle pouvait être encore employée à des usages profanes. Le pieux gardien déploya tout son zèle pour la conserver et la faire distraire des biens nationaux. Une pétition parfaitement motivée fut envoyée au préfet de l'Ardèche; peu de temps après, la réponse arriva. C'était un décret impérial du 22 fructidor an XII. Par ce décret, Napoléon, empereur des Français, permettait l'exercice du culte dans la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours. Les registres de la préfecture du département en font foi. Le chapelain actuel et ses successeurs sont autorisés à y célébrer le culte catholique comme par le passé.

« Plusieurs prêtres du diocèse continueront là leur ministère avec zèle jusqu'en 1846. A cette époque Mgr l'évêque de Viviers, comprenant que, pour répondre aux désirs du grand nombre des pèlerins qui affluaient de toutes parts, un chapelain ne pouvait suffire à la tâche, confia la garde du sanctuaire à la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Ce fut le 11 février 1846 que deux Pères prirent possession, au nom de la Congrégation.

Grâces soient à jamais rendues à l'éminent Evêque qui voulut bien appeler ses humbles frères en religion à prendre la direction de ce pieux sanctuaire. Six mois après leur installation, les Pères se mettent à l'œuvre, pour recueillir les fonds nécessaires à l'agrandissement du chœur et à la construction du clocher. Le 12 août, Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille, fondateur et Supérieur général de la Congrégation des Oblats de Marie, assisté de Mgr Joseph-Hippolyte Guibert, évêque de Viviers, consacra l'église, considérablement agrandie; et deux plaques, incrustées dans les piliers placés à l'entrée de la chapelle qui abrite la statue miraculeuse, at-

testent ce que la Congrégation a fait pour le sanctuaire.

« En 1858, un ciel ouvert a été créé au fond de l'église et derrière la chapelle, pour donner du jour sur la statue vénérée de Notre-Dame. Depuis cette heureuse transformation, il semble que l'on prie avec plus de ferveur dans ce cher sanctuaire.

« Ici la Vierge puissante comble de faveurs les pieux pèlerins qui viennent la visiter, et, en reconnaissance des grâces spirituelles et temporelles obtenues, ils déposent tous à ses pieds une petite offrande. Ce sont ces petits secours, venus sou à sou, qui ont permis aux Pères, depuis leur installation jusqu'à ce jour, de travailler constamment à l'embellissement de la maison de Marie. Nous espérons qu'ils pourront couronner leur œuvre, en plaçant, sur la gracieuse tour construite sur la façade, une statue grandiose, qui sera aperçue de loin, comme un signe de maternelle protection. C'est là notre désir et notre espérance »

PONTMAIN.

Sous ce titre : « *La Fête de Notre-Dame d'Espérance à Pontmain* », *la Semaine religieuse* de Laval, dans son numéro du 25 janvier, rend compte de la fête du 17 janvier, chaque année pieusememt célébrée, en souvenir de l'apparition de la très sainte Vierge. Ce compte rendu, beaucoup trop sobre de détails, se borne à une courte analyse du discours du R. P. Billot, de la Compagnie de Jésus. L'orateur a prouvé la vérité de l'apparition, en se basant sur les preuves suivantes : Cette apparition a été accompagnée de joie, de calme et de paix, signe caractéristique des visions célestes. Nous citons, de *la Semaine religieuse*,

les quelques phrases qui se rapportent à l'ensemble de la fête :

« La fête du 17 janvier, à Pontmain, a été belle et pieuse. De nombreux pèlerins sont venus, avec leurs prêtres, célébrer l'anniversaire de l'apparition de la sainte Vierge et prier avec confiance au lieu même et au jour où la main de Marie avait daigné tracer miraculeusement, dans le ciel, ces mots consolants : « *Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps !* »

« La messe solennelle, célébrée par M. l'Archiprêtre d'Ernée, a été chantée par la maîtrise de Louvigné. Les deux processions du soir ont été favorisées d'un beau temps inespéré.

« L'orateur distingué, qui devait dire, en ce jour, à la Mère de Dieu, la reconnaissance des fidèles, et leur expliquer ses enseignements, s'est montré digne de la réputation de piété et de science dont il jouit au milieu de nous. »

VARIÉTÉS.

Le mois de mai, qui se trouve renfermé dans la période trimestrielle de ce numéro de nos *Annales*, ramènera le dix-huitième anniversaire de la mort de notre vénéré fondateur. A cette occasion, le T. R. P. Supérieur Général a pensé que notre publication de famille devait renfermer un souvenir particulier du fondateur de notre chère Congrégation. Son oraison funèbre, par Mgr Jeancard, et son testament doivent trouver une place dans nos archives ; nous insérons donc ici, sur le désir du T. R. P. Général, ces deux documents, persuadé qu'ils seront accueillis comme de précieux souvenirs par ceux dont le fondateur a bercé l'enfance religieuse, et aussi par ceux des nôtres qui, venus depuis, attirés par la renommée des vertus apostoliques de Mgr de Mazenod, demandent, en attendant sa vie, qu'on leur dise quelque chose de celui dont on leur a parlé si souvent comme d'un homme de Dieu.

ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR

CHARLES-JOSEPH-EUGÈNE DE MAZENOD

ÉVÊQUE DE MARSEILLE

Prononcée le 4 juillet 1861

Dans l'Eglise de Saint-Martin (Cathédrale provisoire), à Marseille,

PAR Mgr JEANCARD,
Evêque de Cérame.

Justus ex fide vivit (Ep. ad Rom., 1, 17).
Le juste vit de la foi.

MONSEIGNEUR (1),

Cette parole se vérifie dans tous les justes ; mais certaines vies saintement remarquables sont comme une haute démonstration de la vérité qu'elle exprime. La foi les anime à un tel degré, elle les dirige si constamment, elle les domine avec une puissance si exclusive qu'elle semble y résumer et presque y absorber toutes les autres vertus dont elle est le principe.

Je viens, Messieurs, de signaler le caractère prédominant qui se manifeste dans toute la carrière du grand et saint Evêque à qui nous rendons solennellement un dernier devoir de reconnaissance et d'amour. Cette édifiante et glorieuse carrière fut toute remplie des œuvres de sa foi, qui fut, pour ainsi dire, la vie de sa vie.

C'est ce que je tâcherai de retracer en relevant la grâce de la vocation, les travaux du sacerdoce et ceux de l'épiscopat de notre révérendissime père en Dieu, Mgr Charles-Joseph-Eugène DE MAZENOD, évêque de Marseille.

(1) Monseigneur Guibert, archevêque de Tours.

L'Eglise de Jésus-Christ étant sur la terre essentiellement militante, a toujours besoin de nouveaux athlètes pour soutenir ses combats avec les qualités propres aux exigences de chaque époque, et ces hommes prédestinés à de grandes choses se montrent toujours au moment précis où leur mission les réclame.

Ouvrier du Seigneur appelé à concourir puissamment à la reconstruction du temple du Dieu vivant dans les âmes, notre Prélat vint au monde vers la fin de ce dix-huitième siècle qui, après avoir tout détruit dans les intelligences et dans les cœurs, allait *consommer toutes les ruines* (implebit ruinas), par le terrible évènement qui devait ne plus rien laisser debout sur le sol de la France.

La Providence plaça le berceau du futur Apôtre dans la ville d'Aix, au sein d'une famille investie dans ses chefs d'une haute magistrature (1) et toujours fidèle, malgré l'entraînement général, aux saintes croyances de l'Eglise catholique.

En s'ouvrant à la lumière, les yeux de l'enfant virent presque aussitôt les signes précurseurs du complet écroulement de la vieille société française. Déjà, de la maison paternelle, il put reconnaître les victimes d'épouvantables exécutions et entendre gronder l'émeute homicide. Il touchait encore à la première enfance, quand conduit par les siens, il alla chercher un asile sur la terre étrangère. Elève du collège des nobles à Turin, il s'y fit remarquer par sa bonne tenue, son application, son intelligence précoce et sa force de caractère plus précoce encore. On citait déjà de lui des faits hors ligne, et on s'étonnait de reconnaître une âme aussi fortement trempée dans un âge aussi tendre.

Mais l'émigration ne pouvait s'arrêter si près des frontières. Après trois ans passés au collège des nobles, le jeune DE MAZENOD arriva à Venise. Ici commencèrent à se développer, sous

(1) Charles-Alexandre de Mazenod, grand-père de notre prélat et Charles-Antoine de Mazenod, son père, étaient présidents à la Cour des comptes, aides et finances de Provence, et ils furent ensuite l'un et l'autre présidents à mortier au parlement de Provence.

les plus saintes influences, ces pensées de foi qui dirigèrent toute sa vie. Il y avait à Venise, dans une famille de très riches négociants, deux frères ecclésiastiques également renommés dans la ville pour leur science et leur piété Voisins de la demeure du jeune émigré, ils l'attirèrent dans leur maison par une charitable industrie et devinrent ses maîtres dans ses études. Témoin de la sainte existence de ses deux instituteurs, associé tous les jours à leur conversation, à leurs lectures, et à plusieurs de leurs exercices religieux, il sentait déjà s'allumer en lui toute l'ardeur d'une piété généreuse ; puis, quand le soir, rentré chez son père, il retrouvait dans la personne de deux oncles vénérables, l'un grand vicaire d'Aix et l'autre de Marseille, le spectacle de la même vie édifiante, il se fortifiait encore dans les sentiments dont son cœur se nourrissait.

Je l'ai souvent entendu parler de Venise et toujours avec l'accent de la plus vive reconnaissance envers Dieu, qui lui avait ménagé une si heureuse direction et de si dignes modèles. Il plaçait, à cette époque de sa vie, le bonheur d'avoir vu s'ouvrir devant lui une voie de salut semée de toutes sortes de grâces. C'est alors que la pensée qui l'occupait se fit jour pour la première fois ; il manifesta à ses parents la résolution de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique... « Mais comment cela se pourrait-il, lui dit pour l'éprouver un de ses oncles, tu es l'unique héritier de notre nom. » Et lui, étonné et presque scandalisé de ce langage dans la bouche d'un homme aussi vénérable, lui répondit aussitôt avec vivacité : « Rien ne ferait plus d'honneur à notre famille que de finir par un prêtre. » A cette réponse, le vieillard tout ému embrassa le jeune adolescent en le louant de ses beaux sentiments. Dieu a récompensé cette famille du sacrifice qui lui était demandé, elle a fini par deux saints évêques.

Cependant notre jeune homme ne disait pas tout, et déjà, dans ses aspirations, la vie religieuse lui apparaissait dans le lointain comme le terme de sa carrière de dévouement. Il lisait alors, avec les auteurs de l'antiquité profane, bien des livres ecclésiastiques, entre autres le célèbre recueil des lettres

édifiantes sur les missions étrangères. Son cœur s'enflammait à cette lecture comme à un foyer de zèle, où brûle le feu sacré qui fait les Apôtres.

Mais il fallut fuir de nouveau et aller le long de l'Adriatique se réfugier à Naples, et un an après à Palerme. Son séjour de quatre ans dans ces deux capitales fut marqué par les pratiques d'une constante piété. Il y était en relation avec les personnages les plus élevés, soit de l'émigration, soit de l'aristocratie du pays. La noble simplicité de ses manières, la mâle beauté de son physique, sa taille élancée, comme les grâces et la vivacité de son esprit, attiraient sur lui l'attention de cette société. Son cœur virginal n'était pas moins connu, et on parlait de lui comme du modèle le plus édifiant des jeunes gens de son âge. Présenté dans le grand monde, il en dédaignait les séductions, ses pensées s'épanouissaient dans une atmosphère plus élevée et plus pure. C'étaient toujours dans son âme les pieux sentiments, et dans sa conduite les saintes pratiques qu'il avait apportées de Venise. L'impiété régnait encore, elle faisait encore entendre ses blasphèmes et ses sophismes, même dans une classe dont tant de calamités n'avaient pas corrigé les erreurs. Croyez-vous que le respect humain retînt captive sur les lèvres du jeune DE MAZENOD l'expression de sa croyance ? Non, l'impiété trouvait toujours en lui un adversaire décidé et, autant que les convenances le permettaient à son âge, il n'épargnait à ses interlocuteurs ni les arguments puisés dans les auteurs apologétiques qui lui étaient déjà familiers, ni même le langage d'une énergique animadversion contre tout ce qui s'élevait en opposition à sa foi.

Son caractère se dessinait par des traits toujours plus marqués, et ses parents, fiers de tant de qualités, se seraient livrés aux espérances d'un grand avenir selon le monde, s'ils n'avaient su que tous ces trésors de l'esprit et du cœur devaient être un jour apportés à l'autel.

Le Consulat avait rétabli chez nous l'ordre public ; muni d'un sauf-conduit du premier consul, M. DE MAZENOD s'embarqua à Palerme pour rentrer dans cette France qu'il avait

appris des siens à aimer jusqu'à la glorifier dans les triomphes qui prolongeaient un dur exil. Il aborda à Marseille, à Marseille, théâtre futur de tant de labeurs et où serait un jour sa tombe, près du rivage même de cette mer qui le rendait au pays de ses pères.

A peine a-t-il touché le sol de la France qu'il est frappé, au point de vue religieux, de l'état où les succès de l'impiété ont plongé les populations. Son cœur français et chrétien en gémit profondément. Se dévouer à la lutte contre un si grand mal, il en a toujours eu la pensée et il s'en reconnait le courage. Mais que fera-t-il, lui tout jeune homme encore, et devenu presque un étranger dans sa patrie si longtemps absente? Il s'en ira porter dans le monde la bonne odeur de Jésus-Christ. Il a déjà combattu ailleurs le respect humain, ici il est résolu de l'abattre du premier coup. Il se déclare hautement, et bientôt l'impiété est obligée d'honorer sa foi et sa vertu. Il y a encore à Aix des contemporains de cette époque de sa vie. Ils peuvent tous raconter l'impression qu'il produisit et l'idée qu'il donna de la dignité de son caractère et de la hardiesse de sa foi. Les jeunes gens les plus dissipés en furent eux-mêmes frappés, et gagnés d'ailleurs par l'aménité de son commerce et le bon ton qui présidait à toute sa conduite, ils le respectèrent unanimement. Il s'occupa dès lors de bonnes œuvres. On le voyait visiter les prisonniers et les malades pauvres, les catéchiser, les servir et leur distribuer de ses mains l'aliment préparé pour eux.

Il avait fait un premier voyage à Paris ; d'anciens amis de sa famille qui jouissaient d'un grand crédit lui firent des instances pour le faire entrer dans la carrière administrative, où on lui promettait un rapide avancement. On s'étonna de son refus, dont il ne disait pas les motifs. On mit en jeu, mais en vain, jusqu'au Cardinal-Légat pour l'engager à accepter des offres brillantes : il retourna en Provence. Mais bientôt, le consentement de son père étant obtenu, il entra, homme fait, au séminaire de Saint-Sulpice à Paris.

Tout le distingua dans cette illustre école des vertus et de la science du prêtre. Je ne pourrais entrer dans les détails

relatifs à sa ferveur, à son esprit de sacrifice, à ses progrès dans les pratiques les plus élevées de la vie spirituelle, et surtout je n'oserais dire ses pénitences austères et ses mortifications sanglantes. Chargé de prendre part à l'œuvre des catéchismes, il s'acquitta de cette mission avec bonheur. Il y a encore dans les plus hautes classes de la société parisienne des chrétiens fervents, ses auditeurs, qui le mêlent avec reconnaissance au souvenir de leur piété naissante.

Ses maîtres dans la vie spirituelle et dans la science ecclésiastique le regardaient déjà comme une des plus grandes espérances de l'Eglise dans notre pays. Il eut le bonheur d'assister à la mort le saint et célèbre M. Emery, qui, plein de confiance dans ce disciple selon son cœur, lui avait fait souvent la confidence des inquiétudes qui consumaient sa vieillesse en présence de l'avenir qui menaçait la religion. Enfin, le moment étant venu où les Sulpiciens durent se séparer de leurs élèves, M. de Mazenod exprima au nom de ceux-ci, dans un discours plein de larmes, les regrets qui suivaient dans leur retraite ces admirables instituteurs de la jeunesse cléricale.

Il avait été ordonné diacre par le cardinal Fesch, et déjà il fut désigné pour suppléer ses maîtres absents en donnant ses soins au séminaire de Saint-Sulpice pour y perpétuer l'esprit de piété et les saintes traditions du passé. C'était là sans doute une immense preuve de confiance dans des circonstances si critiques.

Le concile national de 1811 avait été convoqué. M. de Mazenod fut chargé avec M. de Quélen, depuis Archevêque de Paris, de diriger le cérémonial de cette grande assemblée. Les Evêques des provinces italiennes de l'Empire français s'étaient rendus au concile. Ils firent intervenir M. l'abbé de Mazenod dans leurs rapports avec les Evêques de l'ancienne France, dont la langue ne leur était pas familière. Cette confiance, à laquelle il répondit avec zèle, le mit dans la connaissance de toutes les questions délicates qui s'agitaient en ces moments si graves. Bientôt les Cardinaux romains furent appelés à Paris, et la plupart d'entre eux trouvèrent en lui

un concours et un dévouement des plus efficaces au milieu des difficultés de leur situation. De la fréquentation quotidienne de ces personnages, dont plusieurs sont devenus historiques, il résulta pour l'abbé DE MAZENOD des relations précieuses qui, bien des années après et dans des temps différents, ne cessèrent de se traduire en témoignages d'affection reconnaissante de la part de ces illustres obligés.

Vers ce même temps, il fut ordonné prêtre dans la cathédrale d'Amiens par l'Evêque de cette ville. Ce prélat (1), né à Marseille et ancien collègue d'un des oncles de l'ordinand, voulut lui imposer les mains et ensuite le retenir auprès de lui en qualité de grand-vicaire. Mais des plans plus généreux avaient été inspirés d'en Haut, et l'esprit de foi l'emporta sur les sollicitations de l'amitié et de la confiance.

Comment représenterai-je le nouveau prêtre offrant pour la première fois l'adorable sacrifice ? Un Cardinal qui, sur le siége de Fénelon, en a rappelé les vertus et l'éloquence (2), disait un jour devant moi qu'il avait assisté à cette grande action, et il racontait la ferveur extraordinaire, les vives émotions, les pieuses larmes du célébrant, et plus que cela, l'effet inexprimable que produisirent les paroles brûlantes qui s'échappèrent de son cœur, lorsque, adressant un discours à l'assistance pour lui demander ses prières, il voulut l'associer à son bonheur. « Tout le monde pleurait, ajoutait cet éminent témoin, et le souvenir de cette première messe me pénètre encore jusqu'au fond de l'âme. »

Mais voici que la tâche de M. DE MAZENOD à Saint-Sulpice est terminée ; il retourne en Provence, où nous le verrons faire éclater sa grande foi dans l'exercice du ministère sacerdotal.

Nous venons de voir les préparations de la grâce pour former l'apôtre que le Seigneur avait choisi, comme Samuel,

(1) Mgr de Demandolx, Evêque d'Amiens, ancien grand-vicaire de Marseille.

(2) Son Eminence le Cardinal Giraud, Archevêque de Cambrai.

dès ses plus jeunes années. Voyons maintenant comment les dons de Dieu ont été employés pour la gloire de leur souverain dispensateur.

Arrivé à Aix, le jeune prêtre se présente à l'autorité diocésaine. On lui demanda quel était le poste qu'il désirait occuper. « Aucun, répondit-il. Je demande seulement la faculté de me dévouer librement au service des âmes les plus abandonnées, » et cela, il le demandait sans autre rétribution que la *couronne de justice que le juste Juge réserve à ceux qui aiment son avènement dans les âmes* (1).

Cette faveur ayant été accordée à son zèle, il réunit aussitôt dans une des principales églises d'Aix, les gens de la campagne et les ouvriers de la ville. Bientôt toute la population s'y porte en foule, et le vaste édifice ne peut contenir cette affluence d'auditeurs avides d'entendre une parole populaire, qui s'insinue dans les cœurs avec tout le charme de la langue maternelle, rehaussée de toute la dignité d'un ministère noblement et apostoliquement rempli. La pensée se présente désormais claire et complète à ces vives intelligences méridionales, qui la reçoivent, sans aucun besoin de traduction mentale, dans les termes avec lesquels elle se formule pour elles. La sœur aînée de la langue italienne, comme l'appelle un auteur célèbre (2), a trouvé un prédicateur qui sait user des grandes ressources oratoires qu'elle offre au zèle de l'homme de Dieu. La vérité, comme le sentiment, en sont également satisfaits. Ce n'est en rien un ignoble patois; c'est une belle langue oubliée des prétentieux et saintement réhabilitée dans une bouche éloquente.

L'effet produit par ces prédications renouvelées tous les dimanches fut immense. L'indifférence de la multitude était vaincue ; les pauvres, les simples, les ignorants avaient leur part substantielle du pain de la parole, et la Foi, répandant sa lumière, reprenait son empire. Ce fut dans les masses comme une régénération intellectuelle et morale au profit du salut des âmes.

(1) 2 Tim., cap. IV, v. 8.
(2) Pétrarque.

A ce grand résultat, le jeune apôtre en voulut joindre un autre non moins important à ses yeux. Il considérait avec une sorte d'effroi, dans les classes supérieures de la société, l'avenir des générations nouvelles, dont la culture intellectuelle occupait tout le jeune âge, sans laisser une place suffisante à l'éducation du cœur par la religion. Il voulut y suppléer dans la mesure du possible, et il y réussit jusqu'à réaliser presque l'impossible. Il saisit les enfants dans les intervalles de leurs études classiques et, les réunissant en nombre toujours croissant autour de lui, il en fit une famille dont il devint le père, disons mieux, la mère par le charme de l'affection avec laquelle il se les attachait pour les attacher à Dieu dans la piété et la vertu. Avec quel tendre soin il couvrait leur innocence, et avec quel pieux amour il s'efforçait de l'embellir de tous les sentiments qui ennoblissent les jeunes cœurs !

Dans le discours qu'il prononça à la session de clôture du dernier concile d'Aix, il rappela cette florissante association. — « Notre cœur, dit-il, reste toujours ouvert aux sentiments paternels qui attachèrent à nos débuts tant de vertueux jeunes gens devenus aujourd'hui l'honneur et même l'orgueil de la ville d'Aix, comme ils furent autrefois la joie et la couronne de notre jeunesse. » En articulant ces paroles, le souvenir de ses chers enfants le saisit vivement, il s'attendrit, et son émotion se communiqua à toute l'assistance.

Il ne se reposa pas dans le bien que je viens de décrire. Les prisonniers, surtout ceux qui avaient été frappés d'une condamnation capitale, éprouvèrent sa haute charité. Il en accompagna plusieurs jusque sur l'échafaud, et grâce à lui, ils moururent, si grands criminels qu'ils fussent, dans des sentiments qui leur assuraient le pardon de Dieu, consolés et fortifiés par une parole qui leur semblait descendre du Ciel, en passant par le cœur compatissant de l'homme apostolique.

Mais voici d'autres prisonniers que la guerre a amenés ; une maladie terrible les décime ; déjà, l'aumônier, le médecin, le concierge de la prison ont succombé en se trouvant en contact avec eux. Seront-ils abandonnés ? Non, l'abbé DE MA-

zenod se présente de lui-même et demande d'être admis auprès de ces infortunés. Aux yeux de tout le monde, c'était aller à la mort, et c'est avec peine que l'autorité consent à son dévouement. Le typhus l'atteint ; se croyant frappé à mort, il va, avant de se mettre au lit, célébrer une dernière fois le saint sacrifice ; il s'offre lui-même à Dieu avec la victime sainte ; puis, le mal empirant, il reçoit les derniers sacrements, et presque aussitôt il perd connaissance et tombe dans un état voisin de l'agonie. Une impression générale de douleur s'empare de la ville d'Aix. Ses jeunes gens se précipitent dans les églises pour demander sa guérison. La foule, non moins émue, s'associe au vœu de leur piété filiale ; les supplications au Ciel ne cessent pas, et enfin elles sont exaucées. Une crise met le malade hors de danger, et la convalescence commence.

En effet, la mission du généreux prêtre n'était qu'à son début. Il se sentait appelé à travailler à la régénération spirituelle de la Provence et des contrées environnantes. Seul, il ne pouvait néanmoins entreprendre un si grand ouvrage. Il eut la pensée de s'associer des collaborateurs animés de son esprit de zèle et d'abnégation. Deux jeunes prêtres et deux vieillards vinrent s'unir à lui. Ils fixèrent leur communauté à Aix, et de là ils rayonnaient dans toute la contrée, parcourant ensemble les villes et les campagnes de notre Midi ; dire les fruits de salut que produisirent ces courses apostoliques et les mérites que recueillirent pour eux-mêmes les saints prêtres qui se consacrèrent à ce ministère, je ne le puis qu'en leur appliquant ces paroles de l'Écriture : Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui s'en vont annonçant l'Evangile de la Paix, l'Evangile des biens du Seigneur ! *Quàm speciosi pedes Evangelizantium pacem, Evangelizantium bona* (1) !

Dans ces rudes travaux de son premier apostolat, M. de Mazenod se prodiguait sans mesure. Les journées entières étaient remplies par l'action, et souvent la nuit se passait encore à réconcilier les pécheurs. Combien de fois, la poitrine

(1) Rom., cap. x, v. 15.

déchirée par la continuité de la parole, il n'avait plus dans sa bouche, du haut de la chaire, qu'une voix étouffée par le sang ! L'infatigable prédicateur eût succombé, jeune encore, si une force surnaturelle ne l'eût soutenu. Cependant *la moisson* devenait toujours plus *abondante*, *et les ouvriers étaient* encore *en petit nombre. Il demandait au maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans son champ* (1). Les ouvriers arrivèrent, le cercle des travaux s'étendit jusque sur les montagnes du Dauphiné et sur une partie des Cévennes. Un nouvel établissement était formé, et l'avenir semblait présenter un plus vaste horizon. Mais les ouvriers de la seconde heure étaient encore inexpérimentés, il fallait les former ; leur supérieur ne cessa de leur offrir, en sa personne, le véritable caractère de l'éloquence apostolique. Venez voir comment à Marseille et à Aix, à côté des plus célèbres orateurs de la France, sa parole quelquefois véhémente et forte, mais plus souvent douce et insinuante, subjugue les masses, toujours animée qu'elle est par sa foi. Venez l'entendre dans certaines autres villes, alors qu'après avoir comblé de consolation et touché des plus religieux sentiments l'homme laborieux de la campagne, il rassemble autour de sa chaire les voltairiens du lieu, à cette époque si nombreux partout, et que par la simplicité, la lucidité et la force de son argumentation, il fait pénétrer la lumière dans leurs âmes et les force à confesser la vérité démontrée. Venez voir encore combien il est maître de lui-même et de sa parole, aussi bien que de la foule immense qui l'écoute dans l'église métropolitaine d'Aix en ce jour mémorable, où de ses lèvres dépend la paix de la cité agitée et anxieuse. Voyez comme il arrive heureusement à son but, à travers les écueils les plus périlleux, sans toucher à aucun, dans sa longue et délicate improvisation. Tous ses amis tremblaient pour lui à son début, tous triomphèrent de son évangélique victoire. Quand il eut achevé, l'Archevêque, ravi plus que les autres, voulut lui donner un témoignage public de sa satisfaction en le priant de bénir à sa place ce

(1) Ev. Saint-Matth., c. IX, 27.

peuple reconnaissant et apaisé, et lui, élevant humblement dans ses mains sa croix de missionnaire, bénit ceux qu'il lui était ordonné de bénir.

La grande œuvre qui occupe le plus sa pensée a reçu sa dernière forme. Mais le sceau de l'Eglise lui manque encore. Il l'obtient d'abord de l'autorité épiscopale des sept diocèses qu'elle évangélise ; puis, il s'en va à Rome demander, pour les lois qu'il a données aux siens, la sanction du successeur de Pierre. Il arrive, il dépose le code de ses lois sur le tombeau du prince des Apôtres et y célèbre le saint sacrifice. Il se présente ensuite à Léon XII. En le voyant, le Souverain Pontife est prévenu en sa faveur. Les Cardinaux chargés d'instruire l'affaire ont ordre de lever tous les obstacles et de déroger, s'il le faut, à la jurisprudence reçue. C'en est fait, l'œuvre est admise au rang des familles canoniquement constituées et les Oblats sont reconnus par l'Eglise universelle.

Telle fut l'extraordinaire bienveillance du Vicaire de Jésus-Christ que, près de vingt ans après, étant moi-même à Rome, j'entendis de la bouche de l'illustre cardinal Orioli ces paroles remarquables : « Votre Evêque a fait dans le temps un grand refus au Pape Léon XII. — Et qu'a donc refusé notre Evêque ? — Le Cardinalat, me répondit-il, c'est le Pape lui-même qui me l'a dit dans le temps. Léon XII voulait retenir à Rome M. de Mazenod en l'élevant à la dignité de Cardinal ; mais votre Evêque, alors encore simple prêtre, demanda la permission de retourner à son œuvre française. »

Nous espérions naguère encore que ce grand honneur du Cardinalat serait réservé à sa vieillesse et à son siége. L'Empereur, pour qui, depuis la reconstitution de la cathédrale, il professait une sincère reconnaissance, l'avait présenté pour cette dignité. Dans une lettre qui est un monument glorieux pour la mémoire de notre vénéré défunt, Pie IX lui avait annoncé cette suprême récompense pour un temps opportun. Mais à la place de la pourpre, Dieu a voulu donner au saint Evêque un éternel vêtement de gloire.

Et n'a-t-il pas eu l'avant-goût de cette gloire du Ciel en se voyant sur la terre entouré d'une couronne d'hommes aposto-

liques qui, à sa voix, allaient sans cesse faire des prodiges de zèle dans toutes les parties du monde ? Cinq de ses fils, consacrés Evêques par l'imposition de ses mains, étaient à la tête de ces expéditions évangéliques pour enseigner et baptiser les nations les plus barbares. On peut dire que sa voix retentissait, comme celle des Apôtres, jusqu'aux extrémités de la terre par l'écho que lui faisait la voix de ses enfants. Quel homme, de nos jours, a plus fait pour l'Eglise ? Pour le comparer, il faut remonter aux saints Patriarches des familles religieuses. La sienne n'était que d'hier, et déjà elle comptait toute une légion nombreuse d'ouvriers évangéliques, les uns destinés à rester dans notre pays à la disposition des Evêques, dont ils sont spécialement les hommes dans chaque diocèse, les autres à porter la bonne nouvelle dans les contrées les plus reculées, sous les feux du tropique, comme dans les glaces du pôle.

Avec quelle sollicitude il dirigeait leur zèle et fortifiait leur courage. Sans cesse en rapport avec eux, il les animait tous de leur esprit et leur communiquait sa vie de foi. Il leur inspirait cette foi puissante qui surmonte tous les obstacles. Ni les mers étaient assez vastes et assez orageuses, ni les forêts assez profondes, ni les peuplades sauvages assez rebelles à la vérité, pour qu'on s'arrêtât jamais dans la voie du dévouement et dans le progrès des conquêtes.

Mais il faut voir notre Prélat dans sa vie épiscopale, et là reconnaître encore sa grande foi.

Rétabli en 1823, le siége épiscopal de Marseille fut immédiatement occupé par Mgr Charles-Fortuné de Mazenod, oncle de notre prélat. Le neveu, désigné lui-même pour l'évêché de Châlons, crut d'autant plus se devoir à l'administration d'un membre de sa famille, que son concours était par là compatible avec les soins qu'il donnait aux œuvres entreprises en Provence. Je fais dater de cette époque les travaux de l'épiscopat de Mgr de Mazenod, parce qu'en effet il fut dès lors le principal instrument du bien qui s'opéra dans le diocèse.

On se souviendra longtemps de ses efforts pour organiser toutes choses, selon ses vues de progrès et d'amélioration. Les obstacles ne le décourageaient point, et malgré les inconvénients de sa position secondaire, il lutta contre ces obstacles avec une fermeté et une persévérance vraiment admirables d'abnégation et de courage, tandis que, attaché à un vieillard presque octogénaire dès le début, il n'avait devant lui qu'un court avenir, dont il était loin de pouvoir se promettre la succession. La préoccupation des incidents qui survenaient à l'encontre du zèle le plus pur empêchèrent tout d'abord de remarquer assez la grandeur d'âme et la vertueuse confiance qui présidèrent à ses résolutions, mieux comprises plus tard. La sainteté de ses motifs suffisait à son dévouement. Il réussit au-delà de toute espérance dans cette œuvre difficile ; quelques années s'étaient à peine écoulées, et déjà les plus heureux résultats rendaient justice à son active et inébranlable sollicitude. Dans les campagnes, particulièrement, tout fut renouvelé pour le bien avec un succès des plus consolants.

Dans ce temps-là, son attention particulière se porta sur le jeune clergé. Ce n'est pas à dire pour cela qu'il méconnût les vertus et les services des hommes vénérables qui lui représentaient le passé et en qui il se plaisait à honorer les précieux débris échappés aux persécutions avec l'auréole de la confession de la foi ; mais, dans ses vues d'avenir, il croyait devoir user de sa position pour animer de ses pieux sentiments et pétrir, pour ainsi dire, de son esprit de zèle et de sacrifice ceux qui étaient alors l'espérance du sanctuaire. Cela n'ôtait rien dans son âme à la confiance méritée par une génération antérieure. Toujours est-il vrai de dire que les éminentes qualités ecclésiastiques qui distinguent les prêtres devenus aujourd'hui les anciens de la maison de Dieu ont fleuri comme *la sanctification d'en Haut*, sous une main toujours propice à la bonne volonté.

Le sol a tremblé encore une fois ; la révolution est de nouveau sortie de ses digues et, entre autres ruines dont elle menace l'Eglise, on craint celle du siége épiscopal de Mar-

seille, qui chancelle sous un vieillard de quatre-vingt-trois ans. On croit pouvoir soutenir momentanément ce siége illustre en plaçant à côté un autre Evêque. C'est ainsi que, par ordre du Pape Grégoire XVI, M. l'abbé de Mazenod est sacré à Rome Evêque d'Icosie *in partibus infidelium*. Je ne ferai point le récit des difficultés que cette promotion souleva ; il fallut trois ans pour sortir de ces graves difficultés qui pesèrent sur le nouvel Evêque avec une inexorable rigueur et dans une longue suite de tristes péripéties, conduisant à des conséquences extrêmes. Il ne se laissa point abattre : mais à la veille d'une défense que, d'après la jurisprudence d'alors, on lui promettait devoir être victorieuse, il fit éclater sa vertu par sa docile résignation aux simples désirs du Souverain Pontife, qui voulait éviter tout éclat. Je ne puis cependant passer sous silence la pensée de foi avec laquelle celui qui possédait à un si haut degré l'esprit du sacerdoce en accepta la plénitude. Son élévation à l'épiscopat, dans des circonstances où il n'y avait aucun avantage humain, lui apparut comme une grâce toute surnaturelle et d'un prix inestimable. Il en était pénétré de reconnaissance envers le Seigneur.

Il était heureux de servir ainsi l'Eglise, quand le jour vint où la charge pastorale lui fut imposée par la prévoyante sollicitude de son oncle, qui crut avec raison donner une grande preuve d'amour à son Eglise par le choix d'un tel successeur.

Sous le fardeau qui vint inopinément le surprendre, M. de Mazenod n'eut guère qu'à continuer ses labeurs précédents. Je n'ai pas besoin de vous dire comment il les rendit toujours plus fructueux. Les pierres elles-mêmes le proclameront, *lapides clamabunt*. Le sol de son diocèse est couvert des monuments de son zèle. Qui ignore à Marseille que la ville est entourée d'une ceinture de pieuses fortifications, où les prêtres, les œuvres de charité et la sainteté des servantes du Seigneur nous défendent contre les assauts de l'enfer ? Toutes ces grandes constructions sont nouvelles. Les communautés qu'elles renferment vivaient, il y a peu d'années encore,

sous un toit étranger. Parlerai-je de ces nombreuses églises édifiées sous les auspices de notre prélat, et non seulement avec les ressources dont il disposait, mais encore au moyen de ses sacrifices personnels et de sa responsabilité plusieurs fois engagée pour des sommes très-considérables dans des emprunts qui grevaient d'hypothèques ses propriétés particulières? Que ne s'est-il pas fait en ce genre dans son diocèse, que ne s'y fait-il pas encore? Sans doute, plusieurs de ses coopérateurs ont une part importante du mérite : sans doute, il y a des édifices sacrés qui seront le grand honneur de leur mémoire. Mais sous quelle impulsion, avec quels encouragements, avec quelle assistance ont-ils agi? Quel a été le principal promoteur de leurs œuvres bénies? Et cette belle cathédrale qui sera bientôt l'orgueil de Marseille, qui en faisait depuis vingt ans l'objet d'incessantes sollicitations, quand l'Empereur en a doté notre ville? Et que dirai-je de ce sanctuaire qui s'élève avec tant de splendeur sur notre sainte montagne? le cœur vivant de notre Evêque s'y était si fortement attaché, qu'il a voulu que mort il y fût encore. Hélas! c'était pour lui une grande douleur avant sa fin de ne pas avoir terminé ce magnifique ouvrage en l'honneur de la Mère de Dieu. Pour en assurer l'achèvement, il voulut contracter un emprunt qu'il négocia encore dans sa maladie. Puisse sa mémoire recommander efficacement cette belle œuvre à la pieuse générosité de ses diocésains!

Rappellerai-je ce qu'il a fait dans l'ordre purement spirituel? Sa pensée embrassait avec une continuelle vigilance tout l'ensemble des besoins des âmes, toute l'action du ministère de ses prêtres. Il tenait à multiplier en faveur des fidèles tous les moyens de salut. Je l'ai bien des fois entendu se plaindre avec tristesse de l'impuissance de ces moyens, à cause de ce que le nombre des ouvriers n'était pas en rapport avec l'étendue de la moisson! Certes! quoiqu'on pût lui dire, il ne se dissimulait pas les défaillances d'une partie trop considérable de son troupeau. Aussi, après avoir usé de toutes ses ressources, il faisait entendre bien souvent les gémissements du Saint-Esprit dans la prière, afin qu'aucun ne fût

perdu de ceux que le Père céleste lui avait donnés. Quel bonheur il ressentait quand ses soins avaient réussi, ne fût-ce que pour une seule âme ! Il n'épargnait pour aucune rien de ce qui pouvait être utile. C'est ainsi qu'on le voyait chaque jour dans l'humble réduit du plus pauvre pour donner aux malades le sacrement de confirmation, comme le secours de ses aumônes Il. aimait toutes ses ouailles d'une tendresse vraiment paternelle, et s'il était inflexible à leur égard dans ce qu'il jugeait dangereux pour leur salut, il ouvrait avec empressement au pécheur les bras de la miséricorde. Son indulgence se manifestait quelquefois avec l'expression d'une bonté touchante. Vous savez combien il se plaisait au sein des pieuses réunions et comment il se multipliait en quelque sorte pour s'y rendre. Il trouvait surtout ses délices à distribuer à une grande foule le pain eucharistique, et malgré la fatigue il se réservait exclusivement dans ces occasions cette fonction éminemment pastorale.

Il était plein d'abandon dans ses rapports avec son clergé comme envers la portion chérie de sa famille. Il avait travaillé à améliorer son sort et à le grandir en tout genre. Il a consigné de sa main l'expression de ses sentiments envers ses prêtres dans son testament qui, par les dispositions qu'il renferme, est un véritable testament d'amour envers son diocèse et que le notaire a appelé depuis *une hymne à la charité*.

Voici comment il s'exprime en prenant Dieu à témoin de ses sentiments :

« Je m'adresse à vous, mes bien-aimés coopérateurs, prêtres de mon diocèse. Dieu m'est témoin que je vous ai toujours aimés d'un amour paternel. Ceux d'entre vous qui me connaissent le mieux savent jusqu'à quel point ce sentiment domine dans mon âme. C'est au point de m'identifier tellement avec vous que vos peines sont les miennes, que je me réjouis de vos joies et que je me suis approprié vos vertus en me glorifiant devant Dieu et devant les hommes d'avoir reçu en partage pour mes enfants spirituels des prêtres tels que vous. Je le dis avec vérité pour votre consolation, mes chers fils en Jésus-Christ, dans le cours de mon long épiscopat je

n'ai eu qu'à me louer du bon esprit et de la conduite de mon clergé. Les exceptions sont si rares et en si petit nombre, que je n'en parle que pour confirmer mon assertion dans l'honorable témoignage que je rends à la totalité des autres. »

Dans sa vie militante, il avait rencontré bien des contradictions et connu l'injustice des jugements des hommes. Il avait cherché alors sa consolation en Dieu et dans sa conscience. Sa charité n'en avait pas été altérée. Voici encore comment il parle à ce sujet dans son testament :

« Avant de passer, dit-il, aux dispositions que j'ai à faire dans ce testament, je veux protester hautement que je pardonne de tout mon cœur à tous ceux qui ont eu le tort de se faire mes ennemis, m'ont calomnié ou offensé. Je ne me suis jamais expliqué comment il pouvait se faire qu'il se rencontrât des gens qui me voulussent du mal. J'ai pu quelquefois contrister quelqu'un dans l'exercice des devoirs impérieux de mon saint ministère, mais j'affirme que je n'ai jamais voulu du mal à personne et que je n'ai jamais eu non plus l'intention de faire volontairement de la peine à qui que ce soit. Je ne dis pas seulement le sentiment de la haine, mais celui de la rancune a toujours été antipathique à ma nature, et l'on m'a souvent entendu dire avec vérité que je n'avais point de mérite à pardonner. Je demande, néanmoins, pardon à tous ceux qui croiraient avoir eu à se plaindre de moi, à ceux que j'aurais pu offenser ou seulement contrister, protestant de nouveau que c'est bien malgré moi et sans en avoir l'intention que j'aurais pu leur déplaire. S'il fallait un garant de mes dispositions habituelles à l'égard de tous ceux que je viens de citer dans ce dernier paragraphe, lesquels, j'ose m'en flatter, doivent être en petit nombre, je transcris ici la prière que je fais chaque jour en descendant de l'autel, après avoir offert le saint sacrifice et en la présence du Dieu vivant que je viens d'avoir le bonheur de recevoir : *Ignosco et dimitto ex toto corde omnibus inimicis meis, omnibus me calumniantibus, omnibus mihi detrahentibus, omnibus quocumque modo mihi nocentibus, vel volentibus mala.* Et celle-ci encore après avoir prié pour les pécheurs, pour les hérétiques et les schis-

matiques, pour les infidèles, pour ceux qui sont dans la tribulation ou pressés par le malheur, pour mes proches et mes amis, pour ceux qui se recommandent à mes prières et pour les âmes du purgatoire, j'ajoute ces propres paroles : *Miserere omnium adversantium mihi, vel qui me aliquâ molestiâ affecerunt.* C'est ainsi, dit-il, qu'un chrétien, qu'un évêque se venge. »

Oui, messieurs, c'est ainsi qu'un chrétien, qu'un évêque se venge! Je n'ai pas le temps de tout dire. Il me faut réserver à l'historien de notre Evêque jusqu'au titre des chapitres de son livre futur.

L'amour de notre Evêque pour l'Eglise et son Chef, sa charité envers les pauvres et sa généreuse sollicitude pour les bonnes œuvres, sa piété, continuelle et vive expression de sa grande foi, sa fidélité à la pratique de l'oraison mentale tous les matins, et à la récitation d'une partie du Rosaire tous les soirs avant la prière en commun dans la maison épiscopale, les austérités de sa vie laborieuse et pénitente, la ferveur de sa dévotion envers la sainte Vierge, la ferveur plus grande encore de sa dévotion envers Jésus-Christ dans le sacrement de nos autels, ses pieux élans et ses douces larmes en présence de la divine Eucharistie, et enfin l'indescriptible bonheur qu'il éprouvait en se voyant entouré tous les jours d'un si grand nombre de fidèles dans l'église où il avait indiqué les exercices solennels de l'adoration perpétuelle, sa reconnaissance envers le Seigneur à qui il rapportait le succès de cette institution en se livrant aux plus saintes espérances du pasteur et du père, tout cela, entre une multitude d'autres sujets d'édification, demanderait d'interminables pages.

Vous savez comment la vieillesse vigoureuse de notre saint Evêque cachait un principe de mort, qui tout à coup s'est manifesté de la manière la plus alarmante. Il n'attendit pas que le danger fût imminent pour recevoir les derniers sacrements, il voulut s'y préparer par une confession générale et, puisque le temps lui était accordé, il fixa lui-même le jour du saint Viatique. Je ne retracerai point de nouveau ce qu'il y eut de touchant et de tout à fait patriarcal dans ce grand

acte de religion. Je ne dirai point l'inexprimable effet de cette bénédiction que chaque prêtre vint successivement recevoir en arrosant de ses larmes la couche d'un père prêt à quitter pour toujours ses enfants.

Vous fûtes alors, Monseigneur, le digne interprète de ses sentiments pour nous et de notre douleur pour lui. Le souvenir de vos paroles restera ineffaçable dans nos cœurs.

Vous et moi, témoins continuels des souffrances de cette longue maladie, nous pouvons dire que nous le fûmes aussi de la patience, de la résignation et des sublimes sentiments de piété qui marquaient chaque heure de ces jours si douloureux et de ces nuits si accablantes au coin des plus hauts mérites, tels que Dieu se plaît à les accumuler sur la tête de ses fidèles serviteurs, alors que le labeur va finir et que la récompense va commencer.

Mais comment pourrions-nous décrire cet enchaînement de grâces qui viennent visiter et élever toujours davantage ce rare malade embrassant avec des étreintes à la fois si douces et si fortes la croix du Sauveur, à laquelle la douleur de son corps et l'amour de son cœur le tiennent également attaché? O vous, qui fûtes ses amis et ses enfants, venez le voir encore avant le jour suprême; quel calme, quelle sérénité, il vous est donné d'admirer! comme il est doux envers sa maladie et bienveillant pour ceux qui l'approchent! comme ce cœur aimant est encore plein de vie et cet esprit si vif plein de force dans ce corps si abattu! on ne saurait être malade avec plus de dignité, disait un de ses médecins.

Oui, mais cette dignité est celle de sa vertu. C'est sa foi qui le soutient, c'est sa foi qui sur l'autel de son sacrifice lui communique cette même dignité sainte, qu'il portait à l'autel de sa cathédrale aux jours solennels.

On lui a dit sans détour que sa fin était proche. Il a remercié celui qui, surmontant sa douleur, avait rempli ce devoir de sainte amitié. Le malade se serait volontiers écrié avec le prophète : *Je me suis réjoui de ce qu'il m'a été dit : nous entrerons dans la maison du Seigneur* (1).

(1) Psal. cxxi, v. 1.

C'était vers les dernières heures du soir. Il s'agissait de lui donner encore une fois le saint Viatique à la messe qui se dirait dans la nuit. Il demanda qu'on n'attendît pas jusqu'alors. Il s'entretint avec son confesseur, on le revêtit de son costume de chœur et j'eus la consolation de le communier encore une fois après tant d'autres communions reçues dans le cours de la maladie.

Le lendemain, fête de la Pentecôte, j'allai selon la coutume célébrer la messe dans sa chambre, mais il me déclara qu'il tenait à ce que je fisse l'office pontifical à la cathédrale pour ne pas diminuer les solennités de l'Eglise à cause de lui. Je me conformai tristement à des désirs qui révélaient si parfaitement l'Evêque.

Il s'occupait de tous ceux qui l'entouraient et il eut pour chacun de nous les paroles les plus touchantes. Il reçut plusieurs prêtres et il leur dit entre autres choses : *Vous, vous êtes encore dans le temps, et moi je suis sur le sommet de la montagne à la porte de mon éternité ;* il disait à d'autres : *J'ai eu à traiter beaucoup d'affaires, j'ai contracté une grande responsabilité, mais je suis plein de confiance dans la miséricorde de Dieu.* — Vers la fin de la journée du lundi, on lui annonça le commencement de son agonie. Aussitôt, joignant les mains, il fit de nouveau et de grand cœur le sacrifice de sa vie. Dès lors une joie divine surabondait dans son âme. Il ne voulut plus penser qu'à la mort. Il ne demanda plus les soulagements dont son corps avait besoin, entré qu'il était dans une sorte de contemplation de son éternité.

Quelqu'un lui ayant dit : *Mon Père, nous avons besoin de vous, Dieu ne vous refusera pas de vous conserver encore parmi nous, si vous le demandez. — Oh! non*, répondit-il, *jamais je ne ferai cette demande... Je ne veux qu'une chose, que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse. Faites-moi les prières des agonisants..... Mais auparavant donnez-moi ma croix de missionnaire et mon chapelet, ce sont mes armes.* — Il prit sa croix d'une main et son chapelet de l'autre et ne voulut plus s'en dessaisir un seul instant jusqu'à sa fin, c'est-à-dire pendant trente heures encore. On lui fit les prières des

agonisants, il répondait à toutes avec une animation de foi extraordinaire, il nous bénit, bénit son diocèse et sa famille spirituelle, seul calme au milieu de nos émotions inexprimables. Puis on l'entendit s'écrier : *Si j'étais plus saint, je dirais à Dieu : Veni, noli tardare.* Et quelques instants après : *Oh! qu'il tarde à venir ce bon Maître! Je ne suis pas encore digne de m'unir à lui.*

Le mardi qui fut le dernier jour de sa vie, il entendit deux messes en suivant toutes les prières du célébrant. Comme on l'interrogeait auparavant sur ce qu'il voulait qu'on demandât à Dieu : *Que sa sainte volonté s'accomplisse*, répondit-il, *c'est tout le désir de mon cœur.* — Une lettre venait d'arriver des missions de l'Orégon confiées à ses Oblats. *Est-ce une lettre d'affaires ou une lettre d'édification?* demanda-t-il. — Une lettre d'affaires. — *Alors elle n'est pas pour moi, je n'ai plus qu'à m'occuper d'une seule affaire, c'est de bien mourir.* En disant ces mots, il baisa sa croix avec un mouvement de tendre affection. — Il voulait qu'on continuât à lui réciter des prières. — On répéta plusieurs fois les Complies. — La dépêche qui annonçait la bénédiction apostolique que le Saint-Père lui transmettait arriva en ce moment. Je la lui lus, il joignit les mains et se recueillit pour recevoir cette dernière bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ. — Le médecin s'étant approché de son lit : — *Ai-je bien longtemps encore à vivre?* lui dit-il, *oh! comme je voudrais me voir mourir pour bien accepter la volonté du bon Dieu.* — La dernière heure était venue, on récita de nouveau Complies, sublime prière du soir à la fin de la journée de la vie. A tous les versets qui avaient quelque rapport avec sa position, on le voyait élever les mains et donner un assentiment plus marqué. C'est ainsi qu'il disait :— *In idipsum dormiam et requiescam, — in te, Domine, speravi, non confundar in æternum. — In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Au *Nunc dimittis* sa figure parut rayonnante de bonheur.

On récita ensuite le *Salve regina*, il suivit cette prière. A ces paroles : *Nobis post hoc exilium ostende*, il ouvrit les

yeux ; à ces invocations : *O clemens, ô pia*, il fit un léger mouvement en prononçant les paroles ; puis il dit : *O dulcis virgo Maria!* et à l'instant même, sans aucune commotion, il expira... et son âme fut reçue dans les bras de la clémente, de la pieuse et de la douce Vierge Marie ! Il l'avait tant aimée et tant honorée durant sa longue carrière, il l'avait tant fait honorer !

Que n'a-t-il été possible que tous les diocésains de ce serviteur de Dieu et de Marie fussent présents au spectacle de cette mort ! Que n'ont-ils pu venir confondre aussitôt leurs larmes, leurs prières et leurs espérances avec les nôtres ! Ils eussent été pénétrés comme nous d'un respect religieux en présence de ce corps inanimé de leur pasteur et de leur père ; ils eussent vu la paix du Seigneur empreinte sur cette physionomie où se montrait même le sourire d'une première vision des cieux, et ils auraient senti vivement que, sous ces voiles lugubres de la mort de ce juste, il y avait une sainte et bienheureuse immortalité.

Cependant, si notre douleur n'était pas sans consolation aux yeux de la foi, elle était encore bien profonde et bien déchirante pour la nature. Aussi eussiez-vous compris le saisissement douloureux de celui qui parle, quand, après le dernier soupir de celui qui avait été tout pour lui, il approcha respectueusement ses lèvres tremblantes de ce front glacé par la mort et le mouilla de ses larmes filiales.

Celui que nous pleurons nous a tous laissés orphelins. Toutefois, vous, messieurs, vous ne le serez pas longtemps ; vous aurez bientôt un Père. Mais moi, qui me rendra celui que j'ai perdu ?

Dans le premier moment de calme, j'écrivis au Souverain Pontife pour lui annoncer qu'il y avait un Evêque de moins, et quel grand Evêque ! dans l'Eglise de Dieu. Le Vicaire de Jésus-Christ a daigné me répondre lui-même en ces termes : « Nous sommes profondément affligé de la mort de ce Prélat « qui, distingué par son rare amour de la religion, sa piété et « son zèle sacerdotal, s'honorait encore au plus haut degré « par sa fidélité, son attachement et sa respectueuse obéis-

« sance pour Nous et pour cette chaire de Pierre. Nous « n'avons pas omis dans nos prières et sacrifices de recom- « mander humblement et avec instances l'âme du défunt au « Père très-clément des miséricordes, afin que si quelque « chose d'humain faisait tache en elle et lui restait encore à « expier, il lui accorde une très bénigne indulgence et l'in- « troduise dans la gloire du royaume céleste. »

O mon Dieu ! qu'il soit fait à notre Evêque, si cela est nécessaire, selon la parole de votre Vicaire !

Et vous, ô mon père ! du haut du ciel, vous serez encore l'ange de votre Eglise. Vous la protégerez. Votre immortel amour ne cessera de parler pour nous devant le trône de la grâce. Vous fere zdescendre d'abondantes bénédictions et sur le clergé, et sur les fidèles de votre diocèse, et sur les familles spirituelles qui vous sont unies par des liens non moins sacrés, et sur les membres des familles illustres qui tiennent à vous par les liens du sang et par des sentiments également dignes de vous.

Vous bénirez ausssi celui que vos bontés ont élevé jusqu'à vous dans la plénitude du sacerdoce. S'il doit bientôt s'éloigner de votre tombe, la pensée de son cœur le ramènera sans cesse vers cette tombe vénérée ; il viendra vous y chercher en esprit à côté de votre saint prédécesseur, y respirer, en quelque sorte, le souvenir de ce que vous fûtes pour lui et se consoler dans l'espérance qu'il sera donné au fils de voir son père et d'être réuni à lui dans le vrai séjour des vivants.

TESTAMENT

DE MONSEIGNEUR

CHARLES-JOSEPH-EUGÈNE DE MAZENOD

ÉVÊQUE DE MARSEILLE, ETC.

Marseille, le 1er août 1854, 72e anniversaire de sa naissance.

Je soussigné Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, Évêque de Marseille, juge convenable de faire mon testament olographe ainsi qu'il suit.

Ma première pensée, en considérant la mort, dont je dois m'occuper en traçant ces lignes de mes dernières volontés, est de me confondre en actions de grâce devant Dieu pour m'avoir appelé à la connaissance de la vérité dans le sein de la Sainte Eglise Catholique, Apostolique, Romaine, dans laquelle j'ai le bonheur de vivre et dans laquelle je veux mourir.

J'implore la miséricorde de Dieu, par les mérites de notre divin Sauveur Jésus-Christ en qui je mets toute ma confiance, pour obtenir le pardon de mes péchés et la grâce de recevoir mon âme dans le saint paradis.

J'invoque à cet effet l'intercession de la Très-Sainte et Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, osant lui rappeler en toute humilité, mais avec consolation, le dévouement filial de toute ma vie et le désir que j'ai toujours eu de la faire connaître et aimer et de propager son culte en tous lieux par le ministère de ceux que l'Eglise m'a donnés pour enfants et qui se sont associés à mes vues.

J'invoque aussi l'intercession de tous les Saints Anges et

en particulier de mon saint Ange Gardien, qui m'a préservé pendant ma vie de tant de dangers pour l'âme et pour le corps.

J'invoque encore tous les Saints et Saintes du Paradis et particulièrement les Saints Patrons qui m'ont été donnés dans mon baptême, saint Charles, saint Joseph et saint Eugène. J'ai la confiance qu'à l'heure de mon trépas, Saint Joseph, mon Patron de prédilection et le Patron donné par l'Eglise aux agonisants, daignera m'assister dans ce moment extrême. Je me repose dans le souvenir de l'avoir honoré avec un parfait sentiment de sa grandeur et de toutes les prérogatives qui l'élèvent au-dessus de toute créature après la Très-Sainte Vierge, sa véritable épouse. Je suis heureux de laisser après moi des traces de ma juste dévotion à ce grand Saint dans le Propre que j'ai obtenu du Saint-Siége pour mon diocèse, qui perpétuera son culte d'une manière spéciale parmi mes chers diocésains.

Pourrais-je oublier de me recommander aux saintes âmes du Purgatoire, moi qui pendant tout mon épiscopat n'ai rien négligé pour leur procurer le soulagement qu'elles ont droit d'attendre de la charité de leurs frères formant l'Eglise militante sur la terre. Sans doute elles ne peuvent plus mériter dans leur état présent, c'est pourquoi l'Eglise vient constamment à leur secours. Mais je tiens pour certain que, chères à Dieu comme elles sont, elles peuvent obtenir beaucoup de notre Père commun en faveur de ceux pour qui elles prient. Aussi c'est avec une pleine confiance que je les invoque, ne craignant pas de leur rappeler les titres que me donne à leur reconnaissance tout ce que je n'ai cessé de faire pour elles.

Maintenant je replie ma pensée sur ceux qui me survivront et c'est par tous les liens qui nous unissent que je réclame le secours de leur charité pour le soulagement de mon âme. J'ai bien la confiance que le Bon Dieu, par sa miséricorde infinie, m'accordera son saint Paradis. Oh ! oui, cette espérance à laquelle nous sommes tous tenus est aussi vive dans mon cœur que la foi et je voudrais pouvoir dire que la

charité. Mais c'est précisément la connaissance de l'imperfection de cette charité en moi et les innombrables infidélités que j'ai à me reprocher et qui l'ont refroidie dans mon âme, malgré les grâces dont j'ai été comblé toute ma vie, qui me font redouter la longueur et la sévérité de mon Purgatoire. Reconnaissant avoir mérité l'Enfer, je ne puis qu'acquiescer de toute la plénitude de ma volonté à la sentence de la peine temporaire que la justice de Dieu, tempérée par sa miséricorde, prononcera contre moi, dussé-je être condamné à me purifier et à expier mes fautes jusqu'à la fin du monde dans ce lieu de souffrance. C'est cette persuasion qui, pour en abréger le terme désirable, me fait crier vers les amis que je laisse après moi, en empruntant les prières de l'Eglise, *miseremini mei saltem vos amici mei.*

C'est à ce titre que je m'adresse d'abord à vous, mes bien-aimés Coopérateurs, Prêtres de mon Diocèse. Dieu m'est témoin que je vous ai toujours aimés d'un amour paternel. Ceux d'entre vous qui me connaissent le mieux savent jusqu'à quel point ce sentiment domine dans mon âme. C'est au point de m'identifier tellement avec vous, que vos peines sont les miennes, que je me réjouis de vos joies et que je me suis en quelque sorte approprié vos vertus en me glorifiant devant Dieu et devant les hommes d'avoir reçu en partage pour mes enfants spirituels des Prêtres tels que vous. Je le dis avec vérité pour votre consolation, mes chers fils en Jésus-Christ, je n'ai eu qu'à me louer du bon esprit et de la conduite de mon clergé. Les exceptions sont si rares et en si petit nombre, que je n'en parle que pour confirmer mon assertion dans l'honorable témoignage que je rends à la totalité des autres.

J'espère que le reste du troupeau que Dieu m'a donné à gouverner imitera l'exemple de mes Prêtres et que toutes mes ouailles se feront un devoir de prier Dieu pour mon âme. J'ai tâché d'être pour elles un bon Pasteur, soit par les prières que je n'ai cessé d'adresser à Dieu pour leur sanctification et surtout par le saint Sacrifice de la messe offert journellement à cet effet, soit en employant en leur faveur tous les services

de mon grand ministère, soit enfin en me faisant représenter parmi elles par de bons Coopérateurs.

Je n'ai pas besoin de rappeler à mes chères Filles les Religieuses des divers Ordres qui édifient mon Diocèse par leurs vertus et leur dévouement, ce qu'elles m'ont toutes promis. Je compte donc aussi sur leurs puissants suffrages comme sur ceux de la famille religieuse dont je suis plus spécialement le Père, et dont une juste retenue me détourne de faire ici l'éloge.

Avant de passer aux dispositions que j'ai à faire dans ce testament, je veux protester hautement que je pardonne de tout mon cœur à tous ceux qui ont eu le tort de se faire mes ennemis, m'ont calomnié ou offensé. Je ne me suis jamais expliqué comment il pouvait se faire qu'il se rencontrât des gens qui me voulussent du mal. J'ai pu quelquefois contrister quelqu'un dans l'exercice des devoirs impérieux de mon saint ministère; mais j'affirme que je n'ai jamais voulu du mal à personne et que je n'ai jamais eu non plus l'intention de faire volontairement de la peine à qui que ce soit. Je ne dis pas seulement le sentiment de la haine, mais celui de la rancune a toujours été antipathique à ma nature et l'on m'a souvent entendu dire avec vérité que je n'avais point de mérite à pardonner. Je demande néanmoins pardon à tous ceux qui croiraient avoir eu à se plaindre de moi, à ceux que j'aurais pu offenser ou seulement contrister, protestant de nouveau que c'est bien malgré moi et sans en avoir l'intention que j'aurais pu leur déplaire. S'il fallait un garant de mes dispositions habituelles à l'égard de tous ceux que je viens de citer dans ce dernier paragraphe, lesquels, j'ose m'en flatter, doivent être en petit nombre, je transcris ici la prière que je fais chaque jour en descendant de l'autel après avoir offert le saint Sacrifice et en la présence du Dieu vivant que je viens d'avoir le bonheur de recevoir : *Ignosco et dimitto ex toto corde omnibus inimicis meis, omnibus me calumniantibus, omnibus quocumque modo mihi nocentibus, vel volentibus mala.* Et celle-ci encore après avoir prié pour les pécheurs, pour les hérétiques et les schismatiques, pour les infidèles,

pour ceux qui sont dans la tribulation ou pressés par le malheur, pour mes proches et mes amis, pour ceux qui se recommandent à mes prières et pour les âmes du purgatoire, j'ajoute ces propres paroles : *Miserere omnium adversantium mihi, vel qui me aliquâ molestiâ affecerunt.* C'est ainsi qu'un chrétien, qu'un évêque se venge.

ANALYSE DES LEGS ET DONATIONS

HÉRITIERS.

M. Tempier, Prévôt du Chapitre.

M. Fabre, Supérieur du Grand Séminaire.

LÉGATAIRE A TITRE UNIVERSEL

De tous les biens patrimoniaux, à charge de divers legs en faveur des autres membres de la famille.

Le marquis de Boisgelin, son neveu.

LEGATAIRES PARTICULIERS.

Aux futurs Évêques de Marseille :

Les meubles du palais épiscopal qui n'appartiennent pas à l'Etat.

L'anneau et la croix de Mgr J.-B. Gault.

Au Grand Séminaire :

Une campagne au quartier de Saint-Louis, près Marseille, sous charge de jouissance de l'habitation en faveur des futurs Evêques de Marseille.

Une propriété au quartier de Saint-Jullien, près Marseille.

Plusieurs immeubles rues Barthélemy et des Petits-Pères.

Au Chapitre :

Un Christ en ivoire, une crosse ayant appartenu à S. E. Mgr le Cardinal de Latil.

Maison et ancienne chapelle des Pénitents noirs.

A la commune de Marseille :
Terrain sur le Prado pour y bâtir une église.
Terrains et constructions au quartier du Bas-Cannet.
Terrains au quartier du Grand-Pin.
Terrains et chapelle au quartier de Montolivet.

A la fabrique de la paroisse de Saint-Vincent de Paul :
Un immeuble rue Barthélemy.

A la fabrique de la paroisse d'Allauch :
La chapelle de la congrégation des filles.

A la fabrique de la paroisse de Cassis :
Une propriété servant à la congrégation dite de la Jeunesse Chrétienne.

Pour un monument à la mémoire de Mgr de Mazenod, son oncle, ancien Evêque de Marseille :
Dix mille francs.

A M. Vitagliano, directeur de l'Œuvre des Orphelins :
Dix mille francs.

Aux Frères de Saint-Jean-de-Dieu à Saint-Barthélemy, banlieue de Marseille :
Six mille francs.

A la fabrique de la paroisse de la Major, à Marseille, avec destination spéciale :
Cinq mille francs.

A la fabrique de la paroisse de Saint-Laurent, à Marseille, avec destination spéciale :
Cinq mille francs.

A la fabrique de la paroisse de N.-D. du Mont Carmel, à Marseille, avec destination spéciale :
Cinq mille francs :

A la fabrique de la paroisse de Saint-Cannat, à Marseille, avec destination spéciale :
Cinq mille francs.

A la fabrique de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, à Marseille, avec destination spéciale :

Cinq mille francs.

A la fabrique de la paroisse de Mazargues, à Marseille, avec destination spéciale :

Cinq mille francs.

A la fabrique de la paroisse de Saint-Martin, à Marseille, pour être distribués immédiatement aux pauvres :

Cent francs.

A la fabrique de la paroisse de Saint-Ferréol, à Marseille, pour être distribués immédiatement aux pauvres :

Cent francs.

A la fabrique de la paroisse de Saint-Théodore, à Marseille, pour être distribués immédiatement aux pauvres :

Cent francs.

A la fabrique de la paroisse de Saint-Lazare, à Marseille, pour être distribués immédiatement aux pauvres.

Cent francs.

A la fabrique de la paroisse de Saint-Vincent de Paul, à Marseille, pour être distribués immédiatement aux pauvres :

Cent francs.

A la fabrique de la paroisse de Saint-Joseph, à Marseille, pour être distribués immédiatement aux pauvres :

Cent francs.

A la fabrique de la paroisse de Saint-Michel, à Marseille, pour être distribués immédiatement aux pauvres :

Cent francs.

A la fabrique de la paroisse de Saint-Adrien, à Marseille, pour être distribués immédiatement aux pauvres :

Cent francs.

A la fabrique de la paroisse d'Aubagne, avec destination spéciale :

Trois mille francs.

A la fabrique de la paroisse de la Ciotat, avec destination spéciale :

Trois mille francs.

A la fabrique de la paroisse d'Allauch, avec destination spéciale :

Trois mille francs.

A la fabrique de la paroisse d'Auriol :

Abandon de ce qu'elle peut devoir.

A la fabrique de la paroisse de Saint-Louis, avec destination spéciale :

Deux mille francs.

A la fabrique de la paroisse de Roquevaire, avec destination spéciale :

Deux mille francs.

A la fabrique de la paroisse de Cassis, avec destination spéciale :

Deux mille francs.

A la fabrique de la paroisse de Cuges, avec destination spéciale :

Deux mille francs.

A la fabrique de la paroisse de Saint-Savournin, avec destination spéciale :

Deux mille francs.

A la fabrique de la paroisse de la Penne-les-Aubagne, avec destination spéciale :

Mille francs.

A la fabrique de la paroisse de Gréasque, avec destination spéciale :

Mille francs.

A la fabrique de la paroisse de Saint-Laurent du Verdon (Basses-Alpes), avec destination spéciale ;

Trois mille francs.

Aux Petites-Sœurs des Pauvres de Marseille, en sus des dons faits pour la fondation :

Mille francs.

Aux Orphelines du Choléra, de Marseille :
Trois mille francs.

A l'Œuvre des Servantes, de Marseille :
Trois mille francs.

A l'Œuvre du Refuge, de Marseille :
Trois mille francs.

A l'Œuvre de la Grande-Miséricorde :
Trois mille francs.

A l'Œuvre de la Bienfaisance Chrétienne :
Trois mille francs.

Au Bureau de Bienfaisance de la ville d'Aix :
Trois mille francs.

A chacun des cinq curés de la ville d'Aix, pour les pauvres :
Cent francs.

Aux Religieuses de Sainte-Claire, de Marseille :
Cent francs par an.

Aux Religieuses Capucines, de Marseille :
Cent francs par an.

Aux Religieuses Minimes, de Marseille :
Cent francs par an.

A MM^grs^ de Tours et de Cérame :
Les croix pectorales et un anneau.

A M. Cailhol, vicaire général :
Un ornement.

A MM. Carbonnel, secrétaire général, et Blanc, pro-secrétaire :
Un calice en vermeil.

A trente-deux pauvres, pris à raison de deux par paroisse de la ville de Marseille :
Un habillement complet.

Au clergé du diocèse de Marseille :
Deux mille rétributions de messes.

Aux Prêtres Oblats de Marie Immaculée :
Deux mille rétributions de messes.

A sa maison domestique et quelques autres, divers legs et pensions.

. . . . . .
. . . . . .

Signé † CHARLES-JOSEPH-EUGÈNE,
Evêque de Marseille.

SAINT-JOSEPH.

Saint Joseph étant le patron de notre Congrégation et de notre T. R. P. Supérieur général, nous pensons qu'il sera agréable aux lecteurs des ANNALES de posséder le texte du décret de Pie IX qui a conféré à saint Joseph le titre de Protecteur de l'Église universelle. Voici ce décret :

DÉCRET

donnant saint Joseph pour patron à l'Eglise universelle.

DECRETUM URBIS ET ORBIS.

Quemadmodum Deus Josephum illum à Jacobo Patriarcha progenitum præpositum constituerat universæ terræ Ægypti ut populo frumenta servaret, ita temporum plenitudine adventante cum Filium suum Unigenitum mundi Salvatorem in terram missurus esset, alium selegit Josephum, cujus ille primus typum gesserat, quemque fecit Dominum et Principem domus ac possessionis suæ, principaliumque thesaurorum suorum custodem elegit. Siquidem desponsatam sibi habuit Immaculatam Virginem Mariam, ex qua de Spiritu Sancto natus est Dominus noster Jesus Christus, qui apud homines putari dignatus est filius Josephi, illique subditus fuit. Et quem tot reges ac prophetæ videre exoptaverant iste Joseph non tantum vidit, sed cum eo conversatus, eumque paterno affectu complexus, deosculatusque est ; necnon solertissime enutrivit quem populus fidelis uti panem de cœlo descensum sumeret ad vitam æternam consequendam. Ob sublimem hanc

dignitatem quam Deus fidelissimo huic servo suo contulit, semper Beatissimum Josephum post Deiparam Virginem ejus sponsam Ecclesia summo honore ac laudibus prosecuta est, ejusdemque interventum in rebus anxiis imploravit. Verum cum tristissimis hisce temporibus Ecclesia ipsa ab hostibus undique insectata adeo gravioribus opprimatur calamitatibus, ut impii homines portas inferi adversus eam tandem prævalere autumarent, ideo Venerabiles universi Orbis Catholici Sacrorum Antistites suas ac Christi fidelium eorum curæ concreditorum preces Summo Pontifici porrexerunt, quibus petebant ut sanctum Josephum Catholicæ Ecclesiæ patronum constituere dignaretur. Deinde cum in sacra Œcumenica Synodo Vaticana easdem postulationes et vota enixius renovassent, Sanctissimus Dominus noster PIUS Papa IX nuperrima ac luctuosa rerum conditione commotus ut potentissimo sancti Patriarchæ Josephi patrocinio se ac fideles omnes committeret Sacrorum Antistitum votis satisfacere voluit, eumque CATHOLICÆ ECCLESIÆ PATRONUM solemniter declaravit; illiusque festum die decima nona Martii occurens, in posterum sub ritu duplici primæ classis, attamen sine Octava, ratione Quadragesimæ, celebrari mandavit. Disposuit insuper ut hac die Deiparæ Virgini Immaculatæ ac castissimi Josephi Sponsæ sacra hujusmodi declaratio per præsens Sacrorum Rituum Congregationis Decretum publici juris fieret.

Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die VIII decembris anni MDCCCLXX.

C., Episcopus Ostien et Veliternen.
Card. Patrizi, S. R. C. Præf.
D. Bartolini, S. R. C. Secretarius.

Loco † Signi.

DÉCRET URBIS ET ORBIS.

De même que Dieu avait établi chef de toute la terre d'Égypte Joseph engendré par le patriarche Jacob, afin qu'il tînt en réserve le froment pour le peuple, de même aussi lorsque, la plénitude des temps étant proche, il allait envoyer sur la terre son Fils unique, le Sauveur du monde, il choisit un autre Joseph dont le premier n'avait été que la figure. Dieu le fit Seigneur et Prince de sa maison et de sa propriété ; il le constitua gardien de ses principaux trésors. En effet, il eut pour épouse Marie, la Vierge Immaculée, de laquelle naquit, par l'opération du Saint-Esprit, notre Seigneur Jésus-Christ, qui voulut bien être regardé par les hommes comme fils de Joseph, auquel il fut soumis. Et ainsi, non seulement Joseph vit Celui que tant de rois et de prophètes auraient voulu voir, mais, de plus, il conversa avec lui, le pressa sur son cœur avec toute la tendresse paternelle et lui prodigua ses embrassements ; il nourrit en outre avec le plus grand soin Celui que le peuple fidèle devait recevoir, comme le pain descendu du Ciel, pour obtenir la vie éternelle. Or, à cause de cette sublime dignité que Dieu a conférée à ce serviteur très fidèle, l'Église a toujours comblé de louanges et d'honneurs souverains, après la Vierge Mère de Dieu, son bienheureux époux saint Joseph, et elle a même imploré son intercession dans les moments difficiles. Aussi, vu qu'en ces temps pervers l'Église, attaquée de toutes parts par ses ennemis, se sent opprimée par les plus graves calamités, à tel point que les impies ont cru que les portes de l'enfer prévaudraient enfin contre elle, les vénérables Évêques de l'univers entier ont présenté au Souverain Pontife leurs prières et celles des fidèles confiés à leurs soins, pour demander

qu'on voulût bien établir saint Joseph patron de l'Église catholique. Ces demandes ayant été renouvelées avec plus d'instance encore dans le saint Concile Œcuménique du Vatican, notre très saint Père le Pape Pie IX, déterminé par la déplorable condition présente des choses à placer sous la protection toute-puissante du patriarche saint Joseph lui-même et tous les fidèles, a bien voulu exaucer le vœu des Évêques, en le proclamant solennellement PATRON DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE ; il a ordonné, en conséquence, que sa fête, qui a lieu le dix-neuf mars, soit célébrée dorénavant avec rite double de première classe, mais sans Octave, à cause du Carême. Il a de plus décidé que cette déclaration soit rendue publique par le présent décret de la Sacrée Congrégation des Rites, en ce jour consacré à la Vierge Immaculée, Mère de Dieu et épouse du très chaste saint Joseph.

Toutes choses contraires nonobstant.

8 décembre 1870.

C., Évêque d'Ostie et de Velletri.
Card. Patrizi, Préfet de la S. C. R.
D. Bartolini, Secrét. de la S. C. R.

NOUVELLES DIVERSES

La fête de l'Immaculée Conception a été célébrée avec grande solennité dans notre chapelle de la rue Saint-Pétersbourg, à Paris. S. Em. le Cardinal Guibert nous a fait, comme les années précédentes, l'honneur de dire la messe et de partager notre dîner de famille. Le quartier, habitué maintenant à cette visite annuelle, était en fête, et la messe de communion a été on ne peut plus édifiante. Son Eminence a adressé à l'auditoire quelques avis pleins de piété et aussi d'autorité sur le support qu'il faut faire des méchants; Elle a commenté ces deux pensées de saint Augustin : Dieu laisse les méchants au milieu des justes pour leur donner le temps de se convertir et aussi pour exercer la patience des bons. « Supportez les méchants et priez pour eux; soyez patients comme Dieu et n'exercez la patience de personne, » a ajouté avec beaucoup d'esprit le vénérable cardinal.

Les convives invités à notre dîner de communauté étaient : MM. Lagarde, vicaire général, et Reulet, chanoine; Gayrard, curé de Saint-Louis d'Antin, notre paroisse, et le R. P. de Gabriac, recteur de la magnifique école Saint-Ignace, rue de Madrid, dans le voisinage de notre maison.

Les 20, 21 et 22 février, les exercices de l'Adoration perpétuelle ont eu lieu dans cette même chapelle de la rue Saint-Pétersbourg. Le triduum a été prêché par le R. P. Rey, qui a, deux fois par jour, commenté avec beaucoup de talent cette parole de Notre-Seigneur :

Ego sum via, veritas et vita. Mgr Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur de S. Em. le Cardinal Archevêque de Paris, nous a fait l'honneur de visiter notre chapelle et d'y dire la messe le dernier jour. Comme au jour de l'Immaculée Conception, tous les fidèles qui remplissaient la chapelle se sont approchés de la sainte table. Mgr de Larisse leur a adressé une courte homélie empreinte de la plus exquise piété ; avant de se retirer, Sa Grandeur a voulu visiter l'emplacement de la future chapelle et les constructions de la maison nouvelle. Le passage de ce saint pontife a embaumé nos âmes d'un parfum de piété. Le soir a eu lieu la clôture solennelle des exercices de l'Adoration. Des chants fort beaux, exécutés par des artistes et une belle illumination préparée par nos Frères convers, ont ajouté à l'éclat de la cérémonie.

Le R. P. Antoine, Provincial du Canada, après avoir fait un séjour de quelques semaines à Rome, s'est embarqué le 6 février, à Liverpool, pour revenir à son poste. Quelques semaines après, Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa, que le révérend Père avait accompagné dans son voyage, rentrait en France et, après une courte halte dans notre maison de Paris, partait pour Liverpool, où il a dû s'embarquer le 27 février pour l'Amérique.

Les journaux de Ceylan donnent de longs détails sur la magnifique réception qui a été faite au R. P. Soullier, visiteur du vicariat, à son arrivée à Jaffna. Ces documents, arrivés trop tard pour être insérés dans ce numéro des Annales, trouveront plus tard leur place dans notre publication.

Des omissions et des erreurs typographiques involontaires ont été faites dans le dernier numéro. Nous nous contenterons d'en signaler quelques-unes sous forme d'*errata*. Dans le compte rendu de la retraite de la maison

de Paris, le nom du R. P. Tatin, supérieur du scolasticat d'Autun, a été oublié dans la liste des retraitants. Dans le rapport de Saint-Andelain, on a écrit ainsi le nom d'un père missionnaire : le *R. P. Gérard ;* c'est Girard qu'il faut lire. Dans l'extrait de la circulaire de Mgr de Nevers on a écrit : *à la suite du synode de* 1876 ; c'est 1878 qu'il faut lire.

Dans la lettre de Léon XIII à Mgr Bonjean, à la septième ligne, on a écrit : *ergo vos ;* c'est *ergà vos* qu'il faut lire.

Nous profitons de cette circonstance pour prier les correspondants des Annales d'écrire toujours très-lisiblement les noms propres et les noms de villes et de pays, et d'écrire les chiffres sans abréviation et en toutes lettres. Les lecteurs et les correspondants comprendront facilement que, dans une publication qui tient beaucoup de la nature du journal dans sa composition matérielle, il est impossible que quelques erreurs typographiques ne se glissent pas de temps en temps. Nous les prions de faciliter le travail de la rédaction et d'excuser l'imperfection de quelques détails.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 66. — Juin 1879.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

CEYLAN.

PÈLERINAGE DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER A GOA.
RÉCIT DU R. P. BOISSEAU.

Jaffna, 12 mars 1879.

Mon très révérend Père,

L'Inde catholique possède un trésor précieux dont elle est justement fière : c'est le corps du grand apôtre de l'Est, saint François-Xavier, miraculeusement conservé intact à Goa depuis plus de trois siècles.

Or, pendant que sur tous les points du globe les masses, inquiètes de l'avenir, se sentent instinctivement poussées vers les sanctuaires célèbres pour obtenir d'en haut les miséricordes et les grâces plus que jamais nécessaires, l'Inde aussi a senti le besoin, au milieu de ses calamités récentes, d'aller implorer aide et protection près de son glorieux apôtre.

Cédant aux vœux exprimés de toutes parts et sur les instances du pieux Archevêque qui occupe actuellement le siège métropolitain de Goa, le gouvernement de Portugal avait bien voulu autoriser une nouvelle exposition solennelle du saint corps à la vénération des fidèles. Cette cérémonie, qui ne se reproduit qu'à de rares intervalles, avait été fixée au 3 décembre 1878. L'occasion était belle pour un évêque missionnaire d'aller satisfaire sa dévotion et implorer pour les siens une participation nouvelle à cet esprit apostolique dont débordait le cœur de saint François Xavier. Ce motif de piété, joint à d'autres considérations se rattachant aux intérêts du vicariat, déterminèrent S. Gr. Mgr Bonjean à se rendre aux pressantes invitations du digne Archevêque, à celles non moins pressantes de Mgr Meurin, vicaire apostolique de Bombay, et ainsi fut résolu ce long et intéressant pèlerinage.

Conformément aux désirs que vous avez bien voulu faire exprimer à l'heureux compagnon de voyage de Sa Grandeur, je tenterai, mon très révérend Père, de vous faire un récit abrégé et de vous signaler quelques-unes des belles et grandes choses qu'il nous a été donné d'admirer durant ce long trajet. Puissent ces lignes vous être agréables et intéresser les membres de notre chère Congrégation!

Le mardi soir 22 octobre, Monseigneur et moi, accompagnés du frère Murphy, qui allait passer quelques semaines à Kornegala pour sa santé, prîmes congé de la communauté de Jaffna, et le lendemain nous montions à bord du *Madura*, superbe steamer de la Compagnie indo-britannique, qui devait nous transporter à Colombo. Après avoir longé la côte est de Ceylan et relâché un jour à Pointe-de-Galles pour dire un dernier adieu à l'excellente dame Collin, qui, après avoir fait au vicariat le don généreux de deux de ses fils, allait regagner la France,

nous arrivâmes heureusement à Colombo le dimanche matin 27 octobre, à temps pour offrir le saint sacrifice de la messe.

Notre séjour dans la capitale fut court. Dès le lendemain, nous prenions le chemin de fer et nous arrivions vers midi à Kornegala, où Sa Grandeur se proposait de passer les quelques jours qui devaient précéder notre départ pour l'Inde.

L'aimable hospitalité du R. P. Duffo, le plaisir de revoir plusieurs de nos Pères et Sœurs et d'admirer les développements que prennent, d'année en année, les orphelinats, écoles et autres œuvres de cette intéressante mission, nous firent paraître trop rapides les quelques jours que nous passâmes ainsi en famille.

Nous devions nous embarquer pour l'Inde par le steamer du 8 novembre ; mais, trompés par un ami trop officieux qui s'était engagé à nous informer à temps du départ du bateau, nous eûmes en revenant le 9 de Kornegala à Colombo la déception d'apprendre que le steamer était parti la veille et que nous avions désormais à subir une longue semaine d'attente. Il fallut en prendre notre parti le plus philosophiquement possible. Du reste, l'hospitalité toute cordiale des révérends Pères Sylvestrins, contribua notablement à nous faire accepter ce mécompte avec résignation.

Nous profitâmes de notre séjour forcé dans la capitale de Ceylan pour en visiter les principaux monuments. Ainsi nous pûmes aller voir tour à tour les belles institutions de la mission, le couvent des Sœurs du Bon-Pasteur, que l'on vient récemment de doter d'une jolie chapelle gothique, l'école des Frères de la doctrine chrétienne, les principales églises de la ville, et, entre autres, la nouvelle cathédrale, dont le style et les belles proportions feront, une fois finie, l'un des plus beaux orne-

ments de Colombo. Nous visitâmes en outre le Musée, l'hospice des aliénés, l'hôpital civil et plusieurs des gracieuses villas qui bordent les avenues conduisant aux jardins de cannelle. Chacune de nos courses nous fit apprécier davantage les développements que prend de jour en jour cette ville florissante. Monseigneur voulut profiter aussi de l'occasion pour aller rendre visite aux principaux membres de notre gouvernement. S. Exc. sir Longden, gouverneur de la colonie, fit à Sa Grandeur l'accueil le plus gracieux et nous invita même à dîner. Ainsi s'écoulèrent les jours d'attente. Enfin, le dimanche soir 19 novembre, nous nous rendîmes à bord du *Goa*, autre magnifique vapeur en partance pour Tutucorin.

Notre arrivée sur le sol de l'Inde fut signalée par une ovation, présage heureux de l'accueil qui attendait partout Sa Grandeur. Des amis avaient eu l'attention d'annoncer par télégramme le départ de Monseigneur pour Tutucorin. Aussi, à peine notre steamer avait-il jeté l'ancre, que nous vîmes approcher une barque richement pavoisée, envoyée par les chrétiens pour recevoir Sa Grandeur et la conduire au rivage. Nous mîmes pied à terre au bruit des hurrahs enthousiastes de tous ces braves Paravers, dignes enfants de saint François-Xavier. Monseigneur monta dans un riche palanquin préparé pour lui, et je fus installé dans une voiture en compagnie d'un père jésuite. Nous nous mîmes ainsi en marche vers le presbytère. La foule nombreuse qui nous faisait cortège, la musique jouant l'air *Partant pour la Syrie,* le bruit des boîtes, les bannières flottant au vent, tout contribuait à donner au parcours, du rivage à l'église de la mission, l'aspect d'une marche triomphale. Les vingt-quatre heures que nous passâmes à Tutucorin dans la résidence des révérends Pères jésuites, furent consacrées à visiter la belle église à trois nefs où l'on conserve le corps de

saint Fidèle, puis le couvent et la jolie chapelle gothique des sœurs de Marie Réparatrice; enfin, la maison de retraite où un des Pères jésuites donne avec des fruits merveilleux, aux personnes qui le désirent, les exercices de saint Ignace.

Le 20, vers midi, après avoir pris congé de nos aimables hôtes et de tous les bons Paravers, qui, avec le même cérémonial que la veille nous escortèrent jusqu'à la gare, nous montâmes en chemin de fer pour Poona, où Mgr Meurin avait promis de venir recevoir Sa Grandeur.

L'Inde d'aujourd'hui offre des facilités de communications qu'elle était loin de posséder il y a vingt ans. Les principales villes sont maintenant reliées par un réseau de lignes ferrées qui abrègent les distances et offrent aux voyageurs tout le confort désirable. Pendant le rapide trajet d'environ 1 500 milles qui séparent Tutucorin de Poona, beaucoup des sites pittoresques et des lieux célèbres dans l'histoire des Indes passèrent sous nos yeux. Emportés sur les ailes de la vapeur, nous ne pûmes que jeter un coup d'œil rapide sur la ville de Madura, l'une des plus pittoresques cités de l'Inde par ses pagodes gigantesques, et admirer en passant Trichinopoly et les fertiles campagnes qu'arrose la rivière Cavery, immortalisée par les chants de Beschi; enfin, les chaînes non interrompues de montagnes qui surgissent de plaines immenses, tantôt riantes comme le beau ciel de l'Inde, et tantôt âpres et dénudées comme les déserts. Un spectacle seul est de nature à attrister les regards du Missionnaire catholique, c'est la vitalité du paganisme qu'attestent à chaque pas les temples superbes élevés aux faux dieux et l'horrible trident que portent au front les adorateurs de Vichnou, et par contre le nombre réduit des catholiques qui, dans le nord de l'Inde surtout, représentent la goutte d'eau perdue dans l'Océan.

Après avoir traversé le sud de l'Inde, une partie de la présidence de Madras, les États du Nyzam d'Hyderabad et l'est de la présidence de Bombay, nous arrivâmes heureusement à Poona le dimanche matin 24 novembre. Là, Mgr Meurin attendait Sa Grandeur, qu'il accueillit avec cette affection profonde qui unit deux cœurs battant à l'unisson.

Entre ces deux prélats se remarquent en effet plusieurs traits de ressemblance : même dévouement au Saint-Siège, même ardeur dans les luttes contre l'hérésie, même zèle et mêmes conceptions vastes pour l'accroissement de notre sainte religion. Aussi une amitié des plus intimes les a-t-elle réunis, et c'était un spectacle touchant de voir les mutuels témoignages d'affection et d'estime que se donnaient ces deux champions de la vérité.

Avec la grâce qui le caractérise, Mgr Meurin s'empressa de faire à Sa Grandeur les honneurs de sa ville. Notre première visite fut à la belle église de saint Patrick, dont nous admirâmes la nef élancée, le riche autel de granit peint, le tabernacle et l'exposition en boiseries artistement sculptées. Dans la soirée, après nous avoir fait visiter l'école anglaise des garçons, dirigée par les révérends Pères Jésuites, Mgr Meurin nous conduisit au magnifique couvent des Sœurs de Jésus et de Marie, qui tiennent à Poona un beau pensionnat d'environ cent jeunes filles européennes et cinquante externes. Là, une réception solennelle avec musique, pièce, cantate et compliment fut faite à Monseigneur. En somme, Poona est une très belle ville d'environ 150 000 habitants; sa température, rafraîchie par les hautes montagnes qui l'entourent, en a fait le rendez-vous du grand monde de Bombay durant les mois de chaleur. Le quartier européen surtout, avec les jolies villas, jardins anglais et riches avenues qui

l'avoisinent, donnent à cette ville un aspect vraiment aristocratique.

Nous fûmes coucher à Kirkee, charmante résidence d'un chapelain militaire et distante de Poona d'environ 3 ou 4 milles; puis, le lendemain au matin, nous prîmes tous ensemble le chemin de fer pour nous rendre à Bombay. Le trajet de 120 milles qui sépare ces deux cités est des plus pittoresques. Le train descend par une pente de 1 pied sur 30 et même 27, de la crête des montagnes dans la vallée de Bombay. La majestueuse grandeur du paysage, la multiplicité des tunnels, les gigantesques proportions des viaducs, suspendus sur des abîmes et courant d'un flanc de la montagne à l'autre, tout concourt à faire naître dans le cœur du voyageur un sentiment d'admiration mêlé de terreur. A la tombée de la nuit et à la lueur des milliers de becs de gaz qui illuminent ses palais, nous entrâmes dans la grande Babylone de l'Est, dans la cité reine des Indes.

Avant de poursuivre le récit de notre pèlerinage vers Goa, je vous prierai de faire halte un moment dans cette cité superbe pour y admirer avec nous quelques-unes des merveilles qu'elle renferme.

Bombay dépasse en splendeur tout ce que la renommée nous en avait appris. Cette ville opulente, où s'agitent plus de 700 000 habitants, peut, par son commerce, la magnificence de ses monuments et la beauté de son port, comparable, dit-on, à la baie de Naples, soutenir le parallèle avec les plus belles villes d'Europe. Bombay est le rendez-vous de tous les peuples de l'Asie : Européens, Musulmans, Juifs, Parsees, Marattes, etc., s'y rencontrent pêle-mêle. Costumes orientaux des plus variés, riches équipages, langages de toutes sortes, frappent à la fois l'œil et l'oreille des visiteurs. La plupart des édifices sont de trois à quatre étages. Les collèges de l'Université, la

bibliothèque avec sa tour gigantesque, le secrétariat, l'hôtel de la marine, les offices des télégraphes et des postes, le collège Saint-Xavier, sans mentionner une foule d'autres édifices publics, ne sont rien moins que des palais. En un mot, l'on peut dire que Bombay unit le raffinement et les splendeurs de la civilisation moderne au luxe et à la magnificence orientale. Mais, pour un Missionnaire, il y a quelque chose dans cette ville de plus intéressant encore que toutes ces merveilles de l'art et de la richesse, je veux parler des superbes institutions catholiques que voulut bien nous faire visiter minutieusement Mgr Meurin. Je n'essayerai point de vous les décrire en détail, une simple nomenclature suffira pour vous faire apprécier l'état avancé de la mission à cet endroit.

Notre première visite fut au bel orphelinat de garçons européens, à Byculla, lequel compte environ deux cent soixante-dix-huit pensionnaires et cinquante-deux externes, puis à la crèche destinée à recevoir les enfants orphelins ou abandonnés, de descendance européenne et eurasienne; les religieuses dites *Filles de la Croix* ont charge de cette intéressante institution. Le lendemain, Sa Grandeur nous conduisit aux deux autres magnifiques orphelinats indigènes de Bandora, dans l'île de Salsette: l'un, de garçons, tenu par les Pères Jésuites, compte environ cent quatre-vingts élèves; l'autre, dirigé par les Filles de la Croix, renferme à peu près cent enfants. Au retour de cette belle promenade, nous visitâmes le grand pensionnat de Parel, où, sous la direction des religieuses de Jésus et de Marie, plus de cent élèves européennes reçoivent une haute éducation; enfin, l'œuvre des veuves et l'école externe de Mazagon. Toutes ces institutions, pourvues d'un nombreux personnel enseignant, se composent de vastes et magnifiques édifices à trois et quatre étages. Mais, que vous dirai-je du fameux collège Saint-

Xavier? Cet établissement est une des merveilles de Bombay; somptueux édifice à quatre étages, sept cents élèves se préparant au baccalauréat, vingt-trois professeurs jésuites réputés pour leur savoir et aidés de cinq maîtres séculiers, tout est là sur le plus grand pied et fait le plus grand honneur à la mission catholique et au vicaire apostolique de Bombay. Je ne vous dirai rien des magnifiques presses de la mission, au nombre de huit, dont deux à la mécanique, et d'où sortent avec de nombreuses brochures, la célèbre *Pastoral Gazette* de Bombay en latin, l'*India-Catholica* en portugais, et le *Bombay-Examiner* en anglais. Pour terminer cet exposé des institutions catholiques de Bombay, j'ajouterai que depuis l'année 1868 Mgr Meurin a réuni et dépensé en constructions de ce genre la somme énorme de 500000 roupies, soit 1 250000 francs. Ce chiffre, mieux que tout ce que je pourrais dire, prouve le zèle et l'habileté de l'infatigable évêque de Bombay. La veille de notre départ pour Goa fut consacrée à une autre excursion pleine d'intérêt : aux fameuses caves d'Éléphanta. La montagne qui recèle ces excavations gigantesques, borne l'extrémité est de la baie servant de port. Un *steam-launch* nous transporta rapidement au pied de cette montagne que nous escaladâmes par un escalier fabriqué dans le roc. Dans le flanc de la montagne on a creusé une vaste salle dont la voûte est supportée par d'énormes piliers monolithes magnifiquement sculptés. Au fond de cette première salle d'entrée, l'on aperçoit un groupe fort bien conservé de la *Trimourty :* les trois bustes de Brahma, Vichnou et Siva sont ciselés dans le roc. Deux autres salles spacieuses, qui servent comme d'ailes à celle du centre, ont les parois chargées de sculptures et de groupes de dieux et de déesses représentant les principaux épisodes de la mythologie hindoue. Le travail de ces

diverses sculptures est généralement d'un fini remarquable. Notre aimable cicerone, Mgr Meurin, voulut bien nous expliquer en détail le sens des groupes divers de ce temple fameux, véritable tableau de la théogonie indienne. Ainsi furent employés les jours trop rapides que nous passâmes à Bombay. Le 29 novembre, vers dix heures du matin, en compagnie de NN. SS. Meurin, Bonjean, et Barbero, vicaire apostolique d'Hyderabad, arrivé de la veille, des vicaires généraux de Madras et de Bombay, d'un nombre considérable de prêtres étrangers et d'ecclésiastiques de la juridiction de Goa, et d'environ cinq cents pèlerins laïques, nous nous embarquâmes pour Goa à bord du steamer l'*Alabama*, frété exclusivement pour le transport des pèlerins ; un beau tableau de saint François-Xavier, exposé sur la dunette, indiquait le but de notre voyage. Après vingt-quatre heures d'une traversée des plus heureuses nous entrions le 30, vers onze heures du matin, dans le port de *Pangim* ou *Nouveau-Goa*. A peine avions-nous jeté l'ancre que le yacht du gouverneur, monté par quatorze vigoureux rameurs en uniforme, venait recevoir les prélats et leur suite et nous transportait au vieux Goa, terme de notre pèlerinage, distant d'environ 8 milles de Pangim, à l'extrémité est de la baie qui sépare l'ancien du nouveau Goa. A midi, nous foulions le sol de l'ancienne capitale des Indes portugaises et nous y recevions l'accueil le plus empressé de Sa Grâce D. Ayres d'Ornellas e Vasconcellos, Archevêque de Goa et Primat des Indes.

Avant de procéder à la description des fêtes de l'exposition, je crois bon de donner ici un rapide crayon de l'état actuel du vieux Goa.

Hélas ! en entrant dans cette cité déchue, les lamentations de Jérémie se présentent involontairement à l'esprit ; comme de la Jérusalem des Juifs, on peut redire de

Goa : *Facta est quasi vidua Domina Gentium : ... Egressus est omnis decor ejus.* La superbe Goa des anciens jours, la capitale du florissant empire portugais dans l'est n'est plus aujourd'hui que l'ombre d'un grand nom. Des 60 000 habitants qui en occupaient jadis les opulents palais, il ne reste plus à l'heure présente qu'environ 60 misérables qui végètent : *Sedet sola civitas.* Des ruines et des broussailles, voilà ce qui reste des superbes monuments de l'ancienne Goa.

Le silence, le deuil et la solitude planent sur cette cité autrefois populeuse et riche. Plusieurs causes ont amené cette décadence : d'abord l'affaiblissement de la puissance portugaise aux Indes, puis une peste affreuse qui décima une partie de la population et força l'autre à émigrer ; enfin et surtout l'abolition des ordres religieux et l'ostracisme décrété contre eux par l'infâme Pombal ; avec ces religieux zélés qui faisaient le plus bel ornement de l'Inde, s'éclipsèrent la gloire et la fortune du Portugal.

J'ai dit que de Goa il ne reste que des ruines, je me trompe : comme souvenir attestant sa piété antique et sa grandeur passée, restent encore debout quatre ou cinq temples superbes et autant de couvents grandioses des religieux qui jadis les desservaient. Tout Goa d'aujourd'hui est là ; cela disparu, il n'en reste rien. Voici la nomenclature de ces églises : d'abord la noble cathédrale, dédiée à sainte Catherine, bâtie en 1512, avec ses quatorze magnifiques chapelles latérales et sa croix miraculeuse. Cette belle église est fort bien conservée et peut être rangée parmi les grands monuments d'architecture religieuse ; l'archevêché est attenant à cette cathédrale. Vient ensuite Saint-Gaétan, superbe église des Théatins, surmontée d'une coupole imitée de celle de Saint-Pierre à Rome ; cette église, riche d'architecture et de pein-

tures, est l'une des mieux conservées de Goa ; le couvent qui lui est contigu et les cloîtres sont de la plus grande magnificence. Puis la grande et belle église de Saint-François-d'Assise, riche aussi en dorures, sculptures et tableaux représentant la vie du saint patron ; à cette église est également annexé un vaste couvent en bon état de conservation ; plus loin, l'immense couvent de Sainte-Monique, quadrilatère à quatre étages et cour intérieure, pouvant abriter de trois cents à quatre cents religieuses. Des églises des Dominicains et des Frères de Saint-Jean de Dieu, du fameux collège de Santa-Fé, il ne reste plus que quelques pans de murailles mutilées par le temps. Enfin vient la célèbre église du Bom-Jésus, centre principal d'attraction pour les pèlerins, et dans laquelle on conserve le corps de saint François-Xavier ; attenant à ce bel édifice se trouve la maison professe des Pères Jésuites, bâtie en 1586.

Cette ancienne église de la Compagnie est dédiée à l'Enfant-Jésus, d'où elle a pris le nom de Bom-Jésus. Les proportions en sont majestueuses ; le premier objet qui frappe en entrant est une statue colossale de saint Ignace en habits sacerdotaux, dominant le maître-autel. Ses yeux élevés vers le ciel et sa pose respirant le mépris des choses terrestres, rappellent la célèbre exclamation du grand saint : « Oh ! que la terre est vile quand je contemple le ciel ! ». Du côté de l'épître se trouve la chapelle de Saint-François-Xavier, décorée de trente-deux peintures représentant les évènements les plus mémorables de la vie du grand apôtre, et le superbe mausolée offert par le grand-duc de Toscane. Ce monument est tout entier de marbre et de jaspe ; l'entablement est supporté par quatre anges magnifiquement sculptés. Au deuxième degré, on a représenté sur les quatre faces en bas-reliefs de bronze, ici saint François-Xavier baptisant,

là prêchant, plus loin fuyant les flèches des tribus sauvages de Moro, enfin expirant dans l'île de Sancian. La châsse, en bois de sandal, recouverte d'étoffes précieuses, repose au sommet du troisième gradin, sous un magnifique dôme d'argent ciselé, à vitraux de cristal et surmonté d'une croix. Les églises et couvents dont je viens de parler sont fort rapprochés les uns des autres et renfermés dans un périmètre très restreint.

A notre arrivée à Goa, tous ces monuments venaient de dépouiller leur manteau de deuil pour revêtir une blanche parure de fête. Depuis plusieurs mois, sous l'action énergique de l'Archevêque, maçons, charpentiers et ouvriers divers rivalisaient d'activité pour badigeonner, déblayer les ruines, réparer les routes, arracher les broussailles envahissantes et élever, pour la commodité des pèlerins, des hôtels provisoires, bazars et baraques de tous genres. Cette activité, jointe au mouvement des pèlerins qui de toutes parts commençaient à affluer, semblait avoir inoculé une vie nouvelle à ces ruines et faire revivre un moment le souvenir du passé.

Les trois jours qui précédèrent l'exposition, nous eûmes l'ineffable bonheur de célébrer le saint sacrifice de la messe au mausolée de saint François-Xavier, devant la châsse encore fermée qu'on avait descendue du monument. Vous comprendrez mieux que je ne saurais le dire les sentiments qui envahirent en ce moment-là l'âme du Missionnaire.

Comme on le sait, saint François-Xavier, l'apôtre des Indes et du Japon, mourut le 3 décembre 1552, dans l'île de Sancian, à la porte de la Chine, où son zèle brûlait de porter les lumières de l'Évangile. Son corps fut aussitôt déposé dans un cercueil rempli de chaux vive, dans le dessein d'accélérer la décomposition et de pouvoir transporter les ossements à Malacca. Le 17 février 1553, plus

de deux mois après sa mort, en ouvrant la bière, on trouva le saint corps intact, et une incision ayant été faite à la jambe, on en vit sortir du sang en abondance. Le même prodige se renouvela le 23 mars de la même année. Transporté à Malacca, le corps fut déposé dans un caveau humide. En août de l'année suivante, malgré ces diverses causes de décomposition, le corps fut trouvé aussi intact qu'avant et exhalant une odeur suave. Transporté à Goa, il fut déposé le 15 mars 1554 dans l'église de Saint-Paul, dont il ne reste aujourd'hui que la façade ; de là il fut transféré, en 1560, à la chapelle de Saint-Thomas, au collège de Saint-Paul. Le 3 novembre 1614, par ordre du pape Paul V, le bras droit fut coupé et transporté à Rome, où on le conserve dans l'église du Gesu. En 1655, le corps fut définitivement déposé dans la chapelle de l'église du Bom-Jésus, dont je vous ai parlé précédemment. Depuis cette dernière translation, le saint corps n'a été exposé que trois fois à la vénération des fidèles : la première fois du 9 au 12 février 1782, la seconde du 3 décembre 1859 au 8 janvier 1860, et enfin du 3 décembre 1878 au 6 janvier 1879.

Ce jour si désiré du 3 décembre, désigné pour la troisième exposition des reliques, arriva enfin. Dès l'aurore, toutes les cloches des églises jetaient au loin leurs joyeuses volées et conviaient les fidèles à la grande solennité. D'après le programme, distribué par les soins de l'Archevêque, la procession devait se rendre de la cathédrale à l'église du Bom-Jésus, en traversant la place de *Consello governativo*. A sept heures, le chapitre de la cathédrale recevait le gouverneur et le conduisit au siège d'honneur préparé à la balustrade du chœur ; peu après arrivèrent processionnellement de l'archevêché les prélats, qui se revêtirent de leurs ornements pontificaux. Quand tout fut prêt, le cortège se mit en marche au chant

des litanies, dans l'ordre suivant : en tête les diverses confraternités de l'archidiocèse, précédées de leurs bannières respectives ; les élèves du séminaire de Goa ; le clergé ; le chapitre de la cathédrale ; les trois évêques étrangers, en chapes et en mitres, accompagnés chacun de deux chapelains ; et enfin l'archevêque, assisté de deux chanoines et suivi du nouveau gouverneur, Almeida d'Albukerque, et des autorités civiles et militaires de Goa, entre deux haies de pèlerins, dont le nombre a été évalué à quinze mille.

Arrivés au Bom-Jésus, le psaume *Laudate Dominum omnes gentes* et l'hymne *Iste confessor* furent tour à tour chantés ; puis le cortège se rendit au mausolée. L'Archevêque ayant terminé l'oraison du saint, six chanoines prirent la châsse sur leurs épaules, et au chant du *Te Deum* nous nous dirigeâmes processionnellement vers le chœur, où, sous un riche catafalque d'or et azur, fut déposé le cercueil toujours fermé du saint.

L'Archevêque commença ensuite une messe solennelle en musique ; après le premier évangile, le vicaire général de Goa prononça en portugais le panégyrique de saint François-Xavier ; à l'issue de la messe et après que la bénédiction papale eut été donnée, l'Archevêque, les Évêques et leurs chapelains, suivis du gouverneur, se groupèrent autour du catafalque ; les encensements d'usage faits et le chant des versets et oraisons de la fête achevé, Sa Grâce procéda à l'ouverture de la châsse. Ce fut un moment solennel et imposant pour l'assemblée quand on vit l'Archevêque, aidé des trois Évêques présents, soulever le couvercle et enlever les étoffes qui, jusque-là, nous dérobaient la vue des restes miraculeusement préservés du grand apôtre des Indes. Longtemps nos yeux restèrent fixés sur ces dépouilles que la mort n'a pu anéantir. Nos cœurs battaient d'émotion et de

bonheur en contemplant cette tête, cette main et ces pieds vénérés, seules parties que laisse à découvert la riche chasuble brodée d'or et de pierreries qui revêt le saint corps. Il nous était donné de voir cette bouche d'apôtre qui annonça la bonne nouvelle à tant de païens... Nos lèvres se collèrent avec un sentiment indicible de joie et de respect sur les pieds de celui qui porta en tant de lieux le flambeau de la foi. Ce furent là des instants de bonheur dont le souvenir ne s'effacera jamais de nos mémoires.

Dans la soirée, le bon et aimable Archevêque voulut bien de nouveau conduire les Évêques et leur suite au saint tombeau pour, à loisir et loin du tumulte de la foule, qu'on avait fait sortir, nous offrir le moyen de satisfaire nos dévotions privées, prier pour tous ceux qui nous sont chers, et examiner en détail l'état actuel de préservation du saint corps.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les heureux représentants de la Congrégation, en cette circonstance solennelle, eurent pour vous, bien-aimé Père, et pour tous les enfants de votre grande famille, un souvenir spécial. Nous priâmes pour l'accroissement toujours plus grand des vertus religieuses et de l'esprit apostolique parmi nous; puissent ces prières déposées aux pieds du grand missionnaire être exaucées! Voici la description, aussi exacte que possible, de l'état dans lequel se trouve le saint corps. Comme je l'ai dit, les restes de saint François-Xavier reposent dans une riche châsse en bois de sandal; la tête est appuyée sur un coussin de velours rouge et un peu élevée, la main gauche repose sur la poitrine, le pied droit est complet et intact : le talon, la plante du pied, les doigts et les ongles, les muscles et tendons, tout est visible et bien préservé, quoique durci et d'une couleur brunie. Le pied gauche est un peu endommagé :

un doigt manque, un second pend, brisé. La main gauche laisse aussi apercevoir, dans un parfait état de préservation, les muscles, sous une peau affectant la couleur et la cohésion du parchemin. La joue droite, l'extrémité du nez ont éprouvé quelque dommage, les yeux sont enfoncés, les lèvres rétrécies ; néanmoins tout y est, tout se tient. Quoique dénudé, le crâne est encore couvert d'une peau couleur bronzée. Au dire du docteur, la poitrine et l'abdomen sont intacts. Or, en considérant les principes puissants de décomposition auxquels a été soumis le corps de saint François-Xavier, il y a évidemment dans la préservation telle que nous en avons été témoin un miracle de premier ordre et qu'aucun savant ne saurait expliquer par des causes naturelles.

Durant les quatre autres jours que se prolongea notre séjour à Goa, plusieurs fois encore nous eûmes le bonheur de renouveler nos visites et nos prières près de ces restes vénérés.

Durant ces jours d'exposition et depuis, on a signalé plusieurs guérisons extraordinaires opérées au saint tombeau ; néanmoins, jusqu'à ce que l'autorité ecclésiastique se soit prononcée, il est de mon devoir d'être discret à cet endroit.

Enfin, le 8 décembre, fête de notre Congrégation, nous disions adieu à Goa et nous nous arrachions au tombeau de saint François-Xavier et à l'hospitalité affectueuse du digne Archevêque dont le souvenir nous rendra la mémoire de Goa à jamais chère. Nous reprîmes *l'Alabama*, et nous étions de retour le lendemain, vers onze heures, à Bombay. Le 10, au soir, nous assistâmes à la distribution solennelle des prix au collège Saint-Xavier, fête charmante qui couronna magnifiquement notre séjour dans la grande cité. Le 11, après avoir pris congé de notre aimable hôte Mgr Meurin et de ses excellents Pères,

nous remontions en chemin de fer, et le 13, à six heures du matin, nous arrivions à Madras, où un autre bon et vénérable prélat, Mgr Fennelly, nous prodigua les plus aimables attentions. Les douze heures que nous passâmes dans cette ville, la troisième de l'Inde en importance, furent consacrées à visiter les principales institutions de la mission; le nombreux établissement des religieuses irlandaises de la Présentation, qui compte plus de deux cents filles européennes et créoles; l'école des garçons, tenue par six Frères de Saint-Patrick; le couvent et l'école des Sœurs indigènes de Pondichéry; enfin, nous voulûmes visiter en détail les monuments les plus remarquables de cette grande ville, qui compte environ 400 000 habitants.

A cinq heures et demie du soir, Monseigneur et moi, nous nous remettions en route pour la ville de Coimbatore. Mgr Bardou, Vicaire apostolique, et tous les révérends Pères des missions étrangères qui desservent ce vicariat, nous accueillirent avec l'aimable simplicité qui les distingue. Durant les trois jours passés dans cette ville, qui n'offre rien de remarquable, notre vénérable hôte nous fit visiter sa nouvelle cathédrale, son séminaire, qui contient vingt et un aspirants à l'état ecclésiastique; l'école tenue par des Sœurs indigènes, à l'instar de celles de Pondichéry; les catéchuménats et orphelinats de la famine, etc. S. Gr. Mgr Bonjean eût vivement désiré aller faire une excursion aux montagnes des Nilguerries, premier théâtre de ses travaux dans l'Inde; mais nous avions hâte de rentrer à Jaffna et de nous trouver près du R. P. Visiteur. Il fallut donc faire ce sacrifice, et le 16, à deux heures après midi, nous reprîmes le chemin de fer pour Trichinopoly, où nous arrivâmes le lendemain et où nous fûmes reçus avec la plus affectueuse amabilité par Mgr Canoz, S. J., Vicaire apostolique

du Maduré et doyen d'âge des Evêques de l'Inde. Nous nous édifiâmes dans cette communauté modèle et nous profitâmes de notre séjour pour visiter cette ville, qui compte environ 100 000 habitants. Nous visitâmes le fameux temple païen de la montagne, d'où l'on a une vue splendide des plaines qu'arrose le Cavery. Mgr Canoz nous conduisit aussi à l'île de Séringam, formée par les deux rivières du Cavery et du Caléron. C'est un Eden pour la fertilité. Cette île renferme l'une des plus riches pagodes de l'Inde, surmontée de pyramides chargées de sculptures et d'allégories hindoues; c'est le boulevard du paganisme. Mais nous fûmes surtout intéressés par l'inspection des institutions que possède la mission : le séminaire ecclésiastique indigène; le couvent des Sœurs natives de Notre-Dame des Sept-Douleurs, récemment fondé par un Père Jésuite; le couvent des veuves de Sainte-Anne; l'orphelinat des garçons et surtout l'établissement immense et multiple dirigé par les Sœurs de Marie-Réparatrice; dans le vaste enclos se trouvent : le beau couvent des Sœurs européennes, un orphelinat de filles créoles, un orphelinat d'enfants natives, un hôpital pour les vieilles femmes infirmes, un catéchuménat pour l'instruction des personnes du sexe, une crèche pour les petits enfants et une filature de coton. La révérende Mère Provinciale, qui nous fit avec une grâce charmante les honneurs de son établissement, nous dit que dans l'enclos du couvent on cultivait et filait le coton, et qu'on tissait des toiles en quantité suffisante pour vêtir toutes les orphelines élevées dans l'institution.

Le 21 décembre, vers six heures et demie du matin, nous quittions Trichinopoly pour Négapatam, où nous arrivâmes à une heure et quart, après avoir traversé le fertile pays du Tanjaour, où, grâce aux canaux d'irrigation qui portent partout l'abondance, l'on voit se dérou-

ler de splendides rizières et une luxuriante végétation. A Mégapatam, nous reçûmes la même cordiale hospitalité des Pères Jésuites qui dirigent le beau collège de Saint-Joseph. Les deux monuments de Négapatam méritant mention sont : le collège, qui compte environ quatre cents élèves, dirigés par vingt et un professeurs, et la nouvelle église de Notre-Dame de Lourdes, magnifique édifice gothique en voie de construction.

Enfin, le 22 décembre, nous disions adieu au sol hospitalier de l'Inde, où nous avions goûté de si saintes joies, et nous rentrions le lendemain à Jaffna, sur un bateau voilier, après une absence de deux mois, bénissant Dieu et nos bons Anges de nous avoir ramenés sains et saufs.

Outre les profits spirituels que nous espérons avoir faits près du glorieux patron des missionnaires de l'Inde, ce voyage a eu encore pour résultat, en resserrant les liens d'amitié qui unissent l'Archevêque de Goa à Sa Grandeur, de donner un dernier coup au schisme Goanais à Ceylan, et de cimenter la bonne entente entre les deux juridictions; de nous mettre sous les yeux le beau et encourageant spectacle des vicariats et institutions catholiques travaillant à l'unisson au grand but de la propagation de l'Évangile dans ces contrées, et de recueillir de nos aînés dans la lice plusieurs observations utiles au succès du but analogue que nous poursuivons à Ceylan.

Aussi Monseigneur n'a-t-il, sous tous les rapports, qu'à se féliciter de ce beau voyage, et je m'estime heureux d'avoir reçu la mission de vous en faire le récit.

En vous renouvelant l'expression de mes sentiments les plus fidèles et mes vœux les plus ardents,

Je suis, mon très révérend et bien-aimé Père,

Votre très respectueux fils,

J. Boisseau, o. m. i.

Arrivée du R. P. Soullier a Jaffna.

Les journaux de Ceylan, tant protestants que catholiques, ont rendu compte à plusieurs reprises de la réception faite au R. P. Soullier, Visiteur du vicariat, et ont à ce propos rendu un hommage unanime au bien opéré dans l'île par le zèle de nos Pères. Nous recueillons ces témoignages, comme un monument de la reconnaissance des Ceylanais envers la Congrégation, qu'ils regardent comme leur mère et leur bienfaitrice ; nous nous bornerons à faire un choix dans les nombreux articles de journaux écrits à cette occasion.

Extrait du *Jaffna Catholic Guardian* du 11 janvier 1879.

Le R. P. Soullier, si impatiemment attendu à Jaffna en sa qualité de Visiteur général des missions et institutions que la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée possède à Ceylan, est arrivé ici samedi 4 janvier, à sept heures et demie du soir. Les catholiques de Jaffna ont rivalisé de zèle dans les marques de leur respect pour le représentant de cette Société religieuse qui, pendant les trente-deux dernières années, n'a cessé de rendre les plus signalés services à la cause de la religion dans le nord de Ceylan. Une tribune couverte, gracieusement ornée, avait été dressée à l'endroit du débarquement, et longtemps à l'avance une foule empressée débouchait de tous côtés et envahissait les abords de la douane. C'est que le steamer *Serendib* avait été annoncé pour le samedi matin ; mais ayant éprouvé un retard au détroit de Paremben, il ne put jeter l'ancre à Mandativo qu'à cinq heures de l'après-midi. Aussi, à mesure que la nuit approchait, le nombre des catholiques et de tous ceux que la curiosité attirait sur le quai allait-il toujours grossissant. Aussitôt

que le bateau est en vue, on tire le canon, les fifres et les tambours jouent, et la foule se précipite sur la tribune qui est littéralement envahie et comme prise d'assaut.

Le R. P. Visiteur fut reçu au débarquement par le R. P. Pulicani et plusieurs autres Pères de la mission ; Saverimutto Modliar (1) lui souhaita la bienvenue au nom des catholiques du vicariat, et M. James Nicholas, avocat indigène, lut en anglais l'adresse suivante, à laquelle le révérend Père répondit en français, le R. P. Flanagan servant d'interprète.

« Révérend Père,

« Nous, catholiques du district de Jaffna, venons avec le plus profond respect saluer en votre personne le représentant du T. R. P. Supérieur général de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée et vous souhaiter la bienvenue sur le sol de Jaffna.

« Nous considérons comme une inappréciable faveur de recevoir les soins spirituels des membres de votre Congrégation. Grâce à leurs efforts persévérants, des écoles ont été élevées dans chaque village du vicariat ; des orphelinats établis à Jaffna et à Kurunégala ; une institution fondée pour la formation d'un clergé indigène, qui a déjà produit deux Prêtres natifs ; un catéchuménat créé pour l'instruction des païens, et beaucoup d'autres œuvres, trop nombreuses pour être énumérées ici, entreprises pour travailler au salut des âmes.

« Enfin, nous avons le bonheur de voir dans votre présence au milieu de nous, mon révérend Père, la

(1) Ce mot *modliar* exprime l'emploi le plus élevé qu'un indigène puisse occuper à Ceylan. Saverimutto, qui en est très dignement investi, est un catholique de haute caste, très dévoué à la mission. Il est l'oncle de notre excellent Père Sandrasagra.

meilleure preuve du profond intérêt que votre noble Société ne cesse de prendre aux travaux de ses membres sur ce point éloigné du globe.

« Aussi désirons-nous offrir respectueusement au T. R. P. Supérieur général de votre Congrégation l'expression de notre profonde reconnaissance pour la grande faveur qu'il nous a faite de vouloir bien se souvenir de ses enfants de cette terre lointaine, et pour le choix si flatteur pour nous qu'il a fait de votre personne, mon révérend Père, pour s'enquérir de notre état et de nos besoins spirituels

« C'est aussi pour nous un devoir de reconnaissance de profiter de cette occasion pour témoigner de l'immense service que votre Société a rendu dans cette île à la cause de la religion et de la propagation de notre sainte foi ; à l'esprit de vrais Missionnaires qui anime tous ceux de ses membres qui nous sont envoyés ici de temps en temps ; au zèle, à l'énergie, au dévouement dont ils font preuve dans l'œuvre de l'évangélisation du peuple, et en particulier aux efforts assidus de notre bien-aimé Évêque Mgr Bonjean, et de son regretté prédécesseur Mgr Semeria en faveur de la cause sacrée et vitale de l'éducation catholique ; par là, ils ont assuré à nos enfants la conservation de l'héritage inestimable de la foi, qui dans ce pays-ci a si souvent fait naufrage, par suite des attractions et des avantages temporels qu'offrait jusqu'à présent l'éducation protestante.

« Nous saluons donc, mon révérend Père, votre visite à cette branche éloignée de la Congrégation, comme le signe certain qu'une nouvelle impulsion va être donnée à ces louables entreprises, dues aux efforts énergiques et placées sous le patronage spécial de votre noble Société. Et nous considérons comme un devoir sacré de vous offrir, à vous le représentant de

cette même Société, l'expression de l'éternelle reconnaissance des catholiques de ce vicariat.

« De toutes les faveurs dont votre généreuse Congrégation est si libérale envers nous, la plus grande est assurément l'envoi de Missionnaires, qui sont ici la source de tous les autres bienfaits. Aussi est-ce avec ardeur, mon révérend Père, que nous vous conjurons de nous obtenir en plus grand nombre encore ces Prêtres zélés, désintéressés et savants, qui sont l'honneur et la gloire de cette contrée.

« Remplis des sentiments les plus profonds de respect et d'attachement, nous prions avec ferveur et ne cesserons de prier Dieu, de bénir et de faire prospérer la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, et d'accorder à son Chef vénéré et à tous ses membres un accroissement de santé, de force et de tous les dons les plus précieux. »

Le R. P. Visiteur répondit en substance qu'il était très heureux d'apprendre par l'adresse des catholiques que les efforts des membres de la Congrégation avaient produit de si heureux résultats. Il peut les assurer que l'objet de sa visite est précisément de cimenter l'union qui existe déjà entre eux et la maison mère. Il promet de faire tout son possible pour fournir à leurs besoins spirituels, et termine en les remerciant tous de leur cordiale réception.

Un long cortège commença alors à se mettre en marche. Il se composait des élèves de l'école catholique anglaise de Jaffna, des enfants de l'orphelinat de Saint-Joseph, des jeunes filles de l'école du couvent, des Sœurs de la Sainte-Famille, des élèves du Séminaire, et des Pères Oblats de Jaffna et des missions environnantes ; le R. P. Visiteur et le R. P. Pulicani suivaient dans une voiture découverte traînée par les catholiques,

qui, dans leur joie et leur enthousiasme, s'étaient hâtés de dételer les chevaux. La route, sur tout le parcours, était plantée d'une double rangée de bananiers, et les balcons de tous les catholiques étaient illuminés. La musique des indigènes accompagna le cortège depuis le quai jusqu'à la cathédrale, produisant un grand effet. Enfin, on peut dire que cette réception a été une véritable ovation, un hommage sincère et enthousiaste rendu par la population à la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, dans la personne de son représentant, le R. P. Visiteur.

S. Gr. Mgr Bonjean a reçu le P. Visiteur dans la sacristie de la cathédrale, et immédiatement après, assistée de deux Prêtres, a donné la bénédiction du Très-Saint Sacrement. De retour à la résidence épiscopale, Monseigneur a adressé en français au R. P. Visiteur quelques paroles de bienvenue et lui a présenté son clergé. Voyant une foule de catholiques sous la vérandah, le P. Visiteur les a bénis à la demande de Monseigneur, et par l'intermédiaire de Sa Grandeur leur a exprimé les sentiments d'admiration qu'il éprouvait pour leur piété et l'éclatant témoignage de leur gratitude envers leurs Missionnaires.

Ainsi se termina cette soirée dont le souvenir ne s'effacera pas de longtemps. Nous sommes pleins de la confiance que la visite du R. P. Soullier fera époque dans l'histoire du catholicisme dans le nord de Ceylan, et sera le signal de grandes et durables améliorations dans les missions et les institutions du vicariat de Jaffna. C'est pour nous une joie de constater que l'amour, la reconnaissance et la vénération de la population catholique pour ses chefs et bienfaiteurs spirituels se sont donné libre carrière dans la brillante réception qu'elle a faite au R. P. Visiteur. Il n'y a qu'une voix pour le dire :

jamais plus belle, ou plutôt jamais pareille réception n'a été faite à aucun de nos gouverneurs.

L'EGLISE CATHOLIQUE DANS LE NORD DE CEYLAN.

Extrait du journal protestant : *le Ceylan Patriot,* 11 janvier 1879.

Samedi 4 janvier le *Serendib* débarquait à Jaffna le R. P. Soullier, Visiteur de la Congrégation des Oblats de Marie. Nos lecteurs non catholiques peuvent ne pas savoir ce qu'on entend par Oblats; c'est, dans l'Eglise catholique, une société de prêtres, secondée de membres laïques, et où l'on fait certains vœux particuliers comme chez les Jésuites, les Franciscains, etc... Presque tout le personnel de la mission catholique dans le vicariat du nord de Ceylan appartient à cet ordre. L'arrivée d'un personnage aussi éminent que le visiteur de cette Société était naturellement attendue avec le plus grand intérêt non seulement par les membres de la mission, mais encore par la communauté catholique tout entière.

Nous devons reconnaître que l'aspect de la mission catholique a complètement changé durant ces vingt et quelques dernières années, grâce surtout au remplacement de l'ancien clergé goanais par les prêtres européens de la Société des Oblats. Durant ces dernières années, les catholiques ont non seulement cessé d'être l'objet du ridicule et du mépris auquel ils étaient autrefois en butte, mais ils sont aujourd'hui à la tête de toutes les entreprises de nature à avancer le progrès social, moral et intellectuel du peuple tamoul. L'orphelinat de Colombogan avec ses établissements industriels, l'école anglaise de Jaffna, la presse catholique et le *Guardian,* sans parler des nombreuses écoles de garçons et de filles établies

dans toute la province, sont des témoignages frappants de ce qu'ont fait les Missionnaires catholiques pendant ces dernières années. Dans leur temps, NN. SS. Bettachini et Semeria commencèrent et menèrent en partie à bonne fin quelques-unes de ces œuvres, mais il était réservé au savant et éminent prélat, Mgr Bonjean, chargé actuellement de ce vicariat, de concevoir et de développer la plupart d'entre elles.

Le Visiteur ne peut qu'être grandement satisfait des résultats dont il est témoin oculaire. Le concours nombreux qui lui servait d'escorte du débarcadère à la cathédrale, la tenue décente et respectueuse de chacun, la beauté simple des décorations, et, par-dessus tout l'intérêt intelligent manifesté par tous, font honneur au bon goût des catholiques d'aujourd'hui et les placent, sous ce rapport, au premier rang parmi les autres classes de Jaffna.

Quiconque n'a pas visité Jaffna depuis vingt ans, ne peut manquer d'être agréablement surpris des heureux changements opérés durant cette période. Il serait de mauvais goût d'établir des comparaisons et de tirer des conclusions défavorables aux autres Missionnaires envoyés par les Sociétés protestantes d'Angleterre et d'Amérique, lesquels ont, dans leur temps, rendu d'importants services à Jaffna. Néanmoins, considérant les résultats généraux et admettant ce principe que l'objet premier de toute mission est la conversion des païens, nous sommes forcés, quoique bien à contre-cœur de reconnaître qu'aujourd'hui la mission catholique tient le premier rang entre toutes les missions chrétiennes de Jaffna. Nous faisons simplement allusion aux faits qui, de temps à autre, ont pris forcément place dans nos colonnes, lorsque nous constatons que dans chaque coin et recoin les écoles et autres institutions catholiques se développent

et, par suite, supplantent leurs rivales non catholiques. Dans la ville de Jaffna, les parents catholiques ne peuvent plus alléguer de prétexte pour envoyer leurs enfants aux écoles protestantes, l'école anglaise catholique étant en bonne voie de dépasser toutes les écoles rivales.

Dernièrement, un mouvement s'est organisé dans le but d'ôter aux parents catholiques la tentation d'envoyer leurs enfants à Colombo pour y recevoir une éducation supérieure, et de pourvoir Jaffna d'une institution centrale en état de donner une haute éducation aux enfants catholiques de tout le vicariat du Nord, peut-être même de dispenser les élèves des autres provinces de Ceylan de la nécessité d'aller chercher cette éducation dans des institutions telles que l'Académie de Colombo. Le nouvel établissement pourrait tenir à Ceylan un rang analogue à celui qu'occupent les collèges de Saint-Joseph à Nagapatan et de Saint-Xavier à Calcutta. Nous ignorons le degré de maturité auquel est parvenu ce projet; mais en des mains telles que celles de Mgr Bonjean, il ne peut tarder longtemps à se réaliser.

Et si maintenant nous tournons nos regards vers les écoles destinées à l'instruction des jeunes filles, nous remarquerons que de chauds anglicans et même des dissidents, comme il s'en trouve à Jaffna, ont renoncé à leur antipathie pour les institutions catholiques, à tel point que plusieurs des principaux résidents burghers (descendants d'Européens), aussi bien que des indigènes, envoient leurs enfants à l'école des filles du couvent. En voyageant dans les districts les plus reculés de la province, nous sommes partout témoins du même fait; à Mannar, à Mullativu, à Vavuniavulanculam, les écoles catholiques ont surgi de toute part et ont supplanté les écoles non catholiques ou sont en voie de le faire.

Il y a quelques années seulement, il était de mode

de railler les catholiques de leur ignorance. Une phrase favorite était : « que les presses, les journaux, les lumières et la science ne sont pas en honneur parmi les papistes. » Comment vont les choses à cette heure! La presse catholique de Saint-Joseph est le plus vaste et le plus florissant établissement de ce genre à Jaffna. Livres catholiques et journaux en sortent chaque jour. Bon nombre de jeunes gens y trouvent un emploi en qualité d'imprimeurs, de compositeurs, graveurs, relieurs et fondeurs de types. Le *Catholic Guardian* a non seulement fait pâlir l'éclat du grand luminaire protestant, le *Morning Star*, qui décline rapidement vers l'horizon, mais promet, sous la direction de l'éditeur actuel, de prendre place au premier rang des journaux de Ceylan.

Et ce n'est pas un médiocre mérite que, tout en pourvoyant aux besoins spirituels de leur troupeau, les Missionnaires catholiques soient aussi pleins de sollicitude pour les nécessités corporelles, non seulement de leur coréligionnaires, mais de tous les malheureux indistinctement; durant le choléra et la famine de 1877-78, ils ont été, dans le vrai sens, les membres de la Commission du choléra et de la famine à Jaffna : fait que notre gouvernement trouve désagréable d'admettre, mais qui jamais, jamais ne sera contredit.

SAINT-ALBERT.

Extraits des lettres adressées au T. R. Père supérieur général.

Le R. P. Hert écrit de Battleford, en date du 24 janvier 1879 :

Il me semble vous avoir dit déjà dans mes lettres pré-

cédentes que la mission de Battleford était encore à ses débuts. Elle y était surtout à mon arrivée dans la capitale du Nord-Ouest. En effet, point de bâtiment où l'on pût célébrer la sainte messe, point de maison pour abriter le Missionnaire, point d'ornements, bref, tout manquait. Peu à peu je suis arrivé à achever une construction qui doit servir d'église. Ce n'est rien d'extraordinaire, c'est même très misérable. Il n'y a pas trois nefs, à peine y en a-t-il une, et lorsqu'on fait la génuflexion, il faut bien prendre ses mesures afin de ne pas renverser les voisins : voilà pour la dimension. Quant à la beauté, il ne faut pas la chercher. Figurez-vous une chaumière avec quatre petites fenêtres et vous aurez l'église de Battleford; l'intérieur cependant présente un peu l'aspect d'un édifice destiné au culte.

La veille de la fête de l'Immaculée Conception, j'ai fait faire un autel par les métis ; ils ont fait ce travail gratis. C'est moi qui ai dû faire le plan et diriger les ouvriers. J'ai orné cet autel de chandeliers venus de France et de chaque côté j'ai placé des tableaux représentant le Sacré-Cœur de Jésus et le cœur Immaculé de Marie. J'ai ensuite acheté quelques mètres d'étoffe rouge (le rouge est très recherché dans ce pays), j'en ai confectionné un devant d'autel et des tentures pour le fond du sanctuaire. C'est ainsi que mon église s'est trouvée ornée pour la fête de l'Immaculée Conception.

La fête de Noël si chère à tous les chrétiens, l'est surtout à ceux de ce pays. Il est d'usage de déployer ce jour-là, pour la décoration de l'église, tout le luxe possible. Je n'ai pas manqué de suivre une si louable coutume, et dès le 23 je me suis occupé de l'ornementation. Des métis sont allés chercher de jeunes sapins qu'ils ont placés de chaque côté de l'autel. Un marchand de Battleford m'a cédé, pour la fête, toutes les étoffes rouges

et bleues dont j'avais besoin, j'ai réuni toutes les lampes et bougies dont on pouvait disposer et j'ai découpé dans du carton des inscriptions pour la circonstance. Plusieurs jours auparavant j'avais exercé des chanteurs et des chanteuses.

Grâce à ces préparatifs la fête fut splendide ; jamais dans le pays on n'avait vu rien de si beau. Un grand nombre de protestants, pour ne pas dire tous, sont venus à la messe de minuit, et il va sans dire que tous les catholiques y assistaient. La chapelle était trop petite pour la foule. La messe fut chantée avec entrain. A l'offertoire, après l'élévation, à la communion et après la messe on exécuta des cantiques en français, en anglais, en latin et en cri. Tout alla si bien que le lendemain des protestants me dirent qu'ils ne s'attendaient pas à une si belle cérémonie et qu'ils avaient trouvé le service trop court. J'avais craint de le faire durer trop longtemps, et à cause de cela je m'étais abstenu de prêcher. Le journal de la localité, la seule feuille qui se publie dans le Nord-Ouest, a rendu compte de la cérémonie dans les termes les plus flatteurs.

Après Noël, les fêtes se succédèrent rapidement, ce qui me donna un surcroît de travail considérable, car je ne manque jamais de prêcher en anglais et en français, chaque dimanche et chaque jour de fête.

Un nouveau progrès pour la mission de Battleford, c'est la petite maison qui sert d'abri au Missionnaire. Je l'occupe seulement depuis le nouvel an. Il m'avait été impossible de la mettre en état plus tôt, faute de planches. Cette demeure n'est ni spacieuse, ni fort élevée. Elle se compose d'une chambre unique qui sert de tout. L'absence de plafond permet de voir toujours le toit et même, en me tenant debout, il m'est facile d'y atteindre.

Comme vous le voyez, cette mission est en voie de

progrès ; cela ne va pas vite, mais avec le temps tout s'organisera. J'ai remarqué, il y a quelques jours, qu'on ne distinguait pas assez l'église des autres édifices ; aussitôt j'ai fait faire une grande croix et maintenant le signe de notre salut se dresse sur l'église et indique la maison de Dieu à nos chrétiens.

Les lignes suivantes sont extraites d'une lettre du F. Némoz et datées du lac Chitec, mission du Sacré-Cœur, le 12 janvier de cette année :

Je suis seul ici pour vingt-cinq jours. Le R. P. Bonnald est parti pour la mission Saint-Pierre, au lac Caribou, le 26 décembre dernier. La santé de ce cher Père n'est pas des plus brillantes et quoique jeune encore, il a déjà l'air vieux. Le 30 décembre il a dû se trouver à l'entrée du grand lac Caribou, et justement ce jour-là les grands froids ont commencé à se faire sentir et durent encore. Je crains bien qu'il ne se soit gelé le visage et si cela n'est pas, comme je le désire, je suis convaincu qu'il aura eu besoin de se donner beaucoup de mouvement pour n'avoir pas trop à souffrir. Il voyage avec les gens de la compagnie de la Baie d'Hudson, qui sont allés porter un express au bourgeois en charge de ce poste. Un des meilleurs marcheurs du district se trouve avec eux, les fortes journées qu'il fait sont quelque chose d'extraordinaire. Le P. Bonnald est accompagné du sauvage qui lui sert d'engagé ici pour l'hiver, mais il est loin d'être habile voyageur. Nos chiens ne sont pas non plus de forts marcheurs.

Déjà le 11 décembre précédent le R. P. Bonnald m'avait laissé seul pendant dix jours pour se rendre à la mission Saint-Joseph. Une nuit, pendant son absence, je m'éveillai en sursaut, suffoqué par la fumée. Je couchais sur quelques planches que j'avais posées sur trois so-

lives à hauteur d'homme. Je fus vite à bas, et me précipitant dehors, j'aperçus la fumée qui sortait à travers le toit de la maison. Le feu avait pris derrière la cheminée, dans les pièces de bois qui forment le mur de la maison. Je compris le danger qui me menaçait et je craignis de ne pouvoir réussir à éteindre seul ce commencement d'incendie. Avant de me mettre à enlever la couverture je volai vers le petit poste de la compagnie qui se trouve à quelques centaines de mètres de la maison. Je criai : Au feu ! Aussitôt tout le monde fut debout. Deux jeunes gens arrivèrent promptement à demi vêtus, mais déjà la couverture était défoncée et l'eau fut versée en abondance. Nous nous rendîmes maîtres du feu et il n'y eut d'autre accident que de légères dégradations à la maison et une fière peur pour moi. Depuis ce temps-là, je m'éveille souvent la nuit en rêvant au feu.

Notre résidence actuelle n'est qu'une pauvre baraque qui fut bâtie à la hâte, il y a trois ans, par le F. Guillet et un sauvage. Tout a été fait à coups de hache. Elle a 14 pieds carrés. Le jour y pénètre par trois châssis, dont un a six petites vitres. Le second était fermé au moyen d'un parchemin tout troué ; j'ai dû le boucher avec une planche. Quant au troisième, le R. P. Bonnald n'avait trouvé rien de mieux à y mettre qu'un vieux linge. Hier soir les chiens l'ont réduit en lambeaux ; demain je devrai encore le remplacer par une planche. C'est pourtant dans cette pauvre masure que le Dieu trois fois saint daigne résider chaque jour quand le R. P. Bonnald est ici. J'ai hâte d'achever la maison neuve à laquelle je travaille, parce qu'au moins elle aura une chapelle convenable...

Le 15 août dernier je m'embarquai en canot et je me rendis à la mission Saint-Pierre (lac Caribou). Plusieurs fois le R. P. Gasté m'avait prié d'aller le voir. Le F. La-

BELLE m'accompagnait, se rendant à sa mission. Pour traverser l'immense lac, nous prîmes passage sur une des berges de la Compagnie. Le vent gonfla les voiles et les trois berges furent secouées par des vagues épouvantables qui ne nous engloutirent pas, mais nous causèrent beaucoup de frayeur. Nous arrivâmes le 25 août. Le R. P. GASTÉ et le F. GUILLET, qui semblait vouloir m'étouffer en m'embrassant, vinrent nous recevoir sur le bord du lac. Le R. P. GASTÉ se fait vieux et le F. GUILLET est presque chauve. Les fatigues et les privations de tous genres se trouvent là plus qu'ailleurs.

Une chose me fit de la peine à la mission : ce fut de voir une église, belle à la vérité, mais qui penche beaucoup, je crains qu'elle ne tombe et ne cause quelque malheur. J'espère pouvoir aller passer quelque temps à cette mission, durant l'été prochain, pour essayer de porter remède à la chose. En attendant, je prie Dieu que rien de fâcheux n'arrive. Le temps me manque pour vous donner des détails plus étendus sur ce voyage...

Voici quelques extraits d'une lettre du R. P. FOURMOND, écrite de la mission Saint-Laurent (Carlton), et datée du 27 décembre 1878.

... Pour vous donner une idée exacte de ma vie de Missionnaire, je vais vous raconter comment j'ai passé ces trois dernières journées.

Le 24 décembre, vigile de la grande fête de Noël, après la prière du matin, la méditation et la sainte Messe, prévoyant de nombreuses confessions pour la journée, je récite de suite mes petites heures et le chapelet. Dans la matinée j'entends environ vingt-cinq confessions, et je profite des temps libres pour faire mon office de prêtre sacristain et décorer ma chapelle. Je dîne à midi, et aussitôt après je veux continuer mes travaux d'orne-

mentation ; mais le flot des pénitents commence à arriver, pour ne pas discontinuer jusqu'à onze heures du soir. J'ai à peine le temps de réciter vêpres et complies, avant l'office de minuit. Pendant que j'entends les confessions, je suis un peu troublé par les répétitions de l'orchestre qui ont lieu dans la maison, séparée seulement de la chapelle par la sacristie. Quel bel orchestre ! Deux violons, aux mains d'artistes dont les visages nous rappellent assez ceux des bergers que j'ai vus maintes fois dans les représentations de ce touchant mystère. Puis, une foule d'enfants aux voix criardes, qui semblent faire consister l'harmonie dans les plus beaux *forte* que puissent pousser leurs jeunes gosiers. Déjà l'on devine que la joie de Noël les gagne et les remplit d'une sainte ferveur. Les violons raclent beaucoup plus fort, et la musique devient assourdissante Enfin, si cela ne promet pas d'être harmonieux, cela sera certainement édifiant, ce qui vaut beaucoup mieux.

Enfin, il est minuit. C'est l'heure du grand mystère. L'illumination commence. C'est vite fait, car il y a en tout deux lampes et environ quinze chandelles de suif. Nos bons chrétiens s'étaient imposé des privations pour en apporter en plus grand nombre, mais notre pauvreté et l'impossibilité de se procurer des bougies dans le pays nous obligent de les épargner pour le service journalier de l'autel. Vous le voyez, l'illumination est bien en rapport avec l'orchestre. Cependant, l'office n'en fut pas moins touchant. Chacun fit si bien son devoir, que bientôt l'entrain des chants solennels de la Messe de Dumont et des vieux Noëls français gagna la foule, qui se mit de la partie. Alors les violons eurent beau racler de façon à tout briser, ce fut peine perdue : on n'entendit plus qu'un ensemble imposant et majestueux de voix animées d'une sainte ferveur et chantant, avec une joyeuse allégresse,

les louanges du divin Enfant. Aussi, dans l'instruction que je fis après l'Evangile, je crus devoir féliciter mes chers chrétiens et de leur empressement à se présenter à la table sainte dans cette bienheureuse nuit et de leur bonne volonté à glorifier par leurs chants l'Enfant Dieu né pour nous dans la crèche de Bethléem. Je puis dire en toute vérité que, parmi les nombreuses fêtes de Noël que j'ai déjà vues, s'il y en a eu beaucoup de plus solennelles par la richesse des décorations et l'exécution artistique des chants, je ne crois pas en avoir vu de plus touchante. C'était vraiment le mystère de Bethléem, renouvelé encore une fois, après bientôt deux mille ans, mais renouvelé avec toute son actualité, avec toute sa touchante simplicité ; avec Jésus, Marie, Joseph, dont la présence se faisait sentir à tous ; avec les anges devenus, en quelque sorte, visibles aux yeux de la foi ; avec les humbles bergers, si bien représentés par nos fervents chrétiens. J'ai compté environ cent vingt-cinq communions.

L'office a été suivi de quelques heures de repos. Le bon emploi que j'en ai fait a suppléé à la longueur du temps et m'a donné de nouvelles forces pour confesser encore jusqu'à la grand'messe et la célébrer sans trop de fatigue. Cet office a été également bien chanté, quoique avec un peu moins d'ardeur que la messe de minuit. Après la sainte Messe et l'action de grâces, il a fallu procéder au louage des bancs de la chapelle, ce qui a duré environ une heure.

Pour récompenser les pères de famille de leur bonne volonté, j'ai invité à dîner avec moi ceux qui étaient venus de plus loin. En général, ils ne se sont pas fait prier. Cependant, je dois constater que plusieurs, des plus respectables, ont fort bien compris mon embarras et n'ont pas accepté par discrétion. Les autres se sont em-

pressés de se rendre à la salle du festin. L'un d'entre eux, par suite de ma pauvreté en fait de couverts, s'est trouvé en présence d'une simple assiette, sans fourchette. Un blanc eût été assez embarrassé ; notre métis s'en tira fort adroitement, et fit grand honneur à ma cuisine. Ici on ne reste pas longtemps à table ; on s'y met pour manger, plutôt que pour parler, et l'on termine le plus vite possible. Nos agapes de Noël ne furent pas de longue durée.

J'avais d'ailleurs une raison particulière de me hâter. Un de mes paroissiens les plus éloignés m'attendait pour me conduire chez lui, pour faire un baptême et pour confesser et communier quelques fidèles qui n'avaient pu venir à la messe de minuit. Nous avions un traîneau attelé d'un bon cheval; il nous fallut deux heures et demie pour faire le trajet, par un froid assez vif et au moins un pied de neige. Il était nuit, quand nous arrivâmes, transis de froid, malgré les chauds vêtements qui nous couvraient. Le maître de la maison, qui m'avait amené, voyant que la chaleur de son gros poêle ne suffisait pas à réchauffer nos membres engourdis, eut recours à un moyen sur lequel je ne comptais pas beaucoup dans ce pays sauvage et que pourtant j'avais vu faire merveille dans des climats plus tempérés : « Tenez, mon Père, me dit-il en me présentant à ma grande stupéfaction, un verre bien propre, prenez une goutte de vin, cela va vous réchauffer immédiatement. C'est une bouteille que j'ai achetée à mon dernier voyage à la Rivière-Rouge, pour les grandes circonstances ; l'heure est venue d'y goûter. » Je voulus d'abord m'excuser, le pressant de garder ce vin pour les temps de maladie ; mais il fallut accepter, pour ne pas le contrarier. La recette produisit son effet, et le peu que je pris suffit pour me réchauffer intérieurement, pendant que le

feu commençait à produire le même effet à l'extérieur.

Je commençai alors à faire l'inspection de toutes les générations qui m'entouraient. J'adressai un petit compliment à la vieille grand'mère, si heureuse de voir le Père et de pouvoir encore une fois, avant de mourir, faire la sainte communion pour les fêtes de Noël ; je dis un petit mot d'encouragement et d'amitié aux mères et aux enfants, qui tous ont l'habitude de venir donner la main au Père quand il entre dans la maison. Quand ils oublient la cérémonie, c'est le Missionnaire qui fait les avances pour leur donner une petite leçon de civilité et se faire bien venir au logis. Alors il n'est pas rare de rencontrer de petits sauvages qui, effrayés par la grande robe noire du prêtre, lui tournent le dos et, en jetant les hauts cris, s'enfuient à toutes jambes pour aller se jeter dans les bras de leurs bonnes mamans.

Après avoir fait connaissance avec tout ce petit monde qui remplissait le logis, car, en général, les familles de nos chrétiens sont nombreuses et se composent souvent de dix à douze enfants, je passai à l'inspection de la maison. Elle ressemble assez bien, comme toutes celles de nos métis, aux maisons champêtres, que tant de fois, étant enfant, j'ai visitées dans ma paroisse natale. Alors le luxe d'une fausse richesse n'était pas encore venu gâter la simplicité des mœurs patriarcales des paysans de nos campagnes. Les vieux lits *à quenouilles*, placés de temps immémorial dans un coin de l'appartement, avec leurs modestes rideaux, n'avaient pas encore cédé la place à ces lits brillants qui font l'orgueil des ménagères de nos jours. Notre-Seigneur, la sainte Vierge Marie et les saints avaient leurs images bénies dans l'appartement.

La maison de mon hôte avait donc pour mobilier ses lits à quenouilles ornés de rideaux d'indienne, puis, en guise d'armoires, quelques tiroirs renfermant le linge et

les vêtements du ménage, une table et des chaises en rapport avec les lits, c'est-à-dire du style le plus primitif. Elle avait son petit reposoir de Marie et ses images d'Épinal. Tout cela me charmait plus que n'eût fait la grande exposition du Trocadéro.

Après l'inspection du logis, qui fut bientôt faite, et en attendant le souper qui se préparait dans l'appartement voisin servant de cuisine, je procédai à la célébration du baptême de cette pauvre petite enfant d'Adam et d'Ève que je ne voulais pas laisser plus longtemps sous la domination de Satan. Il nous arrive souvent d'être obligés de faire ainsi des baptêmes à domicile pendant l'hiver, pour ne pas exposer au froid glacial de nos contrées ces fragiles créatures dont le transport à la mission ne serait pas sans danger. Du reste, cette nécessité nous procure l'avantage de visiter nos chrétiens et de resserrer les liens de charité qui nous unissent à eux.

Après le baptême eut lieu le souper. Le père de famille et les garçons eurent seuls l'honneur de s'asseoir à table avec le Missionnaire. Le repas était aussi simple que le reste. La viande de buffalo, les pommes de terre, le thé, le lait et le beurre en faisaient tous les frais. Tout se passa, comme je l'ai déjà dit, de la façon la plus expéditive. Je ne remarquai qu'une circonstance qui prouve une fois de plus que nous sommes des *arriérés*, c'est-à-dire des sauvages. La maîtresse du logis, sans prendre part au festin, fit, debout, le service de la table, comme je ne sais quelle princesse qui servait ainsi les ministres du seigneur et s'en trouvait fort honorée. Bien ! direz-vous, admirable ! Mais ce qui ne laisserait pas que d'être un peu étonnant pour quiconque ne serait pas, comme nous, accoutumé à voir pareille chose, c'est que la bonne dame, faisant ce qu'elle avait vu faire, sans penser que ce n'était pas la meilleure façon, nous distribuait le

viande de buffalo sur nos assiettes, avec ses mains plus ou moins propres. Vous le pensez bien, ce serait un *casus belli* dans nos pays civilisés, ou tout au moins une cause légitime de jeûner un jour et une nuit. Ici, on n'y fait pas même attention. C'est la mode. Que d'autres choses, bien plus répréhensibles, sont légitimées par ce mot magique !

Après le souper, mon hôte se mit à fumer sa pipe. Quelque grande que soit la passion de fumer en France, je pense qu'elle est dépassée encore ici. En toute occasion, le sauvage et le métis fument, soit la pipe, soit le calumet. Sans la pipe, pas de bon dîner ; sans la pipe, pas de conversation, pas d'affaire possible. Un Indien vient vous faire une visite ; il a bien des choses à vous conter, surtout à vous demander. Par où va-t-il commencer dans la confusion de ses pensées et de ses demandes ? Par tirer sa pipe ou son calumet du sac à fumer, presque toujours artistement orné de riches rassades. Et ce n'est qu'après vous avoir honoré, je devrais dire plutôt, à demi asphyxié de nuages de fumée, qu'il trouve enfin la parole. Cette manie de fumer a gagné même beaucoup de vieilles femmes, qui se consolent ainsi d'avoir vu les beaux jours de leur jeunesse s'évanouir comme une vaine fumée. J'ai bien des fois regretté de n'être pas photographe pour vous envoyer le portrait de notre vieille cuisinière assise gravement au milieu de ses marmites et de ses chaudrons, et aspirant à longs traits la fumée de son calumet, presque aussi vieux qu'elle, et cela avec un air de satisfaction qui vous ravit malgré vous et serait capable de déraciner les préjugés contre la pipe, si les victimes n'avaient pas, comme moi, promis d'avance et presque juré de ne jamais se laisser charmer par cet abus, qui réduit les neuf dixièmes de la pauvre humanité.

Tout en fumant sa pipe, notre bon père de famille, qui de sa nature est un grand parleur, me racontait bien des choses passées, présentes, et même à venir. Il m'intéressa beaucoup.

Entre autres choses plus ou moins dignes d'attention, il me raconta comment, pendant la terrible *picotte* (petite vérole) de 1870, il avait sauvé tout un camp de sauvages en vaccinant par un procédé dont je n'avais jamais entendu parler et qui, paraît-il, eut le plus grand succès. Il consiste à prendre une aiguille et un fil que l'on trempe préalablement dans le virus de la picotte, et que l'on passe ensuite, deux ou trois fois, dans la peau du bras. C'est par ce moyen ingénieux que lui et ses compagnons de voyage évitèrent les funestes effets de la haine des tribus sauvages, envahies par le fléau. Dans leur rage, ces misérables se jetaient dans toutes les pièces d'eau qu'ils rencontraient avec l'intention de les empoisonner et de communiquer ainsi aux autres le mal terrible qui les consumait. Dans cette cruelle alternative de se voir empoisonnés ou de mourir de soif, eux et leurs chevaux, que faisaient les métis? Ils creusaient des puits à chaque campement et, pendant la nuit, les cachaient avec leurs charrettes. C'est ainsi qu'ils échappèrent heureusement à cette cruelle extrémité.

A mon regret, je dus mettre un terme à l'intéressante conversation de mon hôte, afin de réciter mon bréviaire. Après m'être acquitté de ce consolant devoir, je présidai la prière du soir et le chapelet qui, dans presque toutes nos familles, se disent en commun. Ce saint exercice terminé, il était dix heures du soir. C'était un peu tard pour une journée de Noël, si bien remplie. Aussi je me sentais vaincu par la fatigue et je demandai grâce à mon infatigable interlocuteur, qui paraissait disposé à fumer encore une pipe assaisonnée de nouvelles his-

toires. Je gagnai mon lit à quenouilles et j'y tombai à moitié mort de sommeil.

Le lendemain matin, je confessai une demi-douzaine de personnes qui n'avaient pu se rendre à la messe de minuit, après quoi je célébrai la sainte Messe sur la grande table d'honneur, devant le petit reposoir de la bonne Vierge et les pieuses images d'Épinal. La maîtresse de la maison avait couvert la grande table de son châle le plus riche, sans doute son châle de noces, pour faire honneur au divin enfant de Bethléem qui allait descendre dans cette pauvre maison, avec autant d'empressement que dans les plus splendides basiliques, avec autant de bénédictions que dans sa pauvre étable. *Sic nos amantem quis non redamaret?*

Après la sainte Messe et le déjeuner qui suivit, j'allai visiter une ferme voisine, où je rencontrai plusieurs chrétiens qui, la veille, étaient arrivés de voyage. Quels ne furent pas mon étonnement et mon chagrin en apprenant que ces chrétiens indifférents, loin d'imiter comme leurs voisins le zèle et la foi des heureux bergers de Bethleem, avaient, au contraire, imité l'indifférence coupable et l'ingratitude des Juifs aveugles. Pourtant, il y avait parmi eux un Irlandais de pure race qui, du reste, parlait très-bien le français, ce qui me le faisait prendre pour un de ces métis vagabonds, sortes de Juifs errants qui ne se plaisent que dans la vie nomade et ne peuvent se fixer nulle part. Cet homme, voyant mon erreur, me posa de suite cette question : «Mais, mon Père, de quelle nation pensez-vous donc que je suis? — Sans doute, vous êtes Canadien. — Non, je ne le suis pas. — Etes-vous métis? — Encore moins. — Etes-vous Anglais? — Assurément non. — Qui donc êtes-vous? Un Américain? Un Français? — Non, mon Père, me répondit-il une dernière fois, je ne suis d'aucune de ces nations. Je suis Irlandais.

Dublin est le lieu de ma naissance. Si je parle un peu français, je le dois aux bonnes Sœurs de la Rivière-Rouge, à l'école desquelles j'ai passé deux ans. » Je lui témoignai mon étonnement de ce qu'en sa qualité d'Irlandais, il se montrait si peu chrétien dans cette touchante solennité de Noël. « Vous avez raison, me dit-il, nous n'avons pas fait notre devoir. J'ai malheureusement trop le goût des voyages, c'est ce qui me perd. Priez pour ma conversion et veuillez, pour ma pénitence, recevoir cette petite offrande que je vous prie d'accepter. Je regrette de n'avoir pas davantage à vous offrir. »

C'est bien là le caractère des voyageurs. Au milieu de ces longues pérégrinations à travers le monde, ils deviennent souvent négligents pour la pratique de leur religion ; ils oublient bien des choses. J'en ai vu qui ne savaient même plus faire le signe de la croix. Mais leur foi, leur respect pour le prêtre et la religion de leur mère ne les abandonnent jamais. C'est là une planche de salut qui souvent les sauve du naufrage. Il y a deux ans, nous avions à la station voisine de la police montée un Irlandais qui, je crois, n'avait pas pratiqué sa religion depuis une vingtaine d'années; le souvenir de sa mère qui, en mourant, l'avait confié à la très sainte Vierge, suffit pour raviver sa foi et le ramener à la pratique de ses devoirs.

Au sortir de cette maison, j'eusse été heureux de rendre visite aux neuf ou dix femmes qui se trouvent dans ces parages, mais je devais ce jour même rentrer à la mission et il était grand temps de partir pour arriver avant la nuit. Je dis donc adieu à tous ces braves gens qui m'avaient si bien reçu et je partis en compagnie, cette fois, du fils aîné de la famille qui paraissait fort joyeux de ce petit voyage.

Environ trois milles avant d'arriver à la mission, je rencontrai un petit camp de six loges de Sioux, au milieu

d'un petit bois. Ils y étaient arrivés la veille, c'est-à-dire le jour même de la naissance du Sauveur du monde. J'avais aperçu plusieurs de leurs femmes qui revenaient chargées, comme de pauvres esclaves, du bois nécessaire pour chauffer leurs familles. Combien ce spectacle me perça douloureusement le cœur! Pauvres femmes! comme tant d'autres, elles gémissent encore sous le dur esclavage de Satan! Elles n'ont point part aux célestes lumières, aux divines consolations de la Noël! Elles ne connaissent pas le divin enfant qui les a tant aimées et qui a tant pleuré, tant souffert pour leur affranchissement. Elles ne connaissent pas, elles ne connaîtront peut-être jamais l'Immaculée Mère du Sauveur dont l'amour fait le bonheur de tous les cœurs assez heureux pour la connaître et la servir. J'aurais voulu visiter ces pauvres sauvages qui viennent eux-mêmes nous voir assez souvent pour nous demander la nourriture périssable du corps. J'aurais voulu, au lendemain de Noël, pouvoir leur prêcher les amabilités infinies de l'Enfant Jésus et les tendresses maternelles de son auguste et incomparable mère; mais, impossible. Ils ne comprennent pas les diverses langues parlées dans le pays et personne de nous ne comprend la leur. Nous n'avons aucun livre, ni aucun interprète pour nous initier à leur langue. Cela nous est d'autant plus pénible que nous sommes menacés d'être envahis par un millier d'entre eux qui viennent camper à peu de distance de la colonie...

Mon très révérend Père, je reprends ce petit entretien, déjà bien des fois interrompu, aujourd'hui, quatrième jour de janvier 1879, et mon premier devoir est de vous souhaiter une très bonne et très heureuse année dans le Sacré Cœur de Jésus. Beaucoup de chrétiens sont venus ces jours-ci me faire visite et me souhaiter la bonne année, ce qui est la principale cause de l'interruption de

ma lettre. Ces braves gens ont une coutume très touchante, c'est, aussitôt qu'ils sont entrés, de se mettre à genoux devant le père en lui demandant sa bénédiction. Les enfants, à leur réveil, au matin de ce jour ont aussi l'habitude de prier leur père de les bénir.

Les chefs de famille de ces pauvres Sioux, dont je vous parlais plus haut, sont accourus de bonne heure, en grande tenue, pour imiter nos chrétiens, poussant en entrant à la mission un grand *bonjour*, ou quelques-uns des mots français qu'ils savent. Nous nous donnons ensuite de chaudes poignées de main ; à leurs étreintes et au sourire qui déride leurs visages bronzés, je sentais qu'ils m'aimaient et, de mon côté, je sentais que mon cœur les aimait beaucoup plus. Notre conversation ne fut pas longue, pour les raisons que j'ai déjà données; cependant, je ne voulus pas laisser passer ce grand jour et cette visite solennelle sans leur prêcher, selon mon pouvoir, la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur. Prenant donc à ma ceinture le crucifix, ce grand livre du Missionnaire, livre miraculeux où tous peuvent lire et connaître au moins quelque chose de la charité de notre Dieu, je le leur présentai d'une main, en leur montrant, de l'autre, le ciel qu'il nous a mérité par sa mort, puis l'Eglise où il réside par amour pour nous, et enfin le cœur, comme pour les inviter à l'aimer et à le prier. Ils parurent me comprendre, car ils firent de grandes exclamations et des signes d'assentiment en rapport avec mes signes. Après qu'ils se furent assis quelques instants, je les renvoyai en leur donnant à chacun, pour leurs étrennes, une petite torquette de tabac. Ils me quittèrent alors en criant plusieurs fois *merci* sur le même ton qu'ils avaient dit *bonjour*. Afin de pouvoir faire quelque chose en faveur de ces pauvres âmes que le Seigneur nous envoie sans doute dans des desseins de miséricorde,

j'écris à M. Renault, grand vicaire de Saint-Paul-Minnesota, qui s'est longtemps occupé des Sioux, pour le prier de nous envoyer quelques livres sur leur langue.

Le zélé P. André, aussi désireux que moi du salut de ces pauvres Indiens, est tout prêt à se faire Sioux, comme déjà il s'est fait cri et anglais, c'est-à-dire grec et barbare pour gagner à Jésus-Christ les âmes de tous. Le Sacré Cœur de Jésus, sous le patronage duquel il a placé sa mission et ses sauvages du lac Canard, l'a déjà récompensé de son zèle en bénissant ses travaux apostoliques. Ses sauvages, les *Cris des Saules*, qui avaient failli nous décourager par leur endurcissement, ont depuis quelques mois, montré de bien meilleures dispositions. Tous les dimanches et fêtes, quoique éloignés d'environ deux milles de l'église du Sacré-Cœur, ils s'y rendent fidèlement, le chef en tête, en habit d'ordonnance et suivi de son état-major. Ils sont un sujet d'édification pour nos chrétiens par leur bonne tenue et l'attention soutenue avec laquelle ils écoutent le prône que le Père leur fait en leur langue, tandis qu'il prêche en anglais pour les Canadiens et les Anglais de la place. Le chef, le petit *Barbet* (c'est le nom que lui donnent les Métis) a toujours soin, après la messe, de leur expliquer les paroles du prédicateur, et le Père qui l'a entendu plusieurs fois, ne peut s'empêcher d'admirer, non seulement l'exactitude de ses expressions, mais encore la beauté souvent touchante de ses développements, ce qui annonce que le Sacré Cœur de Jésus lui a tout spécialement donné l'intelligence de notre sainte religion.

Ainsi, le jour de Noël, le petit Barbet, dans son allocution, disait à ses gens : « Voyez, mes amis, combien ce que le Père nous a dit à l'église est beau et capable de toucher nos cœurs ! Ce petit enfant dont il nous a parlé, avez-vous bien compris qu'il n'est pas un enfant

ordinaire comme les nôtres, quoique naissant plus pauvre et plus misérable qu'eux. Tout petit, tout pauvre qu'il est, c'est cependant le fils du grand Esprit, *Kyemanito*, qui a fait toutes choses, qui nous a faits nous-mêmes et nous conserve la vie tous les jours. Il est venu ainsi sur la terre pour prendre en pitié tous les hommes, pour les sauver du grand feu qui brûle toujours et que le péché a allumé. Ne pensez pas, mes amis, que ce Dieu si bon que les blancs adorent et que nous, pauvres Indiens, nous ne faisons encore que commencer à connaître, ne soit venu que pour eux et non pas pour nous. C'est ce que nous pensions autrefois, et cette pensée nous éloignait malheureusement de la bonne prière qui, maintenant, commence à toucher nos cœurs. Non, ce n'est pas seulement pour les blancs, c'est-à-dire pour les Anglais ou pour les Français, qu'il est venu naître, en cette bienheureuse nuit, mais pour tous les hommes. Or, nous aussi, ne sommes-nous pas des hommes, les créatures de ses mains adorables, et par conséquent l'objet de cet amour qu'il nous montre aujourd'hui? Aimons-le donc, nous aussi et tâchons de nous rendre dignes d'être bientôt ses enfants, en nous efforçant de mériter l'eau sainte de la prière qui lave les âmes et leur donne une nouvelle naissance, comme nous l'a enseigné bien des fois le Père. »

C'est en ces termes touchants que le chef indien parle ordinairement à sa bande, et pour donner l'exemple de sa docilité à la grâce, pour la première fois il a demandé le saint baptême pour lui et pour son épouse. « Quant à moi, a-t-il dit au P. André dans un langage plein des plus beaux sentiments d'humilité, je suis un grand pécheur; j'ai bien des fois, soit par mon ignorance, soit par la malice de mon cœur, fait fâcher le grand Esprit; il me faut du temps pour faire pénitence et me préparer

à recevoir ses grâces. Je veux commencer tout d'abord par faire au Père la confession de tous les péchés de ma vie. » Sa femme depuis longtemps sollicitait la grâce du baptême ; mais elle ne pouvait obtenir le consentement de son mari, pas plus que plusieurs autres qui se trouvaient dans les mêmes dispositions qu'elle. Le chef indien, enfin touché de la grâce, a donné son consentement ; mais une princesse ne peut pas, paraît-il, parmi ces Indiens, changer de religion, non seulement sans la permission de son mari, mais encore sans l'approbation du grand conseil, c'est-à-dire du conseil d'État. Les conseillers sont donc légalement convoqués. La séance s'ouvre, comme toujours, par la cérémonie du calumet ; après quoi le chef propose solennellement la grave question, en l'appuyant des motifs les plus puissants. Tous, à l'exception d'un seul, donnèrent leur assentiment, à la grande satisfaction du chef et de sa digne épouse. Voici en quels termes la question fut posée : « Vous savez, dit le petit Barbet, que j'accueille respectueusement et que j'embrasse affectueusement tout ce qui me paraît bon et beau. J'espère que vous, mes parents et mes conseillers, vous ne pensez pas autrement et que, comme moi, vous accueillerez aussi avec le même respect et vous embrasserez avec la même affection la sage demande de votre sœur qui est mon épouse, et que vous ne vous opposerez pas à ce qui doit faire son bonheur. »

Le frère du grand chef, un des principaux conseillers, est le plus instruit de tous. Il connaît les prières et les principaux mystères de la religion, aussi bien que nos chrétiens ; il sait lire le catéchisme, et connaît le chant des cantiques. Nous l'avons choisi pour catéchiste auprès des autres.

Vous le voyez, mon très révérend Père, présentement la conversion de ces pauvres Indiens est en bonne voie

et nous avons bon espoir de les voir bientôt entrer dans le bercail du divin Pasteur. Notre petit Barbet était encore bien loin, cet été, d'avoir ces beaux sentiments. Alors, pour obtenir bonne chasse à ses chasseurs, il avait recours à ses superstitions accoutumées. Jour et nuit il était occupé à faire des sacrifices de ses plus belles pièces d'indienne, assaisonnés de ses plus beaux discours ; et à qui adressait-il tout cela ? A des têtes de buffalos, encore ornées de leurs longues cornes et de leur épaisse crinière. Il faut assurément attribuer ce consolant changement à Notre-Dame des Victoires et à l'Apostolat de la prière dont j'ai imploré le secours, il y a quelques semaines seulement ; ce secours, à peine imploré, nous obtient des miracles de grâces. Honneur, louanges, bénédictions et actions de grâces, maintenant et à jamais au très doux cœur de Marie-Immaculée, le refuge de tous les pécheurs, et au très sacré cœur de Jésus, l'abîme, l'océan de toutes les grâces et de toutes les miséricordes !

Ce ne sont pas seulement les pauvres Indiens que le Sacré-Cœur de Jésus attire à lui, autour de cette église que nous lui avons élevée, mais encore les hérétiques, non moins dignes de pitié, parce qu'ils ne sont pas moins enlacés dans les filets de Satan ; souvent même il est plus difficile de les arracher de ses griffes que les infidèles, parce que chez eux il y a beaucoup plus d'abus des grâces, beaucoup plus de séductions et souvent beaucoup plus d'indifférence. Cependant, déjà presque tous les préjugés sont tombés chez ceux qui nous environnent ; ils assistent presque tous à nos offices. Le P. André est particulièrement leur ami et l'objet de leurs bienfaits. Ils pourvoient à sa subsistance au lac Canard ; ils ont payé la moitié des frais de l'église du Sacré-Cœur, et ouvert une souscription pour une cloche. Tout dernièrement, le ministre s'est présenté pour les fêtes de

Noël ; mais le terrain lui a paru trop catholique et il n'a pas osé faire son office. « Il a bien fait, a dit le régisseur de l'établissement commercial, je n'eusse pas souffert qu'il nous ennuyât de sa comédie. » Ce pauvre ministre, pour se dédommager, voulait se retourner vers la bande du petit *Barbet*, pensant avoir plus de consolation de ce côté. Mais il jouait de malheur, ce jour-là. Au moment où il partait, il aperçut, à son grand désappointement, le chef et son état-major, tout de rouge habillés, se dirigeant vers l'église du Sacré-Cœur pour y entendre la messe. Pour se consoler de tant d'insuccès, il acheta un élégant traîneau destiné à ses courses apostoliques.

Cette année nous avons eu le bonheur de recevoir l'abjuration de trois protestants. La conversion du dernier, qui a été baptisé au mois de novembre, est la plus remarquable et la plus édifiante. Permettez, mon très révérend Père, que je vous en offre le récit, comme le bouquet spirituel de mon petit entretien avec vous. Vous y verrez une nouvelle preuve de la puissance du Sacré-Cœur de Jésus sur les cœurs qui paraissent les plus éloignés de lui.

M. Charles Ward est un de ces Yankees qui ont voyagé un peu partout, cherchant sur tous les chemins de ce monde la fortune et le bonheur et ne trouvant que déception et misère. Il ne rapporta ici de ses longs voyages qu'une maladie de consomption déjà arrivée à son dernier période. Tant qu'il eut encore quelques forces, il continua ses pérégrinations. Ainsi, l'été dernier encore, il s'était rendu à la Rivière-Rouge et, à peine de retour, il était reparti pour accompagner les Anglais qui allaient dans la prairie faire la traite avec les sauvages.

Plus d'une fois, dans ses courses, il avait rencontré des ministres protestants qui avaient essayé, mais sans fruit, de le retirer de son indifférence religieuse. Il avait trop

d'esprit pour goûter les mille contradictions de l'hérésie, et quoique sans connaissance du catholicisme, il répondait presque toujours, avec son bon sens naturel, ce qu'aurait répondu un catholique.

C'était à la Mission du Sacré-Cœur que l'attendait la divine Miséricorde. Un soir, après avoir fait une longue lecture dans la Bible, afin d'y chercher quelques distractions à ses ennuis et un peu de soulagement à ses douleurs, il se coucha l'esprit rempli des choses édifiantes qu'il avait lues. Pendant son sommeil, il eut un rêve étrange, qui certainement fut pour lui un coup de grâce, comme cela est arrivé pour bien d'autres. Il lui semblait être encore en voyage. Or, sur sa route, il rencontre tout à coup un torrent qui lui barre le chemin et que cependant il lui faut absolument traverser. Il cherche un passage, fort en peine de le trouver, lorsque tout à coup il aperçoit sur l'autre rive Notre-Seigneur sur la croix, souffrant le martyre de la rédemption. Son sang coulait en abondance de ses pieds adorables, et rougissait le torrent. Son auguste face avait un aspect si lamentable, si digne de compassion, qu'elle semblait dire au voyageur : « O toi qui passes par le chemin, vois donc s'il est une douleur semblable à ma douleur? » Le cœur du voyageur était ému, bouleversé. Attiré par une force irrésistible, il veut s'élancer vers la rive mystérieuse ; mais le torrent qui coule, rapide et profond, l'arrête toujours. Toute la nuit notre pauvre pécheur lutta de la sorte, jusqu'à ce qu'il se réveillât, épuisé de fatigue.

Il s'empressa de raconter à ses amis ce songe mystérieux. Tous lui dirent : « Que veux-tu ? ce n'est qu'un songe, cela ne signifie rien. » Lui-même aurait voulu le chasser de son imagination ; mais le souvenir en était si profondément gravé, qu'à toute heure le Christ sanglant, le Christ au regard mourant, mais plein d'une

infinie miséricorde, se dressait devant lui et semblait toujours lui dire : « Vois donc s'il est une douleur semblable à celle que j'endure pour toi. » Heureusement pour lui, il n'endurcit pas son cœur à la voix de la grâce; il alla trouver le R. P. André, lui conta son histoire et, sur son conseil, commença aussitôt à se faire instruire. Le P. André nous l'amena ici, à Saint-Laurent, pour qu'il y trouvât le repos dont il avait besoin. Il nous a tous édifiés par son zèle à s'instruire, sa patience à souffrir et la douce joie qu'il goûta après sa confession.

Dans l'espoir que le docteur anglais de la station des Policemen pouvait le guérir ou au moins le soulager, il se rendit à la colonie protestante du Prince-Albert, où il se trouva bientôt réduit à la dernière extrémité. Le ministre alla le visiter, et l'exhorta à revenir à la religion évangélique. En présence de beaucoup d'hérétiques, il lui répondit : *I am catholic, I will die catholic.* « Je suis catholique, je veux mourir catholique. » Ce furent ses dernières paroles. Il mourut après cette belle et courageuse profession de sa foi, quelques jours après son baptême et sa première communion. *Requiescat in pace!*

Adieu, mon très révérend Père, le courrier attend, je n'ai plus que le temps de vous offrir l'hommage de mon profond respect.

Votre très humble enfant,

Fourmond, O. M. I.

VICARIAT DE NATAL.

Les lecteurs des *Annales* ont appris, par divers organes de la presse, que nos Missions du sud de l'Afrique traversent présentement une crise dont l'issue, il faut l'es-

pérer, sera favorable au progrès de l'Evangile, mais qui ne laisse pas de nous inspirer de sérieuses inquiétudes.

Le pays des Zoulous, avec lequel les Anglais sont en guerre, est compris dans le Vicariat de Mgr Jolivet, et, bien que nous n'ayons pas de résidence dans cette région, il est manifeste que tous les établissements des pays circonvoisins doivent souffrir de cet état de choses.

En outre, les Anglais ayant subi un grave échec au début des opérations, on a craint un instant de voir les hordes barbares franchir le Tugéla et envahir la colonie de Natal. Ce danger a été conjuré, il est vrai ; mais on n'a pas pu empêcher les Basutos d'une part, et les Boërs du Transvaal de l'autre, de prendre parti contre les Anglais et de réclamer leur indépendance. Quelle est l'importance de ce soulèvement? Nous ne savons pas ; mais si les hostilités s'étendent au Basutoland et au Transvaal, nos religieux et nos religeuses vont se trouver au milieu des belligérants.

Au moment de se mettre en marche, l'armée anglaise comptait deux ou trois mille catholiques. En vue du service religieux auquel ces braves gens avaient droit, le P. Walsh a été retiré de Prétoria, chef-lieu du Transvaal, et attaché au corps expéditionnaire en qualité d'aumônier. Il a partagé avec ses compatriotes les fatigues d'une rude campagne et les angoisses du blocus d'Ekowe. On sait maintenant que cette dernière position a été bloquée, et que la petite armée s'est repliée sur le fleuve Tugéla. Là s'arrêtent les nouvelles, au moment où nous écrivons, le 1er mai.

Nous avons su, d'autre part, que Mgr Jolivet s'était porté à Prétoria, tant afin de dégager le P. Walsh que pour y suivre de près les intérêts de la Mission naissante. Personne ne prévoyait alors que l'autorité anglaise pouvait y être ébranlée par le contre-coup d'un revers dans

le Zululand. Mais, après le 23 janvier, la situation était changée, et sir Bartle-Frère, gouverneur du Cap, comprit que sa présence était nécessaire dans le pays nouvellement annexé, et il se rendit à Prétoria, au centre du Transvaal. Cette démarche hardie n'a pas empêché cependant la proclamation politico-religieuse des Boërs et, d'après les derniers télégrammes, sir Bartle-Frère serait assiégé dans sa résidence et menacé de tomber comme otage au pouvoir de l'insurrection.

De Mgr Jolivet, pas de nouvelles. Nous espérons néanmoins que, dans cette guerre comme dans les précédentes, les belligérants reconnaîtront la neutralité des Missionnaires et qu'ils respecteront les maisons religieuses.

Nous recommandons cette situation aux prières de nos confrères.

Lettre du R. P. Biard au R. P. Martinet.

Kimberley, le 10 février 1879.

Mon révérend Père,

La divine providence m'ayant ménagé l'honneur d'accompagner les bonnes sœurs de la Sainte-Famille pour la fondation de Kimberley, je crois répondre à l'intérêt que vous portez aux missions du vicariat de Natal en vous traçant à grands traits les diverses péripéties de notre long voyage à travers l'Afrique australe.

Le 21 décembre de l'année 1878, sur l'invitation de Mgr Jolivet, je quittais Durban pour aller passer les fêtes de Noël à Pieter-Maritzburg, et y presser les préparatifs du départ.

J'étais à prier pour la première fois dans la chapelle de Monseigneur, qui voulait bien présider lui-même

l'office divin, lorsqu'est arrivé de Kimberley un télégramme conçu en ces termes: « Le révérend P. Fayolle est mort! » Inutile de vous dire combien cette foudroyante nouvelle m'a bouleversé. Je ne pouvais y croire; j'avais vu ce père, naguère, si plein de vie et d'espérance ! Que les jugements de Dieu sont donc profonds et impénétrables! Cependant le lendemain Monseigneur me faisait appeler pour m'annoncer qu'au lieu de me rendre à Sainte-Monique, ma chère mission, je devais aller à Kimberley pour y remplacer le très regretté P. Fayolle, jusqu'à nouvel ordre. J'ai cru devoir répondre à Monseigneur : « *Ecce ego, mitte me.* »

Les préparatifs de voyage étant terminés, le wagon s'ébranle et la petite colonie apostolique se met en route pour Kimberley; c'est le 30 décembre, vers une heure de l'après-midi. La nombreuse communauté de Maritzburg se fait un devoir d'accompagner les voyageurs jusqu'au sommet de la colline qui domine la ville. Cette petite légion de religieuses gravissant lentement la montagne, offre à la ville étonnée un spectacle ravissant. Qu'il est beau de voir une si grande famille de religieuses sous le ciel brûlant de l'Afrique australe. Mais, hélas ! le moment des adieux est arrivé, les larmes de la séparation inondent les visages; chacun se retire en silence, mais content et heureux, parce que l'esprit de Dieu et le sentiment du devoir animent tous les cœurs.

Après la cérémonie des adieux, nous avons poursuivi l'ascension de la montagne d'Awalk, au sommet de laquelle devait avoir lieu notre campement. Jamais route plus affreuse ; une pluie battante accompagnée d'un vent violent survient; nous donnons des ordres pour faire entrer le wagon au lieu du campement, les roues s'enfoncent dans la vase, impossible d'aller plus loin, même impossibilité pour retourner en arrière. Nos vieux ser-

viteurs encornés, au nombre de douze, après des efforts inouïs, cassent leurs jougs et refusent de tirer. L'anxiété était grande, lorsque nous vîmes arriver des Cafres, avec un attelage de douze bœufs pour nous prêter secours. Cette démarche généreuse, de la part des noirs, a excité notre admiration, et vous la partagerez sans doute. Un instant après nous étions en train de dresser nos tentes, comme de vrais soldats, mais des soldats du Christ et de Marie, sa mère.

La révérende Mère Supérieure, avec sa petite colonie religieuse, est admirable ; elle déploie tout le courage d'un officier en campagne. Nous sommes ravis de voir ces bonnes religieuses de la Sainte-Famille accepter d'un cœur si grand et si joyeux des sacrifices si peu en rapport avec la délicatesse de leur constitution et avec leurs habitudes. Comme le Ciel doit sourire à ce spectacle !

La nuit s'est passée dans le calme le plus profond, le mugissement des bœufs seul en a troublé le silence. Dans la matinée un brouillard épais nous dérobe la vue des objets à quelques pas de distance. Aussi, quand le moment de lever le campement est venu, pas un bœuf pour traîner le wagon. Yim (le conducteur) s'est engagé avec eux dans les défilés de la montagne; impossible de le découvrir. Après avoir parcouru plusieurs milles à la ronde nous l'avons enfin rencontré, mais deux bœufs manquaient à l'appel et toute la matinée s'est passée à courir. Dans ma course furibonde sur la montagne, ayant trouvé un bœuf qui errait à l'aventure, je m'empressai de le conduire au campement avec une sorte de triomphe, mais au même instant Yim arrivait avec les deux bœufs perdus ; mon triomphe ne fut pas de longue durée et je congédiai le bœuf avec ma bénédiction. Nous arrivons sur les rives de l'Umgéni, vis-à-vis d'Awalk. Le temps est sombre, la foudre sillonne les nues, et c'est au milieu

des éclats du tonnerre que nous faisons nos adieux à l'année 1878.

Les compliments de bonne année sont courts, les esprits paraissent préoccupés et soucieux : le bon F. Tivenan reprend la route de Maritzburg pour en ramener deux bœufs de plus, et un nouveau conducteur. Pendant ce temps-là nous visitons le pays et particulièrement la superbe cascade d'Awalk, formée par la rivière d'Umgéni qui tombe à plus de 100 mètres de profondeur. Awalk est un pays pittoresque et charmant.

2 *janvier*. — Deux de nos garçons catholiques de race indigène arrivent de Maritzburg ; ils nous apportent tout ce qui nous est nécessaire pour dire la sainte messe, et nous annoncent que le bon F. Tivenan revient le lendemain avec deux bœufs de renfort.

3 *janvier*. — J'ai la consolation de célébrer la sainte messe à l'hôtel royal d'Awalk ; toutes les religieuses, au nombre de huit, se disposent à faire la sainte communion. Jamais cet hôtel, tenu par des protestants, n'avait été témoin d'un tel spectacle et l'objet d'une telle faveur du ciel. Mais, hélas ! ces gens-là n'apprécient point les dons de Dieu. Ils n'ont pas la foi !...

Après le déjeuner, arrive une voiture à quatre chevaux ; c'est le révérend Père Barret, la révérende Mère Présentation et Sœur Léonide, nouvellement arrivée de France, qui viennent nous visiter et nous dire un dernier adieu. Nous prenons ensemble un petit dîner de famille, bientôt après le F. Tivenan arrive à cheval conduisant devant lui deux robustes serviteurs au pas lent. Le cheval et la voiture des visiteurs reprennent la route de Maritzburg, et nous voilà de nouveau en route.

Après avoir cheminé jusqu'à neuf heures du soir, nous nous arrêtons pour passer la nuit. Non loin de nous est un bivouac de noirs, leur musique et leur danse nous

distraient un instant, nous prenons le thé et chacun se retire pour prendre un peu de repos. Il est onze heures du soir.

4 *janvier*. — Tout le monde est debout de grand matin; un temps calme et serein nous fait espérer une heureuse journée de marche. A dix heures a lieu notre premier déjeuner à l'instar des Cafres. Chacun est occupé à se fabriquer une cuiller pour manger le *porridge* (1). Jamais déjeuner plus joyeux.

5 *janvier*. — Rien de nouveau à l'horizon : toujours des montagnes ou des collines et d'immenses troupeaux suspendus à leurs flancs ; mais presque pas un seul arbre. Vers midi nous prenons notre petite réfection sur le bord d'un torrent. Nous voilà à Estcourt, petite ville construite sur les rives de Bushman River; nous y recevons la plus aimable hospitalité chez MM. Cook et Wood, deux familles catholiques.

6 *janvier*. — Epiphanie de Notre-Seigneur, jour fortuné et plein de souvenirs. J'ai le bonheur de célébrer la sainte messe dans le salon de M^me^ Wood. Nos catholiques y assistent, les religieuses font la sainte communion et chacun se retire le cœur inondé de joie et des plus douces consolations. Le soir, sur le déclin du jour, un Bushman s'approche de nous avec des airs sournois ; mais devant notre attitude résolue il disparaît dans les makis.

7 *janvier*. — A droite et à gauche on ne découvre que des *kraals* ou villages cafres ; à quelques pas devant nous nous apercevons deux petits négrillons à califourchon sur des taureaux, lancés à toute vitesse. L'un d'eux fait la culbute, mais le Cafre est invulnérable, il remonte et

(1) Le porridge est une sorte de *polinta* très épaisse, composée avec de la farine de millet ou de maïs.

recommence de plus belle. Vers midi notre wagon descend dans la rivière Tugela : les conducteurs ont de l'eau jusqu'à la ceinture, le plus petit de nos bœufs est à la nage, l'eau couvre les roues du wagon et nous inonde les pieds ; on a peur un instant d'être obligé de nager. Mais une fois encore on en est quitte pour la peur. Le pays est très aride et monotone.

8 *janvier*. — Une pluie torrentielle a rendu la route impraticable, une rivière profonde s'est formée entre le wagon et l'hôtel où les religieuses ont passé la nuit. Nous nous mettons en devoir d'improviser un pont, mais nous n'avons ni les matériaux ni le génie de Jules César; l'eau entraîne tout dans sa course rapide. Sur ces entrefaites, un Cafre d'une stature robuste arrive et s'offre à passer les religieuses sur ses bras. L'offre est acceptée, et bientôt tout le monde est de l'autre côté prêt à se mettre en route gai et joyeux comme auparavant. Ce qui paraît de nature à déconcerter ne fait que varier le plaisir. La bonne providence nous sert toujours à souhait. Nous voilà aux pieds de la formidable chaîne du Drakensberg, dont la crête sinueuse, comme dit Monseigneur, forme un rempart entre Natal et les régions circonvoisines. Nous y passons la nuit, afin de faire provision de forces pour en commencer demain l'ascension.

9 *janvier*. — La montagne a disparu dans les nuages, la pluie tombe, la route est affreuse ; le wagon est descendu dans une sorte de casse-cou creusé par les eaux, la roue s'est enfoncée, les bœufs glissent et refusent de tirer; à la fin ils se cabrent sur le wagon, le bras du timon casse, et nous voilà plantés dans le lit d'une rivière au milieu de la route, sans savoir quand nous pourrons en sortir. La nuit déploie ses ombres, chacun se retire, un peu triste, vers l'hôtel du voisinage, car comment passer la nuit à la belle étoile dans un tel lieu et par un temps semblable?

10 *janvier*. — Le F. Tivenan, toujours admirable de dévouement, sort de grand matin pour nous procurer les moyens d'achever l'ascension du Drakensberg. Dès qu'il est de retour, nous voilà à faire les charrons et je m'aperçois bien vite que le bon Frère est un véritable factotum; en très-peu de temps le bras du wagon, cassé la veille, est remplacé par un autre, et nous voilà de nouveau en route.

11 *janvier*. — A cinq heures du matin l'écho redit le chant guerrier des Cafres, qui descendent de la montagne pour reprendre leurs travaux de la veille. Un Hollandais nous prête un *span* de douze bœufs pour nous tirer d'un mauvais pas et bientôt après nous disons adieu à la colonie de Natal pour saluer les immenses plateaux du *Free-State*. Me voilà maintenant assis sur un roc à pic, occupé à vous tracer mes impressions de voyage. Quel beau coup d'œil : des troupeaux sans nombre couvrent les flancs des rochers, des aigles par milliers voltigent majestueusement sur nos têtes, l'horizon est immense et couronné de montagnes, qui cachent leur sommet dans la brume; le gazon est dans toute sa fraîcheur, comme au mois de mai en France, des ravins d'eau limpide, des petites cascades, rien ne manque à la perspective d'un paysage charmant. Une brise forte et fraîche adoucit la rigueur des rayons du soleil, qui au mois de janvier est tout à fait brûlant, dans l'Afrique du Sud. Nous avons jugé bon de passer la nuit en ce lieu pour reposer nos bœufs, qui commencent à succomber à la fatigue.

12 *janvier*. — C'est aujourd'hui dimanche; nous sommes en train de dresser notre petit autel de voyage pour y célébrer les saints mystères. A Bethléem Jésus-Christ naquit dans une étable et aujourd'hui nous l'adorons sous une tente... Oh ! c'est bien le cas ou jamais de s'écrier. Que vos tentes sont belles, ô Jacob, que vos pavillons

sont riches, ô Israël, que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus ! *Quam dilecta tabernacula tua, Domine, Deus virtutum !*

Le bonheur que nous avons goûté ce matin au saint autel n'a pas été sans nuages ; le fléau de la maladie a fait son apparition dans notre troupeau de bœufs. Nous venons de laisser le plus jeune sur la route, entre la vie et la mort. Depuis Maritzburg jusqu'ici, la route est bordée de squelettes de bœufs morts, qui ont été abandonnés de la sorte en pâture aux aigles et autres oiseaux de proie.

Nous voilà sur les rives gracieuses de Willow river (rivière du Saule). Le F. Tivenan est à la pêche avec Gonzague et Anatole ; mais si nous n'avons ce soir à souper que le produit de leur pêche, il pourrait bien se faire que nous soyons obligés de souper par cœur.

13 *janvier*. — Un second bœuf, des plus forts et des plus robustes, tombe sur la route pour ne plus se relever. Une bande de Cafres, de la pire espèce, s'achemine vers lui pour le mettre en pièces et en dévorer la chair. Quelle pitié de voir des êtres humains disputer la pâture des aigles et des vautours !

Non loin de là ceux-ci sont les maîtres, et ils s'acharnent sur la victime.

Un troisième bœuf succombe, plusieurs autres sont malades ; nous ne savons ce qu'il faut en penser. Enfin nous arrivons à Harrismith, petite ville d'apparence européenne, construite sur le bord d'une rivière ; elle est protégée au levant par une chaîne de montagnes assez escarpées, et au couchant s'étend une plaine immense. Le sol y est aride et le climat brûlant. On y remarque deux temples protestants, l'un de l'Eglise hollandaise et l'autre de l'Eglise d'Angleterre. Les noirs y sont assez nombreux ; ils habitent un quartier à part.

14 *janvier*. — Le F. Tivenan, notre pourvoyeur, vient d'acheter deux bœufs dans de très bonnes conditions; il les a payés 9 livres sterling. Comme vous voyez, mon révérend Père, la maladie des bœufs rend les voyages à travers l'Afrique australe très hasardeux et surtout très dispendieux. C'est une maladie assez singulière, qui décompose le sang de l'animal en vingt-quatre heures ou quarante-huit heures au plus.

15 *janvier*. — Encore une nouvelle occasion de pratiquer le détachement des biens de ce monde, un quatrième bœuf tombe, et nous sommes obligés de l'abandonner à sa triste destinée. — Nous apercevons un arbre dans le lointain, c'est presque un phénomène dans l'Etat libre d'Orange. Nous commençons aussi à découvrir quelques villages de la tribu des Basutos. Les Cafres de cette tribu, comme vous savez, sont beaucoup plus susceptibles de civilisation chrétienne que les Zoulous, qui sont en ce moment en révolte ouverte contre la civilisation européenne. Ils viennent de massacrer le camp anglais.

Nous sommes en ce moment occupés à dresser nos tentes près d'une très belle ferme hollandaise. Des arbres d'origine européenne l'environnent et lui donnent un aspect somptueux. Nous considérons cette ferme comme un spécimen de ce que serait le pays si on le cultivait et, surtout, si on y plantait des arbres. Je n'ai jamais vu d'aussi riches troupeaux de moutons, de chèvres, de bœufs et de chevaux, etc. La basse-cour est en tout semblable à celles de nos pays civilisés.

16 *janvier*. — Temps superbe, route monotone, pas une goutte d'eau pour étancher notre soif ardente; pas un pouce d'ombre pour nous soustraire aux ardeurs d'un soleil tropical. Notre principale distraction est de suivre du regard de grands oiseaux de la famille des échassiers. De temps en temps des serpents croisent la route; les

conducteurs en tuent quelques-uns avec leur fouet.

17 *janvier*. — Nous arrivons à l'improviste à un groupe de maisons construites à l'européenne, dans le fond d'une vallée couronnée de montagnes : c'est la petite ville de Bethlehem; on se croirait volontiers en Judée.

Je ne suis qu'à une journée de Sainte-Monique, ma chère mission. Je trouve ici une lettre du R. P. Gérard, dont voici les premières lignes : « Je viens de recevoir une lettre qui m'annonce que les plans de Monseigneur sont changés : il me dit de ne pas vous aller prendre à Bethlehem avec des chevaux, comme cela avait été arrêté. Grande déception pour nous, etc... »

Nous recevons la plus généreuse et la plus aimable hospitalité chez M. Vanden Bosch, gendre de Mme Collens, une de nos bonnes catholiques du *Free-State*. Nous passons dans cette famille trois jours, en tout ou en partie : une partie du vendredi, tout le samedi et une partie du dimanche. J'ai eu le bonheur d'y célébrer deux fois la sainte messe. Le dimanche, Mme Collens et Mme Vanden Bosch, avec toute la petite colonie apostolique, faisaient la sainte communion. Après la messe, j'ai eu aussi la consolation de faire trois nouveaux catholiques. M. Vanden Bosch, qui est protestant, m'a exprimé le désir de voir tous ses enfants baptisés par un prêtre catholique. Inutile de vous dire avec quel bonheur j'ai obtempéré à ces bons désirs. J'ai d'abord baptisé une petite fille de trois mois, puis un petit bonhomme de cinq ans, qui avait été baptisé par un ministre. J'ai fait ce second baptême sous condition, conformément aux règles du vicariat. Ensuite a eu lieu un baptême d'adulte, celui de la fille d'un catholique, qui avait atteint sa huitième année. La Sœur Brigitte lui a enseigné les premiers rudiments de la foi, je l'ai excitée à la contrition de ses fautes, autant que je l'ai pu, et je lui ai administré le baptême avec toute la solennité possible en

voyage. Ces pieuses cérémonies ont fait quelques heureuses impressions sur les esprits, et, au moment où nous exprimions notre reconnaissance à M. Vanden Bosch pour la généreuse hospitalité qu'il nous avait donnée, il voulut encore remettre à la révérende Mère Félicité 5 livres sterling pour la fondation de Kimberley. Cette conduite nous a paru admirable chez un protestant.

19 *janvier*. — Nous nous remettons en route à midi, M. Vanden Bosch, avec sa famille, nous accompagne jusqu'en dehors de la ville. Nous nous séparons en déplorant la pénurie de prêtres qui condamne ces pauvres catholiques à vivre sans offices, sans sacrements et sans église. Le soir nous recevons la visite d'une demoiselle hollandaise qui vient nous souhaiter la bienvenue, avec quatre de ses petites sœurs. Ce peuple paraît bon, mais il est protestant.

20 *janvier*. — Rien de particulier à l'horizon.

21 *janvier*. — En approchant de Winberg (montagne du Vent), l'air devient vif et la brise très forte. Les Sœurs reviennent de visiter un kraal, et sont enchantées de l'accueil simple et respectueux qu'elles ont reçu chez les noirs.

22 *janvier*. — La matinée se passe à visiter un grand kraal. Les huttes, comme vous savez, sont de forme circulaire et d'un seul appartement, qui peut avoir 2 mètres de diamètre et 1 mètre et demi d'élévation. La porte en est la seule ouverture et ressemble assez à l'ouverture d'un four. Les pauvres gens qui vivent là, dans l'ignorance la plus complète de toute religion, ne sont certainement pas assez dépourvus de lumière naturelle pour être exempts de péché; mais ils sont bien plus malheureux que coupables, dans l'abandon où ils se trouvent; et que ne serait-il pas permis d'espérer d'eux si notre France leur donnait de son superflu en fait de secours spirituels! Ils nous offrent du lait en échange de quelques douceurs; ils

aiment beaucoup le sucre, le tabac, les métaux, le verre ; en général tout ce qui brille ; ils commencent en outre à connaître la valeur de l'argent. Le Cafre est généralement propre, c'est du moins l'impression qui nous est restée après la visite de ce kraal.

Au moment où nous sommes occupés à préparer le dîner, une femme cafre vient nous informer qu'une éclipse de soleil se prépare. En effet, quelques instants après, le soleil s'obscurcit, les personnes et les choses revêtent une teinte blafarde, et avec une lunette sombre nous découvrons le phénomène céleste. J'avais déjà entendu dire que les Cafres avaient quelque notion d'astronomie ; j'en doutais et j'en doute encore ; cependant j'en ai maintenant une preuve de plus.

Deux dames de Senecaal, petite ville hollandaise, viennent offrir aux religieuses quelques rafraîchissements. On rencontre parfois chez les protestants des contrastes bien surprenants. Ils sont généralement bienveillants à notre égard, et même respectueux.

Nous avons aussi goûté la bière cafre. Elle a cet avantage sur toutes les autres, qu'il suffit de la voir pour se sentir désaltéré.

23 *janvier*. — Des gazelles aux pieds agiles, bondissant dans une prairie sans limites et sans ombre, nous offrent l'unique distraction qu'il nous soit permis aujourd'hui de rencontrer sur la route. J'en excepte cependant les montagnes aux formes pittoresques qui bordent notre vaste horizon. Un orage éclate pendant la nuit, un coup de vent emporte nos tentes, et nous voilà désemparés et pataugeant dans la boue, sous une pluie battante.

24 *janvier*. — La plaine immense qui se déroule sous nos yeux est une image de l'Océan. Une brise légère, soufflant à la surface des herbes hautes et verdoyantes y produit des ondulations qui me rappellent l'*American* et

me donnent le mal de mer. Dans ces immenses prairies crient et voltigent des oiseaux, sauvages comme les lieux qu'ils habitent. Je me contenterai de vous citer le roi de tous par la taille et la force, les anciens colons l'appellent *kill-snake*, terme anglais qui veut dire destructeur de serpents. On dirait, en effet, que cet oiseau merveilleux a reçu de Dieu la mission de détruire les serpents qui infestent l'Afrique du Sud. Aussi a-t-il été mis sous la sauvegarde des lois du pays.

Pendant que l'eau bout dans la marmite, nous observons à distance une danse de femmes cafres. Rien n'est plus digne de pitié. On dirait une assemblée d'énergumènes; pauvre humanité!

25 *janvier*. — Nous arrivons à Winberg, l'une des plus élégantes villes de l'Etat libre d'Orange. Nous y recevons, chez M. Mac-Grath, l'un de nos bons catholiques du *Free-State*, la plus généreuse et la plus sympathique hospitalité. Nous avons la sainte Messe dans le salon, tous les catholiques de la localité y sont présents; nous sommes sans doute redevables de cette faveur au grand apôtre des Gentils, dont nous célébrons aujourd'hui la fête.

Un de nos bœufs étant blessé, M. Clémens le prend et nous en donne un des siens. Chacun nous fait son petit présent.

Nous partons, mais le malheur s'attache à nos pas. Nous voilà de nouveau au milieu d'une rivière, sans pouvoir aller plus loin. Il vous vient sans doute à la pensée que nous allons recommencer le sauvetage à dos de Cafre, comme ci-devant; mais non, la Providence cette fois-ci nous traite plus dignement. M. Mac-Grath, connaissant les dangers que nous allions courir pour le passage de la rivière, a loué une voiture à deux chevaux et nous suit de près. Il nous atteint juste à l'heure, ou plutôt nous l'avons attendu... Deux autres messieurs en voiture arri-

vent en même temps que M. Mac-Grath, et nous offrent leurs services avec la meilleure grâce du monde. M. Mac-Grath propose de passer et repasser la rivière avec la voiture à deux chevaux et de prendre chaque fois deux religieuses pour les transporter sur la rive gauche. Ce sage conseil est goûté de tout le monde, deux voitures au lieu d'une se mettent en marche, et bientôt chacun est en lieu de sûreté. Le wagon se trouvant soulagé d'autant est facilement enlevé, et nous voilà de nouveau gais comme des pinsons. M. Mac-Grath, dont la générosité égale la prévoyance, a apporté avec lui un flacon de liqueur. La révérende Mère supérieure en fait les honneurs aux gens de la caravane et nous nous séparons comme de vrais amis.

Pas de chance vraiment! nous voilà encore au milieu d'une rivière sans pouvoir avancer, et pour de bonnes raisons... Winberg (nom du bœuf changé à Winberg) n'est pas habitué à ces sortes de bains. Sans doute dans la crainte de ne pas savoir nager, il se met à bondir et fait tant qu'il a bientôt enjambé la chaîne, de telle sorte que ses vieux compagnons, en tirant, le soulèvent et l'irritent de plus en plus. Winberg ne tarde pas à devenir un camarade insupportable; une confusion épouvantable se produit au milieu de la rivière. Il faut lâcher les uns, calmer les autres, bref, une scène impossible. Enfin d'autres wagons arrivent, on nous donne un coup de main et nous passons sans nous mettre à la nage.

Il est nuit close; l'aventure de la rivière donne encore de l'effroi à Winberg, il bondit de nouveau et menace de tout briser; impossible de le tenir, on le lâche et le voilà à arpenter le terrain. Dieu sait quand il reviendra.

26 *janvier*. — C'est aujourd'hui le troisième dimanche après l'Epiphanie, une de nos tentes est encore transfor-

mée en un pieux sanctuaire, et l'auguste Victime de Gethsemani est de nouveau présente sur notre modeste autel pour nous consoler des fatigues d'un si long voyage. Tout devient doux quand on aime.

Nos jeunes gens sont sortis à cinq heures du matin pour avoir des nouvelles de l'indomptable Winberg; ils le ramènent enfin à onze heures de la matinée.

27 *janvier.* — Un inconnu s'avance gravement et nous demande du brandy à acheter; c'est un Boer qui nous prend pour des marchands anglais.

Sur le soir nous arrivons chez M^me^ Armstrong, excellente catholique, convertie du protestantisme; elle a une de ses filles religieuse au couvent de Maritzburg, elle nous accueille comme des frères et des sœurs.

28 *janvier.* — Le bon Dieu continue à nous traiter comme ses enfants de prédilection. M^me^ Armstrong a préparé un autel dans sa maison et nous avons la sainte Messe à cinq heures du matin. C'est une grande édification pour nous de voir ces catholiques, sans église et sans service religieux, se conserver si bons, si pieux. Que la grâce de Dieu est puissante dans ceux qui ont le bonheur d'y correspondre.

29 *janvier.* — L'espoir d'arriver bientôt à Bloemfontein nous fait oublier toutes nos fatigues. Un Boer à cheval accourt au galop pour nous annoncer que le R. P. Bompart et la révérende mère Francis, supérieure du couvent de Bloemfontein, sont venus au-devant de nous, mais que, las d'attendre, ils viennent de reprendre la route de Bloemfontein. Nous nous consolons dans la pensée que ce petit désappointement sera promptement oublié.

30 *janvier.* — Inutile de vous dire combien nous sommes heureux de retrouver un instant la vie de communauté dans nos maisons respectives de Bloemfontein. Le R. P. Bompart et, de son côté, la révérende mère Fran-

cis n'épargnent rien pour nous faire oublier les privations de la route. Nous nous reposons dans la capitale du Free-State jusqu'au lundi suivant 3 février.

3 *février.* — A deux heures de l'après-midi, des voitures de quatre et six chevaux se rendent de la ville au couvent : tout le pensionnat et toute la communauté de Bloemfontein montent en voitures pour nous accompagner sur la route de Kimberley. Arrivés à 10 kilomètres environ, on met pied à terre et les enfants se livrent, en notre honneur, à quelques jeux innocents suivis d'un goûter champêtre. Mais les plaisirs d'ici-bas sont bien courts, le moment de la séparation est venu, il faut encore se soustraire aux douceurs de la vie de famille pour reprendre la vie nomade. Je ne vous parle pas de la cérémonie des adieux.

4 *février.* — A mesure que nous nous approchons de Griqua Land, le pays devient plus sauvage, le sol est de plus en plus aride et désert, des tourbillons de vent soulèvent des colonnes de poussière, qui semblent avoir leur base sur la terre et leur sommet dans le ciel. Les effets de mirage sont non moins merveilleux et nous distraient agréablement pendant de longues heures.

5 *février.* — Le passage du Modder-River se fait sans encombre. Nous avons à peine pris un modeste dîner sur l'autre rive, qu'un orage terrible éclate : le tonnerre, la grêle, un déluge d'eau, nous font apprécier une fois de plus tous les charmes d'un voyage en wagon à travers l'Afrique australe. De toutes parts de petites rivières se forment et se précipitent dans le lit du Modder-River, et le passage en devient bientôt impossible ; car vous savez, mon Révérend Père, que le luxe des ponts n'est pas connu dans ce pays. Toutefois, si c'est la puissance des ténèbres qui a suscité cette tempête pour nous molester, elle a manqué son coup, car nous avons laissé Modder-

River bien loin derrière nous pour aller saluer le R. P. Lenoir, qui venait au-devant de nous de Kimberley avec quatre voitures. Impossible de vous décrire la joie de ce bon Père et la nôtre à cette heureuse rencontre. Immédiatement, et sans verser des larmes, nous avons dit adieu à l'équipage au pas lent pour prendre la grande vitesse. A minuit nous étions à Kimberley, à ces fameux champs de diamants, qui, aujourd'hui, vu l'aspect qu'ils présentent, pourraient figurer parmi les merveilles du monde.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mon révérend Père, que notre première démarche, en arrivant dans cette ville, a été de nous agenouiller au pied des saints autels pour remercier Dieu et Marie-Immaculée de la protection visible dont nous avions été l'objet pendant le cours du voyage.

Le lendemain, je me suis fait un devoir d'aller prier sur la tombe du bon P. Fayolle. Pauvre Père! qui aurait jamais songé qu'il nous devancerait à Kimberley pour y mourir, comme le R. P. Hidien, de sainte mémoire, lequel semblait l'avoir choisi entre mille pour être son héritier, son successeur ?

Hier a eu lieu l'ouverture de l'école supérieure; les commencements sont très consolants, et donnent les plus belles espérances pour l'avenir.

Je le répète, mon révérend Père, je n'aurais point pris la liberté de vous écrire si longuement, si je n'avais connu depuis longtemps l'intérêt que vous portez aux Missions et aux Missionnaires de Natal; car je sais très bien que tous ces détails de voyage deviennent fastidieux à la fin, et fatiguent plutôt qu'ils n'intéressent le lecteur. Mon unique ambition en ce point a été de vous être agréable.

Je viens de recevoir à Kimberley une lettre de Mgr Jolivet, renfermant la très honorée lettre que notre bien-

aimé P. Général a bien voulu m'écrire. Cette bonne lettre a produit sur moi la plus salutaire impression ; elle m'a donné de nouvelles forces, et un désir plus grand de devenir un bon Missionnaire et un bon Oblat de Marie Immaculée.

Agréez l'expression de l'attachement respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être, mon révérend Père, votre frère affectionné en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

L. Biard, o. m. i.

PROVINCE BRITANNIQUE.

MISSION DE LIMERICK.

Extrait de la Gazette de Limerick, *le* 2 *avril* 1879.

Depuis l'ouverture de la grande mission que les Pères Oblats d'Inchicore donnent à la cathédrale de Saint-Léon, nous avons de temps en temps fait allusion aux résultats de ce grand travail et aux scènes émouvantes auxquelles il a donné lieu. Jamais mission mieux réussie n'a été prêchée dans l'ancienne paroisse de Saint-Léon, et même dans cette cité. Les bénédictions qui l'ont suivie doivent être une source de joie profonde, et pour Mgr l'Evêque du diocèse, et pour le révérend Administrateur de la cathédrale et son clergé. Les zélés Missionnaires eux-mêmes emporteront avec eux la conviction qu'ils ont jeté la semence évangélique dans un terrain où elle produira au centuple. Dès le premier jour de la mission, les fidèles sont venus par milliers, manifestant ainsi leur désir d'apprendre à mieux aimer Dieu et à se préparer avec plus de soin à jouir un jour de la vie qui ne finit pas. Une fois sous l'influence des bons exemples et de l'éloquence lumineuse des Missionnaires, ils se sont laissés entraîner par la grâce de la mission jusqu'au dernier moment de ces jours mémorables.

Nous avons déjà parlé des sermons du R. P. Shinners (supérieur de la mission), de ceux qui ont été prêchés

par les RR. PP. Nicoll, Ring, Brady, Furlong et Cummerford; mais on pourrait écrire des chapitres entiers sur le zèle infatigable avec lequel chacun d'eux remplissait les devoirs de sa charge dans ses relations avec les fidèles, faisant du bien à des milliers de pénitents et gagnant ainsi leur respect et leur amour. Le nombre des communions s'est élevé au chiffre de quatre mille par semaine pendant les quatre semaines qu'a duré la mission : ce chiffre comprend des personnes de tout âge et de toute condition. Un fait si consolant prouve, à lui seul, combien est grande l'œuvre qui vient d'être accomplie.

Les Pères Oblats commençaient leur travail de chaque jour à l'heure matinale de sept heures. Ils célébraient alors la sainte Messe. Il y avait aussi des messes à sept heures et demie, huit heures et demie et onze heures. Un sermon était prêché après cette dernière messe. Les confessions étaient entendues le matin, dans l'après-midi et le soir. Le catéchisme était fait chaque jour aux enfants de la paroisse et autres, de deux heures et demie à trois heures et demie. L'exercice du soir se composait de la récitation du Rosaire, d'un sermon et de la bénédiction du très saint Sacrement, après quoi on entendait de nouveau les confessions.

Le dimanche, les exercices différaient un peu de ceux de la semaine ; mais ils étaient tous fréquentés par des milliers de personnes, désireuses de profiter des avantages de la Mission.

Quelque solennelles qu'aient été les cérémonies diverses durant le cours de la mission, celles de dimanche dernier ont dû par leur caractère particulier impressionner vivement les spectateurs les plus indifférents. La dernière semaine, Mgr l'Evêque a voulu lui-même prendre une part active aux travaux des Missionnaires au confessionnal et encourager tout le monde en assistant

ou en présidant aux diverses cérémonies. Bon nombre de membres du clergé séculier et régulier de la ville ont concouru avec zèle au travail du confessionnal. Ne soyons donc pas surpris de la joie de l'Eglise à la vue de tant de zèle en faveur de la conversion des âmes, et du succès qui a couronné une mission donnée dans des circonstances si favorables.

Les cérémonies de clôture, dimanche dernier, ont surpassé par leur grandeur l'attente même des Missionnaires. La dernière messe fut célébrée à midi par le R. William Carroll, vicaire de Saint-Léon. Après la messe, le R. P. Brady, O. M. I., prêcha un éloquent sermon, prenant pour texte ce verset de saint Paul aux Corinthiens : *A Dieu ne plaise, mes Frères, que je me glorifie en quoi que ce soit, si ce n'est en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Dans ce discours magnifique, le prédicateur fit en termes éloquents une revue des bienfaits de la mission, et exhorta vivement ses auditeurs à persévérer dans le bien, si heureusement inauguré dans la paroisse. A une heure et demie, le T. R. docteur Butler, Évêque du diocèse, administra le sacrement de la confirmation à huit cents fidèles de tout âge : pendant la cérémonie, Sa Grandeur était assistée par le R. Jacques Mac Coy, administrateur de Saint-Léon, et par plusieurs membres du clergé séculier et régulier. A trois heures, il y eut un exercice spécial pour les femmes. Elles se réunirent au nombre de trois mille. Le R. P. Ring, dont le ministère au confessionnal était si vivement apprécié de tous, prêcha un très beau discours sur la Présence réelle et consacra ensuite son auditoire au Sacré-Cœur de notre divin Maître! Après quoi, cierges en main, les femmes renouvelèrent leurs vœux du baptême : le spectacle qu'offrait alors la cathédrale était on ne peut plus édifiant. La bénédiction du saint Sacrement fut donnée

par le R. P. Mac Namara, vicaire de Saint-Léon, assisté du R. William Carroll, vicaire aussi de la même église. Les cérémonies furent terminées par la bénédiction papale, donnée par le R. P. Shinners, o. m. i.

L'exercice de clôture avait été fixé à sept heures du soir ; mais longtemps avant, la cathédrale se trouva littéralement encombrée par une foule si compacte, que presque toute l'assistance dut se tenir debout et que l'on fut obligé d'ouvrir le sanctuaire aux fidèles. Plusieurs centaines de personnes furent obligées de s'en retourner, dans l'impossibilité de pouvoir entrer. On calcule que plus de cinq mille personnes ont dû se trouver dans la cathédrale.

Les prières ayant été faites par le R. Cornélius Courvay, administrateur de Saint-Michel, le R. P. Shinners monta en chaire et, d'une voix claire et retentissante qui se faisait entendre distinctement dans toutes les parties de l'édifice sacré, il prononça le sermon de clôture de la mission. L'éloquent prédicateur prit pour sujet les dix commandements. Pendant deux heures, le savant théologien a parlé des différentes manières dont on peut offenser le créateur, de l'absolue nécessité pour tous de persévérer jusqu'à la fin et de l'obligation pour chacun d'être fidèle aux résolutions prises pendant la mission, d'éviter toutes les occasions du péché. Le R. P. Shinners demanda à l'assistance de réciter un acte de contrition des péchés passés ; c'est ce que tous firent avec beaucoup de ferveur, après chacune des deux parties du discours. L'auditoire fut ensuite invité à allumer les cierges que chacun tenait en main ; puis, en réponse aux trois questions du révérend Père : « Renoncez-vous à Satan?... A ses pompes?... A ses œuvres?... », les fidèles renouvelèrent avec ferveur leurs promesses baptismales. Si on ajoute à l'auditoire du soir celui de l'après-midi, on peut

affirmer sans crainte que ce grand acte de religion fut fait par dix mille personnes. Le spectacle qu'offrait l'intérieur de la cathédrale pendant cette cérémonie était admirable : plusieurs gentilshommes protestants de la ville, qui étaient présents, en furent très édifiés. Après la bénédiction papale, le chœur, sous la direction de M. J. Smith, chanta le cantique : *le Ciel en est le prix...;* et pendant la bénédiction, qui fut donnée par le R. Cornélius Courvay, administrateur de la paroisse Saint-Michel, on chanta le *Te Deum...*, et ensuite, pour clôture de la cérémonie, la *Grande Marche d'Athalie.* Avant de quitter la chaire, le R. P. Shinners, qui était visiblement ému, remercia l'assistance d'avoir si bien concouru au succès de la mission. Il avait, dit-il, pris part à des missions presque dans tous les diocèses de l'Irlande ; mais il pouvait dire, et il le répétait dans toute la sincérité de son âme, qu'il n'avait jamais assisté à une mission qui lui eut procuré autant de consolation que celle de Limerick. Citoyen lui-même de cette religieuse cité, il ne pouvait s'empêcher de ressentir un saint orgueil à la vue des dispositions heureuses manifestées par les paroissiens de Saint-Léon et la population tout entière. Il remerciait Dieu de toutes les grâces que la mission venait de répandre sur la ville. Cette cité de Limerick a été appelée la cité du traité violé, mais le traité n'avait jamais été brisé ni par des hommes ni par des femmes de la ville. Ce traité avait été conclu il y a deux cents ans, et il a été violé contrairement aux désirs des habitants de Limerick. Avec l'aide de Dieu, ce traité qui a été fait ce soir avec Jésus-Christ ne sera pas non plus déchiré par eux. Ils voudront persévérer dans l'amour du Seigneur en accomplissant tous leurs devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers eux-mêmes. En finissant, le révérend prédicateur pria les fidèles de ne pas oublier les Mission-

naires dans leurs prières, de se souvenir de temps en temps de lui et de ses frères Oblats.

Il acheva son éloquente exhortation au bruit des prières ferventes que l'auditoire offrait déjà pour lui et pour ses frères Missionnaires. Ce fut ainsi que se termina cette mission solennelle.

LE PRIEURÉ DE KILBURN.

Sous ce titre, lady Herbert a publié en anglais une brochure intéressante où se trouve résumée toute l'histoire de Kilburn. Nous ne pouvons reproduire ici ce travail dont l'étendue, jointe aux difficultés d'une bonne traduction française, ne saurait s'adapter au cadre modeste de nos Annales. Nous nous bornerons à citer quelques fragments du récit relatif à la bénédiction de la première pierre.

Pourquoi la foule se pressait-elle sur la route de Kilburn, le 3 juin 1878, à l'heure de la plus forte chaleur? De nombreux pèlerins, hommes et femmes, de tout âge et de toute condition, affluaient ce jour-là vers la banlieue de Londres. En un site élevé se dessinent, sur un vaste plan, les premières assises d'un édifice qui s'élève rapidement et dont on allait bénir la première pierre : c'est la nouvelle église du Sacré-Cœur de Kilburn. Un protestant, témoin de la cérémonie, la décrit ainsi :

« L'attention de la foule ne tarda pas à être attirée par le défilé de la procession qui sortait du monastère à la suite de la croix et des flambeaux sacrés portés par des acolytes. Le cérémonial prescrit pour la pose d'une première pierre fut accompli dans ses moindres détails et dans toute sa solennelle majesté. Tous les yeux étaient fixés sur

S. Em. le Cardinal MANNING qui présidait. A voir sa belle figure ascétique, au teint pâle et aux lignes pures, se profilant comme un camée en relief dans la lumière étincelante de cette journée de juin, on eût dit un homme dont la vie a traversé des siècles. Revêtu des habits pontificaux, il se dirigea vers une croix de bois qui indiquait la place de l'autel provisoire. La bénédiction et la pose de la première pierre furent faites avec les cérémonies ordinaires, et tout se passa avec la solennité et l'éclat qui caractérisent le culte de l'église catholique romaine. Ce qui, selon nous, produisit le plus d'impression, ce fut le chant de l'*Ora pro nobis* après chaque invocation des Litanies des Saints; on eût dit que ce cri suppliant partait comme une seule voix du sein de la foule agenouillée.

« Après le *Veni Creator*, Son Eminence le Cardinal adressa à cette belle assistance une courte et touchante allocution sur le Sacré Cœur de Jésus, envisagé comme lieu de repos pour l'âme chrétienne..... Dans la pierre de fondation on a renfermé, comme cela se pratique toujours, des pièces de monnaies et des médailles portant cette inscription :

« L'an du Seigneur mil huit cent soixante-dix-huit, le troisième jour de juin, la première année du pontificat de S. S. Léon XIII, et le cinquième mois de ce pontificat, la quarante et unième année du règne de S. M. la reine Victoria, S. Em. le T. R. Henri Edward, Cardinal MANNING, étant archevêque de Westminster, le T. R. P. Joseph FABRE étant supérieur général de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, et le R. P. Timothée GUBBINS étant Provincial de ladite Congrégation pour l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, les RR. PP. ARNOUX, COX et O'REILLY, O. M. I., résidents du nouveau Prieuré et étant chargés de la mission de Kil-

burn, cette pierre a été bénite et posée par S. Em. le Cardinal Archevêque de Westminster, en présence des catholiques de Kilburn et d'un nombre considérable de membres du clergé et de laïques du diocèse, près de l'emplacement de l'ancien Prieuré de Kilburn, fondé par Herbert, abbé de Westminster, dans la dernière moitié du règne de Henri I^er^. »

Après la pose de la première pierre, la concession d'une indulgence fut proclamée par le R. P. Hunt, et le Cardinal se rendit à la chapelle du monastère, où il donna la bénédiction du saint Sacrement ; mais un tiers à peine des personnes présentes purent trouver place dans ce local, trop exigu pour l'affluence considérable.

Les Pères Oblats ont construit, à Tower-Hill, une remarquable église, que nous pouvons appeler le *Montmartre de la partie est de Londres*, et maintenant, à l'ouest de cette immense cité, un autre temple destiné à porter partout le nom et la gloire du Sacré Cœur s'élève par leurs soins. La nouvelle église de Kilburn pourra rivaliser de beauté avec la célèbre abbaye des anciens jours, et de nouveau le son de l'*Angelus* rappellera dans ce quartier l'Incarnation du Fils de Dieu et le nom béni de sa Mère, la Vierge Marie.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE NANCY.

Nancy, le 10 février 1879.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

En relisant nos Annales, j'ai constaté que le dernier compte rendu, concernant la Maison de Nancy, remonte au mois de février 1876; pour n'être pas trop long et sans revenir sur les années précédentes, dont je n'ai pas à parler, vous me permettrez de me renfermer dans les limites de janvier 1878 à janvier 1879; j'essayerai d'esquisser à grands traits la physionomie de la situation au point de vue du matériel, des œuvres locales et des travaux accomplis pendant ce laps de temps. Avant d'entrer en matière, je dois toucher à quelques faits importants, qui se sont accomplis en 1878.

Il m'est doux de signaler la visite canonique dont Votre Paternité nous procura tout ensemble l'honneur, la joie et le bienfait le 4 juillet 1877; il y avait six ans que vous n'étiez venu à Nancy, et, comme vous nous l'avez dit vous-même bien des fois : « Il vous tardait de vous retrouver dans cette chère maison, pour y passer quelques jours. » Pour nous, la joie de vous posséder était d'autant plus grande que votre venue était désirée depuis plus longtemps. La présence du Père au milieu de ses enfants, en même temps qu'elle dilate délicieusement le cœur et unit plus étroitement les âmes, imprime une impulsion nouvelle à tous pour le bien; que de nuages se dissipent, que de situations s'éclaircissent, que de défaillances

même font place à de généreux élans sous l'influence du regard, à l'audition de la parole du Père, de plus en plus aimé, qui distribue à tous les conseils de sa haute sagesse, les marques de sa bonté et toute l'énergie de son âme! on se sent devenir meilleur, tout prêt à entrer à pleines voiles dans la vie religieuse et apostolique du Missionnaire Oblat de Marie Immaculée. Puisse la maison de Nancy se retremper souvent dans l'esprit de notre vocation auprès de celui en qui cet esprit s'est incarné! Trois mois plus tard, en octobre 1877, le R. P. Provincial venait prêcher une retraite aux élèves du grand séminaire; au dire des professeurs et directeur du séminaire, le cœur si zélé du R. P. Rey a dû être consolé et réjoui à la vue des fruits de sa prédication si goûtée de tous; cette retraite a été une des meilleures qui se sont données aux élèves du grand séminaire. Ce fut à la suite qu'en exécution d'une mesure arrêtée entre vous et lui, il me chargea du gouvernement de la maison, le 9 octobre.

1° *Conditions matérielles.*—Les conditions matérielles de la maison de Nancy ont subi quelques modifications depuis le dernier compte rendu publié dans les Annales de mars 1876. Aujourd'hui, la propriété Legrand, achetée en 1875, est complètement payée, grâce à l'active générosité de la province du Nord, qui l'avait acquise dans l'intérêt du noviciat, exposé à être entouré de constructions trop rapprochées. Cette année même, nous avons loué le tout, et les revenus de cette location couvriront un peu plus que les contributions, fort lourdes, dont nous sommes redevables à l'Etat et à la ville; ce petit revenu facilitera la solution du problème financier à résoudre chaque année. La situation, à ce point de vue, sans être précisément mauvaise, offre toujours de graves difficultés, et ceux qui sont mêlés à l'administration complexe du noviciat et de la maison en connaissent toute l'étendue.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer les diverses causes qui concourent à cet état de choses ; qu'il me soit permis de dire seulement : que la vie est chère à Nancy ; que nous n'épargnons rien pour la santé de nos chers novices ; que notre personnel actif est peu nombreux ; nos Frères convers novices, à l'état de formation, ne peuvent être occupés autant que d'autres déjà formés à la vie religieuse. Tout cela réuni fait que nos affaires ne peuvent être brillantes, et cependant, je puis le dire, nous pouvons, avec les dons que la Providence nous envoie, suffire aux dépenses ordinaires. Mais il y a des frais d'entretien considérables dans une maison qui n'est plus jeune, qui a subi tant de transformations pour être appropriée aux exigences de deux Communautés destinées à vivre ensemble sans se mêler. Parmi les améliorations introduites dans le matériel de la maison du noviciat, nous mettrons en première ligne la construction d'une chapelle intérieure ; elle était réclamée depuis longtemps ; dans nos anciens oratoires, souvent placés peu commodément, on manquait d'air, d'espace et de lumière ; la nouvelle chapelle intérieure nous offre ces avantages indispensables ; elle est assez grande pour contenir une centaine de personnes, en tenant compte de la petite tribune. L'unique autel est dédié au Sacré Cœur, dont une belle statue domine le tabernacle ; de là, Notre-Seigneur nous montre à tous la source de la divine charité, nous invite à la prière confiante, à l'amour fidèle et sans limites. Près du tabernacle, que domine et qu'explique le Sacré Cœur, le novice se forme à la vie intérieure, les Frères convers se reposent de leurs fatigues, les Pères profès trouvent la récompense de leurs travaux apostoliques ; cette chapelle occupe l'emplacement des anciens dortoirs, de l'ancienne salle d'étude du second corps de logis, au-dessus du réfectoire et de la cuisine ; les fe-

nêtres, un peu agrandies, ont été transformées en grisailles; la voûte est à plein cintre. L'œil est satisfait par la pureté des lignes, et pour qui sait les difficultés de niveau et de direction des murailles principales qu'il a fallu surmonter pour obtenir un tel résultat, il y a lieu de s'étonner; sans doute tout n'y est pas parfait; mais en soi, et par comparaison à l'ancien état de choses, cette chapelle est pour nous un bienfait ajouté à d'autres, que nous a valu notre R. P. Provincial, à qui nous devons cette construction, dont il a eu l'idée et dont il a payé les frais. C'est au mois de mai 1877 que cette chapelle a été bénite et inaugurée par le R. P. Provincial; il nous a dit, dans une chaleureuse allocution, les espérances que faisait naître dans son cœur la dédicace de cet oratoire privé au Sacré Cœur de Jésus. Le R. P. Simon avait bien voulu descendre de Sion avec quelques junioristes pour rehausser cette fête de famille par l'éclat et l'entrain de ses chants.

2° *Le noviciat.* — Un mot seulement sur le noviciat que vous avez confié, mon très révérend et bien-aimé Père, à l'intelligence et au cœur du R. P. Corne. L'année 1877-1878 a été florissante au point de vue du personnel; pour un moment, nous avons compté dix-sept novices, dont sept prêtres. Six, parmi ces derniers, ont fait leurs vœux perpétuels et occupent divers postes dans les maisons de la province du Nord; au moment où j'écris ces lignes, le noviciat est moins nombreux; il compte seulement onze novices, dont trois prêtres. Le nouveau maître des novices est à la hauteur de son ministère délicat, important; rien n'échappe à sa vigilante sollicitude; l'âme et le corps de ses enfants spirituels ont leur part respective dans les soins dévoués qu'il prodigue à tous : je puis ajouter que les attributions sont admirablement délimitées; chacun occupe sa sphère propre sans confusion.

Dans une communauté comme la nôtre, où profès et novices vivent sous le même toit, sans communications habituelles, il faut, de part et d'autre, des concessions qui maintiennent l'esprit de la règle et l'harmonie fraternelle des âmes et des cœurs. Grâce à Dieu, tous connaissent leurs devoirs et les pratiquent, dans la mesure de la faiblesse humaine.

3° *La chapelle.* — Le ministère de la chapelle extérieure nous permet de faire un bien réel. Les Pères, à tour de rôle, quand ils sont à la maison, font leurs semaines de prédications et de confessions, on comprend facilement que le gros de la besogne retombe sur les Pères qui résident et s'absentent peu; il est des époques où ce travail se transforme en une véritable mission qui dure des mois entiers. Prêtres, laïques, se présentent à la maison, d'autres à la chapelle; c'est un va-et-vient qui absorbe, prend le temps et laisse peu de répit, et on est loin de suffire à tout. S'il y avait un Père uniquement occupé de ce service (je n'ose parler de deux; nous sommes si peu nombreux!), il y aurait pour lui certainement un travail constant; la clientèle, sûre d'être reçue, se fixerait, irait en augmentant! Bien des personnes se plaignent que nous soyons si peu pour la chapelle, tandis que dans d'autres maisons religieuses de Nancy il y a trois ou quatre Pères à poste fixe. Notre chapelle, le dimanche, est trop étroite, et à mesure que la population qui nous avoisine s'accroît, l'insuffisance de notre personnel est plus sensible.

Depuis huit à dix ans, la position des Pères Oblats, à Nancy, est devenue importante, en raison de l'importance de la ville elle-même, placée sur les frontières comme un centre industriel, commercial et scientifique. Dans une ville qui compte plus de 60000 habitants, un grand nombre de communautés religieuses d'hommes et

de femmes, et qui est l'aboutissant des communications de plusieurs départements, pour qu'une maison de Missionnaires soit bien posée, fasse beaucoup de bien, il lui faut un personnel nombreux, connaissant le caractère du pays et dévoué à tous les genres de ministère auxquels il peut être appelé.

4° *Les œuvres.* — Trois œuvres se rattachent au ministère de la chapelle extérieure. La première en date et en importance est l'*Œuvre des servantes;* elle est connue de nos Pères; elle est due à l'initiative du R. P. Soullier et remonte à l'année 1859, si je ne me trompe. Depuis ce temps, elle s'est maintenue et a même pris des proportions plus grandes. Avec des ressources pécuniaires plus considérables, elle ferait plus de bien encore; elle compte actuellement deux cent trente associées. Elles ont une réunion tous les mois, à cinq heures du matin; tous les ans, elles font une retraite de huit jours. Le supérieur qui en est chargé doit s'occuper du côté financier et religieux; c'est à lui qu'on s'adresse pour les questions d'intérêts et de personnes; les dérangements ne manquent pas de ce chef, mais c'est un temps bien employé. La dernière retraite des servantes a été prêchée par le R. P. Bourde, ancien directeur de l'œuvre; il a été accueilli par toutes les associées avec une grande joie; la retraite a été très bien suivie; près de quatre cents servantes sont venues, deux fois par jour, écouter les instructions pratiques que leur adressait le zélé Missionnaire. Un bon nombre, près de trente servantes, se sont fait inscrire comme associées. C'est un beau témoignage rendu à la parole efficace du prédicateur; qu'il reçoive ici l'expression de nos remerciements pour le bien qu'il a fait à cette œuvre si digne d'intérêt!

La seconde œuvre dont nous nous occupons, c'est l'*Œuvre de la persévérance;* société de secours mutuels des

jeunes ouvrières de Nancy, placée sous le patronage de Notre-Dame de Sion. C'est la première fois, je crois, que cette œuvre figure dans nos Annales. Il y a trois ans qu'elle est fondée. Mgr l'Evêque a bien voulu en confier la direction aux Pères Oblats. Deux éléments la composent : les jeunes filles qui, depuis leur première communion jusqu'à seize ans, appartiennent au *patronage;* des dames patronnesses les surveillent, les placent convenablement; les *associées,* ouvrières qui, depuis seize ans, forment la Société proprement dite; elles restent, comme auparavant, sous la tutelle des dames, qui continuent de les voir, de les encourager au bien ! Le but que se propose la Société est de maintenir cette jeunesse, si exposée, dans la vie chrétienne; pour cela, il y a deux réunions par mois; tous les ans, il y a une retraite spirituelle. Cette année, cette retraite a été donnée par le R. P. Michaux, président d'honneur de l'œuvre; il a su captiver ces jeunes âmes, qui lui ont témoigné leur reconnaissance en se montrant plus fidèles à toutes leurs obligations. Le but temporel que se propose la Société, c'est de venir en aide aux ouvrières quand elles sont malades. Les meilleurs soins leur sont donnés gratuitement; elles reçoivent une indemnité pour les jours de travail dont la maladie leur a ravi le bénéfice. On comprend tout le bien qu'une Société de ce genre est appelée à faire dans une ville comme Nancy; elle compte plus de cent trente jeunes filles, tant patronnées qu'associées; des membres actifs et des membres honoraires, dont les dons volontaires contribuent, avec les cotisations annuelles des sociétaires, à former un fonds, dont l'administration et l'emploi sont confiés à un conseil aussi vigilant qu'expérimenté.

La troisième œuvre est la *Confrérie du vœu national au Sacré-Cœur.* C'est au zélé et pieux directeur de l'Archicon-

frérie de Montmartre que revient l'honneur de l'établissement de cette confrérie dans notre chapelle. En 1877, le R. P. Jeanmaire, à l'instigation du R. P. Provincial, posa les commencements de cette œuvre, qui fut définitivement constituée en 1878. Qu'on me permette de reproduire ici une note publiée dans *la Semaine religieuse* de Nancy, numéro du 29 décembre 1878 :

« Depuis cette année, Nancy possède une confrérie du vœu national au Sacré-Cœur de Jésus, agrégée à l'Archiconfrérie de Montmartre et établie canoniquement dans la chapelle des Oblats de Marie Immaculée. Par une ordonnance du 17 décembre 1877, Mgr l'Evêque autorisait le supérieur des Oblats à demander l'érection d'une Confrérie du *Vœu national au Sacré-Cœur;* le 17 février de l'année 1878, le directeur de l'Archiconfrérie de Montmartre, en vertu de pouvoirs accordés par le souverain Pontife Pie IX, envoyait les lettres d'agrégation; ces lettres, ainsi que les statuts et règlements de la confrérie, ayant été soumis au visa de l'ordinaire le 12 mars et le 1er mai 1878, l'œuvre se trouva constituée définitivement. Le jour de l'Ascension, on bénissait une statue du Sacré-Cœur; tout le mois de juin, les associés se réunirent, le soir, dans la chapelle des Oblats et la fête du Sacré-Cœur, précédée d'une neuvaine, y fut célébrée aussi solennellement que possible. A partir de ce moment la confrérie a des réunions mensuelles le troisième dimanche du mois, à sept heures du matin; la messe est dite pour tous les associés vivants et défunts, et l'allocution sur le Sacré-Cœur est suivie de la bénédiction du très saint Sacrement. L'œuvre est en bonne voie; elle compte actuellement neuf cents membres inscrits, tant vivants que défunts, et des offrandes relativement considérables ont été envoyées, en son nom, au sanctuaire de Montmartre. La confrérie du Vœu national, établie à

Nancy, est la huitième en date parmi les confréries agrégées à l'Archiconfrérie dans toute la France. Sans donner à ce fait plus de portée qu'il ne faut, il nous est doux de penser que, sur les frontières, dans l'importante capitale de notre Lorraine, l'œuvre du Sacré-Cœur compte bon nombre d'associés qui prient pour la sainte Eglise et pour la France! Bien des personnes, sans doute, profiteront de la facilité qui leur est offerte pour prendre part aux bienfaits spirituels et temporels de la confrérie, pour donner leur concours à l'œuvre du Sacré-Cœur, œuvre si catholique et si française, demandée par Notre-Seigneur lui-même, bénie entre toutes, et magnifiquement rémunérée par Celui qui est fidèle et a promis de grandes grâces à ceux qui honoreront son divin cœur! »

5° *Les missions.* — Pendant la période qui s'écoule de janvier 1878 à janvier 1879, nos Pères Missionnaires ont donné quarante-cinq retraites ou missions, sans compter des sermons détachés et quelques premières communions.

Le R. P. Conrard n'a guère eu que trois mois de repos; les Vosges, la Meurthe et le pays Messin ont été tour à tour visités et évangélisés par lui; il a prêché trois retraites religieuses et une octave des Morts à Nancy, dans la paroisse Saint-Georges. Il a commencé ses travaux apostoliques à Sainte-Marie aux Chênes, au diocèse de Metz. Voici comment ce Missionnaire rend ses impressions et les résultats de cette retraite paroissiale : « Sainte-Marie aux Chênes a été le douloureux et sanglant théâtre de la bataille de Saint-Privat la Montagne, le 18 août 1870. C'est entre ces deux villages, distants de 3 kilomètres, que sont tombées les plus nombreuses victimes; le regard attristé ne rencontre, à droite et à gauche de la route, que cimetières, monuments funèbres ou tumulus, espèces de tertres entourés de haies et surmontés d'une croix de bois, disséminés

au milieu des champs labourés, comme les meules de gerbes au temps de la moisson... Terrible moisson, en effet, que celle-là où, en quelques heures, sous les coups des boulets et des mitrailleuses, tombaient, comme des épis sous la faux, les rangs pressés de nos vaillants soldats! Au centre du village de Sainte-Marie s'élève le monument commémoratif dédié aux soldats français du 94e de ligne, qui soutinrent, pendant plusieurs heures, sous le commandement du colonel de Geslin, le choc d'un corps d'armée ennemi et ne se retirèrent qu'après avoir perdu plus de la moitié de leur régiment. Ce monument, érigé par les souscriptions des survivants, des habitants et surtout du colonel, devenu général commandant de Paris, est surmonté d'une belle statue de la sainte Vierge en bronze, qui tourne ses regards maternels et tend ses mains protectrices vers la France. Pauvre France! Marie s'obstine à la sauver, pendant qu'elle semble vouloir s'obstiner à se perdre! Quand donc ouvrira-t-elle les yeux et comprendra-t-elle d'où lui vient le salut? Les habitants de Sainte-Marie, au moins, semblent le comprendre! Il y a eu une belle et nombreuse communion générale, à laquelle ont pris part les hommes comme les femmes, à quelques rares exceptions près. »

Citons encore son travail de Bertrichamps, diocèse de Nancy, entre Baccarat et Raon-l'Etape. « Cette paroisse compte près de 1100 habitants, dont 150 environ vont chaque jour travailler à l'usine de Baccarat, comme tailleurs sur cristaux. En 1857, les PP. Oblats y avaient déjà prêché une première mission, et une deuxième plus tard. Le succès n'avait été que partiel. Raison de plus pour donner à cette retraite pascale toute l'importance et la solennité d'une mission en règle; le succès eût été plus complet. J'ai rarement rencontré d'églises où les cantiques aient été aussi bien exécutés par les enfants des écoles et les

hommes. Malgré le défaut de solennité à nos exercices, et malgré aussi les idées du jour, nous avons eu de beaux auditoires, de consolants retours et de nombreuses communions. »

Le R. P. Colombot s'exerce dans ses comptes rendus au style lapidaire ; par exemple : mission à Esley-Vosges, en mars : bien ; mission à Marainville, en mars : résultat *idem*. Suit, dans le même genre, l'énumération des paroisses, du temps et du caractère de son travail ; c'est assez sans doute pour lui, mais c'est trop peu pour nous. Le même Père a fait le service, pendant deux mois, de la maison de Saint-Martin (Sœurs de Saint-Charles), à la grande satisfaction des malades et des Sœurs qui y sont *retraitées* à cause de leur âge et de leurs infirmités.

Le R. P. Pastoors a prêché un carême à Brives (diocèse de Tulle), en l'église Saint-Martin. « La station, dit-il, a été bien suivie, et tout porte à croire que les résultats ont été fructueux; les beaux auditoires d'autrefois ont rempli la belle et antique église. *Laus Deo!* Les échos qui nous sont revenus de la Corrèze étaient unanimes à redire que le prédicateur avait été très goûté, très suivi et que les résultats avaient été bien consolants. Le même Père a prêché, en décembre, une retraite aux Enfants de Marie, à Lunéville, diocèse de Nancy, dans l'importante paroisse de Saint-Jacques ; deux retraites à Metz : l'une aux Sœurs de Sainte-Chrétienne, Sœurs converses ; l'autre aux ouvrières de la ville de Metz, en la chapelle de l'Evêché, Sainte-Glossinde.

Le P. Pastoors a terminé l'année à Lémoncourt, diocèse de Metz.

Le R. P. Paquet a été de maison à Nancy jusqu'au mois d'octobre ; il nous a quittés pour se rendre à Limoges. Il ne demandait qu'à déployer ses ressources et son activité ; il n'a pas dû se plaindre de sa campagne en

Lorraine ; il y a donné plusieurs retraites et missions paroissiales, qui ont été couronnées de succès ; un de ses derniers travaux s'est fait à Pont-à-Mousson, dans l'importante paroisse de Saint-Laurent. « Il y avait là, dit-il, un travail assez difficile. Belle paroisse. Instruction matin et soir, sans compter les chapitres additionnels, à la bonne volonté du Missionnaire ; le travail a réussi et on a été content. »

Le R. P. Dru a remplacé le R. P. Paquet ; il a fait ses premières armes de Missionnaire Oblat de Marie dans une paroisse du pays lorrain, annexé à la Prusse. « C'était, nous dit-il, son premier travail, inutile de dire que je l'ai fait avec bonheur et entrain. » Les habitants ont répondu à son zèle ; la retraite a été bien suivie ; toute la paroisse assistait aux instructions. Quelque temps après, il prêchait une retraite de congréganistes à Thiaucourt, la patrie de notre jeune et regretté P. Albert, décédé à Québec. Le R. P. Dru a dû payer de sa personne dans cette circonstance : le Curé était malade et toute la charge retombait sur le jeune Missionnaire.

Pour être complet et ne faire tort à personne, je dois ajouter que le R. P. Corne, maître des novices, a voulu, en quelque sorte, rivaliser d'activité avec nos Missionnaires ; il a su trouver du temps pour prêcher plusieurs retraites ; en avril, à Nancy, aux Sœurs converses de la Doctrine chrétienne ; en août et en septembre, aux Sœurs de l'Espérance de Reims et de Mézières ; en octobre, à Paris, à la maison générale, et au grand séminaire de Verdun, où un Oblat prêchait pour la première fois ; en novembre, à Reims encore, au pensionnat tenu par les Sœurs de la Sainte-Famille ; enfin, à Nancy encore, au noviciat des Frères de la Doctrine chrétienne.

Le Père Supérieur, étant plus particulièrement chargé

des œuvres attachées à la Chapelle, n'a donné que quatre retraites.

Voilà, très révérend et bien-aimé Père, ce qu'ont fait, en l'an de grâce 1878, vos enfants de la maison de Nancy; je crois en avoir assez dit pour montrer que tous s'efforcent, en faisant le bien, de procurer quelque consolation à leur Père bien-aimé, quelque honneur à notre chère Congrégation, de répondre par là même aux grâces que Dieu leur accorde et à la protection maternelle de la Vierge immaculée.

Je suis, avec le plus profond respect, mon très révérend et bien-aimé Père;

Votre très humble, très dévoué et très affectionné
Fils en Marie immaculée,

G. Simonin, o. m. i.

MAISON DE PARIS.

Paris, le 15 mai 1879.

Mon très révérend Père,

Depuis mon rapport de l'année dernière, il ne s'est produit dans la maison de Paris aucun évènement de grande importance, en ce qui touche les travaux de notre ministère. C'est, comme vous le savez, un labeur incessant, lequel va grandissant avec la piété des âmes et les préoccupations de l'heure présente. La forme en est toujours la même; mais le mouvement qui, de Paris ou de la province, porte tant de chrétiens à se rapprocher de Dieu, ne nous laisse pas une minute de répit. Je mentionnerai, uniquement pour mémoire, nos deux adora-

tions perpétuelles : celle de 1878, prêchée par le R. P. Delpeuch, et celle de 1879, prêchée par le R. P. Rey; le Carême 1879, prêché en partie par le R. P. Sardou et par les Pères de la maison de Paris; le mois de Marie et en ce moment le Jubilé, véritable regain de grâces après les grâces antérieures. Nos deux pèlerinages annuels à la chapelle provisoire du Sacré-Cœur, à Montmartre, sont maintenant une institution. Le premier, composé des personnes pouvant disposer de leur temps, a lieu d'ordinaire vers la mi-carême; plus de trois cents personnes y ont pris part cette année; le second, composé de servantes et d'ouvrières, a lieu le lundi saint, à cinq heures et demie du matin, et, cette année, malgré l'heure matinale et le mauvais temps, plus de deux cents de ces bonnes filles ont gravi avec nous la sainte montagne. Ces deux manifestations religieuses ont été fort belles; le *Bulletin du Vœu national* en a donné un récit abrégé.

En dehors des travaux intérieurs de notre chapelle, nous sortons fort peu; du reste, cela nous serait difficile, le service des messes et le travail habituel exigeant la présence de presque tous les Pères.

Je me contente de donner ici la liste de quelques petits travaux que nous avons pu faire en dehors de la maison.

Le P. Charaux a prêché, en octobre 1878, la retraite des religieuses trinitaires et, dans ce même mois, la retraite des Sœurs de Saint-François Régis, à Asnières, diocèse de Paris. Le même Père a prêché l'Avent à la paroisse Saint-Michel des Batignolles, et le Carême de 1879 à Saint-Pierre de Montrouge, vaste église placée à un point excentrique de Paris, au cœur d'une population nombreuse.

Le P. Giroud a prêché, en mai 1878, la retraite de

première communion dans la belle paroisse de Villiers-le-Bel, diocèse de Versailles; l'adoration perpétuelle pendant trois jours dans la chapelle de la Visitation de Meaux, et plusieurs triduums de pensionnats, de communautés religieuses et de cercles ouvriers.

J'ai prêché, en février 1878, la retraite annuelle du collège Saint-Stanislas, à Abbeville (diocèse d'Amiens). Nos autres Pères ont prêché çà et là quelques sermons isolés; à nos aumôneries ordinaires est venue se joindre la confession hebdomadaire des enfants de l'Orphelinat de la rue Larochefoucauld, tenu par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, et le service habituel de la chapelle de M. Edouard Mignon, un de nos excellents voisins. Le P. Berthelon a bien voulu ajouter ces deux œuvres à son travail ordinaire. Le P. Amorès prêche de temps en temps à la colonie espagnole et confesse activement dans notre chapelle; les PP. Chalmet et Larose sont tout entiers à leurs aumôneries respectives, et confessent aussi dans notre chapelle; le P. Clavé, récemment des nôtres, nous prête son concours pour mille choses utiles.

Agréez, mon très révérend Père, l'hommage de mon respect filial et bien dévoué,

M. de L'Hermite, o. m. i.

VARIÉTÉS.

LE SACRÉ CŒUR.

Avec le mois de juin et les beaux jours reviennent les fêtes du Sacré Cœur de Jésus si chères à la piété. Le mouvement des pèlerinages va grandir encore et le plateau de Montmartre sera un des points les plus animés de Paris. Il est bon qu'il en soit ainsi. En face de la Révolution furieuse, l'Eglise élève des remparts pour protéger les âmes; Jésus-Christ est dans les murs de la cité sainte, gardant ces chers trésors, et nos Pères sont appelés à l'honneur d'être les grand'gardes placées en avant à cette heure de périls et d'attente : *Custodes murorum.* (Cant. Cant., v, 1.)

Le Sacré Cœur a daigné jeter un regard de prédilection sur notre humble Congrégation et l'associer à ses desseins. De par ce choix providentiel, les chevaliers de la Mère Immaculée sont devenus les hommes d'escorte du Fils rédempteur. A Aix, notre vénéré fondateur établit cette dévotion au Sacré Cœur et en fit la joie de la cité; à Autun, nos scolastiques habitent un vieux monastère où vécurent les vierges du Sacré Cœur, approuvées la même année 1826, et par le même pape que notre congrégation; à Kilburn, dans la protestante Angleterre, nos Missionnaires viennent de consacrer une église au Sacré Cœur; partout, les Oblats sont les apôtres de ce culte d'amour et de réparation, à Montmartre surtout, où, debout sur les pierres réunies de la basilique,

ils prient et chantent avec les pèlerins, tandis que les ouvriers travaillent dans les chantiers.

Soyez béni, ô Cœur sacré de Jésus, pour les marques de confiance et d'amour que vous donnez aux protégés de votre mère !

Parmi les documents historiques utiles à citer en ce moment, nous n'en connaissons pas de plus touchant que l'acte de consécration de Louis XVI, prisonnier au Temple, au Sacré Cœur de Jésus. Au moment où le vœu du Roi martyr, ratifié par la foi de la France, reçoit son commencement d'exécution, il faut relire cette prière royale écrite avec des larmes. Les larmes sont devenues des pierres, et elles sont là gisantes sur la montagne, attendant d'être placées dans le monument de l'expiation :

Ut ædificentur muri Jerusalem.

CONSÉCRATION DU ROI LOUIS XVI AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

« Vous voyez, ô mon Dieu, toutes les plaies qui déchirent mon cœur, et la profondeur de l'abîme dans lequel je suis tombé. Des maux sans nombre m'environnent de toutes parts; à mes malheurs personnels et à ceux de ma famille, qui sont affreux, se joignent, pour accabler mon âme, ceux qui couvrent la face du royaume. Les cris de tous les infortunés, les gémissements de la Religion opprimée retentissent à mes oreilles, et une voix intérieure m'avertit encore, que peut-être votre justice me reproche toutes ces calamités, parce que, dans les jours de ma puissance, je n'ai pas réprimé la licence du peuple et l'irréligion qui en sont les principales sources; parce que j'ai fourni moi-même des armes à l'hérésie qui

triomphe, en la favorisant par des lois qui ont doublé ses forces et lui ont donné l'audace de tout oser...

« O Jésus-Christ, divin rédempteur de toutes nos iniquités, c'est dans votre cœur adorable que je veux déposer les effusions de mon âme affligée! J'appelle à mon secours le tendre cœur de Marie, mon auguste protectrice et ma mère, et l'assistance de saint Louis, mon patron, et le plus illustre de mes aïeux.

« Ouvrez-vous, cœur adorable, et par les mains si pures de mes puissants intercesseurs, recevez avec bonté les vœux satisfactoires que la confiance m'inspire et que je vous offre comme l'expression naïve de mes sentiments.

« Si, par un effet de la bonté infinie de Dieu, je recouvre ma liberté, ma couronne et ma puissance royale, je promets solennellement :

« 1° De révoquer le plus tôt possible toutes les lois contraires à la pureté et à l'intégrité de la foi...

« 2° De prendre, dans l'intervalle d'une année, toutes les mesures nécessaires pour établir, en suivant les formes canoniques, une *fête solennelle en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus*, laquelle sera célébrée à perpétuité dans toute la France, *le premier vendredi après l'octave du Saint Sacrement*, et toujours suivie d'une procession générale, en réparation des outrages et des profanations commis dans nos saints temples.

« 3° D'aller moi-même, en personne, sous trois mois, à partir du jour de ma délivrance, dans l'église *Notre-Dame* de Paris... et de *prononcer* au pied du maître-autel, entre les mains du célébrant, *un acte solennel de consécration de ma personne, de ma famille et de mon royaume au Sacré Cœur de Jésus...*

« 4° *D'ériger et de décorer à mes frais... une chapelle ou un autel qui sera dédié au Sacré Cœur de Jésus*, et qui ser-

vira de monument éternel de ma reconnaissance et de ma confiance sans bornes, dans les mérites infinis et dans les trésors inépuisables de grâces qui sont renfermés dans ce Cœur sacré...

« Je ne puis, aujourd'hui, prononcer qu'en secret cet engagement, mais je le signerais de mon sang, s'il le fallait, et le plus beau jour de ma vie sera celui où je pourrai le publier à haute voix dans le temple.

« *O cœur adorable de mon Sauveur!* que j'oublie ma main droite et que je m'oublie moi-même, si jamais j'oublie vos bienfaits et mes promesses, si je cesse de vous aimer et de mettre en vous ma confiance et ma consolation!... »

Le *Bulletin* de l'œuvre du Vœu national, dans son numéro du 10 mai 1879, rend compte des progrès de cette œuvre, et parle longuement du mouvement généreux qui porte les catholiques à offrir des pierres à la basilique future, ou à réunir des offrandes collectives pour payer, soit des piliers, soit des chapelles de cette basilique. Ne pouvant tout citer, nous empruntons au *Bulletin* les documents suivants :

Nous pensons être agréables à nos souscripteurs en leur donnant quelques détails sur les chapelles concédées jusqu'à ce jour.

Parlons d'abord des deux seules dont l'emplacement est dès à présent fixé : la chapelle des Morts et la chapelle de la Sainte Famille.

La chapelle des Morts ou des Ames du purgatoire occupe le centre de la crypte, sous le dôme, entre les piliers 2, 15, 10 et 7. Il a été jusqu'ici versé en son nom 44 842 francs.

Nous avons déjà parlé de l'opportunité de cette chapelle, dont le but est saisissant et va droit au cœur de chacun de nous, car il convient de faire amende honorable au nom de ceux qui ne sont plus là pour le faire eux-mêmes. Nous avons déjà publié au *Bulletin* plusieurs articles à son sujet.

La chapelle de la Sainte-Famille, concédée depuis quelques mois seulement, a recueilli 20186 fr. 85; elle sera située sous le campanile, au chevet de la crypte, entre les puits 21, 24, 23 et 22.

Cette chapelle est le signe de l'amende honorable faite en expiation du relâchement des liens de la famille, qui cause un mal si effrayant de nos jours. Elever un édifice à cette famille admirable, composée de la mère de Dieu, de l'homme le plus aimable qui ait existé sauf notre divin Sauveur, et enfin du Fils de Dieu lui-même, c'est formuler pour ainsi dire le vœu de chercher à lui faire ressembler les nôtres dans la mesure du possible; nous ne saurions trop nous associer à cette grande pensée.

Prenons ensuite les chapelles concédées et dont l'emplacement ne sera qu'ultérieurement désigné. Nous suivrons comme ordre celui de l'importance de leurs versements.

Vient en tête, et de bien loin, la chapelle du grand saint français, du saint qui a réagi contre la légèreté et l'égoïsme de son temps avec tant d'énergie et de succès, *Saint Vincent de Paul*. Il a été versé pour cette chapelle 118974 fr. 05.

Cette chapelle est le symbole de l'amende honorable des vrais chrétiens, des soldats du Christ contre l'égoïsme de notre siècle. On veut bien abandonner à la misère quelque peu de son superflu, on ne saurait le nier, mais l'esprit de charité, mais l'esprit de Jésus aimant, mais l'esprit du Sacré Cœur y est-il? Il faut pourtant se réjouir des succès de cette chapelle, qui signifie œuvres de miséricorde, œuvres de charité et amour des pauvres, moyens les plus sûrs d'aller au Cœur de Jésus.

La chapelle de la Sainte-Vierge. Ah! voilà la chapelle de

l'amende honorable que nos vices réclament le plus impérieusement. Amende honorable pour notre orgueil et pour notre sensualité. Amende honorable pour notre amour-propre et pour notre légèreté. Amende honorable pour toutes les impuretés dont se souille le monde.

Appel à l'intercession de celle à qui son Fils n'a jamais rien su refuser, à celle enfin qui a daigné accepter le protectorat de notre chère France.

Cette chapelle n'a encore réuni que 99,121 fr. 75. Pour elle, c'est peu.

Chapelle de Saint-Ignace de Loyola. Cette chapelle représente les ordres enseignants, et les nombreuses fondations religieuses du seizième siècle ; elle est destinée à faire amende honorable pour les blasphémateurs, les hérétiques et tous ceux qui, en haine de Dieu, veulent persécuter son église.

Cette chapelle n'a pu réunir jusqu'à présent que 67 808 fr. 90; nous la recommandons vivement à tous les amis de la vérité.

Chapelle de Jésus enseignant. Cette chapelle doit servir de signe à l'amende honorable pour l'école sans Dieu, ce péché inconnu de nos pères, et qui, pour tout homme qui croit que le monde ne s'est pas créé lui-même, est si incompréhensible. C'est notre pauvre France qui, dans ses moments d'ivresse et de vertige, a inventé l'école sans Dieu; il faut que tous ceux qui croient en Lui viennent faire amende honorable de ce blasphème; il faut que tous, en apportant à la chapelle de Jésus enseignant leur offrande réparatrice, protestent qu'ils ne prennent pas part à ce péché et l'expient dans la mesure de leurs moyens, afin qu'il ne soit imputé ni à cette génération ni à celle qui vient. Cette chapelle a reçu jusqu'à ce jour 63 190 fr. 80. Cette somme paraît bien inférieure à l'importance de la grâce demandée. Quand on songe qu'il s'agit d'obtenir du Sacré Cœur qu'il défende lui-même la génération qui grandit et qui va nous remplacer; quand on songe que c'est la chapelle des mères et des pères chré-

tiens, en tant qu'il s'agit de l'instruction de leurs enfants, on voudrait lui voir arriver des offrandes innombrables.

Chapelle de Sainte-Radegonde. Elle a reçu 45 555 fr. 50. Cette chapelle est l'amende honorable des époux chrétiens pour tout ce qui de notre temps a offensé le Seigneur au sujet du mariage : le mariage, base de la famille, base de la société.

Sainte Radegonde est la patronne vénérée de plusieurs diocèses qui ont généreusement apporté leur aumône; il faut que tous ceux qui, comme nous, comprennent l'importance de cette chapelle lui viennent en aide.

Chapelle Sainte-Anne ou des Mères chrétiennes. Voilà la chapelle de la religieuse Bretagne, dont sainte Anne est la patronne; voilà la chapelle d'une des plus nombreuses confréries de France, la chapelle enfin des mères chrétiennes. Ce sont les mères qui forment le cœur des enfants; comme elles leur apprennent à parler et à marcher, elles leur apprennent à aimer : tels nous ont fait nos mères, tels nous resterons dans la vie. Réparons donc au nom des mauvaises mères, expions au nom de ceux qui voudraient que toutes devinssent ainsi, afin que Dieu, dans sa colère, ne nous y condamne pas!

Cette chapelle a reçu 44 128 fr. 10; elle n'a pas encore atteint le minimum de la somme fixée dans l'acte de concession.

(*A continuer.*)

On lit, dans le même numéro du *Bulletin*, l'article suivant :

LE PILIER DU JUBILÉ.

Son Éminence le cardinal Guibert, ayant été averti que la pensée qui lui avait fait indiquer à ses diocésains la construction du Sanctuaire du Vœu national parmi les œuvres pies qu'il leur recommandait particulièrement pour l'aumône

du Jubilé, avait été partagée par plusieurs de NN. SS. les Évêques de France, comprise par un très grand nombre de personnes et largement mise en pratique, a voulu qu'un des piliers de la crypte du Sanctuaire de Montmartre fût construit avec le produit de ces aumônes en mémoire de l'heureux avènement de Sa Sainteté Léon XIII. Ce pilier s'appellera le *Pilier du Jubilé.*

Nous remercions ici de tout notre cœur les généreux donateurs dont les offrandes formeront le noyau de ce pilier, et nous espérons que cette décision encouragera les personnes qui comprennent l'importance de la réparation nationale, à destiner une partie de leur aumône jubilaire à la construction du pilier du Jubilé.

Ce même numéro du *Bulletin* contient quelques pages de M. Paul Féval, résumé d'une conférence faite à l'assemblée générale des catholiques de France. Ces pages charmantes sont intitulées : *Ce que nous dit Montmartre.* La *Revue du monde catholique* les a données à ses lecteurs, et cette Revue étant reçue, ainsi que le *Bulletin*, dans presque toutes nos Communautés, nous y renvoyons nos lecteurs.

L'ÉGLISE COLLÉGIALE ET PAROISSIALE DES ACCOULES ET LA CHAPELLE DU CALVAIRE.

Tel est le titre d'une dissertation historique très complète, due à la plume de M. l'Abbé Daspres, Vicaire général de Marseille. Nous en citerons les dernières pages, qui nous rappellent le souvenir de Mgr DE MAZENOD, notre vénéré Fondateur, et celui de plusieurs de ses premiers collaborateurs :

L'année 1820 marquera dans les annales religieuses de notre ville. Le succès de la mission générale qui fut prêchée

dans les onze paroisses de Marseille dépassa toutes les espérances : les Missionnaires de France, qui évangélisaient huit de ces paroisses, avouaient n'avoir jamais rien vu de semblable et ils en attribuaient humblement le mérite à leurs confrères, les Missionnaires de Provence, qui venaient à peine d'être institués régulièrement. Il leur était échu les trois paroisses de Saint-Laurent, des Carmes et de Saint-Victor, et ce fut dans cette population que commença l'ébranlement général qui se communiqua aux masses.

La procession de la plantation de la croix sur l'emplacement de l'église des Accoules offrit le plus beau spectacle de la foi et de l'enthousiasme marseillais : plusieurs milliers d'hommes divisés en compagnies, qui devaient tour à tour porter le signe de notre rédemption, plus de quarante mille personnes des deux sexes, tenant en main des oriflammes de diverses couleurs, une croix attachée à la boutonnière, ou pendant au cou, descendirent de la plaine Saint-Michel, où Mgr l'Archevêque d'Aix avait béni la croix, et parcoururent la ville pendant plusieurs heures au chant des cantiques. Sur le cours Belsunce, l'abbé Forbin-Janson, supérieur des Missionnaires de France et depuis évêque de Nancy, prononça une allocution chaleureuse; puis, on se remit en marche jusqu'au quai de la Cannebière, où une compagnie de cent vingt capitaines marins se plaça sous le brancard de la croix, et s'embarqua au bruit du canon des forts sur un immense radeau, où furent également reçus l'Archevêque et son clergé. Les navires pavoisés étaient chargés de spectateurs, qui du haut du pont et des vergues saluaient le cortège par des vivats.

On débarqua au quai de la Loge devant l'Hôtel de ville; là encore, un discours fut prononcé; le Père de Mazenod, supérieur des Missionnaires de Provence, fit entendre sa voix aux habitants de ce quartier qu'il avait évangélisés. Nul ne maniait mieux que lui cette langue provençale qui se prête si merveilleusement aux grands effets de l'éloquence. L'enthousiasme, difficilement contenu pendant le discours, éclata à la fin en cris mille fois répétés de : Vive Jésus ! vive sa croix!

Enfin, après avoir encore parcouru les rues de Saint-Laurent et de la Major, la procession vint aboutir sur cet emplacement des Accoules, où on avait construit avec une étonnante célérité la chapelle du Saint-Sépulcre, au fond d'une rotonde environnée d'une grille en fer, et au-dessus d'une rocaille disposée en monticule qui figurait le Calvaire. La croix y fut plantée avec solennité, puis, en souvenir de la bénédiction que Mgr de Belsunce, un siècle auparavant, avait donnée à la ville et au diocèse désolés par la peste, du haut de la terrasse des Accoules, Mgr l'Archevêque monta sur le Calvaire, et de ce point, d'où il dominait toute la multitude, il donna la bénédiction pontificale à l'immense population agenouillée sur la place et dans les rues adjacentes.

Cette croix est restée en grande vénération dans la cité ; lorsque, quelques années plus tard, on abattit presque partout les croix de mission, le peuple se souleva en masse pour défendre celle du Calvaire et elle est restée debout jusqu'à nos jours.

Depuis cette érection, un concours considérable de fidèles se rendait tous les jours au pied de la croix ; la grotte qui est sous la rocaille ne désemplissait pas. Les prêtres de paroisse vinrent d'abord y dire la messe, mais peu après l'Archevêque enjoignit au Père de Mazenod de prendre possession et de desservir cette petite chapelle ; deux Missionnaires s'installèrent dans le nouveau sanctuaire et se logèrent momentanément à la place de Lenche, dans la maison de la Providence dite des Enfants de l'Étoile, c'était l'antique hôtel de la famille Riquetti de Mirabeau ; bientôt après, ils acquirent l'ancien cloître des Chanoines des Accoules ; mais ce qui était si pompeusement décoré du nom de cloître n'était qu'un composé de huit à dix maisonnettes dans lesquelles les chanoines vivaient séparément ; il fallut détruire ces masures inhabitables pour bâtir sur leur emplacement la maison actuelle.

Les Missionnaires n'étaient encore chargés que du spirituel : c'était une commission administrative, composée de plusieurs curés de la ville, qui gouvernait au temporel.

Néanmoins, la dévotion du Calvaire se développait sous l'habile et zélée direction des Pères : quelque exiguë que fût la grotte, on y prêchait, on y confessait, on y chantait même les vêpres le dimanche ; tous les vendredis, il y avait l'exercice des stations du chemin de la croix, que l'on faisait aux quatorze oratoires disposés circulairement dans l'enceinte de la Rotonde enfermée par la grille de fer. Une chaire portative successivement déposée à côté de chaque oratoire permettait au prêtre d'adresser un petit discours à toutes les stations. Le concours des fidèles était tel, que souvent la foule ne pouvait être contenue dans l'enceinte, et que bien des personnes étaient obligées de suivre ces pieux exercices en restant en dehors.

Mais ce n'était pas seulement le vendredi que la foule se pressait au Calvaire ; tous les jours, les prêtres de la ville, appelés par la piété des fidèles à venir y célébrer la messe, se succédaient presque sans interruption, depuis six heures jusqu'à onze heures du matin, et la chapelle était tellement comble, qu'une partie des assistants, faute de place, restait exposée aux intempéries de toutes les saisons.

Pour remédier transitoirement à un si grand inconvénient les Pères Missionnaires firent construire une sorte de vestibule en planches qui pouvait contenir environ trois cents personnes. Ce transitoire dura six ou sept ans pendant lesquels la ferveur des fidèles ne se démentit jamais, les habitués du sanctuaire étaient toujours aussi nombreux ; il fallait donc nécessairement songer à élever un édifice plus en rapport avec la dignité du culte et l'assiduité des chrétiens.

Mgr de Mazenod, oncle du vénérable fondateur des Missionnaires Oblats, venait d'être nommé à l'évêché de Marseille ; sa bienveillance légitime et si bien méritée pour les Pères, qui déjà faisaient un très grand bien dans le diocèse, permit de songer à cette construction. Le R. P. Suzanne, bien connu par ses missions fructueuses, était supérieur de la maison du Calvaire ; il lui fallait non seulement recueillir un sou après l'autre, l'argent nécessaire à l'édifice, mais encore lutter contre les difficultés du terrain et celles que soulevaient les

voisins. Il fallait, pour donner un espace suffisant au futur sanctuaire, sans empiéter trop en avant sur l'enceinte du Calvaire, démolir un vieux mur de soutènement du jardin des Pénitents de Saint-Maur (aujourd'hui la chapelle des Italiens) et prendre environ 2 mètres sur toute la longueur de ce jardin. Les membres de cette confrérie se prêtèrent avec bonté à la concession demandée. On eut aussi à s'entendre avec les Pénitents de la Trinité, pour la construction d'un escalier qui mît la maison d'habitation en communication avec l'Église. La constance et le zèle du vénérable supérieur surmonta toutes les difficultés.

A la demande de l'évêché, le conseil municipal donna, le 2 août 1824, l'autorisation de construire la chapelle dans l'enfoncement circulaire qui se trouvait à droite de l'enceinte du Calvaire. Une autre délibération du 5 mars 1825 porte que cette chapelle sera perpétuellement affectée à l'exercice du culte catholique.

Ces préliminaires arrêtés, il restait à choisir le plan de l'Église : la configuration des lieux imposait la nécessité de faire une rotonde et de dissimuler, par une coupole soutenue sur des piliers circulairement disposés, ce qu'il y avait d'irrégulier dans le pourtour intérieur de l'édifice. Les tendances architecturales de l'époque bannissaient le style gothique qui semblait imposé par les souvenirs de l'ancienne collégiale : le style roman n'était pas plus en faveur, et le byzantin était tellement peu connu, qu'on n'osa pas y songer. On choisit donc le style grec et, comme il s'agissait d'une rotonde, on essaya d'une coupole qui devait être une modeste imitation du Panthéon de Rome. Sur cet antique modèle, le jour entrait primitivement dans l'église par une grande ouverture percée au sommet; mais, pour se défendre d'un trop grand jour, il fallut bientôt rétrécir cette ouverture et la surmonter d'une lanterne.

La nouvelle église fut dédiée sous le vocable de Notre-Dame de Bon-Secours, titre de l'ancienne collégiale des Accoules, dont la fête se célèbre le 21 novembre, fête de la Présentation de la Très Sainte Vierge. Il y avait là une heu-

reuse analogie entre la Sainte Vierge s'offrant à Dieu dès son jeune âge et la vocation des Missionnaires offerts aussi à Dieu sous les auspices de sa mère, comme le dit leur nom d'Oblats de Marie Immaculée.

Le 17 septembre 1825, Mgr Charles-Fortuné de Mazenod consacra solennellement le nouveau sanctuaire ; le P. Jeancard fit, aux Vêpres de ce jour, le sermon sur la consécration du temple chrétien.

Dès que l'église fut ouverte, elle fut fréquentée par un grand nombre de fidèles qui s'y rendaient de toutes les parties de la ville. On peut attribuer ce concours à la vénération qui, depuis la mission de 1820, s'était attachée au Calvaire et au zèle infatigable du P. Suzanne. Sa vie était un apostolat sans discontinuité ; il passait ses journées au confessionnal, ou à visiter les malades ; de toutes parts, on venait le consulter pour des cas de conscience, ou des arrangements de famille. Ses instructions comme ses entretiens particuliers avaient un succès toujours croissant ; et, quoique jeune encore, la maturité de son esprit, son intelligence, sa piété et sa bienveillance inépuisable, lui donnaient l'autorité nécessaire à la grande œuvre qu'il avait à accomplir.

Cependant, il était impossible de circonscrire le zèle du bon Père dans l'enceinte de cette chapelle, quoique très fréquentée ; les missions dans lesquelles il faisait un si grand bien l'obligeaient trop souvent à de longues absences ; ce fut alors que le Supérieur général et fondateur des Oblats, Mgr de Mazenod, s'astreignit à remplir les fonctions de Supérieur local de la maison du Calvaire, malgré les nombreuses occupations que lui donnait son titre de vicaire général de Mgr Charles-Fortuné de Mazenod, son oncle.

Il ne nous appartient pas de parler ici de celui qui succéda plus tard à son oncle sur le siège épiscopal de Marseille. Le fondateur des Oblats de Marie Immaculée ne peut être dignement loué que par ses enfants, et nous espérons avoir bientôt une vie de Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, que la piété et la reconnaissance du clergé et des fidèles du diocèse attendent depuis longtemps.

Il reste encore un mot à dire sur l'ancienne tour de Sauveterre, pour compléter cette notice.

Le clocher des Accoules, qui avait échappé à la rage des démolisseurs de la Révolution, ne pouvait que déplaire aux niveleurs : ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés et à l'aide d'un courage à toute épreuve, qu'un honorable citoyen de Marseille, le notaire Barthélemy, obtint de la municipalité que cet antique monument de notre foi ne serait pas détruit.

Néanmoins le temps faisait impitoyablement son œuvre. A diverses époques et notamment en 1817, on avait été obligé de faire quelques réparations à cet édifice. En 1853, des pierres se détachèrent du clocher et tombèrent sur la place ; il devenait absolument nécessaire de reconstruire la flèche ; elle fut démolie en 1854, et, deux ans après, le conseil municipal délibéra, le 10 mars 1856, qu'elle serait rétablie sur un plan approuvé et un devis qui s'élevait à 35945 francs.

Une notice sur le Calvaire serait incomplète, si on ne parlait du P. Bernard, si connu et si populaire à Marseille. Le P. de Mazenod avait été envoyé en Suisse, pendant l'été de 1830, pour se rétablir d'une maladie qui avait failli l'emporter et qui laissait des craintes sérieuses pour l'avenir ; la Révolution de juillet le surprit à Fribourg, il y établit alors une maison destinée à recevoir les novices ; ce fut là qu'au commencement de 1831, le P. Bernard arriva, comme diacre, pour commencer son noviciat.

Quand il rentra en France, en 1837, il fut attaché à la maison du Calvaire, où il commença à acquérir cette immense popularité qui lui permit de faire un si grand bien. Son dévouement et son affabilité lui attirèrent de nombreux pénitents ; mais c'était surtout auprès des malades qu'il réussissait admirablement : toutes les fois qu'une conversion était difficile et désespérée, on recourait au bon Père du Calvaire et, bien rarement, peut-être même jamais, il n'éprouva de refus.

Ce qui surtout le fit connaître et le popularisa davantage,

ce fut son ministère à Notre-Dame de la Garde. Il en fut le premier aumônier. Tous les jours, il montait du Calvaire au Sanctuaire, pour y dire une messe à heure fixe.

Son exactitude et la confiance qu'il inspirait ranimèrent la piété et fondèrent le pèlerinage. C'est à lui qu'on doit en grande partie la statue si vénérée de la Bonne Mère. C'est aussi à son activité et aux moyens qu'il employa pour se procurer des ressources que l'on doit le magnifique bourdon, dont le son majestueux attirait moins encore que son zèle infatigable.

Son amour pour la Très Sainte Vierge était tellement ardent, qu'il devenait communicatif; il n'avait plus d'autre nom à Marseille que celui de *Prêtre de la Bonne Mère;* il semble qu'on le voit encore dans l'ancien Sanctuaire s'occupant à faire placer tous les pèlerins, confessant sans cesse, bénissant les objets de piété; il était là comme dans son centre; mais c'était surtout pendant les processions de sa *Bonne Mère* qu'il se montrait dans toute la vivacité et l'ardeur de sa foi. Par toute la ville, les fidèles, après avoir jeté leurs yeux sur la statue vénérée, cherchaient le P. Bernard. Tous le connaissaient, et il semblait connaître tout le monde, car il avait un mot pour chacun. Les soldats, les pénitents, les jeunes mousses de la gabarre, tous ceux qui formaient le cortège lui obéissaient comme à un général d'armée; et, quand la sainte image était remontée au pas de course sur la colline, lui-même, toujours en avant, écartait les pierres du chemin qui auraient pu blesser les pieds nus des porteurs.

Une si ardente dévotion et une aptitude si marquée le désignaient comme supérieur de la maison qui fut fondée sur la colline, afin de rendre plus facile le service du Sanctuaire; il fut donc obligé de quitter le Calvaire pour se fixer dans la nouvelle communauté.

Dans la grande entreprise de la construction du Sanctuaire actuel, au milieu des difficultés de toute sorte qui surgirent, son dévouement croissait sans cesse et il contribua puissamment à en aplanir un grand nombre.

Cependant, il ne devait pas voir le triomphe de cette œuvre: des circonstances l'éloignèrent de Marseille, et, quand y il fut

rappelé, ce fut pour être attaché de nouveau au Calvaire ; mais déjà sa santé commençait à subir des atteintes qui donnèrent les plus sérieuses inquiétudes ; elles ne se réalisèrent que trop tôt : le 7 septembre 1870, il alla recevoir au ciel la couronne que sa Bonne Mère avait dû lui préparer.

Il n'est plus, mais son esprit vit encore dans ceux qui lui ont succédé et qui contribuent à leur tour à entretenir, dans le Sanctuaire de la sainte colline, comme dans la Chapelle du Calvaire, cette dévotion à la Bonne Mère, si chère aux Marseillais et qui sera leur sauvegarde et leur salut.

Le R. P. Charpeney, qui, durant l'été de 1878, a été envoyé de Québec à Bethsiamits pour y passer quelques semaines, a fait, de cette mission, la description suivante :

« L'église de Bethsiamits est bâtie sur une hauteur, à une centaine de pieds au-dessus du chemin ; cet espace est couvert d'une belle pelouse ; au milieu s'élève une croix de grande dimension, au pied de laquelle les sauvages viennent faire une petite prière au sortir de l'église et en y entrant. Cette place est bordée, des deux côtés, d'une double rangée d'arbres de toute espèce ; plantation déjà prospère et qui, dans une dizaine d'années, présentera un aspect enchanteur. Je n'ai pas mesuré l'église ; mais elle m'a paru avoir les dimensions de l'ancienne église de la Chine, maintenant transformée en cimetière. Cette église a trois nefs et un jubé. Le maître-autel, avec ses quatre ou cinq gradins, paraît comme une montagne ornée de chandeliers et de vases de fleurs. Il a pour fond un immense tableau représentant la mère de Jésus. Les autels de la sainte Vierge et de saint Joseph, surmontés de leurs belles statues d'Allemagne, et ayant pour fond de grands tableaux, produisent un bel effet. On est agréablement surpris de trouver

au milieu des pauvres Indiens des toiles venant de Rome. Les stations du Chemin de la Croix, peintes aussi à l'huile, ne dépareraient pas une église de grande ville. Une chose frappe, en entrant dans cette maison de Dieu, c'est l'exquise propreté qui y règne et qui porterait à croire qu'on se trouve dans une chapelle de couvent. Entrons dans la sacristie, ouvrez les armoires et comptez ces chasubles, ces dalmatiques et ces chapes si nombreuses et si riches. Voyez tous ces chandeliers, grands et petits; ces candélabres à plusieurs branches, et convenez avec moi qu'un vaisseau chargé de toutes ces richesses a dû faire naufrage à Bethsiamits. Que ne peut faire, en effet, même au milieu des peuples sauvages, le zèle pour la décoration de la maison de Dieu?

Le temple spirituel n'est pas moins intéressant. Qu'il est édifiant de voir, tous les jours, à la sainte Messe, et le soir, à la prière, l'église remplie de sauvages : les hommes du côté de l'Epître et les femmes du côté de l'Evangile, et de les entendre chanter des cantiques! A une époque de l'été, tous les soirs, après la prière, ils se rassemblent autour d'un Calvaire placé au milieu du cimetière; là, ils prient pour les trépassés, en chantant la touchante prière de Complies : *In manus tua, Domine, commendo spiritum meum.* Le chant de ces paroles inspirées est beau sous les voûtes des cathédrales. Mais n'est-il pas touchant sur les lèvres des pauvres enfants des bois, sur un rivage lointain et inconnu?

Le jour de la fête de sainte Anne, la Messe royale a été parfaitement exécutée. L'harmonium, hélas! faute d'organiste, demeura silencieux. Le sermon a été fait, en langue montagnaise, par le R. P. Arnaud. Le R. P. Provincial, quoique habile dans la langue iroquoise, a avoué n'avoir rien compris. Je me fis alors une idée de la grande difficulté de nos Missionnaires, qui sont obligés quelque-

fois d'évangéliser des tribus sauvages à langues toutes différentes.

La grande mission annuelle des Indiens de Bethsiamits se fait dans le mois d'août, pour finir le jour de l'Assomption de la Très Sainte Vierge, par une procession, où la piété des sauvages semble se surpasser par un appareil merveilleux de cérémonies, de décorations, de chants et de décharges d'armes à feu. Pendant quelques années, des bateaux à vapeur débarquèrent, ce jour-là, des milliers de curieux à Bethsiamits. Maintenant, la difficulté de débarquer sur les bancs de sable paraît avoir arrêté ces excursions, à la grande satisfaction des Missionnaires, qui voyaient là une trop grande distraction à la piété de leurs ouailles.

Comme je vous l'ai déjà dit, l'habitation des Pères est située dans le jardin, à une douzaine de pieds du chemin. Elle est entourée d'une galerie, sur laquelle il fait bon venir respirer l'air frais de la campagne et promener ses regards sur la vaste étendue des eaux de la mer. En entrant, vous voyez un corridor de la longueur de la maison. A gauche, c'est la chambre du R. P. Provincial, qui sert de salon et de bibliothèque, et au fond de laquelle se trouve une cellule avec un lit. A droite, ce sont les appartements du R. P. Arnaud, avec ses fenêtres ornées de géraniums et de roses de Bengale blanches et rouges, fleurissant à tous les mois de l'année. Les jardiniers-fleuristes de Québec et de Montréal n'ont pas, dans leurs serres, d'arbustes plus prospères. Le réfectoire et la cuisine sont des pièces propres et convenables.

Le second étage offre des cellules, meublées selon les prescriptions de nos saintes Règles, à l'instar de celle du prophète dans la maison de la Sunamite.....

Trouver un muséum d'histoire naturelle à Québec, à

Montréal, on peut et on doit s'y attendre. Mais en trouver un à Bethsiamits, n'est-ce pas merveilleux? Voyez cette maison à deux étages, bâtie dans le champ si prosaïque des patates; le second étage renferme des logements pour les voyageurs, et le premier est occupé par ce que l'on appelle ici *la collection*. Quel est ce singulier arc de triomphe qui s'élève devant la porte? Ce n'est ni plus ni moins qu'une mâchoire ou carcasse de baleine. A cette vue, vous ne pouvez vous empêcher de penser à l'histoire de Jonas et de dire que non seulement le prophète, mais encore tous les autres, grands et petits, auraient pu loger à l'aise dans ce vaisseau vivant. Pour faire une description convenable, il faudrait écrire un livre, et je n'ai ni le temps ni le science nécessaires pour une telle œuvre. On n'est pas étonné de rencontrer, dans cette collection, les animaux, oiseaux et poissons de l'Amérique du Nord ; mais on est surpris d'y voir des sujets de l'Amérique du Sud, des Alpes et des Indes. On se demande comment a pu s'opérer un tel rendez-vous. Tout le monde, sur la côte du Labrador, sait que les RR. PP. Arnaud et Babel, tout en étant de zélés Missionnaires, sont aussi d'intrépides chasseurs et d'habiles empailleurs. De plus, ces Pères ont, comme à leur service, de nombreux capitaines marins, qui se font plaisir de leur procurer des objets curieux, rapportés de leurs lointains voyages, et dont ils leur font présent au nom de l'amitié et de la reconnaissance. Pendant notre séjour, le R. P. Arnaud a reçu une lettre d'un marin français, en station navale dans les mers de Chine, qui lui promettait des curiosités chinoises et japonaises. Enfin, en pratiquant le système des échanges avec des naturalistes de profession, il peut se procurer des objets rares et précieux à peu de frais.

Allons maintenant voir de près le monument pieux que nous avions aperçu de loin. Dans le bas de la tour, c'est

une statue colossale du Christ au tombeau; dans le haut, c'est une statue grandiose de la Vierge, son doux visage tourné vers l'Océan. O spectacle ravissant! elle est entourée de vingt ou trente perdrix blanches, dont les yeux brillants, fixés sur elle, semblent contempler Marie avec admiration. Tous les matelots qui passent au large, ne manquent jamais de saluer Notre-Dame de Bethsiamits. Le bocage, en arrière de la tour, semble inviter à la prière et au recueillement, et il n'est pas de moment où on n'y rencontre quelque sauvage agenouillé.

UN ÉVÊQUE POUILLEUX.

Sous ce titre original, M. Louis Veuillot publia dans l'*Univers*, il y a quelques années, l'article suivant qui fait partie de la collection de ses mélanges. C'est le portrait de Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert. Ce croquis littéraire rend assez bien compte de la vie de nos Pères dans le nord-ouest de l'Amérique. Un tel hommage rendu au zèle de nos Missionnaires dans la personne d'un de nos Évêques ne doit pas être perdu, et nous tenons à garder dans nos Annales la page qu'un grand écrivain catholique a bien voulu écrire à l'honneur de notre humble Congrégation :

Dans une réunion d'intimes, convoqués pour honorer un Evêque Missionnaire, on parlait du bienheureux Benoît Labre et de sa pénitence. Quelqu'un qui a bien étudié cette vie extraordinaire, en citait divers traits, capables d'étonner même des auditeurs familiers avec l'histoire des saints. Une autre personne témoigna de la surprise et demanda : A quoi cela est-il bon? L'Evêque, homme de grande figure, prit la parole. Son discours nous frappa. Nous voulons essayer de le

redire, afin d'inspirer à M. de Pompery et à d'autres, sinon le goût, du moins l'intelligence et le respect d'une certaine austérité. Lorsque l'on se donne le mérite de travailler pour s'approcher de la pensée, il faut s'abstenir d'injurier ce que d'autres vénèrent, en fût-on instinctivement choqué. S'il suffit d'être choqué d'une chose pour la réputer digne de mépris, il n'y a point de vérité en ce monde qui ne doive périr sous le ricanement des ignorants et sous le piétinement des brutes.

L'Evêque Missionnaire, demi-souriant, demi-sérieux, parla à peu près en ces termes :

J'avoue que je vis habituellement dans la condition matérielle où voulut rester le bienheureux Labre, et même dans une condition pire. Je le fais sans aucune sensualité, mais je le fais de bonne volonté, je sais « à quoi cela est bon ».

Mon diocèse, plus grand que la France, est situé dans les extrêmes régions du pôle nord. Nous avons sept ou huit mois de neiges et de glaces, un mois de boues et de marécages; la moitié du reste des poussières. J'ai passé de nombreuses nuits dehors, par 45 degrés de froid. J'aime mieux 45 degrés sans vent que 25 avec du vent : j'ai voyagé des mois entiers dans les neiges, sur les lacs gelés, perdant ma route quand ce terrible vent nous fouettait de ses âpres tourbillons.

Je couche sur la terre nue, je ne mange pas de pain, je ne bois pas de vin; je me nourris de poisson séché ou gelé, ordinairement arrosé de neige fondue, peu limpide. En voyage, nous vivons d'une poudre de viande sèche roulée dans le suif. Je n'y suis pas habitué après quinze ans. Tout cela ce n'est rien encore.

Il faut coucher en compagnie! Lorsqu'il s'agit de passer la nuit sur un lit de glace, sous un édredon de neige, les rudes vêtements de cuir, les peaux de bêtes n'entretiennent pas la chaleur nécessaire pour dormir. On se met en tas sous les couvertures. J'ai un sauvage à ma droite, un sauvage à ma gauche, et parfois il faut introduire aussi dans ce lit les chiens qui traînent les bagages.

Or, rien n'égale la malpropreté des sauvages. Elle n'est

pas seulement hideuse et infecte, elle est souvent infâme. Les Européens leur ont communiqué des vermines qu'ignorait leur barbarie. Dans ces cas-là, je me contente de mes chiens. Mais si les sauvages n'ont que des poux, je les prends — et je prends aussi leurs poux. Oui, toujours, à la fin d'une course apostolique, j'ai des poux. En vérité, Messieurs, je ne crois pas que personne s'astreigne à nourrir des poux uniquement par plaisir! Quant à moi, je m'en débarrasse sitôt que je peux. J'ose ajouter que mes sauvages eux-mêmes, quoique moins importunés, s'en séparaient volontiers.

Je rapporte donc des poux, et en quantité, et sans aucune satisfaction d'en avoir, veuillez le croire. Néanmoins, dès qu'il faut repartir, je repars. Je me trouverais fou de ne pas repartir, je me trouverais coupable de rester dans ma station.

Ma station n'est pas un lieu de délices. J'y suis maçon, charpentier, pêcheur, tailleur, garde-malade, maître d'école, etc., etc. J'y ai des nuits d'un mois; j'y suis moqué fréquemment, car mes sauvages, grands orateurs et très puristes, trouvent que je ne parle pas leurs dialectes avec l'élégante correction qu'il faudrait... Bref, mille ennuis me rencontrent là. J'y ai même des bourgeois, des Européens qui font le commerce des pelleteries : négociants, hérétiques, ennemis de nature, habiles à me donner des soucis les plus amers pour mon cœur. Ce n'est pas tout : mes nombreux métiers, mes visiteurs, le genre d'installation imposé par le climat, notre misère, en éloignent les parfaites délices de la propreté. Mais enfin, je n'y ai point de poux... c'est-à-dire, je n'en ai pas tant à la fois, ni si longtemps. Je repars néanmoins, comme je vous le disais; j'attends avec impatience le moment de repartir.

Et je ne saurais le déguiser, Messieurs : certainement je me plairais ici. Voilà un bon feu, nous quittons une bonne table, la soupe était excellente; elle m'a rappelé la soupe de mon pays manceau. — Que de fois je n'ai pu me défendre de désirer une bonne soupe de mon pays! — Enfin, vous êtes chrétiens, mes amis et mes frères, et votre hospitalité

m'est très douce. Toutefois, je voudrais être loin; je voudrais être dans mon désert de glace, sous mes couvertures de neige, à jeun depuis la veille, couché entre mes chiens et mes sauvages pouilleux.

C'est que je n'ignore pas à quoi ma vie de là-bas est bonne.

Dans cette nuit, je porte la lumière; dans ces glaces, je porte l'amour; dans cette mort, je porte la vie.

J'ai là-bas des sauvages chrétiens et des sauvages païens. Les chrétiens sont de bons chrétiens, grâces soient rendues à Dieu Rédempteur! Ils ont de la foi, ils obéissent à l'Eglise. Ils reçoivent les sacrements et ils gardent les commandements. J'ai la ferme espérance que la plupart seront sauvés. En attendant, ils pratiquent des vertus supérieures à leur état de société misérable, et par là, beaucoup de peines leur sont diminuées ou ôtées. Même, quelques-uns des vrais bienfaits de la civilisation pénètrent jusqu'à eux. Les femmes sortent de leur abjection effrayante et acceptée, les vieillards et les enfants trouvent un appui, la famille se fonde. Je vous l'ai dit, ce sont des chrétiens. J'arrive parmi eux les mains pleines des présents du roi Christ. J'apporte le baptême, la pénitence, le mariage; j'apporte l'Eucharistie, j'apporte le saint courage de la vie et la sainte grâce de la mort; j'apporte la bénédiction sur le berceau et la prière sur la tombe; j'apporte la vérité, la charité, la consolation, l'espérance, l'honneur.

Ce sauvage, cette bête moins estimée du trafiquant européen que la bête qu'il lui fait tuer pour en avoir la peau, cette chair vile et cette âme avilie, je les dessouille, et j'en fais des vases d'honneur où je verse Dieu. Oui, je fais cela, j'ai ce bonheur tous les jours! De ma main encore tachée des boues de la route, je rouvre à ces exclus les rangs de la famille humaine; je prends ces morts, je les restitue à la vie éternelle, je leur rends le service et la gloire qui sont dus aux enfants de Dieu. Si l'un d'eux m'appelle à deux ou trois journées de chemin, j'y cours, j'entre en rampant sous sa hutte, je m'agenouille à son chevet de terre, je sacre avec

l'huile sainte pour la résurrection ses membres que la mort va raidir ; je dis : *Sors de ce monde, âme chrétienne!* Et je bénis avec ivresse mon grand Dieu de miséricorde et de bonté qui a daigné me faire venir de si loin, afin que ce pauvre sauvage pût mourir en paix et mourir pour la résurrection.

Chez les païens, je vais offrir ce que les chrétiens demandent. Je livre combat non plus seulement au péché, mais à l'erreur. Ce n'est pas si peu de chose que l'on croirait. Il y a là des ergoteurs qui ne le cèdent pas aux vôtres. Les *Pieds-Noirs*, les *Sauteux*, les *Loucheux*, les *Plats-côtés-de-chien*, divers autres de ces gentils, ont une religion très philosophique et très rationnelle. Point de culte, point de sacerdoce, à peine quelques mystères, — presque rien que des idées toutes simples.

Les *Plats-côtés-de-chien* ont la vanité de descendre d'un grand chien, comme plusieurs de vos savants, à ce que j'ai appris, ont l'humilité de remonter à un grand singe ; mais ce point n'engage nos sauvages qu'à se défendre tant qu'ils peuvent d'être les créatures de Dieu, toujours comme vos savants. Ils croient à deux principes, et leur rendent quelques discrets hommages, surtout aux mauvais, dont ils ont peur. Avec cela, on fait en sécurité de conscience tout ce que l'on peut. On vole, on pille, on répudie sa femme, on abandonne père et enfant, on tue, on se venge, on boit de l'eau-de-vie ; il en faudrait dire trop long !

Néanmoins, cette simplicité de croyances ne triomphe pas de certaines faiblesses inhérentes à l'esprit humain. Lorsque de grandes calamités les éprouvent, ou lorsque des malheurs particuliers les poursuivent, ces libres-penseurs deviennent très pénitents. Les uns se coupent une ou plusieurs phalanges des doigts de la main ; d'autres entretiennent des charbons ardents sur leur poitrine nue ; d'autres se passent une courroie dans les chairs, l'accrochent à une branche et s'abandonnent à leur poids jusqu'à ce que la courroie ou la chair ait cédé. Ils ont aussi la confession publique. La confession et la pénitence faites, ils reprennent leur vie antérieure.

Qui leur a ainsi enseigné le dogme de l'expiation, et cette manière de le pratiquer? Ce n'est point nous, la coutume est ancienne. Nous travaillons à la déraciner, et nous n'en venons pas tout de suite à bout. Ah! Messieurs, voilà les peuples endormis dans la mort! En Europe, vous ne savez pas ce que c'est. Vous ne voyez guère que les endormis dans le péché. On ne calcule pas tout ce que le christianisme entretient encore de raison, d'humanité, de douceur envers le prochain, de vertus particulières et publiques, même en ceux qui l'ont le plus criminellement abjuré. Vous n'imaginez pas cette dureté, ce mépris, cette folie absolue et abominable de l'homme sans Dieu envers son prochain et envers lui-même. Il y a cependant quelque chose de plus mauvais, de plus pervers que le sauvage : c'est le renégat transplanté dans ce noir milieu de la sauvagerie. Cela, c'est l'impiété radicale, c'est le démon. Le sauvage n'est que le sujet naturel et la victime du démon.

Or, Messieurs, le Missionnaire qui se met en route pour pénétrer dans cet enfer visible, pour en arracher ces pauvres âmes, pour les soustraire à ces malédictions, à ces tortures, à cet esclavage qu'ils font peser les uns sur les autres, pour dissoudre ces glaces d'éternelle infamie où ils sont liés tout vivants, l'homme, dis-je, qui va là porter le Christ et les dons du Christ, croyez-vous qu'il ne fasse pas une chose qui soit et qu'il connaisse bonne? Le croyez-vous bien tenté de compter ses pas et ses privations, et les gênes de toute sorte, et la vermine enfin qui va s'attacher à lui? Il prend la vermine comme le reste de son attirail de voyage, puisqu'il n'arrivera qu'à cette condition. Cette vermine pourra pulluler sur sa chair : elle ne rongera pas la joie de son âme ni les trésors qu'il vient répandre; et il l'entretiendrait avec un soin jaloux, comme une souffrance de plus, s'il pensait que cette souffrance, ajoutée aux autres, attirera la bénédiction de Dieu sur son labeur.

En vérité, lorsque le Missionnaire baptisera, lorsqu'il ressuscitera tout ce misérable peuple, il s'inquiétera peu s'il a des poux!

Et s'il n'obtient pas ce triomphe que Dieu peut réserver à d'autres, c'est assez pour sa gloire, pour sa joie et pour sa récompense de l'avoir préparé.

Je parle de joie et de récompense immédiate, dès ce monde. Cet homme si misérable, si chargé, « la balayure du monde » aux yeux des trafiquants qui sifflent sa folie, et souvent aux yeux des sauvages qui méprisent sa faiblesse corporelle, sa pauvreté et son langage, et qui sont lents à comprendre son amour; cet homme est déjà dans la grandeur, puisqu'il fait l'œuvre de Dieu, et déjà dans la récompense, puisque ses travaux entretiennent en son cœur la présence de Dieu.

Eh bien, l'un de vous l'a dit avec raison : Benoît Labre fut un missionnaire, un envoyé de la miséricorde de Dieu envers une civilisation qui ne différait pas autant qu'il semble des barbaries où nous nous engageons. Pour accomplir sa mission, animé d'un grand amour, il se tailla lui-même les croix que nous trouvons toutes faites. C'est là son service, et il marcha vers son but comme il y fallait marcher.

Dans presque toutes nos missions, nous rencontrons des hommes d'Europe qui mènent matériellement la même vie à peu près que nous; ils subissent les mêmes privations, les mêmes gênes, sans excepter la vermine, et ils n'ont pas les mêmes consolations. Nous, nous célébrons la messe, nous avons la présence réelle du Dieu vivant; eux, ils ne sont soutenus que par l'espérance du gain. Voilà sans doute une véritable et basse folie : écorcher des poux afin d'en tirer de l'or! Cependant, lorsqu'ils ont fait fortune, on les loue, on admire leur persévérance, eussent-ils, par les fatigues et par l'eau-de-vie, procuré la ruine et la mort d'autant de sauvages que nous en avons baptisés.

S'il ne s'agit que de faire fortune, quand nous mourons au travail, nous avons fait fortune aussi, et plus solidement et moins onéreusement pour les pauvres. Quand Benoît Labre traînait ses haillons qui prêchaient la pénitence et qui étaient écoutés; quand il donnait au travail de la prière les instants que d'autres consacrent à l'oisiveté, à la débauche, au plaisir, ou même au repos légitime, il faisait fortune, et certes une

fortune brillante. A qui cette fortune a-t-elle imposé le moindre sacrifice non volontaire, infligé la moindre douleur honteuse et inféconde? Beaucoup d'âmes ont trouvé la paix en ce monde et sont montées à la lumière éternelle par la vertu des prières et des exemples de ce mendiant!

On le traite encore de fainéant. Je suis donc un fainéant, moi! Je voudrais savoir ce qu'ils font, ceux qui parlent ainsi, et ce qu'ils donnent au genre humain du fruit de leurs œuvres? Toutes les langues ont une expression qui signifie ce que nous entendons par le travail de la souffrance, et dans notre langue à nous, c'est le même mot que *labor* et *dolor;* mais la douleur est précisément le grand travail, le travail fécond, et la pénitence est par-dessus tout la grande et la féconde douleur. Pourquoi donc la pénitence volontaire et de surcroît offerte pour d'autres, la pénitence qui se rapproche de celle de l'homme-Dieu, n'aurait-elle pas au moins les mérites du travail, de la douleur et de la pénitence imposés? Fainéant, l'ouvrier de jour et de nuit qui travaille pour le salut de tous, le portefaix de la misère publique! Je vous assure, Messieurs, que ces dérèglements du langage me semblent bien voisins de la barbarie, et j'ai peine à croire que ceux qui s'y abandonnent puissent voyager loin dans le pays des idées.

Ainsi, à peu près, parla cet Evêque de sauvages. En l'écoutant, nous nous disions deux choses : premièrement que l'Eglise catholique est toujours une grande faiseuse d'hommes; secondement, que ces hommes que fait l'Eglise catholique ne seront pas de sitôt, Dieu merci, supplantés par ceux que font les hérésies. Ceux qui méprisent les délices matérielles seront plus forts que ceux qui les cultivent, iront plus loin, dureront plus longtemps. Ils sont même plus séduisants : ils touchent des cordes de l'âme plus élevées, plus vibrantes; ce sont eux qui éveillent les pensées victorieuses et qui allument les flammes triomphantes.

L'Evêque nous disait aussi dans le cours de la conversation : « Ma mission n'est pas poétique; la prose, une horrible prose y abonde, comme vous voyez. Je n'ai pas le martyre à

promettre'; mais je promets des fatigues sans relâche, des neiges sans limites, des nuits prolongées, des marais, des fanges, enfin des poux ; et avec ces petits moyens, je trouve encore des hommes et même des femmes. Oui, j'ai des sœurs là-bas, et si j'étais assez riche pour les emmener et les établir, j'en aurais autant que je voudrais. »

Donc, si Fourier, ce Mahomet de cuisine, et les autres révélateurs du temps, qui tous plus ou moins tiennent de lui, pouvaient parvenir à faire de l'Europe le mauvais lieu qu'ils ont rêvé, la religion catholique y entretiendrait encore un élément de force avec lequel un beau jour elle nettoierait l'ignoble harem ; et si toute ressource était perdue, alors elle porterait ailleurs la virilité humaine, et une poignée de ses robustes enfants, peut-être fort négligés dans leur toilette, viendrait subjuguer l'Europe, comme aujourd'hui une poignée d'Européens subjugue le monde oriental.

Ce fut le destin de Rome devant les Barbares. Rome avait été très savante et très recherchée en parfumerie. Dans le grand cirque, quand le sang des hommes mêlé à celui des bêtes avait imbibé la terre, on faisait tomber des pluies de parfums qui éteignaient la fade et âcre odeur du sang. Les Barbares vinrent, effroyablement sales et grossiers : ils vidèrent le cirque et la ville ; et sans le christianisme, ils vidaient l'empire, et la mort vidait le monde.

Qui sait si le pauvre Benoît, tout peu clerc qu'il était, n'y pensait pas dans ces nuits du Colisée, qu'il vouait au travail de la prière, élevant ses mains vers Dieu, pour que le monde, puni de ses mollesses par la terreur, ne fût pas destitué de la vigueur des pauvres et des martyrs !

Ecoutons maintenant le R. P. Petitot. Dans son ouvrage, la *Monographie des Dènè-Dindjié*, il nous fait de ses sauvages la monographie suivante :

« Peuple nomade de chasseurs, de trappeurs et de pêcheurs, les *Dènè-Dindjié* habitent sous des tentes de peaux

d'élan ou de renne, garnies de poil ou sans poil, coniques ou demi-sphériques. Ils les nomment *nanbali*, *nonpalé*, *nivia*, *nijyé*, *étchiédé*, suivant les dialectes. Ces loges ou *boucanières* circulaires reposent sur des perches réunies en faisceau ou sur des cerceaux plantés en terre. Une ouverture ménagée au sommet laisse échapper la fumée d'un feu qu'on y entretient sans cesse. Certaines tribus plus apathiques ou plus endurcies à la rigueur du climat, se contentent de cahutes en branches de sapin décorées pompeusement du titre de maisons proprement dites (*kẓuni kowa*).

« Dans la hutte comme dans la loge, quelques menus rameaux de sapin recouverts de vieilles robes de renne, de bison ou d'élan, forment à la fois la table, l'atelier, le siège et le lit du sauvage. Il s'y assied jambes croisées et y repose sur la dure, côte-à-côte avec tous les membres de sa famille, les visiteurs, les intrus et une meute de chiens de trait, effrontés, tapageurs et gloutons. C'est sur cette terre glacée, à peine cachée par des haillons, sous ce ciel arctique dont rien ne lui dérobe la vue, qu'il est venu au monde, qu'il a préparé sa couche nuptiale et qu'il rendra son dernier soupir, sans regret et presque avec indifférence. Ainsi le sauvage jouit de la faculté de dormir toujours à la belle étoile, même dans sa maison, et d'être chez lui partout où il plante sa tente. Il ne s'inquiète ni de questions territoriales, ni de cote mobilière, ni de droits de chasse et de pêche, ni de loyer, ni d'impôts sur les portes et fenêtres. Nul souci pour lui de payer le grand air qu'il respire, l'eau cristalline qui forme sa boisson, le bois dont il se chauffe et qu'il brûle par grands bûchers, les animaux qu'il tue et dont il se nourrit. Il va où il veut, il campe où bon lui semble, et mange quand il peut, mais toujours de bon appétit. En somme, lorsqu'il a des principes religieux pour le consoler dans ses peines,

et de la morale, le *Dènè* est l'être le plus heureux qui soit sous le soleil, parce qu'il n'a aucune attache sur terre. Toute sa fortune consiste dans une tente, un fusil, un chaudron, un gobelet et un traîneau pour transporter son ménage. Vous ne l'entendrez jamais se plaindre que le sol est pour son dos une couche trop dure, que le climat du cercle polaire est trop rigoureux, que son long hiver de neuf mois est intolérable, que son pays est stérile, sa nourriture trop frugale et trop monotone. Il n'est point de nabab plus fortuné que lui. Ne le plaignez pas car vous l'humilieriez singulièrement. Il se redresserait avec fierté et vous jetterait ces paroles sanglantes : « Mon beau-frère, je ne suis pas si malheureux que toi. Songe que c'est moi qui chasse pour toi et qui pourvois à ta subsistance. »

« La femme sauvage n'a pas plus de sensiblerie que son mari. Féconde comme une Irlandaise, patiente comme une esclave, elle travaille jusqu'au dernier moment de son terme et met au jour son fruit où que ce soit qu'elle se trouve, sans le secours d'aucun aide, sans cris, sans défaillances. Elle donne elle-même au nouveau-né les premiers soins que son état exige, puis elle l'allaitera pendant trois ou quatre ans, sans que sa sollicitude de nourrice l'empêche de vaquer aux soins du ménage, de tanner les peaux, de préparer les fourrures, de désosser et de boucaner la venaison, de piler les os pour en extraire la moelle, de coudre, de laver et de raccommoder sans cesse.

« Le lavage est une importation toute récente et européenne. Le *Dènè* et le *Dindjié* ne se lavaient jamais autrefois ; mais ils se nettoyaient les mains et le visage avec de la graisse ou avec un morceau de chair de poisson, ce qui vaut encore mieux. Aujourd'hui même, ils portent une chemise, quand ils en ont, jusqu'à ce qu'elle tombe en

pièces ; et lorsqu'ils veulent s'endimancher, ils en mettent deux ou trois par-dessus la sale, sans prendre le soin de tirer celle-ci. La vermine les dévore autant que la saleté les couvre. C'est là une plaie qu'il nous sera difficile de guérir.

« Le sauvage est positif en toutes choses, sauf en ce qui a trait au monde invisible et à l'existence à venir. Pour cela, comme nous l'avons vu, l'infidèle se repaît de fantômes. Quant à la poésie, il en ignore et le nom et la chose. S'il est admirateur de la belle nature, c'est ce que je n'oserais certifier, car j'en ai rarement vu s'extasier sur la beauté d'un paysage ; mais avant toute chose il pense à vivre commodément, et choisit d'ordinaire, pour y planter sa tente, un lieu où l'eau et le bois mort abondent. Ce ne peut être naturellement un site enchanteur. Si le bois sec devient rare, l'Indien n'hésite pas un instant, il sacrifie la beauté à la nécessité en mettant le feu à la forêt. L'incendie gagnera du terrain, il ravagera la contrée sur un parcours de plusieurs lieues. Peu lui importe. « Quel beau pays ! s'écriera-t-il quelques années après, on le traverse sans que les branches vous crèvent les yeux, et nous y avons de quoi nous chauffer pendant longtemps. »

« Les animaux qui forment la nourriture de nos *Dènè-Dindjié* sont le renne des déserts, le grand renne des bois ou caribou, l'original ou élan d'Amérique, le bison, le bœuf musqué ou ovibos, l'argali ou antilochèvre des montagnes Rocheuses, le bighorn ou moufion des montagnes, le castor et l'ondatra ou rat musqué. On voit que la liste est bien fournie.

« Ils chassent le renne de plusieurs manières : à courre, c'est-à-dire en le poursuivant à pied et à la raquette dans la neige, sur les grands lacs, dans les bois et les steppes ; au lacet, dont ils garnissent de vastes enceintes palissa-

dées vers lesquelles ils pourchassent cet animal au pied léger, lequel vit toujours par grands troupeaux. Ce mode de chasse est identique à celui que les Cris et les Assiniboines emploient pour capturer le bison ou buffalo, et les *Yakamas* de la Colombie britannique pour forcer le chevreuil. Certaines peuplades africaines le mettent aussi en usage pour se rendre maître de l'antilope et du zèbre, d'après le grand voyageur Livingstone. L'esprit inventif de l'homme lui suscite de partout les mêmes moyens pour parvenir aux mêmes fins.

« En été et en automne, les *Dènè-Dindjié* guettent le renne à certains détroits que l'animal a l'habitude de traverser en bandes, dans ses migrations périodiques de l'Océan glacial à l'intérieur, et *vice versâ*. Lorsqu'un troupeau s'est jeté à la nage, il est aussitôt entouré et massacré par tous les bras et par toutes les mains, voire même par celles des enfants et des femmes. C'est une boucherie qui jette l'abondance dans une tribu pour plus d'un mois. Mais que de gaspillages ont lieu dans ces occasions opimes ! Les Dènè nomment le renne *étié*, *éthen*, *èkfwen*, c'est-à-dire viande, nourriture, pâture.

« Le mouton et la chèvre se chassent à l'affût, et il en est de même du castor et de l'original. Ces deux derniers animaux ont l'oreille si délicate et ils sont si rusés, que l'Indien a besoin de toute son adresse pour ne pas leur donner l'alarme. Un castor et un élan manqués sont ordinairement perdus pour le chasseur.

« Celui-ci dépèce lui-même les animaux qu'il a tués, à moins qu'ils ne se trouvent en trop grand nombre ; mais c'est ordinairement à la femme et aux enfants qu'est dévolu le soin de venir chercher en traîneau, pour les conduire au camp, les grasses dépouilles des rois de la forêt. Ce n'est que justice. Pendant l'absence du père de famille, ses fils, s'ils sont trop jeunes pour chasser, ne se-

ront cependant pas demeurés inactifs. Ils auront creusé avec grand labeur et pendant une journée, des puits dans une croûte de glace de trois à neuf pieds d'épaisseur, afin d'y tendre des filets ou des lignes de pêche. Ou bien ils seront allés disposer dans les bois des lacets pour prendre le lapin sauvage, le ptarmigan tiqueté et la gélinotte blanche comme la neige; ils y auront fabriqué des trappes à martres, à renards ou à gloutons, dont les dépouilles, troquées dans les postes de commerce de la riche compagnie d'Hudson, procureront à l'habitant du désert des armes, des munitions, du fil à rets, des ustensiles et des vêtements. »

NOUVELLES DIVERSES

La Congrégation sera heureuse d'apprendre que la vie de notre Vénéré Fondateur, dont la composition a été confiée à l'activité et au talent du R. P. Rambert, avance rapidement. Nous en trouvons l'assurance dans ce passage d'une lettre de l'historien au T. R. Père Supérieur Général :

« Je travaille toujours beaucoup à la composition de la vie de notre Vénéré Fondateur et vraiment ce Père bien-aimé exauce la prière que je ne manque pas de lui faire chaque jour, de m'aider dans mon travail et de me le faciliter. J'avance beaucoup plus rapidement que je n'aurais osé l'espérer : me voilà arrivé à l'année 1856. Je n'ai donc plus que cinq ans encore pour toucher à la fin ; aussi j'ai la confiance d'avoir fini cette année, c'est-à-dire pour le mois de juin. Le plus important sera fait. »

Félicitons et remercions l'historien, et prions notre Immaculée Mère de bénir un travail qu'il poursuit avec tant de zèle.

Le 21 mai ramenait la date de la mort de notre Révérendissime Fondateur et Père. Sur tous les points du monde, ses enfants ont, ce jour-là, béni sa mémoire et offert des prières pour son âme ; mais ils n'ont pas été seuls à pleurer cet illustre défunt. On lit en effet dans la *Gazette du Midi* du 21 mai « : Mercredi prochain, 21 mai, le matin à huit heures, un service funèbre sera célébré, dans l'église de Saint-Cannat (les Prêcheurs), pour feu Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, Évêque de Marseille. Le service a été établi par fondation du vénéré Prélat et fixé au jour anniversaire de sa mort. Mgr Robert, voulant honorer la mémoire d'un de ses illustres prédécesseurs, vient d'informer M. le Curé de Saint-Cannat qu'il se propose d'assister à ce service.

Le R. P. Soullier, de retour de sa visite à Ceylan, est rentré à notre communauté de Paris, le 16 mai au soir.

Mgr Bonjean, venu en Europe pour assister à notre chapitre général, est à Rome, où il s'occupe des intérêts de sa mission.

Mgr Clut a fait aussi un séjour à Rome, et a prêché en faveur du vicariat du Mackenzie, à Saint-Louis des Français.

Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, a été prié par Mgr l'évêque de Laval de faire la tournée de confirmation dans une grande partie de son diocèse.

Le chapitre général de la Congrégation ouvrira ses séances dans notre maison du scolasticat d'Autun, le mercredi 30 juillet prochain.

Errata. Dans le numéro précédent des Annales, à la page 89, on a imprimé : « 24 août; cette date ramenait le deuxième anniversaire de la consécration épiscopale de Mgr Bonjean; » c'est *dixième* anniversaire qu'il faut lire.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 67. — Septembre 1879.

LE CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1879

La Congrégation vient de tenir son treizième Chapitre général; il appartient aux annales, seul écho de l'histoire parmi nous, d'en saisir au vol la physionomie et d'en raconter les œuvres. Tous les six ans, un récit plein de charme, dû à la plume d'un des témoins de cette Assemblée régulière et solennelle, se déroule ici en pages charmantes : c'est l'uniformité, mais ce n'est ni une répétition monotone, ni une esquisse confuse. Mêmes réunions, il est vrai ; d'ordinaire, même durée de la session, même lieu de convocation, à Autun, dans notre maison du scolasticat ; même salle capitulaire avec les portraits de notre Fondateur et de nos premiers Pères pour décors ; tout ceci est traditionnel et bien simple, et cependant aucune de ces réunions sexennales ne ressemble à celles qui l'ont précédée, et chacune se détache de la série avec des traits qui n'appartiennent qu'à elle.

De ce dernier Chapitre général, on pourra dire qu'il a resserré les liens religieux et fraternels formés par les législations antérieures; il a peu codifié, il est vrai, mais il a remis en lumière des textes oubliés, donné la vie à ce qu'on pouvait croire n'être que lettre morte, fortifié la discipline, cherché les méthodes les meilleures pour les études, avivé les couleurs du magnifique tableau, où se montre, chaque jour, plus saisissante la beauté de la Congrégation, notre mère, et entretenu le foyer inextinguible de l'amour que lui portent ses enfants. Enfin et surtout, il a offert le spectacle d'un corps religieux, dont tous les membres sont unis dans le seul désir du bien commun ; assemblée délibérante où pas un dissentiment ne se produit, et où le Saint-Esprit semble habiter pour amener toutes les volontés aux mêmes décisions : *Solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis* (1). La charité et l'amour filial, comme deux anges gardiens, veillaient aux portes de ce pacifique conseil.

Une assemblée de Missionnaires réunie de tous les points du globe, des pays où fleurit la liberté et de ceux où elle succombe, se tenir ainsi, alors que le sol tremble et que l'Eglise, dans notre vieille France, dispute à quelques tristes légistes la vie de ses institutions tutélaires violemment attaquées, était-ce une témérité ou un acte de foi ? Depuis un an, le Supérieur général avait convoqué le Chapitre et fait signe à nos Missionnaires les plus éloignés. Qui eût pu se promettre alors de voir ses membres, venus de partout, prendre place, à jour dit, au banc de la magistrature religieuse et délibérer sans obstacles sur les meilleurs moyens de se dévouer au salut d'une société qui oscille sur ses bases et de nations que le soleil de la foi n'a pas encore éclairées de sa pleine lu-

(1) Ephés., IV, 5.

mière? On n'a pas voulu douter. Les Congrégations religieuses unies à l'Eglise participent en quelque mesure à l'immortalité de ses promesses. Quand on les frappe, on frappe l'Eglise qui les a formées sur son cœur et dont elles sont un ornement comme la ceinture nouée à la taille gracieuse de l'épouse. Mais, comme l'Eglise aussi, elles deviennent plus fortes après les persécutions.

Donc en toute confiance le Chapitre fut convoqué; en toute sécurité, ses membres se sont réunis et en toute liberté ils ont procédé à leurs travaux.

Le T.-R. P. Supérieur Général, rendu le premier à Autun, avait voulu, en devançant les capitulants, faciliter à nos Pères, soit du Chapitre provincial du Nord tenu, à Saint-Jean, le 8 juillet, soit du Chapitre général, ces conférences privées, si utiles au bien particulier de tous et à la bonne administration des maisons. Il avait voulu aussi présider, avec le Supérieur du Sacré-Cœur, à tous les détails préparatoires d'une hospitalité dont le bienfait devait s'étendre à un si grand nombre de religieux. Notre maison du Scolasticat est faite à ces réceptions de famille; depuis longtemps, les traditions les meilleures ont cours au Sacré-Cœur; chaque abeille a son alvéole dans la ruche où s'élabore le miel des pures doctrines et de la plus douce piété; nulle confusion possible. Dire que l'organisation générale avait tout prévu et que les mouvements d'ensemble s'exécutaient avec précision dans un jeu facile, c'est dire ce que personne n'ignore, et nous n'en parlons que pour exprimer à nos Pères, à nos Frères scolastiques et à nos Frères convers la reconnaissance à laquelle ils ont droit.

Le 30 juillet au matin, le personnel des membres du Chapitre est au complet; on a à regretter l'absence de Mgr Taché, retenu par la maladie en Canada, et celle du R. P. Santoni, convoqué nommément, retenu aussi par

la maladie à Ajaccio; Mgr Balaïn, évêque de Nice, convoqué aussi nommément, arrivera dans vingt-quatre heures. A huit heures et demie, la Communauté tout entière assiste à la messe d'ouverture de la session capitulaire, célébrée par Mgr Grandin; à neuf heures et demie, les membres du Chapitre font leur entrée dans la salle des réunions. Ils sont au nombre de vingt-neuf; voici leurs noms :

T.-R. Père Supérieur Général.

RR. PP. Soullier, premier assistant général.
Aubert, deuxième assistant général.
Martinet, troisième assistant général et délégué de Natal.
De L'Hermite, quatrième assistant général.
Sardou, procureur général.

NN. SS. Grandin, vicaire de Saint-Albert.
Clut, délégué de Mgr Faraud.
Bonjean, vicaire de Ceylan.
Durieu, délégué de la Colombie britannique.
Balaïn, convoqué nommément.

RR. PP. Rey, provincial du Nord.
Vandenberghe, vicaire du Texas.
Antoine, provincial du Canada.
Augier, provincial du Midi.
Gubbins, provincial des Iles-Britanniques.
Cooke, délégué de la province britannique.
Tortel, délégué du Canada.
Rambert, délégué du Midi.
Marchal, délégué de Mgr d'Herbomez.
Mauroit, délégué de Ceylan.
Pinet, convoqué nommément.
Audruger, convoqué nommément.
Bellon, convoqué nommément.
Lacombe, délégué de Saint-Boniface.
Tatin, délégué de Mgr Jolivet.
Voirin, délégué du Nord.
Clos, délégué du Texas.
Leduc, délégué de Saint-Albert.

Le premier acte du Chapitre général fut la nomination de deux secrétaires. Le R. P. Rey, qui, plusieurs fois déjà, a rempli ces fonctions délicates, est nommé, à l'unanimité, secrétaire pour la troisième fois ; on peut dire de lui qu'il est le secrétaire perpétuel du Chapitre ; le R. P. Audruger lui est adjoint et prend place avec lui au bureau. Le R. P. Anger, secrétaire particulier du Supérieur Général, transcrira la minute des procès-verbaux sur le cahier des délibérations, et travaillera au dehors pendant qu'au sein du Chapitre les deux premiers secrétaires rédigeront le brouillon ; ce triple travail est écrasant ; le Chapitre général doit des actions de grâces aux trois Pères dont le talent et l'activité ont mené si bien cette œuvre que la signature des 168 grandes pages *in-folio* des actes des délibérations n'a pas été retardée d'une minute.

Le Chapitre, après la nomination des secrétaires, se partage en quatre commissions chargées d'examiner les propositions soumises à l'appréciation de ses membres ; un assistant général est président de chacune de ces commissions. Première commission : commission des œuvres : président, le R. P. de L'Hermite ; deuxième commission : commission des études et de la discipline, président : le R. P. Aubert ; troisième commission : commission de l'administration générale, président : le R. P. Martinet ; quatrième commission : commission de l'administration temporelle, président : le R. P. Soullier. Le Chapitre vote ensuite par acclamation l'envoi d'une adresse au souverain Pontife. Cette adresse, due à la plume de Mgr Bonjean et signée, à la dernière séance, par tous les membres du Chapitre, a été envoyée à Rome, par l'intermédiaire du cardinal Guibert ; ce beau document trouvera ici sa place à la suite de ce récit.

A partir du premier moment, le Chapitre est entré ré-

solument dans la voie du travail. Le matin, les commissions se réunissaient dans la chambre de chaque assistant général président ; le soir avaient lieu les séances générales. Quelquefois même, quand l'abondance des rapports des commissions l'exigeait, il y avait deux séances générales par jour ; une d'elles a duré trois heures et demie. Une seule pensée animait tous les membres du Chapitre : l'amour de la Congrégation, de l'Eglise et des âmes, et pour atteindre à ce but, la recherche des moyens les plus pratiques en conformité avec notre vocation et avec l'esprit de notre institut. Les discussions étaient toujours sérieuses et courtoises ; les propositions, examinées avec soin par les commissions, passaient ensuite par la rédaction d'un rapporteur et étaient soumises à l'approbation du Chapitre en séance générale. Rien de hâtif, mais aussi rien d'inutile ; nous avions des orateurs et des sages, des spécialistes pour chaque question, et des religieux partout. Les propositions étaient, les unes admises, les autres écartées ; presque toujours le vote ralliait la presque unanimité des voix, toujours au moins la grande majorité, et le rejet ou l'acceptation de chaque proposition ou amendement ne se faisait que sur des raisons motivées et solidement appuyées. Le T.-R. P. Supérieur Général dirigeait les discussions avec la plus grande sagesse, laissant à toutes les opinions la liberté de se produire, et n'intervenant au débat qu'au moment où le poids de sa parole et l'expérience de ses lumières étaient demandés par tous comme le dernier et plus précieux argument. A côté de cette communauté d'humbles législateurs se mouvait une autre fraction de la famille; jeune comme le printemps et belle comme l'espérance. C'était la communauté du Scolasticat, au sein de laquelle nous rencontrions autant de serviteurs et d'amis que de frères ; ces deux sections, celle de ceux qu'on a appelés

les *vétérans* et celle des jeunes recrues, se retrouvaient aux exercices communs, et, pendant les récréations, les distances d'âge et de dignité s'effaçaient ; c'était à qui pourrait entraîner un évêque ou un Missionnaire des sauvages dans un groupe ; on se pressait pour entendre des histoires de prairies ou de voyages ; et en quelques minutes, on faisait joyeusement le tour du globe.

Nous atteignîmes ainsi le lundi 4 août. Depuis six jours, le Chapitre général poursuivait son œuvre, lorsque le cardinal Guibert, archevêque de Paris, vint imprimer un nouvel élan à ses travaux et donner un caractère particulier à ses réunions. Son Eminence, prévenue depuis longtemps par le T.-R. P. Supérieur Général, avait daigné se souvenir de sa famille religieuse, et, faisant trêve pour un moment à ses labeurs de Paris, venait, malgré la fatigue et la chaleur, s'associer pour la treizième fois aux travaux de ces Chapitres généraux, qui, jusqu'à ce jour, l'ont toujours compté parmi les membres présents. C'était pour le Chapitre et pour la Congrégation un honneur et un encouragement ; ajoutons que cette visite gracieuse fut l'occasion d'une fête splendide.

Son Eminence, accompagnée de M. le chanoine Reulet, son secrétaire, arrivait en gare le lundi soir vers huit heures. Mgr Perraud, évêque d'Autun, l'attendait avec sa voiture ; le R. P. Tatin, supérieur du Sacré-Cœur, s'était joint à Sa Grandeur. Pendant la récréation, la voiture fut signalée sous les beaux arbres du parc, et aussitôt la Communauté se groupa au perron pour recevoir l'hôte éminent que lui envoyait la Providence. Le T.-R. P. Supérieur Général, les évêques, se présentèrent les premiers ; le cardinal Guibert eut un mot charmant pour tous. Ce fut véritablement l'arrivée d'un père ; Mgr l'évêque d'Autun, modestement caché dans le groupe

épiscopal, eut sa part d'hommages; personne ne fut oublié dans les premiers mots échangés, et ce fut entre Son Eminence et son noble entourage comme un assaut d'esprit et de grâce chrétienne.

Le lendemain, Son Eminence dit la messe de communauté et reçut, dans la matinée, la visite de l'évêque d'Autun. A midi, Mgr Perraud, accompagné de ses vicaires généraux, de chanoines et de supérieurs de communautés, venait s'asseoir à notre table aux côtés de Son Eminence. Aux places d'honneur, nosseigneurs les évêques, et en face de ce groupe vénérable le Supérieur Général, entouré de ses assistants. Tous les Pères à la suite, par rang de dignité et d'oblation, et autour de la table principale les tables des scolastiques, dont les physionomies riantes et ouvertes formaient derrière les cheveux blancs comme le cordon de fleurs autour d'une corbeille de fruits. Après le dîner, au salon, le cardinal étant assis, chaque Père du Chapitre vint s'agenouiller devant Son Eminence, et baiser sa main. Ceux que le respect avaient retenus jusqu'à ce moment s'approchèrent; nos Pères des missions étrangères, les premiers, reçurent une bénédiction pour leurs personnes et leurs missions. Ce défilé ne se fit pas sans provoquer ça et là quelque émotion; le cardinal voulut savoir le nom de chacun et le pays habité par lui; on eût dit notre vénéré fondateur entouré de ses enfants; l'illusion de ce court moment nous rendait Mgr de Mazenod. Quand vint le tour des Pères de la communauté de Saint-Jean, Mgr d'Autun, avec le tact gracieux qui le distingue et le ton d'une tendresse toute paternelle, s'avança et dit : « Eminence, ceux-ci sont les miens; je vous les présente. » Arraché enfin aux étreintes des Pères, le cardinal se jeta dans une allée du jardin, et vint alors le tour des scolastiques; on les vit sortir de tous les

massifs et voltiger sur la ligne des plates-bandes en formant cercle autour de Son Eminence, qui voulut, tout en partageant leur récréation, se faire nommer les diocèses d'origine. Aix, Ajaccio, Viviers, Tours, Paris, furent des noms particulièrement salués au passage.

Le soir, Son Eminence assistait à la séance générale du Chapitre. Ici, nous faisons un premier emprunt aux procès-verbaux des séances, et nous citons textuellement :

« Le mardi 5 août, à trois heures, les membres du Chapitre général se réunissent dans la salle ordinaire de leurs délibérations. S. Em. le cardinal Guibert, archevêque de Paris, préside la séance.

Après le *Veni sancte*, lecture est donnée du procès-verbal d'hier qui est adopté.

Le T.-R. Père Général se lève et en son nom, au nom du Chapitre général et de la Congrégation tout entière, souhaite la bienvenue à l'éminent cardinal, dont les conseils, la protection et la sollicitude méritent les plus vives actions de grâces ; le Chapitre général est heureux de le posséder quelques heures dans son sein, afin de recueillir les leçons de son expérience et de lui témoigner tout le respect, la vénération et le dévouement que nous inspire la présence de celui qui a été le fils bien-aimé de notre vénéré Fondateur.

Le Chapitre tout entier se lève et exprime par son attitude, qu'il fait écho aux sentiments dont le Supérieur Général vient d'être l'organe autorisé.

Son Eminence répond qu'il est heureux, au milieu des graves circonstances où se trouve l'Église et qui exigent que tous les combattants soient à leur poste, d'avoir pu prendre quelques jours pour venir à ce chapitre général, le dernier peut-être auquel il assistera, car les années s'accumulent, et il a constaté plu-

sieurs fois qu'il marchait à la distance de vingt années à la suite de notre vénéré Fondateur. « J'ai tenu à venir m'édifier au milieu de vous, à revoir ces chers évêques qui travaillent si bien pour la gloire de Dieu et de la Congrégation. Qui sait s'il n'aurait pas mieux valu que je fusse resté dans notre chère société? Cependant, ce n'est point moi qui ai demandé à m'éloigner de ses demeures! Ma nomination à l'évêché de Viviers a été accompagnée de circonstances qui la rendent un peu extraordinaire. J'ai été le premier évêque choisi dans la Congrégation, et ce fut une grande surprise quand je reçus l'ordonnance royale. Je crus d'abord qu'on se trompait d'adresse, puis je soupçonnai notre Fondateur de l'avoir provoquée. Je me trompais, car il avait été aussi surpris que moi et, au premier moment, il en fut même contrarié, car il était embarrassé pour me donner un remplaçant. Mes relations avec Paris, où j'avais eu à traiter de graves questions, soit pour Ajaccio, soit pour notre Fondateur, expliquent peut-être comment on avait pensé à moi. L'internonce du pape, Mgr Garibaldi, appuyait la nomination royale et me disait dans sa lettre que si je n'acceptais pas, j'encourrais l'anathème du pape. Je n'avais pas peur de l'anathème, ayant un supérieur qui pouvait prendre toute la responsabilité. Mgr de Mazenod me conduisit à sa campagne, nous y passâmes la journée à prier et à réfléchir et le soir, en nous promenant sous les pins, il me dit ces étonnantes paroles : « Plus je prie et réfléchis, moins j'y vois clair; il faut accepter, parce que je craindrais de m'opposer aux desseins de la Providence. » Je n'avais plus qu'à obéir, c'est ce que j'ai fait, et la Congrégation a bénéficié de mon épiscopat plus que je ne l'ai fait moi-même personnellement. J'ai eu la consolation de l'établir à Notre-Dame de Bon-Secours, sanctuaire où il se fait un si grand bien. Quand j'ai été nommé à

Tours, c'est encore avec l'assentiment de notre fondateur que je m'y suis rendu. On m'avait offert Aix, que j'ai refusé sans le consulter, trouvant ma justification dans l'Evangile, qui dit : « Personne n'est prophète dans son pays » ; mais il m'engagea à accepter Tours, où j'ai pu placer les Oblats auprès du tombeau de saint Martin, et travailler avec eux à ressusciter le culte de ce grand saint, vrai modèle des Missionnaires. Vous savez comment la Providence m'a tiré de Tours pour me faire asseoir sur le siège de saint Denis, et quand je vois les Oblats au sanctuaire de Montmartre, je comprends que c'était là un des desseins de Dieu en m'appelant à Paris. L'œuvre du Vœu national était commencée sous le zèle de quelques pieux laïques qui n'avaient pensé d'abord qu'à la délivrance de Paris; c'est par mes conseils que le vœu a été étendu à la délivrance de la France et du Saint-Père, et j'ai été amené à me mettre à la tête de cette œuvre colossale. Elle a rencontré quelques difficultés; nos fondations nous ont dévoré trois millions, mais l'œuvre est prospère et je crois qu'elle réussira. Ces trois établissements des Oblats sont comme le commentaire des paroles de notre vénéré Fondateur. La Providence nous mène pour accomplir ses desseins. Je regarde comme les meilleures années de ma vie celles que j'ai passées dans la Congrégation. Je m'efforce d'en conserver les pieuses pratiques. A Viviers, j'ai beaucoup travaillé et prié. A Tours, j'ai pu encore conserver l'habitude de l'oraison du soir. A Paris, où tout le diocèse est concentré dans une ville, le temps me fait défaut et je puis à peine donner un quart d'heure à cette oraison si recommandée par notre Fondateur. Cet excès d'occupations m'a engagé à demander un coadjuteur. J'avais deux raisons : diminuer mon travail et empêcher une trop longue vacance du siège de Paris dans les circonstances que nous traversons. Mon choix a été jus-

tifié par les qualités de mon coadjuteur et par les évènements Le pouvoir actuel veut des hommes modérés, mais nous savons comment il comprend la modération ; nous la comprenons, nous, dans le sens antique du mot, dans le sens du latin qui veut dire *gouverner*, *diriger*, *défendre;* eux l'expliquent par le *laisser faire*.

Mais c'est trop vous parler de moi, laissez-moi vous redire que je suis heureux de me trouver avec vous, avec ces évêques qui sont les successeurs des apôtres comme nous, mais qui ajoutent à la conservation des fidèles à laquelle nous veillons l'Evangélisation des infidèles, et en cela ils sont plus complètement apôtres. Que tous veuillent bien prier pour moi. Je n'oublie point notre vénéré Fondateur, que je crois au ciel, mais je prie cependant encore pour lui. Puis, de temps en temps, je célèbre la sainte messe pour les évêques, les prêtres et les défunts de la Congrégation. C'est ainsi que je cherche à acquitter ma dette de reconnaissance envers notre société. »

Ces paroles, écoutées avec le plus profond et le plus affectueux silence, excitent dans tous les membres du Chapitre de vifs sentiments de gratitude et de respectueuse affection.

Son Eminence reprend la parole pour expliquer la nomination de Mgr Balaïn à l'évêché de Nice. Il rappelle la circonstance que nous a fait connaître une circulaire du très-révérend Père Général, et Son Eminence veut bien appliquer à Mgr Balaïn les paroles de notre vénéré fondateur : *Nous avons bien fait de ne pas nous opposer aux desseins de la Providence*.

Sur la demande de Son Eminence, on procède à la lecture et à la discussion des propositions.

Le lendemain, 6 août, Son Eminence fit encore au Chapitre l'honneur d'assister à ses deux réunions générales. Comme la veille, le prince de l'Eglise suivit avec

intérêt toutes les délibérations, et sut placer çà et là des conseils pratiques et inspirer des décisions. Ce qui frappa tous les assistants, ce fut l'amour de la Congrégation dont témoignèrent ces aimables causeries; on se sentait redoubler d'amour pour sa mère en voyant de quelle constante tendresse le vénérable vieillard l'avait toujours aimée. Ce fut surtout un puissant encouragement pour tous de l'entendre dire que cette humble congrégation est définitivement sortie de l'adolescence, et qu'elle marche maintenant d'un pas assuré dans les années de sa maturité et de sa force. Vers le milieu de la séance, le cardinal se lève et demande la permission de se retirer. Citons une seconde fois les procès-verbaux.

Suite de la 2e séance du 6 août 1879.

« Son Eminence se lève et demande au Chapitre la permission de se retirer. Elle ne peut s'empêcher d'exprimer ses sentiments d'édification en voyant l'esprit de zèle, de charité et de dévouement qui anime les membres du Chapitre. Elle constate avec bonheur les progrès qu'a faits la Congrégation, progrès réels, sérieux, et qui montrent qu'elle est sortie des embarras et des difficultés de l'enfance. Nos premiers Pères étaient remplis de zèle, de dévouement, mais ils n'avaient pas subi cette forme que donnent les années, l'expérience des choses. Conserver cet esprit primitif de la Congrégation, c'est un devoir rigoureux, car c'est cet esprit qui donne la physionomie et comme le caractère distinctif d'une famille religieuse. Le vrai esprit des Oblats, c'est le zèle uni à une grande modestie, à une sincère humilité. C'est parce qu'ils ont cette modestie et cette humilité qu'ils sont appréciés, aimés par le clergé et les évêques, comme j'en ai eu souvent la preuve; ils ne soulèvent pas les craintes ou les

jalousies. Mais tout en conservant cet esprit primitif et en le fortifiant, il faut cependant faire des progrès, s'approprier tout ce qui peut fortifier votre action sur les âmes, et c'est ce que vous avez fait par ce Chapitre. J'ai suivi avec un vif intérêt vos délibérations, elles ont été sérieuses, calmes, approfondies. Je ne puis que vous féliciter et vous remercier des exemples d'édification que vous m'avez donnés. Et maintenant, je me recommande à vos prières; je suis au milieu de bien graves circonstances, aidez-moi de vos prières, car je veux bien mourir cardinal, puisque j'ai été élevé à cette dignité, je veux bien mourir évêque, puisque je possède ce caractère, mais je veux surtout mourir Oblat et compter sur l'assistance et le secours de mes frères.

Le Chapitre ne peut comprimer ses applaudissements, qui éclatent avec une force contenue par le respect et la vénération.

Le Supérieur Général promet, au nom de la Congrégation, les prières les plus ferventes et les plus dévouées, remercie Son Eminence du nouveau témoignage d'affection qu'il vient de donner à la Congrégation en prenant part aux travaux du Chapitre, lui demande de continuer à la famille ses conseils, son appui et sa protection; tous les membres du Chapitre sont pénétrés de la plus vive reconnaissance et ils diront partout, en retournant dans leurs missions respectives, ce qu'ils ont vu et entendu. Que Son Eminence veuille bien, avant de se retirer, nous bénir tous!

«Je n'ai pas à bénir les évêques,» dit l'éminent Prélat, mais tous les évêques se prosternent et demandent à être bénis comme Oblats, et le Chapitre tout entier reçoit la bénédiction du cardinal Guibert, archevêque de Paris, qui se retire de la salle des séances, accompagné par le Supérieur du scolasticat.

La lecture de la discussion des propositions continue. »

Le cardinal Guibert étant rentré dans ses appartements, le Chapitre continue la discussion des propositions et étudie les conclusions des commissions. Ces résumés se succèdent rapidement entre les mains du R. P. Soullier, qui est chargé d'en donner lecture, et le dépôt, hier encore considérable, diminue de plus en plus sur la table du bureau, où il n'occupe bientôt plus de place. Les votes se font avec régularité, à l'unanimité on peut dire; les difficultés et les tâtonnements des premiers moments n'existent plus. Tout à coup et sans que rien ait fait prévoir ce terme si rapproché, la liste se trouve épuisée, et le R. P. Soullier se rassied; personne ne prend la parole pour présenter de nouvelles propositions. Pour la troisième fois, ayons recours au récit des procès-verbaux. Voici comment ils racontent la fin de cette dernière séance :

« Plus rien n'étant en délibération, le Supérieur Général demande si le Chapitre veut procéder, séance tenante, à l'élection des assistants généraux et du procureur général. Mgr Balaïn, sur le désir manifesté par un Père, de différer s'il le pouvait son départ, se lève et témoigne au Chapitre toutes les impressions de bonheur et d'édification qu'il emporte; il se regarde un peu comme un exilé, et il remercie le Supérieur Général d'avoir fait cesser cet exil pendant quelques jours en l'appelant au Chapitre, où il retrouve une famille dont il partage tous les sentiments et à laquelle il veut toujours appartenir, car lui aussi, comme l'a dit Son Eminence, veut mourir Oblat.

Un membre propose de procéder immédiatement aux élections, afin que Mgr l'évêque de Nice puisse y prendre part. Le Supérieur Général fait voter le Chapitre et une grande majorité approuve la proposition.

Lecture est donnée des articles de la Règle concernant les élections; le *Veni Creator* est récité et on procède, sur-le-champ, à l'élection du premier Assistant général.

Au premier tour de scrutin, le R. P. Soullier obtient 28 voix, le R. P. Aubert, 1. Le R. P. Soullier est élu à l'unanimité et est proclamé, par le Supérieur Général, premier Assistant général.

Des applaudissements éclatent parmi les membres du Chapitre.

Il est procédé à l'élection du second Assistant général.

Le premier tour de scrutin donne 23 voix au R. P. Aubert, 5 voix au R. P. Martinet, 1 voix au R. P. Pinet. Le R. P. Aubert est proclamé deuxième Assistant général, aux applaudissements du Chapitre.

Il est procédé à l'élection du troisième Assistant général.

Le premier tour de scrutin donne 28 voix au R. P. Martinet, 1 voix au R. P. de L'Hermite. Le R. P. Martinet, élu à l'unanimité, est proclamé troisième Assistant général, aux applaudissements du Chapitre.

Il est procédé à l'élection du quatrième Assistant général.

Le premier tour de scrutin donne 27 voix au R. P. de L'Hermite et 2 voix au R. P. Antoine. Le R. P. de L'Hermite est proclamé quatrième Assistant général, aux applaudissements du Chapitre.

Il est procédé à l'élection du Procureur général.

Le premier tour de scrutin donne 28 voix au R. P. Sardou, 1 voix au R. P. Pinet. Le R. P. Sardou, élu à l'unanimité, est proclamé Procureur général, aux applaudissements du Chapitre.

Il est procédé à l'élection simultanée de l'Admoniteur du Supérieur général et du Secrétaire général de l'Institut.

Le scrutin pour l'Admoniteur du Supérieur général donne 25 voix au R. P. Soullier et 4 voix au R. P. Aubert. Le R. P. Soullier est proclamé Admoniteur du Supérieur général.

Le scrutin pour le Secrétaire général de l'institut donne 27 voix au R. P. Martinet, 1 voix au R. P. Aubert, 1 voix au R. P. de L'Hermite. Le R. P. Martinet est proclamé Secrétaire général de l'institut.

Le Supérieur général se lève et, d'une voix émue et mêlée de larmes, s'adresse au Chapitre à peu près en ces termes : « Vous venez, mes révérends et bien-aimés Pères, de terminer les travaux du Chapitre, de la manière la plus consolante. Tous les jours vous avez offert un spectacle qui réalisait le sentiment exprimé dans ces paroles : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum :* pensées, sentiments, désirs, tout s'est manifesté avec le caractère de l'union la plus intime, de la fraternité la plus complète; que le Seigneur en soit béni! C'est pour la Congrégation une grâce inappréciable et dont nous devons remercier le Seigneur. Permettez-moi de vous le dire, le Chapitre m'encourage, me fortifie, car à ces heures que nous traversons la charge de Supérieur est plus lourde, plus pesante que jamais. Il me semble que vous en avez allégé le poids. Nous sommes plus unis que jamais, nous serons plus forts pour la lutte, pour le bien des âmes, pour l'honneur de notre chère famille. Vous direz ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu, vous direz que l'esprit de notre vénéré Fondateur a présidé à nos réunions, qu'il est vivant dans la Congrégation; que nous ne formons vraiment qu'un seul cœur et une seule âme, *cor unum et anima una*, et que, par là même, nos œuvres ne pourront que prospérer. Le spectacle que vous m'offrez en ce moment me reporte au Chapitre de 1861, celui où

l'obéissance m'a placé au poste que j'occupe; ce fut la même unanimité, le même esprit de confiance et de dévouement. Oui, oui, l'esprit de notre Fondateur était avec nous; on aurait pu craindre quelque ébranlement. Tout s'est consolidé, tout s'est fortifié, parce qu'il y eut la même unanimité de sentiments que vous venez de manifester. Nous pouvons dire que l'esprit de notre Fondateur est encore avec nous. Vous le direz à nos Pères.

Je remercie tous ceux qui ont pris part au Chapitre et qui ont facilité ou secondé ses opérations, les Secrétaires, le Supérieur de la maison, tous les membres qui ont plus spécialement travaillé. On s'édifiait, on se soutenait, tout a marché dans l'ordre le plus absolu, le recueillement le plus profond. Je vous remercie de tout le bien que vous m'avez fait. »

Le R. P. Soullier, premier Assistant général, se lève et parle à peu près en ces termes :

« Mon très-révérend et bien-aimé Père, je me fais auprès de vous l'organe de tout le Chapitre et nous vous remercions, à notre tour, de tout le bien que vous nous avez fait, de la sagesse si paternelle, si prudente et si calme, avec laquelle vous avez dirigé et présidé les travaux du Chapitre. Nous avons senti que nous étions avec un cœur tel qu'il nous le faut, une intelligence telle que nous pouvons la désirer, remplis des souvenirs du passé pour en maintenir les saintes traditions, des espérances de l'avenir pour en faciliter la réalisation. Merci de vos bonnes paroles, elles pénètrent profondément dans nos cœurs que nous vous offrons avec un nouvel élan de respect et d'amour; ils sont à vous d'une manière toute spéciale pour agir, pour travailler, pour vous seconder en tout et toujours, pour vous obéir non pas comme on le fait dans l'armée, d'une manière militaire, mais avec affection, comme le demandent nos saintes Règles, avec

affection alors même que l'obéissance nous sera pénible; nous nous souviendrons que nous avons un Père, que nous formons une famille, et que dans la famille tout est inspiré, soutenu et exécuté par l'amour; on y travaille en aimant.

C'est cette obéissance affectueuse qui nous rendra forts, soit que nous demeurions auprès de vous, soit que nous allions au loin, dans les contrées les plus éloignées. Nous serons forts par cette union. Ce sera comme le grand enseignement qui se dégagera de ce Chapitre, le mot qui le résumera : *l'union des esprits et des cœurs.* Il me semble que ce sera comme l'inauguration d'une nouvelle ère de charité, d'union, de générosité. Nous serons d'autant plus heureux que nous serons plus unis.

Recevez donc l'expression de notre reconnaissance pour le bien que vous nous avez fait. Votre pensée dirigeait nos délibérations pour le bien de la famille, pour le bien des âmes; vous avez plus que jamais mérité notre confiance entière.

Et puisque la confiance du Chapitre a confirmé votre administration, permettez-moi de vous dire qu'elle se confirme elle-même dans ces sentiments de respect, de vénération et de dévouement dont elle est devenue la représentation officielle. Nous vous entourerons de notre affection la plus respectueuse et la plus dévouée. Nous en prenons en quelque sorte l'engagement. C'est d'ailleurs une tradition de famille que nous voulons conserver, afin de faire ce que vous feriez vous-même auprès de notre vénéré Fondateur. C'est dans ces sentiments que nous vous demandons de nous bénir et de bénir le Chapitre tout entier. »

Ces paroles excitent une approbation universelle, qui se traduit par une vive émotion.

Le Supérieur général prononce la bénédiction d'une

voix que l'émotion domine, et les membres du Chapitre se donnent l'accolade sous le charme des sentiments les plus affectueux et les plus fraternels.

La séance se termine à six heures du soir. »

Aussitôt la séance terminée, NN. SS. les Evêques et quelques Pères invités se hâtent de rejoindre Son Eminence à l'évêché. Nous trouvons là MM. les Vicaires généraux et MM. les Chanoines. Oblats et Prêtres séculiers prennent place, comme des frères, à la table épiscopale; nous sommes encore en famille. Mgr Perraud, religieux lui-même, a donné, pendant ces jours, la mesure de l'affection bien vive qu'il porte à notre Congrégation. Orateur distingué, écrivain d'un goût attique, grand esprit, Monseigneur d'Autun est de plus un cœur d'or qui s'épanche à des heures choisies en tendres effusions de charité.

A la fin du dîner offert au Cardinal, Sa Grandeur s'est levée, et d'un ton charmant a adressé à son hôte illustre les paroles suivantes, que notre plume a mal assemblées et que la sténographie seule eût pu reproduire dans tout leur charme :

Eminence,

Dans toute communauté bien réglée, il y a un jour déterminé pour faire la coulpe : je vous demande la permission de faire ma coulpe.

Eminence, je m'accuse d'avoir eu des distractions en faisant, ce matin, ma lecture d'Ecriture sainte. Je lisais le chapitre Le de l'Ecclésiastique, où sont racontées les vertus du grand pontife Simon, fils d'Onias; en lisant ces pages admirables, ma pensée s'est reportée vers vous, et je vous ai vu, dans ce chapitre, sous les traits du vieillard. J'engage tous mes vénérables hôtes et les prêtres qui vous entourent à faire, eux aussi, cette lecture; ils verront que mes distractions étaient justifiées. Je vous

ai pris à Aix, Eminence ; je vous ai suivi à Ajaccio ; d'Ajaccio, je vous ai suivi à Viviers, sur les bords du Rhône ; des bords du Rhône sur les rives de la Loire, et des rives de la Loire sur celles de la Seine, à la rue de Grenelle Saint-Germain, et, enfin, de la rue de Grenelle Saint-Germain à Autun, à la rue aux Rats. Voilà ma distraction. Et maintenant, je vais plaider en ma faveur les circonstances atténuantes. Sous les traits du Pontife, je vous ai vu, comme lui, entouré de la couronne de vos frères ; Evêques et Missionnaires étaient autour de vous, *et circa illum corona fratrum ; quasi plantatio cedri in Libano, sic circa illum steterunt quasi rami palmæ et omnes filii Aaron in gloria sua. Oblatio autem Domini in manibus ipsorum.* Et moi aussi, je suis de votre famille, car vous m'avez imposé les mains, et vos frères sont mes frères ; car ils sont ici, à Autun, près de moi, et je me joins à eux pour former cortège à votre personne.

Eminence, telle a été ma distraction, et telle est la coulpe que j'avais à faire. »

Son Eminence a répondu d'un air souriant :

« Monseigneur, avoir des distractions, surtout pendant la lecture de la sainte Ecriture, c'est une faute, non pas une faute grave, mais c'est une faute, et vous faites bien d'en faire votre coulpe. Nous aussi, nous faisions notre coulpe quand nous étions jeune. Mais vous n'avez pas qu'une faute : vous en avez commis une seconde qui aggrave la première ; c'est de n'avoir pas dit la vérité ; or, ne pas dire la vérité, ça peut être un grand péché : un péché mortel. Vous avez dit des choses et fait des compliments qui ne sont pas la vérité ; je vous pardonne, cependant, pour aujourd'hui, et vous en donne l'absolution.

Vous avez parlé de mes frères ; oui, ils sont mes frères, ces chers Oblats ; je les aime, et je suis un des leurs. Ce

sont des prêtres humbles et modestes, qui vénèrent les évêques et qui ne cherchent pas à supplanter le clergé séculier; ils ne gênent pas leur action, ils la fortifient, car ils sont les aides et comme les serviteurs des prêtres des paroisses. Je vous remercie, monseigneur, de vos bontés pour les Oblats d'Autun ; ils savent les apprécier.

Et maintenant, monseigneur, j'ai une recommandation à vous faire, ménagez votre santé; elle est précieuse à votre diocèse, à vos prêtres, à vos fidèles et à l'Eglise. En ce moment, l'Eglise de France traverse des difficultés bien grandes; l'épiscopat est composé de bons évêques, il ne faut pas de vacances de siège trop fréquentes : jurons d'être immortels. »

Le lendemain 7 août, le cardinal Guibert nous quittait pour retourner à Paris. Ce fut à la fin de la méditation que le vénéré Pontife nous fit ses adieux, à la chapelle où il venait faire l'adoration du départ. « A cause de l'heure matinale et des préparatifs de voyage, je n'ai pas pu dire la messe ce matin, nous dit-il ; mais j'y suppléerai par la prière. Les auteurs spirituels conseillent au prêtre qui est empêché d'offrir le saint sacrifice, de méditer sur son indignité; c'est ce que je ferai pendant le voyage. » Son Eminence bénit la communauté et nous laissa, comme autrefois Jésus les disciples d'Emmaüs, tout embaumés de l'édification et du charme irrésistible de ses pieuses causeries : « Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via (1) ! »

A midi, le même jour, le T.-R. Père général voulut bien donner le *Deo gratias*, afin de permettre aux membres du Chapitre de se communiquer leurs impressions, et de procurer un peu de délassement aux esprits après les travaux de la semaine. Il fallait une parole qui fût comme la réponse des cœurs au Supérieur général et à

(1) Luc, xxiv, 31.

nos vénérables Missionnaires. La scène intime de la veille au Chapitre avait provoqué de la part du R. P. Soullier, premier Assistant général, une chaleureuse allocution ; aujourd'hui, l'expansion de la reconnaissance devait déborder au dehors. A la fin du dîner, le R. P. de L'Hermite demanda la parole au T.-R. P. Supérieur général, et prononça le petit discours qui suit :

Mon très révérend Père,

« Quand une œuvre importante au regard de Dieu et des hommes est achevée, ceux qui se sont employés à lui donner sa perfection se réunissent une dernière fois pour prononcer sur cette œuvre un jugement qui soit celui des fortes résolutions et aussi une espérance pour l'avenir. C'est ainsi, comme à la veille d'un voyage qui sépare, que les membres de notre treizième chapitre général, réunis autour de leur Père, veulent avec lui chercher et prononcer le mot qui résumera l'esprit de leur travail.

Ce mot, mon très révérend Père, à chaque heure de votre vie laborieuse, uniquement dépensée au service de la Congrégation et des intérêts de ses membres et de ses œuvres, vous nous le répétez sans cesse avec un accent énergique. Votre activité, votre sollicitude à interroger du regard tous les points de l'horizon où se déploie avec ordre l'armée de vos fils ; votre amour pour la discipline religieuse, les tendres effusions de votre cœur, stimulent notre zèle ; pendant ce chapitre en particulier, de la parole et de l'exemple vous nous avez dit à tous ce mot que je prononce enfin et qui me semble être le bouquet spirituel nos méditations pendant huit jours, le cri de guerre des pacifiques combats, comme le signal du repos dans la halte des campements : *Ad mortem usque perseveraturum.*

L'éminent cardinal qui, pendant deux jours, a honoré nos séances de sa présence, ne tient pas d'autre langage.

Ce vieillard si simple et si bon, dont la vie sous la pourpre romaine est un merveilleux assemblage de l'austérité monastique jointe au zèle des Apôtres, religieux comme saint Martin, dont il fut un des successeurs ; pontife dévoué au cœur sacré de Jésus comme saint Denis, dont il porte aujourd'hui la houlette, et au besoin martyr comme lui ; dédaigneux du repos et de la gloire, sage entre les sages, et à la jeunesse qui s'élève et à la société qui s'ébranle il donne aussi à sa manière les leçons de la persévérance au devoir : *Adolescentibus exemplum forte relinquam* (1). A son clergé il dit : *Je mourrai sur la brèche ;* aux Oblats ses frères il disait hier : *Je veux mourir Oblat.* Le patriarche parle de loin comme le Père toujours présent au milieu de nous, et nous entendons les accents de *sa voix qui tombe* au milieu d'une ardeur qui ne *s'éteint* jamais : *Ad mortem usque perseveraturum.*

Ces vénérables évêques, ces prêtres si admirablement dévoués à l'Eglise et aux âmes, nos incomparables Missionnaires par qui la Congrégation, comme un arbre encore jeune, a poussé si loin des branches vigoureuses, nous entendons aussi leur voix. Vous tous, illustres pontifes qui évangélisez la terre, et vous tous, nos frères, qui suivez le sillon ouvert par les sueurs des aînés, toujours debout pour porter la paix aux âmes sans pasteurs et sans Evangile, vous nous parlez avec une éloquence qui l'emporte de beaucoup sur la période des rhéteurs. O apôtres, c'est en célébrant vos exploits que Fénelon s'écriait : *La charité va plus loin que l'orgueil.* Nos cœurs et nos yeux vous suivent sur tous les rivages ; nous vous rencontrons errants au sein des forêts sans limites, assis sous la hutte du sauvage et sur les bords des grands lacs, dormant enveloppés dans le blanc tapis des neiges. Nous vous avons vus les pieds dans la poussière d'Orient, qui scintille aux mille feux du

(1) II Mach., VI, 28.

soleil ; nous vous avons suivis sous les ardeurs des tropiques et aux plages africaines ; travaillant, travaillant sans cesse, et dans les contrées que traverse l'incendie de l'aurore boréale et sous les cieux où le sable des étoiles a jeté des routes d'azur ; toujours au labeur, toujours religieux, toujours apôtres, faisant aimer l'Eglise, la Congrégation et la mère patrie : *Ad mortem usque perseveraturum.*

Vous tous aussi, mes Frères, qui, en Europe, sous des cieux plus cléments, mais au sein d'une civilisation dont l'orgueil et les folies sont devenus un péril pour le monde, luttez sans relâche pour les droits de Dieu et des âmes, vous redites le mot des Apôtres : vous portez les fers de l'obéissance au milieu d'un monde impatient de tout joug ; ardents et calmes à la fois, vous cherchez dans la maison la drachme perdue, et, comme Ruth la Moabite, vous glanez les épis dans le champ de Booz. Vos chants et vos prières font écho aux cantiques que les brises nous apportent des rives transatlantiques ; c'est toujours la même parole : *Ad mortem usque perseveraturum.*

Vous tous, chers scolastiques, espérance de l'avenir, lévites qui demain ramasserez le bâton de voyage échappé des mains de l'apôtre mourant ; vous qui, les yeux sur les livres et les âmes dans le cœur de Jésus, attendez frémissants le signal du clairon, n'est-il pas vrai, jeunes Frères, qu'il fait bon persévérer dans l'étude et dans l'obéissance et qu'ici, comme par-delà les mers, on peut être un héros? *Ad mortem usque perseveraturum.*

Vous aussi, chers Frères convers, modestes et généreux enfants de la famille, dont la vigilance épargne tant de soucis à ceux que vous appelez vos Pères — et vous dites bien — vous aussi vous connaissez le mot de ralliement, c'est celui des braves, c'est celui des saints : Jusqu'à la mort : *Ad mortem usque perseveraturum.* Employés à des

œuvres diverses, mais toujours au devoir aussi et jusqu'à la mort.

Vous tous enfin, Frères bien-aimés que ma voix ne peut atteindre, mais que mon cœur sait trouver, venez avec le Père de famille, avec les pontifes ; tous enfin, les mains unies dans le cœur sacré de Jésus, dont nous sommes les hôtes, *jungamus dextras :* tous disons dans ce renouvellement de la vie religieuse : *Ad mortem usque perseveraturum.*

Que le Père de famille me pardonne de mêler ainsi ma voix aux enseignemens de ces jours bénis ; aux acclamations du Chapitre il fallait le lendemain celles de la famille *entière.* »

Mgr Bonjean se lève après le P. de L'Hermite et prononce quelques paroles chaleureuses pour remercier le Supérieur général de l'activité qu'il déploie pour le bien de la Congrégation ; il remercie aussi les membres du conseil et s'applaudit de voir la Congrégation marcher dans une voie de force et d'union fraternelle. Le T. R. P. Supérieur général, d'un ton ému, s'adresse aux scolastiques et leur dit : « Mes frères, n'oubliez jamais ce que vous venez de voir et d'entendre, et les enseignements qui doivent ressortir pour vous du spectacle que vous avez eu sous les yeux pendant cette semaine. »

Le soir, une dernière réunion des Capitulants avait lieu pour la signature des procès-verbaux sur le registre des actes du Chapitre ; chacun apposa aussi son nom à la suite de l'adresse latine destinée à être envoyée au souverain Pontife Léon XIII, et dont l'auteur, Mgr Bonjean, nous avait donné lecture. Immédiatement après, à l'heure ordinaire de l'oraison du soir, eut lieu à la chapelle le salut solennel de clôture. Mgr Clut, en habits pontificaux, entouré de diacres et de sous-diacres, d'acolytes nombreux, pontifia à cette belle cérémonie, pen-

dant laquelle les Scolastiques firent entendre les plus beaux morceaux de leur répertoire. Le *Te Deum* fut chanté à l'unisson par toutes les voix, et quand la bénédiction eut été donnée, on entendit le cantique biblique, chant de la charité parmi des frères, mélodie entraînante qui réveille et attendrit toutes les fibres du cœur : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Le Chapitre général était terminé.

Et comme il n'y a pas de fête sans lendemain, le jour suivant, vendredi 8 août, nos charmants Frères scolastiques donnèrent à *leurs vétérans* une petite séance littéraire et musicale, où ils déployèrent toutes les ressources d'aptitudes heureuses, destinées à s'exercer un jour au profit de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Nous insérerons dans ce recueil les morceaux principaux interprétés par eux, œuvres de leur plume et de leur cœur. L'écho de ces chants ira se répercuter dans les forêts du nouveau monde et jusqu'au sein de toutes nos missions, où nous comptons tant de jeunes apôtres. Les imperfections de détail s'effacent à distance, et il ne reste que la poésie de l'héroïsme sortant toute fraîche d'un cœur pur voué au service des plus abandonnés de la terre.

Le Chapitre général terminé, commença la série des conseils : redoublement de travail pour le Supérieur général, et complément indispensable des séances précédentes. Ce mouvement d'affaires dura quelques jours encore, et peu à peu les Pères du Chapitre se séparèrent groupe par groupe pour revenir à leurs lointaines missions et à leur œuvre de chaque jour. Que les anges gardiens accompagnent ces frères balancés par les flots de tant d'océans et de tant d'épreuves, et que, sous nos doux climats, comme dans les régions sans routes et sans foyer, le Cœur sacré de Jésus et le Cœur immaculé de Marie protègent toujours les Oblats de la Reine du Ciel !

Adresse des membres du Chapitre à Sa Sainteté le Pape Léon XIII.

Beatissime Pater,

Superior generalis Congregationis Missionariorum Oblatorum sanctissimæ et immaculatæ Virginis Mariæ et infrascripti hujus Congregationis Missionarii, in capitulo generali regulariter, ad normam Constitutionum suarum adunati, suæ et omnium Fratrum suorum inviolatæ in Sanctam Sedem apostolicam et in Sanctitatem vestram devotionis sensus declaraturi, ad pedes sacros vestros provoluti, benedictionem apostolicam efflagitant.

Et, quoniam hac prima vice post auspicatissimam Sanctitatis Vestræ ad Sedem supremam exaltationem, cœtus hic noster generalis convenit, non possumus quin fervidas illas congratulationes quas, sub prima Vestra gubernaculorum beati Petri felicissima susceptione, Pater noster generalis, nomine omnium nostrum obtulit, magno corde et animo tibi devinctissimo humiliter iteremus.

Te igitur Vicarium Domini nostri Jesu Christi; te successorem beati Petri, te clavicularium regni cœlestis;

Te totius Ecclesiæ Pastorem fidissimum, Doctorem infallibilem Patremque amantissimum, ex præcordiis nostris prædicamus et amanter salutamus. Tibi toto mentis affectu conjungimur; quod credis, profitemur; quod amas, prosequimur; quod respuis, respuimus; quod jusseris, semper, ubique et in quacumque rerum angustia, Dei gratia adjuvante, fideliter et fortiter adimpleturos spondemus. Tu lumen semitis nostris, tu regula vivens fidei nostræ, tu norma vitæ nostræ, tu nobis alter Christus, tu vinculum quo Christo devincimur; tu dux quo, mediis in hujus mundi procellis, ad littora æternæ beatitudinis, una cum gregibus nobis commissis, secure tendimus.

Vicariis apostolicis et provincialibus hujus parvæ Con-

gregationis nostræ in Capitulo rationem reddentibus de iis quæ, cum in regnis Europæ, tum in Asia, Africa et America, pro conversione peccatorum et illuminatione populorum qui in umbra mortis sedent, gratia Dei, per evangelicos operarios nostros operari non desinit, devotissimas ex intimo corde gratias Patri misericordiarum detulimus, qui humiles nos eligere dignatus est ut, imperio peccati deleto, nomen adorandum Domini Jesu Christi et inter antiquas gregis christiani nationes magis in dies glorificaretur, et coram Africanis, Indis et Americis imo et feris tribubus regiones perpetua glacie rigentes incolentibus, a linea æquinoxiali usque ad polum portaretur. De multis igitur infidelibus ad vitam regeneratis, de christianis prope innumeris ad christianam frugem revocatis, de scolis numero plurimis pro juventutis in doctrina et moribus christianis institutione in utroque hemispherio conditis, de hæresi et schismate devictis, uno verbo, de regno Christi in tam vastis et dissitis regionibus extenso gaudentes, uno ore canticum gloriæ Domino decantamus.

Nec oblivisci poteramus nostri muneris esse progressum omnium alumnorum Societatis nostræ in religiosa et sacerdotali sanctitate fovere, quatenus nos omnes qui sub vexillo Mariæ Immaculatæ conscripti sumus, æmularemur chrismata meliora et bonum Christi odorem ubique terrarum diffunderemus ; quod Capitulum hoc nostrum decimum tertium paucis sed opportunis regulationibus consequi conatum est ; hujus labores, ut optatos fructus sortiantur et Congregationem nostram digniorem in dies apostolica benignitate et benedictionibus supernis reddant, ad pedes Beatitudinis Vestræ procidui, ut Sanctitas Vestra, qua pollet paterna bonitate, benedicere dignetur humillime et enixe precamur.

Die septima Augusti 1879.

Paris, rue Saint-Pétersbourg, 40.

RAPPORTS PRÉSENTÉS AU CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1879.

Nous insérons dans les Annales, selon le désir manifesté par le Chapitre, les rapports lus au cours des séances. Ces documents, pleins d'intérêt, renseigneront la Congrégation entière sur la marche générale, et seront pour elle un témoignage des bénédictions dont Dieu veut bien la combler.

On comprend sans peine que cette insertion ne peut être intégrale; il suffit que l'intégrité morale soit sauvegardée; ces pièces officielles seraient trop longues à reproduire en entier, et il est des choses dont le Chapitre seul doit connaître et qui n'offriraient aucun intérêt aux lecteurs. Seul, le rapport du T.-R. P. Supérieur général sera reproduit en son entier; la parole du Père de famille doit arriver à tous ses enfants, et il n'est pas permis de toucher à ces communications si instructives. Des autres rapports, on a retranché la partie financière et la partie purement administrative. C'est pour cela que le rapport, pourtant si lucide et si net du Procureur général, comme il y a dix ans, ne sera pas inséré ici. Il suffit de savoir que l'état qu'il a présenté a pleinement satisfait tous les membres du Chapitre.

La publication de ces rapports, commencée dans ce numéro, sera continuée dans les numéros suivants.

RAPPORT

DU TRÈS RÉVÉREND PÈRE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL AUX MEMBRES DU CHAPITRE.

MESSEIGNEURS, MES RÉVÉRENDS ET BIEN-AIMÉS PÈRES,

En 1873, nous ouvrions notre dernier Chapitre général en vous disant combien nous avions craint que les évène-

ments politiques ne nous empêchassent de tenir cette réunion. Aujourd'hui, après six ans, selon les prescriptions de nos saintes Règles, nous ouvrons notre treizième Chapitre général, et nos appréhensions n'ont été ni moins grandes ni moins vives. La situation politique, en France, étant plus menaçante encore pour les Communautés religieuses, nous avions lieu de redouter davantage de ne pouvoir nous retrouver dans cette maison bénie pour cette importante assemblée. Le Seigneur a permis que nos craintes ne se soient pas réalisées, et nous voici de nouveau ensemble, venus de toutes nos lointaines missions, comme de nos maisons les plus rapprochées, pour nous occuper des intérêts de notre chère et bien-aimée famille. Que le Seigneur en soit béni ! C'est pour nous un devoir, comme un besoin, de le remercier d'avoir ainsi permis cette nouvelle réunion.

Je sais que plusieurs d'entre vous ont eu à supporter de grandes fatigues pour se rendre ici, mais ils n'ont pas hésité à les affronter pour donner à la famille ce nouveau témoignage de leur dévouement, et pour fournir à tous l'exemple de la fidélité au devoir. Je les en remercie du fond du cœur.

S. Em. Mgr le cardinal Guibert, toujours si tendrement attaché à la Congrégation, nous a promis de venir faire une apparition au milieu de nous. Cette douce promesse nous a comblé de joie; vous l'accueillerez aussi avec bonheur, et tous nous demanderons au bon Dieu que sa réalisation nous permette de jouir de la présence de ce prince de l'Eglise, vénéré de toute la France, et que Pie IX, de sainte mémoire, a daigné appeler la *lumière de notre Congrégation*.

Nous voyons avec bonheur au milieu de nous quatre de nos Vicaires apostoliques, et Mgr Balaïn a bien voulu nous consacrer quelques-unes de ses journées, si pleines

et si laborieuses. Nous exprimons toute notre reconnaissance à ces vénérés Prélats, dans lesquels la dignité épiscopale n'a rien enlevé à l'affection qu'ils ont toujours montrée pour la famille. Leur présence dans ce Chapitre est un honneur pour nous, et nous les remercions d'un concours que nous savons apprécier.

Quatre de nos Vicaires n'ont pu se rendre ici. Leur absence nous impose une douloureuse privation, et pour deux d'entre eux nos regrets sont d'autant plus grands, que la maladie les retient loin de nous. Mgr Taché s'était mis en route, l'état de sa santé l'a empêché de continuer son voyage. Deux de nos Evêques sont représentés ici, l'un par son auxiliaire, l'autre par son coadjuteur ; nous nous en félicitons, mais notre peine ne disparaît pas tout à fait. Que nos Prélats absents trouvent ici l'expression de nos regrets. Eloignés de corps, ils nous sont unis par l'esprit et par le cœur, et leurs prières ne nous feront pas défaut pendant la durée de ce Chapitre.

La Congrégation tout entière est ici dans la personne de ses représentants les plus autorisés. Tous nos Pères et Frères, quelque part qu'ils soient, pensent à nous et prient pour nous. Tous comprennent la haute importance de cette réunion sexennale. Notre saint et vénéré Fondateur, tous nos Pères, qui forment sa couronne dans le ciel, intercèdent pour nous, et notre Mère du ciel montrera une fois de plus qu'elle est véritablement une mère pour nous. Nous l'en conjurons avec instance.

Le Saint-Père lui-même, Léon XIII, heureusement régnant, informé, par plusieurs d'entre vous, de la tenue de ce Chapitre, a daigné le bénir avec effusion.

Sous de pareils auspices, avec les dispositions qui vous animent tous, ce Chapitre général ne pourra faire que le plus grand bien à la famille. Nous en avons la douce et ferme conviction.

Nous devons vous rendre compte succinctement de ce qui a été fait depuis notre dernière réunion et vous exposer la situation morale et personnelle de la Congrégation en général. Le R. P. Procureur général vous fera connaître ensuite la situation financière, et les rapports particuliers vous mettront au courant de toutes nos missions.

Les décrets, les déclarations, les observations et les vœux formulés par le dernier Chapitre général ont été communiqués à toute la Congrégation. Partout ils ont été accueillis avec respect et reconnaissance. On s'est efforcé de s'y conformer, et si l'observation de ces différents points n'est pas parfaite partout, je puis dire que partout on a manifesté un véritable désir de s'y rendre fidèle. Nous avons l'espérance que, peu à peu, tout sera ponctuellement exécuté.

Ce qui laisse encore le plus à désirer, ce sont les études préparatoires au saint ministère, tant recommandées par tous nos Chapitres généraux et, en particulier, par les deux derniers. Je suis convaincu que partout on a cherché à observer fidèlement ces sages et utiles prescriptions; mais la grande difficulté, contre laquelle nous sommes toujours venus nous heurter subsiste encore dans toute sa force : la multiplicité des œuvres et des travaux, et le petit nombre des sujets pour suffire d'une manière imparfaite à toutes les exigences. Je ne veux pas excuser ni légitimer cette regrettable lacune, je dois au contraire la signaler encore ; mais je dois aussi expliquer les difficultés que rencontre la stricte application des règlements prescrits.

Le décret relatif au *Viaticum,* porté par le dernier Chapitre, a reçu sa pleine exécution. Le R. P. Procureur général vous dira la somme qui a été distribuée aux quatre Provinces pour les noviciats et les juniorats, et les rapports particuliers nous feront connaître tous les dé-

veloppements qu'ont pris, en France surtout, les Juniorats, ces œuvres si chères à la Congrégation et si utiles pour son recrutement. Ce sont là, nous le savons bien, des sacrifices réels, qui ont été imposés aux vicariats déjà si dépourvus de ressources suffisantes ; mais ayons confiance, ces sacrifices porteront leurs fruits ; et que notre confiance ne diminue pas, si ces fruits ne paraissent pas encore ; il leur faut du temps pour se former et se mûrir ; ils ne seront que meilleurs plus tard, et, nous osons le dire, ils ne seront que plus abondants.

Oui, nous vous demandons d'avoir confiance dans l'avenir de nos chers Juniorats ; mais nous ne pouvons nous défendre de redouter pour eux l'effet des lois révolutionnaires que l'on prépare dans notre malheureux pays. Nous tremblons aussi pour nos Noviciats, de même que pour notre Scolasticat, si l'exemption du service militaire venait à être retirée. Ces craintes nous sont communes avec les autres sociétés religieuses, et nous ne pouvons que nous en remettre à la Providence divine, qui ne saurait faire défaut à son Eglise en France.

Nous avons à vous entretenir des principaux évènements survenus dans notre chère société depuis le dernier Chapitre général.

Plaçons en première ligne l'élévation de Mgr Guibert au Cardinalat. Dans la haute position que s'était faite cet illustre prince de l'Eglise, personne n'a été surpris de cette éminente distinction, digne couronnement de toute une vie d'abnégation, de dévouement, de sagesse, de fermeté, consacrée tout entière au service de l'Eglise. La France a universellement applaudi à son élévation. La Congrégation n'a pu que se réjouir de voir revêtu d'une si haute dignité celui qui fut toujours son fils dévoué, et qui se complaisait à rapporter à sa Mère tous ces hon-

neurs qui, successivement, sont venus le chercher dans son humilité et dans sa modestie. Ce que nous sommes heureux de vous dire, c'est que, sous la pourpre romaine, comme sous la croix du simple Oblat, le cœur de Son Eminence est demeuré toujours plein d'attachement pour la famille, et qu'il a saisi avec joie toutes les occasions où sa haute dignité le mettait à même de pouvoir nous obliger. Que Son Eminence veuille bien trouver ici l'expression de notre vive et sincère reconnaissance.

Plusieurs des nôtres ont été, depuis notre dernière réunion, élevés à l'épiscopat. Mgr Allard ayant donné sa démission de Vicaire apostolique de Natal, Mgr Jolivet a été choisi pour lui succéder. Mgr Durieu a été nommé coadjuteur de Mgr d'Herbomez, et Mgr Balaïn a été appelé au siège épiscopal de Nice. Une circulaire vous a dit ce qui s'était passé à l'occasion de cette dernière promotion. Il est en ce moment question, en cour de Rome, de donner un coadjuteur à Mgr Bonjean.

Toutes ces nominations nous ont été imposées par les besoins de nos missions, et nul d'entre nous n'ignore que dans ces missions la dignité épiscopale, bien souvent, ne fait qu'ajouter de nouveaux sacrifices et de nouvelles privations à la vie déjà si pénible de nos Missionnaires.

Diverses tentatives ont été faites pour élever à l'épiscopat plusieurs autres membres de la Congrégation. Vous savez tous avec quelle fermeté notre premier Assistant général a repoussé au plus vite et bien loin les ouvertures qui lui furent faites à ce sujet. Ce que nous devons vous dire aussi, c'est que nous avons trouvé les mêmes dispositions dans le R. P. Antoine, que tout l'épiscopat canadien avait désigné pour un vicariat à créer dans le diocèse d'Ottawa. Nous avons eu, à cette occasion, à soutenir une lutte véritable et, si nous avons triomphé, c'est grâce à l'appui que daigna nous prêter S. Em. Mgr le car-

dinal Guibert. Nous avions dû l'appeler à notre aide. Sans lui nous n'aurions pu opposer qu'une résistance impuissante.

Nous voulons rester dans la modestie de notre vocation. Nous voulons aussi faire face, autant que cela nous est possible, aux besoins des missions confiées à notre zèle, mais nous ne voulons accepter rien de plus.

Nous prévoyons cependant, et nous ne vous le cachons pas, que, dans peu de temps peut-être, nous serons contraints de consentir à la division de l'immense vicariat de Mgr Jolivet. Ces belles missions de l'Afrique centrale et méridionale attirent aujourd'hui tous les regards. Nous ne pouvons refuser de donner aux nôtres le développement que les circonstances imposent. Il faudra ou diviser le vicariat et multiplier les missions ou en céder une portion à d'autres. Cette dernière alternative nous répugne beaucoup. Nous demandons à Dieu de nous éclairer pour prendre, quand le moment sera venu, le parti le plus avantageux à la Congrégation.

Nous avons tout à l'heure prononcé le nom de Mgr Allard. Ce digne et vénéré Prélat s'est fixé à Rome. Il est heureux de nous rendre les services que nous sommes dans le cas de lui demander quelquefois, et en toute occasion il se montre l'enfant dévoué de notre famille religieuse.

La nomination de Mgr Jolivet en qualité de vicaire apostolique de Natal nous mit dans la nécessité de le remplacer comme Assistant général. A l'unanimité nous choisîmes le R. P. de L'Hermite pour remplir cette haute charge à laquelle le désignaient de nombreux services et d'importantes fonctions exercées de la manière la plus digne et la plus religieuse.

Notre Procureur auprès du Saint-Siège avait déjà quitté Rome lors de notre dernier Chapitre. Il n'a pas encore été remplacé, et c'est avec beaucoup de regret que nous

avons dû laisser jusqu'à ce jour subsister cette vacance. Elle ne peut pas se prolonger et notre désir le plus vif est d'avoir à Rome un Père Procureur, ainsi que nous l'avons déjà eu et comme l'ont la plupart des Congrégations religieuses françaises. Nous avons fait des démarches dans ce but, nous demandons au bon Dieu de les voir réussir. Ce sera, au point de vue temporel, une charge assez lourde à supporter ; mais en ce moment, et dans l'intérêt de la Congrégation, nous sommes bien décidés à la supporter d'une manière qui soit utile et honorable pour notre Société.

Depuis 1873, nous avons eu une seule retraite pour les supérieurs. Une autre de ces réunions triennales auxquelles nous attachons tant d'importance devait avoir lieu cette année. La tenue du Chapitre général ne l'a pas permis. Mais si Dieu nous en fait la grâce et que les évènements ne s'y opposent pas, nous espérons bien y suppléer l'année prochaine et appeler à y prendre part, dans cette chère solitude, tous nos supérieurs de France et de la province Britannique.

Les visites prescrites par nos saintes Règles ont eu lieu régulièrement pendant ce sexennat. Les Provinciaux se sont acquittés, chaque année, de ce devoir pour chacune de leurs maisons, et les visites générales ont été faites en France, tous les trois ans, soit par nous, soit par quelqu'un de nos Assistants généraux. A mon grand regret, j'ai dû interrompre, pour raison de santé, la dernière visite triennale dans la province du Midi. L'année prochaine, qui est l'année de ces visites, elles seront faites avec un grand soin et une entière fidélité. Nous sommes si heureux de remplir ce devoir qui nous procure plus de consolation que de peine, et il nous est si doux de rencontrer partout l'esprit de la famille dans tout son épanouissement.

Hors de France, la visite canonique de la province Britannique a eu lieu en 1875. Le R. P. Martinet a passé plusieurs mois dans cette chère province, et il put se rendre compte de la situation de tous nos établissements et du bien qu'y font nos Pères.

En 1876, le R. P. Soullier quittait la France pour aller s'acquitter du même office dans la province du Canada et dans les vicariats de Saint-Boniface et du Texas.

En 1878, ce même Père, toujours infatigable dans son zèle pour le bien de la Congrégation, visitait aussi le vicariat de Ceylan, qui n'avait jamais joui de cet avantage. Partout il a été reçu avec un affectueux empressement.

Des rapports particuliers vous diront les résultats de ces visites ; mais c'est un devoir pour moi de rendre ici témoignage à l'excellent esprit qui a accueilli partout ces bien-aimés Visiteurs, et de leur dire à eux-mêmes ma profonde reconnaissance pour le bien qu'ils ont fait, sans tenir aucun compte des peines qu'ils ont dû s'imposer pour cela.

En présence de la pénurie de notre personnel et des besoins toujours croissants de nos maisons et de nos missions, le dernier Chapitre nous avait manifesté le désir que nous n'acceptassions pas de nouvelles fondations. Ce désir a été pour nous un ordre formel et, pendant ces six ans, nous nous y sommes conformés de la manière la plus fidèle. Bien des offres nous ont été faites ; nous les avons toutes déclinées. Ce n'a pas toujours été sans gémir sur la cruelle nécessité où nous étions de refuser, alors que bien des raisons nous portaient à accepter ; mais, avant tout, il fallait penser à ce que nous avions, il fallait pourvoir aux besoins existants sans chercher à en créer de nouveaux. Telle a été notre règle de conduite invariable pendant cette période.

Nous n'avons fait qu'une seule exception. S. Em. Mgr le cardinal Guibert nous a offert le sanctuaire du Vœu national à Montmartre. Nous ne pouvions pas, nous ne devions pas décliner une offre si honorable et faite avec tant d'affection de la part de ce vénéré Prince de l'Eglise. Nous avons accepté. Nous sommes, à Montmartre, les fondateurs et les gardiens de ce pèlerinage, où le Sacré Cœur de Jésus attire déjà tant de pieux visiteurs et où il manifeste sa bonté et sa puissance d'une manière si admirable.

Vous vous joindrez à moi pour exprimer à Son Eminence notre gratitude pour ce témoignage d'affection et pour cette préférence, qui nous a été accordée sur tant d'autres communautés religieuses qui auraient tenu à grand honneur d'être chargées de ce sanctuaire privilégié.

Enfin, depuis notre dernière réunion, nous avons eu à célébrer le cinquantième anniversaire de l'approbation de nos saintes Règles. Ce jour-là, tous ensemble, unis dans une même pensée et dans un même sentiment, nous avons remercié le Seigneur de cette grande grâce accordée à notre petite Congrégation par Sa Sainteté Léon XII, notre immortel bienfaiteur. Nous avons demandé à Dieu que ces Règles bénies demeurent toujours parmi nous, comme le trésor de la Famille, pour la sanctification des membres et pour la prospérité des œuvres. Puissions-nous à l'envi méditer, aimer et observer ces saintes Règles ! c'est là la garantie de la perpétuité de notre Société et de la fécondité de notre ministère.

La Vie de notre vénéré fondateur, objet de tous nos vœux et de tous nos désirs, est achevée, grâce au zèle et au dévouement filial du R. P. Rambert, qui a mis tout son cœur à cette œuvre si importante, si délicate et si difficile. Mais elle ne pourra pas encore paraître, un der-

nier travail étant encore nécessaire avant que cet ouvrage soit livré à la publicité.

C'est pour moi un devoir de remercier, au nom de la Congrégation, le R. P. Rambert d'avoir acquitté cette dette commune envers le meilleur des Pères, en faisant connaître cette vie si pleine, si admirable et si sainte. Daigne le Seigneur lui accorder de mener à bonne fin ce travail si cher à tous nos cœurs !

En Angleterre, le R. P. Cooke a voulu, lui aussi, faire connaître notre vénéré Père et les œuvres de la Congrégation. Que ce Père reçoive ici l'expression de notre reconnaissance pour ce nouveau témoignage de son zèle et de son attachement filial à la Congrégation et à son vénéré fondateur !

Les Mères de la Sainte-Famille nous ont demandé de confier au R. P. Delpeuch, qui avait eu des relations personnelles avec M. Noailles, la composition de la Vie du fondateur de la Sainte-Famille. Nous avons été heureux de nous rendre à ce désir, et ce travail est aussi bien avancé.

La publication de nos Annales a eu lieu, autant que possible, pendant ces six années, avec une grande exactitude. Mais ce n'est pas sans peine que le R. P. de l'Hermite, chargé de ce soin depuis plusieurs années, a pu s'en acquitter. La matière manquait. De la plupart de nos Missions, on ne nous envoie pas les comptes rendus annuels, et si désormais on ne mettait pas plus d'empressement, nous serions obligés de suspendre cette publication, si utile cependant à la Famille. Nous croyons devoir signaler ces négligences au Chapitre général, et demander à nos Vicaires apostoliques de vouloir bien veiller à ce que ces comptes rendus soient envoyés plus fidèlement.

J'ai maintenant à vous faire connaître la situation de

celles de nos maisons qui dépendent directement de l'Administration générale :

1° La maison de Paris, depuis notre dernier Chapitre, a été agrandie et mise un peu plus en rapport avec sa destination. Nous n'avons pas encore achevé tout ce qu'il y avait à faire ; nous nous sommes arrêtés, pour ne pas contracter de dettes. Grâce à l'administration intelligente et dévouée du R. P. Procureur général, nous avons pu faire face à une dépense de 400 000 francs, sans emprunter à d'autres qu'à nous-mêmes, comme il vous l'expliquera dans son rapport.

Les Pères qui composent cette maison exercent leur ministère avec zèle ; ils font le bien, et notre chapelle ne cesse d'être fréquentée d'une manière très satisfaisante. En dehors de ces occupations ordinaires, ils se livrent peu au ministère extérieur ; ils s'y prêtent cependant quelquefois, et non sans succès. Les exigences du service habituel absorbent tout leur temps.

Dans la maison, la Règle est fidèlement observée, et nous sommes heureux d'offrir le spectacle de cette régularité à ceux de nos Pères et de nos Frères qui passent par notre maison générale.

2° Le Scolasticat marche bien et très bien. C'est avec joie que nous constatons cette situation pleine de consolation et d'espérance pour nous. Les études sont faites avec zèle et les exercices de piété suivis avec ferveur. Nos jeunes scolastiques se forment ici à l'observation de nos saintes Règles d'une manière vraiment sérieuse. L'esprit de dévouement règne parmi eux et l'amour des missions, et surtout des missions étrangères, s'entretient ici de manière à réjouir le cœur et à causer les plus douces émotions. Les Pères chargés du Scolasticat se livrent avec bonheur à cette œuvre si importante pour la Congrégation. L'entente la plus fraternelle, l'union la

plus cordiale, l'esprit de famille le plus vrai, règnent parmi eux et ménagent ainsi à nos jeunes Oblats un spectacle aussi édifiant qu'instructif.

Par suite de la nomination de Mgr Balaïn à l'évêché de Nice, nous avons été obligés de prendre ici le R. P. Rambert pour le placer à la tête du grand séminaire de Fréjus. Nous avons par là même imposé un grand sacrifice à celui qui dirigeait cette jeune famille et aux enfants, qui savaient ce qu'ils perdaient. De part et d'autre, le sacrifice était grand, il a été fait et accepté avec une entière résignation. Pour remplacer le R. P. Rambert, nous avions fait choix du R. P. Berne, de douce et sainte mémoire. Il avait été accueilli avec joie et reconnaissance, il commençait à faire le bien; une maladie cruelle nous a contraints de le retirer, et quelques mois après, des souffrances atroces, endurées avec foi et résignation, conduisaient au tombeau ce véritable martyr.

Le R. P. Tatin a été désigné, l'an dernier, comme Supérieur local du Scolasticat. Nous n'avons sur son compte qu'un mot à vous dire : le succès le plus complet est venu ratifier ce choix. Notre chère maison du Sacré-Cœur, sous son nouveau Supérieur comme sous la direction de ses prédécesseurs, marche de la manière la plus consolante et la plus édifiante.

3° Nos Pères chargés de la Sainte-Famille continuent de donner, à Bordeaux et à Royaumont, leurs soins aux noviciats et aux œuvres dont ils ont à s'occuper, et cela à la satisfaction de tout le monde et pour le plus grand bien des âmes et des œuvres.

Une rude épreuve, qui dure encore, nous a frappés dans la personne du R. P. Roullet, Pro-Directeur général de la Sainte-Famille. Depuis dix-huit mois, ce Père est atteint d'une paralysie qui le met dans l'impossibilité de remplir, d'une manière complète, les devoirs de sa

charge. Il supporte cette épreuve avec une foi admirable. Jusqu'à ce jour, nous ne l'avons pas remplacé, parce que nous espérions toujours une amélioration qui n'arrive pas et aussi parce qu'il ne nous était pas facile de lui trouver un remplaçant. Mais cette situation ne peut pas se prolonger. On ne se plaint pas trop, cependant il y a souffrance, nous le comprenons, nous le sentons et nous ne pouvons plus différer de faire cesser une situation fâcheuse, et qui le deviendrait davantage si elle se prolongeait plus longtemps.

Nos rapports avec la Sainte-Famille ne sont pas modifiés depuis notre dernier Chapitre; ils ne sauraient être meilleurs. Nous tâchons de maintenir dans cette société religieuse l'esprit que lui a donné son fondateur, et de fortifier de plus en plus les vertus religieuses. On nous témoigne toujours la confiance la plus entière, la soumission la plus cordiale et la reconnaissance la plus vraie pour les services rendus. La Sainte-Famille sait ce qu'elle doit à la Congrégation des Oblats et elle est heureuse, en toute occasion, en France comme à l'étranger, de manifester sa reconnaissance par tous les moyens en son pouvoir, tout en maintenant toujours et partout la distinction qui ne doit jamais cesser d'exister entre les deux sociétés.

Nous en venons maintenant à la situation morale de la Congrégation. Vous avez le droit de connaître ce que nous en pensons. Placé à la tête de la Famille, c'est pour nous un devoir de nous tenir au courant de cette situation et de vous en faire part.

Résumant notre pensée en un seul mot, il nous semble pouvoir dire qu'au dehors comme au dedans la situation morale de la Congrégation nous paraît bonne, consolante et satisfaisante.

1° *Au dehors.* — Nos rapports avec le Saint-Siège et la sacrée Congrégation de la Propagande ne laissent rien à désirer. Nous avons la conviction qu'à Rome notre Société jouit d'une réelle considération. Plusieurs d'entre vous arrivent de la ville éternelle, ils peuvent dire s'il n'en est pas ainsi.

Nos relations avec NN. SS. les Evêques sont aussi telles qu'on peut les souhaiter : respectueuses de notre part, bienveillantes de la part des Prélats.

Avec le clergé séculier nos Pères se trouvent habituellement en très bons termes. Nos œuvres sont bénies de Dieu, et les membres de la Congrégation apportent à ces œuvres, quelles qu'elles soient, le zèle le plus soutenu et un dévouement à toute épreuve.

Dans nos missions étrangères, le zèle ne se ralentit pas, et les privations les plus pénibles n'amènent jamais le découragement. Nos Pères s'estiment heureux de souffrir pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, et le Seigneur bénit ce zèle apostolique. Qu'il daigne continuer à le bénir toujours! Que sa grâce le fortifie parmi nous, afin que nous le conservions tel que nous l'avons reçu de nos anciens, et qu'à notre tour nous puissions le transmettre à ceux qui viendront après nous!

En France, dans la plupart de nos maisons, nos Pères souffrent beaucoup de ne pouvoir plus, comme autrefois, se livrer au ministère des missions proprement dites, qui deviennent de plus en plus rares. Nous ne pouvons que constater cette diminution, en demandant au bon Dieu que ces œuvres redeviennent ce qu'elles étaient dans le commencement de la Congrégation. Comme nous serions heureux si elles pouvaient reprendre ce cachet apostolique dans les divers diocèses où nous sommes appelés! Il est vrai que, dans quelques-unes de nos maisons en France et à l'étranger, elles continuent d'avoir ce carac-

tère. Mais malheureusement il n'en est pas de même pour la plupart de nos travaux. Nous le déplorons, nous le regrettons, et nous prions le Seigneur de faire cesser cet état de choses.

2° *Au dedans.* — La situation morale de la Congrégation, à l'intérieur, nous semble aussi bonne et consolante. Sans doute il y a parmi nous des misères : au ciel seulement il n'y en a pas. Ces misères, nous croyons les connaître, et nous nous garderions bien de vous les dissimuler. Nous ne devons ni les excuser, ni les atténuer, ni aussi les exagérer. Pour les apprécier, il faut tenir compte, même dans la vie religieuse, du milieu dans lequel nous nous trouvons, des temps où nous vivons, du ministère que nous exerçons, et des habitudes locales qui nous entourent. Sans doute, la pratique de l'obéissance, de la pauvreté, de la mortification n'est pas toujours ce qu'elle doit être, et nous avons à gémir sur bien des manquements à ces vertus essentielles. Mais ces misères ont-elles grandi depuis notre dernier Chapitre ? Nous ne le pensons pas. Nous ne pensons pas non plus qu'elles aient pris un caractère et des proportions qui doivent nous inquiéter outre mesure. Sans doute, nous devons veiller pour les faire diminuer autant que possible, mais nous ne devons pas nous alarmer plus qu'il ne faut. Nous croyons que la plupart de ces misères sont individuelles et toutes locales.

En général, dans nos Communautés, nous trouvons l'amour de la Congrégation et de notre sainte vocation. On peut bien noter des infractions à nos saintes Règles, mais nous ne croyons pas que l'on puisse signaler un manquement habituel, volontaire et convenu. Ce que nous regrettons par rapport à ces saintes Règles, c'est qu'on les fasse trop souvent céder à des exigences de ministère, aux occupations et aux relations que l'on peut

avoir, alors qu'au contraire tout cela devrait céder à l'observation de ces Règles bien-aimées.

Nous sommes persuadés que le plus grand nombre des nôtres veulent être religieux et vraiment religieux. Nous rendons grâces à Dieu du bien et de la bonne volonté qu'il y a parmi nous, et nous nous plaisons à voir en cela une protection spéciale de notre vénéré Fondateur, qui, du haut du ciel, prie pour nous et se montre toujours notre Père. Nous attribuons aussi ce consolant résultat au dévouement des Supérieurs locaux et des Provinciaux, qui, par leur action habituelle, s'efforcent de maintenir l'empire de la Règle. Nous ne saurions trop les féliciter et les remercier du bien qu'ils font ainsi dans notre famille religieuse.

Nous devons cependant remarquer que, dans la Congrégation, où règne l'esprit de famille, on ne trouve pas toujours un véritable esprit de corps. Entre nous, les relations sont bonnes et faciles ; on se sent à l'aise dans nos Communautés ; et cependant on est trop souvent surpris de trouver de la froideur et de l'indifférence pour les œuvres de la Congrégation dont on n'est pas personnellement chargé. Trop souvent, à l'égard de ces œuvres, on est peiné de voir, chez des étrangers, plus de sympathie et d'estime que chez plusieurs de ses propres Frères. C'est là un mal réel ; nous nous efforcerons de le faire disparaître dans la mesure de nos forces, et nous vous demandons pour cela votre concours le plus dévoué et le plus actif.

Dans nos maisons, il n'y a pas toujours une tenue digne, convenable, et très souvent on y rencontre un peu trop de laisser-aller. On ne se respecte pas assez dans les jugements que l'on porte et dans les propos que l'on tient. On fait bien de se regarder comme en famille ; mais on ne doit pas oublier que l'on est dans une famille

bien élevée, où le respect mutuel entre frères et vis-à-vis du père de famille ne doit rien enlever à l'affection et à la cordialité des rapports.

Nous n'avons pu omettre de vous signaler ces observations. Toutefois, elles ne modifient pas notre pensée sur la situation de notre Congrégation en général. Pour moi, quand je considère notre chère Société dans son ensemble, c'est un sentiment de joie et de reconnaissance envers Dieu qui s'élève de mon cœur.

Notre personnel est insuffisant. De tous côtés, dans nos maisons comme dans nos missions, nous manquons de sujets. A raison de cette insuffisance, l'administration générale et provinciale est souvent gênée et difficile. Pour répondre aux réclamations faites par les Supérieurs, et pour suffire aux exigences du service, des changements trop fréquents deviennent nécessaires et présentent de graves inconvénients que nous ne pouvons pas toujours éviter comme nous le voudrions. Un plus grand nombre de sujets rendrait l'administration plus facile et moins onéreuse.

Pour faire face à des besoins très graves et très sérieux, nos Provinciaux et nos Vicaires des missions nous demandent des Missionnaires et des Frères convers, et nous ne pouvons pas les leur donner. *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Afin de pourvoir au recrutement de nos noviciats, nous avons multiplié les juniorats. Mais il faut attendre longtemps ces jeunes générations, et jusque-là ce sera pour nous une véritable peine de ne pouvoir venir en aide à nos missions que d'une manière insuffisante. Nos Pères font plus qu'ils ne peuvent ; leur santé s'use rapidement, et nous nous demandons avec anxiété comment nous les remplacerons quand les forces viendront à leur faire

défaut. Cette pénurie de sujets peut encore grandir en France, si les sinistres projets de nos révolutionnaires viennent à se réaliser, si l'exemption du service militaire est supprimée, et si nos noviciats et notre scolasticat se trouvent menacés. Nos appréhensions sont grandes. Nous vous le disions en commençant ce compte rendu, nous devons vous le répéter en terminant. Nous n'avons d'autre ressource que la prière ; prions donc beaucoup le Maître de la moisson, afin qu'il nous envoie des ouvriers.

Nous sommes également menacés de perdre la direction des deux grands séminaires qui nous sont confiés, si le gouvernement réalise l'inique projet de refuser les bourses à ceux de ces établissements dirigés par les Congrégations non reconnues. Pour éviter ce que nous regardons comme un malheur pour nous, nous ferons ce que nous pourrons. Daigne le Seigneur bénir nos efforts et nous épargner cette douloureuse épreuve !

Depuis 1873 jusqu'au 15 juin de la présente année, nous avons eu 182 Oblations. 33 Prêtres, 105 Frères scolastiques et 44 Frères convers ont prononcé leurs vœux perpétuels.

Pendant cette même période, nous avons eu 107 Prêtres de plus : 74 qui ont été ordonnés dans la Congrégation et 33 qui sont entrés étant déjà prêtres.

Toujours pendant le même temps, 62 Pères ont été envoyés ou reçus dans nos missions étrangères, savoir : 19 en Canada, 3 à Saint-Boniface, 9 à Saint-Albert, 4 dans la Colombie britannique, 9 dans le Mackensie, 10 à Natal, et 8 à Ceylan.

Depuis notre dernier Chapitre général, le bon Dieu a appelé à lui 53 des nôtres, dont 32 Prêtres, 11 Frères scolastiques et 10 Frères convers. C'est là un chiffre énorme que nous avons à signaler à votre douleur et à vos regrets.

Parmi ces bien-aimés défunts, nous voyons inscrits les noms de plusieurs de nos anciens : Mgr Guigues, le R. P. Telmon, le R. P. Lagier (Jean), le R. P. Lagier (Lucien). Nous pourrions aussi vous nommer tous les autres, car nous les regrettons tous au même titre, les uns pour les services rendus, les autres pour ceux qu'ils auraient pu rendre encore. Tous sont morts pieusement dans la paix du Seigneur ; ils sont allés au ciel augmenter le nombre des membres de notre famille triomphante dont le chiffre s'élève déjà à 213. Que le Seigneur leur accorde à tous et à chacun le repos éternel, et qu'ils jouissent tous de la lumière perpétuelle. Au ciel, ils ne cessent pas d'appartenir à la Société, ils prient pour nous; et sur la terre, ils nous ont laissé le doux et inappréciable souvenir de leurs exemples et de leurs vertus.

D'autres aussi ont été ravis à notre affection ; mais, hélas ! ce n'est pas Dieu qui les a appelés. Ils ont, au contraire, méconnu et méprisé l'appel divin ; ils ont brisé leurs liens. Le nombre en est encore considérable. Depuis notre dernier Chapitre général, nous avons eu la douleur de compter 20 de ces apostasies. Ce chiffre si élevé nous affecte sensiblement; cependant, nous devons dire que la plupart de ceux qui nous ont ainsi abandonnés s'étaient séparés de nous depuis longtemps déjà par les sentiments qui les animaient et qui dirigeaient leur conduite. En ce sens, on doit convenir que leur sortie a été pour la famille un véritable soulagement.

La province du Midi a perdu de ce chef 1 Père et 1 Frère convers ; celle du Nord, 4 Pères; la province Britannique, 4 Pères et 4 Frères convers; celle du Canada, 3 Pères et 1 Frère scolastique ; les Vicariats de Natal et du Texas, chacun 1 Frère convers. Prions pour

ces malheureux qui furent nos Frères. Que Dieu les éclaire et leur pardonne leur défection !

Au 15 juin 1879, nous comptions dans la Congrégation 434 Prêtres, 67 Frères scolastiques et 214 Frères convers. En tout, 715 membres, dont 608 ont fait les vœux perpétuels, et 106 des vœux temporaires. A la même date, nous trouvons dans nos noviciats 4 Prêtres, 39 Scolastiques et 24 Frères convers ; en tout, 67 Novices. Si nous ajoutons à ces nombres celui de 175 Junioristes que nous comptons dans nos divers juniorats, nous trouverons que l'ensemble des divers membres, faisant partie de la Congrégation, à un titre ou à un autre, s'élève au chiffre total de 957.

En présence de ces résultats de tout genre que nous venons de constater devant vous, c'est pour nous un devoir et un besoin du cœur de remercier : d'abord le bon Dieu qui, pendant ces six années, a béni la famille et toutes ses œuvres; et ensuite nos Assistants généraux, le R. P. Procureur général, les Provinciaux, les Vicaires des missions et tous les Supérieurs locaux, du concours obligeant, empressé et dévoué qu'ils n'ont cessé de nous prêter pour faire le bien, pour maintenir l'esprit religieux, l'amour de la Règle, l'amour des âmes, la fidélité à conserver parmi nous l'esprit de notre Père et de tous nos anciens.

Il appartient à vous tous, membres bien-aimés de ce Chapitre général, de venir à votre tour fortifier parmi nous ces éléments que le Seigneur a déposés dans notre Congrégation et qu'il y conserve. Vous suivrez les exemples de tous ceux qui vous ont précédés. Nous n'avons tous ici qu'un même sentiment et un même désir, l'amour de la famille à laquelle nous appartenons tous. Nous serons heureux de vous entendre, de recevoir vos observations,

vos conseils et les prescriptions que vous croirez devoir faire.

Que le Seigneur bénisse cette réunion, et que la paix, l'union et la charité la plus fraternelle règnent parmi nous, pour goûter une fois de plus le bonheur de vivre avec des Frères et de travailler avec eux à la gloire et à la prospérité de notre famille, notre bien-aimée Congrégation.

Amen ! amen ! amen !

PROVINCE DU MIDI (PREMIÈRE PROVINCE DE FRANCE).

RAPPORT DU PROVINCIAL.

En commençant ce rapport sur la province du Midi, qu'il me soit permis de donner une parole de regret et de fraternel adieu au bon Père BERNE, mon prédécesseur. Pendant cinq ans, il a tenu d'une main douce et ferme les rênes du gouvernement de cette province. Son angélique piété et son long martyre ont dû attirer sur nous bien des grâces. La mort a couronné en lui une vie de foi, de douceur et d'héroïque patience.

Pour établir de l'ordre et de la clarté dans le présent rapport, nous parlerons successivement et d'une façon très succincte du personnel, des œuvres, des maisons, de l'esprit religieux et de l'état financier de la province.

Personnel.

La province du Midi compte actuellement 75 Pères et 34 Frères convers. Lors du Chapitre général de 1873, nous avions 71 Pères. Depuis, on nous a accordé 18 sujets nouveaux, et nous en avons perdu 14 pour cause de

mort ou de transfert dans d'autres provinces, ce qui ne porte plus qu'à 4 Pères l'accroissement de nos forces pendant une période de six ans.

Dans la province, 24 Pères sont employés à l'enseignement : 12 dans les grands séminaires et 12 dans les juniorats. Le procureur provincial, le maître des novices, les aumôniers et les curés, forment un total de 13 Pères. Il reste pour le ministère de la prédication et des missions 38 Pères. Mais tous ne peuvent être employés à ce travail, à cause de leur âge; les œuvres apostoliques sont donc le fait d'un petit nombre de Pères qui souvent sont obligés de se dépenser outre mesure et jusqu'à l'épuisement de leurs forces. Cet état de choses a un double inconvénient. Quelquefois, c'est le découragement qui vient diminuer les ardeurs du zèle; le plus souvent, ce sont les santés qui, usées rapidement, se refusent avant le temps à tout travail sérieux et fatigant.

Œuvres.

Par œuvres provinciales, nous entendons le noviciat et les juniorats.

Le noviciat de la province du Midi est toujours à Notre-Dame de l'Osier, auprès de ce sanctuaire béni, cher, à juste titre, à tant de membres de la Congrégation. Leur vie religieuse y a sa source, et quelles eaux plus pures et plus fécondantes que celles qui jaillissent sous les pieds mêmes de la reine du ciel, notre tendre et douce mère! Bien que les vocations ecclésiastiques et religieuses aient subi depuis quelques années un temps d'arrêt, bien que la province du Midi, à cause de son peu d'étendue, n'ait qu'un champ de recrutement très limité, nous devons néanmoins rendre grâce à Dieu du

nombre des sujets qu'il a envoyés au noviciat, et qui sont venus accroître notre famille religieuse.

Voici le nombre des novices qui ont passé à Notre-Dame de l'Osier depuis le dernier Chapitre :

« Depuis le 1er août 1873 jusqu'à ce jour, nous écrit le R. P. Gandar, maître des novices, 62 novices scolastiques ont passé par notre noviciat ; 28 d'entre eux étaient venus du juniorat et 34 de divers séminaires ou diocèses.

Sur ces 62 novices, 41 ont fait les vœux d'un an, dont 21 junioristes et 20 séminaristes. Plus, 6 prêtres ou novices dans les ordres sacrés ont fait leurs vœux perpétuels, à la fin de leur noviciat.

Ont été élevés à la dignité sacerdotale, au scolasticat ou ailleurs, 13 Pères qui avaient fait leur noviciat à Notre-Dame de l'Osier. Parmi eux, on compte 4 anciens junioristes. Si, à ces 13 Pères, on ajoute les 3 Pères novices qui ont fait leurs vœux perpétuels, vous aurez le nombre des Pères donnés à la Congrégation pendant ces six ans, soit 16 Pères. »

Il y a aujourd'hui au scolasticat 25 sujets qui ont fait leur noviciat à Notre-Dame de l'Osier. Parmi eux, il y a 13 junioristes et 12 séminaristes. Pendant six années, 28 postulants convers ont pris le saint habit, et 16 seulement ont prononcé leurs vœux d'un an.

Enfin depuis un an, nous avons reçu au noviciat 17 novices scolastiques, dont 15 ont persévéré jusqu'ici. Le noviciat est actuellement dans une situation relativement prospère et presque florissante. Puisse cette prospérité se soutenir et s'accroître.

Juniorats.

Les juniorats sont une œuvre très coûteuse, et les résultats acquis ne sont pas toujours à la hauteur des sacri-

fices, encore moins des espérances. Toutefois, ces œuvres nous paraissent indispensables. Toutes les familles religieuses nous ont emprunté ce moyen de recrutement et les vocations naissantes sont recherchées partout. On se les dispute pour ainsi dire de congrégation à congrégation religieuse.

Comme le nombre des enfants qui frappaient à la porte de notre juniorat de Notre-Dame de Lumières allait toujours croissant, et que le local destiné à cette œuvre était insuffisant, nous avons établi un second juniorat à Notre-Dame de Bon-Secours.

Séparés par une distance assez considérable, ces deux juniorats n'en font qu'un. A Notre-Dame de Bon-Secours, les plus jeunes et les débutants. Ils restent là jusqu'en quatrième exclusivement. Ils viennent ensuite à Notre-Dame de Lumières pour y achever leurs études classiques et se préparer plus prochainement au noviciat. Il y a ainsi pour les enfants trois degrés successifs qui les amènent au scolasticat et aux vœux perpétuels.

Pour aider au recrutement des enfants et à l'acquisition des ressources nécessaires à leur entretien, nous avons fait imprimer une notice dans laquelle nous faisons connaître l'œuvre du juniorat, son but, son utilité et les moyens de la seconder.

En octobre 1873, le juniorat de Notre-Dame de Lumières comptait 36 élèves. Depuis cette époque jusqu'au mois d'avril 1879, 100 nouveaux junioristes sont entrés dans la maison. Sur ce chiffre de 136, 46 sont encore au juniorat ; 10 sont allés à Notre-Dame de Bon-Secours, pour y former le noyau du nouveau juniorat ; 28 sont entrés au noviciat ou sont sortis. La rhétorique actuelle compte 9 élèves.

Le juniorat de Notre-Dame de Bon-Secours n'est encore qu'à sa deuxième année d'existence, et il a déjà reçu

74 enfants. Il ne lui en reste actuellement que 35, dont 9 élèves de cinquième, qui viendront remplacer ceux qui doivent quitter Notre-Dame de Lumières pour le noviciat.

Le total des enfants et des jeunes gens qui, depuis 6 ans, ont été reçus dans nos juniorats est de 163. Si dans l'avenir cette affluence de sujets se maintient, nous espérons qu'avec les mesures prises pour la formation des enfants et la conservation des vocations, nos juniorats pourront fournir en moyenne 10 sujets au noviciat.

L'ancien juniorat, de 1840 à 1848, a donné à la Congrégation 30 Pères. Il en reste 19 ; le nouveau juniorat, de 1860 à 1879, a fourni 43 Oblats, 19 Pères existants, 13 scolastiques et 11 décédés.

MAISONS.

La province du Midi compte 9 maisons. Ce chiffre n'a pas varié depuis la fondation du grand séminaire de Fréjus, en 1851. Pendant les 28 ans qui nous séparent de cette date, nous sommes restés immobiles et stationnaires. Cependant, à côté de nous et dans ces régions qui forment la partie méridionale de la France, que d'établissements religieux fondés et multipliés comme par enchantement! Dans ces dernières années, plusieurs occasions de nouvelles fondations se sont présentées. Il ne nous a pas été possible d'accepter les offres qui nous étaient faites. La pénurie des sujets nous obligeait à remettre au lendemain ce que nous aurions tant désiré accomplir le jour même.

Donnons sur chaque maison un aperçu sommaire et rapide.

Le Calvaire.

La maison du Calvaire, depuis le dernier Chapitre, compte à son actif 340 travaux apostoliques, dont voici le détail pour les œuvres les plus importantes :

Trente carêmes, 50 missions, 260 retraites de tout genre.

En plus des travaux apostoliques, la maison a le service régulier de l'église dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours. Le service exige des prédications fréquentes, des messes nombreuses et tardives et l'audition des confessions, en très grand nombre.

Au service de l'église sont adjointes :

1° L'*Œuvre des Italiens*. Ils sont plus de 40000 à Marseille, et le Père chargé de cette œuvre peut à peine suffire à la besogne.

2° L'*Œuvre des prisons*. Grâce à l'esprit d'irréligion et d'insubordination, qui va croissant, les prisons sont généralement encombrées, et le zèle de l'aumônier a toujours un vaste champ d'exercice pour son zèle.

3° La direction spirituelle de l'Œuvre de la jeunesse dite *de M. Allemand*. Cette œuvre, qui compte plus de 500 enfants ou jeunes gens, occupe 2 Pères. Ces deux Pères ont en partage une belle et consolante mission.

Les œuvres de jeunesse, bien organisées, propagées partout et bien dirigées, pourraient devenir un très puissant moyen de régénération.

Les Pères de la maison du Calvaire ont, de plus, à diriger l'Association et la Congrégation de Notre-Dame des Sept-Douleurs et l'Archiconfrérie de la Passion pour le soulagement des âmes du purgatoire, laquelle compte plus de 4 000 associés.

Mouvement religieux de l'église du Calvaire.

En prenant pour base le sou des chaises, on arrive au

chiffre considérable de plus de 800 000 personnes qui ont assisté aux exercices du matin ou du soir dans l'église du Calvaire, dans l'espace de six ans.

Il y en a plus de 30 000 qui ont suivi les exercices dans la chapelle du Saint-Sépulcre. Le chemin de la Croix a été fait par un très grand nombre de fidèles. Les groupes établis dans la chapelle du Sépulcre ont attiré et attirent tous les jours une foule de visiteurs qui viennent prier devant le tombeau de Notre-Seigneur.

Le chiffre des messes dites au Calvaire pendant ces six années s'est élevé à 44 960.

Le chiffre des communions est évalué à 108 460.

Au point de vue matériel, le Calvaire a reçu des améliorations considérables. La sacristie a été agrandie et a reçu plus d'air et de lumière. Le couloir étroit, obscur et humide, qui conduisait à l'escalier de la maison, est devenu une belle salle rectangulaire qui sert d'avant-sacristie. L'escalier, sombre et ardu, qui conduisait de la sacristie à la maison, a fait place à un escalier convenable, largement éclairé et d'une ascension facile. L'intérieur du sépulcre a été transformé. Les chapelles sont ornées de fort beaux groupes qui excitent l'admiration et la piété des fidèles. L'église a été ornée au dehors d'une belle façade en ciment. Dans une niche pratiquée au-dessus de la porte d'entrée, on a placé une statue monumentale de Notre-Dame de Bon-Secours.

Des réparations importantes ont été également faites au parloir et dans l'intérieur de la maison.

Aix.

Les travaux de cette maison, d'après le rapport du R. P. Supérieur imprimé dans nos Annales, ont atteint le chiffre de 300 œuvres apostoliques.

La maison est chargée de l'aumônerie des prisons, et

nos Pères ont quelquefois le douloureux honneur d'accompagner les condamnés à mort jusqu'au pied de l'échafaud. Elle est aussi chargée de l'aumônerie de l'Ecole normale des jeunes filles. Au moment où l'enseignement religieux est attaqué par tous les moyens, alors qu'on veut proscrire Dieu de l'école et de l'âme des enfants, il est consolant pour nous d'avoir à graver les principes de la foi et de la vie chrétiennes dans l'âme des futures institutrices des jeunes filles du peuple. La maison d'Aix donne asile aux Conférences de Saint-Vincent de Paul et au Cercle catholique des étudiants. La chapelle est ordinairement bien fréquentée. Le mois de Marie surtout attire un grand concours de fidèles. A Aix, les Oblats sont très bien vus de toutes les classes de la société. Les habitants de cette ville se souviennent de notre origine et des travaux apostoliques de Mgr de Mazenod, notre fondateur et leur compatriote.

Notre-Dame de l'Osier.

Cette maison est, sans contredit, celle où l'œuvre des missions proprement dites est en plus grande prospérité. Elle compte, depuis six ans, 468 travaux, et le nombre des missions dépasse 100.

Un des Pères est chargé de la paroisse de Notre Dame de l'Osier. Nous avons aussi l'aumônerie des religieuses de la Sainte-Famille, qui sont en possession du couvent fondé par nos Pères. Ce sanctuaire de Notre-Dame de l'Osier a vu accourir à lui un grand nombre de fidèles, venus de tous les points du Dauphiné. Le nombre des messes dites au sanctuaire par des Prêtres étrangers est, en moyenne, de 450 par an, soit 1500 pendant six ans. Si, à ce chiffre, on ajoute les messes dites par nos Pères, on arrive à un total de près de 25 000 messes.

Pendant la période de six ans, les communions ont été, en moyenne, de 10000 par an. En y ajoutant celles qui ont eu lieu lors du couronnement de la Vierge, on arrive au total de 85 000.

Le chiffre des pèlerins est estimé à 15 000 par an ; avec les 25 000 du couronnement, on a 115 000 pèlerins qui sont venus prier, au sanctuaire de Notre-Dame de l'Osier, pendant la période qui s'est écoulée depuis le dernier Chapitre général.

Restaurée en entier depuis peu, cette maison n'a pas eu de travaux matériels à faire exécuter.

Notre-Dame de la Garde.

L'affluence des fidèles au célèbre sanctuaire confié à notre zèle a été grande pendant les six dernières années. Notre-Dame de la Garde ne pouvait pas être oubliée dans ce mouvement qui a entraîné des multitudes sans nombre au pied des autels de Marie Immaculée.

On estime que 300 000 pèlerins ont gravi, chaque année, les pentes abruptes de la colline qui porte, en guise de couronne, le sanctuaire de la bonne Mère. Ce qui, pour six ans, donne un total de 1 800 000. Les messes célébrées au sanctuaire s'élèvent à 7000 par an, soit un total de 44 000. Les communions ont atteint le chiffre de 50 000 par an, soit 300000 en six ans.

Ces chiffres sont éloquents ; ils disent combien la foi catholique s'affirme, et combien la piété envers notre Mère du ciel se soutient et se développe.

La maison de Notre-Dame de la Garde a pu se livrer au dehors à des travaux apostoliques nombreux et importants. Nous n'exagérons rien en portant à près de cent le total des œuvres extérieures accomplies par cette maison. Un de nos Pères y est chargé de l'aumônerie de l'œu-

vre de la Jeunesse pour la classe ouvrière, sise au quartier de Saint-Victor.

Au point de vue matériel, les parloirs, la salle des exercices, la chapelle et tout le rez-de-chaussée de la maison ont été restaurés et embellis.

Maison de Notre-Dame de Lumières.

La maison de Notre-Dame de Lumières appartient presque tout entière à l'œuvre du Juniorat. Les Pères Missionnaires y sont en très petit nombre. Dans la période qui nous occupe, ils ont fait environ 70 travaux au dehors.

Les pèlerins du Comtat et de la Provence sont venus, comme par le passé, prier Notre-Dame de Lumières. Des grâces insignes ont été obtenues. Le nombre des concours a été en six ans de 150. Ce qui fait un total de pèlerins de près de 200 000. On peut évaluer les communions à 50000 ou 60 000 et le nombre des messes à plus de 25 000. Au point de vue matériel, la maison de Notre-Dame de Lumières a été l'objet de grandes et coûteuses réparations. La façade du Midi a été reconstruite en entier. Un nouveau corps de bâtisse a été ajouté à ceux qui existaient déjà ; l'extérieur de la maison et la toiture ont été renouvelés.

Notre-Dame de Bon-Secours.

Les travaux de cette maison s'élèvent au total de 150 missions et retraites données dans les diocèses de Viviers, de Nîmes, de Valence, de Mende et d'Avignon.

Les pèlerins de l'Ardèche et du Gard sont toujours fidèles à Notre-Dame de Bon-Secours. On compte par an 25 000 communions et 30000 pèlerins. Le total des com-

munions, pendant six ans, a donc été de 150 000, et le nombre des pèlerins, y compris 80 000 venus en 1873, s'élève à plus de 400 000. L'église a reçu de notables améliorations. La somme dépensée par nos Pères pour les restaurations faites à cette église a dû atteindre un chiffre très élevé. La maison a été l'objet de nombreuses réparations. La présence du Juniorat a nécessité des travaux considérables de consolidation et d'aménagement.

Vico.

Le nombre des missions et retraites données par cette maison depuis le dernier Chapitre s'élève au chiffre de 91. Un très petit nombre de Pères Missionnaires a donné son concours à ces œuvres. Nos Pères ont parcouru en apôtres l'île de Corse dans tous les sens.

Dans ce pays de foi et d'ardeur, malgré les inimitiés, l'ignorance et la corruption profonde qui la suit, les missions obtiennent les plus heureux résultats. La pauvreté des paroisses et des habitants ne permet pas de multiplier ces œuvres autant qu'il le faudrait pour le bien des âmes.

Grand séminaire d'Ajaccio.

La province du Midi est heureuse de posséder deux grands séminaires dirigés par des membres de la Congrégation. Puissions-nous n'être pas obligés de nous séparer bientôt de ces œuvres importantes !

Pendant la période qui nous occupe, le grand séminaire d'Ajaccio a reçu 164 élèves, et le nombre des prêtres a été de 117. Les cours du grand séminaire ne durent que quatre ans et trois mois. Cinq élèves sont entrés dans la Congrégation.

Les Pères du grand séminaire d'Ajaccio ont utilisé leurs vacances en prêchant des retraites; leurs travaux sont au nombre de vingt et un.

Grand séminaire de Fréjus.

Le grand séminaire de Fréjus a vu son digne Supérieur, le R. P. Balaïn, élevé à la charge et aux fonctions épiscopales. La douleur de la séparation a été adoucie par cette pensée que, si la Congrégation avait un évêque de plus, nous n'avions pas un Frère de moins. Il est, paraît-il, dans les desseins de Dieu que les grands séminaires dirigés par la Congrégation donnent des Pontifes à l'Eglise de Dieu. Le grand séminaire d'Ajaccio s'honorera toujours d'avoir eu pour Supérieur l'Eminentissime Cardinal-Archevêque de Paris, une des gloires de l'Eglise et de notre chère famille religieuse, et le grand séminaire de Fréjus ne perdra jamais le souvenir de la belle et importante cérémonie dont il fut témoin le 24 février 1878, jour du sacre de Mgr Balaïn.

Pendant les six dernières années, 86 élèves ont été reçus au grand séminaire de Fréjus; 72 ont été faits prêtres, 6 sont actuellement dans les ordres sacrés.

Dix-huit travaux apostoliques sont dus au zèle des Pères de cette maison pendant les vacances.

PROVINCE DU NORD (SECONDE PROVINCE DE FRANCE).

RAPPORT DU PROVINCIAL.

Personnel.

Pendant ce sexennat, le personnel des Pères de la province est monté à 65, de 54 qu'il était à l'époque du Chapitre de 1873. Sur ce nombre, 7 Pères sont employés

dans les juniorats; il y a aussi comme ailleurs des malades; la pénurie du personnel est grande comme partout, et c'est cette pénurie qui est la source des tiraillements et des souffrances. En 1873, 17 Frères convers étaient dispersés dans les dix maisons de la province; nous avons le bonheur d'en compter maintenant 34, dont 15 ont fait des vœux perpétuels; cependant, ce chiffre est encore insuffisant.

Le noviciat de Nancy, qui admet des scolastiques et des Frères convers, a reçu pendant ce sexennat 110 novices, dont 87 novices scolastiques, parmi lesquels nous comptons 23 Prêtres et 23 Frères convers; 23 novices scolastiques, dont 5 étaient arrivés au scolasticat, sont sortis avant l'oblation perpétuelle, et 10 novices convers n'ont pas persévéré; le noviciat a donc vu arriver aux vœux perpétuels, dans ces six ans, 43 scolastiques et 10 Frères convers. Le noviciat compte en ce moment 9 scolastiques, dont 1 Prêtre et 2 Frères convers novices. Mais il va recevoir prochainement les 9 rhétoriciens de Sion.

Le noviciat de Sion ne reçoit que des Frères convers; depuis qu'il existe, et ce n'est que depuis cinq ans, il a reçu plus de 50 novices, qui, malheureusement, n'ont pas tous persévéré. Mais nous espérons que l'avenir nous compensera des efforts tentés jusqu'à ce jour. Nous comptons 7 novices qui nous font concevoir de sérieuses dispositions.

A Sion se trouve notre juniorat. Lorsque j'ai reçu l'administration de la province, le junioriat venait de s'ouvrir et ne comptait que 18 enfants; à la fin de 1878, ils étaient au nombre de 70. Ce chiffre a baissé à mesure qu'un triage plus rigoureux s'est opéré. Nous comptons en ce moment 55 junioristes, dont 9 vont entrer au noviciat. Je fais faire de nouvelles éliminations; elles ré-

duiront le nombre des junioristes à un chiffre que mon successeur pourra augmenter ou diminuer encore selon les ressources qu'il aura à sa disposition.

C'est cette considération qui m'a fait transférer ces jours-ci les junioristes de Saint-Andelain à Sion, au nombre de 5. Le juniorat de Saint-Andelain existe depuis deux ans. J'aurais voulu réaliser dans le Nord ce que le provincial du Midi a si bien établi dans la province. Nous souffrirons toujours de la lacune que nous impose la pénurie de professeurs. Dès que l'on ne prend pas les commençants, on s'expose à perdre d'excellents sujets; mais il serait bon d'avoir deux divisions, suivant les différences d'âge, et par conséquent deux juniorats. Mon successeur tâchera de résoudre le problème. Il rétablira le juniorat de Saint-Andelain, s'il le veut; s'il ne veut pas, je lui aurai épargné l'odieux de détruire une œuvre de son prédécesseur; le juniorat de Saint-Andelain est en disponibilité.

Un troisième juniorat existe à Montmartre, mais dans des conditions spéciales. C'est un externat; les enfants ne demeurent avec nous que pendant le jour, servant à l'autel et remplissant les fonctions d'une maîtrise. Elle nous a donné, l'année dernière, 14 junioristes, mais la préparation n'avait pas été assez longue ni assez sérieuse; plusieurs nous sont revenus. C'est une leçon qui porte ses fruits. Nous sommes devenus plus sévères, plus difficiles et, cette année, la maîtrise apostolique du Sacré-Cœur n'enverra aucun enfant à Sion.

En réunissant ces trois œuvres, et en nous reportant au mois de janvier de cette année, nous avions un personnel de junioristes de 85 membres. C'était une charge colossale; la Providence ne nous a pas laissé succomber sous son poids.

Qu'il me soit permis de remercier ici nos vénérés

Vicaires de missions, qui ont bien voulu consentir à la taxe que les vicariats nous donnent pour nos noviciats et nos juniorats. Je suis pénétré d'un profond sentiment de reconnaissance, mais je voudrais ne pas m'arrêter à l'expression de ce sentiment : qu'ils continuent de nous venir en aide, et bientôt les fruits de leurs aumônes et de nos sueurs les récompenseront largement!

Je remercie nos chers Supérieurs et Professeurs du juniorat qui se dévouent avec un zèle infatigable à cette œuvre, sur laquelle repose l'avenir de notre chère Congrégation. Parmi les Prêtres ordonnés cette année, se trouvent nos deux premiers junioristes de Sion ; chaque année va donner ses fruits, et si l'œuvre peut se continuer, nous pourrons répéter dans le Nord ce que disait le provincial du Midi : Nous donnerons à la Congrégation au moins 10 novices par an. *Fiat! fiat!*

Le personnel de la province, en y comprenant tous les éléments dont nous venons de parler, se monte, à la date d'aujourd'hui, au chiffre de 55 Pères, 34 Frères convers, 9 Novices scolastiques, 9 Novices convers et 74 Junioristes. Total : 191 personnes.

Les maisons et les œuvres.

1° Donnons à Montmartre la première place. Le Supérieur général nous a dit comment cette fondation ne pouvait être refusée. Elle a eu lieu le 1er mars 1876; plus de trois années se sont écoulées. Il ne m'appartient pas de vous dire tout ce qui a été fait. Nous n'étions que trois Pères, il a bientôt fallu demander un Prêtre auxiliaire, puis un quatrième Père, et Son Eminence m'a autorisé à en avoir un cinquième dès que l'on pourra me le donner. C'est dans ce but qu'Elle a ordonné la construction que l'on ajoute en ce moment à notre maison, et qui nous donnera quatre chambres de plus et deux

parloirs. Deux œuvres extérieures occupent deux de nos Pères et leur procurent de grandes consolations : 1° un patronage fréquenté par plus de trois cents jeunes gens a eu pour premier directeur oblat le P. Yenveux, qui en a renouvelé l'esprit et y a laissé des empreintes ineffaçables; 2° le cercle catholique d'ouvriers de Montmartre, dont est chargé le P. Augier depuis un an, et qui compte plus de cent cinquante ouvriers inscrits. Ces deux œuvres suivent une marche progressive, grâce au dévouement de nos Pères; l'avenir en paraît assuré.

La chapelle provisoire que nous desservons est devenue un foyer d'œuvres de piété et de zèle qui y ont établi un mouvement perpétuel de pèlerins. Je ne puis donner qu'une énumération : l'Archiconfrérie du Vœu national étendue à la France, comptant déjà près de 50,000 membres, 60 confréries agrégées, 70 œuvres affiliées parmi lesquelles se trouve notre chère Congrégation, la Sainte-Famille, les Lazaristes, les Sœurs de charité, etc.; la Sainte-Ligue, l'Adoration diurne, la Sainte-Agonie, la Garde d'honneur, l'Apostolat de la Prière, le Rosaire vivant, la Communion réparatrice, la Confrérie réparatrice des blasphèmes, la Confrérie de Saint-Jean l'Evangéliste, la Confrérie de *l'Union dans la Sainte-Famille*. Les réunions de ces œuvres se succèdent chaque mois, le vendredi ou le dimanche; nos Pères en dirigent chacun deux et ont ainsi un stimulant continuel de zèle et de dévouement. Mais c'est assez, le *Bulletin du Vœu national* dit ce qui se fait chaque jour.

L'avenir de cette maison est incomparable. C'est un immense honneur qui a été fait à notre famille le jour où elle a été appelée à desservir la chapelle du Vœu national. Mille actions de grâces soient rendues au Sacré-Cœur !

2° Tours est la maison provinciale. Toutes les œu-

vres établies dans cette maison continuent de prospérer. Le pèlerinage est devenu vraiment national, et les fêtes de novembre sont toujours accompagnées d'un grand éclat. Le Père Supérieur est membre du Conseil de l'*Union catholique et sociale de la Touraine*, réunion de tous les catholiques éminents de ce beau pays; Directeur de l'œuvre de Saint-Joseph, qui vient en aide aux vocations ecclésiastiques; Directeur diocésain de l'apostolat de la prière et de la communion réparatrice; Directeur général de l'archiconfrérie de Saint-Martin ; Directeur du vestiaire, qui le met en rapport avec la Société charitable de Tours. Le P. Voirin et le P. Yungbluth se partagent l'aumônerie militaire et font par cette œuvre tout le bien qu'on peut faire dans les temps où nous vivons : la messe des hommes le dimanche est une œuvre qui nous est enviée. Le P. Voirin dirige avec un succès merveilleux la confrérie du Vœu national établie dans notre chapelle : depuis le commencement de l'année, il a recueilli déjà plus de 10000 francs pour le Pilier de la chapelle de Saint-Martin dans la future basilique du Sacré-Cœur. Il dirige en outre l'œuvre des âmes du Purgatoire et l'Association des Demoiselles du commerce.

Le Père Supérieur a établi une maîtrise qui pourra donner, plus tard, des fruits consolants. Tours verse annuellement 2 000 francs à la caisse provinciale ; la maison est entièrement payée ; une maison attenante fournit un secours de 600 francs à nos Pères, et une troisième maison louée par la Province apporte 1 500 francs de rente au Juniorat.

3° De Tours, passons à Nancy. Cette maison continue en Lorraine, dans les Vosges et les pays annexés à l'Allemagne, la mission de zèle de nos Pères. Son personnel est trop peu nombreux. Au début de notre provincialat, nous avons dû penser à mettre cette maison du noviciat à

l'abri des constructions voisines dont elle était menacée. Nous avons acheté pour 28 000 francs de terrain. Cette somme a été complètement soldée. La Communauté n'avait d'autre chapelle intérieure que celle du Noviciat. Il y avait là une situation anticanonique. Nous avons dû la faire cesser. Une chapelle a été construite au-dessus du réfectoire dans des conditions d'espace et d'ornementation plus convenables ; nous avons mis les étages en communication ; près de 20 000 francs ont été absorbés par ces différents travaux. Tout est payé et nous avons commencé les travaux de réparation que demande la grande chapelle. Depuis que le P. Simonin, Supérieur, y a établi l'archiconfrérie du Vœu national, elle est bien plus fréquentée, et le Sacré-Cœur, fidèle à ses promesses, bénit nos intérêts spirituels et temporels.

4° Sion est auprès de Nancy. C'est le plus beau séjour de la province. Le P. Michaux continue d'embellir le sanctuaire et la maison, et d'augmenter nos propriétés. Nous possédons maintenant plus de 20 hectares de terrain, et nous pouvons dire que nous y avons une ferme modèle.

Le pèlerinage est bien fréquenté pendant l'été, et les fêtes du mois de septembre sont toujours très remarquables. Cette année, elles seront accompagnées de la fête de la translation du corps de saint Valère, que le P. Michaux a rapporté dernièrement de Rome. L'intérieur de la maison s'embellit ; le réfectoire, la chapelle sont lambrissés ; un nouveau pavillon a été bâti donnant un large emplacement à la bibliothèque. Grâce au concours qu'ont bien voulu nous accorder plusieurs Pères, spécialement le R. P. Soullier et plusieurs des Vicaires apostoliques, le musée de Sion s'enrichit chaque jour et deviendra un des plus beaux musées de la contrée. Dernièrement, trois gymnastiques ont été établies et nos enfants pourront

prendre les exercices corporels si propres à les fortifier.

Le Juniorat ne relève que du Provincial : ses dépenses sont à sa charge, et c'est ainsi que l'autonomie de la direction est devenue conforme à nos saintes Règles.

5° De Sion venons à Saint-Jean d'Autun. Bien des changements sont survenus dans cette maison depuis le dernier Chapitre général. La vente du parc, l'établissement des casernes ont amené des modifications dans le contrat passé avec l'évêché. A la suite de plusieurs pourparlers, il a été réglé que l'évêché nous servirait une rente annuelle de 1 600 francs et que nous ferions valoir la partie des terres que sépare le passage du chemin de fer. J'ai profité de l'occasion pour demander à Mgr d'Autun la concession des meubles et des livres qui avaient appartenu aux anciens Missionnaires. Mgr Perraud nous a tout accordé et ne s'est réservé, tout en le laissant à notre usage, que le service de table en argent. La maison de Saint-Jean a reçu de grandes réparations. Depuis 1875, elle a donné régulièrement 2 000 francs de rentes à la caisse provinciale. Ce sont nos Pères, spécialement le P. Brun, qui ont dirigé dans l'église paroissiale les améliorations que l'on y admire. Le R. P. Marchal, Supérieur et Curé tout à la fois, continue les travaux des PP. Brun et Bernard, et se dévoue, de plus en plus, au soin de la paroisse ; il en est devenu la Providence pendant l'hiver dernier. L'aumônerie militaire nous a été confiée; elle a compté quelques beaux jours, mais elle a eu aussi ses épreuves et ses déceptions. Nos Pères travaillent à l'œuvre des missions ; elles réussissent généralement, grâce à leur zèle infatigable. C'est encore une des maisons les plus constamment occupées de la province. Elle n'avait plus de Frères convers en 1873, des domestiques faisaient le service ; nous avons pu, peu à peu, y placer des Frères convers. Le R. P. Marchal ne

laissera pas la maison de Saint-Jean perdre quelque chose de son antique renommée.

6° Passons à Saint-Andelain. Nous avons dit un mot de son juniorat, disons que son église paroissiale est complètement achevée, grâce à Mme la comtesse Lafond, et que c'est une belle église. Le R. P. Mouchette est toujours Curé et Supérieur. Il est difficile de séparer ces deux charges dans une paroisse.

Nos Pères travaillent dans le Nivernais et dans le Berry. Le culte de Notre-Dame de la Salette a été établi dans la paroisse de Saint-Andelain et commence à prospérer. La maison de Saint-Andelain, qui avait contracté envers la caisse provinciale une dette de 15000 francs, se libère peu à peu. Sa dette est réduite à 6037 francs.

7° De Saint-Andelain allons à Limoges. Le P. Audruger cherche à donner à cette maison une vigoureuse vitalité; nos Missionnaires ont travaillé non seulement dans le diocèse, mais encore dans les Landes, la Bretagne, la Normandie, et le P. Bouniol, aumônier militaire, a continué son œuvre de piété et de dévouement aux soldats et aussi ses missions dans la Lozère. Mais comme les résultats de l'œuvre militaire sont au-dessous de ce que nous désirons! Le Cercle des soldats, après avoir eu un grand éclat, voit son influence diminuer de plus en plus. La fête de Notre-Dame de la Salette est toujours accompagnée d'une octave solennelle. Les prêtres de la ville et nos Pères se chargent à tour de rôle des prédications. L'œuvre des missions se développe lentement, mais nos Pères savent se créer des occupations. Il est à désirer que nous puissions nous établir un jour dans un autre quartier de la ville; notre proximité de la cathédrale ôte à nos œuvres toute possibilité de développement.

8° Nous arrivons à Talence. C'est toujours une grande et vaste paroisse que nos Pères doivent soigner. La mai-

son n'a plus les ressources que le Cardinal de Bordeaux aimait à lui prodiguer. Elle n'a plus les nombreuses missions d'autrefois. Le personnel est à peine suffisant. Bref, si la maison de Talence est encore une maison de Missionnaires, elle n'a plus cependant la même activité qu'autrefois. Les œuvres de la paroisse et du sanctuaire sont en voie progressive; le mois de mai se célèbre toujours très solennellement et amène de nombreux pèlerinages. Son Em. le Cardinal de Bordeaux nous est très favorable et se rend avec empressement à nos invitations. Le P. Ramadier se dépense avec zèle et intrépidité dans l'accomplissement de sa mission de curé et de pasteur. Un de nos Pères remplit les fonctions d'aumônier et de chapelain dans une maison de noviciat des Frères des Ecoles chrétiennes.

9° Nous voici à Arcachon. Nous y avons acheté une maison destinée à recevoir les malades de la province et ceux qui nous seront confiés. Elle nous a coûté 70 000 francs. La caisse du Juniorat nous a permis de prêter, à Arcachon, une somme de 30 000 francs, qui a constitué le premier versement; depuis lors, le P. de Lacouture a payé une première annuité de 10 000 francs. Il payera ainsi, tous les deux ans, la somme et les intérêts de chaque année. Le Provincial s'est chargé de payer les intérêts de l'emprunt fait à la caisse du Juniorat. Le ministère de nos Pères est celui des paroisses : ils ne peuvent guère vaquer aux œuvres des Missionnaires. Le P. Fisse a eu à remplir dans le diocèse de Nancy une mission de confiance dans une œuvre importante, depuis le mois de janvier dernier; il va prochainement reprendre son poste à Arcachon. Nous avons déjà reçu les plus chaleureux remerciements de la part du Supérieur des Religieuses, auprès desquelles il a exercé son ministère avec une immense abnégation et un dévouement absolu.

Le pèlerinage d'Arcachon ne grandit pas, mais toutes les œuvres établies par nos Pères sont en pleine prospérité.

10° De la Guyenne passons au Maine et à la Bretagne; nous arrivons à Pontmain. Ce célèbre pèlerinage ne comptait que trois Pères en 1873, et nous n'y possédions pas un pouce de terrain. Depuis, la maison a été constituée et nous possédons plus de 8 hectares de terrain tout autour de la magnifique église dont le chœur, complètement achevé, a été solennellement consacré par Mgr Le Hardy du Marais, évêque de Laval. La dette de Pontmain, qui était au 1er janvier 1879 réduite à 44 000 francs, vient encore de diminuer d'une somme de 12 000 francs. Le terrain que nous avons acheté est admirablement situé; nous devons y construire une maison de communauté, ayant la triple destination d'abriter nos Pères, de recevoir des retraitants et de devenir un juniorat. Mgr l'Evêque non seulement approuve toutes nos intentions, mais il en sollicite vivement la prompte et hâtive exécution. Nous aurions commencé, si la situation des communautés en France ne nous avait imposé la plus stricte réserve. Mais si nos projets sont différés, nous n'en cherchons qu'avec plus d'ardeur à en préparer l'exécution dans un temps opportun.

Daigne Notre-Dame d'Espérance bénir nos projets et les faire réussir! Nos Pères de Pontmain sont presque constamment sur le champ de bataille, et leurs luttes et travaux sont largement récompensés.

11° De Pontmain passons à Angers; nous terminons par cette maison notre étude des maisons de la province; c'est à Angers que s'accomplit le dernier acte de mon administration. Tous ceux qui connaissent la position qu'avaient nos Pères dans le faubourg Saint-Jacques ne pouvaient s'empêcher d'en reconnaître tous les inconvé-

nients; l'éloignement de la ville produisait naturellement la nécessité de travailler au dehors, plus que ne le permettaient les forces des Missionnaires. Il fallait travailler sans relâche pour gagner le pain nécessaire. Lors de ma dernière visite provinciale, Mgr l'Evêque d'Angers fut le premier à nous inviter à saisir une occasion favorable; les religieuses auxiliatrices se retiraient et désiraient vendre leur maison, située dans une des plus heureuses positions de la ville épiscopale. Monseigneur nous engageait fortement à nous établir en leur lieu et place. La visite de l'immeuble nous décida entièrement. Le Conseil local se chargea des frais de déplacement et d'emménagement; le Conseil provincial d'abord, puis le Conseil général délibérèrent sur la question, et autorisèrent l'acquisition. Elle fut conclue le 1er octobre 1878. Mais ce n'est que le 24 août que nos Pères ont pris possession de la nouvelle maison simplement et proprement restaurée; Mgr l'Evêque d'Angers a procédé à ce qu'il a appelé lui-même une réinstallation, nous en a délivré un acte authentique avec toutes les permissions que nous avons demandées. Et nous voilà placés au cœur même de la ville, ayant dès maintenant à diriger une belle œuvre d'Enfants de Marie, que Monseigneur lui-même a confiée à nos soins.

12° Nous conserverons la maison du faubourg Saint-Jacques, qui recevra plus tard une destination appropriée à sa situation si tranquille et si solitaire. Mgr l'Evêque d'Angers, dans la pièce officielle d'institution canonique, a formé le vœu qu'elle devienne une maison de noviciat.

En attendant, c'est une résidence indépendante; un Père, destiné à l'œuvre du dépôt, l'occupe avec un Frère qui remplit toutes les fonctions nécessaires. La province du Nord se compose donc actuellement de onze maisons et d'une résidence.

RAPPORT DE LA PROVINCE BRITANNIQUE.

La province Britannique se compose de onze maisons, quatre en Irlande, six en Angleterre, une en Ecosse. Mais comme il a été déjà parlé en détail de toutes ces maisons en d'autres circonstances, mon rapport doit se borner à faire connaître les travaux qui ont été accomplis par les Pères jusqu'à ce jour, et les améliorations ou les progrès réalisés pendant les six dernières années.

La *Maison de retraite d'Inchicore*, qui tient la première place comme quartier général de l'œuvre des missions dans la province, est située dans un des faubourgs de Dublin, aujourd'hui en communication très facile avec la ville par l'établissement d'un tramway desservi de cinq en cinq minutes. Là, sur un magnifique lot de terrain d'une étendue de plus de 15 acres (6 hectares 690 centiares), nos Pères ont bâti une des plus belles maisons religieuses que l'on puisse voir en Irlande, plus une école pour les enfants pauvres de la paroisse, et enfin, le 8 décembre dernier, ils ont ouvert avec solennité, sous le vocable de l'Immaculée Conception, une nouvelle église qui passe pour une des plus jolies de la contrée.

J'ai reçu du supérieur de cette maison, le R. P. Shinners, le rapport suivant sur les travaux de la Communauté, pendant les six dernières années.

L'œuvre principale de notre maison est l'œuvre des missions. Cinq de nos Pères y sont entièrement dévoués. Durant les six dernières années, nos missions ont généralement commencé en avril et fini en octobre. Ces missions durent trois semaines et se succèdent de telle sorte que, l'une étant finie, l'autre commence le dimanche suivant. Nous avons même, en certaines occasions,

donné deux missions simultanément. En somme, je puis constater que nos Pères ont donné, pendant le laps de temps ci-dessus indiqué, quatre-vingts missions. A chacune de ces missions nos Pères sont au moins trois. Aux deux de Belfast ils étaient respectivement dix-sept et douze ; et à celle de Limerick, pendant le carême dernier, ils étaient six.

Les missions données par nos Pères ont invariablement un grand succès, elles provoquent partout, dans le peuple, un vif enthousiasme et produisent les fruits de pénitence les plus abondants. Il est rare de rencontrer, dans les paroisses que nous évangélisons, un seul sujet rebelle à la grâce de la mission. A Belfast nous avons distribué, du commencement à la fin, 45 000 communions, et à Limerick 16 000. Dans les petites paroisses, le nombre des communions varie de 4 000 à 10 000.

Nous ne sommes pas en état de répondre au quart des demandes qui nous sont adressées par les évêques et par les curés, et dès à présent nous sommes engagés pour toute la durée de la saison prochaine.

Comme touchant à l'œuvre des missions, je dois mentionner une œuvre nouvelle que nous avons entreprise depuis trois ans, la fondation d'une association pour les hommes et pour les femmes, sous le titre de l'*Immaculée Conception :* association dont le centre est à Inchicore, et que nous établissons dans toutes nos missions lorsque nous avons quelque espoir de les voir bien entretenues par le clergé paroissial. Le succès a si bien répondu à nos efforts, qu'elle compte déjà environ 10 000 membres. Chaque année une retraite est prêchée par un de nos Pères aux membres de l'association ; et, comme preuve des bons effets qui résultent de cette organisation religieuse, je puis apporter ceci que, le mois dernier, 1 600 membres ont suivi une retraite donnée dans une

paroisse rurale, dans le diocèse de Kilkenny, où nous avions donné une mission il y a deux ans.

Les statuts de l'association prescrivent, pour chaque mois, une messe, un sermon et une communion générale.

Outre les missions, les Pères d'Inchicore ont donné un très grand nombre de retraites, paroissiales ou autres, de neuvaines, de carêmes, etc. Le nombre des retraites, y compris celles des communautés religieuses, doit s'élever, je pense, à vingt chaque année. Pendant les six dernières années, nos Pères ont généralement prêché le carême au moins dans une des églises de Dublin ; sans parler des sermons de charité ou de circonstance à diverses époques de l'année.

Pour ce qui est des fonctions du ministère accomplies chez nous, elles se rapprochent beaucoup des fonctions paroissiales. Nous n'avons pas la charge de curé, car en Irlande les paroisses ne sont pas confiées aux réguliers, mais pratiquement nous agissons comme curés dans un très vaste et très populeux district. Nous avons, chaque soir, des exercices de dévotion dans notre église : trois messes chaque jour et cinq le dimanche ; trois sermons chaque semaine, sans compter les assemblées mensuelles d'hommes et de femmes appartenant à l'association de l'Immaculée Conception et qui nous donnent un millier de personne pratiquantes; nous entendons les confessions tous les soirs et, en somme, il y a abondance de travail pour les trois Pères dont se compose le personnel actif de la maison.

Notre nouvelle église a été ouverte en décembre dernier. Trois évêques ont assisté à sa consécration. L'évêque de Belfast prêcha le matin, et le plus grand orateur de l'Irlande, le P. Burke, prêcha le soir. L'église, construite dans le style fleuri du genre gothique, est d'une

grande beauté, quoique inachevée encore. La dépense s'est élevée jusqu'à 10 000 livres (250 000 francs) et a été couverte sans arrérage ; c'est le sou du pauvre principalement qui a donné ce résultat, et c'est un Frère convers, le F. Mahony, avec le concours d'un comité local, qui a collecté cette somme, en se dévouant, pendant les six dernières années, à cette œuvre difficile et peu attrayante. Un bazar tenu au mois d'août dernier et deux meetings présidés par le lord-maire de Dublin, ont contribué aussi à la réalisation de la susdite somme. Pour compléter l'église, c'est-à-dire pour construire le sanctuaire et achever les tours, il faudrait encore environ 4 000 livres (100 000 francs).

Maison de Sainte-Marie, à Leeds.

A la différence de nos Pères d'Inchicore, nos Pères de Leeds ont à donner *tous* leurs soins à la paroisse dont ils sont chargés, et à laquelle, en effet, ils se dévouent avec le plus grand zèle et le plus grand succès.

La population catholique de cette paroisse est de 5 000 âmes et se compose principalement de pauvres. Par le compte rendu présenté à l'Evêque du diocèse, j'ai constaté que, pour l'année courante, les confessions pascales avaient été de 4 000, et que l'assistance à la messe du dimanche atteint le chiffre moyen de 3 500.

Le nombre des enfants qui fréquentent les écoles est de 850. La Confrérie des hommes est de 400 membres pratiquants ; celle des femmes, de 600 ; et les Congrégations d'enfants en comptent 200. Pour qui connaît les difficultés inhérentes à ce genre de ministère en Angleterre, ceci donne la mesure de temps et de travail que nos Pères consacrent à cette population confiée à leurs soins ; car cela suppose des visites quotidiennes et de

maison en maison à des familles peu à leur aise, qui n'ont pas simplement besoin d'être touchées et converties une bonne fois, mais qu'à chaque instant la plus paternelle vigilance les protège et les garde des dangers et des tentations qui les entourent. Matériellement, cette mission tient le premier rang dans la province. Avec son église, sans égale en Angleterre, sa maison de communauté élégante et commode, ses écoles de garçons et de filles, sa grande salle de réunion pour la société des jeunes gens, Sainte-Marie fait honneur à l'énergie et au zèle de nos Pères et spécialement du P. Pinet qui, ayant trouvé cette maison dans un état de ruine, l'a amenée à son état présent de prospérité financière.

Pendant la période des six dernières années, des améliorations ont été réalisées dans notre établissement; entre autres : un autel au Sacré Cœur de Jésus, du prix de 200 livres (5 000 francs), élevé en souvenir du P. Redmond; une chaire en bois sculpté, du prix de 120 livres (2 000 francs); et, tout récemment, un calorifère pour l'église, du prix de 500 livres (12 500 francs); généreuse offrande d'un monsieur protestant, dont la femme a été reçue au giron de l'Eglise à Sainte-Marie.

Le dimanche, il y a quatre messes à heure fixe, avec sermon à la dernière; bénédiction pour les enfants à trois heures; vêpres, sermon et bénédiction dans la soirée. Les jours de semaine : deux messes; prière tous les soirs; sermon, le mardi et le jeudi, pour les confréries.

Maison de Holy-Cross, à Liverpool.

Comme à Leeds, nos Pères de Holy-Cross sont chargés de desservir un grand district dans le plus pauvre quartier de la ville. La population catholique de la paroisse est de plus de 7 000 âmes, et sur ce nombre j'ai trouvé

4 000 confessions pascales, 4000 personnes assistant à à la messe le dimanche; 979 enfants dans les écoles, 2 000 noms inscrits au rôle des sociétés, dont environ 1 000, savoir : 600 hommes et 400 femmes, pratiquent leurs devoirs religieux. J'ai constaté aussi que 23 000 personnes avaient fait la sainte communion dans le courant de l'année, chiffre le plus élevé entre toutes les églises de Liverpool, sauf celle des Jésuites, qui en compte 2000 de plus.

Outre le travail que réclame l'attachement des fidèles à leurs devoirs religieux, nos Pères de Liverpool ont travaillé avec succès pour l'achèvement de leur église, et ils ont considérablement réduit leur ancienne dette. Le sanctuaire de l'église, qui n'existait jusqu'ici que sur le papier, a été construit au prix de 3 640 livres (91 000 francs). Des vitraux ont été posés aux fenêtres pour 370 livres (9 250 francs). Deux autels ont été érigés dans les collatéraux pour 380 livres (9 500 francs). Une chaire a été élevée pour 212 livres (5 300 francs). Outre cette somme considérable de 4 772 livres (119 300 francs), l'ancienne dette a été réduite de 3 214 livres (80 350 francs), faisant un excédent de recettes de 7 986 livres (199 650 francs).

Cette somme est le fruit des travaux des Pères, aidés par des collecteurs dévoués qui, après leur tâche de la semaine, passent leur dimanche à aller de maison en maison quêter le sou du pauvre. Pendant plusieurs années et, dans une certaine mesure, aujourd'hui encore, les Pères qui, peut-être, ont à prêcher ou à dire deux messes, ont accompagné et accompagnent les collecteurs pendant ces quatre heures de fatigantes visites, travail dans lequel ils ne peuvent être soutenus que par leur dévouement aux intérêts de la mission dont ils ont la charge.

L'évêque de Liverpool, le docteur O'Reilly, m'a souvent

dit combien il était satisfait des Pères de Holy-Cross, et il a donné la preuve pratique de sa bienveillance quand, récemment, il s'est énergiquement opposé à la tentative faite par les Bénédictins de s'introduire moralement dans notre paroisse en transférant leurs écoles dans notre voisinage.

Maison de Sainte-Anne, à Rock-Ferry.

Cette mission, située sur la Mersey, en face de Liverpool, a fait de grands progrès durant les six dernières années. En premier lieu, la population catholique s'est élevée du chiffre de 1 000, qu'elle dépassait à peine, à celui de 2 000, et chaque semaine, à ce qui m'est rapporté, de nouvelles familles catholiques viennent s'établir dans la localité. Ici encore, une nouvelle église, absolument nécessaire, est venue remplacer la salle du couvent de la Sainte-Famille, qui, jusque-là, en avait tenu lieu; et la consécration de ce nouveau temple au culte public n'a pas peu contribué à l'accroissement de population dont je viens de parler. C'est une église gothique; elle a coûté, dans son ensemble, 9 290 livres 15 shillings 2 pence (232 269 fr. 10 c.). De cette somme, 4 000 livres (100 000 francs) ont été collectées, en grande partie, dans la paroisse; les cinq autres mille livres (125 000 francs) ont été empruntées.

Un des plus respectables membres de la paroisse, qui a donné plus de 400 livres (10 000 francs) pour la construction de l'église, s'occupe actuellement de la doter d'un maître-autel de 500 livres (12 500 francs). Nous avons aussi quelque espoir qu'il voudra bien nous aider à réduire notre dette ou à construire une maison de communauté. Actuellement, les Pères habitent une maison de location séparée de l'église, et la vie de communauté souffre sérieusement de cet état de choses.

A Rock-Ferry se trouve le noviciat de la Sainte-Famille, et nos Pères se déclarent très redevables envers la révérende Mère Supérieure du couvent et envers la Communauté pour les services qu'ils en ont reçus.

Puisque j'ai nommé la Sainte-Famille, je saisis cette occasion pour rendre hommage au zèle et au dévouement des Sœurs qui travaillent auprès de nos Pères dans nos différentes missions d'Angleterre et d'Ecosse, à Liverpool, à Leeds, à Londres, à Kilburn, à Sicklinghall et à Leith. Les Sœurs, de l'aveu de tous, secondent admirablement nos Pères dans leur glorieuse mission, et nous, qui les voyons de près dans leur vie de chaque jour, nous pouvons témoigner en connaissance de cause qu'elles possèdent au plus haut degré la prudence, le zèle et les autres vertus des Institutions religieuses les plus ferventes.

Maison de Maris Stella, à Leith (Ecosse).

Au sujet de cette mission, deux faits sont dignes d'être mentionnés : 1° le grand accroissement de la population catholique, qui est aujourd'hui de 4 500 âmes. Je n'ai pas pu savoir le nombre des fidèles qui assistent régulièrement à la messe et qui s'approchent du Sacrement de pénitence ; mais, d'après ce que j'ai vu, je puis rendre hommage au zèle de nos Pères. Une mission donnée dans la paroisse par deux de nos Pères d'Inchicore, en mai dernier, a été bien suivie, et a ramené un grand nombre d'indifférents à la pratique de leurs devoirs. Les écoles, sous la bonne direction de nos Sœurs, comptent 700 élèves. Nos Pères ont, là comme ailleurs, établi des confréries d'hommes et de femmes.

Le second fait que je suis heureux de signaler ici, c'est la vente avantageuse d'une propriété immobilière que

nous possédions à Leith. Cette opération, arrivée au bon moment et conclue à des conditions très satisfaisantes, nous a permis d'acquitter complètement la dette ancienne qui pesait sur l'église et de faire entrer la mission dans un état véritablement prospère.

Maison de Tower-Hill, église des Martyrs anglais, à Londres.

Par sa position, cette maison est une des plus importantes de la province, quoique pour des causes diverses elle soit grevée d'une dette qui nous cause les plus sérieuses anxiétés. Notre propriété, en ce quartier de Londres, consiste en une très belle école, fréquentée par 500 enfants; en une église, une des plus belles de Londres, et en un emplacement pour une maison de communauté. La population catholique, qui, il y a trois ans, était de 6 000, est maintenant réduite à 2 000 par suite d'une mesure municipale qui a jeté à terre un grand nombre de vieilles maisons habitées par des pauvres, et obligé cette population, presque toute catholique, à chercher ailleurs un domicile. Si, comme nous l'espérons, des maisons d'ouvriers sont bâties sur l'emplacement des premières constructions, nos catholiques reviendront et le nouvel état de choses sera meilleur que l'ancien. Même maintenant, c'est un fait digne de remarque que l'assistance aux offices n'a pas diminué d'une manière sensible, et que les recettes sont aussi bonnes que jamais. Les offices sont très bien organisés. L'association de la Sainte-Famille, pour les femmes, est nombreuse et la Société des jeunes gens produit un très grand bien dans la paroisse.

Comme je l'ai dit plus haut, l'état financier de cette maison est pour nous une cause de grande anxiété. Jus-

qu'à ce jour, nous avons pu, grâce en grande partie aux travaux du R. P. Crane en Australie, payer les intérêts annuels de la dette, qui ne sont pas au-dessous de 1 000 livres (25 000 francs) ; mais nous ne devons pas nous dissimuler que cette ressource est essentiellement passagère et précaire, et qu'il faut absolument songer à un moyen de réduire le capital de la dette. A différentes reprises, nous avons parlé de demander un secours aux autres maisons en faveur de celle-ci.

Mais toutes les autres maisons, excepté peut-être celle de Leith, ont leurs propres dettes, ou si elles n'ont pas de dettes, comme par exemple Sainte-Marie de Leeds, elles ne sont pas en état de faire autre chose que de payer leurs taxes pour chaque Père à la caisse provinciale. Si le commerce venait à se relever, je crois que des collectes organisées en Angleterre et en Amérique seraient le moyen le meilleur pour tirer cette maison d'embarras. Je suis convaincu que si la dette pouvait être réduite dans une certaine limite, à 10 000 livres par exemple (250 000 francs), nous n'aurions rien à craindre, car les recettes actuelles permettraient déjà aux Pères de se suffire et de supporter cette charge, quoique énorme.

Maison de Kilburn, Nouveau Prieuré (New-Priory).

Depuis 1873, écrit le P. Cox, la population de Kilburn a beaucoup augmenté. Cinq grandes routes ont remplacé autant de chemins vicinaux; d'autres ont été ouvertes de tous côtés là où s'étalait auparavant la culture en rase campagne. Des rues à peine percées se sont, comme par enchantement, bordées de maisons et peuplées d'habitants; le mouvement de construction continue et détermine par là même l'affluence toujours croissante des

familles. Cet accroissement rapide de la population, en même temps que l'incommodité de l'emplacement de notre chapelle provisoire, ont rendu nécessaire la construction d'une nouvelle église. Nous avons dû céder à cette nécessité, afin de seconder la renaissance à la vie catholique dans ces quartiers tout neufs.

Les catholiques de la paroisse ont entrepris de souscrire pour cela jusqu'à 3 000 livres (75 000 francs), et les Pères ont été autorisés à en emprunter autant, car l'église devait coûter 6 000 livres (150 000 francs). Un contrat fut passé avec l'architecte pour la réalisation partielle du plan adopté, et cette partie de notre future église a été ouverte en mai par S. Em. le cardinal MANNING. Or, quoique incomplète, nous la trouvons admirablement commode pour les fidèles. Malheureusement, à cause de la stagnation des affaires, les souscriptions des fidèles n'ont pas répondu à notre attente. Cependant, avec l'aide d'un Frère convers, les Pères ont collecté plus de 3 000 livres, et ils ont l'espoir qu'avec le temps leur troupeau sera en état de tenir ses promesses.

Le service religieux est bien suivi, et le peuple, quoique peu enthousiaste, est cependant fervent, bon et dévoué aux Pères. Un membre de la paroisse a promis 1 000 livres (25 000 francs) pour l'église, s'il réussit à faire adopter une invention qui a déjà reçu l'approbation de plusieurs savants.

Comme complément du saint ministère, nos Pères ont une école pour les enfants pauvres. Elle est admirablement tenue et a reçu les plus grands éloges de différents inspecteurs.

Depuis le dernier Chapitre, une famille à laquelle nous sommes grandement redevables, voulant faire une œuvre de zèle et se proposant avant tout la formation de jeunes gens à la prédication évangélique, a donné

1 000 livres (25 000 francs) pour construire un juniorat et, de plus, elle s'est engagée à payer la pension de trois junioristes pendant toute la durée de leurs études à Kilburn.

Réformatoires.

Dans nos deux réformatoires de Saint-Kevin à Glencree et de Saint-Conleith à Philipstown, nos Pères et nos Frères continuent de se dévouer avec un grand zèle et un grand succès à l'œuvre difficile confiée à leurs soins. A Glencree, il y a un personnel de 3 Pères et de 15 Frères convers ayant mission de réformer moralement et d'élever chrétiennement 280 enfants. A Philipstown, un personnel égal de 3 Pères et de 15 Frères convers remplit la même mission à l'égard de 240 enfants. De grands succès ont récompensé les fatigues de nos Pères et de nos Frères dans leur ministère multiple auprès de ces pauvres enfants. Il faut aussi, pour être complet, ne pas oublier de dire ce que nous devons à ces deux maisons, qui rapportent chacune 1 000 livres (25 000 francs) par an à la province. Sans ce secours, la province serait absolument dans l'impossibilité de faire face à ses obligations.

Noviciat de Stillorgan.

Le noviciat se compose actuellement de 7 novices scolastiques, de 10 Frères convers et de 13 junioristes. Cinq des novices viennent de l'un et de l'autre juniorats, et 4 d'entre eux doivent faire leurs premiers vœux au 15 août prochain.

Pour remédier à notre grande disette de sujets, nous nous sommes lancés dans des dépenses assez considérables et dans de grandes sollicitudes en fondant deux

juniorats, faute d'avoir des collèges. Nous avons acquis la conviction que c'était le seul moyen d'avoir des novices. Les autres ordres qui ont des collèges trouvent, eux-mêmes, difficilement des recrues pour leurs noviciats. Rien d'étonnant que nous soyons obligés de faire de plus grands sacrifices et de plus grands efforts pour nous tenir au niveau des besoins actuels, ne fût-ce que de ceux de la province. Notre grande difficulté, c'est la dépense d'abord, et ensuite le manque de sujets prêts à se dévouer à l'œuvre. Nous nous efforçons de vaincre la première en prêchant et quêtant en Amérique, par le ministère du P. Hunt ; quant à la seconde, nous comptons sur le dévouement des Pères, maintenant qu'ils voient l'absolue nécessité de préparer des sujets à la Congrégation.

Autres œuvres.

Outre les missions et les retraites données par les Pères d'Inchicore ou conjointement avec eux, nos Pères des autres maisons ont été eux aussi engagés, surtout pendant l'été, dans des travaux de missions et de retraites. En calculant le nombre de ces travaux qui ont été faits, à ma connaissance, depuis trois ans, je n'exagérerai pas en portant le chiffre des missions à cinquante et celui des retraites à cent, pendant les six dernières années. Malgré cela cependant, nous avons été obligés de refuser une foule de demandes présentées par des Evêques, des Prêtres, des religieuses. Pendant les trois derniers mois, nous avons refusé cent demandes provenant de divers couvents, à l'adresse de l'un de nos Pères. Dans un diocèse, l'Evêque insiste pour que nous donnions toutes les missions et toutes les retraites qui dépendent de sa juridiction. Il n'y a pas de meilleure preuve, je crois, de l'estime dans laquelle nos

Pères sont tenus et, pourvu que nous restions dignes de notre réputation, il n'y a pas à craindre pour l'avenir de notre chère société dans la province britannique.

RAPPORT SUR LA PROVINCE DU CANADA.

En venant rendre compte au Chapitre de l'état de la province du Canada, il nous est agréable de citer tout d'abord le jugement qu'en a porté le R. P. Soullier dans son acte de visite, lorsqu'en 1876 il fut envoyé par notre T.-R P. Supérieur général, comme visiteur, dans cette province. Voici ce que porte cet acte de visite :

« Nous avons pu constater l'état relativement prospère de la province ; il s'y est accompli un progrès considérable depuis la dernière visite générale ; de nouvelles œuvres importantes ont été créées, celles qui existaient se sont consolidées et agrandies. Le noviciat a reçu une fort convenable installation ; un juniorat, qui nous donne déjà de belles espérances, a été fondé ; le scolasticat, provisoirement adjoint au collège d'Ottawa, sera aussi doté d'un domicile spécial. Le personnel, quelque insuffisant qu'il soit pour tant d'œuvres à poursuivre, et de si vastes régions à évangéliser, il faut le reconnaître, sera une force considérable au service de la sainte Eglise, si tous les éléments qui le composent sont bien pénétrés de l'esprit et des vertus qu'exige notre sainte vocation.

« Je n'ai qu'un mot à ajouter à cette appréciation encourageante, c'est pour dire le bonheur que j'éprouve de pouvoir rendre témoignage au bon esprit qui règne en général dans la province, et au zèle infatigable qui se déploie de côté et d'autre pour assurer le succès des œuvres. »

Le R. P. Antoine constate en même temps que la visite du R. P. Soullier a fait un très grand bien à la province du Canada, en y fortifiant l'empire de la Règle et en y ravivant l'esprit religieux.

La province, depuis le dernier Chapitre général, n'a point augmenté le nombre de ses maisons, malgré les demandes qui lui ont été faites, surtout par les Evêques des Etats-Unis. L'essai que l'on avait tenté à Saint-Paul de Minnesota a dû échouer, devant la condition impossible dans laquelle l'autorité diocésaine voulait nous placer. Les résidences sont les mêmes qu'en 1873; celle de Mattawan cependant, qui n'existait alors qu'à l'état d'essai, a été depuis régulièrement constituée. Nous devons placer ici une remarque qui expliquera pourquoi la province du Canada n'a pas fait de nouvelles fondations, c'est qu'elle n'a pas les sujets suffisants pour les œuvres dont elle est chargée; elle ne pouvait donc entreprendre davantage. Malgré les pertes douloureuses que la province a faites depuis six ans, par la mort de 6 Pères, de 5 scolastiques et de 2 Frères convers, elle compte en ce moment 68 Pères, 18 scolastiques, 8 novices scolastiques, 36 Frères convers et 7 Frères novices convers, ce qui porte à 137 le personnel actuel de la province du Canada.

Nous devons constater avec une grande satisfaction que, depuis quelques années, les vocations pour l'état de Frères convers deviennent plus nombreuses que par le passé. Lors du dernier Chapitre, la province ne comptait qu'un seul Frère convers canadien qui eût fait ses vœux perpétuels; elle en compte aujourd'hui huit, et un plus grand nombre ayant fait des vœux de cinq ans. On a pu enfin établir un petit juniorat ; il est rattaché au collège d'Ottawa et se trouve sous la direction spéciale d'un Père qui veille sur les junioristes, en dehors des classes

que chacun d'eux suit selon son degré d'avancement et les aptitudes qui lui sont reconnues. Ces junioristes sont actuellement au nombre de 15. Les charges qui pèsent sur la province, ne lui permettent pas d'en entretenir un plus grand nombre. Le noviciat suit sa marche régulière ; il est cependant actuellement un peu moins fourni que les années précédentes ; il donne toutefois, chaque année, quelques bons sujets au scolasticat. Quant aux Frères convers, comme nous l'avons déjà dit, ils se présentent au contraire en plus grand nombre, au grand profit de la province, qui retire du concours de ces modestes, mais très utiles associés, de grands avantages. Le scolasticat continue à être uni au séminaire d'Ottawa, on n'a pu faire autrement jusqu'à présent ; le personnel de professeurs et les ressources manquant pour procurer une installation que tous désirent et qui, plus tard, pourra s'effectuer, on l'espère du moins ; cependant, l'état actuel offre des avantages.

Plusieurs des Frères scolastiques, étant employés à faire des classes au collège d'Ottawa, donnent occasion de juger de leur sens pratique comme du dévouement dont ils sont animés ; l'on est heureux de pouvoir constater qu'ils sont doués d'un bon esprit et pleins de zèle pour accomplir l'une des œuvres les plus importantes de la province : celle de l'enseignement. C'est le scolasticat qui a fourni le plus grand nombre des bons professeurs, aujourd'hui élevés à la prêtrise, que possède le collège.

Nous avons maintenant à exposer l'état des œuvres extérieures dont la province a la charge, savoir les missions des Chantiers, celles des Sauvages, et les missions et les retraites dans les diocèses. Le champ est toujours immense, et les ouvriers sont toujours trop peu nombreux pour le cultiver.

Missions des Chantiers.

Les Annales de la Congrégation ont plusieurs fois publié des rapports sur ces missions laborieuses et très pénibles; il serait donc superflu de venir ici répéter ce que tout le monde connaît. Nous dirons seulement que ces missions sont toujours fécondes en heureux résultats, quoiqu'elles aient un peu perdu de leur importance par le ralentissement du commerce du bois, et par la destruction des forêts les plus rapprochées des centres civilisés. Les chantiers aujourd'hui sont portés à de plus grandes distances, ce qui augmente nécessairement la fatigue des Missionnaires. Mais ce n'est pas un obstacle capable de les arrêter, ils font quand même leur œuvre apostolique, et reviennent toujours le cœur rempli de consolations, parce que le ciel a béni leurs travaux. Nous ne voulons point quitter ce sujet sans donner, en passant, un souvenir au regretté P. Reboul, qui fut, pendant plus de vingt-cinq ans, l'âme de cette œuvre vraiment apostolique, et qui tomba glorieusement au milieu de ces forêts dont il connaissait tous les chemins qui les traversent et tous les hardis bûcherons qui les exploitent. C'était sa famille, et il a été pleuré par tous comme un père, à cause du bien qu'il leur a fait en les ramenant à Dieu.

Missions sauvages.

Elles continuent à se faire, comme par le passé. Ceux des nôtres qui en sont chargés, s'acquittent toujours de ce pénible ministère avec un zèle digne d'éloges et qui attire sur leurs travaux la bénédiction du ciel et honore la Congrégation. Nous ne nous dissimulons pas qu'on

pourrait donner plus d'extension encore à ces missions, et surtout qu'il serait nécessaire de fonder des établissements plus rapprochés des sauvages; mais deux obstacles jusqu'à présent s'y sont opposés, le manque de sujets et surtout le défaut de ressources. La province fait ce qu'elle peut, on ne saurait lui demander davantage.

Missions et retraites diocésaines.

Il se donne peu de grandes missions dans le Canada actuellement, tandis que les exercices des retraites sont donnés fréquemment dans les paroisses et les communautés religieuses, comme dans les collèges; sous ce rapport, les Evêques et le clergé de cette province donnent à nos Pères tout l'encouragement qu'ils peuvent désirer. Il est fâcheux seulement que le nombre restreint de Missionnaires ne permette pas toujours de répondre aux demandes qui arrivent de partout; il serait cependant désirable que leur nombre fût augmenté, car il importe de garder la position qu'a possédée jusqu'à présent la Congrégation en cette contrée. Malgré le zèle et le dévouement des six ou sept Pères consacrés à ce ministère, il est à peu près impossible qu'ils puissent suffire à toutes les demandes qui leur sont adressées et du Canada et des Etats-Unis.

Outre ces retraites, nos Pères sont appelés également à prêcher des retraites pastorales dans les diocèses de la province ecclésiastique de Québec, et nous devons dire qu'ils les ont toujours prêchées à la grande satisfaction des Evêques et des Prêtres; encore ici, le nombre de ceux des nôtres qui se dévouent à ce ministère difficile est trop restreint.

Après ce rapide coup d'œil sur l'ensemble des œuvres de la province, nous avons à dire un mot de son état

moral. En général, il y a chez les sujets bonne volonté, désir du bien, zèle pour les œuvres de la Congrégation, et, grâce à Dieu, la province compte un bon nombre d'excellents religieux. Seulement, nous constatons que les études sérieuses sont généralement négligées; la cause principale, c'est que les sujets sont trop absorbés par les travaux du ministère et les occupations extérieures.

Nous allons maintenant exposer l'état de nos diverses maisons et résidences; quelques-unes ont progressé d'une manière assez remarquable, d'autres au contraire, par suite de la crise financière que l'on traverse en Amérique, ont subi des pertes sensibles et se trouvent dans un état de gêne d'où elles ne sortiront qu'avec le temps et avec beaucoup de difficultés.

Maison de Montréal.

Les difficultés financières sont depuis longtemps surmontées. Cet important établissement s'est peu ressenti de la crise financière qui sévit cependant, à Montréal, plus qu'ailleurs ; mais c'est grâce au personnel qui y est attaché et qui est chargé spécialement de desservir notre église de Saint-Pierre. Les quatre belles congrégations d'hommes, de mères de famille, de jeunes gens et de jeunes personnes sont toujours l'honneur et la gloire de cette église, comme elles en font la prospérité. Le nombre de ces associés dépasse **2 700.**

Des améliorations considérables ont été faites depuis six ans à cet établissement; l'intérieur de l'église a été réparé, on a élevé la flèche du clocher qui manquait encore; un nouveau système de chauffage a été installé. Ces différents travaux ont été exécutés sans augmenter les dettes de la maison, qui a toujours pu payer

non seulement ses redevances annuelles, mais encore diminuer sa dette.

En consultant le codex historique de cette maison, pour les six dernières années qui viennent de s'écouler, on constate que trois ou quatre Pères, qui y sont attachés et qui sont affectés au ministère des missions et retraites, en ont prêché 129 ; ils ont donné les exercices du jubilé à 70 paroisses, prêché 13 neuvaines, 6 triduum, 18 quarante heures, 23 retraites de pensionnat, 17 retraites de collège, 49 retraites à des communautés religieuses et 13 retraites pastorales. Nous devons ajouter que tous ces travaux apostoliques ont produit des fruits de grâce dans les âmes.

En temps ordinaire, six Pères sont employés au service de l'église Saint-Pierre. Si l'on considère le travail énorme qu'ils ont à faire, on trouvera que leur nombre est insuffisant ; il y en a parmi eux qui ont jusqu'à 2 500 pénitents, dont 1 500 sont des hommes, ou des jeunes gens. Le nombre des communions annuelles, sans compter les communions pascales, atteint le chiffre de 70 000.

Maison de Québec.

L'œuvre de Saint-Sauveur est presque uniquement paroissiale, l'insuffisance du personnel de la province ne nous ayant pas permis de placer dans notre maison de Québec deux ou trois Missionnaires de plus, qui, certainement, seraient presque constamment occupés à donner des retraites et des missions. C'est là une lacune qu'il importe de combler le plus tôt possible. Les cinq Pères occupés aux œuvres paroissiales sont écrasés de travail ; deux Pères devraient leur être adjoints, surtout si l'on considère que la paroisse de Saint-Sauveur compte 12 000 fidèles, qui tous, à de très rares exceptions, se

confessent. L'année dernière, le nombre des communions s'est élevé, dans cette église, au chiffre de 92 000, ce qui suppose des heures sans fin passées au confessionnal par les Pères de la maison de Québec.

Nos Pères, dans la paroisse de Saint-Sauveur, ont créé de nombreuses écoles, où tous les enfants de Saint-Sauveur peuvent recevoir une bonne éducation avec le bienfait de l'instruction religieuse; 10 Frères sont employés dans plusieurs écoles de garçons et autant de religieuses dans les écoles de filles ; il y a, en outre, 11 maîtres ou maîtresses laïques qui se consacrent dans des écoles particulières à l'instruction des enfants de la paroisse. Le chiffre des enfants qui fréquentent assidûment ces diverses écoles s'élève à 1 900. De plus, une vingtaine de jeunes gens suivent, comme externes, les classes du petit séminaire de la ville.

Trois florissantes Congrégations ont été fondées dans la province de Saint-Sauveur ; ce sont celles des jeunes gens, de la Sainte-Famille et des enfants de Marie, qui, toutes, marchent admirablement. L'œuvre fondée à Québec est incontestablement l'une des plus prospères de la province. Sa situation temporelle, malgré la crise financière qui se fait sentir cruellement dans cette ville, se soutient et même progresse. Cette maison, malgré qu'elle ait été obligée de faire des dépenses considérables pour des améliorations à l'église, a pu encore amortir sa dette, depuis six ans, de plus de 75 000 francs.

Maison du collège d'Ottawa.

Cet établissement, le plus considérable que possède la province du Canada, compte 16 Pères, 18 scolastiques, 12 Frères convers et 15 junioristes. Outre les cours commercial et classique qui y sont donnés, il y a encore des

cours de philosophie et de théologie. Une église paroissiale, qui est sa propriété, y est attachée ; l'un des Pères remplit les fonctions de curé, trois autres sont chapelains dans les trois communautés religieuses de la ville d'Ottawa.

On a plus que doublé les bâtiments du collège depuis six ans, et, comme presque toujours, les dépenses ont été beaucoup plus considérables qu'on ne l'avait prévu ; il en est résulté une aggravation de la dette dont l'administration provinciale se préoccupe justement, et qui a rendu nécessaire un emprunt garanti par la maison de Lowell.

Maison de Hull.

Il y a trois ou quatre ans, cet établissement, nouveau encore, offrait les plus belles espérances; il possédait une grande et belle église, une vaste maison fort convenablement emménagée, et des maisons d'école ; tout faisait présager un avenir prospère ; mais la crise financière, qui depuis est survenue, a contrarié ces espérances. La ville de Hull, presque uniquement habitée par une population ouvrière, s'est vue ruinée par l'arrêt des travaux ; aussi est-elle tombée dans une grande pauvreté, un grand nombre de ses habitants ont dû partir pour aller chercher des moyens d'existence ailleurs.

Avec un pareil état de choses, les ressources de la Communauté se trouvent presque anéanties.

Ce sont les Pères de cette maison qui sont chargés de faire la mission des chantiers ; sous le rapport temporel, c'était un avantage pour l'établissement de Hull ; mais depuis trois ans, par suite de la diminution très considérable du commerce des bois, les ressources que procurait la mission des chantiers ont diminué beaucoup. La mission de Hull traverse donc, depuis quelque temps,

une phase critique sous le rapport financier, et il serait bien difficile d'assigner un terme prochain à cet état de choses. Nos Pères continuent toujours, cependant, leur œuvre de dévouement, en évangélisant les pauvres, selon notre sainte vocation, et, grâce à Dieu, avec grand fruit pour les âmes.

Maison de Temiskaming.

Les œuvres de cette maison sont toujours les mêmes que celles qui lui furent confiées dès sa fondation, c'est-à-dire les missions sauvages, celle des chantiers et l'évangélisation des colons qui sont venus s'établir dans la région dont la mission de Temiskaming est le centre. Le personnel des Pères est toujours le même, mais celui des Frères convers a augmenté. On a construit une nouvelle chapelle sur le même côté du lac que la maison de communauté, ce qui facilite beaucoup le service religieux de la populaiion.

Nos Frères se livrent à l'exploitation des champs, et chaque année ils augmentent la culture par de nouveaux défrichements. Grâce à leurs travaux, cette maison peut se soutenir sous le rapport temporel ; autrefois, l'œuvre de la propagation de la foi de Québec faisait une allocation pour les missions sauvages, allocation qui pouvait à peu près suffire pour les frais qu'elles entraînent; depuis, elle a réduit à peu près de moitié la somme qui était allouée, et aux réclamations qui ont été faites à ce sujet, elle a répondu que le diocèse d'Ottawa, étant à même de supporter les frais de ces missions, devait compléter la somme qui leur était nécessaire.

Maison de Lowell.

Cette maison compte sept Pères; en eût-elle trois de plus, elle pourrait à peine suffire aux demandes de missions dans les Etats-Unis; il est vrai que, pour ces missions, il faut posséder assez bien la langue anglaise, et ceux qui, dans la province, parlent cette langue sont malheureusement en trop petit nombre. Les églises desservies par nos Pères sont fréquentées par une population nombreuse qui reçoit, de leur part, tous les soins religieux qu'elle peut réclamer. La grande et belle église de l'Immaculée Conception, qui, depuis deux ans, est achevée et livrée au culte, attire beaucoup de monde. L'église Saint-Joseph, où la prédication se fait en français, réunit, tous les dimanches et les jours de fêtes, un nombre considérable de Canadiens. Nous sommes devenus propriétaires de cette église, comme nous l'étions déjà de celle de l'Immaculée Conception, grâce à un acte bienveillant et généreux de Mgr Williams, archevêque de Boston, qui en a fait don aux Oblats. Un des Pères de Lowell continue à visiter les catholiques de Bellerica, et visite également d'une manière régulière le vaste établissement de Tewkebery, où le gouvernement de l'Etat de Massachusetts donne le logement et l'entretien à des centaines de pauvres, dont la majorité est catholique; c'est une belle œuvre, une vraie mission pour les pauvres, dont les résultats sont des plus consolants pour le Missionnaire.

Pour nous résumer, nous dirons que la maison de Lowell a, depuis sa fondation, joui d'un état de prospérité qui ne s'est jamais ralenti; une fois de bonnes écoles fondées, cet établissement sera aussi complet qu'on peut le désirer. Il y aura cependant une maison de commu-

nauté à construire, celle où nos Pères habitent actuellement n'étant que provisoire. Son état financier est très prospère, comme il le sera constaté plus bas, et pourra puissamment aider, par l'excédent de ses recettes, les œuvres de la province.

Maison de Buffalo.

Nos Pères, au nombre de deux ou trois, sont employés au service paroissial de l'église des Saints-Anges. Nous n'avons rien à signaler de particulier dans ce ministère uniforme; toutefois, nous devons constater un progrès relativement remarquable dans cet établissement, progrès dû en grande partie au zèle infatigable du Supérieur local.

Depuis le dernier Chapitre, l'église des Saints-Anges a été plus que doublée par des agrandissements; on a construit une belle sacristie, un beau terrain a été acquis, sur lequel une maison d'école fort convenable a été bâtie; cette maison d'école réunit les enfants trop éloignés de l'unique école paroissiale qui existait, et qui s'élève à côté de l'église. Ces travaux et ces acquisitions n'ont nullement mis à la gêne cette maison; les industries du Supérieur local y ont pourvu, elle a toujours payé intégralement ses redevances, et, de plus, elle a pu amortir sa dette, depuis six ans, de 20 000 francs; ce qui reste à payer aujourd'hui est peu considérable. L'administration provinciale vit toujours dans l'espérance de fortifier le personnel de cette maison. Si deux bons Missionnaires, parlant l'anglais, pouvaient y être placés, ils auraient devant eux un vaste champ à parcourir; car nulle de nos communautés n'est mieux située pour l'œuvre des missions. La résidence de nos Pères, à Buffalo, est une des plus belles et des plus commodes que possède

la province, et tous font des vœux pour qu'elle abrite bientôt un plus grand nombre d'enfants de la famille.

Maison de Plattsburgh.

L'état de cette maison est stationnaire ; il est aujourd'hui ce qu'il était il y a vingt ans ; les Pères qui la composent sont toujours employés au service des deux paroisses de cette petite ville, qui ne jouit pas d'une grande prospérité; aussi nos Pères y trouvent à peine de quoi vivre. Plattsburgh n'a jamais donné de grandes consolations, et rien ne présage qu'il doive en être autrement à l'avenir. Nos Pères, toutefois, y font le bien et y vivent en bons religieux, toujours à leur devoir et au service des âmes.

Résidence de la Rivière au désert.

Cette résidence possède de vastes domaines; ses propriétés, à part l'église, la maison et le couvent, consistent en fermes, en moulins et les terres boisées sont considérables; on avait espéré qu'elles seraient un moyen de ressources pour la province, mais cette résidence se trouve grevée d'une dette due à l'état actuel des affaires du Canada. L'établissement de la Rivière au désert ne pourra se relever, sous le rapport financier, que si les propriétés augmentent de valeur, soit par la construction des chemins de fer qui devront les traverser, soit pour toute autre cause; aujourd'hui, par suite de la stagnation du commerce en Canada, ces propriétés ont perdu de leur prix, et vouloir s'en défaire, ce serait les vendre à perte énorme. Les quatre Pères qui font partie de cette résidence ont un ministère très laborieux, ils se trouvent dans un véritable pays de missions, où l'usage

du français, de l'anglais et de l'algonquin est nécessaire. La Rivière au désert sert de maison de vacances à nos scolastiques d'Ottawa qui viennent dans ce séjour agreste, mais très agréable, passer six semaines et, par leur présence au milieu de nos Pères et Frères, donner à la résidence le caractère d'une vraie communauté religieuse.

Résidence de Bethsiamits.

Jusqu'à ce jour, nous ne possédons aucun titre qui nous déclare possesseurs de cet établissement; nous n'en avons donc que la jouissance ou plutôt l'usufruit. Il y a deux ou trois ans, on a voulu tenter d'obtenir le titre de propriété, mais on a dû reculer devant une opposition indirecte faite par l'Evêque du diocèse. Les trois ou quatre Pères qui composent cette résidence ont de quoi vivre et au delà; leur ministère est toujours consolant. C'est, on peut le dire, la plus belle et la plus prospère mission parmi les sauvages que nous ayons dans la province du Canada.

Résidence du Sault Saint-Louis.

Un seul Père peut desservir la mission iroquoise qui est attachée à cette résidence; il a deux Frères convers pour compagnons. La proximité du noviciat, où il se transporte aisément chaque semaine, ôte à sa position le caractère de l'isolement. Nous ne possédons rien au Sault Saint-Louis, tout y appartient à la tribu des Iroquois, laquelle fournit seulement la moitié du traitement strictement nécessaire à son Missionnaire; l'Œuvre de la propagation de la foi de Montréal complète la somme.

Résidence de Mattawan.

Cette résidence a été fondée par les Pères de la maison de Temiskaming, dont elle dépend ; elle est établie au milieu d'un village qui grandit peu à peu, mais, étant habitée par une population mélangée de trois races, il faut la connaissance de trois langues pour la desservir. C'est un des Pères de Temiskaming qui remplit, la plus grande partie de l'année, ce pénible ministère. Les propriétés que nous y avons nous appartiennent ; il est vrai de dire qu'elles ne sont pas considérables.

Nos Pères ont fondé à Mattawan un couvent de Sœurs grises d'Ottawa, qui sont chargées de l'instruction des enfants et du service d'un petit hôpital, établi surtout en faveur des hommes des chantiers surpris par la maladie. Avant la construction de cet établissement, ces pauvres malheureux se trouvaient destitués à peu près de tout secours au milieu des vastes forêts qu'ils exploitent.

VARIÉTÉS.

UNE FÊTE AU COLLÉGE D'OTTAWA.

Les journées du 17 et du 18 juin étaient des jours de fête pour notre maison du collège d'Ottawa.

Les anciens élèves se réunissaient en grand nombre, dès le 17, dans leur *Alma Mater*. L'objet principal de cette réunion était surtout de fêter leur bien-aimé Supérieur et Père, le R. P. Tabaret, et d'applaudir à l'insigne faveur que Mgr Duhamel, lui-même son ancien élève, lui avait obtenue lors de son voyage à Rome : le titre et les degrés de docteur en théologie.

C'est le 18, à l'issue d'une messe célébrée par Mgr Duhamel, que Sa Grandeur revêtit le R. P. Tabaret des insignes du doctorat. Après avoir prononcé une éloquente allocution latine, dont nous sommes heureux de donner le texte plus loin, à la prière du P. Antoine, Mgr d'Ottawa voulut bien lui remettre son propre manuscrit pour être communiqué à notre bien-aimé Père général.

Nous citons, à cette occasion, en leur entier les articles publiés par la *Gazette d'Ottawa* dans ses numéros du 18 et du 19 juin :

Grande réunion des anciens élèves.

Vers sept heures et demie hier au soir, environ trois cents ou quatre cents personnes s'étaient donné rendez-vous au collège d'Ottawa. Cette magnifique réunion était composée en majeure partie des anciens élèves du collège et d'un certain

nombre d'invités ; tous s'étaient rendus pour assister à la première partie du programme préparé en l'honneur de M. le R. P. Tabaret, directeur de ce grand établissement.

Après une promenade de quelques instants dans les jardins, dans lesquels les souvenirs présents et passés s'évoquèrent tour à tour, les uns se rappelant les heureux moments passés à l'abri protecteur du collège, loin des luttes de la vie, les autres se souvenant avec bonheur des soins intelligents et de chaque jour que les professeurs de cette grande institution leur donnent continuellement, les anciens élèves se rendirent dans la grande salle du collège sur la demande de Mgr Duhamel qui désirait s'entretenir quelques instants en particulier avec ceux parmi lesquels il comptait plus d'un condisciple : il leur adressa quelques paroles de bienvenue, dans lesquelles il exprima le plaisir qu'il ressentait à se retrouver au milieu des anciens élèves, parmi lesquels il comptait tant d'amis dévoués ; il ne les connaissait pas tous, mais la figure d'un grand nombre lui était familière. C'est avec un bonheur qui sera partagé par tous, il en est sûr, qu'il se rappellera constamment la magnifique soirée à laquelle ils vont assister et la grande solennité de demain, dans laquelle il aura le plaisir de conférer dans une cérémonie solennelle les degrés de docteur en théologie, par un acte spécial de la bonté de Sa Sainteté Léon XIII, au chef vénéré qui depuis près de trente années dirige cette importante institution et a toujours été pour ses élèves un guide, un ami et un père. C'est avec le plus grand plaisir qu'il remercie les organisateurs de cette admirable fête, qui restera à jamais dans les souvenirs de chacun. Les grandes fêtes religieuses auxquelles nous assistons, dit l'éminent prélat, laissent toujours dans l'âme des traces ineffaçables. Il leur souhaite à tous la bienvenue la plus cordiale et espère que ce ne sera pas la dernière fois qu'il aura le plaisir de se retrouver au milieu de ses anciens condisciples.

Puis Sa Grandeur, accompagnée de tous les anciens élèves, se rend dans la salle du concert, préparée spécialement pour cette occasion. Sa Grandeur prend place sur une magnifique

estrade préparée à l'entrée de la salle, et à côté d'elle plusieurs personnes de distinction.

A l'extrémité de la salle, sur une autre estrade, se trouvait l'excellent corps de musique du collège sous la direction du R. P. Balland ; et dans l'espace intermédiaire des sièges avaient été réservés pour les anciens élèves du collège et les invités.

L'orchestre exécuta de main de maître une grande fantaisie empruntée à *la Dame Blanche* laquelle fut fort applaudie, et le chœur de l'école chanta d'une manière parfaite le grand morceau : *Salut au jour qui nous appelle.*

M. T. Robert, élève de la classe de philosophie, s'avança alors sur l'estrade et lut au milieu d'un religieux silence la belle adresse que voici :

Monseigneur, Messieurs,

« Le collège est une famille : chaque membre y vit non seulement de sa vie propre, mais encore de la vie de ses condisciples et prédécesseurs, et si, par une heureuse coïncidence, il arrive à l'étudiant, devenu homme, de rencontrer sur les chemins de la vie un homme dont le même toit ombragea la jeunesse, tout aussitôt il se sent à l'aise et heureux. C'est la joie de l'étranger retrouvant un compatriote bien loin de la patrie ; celle d'un frère tombant, après une longue séparation, dans les bras d'un frère bien-aimé. La même mère les porta dans son sein, le même père les souleva dans ses bras, la même affection les pousse l'un vers l'autre.

Rien peut-être n'exprime mieux le bonheur avec lequel nous, les élèves actuels du collège d'Ottawa, nous vous souhaitons la bienvenue. Bien des fois, sous les allées de verdure, nous nous sommes interrogés sur le passé de notre institution ; bien des fois, nous nous sommes redit et nous avons écouté avec plaisir les péripéties de son histoire, les petits drames de la vie de ses étudiants. Des noms propres même se sont trouvés mêlés à nos récits. Aujourd'hui, toute l'histoire du collège se déroule sous nos yeux. Nous les

voyons, ceux qui vécurent aux temps héroïques et qui laissèrent parmi nous un souvenir impérissable, nous les voyons aussi ceux que le premier établissement ne put déjà plus contenir et qui durent émigrer dans un local plus vaste; et enfin ils sont là ceux qui nous précédèrent sur ce point central de la ville d'Ottawa.

Et si ces différents changements, tous nécessités par la réputation grandissante du collège, n'étaient pas encore suffisants pour retracer à nos yeux les pages d'or de son histoire, les succès qui ont marqué chacun de vos pas dans la vie parleraient assez haut. La foi, la politique, les sciences, les lettres, les arts et l'industrie ont tour à tour acclamé ses enfants. Au même temps où Pie IX élevait l'un des anciens élèves du collège à la charge de Pasteur et lui confiait la jeune Eglise d'Ottawa, le diocèse tout entier et plusieurs Eglises, tant du Canada que des Etats-Unis, applaudissaient aux travaux entrepris par d'autres pour le développement de la foi et le salut des âmes. L'arène de la politique s'ouvrait aussi à leurs ardeurs, et les foules applaudissaient à l'éloquence que leur inspirait l'amour de leur patrie. Et le droit, le génie civil, la médecine, la presse, ne sont-ils pas admirablement représentés dans cette réunion ? Mais oublierais-je le commerce, que tous ici vous le nommeriez, tant il y a eu d'anciens élèves qui ont développé par la fortune les ressources de leur pays et s'y sont acquis la réputation d'une habileté que surpasse seule celle de leur honnêteté à toute épreuve. Oui, messieurs, permettez-moi de vous le dire en vous voyant revenir ici chacun avec vos travaux et succès, nous sommes fiers de vous comme de frères, nous sommes fiers de notre *alma mater* et nous nous glorifions davantage d'être appelés à vous inviter.

C'est là pour nous un des effets de cette réunion : comme le jeune soldat s'anime et s'exalte à la vue du vétéran lorsqu'il rentre glorieux du champ du combat et de la victoire, ainsi nous nous sentons un nouveau courage et une nouvelle force à marcher sur vos traces. Par là, en effet, nous nous rendrons capables d'être utiles à l'Église et à la société; par

là nous deviendrons des hommes de travail et d'intelligence et par-dessus tout des hommes de cœur.

Messieurs, cette joie que nous ressentons de votre réunion, cet orgueil de vos succès et de vos luttes, ce désir de vous suivre dans le chemin du dévouement et du travail : tels sont les titres avec lesquels nous vous demandons de nous associer à vos souvenirs et de nous mêler à votre fête. J'ai dit *souvenirs :* quoi de plus vivace en ce moment dans vos cœurs? Ne les retrouvez-vous pas suspendus pour ainsi dire à tous les murs de ce collège, à tous les arbres de ces cours? Souvenirs graves et solennels à la chapelle, dans les classes, à la salle d'étude, mais tous, même ceux d'une réprimande, ne sont-ils pas pour vous agréables? Nous les recueillerons, et si vos yeux nous montrent maintenant le collège grandi, ils le retrouvent le même qu'ils l'ont vu autrefois : ce sont les mêmes assises de granit, le même aspect sérieux et agréable, la même couronne d'arbres verts, autrefois dans leur enfance, aujourd'hui dans la vigueur de leur jeunesse. Dans le collège intellectuel et moral pareil embellissement sur un fond toujours le même : je veux dire le sérieux dans les diverses branches d'enseignement embrassées par le prospectus des études, le même mélange de fermeté et de douceur dans la formation des cœurs et des caractères; vous en avez joui autrefois, nous en jouissons encore.

Tous ces souvenirs nous les réveillerons ensemble; mais au-dessus de tous, il en est un que nos cœurs salueront : c'est celui de l'héroïque religieux à qui le collège doit son existence, à qui vous aimez comme nous à donner le nom de père et à qui s'adresse plus spécialement votre visite de cette année. Oui, près de lui, nous nous trouverons plus unis encore et notre union aura pour effet de faire retentir plus haut les acclamations avec lesquelles tous les enfants du même père salueront les honneurs par lesquels le Souverain Pontife lui-même a voulu reconnaître une profonde science, rehaussée par une admirable prudence et un dévouement d'un quart de siècle au service de la grande cause de l'éducation. »

Après ce discours, la *Polka du hameau* fut admirablement

exécutée par la musique, puis M. James P. Kelly, un des élèves, prononça une adresse en anglais dans laquelle il exprima le plaisir que tous ressentaient à se trouver au milieu de ces anciens élèves qui avaient passé la plus grande partie de leur jeunesse sous les murs de ce collège.

Après un autre morceau du corps de musique, M. le docteur Duhamel, M. P. P., prit la parole pour répondre au nom des anciens élèves canadiens-français à l'adresse qui leur avait été présentée par M. T. Robert.

« C'est un honneur et un bonheur pour lui, dit-il, de se retrouver au milieu de ses anciens camarades, au milieu de ses anciens professeurs, qui ont guidé sa jeunesse. Rien ne peut lui être plus agréable que d'assister à une réunion aussi magnifique, et de se rappeler, en se retrouvant au milieu de ces jeunes élèves, la vie si bien remplie du collège et tous les doux souvenirs qui s'y rattachent. Nous sommes tous réunis ce soir pour prendre part à une admirable fête, qui sera une date mémorable dans l'histoire du collège d'Ottawa. Nous sommes tous réunis pour rendre hommage à notre *alma mater*, qui, j'ose l'espérer, pourra se prévaloir avant peu de son titre d'Université. Nous savons tous que c'est là le but constant des efforts de S. Gr. Mgr l'Évêque d'Ottawa, et qu'il a pris à cœur de faire progresser l'œuvre de son infatigable prédécesseur. Cette institution a formé des citoyens honorables et utiles à leur pays, grâce au zèle du savant directeur et aux talents et aux soins éclairés de ses professeurs, et parmi ces anciens élèves un grand nombre déjà sont parvenus aux honneurs et à la renommée. Les jeunes élèves qui suivent en ce moment les cours du collège marcheront sur les traces de leurs devanciers, j'en suis certain. Nous nous sommes tous réunis ce soir pour rendre hommage à notre *alma mater*, au zèle des professeurs et principalement à notre père à tous, à notre vénéré directeur, le R. P. Tabaret. C'est lui que nous sommes venus saluer et féliciter des honneurs que Notre Saint-Père le Pape a bien voulu lui conférer, c'est la juste récompense de son dévouement, de sa science et de son zèle infatigable, et nous adressons à Dieu de ferventes

prières pour qu'il conserve pendant de longues années encore une vie si utile à la jeunesse de notre pays et au développement du collège d'Ottawa. »

M. T. B. Foran, avocat, répondit d'une façon fort heureuse à l'adresse présentée en anglais par M. Kelly, et après plusieurs morceaux exécutés par le corps de musique, cette magnifique soirée se termina par la distribution des récompenses aux jeunes élèves de la classe préparatoire.

Les élèves du collège d'Ottawa présentèrent hier dans l'après-midi au R. P. Tabaret les nouveaux vêtements de docteur en théologie et une adresse lui exprimant les sentiments de vénération et de respect qu'ils éprouvent pour lui.

Le R. P. Tabaret répondit en termes on ne peut plus émus et leur exprima toute sa gratitude pour les bons sentiments qu'ils venaient de lui communiquer et les remercia du magnifique présent qu'ils avaient bien voulu lui faire.

Ce matin à neuf heures une grand'messe solennelle a été célébrée dans l'église Saint-Joseph par S. Gr. Mgr Duhamel, assisté des RR. MM. O'Connor, curé de Saint-Patrice, et Michel, curé de Buckingham, comme diacre et sous-diacre. L'église était remplie par un nombreux clergé et plusieurs centaines de fidèles. Toutes les pompes de l'Église avaient été déployées et les beautés de la liturgie romaine ont été rarement mieux rendues qu'en cette circonstance.

Immédiatement après la célébration de la sainte messe, Sa Grandeur, revêtue des ornements sacerdotaux, et mitre en tête, a pris place sur un trône préparé devant l'autel, et le R. P. Filiatre a lu la bulle pontificale par laquelle N. S.-P. le pape Léon XIII confère au vénérable supérieur du collège d'Ottawa le titre et les degrés de docteur en théologie. S. Gr. Mgr Duhamel a prononcé ensuite un magnifique discours latin dont nous publierons demain la traduction. Le R. P. Tabaret a lu la profession de foi exigée par Pie IV et Pie IX pour la collation des degrés théologiques. Après avoir embrassé les saintes Écritures, Monseigneur a béni le riche vêtement destiné au récipiendaire, lequel se compose d'une robe de

soie noire surmontée d'un capuchon soie verte garnie d'hermine blanche, et enfin du bonnet de docteur.

Un *Te Deum* solennel a été ensuite chanté, après quoi a eu lieu la bénédiction du tableau représentant saint Louis de Gonzague, offert par Mgr Duhamel aux élèves du collège. Ce magnifique tableau a été fait à Rome par un des grands maîtres de l'école italienne, à la demande expresse de l'Évêque d'Ottawa.

Après le *Te Deum*, hier, toute l'assemblée se rendit dans la grande salle de concert du collège où devait avoir lieu la présentation du portrait du R. P. Tabaret. S. Gr. Mgr d'Ottawa et Mgr l'archevêque Taché prirent place sur l'estrade. A côté de Mgr Duhamel se trouvait le R. P. Tabaret, revêtu de son nouveau costume de docteur en théologie.

M. l'abbé Michel, curé de Buckingham, en quelques paroles émues, rappela les humbles commencements du collège d'Ottawa, auxquels il associa le nom du vénéré Mgr Guigues, puis il fit ressortir le mérite du R. M. Tabaret, qui a su établir à force d'énergie et de persévérance ce qui est maintenant le collège d'Ottawa, la pépinière d'où sont sortis tant d'hommes éminents dans les lettres, les sciences et les arts, et où s'est recrutée toute cette milice si grande et si noble de jeunes prêtres qui sont maintenant à la tête des paroisses de ce diocèse. Parmi les élèves dont le collège s'honore et est fier à juste titre, se trouve au premier rang Mgr Duhamel, dont le zèle et l'énergie infatigables ne se sont jamais démentis. Il adresse ses compliments les plus sincères au R. P. Tabaret, qui a consacré son existence entière à l'éducation des jeunes âmes qui lui étaient confiées, et il le félicite au nom de tous ceux qui ont pu connaître et apprécier ses qualités intellectuelles et morales, espérant que pendant de longues années encore il sera à la tête de cet établissement.

M. Joseph Foran prit la parole à son tour, en anglais cette fois, et exprima au R. P. Tabaret la joie que tous ont éprouvée en apprenant les honneurs que Sa Sainteté a bien voulu lui conférer.

Le tableau offert par les anciens élèves du collège d'Ottawa

au R. P. Tabaret fut alors découvert au milieu de vifs applaudissements. C'est un superbe portrait, d'une ressemblance frappante, et qui fait l'éloge du pinceau de M. Forbes, artiste bien connu.

M. O'Doherty présenta une autre adresse en anglais exprimant la vénération des anciens élèves pour leur bien-aimé professeur, et il fut suivi par le docteur Robillard, qui prononça la magnifique adresse suivante :

Au R. P. Tabaret, O. M. I., docteur en théologie, Supérieur du Collège d'Ottawa.

« Révérend Père,

« Si l'avenir se peint devant l'imagination du jeune homme de toutes les riches couleurs du mystérieux et de l'inconnu, dans l'âge mûr, le passé s'offre à sa mémoire avec des attraits et des charmes tout aussi puissants. Au milieu des vicissitudes et des brûlantes épreuves de la vie, il aime à s'asseoir à l'ombre de ses souvenirs et à goûter de nouveau les fraîches joies de sa jeunesse. Il semble alors que les fatigues disparaissent, que les inquiétudes se calment et que, ranimée par ce regard en arrière, l'âme est plus forte pour aborder les nouveaux combats.

« Ce sentiment doux et vivifiant, nous, anciens élèves du collège d'Ottawa, nous l'avons éprouvé bien souvent. Souvent notre mémoire a fait revivre en nous les incidents de notre vie de collège. Mais ce n'était pas assez de ce silencieux souvenir, nos cœurs demandaient plus, ils avaient besoin de vous le redire, révérend Père, ils avaient besoin de le ranimer et de le fortifier encore. C'est pour cela que nous avons voulu cette année nous réunir autour de vous et revoir encore une fois les murs de notre *Alma Mater*. Représentant les nombreux essaims, qui tour à tour se sont envolés de cette ruche classique, nous voici revenus au point de départ, moins nombreux que nous étions partis, mais heureux, oui, heureux de nous retrouver pour ainsi dire au foyer paternel. Comme

pour l'enfant séparé de la famille, ici tout est pour nous ancien et nouveau tout à la fois. Le collège en changeant de local a grandi, tout a grandi à l'entour. Mais c'est toujours le même collège où nous avons passé les plus belles années de notre vie et où nous retrouvons les précieux souvenirs de notre jeunesse. Tout y parle pour nous, et l'autel autour duquel nous avons suspendu tant de vœux et de prières, et les salles d'étude et les classes témoins de nos premiers efforts, de nos premiers succès, et les cours de récréations où nous avons tant de fois joué si gaiement. Mais vous nous permettrez de le redire, révérend Père, au premier rang de nos souvenirs, c'est votre nom qui se trouve, et même quel est celui de ces souvenirs de collège auquel vous ne soyez pas mêlé?

« Ce collège qui déploie si largement ses ailes et en couvre un si grand nombre de jeunes gens, n'est-il pas, je pourrais dire presque entier votre œuvre et le fruit d'une activité qui ne s'est pas démentie pendant plus d'un quart de siècle? N'est-ce pas à vous qu'il est redevable du prestige de science dont il est entouré? Et s'il nous est permis d'entrer dans les détails, j'oserais dire, intimes de la famille, cette belle couronne d'arbres verts qui l'ombragent ne nous rappelle-t-elle pas le soin affectueux avec lequel vous passiez de la culture des intelligences et des cœurs à la culture des jeunes rejetons de la forêt?

« Oui, de même que chacun de nous retrouve au principe de ses aspirations vers la vérité et la vertu, un mouvement imprimé par un conseil, un avis, une réprimande de votre affection paternelle, ainsi chacune des parties de ce magnifique et vaste établissement porte empreinte la marque de votre énergie et de vos sacrifices. Et voilà pourquoi, révérend Père, voulant vous offrir un faible témoignage de notre respect et de notre reconnaissance, nous n'avons pas cru pouvoir faire un meilleur choix que celui de votre propre portrait.

« Suspendue à la place d'honneur dans ce collège, cette peinture rappellera aux anciens et aux nouveaux élèves celui

qui les aima et les aime comme un père, et elle redira aux générations qui se succéderont dans cette maison que celui qui en eut la direction depuis sa fondation, mérita de recevoir du Pape régnant, le savant Léon XIII, par les mains d'un de ses élèves devenu évêque, les insignes et les privilèges du doctorat comme une reconnaissance solennelle de ses héroïques et intelligents travaux en faveur de l'éducation · puisse-t-elle leur redire aussi la reconnaissance et l'orgueil avec lesquels ses élèves reçurent cette nouvelle et la joie avec laquelle ils en célébrèrent la réalisation. »

Le R. P. Tabaret se lève pour répondre aux bonnes paroles et aux compliments qui lui ont été adressés. Il commente la courte allocution que Monseigneur a faite à l'église en le revêtant des insignes de docteur, et s'étend principalement sur la reconnaissance qu'il doit à Sa Grandeur pour la bienveillance qu'Elle a toujours daigné manifester au collège d'Ottawa en général et à son supérieur en particulier. Il fait ensuite allusion à l'insigne faveur que Sa Grandeur a bien voulu obtenir pour lui de Sa Sainteté Léon XIII, puis, reportant sa pensée vers la Congrégation qui l'a, il y a bien longtemps déjà, reçu dans son sein, celle des Oblats de Marie Immaculée, il dit que le peu de bien qu'il lui a été donné de réaliser, il en doit reporter la louange sur la Congrégation elle-même. Se tournant ensuite vers S. Gr. l'archevêque de Saint-Boniface, il la remercie en termes émus d'avoir bien voulu rehausser de sa présence cette fête de famille. Puis il exprime sa profonde reconnaissance aux anciens élèves qui viennent de lui présenter un superbe cadeau. Quand je regarde ce tableau, dit-il en souriant, ma pensée se reporte naturellement vers les jours d'autrefois, vers ce temps encore frais dans ma mémoire où je vous avais à mes côtés, et je me dis que s'il vous fait aujourd'hui plaisir de contempler mes traits reproduits dans ce tableau, peut-être il n'en a pas toujours été ainsi pour chacun de vous, car, dans la vie de collège, il y a des jours d'orage, vous le savez par expérience; mais il m'a toujours été doux de constater que ceux-là mêmes à qui il m'a parfois fallu causer quelques petits chagrins

pendant leur vie de collège, sont souvent ceux qui dans la suite ont manifesté le plus de bonheur en me rencontrant de nouveau sur le chemin de la vie. Le révérend Père termine ses remarques en remerciant S. Gr. Mgr d'Ottawa et les anciens élèves du collège. Pendant toute la durée de cette charmante allocution, l'auditoire couvrit souvent de chauds applaudissements les bonnes paroles du révérend Père.

On découvre ensuite un magnifique tableau, de grandeur naturelle, représentant Mgr Duhamel. Cette grande composition est due au pinceau du R. M. Paradis, le professeur de dessin du collège. M. W.-A. Léonard, de Lawrence (Mass.), prononce en anglais une excellente adresse; puis l'adresse suivante est lue par M. Elisée Laverdure :

« Monseigneur,

« Que Votre Grandeur daigne agréer cette humble offrande dont lui font hommage ses aimants enfants du collège d'Ottawa. C'est un bien faible à-compte de la dette de gratitude qu'ils ont contractée envers vous. Nous aimons à croire cependant que ce témoignage de notre admiration et de notre affection filiale vous sera d'autant plus agréable qu'il est le fruit du travail personnel d'un membre de notre institution, notre professeur de dessin.

« Nous savons aussi, Monseigneur, que quand Dieu vous aura appelé à jouir de la récompense due à votre saint labeur, ceux qui vous survivront seront heureux de pouvoir alors encore contempler les traits d'un pasteur tant vénéré et tant aimé, et seront portés à l'imitation de toutes ces belles vertus qu'il nous est donné d'admirer en Votre Grandeur. »

Monseigneur se lève pour répondre aux bonnes paroles qui viennent d'être prononcées, il nous dit combien il est en ce jour heureux et fier de compter au nombre des élèves du collège d'Ottawa, combien surtout il est reconnaissant à la divine Providence de lui avoir donné pour supérieur et pour guide, aux jours de son enfance, celui qui est le héros de cette fête, le R. P. Tabaret.

« Vous tous, mgssieur, dit-ils, qui comme moi avez eu le bonheur de jouir de la sage direction de ce bon Père, vous savez en combien de circonstances sa sagesse, sa science profonde nous ont été utiles. Sa science! elle était si grande qu'en l'entendant discourir, nous étions portés à nous dire : Non, jamais nous ne pourrons atteindre ce haut degré de savoir. Nous le proclamons tous comme un ami, et je puis dire aussi, comme un héros chrétien qui consacre sa vie à l'éducation de la jeunesse. C'est pour reconnaître les fruits qu'a produits cette science profonde et les services que le très révérend Père a rendus à la noble et sainte cause de l'éducation que notre Saint-Père le Pape Léon XIII a bien voulu lui conférer le titre et la dignité de docteur en théologie. »

Monseigneur fait ensuite l'éloge de l'admirable congrégation à laquelle le R. P. Tabaret a l'honneur d'appartenir, et décrit en termes touchants le zèle et le dévouement de ces bons Pères, de ces zélés Missionnaires, qui ne cessent en tous lieux d'évangéliser les pauvres, et qui dans cette institution se dévouent avec tant d'abnégation à l'instruction de la jeunesse. « En voyant ce qui se passe en ce moment dans le monde, en voyant des légions d'hommes qui cherchent à pervertir la jeunesse et à la liguer contre l'Eglise, il est bon alors de rendre hommage à ces apôtres, à ces hommes infatigables que rien n'arrête et qui consacrent leur existence tout entière à diriger dans le sentier du bien et de la vertu les jeunes âmes qui leur sont confiées pour en faire de bons citoyens et de fervents chrétiens. Je prie Dieu qu'il donne à cette Congrégation la force nécessaire pour former toujours de belles âmes, et je lui demande de conserver longtemps encore les vies d'hommes si utiles pour sa gloire et celle du pays. »

Vers trois heures, les anciens élèves se dirigèrent vers le réfectoire transformé en salle de banquet.

Sur le mur, se détachait en grosses lettres l'inscription suivante :

« *Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ.* »

BANQUET

OFFERT

AU R. P. TABARET

Supérieur du collège d'Ottawa

A L'OCCASION DE LA RÉUNION DES ANCIENS ÉLÈVES.

Mercredi, 18 juin 1879.

Environ deux cent cinquante personnes prirent place autour des tables chargées des mets les plus délicats.

A une des extrémités du réfectoire, se trouvait une grande table un peu plus élevée que les autres, et à laquelle avaient pris place S. Gr. Mgr d'Ottawa, président, le R. P. Tabaret, M. le vicaire général Jouvent, M. Thomas P. Foran, les RR. PP. Vanderberg, Texas, et plusieurs autres membres du clergé.

Quatre autres tables avaient été placées perpendiculairement à celle-ci, et le coup d'œil qu'elles présentaient était on ne peut plus varié et animé. Les uniformes brillants des cadets du collège tranchaient agréablement sur les vêtements noirs des invités et des membres du clergé.

A la fin du repas, M. Lynch, du comité d'organisation, lut un certain nombre de télégrammes et de lettres des anciens élèves exprimant leur vif regret de ne pouvoir assister à cette grande fête de famille, puis Mgr Duhamel proposa la santé de N. S.-P. le Pape Léon XIII.

Dans le cours de ses remarques, l'éminent prélat énuméra les nombreuses vertus que Sa Sainteté possède, et parla de sa grande modestie qui le porta à refuser la tiare quand le monde entier à genoux pour ainsi dire le suppliait de l'accepter. Léon XIII est un nom que tous les bons catholiques aiment à répéter avec amour et vénération; il a eu le bonheur de voir ce grand pontife que ses vertus font l'égal des plus grands papes qui se soient assis sur le trône de Pierre. Lors de son élection comme père commun des fidèles, le

monde entier s'est réjoui, car les ténèbres de l'erreur, les hérésies disparaissaient devant cette lumière éclatante. L'attente du monde catholique n'a pas été trompée.

Dans ses encycliques célèbres, il a montré une grandeur de vues, une élévation d'idées réellement admirables, et quand les balles des assassins sifflent aux oreilles des monarques assis sur leurs trônes chancelants, c'est alors qu'il faut relire ces encycliques de Léon XIII, qui — si on sait profiter des enseignements qu'elles renferment — rétabliront l'ordre dans l'univers entier. Profitons donc de cette réunion pour témoigner de notre attachement à l'Eglise catholique et de notre dévouement à la personne du chef de l'Eglise et buvons à la santé de Celui qui règne sur le monde catholique et les cœurs du monde entier.

La santé du Pape est bue au milieu d'un véritable enthousiasme.

Sa Grandeur paye ensuite un beau tribut d'éloges à la mémoire de l'immortel Pie IX. Si on le cherche en vain au Vatican, on le retrouve, dit-il, dans les cœurs de tous, on doit le retrouver dans le mien, car c'est cet auguste Pontife qui m'a donné le premier la bénédiction papale. — C'était l'ami de tous, c'était un père que nous n'invoquions jamais en vain; nous devons nous rappeler sa mémoire en ce moment, nous devons penser à lui, mais cette fois en silence.

Monseigneur porte ensuite la santé de la reine. « Tous les hommes, dit-il, aiment la liberté et nous devons nous estimer heureux de vivre sous une reine aussi généreuse et aussi dévouée pour ses sujets que l'est la reine Victoria. Nous devons remercier Dieu qui nous donne cette liberté. Sous son sceptre, ses sujets jouissent du privilège de glorifier Dieu de la manière qu'ils croient la meilleure. »

Cette santé est bue avec entrain.

Sa Grandeur propose un toast au président des Etats-Unis. Dans son dernier voyage à cette terre de la liberté, il a reconnu que l'Eglise catholique y avait fait de grands progrès, que ses membres étaient pleins de fidélité, et qu'ils jouissaient de la même liberté religieuse que dans le Canada. Il a

eu l'occasion d'admirer la grande générosité des catholiques de ce pays, et il a pu reconnaître qu'ils étaient toujours à la tête des nobles et grandes entreprises.

Mgr d'Ottawa propose ensuite la santé du R. P. Tabaret, docteur en théologie. « S'il est une liberté que nous devons avoir, dit-il, c'est la liberté de faire le bien, et, pendant les années passées dans le collège d'Ottawa, nous avons toujours joui de cette liberté. Si parfois il nous est arrivé de vouloir dépasser les bornes permises, il y avait à la tête de cette institution un homme qui nous rappelait que nous ne jouissions pas cette fois de cette liberté. Rappelons-nous toujours les bons enseignements qu'il nous a donnés pendant les années passées dans cette université, et puisse-t-il vivre longtemps encore pour être témoin de notre amour et de notre vénération ! Messieurs, je bois à la santé du R. P. Tabaret. »

Le R. P. Tabaret exprime le grand plaisir qu'il éprouve de se trouver non seulement au milieu de ses anciens élèves, mais aussi au milieu de tant d'amis dévoués. L'honneur que Sa Sainteté a bien voulu lui conférer sera à jamais présent à sa mémoire. Puis il rappelle aux anciens élèves leurs débuts au collège et leurs luttes pacifiques de chaque jour dans le domaine de la science et les cite comme exemples aux élèves actuels ; il signale les hautes positions auxquelles sont arrivés ceux qui reconnaissent le collège comme leur *Alma Mater*, et termine en donnant aux élèves plusieurs avis excellents sur la conduite à suivre dans la vie. Il termine au milieu d'applaudissements prolongés.

M. l'abbé P. Brunet, de Portage-du-Fort, dans un excellent discours, propose la santé de Mgr d'Ottawa.

Sa Grandeur lui répond et le remercie de la manière chaleureuse avec laquelle il a bien voulu présenter sa santé. Il parle du plaisir indicible qu'il éprouve de se retrouver au milieu de ses vieux camarades et de ses anciens maîtres, et les remercie de tout son cœur de la manière cordiale avec laquelle ils ont bien voulu boire à sa santé.

M. J.-J. Curran, avocat, de Montréal, dans un discours excessivement humoristique, porte la santé du collège d'Ottawa.

Le R. P. Bennet lui répond en termes émus, et le R. P. Nolin prononce les paroles suivantes, qui à leur tour sont couvertes d'applaudissements :

« Monseigneur, Messieurs,

« Permettez que je me fasse en ce moment l'interprète de votre *Alma Mater* et des professeurs de cette maison pour répondre aux bonnes paroles que vous venez de leur adresser.

« *Alma Mater!* il lui semble aujourd'hui entendre comme une voix amie murmurant doucement à ses oreilles et lui disant dans le langage inspiré du prophète : « O Université d'Ottawa, jette en ce moment un regard autour de toi et vois : tous tes fils se sont rassemblés : voilà qu'ils sont venus à toi : tes fils sont venus de loin. Vois et sois dans l'admiration. Que ton cœur admire et se dilate. » (T., IX, 4.)

« Votre *Alma Mater*, messieurs! Ah! les murs de ces salles et de ces longs corridors ont tressailli de bonheur en entendant de nouveau, après tant de jours écoulés, vos voix connues. Elle a senti sa jeunesse se renouveler comme celle de l'aigle. Sa joie n'est aujourd'hui rien moins qu'exubérante. Aussi elle a voulu, en cette solennelle circonstance, revêtir ses habits de fête, et vous pouvez voir les sentiment de bonheur qui débordent du plus intime de son âme, et se traduisent dans toute sa physionomie, en rayonnant de joie et d'indicible sérénité.

« Pour vous, messieurs, elle a ouvert toutes grandes ses portes et vous reçoit de nouveau avec transport dans ses bras et vous presse affectueusement sur son sein maternel. Et si quelqu'un lui demandait ici d'exhiber ses trésors, pour toute réponse elle serait heureuse de répéter les belles paroles de cette admirable mère des temps anciens qui disait en montrant ses deux fils : « Voilà mes joyaux. » Elle vous montrerait également avec un légitime orgueil et dirait : « Voilà mon trésor, ma gloire et ma couronne. »

« Peut-être elle n'a pu atteindre, pour l'éclat de cette fête, l'idéal qu'elle eût voulu réaliser. Mais l'accueil qu'elle vous

fait en vous recevant sous son toit, et les démonstrations dont elle a voulu que vous fussiez l'objet, viennent du cœur, n'en doutez point. Oui, elle vous en fait l'hommage dans les sentiments de la plus franche cordialité. Elle aime à croire, d'autre part, que ce jour fera aussi époque dans le cours de votre existence et qu'il vous sera à jamais agréable de reporter votre pensée sur cette famille. *Forsan et hæc olim meminisse juvabit.*

« Quant aux professeurs du collège d'Ottawa, en qui se personnifie l'œuvre de cette institution, votre présence ici, messieurs, les comble de joie et sera pour eux une cause de consolation et d'encouragement. Qu'ils aiment à voir assis à leurs côtés ces anciens élèves qui ont si bien su mettre à profit les enseignements qui leur ont été donnés dans cette maison ! En jetant sur vous leurs regards, les professeurs de ce collège comprennent que, si leur tâche impose des sacrifices, exige de l'abnégation, elle a aussi sa grandeur, sa noblesse, ses consolations et ses récompenses. En vous contemplant, il leur est permis d'espérer que toutes leurs peines ne seront point perdues, que tous leurs travaux ne sont pas condamnés à être frappés de stérilité, que les semences qu'ils répandent aujourd'hui, en les arrosant de leurs sueurs, dans de jeunes âmes, germeront un jour, et sous la douce influence des rosées et des rayons d'en haut croîtront et reproduiront des fruits excellents.

« Voilà les belles et encourageantes espérances que votre vue fait naître en eux. En effet, quel gage plus assuré de la réalisation de leurs vœux relativement à ceux qu'ils instruisent, que la vue de cette noble phalange d'anciens élèves, ayant à sa tête un prince de l'Église et comptant des citoyens distingués et de fermes et zélés chrétiens dans les diverses fonctions de la vie. Oui, vous mettez aujourd'hui dans nos cœurs un grand espoir pour l'avenir : vous les remplissez d'un courage nouveau. Désormais nous nous dirons :

« Ce que nos prédécesseurs ont pu accomplir en leurs élèves,
« pourquoi ne pourrions-nous pas espérer, nonobstant les
« obstacles et nos humbles ressources, de l'accomplir en

« ceux dont la divine Providence nous confie l'éducation? »

« Merci donc, messieurs, du bien que votre visite fait aujourd'hui à nos cœurs, et veuillez recevoir les sincères souhaits que forment aujourd'hui votre *Alma Mater* et ses professeurs pour le succès et la prospérité de chacun de vous. »

M. Barry, au nom des élèves, prononce quelques excellentes paroles. M. O'Meara, de Pembroke, paye un éloquent tribut d'éloges au R. P. Tabaret.

M. l'abbé Coffey répond d'une manière fort heureuse au toast « Les anciens élèves »; il est suivi de M. l'abbé O'Connor, dont l'éloquence est bien connue.

M. J.-J. Kehoe, en termes choisis, propose la santé des dames, à laquelle M. Adolphe Olivier fait une très jolie réponse, puis M. P. Foran propose celle du comité de direction et de célébration.

M. l'abbé Whelan propose la santé de M. Forbes, l'artiste distingué qui a exécuté le magnifique portrait du R. P. Tabaret, puis la santé de la presse, à laquelle il est dûment répondu.

Cette santé clôt cet intéressant banquet, qui laissera les meilleurs souvenirs dans l'esprit de tous ceux qui y prirent part.

A huit heures, eut lieu le couronnement de cette grande fête, sous forme d'une soirée littéraire et musicale, accompagnée de la distribution des prix. Sur l'estrade se trouvaient Mgr Duhamel, président, ayant à sa droite le R. P. Tabaret, revêtu de son costume de docteur en théologie, et M. Tassé, M. P., et à sa gauche le R. P. Antoine, provincial des Oblats, les RR. MM. O'Connor, Bennett, J. Lefebvre, Barrett, MM. J.-J. Curran, P. Baskerville, M. P. P., Grant, M. D., P. Foran et autres.

Le corps de musique du collège, sous l'habile direction du R. P. Baland, exécuta plusieurs morceaux fort goûtés, et un chœur de très bonnes voix interpréta une cantate pour la circonstance avec beaucoup d'ensemble et d'effet. Le *Home sweet Home* fut rendu de façon à recevoir les plus vifs applaudissements.

Les élèves reçurent ensuite les diplômes et les prix qu'ils avaient obtenus par leur travail, au milieu d'applaudissements prolongés.

M. Sullivan prononça le discours d'adieu de façon à prouver que l'on ne néglige pas l'art oratoire au collège. Il fut suivi par M. J.-J. Curran, C. R., de Montréal, ancien élève de la maison, qui prononça un fort éloquent discours en anglais, digne de sa réputation d'orateur.

M. Tassé, M. P., invité à prendre la parole, prononça le discours suivant, qui fut vivement applaudi à maintes reprises :

« Monseigneur, Mesdames et Messieurs,

« J'apprécie plus que je ne saurais l'exprimer le grand honneur que l'on me fait en m'invitant à prendre la parole en cette circonstance. Je cherche en vain quels sont mes titres à cette distinction — n'ayant pas l'honneur de compter au nombre des élèves de cette maison, quoique cette fête solennelle, quoique cette fête touchante soit bien de nature à m'en inspirer le désir ; — je ne puis, en effet, avoir d'autre titre que celui d'ami de cet établissement, d'ami de l'éducation. Il est vrai que si nous ne pouvons tous réclamer la même *alma mater*, nous n'en sommes pas moins les membres d'une même et grande famille, car nous avons reçu le même enseignement, nous avons été l'objet d'une même sollicitude, nos intelligences ont été pétries dans le même moule. Donc nous pouvons retrouver l'unité dans le sentiment religieux, dans l'idée catholique qui a présidé à notre instruction.

« Depuis quelques années, notre pays a été témoin de plus d'une belle démonstration de ce genre. Les premiers, au nombre de cinq cents, les anciens élèves du séminaire de Nicolas se réunirent, il y a douze ans, sous le toit béni qui abrita leur jeunesse, et, depuis, ce noble exemple a été suivi par leurs émules de quelques-unes de nos plus importantes maisons d'éducation. A leur tour, ceux qui reçurent leur instruction à l'ombre du collège d'Ottawa viennent raviver

des souvenirs chers à juste titre, viennent revoir les lieux où se sont écoulées quelques-unes de leurs plus belles années, et resserrer les liens de cette confraternité, nulle part plus douce, plus sincère, plus durable, que celle qui se forme sur les bancs de l'école. Il a suffi d'un simple appel pour qu'il trouvât un écho sympathique parmi les anciens élèves de cette maison, pour les faire accourir — pour plusieurs peut-être avec plus d'empressement que lorsque la cloche réglementaire les conviait à la culture des racines grecques — en essaims nombreux, de tous les points de l'horizon, non seulement du Canada, mais aussi du grand pays voisin, qui chaque année rend hommage à notre système d'enseignement en demandant à nos prêtres canadiens, à nos religieuses canadiennes, de former le cœur et l'intelligence d'un grand nombre de ses enfants. Ils sont acccourus pour se réunir, comme aux jours d'autrefois, sous la présidence de leur ancien directeur, le R. P. Tabaret, qu'ils retrouvent pour plusieurs, à de longues années d'intervalle, toujours au même poste, au poste du devoir, au poste du dévouement, au poste de l'honneur. Consacrer sa vie à préparer l'avenir d'une nombreuse génération, à lui enseigner la science et la vertu : telle est l'une des tâches les plus méritantes que l'homme puisse accomplir. C'est à ce noble rôle d'éducateur de la jeunesse que le R. P. Tabaret a dévoué les vingt-cinq dernières années; il n'a pas été simplement un professeur consciencieux et éclairé, mais un père aimé et respecté de tous ses élèves, — *non pedagogos, sed patres*, pour employer l'expression de saint Paul ; — aussi, tous ont salué avec un indicible bonheur la haute distinction qui lui a été conférée aujourd'hui par le père commun des fidèles, la distinction de docteur en théologie.

« Oui, c'est un bel et imposant spectacle que celui qui nous est offert par cette réunion, et au risque d'abuser du latin, je dirai encore que nous pouvons en ce jour d'allégresse appliquer au collège d'Ottawa cette parole de l'Écriture: *Filii tui de longe venient.* « Tes fils sont accourus de loin, les voici arrivés pour te rendre visite. » Il n'y a pas très

longtemps encore ce toit était beaucoup plus modeste, il était modeste commme la ville qui émergeait alors de la solitude; il n'y a pas très longtemps, cet établissement n'avait pas les proportions superbes qui font aujourd'hui notre admiration; mais cette œuvre a été le grain de sénevé devenu en peu de temps un arbre vigoureux, un arbre puissant, dont les fruits se trouvent, ce soir, en grand nombre sous nos yeux, dans la personne du jeune et distingué prélat qui a remplacé à la tête de ce diocèse un autre bienfaiteur de ce collège, le vénéré Mgr Guigues, dans la personne de ces prêtres zélés qui ont puisé dans ce sanctuaire la flamme sacrée de l'apostolat, dans la personne de ces nombreux représentants des carrières civiles, qui, tous, à des titres divers, sous un drapeau qui n'est pas toujours le même, combattent cependant les mêmes glorieux combats, les combats de l'Église et de la patrie.

« J'ai parlé des fruits de cet arbre fécond; me sera-t-il permis maintenant de dire un mot de ceux qui l'ont planté, qui l'ont arrosé de leurs sueurs, qui l'ont vivifié de leurs soins intelligents? Me sera-t-il permis de payer un faible tribut d'éloges à ces hommes qui, nous le savons, cherchent des satisfactions autrement pures, autrement sublimes, des récompenses impérissables que le monde ne saurait leur offrir et encore moins leur donner.

« J'ose l'affirmer, cette institution est l'un des plus beaux titres de gloire, l'un des plus beaux titres à la reconnaissance de l'Eglise, à la reconnaissance de l'Etat, que puisse posséder la noble communauté des Pères Oblats. Elle leur a coûté bien des labeurs, bien des sacrifices, bien du dévouement; mais ces trois mots ne résument-ils pas à eux seuls la vie toute d'abnégation des disciples de Mgr de Mazenod? Si le Père Oblat sait pénétrer les secrets de la science, les secrets de la philosophie, des mathématiques, de l'éloquence, s'il sait approfondir les beautés des langues d'Homère, de Virgile, de Racine ou de Shakespeare, s'il sait communiquer ses lumières à des élèves beaucoup plus nombreux que ceux qui fréquentaient jadis les écoles de Socrate et de Platon, il

sait au besoin — héroïsme inconnu aux philosophes de l'antiquité — s'ensevelir dans la solitude, renoncer à tous les charmes de la civilisation, franchir les déserts, les montagnes les plus reculées, depuis le Matawan jusqu'au Mackenzie, jusqu'aux glaces du pôle — à l'exemple des Laverlochère, des Faraud et des Taché — pour aller prêcher aux plus ignorants, aux sauvages enfants de la forêt ou de la prairie, la première de toutes les sciences, la seule science indispensable, la connaissance de Dieu et de soi-même. Il se peut qu'au milieu de ses courses apostoliques une mitre partie de Rome donne rang au hardi missionnaire parmi les princes de l'Eglise ; mais cette sublime distinction, il ne l'aura ni recherchée ni ambitionnée, il aura plutôt voulu s'y soustraire, mais elle lui aura été imposée par celui qui a été spécialement chargé du dépôt sacré de l'éternelle Vérité. Oui, telle est la communauté à laquelle nous devons ce magnifique établissement, déjà en voie de prendre les proportions d'une université; tel est le dévouement qui anime le Supérieur de cette maison et ses dignes collaborateurs, dévouement auquel leurs anciens élèves ont voulu rendre en cette circonstance un solennel hommage.

« Ce dévouement, je suis fier de le retrouver, à un degré non moins étonnant, dans ces nombreux établissements qui, pour la plupart peut-être, plus anciens que le collège d'Ottawa, ont été les pépinières qui ont produit tant d'évêques illustres, tant de politiques éminents, tant d'orateurs et d'écrivains distingués, l'une des plus belles couronnes dont s'enorgueillisse notre nationalité. Oui, j'aime, j'admire, je vénère nos maisons d'éducation, parce que l'on y puise cette instruction chrétienne, cette instruction bienfaisante, qui ennoblit l'intelligence, affermit le cœur, forme le bon citoyen, le véritable patriote — instruction exempte de toutes ces influences délétères qui minent aujourd'hui tant de sociétés modernes.

« Il nous arrive parfois d'entendre parler de l'esprit rétrograde du clergé canadien, mais cette accusation témoigne d'une profonde ignorance ou d'une grave injustice. L'his-

toire dira que seul ou à peu près le clergé cultiva l'instruction dans ce pays à une époque où elle était peu répandue, à l'exemple de ces moines du moyen âge qui nous transmirent intacte la science de l'antiquité; l'histoire dira que, le premier, le clergé a surmonté les préjugés populaires contre l'instruction ; l'histoire dira encore que, le premier, il a réussi — souvent avec le concours de laïques généreux — à fonder et à maintenir, au prix des plus grands sacrifices, ces sanctuaires de la science, disséminés sur toute la surface du pays, qui n'ont pas de supérieurs sur le continent, et qui seront l'un des instruments les plus puissants de notre grandeur future. Elève d'une de ces maisons qui distribuent si généreusement le pain de l'intelligence, je suis heureux d'avoir eu l'occasion de rendre cet humble, mais sincère hommage au dévouement éclairé de notre clergé — au dévouement des fondateurs et des professeurs de ce collège — dont cette grande fête, toute imprégnée du parfum de la reconnaissance, sera toujours un beau et éloquent témoignage. »

Ce discours termina cette intéressante soirée, qui elle-même fut le digne couronnement de la belle et imposante réunion des anciens élèves du collège d'Ottawa.

DISCOURS DE Mgr DUHAMEL, ÉVÊQUE D'OTTAWA.

REVERENDE PATER,

Quum, virtute Indulti Summi Pontificis, mihi deputatum sit officium, tibi Doctoris in sacrâ Theologiâ nomen cum omnibus juribus, honoribus et oneribus quæ doctorum sacræ Theologiæ propria sunt, conferendi, simul filialis amoris sensus et debiti gaudii motus in corde sensi. Etenim, si mihi maximo honori visum est, in hac solemni occasione, vices Sanctitatis Suæ Papæ Leonis XIII gerere, non quidem minori lætitiæ fuit honore prævenire qui primus ad scientiam virtutemque me excitavit et conduxit Patrem, et

eo ipso honore, totam congregationem Oblatorum Mariæ Immaculæ magni facere necnon et Ottawiensis collegii universitatem oculis omnium, sicuti decet, subjicere.

Inter doctoris officia, prima tenet scientia, illa, inquam, scientia quæ sola vero scientiæ nomine digna est et quæ, rationis simul et revelationis lumine fundata, nunquam deficit a veritate, sed semper è contra tendit magis ac magis ad purum veritatis fontem, ad eum videlicet è quo omnes veritatis radii in res et è rebus ipsis in mentes hominum, quodam reflexo itinere, effluunt ut exinde in eorum actiones redundent. Atqui hanc veram scientiam, quis apud collegium Ottawiense degens, frequenti plausu in ejus superiore non admiratus est? Per multos annos, studiis indesinenter intentus, *sapientiam omnium antiquorum* exquisivisti, et oculis ad cœlum defixis, omnem doctrinam quæ Deum non intendat ut finem inutilem merito reputans, ad Eum melius cognoscendum magisque amandum convertisti. Adhuc memini, si propriam memoriam mihi liceret implorare, quanta admiratione omnes alumni detinerentur quotiescumque tuas doctissimas auditiones obibant, et sacerdos et etiam episcopus effectus nunquam ab eo sensu destiti, bene vero, melius notâ difficultate scientiæ acquirendæ majoris feci certitudinem tuæ doctrinæ ejusque amplum comprehensionem. Et nunc, si ille perfectus est qui non solum noscit, sed qui redigit in praxim quæ mente comparavit, nonne tibi applicare possem hoc nomen, quum virtute animi, morum integritate constantique pietate omnibus factus es exemplar?

Sed hæc tua scientia et hæc tua virtus non tibi soli profuerunt. Fortasse 25 abhinc annis mundi negotiis agitatus et curis omnigenis distractus haud multum populus Ottawiensis se præbuit attentum novo juveni Missionario advenienti : ignorabat enim quantum ipsi bonum ex eo proventurum esset. Nos autem hodie videmus, manibus, inquam, contrectamus et post constantis laboris tui annos, Deo gratias de suo dono refundere impares esse confitemur. Quot sunt fere sacerdotes in diœcesi, tot sunt filii tui et tot te Patrem vocare gratulantur. Et si hos extra limites circonspicimus,

non minor fortasse est eorum numerus in quorum cordibus bonum seminasti semen et ad maturitatem deduxisti. Quid nunc, si mihi suppeteret tempus loquendi de istis adolescentibus quos ad juris, medicinæ aliarumque artium laureatum formasti! Scientia vere mirabili et mirabiliori quadam prudentia omnes et singulos unumquemque in suum portum, tanquam expertus nauta, recto itinere traduxisti. Et ideo utens Ecclesiastici verbis, dicere possum : Collaudabunt et *collaudant* multi sapientiam *tuam* et in lege Domini gloriaberis et gloriaris, quia fuisti lucerna ardens et lucens in domo Dei.

Quid autem immoror in dicendo quod omnes norunt et proclamant? Cur humilitatem tuam turbare insisterem? Incipiens dixi mihi pergratum fuisse honorare in filio Matrem et consilio dixi. Quantum opus perfecerit in omnibus Canadæ partibus Congregatio Oblatorum Mariæ Immaculatæ, nullus est qui ignoret : ejus filii, sive in urbibus, sive in pagis, sive apud cultu humanos populos, sive apud sylvicolas, animarum curæ incumbunt, bonum virtutis et zeli odorem præ se ferunt : omnes etiam norunt et mirantur. Sed quod non est minori honore dignum est ille sincerus amor quo illa Congregatio ad sedem Petri firmiter devincta remansit, condemnans quod Petrus condemnat, accipiens quod accipit, et ille zelus quo sanas doctrinas et in seminariis et in cathedris ecclesiarum, omnibus in locis diffudit et propagavit. Fundatoris sui, cui Gallia magna ex parte debet ad sanam moralem doctrinam unanimem reditum, necnon et novam sedi Romanæ adhæsionem, exemplo fideliter inhærentes, Oblati Mariæ Immaculatæ omnes et singuli perpetuo ad hunc finem adlaboraverunt, et ideo, cunctis a catholicis in uno ex suis, honorari lætanter videbuntur.

Sed inter omnes nobis diœcesis Ottawiensis Christi fidelibus hic honor pretiosus erit. Etenim, cujus fuerit utilitatis Ottawiense collegium numquam fortasse magisquam hodie constitit : nonne hæc corona alumnorum, sacerdotibus, medicis, jurisperitis et mercatoribus torta, evidenter omnium oculis eam manifestat? Nonne simul Ecclesia et Societas con-

veniunt ad gratias persolvendas directori hujus Instituti et per eum omnibus ejus professoribus? Nonne honor iste in omnes quodam modo redundat et in Institutum ipsum? Et hæc est mihi causa lætitiæ, quum ipse seriam educationem ibi datam non ignorem et omnibus notam proposse velim.

Nunc, Reverende Pater, de te non loquens, de te tamen loquebar, quum de istis Institutis loquerer quæ magis quam teipsum amore persequeris, de hac scilicet Congregatione quam Matrem elegisti et de eo collegio quod invicto spiritu ædificasti et ad perfectionem duxisti. Veni jam ad hos honores quos non quæsivisti et recipe, nomine Pontificis Summi, præmium hujus scientiæ et virtutis melius operibus tuis quam meis verbis probatarum, eo fruere, et utinam sit pro mea Diœcesi et pro hoc carissimo collegio, ad multos et multos annos!

NOUVELLES DIVERSES

Pendant les deux mois qui ont précédé le Chapitre, Mgr Grandin a fait la tournée de confirmation dans les diocèses de Laval et de Séez. Les *Semaines religieuses* donnent des détails sur le laborieux ministère de l'évêque de Saint-Albert qui, à la demande de NN. SS. Le Hardy du Marais et Rousselet, empêchés par la fatigue et la maladie, avait bien voulu remplacer ces deux évêques.

Nous citons la *Semaine religieuse* de Séez, n° du 31 juillet, dans lequel se trouve racontée la dernière et plus touchante cérémonie présidée par Mgr Grandin :

Mgr Grandin, a Saint-Léonard d'Alençon.

Nous recevons des détails pleins d'intérêt sur la dernière cérémonie accomplie dans le diocèse de Séez par Mgr Grandin.

Le mardi, 22 juillet, le prélat venait de donner la confirmation dans l'église de Saint-Léonard d'Alençon, à huit cents

enfants. Il prit place au trône, et M. l'abbé Lebreton monta en chaire.

Témoin, depuis vingt-cinq jours, des éminentes vertus de l'Évêque de Saint-Albert, le Vicaire général de Séez crut devoir, pour l'édification du clergé et des fidèles, révéler quelques-uns des trésors spirituels renfermés dans l'âme de ce véritable apôtre.

Après avoir fait quelques recommandations aux petits enfants, il adressa à Mgr Grandin une allocution d'adieu, dont on nous a communiqué les passages suivants :

Monseigneur,

« Au moment où Votre Grandeur vient de terminer son ministère de charité parmi nous, je vous exprime toute la reconnaissance dont le vénérable Évêque du diocèse est pénétré pour le service que vous lui avez rendu. Les prêtres et les fidèles qui ont reçu votre visite vous remercient par ma bouche. Je vous dois aussi, Monseigneur, une reconnaissance toute particulière. Pendant les jours où j'ai pu jouir de votre douce et sainte conversation, j'ai mieux compris toute la vérité de la parole de Saint Paul : *Quàm speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!* (Rom. c. 10, v. 15).... En recherchant dans le séjour des bienheureux un modèle dont la vie pût me rappeler votre souvenir, j'ai arrêté mes regards sur le Roi éternel, le Seigneur Jésus. Dans la splendeur de l'éternité, le Verbe de Dieu quitta un jour le sein de son Père ; il descendit sur la terre non seulement pour racheter l'homme qu'il avait créé, mais encore, par un amour ineffable, pour se faire homme comme nous. *Et homo factus est.*

« Vous aussi, Monseigneur, vous avez quitté, il y a vingt-cinq ans, la maison de votre père, vous êtes allé chez les sauvages, et par amour pour eux vous vous êtes fait *sauvage* comme eux.

« Entendez-le bien, mes chers frères, Mgr Grandin s'est fait sauvage dans la bonne acception du mot : vivant de la vie des sauvages, se nourrissant de leur nourriture plus que

grossière, se revêtant de peaux de bêtes comme les sauvages, habitant sous leurs tentes de cuir, couchant en plein air avec eux, se laissant dévorer par leur vermine..... et tout cela pour gagner des âmes à Jésus-Christ, les conduire au ciel, et procurer à ces peuples malheureux un peu de bien-être ici-bas.

« Les traits que nous venons d'énumérer ont été connus de tous ; c'est pour ainsi dire l'extérieur du Pontife. Les circonstances m'ont permis de contempler un spectacle plus ravissant encore : j'ai pu voir comme à découvert, l'âme de Mgr Grandin. J'y ai contemplé une humilité profonde, et, ce qui est le vrai cachet de la sainteté, une obéissance complète.

« L'Evangile a résumé trente ans de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ en trois mots : *Erat subditus illis*. Que faisait Jésus à Nazareth? Il obéissait à Marie et à Joseph. Il savait que Marie et Joseph lui étaient inférieurs en science, en dignité, en sainteté ; mais il leur obéissait en tout : car il respectait en eux l'autorité du Père éternel. Pendant les vingt-cinq jours qu'il a passés au milieu de nous, on a pu croire que Mgr l'Évêque de Saint-Albert s'occupait de prédications, de confirmations. Non, mes très chers frères, son cœur avait un autre soin. Comme Jésus de Nazareth, il obéissait, regardant et respectant l'autorité de Mgr l'Évêque de Séez dans le prêtre qui l'accompagnait.

« Combien de fois, Monseigneur, je vous ai prié de commencer une cérémonie, de faire une allocution, de rendre visite aux enfants des écoles, aux pauvres des hôpitaux, à des personnages constitués en dignité ! Vous laissiez à l'instant votre travail ; une lettre était interrompue ; votre âme voulait obéir. Combien de fois, lorsque vous parliez en public, vous m'avez demandé s'il fallait continuer encore, ou arrêter le fil de votre discours. Et lorsque la distance ne permettait pas à votre voix de me faire cette question, votre regard se chargeait de m'exprimer votre pensée. Dieu et ses anges ont admiré tant d'humilité, et nous ne sommes que l'écho de leur voix en publiant votre obéissance.

« Daignez, Monseigneur, donner au peuple présent dans

cette église une nouvelle preuve de cette insigne vertu qui vous est familière.

« Vous voyez tous ces prêtres rangés autour de votre trône. Eux et moi nous avons formé le dessein de baiser vos pieds avant de nous séparer de vous. Ils sont beaux ces pieds, qui ont parcouru les forêts de l'Amérique, qui ont tant voyagé dans les neiges et sur les étangs glacés ! *Quam speciosi pedes evangelizantium !* Aujourd'hui fatigués, ils ne peuvent que difficilement soutenir votre corps épuisé. Il est juste que nous leur rendions honneur. Nous baiserons vos pieds en notre nom, au nom de tous les prêtres et de tous les fidèles de notre diocèse qui ont eu le bonheur de recevoir votre visite.

« Nous n'avons plus qu'une prière à vous adresser. Ce soir vous serez ravi à nos regards, non pas comme Élie sur un char de feu ; cependant le char qui vous emportera, traîné par une machine de feu, nous rappelle la disparition du saint Prophète. Nous vous adressons la prière d'Élisée :

« Père, laissez-nous, comme gage de votre affection, votre double vertu : « Votre esprit d'humilité profonde et de géné-« rosité au service de Dieu. » *Obsecro te ut fiat in me duplex spiritus tuus.* »

En entendant ces paroles, le pieux Évêque était profondément ému ; sa figure pâle indiquait assez la grandeur du sacrifice que l'on imposait à son humilité. La foule qui remplissait l'église se trouva sous le coup d'une vive impression, lorsqu'elle vit les trente prêtres qui assistaient à la cérémonie se prosterner chacun à son tour et baiser les pieds du Pontife. Parmi eux on remarquait le frère aîné de Monseigneur, M. le Curé de Martigné-sur-Mayenne, au diocèse de Laval. Touchée de ce spectacle, une mère de famille, ayant l'un de ses petits garçons auprès d'elle, a dit assez haut : « Comme je bénirais le bon Dieu, si mon fils devient missionnaire ! »

Dans la soirée, rappelant l'honneur qu'on avait voulu lui rendre, Mgr Grandin disait : « J'ai récité le psaume *Miserere mei, Deus,* tout le temps que l'on m'a baisé les pieds. »

Les prêtres d'Alençon s'unirent à MM. Lebreton, vicaire général, et Girard, pro-secrétaire de l'évêché, et tous ac-

compagnèrent Sa Grandeur à la gare. En lui adressant leurs derniers adieux, ils l'assurèrent qu'eux et tout le clergé du diocèse garderaient l'impérissable souvenir de sa parole et de ses éminentes vertus.

Le 16 août, Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, s'est embarqué au Havre à bord du *Canada*, pour reprendre le chemin de sa mission. Avec lui, se sont embarqués le R. P. Leduc, délégué au Chapitre ; les PP. Lecoq, du diocèse du Mans, et Rapet, du diocèse de Fréjus. Monseigneur de Saint-Albert a emmené avec lui deux Frères convers : le F. Marseilly, du diocèse de Nancy, et le F. Brochard, du diocèse de Strasbourg, et deux postulants convers : M. Gonnet, du diocèse de Lyon, et M. Boisgonthier, du diocèse de Laval.

Le R. P. Antoine, provincial du Canada, et le R. P. Torrel, sont repartis pour leur poste respectif, au commencement de septembre, par la voie anglaise.

Le 6 septembre, Mgr Durieu s'est embarqué au Havre à bord du *Péreire*, pour New-York, d'où il se rendra à la Colombie Britannique. Avec lui, se sont embarqués le P. Chirouse, du diocèse de Valence, et le P. Lejeune, du diocèse de Quimper, tous deux prêtres de la dernière ordination. Un postulant convers, le F. Bernard, du diocèse du Puy, fait partie de la caravane.

D'autres départs, pour d'autres missions, se préparent et s'effectueront bientôt.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 68. — Décembre 1879.

RAPPORTS PRÉSENTÉS
AU CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1879 (*suite*).

Nous continuons l'insertion dans les annales des rapports présentés au Chapitre général. Ce numéro contiendra l'exposé de nos missions de l'Amérique du Nord, et le numéro suivant sera formé des rapports de nos vicariats des pays chauds; autant que possible, dans le classement de ces documents, nous respecterons l'ordre suivi jusqu'à ce jour. L'obligation où nous sommes d'accueillir les récits de faits plus récents et de raconter le présent en même temps que le passé exige cette marche plus lente, afin que ce que l'on est convenu d'appeler le courant ordinaire ne disparaisse pas dans les travaux du Chapitre. Nous pensons que la justice distributive demande qu'il en soit ainsi, tant pour l'intérêt du lecteur que pour l'ordre de l'histoire.

Si, dans les rapports insérés, on constate, çà et là, quelques lacunes; si on rencontre des répétitions peut-être et

des incorrections légères, voire même un manque de suite apparent, qu'on veuille bien se rappeler que, pour éviter des longueurs et répondre au vœu du Chapitre, nous avons dû séparer la partie administrative de la partie historique et ne donner place ici qu'à la dernière. Tels qu'ils sont pourtant, et malgré quelques suppressions inévitables, ces rapports offrent le plus haut intérêt. On sent dans ces pages l'âme apostolique de la Congrégation; dans ce cadre gênant et tout officiel où le narrateur se renferme, il y a un accent de foi qui nous ravit et un souffle d'héroïsme qui remue les âmes.

RAPPORT SUR LE VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

RAPPORT DE Mgr D'HERBOMEZ.

Ce vicariat, évangélisé exclusivement par les Oblats, se compose de deux maisons et de cinq résidences. Nous exposerons brièvement l'état actuel de chacune d'elles, après que nous aurons mentionné les principaux évènements qui ont eu lieu dans nos missions depuis le dernier Chapitre général.

En mars 1874, la résidence de Saint-Michel, où, pendant plus de dix longues années, nos meilleurs Missionnaires ont employé, mais en vain, toutes les ressources les plus admirables du zèle, tantôt la douceur et tantôt la sévérité, a été abandonnée avec l'approbation de notre T. R. P. Supérieur général. Les Indiens Kakouals de l'ancien district de Saint-Michel sont encore au nombre d'environ 3000. Ils habitent en partie dans ce vicariat, en partie dans le diocèse de l'île de Vancouver. Les Missionnaires de l'île Vancouver vont les visiter, de temps en temps, mais ces malheureux se montrent, comme autrefois, obstinément rebelles à toute amélioration.

En juin 1874, ont été ordonnés prêtres, à Sainte-Marie, les deux Frères scolastiques Hétu et Grégoire, venus de la province du Canada.

En juillet de la même année, une partie du personnel de l'ex-résidence de Saint-Michel a été transférée au milieu des bons Indiens Kootenay, pour y fonder une résidence dans le nouveau district de ce nom.

En 1875, a été nommé évêque le R. P. Durieu, vicaire général. Le 24 octobre de cette année est pour mon vicariat une date bien mémorable. En ce jour, fête de saint Raphaël, j'ai eu le bonheur de sacrer évêque mon digne coadjuteur, que l'immortel Pie IX avait nommé évêque de Marcopolis « in partibus infidelium », avec future succession. NN. SS. L. Looters et C.-J. Seygers ont fait l'office d'évêques assistants. Nous sommes heureux de penser que cet acte important assure à notre chère congrégation la possession des belles missions du vicariat.

En avril 1876, le bon Père Hétu nous quittait pour aller dans un monde meilleur. Ce jeune Père était poitrinaire et, malgré l'énergie de son caractère, il a dû céder à la maladie qui le minait depuis longtemps. Cet excellent Père mourut dans d'heureuses dispositions. Il désirait ardemment de vivre plus longtemps, afin de se dévouer au bien des missions avec zèle pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. *R. i. p.*

A l'automne de la même année sont arrivées quatre sœurs : trois pour l'établissement de Saint-Joseph (W. L.), et une pour le couvent de New-Westminster.

En 1877, ont été ordonnés Prêtres deux frères scolastiques, Martin et Guertin, envoyés de la province du Canada. Ces deux jeunes Pères sont maintenant de résidence dans les missions de l'intérieur du vicariat.

Le dernier évènement remarquable est l'abandon de la seule résidence que nous avions encore dans le dio-

cèse de Nesqually. De graves raisons nous faisaient désirer de pouvoir utiliser tout notre personnel dans le vicariat; nous avons exposé nos raisons à notre T. R. P. Supérieur général, il les a trouvées bonnes et les a approuvées. Dès lors nous eûmes avec Mgr A.-M. Blanchet une longue correspondance à ce sujet; Sa Grandeur a fini par consentir, en me priant de lui accorder six mois, afin qu'Elle pût prendre ses mesures pour remplacer notre personnel; nous lui en avons donné plus de douze et l'on s'est quitté en bons termes.

Nos Pères et Frères de Tulalip (Puged-Sound) sont venus nous rejoindre dans le courant de l'année 1878. Ce renfort opportun nous a mis à même d'opérer certains changements dans le personnel du vicariat, de fortifier nos centres de missions et de fonder une résidence à Kamloops, qui promet de devenir la place la plus importante de l'intérieur de cette province.

Un mot maintenant sur nos différents établissements.

1° *Notre maison de Saint-Charles (New-Westminster).*

De cette maison dépendent trois résidences : Sainte-Marie, Notre-Dame de Bonne-Espérance et Saint-Eugène. Son personnel se compose ainsi : Mgr le Vicaire apostolique, son Coadjuteur, trois Pères, trois Frères enseignants, un Frère cuisinier et un Frère novice. Les œuvres dont cette maison est chargée sont :

1° La desserte des blancs catholiques de la ville. Ils augmentent toujours en nombre ; l'église provisoire bâtie autrefois pour eux sera bientôt insuffisante ; cette église, en bois, bien que modeste, porte le nom de *cathédrale*, elle est bien ornée et passe pour un bijou dans son genre. Mais, comme elle est trop petite, il faudra bientôt bâtir une cathédrale digne de ce nom, ou du moins plus en

rapport avec l'importance de la place et les besoins de la population blanche. Là se font les exercices ordinaires des paroisses, exercices qui deviendront plus fréquents en proportion du nombre des fidèles toujours croissant.

2° La desserte des Indiens des environs ou de passage, qui se rendent en bon nombre à New-Westminster, où ils trouvent occasion de gagner de l'argent en travaillant pour les blancs. Ces Indiens catholiques sont édifiants, ils forment un contraste frappant avec les Indiens infidèles du Nord et autres qui ne sont pas sous l'influence salutaire de notre sainte Religion. Ils se sont imposés d'une somme d'argent assez considérable pour remplacer leur pauvre chapelle par une belle petite église, qui fait honneur à la ville. Inutile de dire qu'ils en sont tout fiers ! Ils le seraient à moins. Les blancs catholiques leur en font compliment et leur disent qu'ils ont honte de se voir devancer par eux. Les exercices religieux sont à peu près les mêmes pour ces bons Indiens que pour leurs frères les blancs, avec cette difference qu'ils viennent nous voir plus souvent, soit pour demander conseil, soit pour recevoir des médecines, soit pour prier un Père d'aller voir leurs malades ou administrer leurs mourants. Ils ne voudraient pas mourir sans voir le prêtre et recevoir les sacrements. C'est une grande consolation de les voir se préparer si bien au passage de ce monde à l'éternité.

3° L'aumônerie du couvent des sœurs. — Les bonnes sœurs sont aussi sorties du provisoire. Elles ont fait bâtir un magnifique couvent en pierres et en briques. Ce couvent leur a coûté près de 100 000 francs. C'est assez dire que leur pensionnat prospère et qu'elles ont confiance dans l'avenir. Leur chapelain va, chaque jour, au couvent pour y dire la messe, lorsqu'il n'est pas en visite chez les blancs du district. Il donne de temps en temps des instructions aux sœurs et fait le catéchisme à leurs pensionnaires.

4° L'aumônerie de la grande prison de la province, où il y a un certain nombre de détenus, qu'il faut instruire et tâcher de ramener aux pratiques de la vie chrétienne. La devise de notre Congrégation trouve ici son application : *Pauperes evangelizantur*. Le Père chargé de cette œuvre va dire la messe tous les dimanches et fêtes d'obligation dans la chapelle catholique de la Pénitencerie. Il doit s'y rendre, chaque semaine, pour instruire ou confesser. Le gouvernement fédéral du Canada lui fait une pension de 1000 francs par an. Cette pension, nous l'espérons, sera bientôt augmentée.

5° Visites mensuelles à deux colonies de blancs, éloignées de la ville d'environ 10 à 12 milles. Les catholiques de ces différentes places savent apprécier les bons services de leur Père Missionnaire. Ils parlent de bâtir des églises qui deviendront comme des centres de mission pour les catholiques des environs.

6° Le principal objet du zèle de nos Pères est l'évangélisation des Indiens du district. Ces derniers sont encore nombreux, ils donnent de vraies consolations à ceux qui se dévouent à leurs intérêts spirituels et temporels. Un grand nombre d'entre eux se rendent, chaque année, à notre établissement de Sainte-Marie, afin de se préparer, par des retraites de plusieurs jours, à la solennité de quelque grande fête et à la réception des sacrements. Il y a, en outre, des visites régulières faites aux différentes tribus dans des centres indiqués à l'avance, afin que personne n'y manque sans des raisons graves. Nos Pères donnent, dans chaque centre, une retraite de huit à dix jours, ils ont ainsi l'avantage de voir tous leurs fidèles, jeunes et vieux, qui n'ont pu se rendre à Sainte-Marie. Ils les maintiennent par là dans de bonnes dispositions et empêchent les loups d'entrer dans la bergerie. Le brillant avenir qui s'ouvre pour ce pays y attire des

ministres protestants de toute secte ; on voit arriver, chaque année, plusieurs de ces prétendus révérends, ils sont entreprenants et on en rencontre partout. Jusqu'ici, grâce à Dieu et au zèle de nos Pères, ils n'ont pu faire qu'un petit nombre d'adeptes, mais rien ne les décourage. Un des plus ardents, voyant qu'il ne pouvait obtenir aucun succès dans le district de Saint-Charles, a quitté la place pour aller se fixer au Nord sur les côtes du Pacifique, où il n'avait pas à craindre de rencontrer *les bigots de prêtres français, comme il nous appelle;* malheureusement, nous n'avons encore pu établir aucune mission au nord du vicariat, sur les bords de l'océan Pacifique. Le chiffre restreint de notre personnel et la multiplicité de nos œuvres nous ont empêchés jusqu'ici de porter nos efforts de ce côté-là. Daigne le maître de la moisson nous envoyer des ouvriers selon son cœur, et les ministres protestants, qui sont déjà une légion dans le Nord, se trouveront de nouveau aux prises avec nos Pères qu'ils redoutent tant.

7° Le collège Saint-Louis. — La maison en bois servant d'école a été remplacée par une belle construction en pierres et en briques digne du nom de *collège*. Nos bons Frères continuent à y donner une excellente éducation, très appréciée des protestants comme des catholiques. Ce que les sœurs du couvent font pour les jeunes filles, ils le font pour les jeunes gens avec un égal succès. L'on peut dire qu'ils l'emportent de toutes manières sur leurs compétiteurs, qui s'en montrent très jaloux. La construction du collège nous a mis en dettes, mais l'amortissement se fera avec le temps. Les moyens d'arriver à ce résultat peuvent être regardés comme assurés.

8° Une école pour les enfants de nos néophytes. — Cette école a pour but d'empêcher les enfants de courir les rues et de se mêler à de mauvais Indiens. On leur en-

seigne les prières, le catéchisme ; on leur apprend aussi à lire, à écrire et quelques métiers, tels que celui de cordonnier et autres.

2° *La résidence de Sainte-Marie.*

Cette résidence est située sur la rive droite du Fraser, à environ 30 milles de New-Westminster, en remontant le fleuve. La forêt y était presque impénétrable, mais elle a dû céder aux travaux extraordinaires de nos Pères et Frères et des enfants de l'école, pour faire place à un magnifique établissement qui fait grand honneur à notre Congrégation. Nous y avons deux Pères et trois Frères, deux de ces derniers ont été placés à Sainte-Marie comme dans une retraite paisible réclamée par leur âge et leurs infirmités.

Le but de cet établissement est de former la jeunesse indienne et métisse à une vie chrétienne et industrieuse. Nos Pères ont charge de l'école des garçons, deux sœurs dirigent celle des filles. On y enseigne aux jeunes gens la lecture, l'écriture, le calcul, l'histoire, la géographie, la musique ; ils parlent tous l'anglais et quelques-uns d'entre eux font des progrès remarquables. En dehors de l'école ils s'occupent, les uns à la cuisine, les autres à la boulangerie, quelquefois au moulin à farine, au moulin à scie ou au moulin à carder la laine, mais le plus souvent aux travaux agricoles. Les bons Pères de cette résidence, par zèle pour la gloire de Dieu et par amour pour leurs Indiens, cherchent à imiter les Pères Bénédictins d'Australie ; ils se font, à leur exemple, agriculteurs, industriels et commerçants. Non pas qu'ils soient eux-mêmes commerçants proprement dits, mais ils enseignent à leurs élèves les moyens de le devenir, tout en restant chrétiens. Les sœurs de l'établissement donnent

aux filles de leur école une éducation primaire, en même temps qu'elles leur apprennent à coudre, à tricoter, à laver, etc., etc. Les enfants de cette école seront plus tard de bonnes femmes de ménage, grâce au dévouement de leurs directrices, dont la charité et la patience sont admirables. Le zèle de ces bonnes sœurs, comme celui de nos Pères et Frères, mérite les plus grands éloges.

Plusieurs des enfants de l'établissement sont arrivés à l'âge de se marier. Nous avons intention d'établir près de Sainte-Marie, de l'autre côté du Fraser, quelques ménages sortis des écoles. Ce ne sera là qu'un essai ; s'il réussit, nous pourrons fonder un petit village pour servir de modèle à tous nos néophytes.

Outre la direction des écoles, nos Pères de Sainte-Marie ont encore à s'occuper du saint ministère, principalement pendant les retraites générales que l'on donne, chaque année, aux néophytes du district de Saint-Charles. Ils ont aussi à visiter quelques villages indiens des environs, ils sont même appelés assez souvent auprès des mourants dans des villages très éloignés.

3° *Résidence de Notre-Dame de Bonne-Espérance.*

Il y a deux Pères dans cette résidence. Les Indiens du district persévèrent dans leurs bonnes dispositions. Ils ont aidé nos Pères à construire leur résidence et une belle église sur les bords du lac Staurt, en un terrain convenable, près du fort de la Compagnie de la baie d'Hudson. Un village assez considérable qui se trouvait de l'autre côté du fort a changé de place, pour aller se fixer près de l'église et de la maison des Pères. Là encore, comme à Sainte-Marie, ont lieu des réunions générales d'Indiens du district, pendant lesquelles différentes tribus se voient, s'encouragent et s'excitent mutuellement au bien. De

leur côté, nos Pères vont visiter, chaque année, tous les villages de leur district et donnent des retraites ou missions dans certains centres où les chrétiens des environs sont réunis. Leurs bons Indiens les mènent partout et les nourrissent de leur mieux, le tout *gratis*, par reconnaissance pour le zèle et le dévouement de leurs Missionnaires. Cette résidence est trop au nord pour pouvoir se créer des ressources, on peut à peine y récolter des pommes de terre et quelques autres légumes, ce qui fait espérer que les blancs n'iront pas de sitôt troubler les pauvres Indiens. Nos deux excellents Pères de cette mission vivent très pauvrement, presque aussi pauvrement que les premiers Missionnaires envoyés par notre congrégation dans les missions de la province d'Orégon. Mais ils n'en sont pas, pour cela, moins contents ni moins heureux. Dieu ne cesse pas de bénir leurs travaux, et ils recueillent en abondance des fruits de consolation et de bonheur.

4° *La résidence de Saint-Eugène* (*Kootenay*).

Cette résidence a pour tout personnel deux Pères et un Frère convers. Comme elle se trouve à l'extrémité sud du vicariat, elle est beaucoup plus favorisée sous le rapport temporel que sa sœur de Notre-Dame de Bonne-Espérance, située presque à l'extrémité Nord. Les révérends Pères jésuites ont des missions dans le territoire voisin. Ces bons Pères visitaient jadis les Kootenay une ou deux fois par an, mais leur supérieur nous ayant écrit que ses Pères avaient assez de travail auprès des Indiens américains et nous ayant priés, en conséquence, de nous occuper des nôtres, nous l'avons pris au mot, en envoyant chez les Kootenay le personnel de l'ex-résidence de Saint-Michel.

Cette nouvelle mission se trouve près des montagnes Rocheuses, on y jouit d'un climat très sain, l'hiver y est

froid, l'été très beau, et on a peu à y souffrir des maringouins, qui sont une vraie plaie dans certaines parties du vicariat. On y cultive du blé de première qualité, de l'orge, des pommes de terre excellentes et autres légumes en quantité. Les vaches, chevaux et autres animaux domestiques s'y acclimatent parfaitement. Nos Pères, en arrivant dans le pays, ont acheté une bonne ferme au centre de la plus forte agglomération d'Indiens, et ils ont mis, en peu de temps, leur résidence dans un état prospère. Ils s'occupent, actuellement, à bâtir des écoles pour les garçons et les filles. Nous espérons que trois sœurs pourront s'y établir dans le courant de cet été. C'est assez dire que l'avenir de cette mission est assuré. Les Indiens du district de Saint-Eugène sont beaucoup moins nombreux que ceux des autres districts, mais ils sont réputés les meilleurs. La résidence de Saint-Eugène, fondée l'avant-dernière, peut rivaliser presque sous tous les rapports avec nos plus anciennes.

Ce district des Kootenay, où la découverte des mines d'or avait attiré un grand nombre de blancs, a perdu presque toute sa population blanche ; mais il peut arriver qu'on y découvre de bonnes mines ; dans ce cas, le pays des Kootenay deviendrait un des plus riches districts du vicariat.

5° *Maison de Saint-Joseph.*

Passons maintenant à la maison de Saint-Joseph et aux deux résidences qui en dépendent :

Nous avons quatre Pères et un Frère à Saint-Joseph (William's Lake). Leur district est très étendu et passe pour un des plus importants. Les ressources locales du district permettent à nos Pères de mettre toutes choses sur un très bon pied ; ils en ont profité pour faire

bâtir deux pensionnats sur le terrain de leur mission, un pour les jeunes gens et l'autre pour les jeunes filles. Le premier, dirigé par nos Pères, compte environ quarante pensionnaires, celui des sœurs en a trente-deux : les enfants des blancs sont seuls admis, la plupart d'entre eux sont métis, ils sont tous instruits et élevés dans la pratique de notre sainte religion. On comprend tout le bien que font ces écoles, on peut les considérer comme une pépinière de familles catholiques.

L'église de nos Pères en cette localité est la plus grande et a été aussi la plus coûteuse du vicariat. Leur ferme l'emporte de beaucoup sur la plupart de celles des colons voisins. Les recettes de leur pensionnat et de leur ferme s'élevaient l'année dernière à 40000 francs. Nous avons lieu d'espérer qu'ils pourront dédommager le vicariat des sacrifices qu'il a faits pour eux. Une œuvre non moins importante, dont sont chargés les Pères de cette maison est la visite régulière des Indiens de leur district. Je suis heureux de pouvoir dire que leurs Indiens se montrent généralement bien disposés ; ils ont compris qu'ils devaient aider les Missionnaires à qui ils doivent leur bien spirituel et temporel ; lorsque nos Pères partent pour aller visiter les différents villages de leurs néophytes, ils n'ont qu'à monter à cheval et porter ce qui est nécessaire pour dire la messe. Ils trouvent dans les villages un bon lit, fait avec les couvertures achetées par les Indiens et réservées exclusivement pour eux. Ils mangent ce qu'on leur donne et ordinairement on leur donne ce qu'il y a de meilleur; en sorte que nos Pères peuvent, sans grands embarras, se rendre d'un village à l'autre ; au reste, ils sont presque toujours accompagnés d'un bon nombre de leurs néophytes, hommes, femmes et enfants, à cheval ; ces derniers se font un vrai plaisir de faire escorte à leurs Pères Missionnaires.

Les Pères de Saint-Joseph doivent donner des soins plus particuliers à un village d'Indiens qu'on peut appeler *sans terre*, vu que pour les punir de leurs anciens méfaits le gouvernement les a laissés sans terre. C'est assez dire que ces Indiens étaient mauvais ; néanmoins ils se sont rendus, comme les autres, à la voix du Missionnaire, et de loups qu'ils semblaient être ils sont devenus doux comme des agneaux. Nous leur avons cédé, provisoirement, un coin du terrain de la mission, de l'autre côté de la rivière, vis-à-vis de la maison des Pères. Tout nous porte à croire que le gouvernement leur donnera une réserve lorsque le temps viendra de fixer définitivement les propriétés des Indiens.

Les trois bonnes sœurs de l'établissement dirigent l'école des filles avec succès et, comme nos Pères, elles montrent un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge. Nos écoles sont préférées de beaucoup à celles du gouvernement, les élèves font de grands progrès ; quelques jeunes gens apprennent même le latin.

6° *Résidence de l'Immaculée-Conception* (*Okanagan*).

Nous avons là deux Pères et deux Frères convers. Les Indiens connus sous le nom d'Okanagan ont toujours été regardés comme acariâtres, durs et intraitables ; on n'a jamais pu obtenir d'eux *gratis* les services que les Indiens des autres missions rendent à leurs missionnaires. Il faut les payer, et nos Pères ne manqueraient pas d'être insultés s'ils ne leur donnaient un prix élevé. Ce n'est qu'à force de charité, de patience, de persévérance que leurs missionnaires en ont pu faire des chrétiens tels quels, tant leur caractère se fait difficilement aux pratiques de notre sainte religion. Ils semblaient se préparer, dernièrement, à faire la guerre aux blancs.

Les idées belliqueuses qu'on leur a supposées, non sans motifs, étaient loin de les disposer à prier et à pratiquer leurs devoirs de chrétiens. Le gouvernement, heureusement, a compris le danger, et il leur a donné, définitivement, de bonnes réserves de terrain où ils pourront se créer des ressources en cultivant la terre et en soignant leurs vaches, chevaux, etc. Nous pouvons espérer de les voir mener une vie paisible et calme qui facilitera parmi eux les progrès de la religion et de la civilisation. Nos Pères, profitant de ces circonstances, redoubleront de zèle et, Dieu aidant, ils parviendront, sans doute, à faire de bons chrétiens de la grande majorité de leurs Indiens.

Les Pères de cette résidence doivent s'occuper aussi du salut d'un certain nombre de blancs attirés chez les Okanagan par la beauté et la fertilité du pays. Le plus grand nombre des catholiques du district se sont fixés non loin de la résidence des Missionnaires. Grâce aux démarches de ces derniers, ils ont maintenant une bonne institutrice catholique pour faire l'école aux enfants, déjà assez nombreux, des blancs de la belle vallée de la mission. Ils travaillent, actuellement, à se procurer de l'argent par souscriptions pour pouvoir bâtir une belle église sur le terrain de la mission. Le bien s'y fait lentement, mais sûrement.

Nous devons ajouter que la résidence de l'Immaculée Conception, étant une des plus anciennes du vicariat et se trouvant dans un pays favorable, est très bien sous le rapport temporel; elle peut aider nos Pères de la nouvelle résidence de Saint-Louis (Kamloops), sans se nuire aucunement.

7° *Résidence de Saint-Louis (Kamloops).*

Le personnel de cette résidence se compose de deux Pères

et un Frère. Nos Pères s'occupent activement à visiter et instruire les Indiens Kamloops, Shoushouaps et autres qui faisaient partie de l'ancien district de l'Immaculée-Conception. Lorsque leurs écoles seront bâties, le personnel de leur établissement devra nécessairement être augmenté. La ville naissante de Kamloops, non loin de laquelle se trouve notre nouvelle résidence, promet de devenir la place laplus importante de l'intérieur du vicariat. C'est pourquoi nous n'avons pas cru devoir reculer devant des sacrifices considérables, pour mettre ce nouvel établissement sur le même pied que celui de Saint-Joseph (W. L.). Il y a déjà un beau couvent qui attend l'arrivée de trois sœurs du Canada; nos Pères, de l'autre côté, font bâtir leur maison de résidence et leur école. Il nous manque le personnel suffisant pour ouvrir à Saint-Louis deux pensionnats qui surpasseraient bien vite en nombre ceux de Saint-Joseph, la place étant plus centrale et plus importante, et plus à portée des familles blanches dans les environs.

Notre but en établissant des écoles dans les principaux centres est de faire une opposition active et vigoureuse aux écoles *sans Dieu* du gouvernement, qui, malheureusement pour ce pays, n'a pas craint d'adopter un système d'écoles antichrétiennes. Le gouvernement dépense, chaque année, des sommes considérables pour soutenir ses écoles : plus de deux cent mille francs ! (200000 francs !) Il a entrepris, à grands frais, de fonder un pensionnat dans l'intérieur de la province, entre Kamloops et Saint-Joseph, mais comme les enfants, sans distinction, garçons et filles, vivaient et logeaient sous le même toit, il a rencontré de vives oppositions ! Le fameux pensionnat est tombé pour n'être plus qu'une école locale ; nous espérons que nos pensionnats de Saint-Joseph et de Saint-Louis lui donneront le coup de grâce et l'empêcheront de se relever. *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?* telle est notre devise ;

nous combattons avec les armes qui sont en notre pouvoir, persuadés que Dieu viendra à notre secours.

Comme l'oracle de l'Esprit-Saint, *Væ soli*, a son application à nous aussi bien qu'aux autres, nous avons toujours tenu à ce que nos Pères et Frères pussent jouir, autant que les circonstances le permettaient, des précieux avantages de la vie de communauté. Il nous semble juste et raisonnable que nos Missionnaires puissent se reposer, de temps en temps, au milieu de leurs frères pour retremper leurs forces et se préparer, dans la prière et l'étude, à reprendre des travaux qui sont, ordinairement, au-dessus des forces moyennes.

Les retraites générales ou semi-générales qui ont eu lieu ont donné à plusieurs de nos Pères et Frères l'occasion de revoir quelques-uns de leurs confrères des missions éloignées. Nous n'avons pas besoin de dire le bien que ces sortes de retraites peuvent produire ; il est à regretter que les distances extrêmes où se trouvent nos missions, les difficultés de communications, les dépenses de voyages, le dérangement qui peut en résulter, etc., ne permettent point de les rendre plus fréquentes et d'y convoquer tous nos Pères.

Nous ne pouvons clore ce rapport sans mentionner les besoins urgents du vicariat. Nous espérons que notre chère Congrégation nous viendra en aide dans la mesure du possible. Si jusqu'à ce jour nous avons pu soutenir les différentes œuvres disséminées sur une vaste étendue de plus de 300 lieues, si nous avons vu quelques-unes de ces œuvres sortir de l'état provisoire, si enfin nous avons pu lutter avec avantage contre les sectes protestantes qui pullulent dans ce pays anglais où le gouvernement est plutôt contre nous que pour nous, nous le devons, après Dieu, aux aumônes des œuvres charitables et providentielles de la Propagation de la Foi, de la

Sainte-Enfance et de l'Œuvre Apostolique ; nous le devons à la générosité des colons catholiques, qui se plaisent à nous aider en s'imposant des sacrifices autant que le leur permet l'état de pauvreté où ils sont encore ; comme aussi à la générosité de nos bons néophytes ; nous le devons surtout à l'abnégation, au zèle et au dévouement dont les Pères et les Frères de ce vicariat ont donné l'exemple, à un si haut point qu'ils ont mérité l'estime et l'admiration des protestants comme des catholiques. C'est là un hommage que nous sommes heureux de leur rendre devant les membres du Chapitre général.

Tant que l'œuvre de la Propagation de la Foi, l'œuvre de la Sainte-Enfance et l'Œuvre Apostolique nous continueront leurs secours, nos Missionnaires n'auront pas à craindre de manquer du nécessaire. Cependant il importe de multiplier nos œuvres, nous ne pouvons pas laisser toujours un vaste champ libre aux ministres protestants, qui déjà ont profité de notre absence dans le nord du vicariat pour y semer leurs funestes erreurs. En outre, le chemin de fer qui doit relier l'océan Atlantique à l'océan Pacifique est en voie de construction, les travaux de cette grande entreprise doivent commencer cette année, dans cette province. C'est-à-dire que la population catholique va tripler, quadrupler; en conséquence nos Pères, qui se multiplient afin de faire face à tout, auront un surcroît considérable de travail. Il est donc à craindre que, si nous ne recevons pas un secours opportun en personnel, on puisse bientôt dire de nous tous : Ils ont vécu, ils sont morts au combat! Mais non, Dieu ne permettra pas qu'une si belle mission fondée par notre bien-aimée Congrégation périsse faute d'ouvriers! Il se servira des Oblats comme il s'en est servi jusqu'à ce jour, pour assurer le salut des âmes et faire triompher la sainte Eglise notre mère de tous ses ad-

versaires. C'est là le vœu le plus ardent de notre cœur et l'objet de nos prières quotidiennes. Prions tous ensemble pour que notre Divin Maître envoie au plus tôt dans sa vigne un nombre suffisant d'ouvriers selon son cœur: *Ut mittat in vineam suam operarios secundum cor suum.*

Je traduis ici quelques lignes qu'un employé de la Puissance (*Dominion*) du Canada a fait publier dernièrement, dans un journal où il rend compte de ses impressions à un de ses amis : « Je suis persuadé, dit-il, qu'il vous sera aussi agréable d'apprendre qu'il l'est pour moi de mentionner les rapides progrès que la religion fait dans ce pays lointain. Ce que les premiers Pères jésuites ont accompli dans le Canada, dans la région des lacs, le long du Mississipi et de ses tributaires, ainsi que dans l'Amérique du Sud, les Oblats le font dans la Colombie anglaise. Ces zélés Missionnaires, animés du même esprit de ferveur, de persévérance et de dévouement que les Lallement, les Brébœuf, les Marquette du seizième siècle, ont planté la croix, bâti des temples en l'honneur du Dieu vivant, et semé, au long et au large, la semence du salut parmi les enfants de la forêt depuis la rivière Colombie (Orégon) jusqu'au détroit de Behring, et depuis le Pacifique jusqu'à la rivière Rouge. Il est vrai qu'au milieu des habitations de leurs néophytes on n'aperçoit ni cathédrale ni aucune de ces basiliques dont les flèches s'élèvent majestueusement dans les airs ; loin de là, on n'y voit que d'humbles édifices surmontés du signe glorieux de notre rédemption, élevés partout où le besoin le demande. Qui oserait dire que l'hymne de la prière et les signes de contrition qui s'exhalent sous ces humbles voûtes ne sont pas aussi agréables à Celui qui est mort pour tous sur le Calvaire que les hommages offerts et la contrition exprimée sous les nefs magnifiques des grandes

cathédrales de Florence ou de Cologne ?» — Ces quelques lignes suffisent pour donner une juste idée de l'estime et de l'admiration que le public, en général, montre pour les Oblats et pour leurs œuvres. Ce monsieur finit en disant que les bonnes religieuses de ce pays font beaucoup de bien avec leurs écoles et rendent à la religion un service inappréciable.

RAPPORT SUR LE VICARIAT DE SAINT-BONIFACE.

RAPPORT DU R. P. LACOMBE.

Depuis le Chapitre général de 1873, les Oblats de Saint-Boniface ont eu la consolation de recevoir un visiteur envoyé par le très révérend Père général. Le R. P. Soullier a fait sa visite pendant les mois de juin et de juillet de l'année 1876. Cette visite a procuré une grande joie à ceux de nos Pères et Frères qui l'ont reçue. Tous désirent exprimer leur vive reconnaissance, tant au très révérend Père général qu'au révérend Père visiteur lui-même, qui s'est acquitté de sa délicate mission à la satisfaction de tous.

Depuis six ans, le vicariat de Saint-Boniface, de la rivière Rouge, a subi des changements considérables : deux établissements importants ont été fondés. Ce sont la maison de Sainte-Marie dans la cité de Winnipeg et la résidence de Saint-Alexandre à l'embouchure de la rivière Winnipeg. D'un autre côté, les résidences de Pembina et de Saint-Joseph, dans le territoire de Dakota, ont été supprimées et par là même le vicariat a été réduit aux limites territoriales de l'archidiocèse de Saint-Boniface. Ce dernier changement a

été décidé par le R. P. Soullier lors de sa visite. Les résidences supprimées étaient dans des conditions difficiles que l'on ne pouvait espérer d'améliorer notablement; aussi leur suppression a été un soulagement véritable pour l'administration du diocèse. Ce sentiment de satisfaction a pourtant eu sa compensation par le regret qu'a causé le départ des RR. PP. Lefloch et Simonet, qui ont été rappelés de ces résidences dans la province du Canada.

Un autre changement important aussi est celui qui a eu lieu au collège de Saint-Boniface. L'Archevêque avait toujours espéré que cet établissement passerait entièrement sous la direction de la Congrégation, mais il a été impossible de fournir le personnel nécessaire. Mgr Taché fut donc forcé de confier l'établissement à des membres du clergé séculier et le R. P. Lavoie, qui en avait la direction depuis plusieurs années, reçut son obédience pour la maison de Sainte-Marie.

Les établissements actuels de la Congrégation, dans le vicariat de Saint-Boniface, comprennent les maisons de Saint-Boniface et de Sainte-Marie, ainsi que les résidences de Saint-Alexandre, Saint-Charles, Saint-Laurent et Saint-Florent.

Il y a donc dans le vicariat vingt membres de notre famille religieuse, dont quinze Pères, deux Frères scolastiques et trois Frères convers.

Les œuvres confiées aux Oblats du vicariat de Saint-Boniface comprennent le soin de quelques paroisses et des missions sauvages, les retraites, la direction spirituelle des couvents, des hôpitaux et des prisons.

Les ressources viennent de l'allocation diocésaine, de celle des populations au milieu desquelles nos Pères exercent leur zèle et des offrandes qu'ils reçoivent.

L'évêché de Saint-Boniface a été de tout temps le pied-

à-terre des Oblats envoyés à la rivière Rouge. Depuis la mort de Mgr Provencher, c'est un Oblat qui le dirige. Depuis 1871, le Saint-Siége a fait de Saint-Boniface le centre d'une province ecclésiastique dont le clergé appartient à la Congrégation. L'évêché n'est pas sa propriété ; cependant il est facile de se convaincre que la Congrégation y est chez elle. C'est de là que sont partis ou par là que sont passés tous les Missionnaires qui ont fondé et qui évangélisent les deux vicariats de Saint-Albert et de la rivière Mackensie. A l'archevêché de Saint-Boniface on est heureux de recevoir les Pères et Frères qui vont dans les missions du Nord-Ouest ou qui en viennent, de les aider et de les soigner dans leurs maladies. Saint-Boniface est l'hôtellerie et l'infirmerie des membres de la famille, et nous savons par expérience que dans la maison épiscopale les Oblats de passage ne se trouvent pas chez des étrangers.

L'archevêché est la résidence du vicaire de nos missions. Le R. P. Tissot est le supérieur local. Les RR. PP. Maisonneuve et Gladu et les FF. Ferron et Glenat sont de maison dans cet établissement. Le P. Tissot est chargé du couvent des religieuses et exerce aussi le ministère dans la paroisse de Saint-Boniface. Le R. P. Maisonneuve est le procureur de nos missions de Saint-Albert et de la rivière Mackensie. Ceux qui connaissent l'importance de cet emploi, les services immenses rendus à ces vicariats savent quel vide difficile à remplir causerait la suppression de cet office et même combien il serait difficile de remplacer le R. P. Maisonneuve. La résidence du procureur à l'évêché lui offre pour l'accomplissement de sa charge des facilités qu'il ne trouverait pas ailleurs.

Le R. P. Gladu est chargé de la desserte de l'hôpital de Saint-Boniface, de donner des retraites et de prêcher en anglais à Sainte-Marie. Le F. Ferron, tout en se

préparant aux saints ordres, fait une classe et le catéchisme au collège. Le F. Glénat, fatigué d'un rude travail, se repose tout en catéchisant les enfants pauvres dans différentes parties de la paroisse et en rendant les autres services que sa santé lui permet de rendre.

Résidence de Saint-Alexandre.

Le fort Alexandre est visité depuis bien longtemps par des Missionnaires qui pourtant n'y ont jamais résidé d'une manière permanente. En 1876, lors de la visite du R. P. Soullier, il fut décidé qu'on donnerait à cette mission un caractère plus stable et le R. P. Allard reçut son obédience pour passer de Saint-Charles à Saint-Alexandre. Au mois de décembre 1877, le P. Marcoux fut adjoint comme compagnon au R. P. Allard. Ces deux Missionnaires ont un bien vaste champ pour l'exercice de leur zèle, puisqu'ils donnent leurs soins aux sauvages qui habitent les bords de la rivière Winnipeg, du lac des Bois, de la rivière la Pluie, du lac Seul et de la petite rivière aux Anglais. Saint-Alexandre est en dehors de la province de Manitoba et dans le district de Kervatin. Cet établissement encore à son début appartient à la Congrégation, qui y possède une terre de la contenance de 24 hectares, une petite habitation pour les Pères, une bonne maison d'école et autres dépendances. On travaille actuellement à la construction de la chapelle. Cette mission est visitée presque exclusivement par des sauvages et on y parle la langue sauteuse.

Maison de Sainte-Marie.

La maison de Sainte-Marie a déjà une grande importance et est appelée, dans un avenir prochain, à en acquérir une plus grande encore par le développement rapide

que prend tous les jours la capitale de la province de Manitoba. Cette maison a été fondée en 1874. Le R. P. Lacombe en est le supérieur; les autres membres de la communauté sont les RR. PP. Baudin et Lavoie, les FF. Madore et Doyle. Les Pères de Sainte-Marie ont la desserte de tous les catholiques de la ville de Winnipeg, la direction du couvent des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, la visite de l'hôpital et de la prison de la ville. Ils sont en outre chargés des familles catholiques de la ville naissante de Silkirk à 30 kilomètres de Winnipeg. Ils sont aussi chapelains, et comme tels payés par le gouvernement, du pénitencier de la province, qui se trouve à 20 kilomètres de Winnipeg. Leur ministère s'exerce presque exclusivement en anglais.

L'établissement appartient à la Congrégation. Malheureusement, par la négligence de l'agent de la compagnie de la Baie d'Hudson et malgré les assurances données, nous n'avons pas encore obtenu des titres réguliers pour le beau terrain sur lequel se trouve la mission. Les Pères sont convenablement logés ; ils ont de plus une belle maison d'école, de bonnes dépendances et un beau jardin. On prépare la construction d'une église.

Résidence de Saint-Charles.

La résidence de Saint-Charles est comme la maison de campagne des Pères de Sainte-Marie. Winnipeg en est éloigné de 13 kilomètres. Habituellement le R. P. Dandurand y est seul et s'y s'occupe du soin de la paroisse qui compte à peu près quatre cents âmes. L'établissement, qui est situé au milieu d'une plaine uniforme sur les bords de la rivière Assiniboine, appartient à la Congrégation, ainsi que le vaste terrain sur lequel sont construites l'église, la maison des Pères, leurs dépendances.

Il y a un magnifique jardin et la culture des champs devra bientôt donner de quoi subvenir amplement aux dépenses. Pour le moment, les ressources locales de cette résidence ne suffisent point à son entretien. La maison de Sainte Marie fournit la différence et même les fonds qu'elle reçoit de l'archevêché.

Résidence de Saint-Laurent.

La deuxième résidence qui relève de la maison Sainte-Marie est celle de Saint-Laurent sur les bords du lac Manitoba à 30 kilomètres de la ville de Winnipeg. Saint-Laurent est vraiment une belle mission, le site est fort joli, toutes les bâtisses sont bien convenables, les jardins spacieux et l'ensemble est fort agréable. Le R. P. Camper est Supérieur de cette résidence, le P. Mac-Carthy et le F. Mulvihill sont ses compagnons. Les Missionnaires donnent leurs soins non seulement à la population qui environne leur établissement, mais encore aux sauvages disséminés sur les bords des immenses lacs Manitoba et Winnipegonsis. Ce qui nécessite de longs et pénibles voyages. Le ministère s'exerce en français et en sauteux. Il serait très urgent, pour grouper les sauvages, d'y établir un poste fixe, surtout à cause du prosélytisme protestant qui fait de grands efforts. Le service de l'école de Saint-Laurent est aussi une des œuvres dont les Missionnaires s'acquittent avec autant de succès que de zèle. Les ressources locales de l'établissement sont procurées en partie par une allocation annuelle.

Résidence de Saint-Florent.

La résidence de Saint-Florent est le plus éloigné de tous nos établissements et se trouve à environ 400 kilo-

mètres de Saint-Boniface ; elle est assise dans la vallée de la rivière Qu'appelle, entre de jolis lacs et dans un site tout à fait agréable. L'éloignement du bois de construction a été un grand obstacle au développement matériel de cet établissement. Aussi les constructions y sont assez misérables même pour ce pays.

Le R. P. Decorby est depuis quelques années directeur de cette résidence. Jusqu'au mois de septembre dernier, il n'avait pour compagnon que le P. Huguonard ; depuis, le P. Saint Germain a été associé à leurs travaux. Au lieu de trois Pères il en faudrait six pour exercer le ministère dans cette partie du pays. C'est à tel point, que jusqu'à présent l'œuvre des missions sauvages a été forcément négligée. Au lac Qu'appelle, quoique l'établissement ait été fondé surtout pour les différentes nations infidèles qui habitent ce poste et pour les immenses plaines au milieu desquelles vivent des Sauteux, des Cris, des Assiniboines et des Sioux en très grand nombre dépourvus de tout enseignement religieux, les Pères ont été occupés au ministère parmi les chrétiens. Le lac Qu'appelle, en effet, est aussi un centre autour duquel environ quatre cents familles métisses catholiques se livrent à la chasse et aux différents trafics qui en sont le résultat. Ce sont ces familles catholiques qui, jusqu'au mois d'octobre, ont absorbé tout le temps des deux Missionnaires de Saint-Florent. Le travail a été nécessairement très considérable, car il n'y a pas plus de quarante familles qui demeurent habituellement près de la mission. Il faut aller au secours des autres disséminées à de grandes distances : ce qui nécessite des voyages longs et pénibles, en sorte qu'il ne reste plus de temps à donner aux pauvres sauvages dont un certain nombre sont devenus la proie des ministres de l'erreur. Depuis l'arrivée du P. Saint Germain, le P. Decorby s'est occupé exclusivement des sauvages ;

mais comme l'œuvre ne fait que commencer, il est difficile de prévoir le résultat.

Nos Pères et Frères du vicariat de Saint-Boniface, sans avoir le confortable des vieux pays, ont vu leur situation matérielle s'améliorer. Cependant les courses qu'ils font parmi les sauvages conservent encore un caractère exceptionnellement pénible. C'est à tel point que ceux d'entre nous qui passent cinquante ans et qui ont été Missionnaires dans le pays depuis leur jeunesse sont des hommes usés, et il arrive même que des jeunes Missionnaires sont incapables d'entreprendre ce genre de mission. Quoique certaines santés soient bien éprouvées, pour le moment il n'y a personne de malade sérieusement. Aucun Oblat n'est encore mort dans les limites actuelles de l'archidiocèse de Saint-Boniface. Nous n'avons pas non plus à y déplorer de défection, à l'exception de celle d'un Frère convers qui nous a laissés il y a bien des années. Les Pères sont bien vus et respectés partout, quoique l'immigration qui nous arrive depuis quelques années amène des hommes hostiles à la sainte Eglise. Nos relations avec tous sont faciles, et dans maintes occasions on ne peut qu'admirer les procédés bienveillants dont nos Missionnaires sont l'objet.

Nos établissements ne sont point somptueux, mais trois des cinq sont certainement bien convenables pour le pays. Le vicariat n'a point de dettes.

RAPPORT SUR LE VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

RAPPORT DU R. P. LEDUC.

Pendant les six années qui viennent de s'écouler, de grands changements se sont opérés, au double point de vue politique et religieux, dans le vicariat de Saint-Albert.

Ayant à leur tête leur révérendissime et vénéré vicaire, prêtres et simples frères convers, tous ont dû redoubler d'énergie pour faire face aux plus pressants besoins, se porter sur les points les plus menacés par l'hérésie et fonder au plus vite des missions dans les nouvelles localités déterminées par l'immigration ou par l'établissement d'un gouvernement régulier dans le pays.

Aujourd'hui nous avons un gouverneur, une chambre locale ou corps législatif, des forts militaires, une ligne télégraphique, une poste mensuelle et avant longtemps nous aurons une ligne de bateaux à vapeur sur la Saskatchewan. Des traités ont été conclus avec les différentes tribus du vicariat et les Indiens ont reçu des réserves de terres sur lesquelles ils doivent se fixer. Ce sont là des évènements excessivement importants pour nous, et le vicariat est forcément appelé à changer de face du tout au tout, d'ici à quelques années. Si nous ne voulons rester au-dessous de notre position, il faut qu'incessamment nous développions nos missions, que nous en établissions de nouvelles sous peine d'être envahis et débordés par le protestantisme.

A l'époque du dernier chapitre, outre notre révérendissime vicaire, nous étions 14 Pères et 8 Frères convers; aujourd'hui nous sommes 22 Pères, 13 Frères convers et 2 scolastiques. Ainsi notre personnel a presque doublé, mais au prix de quelles difficultés, quelles peines, quels déboires, quelles dépenses! A part trois Pères fournis par la Congrégation, les autres sujets amenés par S. Gr. Mgr Grandin, de France ou de Belgique, sont arrivés chez nous séculiers ou laïques; cinq ou six, il est vrai, ont persévéré, mais le reste, après un essai de quelques mois de la vie religieuse, nous ont lâchement abandonnés; un autre Frère s'est retiré après ses vœux de cinq ans.

En 1873, le vicariat de Saint-Albert comptait sept maisons

ou résidences ; aujourd'hui ces maisons ont plus que doublé. En effet, dans l'espace de ces six dernières années, nous avons dû fonder les missions de Notre-Dame de la Paix, à la rivière des Arcs ; de Notre-Dame de Lourdes, au fort Saskatchewan ; de Saint-François-Régis, au fort Pitt ; de Saint-Vital, à Battleford, capitale des territoires du Nord-Ouest ; de Notre-Dame du Sacré-Cœur, au lac Canard, près Carlton, et de Saint-Joseph, au fort Cumberland. Enfin, deux autres missions viennent d'être fondées, la première au lac Pélican, dans le district de Cumberland, et la deuxième au lac de Maskig, district de la basse Saskatchewan. Les maisons ou résidences existantes à l'époque du dernier chapitre sont : Saint-Albert, le lac Labiche, le petit lac des Esclaves, Sainte-Anne, l'île à la Crosse, le lac Caribou, Saint-Laurent et Saint-Paul des Cris. Cette dernière résidence a dû forcément être abandonnée d'abord faute de sujets, ensuite parce que les sauvages, privés de Missionnaire pendant plusieurs années, ont fini par l'abandonner eux-mêmes complètement. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, au lieu de huit maisons ou résidences, le vicariat en compte quinze, desservies par un ou plusieurs Pères selon l'importance de la localité, le nombre des habitants et les ressources dont nous pouvons disposer. Un mot sur chacune de ces missions.

I.

DISTRICT DE LA HAUTE-SASKATCHEWAN.

Saint-Albert. — La première mission de ce district est Saint-Albert, résidence du révérendissime vicaire. La population catholique se compose principalement de métis français auxquels sont venues se joindre quelques bonnes familles canadiennes. Aux principales fêtes de l'année, cha-

que fois que nous en exprimons le désir, nous sommes sûrs d'avoir communion générale. Quelques hommes seulement restent alors en arrière ; deux ou trois négligent la communion pascale. La population augmente chaque année et se fixe aussi davantage. Chaque famille est établie sur une terre qu'elle cultive, les habitants actuels ont renoncé à la vie nomade, ceux qui n'ont pas voulu le faire ont abandonné la place et s'en vont passer l'hiver ou l'été, tantôt dans une localité, tantôt dans une autre, guidés dans le choix de leurs stations par l'abondance plus ou moins grande du bison qu'ils poursuivent à outrance.

Les exercices du Carême, le mois de Marie, les quarante heures sont suivis avec fidélité ; chaque année une retraite de huit jours est prêchée à la population, qui quitte tout pour venir entendre la parole divine, pour laquelle nos chrétiens ont vraiment une sainte avidité. Tous les dimanches et fêtes d'obligation ils reçoivent alternativement en français et en cri l'instruction religieuse dont ils ont besoin. Chaque jour un Père fait un sérieux catéchisme aux enfants, et le dimanche un autre catéchisme, dit *de persévérance*, à la cathédrale. Le R. P. Remas se dévoue avec un zèle au-dessus de tout éloge à cette œuvre si importante. Non seulement il catéchise les enfants deux fois par jour, les adultes le dimanche, mais tous les jours il s'en va à domicile dans les maisons, dans les loges des métis et sauvages, instruire et préparer les vieillards à la première communion. Le bon Dieu seul connaît tout le bien qu'il a ainsi opéré, les âmes qu'il a gagnées et sauvées pour une éternité.

Nous avons à Saint-Albert une cathédrale qui fait l'étonnement des voyageurs ; elle nous a coûté plus de 60 000 francs. Ce n'est pourtant qu'un simple édifice en

bois, formant la croix latine et pouvant contenir seulement de trois à quatre cents personnes. Néanmoins, c'est ce qu'il y a de mieux en fait de monument religieux dans tous les territoires du Nord-Ouest. Bientôt nous devrons nécessairement songer à l'agrandir; il va devenir insuffisant pour les besoins de la population.

A l'ouest de la cathédrale, s'élève le nouvel évêché, destiné à remplacer la misérable grange servant jusqu'ici de résidence au révérendissime vicaire et à ses missionnaires. Cette bâtisse, que nous devons surtout au travail de nos chers Frères convers, va nous revenir à 25 000 ou 30 000 francs. Ce sera et la résidence du révérendissime vicaire et celle des Pères et Frères attachés au service de la maison. Ce sera aussi, pour bien des années encore, le petit et le grand séminaire du diocèse. Dans cette prévision, j'ai cru bon de donner à l'édifice des dimensions plus considérables que celles auxquelles on avait d'abord songé. En outre, nous aurons ainsi des locaux réguliers, nous pourrons observer plus parfaitement la règle du silence et nous livrer à une étude plus tranquille et plus sérieuse, chose moralement impossible dans la plupart de nos missions, où nos visiteurs de chaque jour, je pourrais dire de chaque instant, sont nécessairement reçus dans l'unique appartement du missionnaire, servant en même temps de salle de récréation, de chauffoir, de salle d'étude, de cuisine, de réfectoire, voire même de chapelle. Avec ce système on comprendra facilement que le silence, l'étude sont bien difficiles et qu'il faut une grande dose de bonne volonté pour s'y livrer.

A quelques centaines de mètres de l'évêché, une humble bâtisse en bois, de 8 mètres sur 6, constitue le pauvre collège de Saint-Albert. Chaque jour soixante enfants y reçoivent l'instruction que nos bonnes sœurs s'efforcent de leur donner, tant en français qu'en anglais.

La lecture, l'écriture, le style épistolaire, la grammaire, l'analyse grammaticale, quelques notions de géographie, l'histoire sainte et le catéchisme, l'arithmétique élémentaire, tel est le programme de notre école. Elle a considérablement progressé pendant ces six dernières années. Il faudrait nécessairement une école spéciale pour les garçons, ou plutôt, pour eux il nous faudrait à Saint-Albert un collège en règle. Impossible d'y songer, faute de personnel enseignant.

Deux élèves forment actuellement le personnel du petit séminaire de Saint-Albert; deux Frères scolastiques formeront à eux seuls, en octobre prochain, celui du grand séminaire. Plusieurs métis ont essayé l'étude du latin; un seul persévère en ce moment et doit commencer sa troisième après les vacances. Le R. P. Grandin se dévoue avec un zèle vraiment digne d'éloge à cette œuvre des séminaires dont il est le directeur et l'unique professeur.

Saint-Albert possède une communauté de religieuses bien dévouées; trente à quarante enfants, retirés de la misère, retrouvent en elles l'affection et le dévouement dont ils ont été privés par la mort ou l'abandon de leurs parents. La maison des sœurs est en bois, comme toutes les constructions du Nord-Ouest, à un seul étage, et désormais de beaucoup trop petite pour les œuvres que nous avons embrassées. Il nous faudra prochainement faire des agrandissements. Une souscription a été ouverte à cet effet; catholiques et protestants ont généreusement répondu à notre appel, à la condition que nous aurions une salle exclusivement destinée aux malades qui voudraient venir se faire soigner à la mission. Les Sœurs possèdent une pharmacie assez bien montée, distribuent quantité de remèdes aux indigents et vont visiter, soigner les malades à domicile. Ce sont elles encore qui sont chargées de notre sacristie, de notre lingerie et

de notre cuisine, où quantité de pauvres reçoivent chaque jour secours et assistance. Je pense qu'en moyenne deux à trois mille repas sont donnés chaque année, aux métis ou sauvages affamés, à la cuisine de la communauté.

Deux stations sont visitées de Saint-Albert : Edmonton et le fort Jasper.

Edmonton. — Saint-Joachim, du fort Edmonton, à 10 kilomètres de Saint-Albert, forme une population anglo-française en majorité protestante. Deux ministres, un anglican et un méthodiste, sont établis à côté de notre chapelle, fréquentée par nos métis et nos sauvages catholiques. Le R. P. Blanchet, de Saint-Albert, va tous les dimanches faire le service religieux à Edmonton. Mais pour opérer un bien réel, il faudrait un prêtre résidant. Parlant le cri et l'anglais, il pourrait instruire les enfants, ramener à leur devoir un bon nombre de négligents, recevoir même chaque année plusieurs abjurations. Je sais qu'il y a là nombre de gens protestants de nom, mais catholiques par le cœur. Ils voudraient embrasser notre sainte religion, mais ils ont besoin d'être encouragés, visités; il faudrait qu'un Père résidant à Edmonton allât les voir souvent et fît peu à peu tomber les obstacles qui s'opposent à leur conversion. Les concubinages, même parmi nos soi-disant catholiques, sont nombreux: sous ce rapport encore le mal pourrait être bien diminué, sinon tout à fait extirpé. Nous avons à Edmonton une maison-chapelle inachevée et malheureusement bien peu solide.

Fort Jasper. — A 300 kilomètres à l'ouest de Saint-Albert, au fort Jasper, dans les montagnes Rocheuses, se trouve la station Saint-Hippolyte, visitée une fois par an, par un Père de la cathédrale. Nous n'avons là ni maison ni église ; c'est dans une loge ou sous la tente que se re-

tire le Missionnaire pendant le court séjour qu'il peut faire au milieu des quinze ou seize familles iroquoises qui fréquentent ce poste. Tous, hommes, femmes et enfants, profitent bien de la visite du Père, et pendant cinq ou six jours tout autre soin est mis de côté : on s'occupe uniquement de son salut. Le tracé du chemin de fer du Pacifique passe à Jasper, de sorte que cette place pourrait devenir importante à raison même de sa position sur les limites des territoires du Nord-Ouest et de la Colombie britannique.

Lac Labiche et petit lac des Esclaves. — Les missions de Notre-Dame des Victoires au lac Labiche et celle de Saint-Bernard au petit lac des Esclaves, quoique sous la juridiction épiscopale de Mgr Grandin, dans le diocèse duquel elles se trouvent, sont desservies par les Pères du vicariat du Mackenzie et placées sous la juridiction religieuse de Mgr Faraud. C'est donc au révérendissime Vicaire (du Mackenzie), ou à son révérendissime délégué Mgr Clut, qu'il appartient d'en parler.

Lac Sainte-Anne. — Cette mission, confiée au R. P. Vegreville, se compose actuellement de nos métis catholiques et de trente et une familles sauvages assiniboines, dont la moitié catholique, le reste infidèle ou protestant. La population assiniboine, comptant environ cinquante loges, va s'établir sur une réserve de terre à elle, concédée par le gouvernement à 15 kilomètres environ de la mission. Si nous ne voulons voir un ministre aller s'implanter au milieu d'eux, il faut au plus vite nous y installer nous-mêmes et devancer l'erreur.

Deux cent cinquante métis iroquois ont également accepté le traité des sauvages et ont choisi leur réserve à 20 kilomètres de Sainte-Anne. Tous sont catholiques et demandent un prêtre. Plus avancés dans la civilisation, ils ont déjà reçu du gouvernement les instruments ara-

toires dont ils ont besoin, et l'agent des sauvages leur a promis un maître d'école. Là encore urgence pour nous de devancer l'erreur, urgence d'établir aussi une école catholique avant de voir la place occupée par un instituteur hérétique ou athée. Le R. P. Vegreville est seul pour ces trois stations, un Père de plus serait bien nécessaire, et aussi trois écoles.

Les bâtisses de la mission du lac Sainte-Anne proprement dite tombent en ruine. La résidence du Missionnaire et sa pauvre église ont besoin d'être entièrement renouvelées. Que n'avons-nous là un bon Frère convers ! que de misères, que de dépenses il nous épargnerait !

Œuvre des écoles. — Je viens de parler ici des écoles. Un mot en passant sur cette question de la plus haute importance pour nous. C'est par les écoles que le protestantisme nous combat, c'est par là qu'il s'implante au milieu de nos sauvages. « Vous autres catholiques, nous dit-on de tous côtés, vous avez de belles missions, vous vous occupez beaucoup du ministère évangélique, mais vous n'avez point d'écoles dans la plupart de vos établissements ; vous négligez un point important et les protestants vous battent sous ce rapport. Là où vous avez des sœurs, c'est parfait ; mais ailleurs on fait plus que vous pour l'éducation des enfants. » Il faut avouer que le reproche a au moins une apparence de vérité. Malheureusement les ressources, les sujets enseignants nous font défaut, le prêtre est plus absorbé que le ministre protestant, il a souvent plus de travail qu'il n'en peut faire, et dans la plupart de nos missions il lui est impossible de diriger lui-même une école sans négliger encore d'autres points plus importants relativement au salut des âmes et à l'observation de ses devoirs religieux. Que faire ? Comment contre-balancer l'influence de l'hérésie sur ce point ? C'est là une lacune importante à laquelle

il est absolument nécessaire d'aviser au plus vite. Il nous faudrait actuellement fonder dans le diocèse de Saint-Albert :

Un bon collège pour les garçons;

Un bon pensionnat de demoiselles;

Vingt à trente bonnes écoles primaires.

A ce compte nous serions à la hauteur des besoins que nous fait la situation nouvelle.

Lac Lanone. — Cette mission était définitivement fondée l'automne dernier sur une réserve sauvage à 60 kilomètres au nord-ouest de Saint-Albert. Trente-cinq familles assiniboines environ en forment la population actuelle. Le chef, bigame et infidèle, a reçu le saint baptême à Pâques de l'année dernière; deux de ses sujets, l'un protestant, l'autre infidèle, recevaient également la même faveur à la cathédrale. Ce chef se fait un devoir de pousser ses gens à embrasser le catholicisme; de sorte que ces trente-cinq familles se convertiront sûrement peu à peu, et le lac Lanone, que nous appellerons désormais Saint-Alexandre, fera une jolie petite mission sauvage de 250 à 300 âmes. Elle est confiée au R. P. Touzé, qui s'emploie avec zèle, malgré le mauvais état de sa santé, à la conversion de ces pauvres Indiens. La maison qu'il habite a été heureusement terminée dans le cours de l'hiver dernier. Il est vrai qu'elle sert de tout : de chapelle, de salle de récréation, de salle d'étude, de salle de réception, de cuisine, etc. Espérons que plus tard nous pourrons bâtir une chapelle convenable pour ces pauvres Indiens qui ont demandé le prêtre catholique préférablement au ministre. Avec la grâce du bon Dieu, nous sommes maîtres de la place, nous avons devancé l'erreur, et je ne pense pas qu'elle fasse maintenant de sérieux efforts pour contrarier notre ministère dans la localité.

Fort Saskatchewan. Notre-Dame de Lourdes. — Il y a quelques années le gouvernement bâtissait un fort militaire sur la Saskatchewan à 25 kilomètres seulementde Saint Albert. Immédiatement un certain nombre de familles allaient s'établir à cette place, et aujourd'hui nous avons là sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes une mission qui ne peut que se développer. Les principales familles sont des Canadiens français, entreprenants, industrieux et, Dieu merci, en général sincèrement catholiques. Depuis qu'ils ont un prêtre au milieu d'eux, ils sont revenus presque tous à la pratique de leurs devoirs religieux, oubliés pendant de longues années peut-être dans les mines d'or de la Californie, de la Colombie britannique et de la Saskatchewan. Plusieurs des habitants du fort militaire sont des soldats catholiques dont la moitié environ pratiquent leur religion. Nous avons à Notre-Dame de Lourdes une bonne chapelle en bois et une petite maison convenable pour le Père. Ce dernier a, sur ses Frères, l'immense avantage de n'avoir à s'occuper ni de sa cuisine, ni de son temporel. Il prend sa pension chez une bonne famille canadienne voisine de sa maison. La prière, le saint ministère, l'étude doivent faire à eux seuls le charme de sa solitude et sa tranquille occupation. Cette maison a été, pendant quelque temps, l'oasis du R. P. Brunet au milieu du désert. Appelé à exercer son zèle sur une plus vaste échelle, il a reçu son obédience pour la province du Canada. Notre-Dame de Lourdes est actuellement veuve de son pasteur, et recevrait avec bonheur du R. P. Provincial du Canada un prêtre selon son cœur, un successeur à son premier apôtre.

II.

DISTRICT DE LA BASSE SASKATCHEWAN.

Ce district, qui ne comptait, en 1873, qu'une seule mission, celle de Saint-Laurent, en possède quatre nouvelles aujourd'hui, savoir: Battleford, le lac Canard, le fort Pitt et le lac Maskeg.

Grandin, mission Saint-Laurent, possède une population d'environ 750 âmes, métis français, bons catholiques et pratiquants. Malheureusement ils sont disséminés sur une étendue de terrain de 30 kilomètres, ce qui rend le ministère plus pénible et plus difficile. Le R. P. Fourmond est chargé de cette mission et s'acquitte avec un zèle à toute épreuve de son saint ministère. Au point de vue matériel, l'installation est loin d'être complète. Une misérable bâtisse, de 27 mètres de long sur 7 de large, sert d'église et de résidence au Père. Il faudrait là une bonne école tenue par des sœurs; l'église et la résidence actuelles pourraient provisoirement servir de logement *ad hoc*, mais il est urgent de bâtir une autre maison et une église convenable. Il est difficile de se faire une idée des embarras, difficultés, tracasseries qu'ont éprouvés les PP. Fourmond et André pour le matériel de cette mission; trompés par leurs entrepreneurs, trompés par leurs ouvriers, ils ont eu bien des déboires. Un Frère charpentier leur aurait épargné la dépense de milliers de dollars et ils auraient maintenant une mission convenable, tandis que le tout est pour ainsi dire entièrement à refaire, au moins dans un avenir très prochain.

Outre une bonne école attenante à la mission, il en faudrait encore nécessairement une autre sur la rive gauche de la rivière, où sont déjà établies bon nombre de familles catholiques.

Prince-Albert. — A 45 kilomètres à l'est de Grandin, sur les bords de la branche nord de la Saskatchewan, se trouve la principale colonie des territoires du Nord-Ouest et le boulevard du protestantisme dans le pays. C'est le Prince-Albert. Nous n'avons là qu'un petit noyau de catholiques; mais voilà que la population protestante et les plus influents de la place nous demandent d'établir au milieu d'eux une école supérieure de demoiselles. « Donnez-nous des sœurs avec pensionnat et hôpital, nous disent-ils, et nous vous aiderons de notre mieux. » On nous offre en outre un terrain convenable, on promet de confier aux sœurs l'éducation des demoiselles, etc. Il est de toute nécessité, ce me semble, de profiter de ces bonnes dispositions et de fonder au plus vite l'établissement projeté. Il y aura là un bien sérieux à faire; les conversions de l'hérésie au catholicisme ne feront pas défaut, et il est très possible que le Prince-Albert devienne la capitale du gouvernement, comme je le dirai tout à l'heure, en parlant de Battleford. Le R. P. André a tout récemment visité cette place; il a été reçu on ne peut mieux, les ministres eux-mêmes se sont montrés désireux de nous voir fonder un établissement au milieu de la colonie.

Le Prince-Albert est le siège de l'évêque anglican de la Saskatchewan.

Sacré-Cœur, du lac Canard. — A 10 kilomètres de Grandin, s'établit la nouvelle mission du Sacré-Cœur, au lac Canard. Deux cent cinquante personnes en forment actuellement la population, qui va peu à peu en augmentant. Tous sont catholiques, à l'exception de quelques protestants. Le R. P. André est le pasteur attitré de cette mission, qui peut devenir importante à raison de son site et des avantages qu'elle semble promettre. Le P. André, grâce à la générosité de M. Stobart, riche commerçant

protestant, a pu bâtir une jolie maison de 13 mètres sur 7 avec étage. La partie supérieure, une fois complètement terminée, sera dédiée au culte ; le rez-de-chaussée sera la résidence du Missionnaire. Là aussi il faudrait une école ; on nous la demande à grands cris. A 3 kilomètres de sa résidence, le R. P. André a une réserve de sauvages cris, dont le chef encore infidèle se montre bien disposé pour le catholicisme. Obligé d'opter entre le missionnaire catholique et le ministre protestant, après quelques moments d'hésitation il a fini par dire au P. André qu'il n'en voulait pas d'autres que lui pour l'instruire, lui et les siens, dans la foi. Pour ces sauvages aussi il nous faudrait sur leur réserve même une école, autrement l'erreur peut encore nous supplanter. Les sauvages ont droit d'avoir sur chacune de leurs réserves une école exclusivement à eux, et partout où nous ne pourrons en établir de suite, nous pouvons affirmer que le protestantisme portera des ravages parmi nos néophytes et catéchumènes.

Battleford. — Battleford, situé à l'embouchure de la rivière Bataille avec la branche nord de la Saskatchewan, entre Carleton et le fort Pitt, est actuellement la capitale des territoires du Nord-Ouest. C'est là que résident le gouverneur et son conseil, c'est là que se tiennent les sessions de notre parlement local. La ville n'est pas encore arpentée, les rues ne sont pas tirées au cordeau et tout est bien informe à tous les points de vue. A part les édifices du gouvernement, qui sont vraiment grandioses pour le pays, les maisons particulières ne sont pour la plupart que de misérables huttes en troncs bruts de tremble ou de sapin. Il y a là deux ministres et une école protestante. Le R. P. Hert réside à Battleford depuis cet automne, époque de son arrivée dans le pays. Pour maison il a une vraie cabane ouverte à tous les vents ; pour église, un

édifice bien plus pauvre que l'étable de Bethléem. A côté de lui s'élève la maison d'école, anglicane le matin, presbytérienne le soir ; c'est une maison relativement convenable. On doit incessamment indiquer le tracé des rues de la ville et alors chacun bâtira d'une manière stable et plus confortable. Le gouvernement, m'a assuré Son Honneur le lieutenant gouverneur, gardera certainement Battleford comme capitale des territoires du Nord-Ouest, si la ligne du chemin de fer passant par là est définitivement adoptée ; si au contraire la ligne est changée et passe au Prince-Albert, alors le siège du gouvernement changera aussi, mais assurément pas avant dix ou douze ans. Dans cette hypothèse, il me semble qu'il serait prématuré de faire de trop grandes dépenses pour nous établir à Battleford. Toutefois, il est urgent que nous ayons là une maison convenable, une église respectable et une bonne école. D'ici dix ans, la place va s'agrandir et prendre de l'importance ; ensuite, lors même que le gouvernement irait s'établir ailleurs, il y aura toujours là au moins un village considérable. Chaque année, bon nombre de sauvages, les Cris surtout, viennent à la capitale pour demander aide et secours au gouvernement. Il y a un bien réel à faire à ces Indiens ; il faut auprès d'eux un prêtre parlant cri et anglais. Le R. P. Hert se perfectionne dans l'anglais et étudie le cri de son mieux. C'est le R. P. Lestanc qui est le supérieur de cette mission, ainsi que de toutes les missions crises fondées ou à fonder dans l'avenir le plus prochain possible. Depuis que ce cher Père s'est chargé de ce lourd fardeau, les missions sauvages ont vraiment changé de face. D'un zèle et d'un dévouement à toute épreuve, il se multiplie pour faire face à tout, encourager ses Pères, faire connaître, estimer et aimer notre sainte religion. Il doit souvent traiter, à Battleford, avec le gouvernement, des

intérêts de nos missions. Il lui faudrait être à cinq ou six endroits à la fois : lui aussi va avoir besoin de renfort; ses sauvages vont être placés sur dix ou onze réserves peut-être, et encore une fois, sur chacune de ces réserves, c'est un prêtre qu'il nous faudrait. Pauvre P. Lestanc ! que son cœur sera douloureusement déchiré s'il lui faut voir l'erreur s'implanter au milieu de ses néophytes ou catéchumènes !

Fort Pitt, Saint-François-Régis. — Cette mission était définitivement fondée à l'automne de 1875 et placée sous le vocable de saint François Régis. Je ne puis mieux la faire connaître qu'en transcrivant une page ou deux du *Codex historicus* de la place. Voici ce qu'écrivait le R. P. Lestanc : « La mission du fort Pitt a déjà obtenu d'assez beaux résultats pour nous autoriser à croire qu'elle est bénie de Dieu, et qu'en choisissant cette place pour l'établissement qu'on nous envoyait fonder nous avons été visiblement assistés d'une lumière providentielle. Le fort Pitt est un lieu de passage où l'on voit surgir continuellement de nouvelles loges de sauvages. Les Cris du lac Froid, du lac d'Orignal, du lac Tortue, du lac la Pêche, du lac la Grenouille, du lac de Roches, du lac la Selle, du lac des Œufs, vont et viennent par ici et profitent de la présence du prêtre. Au fort Pitt même, il y a toujours un noyau de sauvages ou métis suffisant pour former une paroisse ; la moitié de ces pauvres gens étaient infidèles à notre arrivée, aujourd'hui bon nombre sont baptisés et déjà le changement est grand dans les mœurs ; les passants infidèles ne peuvent manquer d'en recevoir quelques bonnes impressions. Du fort Pitt, on peut observer tous les déplacements des sauvages et en profiter pour leur bien. Notre établissement a retardé indéfiniment le projet d'une mission protestante ; le bois nécessaire est sur place, il y était avant notre arrivée, et je

pense qu'il va y pourrir avant que la mission se construise. C'est du moins ce que j'ai appris d'assez bonne source et on dit que notre présence ici suffit pour les besoins de la place. En résumé, le fort Pitt est un lieu de passage pour des milliers de sauvages et des Missionnaires zélés trouveront toujours presqu'à leur porte de quoi s'occuper et satisfaire leur faim du salut des âmes. D'autres auront ici leur point de départ pour accompagner les diverses bandes d'Indiens dans leurs pérégrinations à la chasse du buffle. »

Plus de deux cents baptêmes, dont presque la moitié d'adultes, une demi-douzaine d'abjurations, dix-neuf mariages : voilà le résultat consolant de cette mission naissante. Au point de vue matériel, une misérable cabane de 10 mètres sur 7, ouverte à tous les vents, sert d'église, de dortoir, de cuisine, de salle de réception, de salle d'exercices, etc. Une petite chambre noire de 2 mètres sur 1^{m},50 est le palais de la divine Eucharistie; l'unique appartement qui reste abrite trois Pères, un Frère convers, un vieux métis et sa femme, un jeune sauvage, un orphelin, une orpheline. Le R. P. Lestanc, aidé des excellents P. Fafard et Bourgine, est chargé du fort Pitt, centre des missions crises du diocèse.

Lac de Maskeg. — A 30 kilomètres au nord de Carleton, le R. P. André visitait, l'automne dernier, une bande de sauvages cris, bien disposés en notre faveur. Ces sauvages, convertis par l'hérésie, demandèrent un prêtre, promettant d'embrasser la foi catholique. Le R. P. Moulin reçut alors son obédience pour ce nouveau poste et remettait le lac Vert, station Saint-Julien, aux mains des Pères de l'île à la Crosse. Il a passé l'hiver sur cette réserve, où il se trouve sous la juridiction et la direction du R. P. Lestanc. La réserve de ces sauvages a dû être arpentée cet été, une misérable maison sert de logis au

Père et à son engagé. C'est là encore une mission qui commence, mais qui prospérera bientôt, il faut l'espérer, grâce au zèle et au dévouement du R. P. Moulin.

III.

DISTRICT DE LA RIVIÈRE DES ARCS.

Notre-Dame de la Paix. — La seule mission de ce district compte près de 10 000 âmes dans sa circonscription. Fondée depuis six ans, elle est encore bien loin d'être florissante, mais il faut avouer qu'elle a été rudement éprouvée. On dirait que l'enfer s'est déchaîné contre elle pour l'empêcher de naître et de prospérer ; les ressources, les sujets ont fait défaut. A raison du changement du R. P. Lacombe, le R. P. Scollen, ordonné prêtre avant même d'avoir fini ses études théologiques, a dû se charger de ce lourd fardeau et partir à la hâte pour devancer un ministre wesleyen, réputé missionnaire des Pieds-Noirs et envoyé comme tel à la rivière des Arcs. Actuellement le R. P. Scollen a pour collègue et collaborateur le R. P. Doucet ; tous les deux ont dû se mettre à l'étude de la langue sans dictionnaire, sans grammaire et sans professeur. Aujourd'hui ils ont surmonté les plus grandes difficultés et préparent des ouvrages bien importants en la langue de leurs sauvages. Une mort bien tragique les a privés, dès le commencement, d'un auxiliaire précieux : notre bon Louis Dazé, qui s'employait à nos œuvres avec le dévouement d'un Frère, au milieu de l'immense désert au milieu duquel est fondée la mission, mourait gelé et sans secours. Nos annales ont raconté ce triste évènement.

Environ 6000 Pieds-Noirs, tous favorablement disposés en notre faveur, telle est la population qui s'offre au zèle

du Missionnaire. Le reste se compose d'une cinquantaine de familles métisses catholiques ou irlandaises ; de 500 à 600 Assiniboines presque tous protestants ; ajoutez à cela un ramassis de toute nationalité avec une soixantaine de soldats, dont quelques-uns sont catholiques. — Deux Pères seulement pour cette population ! Si encore elle était agglomérée dans un ou deux centres; mais non, c'est au milieu du désert que vivent ces 6 000 Pieds-Noirs, tribu nomade s'il en fut jamais. Il est impossible aux PP. Scollen et Doucet de faire face à tout. Trois Missionnaires au moins devraient être continuellement au milieu des sauvages, vivant de leur vie, les accompagnant partout, courant de camp en camp, pendant qu'un autre resterait à la maison, soignant les métis et autres catholiques d'alentour.

Il n'y a encore, à Notre-Dame de la Paix, ni église ni bâtisse convenable; une pauvre cabane sert de cuisine, une chétive maison en bois, avec une misérable annexe de 3 mètres carrés pour la chapelle, forme toute l'ardonnance de l'établissement. Jusqu'ici la mission a végété et végètera longtemps encore, si nous n'avons pour elle des ressources plus abondantes en sujets et en argent. L'année dernière, les Pères ont redoublé de zèle et d'énergie; environ trois cents baptêmes d'enfants infidèles ont été la récompense de leur dur travail. La polygamie est un terrible obstacle à la conversion des adultes ; quoi qu'il en soit, tous demandent et aiment le prêtre catholique. Cette nation se convertira peu à peu à notre sainte religion, mais il est temps de s'en occuper plus sérieusement; l'hérésie guette ces sauvages, elle pourrait nous les arracher encore.

Fort Mac Leod. — A 150 kilomètres au sud-ouest de Notre-Dame de la Paix, se trouve le fort Mac Leod. C'est une ville toute récente, informe au double point de vue

du spirituel et du temporel, et le concubinage y est à l'ordre du jour. Le protestantisme s'est hâté d'y envoyer une institutrice méthodiste et un ministre anglican. Les catholiques demandent à grands cris un prêtre et une école; les protestants eux-mêmes désirent voir un établissement catholique se fonder au plus vite au milieu d'eux. Il y aurait là un bien sérieux à faire, car la place va nécessairement devenir importante. Il faut qu'à Mac Leod même, ou aux environs, il se forme une ville sur le chemin et les frontières du Nord-Ouest et des Etats-Unis. Les Pères de la rivière des Arcs visitent cette place et c'est même un malheur qu'ils soient obligés de le faire : les sauvages des prairies en souffrent. Il faudrait un autre prêtre à Mac Leod pour s'occuper des catholiques de la place et soigner les nombreux Pieds-Noirs qui viennent continuellement s'approvisionner à ce poste, où ils séjournent quelquefois longtemps.

IV.

DISTRICT DE LA RIVIÈRE AUX ANGLAIS.

Saint-Jean-Baptiste, à l'île à la Crosse, chef-lieu du district, est une mission florissante. Les Pères y ont une jolie église, une mission convenable, et les Sœurs, un bel établissement. De nombreux métis montagnais et cris fréquentent cette mission et y reçoivent l'instruction religieuse. Tous sont sincèrement chrétiens, aiment et pratiquent notre sainte religion. Deux fois chaque année, les sauvages se réunissent au grand complet et pendant trois semaines ne s'occupent plus jour et nuit que des choses du ciel, écoutant avec une sainte avidité la parole de Dieu, se disposant à la réception des sacrements avec une piété, une ferveur vraiment consolante

pour leurs Missionnaires. — Les Sœurs de charité établies à l'île à la Crosse rendent là aussi les services les plus signalés à nos Pères. Elles ont à Saint-Jean-Baptiste les mêmes œuvres qu'à Saint-Albert ; l'orphelinat compte dix-huit enfants et l'école est fréquentée.

Le R. P. Legoff, l'apôtre des Montagnais, va chaque année visiter les sauvages de cette tribu, soit au portage, soit au lac Froid. Ce sont là de bien longs et bien pénibles voyages. Malheureusement la santé de ce Père est bien compromise.

A 30 kilomètres au nord-ouest de Saint-Jean-Baptiste, se trouve la station de la bienheureuse Marie-Marguerite. Le R. P. Chapellière a là une chapelle, pauvre il est vrai, mais propre ; les sauvages veulent lui bâtir une maison. Cette station, avec celle du lac Canot, est visitée par les Pères de l'île à la Crosse.

Le lac Vert, mission Saint-Julien, est également desservie de Saint-Jean-Baptiste. C'est un voyage de six jours en berge ou en canot. Une forte bande de sauvages catholiques et infidèles fréquente ce poste. Impossible aux Pères de faire face à tout. Le R. P. Legeard demande du secours à grands cris, et franchement lui aussi en a bien besoin (1).

Une mission protestante a été récemment établie entre Carleton et l'île à la Crosse. Hélas ! ce sont des centaines de sauvages qui tombent dans l'hérésie, parce que nous n'avons pu nous en occuper plus tôt et devancer l'ennemi.

(1) Depuis ce rapport nous avons eu la douleur d'apprendre la mort du R. P. Legeard.

V.

DISTRICT DE CUMBERLAND.

Jusqu'à présent ce pauvre district, tout entier hérétique ou protestant, avait été forcément négligé. La mission de Saint-Pierre du lac Caribou en avait tout entière la charge, mais que pouvait-elle pour tant de besoins ? Le Père aurait pu courir d'un bout de l'année à l'autre, sans réussir qu'à se fatiguer outre mesure et sans espoir de faire un bien réel. Deux autres missions, dépendantes du lac Caribou, viennent d'être fondées; le Cumberland change de face, les âmes ne sont plus si abandonnées et déjà de nombreuses conversions d'infidèles ou de protestants ont eu lieu depuis deux ans.

Saint-Pierre du lac Caribou. — C'est la résidence du R. P. Gasté et des FF. Guillet et Labelle. Un nombre considérable de Montagnais se rendent à ce poste, non pas tous ensemble, ce qui leur est complètement impossible, vu les difficultés du voyage, le manque de vivres, etc., etc., mais par groupes de quelques familles à la fois; de sorte que le ministère est continuel et qu'il faut toujours recommencer la même besogne. Un certain nombre d'Esquimaux visitent aussi la mission ; mais pour faire un bien réel à la nation tout entière, il leur faudrait un Père à eux, allant les visiter et séjourner le plus possible dans leur camp. Le lac Caribou est la mission la plus pénible, la plus difficile, la plus isolée du diocèse. Honneur au bon P. Gasté, qui, depuis dix-neuf ans, se dévoue tout entier au bien des âmes les plus abandonnées dans cet isolement tout à fait effrayant.

Saint-Joseph. — Au fort Cumberland même se trouve la mission du R. P. Paquette, mission dédiée à saint Joseph. Une maison, convenable il est vrai, mais néces-

sairement trop petite, constitue tout l'établissement. Depuis deux ans, le Père a fait là un bien immense; il arrache des âmes à l'hérésie, à l'infidélité, instruit les sauvages et ne recule devant aucune fatigue pour visiter ces pauvres Indiens. Plusieurs milliers d'âmes à convertir, voilà la portion de son héritage. Il doit implanter le catholicisme là où le protestantisme règne en maître depuis de longues années; ses travaux sont couronnés de succès, mais il est impossible qu'il reste seul; il a besoin d'un compagnon.

Lac Pélican.— A dix jours de marche de la mission Saint-Joseph du Cumberland, le R. P. Bonald fonde une autre mission qui doit le rapprocher par un *bien long trait d'union* des RR. PP. Gasté et Paquette. Seul lui aussi, obligé de voyager tout l'été, il ne peut suffire à l'ouvrage. Il a tout dernièrement visité un camp de sauvages sur les bords du fleuve Nelson. C'était la première fois qu'un prêtre venait dans ces parages. Son arrivée, annoncée plusieurs mois à l'avance par deux de ses néophytes qu'il avait vus au lac Pélican, a été pour ces pauvres infidèles le sujet d'une grande joie. « C'est la première fois, lui disaient-ils, que nous voyons l'homme de la prière; oh ! reste avec nous, nous voulons tous recevoir le baptême.» Pendant deux ou trois semaines ces sauvages ont reçu avec avidité l'instruction du Père, une trentaine furent admis au sacrement de la régénération. — « Un prêtre pour ces pauvres Indiens, écrit le P. Bonald, oh ! un prêtre, donnez-nous un prêtre pour eux ! A moi aussi, si la chose est possible, un compagnon pour le lac Pélican, où mes nombreux sauvages encore infidèles ou protestants sont si bien disposés pour notre sainte religion. »

Il faudrait encore songer à fonder une mission au grand Rapide, à l'embouchure de la Saskatchewan avec le lac Winnipeg. En résumé, cinq ou six Pères, cinq ou

six Frères convers trouveraient de suite leur place et de l'ouvrage dans ce nouveau district du vicariat de Saint-Albert.

Œuvre des écoles.

Avant de terminer ce long rapport, je reviendrai sur un point important que j'ai déjà touché. L'œuvre des écoles est malheureusement bien précaire parmi nous et pourtant, aux yeux des protestants, c'est là le principal; c'est par ce moyen, en effet, que l'hérésie s'implante et s'efforce de détruire l'influence catholique.

Les écoles, voilà le grand cheval de bataille des ministres et du gouvernement protestant de notre vicariat. Nous n'avons dans tout le diocèse que trois écoles catholiques et il nous en faudrait au moins vingt. Les ressources, les sujets, le personnel enseignant surtout, nous manquent. Il est bien à craindre que des institutions laïques, protestantes ou athées, se fondent au milieu des catholiques, sur les réserves de nos sauvages surtout. Il me semble qu'il est urgent d'aviser sans retard à conjurer un tel malheur.

RAPPORT SUR LE VICARIAT D'ATHABASKA ET MACKENZIE.

RAPPORT DE Mgr CLUT.

Mes bien chers Pères,

Les membres du Chapitre général n'ignorent pas que le vicariat d'Athabaska et Mackenzie est le plus grand en étendue que la Congrégation possède. Il va, en effet, du 55e au 70e degré de latitude nord, et des montagnes Rocheuses à la presqu'île Melville et à la baie d'Hudson. Toutefois, dans ces pays de glace et de neige, la popula-

tion est loin de répondre à l'étendue du vicariat ; mais il y a des sauvages dispersés partout, et il faut que nos Missionnaires s'imposent des fatigues inouïes pour l'évangélisation de ces peuplades. Chaque Missionnaire est obligé de faire de longs voyages soit en été, soir en hiver. Après mon retour du Concile, je voulus visiter le vicariat, j'y employai cinq ans, sans manquer aucune occasion favorable, et cependant je n'eus pas le temps de visiter nos missions du haut de la rivière à la Paix qui n'ont encore jamais été visitées.

Le vicariat Mackenzie est sans aucun doute la plus pénible, la plus difficile et la plus pauvre de toutes les missions confiées à notre Congrégation ; je puis même ajouter, sans crainte de me tromper, de tout l'univers.

Néanmoins, grâce à Dieu, à la Congrégation et au zèle de ses enfants, la mission a fait de sensibles progrès, depuis le dernier Chapitre. Plus des deux tiers de nos sauvages sont catholiques, et un grand nombre sont même de fervents catholiques. En relisant le rapport de 1873, je constate qu'à cette époque le Mackenzie ne possédait que 7 résidences ou missions centrales, tandis qu'aujourd'hui il en possède 11. Le nombre des Pères également a augmenté. Le vicariat, d'après le même rapport fait au Chapitre, n'avait à sa disposition que 16 membres, dont 2 Evêques, 9 Pères et 5 Frères convers, et aujourd'hui il a 30 sujets, dont 2 Evêques, 17 Pères et 11 Frères convers. On me permettra cependant de faire remarquer que, durant la période de six ans, entre 1873 et 1879, l'Administration générale ne nous a donné que 4 sujets, 2 Pères et 2 Frères. Dernièrement elle a même rappelé un ancien Père, ce qui réduit au nombre de 3 seulement les sujets que nous tenons directement d'elle, depuis le dernier Chapitre. Le recrutement de nos sujets a été fait à peu près aux seuls

frais du pauvre vicariat. En effet, sur les 30 sujets qui le composent, 12 d'entre eux, 8 Pères et 4 Frères, ont été recueillis par les Evêques du vicariat, et ont fait leur noviciat et leurs vœux au Mackenzie, et par conséquent n'ont rien coûté à l'Administration générale. Tous nos Missionnaires, ceux fournis par l'Administration générale comme ceux recueillis par nous, sont bien dignes d'éloges et de remerciements. Malgré leurs privations de tout genre, telles que pain, vin et toutes liqueurs; malgré l'insuffisance même d'une mauvaise nourriture, ils sont néanmoins tous contents et fortement attachés à notre Congrégation, et ne voudraient pas pour tout au monde échanger leur mission en ces pays inhospitaliers pour des missions en pays civilisés, où ils auraient moins à souffrir. Je crois que, s'ils étaient mis en demeure de choisir entre une mission en pays civilisés et la leur, ils ne balanceraient pas, et demanderaient à se dévouer jusqu'à la mort au même poste. Il y a cependant une chose qui pèse à un certain nombre de nos Pères, et que je dois signaler, c'est le trop grand isolement. Plusieurs de nos chers Pères sont seuls une grande partie de l'année, un bon nombre n'ont pas même la consolation d'avoir un Frère convers avec eux. La nomenclature de nos résidences, suivie des noms des Missionnaires qui les desservent, vous fera mieux comprendre ce pénible état de choses.

Avant mon départ pour la France, plusieurs de nos Pères me priaient en grâce de leur amener, les uns un Père, les autres un Frère. Ils m'ont encore renouvelés leurs demandes par lettres. Ils s'attendent à recevoir du secours, et j'ose espérer que les membres du Chapitre auront pitié d'eux, et feront tout en leur pouvoir, pour nous procurer des sujets. Comme nous sommes pauvres, nous n'en demandons pas un très

grand nombre ; car nous ne pourrions les nourrir et les vêtir : nous nous contenterions bien pour cette année et pour l'année prochaine de trois ou quatre Pères ; quant aux Frères convers, nous ne saurions trop en demander ; car nous en avons le plus pressant besoin. Il est presque impossible au Mackenzie de se procurer des serviteurs. Lorsqu'on en trouve, ils ont souvent femmes et enfants, et il faut nourrir et loger toute la famille ; aussi à quelles dépenses et à quels inconvénients cela conduit ! si on en rencontre parfois de non mariés, il faut leur donner des prix énormes, et cependant ils sont généralement paresseux, indépendants et très exigeants. Alors nos pauvres Pères s'en passent, et travaillent comme des mercenaires : ils préparent leurs aliments, coupent le bois, défrichent, bâtissent, etc., etc.

Et cependant ils auraient bien besoin de leur temps pour étudier les diverses langues sauvages, langues si difficiles. Ce n'est pas en travaillant sans cesse de la hache ou de la pioche que l'on apprend ces langues. Un grand nombre de nos Pères demandaient à grands cris un Frère convers. Je ferai la même demande pour moi-même. S'il le fallait, je me mettrais à genoux pour en obtenir un qui pût m'accompagner, durant mes nombreux voyages. Depuis ma consécration épiscopale, le 15 août 1867, je n'ai jamais eu de Frère pour me servir et m'accompagner, si ce n'est une fois pendant trois semaines. Mais, me direz-vous : Vous avez des Frères dans votre vicariat, pourquoi n'en prenez-vous pas un à votre service ? — Ah ! mes Pères, j'ai bien eu souvent la tentation de le faire, mais me sentant plus robuste que la plupart de nos Pères, et sachant du reste que je ferais un grand tort à la résidence dans laquelle je ferais mon choix, j'ai préféré m'en passer jusqu'ici, et par suite j'ai été plusieurs

fois exposé à mourir de misère, ayant été abandonné par de vils mercenaires, pendant mes longs voyages d'hiver et d'été. Sans une providence toute spéciale, j'aurais dû périr dans maintes circonstances et uniquement parce que je n'avais pas avec moi un homme dévoué.

Mais il est temps que je vous entretienne de nos onze résidences en particulier. J'aurais dû dire déjà que le vicariat religieux se divise naturellement en trois parties : 1° une partie comprise dans le diocèse de Mgr Grandin; 2° le district Athabaska ; 3° le district Mackenzie.

La première partie compte trois résidences, une dans le district Athabaska et deux dans le diocèse de Saint-Albert.

1° *Notre-Dame des Victoires.*

Cette mission nous sert de procure pour tout le vicariat. C'est là que nos colis doivent passer tout un hiver, avant d'aller plus loin dans le Nord. Elle est la résidence habituelle de Mgr Faraud, dont l'état de santé fort ébranlé réclame quelques adoucissements au pauvre régime des deux autres districts. En effet, à Notre-Dame des Victoires, nos Pères peuvent manger du pain presque habituellement ; ils peuvent recevoir plus facilement et plus souvent des produits des pays civilisés, tandis que leurs Frères du Nord n'ont cette facilité qu'une fois chaque année, et ils ne peuvent recevoir l'objet attendu que trois ans après en avoir fait la demande.

La population qui visite Notre-Dame des Victoires ou qui y réside se compose en grande partie de métis. Ils sont assez nombreux. Le terrain du lac la Biche est excellent pour la culture. Nous avons tout lieu d'espérer que le pays se colonisera de plus en plus.

Mgr Faraud a avec lui deux Pères très capables : ce

sont les PP. Grouard et Collignon, qui se trouvent seuls maintenant, Mgr Faraud étant allé visiter nos missions du Mackenzie. Nos Pères de Notre-Dame des Victoires ont beaucoup d'ouvrage. Outre le ministère habituel du lac la Biche, ils ont deux ou trois petites missions voisines à desservir.

Ils ont aussi un petit couvent de Sœurs grises à diriger. Ces Sœurs ont une école qui compte de trente à quarante enfants.

Les Frères convers employés à cette mission sont les FF. Racette, Hilsens et l'Orfuvre.

La mission possède une église en bois qu'on vient d'achever.

2° *Résidence de Saint-Bernard.*

La mission de Saint-Bernard, située sur les bords du petit lac des Esclaves, a deux Pères : les RR. PP. Dupin et Le Serrec. Avant-hier, j'ai reçu des lettres des deux Pères de cette mission ; ils demandent à grands cris un Frère convers ; car ils sont sans aide, et réduits à faire les travaux manuels eux-mêmes ou à faire des dépenses que leurs faibles ressources ne leur permettent pas de payer.

3° *Saint-Charles.*

De la mission Saint-Bernard allons à la résidence de Saint-Charles, dans le haut de la rivière à la Paix.

Là, nous trouverons un Père qui mène absolument la vie solitaire ; il y a, en effet, treize ans qu'il est presque toujours seul. C'est le R. P. Tissier. Il n'y a que deux ans qu'il a enfin obtenu un Frère convers, le F. Thouminet.

Notre cher P. Tissier, après ses treize ans d'affreuse solitude, continue à demander avec raison la faveur d'un confrère dans le sacerdoce. Il serait bien grandement

temps, n'est-ce pas? de le lui accorder, d'autant plus qu'il a plusieurs postes à desservir et que les ministres protestants font aussi leurs visites à ces différents postes. Les autres postes qui relèvent du P. Tissier sont ceux de Saint-Pierre et de Notre-Dame des Neiges, situés au pied des montagnes Rocheuses, et enfin la rivière Boucane ou de la Fumée; elle est située plus bas que sa résidence.

DISTRICT D'ATHABASKA.

En descendant la majestueuse rivière à la Paix, rendons-nous maintenant dans le district Athabaska. Mais, avant d'arriver à la mission principale du district, arrêtons-nous à la résidence de Saint-Henri, au fort Vermillon.

1° *Résidence de Saint-Henri.*

Nous trouvons ici encore un Père solitaire. C'est le R. P. Husson. Ce cher Père a été seul jusqu'à ce jour, privé même de la compagnie d'un Frère convers. Il fait tout son ouvrage tout seul. Mais évidemment le spirituel, l'étude des langues, le saint ministère souffrent de cet état de choses. A ma demande vivement réitérée, je crois que, durant cet été, Mgr Faraud lui aura envoyé le F. Reygnier. Mais pour arriver à ce résultat il aura fallu occasionner de grandes difficultés à la mission de la Nativité, que le F. Reygnier quitte. Cette mission qui a une école, une ferme et de longs voyages à faire pour les autres missions du Nord, ne pourra évidemment pas se tirer d'affaire avec un seul Frère; le R. P. Husson aurait grandement besoin d'avoir un Père avec lui: 1° pour accomplir la Règle, qui prescrit d'être deux; 2° parce que à sa porte réside un ministre anglican qui peut faire beaucoup de mal à la population

crise qui fréquente le poste ; ce ministre, en effet, sait le cri, qui est sa langue maternelle, et que notre Missionnaire, absorbé par les travaux matériels, n'a pas assez de temps pour étudier ce dialecte. Si cet état de choses continue, la mission catholique ne peut avoir que le dessous.

Outre la mission Saint-Henri, il y a deux autres postes à desservir, ceux de la rivière Bataille et de la petite rivière Rouge.

2° *Mission de la Nativité.*

En descendant encore la rivière à la Paix, nous arrivons à l'ouest du lac Athabaska. C'est là qu'est située la Nativité, la principale mission du district. Avec l'assentiment de Mgr Faraud, je pense y établir ma résidence, si toutefois je puis dire que j'ai une résidence ; car la majeure partie de mon temps se passe en voyages pour visiter nos Pères et nos missions. Après mon retour du Concile, j'employai cinq ans à visiter nos missions dispersées, et quoique j'eusse profité de toutes les occasions favorables d'hiver et d'été pour visiter nos missions en temps opportun pour y rencontrer les sauvages, je dus laisser sans visite celles du haut de la rivière à la Paix. Jugez par là, mes bien chers Pères, des difficultés de communication dans ces pays.

A la mission de la Nativité, il y a actuellement deux Pères : ce sont le R. P. Laity, directeur de la mission, et le P. Le Doussal. L'un est chargé de la population montagnaise et l'autre de celle des Cris, mais il est en même temps aumônier d'un petit couvent de sœurs grises et de leurs vingt élèves, pensionnaires, à notre unique charge. Cette école, fort bien dirigée, donne d'excellents résultats.

La mission de la Nativité est la plus ancienne du vica-

riat et aussi une des plus florissantes; les sauvages de ce quartier sont généralement de bons chrétiens. Il n'y reste aucun païen, et cela depuis longtemps.

Cette résidence a une ferme dont le terrain est fertile; elle a coûté beaucoup de fatigues à NN. SS. Grandin et Faraud. Celui qui lit ce rapport a eu aussi sa grande part du labeur.

Mais c'est Mgr Faraud qui a le plus défriché ce terrain, qui a bâti une église et des maisons, etc., etc.

On a là un ministère actif auprès de la population du fort, qui est comme la capitale du district. Le plus rude travail est le service de la population sauvage, avide d'instruction religieuse. Le R. P. Laity dirige la mission avec beaucoup d'intelligence.

Outre la Nativité, les Pères de cette mission vont desservir celle de Saint-Isidore, bâtie en bas des cinq rapides successifs, au-dessus de la rivière au Sel, à environ 50 lieues de la Nativité. Enfin, le R. P. Laity va souvent donner la mission du fort Mac Murray, au confluent des deux rivières Athabaska.

Si le F. Reygnier est envoyé à la mission Saint-Henri, le F. Scheers restera seul à la Nativité avec un travail écrasant, là où il faudrait au moins quatre Frères.

3° *Résidence de Notre-Dame des Sept-Douleurs.*

Le soin de cette résidence a été confié au R. P. Pascal, qui y est resté seul depuis quatre ans. Il vient cependant généralement deux fois par an à Notre-Dame de la Nativité, et y fait chaque fois un petit séjour, afin de se retremper dans la vie commune et de jouir un peu de la société de ses Frères. Durant trois ans, ce cher P. Pascal n'avait pas même un enfant pour le servir. C'est lui qui faisait tout son ouvrage temporel. Enfin un catéchiste, M. Pra-

dier, qui était allé au Mackenzie avec la promesse de s'y faire Frère scolastique ou convers, avait pris le chemin du retour, lorsque j'ai pu le persuader de rester avec le P. Pascal. Mais y restera-t-il longtemps? On ne peut l'espérer.

DISTRICT DU MACKENZIE.

Du lac Athabaska descendons la rivière des Rochers jusqu'à celle des Esclaves, qui n'est que la continuation de la première, augmentée des principales branches de la rivière à la Paix.

1° *Résidence de Saint-Joseph.*

La résidence de Saint-Joseph, située non loin de l'entrée du grand lac des Esclaves en descendant la rivière de ce nom, est fréquentée par les Montagnais et des Couteaux-Jaunes qui parlent à peu près la même langue.

Le R. P. Gascon en est l'habile directeur depuis vingt et un ans. Ce bon Père, avec son grand zèle pour l'instruction de son peuple, tant métis que sauvages, a formé la chrétienté modèle de notre vicariat. Pas un de ses fidèles ne manque d'accomplir ses devoirs religieux.

Le R. P. Gascon est resté seul de longues années; mais comme sa santé n'a jamais été bien forte, et qu'il se fait vieux, nous avons nécessairement dû lui donner un Père pour compagnon. C'est le P. Dupire qui doit le seconder. L'excellent F. Reynaud est le cuisinier, le pêcheur et le factotum de la mission.

La mission de Saint-Joseph a deux autres postes à desservir : Saint-Vincent de Paul, établi dans une baie profonde du lac, et un petit poste établi sur une branche de la rivière des Esclaves, dite *rivière à Jean*. Enfin le poste de Sainte-Anne, à l'embouchure de la rivière au

Foin, est desservi tantôt par les Pères de Saint-Joseph, tantôt par ceux de la Providence.

2° *Mission de la Providence.*

Cette mission est la principale et la plus importante du district du Mackenzie. Depuis sa fondation, elle a presque toujours été la résidence d'un évêque. Nous venons d'y bâtir une église gothique en bois. La mission y possède une maison convenable. Il s'y trouve également une maison de sœurs grises abritant habituellement environ trente élèves pensionnaires, mais à peu près entièrement à nos frais, comme ceux de la mission de la Nativité. C'est le R. P. Lecorre qui est le directeur de la mission et l'aumônier des sœurs et des enfants. Il a pour collègue le P. Ladet. Trois Frères convers rivalisent de zèle et d'habileté pour mettre la mission sur un bon pied au temporel. Ce sont les FF. Salasse, Boisramé et Carour. Les FF. Salasse et Boisramé, qui étaient des factotums chacun en son genre, voient leurs forces diminuer, et c'est un véritable malheur pour la mission qu'il en soit ainsi; car il sera difficile de les remplacer. La Providence, quoique à une latitude fort élevée, se trouve dans des conditions qui permettent la culture de l'orge, des pommes de terre, etc., etc.

Aussi, en 1870, j'y transportai un moulin pour moudre l'orge. La mission possède tout l'attirail d'une forge et d'une ferblanterie. C'est le F. Salasse qui est chargé de ce gros matériel. Le F. Boisramé est le charpentier de la maison. Il va même quelquefois porter secours dans les postes voisins. Ainsi il est allé passer l'été de 1878 à notre mission Saint-Michel, au fort Raë, pour rebâtir les mauvaises baraques de ce poste. Je remercie le P. Lecorre de l'empressement désintéressé avec lequel

il a bien voulu céder le Frère pour ce travail absolument nécessaire à la mission de Saint-Raphaël.

Les Indiens qui fréquentent la mission de la Providence, et qui appartiennent pour la plupart à la tribu des Esclaves, sont loin de nous dédommager des dépenses que nous faisons pour eux. Ils restent indifférents, malgré le zèle soutenu de tous les Pères qui ont habité la Providence. La Providence doit desservir la mission du Sacré-Cœur au fort Simpson. Elle a encore à visiter les sauvages du lac la Truite, mais à cause du petit nombre des Missionnaires cette visite n'a eu lieu que deux fois.

3° *Résidence de Saint-Michel.*

A environ 60 lieues nord-est de la Providence, se trouve la mission de Saint-Michel. Elle est située dans une magnifique position, en face d'un détroit du grand lac des Esclaves. Cette mission est confiée au R. P. Roure, qui goûte, lui aussi, un peu trop les douceurs de la solitude. Cependant il voit deux fois par an quelques-uns de ses confrères. Durant deux ou trois ans, il a eu M. Pradier pour catéchiste. Il en était content. Mais cependant le catéchiste l'a quitté et le pauvre Père reste seul sans avoir même un enfant pour serviteur. N'ayant ni Frère, ni compagnon sérieux, le P. Roure aime mieux être seul et se servir lui-même que d'avoir quelqu'un qu'il faudrait surveiller constamment et qui, travaillant fort peu, serait néanmoins très exigeant, comme sont nos sauvages et nos métis.

La mission du fort Raë ou de Saint-Michel est composée de sauvages de la tribu des Flancs-de-chien. Ils sont tous catholiques et donnent beaucoup de consolation à leur Missionnaire. Cependant un ministre anglican fait tout au monde pour chercher à endoctriner les sauvages, mais ils résistent à ses tentatives.

4° *Résidence de Saint-Raphaël.*

De la mission de la Providence descendons le majestueux fleuve du Mackenzie jusqu'au fort Simpson, qui est comme la capitale du district du Mackenzie. Les ministres anglicans, grâce à notre petit nombre, ont fini par gagner sur ce point une grande partie des Esclaves fréquentant ce poste, et cela malgré les visites que nous y faisions deux fois par an. Un bon noyau cependant est resté catholique et est confié à la garde du Sacré-Cœur ; remontons vite la rivière des Liards, jusqu'à environ 60 lieues du fort Simpson, en gagnant du côté des montagnes Rocheuses. Nous trouverons là les PP. DE KÉRANGUÉ, directeur de la mission, et LECOMTE, qui est chargé d'aller visiter la mission de Saint-Paul sur la branche sud de la rivière des Liards. Il faudrait avoir le don des langues pour bien évangéliser les sauvages de ces deux postes ; car plusieurs tribus s'y rendent : ce sont les Esclaves, les Nahanais, les Tsekenais, les Montagnards, les gens du Grand Lac et la tribu dite *des Mauvais-Mondes*, quoiqu'ils soient des plus doux et des plus simples. Les dialectes de ces différentes tribus varient beaucoup entre eux.

Je dois rendre hommage au zèle que mettent nos Pères à évangéliser ces tribus. Ces bons Pères n'ont pas de Frères convers et c'est pour eux une dure privation.

5° *Résidence de Good-Hope.*

Enfin redescendons la grande rivière des Liards. Entrons de nouveau dans le gigantesque Mackenzie, pour nous rendre jusqu'au cercle polaire. C'est là que nous avons notre résidence la plus reculée. Elle a été inaugurée il y a vingt ans. C'est le R. P. SÉGUIN qui est le

directeur de cette mission depuis dix-neuf ans. Depuis ce temps, ce cher Père n'avait pas vu d'autres de ses Frères du vicariat que ceux qui habitaient avec lui ou les évêques visitant la mission. Enfin, en septembre dernier, il est venu jusqu'à la Providence, et encore a-t-il eu la mauvaise chance de ne pas y rencontrer le P. Lecorre, et il a été obligé de repartir sans le voir. La mission de Good-Hope, sous la direction du R. P. Séguin, marche très bien. Il avait deux bons confrères, les RR. PP. Petitot et Ducot. Le premier a été appelé dans le diocèse de Saint-Albert. L'excellent F. Kearney donne ses soins à la mission depuis vingt ans. Quoiqu'il n'eût jamais fait de travaux manuels ou fort peu, avant d'aller dans nos missions, il est cependant devenu un factotum habile et très apprécié.

Nos Missionnaires de Good-Hope ont beaucoup de travail non seulement à leur résidence même, mais encore çà et là pour visiter plusieurs postes très éloignés : 1° celui du *Saint-Cœur de Marie*, au confluent de la rivière du lac des Ours avec le Mackenzie ; 2° celui de *Sainte-Thérèse*, situé sur le bord du lac des Ours ; 3° celui du *Saint-Nom de Marie*. Le R. P. Séguin va, chaque année au mois de juillet, voir ses bons Loucheux de la petite rivière Rouge. Ce poste est situé près du commencement du delta du Mackenzie. Les Loucheux sont naturellement religieux et très attachés à notre sainte religion ; 4° le fort Mac-Pherson ; à ce poste où nos Pères se rendent quelquefois, il y a un certain nombre de catholiques mêlés à des sauvages protestants. Si nos Pères pouvaient s'y rendre plus souvent, je crois qu'ils opéreraient de nombreuses conversions parmi ces pauvres Loucheux protestants. Enfin Good-Hope a un vaste champ au Nord. Il y a 4 degrés de latitude à franchir pour se rendre jusqu'à l'océan Glacial pour l'évangélisation des pauvres Esquimaux. Nos

chers Missionnaires de Good-Hope, soit quelquefois à cause de leur nombre trop restreint, soit pour cause de maladie ou autre raison, n'ont pu encore jusqu'à ce jour s'occuper activement de la conversion des Esquimaux.

Si la Congrégation veut qu'on travaille sérieusement à l'évangélisation de ces peuples, il faut nécessairement qu'un Missionnaire remplace le R. P. Petitot.

Voilà ce que j'avais à dire sur nos chères missions du vicariat Athabaska et Mackenzie. Ce rapport laisse beaucoup à désirer, mais on me pardonnera facilement, en apprenant que je viens seulement de le rédiger, n'ayant pu recevoir que tardivement des notes nécessaires.

VARIÉTÉS.

QUINZE JOURS A NOTRE-DAME DE SION.

La Lorraine et la France ont appris à connaître Notre-Dame de Sion. Dans ces derniers temps surtout la poésie et l'éloquence ont tour à tour célébré sa vieille gloire et le charme pieux de ses pèlerinages. Tout a été dit sur les origines du sanctuaire, sur la noblesse et la foi de ses premiers bienfaiteurs, et aussi sur la beauté du site pittoresque qu'il couronne. Cent clochers à ses pieds s'élancent de la plaine où s'entre-croisent mille sillons, et la montagne sur laquelle il est bâti domine le pays, des rives de la Moselle et du Madon jusqu'aux plus hauts sommets des Vosges. Ici la reine du ciel fut honorée pendant des siècles ; aux jours de péril ou de victoire les populations vinrent implorer son secours ou la remercier de leur délivrance. Mais à une époque néfaste les révolutions portèrent le sacrilège dans le sanctuaire et la dévastation dans le couvent des religieux tiercelins, ses serviteurs. La Vierge chassée de sa demeure, la frontière fut ouverte à l'ennemi. On n'entendit plus les cantiques des pèlerins, et le monastère, vide d'habitants, n'offrit plus aux visiteurs que des murailles croulantes. Le schisme même ajouta un nouveau déshonneur à celui de la ruine ; on se dit avec douleur que jamais sur ce plateau béni on ne reverrait les solennités d'autrefois. Dans cette solitude vénérée comme sur le sol national, la Révolution avait tout abattu : églises, monastères et

cloîtres hospitaliers, châteaux, refuge du pauvre et du voyageur, tombèrent sous sa haine jalouse, et la France spoliée put lui jeter à travers ses larmes l'apostrophe indignée de notre plus grand poète contemporain :

> Pardonne, ô liberté ; pour effacer ces traits,
> Il faut, il faut au moins un siècle de bienfaits.
>
> LAMARTINE.

Sion fut une des mille victimes de ces folles colères ; la tempête passa et le silence se fit sur le tombeau de ses gloires.

Oui, il en était ainsi hier ; mais aujourd'hui un travail réparateur a guéri ces maux et rendu la vie aux ruines.

Le siècle présent, au milieu des commotions sociales qui le torturent, s'est donné la mission de reconstruire ce que le siècle précédent avait jeté à terre ; les édifices et les institutions se relèvent lentement sur un sol qui tremble encore, et chaque jour voit quelque illustre mutilé se dégager du linceul où l'impiété avait cru l'envelopper pour toujours. L'Eglise est à la tête de ce mouvement de résurrection. A Sion, comme sur tous les points, des religieux sont venus qui ont réuni les pierres dispersées, purifié et embelli le sanctuaire et reconstruit sur un plan plus solide l'abri monastique. O Marie ! Ce sont vos enfants ; le zèle de votre culte les a inspirés et soutenus dans cette œuvre faite pour déconcerter les courages. En quelques années, au prix des plus grands efforts, avec des voies d'accès difficiles, ils ont converti la montagne en un vaste chantier de construction, et mis debout une tour monumentale pour en faire le trône de la Vierge immaculée. La céleste gardienne, placée à la frontière, voit agenouillées à ses pieds l'Alsace et la Lorraine, ce vieux pays d'honneur, et M. Paul Féval l'a baptisée *Notre-Dame de la Patrie*. Nous acceptons cette désignation nouvelle où l'espérance se fait jour. Au

sommet de sa tour si haute et si ferme où vient se briser la fureur des vents, la Vierge, illuminée par des feux électriques, apparaît dans la nuit de ses fêtes comme un phare sur les grèves battues par la tempête, et les voix puissantes de trois cloches harmonieuses envoient à tous les plis de la vallée l'appel de son cœur.

Après l'érection de la tour, il a fallu pourvoir aux embellissements du sanctuaire. Des vitraux, des fresques, des autels et tout un mobilier d'église, rajeuni, ont complété sa parure. Des bannières représentent sous tous les blasons les cités et les familles de deux provinces sœurs également malheureuses ; aux jours de processions elles se balancent sur la côte ombreuse au souffle des vents, et indiquent par les contours qu'elles décrivent la marche du pieux cortège.

Le sanctuaire de Sion a d'autres richesses encore. Il possède un trésor religieux et artistique. Sans doute on n'y voit pas les merveilles d'orfèvrerie et les émaux qu'étalent à nos yeux les cathédrales de Reims et de Metz, mais il est cependant assez opulent pour attirer l'attention et il occupe déjà une sacristie spacieuse consacrée à cette unique destination. Ce sont des vases sacrés travaillés avec art, et surtout des reliquaires d'un grand prix. Il y en a de toutes les formes et de toutes les dimensions ; tous les saints principaux de la Lorraine et ceux qui se rattachent par quelque point à l'histoire de Sion sont là présents et, comme autrefois, occupent un rang d'honneur près de la reine du ciel. Je ne prétends pas donner l'énumération complète de ces reliques vénérables ; un catalogue sera dressé pour être mis à la disposition des pèlerins ; en attendant, je puis indiquer quelques noms.

Et d'abord, c'est le voile de la sainte Vierge dont les annales ont déjà raconté l'origine et l'acquisition. Voici

des reliques de sainte Anne ; d'autant plus précieuses que bien peu d'églises en possèdent des fragments. Ce sont ensuite deux Evêques du diocèse de Toul dans la circonscription duquel se trouvait la sainte montagne : saint Gérard, à qui la sainte Vierge apparut et qui fut le fondateur du pèlerinage, et saint Mansui. Un peu plus loin, un tout petit, mais gracieux reliquaire, renferme quelques poussières du corps virginal de sainte Odile, cette jeune Alsacienne, dont les larmes, dit une légende, se changèrent en une source miraculeuse et eurent la puissance de retirer son père des flammes du purgatoire. Enfin, dans un reliquaire d'un fort beau travail, reposent les ossements d'un saint récemment exhumé des catacombes de saint Calixte et rapportés de Rome pour être un des ornements du sanctuaire, saint Valère, qui porte le courage dans son nom comme il le porta dans son martyre.

Mais il est temps de parler des fêtes de Sion. Il y en a eu deux à dates fort rapprochées. La première, le 31 août, présidée par Mgr Foulon, Evêque de Nancy, et dont le but principal était l'entrée et l'installation, dans le vieux sanctuaire, de saint Valère, un de ses nouveaux protecteurs. Cette fête a été fort brillante, dit-on, et comme un prélude à celle du 10 septembre, sixième anniversaire du couronnement de Notre-Dame de Sion. Deux Evêques Missionnaires présidaient cette seconde fête : Mgr Clut, Evêque d'Arindèle, coadjuteur du vicaire apostolique du Mackensie, et Mgr Bonjean, Evêque de Médéah, vicaire apostolique de Jaffna (île de Ceylan), tous les deux membres bien chers de notre Congrégation ; l'un à l'autel de la tour où il chantait une messe pontificale avec toute la pompe que donne à cette cérémonie le choix d'un tel emplacement, et l'autre, sur l'esplanade gazonnée, à la tête du clergé et d'une assistance nombreuse. Il n'est pas nécessaire de faire une nouvelle

narration de ce beau spectacle annuel ; disons toutefois que la présence de ces deux Evêques, à *grande barbe*, comme ils se désignaient eux-mêmes, donnait un éclat inaccoutumé au pèlerinage ; la pensée se reportait, en les voyant, des glaces du Nord aux sables embrasés de l'Orient, deux points extrêmes où le zèle de ces illustres Oblats de Marie se dépense activement au salut des âmes.

A l'Evangile, M. l'abbé Brettes, orateur bien connu à Paris, surtout des cercles ouvriers, a paru au balcon de la tour, et de là a prononcé un magnifique discours. Sa haute taille, sa voix puissante et articulée, son geste ample et oratoire en imposaient à la foule, et malgré les bizarreries de la température, il a su la tenir à ses pieds, attentive et ravie. Voici comment *l'Espérance de Nancy*, dans son numéro du 20 septembre, résume ce discours et aussi en quels termes elle parle de la procession de l'après-midi et de l'allocution qui l'a suivie :

« Après l'Evangile, autres émotions. C'était le tour de l'orateur, un apôtre encore, l'apôtre et l'un des fondateurs des cercles catholiques. Dès la première parole, M. l'abbé Brettes captivait son auditoire. Sa taille majestueuse, son geste imposant, sa voix souple et sonore nous livraient son âme tout entière avec ses énergies, ou plutôt lui-même ravissait la nôtre et la maniait comme l'ouvrier assouplit le métal et comme le potier pétrit la molle argile. Nous avons compris, en l'entendant, que si le style est l'homme, la parole l'est bien davantage, surtout quand elle est inspirée. Il nous semblait qu'en cette circonstance l'orateur avait reçu du Ciel une mission analogue à celle d'Isaïe : « Allez, disait le Sei-« gneur à ce prophète, allez et criez sans cesse : faite retentir « comme la trompette les accents de votre voix ; annoncez à « mon peuple les crimes qu'il a faits et à la maison de Jacob « les iniquités qu'elle a commises. »

« Pendant trois quarts d'heure environ, il nous parla des destinées de la France, les rapprochant de celles de Jérusalem dont l'enceinte était protégée par deux montagnes, celle de Moria où était construite la citadelle, et celle de Sion où s'élevait le temple.

« Comme deux sentinelles avancées, elles étaient chargées toutes deux de défendre la ville, l'une par les armes, l'autre par la prière. Quand l'ennemi approchait des murs, les deux collines se renvoyaient le cri de détresse : Protégez-nous, disaient les lévites aux soldats, et ceux-ci répondaient à leur tour : Et vous, priez, lévites, des hauteurs de Sion, défendez-nous : *et de Sion tuere nos.* Le salut de Jérusalem était dans l'union de ces deux forces vives : le glaive et la prière. Et quand un jour Moria eut cessé d'implorer le secours de Sion, et que la prière ne vint plus prêter au glaive sa toute-puissance, dès lors la gloire de Jérusalem s'éteignit, et son nom fut rayé du cadre des cités.

« Tout le rôle de Sion et de la France civile et militaire est là; c'est sur cette belle antithèse qu'a roulé tout le discours de l'abbé Brettes. Le plan était vaste. Depuis sa naissance à la foi chrétienne dans le baptistère de Reims, toute l'histoire de notre patrie s'est déroulée devant nous jusqu'à l'heure néfaste où notre épée cessant de protéger le temple et l'autel, se brisa en mille pièces entre les mains d'un vainqueur qui, en se retirant, emporta les deux plus beaux fleurons de notre couronne de France.

« Sur la montagne de Sion se dressait la tour de David : c'est le nom de la Vierge Marie; le moment était venu de s'adresser plus spécialement à l'auditoire, et il y eut alors des détails frappants d'exactitude et pleins d'érudition : c'était le symbolisme de la Tour avec la nature de son armement.

« Quand vint le soir, après cette procession traditionnelle, dont les lignes harmonieuses dessinaient au milieu des cantiques et des mâles accents de la musique militaire, les contours capricieux de la colline, et où fidèles de tout âge et de toute condition, vierges chrétiennes vouées à l'instruction et

aux soins des pauvres et des malades, prêtres et lévites en aube ou en surplis portant sur leurs épaules, parfois fatiguées, les reliques insignes des saints, étaient confondus dans les rangs de cette pacifique armée ; quand l'hostie salutaire se fut inclinée vers nous en bénissant, nous vîmes, à notre grande, mais bien douce surprise, reparaître au balcon de la galerie l'orateur si goûté du matin.

« Dans le vaste horizon qui se déployait sous ses regards, la France était assise. Le matin nous avions assisté aux destinées de Jérusalem : c'étaient celles de la France ; notre colline de Sion était l'une des collines de Jérusalem où était suspendu le sort de la ville. Ces deux noms devaient demeurer gravés dans toutes les mémoires : *Propter Sion non tacebo, et propter Jerusalem non quiescam*. Tel fut le texte du nouveau discours qui traitait de la vocation de la France ; or, cette vocation n'est autre chose que l'apostolat, mais l'apostolat à tout prix, *Per fas et nefas :* il est dans le sang de nos veines.

« Il faut que la France parle, qu'elle écrive et qu'elle marche. Elle l'a toujours fait, continue de le faire et le fera toujours. Et quand elle parle, qu'elle écrit et qu'elle marche, elle entraîne les peuples à sa suite : c'est la loi. Mais il y a l'apostolat du mensonge. Toutes les fois que la France s'est faite la messagère de la vérité, Dieu a levé son bras et l'a bénie ; mais quand elle a voulu se constituer la colporteuse du mensonge, Dieu a de nouveau levé son bras, mais pour la frapper cette fois. Tout cela est écrit en lettres de sang dans nos annales historiques.

« Par sa position stratégique, la France est vraiment la nation-apôtre. Ses navires sillonnent toutes les mers et déposent sur toutes les plages des essaims de Missionnaires dont le courage brave la rigueur des températures extrêmes comme aussi l'insalubrité des climats meurtriers. Vous en avez ici une preuve palpable dans la personne de ces deux pontifes dont l'un habite la zone glaciale, tandis que l'autre confine à la zone torride.

« En terminant, l'orateur a tiré un parti magnifique du symbolisme de la colombe qui repose entre les doigts de

l'*image du sanctuaire :* « Allez, dit-il en s'adressant aux apôtres et aux vierges chrétiennes qui partent pour tous les continents afin de soulager et d'évangéliser toutes les misères, allez, blanches colombes, portez au sein de ce déluge de nos croyances et de nos mœurs, au milieu de ces ruines des intelligences et des cœurs le vert rameau de la paix et de l'espérance ; ramenez à l'arche sainte, au giron de l'Eglise, les âmes ensevelies dans les ténèbres de la mort et dans la fange du vice. »

A ce récit de *l'Espérance* nous voudrions ajouter l'analyse du joli petit discours que M. l'abbé Brettes adressa le lendemain matin, dans l'intérieur de l'église, à la communauté des Junioristes et de nos Pères et Frères qui formaient ce jour-là la plus notable partie de l'assistance. Ce fut l'explication du symbolisme de la statue de Notre-Dame de Sion. La Sainte Vierge présente à l'Enfant Jésus une colombe qu'il caresse et bénit ; cette colombe, c'est l'âme fidèle, c'est le Junioriste pieux, c'est la Congrégation des Oblats, colombe apostolique et voyageuse qui porte au loin son vol à la recherche des âmes. La colombe aime les eaux, les champs, les bois, les voyages et le colombier. De ces cinq idées, M. l'abbé Brettes a fait jaillir des étincelles ; la piété et l'intérêt d'une doctrine toute mystique éclataient en applications charmantes. Les eaux de la grâce et de la pénitence ; les champs où l'âme se nourrit de l'aliment eucharistique ; les bois, solitude où, comme la colombe, elle s'abrite contre le soleil des passions et se repose dans la vie intérieure ; les voyages au loin sur les mers orageuses et dans les pays infidèles ; le colombier de la communauté où l'on revient de temps en temps retremper ses forces, et surtout le colombier du ciel où se retrouvent les âmes pures et les apôtres ; l'orateur a touché à tous ces points de l'enseignement catholique, en développant la sainte

Ecriture, dont les citations formaient la robe de ses ravissants commentaires.

Pendant tout le mois de septembre, les pèlerins se sont succédé, tantôt plus nombreux, comme pendant l'octave, tantôt par petits groupes de familles ou de communautés. De la côte, l'œil pouvait les distinguer dans la plaine et suivre leur marche ascensionnelle; robustes et modestes, ils gravissaient d'un pas ferme les étages de la sainte montagne, le chapelet dans une main et dans l'autre le panier traditionnel du pèlerin, où sont enfermées les provisions de cette journée de fatigues corporelles et de surnaturelles joies. Un jour, cent religieuses se sont rencontrées dans le sanctuaire, venues de diverses maisons ; colombes mystiques de tout ordre et de tout costume, réunies par la Providence aux sources pures dont la Vierge incomparable est la gardienne. Un autre jour, c'étaient des religieux ; la jeunesse apostolique des Pères du T. S. Rédempteur, enfants de Saint-Liguori, dévoués, comme les Oblats, à la pratique de la devise *Pauperes evangelizantur ;* les Pères de Mattaincourt, dans les Vosges, chanoines réguliers de Saint-Jean de Latran, placés au pèlerinage du bienheureux Pierre Fourrier, une des gloires des communautés canoniales. Parmi eux on remarquait un jeune prêtre à l'œil vif et intelligent, à la démarche grave et à l'abord aimable : disons son nom qui a retenti dans l'Eglise et qui rappelle une des luttes les plus glorieuses de Pie IX contre la Révolution en faveur de la liberté des âmes acquises à Dieu par le baptême : c'est le jeune Père Mortara. Un dimanche ce fut le cercle ouvrier de Nancy ayant à sa tête le Père jésuite qui en est le directeur, et aussi le R. P. Félix, qui, pour la première fois, faisait le pèlerinage de Notre-Dame de Sion. Après la messe, chantée à deux chœurs par les Junioristes, les paroissiens et les cent ouvriers de

Nancy, l'ancien orateur de Notre-Dame monta en chaire, et ne dédaigna pas d'expliquer à un auditoire de campagne et de faubourg quels motifs doivent nous porter à faire des pèlerinages. Ce dimanche fut une des meilleures journées du pèlerinage ; une guérison que l'on dit miraculeuse, mais dont on n'a pas encore réuni les preuves authentiques, se produisit, à la grande joie des assistants; nous n'en parlerons pas pour ne pas devancer un jugement qu'il ne nous appartient pas de porter.

Et voilà que les premières fraîcheurs d'automne se font sentir ; la plaine disparaît au matin sous le manteau des brouillards ; mais la montagne est inondée de lumière. Des hirondelles voltigent autour de la statue de la Sainte Vierge, elles s'éjouissent au sommet de la haute tour; les mains de la reine de Sion en sont couvertes comme de joyaux ; c'est un spectacle qui tient immobile l'observateur sur le mont solitaire ; la tribu voyageuse, dit-on, tient conseil et se prépare au départ. Et en effet, quelques jours après, les petites hirondelles avaient pris leur essor, se hâtant vers les pays chauds. Elles reviendront au printemps, fidèles comme l'amitié, et avec elles les pèlerins ; hirondelles qui décrivent autour de la tête de Marie mille circuits gracieux ; pèlerins qui déroulent à ses pieds les longs anneaux de leurs processions.

Les Junioristes, notre espérance de l'avenir, sont les lévites du sanctuaire; ils remplissent les fonctions de choristes, d'acolytes, de thuriféraires, de maîtres des cérémonies, et, *cachés sous le lin*, *quelquefois à l'autel*, ils présentent au *Grand Prêtre ou le pain ou le sel.*

Depuis que leurs voix livrent aux échos de la montagne des chants joyeux, la solitude a revêtu plus de charmes, et les fêtes du sanctuaire sont plus solennelles. Sous le regard de Marie et sous la direction expérimentée du R. P. Brulé, une jeunesse choisie : *delecta juventus*,

orne son esprit et son cœur et revêt son armure dans les arsenaux de la science et de la vertu.

La Sainte Vierge, la beauté du site, les richesses du sanctuaire, la présence d'un Juniorat sont autant d'attraits qui font à Sion sa sainte renommée. Il en est encore un qui n'est pas à dédaigner : c'est le musée du couvent. Ce musée a été créé pour un double but : favoriser l'instruction de futurs Missionnaires en leur mettant sous les yeux les nombreuses variétés des merveilles du globe, et provoquer la charité des pèlerins en faveur de notre œuvre apostolique. Pour plusieurs, en effet, l'occasion est unique de voir réunies avec ordre des curiosités que l'on chercherait vainement ailleurs. On peut dire que, dans sa formation rudimentaire, ce petit musée est déjà fort intéressant. Il est facile de voir des salles plus spacieuses et plus fournies en richesses, mais on ne rencontrerait pas aisément un choix d'objets plus en rapport avec l'éducation de jeunes Missionnaires. La plupart des échantillons ou des curiosités réunies dans ces armoires viennent des missions étrangères et parlent aux yeux des enfants des pays que le zèle de leurs pères évangélise. Ce sont des témoins de la géographie et de l'histoire, des produits de tous les climats. Animaux, fourrures, variétés des bois les plus précieux, feuilles d'arbres sur lesquelles sont écrites, en un livre habilement plié, les prières chrétiennes; armes et ustensiles sauvages, raquettes et mocassins, et jusqu'à des chinoiseries aux teintes vives; rien n'y manque. L'ornithologie est la partie de beaucoup la plus riche ; la minéralogie n'a encore que des échantillons de la province lorraine ; la numismatique a déjà une belle collection ; les médailles commémoratives des évènements principaux du pontificat de Pie IX en sont le plus bel ornement ; il sera facile de compléter ce casier. Des mesures de prudence seront nécessaires pour la conser-

vation des objets précieux ; l'humidité qui suinte en certains endroits est un ennemi contre lequel il faudra garantir leur fragilité. Le classement, dans certains détails, devra être fait avec plus d'ordre et de méthode ; quelques collections incomplètes recevront les parties qui leur manquent, et on les dégagera de l'entassement qui les gêne. On vient de remédier en partie à ce dernier inconvénient par la création d'une annexe. Somme toute, le musée de Sion est un petit sanctuaire artistique et pittoresque où les Oblats de tous les points du monde retrouveront quelque produit de leurs missions et quelque témoin de leur générosité.

Et maintenant, jeunesse studieuse, à l'œuvre, et que, des hauteurs saintes où vous coulez des jours paisibles tissus de tant de charmes, arrivent jusqu'à nous l'écho de vos cantiques et le parfum de vos vertus !

LETTRE DU R. P. BARRET SUR LA MORT DU PRINCE IMPÉRIAL.

Pietermaritzburg, 14 juin 1879.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je vous écris sous l'impression du terrible évènement qui vient d'éclater sur nous comme un coup de foudre, et dont le retentissement sera bientôt entendu en France et dans le monde entier. Il me semble parfois que je suis sous l'illusion d'un rêve. Mais, hélas ! ce n'est point un rêve, c'est bien une réalité, et une réalité effrayante. Le dernier espoir de la dynastie napoléonienne s'est éteint dans la tombe, et cette tombe est devant moi. Avec quelle éloquence elle prêche la vanité des grandeurs humaines ! On se souvient involontairement de la parole de Massillon : « Dieu seul est grand ! »

J'ai pensé remplir un devoir en vous communiquant les détails de cette fin tragique. Je les puiserai, soit dans les journaux, soit dans mes propres souvenirs.

Le Prince impérial arriva à Pietermaritzburg pendant la semaine de Pâques. Mon premier soin fut de me présenter chez lui pour lui offrir mes hommages. Je dus me contenter de laisser ma carte, car il était alors indisposé. Il vint à la messe le dimanche de *Quasimodo* ; il nous édifia par sa bonne tenue, recueillie sans affectation et digne d'un chrétien et d'un prince. Je prêchai sur la paix selon l'évangile du jour, et je pris pour texte de mon sermon ces paroles : *Pax vobis.* Pouvait-on prévoir qu'avant d'arriver à cette paix d'un autre ordre, que tout le monde désire, nous apprendrions la mort de ce jeune homme, à ce moment si plein de vie, d'avenir et d'espérances ! Que nous sommes donc fragiles, et que les desseins de la Providence sont impénétrables !

A l'issue de la messe, durant laquelle il avait occupé un prie-Dieu dans le sanctuaire, comme cela se pratique pour les princes, je l'accompagnai à la porte de l'église, et il daigna m'adresser la parole, fort simplement ; il me fit plusieurs questions, promit de visiter nos établissements à son retour de la campagne, et il s'éloigna après m'avoir gracieusement glissé son offrande dans une poignée de mains. Notre cœur de Français se serra d'émotion et de tristesse quand nous vîmes ce jeune homme, né sur les marches d'un trône, l'idole de son parti et l'objet de tant d'espérances, se diriger seul, sans escorte, vers la maison du gouverneur qui lui avait offert l'hospitalité.

Quelques jours après, il partit comme attaché à l'état-major de lord Chelmsford, général en chef. C'était un honneur, mais aussi une lourde responsabilité pour ce dernier, au milieu des préoccupations et des difficultés

d'une guerre difficile. Le Prince ne tarda pas de se faire remarquer par son ardeur, son courage, son désir, bien naturel et bien légitime chez un Napoléon, de se faire une réputation de bravoure et d'esprit militaire. Il était fort aimable, traitait le soldat avec une aisance et une simplicité charmantes; il avait gagné tous les cœurs et s'était acquis dans l'armée d'ardentes sympathies.

Plusieurs fois déjà il avait dirigé des reconnaissances hardies, sans s'inquiéter du danger auquel il s'exposait, lorsque arriva le jour fatal. Sedan a mis fin au second empire, la campagne du Zululand a mis fin aux espérances mêmes du parti : le nom de Napoléon ne sera plus qu'un grand nom historique.

C'était le dimanche, 1er juin, jour de la Pentecôte. Le Prince impérial, accompagné d'une escorte de sept ou huit hommes et d'un officier, quitta le camp pour faire une reconnaissance. Impatient de partir, il négligea de prendre avec lui quelques Basutos, alliés des Anglais dans cette guerre et dont quelques-uns devaient ordinairement accompagner les éclaireurs. Négliger ce détail, était une imprudence ; l'instinct de ces fins limiers leur eût fait découvrir les ruses d'un ennemi dont ils connaissent mieux que personne les habitudes astucieuses, et contre lesquelles il eût fallu toujours se tenir en garde. Quoi qu'il en soit, voilà nos éclaireurs en campagne et se dirigeant vers un kraal que le Prince connaissait déjà et d'où l'on avait même fait feu, quelques jours auparavant, sur une reconnaissance du même genre dont il faisait partie.

Arrivés sur un plateau élevé d'où le regard embrasse le pays, le Prince donne un moment de repos à son escorte, et il s'occupe lui-même à lever quelques plans topographiques. Il excellait, dit-on, dans le dessin militaire, et l'on reconnaissait déjà en lui du coup d'œil,

cette grande qualité du premier Napoléon pour le discernement et le choix d'un point stratégique avantageux. C'est un fait que ses idées et ses relevés étaient appréciés des hommes du métier.

Le relevé topographique achevé, le parti continue sa marche et arrive à un autre kraal, à 200 mètres d'une rivière appelée par les Cafres Mbazani; là, les hommes descendent de cheval et le Prince donne l'ordre de se reposer pendant une heure, tandis que les chevaux, après s'être désaltérés dans la rivière, errent en demi-liberté dans la prairie, c'est-à-dire retenus par une entrave. Tout près du kraal se trouvait un champ de maïs et un espace couvert de hautes herbes, connues ici sous le nom de *Tambooti grass*, et qui atteignent une hauteur de six à sept pieds. Le silence le plus profond régnait dans le kraal abandonné ; deux ou trois chiens seulement erraient çà et là, semblant chercher leurs maîtres. Rien n'annonçait la présence de l'ennemi; cependant il était là, blotti dans l'herbe, épiant ses trop confiantes victimes et s'approchant tout doucement pendant que le Prince et ses compagnons causaient agréablement ensemble.

Tout à coup, un Zoulou de Natal, qui faisait partie de l'escorte, donne l'alarme. Ayant soupçonné la présence de l'ennemi, il va droit au Prince, auquel un soldat sert d'interprète. Aussitôt les chevaux sont ramenés et sellés ; chacun avait le pied à l'étrier, attendant l'ordre de monter et de partir. A ce moment, une volée de coups de fusils éclate : les Zoulous venaient de tirer, mais sans atteindre personne. La frayeur s'emparant des compagnons du Prince, ils fuient à toute bride, laissant derrière eux ceux qui ne sont pas en selle. Les Zoulous s'élancent à la poursuite des fuyards ; d'un coup de feu, ils abattent l'un d'entre eux ; ils en massacrent un second qui n'avait pas pu rejoindre son cheval. Dans cette désertion subite,

que devenait le pauvre Prince? Son cheval effrayé devient rétif et difficile à manier. Un de ses lâches compagnons passe près de lui au triple galop de son cheval, et, au lieu de le protéger comme son chef et comme un noble défenseur du drapeau britannique, il lui jette, en français, cette parole que la position rendait douloureusement dérisoire : « Hâtez-vous, monsieur, s'il vous plaît. »

Voilà donc le Prince seul, sans défenseurs, seul, car tous ses compagnons l'ont abandonné, même l'officier de l'escorte, le voilà seul en face de la mort. On ne connaît pas bien encore les détails de cette fin lamentable ; mais il en est qu'on peut vraisemblablement supposer. Il est probable que le Prince, dans l'effort qu'il fit pour monter à cheval, fut renversé et que sa monture lui ayant échappé, il se trouva dans l'impossibilité de fuir. Il fut en effet aperçu marchant à pied et poursuivi par une douzaine de Zoulous. Il est à présumer que, dans cette extrémité, il résolut de mourir en brave et de vendre chèrement sa vie, digne, en cela, de son pays et de sa race. Mais que pouvait-il contre un nombre si considérable d'assaillants ? Toutes ses blessures, il les a reçues par devant. Un coup de zagaie lui a enlevé un œil, et les médecins prétendent que ce coup a dû causer une mort instantanée. Quoi qu'il en soit, la tranquille expression de ses traits, lorsqu'on a retrouvé son corps inanimé, semble indiquer qu'il n'a pas éprouvé les horreurs d'une douloureuse et longue agonie, bien qu'il ait reçu dix-sept blessures.

Quels que puissent être les détails véridiques de cette lutte suprême, un fait est certain, c'est que nous sommes en présence du corps inanimé d'un prince, dernier espoir de cette famille qui a joué un rôle si important dans les temps modernes. Napoléon ne sera plus désormais qu'une grande figure historique.

Mais, laissons aux hommes de parti les points de vue

politiques. Que s'est-il passé entre Dieu et l'âme du vaillant jeune homme au moment terrible de la suprême angoisse? Oh ! espérons tout, en faveur d'un prince que la Bonté divine avait orné des plus rares qualités du cœur et qui, par la volonté d'une pieuse mère, avait reçu une éducation aussi chrétienne que distinguée. A la lumière de cette foi, le plus riche apanage de l'amour divin et de l'amour maternel, son âme a été certainement touchée du regret de ses fautes, s'il en avait quelqu'une à se reprocher. Il aura été, nous en avons la ferme confiance, accueilli par la miséricorde de Celui qui aime tant à pardonner et à bénir. Quelqu'un qui le connaissait bien nous a assuré qu'il était ennemi de bien des licences que les jeunes gens se permettent sans scrupule. Sa conduite était irréprochable et ses habitudes sérieuses. C'est une vraie consolation pour nous de pouvoir réunir autour de sa mémoire des souvenirs si honorables et si rassurants.

Le jeune Prince portait l'épée de Napoléon Ier. C'était un héritage dont il se glorifiait à juste titre. Et voilà que cette épée, qui étincela au soleil d'Austerlitz et qui commandait à la victoire, est tombée entre les mains de quelque sauvage ignoré et barbare ! Et quand la guerre sera terminée les Zoulous se feront une gloire de la remettre aux mains de leurs conquérants, si tant est qu'ils se laissent conquérir. Quelle fatalité, dirions-nous, si pour le chrétien la fatalité ne s'appelait pas Providence ! Le Prince a été trouvé complètement dépouillé, excepté d'une chaîne d'or à laquelle étaient attachées quelques médailles. Vous vous expliquerez facilement la conduite des Cafres quand vous saurez qu'ils portent eux-mêmes des colliers chargés d'amulettes ; ils ont cru à des sortilèges et ils ont respecté ces objets sur le corps du Prince.

Vous pouvez imaginer aussi le deuil immense que cette catastrophe a répandu dans l'armée anglaise. Le

massacre d'Isandlwana, où près de 1500 soldats et officiers périrent, celui d'Intombeni, où le capitaine Moriarty et sa compagnie entière tombèrent sous les coups de l'ennemi, la mort du Prince impérial, quels épisodes dans cette malheureuse guerre !

Dès que le corps du Prince fut trouvé, le lendemain, par un détachement de lanciers, on lui rendit les honneurs dus à son rang, et le R. P. Bellord, chapelain catholique, prononça sur ces restes inanimés les prières accoutumées. Les dépouilles mortelles furent ensuite dirigées sur Pietermaritzburg. Le général Clifford, qui est catholique, avait disposé les choses de manière à ce que le convoifunèbre arrivât en ville vers deux heures et demie. Laissons parler un moment le *Witness*, un des journaux du pays :

« Jamais Pietermaritzburg n'a contemplé un spectacle tel que celui dont il a été témoin dimanche dernier. Si les obsèques du Prince eussent eu lieu dans une de nos plus grandes cités, tandis que Maritzburg est une des plus petites, la pompe funèbre eût été plus imposante et plus solennelle, mais on n'eût rien pu voir de plus touchant et de plus attendrissant.

« Dès que la mort du Prince impérial fut connue comme certaine, ce fut une explosion d'étonnement et de douleur dans toute la ville. Les circonstances de sa fin tragique causèrent la plus profonde impression sur les esprits. Il était venu ici combattre à l'ombre de ce même drapeau que son grand-oncle détestait et eût voulu abaisser ; et il a trouvé une mort prématurée et sans gloire, au milieu de quelques sauvages. L'occasion de s'illustrer, de déployer son courage aussi bien que ses talents, fut refusée à cette âme noble et ardente. Chacun savait qu'il était le descendant et l'héritier de cette famille qui a joué un rôle si important dans l'histoire

contemporaine. Chacun aussi ressentait la plus vive sympathie pour cette mère dont le cœur allait être brisé par une perte si inattendue et si cruelle. Toutes les circonstances de cet évènement, à la réalité duquel notre pensée ne peut se faire, font au Prince défunt une auréole de tristesse impossible à décrire. »

Comme je l'ai dit plus haut, le général Clifford avait donné des ordres pour que le corps arrivât en ville vers deux heures et demie de l'après-midi. Le canon du fort tonnait de minute en minute, tandis que le cortège funèbre avançait tristement dans les rues de la cité. On remarquait, dans les rangs du convoi, le Gouverneur, le général Clifford, le Président de la Cour suprême, le Conseil municipal et une foule d'officiers tant civils que militaires. Le cheval du Prince était conduit en laisse derrière le corbillard. Le cortège avançait à pied. Les PP. Baudry et de Lacy étaient allés à sa rencontre hors de la ville. La foule était immense et sympathique ; la douleur et l'affliction se peignaient sur tous les traits, et de toutes les bouches sortait cette exclamation qui arrachait des larmes : « Pauvre Prince !..... Pauvre Impératrice ! »

Enfin le cortège arriva à la grande salle ouverte par les sœurs, il y a deux ans, pour l'installation de leur bazar ou loterie. J'étais là en chappe noire. D'une voix émue je récitai le *De profundis* au milieu de l'assistance religieusement attentive. Parmi les assistants se trouvait le bon serviteur de la famille impériale, M. Ulhmann, qui, plongé dans la désolation, noyé dans les larmes, hors de lui-même, appelait à grands cris son « bon Prince ». Il l'avait servi pendant vingt-deux ans. Son affliction était respectée de tous. C'est lui qui fut chargé de constater l'identité des dépouilles mortelles devant un notaire public et le secrétaire général du gouvernement ; après quoi les

médecins procédèrent à l'embaumement. Quelques personnes seulement furent admises dans la salle ; j'étais du nombre. On ouvrit le cercueil provisoire dans lequel le corps avait été renfermé au quartier général. Lorsque je vis apparaître, sous la poussière mortuaire dont on le débarrassait, les traits de cet enfant tombé au champ d'honneur sous la zagaie des Zoulous, je ne saurais dire tout ce qui passa de réflexions douloureuses, mais toutes graves et élevées, dans mon âme agitée ; le silence ici vaut mieux que les paroles. Toujours est-il que jamais le souvenir de ce moment solennel ne s'effacera de ma mémoire.

Au moment de sceller le nouveau cercueil de plomb dans lequel on l'avait mis, le général Clifford eut la courtoisie de permettre à la bonne Mère Présentation de regarder le défunt enveloppé dans son linceul. Quels devaient être les sentiments d'une religieuse française, à 3 000 lieues de la belle France, devant les restes d'un prince qui semblait appelé à régner, c'est ce que je n'entreprendrai pas de vous révéler; peut-être ne le pourrait-elle pas faire elle-même. Le cadavre de l'héroïque défunt n'était paré d'aucun insigne religieux. Elle propose de lui passer au cou un scapulaire ; mais il n'y en avait pas dans l'appartement, encore moins, sur ces messieurs protestants, rangés autour du cercueil. Elle prend simplement le sien et en revêt le corps inanimé du dernier héritier de l'empire. C'est un fait qui restera honorable pour elle et pour la Sainte-Famille, et qui associera le nom de sa famille religieuse à un évènement considérable de notre histoire. « O vanité des grandeurs humaines ! » Avec quelle profonde conviction on prononce ces paroles, et comme on en comprend bien le sens devant une pareille tombe ! Je jetai encore une fois de l'eau bénite sur le corps exposé ; les catholiques présents en

firent autant, et notamment le général Clifford, parfait chrétien et officier du premier mérite.

Le cercueil une fois scellé fut déposé sur un beau catafalque, dans l'église, où il passa la nuit. Le concours fut immense, le respect universel. Deux fonctionnaires étaient placés au pied du cercueil et deux autres maintenaient l'ordre à l'entrée de l'église. Vous parlerai-je des décorations funèbres ? Le général nous avait donné carte blanche et avait voulu que rien ne fût épargné. En conséquence, les sœurs de la Sainte-Famille, dirigées par leur active supérieure, déployèrent pendant trois jours une intelligence et un savoir-faire qui ont justement mérité l'admiration de tous. Quelques dames de bonne volonté s'adjoignirent à elles et ont acquis par là un titre égal à l'éloge universel. Il n'y avait qu'une opinion sur le mérite de cette ornementation de circonstance. C'était, pour le pays, le plus haut degré de la magnificence dans le deuil. Le sanctuaire était entièrement drapé de noir. Sur ce fond se détachaient une grande croix de satin blanc, le monogramme R. I. P. et l'abeille de la famille impériale de même couleur. Au milieu de l'église s'élevait un catafalque, pour lequel nous avions fait concourir toutes les ressources du pays. Mais je n'entre pas dans les détails qu'on retrouve en ces circonstances et ces cérémonies. C'était tout à la fois le caractère de la tristesse et de la grandeur. Je dis de la grandeur ; celle de la mort effaçait l'autre. Oui ! de ce catafalque s'élevait une voix qui avait la mission de parler hautement pour les princes : « *Vanitas vanitatum et omnia vanitas !* »

La sainte messe fut célébrée le lendemain à huit heures et demie. Le Gouverneur, le général Clifford, les dignitaires de l'ordre civil et de l'ordre militaire y assistaient. Vous serez étonné d'apprendre que le docteur Colenzo et le docteur Macrorie, ces deux évêques rivaux qui se disputent

ici le pouvoir spirituel de la pauvre Eglise anglicane, y étaient aussi présents. Le vrai évêque seul manquait. Mgr Jolivet était à plus de 100 lieues, dans l'humble cité de Prétoria; nous le regrettions tous vivement. En son absence je rendis donc les derniers honneurs de l'Eglise à Son Altesse impériale et prononçai sur lui ces mots que je ne pus achever, tant était grande mon émotion, qu'en versant des larmes : *Requiescat in pace ! Amen.*

Je termine en remarquant que c'est un grand honneur pour vos fils bien-aimés de représenter ici l'Eglise catholique et d'offrir les consolations de leur ministère aux pauvres et aux riches, aux fidèles et aux infidèles, aux barbares et aux princes. Plût à Dieu que nous eussions été présents à l'heure du danger ! Nous n'eussions point abandonné un jeune homme courageux, digne d'admiration et d'estime, et, au péril de notre vie, nous nous fussions attachés à lui, non par un dévouement politique que nous ne connaissons pas, mais dans l'intérêt de son âme, que nous eussions voulu recueillir sur ses lèvres pour la présenter à Dieu.

Je suis, avec le plus profond respect et l'affection la plus sincère, très révérend et bien-aimé Père, le dernier de vos fils en J.-C. et M. I.

J. Barret, o. m. i.

Le R. P. Sabon, après avoir accompli à Durban les mêmes cérémonies que le P. Barret à Maritzburg, a accompagné le corps du Prince impérial à bord du vaisseau chargé de le ramener en Europe. Le capitaine avait ordre de le faire accompagner jusqu'en Angleterre; mais, en l'absence de Mgr Jolivet, le P. Sabon, n'ayant pas cru pouvoir s'absenter de sa mission, a décliné l'offre qui lui était faite, et le capitaine a dû s'adresser au clergé du Cap.

LE NAUFRAGE D'UN MISSIONNAIRE.

Sous ce titre, le R. P. LACOMBE rend compte d'un accident de voyage dont il a failli être la victime ; nous lui laissons la parole.

Il parle de lui à la troisième personne, et son récit pittoresque est plus intéressant sous cette forme que ne le serait la plus brillante narration :

« En mai 1878, le P. LACOMBE, Supérieur de notre maison de Sainte-Marie de Winnipeg, revenait de faire l'office du dimanche à Silkirk, petite ville à 25 milles de Winnipeg. On remontait la rivière Rouge, dans un petit bateau à vapeur, de construction américaine, c'est-à-dire très élevé au-dessus de l'eau. Un vent du nord très violent soufflait et emportait des tourbillons de neige, qui obscurcissaient le ciel. Trente passagers, parmi lesquels le P. LACOMBE, étaient à l'abri de l'orage, dans un étage supérieur. Une partie du jour le petit vapeur fut secoué par la tempête en remontant péniblement cette rivière si tortueuse, et dont le lit était très grossi à cette époque de l'année. Tout à coup, en tournant une pointe, le vent devenu plus violent prit en flanc le vapeur, qui commença aussitôt à pencher ; les matelots du bord crièrent au danger, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, le petit steamboat avait chaviré. Les passagers s'empressent vers la porte de la cabine, malgré l'inclinaison du vaisseau. Les uns tombèrent dans la rivière, les autres se jetèrent dans une embarcation attenante, mais tous furent hors de danger, excepté le pauvre P. LACOMBE, sorti le dernier, et qui avait été précipité dans l'eau, son bréviaire encore à la main. Il perdit connaissance, disparut, reparut de nouveau et fut enfin saisi par les cheveux par un des passagers. Après

bien des efforts, on arriva au rivage tout couvert de glace et à moitié gelé. Malheureusement c'était sur la rive droite, dans la partie où il n'y a pas d'habitation à proximité. Chacun de courir et d'aller dans les maisons des métis. Mais le P. Lacombe, dont les forces étaient épuisées, ne pouvait ni monter la côte, empêché par une boue épaisse, ni se défaire de ses habits glacés. Il se voyait en face d'un nouveau danger. Il ne pouvait appeler au secours ; on ne pouvait l'entendre ni le voir. Enfin, après des efforts inouïs, il vint à bout d'atteindre une petite maison de métis, où il se laissa tomber devant la porte, n'ayant pas même la force pour ouvrir. Il tomba au milieu de la famille, à la grande stupéfaction de tous. On s'empressa de lui prodiguer tous les soins, on envoya un messager à l'Archevêché et bientôt le pauvre naufragé était auprès d'un bon feu.

« Cet accident n'a pas eu de suite fâcheuse, et la santé du Père ne s'en est pas ressentie. »

Nous nous joignons au P. Lacombe pour remercier la Providence qui a protégé le Missionnaire.

LE PÈLERINAGE DE LUMIÈRES.

Sous ce titre, la *Revue des bibliothèques paroissiales* du diocèse d'Avignon, dans son numéro du 4 octobre 1879, rend ainsi compte d'une belle cérémonie accomplie dans le sanctuaire de Lumières :

La superbe cloche de 500 kilogrammes, bénite dimanche dernier, 28 septembre, par Mgr l'Archevêque dans les jardins de Notre-Dame de Lumières, est un *ex-voto*. Qu'on nous permette tout d'abord d'admirer l'ingénieuse idée qu'a eue le pieux donateur de traduire sa reconnaissance par cette voix

merveilleuse du bronze, qui parle haut et au loin, qui parle aux échos, qui a déjà parlé aux peuples (1).

Six mille âmes, c'est-à-dire six mille voix, étaient à la cérémonie du baptême. J'y arrivai vers trois heures. C'était presque tard. Une première foule occupait les abords; une autre emplissait l'église; une troisième, la plus nombreuse, avait pris place sous la grande allée des ormeaux et sous la galerie des arceaux qui l'avoisine; la galerie servait de sanctuaire; adossé au mur de l'église, un élégant autel gothique s'élevait couvert de fleurs, de lumières et d'or. La grande allée des ormeaux promenait, sur le devant, ses berceaux de verdure d'où s'épandaient en tous sens des guirlandes de buis, croisées par d'autres guirlandes de lampes vénitiennes aux mille couleurs pour l'illumination du soir. Au loin, à travers les branches et au-dessus des têtes et des physionomies, se dessinait l'horizon des montagnes où le soleil arrêtait avec complaisance ses dernières flammes.

M. Clément, Vicaire général, entonne les premières vêpres de Saint Michel. Deux autres Vicaires généraux, M. Redon et M. Jallat, sont à ses côtés. Parmi les prêtres accourus, qui poursuivent le chant des psaumes, il y en a du nord et du midi du diocèse; les cantons de Valréas et de Malaucène sont représentés; l'arrondissement d'Apt apporte un contingent considérable; M. le Curé de Villards est là avec une centaine de paroissiens; une autre caravane est accourue de Saint-Didier-les-Bains; on nomme aussi M. le Curé doyen d'Orgon en camail de chanoine; plusieurs prêtres et missionnaires sont venus des Basses-Alpes, de la Drôme et de l'Ardèche.

Après le *Magnificat* solennel, un chant populaire très enthousiaste se fait entendre : *Jamai, Vierge de Lumière* —

(1) L'*ex-voto* est mentionné sur la paroi de la cloche; on lit, au côté opposé, l'inscription suivante : *Æterni Luminis Matri.* — *Bénite par Mgr Dubreuil, Archevêque d'Avignon.* — *Ferdinand-François-Léopold-Didier Tourrel, parrain;* — *Marie-Louise-Victorine Baud, née Bonnet, marraine.* — *Etienne Martin, de Mirabelle-aux-Baronnies, donateur.* — Le parrain et la marraine sont de l'Isle-sur-Sorgues.

noun jamai t'abandounaren. C'est le cantique par excellence de la journée; il répond par sa vivacité méridionale aux élans du Comtat et de la Provence. L'un et l'autre se sont donné la main auprès de la Vierge lumineuse.

S. Gr. Mgr l'Archevêque, dont les échos des montagnes annonçaient tout à l'heure l'arrivée par des détonations éclatantes, traverse les rangs qui se forment respectueux sur son passage. Les élèves du Juniorat, nouveaux Eliacins, le précèdent, portant ses insignes.

Bientôt les psaumes et les oraisons se succèdent; les onctions consacrent le corps bronzé de la néophyte parée de verdure et de broderies; on l'embaume de parfums. Puis elle donne une idée de sa voix : c'est un superbe sol à l'ondulation forte qui se prolonge; évidemment la constitution est robuste, et la nouvelle baptisée vivra longtemps si elle n'a pas d'ennemis qui la meurtrissent. Espérons qu'elle n'en aura pas... Elle a d'ailleurs un magnifique rôle à remplir.

Oui, ce sera une cloche fortunée, car la voilà servante de la Reine de la lumière, entourée, dès son berceau, de chants populaires et de tressaillements inusités; et, par surcroît, elle reçoit les honneurs d'un splendide panégyrique.

Mgr l'Archevêque, debout auprès d'elle, sur une chaire improvisée, en ce grand et beau langage qui transporte l'intelligence et remue le cœur, a pris pour thème de son discours les rapports de la cloche avec tout ce qui nous est sympathique et nous émeut... C'est majestueux, solennel, saisissant.

Nous signalerons en particulier l'émouvante péroraison, où l'orateur, parlant à la cloche comme si elle était vivante, lui demande de sonner les diverses heures du péril, de la joie et du bonheur : — l'heure du péril pour la jeune fille tentée d'abandonner le foyer qui abrite son innocence;pour le jeune homme tenté, lui aussi, comme le Prodigue, de quitter le toit de ses pères et d'aller chercher au loin le bonheur que la Providence a placé près de son berceau ; — l'heure de la joie pour le pèlerin fatigué qui vient de loin au sanctuaire de Marie chercher la paix, la lumière, l'espé-

rance. Il lui demande enfin de sonner de longs et heureux jours pour le parrain chrétien et la pieuse marraine qui sont là, pour les dignes religieux qu'abrite le sanctuaire, pour ceux de ses diocésains qui l'entourent ; d'heureux jours pour la France, des jours de consolation pour l'Eglise, de longs et heureux jours pour Léon XIII qui en est l'orgueil.

Un *Te Deum* très solennel a suivi ; puis, à un signe du Pontife, ému et transporté, résonnent les grandes et chaleureuses acclamations : *Vive Marie immaculée! vive la France! vive Léon XIII !* La voix du peuple ajoute spontanément : *Vive Monseigneur !...*

La procession aux flambeaux est de vieille tradition à Lumières. Elle fut inaugurée il y a deux siècles, on peut dire, en l'an 1661, quand les jets de lumières miraculeuses allaient de la primitive chapelle de Notre-Dame du Limergue à l'oratoire de Saint-Michel, abrité là-haut sous une immense *baume*.

Il est huit heures ; les repas improvisés auprès des fontaines, sous les charmilles, autour des tables agrestes des noisetiers, touchent à leur fin. Un toast vient d'être porté par Monseigneur à la santé des modestes et dignes supérieurs du couvent : le P. Duvic, supérieur actuel, et le P. Gigaud, son prédécesseur, actuellement à Notre-Dame de la Garde à Marseille, présent à la cérémonie.

Le signal est donné par les joyeux carillons, j'allais dire : les bégaiements de la nouvelle baptisée ; des milliers de pèlerins, armés chacun d'un cierge, se remuent comme pour se mettre en ligne ; l'étendard de la croix est au premier rang ; les allées du jardin, tout illuminées par quatre rangées de lanternes vénitiennes, s'ouvrent au flot qui marche et qui monte. Vous diriez les phalanges du ciel, les myriades angéliques, aperçues par Isaïe et par saint Jean, qui viennent aux premières vêpres présenter leurs hommages à leur immortel capitaine, à saint Michel.

De loin en loin, de longues oriflammes bleues ou roses qui se balancent ; le long des rangs, aux divers étages occupés par la procession, les feux de Bengale ; les échos des monts

qui répètent les dernières syllabes des chants latins, français et provençaux : tel est le spectacle dont on jouit, dont on s'enivre...

Arrivés sous la baume de Saint-Michel, les pèlerins s'arrêtent, font silence. Sa Grandeur, entourée de cinquante prêtres, préside cette rayonnante assemblée. Un missionnaire, le P. Pélissier, décrit, d'une voix pénétrante et pieuse, les gloires de saint Michel, ses premiers combats, sa longue et persévérante protection du peuple de Dieu, ses grandes ailes étendues sur la France et sur l'Eglise...

Après le sermon, a lieu la descente des pèlerins — on eût dit un cordon lumineux qui reliait Saint-Michel à Notre-Dame ; puis le salut solennel ; enfin, quelques mots chaleureux de Monseigneur, qui rappelle fort à propos le trait d'un saint évêque d'Apt, dont nous célébrions, il y a quelques jours, la fête. Ce saint Evêque, en un jour d'orage — *nocte intempesta* — visitant un monastère voisin en compagnie de son diacre, avait vu son flambeau respecté des vents et des tempêtes : *nec accensum procellosa vis venti cereum extinxit.* C'est l'image de la foi et de la charité que le pèlerin de Marie doit garder ardentes et luisantes, malgré les tempêtes suscitées par le démon et le souffle ennemi des mauvaises doctrines.

L'auditoire enthousiasmé pousse un cri : *Vive Monseigneur !* Sa Grandeur y ajoute aussitôt *Marie, Léon XIII et l'Eglise*, que la foule acclame pour la seconde fois d'une voix puissante.

Il est dix heures, les pèlerins affluent dans l'église, et remplissent la nef, les chapelles, la crypte ; on prie, on chante, on dort ; c'est vraiment la *Vigile* des premiers chrétiens.

Vers les deux heures l'autel majeur s'illumine. Les chants de l'orgue préludent aux saints mystères. La grand'messe est célébrée par un prêtre du pèlerinage. De nombreuses phalanges de communiants s'approchent de la table sainte, puis, l'aube venue, reprennent le chemin du pays.

LETTRE DU CARDINAL GUIBERT

AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Nos Pères et Frères ont lu déjà, dans le numéro précédent des Annales, l'adresse latine au Souverain Pontife, signée par tous les membres du Chapitre, et envoyée à Rome par l'entremise du Cardinal Guibert. Son Eminence voulut bien accompagner son envoi d'une lettre d'hommage, dans laquelle se trouvait tracé en quelques lignes tout l'historique de notre chère congrégation, et dont malheureusement Son Eminence n'a pas gardé copie. Mais la lettre suivante, adressée au Supérieur général, nous en donne un résumé fidèle. Nous donnons à la suite la réponse de Léon XIII. C'est pour la première fois que le nouveau Pape s'adresse en personne à la Congrégation, et il le fait en termes qui constituent pour tous un titre de famille; les bénédictions de Léon XIII, en descendant sur nos têtes, s'ajoutent à toutes celles dont Pie IX, son vénéré prédécesseur, fut pour nous si prodigue; elles sont un encouragement qui, jusqu'aux extrémités du monde, ira ranimer, dans le cœur de tous les Oblats, le dévouement à la Chaire de Pierre et le zèle pour le salut des âmes.

Archevêché de Paris.
Paris, le 13 novembre 1879.

Mon très révérend Père,

Je vous ai envoyé la lettre du Saint-Père; vous pouvez la garder dans vos archives, parce qu'elle est une réponse à l'adresse envoyée à Sa Sainteté par les membres du dernier Chapitre tenu à Autun, aussi bien qu'à la lettre dont j'ai accompagné moi-même l'adresse en la transmettant.

Vous m'avez témoigné le désir d'avoir une copie de cette lettre que j'écrivais au souverain Pontife; il m'est impossible de vous la donner, parce que nous n'en avons pas conservé la minute. Mais je puis vous en dire le contenu, qui est encore présent à ma mémoire.

J'exposais au Saint-Père qu'invité par vous à faire une apparition dans le Chapitre général, j'étais venu avec empressement assister aux dernières séances pour m'édifier et me procurer la consolation de revoir quelques-uns des vieux Missionnaires, compagnons de mes premiers travaux apostoliques. Je disais au Pape que j'ai vécu quinze ans au milieu de la petite société naissante, auprès du vénérable et saint fondateur, et que c'est là que s'est faite mon éducation sacerdotale. J'ajoutais que, s'il y a quelque bien en moi, et dans ma longue carrière, ce qui est sans doute bien peu de chose, je dois en rapporter le mérite, après Dieu, aux sages leçons et aux bons exemples que j'ai reçus dans cette première phase de ma vie.

Je racontais, en quelques lignes, à Sa Sainteté, les commencements encore faibles, mais très fervents, de la petite Société des Oblats. Je lui exprimais le bonheur que j'éprouve de la voir aujourd'hui grandie et fortifiée, donnant des évêques et des hommes apostoliques à plusieurs contrées dans les pays infidèles, tout en continuant son ministère dans notre France qui en a un si grand besoin.

J'attestais en même temps devant le Saint-Père que l'esprit primitif de ferveur, d'abnégation et de modestie s'était parfaitement conservé dans la nouvelle génération qui était représentée au Chapitre, et j'exprimais l'espérance que ce même esprit, fortement inculqué par le fondateur, se perpétuerait toujours dans la Congrégation.

Enfin, j'assurais le Saint-Père que la Société des Oblats a regardé dès son origine et regardera toujours comme

une loi invariable la profession de toutes les doctrines romaines, la soumission la plus absolue au Saint-Siège et le dévouement le plus filial au Vicaire de Jésus-Christ. C'est là l'esprit de la Congrégation et nul ne serait toléré dans son sein s'il n'en était pénétré.

Voilà, mon très révérend Père, les pensées et les sentiments que j'exprimais au Souverain Pontife, dans la lettre dont je ne puis vous fournir la copie, et que je terminais par le témoignage de mon respect et de mon dévouement personnel, en le priant de bénir la Congrégation qui m'est si chère et de me bénir moi-même.

Je vous renouvelle, mon très révérend Père, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués.

Signé : † J.-Hipp., Card. Guibert, *Arch. de Paris.*

LETTRE DE SA SAINTETÉ LE PAPE LÉON XIII

A SON ÉMINENCE LE CARDINAL GUIBERT, ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Dilecto Filio Nostro Josepho Hippolyto Tituli Sancti Joannis ad Portam Latinam S. R. E. Presbytero Cardinali Guibert, *Archiepiscopo Parisiensi.*

Lutetiæ Parisiorum.

LEO PP. XIII.

Dilecte Fili Noster, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Tuis non minus, Dilecte Fili Noster, quam litteris Capituli generalis Congregationis Oblatorum Mariæ Immaculatæ non mediocriter delectati sumus. Non solum enim sensus observantiæ, devotionis et amoris ergà Sedem hanc Apostolicam, quos in te novimus, per utramque epistolam vividissime significatos conspeximus ; sed ab

hujusmodi animorum conjunctione cum Nobis, et a recensitis ibi gestis magnopere erecti fuimus. Et sane : si tu gavisus es quod Congregatio debilis olim ac pusilla, cui, dum in minoribus versabaris, nomen dederas et adlaboraveras, jam in magnam creverit arborem, cujus rami fructus suos late per orbem, et ad ipsas ejus gelidas extremasque regiones, afferunt ; profecto Nos etiam dulci recreari debuimus solatio, dum per illam innumeris consultum vidimus animabus fidelium et infidelium, Jesu Christi nomen ad gentes allatum, dilatatumque ejus regnum, cui nunc a nefariis consociationibus immane bellum indicitur. Adde vero, omnia in ea Congregatione majora promittere ; nam modestia et humilitas, zelus divinæ gloriæ, caritas, quæ singula familiæ membra in unum compingit corpus nulla discrepantia divisum, cura perficiendi magis quæ sunt in usu, arcta cum hac Petri Cathedra conjunctio et accurata documentis ejus adhæsio, ipsa denique familiæ incrementa et propagatio suadent omnino, eamdem cœlesti gaudere placito, et ad ampliora adhuc opera vocari. Gratulationes ergo nostras Generali Præposito, omnibusque Congregationis sodalibus significa, eosque Nostro nomine hortare, ut sedulo custodiant et foveant Spiritum, quo hactenus alti sunt et creverunt, atque ut fidentes patrocinio Immaculatæ Virginis, cui se devoverunt, instent alacriter susceptis operibus. Ad hoc largiora semper Nos ominamur iis auxilia ac dona cœlestia, et eorum auspicem esse cupimus Apostolicam Benedictionem, quam, una tecum, Dilecte Fili Noster, toti Oblatorum Congregationi, ac etiam universæ Diœcesi tuæ peramanter impertimus.

Datum Romæ apud sanctum Petrum, die XIII octobris, Pontificatus Nostri anno secundo.

LEO PP. XIII.

TRADUCTION.

A notre Cher Fils Joseph-Hippolyte GUIBERT, *Cardinal Prêtre de la Sainte Eglise Romaine, du titre de Saint-Jean devant la Porte latine, Archevêque de Paris.*

A Paris.

LÉON XIII PAPE.

Notre Cher Fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

Votre lettre, notre cher Fils, ne nous a pas causé moins de joie que celle du Chapitre général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée; car les sentiments d'obéissance, de dévouement et d'amour envers ce Siège Apostolique que Nous vous connaissions déjà, non seulement Nous les avons trouvés, dans ces deux lettres, exprimés de la manière la plus vive, mais de plus Nous avons été grandement réjoui d'une telle union des esprits avec Nous et de l'exposé des actes de ce Chapitre. Et c'est avec raison. Si c'est pour vous un sujet de joie de voir cette Congrégation, autrefois si faible et si petite, à laquelle vous avez appartenu et dans laquelle vous avez travaillé avant votre élévation à de hautes dignités, devenue maintenant un grand arbre qui étend ses branches et porte ses fruits au loin sur la terre et jusqu'aux extrêmes régions glaciales; Nous aussi nous n'avons pu qu'éprouver une bien douce consolation en la voyant procurer le bien d'une multitude innombrable de fidèles et d'infidèles, porter aux nations le nom de Jésus-Christ et dilater son règne, en ce moment surtout où des sociétés criminelles lui livrent une guerre implacable. Et il faut ajouter que, dans cette congrégation, tout annonce de plus grands succès encore; en effet, la modestie et l'humilité, le zèle de la gloire de Dieu, la charité, qui de tous les membres

de cette famille ne forme qu'un seul corps, qu'aucune discordance ne divise, l'attention à perfectionner de plus en plus ses moyens d'action, l'union étroite avec cette Chaire de Saint-Pierre, l'adhésion la plus empressée à ses enseignements, enfin les progrès mêmes et la propagation de cette Société, tout cela prouve sûrement qu'elle est agréable à Dieu et appelée à de plus grandes œuvres. Transmettez donc nos félicitations au Supérieur général et à tous les membres de cette Congrégation, et, en notre nom, exhortez-les à conserver avec soin et à réchauffer en eux cet esprit qui, jusqu'à présent, les a soutenus et fait croître, et aussi, pleins de confiance en la protection de la Vierge Immaculée, à laquelle ils se sont consacrés, à se livrer avec ardeur aux œuvres qu'ils ont entreprises. Pour cela Nous leur souhaitons les grâces les plus abondantes et les dons célestes, et Nous voulons qu'ils en voient le présage dans notre bénédiction apostolique que Nous accordons avec amour à vous, notre cher Fils, à toute la Congrégation des Oblats et aussi à tout votre Diocèse.

Donné à Rome, près de saint Pierre, le treizième jour d'octobre 1879, en la deuxième année de notre Pontificat.

Signé : LEON XIII, Pape.

NOUVELLES DIVERSES

PÈLERINAGE DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE, A SAINT-ANDELAIN.

Le R. P. A. Mouchette, Supérieur, nous fait de cette fête annuelle le récit suivant :

Le 21 septembre, nous voyions encore les pieux pèlerins du Nivernais et du Berry accourir vers notre modeste sanctuaire. Le dimanche qui suit le 19 septembre, anniversaire de l'apparition de la très sainte Vierge à la Salette, est le jour fixé pour notre pèlerinage.

Cette année, nous avions la bonne fortune de posséder Mgr Lelong, évêque de Nevers. Ce prélat se souvient des relations si intimes qu'il a eues avec la Congrégation à Autun.

Un grand nombre de nos Pères qui ont passé par le scolasticat ou à la maison de Saint-Jean, lui sont connus. Il aime à les rencontrer ou tout au moins à apprendre de leurs nouvelles. Aussi Monseigneur, dès son arrivée dans le diocèse, nous a témoigné une affection toute paternelle et il nous en donne des preuves dans toutes les occasions.

La plus gracieuse hospitalité attendait Monseigneur au château du Nozet, que l'on pourrait appeler le Château des Evêques. La grande salle des Papes, ainsi nommée à cause des portraits des souverains pontifes qui la décorent, est aussi ornée des armoiries des prélats qui déjà ont été reçus sous ce toit chrétien.

Mgr Lelong arriva au château de Mme la comtesse Lafond le samedi, veille de notre fête. Nous allâmes, en

communauté, lui souhaiter la bienvenue et arrêter le programme du lendemain; puis nous revînmes au plus vite à Saint-Andelain. Il fallait achever les décorations de notre sanctuaire béni et revêtir les âmes de la grâce sanctifiante au saint tribunal.

Le lendemain, malgré le brouillard du matin, le temps se montra favorable. L'on vit bientôt, sur toutes les routes, les pèlerins monter vers la douce Mère qui les attirait et les attendait pour bénir leurs ardentes prières; *qui mane vigilant ad me invenient me*. Comme tous les visages sont recueillis ! Comme toutes les physionomies sont empreintes de paix et de bonheur !

Monseigneur célébra, à huit heures, la messe du pèlerinage; les communions furent bien plus nombreuses que nous n'avions osé l'espérer. Il y en avait même beaucoup de Saint-Andelain, où la communion fréquente était inconnue il y a quelques années encore. Notre bon évêque fut agréablement surpris et grandement édifié de ce résultat. C'est toujours par Marie que l'on va à Jésus !

A neuf heures et demie, la messe de paroisse; l'église commençait à se remplir. Ce qui édifia surtout, ce fut la présence, à cette messe, de toutes les personnes qui avaient déjà assisté à celle de Monseigneur. Nous donnâmes à nos paroissiens des avis sur la conduite que nous désirions leur voir tenir dans ces jours de recueillement où les étrangers arrivent en grand nombre; nous leur rendons le témoignage mérité qu'ils les ont suivis très fidèlement.

A onze heures, messe solennelle et assistance pontificale. La foule encombrait notre église. Les chants exécutés par les jeunes filles des sœurs furent admirables d'entrain et de piété. Après cette messe et avant le dîner, Monseigneur bénit solennellement les objets de piété. Nous avions invité avec Sa Grandeur M. le maire

et M. le président du conseil de fabrique. Nous regrettions qu'une absence imprévue nous privât de la présence de M. le comte Lafond.

Bientôt arrivèrent avec leurs curés de nombreuses députations des paroisses de Pougny, Saint-Martin du Tronsec, Saint-Laurent, Saint-Quentin et surtout Pouilly; cette dernière paroisse formait à elle seule une procession imposante. Nous dûmes modifier notre programme. On chanta les vêpres en procession pour ne pas tenir trop longtemps cette foule entassée dans l'église. Notre procession n'ayant pas un parcours assez long, beaucoup de personnes, craignant de ne pouvoir trouver place dans l'église à la rentrée, rebroussèrent chemin, malgré toutes nos instances; il y eut un moment de confusion; mais à l'église, en faisant occuper le chœur et le transept par les hommes, les nefs et la chapelle mortuaire par les femmes, tout le monde à peu près trouva place. Monseigneur, du haut de la chaire, put voir cette belle assemblée avide d'entendre sa parole si pieuse et si bonne, si solide et si lumineuse. La bénédiction du Saint Sacrement termina cette belle fête. Nous nous trompons, la foule des pèlerins accompagna Monseigneur à son retour à notre maison, et envahit la cour en réclamant une dernière bénédiction de son pontife vénéré.

Nous avons exposé très sommairement le programme de cette belle journée. Il est juste de payer notre tribut de reconnaissance à Mgr Lelong, dont la présence a si puissamment contribué à l'éclat et à l'édification de notre pèlerinage; à Mme la comtesse Lafond, dont la piété se complaît à embellir notre église. Pour le pèlerinage de cette année nous avons reçu deux splendides candélabres, placés de chaque côté du maître-autel sur deux colonnes en pierre richement sculptées; la chaire entièrement res-

taurée et embellie; une chape en drap d'or avec broderie en soie, œuvre de Mme la comtesse, dont le goût artistique est si distingué; deux dalmatiques aussi en drap d'or. Louons aussi le zèle de nos bonnes sœurs pour les décorations pleines de goût dont elles savent habiller notre sanctuaire.

Un grand bien s'opère visiblement par ce pèlerinage. Le confessionnal a été fréquenté toute la matinée, on a même été obligé de donner la sainte communion après midi à des personnes qui n'avaient pu se confesser plus tôt.

La sainte Vierge a été glorifiée, les âmes sanctifiées, la religion grandement honorée dans ses pompes, notre bon évêque ravi; notre population et nous, les pauvres instruments de ces bienfaits, nous avons été largement récompensés de nos fatigues.

Le T. R. P. Supérieur général s'est rendu à Bordeaux dans le courant du mois de novembre. Le but de son voyage était l'installation d'un pro-directeur de la Sainte-Famille, en remplacement du R. P. Roullet, à qui malheureusement un triste état de santé interdit tout travail. C'est le R. P. Anger qui a été choisi pour le remplacer. Déjà, ce Père avait été attaché à l'aumônerie de la Sainte-Famille; il fut ensuite appelé auprès de notre T. R. P. Supérieur général en qualité de secrétaire particulier; il s'est acquitté de ces fonctions délicates pendant plusieurs années avec un grand dévouement et un tact parfait. Ce cher Père laisse les meilleurs souvenirs dans notre communauté de Paris. C'est le R. P. Leroux, chapelain à Saint-Martin de Tours, qui remplace le R. P. Anger dans les fonctions de secrétaire particulier.

— Le 18 septembre, se sont embarqués à Londonderry,

pour le diocèse de Saint-Boniface (Manitoba, Canada) :

Le R. P. Albert LACOMBE, du diocèse de Montréal (Canada) ;

Le F. scolastique William JOYCE, du diocèse de Waterford (Irlande) ;

Le F. convers James LANDRIGAN, du diocèse de Killaloe (Irlande).

— Le 25 septembre, se sont embarqués à Southampton, pour les missions de Natal et de la Cafrerie :

Les RR. PP. Jean MEYER, du diocèse de Metz ; Aloysius SCHOCH, du diocèse de Strasbourg ;

Les frères scolastiques Jean-Louis CRÉTINON, du diocèse de Lyon ; Pierre TRABAUD, du diocèse de Digne ;

Le F. convers Joseph KAISER, du diocèse de Strasbourg.

Par le même bateau et pour la même destination, sont parties cinq religieuses de la Sainte-Famille (de Bordeaux), dont les noms suivent :

Les SS. Saint-Bernardin Vachey, du diocèse de Paris ; Saint-Jérôme Perrot, du diocèse de Grenoble ; Marie-Gabrielle Brennan, du diocèse de Glascow (Ecosse) ; Saint-Victor Vaughan, du diocèse de Shrewsbury (Angleterre) ; Marie-Christine O'Brien, du diocèse de Dublin (Irlande).

— Le 19 octobre, se sont embarqués à Marseille, pour le vicariat apostolique de Jaffna (Ceylan) :

Les RR. PP. Léon MAUROIT, du diocèse de Cambrai, venu en France pour assister au Chapitre général de la Congrégation ; Alphonse HENRY, du diocèse de Dijon ; ce dernier, prêtre de la dernière ordination ;

Les FF. scolastiques Jules ISERBYT, du diocèse de Bruges (Belgique) ; Jean SMYTH, du diocèse de Derry (Irlande).

— Le 22 novembre, le R. P. VANDENBERGHE, vicaire du Texas, et le R. P. CLOS, délégué au Chapitre, se sont em-

barqués au Havre, à bord du *Labrador*, pour New-York, d'où ils se rendront à la Nouvelle-Orléans et de là à Brownsville. Avec eux se sont embarqués les PP. Michel et Piat; ce dernier est un jeune prêtre de la dernière ordination. Cinq sœurs de l'ordre du Verbe incarné (de Lyon) accompagnent le vicaire du Texas dans sa mission, et sont destinées au couvent de Brownsville. Ce sont les sœurs : Marie Shortall, du diocèse de Leeds; Jeanne Quayne, du Devonshire; Charlotte Cronin, de Dublin; Joséphine Redmond, de Dublin; Magdeleine Faramand, du diocèse de Chambéry.

—Mgr Durieu, de retour de France, est arrivé heureusement à New-Westminster avec la caravane qu'il amenait avec lui. Sa Grandeur a passé par le Canada, où Elle a pris des religieuses pour les amener dans nos missions de la Colombie Britannique.

—Mgr Mélizan, coadjuteur de Mgr Bonjean, est en France depuis quelques semaines. Son sacre aura lieu à Marseille, dans l'église de Notre-Dame du Mont, sa paroisse natale; la date n'en est pas encore définitivement arrêtée.

La retraite de la maison de Paris a été prêchée cette année par le R. P. Augier, provincial du Midi. Outre les Pères de l'administration générale et de la communauté de Paris, assistaient à cette retraite les Pères et Frères de notre maison de Montmartre et de la résidence de Royaumont; le R. P. Vandenberghe, vicaire du Texas; le R. P. Tatin, supérieur de notre maison du scolasticat d'Autun, et le R. P. Andric. Le prédicateur arrivait de Nice, où il venait de prêcher la retraite ecclésiastique de ce diocèse, et sa parole, nourrie d'Ecriture sainte et de théologie, se ressentait de ce premier essai d'un ministère que la Congrégation a le désir de voir revivre dans

son sein et dans lequel, en particulier, excella notre bon P. Vincens de regrettée mémoire.

La *Semaine religieuse de Nice*, du 5 octobre, parle en ces termes de la retraite prêchée par le R. P. Augier aux prêtres du diocèse :

La retraite pastorale s'est accomplie dans le plus grand ordre et au milieu du recueillement le plus pieux et le plus exemplaire. La parole du R. P. Augier a été écoutée avec une attention religieuse qui ne s'est pas démentie un seul instant. C'est qu'en effet, s'inspirant continuellement aux plus hautes sources de l'enseignement chrétien approprié aux besoins du pasteur des âmes, elle saisit l'esprit, réchauffe le cœur et va, comme une flamme vive et pétillante, en réveiller, en agiter toutes les puissances en faveur du zèle, du dévouement, de la charité. Quand elle touche aux grandes vérités du salut, on y sent un souffle et une animation dont la puissance est irrésistible. Aussi, tous les bons, tous les excellents prêtres qui l'ont écoutée s'en sont retournés dans leurs paroisses renouvelés dans le Saint-Esprit et prêts, selon la parole de saint Paul, à se dépenser sans compter aucune fatigue ni aucune usure de force et de santé pour le salut des âmes confiées à leur tendre sollicitude. Le prêtre, est-il besoin de le dire ? si saint qu'il soit par son caractère et sa vocation, n'échappe pas à l'humaine contagion. Il vit de vertus, sans doute, mais pour lui est encore vraie la parole de l'*Imitation*, que quiconque réside dans le monde, se souille plus ou moins de sa poussière. Cette poussière, le prêtre sent le besoin de la secouer de temps en temps et de se plonger dans un bain de pureté et d'innocence. De là les retraites annuelles et leur indispensable besoin pour la renovation du cœur.

Aux paternels avis donnés à plusieurs reprises par notre vénéré Prélat, les retraitants ont pu voir avec quelle pureté d'intention il entend gouverner, et quelle généreuse ardeur sera partout et toujours au service d'une volonté qui n'a que le bien en vue.

En sortant de ces pieux exercices, chacun se sentait plein

de confiance en l'avenir. L'Eglise a beau être battue en brèche par toutes les puissances coalisées de l'enfer, quand Evêques et Prêtres se trouvent unis dans le même amour et dans une étroite solidarité de pensées et de vues, il n'y a pas d'orage qu'on ne puisse affronter avec calme et sérénité.

Nous recevons, sur le même sujet, la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Cinquante ecclésiastiques environ ont suivi les exercices de la retraite pastorale présidée par Mgr l'Evêque. Nous sommes heureux de rendre hommage à ces hommes du sanctuaire venus de tous les points du diocèse pour retremper leurs âmes dans un commerce plus intime avec Dieu. La parole convaincue, substantielle, colorée du R. P. prédicateur a toujours été écoutée avec attention et une religieuse sympathie. On ne résiste pas à une dialectique pressante, à une doctrine élevée et sûre, à des accents émus. Le R. P. Augier, possède tout cela à un degré supérieur. Les retraitants de 1879 n'oublieront pas ces instructions solides, nourries d'Ecriture sainte, de patrologie chrétienne et du plus pur froment de l'enseignement théologique.

Mgr l'Evêque, dans divers entretiens, a signalé à l'attention de son clergé quelques œuvres d'une importance capitale, notamment :

L'œuvre de la Propagation de la foi ;

L'œuvre de la Sainte-Enfance ;

Le denier de Saint-Pierre ;

L'Eglise votive du Sacré-Cœur de Montmartre ;

La *Semaine religieuse de Nice*, à laquelle Sa Grandeur désirerait que tous les prêtres du diocèse sans exception fussent abonnés ;

Et enfin l'*Œuvre des vocations ecclésiastiques*, de laquelle dépendent en quelque sorte toutes les autres, puisqu'il ne s'agit de rien moins que du recrutement et de la perpétuité du sacerdoce catholique.

A propos de cette dernière, Monseigneur a fait connaître

par des détails techniques et précis l'état de la caisse diocésaine. Sans doute personne n'avait jamais douté de la régularité parfaite des comptes de l'Evèché et de l'emploi prompt et scrupuleux des sommes qu'on lui confie, mais cet exposé lumineux et complet des mouvements des fonds jusqu'au dernier centime n'en a pas moins excité dans l'auditoire un vif mouvement de satisfaction.

Monseigneur a ensuite remercié et félicité les prêtres de son diocèse, vaillants champions de la charité chrétienne, qui, depuis son élévation à l'Episcopat et à l'Evèché de Nice, n'ont jamais cessé un seul instant de lui prêter l'appui de leur générosité, de leur zèle, de leur dévouement. Après cet hommage bien mérité rendu à son clergé, Monseigneur a exprimé le vœu de voir les recettes s'augmenter, afin de pouvoir faire face aux besoins de plus en plus nombreux et urgents de ces diverses écoles ecclésiastiques. Puisse le désir ardent de notre vénéré Evêque être bien compris et entendu dans tous les rangs du Clergé et des fidèles du diocèse de Nice !

Le R. P. Audruger, provincial du Nord, a prêché en octobre la retraite des Pères de Mattaincourt (Vosges), chanoines réguliers de Saint-Jean de Latran, et continuateurs de l'œuvre du bienheureux Pierre Fourrier.

Canada. — On lit dans le *Métis* du 4 septembre :

Sa Grâce Mgr Taché est arrivé à Saint-Boniface samedi soir, accompagné de MM. Dufresne et Marcille. Il y avait foule à la station, et une procession aux flambeaux a escorté le bien-aimé prélat jusqu'à sa résidence. L'avenue et les jardins de l'Archevêché étaient illuminés.

S. Ex. le lieutenant gouverneur avait envoyé sa voiture au-devant de Mgr Taché ; l'honorable M. Cauchon attendait

dans les salons de l'Archevêché l'arrivée de Sa Grâce pour lui présenter ses compliments de bienvenue.

Le lendemain, dimanche, M. Lévêque, président de la société de Saint-Jean-Baptiste, a présenté, à l'issue de l'office divin, une adresse à Mgr TACHÉ, au nom de la population catholique et de langue française de la province.

Après avoir remercié ses ouailles de leurs sentiments et de leurs actes d'attachement à l'autorité ecclésiastique, Mgr TACHÉ a parlé de son voyage en Canada, disant qu'il avait réussi à compléter le personnel enseignant du collège de Saint-Boniface, et que, en outre, deux Missionnaires l'avaient accompagné ; qu'il avait suivi avec douleur la crise politique du mois dernier, mais que les membres de l'union de la minorité si injustement traitée l'avaient rempli d'espoir pour l'avenir ; que la population catholique devait s'unir plus fortement que jamais afin de défendre ses droits, tout en respectant ceux des autres.

Quoique un peu rétablie, la santé de Mgr TACHÉ est loin d'être forte.

DÉCRETS PONTIFICAUX.

Le dernier Chapitre général ayant exprimé le désir que communication fût donnée à la Congrégation des documents pontificaux les plus importants, nous donnons aujourd'hui une première satisfaction à ce désir, par l'insertion de deux décrets : le premier, relatif à la fête de saint Joachim, patron de notre saint-père le Pape, et à celle de sainte Anne, élevées à un degré supérieur ; et le second, relatif à l'indulgence plénière concédée pour le vingt-cinquième anniversaire du jour de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception.

La Lettre Encyclique *Æterni Patris*, relative à l'étude de la philosophie de saint Thomas, a été publiée par les journaux, et son insertion occuperait la majeure partie de ce numéro. Nous attendrons qu'il soit statué sur le mode le meilleur de faire connaître les actes d'une plus grande étendue.

DECRETUM URBIS ET ORBIS.

Quintus et vicesimus advenit annus, ex quo Immaculati Beatæ Mariæ Virginis Conceptûs dogma universum Christianum orbem incredibili affecit lætitiâ; hinc mirum non est si Christifidelium mentes incesserit studium solemniori eumdem diem cultu celebrare. Præterea plures Sacrorum Antistites, quo hoc christianæ lætitiæ signum populis sibi commissis benevertat, Leoni XIII Pontifici Maximo supplices admoverunt preces, ut tantæ faustitatis memoriam sacris Indulgentiarum muneribus ornaret.

Has itaque preces, referente me infrascripto Secretario Sacræ Congregationis Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præpositæ in audientiâ diei 20 septembris 1879, Idem Sanctissimus Dominus Noster benignè excipiens, universis utriusque sexûs Christifidelibus, qui in proximo Deiparæ sine labe conceptæ festo, vel uno ex diebus infrà Octavam verè pœnitentes, confessi ac sacrâ Eucharistiâ refecti fuerint, atque ecclesiam vel publicum oratorium devotè visitaverint ibique juxtà mentem Sanctitatis Suæ piè oraverint, Indulgentiam plenariam, semel in dicto dierum spatio lucrandam, et animabus quoque defunctorum in modum suffragii applicabilem, clementer est impertitus.

Præsenti valituro absque ullâ Brevis expeditione. Contrariis quibuscumpe non obstantibus.

Datum Romæ ex Secretario Sacræ Congregationis indulgentiis Sacrisque Reliquiis præpositæ, die 20 septembris 1879.

Al. Card. Oreglia a S. Stephano *Præf.*
A. Panici, *secretarius.*

Voici bientôt le vingt-cinquième anniversaire du jour où la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie remplit l'univers chrétien d'une joie incroyable. Il n'est donc pas étonnant que la piété des fidèles leur ait inspiré le désir de célébrer ce jour avec plus de solennité. D'autre part, plusieurs évêques, désireux d'ajouter aux réjouissances chrétiennes l'insigne faveur de grâces nouvelles accordées aux peuples qui leur sont confiés, ont supplié le Souverain Pontife Léon XIII d'ouvrir le trésor des Indulgences à l'occasion de cet anniversaire béni.

C'est pourquoi moi soussigné, secrétaire de la sacrée Congrégation des Indulgences et des Saintes Reliques, j'ai présenté, en l'audience du 20 septembre 1879, ces pieuses demandes à Sa Sainteté, qui a daigné les accueillir favorablement.

A tous les fidèles qui, le jour de la prochaine fête de l'Immaculée Conception ou l'un des jours de l'octave, vraiment pénitents, confessés et communiés, visiteront dévotement une église ou un oratoire public et y prieront pieusement aux intentions du Souverain Pontife, Sa Sainteté accorde *une indulgence plénière, laquelle peut être gagnée une seule fois dans ledit espace de temps. Cette indulgence est applicable aux âmes du purgatoire.*

Le présent décret vaudra, etc.

Ont signé l'Eminentissime Cardinal Préfet et le Secrétaire.

Docet Ecclesiasticus eos laudandos, qui in generatione sua gloriosi fuerint; singulari igitur honoris ritu colendi Sancti Joachim et Anna, qui Immaculatam Virginem Deiparam quum genuerint, gloriosissimi equidem fuere: *De fructu ventris vestri*, ut ipsos alloquitur Damascenus, *cognoscimini; pie enim et sancte in humana natura vitam agentes filiam Angelis superiorem, et nunc Angelorum Dominam edidistis* (or. I, de Virg. Mariæ Nativ.). Quum itaque filiorum gloria parentes coronet, nil mirum si Ecclesia et a primævis temporibus præcipuo cultu ac religione prosequuta sit Sanctum Patriarcham Joachim ejusque beatam conjugem Annam : hos siquidem Ecclesiæ Patres insignibus exornarunt laudibus ac penes Fideles eo crevit veneratio iis exhibita, ut in ipsorum honorem templa extructa fuerint, et piæ Sodalitates erectæ. Immo et Christiani Principes non semel supplicibus votis institerunt apud Romanos Pontifices ut solemniori cultu Sancti Deiparæ Parentes honorarentur. Piissimis votis libenti animo Romani Pontifices annuerunt, validissimum rati eorumdem fore patrocinium apud Deum et potissimum per eorum filiam Cœli Reginam, cultum a Christifidelibus tributum non modo sua auctoritate firmaverunt, verum etiam peculiaribus privilegiis condecorarunt.

Quoniam vero hisce luctuosissimis temporibus divina misericordia factum est ut quo magis Christianus populus divino auxilio atque cœlesti solamine indigeret, eo amplioribus clarificata sit honoribus Beatissima Virgo Maria atque ipsius cultus nova incrementa acceperit : hinc novus splendor ac recens gloria, qua beatissima filia refulsit, et in felicissimos parentes redundaret oportuit. Quare pluribus in diœcesibus, Sede Apostolica annuente, horum

Sanctorum festa solemniori pompa ac ritu celebrata sunt, ad obtinendam præcipue familiarum concordiam et tranquillitatem; immo non defuere Sacrorum Antistites qui ejusdem ritus elevationem per universum orbem ab eadem Apostolica Sede haud semel efflagitaverint.

Hæc autem omnia animo recolens Sanctissimus Dominus Noster Leo Papa XIII, quo suæ præsertim devotionis erga Sanctum Joachim, cujus nomine ipse gloriatur, et quod *Præparatio Domini* interpretatur, conspicuum exhibeat testimonium, confisus fore ut illius aucto cultu, patrocinium quoque validius persentiat Ecclesia, motu proprio mandavit ut per præsens Decretum Sacrorum Rituum Congregationis, Festum Sancti Joachim, Dominica infra Octavam Deiparæ Assumptionis occurrens, nec non Festum Sanctæ Annæ, cum ipso in eodem honore sociatæ, diei 26 Julii affixum, a ritu duplici majori ad ritum Duplicis secundæ classis eleventur, ac sub tali ritu in Kalendario universæ Ecclesiæ deinceps inscribantur. Die 1 Augusti 1879.

Loco ✠ Sigilli.

D. CARD. BARTOLINIUS, *S. R. C. Præfectus.*

PLACIDUS RALLI, *S. R. C. Secretarius.*

OBLATIONS

ET NUMÉROS D'ORDRE DEPUIS LA LISTE PUBLIÉE AU MOIS DE DÉCEMBRE 1878.

1006. Claude, Marie-Charles-Edmond, 8 décembre 1878, Autun.

1007. Jeandel, Alfred, 8 décembre 1878, Autun.

1008. Thirion, Emile-Charles-Hubert, 8 décembre 1878, Autun.

1009. Fauche, Prudent-Pierre-Jean, 8 décembre 1878, Autun.

1010. Verret, Ferdinand, 19 janvier 1879, Temiskaming (F. C.).

1011. de Chambeuil, Alfred-Henri-Marie, 17 février 1879.

1012. Hough, Patrice, 7 janvier 1879, New-Westminster, notifiée le 19 mars.

1013. O'Toole, Charles, 30 mars 1879, Inchicore.

1014. Lecoq, Pierre-Amédée-Eugène, 29 juin 1879, Nancy.

1015. Tuite, Christophe, 17 février 1879, Pietermaritzburg, notifiée le 17 juillet.

1016. Bourgarit, Jean-René, 12 juin 1879, Autun (F. C.).

1017. Rapet, Jean-Ange, 16 juillet 1879, Notre-Dame de l'Osier.

1018. Débigaré, Elzéar, 27 juin 1879, Temiskaming, notifiée le 15 août.

1019. Mac'Gill, James-Marie-Joseph, 28 septembre 1879, Philipstown (F. C.).

1020. Grattam, Denys-Joseph, 28 septembre 1879, Philipstown (F. C.).

1021. Peltier, Joseph-Napoléon, 2 octobre 1879, Notre-Dame des Anges (Canada).

1022. Mathieu, Louis-Joseph, 9 octobre 1879, Autun.
1023. Jonquet, Emile-Marie, 9 octobre 1879, Autun.
1024. Cardinal, Paul-Marie, 9 octobre 1879, Autun.
1025. Murray, William, 9 octobre 1879, Autun.
1026. Kenna, Thomas, 9 octobre 1879, Autun.
1027. Grandfils, Jean-Baptiste-Victor, 9 octobre 1879. Autun.
1028. Lejeune, Louis-Marie-Cyprien, 9 octobre 1879, Autun.
1029. Mayeur, Marie-Joseph-Léonce, 9 octobre 1879, Autun.
1030. Pascal, Alphonse-Aimé-Antoine, 9 octobre 1879. Autun.
1031. Morice, Adrien-Gabriel, 9 octobre 1879, Autun.
1032. Hehm, Nicolas-Jean, 9 octobre 1879, Autun.
1033. Ryan, Thomas-Jean, 9 octobre 1879, Autun.
1034. Vernhet, Pierre-Jean, 9 octobre 1879, Autun.
1035. Smyth, Jean, 9 octobre 1879, Autun.
1036. Collin, Charles-Louis, 22 septembre 1879, Jaffna. notifiée le 12 novembre.
1037. Collin, Jean-Marie, 22 septembre 1879, Jaffna. notifiée le 12 novembre.

NÉCROLOGE

DE L'ANNÉE 1879.

Le R. P. Lepers, François, mort à Montréal, le 28 novembre 1878. Il était né le 15 janvier 1832, et avait fait ses vœux perpétuels le 8 septembre 1855.

Le F. Gillie, Robert, mort à Notre-Dame du Désert, le 30 novembre 1878. Il était né le 12 janvier 1857 et avait fait ses vœux perpétuels le 8 septembre 1877.

Le F. convers de Stephanis, mort à Jaffna (Ceylan) le 18 novembre 1878. Il avait fait ses vœux perpétuels le 1er novembre 1848.

Le R. P. Belner, Louis, mort à Montréal, le 2 janvier 1879. Il était né le 20 octobre 1850, et avait fait ses vœux perpétuels le 12 juin 1874.

Le R. P. Fayolle, Jean-François-Régis, mort à Kimberley (Cafrerie), le 20 décembre 1878. Il était né le 2 octobre 1853, et avait fait ses vœux perpétuels le 1er novembre 1875.

Le R. P. Albert, François, mort à Québec (Canada), le 19 janvier 1879. Il était né le 24 mai 1852, et avait fait ses vœux perpétuels le 15 août 1877.

Le F. convers Ogan, Jean, mort à Belmont, le 24 janvier 1879. Ce Frère n'a pas fait des vœux perpétuels.

Le R. P. Berne, Jean-Baptiste, mort à Notre-Dame de l'Osier, le 13 mars 1879. Il était né le 7 octobre 1823, et avait fait ses vœux perpétuels le 15 août 1849.

Le R. P. Pérreard, Jean-Pierre, mort à Kornégalle, le 8 mai 1879. Il était né le 8 octobre 1826, et avait fait ses vœux perpétuels le 13 mai 1848.

Le R. P. Légeard, Prosper-François, mort à l'île à la Crosse, le 1er juin 1879. Il était né le 15 août 1843, et avait fait ses vœux perpétuels le 21 juin 1864.

Le R. P. Cumin, Antoine-Henri, mort à Notre-Dame de l'Osier, le 30 septembre 1879. Il était né le 7 décembre 1807, et avait fait ses vœux perpétuels le 1er novembre 1848.

Le R. P. Bordelais, Jean-Jacques-Marie, mort à Talence, le 12 octobre 1879. Il était né le 25 mars 1854, et avait fait ses vœux perpétuels le 1er novembre 1875.

Le R. P. Paré, Camille, mort à Saint-Sauveur de Québec, le 14 octobre 1879 Il était né le 11 mars 1852, et avait fait ses vœux perpétuels le 24 septembre 1876.

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1879.

Pages.

Missions étrangères. — Mackenzie. — Extraits d'une lettre du R. P. Petitot au T. R. P. Supérieur général.... 5
Lettre du R. P. Ducot au T. R. P. Supérieur général..... 19
Journal du R. P. Lecorre (suite)..... 25
Saint-Albert. — Lettre du R. P. André au R. P. Lacombe... 36
Canada. — Rapport du R. P. Grenier..... 42
Cafrerie. — Lettre du R. P. Gérard au R. P. Martinet.... 65
Lettre du R. P. Gérard au T. R. P. Supérieur général.... .. 69
Ceylan. — Le pèlerinage de Sainte-Anne à Talavilla... 74
Extraits d'une lettre du R. P. Chounavel..... 82
Extraits du journal du R. P. Massiet..... 84
Maisons de France. — Maison de Notre-Dame d'Arcachon... .. 94
Revue des sanctuaires et pèlerinages. — Saint-Martin de Tours. 100
Notre-Dame de Bon-Secours..... 105
Pontmain..... 109
Variétés. — Oraison funèbre de Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille, prononcée le 4 juillet 1861, dans l'église de Saint-Martin, à Marseille, par Mgr Jeancard, évêque de Cérame... 112
Saint-Joseph.... 146
Nouvelles diverses..... 148

JUIN 1879.

Missions étrangères. — Ceylan. — Pèlerinage de saint François-Xavier à Goa. Récit du R. P. Boisseau..... ... 149
Arrivée du R. P. Soullier à Jaffna..... 169
L'Eglise catholique dans le nord de Ceylan 174
Saint-Albert. — Extraits des lettres adressées au T. R. Père Supérieur général..... 177
Vicariat de Natal..... 200
Lettre du R. P. Biard au R. P. Martinet..... 202
Province britannique. — Mission de Limerick..... 220
Le prieuré de Kilburn..... 225

Pages.

Maisons de France. — Maison de Nancy.... 228
Maison de Paris 240
Variétés. — Le Sacré-Cœur..... . 243
L'église collégiale et paroissiale des Accoules et la chapelle du Calvaire..... 250
Un évêque pouilleux..... 262
Nouvelles diverses..... 278

SEPTEMBRE 1879.

Le chapitre général de 1879. 277
Rapports présentés au chapitre général de 1879 :
Rapport du Très Révérend Père Supérieur général aux membres du chapitre..... 306
Province du Midi (première province de France). Rapport du provincial..... 327
Province du Nord (seconde province de France). Rapport du provincial..... 358
Rapport de la province Britannique..... 350
Rapport de la province du Canada..... 363
Variétés. — Une fête au collège d'Ottawa..... 378
Nouvelles diverses. — Mgr Grandin à Alençon. 404

DÉCEMBRE 1879.

Rapports présentés au chapitre général de 1879 (suite)..... 409
Rapport de Mgr d'Herbomez sur le vicariat de la Colombie Britannique 410
Rapport du R. P. Lacombe sur le vicariat de Saint-Boniface... 427
Rapport du R. P. Leduc sur le vicariat de Saint-Albert..... 454
Rapport de Mgr Clut sur le vicariat d'Athabaska et Mackenzie. 457
Variétés. — Quinze jours à Notre-Dame de Sion..... 475
Lettre du R. P. Barret sur la mort du Prince impérial..... 485
Lettre du cardinal Guibert au T. R. P. Supérieur..... 500
Lettre de Sa Sainteté le Pape Léon XIII au cardinal Guibert... 502
Nouvelles diverses 506
Décrets pontificaux..... 515

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue d'Arcet. 7.

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE D'ARCET, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

N° 69. — Mars 1880

PARIS

TYPOGRAPHIE A. HENNUYER

RUE D'ARCET, 7

—

1880

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 69. — Mars 1880.

RAPPORTS PRÉSENTÉS

AU CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1879 (SUITE ET FIN).

RAPPORT SUR LE VICARIAT DE CEYLAN PAR Mgr BONJEAN.

Renseignements généraux sur le vicariat.

Le rapport présenté au dernier Chapitre contenait en général sur l'île de Ceylan et en particulier sur le vicariat apostolique de Jaffna confié à notre Congrégation, des données géographiques et statistiques qu'il n'est pas nécessaire de reproduire ici. Je me bornerai à en présenter un résumé nécessaire à l'intelligence de la situation présente de notre mission de Jaffna, de ses besoins et des espérances qu'elle offre.

L'île de Ceylan compte une population de 2 406 263 âmes, fort inégalement répartie sur une superficie de 25 000 milles carrés, et qui se distribue ainsi qu'il suit entre les différentes races et religions :

RACES.		RELIGIONS.	
Singhalaise.	1669998	Bouddhistes.	1520573
Tamouls.	558431	Brahmanistes.	465944
Maures.	163505	Mahométans	171542
Malays.	6839	Catholiques.	184399
Africains.	356	Protestants.	53325
Asiatiques de diverses nations.	4627	D'autres religions ou relig. non connues.	10478
Européens et leurs descendants.	22695		
	2406262		2406262

N. B. 1° Tous les bouddhistes sont de race et de langue singhalaises ; 2° tous les sectateurs du brahmanisme sont Tamouls de race et de langue ; 3° tous les Maures et Malays sont mahométans ; 4° les catholiques, sauf quelques milliers de métis ou descendants portugais, hollandais ou anglais, et quelques centaines d'Européens, sont tous indigènes singhalais ou Tamouls ; 5° presque tous les Européens ou descendants d'Européens sont protestants ; 6° les protestants indigènes seraient au nombre d'environ 30 000 ; mais cette supputation est certainement exagérée ; on y a évidemment compris les élèves des écoles protestantes qui sont infidèles pour la plupart.

La colonie de Ceylan est gouvernée, sous la direction du secrétaire d'Etat pour les colonies, par un gouverneur assisté d'un conseil exécutif et d'un conseil législatif ; elle est divisée en sept provinces administrées par un *agent* ou préfet, ayant sous lui des *assistants agents* ou sous-préfets dans chaque district ou arrondissement.

Au spirituel, elle est divisée en deux vicariats apostoliques. Celui du Nord, confié aux Oblats, comprend quatre provinces ; celui du Sud, dirigé par les Sylvestrins italiens, en comprend trois.

Je joins à ce travail un tableau indiquant la superficie, la population totale et la population catholique de chaque province et de chaque vicariat.

Tableau indiquant la superficie et la population des provinces et des deux Vicariats.

	Provinces.	Chefs-lieux.	Superficie.	Population totale.	Population par mille carré.	Proportion par cent des races			Population non catholique.	Population catholique.
						Tamoul.	Singh.	Maure.		
			m. c.							
Vicariat de Colombo.	Ouest.	Colombo.	3345	776285	232	16	77	7	668995	107242
	Sud.	Galles.	1937	399755	206	5	90	5	395809	1946
	Centrale.	Kandy.	5770	495340	85	28	65	9	490262	5078
			11052	1671580	174	1623	7667	7	1557064	114266
Vicariat de Jaffna.	Nord.	Jaffna.	3139	281788	89	80	0	20	245547	36241
	Est.	Batticaloa.	3516	115285	32	45	10	45	108652	4631
	N.-Ouest.	Kurunégala.	2582	270401	115	15	65	20	241240	29161
	N. centrale.	Anuradhapura.	4584	69410	15	4	86	10	69310	100
			13421	734882	62	36	40.25	25.75	664749	70133

Résumé.										Missionnaires
	Vicariat de Colombo.	11052	1671380	174	16.23	76 67	7	1557064	114266	28
	Vicariat de Jaffna.	13421	734882	62	36	40.25	25.75	664749	70133	34
		24473	2406262	118	26.165	58.46	15.375	2221813	184399	62

Ainsi : 1° nous avons plus de la moitié de la superficie de l'île, elle est aussi la plus pauvre, la plus malsaine, la plus dénuée de voies de communications. Il m'est plus facile de venir de Colombo à Londres que d'aller de Jaffna à Batticaloa, par exemple, à Chilaw ou à Kurunégala. Mais nous n'avons pas la moitié de la population totale, et seulement un peu plus d'un tiers de la population catholique. Mais pour nos 70 000 catholiques, nous avons 34 prêtres ; nos voisins du Sud n'en ont que 28 pour 114 000 ; pour que leur clergé fût dans le même rapport que e nôtre à la population, ils devraient avoir 55 Missionnaires ou 27 de plus qu'ils n'en ont. Je dois pourtant ajouter que 3 de nos Pères sont par leur âge ou leurs infirmités hors de service ; 2 sont employés à l'évangélisation des païens ; 4 dans nos institutions ; 2 dans l'administration, ce qui laisse, pour l'administration de 70 000 chrétiens disséminés sur une énorme distance, à la charge de chaque Missionnaire, plus de 3 000 âmes ; quelques-uns en ont beaucoup plus. Ainsi, dans la mission de Caimel, 3 Missionnaires ont le soin d'une population de 16 000 âmes, avec le soin de 30 écoles contenant 1 957 élèves.

2° La population catholique du vicariat de Jaffna est agglomérée en deux groupes séparés sur les deux points extrêmes du vicariat, à savoir : le Nord, où elle est de 36 241, et l'extrémité sud de la province du Nord-Ouest, qui confine au vicariat de Colombo et où elle est de 29 161. Ces deux groupes sont séparés par une grande distance, Jaffna étant à 100 milles de Puttalam, et par une grande étendue de forêts malsaines et presque inhabitées. La population du nord du vicariat se subdivise en deux autres groupes : la péninsule de Jaffna et îles voisines, population catholique : 21 084 sur une population totale de 246 000 ; l'île et le District de Mannar, Vanny et

Mullaitivu : 15 157. Cette conformation du vicariat et cette distribution des catholiques en rendent l'administration laborieuse, lente et dispendieuse.

3° La population des catholiques aux autres religionistes est pour tout le vicariat d'environ un dixième, pour la péninsule de Jaffna d'un douzième, pour la province Nord-Ouest d'un neuvième, pour la province de l'Est, elle n'est que d'un vingt-septième ; et dans la province Nord-Centrale, elle est insignifiante.

4° Nous avons dans le vicariat 665 000 infidèles à convertir, et nous avons 70 000 catholiques à administrer.

Le résultat de nos travaux est bien résumé dans les deux tableaux suivants, l'un présentant un état comparatif de la situation du vicariat, aux trois dates 1867, 1873 et 1878, l'autre donnant le total des sacrements administrés dans les six dernières années.

I. *Tableau comparatif du Vicariat en* 1867, 1873 *et* 1878.

	1867.	1873.	1878.
Personnel :			
Missionnaires	22	32	54
Clercs scolastiques	1	2	6
Clercs tonsurés ou minorés	0	0	5
Séminaristes	0	17	21
Frères convers	4	1	1
Frères indigènes	10	9	6
Sœurs de la Sainte Famille	6	10	17
Sœurs indigènes	3	10	29
Institutions :			
Districts avec un supérieur	3	4	4
Missions	14	21	23
Missionnaires pour l'évangélisation des païens	0	0	2
Orphelinats	4	4	5
Séminaires	0	1	1
Couvents	1	2	2
Catéchuménat	0	0	1
Ecoles	31	53	104
Elèves	1378	2736	6272
Presse typographique	0	1	1
Journal catholique	0	0	1

J'ajouterai ce détail, éloquent dans sa simple brièveté : Un rapport du vicariat imprimé en 1850, c'est-à-dire trois ans après l'arrivée de nos premiers Pères, et bien avant que Mgr Séméria prît en main, au nom de la Congrégation, l'administration du vicariat, résumait ainsi la position :

Population catholique.	50500
Missionnaires.	14
Ecoles.	27

Ainsi, en trente ans, notre population catholique s'est accrue de 20 000, les Missionnaires de 20, les écoles de 77.

II. *Sacrements administrés en six ans.*

Baptêmes.	19239
Dont enfants infidèles.	1977
Et adultes.	1992
Mariages.	3664
Communions.	265758
Viatiques.	2907
Extremes-onctions.	6612
Confirmations.	7789

Durant les dix dernières années, neuf missions ont été prêchées, deux à Jaffna, une à Valigamam, une à Batticaloa, une à Calpentyn, deux à Mannar, deux à Pessalai ; elles ont toutes été relativement fructueuses. Depuis mon départ, le Jubilé a été prêché sous forme de mission, dans trois ou quatre localités. Mes visites pastorales prennent toutes la forme de mission, même dans les plus petits villages, que je me fais un devoir de visiter tous. Les missions proprement dites, dans les grands centres, eussent été plus fréquentes sans l'insuffisance de notre personnel ; les forces s'épuisent vite sous notre climat ; j'ai dû élever le nombre de nos missions de quatorze qu'il était en 1867 à vingt-trois, afin de mettre les secours nécessaires de la religion à la portée de la majorité de

nos chrétiens ; plusieurs districts, qui n'étaient autrefois visités qu'une fois l'an, possèdent aujourd'hui un Missionnaire local.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les évènements principaux qui se sont accomplis dans cette période de six ans.

1° Cessation du schisme de Goa. — Je suis heureux, comme Oblat de Marie Immaculée, de déclarer ici que je dois à l'intercession de notre bonne Mère, que j'avais fait invoquer à Notre-Dame des Victoires et ailleurs par beaucoup de saintes âmes, la cessation de ce grand fléau. D'abord, contre toutes les prévisions de mes amis et de mes ennemis, j'obtins en Cour de cassation un jugement qui me confirmait dans la possession de l'église de Notre-Dame de Madu, que les schismatiques me voulaient enlever, reconnaissant en même temps les droits de l'Evêque sur toutes les Eglises et les biens ecclésiastiques. Cette sentence, qui fixe la jurisprudence et a été invoquée par les tribunaux de l'Inde dans des cas analogues, ferme désormais la voie à toutes les tentatives d'intrusion, et permet à l'Evêque de régler tout ce qui regarde le temporel ecclésiastique. Juste, raisonnable et équitable comme elle l'était, elle remplit d'étonnement tout Ceylan, qui connaissait les puissantes influences officielles liguées contre moi. Les schismatiques, déconcertés et effrayés de la mort affreuse et subite du prêtre goanais, fauteur de toute cette révolte, mort qui coïncida avec le jugement, ne tardèrent pas à venir à résipiscence et furent solennellement réconciliés.

Enfin, sur ces entrefaites, le pieux Evêque de Funchal fut nommé au siège archiépiscopal de Goa. Dès l'abord, il prit l'attitude d'un Evêque dévoué au Saint-Siège et ami de la paix. A ma lettre de bienvenue, il répondit en termes d'affection fraternelle ; nous entrâmes en rapport ;

il donna l'ordre à ses prêtres de se démettre de toute opposition contre moi, changea les récalcitrants, et dans la visite que je lui rendis à Trichinapaly, il signa avec moi une convention réglant les rapports du clergé de la juridiction extraordinaire de Goa dans les enclaves de mon vicariat, et indiquant avec précision les lieux où cette juridiction peut s'exercer. J'ai donc fait un traité de paix avec Goa, notre vieille ennemie ; et dans le voyage que, sur l'invitation de l'Archevêque, je fis à Goa en décembre dernier, à l'occasion de l'exposition du corps de saint François-Xavier, nous resserrâmes plus étroitement encore les liens de sainte affection qui m'unissaient à ce vénéré Prélat.

La question de la double juridiction introduite par le malheureux concordat de 1857, dans les vicariats apostoliques de l'Inde, est pendante à Rome ; on espère arriver à une solution qui prévienne le retour des misères du passé. Dans l'entretien si bon, si paternel, que S. S. le Pape Léon XIII a daigné m'accorder. Elle a bien voulu me demander mon avis sur cette question, et il est probable qu'elle sera provisoirement réglée par la subdélégation que l'Archevêque nous fera de ses facultés, en attendant que le Concordat puisse être modifié selon les désirs du Saint-Siège. C'est ici en peu de mots l'histoire d'un épisode ceylanais de trois ans d'une guerre à outrance qui a duré quarante ans entre la couronne du Portugal et le Saint-Siège, et qui avait jeté nos missions de l'Inde dans une confusion profonde et dans un danger extrême.

2° *Pèlerinages.* — Notre sanctuaire de Notre-Dame de Madu, désormais arraché au loup dévorant qui voulait s'en emparer pour le détruire, n'a cessé depuis de prendre des accroissements consolants. Pendant plusieurs mois de l'année, les pèlerins s'y rendent en grand nom-

bre ; on y entend de nombreuses confessions ; de gros pécheurs, des Hindous, des païens s'y convertissent. Ce lieu perdu dans des forêts sauvages est devenu un point de ralliement pour les malades de corps et d'âme qui viennent y chercher la santé : *Florverunt speciosa deserti.* Le Saint-Père a bien voulu m'accorder pour ce sanctuaire de précieuses indulgences partielles et plénières qui m'avaient été refusées en 1870. Nous y avons commencé la construction d'une maison pour les Missionnaires, qui sera suivie de celle d'une belle église.

Le fameux pèlerinage de Sainte-Anne, qui voit à trois époques de l'année des masses de pèlerins de 3000, 4000 et 20000 âmes couvrir ses plages sablonneuses, est aussi en progrès. Jaloux de voir le corps catholique de Ceylan affirmer sa force par cette glorieuse manifestation annuelle, les protestants, sous prétexte de salubrité publique, poussèrent en 1875 notre gouvernement à interdire ce pèlerinage. Le gouvernement m'ayant donné avis de ce qui se préparait, je renvoyai moi-même le concours pour cette année-là, me réservant de faire ensuite mes réclamations. Je fus entendu ; le pèlerinage a repris son cours ; et le 8 mai 1877, le gouverneur nous rendait ce témoignage en plein conseil législatif : « Il est absurde d'alléguer aucune ressemblance entre les pèlerinages des Hindous et ceux des catholiques romains. Dans le cas de ceux-ci, les précautions sanitaires prises par les Missionnaires catholiques ont été si admirables, qu'alors que le choléra sévissait à peu de distance, il n'y a pas eu un seul cas d'attaque. »

Grâce au zèle du cher P. Mélizan, de grandes et belles constructions qui ne sont que les prémices d'additions plus considérables, ont été ajoutées au sanctuaire de Sainte-Anne. M. Mélizan père a fait don d'une belle cloche que je viens de consacrer. Une chapelle du Très-

Saint-Sacrement se termine ; elle est destinée à être le centre d'une association du Sacré-Cœur pour tout le vicariat. Là aussi, les fruits de conversion sont grands ; ils ne sont limités que par le petit nombre des Missionnaires.

A Madu et à Sainte-Anne, il nous faudrait des chapelains résidants. En France, des pèlerinages comme ceux-là occuperaient chacun quatre ou cinq Missionnaires. Hélas ! que nous soyons si pauvres en sujets, ou que chacun de nous ne puisse faire l'ouvrage de cinq ! N'est-ce pas pourtant un sujet de consolation et un gage de grandes espérances pour nous, que ces deux fameux pèlerinages, l'un au nord, l'autre au sud du vicariat ! nous n'avons ni les ressources, ni les richesses, ni l'importance politique et commerciale, ni le bon climat de Colombo ; mais nous avons pour nous les sanctuaires du Sacré-Cœur, de Marie et de Sainte-Anne, uniques dans Ceylan et dans l'Inde, et qui sont des foyers de grâces et de bénédictions pour tout le vicariat.

3° Nous avons eu le bonheur de nous consacrer tous au Sacré-Cœur de Jésus en février 1874, selon la direction de notre très révérend Père général ; et le 10 juin 1873, j'ai consacré solennellement tout le vicariat à ce divin cœur. Une confrérie du Sacré-Cœur, attachée à notre grande école anglaise de Jaffna, donne, sous la pieuse et intelligente direction du F. Charles Collin, les résultats les plus consolants. Elle comprend deux sections : les élèves, membres actifs au nombre de vingt-quatre ; les anciens élèves, membres honoraires au nombre de soixante-treize ; on conçoit l'importance de celle-ci au point de vue de la persévérance de la jeunesse élevée par nous.

4° Dans deux circonstances, nous avons déposé aux pieds du Saint-Père, en notre nom et en celui de notre peuple, l'hommage de notre fidélité et de nos vœux, d'abord, à l'occasion du jubilé épiscopal de Pie IX, puis

à l'élection de Léon XIII. Dans ces deux circonstances, nous reçûmes du Père commun des réponses qui ont paru dans nos annales, et que nous gardons dans nos archives comme de précieux trésors.

A la dernière occasion, nous envoyâmes même au Souverain Pontife, le 21 février, un télégramme de félicition, et le 27 nous reçûmes par la même voie une des premières bénédictions du grand Pontife qui a succédé si dignement à Pie IX, bénédiction qui fut accueillie par tout notre peuple avec des transports de joie. A l'audience que le Saint-Père m'a dernièrement accordée, je lui offris mes humbles remerciements pour cet acte de paternelle bonté. Sa Sainteté daigna me répondre : « Je n'ai fait que mon devoir. » Le Chapitre me permettra de signaler ici l'amour ardent de notre peuple pour le Pape. Il y verra comme nous la preuve du développement, chez ce bon peuple ceylanais, des sentiments chrétiens, et un gage pour l'avenir de cette lointaine Église fécondée par les sueurs de nos Pères. Plusieurs fois les Ceylanais ont déposé par nos mains leurs humbles dons aux pieds de Sa Sainteté. La mort de Pie IX répandit la consternation dans tout le pays. On a pu lui faire ailleurs de plus magnifiques obsèques ; nulle part on n'y a mis plus d'amour. L'avènement de Léon XIII fut célébré par une manifestation grandiose, et par la première illumination publique que Jaffna eût encore vue ; tous y prirent part ; catholiques, protestants et païens. Aussi je pus accepter sans fausse modestie le témoignage de mes collègues, lorsque, dans une réunion d'Evêques, ces vénérés Prélats voulurent bien me dire que nulle part, dans l'Inde, le Pape n'était mieux connu et plus aimé qu'à Jaffna.

5° Je mentionnerai ici, à la louange de mon peuple, les paroles prononcées par notre dernier gouverneur au banquet offert au prince de Galles : « Les catholiques

sont, à Ceylan, les plus fidèles sujets de la couronne ; » celles qu'il a consignées dans une minute officielle déposée aux archives du gouvernement, à l'occasion d'un différend qui s'éleva entre moi et le directeur de l'instruction publique : « On ne peut pas dire que les catholiques romains ne soient pas aussi fidèles (loyal) que qui que ce soit des sujets de Sa Majesté, ou que les prêtres ne font pas des efforts dévoués auprès de leur troupeau, dans l'intérêt de la religion et de la moralité. Nous devrions les aider, au lieu de placer sur leur chemin des pierres d'achoppement (strimbling blocks) ; » enfin, les paroles qu'il a adressées, en quittant Ceylan, aux deux Evêques de l'île : « J'ai, disait-il, observé avec attention la conduite des prêtres catholiques romains et leur manière de gouverner leurs troupeaux, et c'est un devoir strict pour moi de dire que leur influence s'exerce constamment au profit de la moralité et de la religion. Etant arrivé à cette conviction, ce serait chez moi étrange perversité de vous refuser l'expression de mes sympathies. »

Le nouveau gouverneur, sans être aussi démonstratif, ne perd aucune occasion de nous montrer sa bienveillance. A sa dernière visite à Jaffna, il me donna le pas sur toutes les autorités locales, me consulta sur les affaires de la province, voulut bien me dire qu'il était accoutumé à voir les Evêques catholiques se faire l'organe des besoins des peuples. Dernièrement, il a, à ma demande, rétabli un bureau de poste qu'il venait de supprimer, et à mon départ, il m'a écrit une lettre très cordiale d'adieu.

Je mentionne ces choses, afin de bien faire comprendre la position que nous occupons à Ceylan ; tous ces hommages reviennent à la Congrégation, ils attestent que les rudes travaux de nos Pères ne sont pas passés inaperçus et n'ont pas été stériles. La Congrégation est estimée de

tous à Ceylan, des indigènes comme des Européens, des païens et des protestants comme des catholiques.

6° C'est pendant ce sexennat que j'ai réussi à établir sur des bases solides le couvent de nos Sœurs et nos orphelinats de garçons et de filles à Kurunégala. Ce n'a pas été sans peine, ni sans de longs débats avec le ministre anglican, qui voulait s'emparer d'une salle d'école voisine du couvent et propriété du gouvernement. Le gouverneur a donné à cette occasion une décision toute favorable à nos intérêts, et, grâce au zèle et au travail incessant du cher Père Duffo, nous avons élargi notre territoire, de manière à y abriter convenablement nos œuvres, et nous avons maintenant des constructions solides et commodes.

A Jaffna également, nous avons pu faire quelques rectifications de frontières au terrain du couvent, établir une crèche pour les petits bébés abandonnés, bâtir un orphelinat de filles, et commencer un couvent pour nos Sœurs indigènes de Saint-Pierre. Puisque le nom de la Sainte-Famille est venu sous ma plume, qu'il me soit permis de rendre ici un hommage non moins mérité que cordial à ces chères et bonnes Sœurs de la Sainte-Famille, pour les services inappréciables qu'elles nous rendent à Jaffna et à Kurunégala, avec un dévouement que rien ne rebute, un amour que rien ne lasse, ni les difficultés d'œuvres naissantes, ni les ardeurs du climat, ni la mauvaise santé de plusieurs d'entre elles, ni les pertes douloureuses qu'elles ont éprouvées. Je jette une prière sur la tombe de nos regrettées Sœurs Stephen, Eustelle et Saint-Jean, saintes filles que j'aime à regarder comme de purs holocaustes, dont les souffrances et la mort ont mérité à nos œuvres le succès qui les a couronnées. Mais je dois un souvenir spécial d'affectueuse et reconnaissante admiration à l'intrépide et généreuse

mère Xavier, fondatrice de notre premier couvent, femme vraiment forte et prudente, particulièrement douée pour cette difficile entreprise. Dieu ne l'a appelée à lui que lorsque, après seize ans de travaux infatigables, l'œuvre s'est trouvée solidement constituée. Nos Sœurs de Ceylan instruisent environ cinq cents filles anglaises, métisses, tamoules ou singhalaises ; elles se livrent assidûment à l'étude des langues ; Mère Joséphine et Sœur Céleste Marchal parlent très bien le singhalais ; Sœurs Liguori et Assomption rivalisent avec elles pour le tamoul. Lorsque les Sœurs seront plus avancées dans l'usage des langues, le bien déjà considérable qu'elles font, prendra de plus grandes proportions. Je souscris de grand cœur à l'appréciation suivante de leur mérite et de leurs œuvres, consignée dans son acte de visite par le R. P. Soullier :

« Les Sœurs de la Sainte-Famille, au nord et au sud du vicariat, agrandissent leurs œuvres et s'affermissent dans la confiance et la sympathie du peuple de tous les cultes. Par leur parfaite tenue religieuse, par leur ferveur et leur régularité, elles deviennent de plus en plus l'un des plus beaux fleurons de la couronne vicariale. Sous leur direction, se consolide l'institut indigène des Sœurs de Saint-Pierre. Nous avons, de concert avec Monseigneur, examiné avec le plus grand soin l'état religieux et intellectuel de ces bonnes filles. De sérieux résultats avaient été atteints sous ce double rapport. Nous nous sommes efforcés d'en assurer le développement et de vous préparer, dans un avenir prochain, de dignes auxiliaires pour l'éducation des jeunes filles, et pour le soutien de la piété au sein de vos populations. »

Je remercie la Sainte-Famille des sacrifices qu'elle a faits pour notre mission ; en retour des services rendus et de ceux plus grands que j'attends de l'association, je

n'ai pas besoin d'assurer les premières mères que leurs filles trouveront toujours en moi un père tendre et dévoué.

7° La création du journal hebdomadaire : *the Jaffna catholic Guardian*, que nous publions en anglais et en tamoul, est encore un évènement assez considérable parmi ceux qui ont signalé la dernière période sexennale. Concurremment avec cette création, nous avons dû faire des frais assez grands pour monter notre imprimerie, notre atelier de reliure et notre fonderie de caractères tamouls. Il reste encore bien à faire ; mais l'essentiel y est, et notre établissement est le mieux organisé qu'il y ait à Jaffna. Ce petit journal a pris une position honorable à Ceylan et dans l'Inde, les journaux de ces deux pays lui font souvent des emprunts, il est redouté des ministres protestants, dont il réprime l'audace et expose les mensonges. Le vieux *Morning-Star*, depuis soixante ans organe fanatique de ces messieurs, a trouvé dans le *Guardian* un rude jouteur ; les grands journaux de Colombo savent aussi le respect qu'ils doivent avoir pour notre petite feuille ; un journal tamoul qui s'était fait notre rival à Jaffna a succombé honteusement, après condamnation par le tribunal pour diffamation.

8° L'imprimerie de Saint-Joseph (c'est son nom) m'a permis aussi de publier depuis 1875 ce que j'appelle un *Directorium*, lequel est destiné, je le crois, à rendre les plus grands services à nos Missionnaires. Ce petit cahier se compose : 1° des indications ordinaires des annuaires, ordo, etc., etc. ; 2° des statistiques ecclésiastiques et scolaires ; 3° un *index historicus* de tous les évènements intéressants qui concernent notre Congrégation, les missions de Ceylan et de l'Inde et les affaires coloniales ; 4° des actes du Saint-Siège à nous adressés, ou qui nous intéressent ; 5° des décrets, règlements et statuts pro-

mulgués dans l'année par l'autorité épiscopale. Quatre de ces *Directoria* ont déjà été publiés; ils sont réunis en un volume et suivis d'une table alphabétique. On y trouve une foule d'indications précieuses, regardant l'administration des sacrements, les vertus que le Missionnaire doit pratiquer, et un *Directorium* pour les missions de la campagne. Le Saint-Père a accepté, avec une bonté paternelle, l'hommage de ce petit volume. Le révérend Père visiteur a bien voulu examiner cette publication, et nous encourager en termes très bienveillants et flatteurs à la continuer.

9° J'ai eu le bonheur, durant les onze années de mon épiscopat, d'élever au sacerdoce les FF. Flanagan, Roux, Védrenne, Murphy, Delpech, Sandrasa et Hippolyte, ces deux derniers indigènes; d'ordonner un diacre, le F. Charles Collin, et deux sous-diacres, les FF. Aloysius, qui sont aujourd'hui ici, et Jules Collin. Il ne se passe pas d'année que nous n'ayons quelque ordination à Jaffna. Ce sont là les beaux jours de l'Evêque.

10° Depuis 1875 jusqu'à 1878, le choléra, apporté par les pauvres coolies indiens qui, au nombre de 150 000, passent et repassent annuellement de l'Inde à Ceylan, et de Ceylan à l'Inde, parcourant notre île dans toute sa longueur, ne cessa de sévir cruellement à Ceylan. Mannar fut le premier théâtre de l'épidémie, là, le P. Trouchet s'attira par son dévouement calme et courageux, l'admiration générale. Jaffna ne tarda pas à être envahi, et pendant plus de deux ans cette maladie meurtrière n'a cessé de sévir avec la plus grande violence. Sur une population totale de 260 000 dans la péninsule de Jaffna et le district de Jaffna, les victimes de ce fléau, qui n'a pas tardé à se compliquer de famine, ont été de 25 000 à 30 000, c'est-à-dire plus de 10 pour 100 de la population. Heureusement, ces fléaux ne se sont pas étendus à tout

le vicariat ; autrement je ne sais où nous en serions aujourd'hui. Mais le choléra et la variole, qui l'a suivi, n'ont pas été des maux sans compensation. D'abord, bien de vieux pécheurs y ont trouvé l'occasion de leur conversion ; à peine deux ou trois chrétiens sont-ils morts sans sacrements ; en deuxième lieu, notre sainte Religion a reçu aux yeux de tous, un grand honneur du zèle admirable et du dévouement infatigable de nos Pères, qui, jour et nuit sur pied, dans les huttes infectées et dans les hôpitaux, ont pendant un si long temps été les médecins spirituels et corporels de nos pauvres malades, tandis que les ministres protestants se sont tenus à l'écart avec une prudence obstinée. C'est un des coups les plus sensibles qui aient été portés à l'hérésie à Ceylan pendant ces derniers temps. Aujourd'hui, les actions du protestantisme sont tombées bien bas ; son influence est à jamais ruinée. Les journaux protestants eux-mêmes ne se sont pas gênés pour établir ce contraste entre la vraie Église et ses nombreuses contrefaçons réformées.

Parmi ceux des nôtres qui se sont le plus distingués dans ce ministère de dévouement suprême, je mentionnerai les PP. Mauroit, Murphy, Lytton, Sandrasagra et Massiet, éloge qui n'ôte rien au mérite des autres, qui tous ont bravement fait leur devoir.

11° Enfin le fléau a donné lieu à une des plus belles manifestations religieuses qui se soient vues à Jaffna. Ç'a été une répétition de ce qui s'était passé en 1854, lorsque le P. Séméria était curé de Jaffna. Sur les instances de mon peuple, je consentis à faire une neuvaine de supplications à Marie Immaculée et une procession publique de pénitence, à la condition que la procession serait précédée d'une retraite préparatoire ; cette retraite fut bien suivie, le confessionnal fut constamment assiégé; 900 communions couronnèrent cet exercice. Malgré une

pluie battante, la statue de Marie fut portée en procession dans la ville de Jaffna qui, toute pavoisée, ressemblait plus à une grande église qu'à une ville ; rien de beau comme de voir cette foule innombrable, suivant dans nos routes boueuses son Evêque, ses prêtres, les sœurs, les orphelins, tous les enfants des écoles et faisant retentir l'air de ses supplications à Marie, *Salus infirmorum*. Quelques protestants voulurent en rire ; mais le premier des rieurs fut saisi du choléra et mourut le lendemain sans secours. Les païens, au contraire, voulurent que la statue de la Divine Mère *Deva Mada,* traversât leurs quartiers. Nous rentrâmes mouillés, mais le cœur surabondant de consolation et de joie. L'éloquent P. Chounavel, qui se trouvait de passage à Jaffna, consacra le peuple à Marie dans une de ces allocutions vibrantes dont il a le secret, et je montai en chaire pour remercier mon peuple, l'assurer de la protection de Marie et dire que Jaffna ne devait plus être appelé *Yalpanam,* la cité de la lyre, mais *Mokcha rakkini pattanam*, la cité de la Reine du ciel. Je constate que depuis cette procession le fléau perdit son caractère épidémique ; il y eut peut-être trois ou quatre décès, mais ce fut tout, et depuis lors, il n'est plus question de choléra. Amour à Marie !

12° Deux années successives de sécheresse persévérante, le manque d'arrivages de riz du côté de l'Inde qui, en proie à une famine encore plus absolue que la nôtre, ne put nous envoyer son contingent ordinaire de grains, ont amené chez nous une disette qui a vite pris tous les caractères d'une famine. Quelles ne furent pas nos angoisses ! Dans l'état de gêne où nous étions, comment nourrir tout un peuple affamé ? J'écrivis au R. P. Sardou, sollicitant le prêt de 20 000 francs ; je réunis nos principaux chrétiens, qui ne tardèrent pas à recueillir une somme de 468 francs, bien insuffisante dans une

calamité si grande et si universelle ; mais la charité des catholiques de France m'avait prévenu. Peu après, je recevais par les « Missions catholiques », l'annonce de quelques dons faits à ma mission, puis un télégramme de notre ami dévoué, M. l'abbé Laverrière, rédacteur du *Bulletin*, m'invitant à tirer sur lui une traite de 6000 fr. Dès lors, nous organisâmes des secours. Pendant longtemps, le P. Mauroit et moi consacrâmes nos journées à distribuer des secours aux pauvres familles affamées. C'était un spectacle navrant de voir la vérandah de notre maison remplie d'hommes et de femmes à peine vêtus, décharnés et portant sur leurs traits l'empreinte de la mort, de pauvres mères entourées de petits enfants, demandant à cor et à cri un peu de riz, tandis qu'à leur sein desséché pendaient les squelettes de pauvres petites créatures souffreteuses, cherchant en vain à s'abreuver à une source tarie. Les aumônes distribuées en nature et en argent s'élevaient chaque jour à plusieurs livres sterling. Un jour elles atteignirent 10 livres (250 francs). Cependant, bien de pauvres païens vinrent nous demander, avec l'aumône du corps, celle plus grande de la régénération en Jésus-Christ ; nous eûmes bientôt plus de 200 catéchumènes qu'il fallait nourrir et vêtir durant tout le temps de leur instruction. Ce temps fut fixé à un mois de préparation au baptême, un autre pour la première communion et la confirmation, quinze jours de plus après ; et enfin, de mois en mois, les néophytes devaient revenir pour deux ou trois jours au catéchuménat rendre compte de leur conduite et se préparer à une deuxième communion. Le P. Sandrasagra fut chargé du catéchuménat, et s'acquitta admirablement de cette charge. J'eus souvent la consolation de baptiser en une seule fois 50, 60 et jusqu'à 89 païens. Craignant que des motifs humains ne se mêlassent trop au désir du baptême, je

crus devoir établir d'abord trois, puis deux distributions de riz par semaine à tous les malheureux païens et chrétiens indistinctement, et je dis aux catéchumènes : « Si vous ne voulez pas sérieusement être chrétiens, ne venez pas au catéchuménat, on vous aidera tout de même. » Le regretté F. De Stefanis faisait ces distributions avec une charité et une prudence qui n'ont fait que rendre plus vifs les regrets que sa mort prématurée a inspirés à la population entière de Jaffna, qui s'est portée en masse à ses funérailles.

Deux nouveaux centres de chrétiens ont été le fruit de la famine : un dans l'île de Delft parmi les païens de haute caste ; l'autre près de Jaffna parmi ceux de basse caste ; deux gracieuses chapelles dédiées, l'une à saint François-Xavier, l'autre à sainte Françoise-Romaine, ont été construites avec écoles y attachées, pour une somme totale de près de 15 000 francs.

Les fruits que dans sa bonté Dieu a fait sortir d'un malheur qui semblait devoir nous écraser se résument :

1° Dans la création de ces deux nouvelles chrétientés ;

2° Dans la fondation d'un catéchuménat ;

3° Dans celle d'une crèche de Saint-Vinceut de Paul pour les bébés abandonnés ;

4° Dans le baptême d'un millier d'adultes et d'environ 500 enfants en danger de mort.

J'envoie mes actions de grâces bien senties à M. l'abbé Laverrière, aux deux Conseils centraux de l'œuvre de la Propagation de la Foi, à la rédaction de *l'Univers*, à Mgr l'Evêque de Fréjus et à l'abbé Barbaroux, à Mgr l'Evêque d'Angoulême et à tant d'autres bienfaiteurs, dont nous gardons les noms dans nos archives et dans nos cœurs, pour les secours généreux qu'ils nous ont fait passer si opportunément et avec lesquels tant de bien a été effectué.

Je note que tout ce qui a été reçu pour la famine et le choléra a été dépensé. Il nous reste une charge d'environ cent orphelins que nous avons admis en dehors des ressources que nous procure l'œuvre de la Sainte-Enfance et auxquels nous aurons à pourvoir pendant de longues années. Mgr le Secrétaire de la Propagande a bien voulu obtenir de S. Em. le Cardinal Préfet un don de 500 fr , pour ces pauvres enfants.

13° Le Chapitre sait que l'intérieur de l'île est peuplé de bouddhistes de la nation kandyenne, parmi lesquels l'Eglise catholique ne comptait jusqu'à ce jour aucun enfant. C'est en vue de leur conversion que les orphelinats de Kurunégala ont été établis, et que j'avais entrepris la création d'une école à l'ancienne et fameuse capitale d'Anuradhapura, que le gouvernement anglais cherche à faire sortir de ses ruines. J'exposai jadis mes plans à notre très révérend Père général, qui a bien voulu accepter, au nom de la Congrégation, le protectorat de cette œuvre d'évangélisation. Dieu semble la vouloir bénir, puisqu'il a ouvert une voie au zélé P. Chounavel, dans une localité à laquelle nous n'avions pas pensé à cause du voisinage des protestants ; ce Père a formé à Talampityia une petite chrétienté de vingt bouddhistes kandyens convertis, que j'aime à considérer comme les premiers de toute cette nation, qui s'élève au chiffre de plus de 300 000 dans les limites du vicariat. Ces peuples ne sont pas hostiles, ils sont seulement moutonniers ; dès que nous aurons un noyau de quelques milliers, nous pourrons espérer un ébranlement général. Mais pour cela, il nous faut des Missionnaires habiles. La mort du P. Perrard, si versé dans la langue singhalaise et les mœurs bouddhistes, est dans les circonstances présentes une grande perte ; mais espérons que, là encore, Dieu tirera le bien du mal, et qu'il suscitera des vocations en

rapport avec ses desseins de miséricorde sur ces peuples.

J'en dis autant des 80 000 Tamouls du district de Batticaloa, parmi lesquels je reçus, il y a quatre ans, une ovation si enthousiaste dans la ville de Calmonai : mon projet d'y bâtir une église du Sacré-Cœur ne pourra bien se réaliser que lorsque je pourrai y envoyer un Missionnaire spécial. En attendant, nous avons acheté l'emplacement de la future église.

14° *Orphelinats.* — Nos orphelinats de la Sainte-Enfance renferment 347 enfants des deux sexes ; nous avons 20 orphelins qui ne sont pas à la charge de cette œuvre; total : 367, dont la dépense annuelle, au prorata de 125 francs par tête, nous donne un total d'entretien annuel de 45 895 francs, tandis que les allocations de la Sainte-Enfance ne sont que de 36 000 francs ; le surplus de la dépense doit être supporté par le vicariat ; mais en face de la misère universelle, et malgré d'innombrables refus, nous n'avons pu prévenir cette augmentation de personnel à entretenir.

15° Un des fruits principaux de l'œuvre de la Sainte-Enfance, c'est la création de nouvelles familles chrétiennes bien instruites dans la foi, et bien formées aux habitudes chrétiennes. A Jaffna, où l'œuvre existe depuis dix-sept ans, nous avons ainsi formé de 60 à 80 familles; et quelques-uns de nos jeunes ménages ont voulu se donner la satisfaction de faire bénir par le Visiteur général leurs bébés qu'ils appellent nos petits enfants, ce qui nous constitue respectivement, les Sœurs et nous, dans la dignité de grands papas et de grand'mamans. Le même résultat sera obtenu pour les bouddhistes dans nos orphelinats de Kurunégala ; jusqu'ici nous n'avons fait qu'un mariage.

16° L'acquisition pour le Séminaire ecclésiastique de Saint-Martin, pour une somme de 55 000 francs, d'un

immeuble de 4 acres planté de cocotiers, pourvu d'une belle maison et entouré d'un beau mur d'enceinte, séparé de notre maison de Jaffna seulement par une route, m'a été rendue possible par un don de 33 000 francs, et le prêt du reste du prix à 5 pour 100 que m'a fait une généreuse bienfaitrice. Désormais, cette institution sortira de ses langes. Je n'ai pas besoin d'insister sur son importance ; je n'ai pas hésité à lui sacrifier deux de nos meilleurs sujets, les PP. Massiet et Blachot. Déjà, elle a donné ses fruits ; j'espère que dans quelque temps elle me donnera *un* prêtre par an.

17° L'institut des Sœurs de Saint-Pierre, placé sous la direction de nos Sœurs de la Sainte-Famille, me promet aussi de grands résultats en ce qui touche l'éducation des filles. Dans quelques années, j'espère avoir dans plusieurs localités importantes des couvents indigènes.

18° Nous avons depuis quelques années, à Jaffna, un scolasticat et un noviciat ; l'un et l'autre sont sous la direction du seul P. Pulicani, qui professe aussi la théologie, est chargé de la direction spirituel des Sœurs et remplit les fonctions de Vicaire général. Quel que puisse être le zèle, le dévouement de ce saint et digne Père, comment concevoir qu'il puisse suffire à tant de devoirs divers, tous si onéreux, si délicats, si difficiles ? Cependant, malgré cette insuffisance de personnel, les choses ne marchent pas trop mal, grâce à la bonne volonté de nos scolastiques, qui professent en même temps qu'ils étudient, ou qui font seuls des études pour lesquelles on a ailleurs des maîtres. Le noviciat est séparé de la communauté, mais il occupe un local mal adapté à ses exigences ; il y aura encore beaucoup à faire, soit au scolasticat, soit au noviciat, soit au séminaire. Ces œuvres sont encore à l'état d'embryon.

Les *écoles* anglaises et indigènes ont toujours été l'objet

des sollicitudes de mon vénéré prédécesseur et de moi-même. Le Chapitre a dû remarquer avec plaisir le chiffre toujours croissant de nos écoles et de nos élèves : 104 écoles, 6272 élèves.

Il est intéressant de connaître le système suivi par notre gouvernement, en matière d'enseignement.

Le gouvernement a ses propres écoles, dont le caractère, malheureusement infidèle, ferme les portes à nos enfants.

Mais à la suite de longues discussions auxquelles, pendant plusieurs années, sous l'épiscopat de Mgr Séméria, nous prîmes à Jaffna une part si active, le gouvernement reconnut qu'il n'avait le droit d'imposer son enseignement à personne ; il reconnut au contraire à tous ses sujets le droit d'élever leurs enfants là et comme il leur convient et de participer, comme contribuables, au budget de l'enseignement. Pratiquement, le système marche ainsi : les écoles sont divisées en trois catégories : 1° indigènes, 2° anglo-indigènes, 3° anglaises ; chacune desquelles comprend des écoles A et B, selon leur degré. Chaque classification comprend quatre, cinq, six ou sept *standards* ou classes, et certaines branches d'enseignement. Le gouvernement fixe les conditions matérielles de construction, d'aménagement de chaque classe d'école. Quiconque remplit ces conditions peut demander, après sept mois d'exercice, à ce que son école soit placée sur la liste des écoles aidées par le gouvernement ; un inspecteur la visite, et si elle remplit les conditions, elle est examinée annuellement par les inspecteurs du gouvernement ; les réponses de chaque élève sont notées et donnent droit à un percentage fixé de *passes ;* chaque passe a une valeur monétaire ; le total de toutes ces valeurs forme le subside que le gouvernement fait à l'école. Une seule condition est ajoutée, à savoir : que ce

subside ne sera pas de plus de la moitié de la dépense totale ; mais pour les missions elles peuvent recevoir, pour toutes leurs écoles prises en bloc, une somme égale à celle que la mission a dépensée pour elles. Du reste, liberté complète est laissée en ce qui concerne : 1° le choix des livres, réservé pour les catholiques à l'Evêque; 2° le choix des maîtres, dont on n'exige aucun diplôme, le succès de leurs élèves étant jugé preuve suffisante de leur habileté ; 3° l'enseignement religieux, dont le gouvernement ne s'occupe pas, l'examen ne portant que sur l'examen séculier; 4° le programme d'enseignement séculier en dehors de celui fixé par le gouvernement, c'est-à-dire qu'à ce programme on peut ajouter tout ce qu'on veut ; 5° la discipline des écoles, où l'on est libre de placer les emblèmes religieux que l'on veut.

Dans ce système, la valeur de chaque école est déterminée par le chiffre de son subside, qui est en même temps un secours et un certificat. Nous recevons par an de ce chef environ 40 000 francs, ce qui, soit dit en passant, nous oblige à un déboursé égal.

Je ne crois pas que l'on puisse imaginer rien de plus simple et de plus équitable, sauf un seul point, celui des inspecteurs, aujourd'hui tous non catholiques, mais sur lequel nous obtiendrons satisfaction dès que nous pourrons présenter des candidats qualifiés pour ces fonctions. Notre système ceylanais devrait être recommandé à M. Jules Ferry.

Tel est le résultat auquel nous sommes arrivés pour l'éducation primaire. Je me félicite de la part prépondérante que les Oblats ont eue dans la préparation et l'adoption de ce système d'enseignement si favorable aux intérêts catholiques.

19° Nous avons réussi à retirer des écoles protestantes presque tous nos élèves catholiques ; s'il y en a encore

quelques-uns très rares, cela tient à la mauvaise volonté de certains parents. Mais nous n'avons fait qu'une partie de l'œuvre qui nous incombe ; les élèves qui sortent de nos écoles aspirent à une éducation supérieure, qu'ils vont souvent chercher dans des établissements protestants ou *sans Dieu*. A ce que nous avons si heureusement fait, il faut un couronnement. Ce n'est pas que je puisse ou que je désire établir à Jaffna un collège comme à Ottawa ; mais il est urgent de transformer notre école de Jaffna en une bonne école secondaire, de créer des bourses qui, données au concours, permettraient à l'élite de nos élèves de se préparer, pendant deux ans, dans les beaux collèges jésuites de Saint-Xavier à Calcutta ou Bombay, aux degrés universitaires. Les catholiques de Jaffna ont déjà créé un fonds pour m'aider dans la réalisation de ce projet, ils m'ont demandé ainsi qu'au révérend Père visiteur le concours, qu'ils ne peuvent trouver que chez nous. Je me fais l'organe de leurs vœux si légitimes, et j'ai pleine confiance de trouver dans l'administration générale et dans notre province Britannique une aide efficace, sans laquelle tous mes efforts seraient frappés d'impuissance. Je crois pouvoir citer ici la portion des actes de visite où le R. P. Soullier a consigné ses appréciations sur ce sujet :

« L'école anglaise de Jaffna a aussi attiré notre attention. Cette école, naguère si florissante sous la direction de nos regrettés FF. Dowling et Conway, a subi depuis un mouvement de décroissance. Il s'agit de la réorganiser de telle sorte qu'elle puisse répondre aux justes exigences des familles et leur ôter tout légitime prétexte d'envoyer leurs enfants aux écoles sans Dieu de Colombo ou du continent. Pour cela, plusieurs maîtres Européens sont nécessaires ; un grand nombre de catholiques notables de Jaffna nous les ont demandés, à Monseigneur et à

moi, dans des termes fort convenables et fort sensés, en appuyant leur demande non seulement par une avance d'argent, mais encore par la promesse positive de continuer à l'œuvre l'appui régulier de leurs subsides. En présence d'une telle situation, il ne nous reste qu'à nous exécuter. Monseigneur se propose d'aller recruter de bons maîtres en Angleterre ; priez Dieu de les lui faire trouver ; il y va de l'honneur de l'Église à Ceylan, et du salut de votre jeunesse catholique. Nous disons *votre* jeunesse, car il s'agit ici d'une œuvre commune dont tous vous pourrez recueillir les avantages. Reconstituée sur le pied d'une école supérieure et pourvue du personnel et du matériel requis par les exigences du temps présent et l'état des écoles rivales, cette œuvre sera comme un port de refuge que vous pourrez en toute confiance recommander aux familles pour leurs enfants, assurés qu'ils y trouveront avec l'affermissement de leur foi chrétienne toutes les connaissances que réclame l'accès aux carrières libérales. »

20° Le grand évènement qui s'est produit dans notre mission de Ceylan et qui couronne tous les autres, c'est la visite religieuse que notre très révérend Père général a bien voulu nous accorder. Je l'en remercie du fond de mon cœur, et je remercie le R. P. Soullier, en mon nom et en celui de nous tous, de toute la fatigue qu'il a affrontée pour nous et de tout le bien qu'il nous a fait ; de sa bonté, de sa prudence, de son zèle à s'informer de tous nos besoins, des sages règlements qu'il nous a laissés. De cette visite date pour nous une nouvelle ère de progrès, et je suis heureux que le succès de ce premier essai nous donne droit d'espérer que désormais ces visites si nécessaires pourront se reproduire périodiquement. Le révérend Père a été reçu partout avec des démonstrations qui témoignent de la profondeur de l'affec-

tion de nos peuples pour notre chère Congrégation. Le R. P. Soullier a fait avec un égal fruit la visite de nos Sœurs de la Sainte-Famille. Comme supérieur de ces Sœurs et comme Evêque, je félicite et remercie le révérend Père des grands résultats obtenus.

Toutes les prescriptions, changements, recommandations que nous a faits le révérend Père visiteur seront l'objet de notre constante vigilance. Les deux actes de visite de notre maison de Saint-Charles et du vicariat entier ont été imprimés dans leur livre de règle.

Je ne puis résister non plus au plaisir d'extraire aussi des mêmes actes de visite le jugement porté par le révérend Père visiteur sur l'état de notre vicariat.

« Tout d'abord nous devons dire la grande consolation que nous laisse cette visite, et la profonde reconnaissance qu'elle nous inspire envers la divine bonté qui a daigné se servir de notre Congrégation pour opérer le bien immense et créer les belles œuvres dont nous venons d'être l'heureux témoin.

Après plus de trente ans d'un apostolat inauguré par un Missionnaire tel que Mgr Séméria, de si précieuse mémoire, et continué avec tant d'éclat par l'esprit organisateur et l'ardente activité de son successeur, nous nous attendions à trouver une administration bien établie et de grands résultats obtenus. Dieu soit béni ! notre attente a été dépassée, et nous avons eu lieu de nous applaudir d'être venu recueillir sur place une juste idée de vos travaux, des progrès accomplis, de ce qui reste à faire et du rang distingué que vous avez pris parmi les Églises de l'Inde. L'accueil qui nous a été fait principalement à Jaffna et dans les missions environnantes nous a révélé d'une manière éclatante la grande influence que vous avez acquise en ce pays. Nous n'oublierons jamais cette ovation vraiment triomphale faite à la Congrégation

à l'occasion de notre visite, en reconnaissance de votre dévouement et des nombreuses œuvres dont vous avez couvert le sol de Ceylan.

« Les hommages émus que votre peuple a rendus devant nous à vos vertus apostoliques, l'attachement profond qu'il nous a exprimé pour ses Missionnaires, le désir unanime qu'il nous a manifesté de voir votre nombre accru et par suite votre santé moins compromise, nous ont vivement touché. Nous y avons vu combien est fort le lien qui vous attache ce peuple; au point que les protestants et les païens eux-mêmes ne peuvent entièrement se soustraire à la généreuse contagion de ses sympathies et entrent dans le concert catholique pour proclamer la puissance de votre action religieuse et civilisatrice. N'est-ce pas le cas de dire avec le Prophète : *Nimis honorati sunt amici tui, Deus, nimis confortatus est principatus eorum.* » (Ps. CXXXVIII.)

22° Je suis heureux de communiquer au Chapitre la nomination faite par le Saint-Siège d'un coadjuteur pour Jaffna dans la personne du très digne Père MÉLIZAN. Cette nomination sera accueillie avec enthousiasme par tous les membres du Vicariat de Ceylan, aussi bien que par le public tout entier. Pour moi, j'y trouve la réalisation de mes vœux et un soulagement nécessaire. Le bon Père ne s'y attend nullement, ce sera pour ce bon et modeste religieux un coup de foudre ; mais il s'inclinera devant la volonté de ses supérieurs. Le refus du R. P. BOISSEAU proposé en premier lieu et l'acceptation du R. P. MÉLIZAN par obéissance nous sont également honorables.

23° Le Chapitre sera heureux d'apprendre que le Saint-Siège est très satisfait de l'état des choses à Ceylan ; j'en ai eu le témoignage dans la bonté extrême que le Saint-Père, le Cardinal Préfet et tout le personnel de la Propagande m'ont témoignée à l'envi, et dans les nombreuses

faveurs spirituelles qui m'ont été accordées pour tous les membres de la mission et pour toutes nos œuvres.

24° En résumé, malgré toutes les épreuves traversées, malgré tous les défauts qu'on peut signaler, notre mission est dans un état de progrès marqué sous tous les rapports : les chrétiens augmentent et deviennent en même temps meilleurs, les œuvres se multiplient, nos communautés se régularisent, nos Missionnaires s'avancent dans la sainteté propre à leur vocation. Notre mission est considérée dans l'Inde comme l'une des plus florissantes. Plusieurs fois des collègues m'ont dit : « Oh! que vous êtes heureux ! » Je dois dire que j'ai raison de l'être; notre nouvelle mission prend rang après les anciennes missions de Maduré et de Pondichéry pour le nombre de ses œuvres, sa bonne organisation, le zèle de ses Missionnaires, les résultats qu'elle obtient. Sous le rapport de l'enseignement, nous suivons de près Maduré, Pondichéry, Bombay et Calcutta. Sous le rapport du progrès de la foi et du nombre des chrétiens à la population totale, nous ne le cédons qu'à une ou deux missions. Notre mission est une des plus belles de l'Inde ; les missions de l'Inde sont en général plus florissantes que celles purement indigènes de l'Océanie, de l'Afrique, de l'Amérique et même, je l'affirme, de la Chine; c'est un joyau pour la Congrégation.

25° Le personnel de la mission de Jaffna se compose ainsi qu'il suit :

32 Pères Oblats ;
2 Missionnaires séculiers ;
6 Frères scolastiques ;
2 Frères convers ;
19 Séminaristes ;
6 Frères de Saint-Joseph;
17 Sœurs de la Sainte-Famille ;

29 Sœurs indigènes de Saint-Pierre.

26° La mort a fait parmi nous de nombreux et cruels vides depuis 1873. Six Missionnaires : les RR. PP. Caseneuve, Salaün, Deforest, Boutin, Farelly et Perrard ; le F. convers Gaspard de Stéfanis, le F. scholastique indigène Barnabas Gnanadikam ; trois sœurs européennes, deux sœurs : M. Saint-Jean et M. Eustelle, la mère M. Xavier, et les trois sœurs indigènes Mary, Mary-Thérèse et Agnès, en tout onze défunts dont nous avons à pleurer la perte. Plusieurs de ces chers défunts étaient des sujets de grand mérite : les uns enlevés au début de leur course, les autres dans la pleine maturité de leurs talents et de leurs dons, tous prématurément. Daigne le Maître de la vigne, qui les a appelés à lui alors que nous nous plaisions à entrevoir pour eux une longue et fructueuse carrière, leur donner promptement de dignes successeurs!

Ch. Bonjean, o. m. i., Évêque de Medea,
Vicaire Ap. de Jaffna.

RAPPORT SUR LE VICARIAT DU TEXAS,
PAR LE R. P. VANDENBERGHE.

La plupart des membres de ce Chapitre étaient présents à celui de 1873. Ils doivent se rappeler qu'à cette époque notre mission du Texas se trouvait dans une situation indécise et anormale sous plusieurs rapports. Cette situation dure encore, et a été même aggravée par les événements. Le Texas tout entier, plus grand en superficie que la France, ne formait alors qu'un diocèse, dont le siège était à Galveston. Le concile provincial de la Nouvelle-Orléans avait décrété sa division en trois parties, dont l'une devait former le Vicariat apostolique de

Brownsville, dans lequel se trouve notre mission entière, sauf une petite enclave dans le Mexique. Les Pères du concile désiraient de plus que ce Vicariat fût confié à un Oblat, et l'on attendait la ratification de ces plans par Rome. Mais la Congrégation, qui n'avait pas été consultée fit valoir ses raisons de ne pas accepter cette nouvelle charge. Un évêché fut érigé à San Antonio, et le Vicariat apostolique de Brownsville fut décrété, mais le titulaire ne fut pas un Oblat; Rome respecta les raisons de refus alléguées par la Congrégation, et désigna un prêtre de Mobile, Mgr Manucy, qui fut sacré évêque de Dulma le 8 décembre 1874. Nos Missionnaires occupaient plus de la moitié du territoire du nouveau Vicariat, et avaient sous leur juridiction les deux tiers de la population : de sorte que l'évêque avait un clergé presque exclusivement composé d'Oblats; six prêtres séculiers lui restaient en dehors de ce personnel; aujourd'hui il en a onze. Mgr Manucy voulut au début s'installer à Brownsville, et il choisit son domicile dans notre communauté; il resta là neuf mois, jusqu'en septembre 1875, époque à laquelle il se décida à se fixer à Corpus Christi au moins pour un temps. Les Pères de la mission ont mis tout en œuvre pour faire respecter l'autorité du Vicaire apostolique, et, grâce à leur concours, l'enthousiasme fut grand à son arrivée. La population avait été préparée de longue main à cette réception. Si Mgr Manucy n'a pas continué son séjour à Brownsville, où nos Missionnaires savaient si bien fortifier son autorité; ç'a été parce que Sa Grandeur désirait être complètement chez Elle soit au point de vue des propriétés, soit au point de vue de la direction du clergé.

La position géographique du Vicariat l'isole de tous les autres établissements de la Congrégation, la mission se trouve forcément resserrée dans des limites étroites, surtout depuis que le Mexique est fermé à son zèle ; ses

ressources pécuniaires sont donc précaires et tendent à diminuer ; l'impossibilité où nous sommes de travailler au bien de la population au moyen de l'instruction nous crée une situation difficile et met nécessairement des entraves à la prospérité de nos œuvres.

Le Très Révérend Père Supérieur général, mis au courant de toutes les difficultés de notre mission, voulut bien nous envoyer le R. P. Soullier, visiteur du Canada, pour qu'il pût se rendre compte de la situation. Vers la fin de l'année 1876 le R. P. Soullier poussa donc jusqu'au Texas.

Après avoir tout vu et examiné sur place, après avoir rendu visite à Mgr Manucy à Corpus Christi et conféré avec Sa Grandeur, le Révérend Père visiteur arriva à cette conclusion pénible, mais reconnue nécessaire, que, pour le plus grand bien de la Congrégation, il était bon d'abandonner la mission du Texas, arrosée depuis vingt-cinq ans des sueurs de nos Pères. Mais on ne pouvait arriver à cette extrémité avant d'avoir trouvé des successeurs qui pussent, en nous permettant de nous dégager, continuer l'apostolat de nos Missionnaires. Avec le consentement de Mgr Manucy, le R. P. Soullier fit des ouvertures aux PP. jésuites mexicains en exil au Texas. Ses propositions, reçues avec empressement au début, finalement ne purent aboutir, à cause de certaines conditions que le Vicaire apostolique voulait imposer au sujet des propriétés, conditions qui furent jugées comme onéreuses. Sa Grandeur voulait aussi se réserver le droit de diviser la mission. Ce ne fut qu'en septembre 1877 que les Pères jésuites donnèrent leur réponse définitive, en faisant connaître leur refus. Il fallait donc tenir bon au poste. Par une circulaire toute paternelle adressée aux membres du Vicariat, le T. R. P. Supérieur général voulut bien annoncer lui-même le résultat de ces négociations infruc-

tueuses. Il nous engageait en même temps à continuer notre œuvre avec le même dévouement qu'autrefois, sans nous préoccuper de l'avenir, et comme si nous devions être éternels au Texas. L'incertitude sur le sort futur de la mission ne laisse pas cependant de peser lourdement aux Pères du Vicariat, chez qui le zèle et l'amour de leur labeur sont au-dessus de tout éloge.

Je ne sais ce que notre mission du Texas-Mexique eût pu devenir si le Mexique nous fût resté ouvert comme par le passé : de 1860 à 1866. Déjà des maisons avaient été établies à Matamoros et à Victoria, dans le Tamaulipas, d'autres établissements étaient en perspective : tout semblait prospérer, lorsque la révolution, en tuant l'empereur Maximilien, fit tomber nos espérances. Alors commença le règne odieux des Francs-Maçons, règne qui continue encore et n'est qu'une guerre implacable à la religion. Nos Pères furent même en danger de perdre la vie. Deux d'entre eux seulement ont pu rester à un poste reculé ; ce sont les PP. Gaye et Rieux, qui sont au sanctuaire de Notre-Dame d'Agualeguas. Ils sont là immobiles comme des sentinelles avancées, gardés par la sainte Vierge et par le prestige de leurs vertus, et jusqu'à ce jour les révolutions les ont respectés.

Topographie du Vicariat du Texas.

Tout le monde sait que le Rio Grande ou Rio Bravo fait limite entre les deux républiques du Mexique et des États-Unis. Le bassin inférieur du Rio se trouve séparé, par des pays presque inhabités, de son bassin supérieur, où se trouvent les régions fertiles et prospères du Nouveau-Mexique et de l'Arizona. Dans les plaines basses qui s'étendent de Laredo jusqu'à la mer, sur une étendue de 100 lieues, on trouve une population totale de 80 à

100000 habitants, dont 50 à 60000 appartiennent au Mexique et 30 à 40000 aux États-Unis. Cette population forme comme une colonie isolée du monde civilisé, car des deux côtés il faut traverser de grandes solitudes pour arriver aux pays régulièrement habités. De sorte que là on n'est réellement ni dans le Mexique ni aux États-Unis, c'est un pays *sui generis*, ce qui est vrai, et plus vrai encore pour les éléments si hétérogènes de sa population. Rien d'étonnant si notre pays ne jouit pas d'une réputation de bon ordre et de sécurité.

Le territoire assigné à notre Congrégation occupe tout le côté américain du Rio Grande depuis l'embouchure jusqu'à 20 lieues en-deçà de Laredo, c'est-à-dire une étendue de 80 lieues : vers l'intérieur du Texas la mission s'étend à une distance de 30 à 40 lieues. Sur les bords de la rivière il y a quelque culture, tout l'intérieur n'est qu'un pays de pâturages : ici et là encore des épais fourrés de cactus ou de bois épineux. La mission au spirituel est divisée en deux districts : en chiffres ronds nous avons 25000 âmes, dont 15000 ou un peu plus sont sous la juridiction des Pères de Brownsville, 10000 ou un peu moins sous celle des Pères de Roma.

Brownsville est une ville de 6 à 7000 âmes, où l'on ne compte que 5 à 600 protestants. Nous y possédons une belle église ; le service paroissial se fait en espagnol et en anglais. Un seul Père est chargé de la portion américaine et anglaise. Deux Pères seulement ont la charge de 5 à 6000 Mexicains. Un Père est presque exclusivement chargé de l'aumônerie des sœurs, des catéchismes et des écoles ; les autres Pères parcourent sans cesse les ranchos ; c'est là la vie de nos Pères de Brownsville et de Roma.

Le pays est parcouru à cheval par nos Pères Missionnaires ; ils sont obligés de traîner avec eux tout un maté-

riel pour la célébration du saint Sacrifice, car sur place ils ne trouveraient rien de ce qui est nécessaire. Ces huttes misérables où ils font station rappellent Jacals. Les ranchos sont des fermes espacées sur toute la surface du territoire ; ils réunissent ici de 5 à 10 familles, là de 20 à 30. Ce sont donc des voyages incessants, longs, pénibles, pour visiter ces points extrêmes. Le Missionnaire parcourt d'immenses solitudes, et, pour faire quelques mariages ou baptêmes, pour voir un malade, il lui faut faire des trajets considérables, sous un climat dévorant où nos Pères ont dépensé leurs forces, ruiné leur santé bien avant l'heure. Jamais de repos, toujours à cheval, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, pour atteindre des populations inaccessibles qui ne font pas un pas pour épargner les longueurs de la route au prêtre et qui ne savent pas se former et se réunir en centres populeux. Le zèle de nos Pères depuis la première heure ne s'est pas démenti une seule fois; ils ont souffert de toutes manières : du climat meurtrier ; plusieurs des nôtres sont morts encore jeunes sur ces terres dévorées par le soleil; de la fatigue des voyages ; de l'esprit des populations.

En 1873, époque du dernier Chapitre, nos Pères avaient encore un collège à Brownsville ; il a été fermé depuis, à cause de la difficulté de se procurer des professeurs; car employer plusieurs des nôtres à l'enseignement, c'eût été renoncer aux missions, le personnel étant déjà insuffisant. La mission a sacrifié de 6 à 12000 piastres pour les constructions et pour soutenir cette œuvre précaire; à cinq reprises différentes on a tenté d'organiser les cours; tout a été inutile; et cependant, aux yeux du Vicaire du Texas, l'éducation de la jeunesse serait le moyen le plus efficace de régénérer ce pays et d'y former les populations aux habitudes de la vie chrétienne. En face de tant

d'éléments de perversion pour les âmes, que n'avons-nous les moyens de nous emparer au moins de l'éducation des enfants ! En ce moment nous subissons la honte de voir les écoles entre les mains des Missionnaires protestants. Dans toute la contrée, sur les deux rives du Rio Grande, il n'y a pas une seule école catholique pour les garçons. Pour les filles il y a le pensionnat des sœurs du Verbe Incarné. Nous devons de la reconnaissance à ces sœurs, au nombre de vingt, sœurs tourières comprises. Quoique leur dévouement soit aussi mis à l'épreuve et que l'école payante réunisse à peine de 30 à 40 élèves, elles donnent l'instruction gratuite à 80 ou 100 filles pauvres. Hélas ! il en faudrait au moins 400.

Roma ne compte que trois Pères ; chacun d'eux a un grand district de ranchos à soigner et doit passer à cheval une grande partie de son temps. Cependant il y a là deux églises qui exigent un service régulier. Jusqu'ici nos Pères ont résidé à Roma, centre d'une population de 500 âmes ; mais à une distance de 5 lieues se trouve la petite ville de Davis, appelée aussi Rio Grande City, où le P. Clos a bâti une jolie église pouvant contenir 500 places. Il y a là réunie une population de 1500 âmes et à côté une garnison variant de 500 à 1000 hommes, parmi lesquels il y a toujours un certain nombre de catholiques. Deux fois par semaine les Pères doivent venir de Roma à Davis pour faire les offices et les catéchismes. C'est une servitude fort pénible. C'est pour éviter ces voyages et ces perpétuels déplacements que le P. Clos a construit il y a trois ans à Davis une maison parfaitement située et qui est notre propriété ; des difficultés avec l'administration diocésaine nous ont empêchés jusqu'à ce jour de l'occuper.

Les Pères du Vicariat, malgré leur isolement et leurs

travaux continuels, ont pu prêcher le jubilé à Corpus Christi, la ville épiscopale, à San Diego et à Laredo, avec un succès éclatant qui a récompensé leur zèle. Dans certaines circonstances il a fallu franchir encore les frontières du Mexique, d'où tous les prêtres avaient disparu. Ce ministère ne s'exerce pas sans danger, et notre bon P. Vignolle, pour l'avoir tenté, a expérimenté pour une seconde fois les douceurs de la captivité. Il fut mis au violon pour douze heures et dut payer 500 piastres d'amende.

Malgré les difficultés, les fatigues des longues courses, les souffrances occasionnées par le climat, les occasions de tout genre et l'incertitude de l'avenir, nos Pères, chez plusieurs desquels les forces sont épuisées et la santé profondément altérée, ne se découragent pas ; ils travaillent et se dévouent : personne ne demande à revenir.

RAPPORT SUR LE VICARIAT DE NATAL, PAR Mgr JOLIVET.

A mon arrivée dans ce Vicariat (mars 1875), j'y ai trouvé quatre postes de mission pour les Européens et une mission pour les Cafres en Basutoland. Toutes ces missions occupaient des positions bien choisies : dans les trois villes principales, Durban, Pietermaritzburg et Bloemfontein, mon vénérable prédécesseur avait su acquérir les terrains nécessaires pour nos établissements et le choix du local ne laissait rien à désirer. A Kimberley nos Missionnaires avaient beaucoup travaillé, et le regretté P. Hidien venait d'y sacrifier une vie précieuse; cependant le Missionnaire n'y occupait encore qu'une position précaire. On venait d'y construire une chapelle en tôle galvanisée, mais le prêtre n'avait encore pour

demeure que son wagon de voyage. Après des tentatives infructueuses chez les Zoulous, nos Pères, secondés par les sœurs de la Sainte-Famille, avaient réussi à établir une belle mission chez les Basutos. C'est là que Mgr Allard avait fixé sa résidence habituelle, et il encourageait par sa présence les œuvres naissantes de la mission.

Mais avec le temps les circonstances avaient changé. La population de race européenne prenait chaque jour une importance plus grande. A Rome on m'avait dit : « J'espère que vous n'allez pas vous renfermer dans les montagnes du Basutoland. » Ces paroles n'étaient qu'un écho d'un sentiment de mécontentement que j'ai pu constater parmi les Européens, à mon arrivée dans le Vicariat ; mécontentement qui s'était déjà traduit en plaintes adressées à Rome et aux deux évêques de la colonie du Cap ; un projet de démembrement du Vicariat, au détriment de notre Congrégation, était déjà formé et ceux qui entretenaient ces pensées n'ont pu voir, sans un sentiment de chagrin, se fonder nos œuvres de Bloemfontein, de Kimberley, etc., dont l'établissement venait saper à la base leur principal argument; les intérêts de la race européenne n'étaient pas sacrifiés, comme ils le prétendaient, à ceux des noirs : on s'occupait activement des uns et des autres dans la mesure du possible.

Le premier devoir du Missionnaire est de pourvoir aux besoins spirituels des catholiques, chose difficile dans un pays où les fidèles sont disséminés sur une étendue immense. Dans les villes principales où nous avons église et couvent, les fidèles ne manquent pas de secours ; mais, dans les campagnes, comment leur venir en aide? Le petit nombre de nos Missionnaires ne permet guère de les visiter souvent. Ces visites sont nécessairement trop courtes et trop rares. D'immenses pays n'ont jamais en-

core été visités, et il y a là de nombreuses familles catholiques, tout à fait dépourvues des secours religieux ; les enfants ne sont pas baptisés ou sont baptisés par des ministres hérétiques ; ces pauvres catholiques vivent et meurent sans prêtre, sans sacrements et finissent par perdre la foi. Il nous faudrait, pour les visiter, quelques prêtres sachant le hollandais, ou du moins la langue flamande. Le rapport du R. P. Bompart, qui consacre la plus grande partie de sa vie à cette œuvre, vous fera connaître et les difficultés et les fruits de ce ministère de dévouement.

Nos catholiques ne forment qu'une petite minorité au milieu d'hérétiques de toutes les sectes. Comment pourrions-nous exercer une influence quelconque sur des masses d'hérétiques ? Comment y faire pénétrer le levain évangélique ? Par la prédication, dira-t-on. Sans doute ; mais ils ne viennent guère dans nos églises, pour y entendre la parole de Dieu ; s'ils y viennent, c'est d'ordinaire par curiosité, et pour entendre notre musique sacrée qu'ils estiment beaucoup. Je ne nie pas le bien qui peut souvent résulter de ces visites dans nos églises ; nous avons à constater un certain nombre de conversions, et bien des préjugés sont par là tombés ; mais ce n'est que par l'école que nous pouvons exercer une influence sérieuse sur cette masse hétérogène de sectaires. Ils ont presque tous une très bonne opinion de nos écoles, et en particulier des couvents, qu'ils nous envient. Volontiers ils nous confient l'éducation de leurs enfants ; de là résultent des rapports d'estime, de confiance et même de vive affection : les préjugés tombent d'eux-mêmes sans qu'il soit nécessaire d'intervenir directement, et nous préparons ainsi pour l'Eglise des temps meilleurs. Ce serait une folie de négliger ce puissant levier que la Providence nous a mis entre les mains. Je ne saurais assez re-

mercier la Sainte-Famille dont la générosité nous a permis d'établir des couvents à Durban, à Pietermaritzburg, à Bloemfontein et à Kimberley, sans parler des missions cafres. Que ne pouvons-nous en faire autant pour les jeunes gens ! Hélas ! le personnel nous manque. Cependant le R. P. de Lacy a réussi à fonder à Pietermaritzburg un petit collège qui va très bien ; et à Durban le R. P. Baudry a travaillé à en faire autant ; mais, étranger et mal secondé, il ne pouvait espérer un égal succès. L'école est donc un puissant moyen moral de faire le bien ; mais dans ce Vicariat on peut en faire aussi un moyen matériel de soutenir nos missions. Avec un personnel capable et zélé je me chargerais d'établir dans chacune de nos petites villes une école qui non seulement donnerait à notre sainte religion un prestige jusqu'alors inconnu dans la localité et une influence admirable pour le bien, mais encore des ressources matérielles pour le maintien du culte. Les frais d'installation coûtent quelquefois beaucoup, surtout s'il est question d'un pensionnat ; mais ensuite l'école, au lieu d'être une charge, devient un secours pour la mission. En voici un exemple frappant : après l'annexion du Transvaal aux possessions anglaises, je me rendis à Prétoria pour voir quelles mesures il y avait à prendre dans ce pays pour le bien de notre sainte religion ; dans ce pays, presque aussi grand que la France, nous ne possédions ni un pouce de terre ni une brique. La société catholique de Prétoria se composait de trois ou quatre familles mixtes, c'est-à-dire moitié catholiques, moitié protestantes, et de quelques aventuriers besoigneux attirés par l'espoir d'obtenir quelque emploi.

Dans la petite garnison anglaise nous avions aussi un certain nombre de soldats catholiques, et sans cet appoint précaire je ne sais si j'aurais eu l'audace d'établir là une

mission. On ne pouvait compter sur ces quelques catholiques indifférents pour bâtir une église et faire les frais du culte ; ils me disaient eux-mêmes : « Vous ne trouverez pas ici des moyens d'existence pour un prêtre ; il vous faudra faire vous-même presque tous les frais. » D'un autre côté, le procureur vicarial me rappelait sans cesse, et non sans raison, que la bourse était à sec. Cependant je nourrissais intérieurement des idées bien autrement ambitieuses ; je me disais : C'est vrai, un prêtre ne pourrait trouver à vivre ici ; mais si je faisais venir une demi-douzaine de religieuses, toutes les conditions économiques de la mission se trouveraient changées. Ma résolution était prise, je fis venir aussitôt des religieuses capables et dévouées. Il n'y avait pas de temps à perdre ; les protestants se remuaient ; en Angleterre, on ramassait de l'argent et on se préparait à envoyer ici un évêque protestant avec un nombreux personnel. L'exemple de Bloemfontein était là pour m'apprendre qu'en pareil cas la promptitude est une condition essentielle de succès. Bref, dans l'espace de quelques mois j'avais obtenu du gouverneur un emplacement de mon choix ; j'avais bâti un commencement d'église et de couvent, et les religieuses étaient à leur poste dans ce modeste local qui a grandi depuis. Le succès a dépassé toutes nos espérances. Outre nos catholiques, à qui nous sommes heureux d'offrir une bonne éducation, nous avions les enfants de toutes les familles respectables de la ville. Grâce aux écoles, nous pouvons non seulement faire face aux dépenses journalières de la mission, mais encore bâtir un pensionnat et bientôt achever l'église. A Prétoria, nos écoles sont incomparablement les meilleures ; notre petite église, quoique inachevée, est délicieuse ; la musique sacrée, incomparable ; les religieuses sont estimées, aimées ; en un mot, nous nous trouvons tout à coup au haut de

l'échelle, et l'évêque protestant, arrivé trop tard, cherche en vain à nous débusquer de la position. Peu à peu les catholiques indifférents se rapprochent de l'Église; d'autres, qui avaient oublié qu'ils avaient été baptisés dans l'Église, se le rappellent maintenant ; nous avons baptisé plusieurs enfants qui ne l'avaient jamais été, ou qu'on avait laissé baptiser par les ministres ; des conversions s'annoncent : une ère nouvelle s'ouvre dans ce pays pour notre sainte religion, et ce changement merveilleux est surtout l'effet de nos écoles. Que serait-ce si nous avions des Peres et des Frères pour fonder un collège! Ce que je viens de dire de Prétoria peut se dire, *mutatis mutandis*, de la fondation de Kimberley, qui vient de se faire dans des conditions de succès à nous faire craindre que les ouvriers ne soient insuffisants pour recueillir la moisson.

Nous avons donc fait, je crois, pour la population de race européenne tout ce que nos faibles moyens nous permettaient de faire, et souvent plus qu'on n'eût osé espérer ; en même temps nous avons tâché de développer et d'étendre nos missions cafres. A Motsi-Ma-Jesu, qui est le centre de nos missions, on a fait des améliorations considérables, et cependant l'exiguité de nos ressources, et encore plus l'insuffisance du personnel font que cette mission, malgré les grands succès de nos dévoués Missionnaires, reste toujours dans un état de gêne. Saint-Joseph de Korokoro est devenu une résidence avec église et école pour les enfants noirs. A Saint-Michel nous avons bâti une belle église, les sœurs y ont aussi une école; enfin, à 20 lieues plus loin, mais toujours dans le Basutoland, nous avons fondé la nouvelle mission de Sainte-Monique, qui commence à porter des fruits de salut. Mais les missions cafres matériellement ne rapportent rien; nous avons au contraire à loger, nourrir et

vêtir une centaine d'enfants aux frais de la caisse vicariale. L'extension de ces missions est donc subordonnée à celle du personnel, qui nous manque, et aussi à la question financière, qui nous arrête.

Notre position actuelle se résume donc en deux mots : champ illimité pour le travail ; ressources insuffisantes et sans proportion avec le travail à faire ; avenir magnifique si la mission est soutenue et fournie en sujets.

Prétoria, 1er mai 1879.

Charles Jolivet, o. m. i.,
Évêque de Belline, Vic. ap.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

CANADA. — MAISON DE MONTRÉAL.

Saint-Pierre de Montréal, juin 1879.

Mon très révérend Père,

Le rapport que j'ai l'honneur de vous adresser rendra compte des travaux de nos Pères pendant l'année 1878 et la première partie de 1879. C'est une période d'environ dix-huit mois. Les œuvres accomplies sont nombreuses ; je ne pourrai les énumérer toutes, mais, dans mon rapide exposé, vous aurez la physionomie générale de notre vie apostolique.

L'année 1878 s'ouvre par une retraite prêchée à Saint-Pierre de Buffalo par le P. Bournigalle. Cette paroisse, toute française et canadienne, a à sa tête un excellent curé ; mais de cruelles épreuves antérieures avaient créé là une situation difficile dont la grâce de Dieu a heureusement triomphé.

Au mois de février, le même P. Bournigalle évangélisait Central-Falls, au diocèse de Providence (Etats-Unis). Cette paroisse, assez vivement agitée par quelques meneurs, a dédommagé par sa conversion le curé qui la dirige, de bien des ennuis essuyés autrefois, et l'offrande d'un beau calice a été le signe extérieur de la soumission au pasteur et à l'Eglise.

Du 6 au 11 mars, le pensionnat du Sacré Cœur aux

Récollets a ouvert ses portes au R. P. Lefebvre, un des premiers Oblats admis à donner la retraite aux jeunes filles élevées dans ces beaux couvents du Sacré-Cœur. La parole de Dieu, annoncée en français et en anglais, a été très goûtée et a fait un grand bien à ce charmant auditoire.

Le R. P. Lecomte, lui aussi, a commencé sa campagne d'hiver au mois de mars. Saint-Pierre-lèz-Becquet et Batiscan, au diocèse des Trois-Rivières, entendaient sa parole ; de là, le Missionnaire se rendait à Québec et prêchait dans notre église de Saint-Sauveur plusieurs retraites successives qui, d'un aveu unanime, obtenaient un plein succès.

Le R. P. Drouet, malgré son travail quotidien, a pu faire une apparition à Saint-François du Lac, au diocèse des Trois-Rivières, et reprendre une œuvre du P. Bournigalle, arrêtée l'année dernière par un accident qui avait retenu le Missionnaire au lit pendant plusieurs semaines.

Le R. P. Lefebvre, évangélisait à la fin de mars Bedford, et Notre-Dame des Neiges au diocèse de Saint-Hyacinthe. La seconde de ces paroisses nous a été toujours particulièrement fidèle. A la même époque, le P. Bournigalle donnait une retraite à Saint-Henri des Tanneries, dans la banlieue de Montréal, aux hommes seuls, qui sont accourus avec empressement.

Vers la même époque, les PP. Bernard et Lagier se rendaient à Saint-Martin, au diocèse de Montréal. Le P. Bernard est un de nos vétérans. C'est à son dévouement et à celui du R. P. Léonard que nous devons en grande partie la construction de notre belle église de Montréal. Sainte-Thérèse, aussi du diocèse de Montréal, a reçu les mêmes Pères, et la reconnaissance de tous les habitués s'est manifestée par les plus touchants témoignages.

Dans la première quinzaine d'avril, le R. P. Provincial prêchait la retraite aux sœurs de la Providence (Montréal). C'est la sixième fois que le révérend Père évangélise cette communauté ; c'est assez dire combien sa parole y est goûtée. En même temps, le P. Lefebvre évangélisait les ouvriers du canal de Lachine. L'œuvre est bien humble et bien dure sous tous les rapports, mais la foi sait en discerner le prix ; et ces exercices ont procuré le bienfait des Pâques à bon nombre de pauvres Irlandais admirablement préparés par les soins de notre P. Barber, leur Missionnaire attitré.

Du 9 au 21 avril, le R. P. Lecomte, ayant traversé les lignes frontières, apportait ses secours spirituels aux Canadiens de North-Adams et de South-Adams (diocèse de Springfield), dans le Massachusetts. Le curé a rendu bon témoignage du bien opéré pendant cette retraite pascale.

Le 5 mai, le R. P. Bournigalle ouvrait une mission à Boston pour les Français, les Canadiens et les Acadiens, qui, jusqu'à ce jour, n'avaient pas eu d'exercices spécialement destinés à leur nationalité. Le R. P. Fournier, de la maison de Lowell, associé à l'œuvre du P. Bournigalle, avait auparavant parcouru la grande ville en tous sens pour découvrir et inviter les familles de langue française. Cinq cents cartes postales avaient été envoyées par lui à domicile, des affiches avaient été apposées sur tous les points et dans tous les quartiers pour faire connaître les exercices de la mission. La visite au consul français n'avait pas été négligée, mais n'avait provoqué que ce renseignement fait pour décourager : « Mon Révérend Père, ne comptez pas sur les Français ; ceux que nous avons ici sont plus disposés à brûler les églises qu'à y entrer. » La perspective n'avait rien d'attrayant ; la veille de l'ouverture, le P. Bournigalle dut courir de tous côtés pour

trouver bedeau, organiste et chantres pour la messe qui devait se célébrer dans l'église Sainte-Croix (Holy-Cross), ancienne cathédrale actuellement inoccupée. Après une journée écrasante, le Père allait à minuit demander l'hospitalité aux Frères de la Charité, communauté originaire de Belgique dont nous avons ici, à Montréal, la première maison, et qui a été ensuite établie à Boston par le zèle de nos Pères de Lowell. Le lendemain dimanche, grâce à l'activité déployée par les Missionnaires, la grand'-messe était chantée solennellement à Boston dans l'église de Holy-Cross. Cette église, gracieusement offerte par Mgr l'Archevêque, est une véritable relique; elle fut le premier lieu de réunion des catholiques, au commencement du siècle; ce fut là que Mgr de Cheverus inaugura le diocèse de Boston. Les progrès de la religion ont permis depuis à Mgr Williams, deuxième successeur de Mgr de Cheverus, de bâtir une autre cathédrale, véritable monument de notre sainte foi aux États-Unis. L'assistance, peu nombreuse au commencement, grossit progressivement, grâce au système des affiches publiques et au zèle des deux Missionnaires sans cesse en mouvement pour chercher les brebis égarées. On a pu compter le soir jusqu'à six cents auditeurs. Le chiffre des personnes parlant la langue française en âge de communier était de 516; deux cents à peu près ont communié; c'est peu numériquement, mais cela forme déjà un bon noyau de paroisse française; ces braves gens se sont inscrits pour une somme de près de 1 300 piastres, destinée à l'entretien d'un prêtre français parmi eux; Mgr l'Archevêque de Boston n'a pas cru devoir pour le moment accéder à ce désir tout spontané, mais il a été très satisfait de ce premier essai, grâce auquel on pourra un jour obtenir une œuvre complète.

Au mois d'août, le R. P. Supérieur prêchait la retraite

des Sœurs grises de Buffalo et celle des Sœurs de Marie à Lockport, également dans le diocèse de Buffalo. La visite pastorale de Monseigneur de Montréal dans son diocèse était préparée en même temps par trois jours de retraite dans chaque paroisse par les PP. Bernard, Lagier, Lecomte et Amiot ; ces bons Pères ont eu à porter le *pondus diei et æstus*.

Après une retraite de dix jours à Grosvenor-Dales (diocèse d'Hartford-Connecticut), le R. P. Bournigalle a prêché successivement les retraites pastorales d'Ottawa, Trois-Rivières et Québec. Évêques et clergé ont été très satisfaits de ces importantes prédications. Le petit séminaire de Québec et l'École normale de la même ville ont été évangélisés ensuite par ce même Père. De son côté, le P. Bernard prêchait la retraite au collège de Joliette. Je ne parle pas des nombreuses retraites de congrégations et de pensionnats données par nos Pères ; l'énumération en serait trop longue. Je dois observer cependant que le R. P. Provincial a bien voulu accepter l'invitation du Supérieur du collège de l'Assomption (diocèse de Montréal); en septembre, il prêchait la retraite de ce collège, à la suite d'une retraite aux jeunes filles du couvent. De son côté, le P. Lecomte prêchait en anglais et en français aux prisonniers de la rue Colbourne. *Les Saints Pères*, comme les populations appellent nos Missionnaires, ont passé dans une foule de paroisses que je ne puis énumérer, et dont la liste restera dans nos archives locales ; plusieurs diocèses du Canada et des États-Unis les ont vus successivement, toujours apôtres et toujours infatigables.

Du 13 au 27 octobre, les RR. PP. Bernard et Lecomte prêchaient dans notre église de Saint-Joseph de Lowell. Cette seconde mission, par son caractère et ses résultats, a rappelé le triomphe de la première, qui détermina la fondation de la paroisse canadienne, et durant laquelle

le R. P. Lagier défunt et le R. P. Garin se surpassèrent. Plus de trois mille communions ont récompensé le zèle des RR. PP. Bernard et Lecomte; ce succès a encouragé la population dans ses luttes contre les *Suisses*, nom que l'on donne ici aux prédicants protestants qui rôdent autour de nos bergeries.

Le collège d'Ottawa, le pensionnat des Sœurs grises, la prison de Montréal, le coteau Saint-Louis, banlieue de Montréal, la paroisse de Saint-Jean-Baptiste eurent successivement recours au ministère de nos Pères. Puis notre faubourg de Montréal les vit à l'œuvre; retraites successives à toutes les congrégations possibles d'hommes et de femmes; nous avons compté deux mille deux cents absolutions d'hommes; puis retraite demandée par le recteur de l'Université de Québec pour les jeunes gens de la ville.

Le P. Drouet, du 26 février 1879 au 9 mars, prêchait au cap Saint-Ignace, diocèse de Québec. Cette paroisse compte beaucoup de pêcheurs et de gens de chantiers; tous ont été remués et vaincus par la grâce de Dieu. Je ne puis suivre nos Pères dans les paroisses des diocèses de Québec, Montréal, Trois-Rivières et autres qui ont fait appel à leur ministère; mais nous rappellerons que le P. Lecomte et le P. Bernard ont prêché dans le diocèse de Portland; les PP. Bournigalle et Lefloch à Saint-Joseph de Burlington; le P. Bernard dans le diocèse et dans la ville même d'Albany.

Si maintenant nous nous reportons aux travaux accomplis à Montréal même, dans notre église de Saint-Pierre, nous serons ravis du mouvement religieux dont elle est le centre; c'est une mission incessante et un labeur sans trêve. Nos cinq principales Congrégations se maintiennent dans la régularité et ne nous permettent pas de nous reposer. Il faut même donner satisfaction à la piété

en lui procurant des fêtes supplémentaires. Chaque année, de beaux pèlerinages à Sainte-Anne de Beaupré sont organisés sous la direction du P. Lefebvre. Le 3 juin, près de sept cents femmes ont voulu revoir ce cher sanctuaire, et, le 28 du même mois, un pèlerinage d'hommes, non moins beau, prenait la même direction. De nombreuses grâces et même des guérisons miraculeuses ont été obtenues par la foi des pèlerins.

J'aurais beaucoup à dire si je voulais mentionner tous les faits mémorables survenus pendant la période dont ce rapport s'occupe ; je me contenterai de signaler les plus importants.

Le 6 janvier 1878, S. Exc. Mgr Conroy, délégué apostolique, voulait bien recevoir nos Pères ; les RR. PP. Provincial et Supérieur furent même invités à une cérémonie solennelle présidée par Son Excellence au grand séminaire.

Le 14 janvier, nous ouvrions dans les locaux de la maîtrise un bazar pour les pauvres. L'hiver est bien cruel pour une foule de gens pendant les années de crise que nous traversons. Le R. P. Duhaime prit la direction de cette œuvre de charité ; ce n'était pas son coup d'essai.

Le 23 janvier, nous avions réuni pour nos pauvres et ceux des deux conférences de Saint-Vincent-de-Paul une somme de 1 200 piastres. Que l'ange de la charité récompense le cher P. Duhaime et lui rende une santé qu'il a dépensée si vite au service des malheureux !

Le 30 mai, Monseigneur de Montréal bénissait une statue de Notre-Dame du Sacré-Cœur pour la Congrégation des jeunes gens dont les réunions ont lieu dans la chapelle souterraine.

Le 16 juin, Mgr Taché, de passage dans la Province, voulait bien bénir la magnifique bannière de notre société

de tempérance et adresser la parole à l'auditoire réuni pour cette belle solennité.

Le 29 juillet, Sa Grâce repartait pour Saint-Boniface à la tête d'une nombreuse caravane. Le 18 septembre, Mgr Clut s'arrêtait à Montréal et prenait sa part d'une ovation politique offerte à son arrivée à M. White, député conservateur, voyageant dans le même train que le Missionnaire des sauvages. Le 22 octobre, le R. P. Lauzon donnait une séance publique en l'honneur de sa société de tempérance : succès complet. Le 28 novembre s'éteignait doucement, au milieu de nous, le R. P. Lepers, ancien modérateur, fidèle et généreux ouvrier; sa mort a été l'écho de sa vie. Le 2 janvier 1879, la mort nous faisait une seconde visite bien douloureuse en nous enlevant le jeune P. Belner, récemment arrivé parmi nous. Les quelques semaines qu'il a passées ici nous ont donné la mesure de la perte que nous faisions et ont ajouté à nos regrets. Lui et le P. Albert, envoyés comme d'ardents ouvriers, jeunes, zélés, pieux et pleins d'avenir, cueillis à la fleur de l'âge et à l'heure où ils allaient prendre leur place au combat; quels sujets de regrets et quels vides!

Je pourrais mentionner bien d'autres faits : les noces d'or, dans notre église, le 17 février, de Jean-Baptiste Chartrand, paroissien de notre quartier, qui fut un des premiers ouvriers de notre église; au mois de juin, nos deux grandes processions de la Fête-Dieu, auxquelles, grâce à l'activité de notre R. P. Procureur général à Paris, nos sociétés de tempérance pouvaient paraître revêtues de leurs insignes, arrivés à temps. Véritables croisés, ces hommes de cœur, au nombre de quatre cents, opposent leurs exemples et leurs sacrifices comme un rempart, debout en face des mauvaises mœurs et des habitudes pernicieuses dont le flot monte sans cesse.

Ce rapport serait incomplet si je ne parlais d'une cérémonie touchante qui a pris ici les proportions d'un évènement religieux de la plus haute importance. Lors de son voyage à Rome, à la fin de 1878, le R. P. Antoine, prosterné aux pieds du Souverain Pontife, avait pu, en quelques mots pleins d'émotion, lui exprimer les sentiments de vénération et d'affection filiale de nos fidèles de Saint-Pierre de Montréal. Tout heureux des détails si édifiants recueillis de la bouche du R. P. Provincial, Léon XIII voulut récompenser la foi des âmes confiées à nos soins ; il permit donc de vive voix au R. P. Antoine de donner une fois en son nom la bénédiction apostolique. Cette faveur annoncée longtemps à l'avance aux habitants de notre quartier fut pour eux l'occasion d'une fête magnifique ; tout le monde voulut s'y préparer, et cette préparation amena un redoublement de ferveur chez les fidèles et ouvrit un nouveau labeur à nos Missionnaires. Ce fut le jour de Pâques qui fut choisi pour la cérémonie. Une affluence extraordinaire remplissait la nef et les coins et recoins de notre église ; la foule refluait jusque dans la rue. Le R. P. Boisramé avait amené les Frères scolastiques et convers du noviciat ; notre bien-aimé P. Provincial officiait. A la fin de la messe, les portes de l'église s'ouvrent pour permettre à la foule entassée au dehors de s'unir à l'assistance. Après quelques paroles de préparation prononcées d'une voix éclatante par le P. Lefebvre, le R. P. Provincial a récité les prières du rituel ; puis, d'une voix tremblante d'émotion, mais que son énergie était parvenue à maintenir ferme et distincte, il a chanté les paroles de la bénédiction, dont les notes sonores sont descendues comme une rosée divine sur la foule prosternée. « Que notre sainte religion est belle, disaient les fidèles en sortant, et quelle date pour nous que le jour de Pâques 1879 ! »

Agréez, mon très révérend Père, les sentiments de profonde vénération et de piété filiale de votre respectueux enfant.

J. AD. TORTEL, O. M. I.

COLOMBIE BRITANNIQUE.

Notre-Dame de Bonne-Espérance, lac Stuart (1).

LETTRE DU R. P. LEJACQ A Mgr DURIEU.

Monseigneur,

Votre lettre, datée du 24 novembre 1878, m'arrive à l'instant. Il est fâcheux qu'elle ne me soit pas parvenue plus tôt, car il ne me reste que peu de temps pour rédiger le compte rendu que vous me demandez. J'ai à préparer mon voyage chez les Babines ; je vais donc brusquer un peu, en le faisant de mon mieux, le petit travail que vous me demandez.

Le district du lac Stuart (*alias*, la mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance) comprend tout le pays qui s'étend depuis les montagnes Rocheuses à l'Est jusqu'à la chaîne de montagnes connue sous le nom de *Coast-Range* à l'Ouest, entre le 53e et 57e de latitude nord. D'après le recensement fait par moi en 1876, la population sauvage de ce district est d'environ 1 600 âmes. Elle se divise en quatre familles distinctes parlant quatre dialectes de la même langue.

Les *Porteurs* comptent 600 âmes : leur pays comprend le bassin de la Néchaco et ses tributaires et une partie du bassin du haut Fraser. Les *Sekenés* comptent environ

(1) Cette lettre ne porte pas de date.

350 âmes ; leur pays comprend le bassin de Peace-river et ses tributaires de ce côté des montagnes Rocheuses, ainsi qu'une partie du bassin du haut Fraser. Les *Babines* comptent 274 âmes; leur pays comprend le bassin du lac Babine. Les *Hotsoten* sont environ 350 ; leur pays comprend le bassin du grand lac Français et de la rivière Wastonquah, affluent de la Skeena.

Il y a seize villages dans le district, répartis en six centres de réunion : quatre que nous visitons deux fois par an, et deux autres où nous ne faisons qu'une apparition annuelle. Il y a des chapelles dans tous les villages, mais elles sont bien petites, pauvres et mal bâties ; il n'y a pas à s'en étonner, elles furent élevées immédiatement après la tournée de Mgr d'Herbomez dans ces parages en 1868, dans un temps où les connaissances des sauvages en fait de construction n'étaient pas bien avancées et où les outils leur manquaient encore. Depuis ce temps, ils ont fait des progrès : aussi aujourd'hui ils ont honte de leur provisoire. Ils se proposent de bâtir dans les centres de réunion des chapelles convenables assez grandes pour contenir la population, et cela, sur le modèle de la chapelle que nous venons de construire à la mission. En retournant chez eux après la réunion de Noël les différents chefs ont emporté un petit plan tracé par le R. P. Blanchet ; ils se proposent d'équarrir les grosses pièces de bois et de les réunir sur place avant la fin de l'hiver.

A l'exception des Sékénés, qui continuent à mener une vie entièrement nomade, tous nos sauvages se sont construit des maisons, à la mode des blancs, en bois équarri, à proximité de leurs églises respectives. Ils ont maintenant chacun un petit jardin où ils récoltent des pommes de terre, des turneps, des carottes, des oignons, mais comme ils vivent principalement de chasse et de pêche

et qu'ils n'ont pour se procurer les objets de première nécessité d'autre monnaie de traite que les fourrures, ils sont obligés de s'absenter souvent et de passer une certaine partie de l'année dans les bois et les montagnes. Pour les trouver au centre de réunion, nous leur indiquons longtemps d'avance le jour de notre arrivée : nous donnons, à cet effet, à chaque chef de village un petit almanach où tous les jours sont marqués jusqu'à la prochaine visite : à l'aide de certains signes, ils reconnaissent les jours d'abstinence et de jeûne, les fêtes d'obligation et de dévotion : chacun se munit d'un copie de ce petit almanach. Grâce à cette rubrique, nous trouvons tout le monde réuni, quand nous arrivons au lieu du rendez-vous. Quand les jeunes gens qui accompagnent le prêtre sont à portée d'être entendus, ils tirent quelques coups de fusil pour l'annoncer. A ce signal tout s'agite et s'organise dans le camp : Le prêtre ! le prêtre ! crie-t-on de toutes parts. Les jeunes gens s'arment de leurs fusils et de leurs boîtes à poudre et vont se grouper en avant du camp du côté de l'arrivée. Ils saluent le Missionnaire par maintes détonations dès qu'il est en vue, tandis que le reste de la population, massé près de l'église, se range sur une longue ligne avec le chef en tête pour la cérémonie de la réception. Le Missionnaire ayant reçu une poignée de main de tous ses fidèles, entre dans une maison qui a été arrangée pour lui et qui lui servira de presbytère pendant tout le temps de son séjour : cette maison est fort propre et fort coquette ; tout y est en ordre ; un bon feu pétille dans la cheminée. Le Missionnaire se repose un instant dans ce charmant presbytère, se met au courant de l'état actuel du camp, puis on sonne la cloche pour la réunion. D'ordinaire l'arrivée au centre de réunion a lieu un peu tard dans l'après-midi, mais de manière à pouvoir faire l'ouverture à la prière du

soir. La visite dure de six à huit jours. Le matin il y a la messe et une instruction suivie de quelques minutes de recueillement pour se pénétrer de ce qui a été dit. Après déjeuner, c'est-à-dire vers les dix heures, la cloche tinte de nouveau et appelle la population à l'exercice; c'est l'heure du catéchisme avec explication. Quelques instants avant midi, on termine la séance par le chant d'un cantique. Vers deux heures, nouvelle réunion pour un second catéchisme. Au crépuscule, on fait la prière du soir, laquelle est encore suivie d'une instruction. Après souper, dans la soirée, on examine les affaires pendantes, on termine les différends, on raccommode des ménages désunis ; les grands coupables reçoivent la pénitence. Durant les temps libres, le Missionnaire dit son office, s'acquitte de ses autres devoirs religieux, visite les malades, et est à la disposition de ceux qui ont des avis à lui demander. Le dernier jour est consacré aux confessions, il n'y a d'exercices communs que ceux du matin et du soir.

Mes sauvages m'accompagnent d'un centre à un autre : tout ce qu'ils ont est à ma disposition, leurs canots, leurs chevaux, quand ils en ont. Tout le temps de la visite, ils me nourrissent : ce qu'ils ont de meilleur est pour le Missionnaire. Quand je pars, je suis muni de provisions pour moi et mes jeunes gens de façon à pouvoir arriver, sans craindre la disette, jusqu'au centre de réunion le plus rapproché. Je dois m'approvisionner pour la première étape et n'ai ensuite à m'inquiéter de rien. Nous avons notre part de tous les dons de la saison : lors du passage des oiseaux émigrants, soit au printemps, soit en automne, on nous apporte maints canards et maintes outardes. Durant l'été, les diverses espèces de graines du pays se succèdent sur notre modeste table ; quand l'esturgeon se laisse prendre, on commence par prélever

la part du prêtre, et le chasseur qui revient d'une longue tournée dans le bois ou à la montagne, ne manquera pas de nous apporter soit un quartier de caribou, d'ours, d'original ou de chevreuil, soit encore un *cascaméat*, c'est-à-dire de la viande de castor. Mais laissons ces détails et hâtons-nous de passer en revue les différents centres de réunion.

Premier centre de réunion au Fort-Georges.

Je visite ce centre deux fois par an : à la première semaine de mai et vers la fin de septembre. Il y a 150 milles de la mission au Fort-Georges. Le trajet se fait en trois jours. On descend d'abord la rivière Stuart jusqu'à Chinlac, où elle se jette dans la Néchaco : de Chinlac on va en une journée au Fort-Georges. Chinlac était jadis un village important dont on voit encore l'emplacement. Aujourd'hui c'est un désert. Il y a peu d'années, un parti de Chilcoten tomba à l'improviste sur le village pendant la nuit et massacra tous les habitants. Les quelques malheureux qui échappèrent au massacre ont fini par se faire citoyens des villages voisins. Pour arriver à ce centre, il faut sauter quatre rapides, lesquels ne laissent pas d'inspirer quelque terreur à mes jeunes gens, surtout quand les eaux sont hautes. Mais dès qu'il y a ombre de danger, on engage le Missionnaire à aller à pied jusqu'à l'autre bout du rapide. Le Fort-Georges (*alias* La fourche t-leitti) se trouve un peu au-dessous du confluent de la Néchaco avec le Fraser. Dès que notre canot entre dans le Fraser, nous sommes en vue du village. Les jeunes gens tirent des coups de fusil, entonnent leurs cantiques et aussitôt nous voyons tout le monde sortir des maisons et se mettre en ligne pour nous recevoir. On aborde, on gravit la côte, qui est élevée

presque à pic et l'on arrive sur le plateau; à l'extrémité d'une avenue couverte de trembles s'élève une colline plantée de sapins, laquelle forme un fond de tableau fort gracieux.

Le village se compose d'une rangée de maisons en bois équarri : sur la même ligne, à une courte distance, en descendant la rivière, est bâti le fort de la compagnie. Je salue mes braves gens et puis, je vais donner les nouvelles du lac Stuart au commis du fort, M. Charles Ogden, qui est très bon pour nous et qui ne manquera pas de me faire une invitation générale à prendre mes repas chez lui, pendant la durée de mon séjour. Ces premiers détails réglés, on sonne la cloche et la mission commence.

La réunion n'est pas nombreuse : les sauvages de la place ne sont que 125, et ce n'est que par accident que quelques sauvages de Stella-Choula ou quelques Sékénés du lac La Truite se trouveront réunis à eux. Presque tous sont baptisés. Il y a 24 ménages baptisés sans compter les vieux, les vieilles et tous les enfants au-dessous de seize à dix-sept ans. Les sauvages du Fort-Georges sont très généreux pour le Prêtre et si l'axiome du P. Blanchet est vrai, à savoir, que la foi des fidèles se mesure sur le soin qu'ils prennent de leur Prêtre, je puis dire que les gens du Fort-Georges ont beaucoup de foi. De plus, ils sont actifs, énergiques, bons chasseurs et bons jardiniers. Ils ont des légumes, des chevaux, et l'été dernier ils ont acheté quelques bêtes à cornes.

Du Fort-Georges, je me rends à Stoney Creek, qui n'est pas, à proprement parler, un centre de réunion ; néanmoins, l'été, je m'y arrête ; j'y réunis les sauvages du lac Tachik et ceux du lac Moulkré ; ensemble, ils forment un chiffre de 117 personnes.

Centre de réunion à Natté.

Natté est un petit pays situé à la sortie du lac Fraser, sur la rive gauche, exposé au soleil du midi et adossé à une haute colline qui le protège contre le vent du nord. La compagnie a un fort à une petite distance du camp sauvage sur le bord du lac. C'est ici qu'elle fait hiverner ses chevaux. La réunion de Natté monte jusqu'à 300 : ici, viendront les sauvages de Stoney - Creek, 117 ; ceux de Stella, qui se trouve à la tête du lac Fraser à 12 milles, et ceux de Natté forment un effectif de 100 ; ceux du lac Ceuslatta, qui se trouve à 60 milles d'ici vers le sud, sont au nombre de 55 ; enfin les Hotsoten du lac Français. Le vieux chef Paul Seuzeul me prête toujours sa maison. La chapelle actuelle peut à peine contenir la moitié de la foule ; mais les sauvages vont en bâtir une autre plus spacieuse. A ce centre il y a une trentaine de couples baptisés et mariés.

De Natté, je me rends à la mission en passant par la montagne qui sépare les eaux du lac Fraser de celles du lac Stuart : il y a environ 40 milles. Ordinairement, je fais ce trajet à pied, le chemin étant impraticable aux chevaux, à cause des arbres renversés, dont les masses jetées en travers embarrassent la marche de ces pauvres bêtes.

Le lac Stuart est à une dizaine de milles de la mission.

A mon retour de Natté, c'est-à-dire dans la première moitié du mois de juin, les sauvages du lac Stuart, c'est-à-dire de Nakazlé, Pinchy, Tachy, Grand-Rapide, se rassemblent à la mission, et nous faisons ici les mêmes exercices que nous avons déjà faits ailleurs.

Centre de réunion au lac La Truite (M^c^Leod's).

La compagnie compte 100 milles d'ici au lac M^c^Leod's : je fais ce voyage à cheval ; les sauvages me prêtent tou-

jours les seuls deux chevaux qu'ils possèdent. C'est le voyage qui me coûte le plus. En été on est dévoré par les maringouins ; en automne; on souffre du froid, on se heurte à chaque instant aux grands cadavres des arbres qui jonchent la route. Il faut traverser des rivières à gué ; marcher dans des lacs, des marais, où les chevaux sont en danger de s'embourber à chaque instant ; se hasarder dans des eaux profondes. C'est le pays le plus triste, le plus ennuyeux du monde ; tout le temps des marais et des bois, mais des bois où le feu a couru. Les sauvages du lac M'Leod n'ont pas encore de maisons ; ils vivent sous la tente ou des huttes en branches de sapin. Le chef a commencé une maison, il y a de cela quatre ans, et elle n'est pas encore finie ; il a cependant fait son petit jardin. Au lac M'Leod, je campais toujours sous la tente jusqu'à l'automne dernier ; mais, à cause de la neige et du froid, j'ai dû accepter l'invitation de M. Webster, commis du fort, et je prends mes repas chez lui.

Les Sékénés qui nous appartiennent se divisent en trois bandes. Une bande vient traiter au fort M'Leod ; les deux autres vont traiter au fort Connelly ou lac d'Ours. Ils mènent une vie entièrement nomade ; ils ne viennent au centre de réunion que pour traiter et voir le prêtre. Ce dernier parti, ils s'empressent de retourner dans leurs bois et leurs montagnes ; moins avancés en fait d'instruction religieuse que nos autres sauvages, ils n'ont pas encore abandonné toutes leurs superstitions. Il n'y a de baptisés parmi eux que les enfants, quelques vieillards et des échappés à la mort, qui ont été baptisés *in periculo mortis*. Les Sékénés du lac M'Leod sont au nombre de 130. Ordinairement, il me faut quatre jours pour faire le trajet entre la mission et ce centre de réunion : je le visite deux fois, dans la seconde quinzaine de juin et vers la mi-octobre.

Centre de réunion à Nottat, lac Babine.

De retour du lac M'Leod, je m'arrête à la mission deux ou trois jours et je repars immédiatement pour le lac Babine : Nottat se trouve à 160 milles d'ici ; on met de cinq à six jours pour s'y rendre. La première journée, on va dîner à Pinchy et camper à Tachy. Le jour de passage du prêtre est indiqué. Aussi tout le monde est à la maison pour le saluer et lui souhaiter un bon voyage ; les gens de Tachy auront de plus le bonheur d'avoir la sainte messe célébrée dans leur petite chapelle. La seconde journée, on va dîner à l'extrémité du lac Stuart à Yakouchy, chez le fameux Yelneton, qui a quelques vaches et qui va nous régaler de lait et de beurre. D'Yakouchy au lac Babine, il y a un portage de 10 milles. Le lac Babine doit avoir 120 milles de long. Les Babines ont fait de grands progrès dans la civilisation ; ils se sont bâti des maisons et ont cultivé des jardins. Ils montrent beaucoup d'ardeur à apprendre le catéchisme et demandent le baptême à grands cris : il y a déjà une vingtaine de couples baptisés et mariés.

Je visite les Babines deux fois par an : au mois de juillet et au mois de mars, et j'arrive chez eux en raquettes ; en été, ils sont seuls au nombre de 274 ; en mars, les Hotsoten du Rocher-Déboulé sont censés présents à la réunion, mais jusqu'à présent le nombre de ceux qui y assistent est très restreint. Le fameux Uzakli, l'ex-grand prêtre des Babines, met toujours sa maison à ma disposition.

Centre de réunion au Rocher-Déboulé.

De Nottat, je me rends au Rocher-Déboulé (Agoulget ou Ledchah). Il y a environ 70 milles, que je fais tou-

jours à pied. J'ai coutume de camper deux fois en route. En quittant le lac Babine, on commence par gravir la montagne qui sépare le bassin du lac Babine du bassin de la Wastonquak ; de l'autre côté, on descend dans une étroite vallée entre deux chaînes de montagnes dont plusieurs pics sont toujours couverts de neige ; à 3 milles du village on traverse la rivière Wastonquak sur un pont suspendu, œuvre des sauvages. Le Rocher-Déboulé se trouve dans un coude de la Wastonquak, à 5 milles de sa jonction avec la Skeena. C'est un véritable entonnoir dans toute la force du terme ; je doute que, de tout l'hiver, on puisse y voir le soleil. Les rebords presque à pic de cet horrible trou ont au moins de 600 à 700 pieds de haut ; au fond il y a à peine place pour loger les sauvages qui forment le village. Les Otnas occupent un bord ; les Hotsoten, l'autre. Les deux bords sont reliés par un pont suspendu. Mes Hotsoten ont bâti leur église en haut de la côte sur le plateau. Ils ont commencé aussi à se construire des maisons à la blanche à côté de leur église; ils ont défriché le terrain pour faire des jardins. J'espère qu'ils finiront par venir tous habiter sur la côte.

Il y a un autre village hotsoten en haut de la rivière Wastonquak, à 35 milles, Keyoh-Oschet (le village abandonné) ; c'était jadis la grande place des Hotsoten ; le Rocher-Déboulé l'a remplacé. A part un petit nombre de sauvages sédentaires à cette place, les Hotsoten ne passent guère plus de deux mois de l'année au Rocher-Déboulé ; ils y viennent pour voir le prêtre et pour échanger leurs fourrures. C'est, on peut dire, l'emplacement de la grande foire des Indiens. Les sauvages de la côte (Atnas, Simsheans et Naas) y viennent traiter avec les sauvages de l'intérieur (Notsoten et Babines).

Les Hotsoten sont environ trois cent cinquante ; je ne

les visite qu'une fois par an au Rocher-Déboulé. A part les enfants et quelques vieillards, il y a fort peu de gens baptisés parmi eux ; à l'exception de quelques-uns qui fréquentent les centres de réunion à Natté ou Nottat, ils sont encore bien sauvages, peu instruits du catéchisme, et se ressentent de leur contact avec les Atnas et les sauvages de la mer ; pourtant, il faut leur rendre cette justice, qu'ils sont généreux pour le prêtre et ne le laissent manquer de rien.

A la jonction de la Wastonquak avec la Skeena (point géographique connu sous le nom de Fourche de la Skeena), il y a un petit village atna (Kitimax), et à côté un petit village blanc, maintenant presque abandonné. Il n'y reste plus que trois traiteurs de fourrures, quelques-uns des mineurs de Peace-River y viennent aussi hiverner. On dit qu'un ministre méthodiste s'y est établi l'automne dernier, ce qui me contrarie beaucoup.

Centre de réunion au lac d'Ours ou Fort Connelly.

Ce centre est à 220 milles de la mission ; on s'y rend en canot. C'est le P. Blanchet qui le visite une fois par an, au mois de juillet. Pour aller au lac d'Ours, on navigue d'abord sur le lac Stuart jusqu'à Tachy ; puis on monte la rivière, où l'on trouve quelques rapides dangereux ; on traverse le lac Tremblé pour entrer dans la rivière du Milieu; on va d'un bout du lac Tatlah à l'autre, et après un portage de quelques pas pour arriver au *Drift-Wood River*, courant rapide et tortueux, on est arrêté par de nombreux barrages de bois. Il faut ensuite monter la rivière pendant 50 milles ; puis l'on hisse son canot par-dessus une chaussée de castor, et l'on voyage ainsi pendant 5 milles, tantôt flottant, tantôt halant l'esquif, et l'on arrive enfin à deux cents

ou trois cents pas du lac d'Ours, dont on n'est plus séparé que par un dos d'âne ; on fait le portage et l'on descend le lac, qui n'a pas plus de 15 milles de long, et l'on touche au fort qui est à l'autre extrémité.

Le lac d'Ours est un centre pittoresque où un touriste pourrait trouver plusieurs points de vue à admirer : de tous côtés il est entouré de montagnes et enclavé entre quatre pays : au sud, c'est le pays des Porteurs ; à l'est, celui des Sékénés ; à l'ouest, les Atnas ; au nord, le pays des Nahanés. Des représentants de ces quatre nations viennent traiter au Fort et y passer quelques semaines chaque année. Le nombre des sauvages *priants* qui fréquentent ce poste est de deux cents à deux cent cinquante (vous savez que les Atnas s'enfuient quand le prêtre arrive). Ils ont bâti une église bien misérable. La petite bande des Nahanés n'a eu l'avantage de voir le prêtre que deux ou trois fois. L'instruction religieuse de ces pauvres sauvages est encore peu avancée. Pour se rendre de la mission au lac d'Ours, il faut en moyenne huit jours.

Centre de réunion à la Mission.

Quatre fois par an, nous avons des réunions à la mission ; elles ont lieu pendant la semaine sainte, la première semaine du mois de juin, la semaine qui précède la Toussaint et depuis le quatrième dimanche de l'Avent jusqu'après le premier jour de l'an. A ces réunions doivent assister tous les sauvages du lac Stuart, c'est-à-dire Nakazlé, Pinchy, Tachy et Grand-Rapide ; ils sont au nombre de deux cents, presque tous baptisés. La réunion de Noël est une réunion générale ; tous les sauvages du district y sont invités, mais tous ne peuvent répondre à la convocation. La distance, le froid, les difficultés de la

route sont pour plusieurs de légitimes raisons d'excuse. Néanmoins, nous avons toujours de six cents à huit cents sauvages ; tous les villages du district sont représentés ; ceux qui ne peuvent assister à la réunion de Noël viendront plus tard. A ces époques, on apprend des cantiques, de nouveaux chapitres du catéchisme ; l'entrain est magnifique, je crois que ces réunions font beaucoup de bien ; elles relèvent la religion dans l'esprit des sauvages, et la ferveur des bons se communique aux indifférents. Les arriérés ont honte d'eux-mêmes, se réveillent et participent à l'entrain général. Un voyage à la Mission est pour nos sauvages éloignés ce qu'un pèlerinage à la Terre Sainte était pour les chrétiens du moyen âge. De retour dans leur village, ceux qui sont restés à la maison se réuniront autour des pèlerins et les prieront de leur raconter tout ce qu'ils ont vu et entendu d'édifiant.

La Mission est bâtie sur le bord du lac, en face de la sortie. Elle et son petit village, exposés au soleil du midi, apparaissent au premier plan, assis sur la lisière du bois, avec une colline dans le fond pour les protéger contre le vent du nord. L'ancien camp sauvage nakazlé et le fort de la Compagnie se trouvent entre nous et la sortie. Tous les sauvages ont laissé leur village pour venir se fixer à côté de nous ; ils ont bâti de nouvelles maisons. Nous sommes à peu près à 1 mille du fort Saint-James, qui est le grand fort de la Compagnie ou le chef-lieu du district. C'est là que réside le bourgeois de qui relèvent tous les commis chargés des forts et postes du district. La propriété de la Mission (320 ares) est limitrophe de celle de la Compagnie ; elle est couverte de bois, à part quelques zones nommées *brûlées*, où le feu a passé dans le temps. La terre n'est pas féconde ; néanmoins, nous récoltons tous les ans plus de patates et de turneps qu'il n'en faut. Nous avions fait une expérience

infructueuse sur le bord du lac ; il a fallu porter le jardin un peu plus loin vers la côte ; là il est bien abrité du vent et tout y réussit à merveille.

Le village indien de la Mission comprend une vingtaine de maisons distribuées régulièrement d'après un plan tracé par le P. Blanchet. Nous avons nous-mêmes trois bâtisses, la maison d'habitation, la maison du catéchisme et l'église. La maison d'habitation, qui fut bâtie à la hâte dans l'été de 1873, comme une maison provisoire, a une annexe servant de chapelle ; nous avons tout construit nous-mêmes avec l'aide de nos sauvages ; la maison a été d'abord couverte en écorce ; l'été dernier, le P. Blanchet a couvert la moitié en bardeaux. La maison comprend trois parties : la chapelle, la salle des sauvages et notre propre habitation, où il y a deux chambres à coucher et une petite cuisine qui sert aussi de réfectoire. La chapelle est séparée de la salle des sauvages par une grande porte à coulisses que l'on ouvre pour les offices, et la salle des sauvages devient alors le corps de la chapelle. Jusqu'en 1876, tous les exercices se faisaient dans l'église des sauvages à Nakazlé ; tous les dimanches, j'y allais dire la sainte Messe. En 1876, l'emplacement que nous avions pris fut définitivement approuvé et nous eûmes ordre de bâtir une église avec sanctuaire, sacristie et clocher. Tout ce travail a été fait par nos sauvages, sous la direction du P. Blanchet. A la réunion de la Toussaint, on commença le travail des bois de charpente ; à la réunion de Noël, on termina toutes les grosses pièces et on les hala sur place. En juin 1877, on éleva les murailles et on s'arrêta, faute de planches. Le moulin de M. Hamilton ne fut pas fini à temps pour fournir les planches.

Afin d'avoir un emplacement assez spacieux pour célébrer les fêtes de Noël, vers la Toussaint nous fîmes

appel à nos sauvages, et avant Noël la maison du catéchisme était finie. Les jeunes gens scièrent toutes les planches requises pour le toit et le plancher. Au printemps 1878, le moulin commença à fonctionner, et à la réunion de juin on éleva la charpente du clocher et on travailla à couvrir l'église. Quand la réunion fut finie, les jeunes gens devaient se succéder deux à deux pour aider le P. Blanchet jusqu'à ce que le toit fût élevé et le plancher posé. Simon et Billy, du Fort Georges, les deux meilleurs ouvriers de tout le district, ont travaillé depuis la Toussaint jusqu'à Noël, sous la direction du P. Blanchet, pour arranger l'intérieur, et cela *gratis pro Deo*. Nous avons pu faire les cérémonies de Noël dans la nouvelle église. Dès que nous aurons les planches nécessaires, nos deux ouvriers reviendront pour achever leur œuvre.

Cet été nous nous occuperons du cimetière. La place est déjà déblayée, mais nous n'avons pas encore de clôture. A la réunion de juin, je ferai scier les planches nécessaires ; nos bons sauvages veulent avoir un beau cimetière, et les gens du lac Stuart veulent venir un jour reposer à l'ombre de la croix de la Mission, en attendant la résurrection bienheureuse.

Agréez, Monseigneur, etc.

Lejacq, O. M. I.

VICARIAT DE NATAL.

EXTRAITS DU JOURNAL DE VOYAGE DU F. TRABAUD, FRÈRE SCOLASTIQUE.

Dimanche 12 octobre. — Messe publique et chant comme à l'ordinaire. Le *Steward* (maître d'hôtel) offre

de lui-même de réserver une côtelette pour ceux qui « font le service », c'est-à-dire pour le célébrant et pour ceux qui font la sainte communion. Je vous ai déjà dit, en effet, que le *luncheon* n'est qu'un petit goûter qui se prend à midi et demi. Il faudrait donc attendre jusqu'à six heures du soir; ce serait fatigant. L'offre bienveillante est à noter de la part d'un protestant et tranche la question. Nous avons tous la permission de faire la sainte communion à la messe, qui se dit à dix heures et demie. Quelle suavité dans cette réunion, que Notre-Seigneur daigne venir présider, surtout si on la compare à l'office protestant, lequel se fait pompeusement dans la plus belle salle du vaisseau ! Pianos, tentures, drapeaux, fauteuils, tout est à la disposition du capitaine pontife ; et cette pompe officielle ne sert qu'à faire sentir davantage le froid glacial de ce culte sans charité. J'en ai fait l'expérience, ce dimanche soir. Le capitaine, ne sachant probablement plus comment amuser ses passagers, leur a offert un service. A huit heures donc, le vent étant trop frais pour rester sur le pont, je me disposais à descendre dans la cabine, lorsque, par un des ciels ouverts qui donnent le jour au grand salon, je remarquai un déploiement de pompe extraordinaire. Le capitaine, mollement assis dans un fauteuil, frisait sa moustache : devant lui, un prie-Dieu, recouvert d'un drapeau anglais et orné de coussins soutenant le livre des prières officielles. Ce brave homme était assisté de son premier officier et entouré de toutes les dames, dont l'une était au piano ; les passagers de première classe, en grande toilette, étaient assis sur deux rangs le long des tables ; c'était un salon, mais rien de plus. Le capitaine finit par se lever ; les prières, le chant des hymnes, les airs de piano se succèdent par intervalles : tous ces messieurs y prennent part, sans respect humain, ils ont l'air de faire la chose du

monde la plus indifférente. Pourquoi ? Parce que ce culte n'exige aucune humiliation de l'esprit ni aucune gêne pour le cœur : « Crois ce que tu comprends, fais ce que tu veux. »

J'ai parlé de prières, mais il ne faut pas croire qu'ils se mettent à genoux pour parler à Dieu. Aussi, ils sortent de là comme ils y sont entrés : leur cœur n'a rien senti, même ce soir, où ils ont eu l'avantage d'entendre une pieuse exhortation du R. ministre. Le capitaine avait fait cette gracieuseté à ses chères ouailles. Hier, un bal ; ce soir, un prêche. Les plaisirs sont variés. J'ai entendu, sans le comprendre, le susdit Révérend. Sa placidité justifiait la pieuse indifférence de ses auditeurs. Personne ne sait encore d'où il vient ni où il va. Oh ! quelle plaie que ce protestantisme ! Il tue l'âme et le cœur. Ceci est sensible surtout pour les enfants ; il y en a de tout âge et pas un n'est aimable ; ils sont riches, bien élevés, mais égoïstes, méfiants, sans ce quelque chose, enfin, que peut seule donner une mère pieuse.

Le protestantisme m'a entraîné bien loin : ma dissertation sera pourtant utile, si elle sait vous faire apprécier encore plus le bonheur que nous avons d'être Romains !

Mercredi 15. — Sainte-Thérèse. Tout le monde dort encore. Pour nous, nous sommes aux pieds de Notre-Seigneur. La fête de sainte Thérèse, une de nos patronnes, nous a fait choisir ce jour pour avoir la sainte messe en particulier : bonheur que nous avons deux fois la semaine. Dans l'après-midi, nous visitons la machine ; c'est prodigieux, comme organisation mécanique. Les foyers, au nombre de douze, sont au fond, à 11 mètres à peu près au-dessous du pont : on y descend par une suite de rampes et de corridors en fer, ménagés à travers les pistons et les ressorts, lesquels fonctionnent avec une admirable précision. Et pourtant, ce n'est pas beau. Lors-

que, du haut du pont, on regarde, à travers les grilles, ces hommes vivant dans le feu qu'ils attisent, on se croirait en enfer : on les voit, ces esclaves volontaires, à la sinistre lueur des foyers ; ils sont six, continuellement ; mais ils se relèvent trois fois par jour, et je me demande quel motif peut les enchaîner à cette triste besogne.

Vendredi 17. — Le soir, un vent violent se lève : pour ne pas être jetés à la côte, nous tenons la direction sud-est. Mais le pauvre *American* paye cher sa résistance : il est terriblement secoué par les vagues, qui osent bondir jusque sur le pont. Là, plus moyen de se tenir debout : passagers, équipage, chaises, fauteuils, tout roule pêle-mêle contre le garde-fou. Pour la première fois, au dîner apparaît le système usité sur mer pour fixer les assiettes : ce sont des cadres profonds, qu'on ajoute à la table et qui ont des cases pour verres, couteaux, etc. Cette précaution n'est pas inutile. Vers le milieu du repas, la Supérieure des Sœurs, qui n'avait pas de place dans le susdit appareil, reçoit son assiette sur les genoux, pendant que le cliquetis des fourchettes et des verres renversés se mêle aux éclats de rire des voyageurs. C'est vous dire qu'on s'inquiète fort peu de ces balancements. Mais croiriez-vous qu'avec cela on a le toupet d'organiser un concert ?..... On est en train ce soir ; on veut finir bruyamment ce joyeux voyage. Laissons-les faire pour la dernière fois ; le vent pourrait bien renverser les artistes.

Samedi 18. La nuit a été assez mauvaise ; le passage était difficile et dangereux. Autrefois on n'osait pas aller plus loin. Les Portugais redoutaient ce cap qui dévorait leurs vaisseaux ; nous passons heureusement, et dès six heures du matin on peut apercevoir la terre. A onze heures, nous entrons dans la rade. Cape-Town, ou ville du Cap, est devant nous. On n'y descendra pourtant pas ce soir. Toute la journée, ce n'est qu'une suite de giboulées

froides qui nous font souvenir qu'ici nous sommes au printemps.

Dimanche 19. — Nous sommes dans les docks. Un prêtre, que nous reconnaissons au costume que nous portons nous-mêmes, attend sur la jetée les religieuses qui ont été seules annoncées! Peu importe! Il est Irlandais et catholique ; il parle même le français. Cela suffit, nous le suivons à l'Évêché. Mgr Léonard, Irlandais aussi, nous reçoit avec une bonté inexprimable. Nos Pères disent la messe, et nous venons ensuite déjeuner avec les prêtres; ils sont tous jeunes et composent autour de Monseigneur une famille charmante. Sa Grandeur les forme et les envoie ensuite dans les différentes parties de son vicariat. Après le déjeuner, nous retournons à la cathédrale, qui est la seule église romaine du Cap. Les protestants en ont plusieurs, mais chaque secte a la sienne ; car ici, comme partout, le protestantisme est divisé : la vérité seule peut être une. La cathédrale est de construction gothique, assez bien proportionnée, et ne serait pas déplacée dans une paroisse de France. Les offices surtout nous ont charmés. A onze heures, grand'messe en musique avec une petite allocution en anglais. Les fidèles sont nombreux et recueillis ; ils n'ont, du reste, qu'à imiter leur saint pasteur, qui assiste à cette messe avec une piété admirable. Je me figurais un dimanche de France dans ma paroisse. Mêmes cérémonies, mêmes prières, même sacrifice. Le catholique est chez lui partout.

Nous allons ensuite faire une promenade dans les bois. On y respire le printemps à pleins poumons : ces bois sont émaillés de fleurs ; les géraniums surtout y atteignent des proportions inconnues à leurs frères de France. Il fait bon être chez soi; nous nous en apercevons ici. Monseigneur nous retient à dîner. Il préside paternellement le repas ; Sa Grandeur veille avec une touchante sollicitude

à ce que rien ne manque ; il sert lui-même les hôtes que lui envoie la Providence. On ne peut dire quelle cordiale simplicité règne dans ces rapports entre le Père et sa famille sacerdotale. Ainsi devaient être reçus les premiers apôtres qui allaient évangéliser nos contrées.

La charité ne meurt pas dans l'Eglise.

Le thé est une boisson nationale en Angleterre. On en boit en s'éveillant, on en boit aux repas et la journée se finit par le thé. Soyons Anglais, puisqu'il le faut. Après donc les exercices de la paroisse, c'est-à-dire après le chapelet récité par Monseigneur lui-même, les vêpres chantées en musique et le sermon, vers huit heures, nous voulions nous retirer sur l'*American*, mais il fallait prendre le thé. On se résigne ; mais ce qui vaut mieux encore que le thé, c'est cette douce et joyeuse conversation qui dure jusqu'à neuf heures. Monseigneur, n'ayant plus que deux chambres, retient les deux Pères à l'Evêché, et nous revenons trois sur le steamer. Ces messieurs veulent bien nous y accompagner, quoique les docks soient à plus d'une demi-heure de l'Evêché.

Lundi 20. — A sept heures nous sommes à l'église pour la messe. Après le déjeuner, nous partons deux pour une course sur les montagnes. Les environs de Cap-Town sont bien arides. A mi-côte, nous trouvons une masure habitée par des nègres : une vache et un âne cherchent une maigre pâture autour de cette triste habitation. Pauvres gens ! nous montons encore et nous sommes émerveillés du panorama qui se déroule devant nous. Pour revenir à temps pour le *luncheon*, il faut traverser la ville. Profitons-en pour la voir. Cape-Town est, en somme, un triste refuge. C'est une ville d'environ 40 000 habitants. Il y a à peine 3 000 catholiques ; le reste est protestant, mahométan, païen ou fripon.

..... Samedi 25. — *Te Deum laudamus ;* nous faisons

aujourd'hui l'office de l'Immaculée-Conception. C'est ce jour que l'Etoile des mers a choisi pour nous introduire dans notre nouvelle patrie. Nous étions partis sous sa protection, le 24 septembre, de Paris, et le 25 de Southampton (pour nous deux jours de fête de la Très Sainte Vierge): aujourd'hui à dix heures nous entrons dans Port-Natal. Après de longues manœuvres, on finit par nous descendre dans la chaloupe au moyen d'une corbeille. La mer est trop agitée pour qu'on puisse établir l'escalier ordinaire. Figurez-vous le spectacle : il faut en passer par là ; ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'en rire de bon cœur. Enfin, vers deux heures nous sommes sur le rivage. Là, nous attendent deux Pères de Durban et les religieuses qui viennent chercher leur compagne. Les quatre autres qui étaient parties avec nous sont restées au Cap, d'où elles se rendront par terre dans les missions qui leur sont assignées.

Le bon P. Sabon, que tout le monde connaît à Durban, nous conduit dans la modeste maison de la communauté, dont il est le supérieur. Tout auprès, se trouve la pauvre église catholique, et encore Notre-Seigneur ne l'a pas tout entière. Pendant la semaine, on tire un rideau devant le sanctuaire et l'église devient l'école. Heureusement cette situation provisoire va cesser ; car, à quelques pas, s'élèvent des murs en briques qui formeront bientôt la plus jolie église de la colonie. Elle sera un peu originale, mais très bien appropriée aux besoins à la foi des fidèles à qui elle est destinée.

Dimanche 26. — Je fais partir une lettre pour la France : elle contient une partie de mon journal que vous avez dû recevoir. Le dimanche est ici bien pieux et bien édifiant.

Lundi 27. — Le R. P. Sabon tient à nous faire visiter les fabriques de sucre. On part donc, les sœurs et nous, pour Saccharine. Il y a trois heures de chemin de fer.

Ces fabriques sont fort belles. Ce sont des Français de l'île Maurice qui en ont la direction, mais le travail est fait par les nègres. Quelle complication ! On place d'abord les cannes toutes pelées dans un canal ; une meule les broie, et le liquide, successivement chauffé, épuré, refroidi, épaissi, cristallisé, finit par donner une bonne cassonade qu'on peut blanchir à volonté. Le jour est splendide, nous dînons sur l'herbe, puis le Cafre au service des sœurs nous donne une représentation de sa danse : c'est du sauvage tout cru. Dans nos promenades du soir nous traversons un kraal ou village nègre ; ce sont des huttes en terre de 2 mètres au plus de haut ; elles sont de forme conique, sans fenêtre, avec un seul trou pour y entrer ; l'ameublement est assez simple : deux ou trois pierres plates, une marmite, c'est tout ce que j'ai pu y découvrir. Il est vrai que leur terre est si belle qu'ils se soucient peu de leur habitation ; ils aiment leur kraal et ne le quittent que pour venir passer un ou deux mois au service des Européens, lorsqu'ils ont besoin d'argent.

LE R. P. SABON.

M. Paul Deléage, envoyé dans la colonie de Natal par la rédaction d'un journal pour raconter les évènements de la guerre, a publié ses notes en un volume intitulé *Trois Mois chez les Zoulous*. Il rend hommage au zèle et aux œuvres de nos Pères ; nous détachons de son ouvrage le chapitre troisième, où se trouve dessinée sous la plume du journaliste voyageur la physionomie si bonne et si aimable du R. P. Sabon, le plus ancien Missionnaire de Natal :

Les navires d'un certain tonnage ne pénètrent pas dans la baie intérieure de Port-Natal. Ils s'arrêtent au large, à 2 ou

3 milles de la Pointe, et là de petits vapeurs (*steam-launch*) viennent opérer l'atterrissement des passagers et des marchandises.

C'est que, sans parler de la barre dangereuse qu'il faut traverser pour entrer et sortir du port, la masse d'eau est insuffisante dans la baie pour la navigation. Il faut ajouter à ces raisons l'exiguïté de l'entrée, resserrée entre deux rochers et par laquelle deux grands navires auraient peine à entrer de front. Seules, quelques légères goëlettes marchandes risquent parfois le passage, et encore beaucoup viennent-elles échouer sur la côte par le mauvais temps.

Le transbordement s'effectua sans embarras pour notre compte ; un large panier servit à descendre sur le *steam-launch* qui fait le service de port de la compagnie l'*Union*, les passagers du paquebot : on hissait le panier au moyen d'une poulie par-dessus bord, et, avec un mouvement de rotation, on le laissait glisser ensuite au moment où il se trouvait suspendu exactement sur le pont du petit vapeur.

Ce mode de transbordement ne présente qu'un inconvénient, c'est l'entrée et la sortie du panier. Les bras robustes des marins y précipitent pêle-mêle femmes et enfants, et on en est extrait avec la même brusquerie hâtive. Quant à nous autres, membres du sexe fort, nous devions nous laisser glisser le long de l'échelle fixe du navire, sans autre point d'appui qu'une grosse corde graisseuse.

A temps calme, l'opération est simple et sans péril ; quand la mer est grosse, la chose est bien différente.

Parfois, au moment même où vous allez abandonner l'échelle, une vague survient qui repousse au large le canot tout à l'heure à vos pieds, vous-même vous vous trouvez parfois enveloppé dans la vague et vous subissez un bain forcé, ce dont vos vêtements, sinon vous, se seraient bien passés. Mais ce n'est pas tout encore : il faut attendre que le canot ou le vapeur puisse se rapprocher du vaisseau, et pendant tout le temps d'attente, on doit rester suspendu entre le ciel et la mer, jusqu'à ce qu'enfin quelque bras vigoureux vienne vous enlever de cette situation dangereuse et ridicule. Bien

heureux encore doit on se proclamer, si à la place du bras protecteur, ce n'est pas l'embarcation elle-même qui, poussée par quelque forte vague, ne vient pas se jeter sur vous, vous broyant douloureusement le corps contre les flancs du navire.

Le transbordement des passagers du « Danube » s'opéra sans accident et avec une rapidité vraiment remarquable. Nous passâmes, avant de franchir la barre, à côté de plusieurs transports de guerre encore chargés de troupes, et à dix heures du matin, le lundi de Pâques, je débarquai à la Pointe.

Pointe de Natal, Port-Natal, Durban, tout cela ne forme qu'une seule et même chose, qu'une seule et même ville, Durban.

Seulement le centre même de la ville se trouve à 3 milles à peu près du lieu de débarquement. Il faut dix minutes au petit chemin de fer du port pour vous y transporter, à moins qu'il ne faille attendre plusieurs heures le départ d'un convoi; un service d'omnibus pare aux inconvénients des départs espacés, on voit que la civilisation sait pénétrer et très vite avec les Anglais dans les possessions britanniques.

Le trajet de la Pointe au centre même de Durban est des plus riants; on longe la baie, et la ligne du chemin de fer est encaissée dans d'épais massifs de verdure. En passant je saisissais des feuilles à pleine main : on ne sait pas ce qu'il y a de particulièrement enivrant après une longue traversée, de voir, de sentir, de toucher quelques produits de la terre.

J'avais quelques lettres de recommandation. Ma première visite fut au presbytère de la mission catholique française, dont le R. P. Sabon est directeur.

Cette première visite me valut une offre plus précieuse que je ne pouvais m'en douter au premier abord, l'offre d'une loyale et franche hospitalité.

Je dis une offre précieuse, car un de mes compagnons de voyage qui s'était chargé de me trouver une chambre dans le premier hôtel venu, me renvoya mes bagages bientôt après. Il n'y avait pas un coin de disponible dans toute la ville; on

commençait même à dresser des tentes dans les cours des hôtels et jusque dans les prairies voisines.

Lord Chelmsford venait de revenir du Tugela, après la bataille de Gingihlovo et s'était arrêté à Durban avant de remonter jusqu'au haut de la colonie.

Des officiers de tous grades avaient attendu le général en chef pour lui offrir leur concours ; de là un encombrement extraordinaire et, cela va sans dire, absolument inusité. Que l'on ajoute à cela des arrivages constants de troupes, et l'on pourra se rendre compte de l'aspect fièvreusement animé de cette petite ville habituellement si paisible.

Je dois donc une double reconnaissance au P. Sabon, la première de n'avoir pas eu à m'inquiéter d'un gîte improbable, la seconde d'avoir pu retrouver un coin de la France dans cette extrémité des mondes.

On me donna la chambre de Monseigneur, c'est-à-dire la chambre qu'occupe habituellement dans ses voyages à Durban l'évêque de Natal, Mgr Jolivet, dont le siège épiscopal est à Maritzburg. Que l'on n'aille pas rêver par cette chambre de Monseigneur, de tentures et de sièges précieux. Si les premiers disciples du Christ connurent la pauvreté, nos lointains missionnaires ne cherchent guere à surpasser à ce point de vue les premiers apôtres de la foi. Deux chaises de paille et un lit de sangle, voilà l'ameublement de la chambre de Monseigneur. Seul dans un coin, un petit bureau assez élégant indiquait que les heures de travail savaient être honorées.

Evêque et prêtres de la colonie de Natal sont de l'ordre des Oblats dont la maison mère est à Paris même, rue de Saint-Pétersbourg.

Il y a vingt-sept ans que le P. Sabon débarqua à la pointe de Durban ; ce fut le premier missionnaire catholique qui parut dans la colonie. Le P. Sabon avait été d'abord prêtre séculier en France et curé d'un petit village de la Drôme, son département d'origine. Plusieurs missionnaires suivirent le P. Sabon à Natal, lui seul sut résister à toutes les premières privations, à toutes les misères.

Une Française me racontait à Durban les débuts de la mis-

sion ; ils sont mêlés à ceux de la colonie. Durban comptait à peine une quinzaine d'habitations à cette époque, des huttes la plupart. Un peu de paille tressée et la terre pour couche, tel fut le premier presbytère ; le ciel était la voûte sacrée du temple, l'horizon et la mer en formaient l'abside. L'Océan venait parfois mêler ses mille voix profondes ou aiguës aux prières des pauvres missionnaires. Ne dirait-on pas les premiers âges de l'ère chrétienne avec ces quatre pieux et cette planche qui servaient d'autel. Puis, après plusieurs années de cette vie tout à la fois simple et sublime, quelques améliorations devinrent possibles ; un peu de terre agglomérée consolida le toit de chaume et un jour les fidèles purent venir étaler devant leur curé et lui offrir une soutane et une redingote neuves.

A partir de ce moment tout sembla du prodige. Sous l'impulsion active des Anglais, les nouveaux possesseurs du sol, la colonisation prit des proportions dont les premiers arrivés n'avaient jamais osé espérer si prompt développement.

Sur le terrain concédé au P. Sabon furent jetées les premières bases d'une église, puis après l'église s'éleva tout à côté un spacieux presbytère où le P. Sabon put abriter de nouveaux missionnaires ; ce n'était pas encore assez, un couvent fut bâti et des Sœurs furent demandées en Europe.

Et alors fut réalisé ce rêve tant de fois caressé par cet ancien curé de village, faire marcher de pair l'édification de l'âme et la culture de l'esprit.

Les Sœurs accourues à l'appel de ce vaillant et humble champion de la foi chrétienne répondirent pleinement à ses désirs. Celles-ci n'épargnèrent ni la peine ni le labeur et bientôt se pressèrent dans les salles d'étude du couvent non-seulement les catholiques, mais encore la plupart des filles protestantes.

Les Boërs hollandais et les marchands anglais apprécièrent l'enseignement catholique mieux que ne paraissent l'apprécier de nos jours les gouvernants de la France chrétienne.

Depuis lors les sectes protestantes ont accumulé écoles sur écoles avec des institutrices amenées à grands frais de la mère

patrie, rien n'a pu éloigner du couvent l'élément protestant, qui fait en grande partie les frais de cet enseignement par le nombre et le prix ; le couvent voit chaque jour le nombre de ses pensionnaires augmenter en proportion des développements de la colonie. Quant à l'école des garçons, il a fallu songer sérieusement depuis quelques années à lui assurer un local convenable. Ce local sera la chapelle actuelle.

Dans son infatigable ardeur, le P. Sabon a trouvé en effet les moyens pécuniaires et autres de construire une nouvelle église : les fondations sont aujourd'hui terminées et dans quelques mois la mission de Durban comptera, outre le presbytère et le couvent, une spacieuse école pour les garçons et une nouvelle église proportionnée au nombre toujours croissant des fidèles dans la colonie de Natal.

Pour qui connaît le rigorisme anglais et le zèle que déploient les nombreuses sectes protestantes jusque dans les possessions britanniques pour assurer leur prédominance, on ne peut que rester émerveillé de ce qu'un seul homme a su faire, à la plus grande gloire de sa foi, dans un pays essentiellement hostile à la doctrine catholique.

Chacun d'ailleurs rend justice au P. Sabon, et je ne sache pas nom plus honoré et respecté sur toute la côte de l'océan Indien, du Cap à Zanzibar.

Parler du P. Sabon dans toutes les colonies de l'Afrique du Sud, invoquer son patronage, pouvoir se dire son ami, sont les titres les plus précieux à la considération de tous, protestants ou catholiques.

J'ai tenu à m'arrêter longuement devant cette physionomie honnête et simple, parce que le souvenir de ce pieux missionnaire se rattache dans mon esprit à l'arrivée du Prince Impérial dans la colonie et au départ de ses restes inanimés.

Ce fut en effet le P. Sabon qui, le premier, amené d'ailleurs par les vœux de tous les colonistes, vint souhaiter la bienvenue au Prince sur le pont du *Danube*, et ce fut encore le P. Sabon qui, sur le bord de la *Boadicea*, vint avec les dernières prières déposer sur le cercueil de son auguste compatriote les adieux touchants de toute une colonie en deuil.

Personnellement j'avais désiré beaucoup que le P. Sabon accompagnât les restes du Prince jusqu'en Angleterre. Le P. Sabon le souhaitait autant que moi, mais il n'osa jamais, en l'absence de son évêque et sans son autorisation, prendre sur lui un si long déplacement.

Je crus un moment avoir vaincu toute hésitation, surtout lorsque j'appris à la Pointe que le P. Sabon était allé, malgré une mer furieuse, jusqu'à bord de la *Boadicea*. Aussi mon regard dut-il indiquer bien des reproches, alors qu'au retour du vapeur je vis le P. Sabon reprendre terre. — Toutes mes prières seront pour la mémoire du Prince pendant toute la durée de la traversée, me dit aussitôt le brave homme, et toute distance terrestre est bien minime en présence de Dieu.

MAISONS DE FRANCE.

MAISON D'ANGERS.

Angers, rue Toussaint, 25 août 1879.

TRÈS RÉVÉRÉND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Dix-huit mois se sont écoulés depuis mon dernier rapport. Durant cette période, les Missionnaires d'Angers ont travaillé presque sans interruption. Au moment où ils allaient prendre quelques jours d'un repos bien mérité et bien nécessaire, l'annonce du jubilé d'heureux avènement de LÉON XIII les appelait sur la brèche où ils devaient de nouveau combattre jusqu'au lendemain de la Pentecôte.

Ce ne fut qu'au mois de juin que nous rentrions à la communauté, mais nous allions y rencontrer les fatigantes préoccupations d'un changement de résidence. La halte ne fut pas longue. A peine installés dans notre nouvelle demeure, nous voyions s'ouvrir devant nous la période des retraites de communautés religieuses.

Le R. P. ROUX, après avoir donné la retraite aux enfants de Marie dans la chapelle de l'évêché d'Angers, prêchait deux retraites à nos sœurs de la Sainte-Famille, et terminait cette pieuse campagne par la retraite des religieuses du saint cœur de Marie à Baugé.

Le R. P. REYNAUD prêchait de son côté la retraite préparatoire à la fête de l'Assomption, à Arcachon, et quelques jours après des retraites de la Sainte-Famille à Bordeaux.

Le R. P. Barillot allait à Torfou donner la première retraite générale des sœurs de Sainte-Marie, revenait à Angers prêcher la retraite des séculières à la Maison-Rouge, et repartait pour Torfou, où il devait donner les exercices d'une seconde retraite générale.

Dans l'espace de dix-huit mois, les Missionnaires d'Angers, réduits à quatre, ont pu donner dix-huit missions, trois carêmes, vingt et une retraites dans les communautés religieuses et petits séminaires, six retraites aux congréganistes enfants de Marie, plus de trente retraites préparatoires à la fête de l'Adoration, et plusieurs retraites de premières communions ou de confirmations. Tous ces travaux ont largement rémunéré en consolations spirituelles le zèle des Missionnaires.

Vous me permettrez, mon très révérend Père, de faire parler les étrangers, et d'emprunter à d'autres la louange que je dois aux ouvriers apostoliques. Je prends çà et là quelques extraits dans les journaux catholiques et les *semaines religieuses*.

La Semaine religieuse de Bayonne s'exprime ainsi : « La retraite des dames est prêchée cette semaine, matin et soir, par le R. P. Reynaud, de la Congrégation des Oblats de Marie, prédicateur de la station quadragésimale. Le nombre chaque jour plus grand de fidèles, leur recueillement et leur pieuse attention, témoignent hautement des impressions salutaires déjà produites, et promettent les plus heureux résultats. Le prédicateur est très goûté par son auditoire intelligent et choisi, comme il l'a été du reste dès le commencement du carême, surtout dans certains sermons, remarquables au point de vue de la doctrine et de l'éloquence. »

Dans un autre article, *la Semaine religieuse* écrivait : « Le R. P. Reynaud a commencé hier la prédication spéciale pour les hommes ; l'auditoire immense et profon-

dément recueilli remplissait la grande nef de la cathédrale. La réputation déjà conquise par l'orateur avait amené au pied de sa chaire, dès le premier soir, la foule des grandes circonstances; l'attente n'a pas été trompée. Dans un discours frappant de clarté et d'énergie, le brillant moraliste a signalé et combattu les causes principales de l'irreligion moderne, de l'indifférence et de la perversité. Le R. P. Reynaud comptera parmi les orateurs en renom dont Bayonne gardera un sympathique souvenir. »

Le journal *l'Étoile* d'Angers rendait compte d'un travail donné par le R. P. Barillot, dans la paroisse du Longeron près Cholet : « Le jour de l'Ascension avait lieu la clôture du jubilé prêché par le R. P. Barillot, Oblat de Marie, de la maison d'Angers. Chaque soir une foule nombreuse et sympathique, attirée par le charme et l'entraînement d'une parole ardente, se pressait dans l'église paroissiale, comme aux jours des plus grandes solennités. Les cantiques les plus beaux et les plus entraînants, chantés tour à tour par les jeunes gens et par les filles, donnaient encore plus d'éclat à ces réunions.

« Une procession aux flambeaux à une grotte de Notre-Dame de Lourdes fut organisée pour le soir de la clôture. A huit heures la procession se mit à défiler au chant des plus joyeux cantiques. Plus de mille lanternes vénitiennes étaient allumées; des verres de différentes couleurs, disposés en festons, des feux de bengale placés çà et là sur le flanc de la montagne, un grand feu de joie allumé sur le haut du coteau, donnent au paysage si pittoresque un aspect enchanteur. Après le chant du *Magnificat*, le R. P. Missionnaire adresse à la foule émue une éloquente allocution; ensuite des acclamations pieuses portèrent au loin les cris plusieurs fois répétés de : Vive Notre-Dame de Lourdes! »

Je me contenterai, mon très révérend Père, de citer un passage d'un long compte rendu fait par ce journal sur la mission d'Aviré près Segré, donnée par le R. P. Roux et le R. P. Thévenon : « Une cérémonie non moins mémorable devait encore inonder de consolation le cœur du vénéré curé et celui de ce bon peuple ; c'était l'érection d'une magnifique croix de mission. Placée sur un brancard orné de verdure et de guirlandes, la croix fut portée à l'extrémité du bourg, où devait avoir lieu la bénédiction. La procession se met en marche, les enfants munis de leurs étendards, les jeunes filles vêtues de blanc ; les femmes venaient après sur deux longues lignes, les hommes suivaient, et le brancard du Christ porté par quarante hommes décorés de la croix, et bravant tout respect humain, fermait la marche avec le clergé. »

Arrivée au nouveau calvaire, la foule se range de chaque côté de la croix, en répétant à haute voix ces paroles : *Chantons Jésus et sa victoire, juvons de mourir pour sa gloire.* Tout à coup les chants cessèrent, le R. P. Roux monta sur le piédestal de la croix, et d'une voix chaleureuse démontra à la foule, heureuse de l'entendre encore une fois, le triomphe de Jésus-Christ sur les habitants d'Aviré.

Le soir de ce beau jour, sur un simple désir du Missionnaire, toutes les maisons du bourg furent illuminées ; la croix fut ornée de bougies et de lanternes vénitiennes. Tous les habitants accoururent un cierge à la main, en chantant dans un enthousiasme indescriptible : *Vive Jésus! vive sa croix! Je suis chrétien.* C'étaient les voix d'une foule d'hommes, de jeunes gens, de femmes et d'enfants, tous fiers de se montrer soldats du Christ et véritables chrétiens.

ŒUVRE DES ENFANTS DE MARIE A L'ÉVÊCHÉ.

M. Chesnet, doyen du Chapitre de la cathédrale d'Angers, directeur depuis trente-sept ans de la société des enfants de Marie, fondée à l'évêché par Mgr Angebault, écrivait le 14 février 1879, au R. P. Rey, provincial : «Mon révérend Père, je viens faire appel à votre zèle qui m'est bien connu, et à votre cœur qui ne laisse rien à désirer, et surtout à l'intérêt que vous portez à une œuvre que je dirige depuis trente-sept ans, qui a fait et fait encore beaucoup de bien dans la ville d'Angers. Il s'agit, comme vous le voyez, de la direction des enfants de Marie. Depuis un an, je ne puis sortir de ma chambre ni assister aux réunions. J'ai écrit hier à Mgr Freppel pour lui demander son avis et voici sa réponse :

« Mon cher doyen, j'approuve le choix que vous venez de faire des Oblats de Marie pour diriger l'œuvre des enfants de Marie, c'est la meilleure combinaison ; écrivez au R. P. Supérieur des Oblats de Marie de se charger de cette œuvre, mais à la condition que les réunions de ces jeunes filles continueront à se faire dans ma chapelle. »

Le R. P. Provincial répondit à M. Chesnet qu'il acceptait avec plaisir la direction des enfants de Marie, et qu'il nommait le R. P. Supérieur des Oblats de Marie de la rue Toussaint directeur, et en son absence un Père de la maison.

Le R. P. Roux, ne pouvant, à cause des absences presque continuelles que réclament ses travaux, diriger directement l'œuvre, un autre Père fut installé directeur, le dimanche 28 juillet 1879, par M. Chesnet.

Le 4 août, le R. P. Roux ouvrait les exercices de la retraite annuelle suivie par plus de 350 personnes. *La Semaine religieuse* disait dans son dernier numéro : « Le

dimanche 10 août a eu lieu dans la crypte de l'Evêché la clôture de la retraite des enfants de Marie, de la ville d'Angers, prêchée par le R. P. Roux, supérieur des Oblats de Marie. M. Chesnet, doyen du Chapitre, directeur de cette œuvre pendant trente-sept ans, présidait la cérémonie, vraiment belle et imposante. Le vénérable directeur était assisté pendant le salut par le révérend Père Oblat directeur, entre les mains duquel il vient de remettre le soin d'une œuvre qu'il a conduite avec tant de sagesse et de zèle.

« Pendant huit jours, les enfants de Marie ont écouté matin et soir, avec un vrai bonheur et dans un profond recueillement, les instructions si pleines de doctrine et tout à la fois si pratiques, que leur a données avec un zèle tout apostolique le R. P. Roux. Les enfants de Marie en garderont un doux et durable souvenir. »

Fondation d'une nouvelle maison à Angers, rue Toussaint, 35.

Le jour de la fête de Saint-Jean-Baptiste, 24 juin 1878, le R. P. Roux, supérieur des Oblats de Marie, au faubourg Saint-Jacques (Angers), recevait une importante communication de Mme Marie Marguerite, supérieure des religieuses de Marie Auxiliatrice, rue Toussaint, 35, à Angers. La digne supérieure apprenait au P. Roux que, dans deux mois, sa communauté quitterait Angers, et qu'elle serait heureuse de voir leur maison occupée par des religieux.

Le P. Roux alla visiter en détail cette grande et belle habitation, appartenant autrefois à la noble famille de Caqueray. Il en fit ensuite la description exacte au R. P. Provincial, qui lui répondit que dans la prochaine visite canonique il traiterait cette grave affaire.

Le 17 juillet, le R. P. Rey nous arrivait de Pontmain,

pour la visite canonique, à la fin de laquelle, réunissant le conseil local, composé des RR. PP. Reynaud, Thévenon et Roux, il se livra à un examen approfondi de la situation de la maison du faubourg Saint-Jacques. Ensuite le R. P. Provincial demanda au Conseil si le projet de création d'une maison dans l'intérieur de la ville aurait son approbation, et en cas d'exécution quelle serait la part que la maison actuelle pourrait prendre à cette création. Le Conseil, après une longue discussion, a pris à l'unanimité la délibération suivante : « Considérant que la maison d'Angers n'a d'autres ressources que celles que lui créent ses travaux ; que les travaux sont incertains, qu'ils peuvent de plus en plus diminuer, soit à cause de l'éloignement de la ville, soit à cause de l'augmentation des Congrégations religieuses qui se livrent au ministère ; que notre situation, en dehors de la ville, nous laisse sans influence, sans connaissances, et que cependant le succès de l'Université catholique rendra cette ville de plus en plus un centre de vie, au milieu duquel il serait avantageux de se trouver ; est d'avis que la translation de notre résidence dans Angers devient une nécessité de premier ordre, pour l'avenir de notre maison, et au cas où la Providence faciliterait cette translation, le Conseil se charge de tous les frais de transports, d'ameublements et de réparations que pourrait exiger la nouvelle résidence. »

Cette délibération fut signée par le Conseil et par le R. P. Provincial ; une copie fut adressée au Conseil provincial, et par celui-ci au Conseil général.

Le dernier jour de la visite, le R. P. Rey, accompagné du P. Roux, alla faire visite à Mgr l'évêque d'Angers. Après quelques paroles pleines de bienveillance, Mgr Freppel nous dit avec un air de bonheur : « Mes révérends pères, j'ai trouvé ce qu'il vous faut ; les dames de Marie Auxiliatrice

quittent leur maison, ce serait là une bonne affaire pour vous, car vous ne pouvez pas rester toujours dans la campagne ; je ne vous regarde pas comme faisant partie de ma ville épiscopale, et vous ne pouvez rendre aucun service à cause de votre éloignement. La maison que je vous propose d'acquérir est admirablement située, vous pourrez ouvrir votre chapelle au public et y faire les offices. »

« Il n'y a pas de temps à perdre », ajouta l'évêque, il était à craindre que ce local ne fût convoité par d'autres Congrégations, et même pour un externat pour l'Université.

Après la visite de la maison, nous nous rendions chez le notaire pour examiner les titres de l'immeuble et nous informer du prix.

Quand toutes les formalités furent remplies, il restait encore la plus importante, c'était de passer l'acte authentique d'acquisition devant le notaire.

Le 11 décembre 1878, le R. P. Sardou, procureur général de la Congrégation, et le R. P. Rey, provincial, arrivaient à Angers pour cette grande affaire. Le R. P. Reynaud nous accompagna chez M. Loriol de Barny, notaire à Angers. Après avoir entendu lecture de l'acte définitif et authentique d'acquisition, nous entrions en possession de la maison ; et dès ce jour commencèrent les réparations jugées nécessaires pour la chapelle et pour la maison tout entière.

Installation dans la maison de la rue Toussaint.

Les réparations achevées, les RR. PP. Roux, supérieur, Reynaud, assesseur, Barillot et Busson, suivis des Frères Parant et Troyon, arrivèrent à la maison de la rue Toussaint ; c'était le vendredi 18 juillet 1879.

Quelques jours plus tard devait avoir lieu l'installation solennelle, que M. Aubry, avocat, et professeur de l'Université catholique, a racontée dans la *Semaine religieuse*, en ces termes :

« Les RR. PP. Oblats d'Angers, qui, depuis 1860, demeuraient à l'extrémité de la ville, sur la vieille route de Nantes, ont eu la bonne idée de venir fixer leur résidence dans un quartier central, rue Toussaint, à deux pas de la cathédrale et à quelques minutes de la gare Saint-Laud.

« A cette occasion Mgr l'évêque d'Angers a bien voulu leur adresser la lettre d'institution canonique que nous nous faisons un devoir de reproduire ici :

« Considérant que les RR. PP. Missionnaires Oblats de Marie sont venus se fixer à Angers en 1860 sur l'invitation de Mgr Angebault, notre vénérable prédécesseur ; que depuis cette époque ils n'ont cessé de rendre les plus grands services par les prédications qu'ils ont faites dans la plupart des paroisses du diocèse ; qu'il était convenable de transférer leur résidence éloignée de la ville dans un quartier plus central, où leur ministère pût s'exercer avec plus de fruit; avons établi les RR. PP. Missionnaires Oblats dans la maison de la rue Toussaint, etc. »

« Ce même jour, Sa Grandeur a voulu présider elle-même à l'installation des Pères dans leur nouvelle résidence. Elle a été reçue à quatre heures par le R. P. Rey, provincial, le R. P. Sardou, procureur général de l'Institut, le R. P. Roux, supérieur de la résidence, et par tous les Pères de la communauté. Monseigneur, qui était accompagné de son secrétaire, M. l'abbé Thibault, et de M. le chanoine Grimauld, a rencontré à son arrivée dans la cour des Pères Mgr Chesneau, vicaire général, M. Chesnet, doyen du Chapitre, M. Bazin, curé de la cathédrale,

les RR. PP. Supérieurs des dominicains, des capucins et plusieurs autres prêtres.

« On s'est rendu processionnellement à la chapelle déjà occupée par une foule de fidèles, parmi lesquels on voyait les sœurs de l'Espérance, des députations de communautés religieuses et plusieurs laïques distingués.

« Après avoir béni une fort belle statue de la Sainte Vierge, Monseigneur a pris la parole et donné une gracieuse explication du nom d'Oblat de Marie, montrant que le premier qui avait mérité ce nom était Notre-Seigneur Jésus-Christ, offert au Père Céleste par les mains de la très sainte Vierge.

Ensuite, Sa Grandeur a rendu hommage à l'illustre évêque de Marseille, Mgr de Mazenod, fondateur de la Congrégation des Oblats de Marie, « que j'ai connu, dit Monseigneur, et dont j'ai admiré les grandes vertus et le zèle apostolique. »

En terminant, Mgr Freppel a donné aux Pères Oblats comme une nouvelle mission pour son diocèse : « Allez, leur a-t-il dit, allez, mes révérends Pères ; enseignez mes diocésains, édifiez-les par vos vertus et soutenez-les par vos prières. »

« A la suite de cette brillante allocution, Monseigneur a donné le salut solennel du très saint Sacrement ; un chœur dirigé par M. l'abbé Gerbied a fait entendre plusieurs morceaux remarquables.

« Les PP. Oblats d'Angers peuvent, avec une légitime satisfaction, signaler dans leurs archives cette journée parmi les meilleures, car dans cette solennelle circonstance il leur a été donné d'entendre l'évêque lui-même apprécier et reconnaître la fécondité de leurs travaux apostoliques. »

Après la cérémonie, Monseigneur a voulu visiter en

détail la nouvelle résidence, qu'il a trouvée admirablement réparée. Sa Grandeur a bien voulu nous adresser ses sincères félicitations.

Le repas d'installation réunissait autour de la même table Mgr l'évêque, les membres de l'évêché, ainsi que plusieurs prêtres distingués, et les supérieurs des communautés religieuses.

Avant de nous quitter, Monseigneur a apposé sa signature à la longue liste de permissions pour la nouvelle chapelle et approuvé de grand cœur un exercice solennel pour tous les samedis de l'année, en l'honneur de l'Immaculée Conception, patronne de la chapelle.

Je termine, mon très révérend Père, ce rapport, en citant les bonnes paroles que vous avez bien voulu nous adresser ; elles seront pour nous d'un précieux encouragement, pour profiter de la nouvelle position que la Providence vient de nous créer :

Autun, 28 juillet 1879.

Mon bien cher père,

Le R. P. Sardou m'avait déjà dit quelque chose de votre belle fête. Je vous remercie d'avoir bien voulu me donner tous les détails. Je les ai lus avec le plus grand intérêt et la plus vive joie. Je remercie le bon Dieu de ce que tout s'est passé aussi bien, et je vous remercie vous-même de toute la peine que vous avez dû vous donner pour amener un résultat aussi consolant Que le bon Dieu en soit béni ! Je suis heureux surtout de la bienveillance qu'a daigné vous témoigner Mgr l'évêque d'Angers. J'espère que tout cela tournera à la gloire de Dieu, à l'honneur de la Congrégation et au bien des âmes. Les commencements de votre nouvelle maison ne peuvent être plus beaux et plus consolants. Espérons

que la suite sera digne de ses commencements, je le demande au bon Dieu de tout mon cœur.

FABRE, Supérieur général.

Veuillez, mon très révérend Père, bénir notre nouvelle résidence et tous ceux qui l'habitent, et en particulier votre très humble et très obéissant fils en J.-M.-I.

M. ROUX.

MAISON DE TOURS.

PÈLERINAGE A SAINT-MARTIN.

Plusieurs récits ont été faits de cette fête annuelle : nous choisissons le plus court et le plus intéressant, celui que M. Paul Féval a envoyé comme une étrenne de bonne année au journal *le Pèlerin*. C'est un résumé d'une narration plus considérable qui a paru dans la *Revue du monde catholique;* mais cette page concise et brillante où étincellent les éclairs de la foi mêlés aux jets de mille flèches piquantes décochées à l'adresse des ennemis des processions, n'oublie rien. C'est un tableau vivant à garder dans la galerie des ancêtres ; saint Martin y apparaît entouré de son humilité et de sa gloire, les deux inséparables compagnes de sa vie.

Les pieux voyageurs partis de Paris le 15 novembre, sous la conduite des Pères chapelains du Vœu national, pour aller visiter le tombeau de saint Martin, m'ont chargé de redire en peu de mots les incidents de leur pèlerinage, et je les en remercie. Cette consolation m'est précieuse. Je suis un blessé dont la plaie est toute vive ; saint Martin m'a pris ma chère fille pour le Seigneur Jésus, qui voulait retirer du monde son esprit charmant, sa bonté, sa beauté et sa jeunesse. Que la miséricordieuse volonté de mon Dieu soit faite et louée et bénie! L'âme de ma maison pleure et regrette la bien-aimée, dont la dernière excursion sur la terre fut le pèlerinage aux

reliques de l'*ouvrier en miracles*. Nous souffrons, chez nous, mais nous sommes si heureux! Béni soit, oh! béni soit l'adoré Jésus, qui nous a pris notre cœur! Nous vous le donnons, ô Dieu! nous vous donnons avec une pleine volonté celle qui était notre amour ici bas; aimez-la bien, Jésus de Marie!

Au retour du pèlerinage, elle n'a couché que trois nuits dans ce qui est maintenant déjà « son ancienne chambre »; la lueur perpétuelle qu'elle entretenait sous l'image de l'Immaculée brûle encore telle qu'elle la renouvela hier soir. C'est ce matin qu'elle est partie... Seigneur, nous ne la verrons plus! nous l'aimions tant! Seigneur, Seigneur, ô Seigneur! vous voyez le fond de nous et ne sauriez vous méprendre au goût de nos larmes.

Le Pèlerin, cette année, nous avait prêté son aide excellente. A cause de cela et peut-être aussi grâce à l'attrait de la persécution, les Parisiens du Sacré-Cœur étaient beaucoup plus nombreux que l'an dernier sur la route de Tours; notre caravane, conduite par les RR. PP. Rey et Roux, de la chapelle provisoire de Montmartre, emmenait le curé de Soissons et le curé de Clignancourt; nous avions parmi nous M. Mellerio, le Cellini de ce temps ; M. Coulon, l'inventeur de la balance arithmétique, et M. le vicomte de Damas, président du conseil général des pèlerinages. La route s'est faite sous un ciel magnifique, et le soir nous assistions à l'assemblée de l'Union catholique de Tours, présidée par S. Em. le cardinal de Poitiers, aux côtés de qui se rangeaient de nombreux prélats.

La grande salle de l'archevêché était comble ; après une lecture très intéressante de M. de Bovent sur la presse, M. Dulong de Rosnay, grand vicaire de Laval, a pris la parole. Les Parisiens l'ont reconnu, car Paris le regrette et jamais ne l'oubliera. C'est un éloquent, dans ce siècle où tout le monde sait parler à peu près, mais où l'éloquence est si rare! Il improvise, il cherche, il trouve; il arrive à s'étonner lui-même, à force de battre en brèche le mur qui le sépare de sa propre pensée, et le spectacle de cette lutte victorieuse est un des plus beaux qui se puissent voir. J'ai retrouvé

là le puissant orateur, avec toute sa verve d'autrefois, et il me semble même qu'il a grandi dans son exil. J'essayerai de reproduire *in extenso* cette superbe étude religieuse, qu'on pourrait intituler *la mission du chrétien*, et qui, après avoir exquissé en traits de feu la figure de l'Eglise au cours de nos dernières années, a fini dans ce cri du cœur : « Je suis chrétien, donc je suis responsable de mes amis chrétiens, de ma patrie chrétienne, et du monde entier dans le Christ ! »

Les applaudissements soulevés par cette éloquence passionnée retentissaient encore, quand Mgr Pie s'est levé dans sa simarre toute neuve, éblouissante de rayons vermeils. Il y avait une joie à voir l'illustre successeur d'Hilaire rendre visite au pieux Archevêque qui occupe si dignement le siège de saint Martin. La noble parole du nouveau cardinal est, comme sa robe, éclatante, large et toujours jeune : « Malheur à ceux qui se sont assis dans la chaire de pestilence et ne peuvent vivre que des concessions qu'ils font à l'esprit du mal ! » C'est ici le génie du roi-prophète commenté par saint Hilaire. Son Éminence est partie de là pour prêcher à cette armée de dévouements la résistance au mal, l'union contre le mal en apparence vainqueur, l'association pacifique et la grande ligue du bien qui rendront à la France son glorieux droit d'ainesse entre les nations filles de l'Eglise. Tout est né du catholicisme, créateur et bienfaiteur de l'ère moderne. Par le catholicisme, tout ce qui semble mort renaîtra. Le monde souffre et se plaint de ne plus marcher... A ce propos, le cardinal a empruntè à Sulpice Sévère, l'historien de saint Martin, l'anecdote suivante :

Un soir le saint allait méditant au bord de la Loire et, selon sa coutume, il laissait traîner les plis de son manteau pastoral. Un détachement de soldats qui escortait un attelage le croisa, et les chevaux, effrayés par le manteau flottant, se cabrèrent. Le char fut renversé et brisé. Les soldats, furieux, s'en prirent à saint Martin ; ils le frappèrent sans deviner sa qualité, car il était simplement et même fort mal vêtu : les pauvres auraient pu dire pourquoi.

Puis les soldats revinrent au char, le relevèrent et le répa-

rèrent. Mais quand ils voulurent pousser leurs chevaux, ceux-ci demeurèrent immobiles, *tanquam simulacra ænea*, dit le texte, « comme des figures d'airain ». Ils les cinglèrent du fouet, ils les assommèrent de coups de bâton, ils les piquèrent de la pointe de leurs glaives, rien n'y fit : l'attelage ne marchait plus, et cela fut ainsi jusqu'à ce que les soldats, étonnés et reconnaissant là dedans un élément surnaturel, coururent après le saint pour implorer son pardon et son aide.

Jamais je n'ai ouï conter trait d'histoire d'une façon plus fine et plus exquise. Pourtant le tonnerre d'applaudissements qui en accueillit la conclusion me surprit. Y avait-il là quelque allusion? Beaucoup de gens chez nous outragent les saints et beaucoup d'attelages restent embourbés. On peut dire que *rien ne marche*. Il serait temps de courir après les saints maltraités pour faire amende honorable, et tout se reprendrait peut-être à *marcher*.

Je crois, décidément, qu'il y avait une allusion; les conducteurs de certain char avaient insulté saint Martin la veille même, en supprimant la procession illustre qui honore la ville de Tours depuis tant d'années... Quoi qu'il en soit, Sulpice Sévère et le cardinal ne seront sans doute pas appelés en justice pour avoir signalé le désarroi des attelages de la municipalité tourangelle.

La vraie fête était le lendemain dimanche, jour de la procession si chère aux chrétiens de la Touraine. Quelqu'un avait biffé la procession au nom de la loi. Les chrétiens respectent la loi, mais chaque chose vivante a un corps et une âme. On peut tuer le corps des choses. Je mets au défi César ou Brutus d'anéantir l'âme de quoi que ce soit. A ce métier impossible la famille de Catilina perd le peu de latin qui lui reste.

A six heures du matin, les messes ont commencé au tombeau, et les communions. C'est là qu'il faut aller pour voir les foules prosternées briguer leur place à la sainte table. Dans le sanctuaire on respirait du feu. Les saints ciboires sans cesse emplis se vidaient incessamment, et combien de

fois le prêtre n'a-t-il pas dû rompre le pain des anges pour que nul convive ne s'en retournât avec la faim!

A huit heures, le R. P. Rey, supérieur des chapelains du Sacré-Cœur de Montmartre, a dit « la messe des Parisiens », et doré en quelques paroles admirables l'image mystique du Thaumaturge. Dirai-je que le P. Rey a bien parlé? ce qui s'échappe de ce cœur est brillant et brûlant comme une flamme: c'est l'éloquence même de la piété qui pénètre, qui avive et qui éclaire.

Après l'office cardinalice, célébré à la métropole par Mgr Pie, nous avons retrouvé le P. Rey dans la maison du *Saint Homme de Tours*, où nous allions adorer la sainte Face de Notre-Seigneur, si prodigue de grâces envers feu M. Dupont. C'est ici un lieu de merveilleux recueillement; l'air y est imprégné d'une ferveur inouïe, et dans ce cher journal où mes lignes sont comptées, je renonce à rendre l'effet doux et profond produit par la parole amoureuse du P. Rey en cette atmosphère choisie. « Aimer, aimer, aimer, c'est-à-dire être heureux au sein même de la plus dure souffrance, et plus heureux à mesure que le martyre est plus cruel. » La face du Christ, Sauveur divin, écoutait le chant de cette voix si tendre; la prière jaillissait hors de nous comme un flot. Il y avait au front de l'apôtre du sacré Cœur un reflet de l'adorable Face, une grande lueur, un mystérieux éblouissement, et j'ai pleuré là de bien-aimées larmes...

Mais il faut pourtant que je vous parle un peu de l'*âme de la procession* qui n'a pu être tuée par les conducteurs de ce char empêché, coupables d'insultes envers la charité de saint Martin. Les autres années, quand nous étions libres, nous faisions cette cérémonie à la fois religieuse et nationale, une des plus belles qui se puissent voir. La ville l'attendait comme l'allégresse, les pauvres l'espéraient comme un jour d'heureuse moisson. N'étant plus libres cette année, nous n'avons RIEN fait, par crainte des gendarmes; mais que peut la gendarmerie contre une âme? On peut être tranquille, je n'appuierai point, aucun mot ne sera méchamment aiguisé, j'ai trop peur des gendarmes.

Autrefois à Tours, dans le temps où les gendarmes protégeaient Dieu, il y avait dix mille piétés pour suivre les bannières et les reliques, de la cathédrale au tombeau; cette année, j'en ai vu vingt mille et peut-être davantage. A la vérité, il n'y avait plus ni reliques, ni bannières, mais toute cette immense foule, sans s'être concertée, marchait *en grand noir*, portant le deuil de sa liberté supprimée.

Il n'y avait pas une femme qui n'eût la toilette des veuves, et c'était un spectacle étrange que cette cohue recueillie marchant dans les rues trop pleines sous l'uniforme funéraire. Les mêmes mots s'entendaient partout, répétés sur tous les tons, sans colère, mais non sans moquerie : « Nous sommes en deuil de notre liberté ! »

C'était l'âme de la procession, qui n'avait garde de se fâcher, mais qui protestait doucement par la voix de cette imposante multitude.

Je ne sais si la place de la métropole peut contenir vingt mille personnes, je sais qu'elle était bondée comme une salle de spectacle où l'on a « refusé du monde », et les rues voisines aussi. On m'a montré des gens de police qui regardaient avec stupéfaction tout ce deuil habillant tant de joyeux visages. Personne n'a fait d'excuses à saint Martin ; à quoi bon ? son triomphe était par trop éclatant. J'ai peine à croire que l'an prochain l'honorable municipalité tourangelle ait le courage de se frotter encore à cette terrible chose que nous avons nommée l'*âme de la procession*. Il est trop dur aussi d'être battu à plate couture par un fantôme et bafoué par une pompe funèbre !

A deux heures et demie, les prélats sont sortis de la cathédrale pour prendre rang sur le perron, disposé en estrade. Le cardinal était assisté de l'archevêque de Tours et de NN. SS. les évêques d'Angers, du Mans, de Laval, de Luçon, de Tulle, de Basilite et de Chapias (Mexique.) Son Éminence et Leurs Grandeurs se sont placées sur une seule ligne au-devant de la grande porte, adossées à la splendide façade de Saint-Gatien, le clergé s'est groupé et les chants ont commencé, répétés par l'assistance innombrable. Puis les neuf

prélats ont levé la main tous ensemble, et leur bénédiction s'est répandue sur le peuple prosterné.

L'année dernière, au pied de la tour Charlemagne, j'avais été ému très profondément ; cette année, j'ai été transporté. C'est une grande chose que l'âme d'une procession dont on a tué le corps : j'ai voulu le dire au *Pèlerin*, qui est comme le patron autorisé de ces enthousiasmes populaires. Autour de moi j'entendais qu'on répétait : « Vive la persécution ! Dieu se sert de tout pour le triomphe de son Eglise ! »

Ah ! certes oui, c'est bien vrai, rien n'est mort, et tant de pauvres attelages arrêtés se reprendraient à marcher de plus belle, si seulement leurs conducteurs priaient un peu, au lieu de beaucoup blasphémer.

Que ceux qui prient, cependant, redoublent de ferveur ! C'est du fond de l'âme que je crie bravo au *Pèlerin*, ce franc soldat, car les voix qui ont le droit de parler l'ont dit : « De toutes les manières de prier, le pèlerinage est la plus efficace et la plus sonore. »

Et jamais pèlerinage n'avait prié si haut que celui-ci. Saint Martin est resté immobile et muet dans sa crypte, mais le monde entier a entendu rire l'âme de la procession assassinée.

Paul Féval.

VARIÉTÉS.

Mgr Théophile-André MÉLIZAN
ÉVÊQUE D'ADRANA, COADJUTEUR DU VICAIRE APOSTOLIQUE DE JAFFNA (CEYLAN).

Né à Marseille, sur la paroisse de Notre-Dame-du-Mont, le 27 septembre 1844, le dixième des seize enfants de M. Vincent Mélizan, vice-consul d'Italie, dont douze, encore vivants, font l'honneur et la consolation de cette famille patriarcale.

Fréquenta l'Œuvre de la Jeunesse depuis l'âge de douze ans, jusqu'au jour où, ayant terminé ses humanités, il entra le 15 août 1862 au Noviciat des Pères Oblats de Marie Immaculée, à Notre-Dame-de-l'Osier.

Sa première année de probation terminée, il passa, en 1863, au Scholasticat de la Congrégation, au Sacré-Cœur d'Autun ; c'est dans cette sainte retraite que, le 15 août 1864, il fit son oblation perpétuelle.

Ses études théologiques terminées, il fut ordonné prêtre, en 1868, par feu Mgr de Marguerye, évêque d'Autun. Il avait été désigné, n'étant encore que diacre, pour accompagner, à Ceylan, Mgr Séméria, de sainte mémoire, le second Vicaire apostolique, et le premier Vicaire apostolique Oblat de Jaffna. Mais le vénéré prélat ayant été enlevé à l'amour des siens, au moment où il se disposait à rentrer dans la mission que, pendant vingt ans, comme Vicaire général d'abord, puis comme Vicaire apostolique, il avait fécondée de ses sueurs et édifiée par ses saints exemples, le F. Mélizan fut retenu en France jus-

qu'au départ de Mgr Bonjean, le nouveau Vicaire apostolique ; il s'embarqua le 19 septembre 1868, avec ce dernier prélat, et, le 25 octobre suivant, arriva avec lui à Jaffna.

A peine arrivé dans cette mission si ardemment désirée, le P. Mélizan s'appliqua avec tant d'assiduité et de succès à l'étude de la langue tamoule, qu'en mai 1869 il fut jugé assez avancé dans la connaissance de cette langue difficile, pour être chargé de la mission de Valikamam, voisine de Jaffna, qui, avant sa division en deux missions, contenait une population catholique de plus de 5000 âmes. Un an après il fut transféré à la mission de Kaïtz, également importante par sa population et par ses œuvres. En 1871, il reçut la charge des deux missions réunies de Mullaitivu et Vanni, pays que la disette de missionnaires avait contraint de laisser jusqu'alors sans missionnaire résidant. Pendant trois ans, il défricha ce terrain presque inculte avec un zèle dont les heureux fruits se sont depuis multipliés d'une manière admirable.

Épuisé par un travail au-dessus de ses forces, il dut être, en 1874, rappelé à Jaffna, où il prêta au Vicaire apostolique un précieux concours dans l'administration générale du vicariat, et dans les œuvres diverses qui se trouvent centralisées au chef-lieu. C'est lui qui organisa notre imprimerie catholique de Saint-Joseph qui, aujourd'hui, rend à la religion de si importants services par la publication d'une petite feuille hebdomadaire en anglais et en tamoul, et l'impression de bons ouvrages scolaires et religieux.

Enfin, en 1875, il fut chargé de la mission de Calpentyn ou Kalpitxa et du grand pèlerinage de Saint-Anne, qui voit chaque année un concours de 20 à 30 000 pèlerins accourir et se placer sous la protection puissante et souvent affirmée par des guérisons merveilleuses de

la Sainte Mère de Marie. On peut dire qu'il a renouvelé cette pauvre mission et donné à ce pèlerinage un nouvel éclat par son zèle, ses talents d'administration, et l'aménité de caractère qui, partout où il a passé lui a gagné tous les cœurs. Une de ses dernières œuvres a été la construction d'une chapelle du Sacré-Cœur, attenante à l'église de Sainte-Anne, et qui sera pour le vicariat et l'île tout entière le centre et le foyer de la dévotion au Divin Cœur de Jésus. C'est au milieu de ces saints travaux que la nouvelle de sa nomination à la coadjutorerie de Jaffna est venue le surprendre, je dirais même le terrifier, comme un éclat de la foudre.

Longue et énergique a été sa résistance ; mais sa détermination bien arrêtée de ne jamais accepter l'épiscopat a dû enfin céder devant l'expression de la volonté également ferme de ses supérieurs. La nouvelle de son élection a été accueillie avec des transports de joie dans tout le vicariat ; elle a rendu tout le monde heureux, lui seul excepté.

Une circonstance touchante a marqué les débuts de la vocation du cher prélat, que la confiance de son Vicaire apostolique, du Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée et du Souverain Pontife, ont appelé à partager, avec Mgr Bonjean, le gouvernement de cette florissante mission de Jaffna et à succéder dans cette charge à celui dont il fut toujours le fils très chéri.

En 1856, Mgr Séméria, nouvellement sacré par Mgr de Mazenod, visita l'œuvre admirable de M. Allemand, à Marseille. André Mélizan était alors un aimable enfant de douze ans, plein de vivacité et d'entrain : son innocence, sa candeur, l'intelligence qui rayonnait sur ses traits gracieux, frappèrent le vénérable prélat, qui, s'approchant de lui, le baisa et lui dit : « Veux-tu venir à Ceylan avec moi et te faire missionnaire ? — Oui, mon-

seigneur, répondit l'enfant sans hésiter. » — Dès ce jour sa vocation fut arrêtée : la pensée des Oblats, de Mgr Séméria et de Ceylan ne le quitta plus ; et, lorsqu'en 1862 l'évêque fut rappelé en Europe, par les affaires de la Congrégation et du vicariat, il trouva le jeune André Mélizan déjà en route pour se rendre au noviciat. Qui lui eût dit alors qu'il succéderait un jour à Mgr Séméria dans le gouvernement de cette mission? Il y aura, vendredi prochain, douze ans que la mort nous ravit, à Marseille même, celui qui en fut le fondateur. C'est moi qui fermai les yeux à ce Père tendrement aimé. Ce sera moi qui, le lendemain de ce triste anniversaire, imposerai les mains à celui qui, tout jeune enfant, reçut de ses lèvres le premier appel à la vie apostolique, et qui est destiné à continuer son œuvre, dans cette île lointaine de Ceylan.

Christophe Bonjean, o. m. i.
Ev. de Médéa, Vic. ap. de Jaffna.
(*Semaine liturgique.*)

LE SACRE.

Au milieu d'un siècle dont le caractère saillant est de n'en avoir point, l'Eglise catholique a conservé le secret d'élever des temples pleins de majesté et d'y faire dérouler sous nos yeux les cérémonies les plus augustes et les plus émouvantes. Quoi de plus touchant que les adieux de l'Eglise aux enfants qu'elle envoie dans des pays lointains, le baisement des pieds des missionnaires? Quel spectacle plus émouvant, si ce n'est celui d'un missionnaire, à peine âgé de trente-cinq ans, revenant des régions les plus éloignées de l'Asie pour recevoir la consécration épiscopale des mains de son évêque, mission-

naire comme lui, en présence d'une famille patriarcale, entourés de tous les respects, de toutes les sympathies?

Le nom de ce jeune prélat est aujourd'hui dans toutes les bouches, c'est Mgr André Mélizan, évêque d'Adrana, coadjuteur de Mgr Bonjean, Vicaire apostolique de Jaffna (île de Ceylan), qui a été sacré hier samedi, 24 janvier, à l'église de Notre-Dame-du-Mont.

A sept heures et demie, Mgr l'évêque de Marseille, accompagné de MM. les vicaires généraux Daspres et Payan d'Augery, était reçu, à la porte de l'église, par tout le clergé présent, Mgr Mélizan, Mgr Balaïn, évêque de Nice, Mgr Clut, évêque d'Érindel (Amérique du Nord) et Mgr Bonjean, évêque de Jaffna.

Une foule immense et recueillie remplissait toutes les nefs de l'église. Sur les tentures rouges, à franges d'or, se détachaient les armoiries des prélats présents. Les flambeaux de l'autel portaient celles du consacré. Du côté de l'Évangile, Mgr l'évêque de Marseille occupait le trône qui lui avait été préparé, et non loin de lui on remarquait la figure austère et douce du R. P. Abbé de Sainte-Marie-Madeleine.

Le prélat consécrateur, Mgr Bonjean, était assisté, à l'autel, par deux religieux Dominicains, frères de Mgr Mélizan. Au pied de la Table-Sainte était M. V. Mélizan père, entouré d'une vraie tribu d'enfants et de petits-enfants.

Nous renonçons à décrire les phases diverses et symboliques de l'auguste cérémonie Jamais nous n'oublierons l'émotion empreinte sur tous les visages lorsque, revêtu de tous les insignes de la dignité épiscopale, la tête ceinte d'une mitre blanche, la crosse dans la main gauche, la main droite couverte d'un gant blanc brodé d'or et orné de l'anneau pastoral, Mgr Mélizan a parcouru triomphalement, aux accents majestueux du *Te Deum,*

le chœur et les nefs, bénissant sur son passage les fidèles prosternés.

Ici prend place un épisode des plus émouvants. La mère de Mgr Mélizan, infirme depuis la douloureuse année 1870, n'avait pu assister à la cérémonie ; mais de sa fenêtre, rue de la Loubière, 7, elle entendait les chants religieux. Quand le nouveau prélat a été sacré, il est sorti sur le seuil de la porte latérale de l'église, et c'est pour sa mère vénérée qu'a été sa première bénédiction épiscopale. Nous ne pouvons que redire, et certes nous le faisons du fond du cœur, le vœu que Mgr Mélizan adressait lui-même au prélat consécrateur, son père spirituel et son ami, *Ad multos annos !*

Aujourd'hui dimanche, Mgr Mélizan célébrera la messe dans la chambre de sa mère. Le soir, à trois heures, Sa Grandeur présidera les vêpres à l'église du Calvaire.

Voici, en langage héraldique, l'indication des armoiries adoptées par Mgr Mélizan :

Parti au premier des armes de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, au second d'or au palmier (cocotier) de sinople au pied duquel un éléphant de sable, le tout sur un terrain de sinople, l'exergue supérieur portant : *Pauperes evangelizantur* (les pauvres sont évangélisés). L'exergue inférieur : *De cœlo robur et solatium* (du ciel vient ma force et ma consolation).

L'éléphant, qui abonde dans les forêts de Ceylan, est l'emblème adopté pour la monnaie de Ceylan, sous la domination portugaise ; le palmier est l'emblème adopté, de nos jours, sous la domination anglaise.

(*Le Citoyen.*)

Le lendemain du sacre.

Dimanche 25 janvier, Mgr Mélizan a célébré la messe dans la chambre de sa mère ; cette dame n'avait pu as-

sister au sacre de son fils, étant infirme depuis 1870. La veille, après avoir reçu la consécration épiscopale, le nouveau prélat était venu sur le seuil de la porte latérale de l'église de Notre-Dame-du-Mont et avait donné sa première bénédiction épiscopale à sa mère vénérée, qui était à la fenêtre de sa maison, rue de la Loubière, n° 7.

Dimanche, à trois heures, Mgr Mélizan a officié pontificalement aux vêpres dans l'église du Calvaire. En face de son trône avaient pris place nos seigneurs les évêques Bonjean et Clut, évêques Oblats et Missionnaires. Mgr Mélizan était assisté de M. le chanoine Gastaud et d'un de ses frères dominicain.

L'église du Calvaire était trop petite pour contenir la foule empressée accourue de tous les points de la ville pour voir le nouvel évêque et recevoir sa bénédiction. Le R. P. Augier, provincial du midi des Oblats de Marie, a prononcé un éloquent discours sur l'apostolat catholique. Après avoir rappelé le sacre de Mgr Mélizan, il a dit qu'il ne venait pas parler de l'évêque, mais de l'apôtre. Grandeurs de l'épiscopat, vertus qu'il commande, œuvres qu'il accomplit et récompenses qui le couronnent, tel était le thème développé avec âme et une grande élévation de pensées par le prédicateur. Marseille, a-t-il dit en terminant, qui a des représentants pour son commerce sur tous les rivages du monde, ne peut qu'être fière d'avoir un de ses fils dans l'Inde pour le représenter dans ce que un saint-père appelle le négoce des siècles, *Negotium sæculorum*.

La cérémonie a été terminée par le salut solennel et par le chant du cantique des sauvages.

Mgr Mélizan s'est rendu ensuite à l'église de Saint-Vincent-de-Paul pour baptiser sa nièce, fille de son frère, M. Adolphe Mélizan, négociant. Le parrain était M. le

chanoine Gastaud et la marraine sa sœur Mlle Mélanie Gastaud.

Lundi 26 janvier, Mgr Mélizan a célébré la messe à la chapelle des religieuses de l'Espérance. Le soir il est parti avec Mgr Bonjean pour Rome, en passant par Hyères. A son retour à Marseille, Monseigneur d'Adrana officiera pontificalement dans l'église de Notre-Dame-du-Mont, paroisse sur laquelle il est né en 1844.

J.-B. Sardou.

(*Gazette du Midi.*)

Le très révérend Père Supérieur général a été assez heureux pour pouvoir obtenir une copie de la lettre autographe envoyée par Son Éminence le cardinal Guibert au pape Léon XIII, à la suite du Chapitre général. Dans le numéro précédent nous avons publié une lettre de l'Archevêque de Paris, résumant en substance la pensée de sa lettre officielle dont il n'avait pas gardé copie. Nous sommes aujourd'hui en possession du texte lui-même, lequel prend place à titre de document historique dans nos archives religieuses.

Voici cette lettre :

Archevêché de Paris, 15 août 1879.

TRÈS SAINT PÈRE,

Avant d'être promu à l'épiscopat, il y a trente-huit ans, je faisais partie de la modeste Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. J'ai conservé pour cette pieuse famille religieuse, où fut formée ma jeunesse sacerdotale, beaucoup d'affection et la plus grande reconnaissance. Il y a peu de jours, le Chapitre général de la Congrégation était réuni, conformément à leur règle, dans la

maison du scolasticat, à Autun. Le Supérieur général et les membres de l'assemblée m'ont témoigné le désir de me voir au milieu d'eux, ce qui était tout à fait conforme au vœu de mon cœur, parce qu'il y avait là plusieurs Évêques à qui j'avais imposé les mains et quelques vieux Missionnaires, qui avaient été mes compagnons d'apostolat. J'ai assisté aux deux séances de leur assemblée.

Je ne saurais exprimer, très saint Père, à Votre Sainteté combien j'ai été touché de tout ce que j'ai vu et entendu dans cette sainte réunion. La Congrégation des Oblats, qui était encore faible et naissante quand j'en était membre, s'est développée et fortifiée d'une manière merveilleuse, elle a des missions florissantes dans presque toutes les parties du monde. L'union la plus parfaite règne parmi tous ses membres, et je les ai trouvés tous animés d'un zèle vraiment apostolique et du dévouement le plus absolu à la sainte église Romaine, et à la personne sacrée du vicaire de Jésus-Christ.

Les membres du Chapitre ont voulu exprimer ces sentiments d'amour et de fidélité à Votre Sainteté dans une adresse commune, qu'ils m'ont prié de vous transmettre.

C'est cette mission, très saint Père, que je remplis en ce moment avec empressement et avec joie, en unissant mes sentiments, qui sont bien connus de Votre Sainteté, à ceux de tous ces bons et pieux Missionnaires.

Je prie Votre Sainteté de les bénir, de bénir leurs travaux, de me bénir moi-même, et d'agréer le nouvel hommage du profond respect et du parfait dévouement avec lequel je suis, de Votre Sainteté, le très humble et obéissant serviteur et fils.

Signé : J.-Hipp. Cardinal Guibert, Arch. de Paris.

NÉCROLOGIE

Le 23 janvier, dans la chapelle des sœurs de l'Espérance de la rue de Clichy, une assistance pieusement émue se pressait pour une cérémonie funèbre. Le local, trop exigu, eût cédé, s'il eût été possible, sous le poids des larmes, pour faire place au deuil public, gêné en un si petit espace. Des dames de charité, des jeunes filles de la haute classe, des ouvrières, des hommes même étaient accourus au bruit de la mort d'une femme vénérée, et ce courant d'amis refluait jusque dans les sacristies et les parloirs. Près de la dépouille mortelle, les vierges, anges des malades, priaient pour leur mère, trop tôt ravie à leur affection, et répondaient aux chants liturgiques. M. l'abbé Lagarde, vicaire général, était à l'autel. Le sanctuaire était rempli de prêtres ; c'étaient, d'abord : les Pères de l'administration générale présents à Paris et des Pères délégués par la communauté ; M. l'abbé Bormand, chanoine de Versailles ; M. l'abbé Le Rebours, curé de la Madeleine, et plusieurs membres du clergé paroissial de la Trinité ; ce choix d'amis formait dans sa simplicité touchante la pompe des funérailles de la supérieure de la rue de Clichy, ainsi qu'elle était universellement désignée, la regrettée Mère Marguerite.

D'autres retraceront sa vie, et ses compagnes se partageront les fleurs de charité nées sous ses pas; telle n'est pas notre mission à nous, et pourtant le deuil a envahi nos âmes. Les Missionnaires Oblats ont la mémoire du cœur : ils ne sauraient oublier ceux et celles qui, sans bruit, et avec un persévérant amour des âmes, se

sont faits d'une manière ou d'une autre les auxiliaires de l'apostolat. Les Pères de la maison de Paris et notre T. R. P. Supérieur général, en particulier, connurent l'inépuisable bonté de cette humble servante des pauvres. La Mère Marguerite, toujours bienveillante et d'une égale humeur, ne savait ni épargner sa peine, ni refuser un service. D'un esprit toujours religieux et d'un zèle également actif, elle veillait au dedans sur la communauté confiée à ses soins et s'employait au dehors aux œuvres de la charité. Nos Missionnaires de la province ou des pays étrangers ne firent jamais un vain appel à une complaisance que rien ne lassait, et, dans ce grand Paris où viennent retentir les plaintes et les demandes de tous les mondes, elle savait s'occuper des intérêts de sa double famille. Dieu s'est hâté de récompenser une vie d'abnégation ; il a donné le repos avant l'heure ; que sa volonté soit faite !

Près de la tombe modeste où repose la supérieure de l'Espérance et qu'entourent de tous côtés les monuments de l'orgueil humain, fastueux jusque dans la mort, le passant ne s'arrêtera pas ; mais ceux que la foi éclaire d'une meilleure lumière et qui, pendant vingt ans, furent à Paris les témoins de ses vertus, enverront à l'humble servante des pauvres qui dort dans le champ commun le salut du religieux souvenir. Ainsi le gardien des catacombes gravait le seul signe de la Rédemption sur l'appartement funéraire obscur où l'on venait d'enfermer, en attendant la bienheureuse résurrection, la vierge chrétienne, inconnue du monde, tombée dans l'incomparable gloire de son martyre : *Margarita in pace !*

NOUVELLES DIVERSES

Le T. R. P. Supérieur général, par la voie des annales, fait un chaleureux appel au zèle de nos Pères en faveur des œuvres de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance. Il désire que le présent avis tienne lieu de lettre officielle de sa part. Nos missions doivent beaucoup à ces deux œuvres sœurs qui nous font une large part dans leurs allocations annuelles ; sans elles nos missions étrangères seraient précaires et ne pourraient faire tout le bien qu'elles font. Encourager la Propagation de la foi et la Sainte-Enfance, c'est aider la Congrégation dans l'apostolat qu'elle exerce ; et bien que ces œuvres aient toujours trouvé chez les Oblats des amis et des zélateurs, le T. R. P. Supérieur général désire qu'elles nous soient encore plus chères et qu'elles deviennent par excellence les œuvres auxquelles soit réservé notre patronage.

La lecture des *Annales de la Propagation de la foi* doit être faite au réfectoire comme celle des annales de la Congrégation.

Le R. P. MARTINET a passé à Rome plusieurs semaines en janvier et en février pour s'occuper des intérêts de la Congrégation. Le R. P. SOULLIER l'a rejoint dans la Ville Éternelle, après avoir assisté à Marseille au sacre de Mgr MÉLIZAN.

Dans toutes nos communautés, le vingt-cinquième anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception a été célébré avec une solennité plus grande encore que la fête annuelle. Dans la chapelle publique de

notre maison de Paris un *Triduum* a préparé les fidèles à cette fête. S. Ém. le cardinal Guibert nous a fait l'honneur, comme les années précédentes, de dire la messe le jour même de la fête ; suivant son habitude, l'archevêque de Paris a ensuite adressé aux fidèles un de ces petits discours de dix minutes que ses diocésains sont si avides d'entendre et qui, dans leur brièveté et leur éloquence tout évangélique, font plus de bien que les discours déclamatoires des grands prédicateurs. A notre table ont bien voulu s'asseoir, en même temps que le vénéré cardinal, M. le chanoine Reulet, son secrétaire ; M. l'abbé Gayrard, curé de Saint-Louis d'Antin, notre paroisse ; M. le chanoine du Fougerais, directeur de l'œuvre de la Sainte-Enfance ; le R. P. de Gabriac, directeur de l'école Saint-Ignace, rue de Madrid ; le R. P. Supérieur des Pères Barnabites.

A Talence, Mgr de la Bouillerie, coadjuteur du cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, a bien voulu célébrer la messe dans l'église paroissiale, desservie par nos Pères.

Le Provincial du midi donne les renseignements suivants sur la célébration de la fête dans les sanctuaires et communautés de sa région : « A Notre-Dame de l'Osier, à Notre-Dame de Lumières et à Notre-Dame de Bon-Secours la rigueur extrême de la saison n'a permis aucune manifestation extérieure ; on s'est borné à une fête de famille. A Notre-Dame de la Garde il y a eu le matin un grand concours de fidèles ; Monseigneur de Marseille a présidé la fête et dit la messe au sanctuaire. Le soir on a illuminé la statue monumentale qui repose sur la tour et domine la ville. Au Calvaire, on a fait un *Triduum* préparatoire à la fête avec illumination à l'intérieur de l'église. A Aix, grande et belle octave, très suivie par les

fidèles; reposoir monumental dans l'église; les prédicateurs de la ville les plus en renom sont venus tour à tour célébrer la gloire et la puissance auxiliatrice de Marie Immaculée. »

Le R. P. Vandenberghe, vicaire du Texas, et la colonie de Pères Oblats et de Sœurs du Verbe incarné qu'il amenait avec lui, sont arrivés à Brownsville après un rapide et heureux voyage.

Voici quelques extraits pris dans une lettre de ce Père : « Nous avons eu un temps superbe, et nous avons fait la traversée entre deux grandes tempêtes : l'une qui nous a devancés sur les côtes d'Amérique, et l'autre qui n'a attendu que notre départ pour ébranler les mers européennes. Malgré une mer si calme, nos jeunes Anglaises ont beaucoup souffert du mal de mer. C'est la bonne Providence aussi qui m'a envoyé cinq sœurs de Saint-Joseph du Puy, qui s'en allaient dans leurs missions de la Floride. J'avais obtenu pour nos compagnes de voyage la cabine qui touchait à celle de ces sœurs. La mère supérieure m'offrit tous ses bons soins pour notre jeunesse ; ce ne fut pas de trop. Je ne saurais trop me louer aussi de la courtoisie et de l'empressement des officiers du bord. Les passagers étaient nombreux : soixante-deux dans les secondes ; tout ce monde a été respectueux et plein d'égards pour nous. Quant à mes compagnons, ce sont des voyageurs excellents ; l'intrépide P. Michel, entre deux malaises, tenait en mains sa grammaire espagnole. Le mercredi, fête de Saint-François Xavier, nous débarquions à New-York, où nous eûmes un repos de vingt-quatre heures..... A une heure de la nuit, le jour de l'Immaculée Conception, nous arrivions à la Nouvelle-Orléans ; nos provisions étaient épuisées et nous étions à jeun depuis longtemps ; un prêtre louisianais qui était

avec nous voulut nous amener au restaurant; nous étions grandement tentés ; nos Pères n'en pouvaient plus : dix fois ils étendirent la main pour prendre un gâteau ; mais la grâce finit par l'emporter sur la faim et nous pûmes célébrer la messe après un jeûne complet de vingt-quatre heures. On nous reçut à l'archevêché avec une bonté vraiment touchante, tandis que les petites sœurs recevaient les mêmes témoignages de charité chez les sœurs dominicaines. Le mercredi nous nous mîmes en route pour Brownsville, et cette fois le mal de mer fut très bénin. Nous arrivâmes en face la passe de Brazos une heure avant la nuit ; le vent qui soufflait du Nord depuis vingt-quatre heures changea tout à coup de direction, afin de faciliter notre entrée dans le port. Le P. Parisot nous attendait à terre ; le chemin de fer n'attendait que nous pour partir, et en moins de deux heures nous étions arrivés. Vous dire le bonheur des Sœurs en recevant leur précieux renfort est chose impossible. Ah! que n'avons-nous autant de professeurs pour instruire les garçons! toute notre jeunesse est en ce moment entre les mains d'un ministre et de maîtres protestants... »

On lit dans la *Semaine religieuse* de Séez du 12 février, sous ce titre : *Arrivée de* Mgr Grandin *dans sa mission de Saint-Albert*, les deux pages suivantes qui seront lues avec intérêt par les membres de la Congrégation :

Après une absence de deux ans, Mgr Grandin est rentré dans sa mission le 20 novembre dernier. Les détails de son retour au milieu des siens ont été remplis de scènes émouvantes. Nous en empruntons plusieurs traits aux *Semaines* du Mans et de Laval.

Le R. P. Fourmond écrit en date du 7 novembre 1879 : « Les fatigues d'un voyage aussi long que celui de France jusqu'en ces contrées septentrionales de l'Amérique ont été pénibles pour la santé déjà ébranlée de Mgr Grandin. Aussi

nous est-il arrivé bien affaibli, et, malheureusement, la saison avancée ne lui permettait pas de prendre le repos qui lui eût été bien nécessaire. Déjà la neige couvrait la terre, quoique nous ne fussions encore qu'au mois d'octobre. Ce n'était pas là une des moindres épreuves de nos chers voyageurs. S'il ne se fût agi que de leurs personnes, on eût pu, peut-être, leur procurer à chacun une paire de raquettes et leur souhaiter bon courage pour arpenter joyeusement, avec ces beaux petits souliers, les blanches et froides solitudes qui nous séparent de Saint-Albert. Mais les chers voyageurs étaient nombreux, environ quinze, et ils avaient leurs bagages et leurs vivres. Il fallait donc, nécessairement, organiser une caravane. La difficulté était telle, que les plus hardis de nos métis refusaient d'entreprendre ce périlleux voyage.

« Sa Grandeur, tenant cependant à se rendre à Saint-Albert, où sa présence était si nécessaire et si désirée, eut recours, selon sa coutume, à la prière. Monseigneur pria beaucoup et nous engagea à prier. Il se recommanda en particulier à l'archange Raphaël, l'angélique compagnon de voyage du jeune Tobie : ce ne fut pas en vain. La température s'adoucit, la neige se fondit et laissa bien vite à découvert la route de nos voyageurs. Que le Seigneur en soit loué et béni !

« A l'entrée de son diocèse, Sa Grandeur avait pris les devants, avec le R. P. Leduc et la sœur Ch., qui venait visiter les établissements des sœurs grises dans nos contrées. J'étais à la mission du Sacré-Cœur (lac Canard), occupé à finir la chapelle, lorsque, tout à coup, au moment où j'allais prendre mon humble repas, arriva Sa Grandeur. Avec quelle joie je cours me jeter à ses pieds et lui demander sa sainte bénédiction ! C'était un tendre ami et un ami d'enfance ; c'était plus encore, c'était un Père bien-aimé que je revoyais enfin après deux longues années d'absence. Nous étions surpris au milieu de nos travaux, et nous n'avions rien pour recevoir et fêter dignement notre saint Évêque, notre bon Père. Pas même un siège à lui offrir. Les chambres étaient faites, il est vrai, et blanchies à la chaux ; la grande chapelle qui sert d'église était à peu près terminée ; mais les premières

étaient encore sans aucun meuble, et la seconde, sans autel. Pendant nos travaux, nous prenions nos repas assis sur le plancher, à la façon des sauvages. Afin d'épargner à Sa Grandeur cette position pénible, je fus obligé de lui improviser un siège avec un baril. Pour table, nous plaçâmes, sur d'autres barils, une porte de chambre qui n'était pas encore montée. Heureux encore si j'avais pu, aussi facilement, improviser un dîner et dédommager Sa Grandeur des rudes privations et fatigues du voyage. Mais je n'avais à lui offrir qu'un peu de pain grossier et l'appétissant pémikan qui faisait notre petit repas ordinaire; je manquais même de vaisselle pour le service. Monseigneur accepta avec bonheur notre pauvre repas, se trouvant assurément plus heureux de partager l'indigence et les mets grossiers de ses enfants, que l'abondance et les délices des grands du monde.

Après cette réception si peu confortable, mais, en revanche, si pleine de douces émotions, nous partîmes pour la mission de Saint-Laurent, où nous attendaient quatre Pères : les RR. PP. Lestanc, Moulins, André et Legoff. J'avais préalablement expédié un courrier en avant pour prévenir tout le monde de la mission. Aussi à notre arrivée la cloche sonnait ses plus gracieuses volées, le pavillon était au clocher, et tous les Révérends Pères à la porte de l'église, en surplis, pour recevoir le vénéré Pontife, le Père bien-aimé. Les cœurs étaient si émus, que l'on pouvait à peine chanter l'antienne prescrite. — Sa Grandeur donna la bénédiction du Saint Sacrement. Après la bénédiction, et en attendant le souper, un libre cours fut donné aux conversations; on avait tant de choses à se dire de part et d'autre depuis deux ans qu'on ne s'était vu. Sa Grandeur, surtout, avait tant à nous raconter sur son voyage, sur notre si chère et malheureuse patrie, sur notre sainte et bien-aimée mère la sainte Eglise, sur le Saint-Père, que les heures passaient vite et que le reste du jour n'y put suffire. La veillée dut être prolongée bien avant dans la nuit, malgré la fatigue de Sa Grandeur, qui semblait puiser de nouvelles forces dans le bonheur de s'entretenir avec ses enfants.

« Le lendemain, Sa Grandeur nous réunit en conférence spirituelle, et commenta avec cette simplicité et ces accents si paternels qui ont déjà tant de fois ravi les cœurs de ceux qui l'écoutaient, ces belles paroles que lui avait adressées un jour l'illustre Pie IX pour l'encourager et nous encourager tous dans les rudes travaux de notre apostolat : « En Chine, « on a le vrai martyre du sang, martyre glorieux, martyre en « quelque sorte poétique ; vous, mes enfants, dans ces gla- « ciales et sauvages contrées, si vous n'avez pas le glorieux « martyre du sang avec sa poésie, vous n'en êtes pas moins « martyrs aux yeux du Seigneur. Vous trouvez toute la réa- « lité du martyre dans les sacrifices journaliers de votre pé- « nible apostolat ; et ce martyre, qui est de tous les jours, de « tous les instants, pourrait-il vous mériter une moins belle « couronne au ciel ! » Avec quel bonheur nous reçûmes ces saintes paroles comme le précieux testament du grand Pon- tife !... »

Un autre Missionnaire raconte l'entrée de Mgr Grandin dans sa résidence de Saint-Albert :

« Le jeudi 20 novembre, nous prîmes la route de Saint-Albert. Le temps était doux : c'était une magnifique journée d'automne. Après trois ou quatre milles de marche, nous vîmes arriver deux voitures que je reconnus pour appartenir, l'une à un vieil ami de la mission, l'autre à un Irlandais établi depuis deux ans à Saint-Albert. Je quittai alors le gros de la caravane et je partis à la suite de Monseigneur pour assister à sa réception. Tout à coup, comme nous arrivions au sommet d'une colline, d'où l'on peut apercevoir la mission, j'entendis une fusillade bien nourrie. C'étaient nos métis qui venaient escorter leur Evêque et le saluer au retour. Je pressai mon cheval, car j'étais en arrière, et je rejoignis bientôt la voiture de Monseigneur. De cinq minutes en cinq minutes recommençait la fusillade, que dominait le bruit lointain encore de la pièce de canon, que le *Bourgeois* du Fort avait prêtée pour la circonstance. J'aimais le spectacle qu'offraient les fusils dont les canons brillaient au soleil, ces cavaliers galopant autour de Monseigneur et tirant à cheval avec la même

aisance que nos meilleurs soldats. — Tout témoignait de l'allégresse dont les cœurs étaient remplis. Enfin, au son des cloches et clochettes, au bruit majestueux du canon et de la fusillade, nous arrivâmes au pont qu'il faut traverser pour gravir ensuite la côte sur laquelle est bâtie la mission. Là, les Pères et les Frères en surplis attendaient Monseigneur. Notre population tout entière était à genoux pour recevoir la bénédiction du Père si longtemps et si impatiemment attendu. Pendant le chant de l'Antienne *Sacerdos et Pontifex*, Sa Grandeur revêtit les ornements pontificaux, et les huit principaux de la place prirent le dais, sous lequel vint ensuite se placer Monseigneur. La procession se mit en marche, gravit le coteau en chantant le *Benedictus*. Quel enthousiasme ! A mi-chemin s'élevait un bel arc de triomphe. Le R. P. Rémas, en cet endroit, adressa avec émotion quelques paroles à Sa Grandeur, qui aussitôt après entonna le *Te Deum*, et, toujours au bruit du canon, nous continuâmes notre route. Les bannières, les drapeaux, les oriflammes flottaient au vent, le soleil lui-même s'était mis de la partie et rayonnait comme aux jours de l'été : nous avions ce jour-là, sur ces plages ordinairement si tristes et si déshéritées, tout à souhait. Les cavaliers firent une dernière décharge, lorsque Monseigneur entra dans sa cathédrale, et après les prières d'usage, Sa Grandeur donna la bénédiction du très Saint Sacrement. Le salut fini, la procession se reforma pour conduire Monseigneur au nouvel évêché, que le bon évêque voulut bénir avant d'en prendre possession...

« Après la bénédiction de l'évêché, Monseigneur, toujours en habits pontificaux, adressa la parole au peuple qui se trouvait au bas du perron. Il nous dit le bonheur qu'il ressentait de se retrouver au milieu de ses enfants, et que son plus grand désir était maintenant de toujours vivre et de mourir au milieu de nous. Que de larmes, larmes de joie et de reconnaissance envers le bon Dieu qui nous a ramené notre Père, ont coulé dans cette heureuse journée ! La nuit même de son arrivée, Monseigneur a beaucoup souffert de la tête ; mais un abcès, venant à crever, a soulagé considérable-

ment le cher malade, qui n'a pas eu de nouvelle attaque grave. Espérons que les soins des sœurs et aussi et surtout la protection d'en haut éloigneront de notre bien-aimé Père les souffrances si longues et si aiguës qu'il endurait avant son voyage en France. »

A la suite de cette lettre se trouvent quelques lignes tracées par la main même de Mgr Grandin. Il ne se lasse pas de témoigner sa reconnaissance à tous ses bienfaiteurs, en particulier à ceux des diocèses de Laval et de Séez ; il recommande sa personne et sa mission à leurs prières.

SAINT JOSEPH.

Extraits d'une instruction pastorale de Mgr Pie, évêque de Poitiers (t. VII de ses Œuvres) :

II. L'histoire du culte de saint Joseph, N. T. C. F., si nous vous en exposions les diverses particularités, serait une justification frappante de ce que vous venez d'entendre. Les fondements de ce culte reposent sur l'autorité certaine de l'Évangile, et sur les raisons théologiques les plus concluantes. Et cependant, l'antiquité chrétienne, alors même qu'elle professait très explicitement sa piété envers tant d'autres saints, par exemple envers le saint précurseur, envers les saints apôtres, envers les premiers martyrs, est trouvée muette, ou à peu près, sur ce point. Non pas que les grands docteurs se soient tus sur les prérogatives et sur les vertus du virginal époux de Marie, du père nourricier de Jésus, du dépositaire des conseils divins : à bien prendre, on trouve dans Origène, dans saint Jean Chrysostome et surtout dans saint Augustin, le germe de tout ce qui est venu plus tard sous la plume des scolastiques et des mystiques. Il n'en pouvait être autrement. Quoique rares et concis, les textes évangé-

liques qui s'y rapportent sont tellement substantiels et expressifs, qu'il était impossible aux commentateurs de ne pas mettre au jour la doctrine qui en découle. Mais c'est cela même qui fait naître un juste étonnement. Comment expliquer que le passage de la spéculation à la pratique ait pu être si lent à se déterminer, et que les annales de l'Église d'Occident n'offrent pendant tant de siècles aucune trace d'un culte liturgique, d'un hommage public, d'une dévotion populaire envers celui qui se recommandait par tant de titres à la confiance et à la vénération des peuples ?

Ce fait, si peu concevable en lui-même, reçoit son explication de la loi que nous avons énoncée. Le culte de saint Joseph était un de ces dons que le père de famille, comme un prudent économe, s'était proposé de tirer plus tardivement de son trésor ; c'était une de ces réserves, et, si l'on peut ainsi dire, une de ces surprises que le suprême ordonnateur du festin des âmes avait ménagées pour la fin du banquet : *Tu autem servasti bonum vinum usque adhuc*. Et si l'on veut entrer plus avant dans ce mystère, si l'on cherche à scruter respectueusement la raison de cette conduite providentielle, les maîtres de la vie spirituelle font passer devant nos yeux plus d'un aperçu satisfaisant. Le voile qui couvre le nom et la puissance du vénérable Joseph durant les premiers âges chrétiens, apparaît comme le prolongement du silence dans lequel a été enveloppée sa carrière mortelle ; c'est la continuation de cette vie cachée dont les splendeurs devaient d'autant plus émerveiller l'intelligence et le cœur des fidèles, que la révélation en aurait été plus longtemps contenue. Puis, le nom même que le Joseph du second Testament a hérité du fils de Jacob, augurait pour lui cette destinée en vertu de laquelle il devait croître et grandir avec le temps, exciter d'âge en âge,

par la manifestation graduelle de ses beautés et de ses richesses intérieures, un nouvel essor d'amour dans toutes les âmes pures : *Filius accrescens Joseph, filius accrescens, et decorus aspectu : filiæ discurrerunt super murum.*

Cette augmentation du culte, cette extension de la gloire terrestre de saint Joseph, annoncée et préparée par plusieurs personnages marquants du moyen âge, a été surtout prédite en termes frappants par un pieux et docte fils de Saint-Dominique au commencement du seizième siècle.

« Le Saint-Esprit, disait-il, ne cessera point d'agir sur les cœurs des fidèles jusqu'à ce que l'Eglise universelle honore avec transport le divin Joseph d'une vénération nouvelle, fonde des monastères, érige des églises et des autels en son honneur....

« Jésus-Christ, pour la gloire de son propre nom, a destiné saint Joseph à être le patron particulier et principal de tout l'empire de l'Eglise militante. C'est pourquoi, avant le jour du jugement, tous les peuples connaîtront, vénéreront et adoreront le nom du Seigneur, et les dons magnifiques que Dieu a faits à saint Joseph, dons qu'il a voulu laisser presque cachés pendant une longue suite de temps.

« Le Seigneur enverra sa lumière jusque dans le plus intime des intelligences et des cœurs : de grands hommes scruteront les dons intérieurs de Dieu cachés en saint Joseph, et ils trouveront en lui un trésor d'un ineffable prix, tel qu'ils n'en ont point trouvé dans les saints de l'ancienne alliance.

« Le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, obéissant à l'impulsion du Saint-Esprit, commandera que la fête du père putatif de Jésus, de l'époux de la reine du monde, de l'homme très éminent en sainteté, soit célébrée dans

toutes les contrées de l'Église orthodoxe. Et ainsi, celui qui dans le ciel a toujours été au premier rang, ne sera point à un rang inférieur sur la terre. »

Avouons-le, N. T. C. F., on ne saurait refuser, sinon le don de prophétie, au moins celui d'une vue anticipée sur les moindres détails de l'avenir, au pieux écrivain qui a tracé ces lignes, et auquel nous emprunterons quelques autres traits non moins saillants, à mesure que nous montrerons la progression ininterrompue du culte de saint Joseph sous le rapport doctrinal, liturgique et populaire.

III. Nous l'avons dit : toute dévotion éclairée doit marcher de pair avec la doctrine, et l'accroissement de la piété est inséparable d'un accroissement de lumière. Dès là que l'âme se porte avec prédilection vers un des faits ou des mystères de la religion, l'esprit ne peut pas ne point s'appliquer à une étude plus approfondie de ce qui fait l'aliment du cœur. C'est de la méditation que jaillit l'ardeur de la flamme : *et in meditatione mea exardescet ignis.* Ou plutôt, la science est à la fois ici cause et effet. Si la connaissance engendre l'amour, l'amour excite à connaître mieux et davantage.

Déjà, au quinzième siècle, deux hommes éminents à des titres divers s'étaient appliqués à sonder le mystère des grandeurs et des vertus de saint Joseph, en vue de procurer l'extension de son culte. L'un d'eux, à qui son nom, imité de celui du saint abbé de Clairvaux, faisait une douce loi de marcher sur les traces de ce pieux docteur, saint Bernardin de Sienne, consacra plusieurs discours célèbres à développer les mérites transcendants du glorieux patriarche. Et tandis qu'il en popularisait ainsi le nom de ville en ville sur le sol de l'Italie, un branle plus énergique était parti de la France, d'où son impulsion avait retenti jusqu'au sein du concile œcuménique.

Si plus d'une ombre vint obscurcir la renommée du fameux chancelier de l'Université de Paris, on peut espérer que le zèle ardent et victorieux qu'il déploya pour les prérogatives de celui que Jésus-Christ a daigné appeler ici-bas son père, lui fit pardonner les incertitudes et les contradictions de sa doctrine par rapport aux prérogatives du vicaire terrestre de ce même Jésus. Ce qui est certain, c'est que le discours prononcé par Gerson devant les Pères de Constance restera, sinon comme un monument d'éloquence et de goût, du moins comme un traité de théologie profonde sur cette matière ; et ce discours, au sentiment de Benoît XIV, emprunte une autorité considérable à cette particularité attestée par un contemporain, à savoir, qu'il fut entendu avec une extrême faveur par toute l'Église assemblée conciliairement.

DECRETUM.

URBIS ET ORBIS.

Quòd Catholica Ecclesia divinis scripturarum eloquiis et Apostolica traditione edocta, perpetuo ac unanimi Episcoporum et fidelium consensu in votis habuerat, ut Deiparæ Virginis in sua conceptione adversus teterrimum humani generis hostem victoria de fide credenda a Petri Sede declararetur, hoc præstitit Summus Pontifex Pius IX sa. me. sexto Idus Decembris anni millesimi octingentesimi quinquagesimi quarti. Siquidem, ingenti adstante cœtu S. R. Ecclesiæ Patrum Cardinalium et Sacrorum Antistitum ex dissitis etiam regionibus, universoque plaudente orbe, solemniter definivit : doctrinam, quæ tenet B. Virginem Mariam in primo instanti suæ Conceptionis fuisse, singulari Dei privilegio, ab omni originalis culpæ labe

præservatam immunem, esse a Deo revelatam, ac proinde ab omnibus fidelibus firmiter constanterque credendam. A qua auspicatissima die fidelium pietas ac devotio erga SS. Dei Matrem potissimum sub hoc singulari titulo excrevit, et latius propagata est; plures erectæ Ecclesiæ; pia instituta Sodalitia; bonarum artium atque scientiarum Academiæ nuncupatæ. Quibus religionis incrementis plures permoti sacrorum Antistites humillimas sanctissimo Domino Nostro Leoni Papæ XIII exhibuere preces ut hoc recurrente quinto supra vicesimum anno ab ejus dogmatis definitione, cujus solemniori undique pompa memoria recolitur, ad augendum magis magisque cultum ergà Deiparam semper Virginem, festum ac officium Immaculati illius Conceptus pro universo orbe ad ritum duplicis primæ classis elevare dignaretur. Quapropter Sanctissimus Dominus Noster pro sua erga eamdem Virginem Immaculatam veneratione ac pietatis affectu, spem fovens futurum ut, Ipsa apud Christum Filium suum et Dominum Nostrum interveniente, pax detur Ecclesiæ, civili societati ordo et concordia redeant, fideles virtutum incrementa suscipiant, devii in viam salutis revertantur, his precibus indulgendum esse censuit.

Idcirco mandavit ut per Decretum Sacrorum Rituum Congregationis hujusmodi festum ac officium Immaculatæ Conceptionis in posterum sub ritu duplici primæ classis una cum missa vigiliæ, jam nonnullis Diœcesibus concessa, in universa Ecclesia celebretur: servatis Rubricis aliisque de more servandis. Voluit autem Sanctitas Sua ut super his expediantur Litteræ Apostolicæ in forma Brevis. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

D. Cardinalis Bartolinius, S. R. C. Præfectus.

Plac. Ralli, S. R. C. Secretarius.

Die 30 novembris 1879.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 70. — Juin 1880.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

MACKENZIE.

EXTRAITS DES LETTRES DU R. P. SEGUIN A Mgr CLUT.

Notre-Dame de Bonne Espérance, le 6 février 1879.

MONSEIGNEUR,

Le courrier va partir prochainement de Good-Hope pour aller au-devant des lettres qui arrivent des *vieux pays*, et qui, sans nul doute, nous apporteront des nouvelles de Votre Grandeur. Je profite de cette occasion pour vous envoyer un petit mot de souvenir.

Vous savez que, dans le courant de l'automne dernier, j'ai dû faire un voyage à la Providence. La saison étant déjà avancée, je ne pus y prolonger mon séjour, et après deux jours seulement passés à la Mission, l'affaire qui m'avait appelé étant terminée, je dus repartir sans attendre le retour du R. P. LECORRE, occupé alors à la pêche dans la grande Ile. Le temps fut si mauvais à

mon second voyage, que je mis quinze jours pour l'effectuer. Je ne m'arrêtai qu'une demi-journée au fort Simpson, où je fus reçu par M. Camsell avec tous les témoignages de la plus vive affection. Mon hôte me fit admirer toutes ses richesses et curiosités et me fit présent de plusieurs objets. Mon passage au fort Laviolette et à la mission Sainte-Thérèse-Fort-Norman fut encore plus rapide. Il fallait se hâter d'arriver avant les froids, et déjà même nous rencontrions sur notre route une foule d'obstacles.

Au rapide des Remparts, près la Mission, les chutes étaient si profondes, qu'il fallut faire portage. L'opération se fit assez promptement pour les bagages, mais notre esquif, déjà tout couvert de glace, offrit la plus grande résistance à tous nos efforts. Emprisonné dans cette couche comme dans un étau, et, de plus, pris entre deux rochers à pic, il restait immobile, sans pouvoir avancer ni reculer. On nous avait aperçus du fort, et ce fut là notre salut. Il fallut, à Laporte et à son aide, près de trois heures pour briser la glace et frayer un passage à notre embarcation dans la petite baie. Le passage des chutes s'effectua enfin, et le reste du voyage n'offrit plus de difficultés. Vers les cinq heures du soir, nous arrivions à la Mission, où l'on avait conçu de grandes inquiétudes sur notre compte.

C'était le 4 octobre ; le 7, le fleuve roulait des glaçons en abondance, et le 30 les eaux disparaissaient sous un manteau de frimas : c'était l'image de la mort; nous étions arrivés juste à temps pour ne pas être bloqués.

Le lendemain de l'Immaculée-Conception, il nous est arrivé douze familles loucheuses qui venaient célébrer avec nous les fêtes de Noël. Elles s'y sont préparées par un jeûne austère, car il n'y avait dans leur rayon ni lièvres, ni caribous, ni animaux à chasser. Les Peaux-de-

lièvre sont venus avec leurs provisions avant les fêtes, mais ils n'ont pas attendu leur célébration, sous prétexte que, leurs chiens mourant de faim, il fallait revenir aux lointains campements. J'ai profité de l'occasion pour établir la comparaison entre l'indifférence de cette tribu et le zèle des Loucheux. Sensibles à mes reproches, les Peaux-de-lièvre ont désigné des délégués qui devront les représenter aux fêtes de Pâques ; je dois leur rendre ce témoignage, que ceux qui sont venus ici depuis ont été plus fidèles à se confesser.

Dans le nombre des gens qui ont assisté à la messe de minuit, il faut signaler treize hommes de la montagne; c'est, je crois, la première fois que nous les y avons vus; jusqu'à ce jour ils avaient mal calculé les jours, et arrivaient tantôt trop tôt et tantôt trop tard. Parmi eux se trouvaient deux meurtriers faisant partie d'une bande de neuf autres gens tout aussi dangereux. D'où viennent-ils? On n'en sait rien. Ils ont pour armes l'arc et la flèche, et portent un anneau suspendu à la cloison nasale, qu'ils percent pour recevoir ce ridicule ornement. S'il faut s'en fier à leurs récits, ils habitent à vingt et un jours de marche du camp des montagnards. Ils ont pris la fuite après avoir tué leurs ennemis endormis dans leur camp; ils n'ont épargné que deux femmes et quatre enfants qu'ils ont amenés avec eux. Toujours d'après eux, ces cruautés n'ont été que de légitimes représailles pour venger l'assassinat de quelques-uns de leurs parents. Les deux qui sont venus ici voyaient des blancs pour la première fois. Leur présence a mis tout le pays en émoi. Ils ont leurs partisans et aussi leurs ennemis et les esprits se divisent à leur occasion. Jérémie, l'ancien serviteur du R. P. Grollier, m'a dit qu'ils l'obsédaient sans cesse pour qu'il leur apprît la prière. Le chef de cette bande est mort au mois de novembre ; Jérémie lui a appris les

vérités essentielles et a pu l'ondoyer. Pour mon compte, je pense que ces gens-là ne viennent pas d'aussi loin qu'ils le disent, car ils parlent trop bien la langue des montagnards pour l'avoir apprise dans l'espace de trois mois; ce pourraient bien être des espions.

Le R. P. Ducot se prépare à partir pour le lac des Ours et le fort Norman, d'où il ne reviendra qu'à la fin de juillet. Il veut couvrir sa maison, qui n'a encore reçu qu'une couche de mortier.

(Dans une seconde lettre, datée du 30 mai 1879, c'est-à-dire trois mois après la première, le R. P. Seguin écrit les consolants détails qui suivent :)

Ce printemps, il y a eu à Good-Hope plus de monde qu'il n'y en a eu de mémoire d'homme; aussi ai-je eu de l'ouvrage plus que jamais. Bien des sauvages, surtout dans la catégorie des femmes et des vieillards, qui ne fréquentaient plus la Mission depuis plusieurs années, sont venus de points extrêmes où les avait entraînés la chasse au caribou. Les gens de la montagne, qui, d'ordinaire, ne font que passer, sont ici depuis Pâques, c'est-à-dire depuis plus de six semaines, au nombre de dix familles. Les meurtriers étrangers dont je vous ai parlé les ont accompagnés, chassés par la peur. Ils affectent quelque désir de recevoir le baptême et se font instruire comme les autres. Mes paroissiens de Tssikketchig sont tous ici, à l'exception de quatre familles de Peels'-River; il y a aussi quelques familles devenues catholiques de protestantes qu'elles étaient auparavant. Pour répondre aux besoins de tant d'âmes et suffire au ministère, ce ne serait pas trop de deux Pères; notre chapelle est insuffisante et ne peut contenir qu'un tiers de mes gens; aussi, sous prétexte qu'on n'y trouve pas de place, beaucoup restent dans leurs loges; les Loucheux sont toujours les auditeurs les plus assidus. Le dimanche je dis deux

messes, ce qui n'empêche pas que quelques-uns manquent par leur faute au grand devoir dominical. Se confesser ne leur coûte pas, mais venir aux instructions, c'est autre chose.

J'ai déjà fait 42 baptêmes et 2 mariages, et, d'ici à la fin de la saison, j'en aurai encore d'autres. Depuis Pâques, il y a eu déjà 147 communiants, et j'en attends encore une soixantaine ; le jour même de Pâques il y a eu 63 communions. Nous n'avons pas eu de malades, ni en hiver, ni au printemps.

Agréez, Monseigneur, etc.

J. Seguin, o. m. i.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. LECORRE A Mgr CLUT.

Mission Providence, le 16 juin 1879.

Monseigneur,

Dans un an, à pareille époque, vous serez en route pour revenir dans nos pauvres pays et pour recommencer parmi nous votre pénible apostolat. Plus que personne, je désire votre retour, à cause de la responsabilité qui m'incombe. Ni le courage ni la confiance en Dieu ne me manquent, mais je sens très bien le poids du fardeau, et si je suis à votre place, je n'ai pas l'illusion de croire que je puisse vous suppléer. Il y a ici tant de travail, de si nombreuses épreuves et si peu de ressources ! Amenez-nous d'Europe de bons frères qui puissent nous seconder. En ce moment, je n'ai ici que les FF. Salasse, Ollivier et Carour. Le F. Boisramé est occupé pour longtemps au fort Raë, où j'ai dû l'envoyer, l'automne dernier, porter secours. Nous n'avons que deux serviteurs, et je suis le seul Père. Le P. Ladet a dû rejoindre le P. Roure pour

l'aider un peu. Notre bon F. Salasse sent de plus en plus le poids de l'âge et des infirmités, et je ne puis lui demander un travail fatigant. Au couvent, sur cinq Sœurs, trois au moins sont à bout de forces ; la Supérieure elle-même relève à peine de maladie.

Les détails temporels dont il faut s'occuper ici sont, vous le savez, Monseigneur, nombreux et absorbants. Il y a les pêches d'été, d'automne et d'hiver ; il y a le labourage, le temps de l'ensemencement, celui de la récolte et aussi celui de la fenaison, l'approvisionnement de bois et celui de la viande. Tout ceci présente des difficultés toujours plus grandes. La pêche d'été de l'année dernière a été misérable ; avec quinze filets à l'eau, aux mois de juillet et d'août, à peine prenions-nous vingt pièces par jour. Cet été, même pénurie, à cause des eaux basses. Il y a eu un moment où nous apercevions les *bassures*, c'est-à-dire les bancs de pierre du Rapide, et le petit chenal était complètement à sec. La pêche d'automne a été à peu près manquée à cause du froid prématuré.

Le labourage n'a pas offert des difficultés moindres. Un de nos bœufs étant devenu boiteux à l'automne, il a fallu l'abattre, et la neige ayant couvert la terre dès la fin de septembre, il nous a été impossible de préparer les champs à recevoir la semence. Nous avons été plus heureux pour les travaux du printemps ; mais à peine nos orges et pommes de terre commençaient à sortir de terre, qu'un fléau destructeur venait nous jeter dans de vives alarmes. Une nuée de chenilles noires, inconnues jusqu'à ce jour dans ces pays, s'abattait sur le champ de l'église et sur un second qui longe notre étable. En trois jours, tout était ravagé. Nous avons eu recours alors à la prière publique et fait un *triduum* auquel nos catholiques se sont fait un devoir d'assister ; depuis ce moment, le

fléau a été circonscrit dans ses premières limites, et nous avons vu nos autres champs préservés.

Autres ennuis pour l'approvisionnement de viande. Le caribou, cette année, s'est tenu plus que jamais à distance, dans les environs du fort Raë. Il m'a fallu envoyer mes gens à neuf et dix journées de marche, et moi-même j'ai dû me rendre deux fois, pour le même motif, chez le P. Roure. Ces déplacements m'ont occasionné chaque fois sept jours d'absence, et le résultat de mes peines a été médiocre. Je n'ai pu rapporter qu'un peu de viande sèche. Les sauvages n'en donnent pas de meilleure, à moins de l'échanger pour des munitions et une provision de thé.

Il m'a donc fallu user de beaucoup d'économie ; mais ce ne sont là que des soucis matériels ; heureux serais-je si à ce prix je pouvais sauver un plus grand nombre d'âmes.

J'ai dû, à propos des écoles, prendre une mesure qui m'a coûté beaucoup, mais qui m'a semblé nécessaire. J'ai congédié les petits garçons. L'état de fatigue excessive de nos bonnes Sœurs et les souffrances et infirmités qui en sont la conséquence ne leur eussent pas permis de surveiller plus longtemps ces enfants au dehors. De plus, l'insuffisance de nos ressources et le refus de la Compagnie de la baie d'Hudson de nous aider comme par le passé ne me laissaient pas d'autre alternative. C'est bien à regret que j'ai dû me résoudre à cette décision.

Agréez, Monseigneur, etc. Lecorre, o. m. i.

EXTRAITS D'UNE LETTRE DU R. P. PASCAL.

Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs,
le 10 décembre 1879.

La petite mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs s'élève sur les bords du grand lac Athabaskaw, ainsi que

la mission de la Nativité, au nord-est de cette dernière, dont elle est distante d'environ 70 lieues. Les sauvages qui s'y rendent sont exclusivement Montagnais; ils sont une soixantaine de chasseurs, ce qui donne une population totale d'environ quatre cents âmes. Les caribous ou rennes, dont ils poursuivent les troupeaux, forment presque exclusivement leur nourriture, et c'est pour cela qu'on les désigne vulgairement sous le nom de *Mangeurs de caribous*. Ils ont de la race montagnaise la bonté naturelle et se font remarquer par leur empressement à recevoir les enseignements de la véritable religion; vivant presque complètement séparés des tribus voisines, ils ont gardé davantage l'esprit de famille et leur simplicité première. Avec un missionnaire à poste fixe parmi eux, ils fussent devenus certainement de fervents chrétiens, mais la pénurie du personnel n'a pas permis qu'il en fût toujours ainsi.

Le R. P. Grollier fut le premier missionnaire qui résida parmi les Mangeurs de caribou. Nos Seigneurs Grandin, Clut, Faraud et le regretté P. Eynard desservirent successivement cette mission. Leur souvenir est encore vivant et en vénération dans la mémoire de ces pauvres enfants des bois. On se rappelle encore leur zèle et leur activité et on en parle avec admiration. La dernière visite que Mgr Clut fit à ces sauvages a laissé des traces profondes dans leurs âmes; les égarés sont revenus, les indifférents se sont réveillés, les timides et les bons ont repris courage.

Venant après des missionnaires d'un si grand mérite et si versés dans la langue montagnaise, je n'ai pas eu les mêmes succès; il m'a fallu me faire peu à peu aux difficultés du dialecte et aux usages de mon monde. Mais si je n'ai pas eu la consolation de faire de grandes choses comme mes prédécesseurs, au moins m'a-t-il été donné

de conserver leur œuvre par le seul fait de ma présence au milieu de mon troupeau. C'est là, en effet, un grand moyen de faire le bien ; le missionnaire et les fidèles se lient peu à peu d'une affection toute surnaturelle ; le premier apprend à connaître ses brebis et les sert avec un dévouement auquel l'expérience de chaque jour donne une force nouvelle, et les seconds s'attachent à leur pasteur et respectent sa parole. Aujourd'hui je connais toute ma famille spirituelle ; c'est un grand avantage. D'année en année, mes sauvages s'approchent plus exactement du tribunal de la pénitence ; ils aiment les longues prières et n'éprouvent aucun dégoût de la parole de Dieu ; chanter des cantiques est leur bonheur. Ils n'ont pas les défauts communs à d'autres tribus ; ainsi ils ne sont portés ni au vol, ni aux superstitions et sorcelleries qui sont pour tant d'autres un principe de ruine spirituelle. Plusieurs parmi eux sont fidèles à réciter deux chapelets chaque dimanche, ainsi que le vendredi et les jours de jeûne et d'abstinence. Quand ils sont éloignés du prêtre et plongés dans la solitude des bois, ils réunissent toutes leurs images religieuses et en décorent une loge, dont ils font comme une sorte de chapelle où ils se réunissent pour prier et chanter des cantiques en leur langue.

Si on ne considérait ces pauvres gens qu'au point de vue des attraits naturels, on se sentirait peu porté à vivre parmi eux ; revêtus de peaux de bête qui leur donnent je ne sais quelle ressemblance avec les animaux qu'ils chassent dans les bois, couverts de vermine, sans aucun principe de la plus élémentaire éducation, ils n'ont rien en eux-mêmes qui attire ; que de pauvres sauvages vivent ainsi dans l'immense vicariat de Mgr Faraud ! Mais si la foi déchire ces voiles, on aperçoit des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, encore toutes neuves et aptes à recevoir les lumineux enseignements de notre re-

ligion. Les répugnances se changent alors en attraits, et ces natures honnêtes se corrigent bientôt au contact du prêtre. Voilà pourquoi le seul fait de la résidence parmi eux est d'une si haute importance. Ah! que ne sommes-nous plus nombreux ! *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis.* Il faudrait suivre ces pauvres gens dans tous leurs voyages et ne les pas quitter d'une minute; tous les périls qui leur viennent du côté du vice et des ministres de l'erreur seraient conjurés si nous avions un plus grand nombre de missionnaires. Que Dieu souffle au cœur de tant de jeunes prêtres qui, dans les diocèses de France les meilleurs, attendent longtemps un poste et une occupation, le feu sacré du zèle et que sa bonté nous suscite des collaborateurs ! Qu'ils viennent prendre place à notre foyer misérable où pétille l'épinette des bois; et que, revêtus comme nous des fourrures arrachées aux animaux, ils couchent à la belle étoile sur un tapis de neige, en attendant les courses et les fatigues apostoliques du lendemain ! Les consolations ne leur manqueront pas, et les épreuves non plus, mais nous pouvons leur promettre que les premières l'emporteront de beaucoup sur les secondes; au service de Dieu et des âmes, dans ces déserts de l'Amérique du Nord, le cœur bat à l'aise et on vit dans un plus vif sentiment de la présence de Dieu. A. Pascal, o. m. i.

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

RAPPORT DU R. P. GROUARD.

Mission de N.-D. des Victoires, lac La Biche, le 26 mai 1879.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Je viens vous présenter aujourd'hui un petit compte

rendu de la mission de Notre-Dame des Victoires ; des occupations incessantes m'ont empêché de mettre plus tôt la main à ce travail. Votre charité paternelle excusera mon retard et vous fera, j'espère, accueillir ces lignes avec bienveillance.

Je vous entretiendrai d'abord de nos œuvres spirituelles, et vous dirai ensuite quelques mots de nos travaux matériels.

1° *Œuvres spirituelles.*

Pour se rendre compte du travail qu'offre ici l'exercice du saint ministère, il faut se rappeler que notre population est disséminée sur les bords du lac la Biche, dont la longueur n'est pas moins de 30 milles anglais. Bien que les habitations soient échelonnées de distance en distance, elles forment cependant trois groupes principaux : celui du nord-est, comprenant le fort de la compagnie de la baie d'Hudson et la grande baie ; celui du sud-ouest ou de la baie de la Rivière-aux-Chevaux ; et enfin celui du sud, où se trouve notre établissement. Ces trois groupes forment ce que nous pouvons appeler la paroisse de Notre-Dame des Victoires. Mais le lac la Biche est entouré d'une foule d'autres lacs de moindre dimension, dont plusieurs, abondants en poissons excellents, ont attiré diverses tribus de métis ou d'Indiens. Ainsi, le lac *Ayape Sakahigan*, situé à une journée de marche, au sud-ouest de notre mission, appartient à plusieurs familles de métis. Le lac Castor (*Amisko Sakahigan*), un peu moins éloigné à l'est, est occupé par une tribu de Cris, enfin le lac de Cœur (*Mite Sakahigan*), qui se nomme en montagnais *lac du Bœuf pourri* (*Edjere man t'ue*), est le point de réunion d'une tribu montagnaise. Deux bonnes journées de marche nous en séparent. Nous sommes chargés de cette population. Un si vaste terrain ne peut

recevoir régulièrement nos soins. Les gens le comprennent ; aussi est-il admis parmi eux qu'ils doivent venir à la mission pour les principales fêtes de l'année, surtout pour Noël et Pâques, et que, de notre côté, nous leur ferons autant que possible quelques visites à leurs demeures respectives.

Ici même, à Notre-Dame des Victoires, nous exerçons le ministère paroissial. Tous les dimanches et fêtes nous avons grand'messe avec sermon. Le soir, à la place des Vêpres, nous nous contentons d'un cantique, de la récitation du chapelet et de la bénédiction du Saint-Sacrement. Nous devrons nous borner à cela jusqu'à ce que nous ayons un chœur organisé et des voix capables de chanter les psaumes. De temps à autre, nous avons un nombre assez consolant de confessions et de communions, ce qui prouve que la vie chrétienne s'implante de plus en plus au sein de notre population. Cet heureux résultat est dû en bonne partie à l'exemple des Sœurs Grises (de Montréal), dont une communauté, composée de cinq religieuses et de deux filles, est adjointe à la mission ; et aussi à l'éducation que ces bonnes Sœurs ont déjà donnée à plusieurs enfants de ce pays. Elles ont actuellement chez elles vingt-cinq jeunes filles internes. La direction des Sœurs, leurs retraites annuelles et mensuelles, la confession et le catéchisme des enfants entrent naturellement dans le travail régulier de la Mission.

De plus, durant l'hiver, l'un de nous se rend chaque samedi au fort de la Compagnie, pour y célébrer l'office du dimanche, auquel viennent assister les gens qui habitentdans ce quartier. Un troisième Père ne serait pas de trop ; il pourrait donner les mêmes soins aux familles de la baie de la Rivière-aux-Chevaux.

Il va sans dire que nous devons visiter les malades, n'importe à quelle distance ils se trouvent, pourvu que

ce soit dans les limites de la Mission. Fort heureusement le climat est très sain et notre race vigoureuse ; ce qui fait que, généralement parlant, vu le nombre assez borné de la population, nous n'avons que des cas de maladie assez rares. Cependant l'hiver dernier est venu changer cet état de choses et nous montrer que nous ne sommes pas à l'abri des fléaux qui affligent la pauvre humanité. La fièvre scarlatine a envahi notre pays en automne, et, trouvant sans doute qu'il faisait trop froid pour aller tourmenter ailleurs d'autres mortels, elle a établi ses quartiers d'hiver au milieu de nous et pris de force un billet de logement dans chaque maison. De là un surcroît de besogne, surtout pour le R. P. Collignon, qui, durant plusieurs semaines, a été, jour et nuit, obligé de courir aux malades. Nous avons été providentiellement préservés de l'épidémie, ou, du moins, grâce aux précautions et à la vigilance des sœurs, elle ne s'est manifestée que d'une manière assez bénigne parmi les enfants de l'école, tandis que presque chaque famille a eu à déplorer la perte de quelqu'un de ses membres.

Ces soins charitables des bonnes Sœurs et cet heureux résultat devraient, ce semble, faire ouvrir les yeux aux parents et les porter à nous confier plus volontiers leurs enfants; mais la triste apathie qu'ils ont toujours manifestée pour l'instruction, apathie dont le R. P. Leduc se plaignait dans son dernier rapport sur cette mission, n'est pas encore secouée. Nos Sœurs ont employé tous les moyens. Elles ont invité plusieurs fois les gens à être témoins du progrès des élèves. Elles donnent l'instruction française et une religieuse irlandaise enseigne l'anglais. Plusieurs petits drames ont été joués par les enfants dans les deux langues, avec une intelligence des choses, une netteté de prononciation, une aisance de manières vraiment remarquables. Les gens en

étaient ébahis. Eh bien, c'est tout au plus si, à la suite de ce succès, une demi-douzaine se sont décidés à envoyer leurs petits garçons à l'école. Le temps viendra, et il n'est pas très éloigné, où ils regretteront, mais trop tard, leur coupable indifférence.

Je vous ai dit, mon très révérend Père, que notre ministère s'étend aux peuplades qui environnent le lac la Biche, mais que nous ne pouvons, pour bien des raisons, leur prodiguer des soins assidus. Nous devons nous borner à quelques visites passagères. Ainsi, il y a deux ans, le R. P. Collignon et moi nous allâmes passer une semaine au *lac Ayape-Sakahigan,* puis, une autre semaine, au *lac Castor*. L'année dernière, le P. Collignon fit seul cette visite. Tout en étant assez dépourvus d'enthousiasme religieux, les Cris de ces localités ont cependant fait de notables progrès dans la connaissance et l'amour des vérités chrétiennes.

La part qui m'est échue dans ces courses apostoliques est, sans contredit, la plus consolante : c'est le *lac de Cœur*, où sont établis nos Montagnais. Ils ne comptent pas plus de quatre-vingt-cinq âmes ; bien petit troupeau, sans doute, mais, à une seule exception près, formé de chrétiens excellents. Ma première visite chez eux date du mois de juin 1877. J'étais accompagné du R. P. Leserec, qui fut envoyé depuis au petit lac des Esclaves. Nous demeurâmes quinze jours entiers au milieu de ces bons sauvages, et, pendant tout ce temps, je puis le dire, leur vie fut presque celle de religieux en retraite. Ils ne manquèrent pas un seul exercice. Au premier coup de la clochette, ils quittaient tout pour venir à la hâte à notre maisonnette, la seule qu'ils eussent encore bâtie et qu'ils réservaient à leurs missionnaires. Les moments libres qui nous restaient après la prédication, les prières et les confessions, étaient employés à la lecture de l'histoire

sainte que Mgr Faraud a fait imprimer à Paris en leur langue. Cette lecture, faite avec discernement et accompagnée d'explications, produit des effets merveilleux. Je ne puis parler, bien entendu, que des Montagnais dont je suis chargé ; mais comme toute la nation possède les mêmes qualités, le même sentiment religieux, je suis sûr, à en juger par ceux du lac de Cœur, que tous les autres tireront de ce livre d'histoire sainte, outre plus de goût et d'entrain pour la lecture, un attachement plus profond au catholicisme et une plus grande ferveur dans la pratique de leurs devoirs.

Durant l'hiver de 1877-78, je fis un second voyage chez ces bons Montagnais. Je n'eus pas la peine de les exhorter à se confesser, mais ce fut plutôt eux qui me forcèrent pour ainsi dire à les confesser tous, du plus grand jusqu'au plus petit, et ils m'auraient regardé de fort mauvais œil si j'avais omis ou refusé d'en entendre un seul. Une trentaine d'entre eux ont déjà fait leur première communion, et leur amour pour Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement égale leur foi simple et naïve au mystère de nos autels. Ce progrès ne va pas jusqu'à leur donner encore des mœurs parfaitement policées. En voici la preuve : Durant mon séjour dans leur camp, un chasseur découvrit la loge d'un ours. Vous savez, entre parenthèse, que, dans nos parages, l'ours demeure engourdi tout l'hiver. Il s'engraisse assez en automne pour supporter impunément un jeûne prolongé jusqu'au printemps suivant ; puis, sa provision de graisse étant achevée, et les froids commençant leur œuvre d'engourdissement, il se creuse une tanière au pied d'un arbre déraciné où il entasse quelques branches sèches et s'y met à l'abri de la neige. Alors commence sa vie de quiétude parfaite, étant, jusqu'à la saison nouvelle, pour me servir d'une expression de Louis Veuillot, *enfermé dans le lard de sa*

fortune faite. Or, un ours, pris dans ces circonstances, est une proie précieuse, non seulement pour sa fourrure, mais encore pour sa chair qui est succulente. Aussi, dès que le chasseur eut donné avis de son aubaine, on dépêcha en hâte quelques jeunes gens qui tuèrent la bête, la dépecèrent et l'apportèrent au camp. Toutes les marmites furent aussitôt mises en réquisition et remplies de quartiers d'ours. Puis, l'animal cuit à point, les hommes seuls se réunirent pour prendre part au festin. Les femmes n'en eurent que la fumée et peut-être aussi quelques os déjà passablement rongés. Cependant le chef m'avait envoyé un bon morceau de l'animal, présent que j'étais loin de dédaigner; mais je ne me crus point obligé d'imiter les pratiques montagnaises, et, tout en gardant une ration suffisante pour mon souper, je distribuai le reste à trois ou quatre vieilles qui étaient alors près de moi.

La gourmandise est-elle la seule cause qui pousse les Montagnais à exclure les femmes de leurs festins? Je n'oserais pas l'affirmer. Mettons qu'il y ait un quart de superstition, un quart d'injuste mépris, la gourmandise comptera encore pour la moitié. C'est ainsi que ces pauvres gens se dédommagent des longues privations qu'ils ont parfois à supporter.

Nous avons lieu d'espérer que leurs manières finiront par s'adoucir et deviendront parfaitement chrétiennes. Ils ont déjà fait de grands progrès dans ce sens. En voici une preuve : en septembre dernier, j'accompagnais les chefs de famille (seize hommes en tout) à un rendez-vous que leur avait fixé le gouvernement du Nord-Ouest. Je devais leur servir d'interprète; or, voici qui m'édifia dans leur conduite durant les quelques jours que dura cette expédition. A chaque campement, lorsque leur repas était préparé, ils s'asseyaient tous en cercle sur l'herbe de la prairie et le plus vieux de la bande récitait dévote-

ment le *Benedicite*, auquel les autres répondaient fidèlement. Le repas fini, ils récitaient de la même façon les Grâces, et ils ne se désistèrent pas de ces saintes pratiques au milieu des Cris infidèles ou protestants qui avaient été comme eux appelés au rendez-vous. La récitation des prières et du chapelet en commun est une pratique parfaitement établie chez eux.

J'ai déjà eu occasion de les visiter deux fois cette année. De leur côté, comme je vous l'ai dit, ils ne manquent pas de venir passer quelques jours à la Mission, afin de voir, comme ils disent, *la maison de la Messe*, et d'y recevoir les Sacrements avec plus de dévotion.

Si nos catholiques, éparpillés comme ils le sont sur une vaste étendue, ne peuvent régulièrement venir à l'église, ils prennent leur revanche aux grands jours de fête et principalement à Noël et à Pâques. Ces jours-là, notre chapelle actuelle, malheureusement trop étroite, ne peut recevoir tous nos fidèles. La dévotion s'accroît avec la foule et pas un ne s'en retourne sans s'être purifié de ses fautes et s'être approché de la sainte Table. La fête de Noël surtout présente ici un aspect pittoresque. Notre beau lac est revêtu, sur une solide couche de glace, d'un tapis de neige d'une blancheur éclatante; ses bords sont couronnés au loin de forêts de pins, dont le feuillage toujours vert est entrelacé des perles et des cristaux qu'y forment les frimas; plus près se dessinent les maisons, au-dessus desquelles flottent de superbes panaches de fumée ondoyante (et ceci n'est point une simple figure de rhétorique, mais un fait que pourrait affirmer quiconque a séjourné dans le Nord). Au cours si abrégé et si rapide du soleil a succédé la marche silencieuse et lente de l'astre de la nuit, entouré de son brillant cortège d'étoiles étincelantes. Chaque flocon de neige sur le lac, sur le sol, sur les branches des arbres,

sur le toit des maisons reflète et augmente sa douce lumière. Au loin, l'aurore boréale se joue dans les airs, déroulant tantôt ses lumineuses spirales et tantôt formant ses faisceaux capricieux. Le ciel est pur, l'air calme, la température modérée, 12 à 15 degrés de froid seulement. Mais l'heure sainte approche, et vous voyez sortir du bois ou glisser sur le lac les traîneaux des fidèles venant à la messe de minuit. Quatre chiens chargés de grelots et de sonnettes, dont le bruit perçant retentit de tous côtés, sont attelés à chaque traîneau, et, de ces voitures, il n'y en a pas moins d'une centaine. Bientôt nos chrétiens se pressent au pied de la crèche, chantent leurs plus beaux cantiques en l'honneur du divin Enfant, s'assoient à la sainte Table, rendent avec les anges gloire à Dieu au plus haut des cieux, et s'en retournent emportant avec eux la paix promise aux hommes de bonne volonté. Nous comptions, à la dernière messe de Minuit, environ cent cinquante communiants.

Telle est la fête de Noël dont j'ai été témoin deux années de suite au lac la Biche.

Pour que cette description fût complète, je devrais mentionner le vacarme infernal que font les quatre cents chiens réunis alors autour de la Mission, lorsque l'un d'eux donnant le signal tous se mettent à l'envi à pousser de longs hurlements. On dirait que l'enfer cherche par ses cris à étouffer la voix de la prière ; mais il n'y peut réussir. C'est une ombre au tableau et la seule note discordante dans ce concert de la terre et du ciel durant cette nuit bienheureuse.

Enfin, pour obvier autant que possible au défaut d'instruction religieuse causé par l'éloignement des familles, nous avons adopté le moyen suivant : quand les enfants sont en âge, nous les prenons à la Mission pendant un carême, les jeunes filles chez les Sœurs, et les garçons chez

nous, et nous leur faisons chaque jour le catéchisme pour les préparer à leur première communion. Nous usons du même procédé quand quelque sauvage encore infidèle se présente à la Mission avec la volonté d'embrasser la religion catholique.

Tel est, mon très révérend Père, le tableau assez fidèle, ce me semble, de l'état de la mission de Notre-Dame des Victoires, au point de vue des œuvres spirituelles.

2° *Travaux matériels.*

Il y aurait sur ce point matière à un long chapitre, si l'on voulait entrer dans tous les détails; je vais au moins vous en indiquer le sommaire.

En tête vient la construction d'une église. Le bois de charpente était déjà transporté sur les lieux par les soins du R. P. Leduc. Durant l'été de 1877, le cher F. Bowes remania chaque morceau pour lui donner les dimensions convenables; puis, aidé du F. Lorfeuve, son apprenti, il fit toutes les coupes, tenons, mortaises, etc., si bien qu'avant l'hiver, nous pûmes dresser le corps de bâtisse, lequel mesure 70 pieds anglais de long sur 26 de large. Pendant ce temps, le F. Racette s'occupait à la scierie de scier les madriers et planches nécessaires; mais comme il fut obligé de quitter ce travail pour aller au fort Pitt avec nos charrettes, Mgr Faraud prit sa place, et, pendant six semaines, alla régulièrement faire la journée de sciage. Sa Grandeur poussa si activement la besogne, que nous eûmes assez de bois scié pour les châssis et les portes, le plancher, une palissade d'enceinte et une couverture en planches.

L'automne arrivé, nos Frères charpentiers s'en allèrent camper dans le bois et y firent des abattis considérables, tant pour trouver les pièces nécessaires à la construction d'une berge que pour assembler les meilleurs

troncs d'arbres destinés au sciage, en vue de l'achèvement de notre église. La berge fut construite et lancée à l'eau au printemps 1878. Le toit de la chapelle, ou, du moins, la charpente du toit, fut dressée par les soins du F. Bowes ; puis ce cher Frère nous quitta pour retourner à Saint-Albert, où il devait faire de nouvelles constructions, que l'on dit colossales, pour le pays. Qu'il me soit permis d'offrir ici l'expression de notre reconnaissance à Mgr Grandin, qui consentit à se priver plusieurs années des services de cet excellent Frère et à le prêter à Notre-Dame des Victoires, adoucissant ainsi autant qu'il était en son pouvoir la perte immense que notre vicariat venait de faire dans la mort tragique du pauvre Frère Alexis Raynard. Que nos remercîments suivent aussi le cher F. Bowes !

Nous avons continué, durant l'été 1878, le travail de l'église, dont nous avons posé et cimenté les planches, de sorte qu'elle est déjà complètement fermée ; seulement, la neige en hiver et la pluie en été ayant fait défaut, nous ne pûmes faire marcher la scierie, et la construction devra subir un arrêt plus ou moins prolongé. Mais nous avons le bardeau, qui remplace ici l'ardoise, à poser sur le toit, travail auquel le F. Lorfeuve est présentement occupé.

La chapelle n'est pas notre seule bâtisse en voie de construction. L'automne dernier, les FF. Lorfeuve et Milsens retournèrent au bois avec quelques hommes et préparèrent la charpente de deux vastes hangars, dont l'un mesure 72 pieds anglais de long avec un étage, et l'autre 75 pieds, avec le rez-de-chaussée seulement. Ce dernier doit servir de chantier pour la construction des berges et de remise pour les charrettes nécessaires aux transports des missions. Le premier servira d'entrepôt pour le bagage et comprendra, en outre, une glacière et un hangar de provisions. L'étage supérieur four-

nira une place très commode pour la dessiccation du blé et de l'orge, laquelle ne s'opère jamais complètement dans ce pays à l'époque de la moisson. Nous devons aux soins et à la direction de Mgr Faraud d'avoir pu, ce printemps, dresser la charpente de ces deux bâtiments, dont l'achèvement viendra en son temps.

La ferme est ici l'objet de soins particuliers. Le climat, plus favorable qu'ailleurs, nous permet de cultiver les céréales et d'obtenir des récoltes passables. Le blé, l'orge, l'avoine, les pommes de terre réussissent généralement bien sur la côte Sud du lac, tandis qu'ils sont sujets à la gelée sur le bord opposé. Notre récolte de blé est en moyenne de 300 barils, mesure du pays qui équivaut à peu près au double décalitre ; de 100 barils d'orge et de 600 barils de pommes de terre. Quant à l'avoine, c'est à Monseigneur que nous en devons l'introduction dans notre ferme. Il y a trois ans, Sa Grandeur rencontra quelques épis isolés et les garda précieusement; l'année suivante, ces quelques épis devenaient des gerbes, et maintenant nous pouvons en ensemencer un vaste champ. Le F. Milsens est chargé des travaux du labourage et du soin du troupeau. Quant à la moisson, tous les bras valides de la Mission doivent contribuer à la faire. Monseigneur nous donne l'exemple et il ne laisse pas rouiller sa faucille.

Mais le culture n'est pas le seul souci de la ferme. Le fauchage des foins en est un plus grand peut-être. Notre troupeau de bêtes à cornes est considérable et nous sommes obligés de le garder à l'étable six mois de l'année. Il nous faut au moins vingt bœufs de travail. Et pourquoi ? Parce que nous avons de nombreux transports à faire : deux voyages chaque été au fort Pitt; un chaque printemps au confluent des rivières la Biche et Athabaska; voyages quotidiens en hiver pour amener ici le

bois de chauffage et le foin ; enfin labour et autres travaux de la ferme durant la bonne saison. Ajoutez à ces vingt bœufs un nombre suffisant de vaches et de veaux pour remplir les vides que la vieillesse et les accidents occasionnent dans le troupeau, et vous jugerez par là du travail nécessaire à leur entretien. Nous ne pourrions les hiverner convenablement à moins de trois cents charges de foin, et, par charge, on entend ici la quantité qu'un bœuf ordinaire peut traîner sur la neige. Le R. P. Colli-gnon dirige ces travaux importants et paye de sa personne, aidé du F. Milsens et de quelques hommes loués pour la circonstance.

A la ferme est annexé un moulin à farine établi sur un étang à 2 kilomètres d'ici. C'est le F. Racette qui, chargé de battre le blé en hiver, est aussi chargé de le moudre. Comme ce moulin est le seul du pays, nous ne pouvons refuser aux habitants de s'en servir, mais souvent, au lieu d'être reconnaissants de cette complaisance, ils cherchent chicane à notre Frère meunier, qui, il faut le dire, sait bien les mettre à la raison.

J'ai dit un mot des voyages par eau et par terre que nous sommes obligés de faire chaque année. La situation de Notre-Dame des Victoires, par rapport aux missions de l'extrême Nord, expliquera ces multiples voyages. D'un côté cet établissement est rattaché par un chemin de charrettes à la rivière Rouge, et, par là, au monde civilisé. D'un autre côté, le lac la Biche appartient au bassin du Mackensie, où il se déverse par une rivière navigable à l'eau haute. Voilà un chemin naturel ouvert pour pénétrer dans les contrées du Nord. Une autre route existe, exploitée par la Compagnie de la baie d'Hudson ; route extrêmement difficile, coupée de nombreux portages. Tant que l'honorable Compagnie put transporter sur ses barques les objets nécessaires à l'approvisionnement des

missions, nous n'eûmes pas à nous inquiéter beaucoup de ce côté. Mais le jour vint où, obligée de multiplier ses importations pour payer les fourrures, dont le prix allait toujours croissant, elle se vit dans l'impossibilité de se charger du bagage des missionnaires catholiques, dont les établissements devenaient aussi plus nombreux. Cette circonstance critique aurait pu devenir un coup mortel pour nos œuvres sans la prévoyance de Mgr Taché. Dès l'année 1856, ce zélé et courageux évêque voulut s'assurer par lui-même de la possibilité d'établir une communication par voie fluviale entre le lac la Biche et le lac Athabaska. Il s'aventura en canot d'écorce sur cette route inconnue et réputée fort dangereuse, descendit la petite rivière la Biche, puis la rivière Athabaska, dont il franchit les rapides, et arriva sain et sauf à la mission de la Nativité. Cette heureuse expérience fut, on peut le dire, providentielle, et l'avenir de nos établissements du Nord parut assuré. Aussi, lorsque le changement prévu depuis longtemps arriva et que la Compagnie déclara ne pouvoir plus effectuer nos transports, nous avions déjà une autre voie ouverte devant nous, celle du lac la Biche. Ainsi, ce poste devint non seulement un établissement religieux pour les gens du pays, mais encore un établissement d'utilité ou plutôt de nécessité publique pour nos missions plus éloignées. Afin de répondre à cette destination et d'atteindre ce but, nos travaux se sont énormément multipliés. Mais ne devons-nous pas nous estimer heureux de pouvoir, au prix de nos sueurs, entretenir les œuvres confiées à notre Congrégation dans le pays le plus reculé et le plus inhospitalier du globe? Tous nos travaux tendent donc vers cette fin principale; les constructions, la ferme, le troupeau, les voyages, toute l'activité matérielle, en un mot, de cette Mission, se développe et s'exerce au service du vicariat d'Athabaska-Mackensie :

construction, réparation, agrès et équipement de deux berges montées par dix-sept hommes, faisant chaque année le voyage du lac la Biche au fort Mc Murray situé au confluent des rivières Athabaska et de l'Eau-claire ; nourriture de ces hommes, qui sont doués d'appétits formidables, pendant trente ou quarante jours que dure le voyage. Jugez quelle brèche cela fait à notre récolte ! Expédition d'un convoi de dix-huit charrettes au fort Pitt, afin d'en amener le bagage des missions que les gens de la rivière Rouge viennent y déposer — deux voyages chaque été, durant chacun dix-neuf jours en moyenne. Six hommes y sont employés, mais un de nous, Père ou Frère, doit toujours être de la partie.

L'hiver de 1877 à 1878 ayant été fort beau, nous n'eûmes pas de neige, et partant pas d'eau dans la petite rivière la Biche, dont le défaut est d'ailleurs d'être toujours trop basse. La sécheresse continuant, il devenait impossible de naviguer sur cette rivière. A peine si de légers canots d'écorce pouvaient y passer. Il devenait donc urgent d'ouvrir un chemin de charrettes le long de cette rivière jusqu'au point où elle débouche dans l'Athabaska. Mgr Faraud n'était pas sans inquiétude sur le résultat d'une telle entreprise, sachant déjà par expérience les obstacles sans nombre qu'offre à un travail de ce genre un pays couvert de bois, coupé de ravins et de marécages. Il envoya le R. P. Collignon explorer le terrain avec un vieux métis qui connaît parfaitement les lieux. Le P. Collignon ayant tracé une ligne indiquant la direction à suivre, repartit avec une escouade de bûcherons qui firent une trouée d'une largeur de 4 mètres sur une longueur d'au moins 80 kilomètres. Au bout d'un mois d'efforts et de fatigues, le P. Collignon put annoncer à Monseigneur qu'il avait atteint la rivière Athabaska. Cette nouvelle nous causa la plus

grande joie. Sans doute, nos courageux ouvriers ne purent aplanir toutes les collines, ni combler toutes les vallées, ni éviter toutes les fondrières sur un si long parcours, et nul charretier d'Europe n'oserait y aventurer sa voiture, mais nous ne sommes pas si difficiles et nous y lançons notre convoi de charrettes, chargées du bagage des missions du Nord. Voulez-vous avoir une idée du premier voyage effectué sur cette nouvelle voie? Le sol, que n'a encore pressé aucune roue, se défonce bientôt et les mille souches des arbres abattus relèvent leurs têtes, contre lesquelles, bon gré mal gré, conducteurs, bœufs et véhicules vont se heurter à chaque pas. Puis se présente une lisière de terrain bas et marécageux. Le premier bœuf y laisse une profonde empreinte, le second enfonce jusqu'aux genoux, le troisième jusqu'au poitrail et les charrettes à l'avenant. Le quatrième bœuf en aurait pardessus les cornes, si l'on ne prenait la précaution de joncher le sol de branches et de fascines à l'aide desquelles le passage peut s'effectuer. Or, cette succession de souches et de fondrières est presque ininterrompue. Aussi mainte voiture se disloque ou se renverse, ou même reste hors de combat. Mais peu nous importe, puisque nous arrivons enfin sur le bord du fleuve et que nos missions recevront encore leurs approvisionnements. Avec le temps nous améliorerons ce chemin et nous le rendrons, j'espère, très praticable.

A tous ces travaux de bâtisses, de ferme, à tous ces voyages auxquels nous devons nécessairement prendre part, nous avons ajouté l'impression de livres en langues sauvages. Nous avons débuté par un petit recueil de cantiques montagnais, que nous tirâmes à quinze cents exemplaires. Ensuite nous entreprîmes la publication d'un livre de prières, cantiques et catéchismes à l'usage des Loucheux, livre que nous avons terminé ce printemps. Or, notre

atelier ne compte qu'un nombre fort restreint d'ouvriers : le R. P. Collignon et votre serviteur; encore le bon Père me laisse-t-il seul les trois quarts du temps, dérangé qu'il est par sa charge d'économe. L'impression terminée, reste le pliage et la reliure, sans compter la fabrication du carton. J'ai pu heureusement relier une centaine de nos petits livres loucheux, qui sont maintenant en route pour Good-Hope. Les autres suivront à la demande qui nous en sera faite. Ce petit livre, de cent vingt pages, a été tiré à cinq cents exemplaires. C'est le premier que nous ayons en cette langue.

Enfin, comme délassement, je me suis mis à peindre une toile représentant *Notre-Seigneur descendu de la Croix*. Je n'oserais pas mentionner cette œuvre, dénuée d'ailleurs de tout mérite artistique, si je n'avais constaté les fruits d'édification qu'elle a déjà produits. Ayant fini mon tableau, je le fis voir à un vieux métis, qui, tout ému, tomba soudain à genoux devant cette image de Notre-Seigneur, et se mit à réciter avec dévotion tout ce qu'il savait de prières. Ce genre d'approbation m'était plus précieux que n'eussent été les récompenses, prix et médailles que les jurys d'expositions sont chargés de décerner aux artistes.

Je termine ce trop long rapport en vous renouvelant l'hommage de l'obéissance entière et de l'affection filiale, avec lesquelles je suis,

Mon très révérend et bien aimé Père,

Votre très humble Fils en J.-C. et M. I.,

E. Grouard, o. m. i.

P. S. — Dernière nouvelle locale :

Mgr Faraud vient de s'embarquer sur nos berges pour faire la visite de nos établissements du Nord. Que Dieu le protège dans ce long et pénible voyage!

Le R. P. Doucet, employé avec le P. Scollen à l'évangélisation des Pieds-Noirs, écrit de la Rivière des Arcs, Notre-Dame de la Paix, en date du 24 février 1880.

...« J'ai appris le retour de Mgr Grandin à Saint-Albert ; mais nous n'avons pas encore reçu de lettres de lui, ni des pères de sa mission. Nous sommes également sans nouvelles des autres postes du Vicariat. Nos missions, en hiver surtout, sont très isolées et n'ont entre elles que des communications difficiles.

« Vous avez peut-être appris le fléau qui s'est abattu sur nos sauvages l'année dernière. La famine les a visités et a exercé parmi eux de cruels ravages. Les buffles, qui constituent à peu près leur seule nourriture et qui, jusqu'à ce jour, n'avaient pas fait défaut dans nos prairies, ont disparu presque complètement au printemps dernier. C'a été, pour nos sauvages et pour les Pieds-Noirs en particulier, un coup terrible. La misère a été grande parmi eux. En vain se sont-ils mis à la recherche des buffles en explorant les prairies en tout sens, ils n'en ont pas rencontré une seule bande. Ces pauvres affamés en ont été réduits à tuer presque tous leurs chiens et plusieurs de leurs chevaux. Ces provisions épuisées, ils se sont nourris d'écureuils de prairie, de souris et de carcasses d'animaux morts ou tués l'hiver précédent, de racines et de vieilles peaux, etc. Beaucoup n'ont pu résister à ces privations et sont morts de faim. Le gouvernement en a assisté quelques-uns dans les postes où ils ont pu se rendre ; mais il n'était pas préparé à faire face à une situation si cruelle et si imprévue, et le fléau, ne trouvant pas de barrières à ses progrès, décimait nos pauvres gens.

« C'est au mois de juin que les Pieds-Noirs ont commencé à revenir ici. Quel changement depuis l'automne précédent ! J'avais peine à reconnaître dans ces victimes

de la faim, amaigries et décharnées, sans vigueur et sans voix, les magnifiques sauvages, véritables colosses, que j'avais vus autrefois. Ils reçoivent maintenant, de temps en temps, quelques rations du gouvernement, mais il est à craindre que les effets de la famine ne se fassent sentir encore pendant longtemps.

« Au mois de juillet, le P. Scollen et moi nous sommes partis pour visiter le camp du chef pied-noir, Sapo Maxika, où la famine a sévi avec le plus d'intensité. Notre cœur a été navré de ce que nous avons vu. Ce n'étaient plus des hommes, mais des squelettes ambulants qui venaient à nous. Les enfants et les vieillards ont fourni au fléau le plus grand nombre de victimes. Les mères ne pouvaient plus allaiter les pauvres petits êtres qui mouraient dans leurs bras. Pendant notre séjour, le gouvernement a envoyé des vivres ; mais ces secours étaient encore insuffisants. Nous apprenions à la même époque que les Piéganes se rendaient sur leurs réserves et qu'un ministre protestant se proposait de s'installer parmi eux. Cette nouvelle nous décida, le P. Scollen et moi, à nous séparer pour parer à tous les dangers des âmes. J'allai passer sept semaines sur la réserve des Piéganes, et là j'exerçai tous les devoirs de mon ministère : catéchismes aux enfants, instructions aux adultes, chant des cantiques et répétition des prières pour les bien graver dans les mémoires ; rien ne fut oublié. J'eus la consolation de baptiser un bon nombre d'enfants. Nous nous proposions, le P. Scollen et moi, d'accompagner cet hiver nos sauvages à la chasse, mais des circonstances imprévues nous en ont empêchés. Nous sommes en ce moment à Notre-Dame de la Paix... »

L. Doucet, o. m. i.

Condamnation, conversion et exécution du sauvage Kakisikutchin (Jean-Baptiste), le 20 décembre 1879, au fort Saskatchewan, territoire du Nord-Ouest. — Canada.

Sous ce titre, le R. P. Leduc écrit un long et émouvant récit, dont nous abrégeons quelques détails trop pénibles pour le lecteur ; il s'agit d'un sauvage que la faim a porté à être le meurtrier de sa famille et que le R. P. Leduc a eu la consolation d'assister dans sa prison et d'accompagner au supplice peu de jours après son retour d'Europe à Saint-Albert. Le Missionnaire nous fait part en ces termes de ses poignantes émotions :

Saint-Albert, le 29 décembre 1879...

« Au mois de mai 1879, un pauvre sauvage, âgé d'environ quarante-cinq ans et connu sous le nom de Kakisikutchin, était pris par la police du fort de Saskatchewan et conduit en prison, sur le soupçon d'avoir tué et mangé sa mère, son frère, sa femme et ses six enfants. Interrogé sur la disparition de sa famille entière, il prétendit avoir été abandonné, à la fin de février, par sa mère et son frère, dont, disait-il, il ignorait le sort depuis cette époque. Il affirma ensuite, dans un premier interrogatoire, que sa femme et ses enfants étaient morts de faim dans la forêt, à environ 80 milles de la mission de Saint-Albert.

« Il fut alors décidé qu'il irait, accompagné de plusieurs soldats, indiquer la place où devaient se trouver les cadavres, ou du moins les ossements des victimes. Bon gré, mal gré, il fallut obéir, et Kakisikutchin partit sous bonne escorte. Bientôt le capitaine Gagnon s'aperçut qu'il faisait voyager ses compagnons dans un cercle vicieux, se gardant bien de les faire pénétrer au centre de la forêt. Le capitaine et ses hommes prirent alors le parti de chercher eux-mêmes dans une autre direction, tout en gardant leur

prisonnier à vue. Bientôt ils découvrirent un campement où gisaient des ossements humains, nombreux, brisés, gisants pêle-mêle. Un crâne d'homme ou de femme, trois crânes d'enfants frappèrent péniblement leurs regards. Le prisonnier avoua que c'étaient bien là les restes de sa femme et de ses enfants. « Ils sont tous morts de faim, dit-il, et pour ne pas mourir moi-même, j'ai dû les manger. Pour preuve de ce que j'avance, afin que vous sachiez que la nécessité seule m'a poussé à cet acte barbare, vous trouverez, à un mille et demi d'ici, une fosse où j'ai enterré un de mes fils, mort de faim lui aussi ; mais celui-là est mort le premier ; je n'étais pas encore réduit à la dernière extrémité ; voilà pourquoi je ne l'ai pas mangé comme les autres. » De fait, le cadavre d'un jeune enfant de onze à douze ans fut trouvé à l'endroit indiqué par le prisonnier. Procès-verbal fut dressé de toutes les circonstances susmentionnées ; le capitaine Gagnon prit soin de faire recueillir tous les ossements épars dans le campement, et le prisonnier fut ramené au fort Saskatchewan, pour passer en jugement.

« Dans un second interrogatoire, le malheureux Kakisikutchin avoua avoir tué sa femme d'un coup de feu et étranglé sa plus petite fille encore à la mamelle, pour se repaître de leur chair et assouvir ainsi la faim qui le dévorait. Le jour suivant, ses aveux furent encore plus complets : il confessa avoir tué sa femme et cinq de ses enfants, l'aîné des garçons étant mort de mort naturelle, c'est-à-dire ayant succombé aux rigueurs de la faim. Quant à sa mère et à son frère, le pauvre sauvage soutint toujours qu'ils l'avaient quitté peu avant la perpétration de son crime. Il dut alors entendre la sentence qui le condamnait à mourir par la corde, le 20 décembre suivant, sentence qui devait être préalablement ratifiée par le gouvernement d'Ottawa.

« Peu après sa condamnation, ce malheureux Indien fut visité dans son cachot par le R. P. Rémas. Il ne tarda pas à se montrer repentant et, docile à la grâce qui lui était offerte, docile à la lumière de la foi, qui commença alors à luire à ses yeux, il accepta avec empressement l'instruction religieuse qui lui était donnée. Oh ! profondeur des mystères de la sagesse et de la miséricorde de Dieu ! Cet ignorant païen et cannibale va subir, sous l'influence de notre sainte religion, une transformation complète. Le barbare qui n'a pas craint de se repaître de la chair de sa femme et de ses enfants, ce cœur sans pitié va bientôt s'adoucir et s'ouvrir au plus sincère repentir. Bientôt il demanda le baptême et voulut embrasser, avant de mourir, cette religion d'amour, de charité, que Notre-Seigneur est venu apporter sur la terre, lorsqu'il vint appeler les pécheurs, et par conséquent tous les hommes, à la pénitence et au salut.

« Ce fut sur ces entrefaites, c'est-à-dire à la fin de novembre, que Mgr Grandin et moi arrivâmes de France à Saint-Albert. Peu de jours après, nous reçûmes avis du colonel Jarvis et du capitaine Gagnon que la confirmation de la terrible sentence était arrivée d'Ottawa. Plus d'espoir de pardon pour le prisonnier : il fallait mourir le 20 décembre à dix heures du matin.

« Le 15, je partis pour la prison avec Mgr Grandin, et le lendemain matin je voyais pour la première fois l'accusé dans sa cellule. Il me reçut avec un vif sentiment de plaisir et me parla tranquillement de la mort qu'il devait bientôt subir. Le R. P. Merer, résidant à Notre-Dame de Lourdes, au fort Saskatchewan, était allé régulièrement l'instruire, prier tous les jours avec lui et réciter le chapelet dans son cachot. Le R. P. Rémas l'avait baptisé sous condition deux mois auparavant. Je dis *sous condition,* car ce pauvre sauvage disait s'être

autrefois fait baptiser, sans préparation aucune, sans instruction religieuse préalable, sans même trop savoir ce qu'il faisait, par un ministre méthodiste.

« — Je viens, lui dis-je alors, passer avec toi les quelques jours qui te restent encore à vivre sur la terre. Je viens, au nom du bon Dieu, t'aider à bien mourir. » En quelques moments, je lui fis subir un examen religieux, pour m'assurer qu'il se rappelait bien les instructions des bons PP. Rémas et Merer ; puis de suite je le préparai à profiter de la présence de Mgr Grandin pour recevoir le sacrement de confirmation. Il fut conduit par un soldat dans un salon que le colonel Jarvis voulut bien mettre, pour la cérémonie, à notre disposition ; là il reçut des mains de Monseigneur le sacrement avec les sept dons du Saint-Esprit, qui lui étaient si nécessaires dans la terrible situation où il se trouvait.

« Le lendemain 16, de bonne heure j'étais de nouveau près de lui. Le colonel m'avait donné toute liberté de voir le malheureux prisonnier et de l'entretenir seul à seul aussi souvent que je le voudrais. Ce jour-là le condamné demanda à me parler confidentiellement.

« — Je veux d'abord me confesser, me dit-il, et ensuite je te raconterai en détail les meurtres que j'ai commis. Depuis que le grand prêtre (l'Evêque) m'a donné ce sacrement que j'ai reçu hier, *je me sens comme grandir en moi-même;* je suis plus fort, et je veux tout te raconter. » Je le confessai et lui promis de revenir le lendemain passer plusieurs heures avec lui. —Tu me raconteras, lui dis-je, tout ce que tu as eu à souffrir l'hiver dernier, sans omettre un seul détail de tes malheurs. Seulement j'ai une chose à te demander, c'est de m'autoriser devant témoins à faire connaître les circonstances et les détails des meurtres que tu as commis. — Oh ! bien volontiers, me dit-il, car je n'ai rien qu'un désir maintenant ; c'est

de dire toute la vérité et de réparer ainsi les mensonges que j'ai faits dans mes premiers interrogatoires. » Il fit demander un métis qu'il connaissait, et, en sa présence, en présence de ses deux geôliers, il me donna l'autorisation que je lui demandais.

« Un terrible soupçon pesait toujours sur lui, tout le monde pensait qu'il avait tué sa mère et son frère comme il avait tué sa femme et ses enfants, et l'on était aussi convaincu qu'il avait jusque-là célé ce double meurtre.

« Le 17 au matin, après avoir prié avec moi dans son cachot, il me fit son horrible récit : « J'ai un regret, dit-il, un grand regret ; c'est d'avoir caché la vérité dans mes premiers interrogatoires ; pourtant, cette vérité, je l'ai dite tout entière dans la déposition que je fis un dimanche; mais je n'entrai alors dans aucun détail ; je ne regardais pas la chose comme nécessaire. Mais à toi qui ne viens pas à moi comme une homme ordinaire, à toi qui viens au nom du bon Dieu me pardonner, me consoler, m'encourager, je veux tout raconter. C'est horrible ; néanmoins, encore une fois, je te donne pleine autorisation de redire tout cela et surtout au colonel. »

« Je vous épargnerai les détails de cette lugubre histoire. J'arrive immédiatement à sa conclusion. Le pauvre sauvage terminait ainsi ses confidences : « Quelques semaines plus tard, j'étais pris par la police, condamné à mort, et dans trois jours je serai pendu. Mais je me repens sincèrement de ce que j'ai fait ; je t'en demande pardon à toi, ministre du bon Dieu. Je ne connaissais point alors la religion ; pourtant trois de mes enfants étaient baptisés. Je suis le dernier des hommes. Je ne mérite pas même d'être appelé un homme ; aussi tout le monde me méprise, mais toi tu viens, au nom du bon Dieu, me fortifier, me consoler, m'encourager ; tu pro-

mets de rester avec moi jusqu'au dernier moment ; avec moi tu veux monter sur l'échafaud et prier jusqu'à mon dernier soupir. Je sens que tu m'aimes et que tu m'aimes pour ton Dieu. Je te remercie de tout mon cœur. Mais dis bien à tout le pays que je me repens du fond de mon âme de tous les crimes que j'ai commis. »

« Je lui lus en langue crise une partie de l'histoire de la passion de notre divin Sauveur ; je lui parlai du bon larron, de la promesse qu'il reçut de Dieu même sur la croix. Il m'écoutait avec le plus vif intérêt. Je voyais l'espérance du pardon se peindre sur son visage. J'ai touché du doigt, dans cette circonstance, la puissance de la grâce agissant visiblement, sensiblement sur une nature dure et sauvage, aussi barbare que celle du pauvre condamné.

« Le 18 et le 19, je fus matin et soir passer un temps considérable dans son cachot. Je l'instruisis de mon mieux du grand, de l'adorable sacrement de l'Eucharistie. Il sembla heureux à la pensée qu'il pourrait peut-être recevoir son Dieu avant de mourir. Il se confessa de nouveau avec de vifs sentiments de contrition, et je le laissai, lui promettant d'être de bonne heure le lendemain avec lui.

« Le 20, accompagné du R. P. Merer et des FF. scolastiques Dauphin et Vantighen, je me rendis au fort Saskatchewan. Nous passâmes tous les quatre sous la terrible potence qui bientôt allait être l'instrument de supplice de mon pauvre pénitent. Je comprimai de mon mieux l'émotion et l'agitation que cette pensée faisait naître en moi et, quelques instants plus tard, j'entrais dans le cachot du condamné. Il me parut calme, résigné; il avait assez bien dormi pendant la nuit. « Allons, lui dis-je, du courage jusqu'au bout. C'est aujourd'hui que tu vas quitter cette terre de souffrance, de

misère, de peines de toute espèce. Il faut mourir, mais il faut mourir comme un chrétien. Les hommes t'ont condamné, mais le bon Dieu t'a pardonné. Dans quelques instants, tu vas le recevoir dans ton cœur, pour la première et la dernière fois ; il va venir à toi caché sous l'apparence d'un pain qui n'est plus ; dans trois heures, tu vas le voir face à face ; tu vas paraître à son tribunal... Courage ! rappelle-toi ce que je te disais hier du bon larron : confiance sans bornes dans la miséricorde du bon Dieu ! » Je récitai ensuite avec lui des actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, etc., actes que j'appropriai à la circonstance et qu'il répéta amoureusement avec moi.

« Cependant, le P. Merer et les Frères scolastiques avaient, dans la chambre du colonel, préparé l'autel pour l'offrande du très saint sacrifice. Je confessai une dernière fois le malheureux prisonnier, qui se releva de nouveau absous et se disposa à assister, pour la première et la dernière fois, au saint sacrifice de la messe. Avant de commencer, je le revêtis du scapulaire du mont Carmel. Il m'exprima le bonheur qu'il avait de porter l'habit de la sainte Vierge et me recommanda de veiller à ce qu'il fut enterré avec ce saint habit. Alors je commençai l'auguste sacrifice, que j'offris de tout mon cœur pour le pauvre condamné. Il suivit avec la plus profonde attention toutes les parties de la messe, demandant continuellement au bon Dieu, par l'entremise de Marie, la grâce de bien mourir. A la communion, je dominai mon émotion pour lui adresser quelques paroles. Je lui expliquai de nouveau la grandeur de l'action qu'il allait faire, je lui parlai de l'amour infini de Dieu pour les hommes, et lui rappelai enfin que ce Dieu, qui venait de se donner à lui, allait, dans quelques instants, être son souverain juge, juge infiniment juste sans doute, mais en ce moment plein de

bonté, de douceur, de miséricorde. « Du fond de ton cœur, ajoutai-je, demande encore pardon de tous les péchés de ta vie, offre ta mort, ton agonie, en union avec l'agonie et la mort de Jésus. » Puis je lui donnai la sainte Communion et j'achevai l'auguste sacrifice. Je fis alors avec lui longuement l'action de grâces, lui suggérant toujours toutes les prières qu'il avait à faire, ou plutôt improvisant avec lui des actes en rapport avec les circonstances. Il fut ensuite reconduit dans sa prison; il était neuf heures du matin. Je le rejoignis bientôt; je le trouvai courageux, mais bien ému, malgré les efforts qu'il faisait pour ne pas le paraître. J'obtins de l'excellent colonel Jarvis de faire déjeuner le malheureux condamné avec moi. Je le fis asseoir à mes côtés et m'efforçai de l'égayer pendant le repas qui devait être pour lui le dernier. Nous n'avions faim ni l'un ni l'autre. Il tremblait malgré lui et j'avais peine à me contenir moi-même. Bientôt je dis les grâces; il se leva de table et me demanda la permission de fumer un peu. « C'est bien, lui dis-je; mais le temps est court : tout en prenant cette recréation, pensons au bon Dieu, parlons du bon Dieu. » Puis, quelques instants après, il demanda à s'approcher du feu. « J'ai froid, dit-il, bien froid. » Je le fis approcher du poële, et une fois encore, je récitai le chapelet avec lui. Ensuite on le fit changer d'habit. Je regardai à l'horloge, il était dix heures moins dix minutes. « A genoux, lui dis-je alors, je vais, au nom du bon Dieu, te donner l'indulgence plénière *in articulo mortis* », et je commençai les litanies des agonisants. Tout d'un coup, il me cria d'un ton ferme : « Allons, mon père, partons; voici qu'on vient me chercher. » En effet, le colonel, le capitaine et le shérif entrèrent dans la prison et signifièrent au condamné que l'heure était arrivée. « As-tu encore quelque chose à dire au

Père, » demanda le colonel ; et, sur sa réponse négative, il donna ordre de lui lier les bras. Le pauvre sauvage pâlit, mais de suite il présenta ses mains, en demandant pardon et en remerciant ses geôliers. « Prions, lui dis-je, et du courage, du courage jusqu'au bout. » Alors, d'un pas ferme, il se mit en marche. Je commençai une dernière fois la récitation du chapelet, et bientôt nous arrivâmes au lieu du supplice. Tous les soldats étaient sous les armes ; le drapeau noir flottait sur le fort, une cinquantaine de Canadiens et de métis, avec quelques sauvages, étaient rangés autour de la potence. Je gravis, le premier, les dix ou douze degrés de l'échafaud ; Jean-Baptiste Kakisikuchin monta derrière moi, en répétant à haute voix ces paroles que je lui suggérais tout haut : « — *Kije Manito Wekawimisk, ayamihestamawin anotch ka wi nipiyam*, Mère de Dieu, prie pour moi maintenant que je vais mourir. »

« Arrivés sur la plate-forme, je le fis mettre à genoux ; de nouveau il fit amende honorable à Dieu et aux hommes et reçut une suprême absolution. Alors, sans discontinuer de prier avec moi, il se mit debout sur la trappe fatale, le bourreau lui passa la corde au cou et lui couvrit le visage. J'étais debout à côté du malheureux patient : « Courage, lui dis-je en détournant la tête, courage, courage, redis avec moi : Sainte Marie, Mère de Dieu... » ; il n'eut pas le temps d'achever, déjà la trappe s'était ouverte sous ses pas. Je tombai à genoux en disant : « Partez, âme chrétienne, etc. » Je vis alors, un peu au-dessous de moi, son corps se balancer entre le ciel et la terre ; je continuai les prières de l'agonie. Il faisait un froid de 40 degrés, et, malgré cela, on m'a dit depuis que j'étais tout en transpiration. Bientôt le docteur certifia la mort ; on avait ménagé au malheureux condamné une chute d'au moins 6 pieds ; la mort a dû

être presque instantanée ; lorsque, au bout d'une demi-heure, le corps fut descendu du gibet, on s'aperçut que le cou était complètement cassé.

« Pauvre sauvage, la justice humaine a dû le condamner ; j'ai la douce confiance qu'il a trouvé miséricorde au tribunal du bon Dieu.

« H. Leduc, o. m. i. »

LETTRE DU R. P. LESTANC AU R. P. AUBERT, ASSISTANT GÉNÉRAL.

Fort Pitt, 30 juillet 1879.

Révérend et bien-aimé Père,

Voilà bientôt deux ans que l'obéissance m'a assigné un nouveau genre de vie et m'a nommé Missionnaire des Cris. En passant au fort Pitt, cet automne, Mgr Grandin m'a recommandé de vous envoyer un rapport de nos voyages et travaux et des quelques succès dont le bon Dieu a bien voulu bénir nos efforts et notre bonne volonté. Si je parle au pluriel, c'est que nous sommes aujourd'hui six Oblats, principalement et presque exclusivement occupés des Cris : les RR. PP. Moulin, Fafard, Bourgine, Hert, votre serviteur et le F. Letourneur.

Avant de parler de la fondation des nouvelles missions crises, il est nécessaire de dire un mot de la défunte mission de Saint-Paul. Cette mission fut fondée par le P. Lacombe, après la visite du R. P. Vandenberghe en 1862 ou 1863, et a fait un bien immense parmi les Cris, qui, pendant une dizaine d'années, la fréquentaient en grand nombre. Les Pères qui s'y sont succédé ont eu beaucoup à souffrir de toutes manières, mais ils ont reçu aussi beaucoup de consolations, surtout pendant la grande

picotte de 1870. Que d'enfants et d'adultes baptisés, que d'âmes envoyées au Ciel, que de misères soulagées ! Aujourd'hui nous rencontrons partout d'anciens chrétiens baptisés à Saint-Paul, et ces pauvres enfants bénissent encore le nom de leur P. Lacombe, en demandant s'il reviendra au milieu d'eux. « Il nous avait promis de mourir avec nous. Pourquoi ne revient-il point? » Permettez-moi d'omettre la réponse à ces questions; mais je dois répondre à la juste curiosité de tous ceux qui liront ces lignes et qui seront surpris de voir qu'on a abandonné une mission qui avait coûté tant de frais et produit des fruits si abondants.

Tant que la guerre a régné entre les Pieds-Noirs et les Cris, ces derniers aimaient à se réfugier sur la rive gauche de la Saskatchewan, à l'abri de la mission. Les partis de guerre Pieds-Noirs n'osaient pas traverser ladite rivière; ils n'en approchaient même qu'avec bien des précautions, pendant la nuit, et à de rares intervalles. Grâce à cet état de choses, le buffalo était paisible possesseur d'un immense désert entre la rivière Bataille et la Saskatchewan. Une ou deux fois par an, les Cris traversaient la grande rivière pour faire provision de vivres; dès qu'ils avaient une charge suffisante, ils se hâtaient de retourner sur leurs terres, et un certain nombre campaient toujours à côté de la mission. Le prêtre les accompagnait dans ces excursions et partageait leurs dangers, leurs joies et leurs douleurs, tout en les instruisant, et retournait avec eux à la mission pour y continuer son œuvre de charité évangélique. A la mission, plusieurs sauvages avaient chacun un petit champ, cultivé par le Missionnaire en grande partie. C'était peu, mais ces essais prenaient tous les ans des proportions encourageantes. Hélas ! ces beaux temps ne devaient pas durer, et Saint-Paul devait être rayé du nombre de nos missions.

Quand la paix fut faite entre les Pieds-Noirs et les Cris, et entre les Métis et les Pieds-Noirs, les Cris se dispersèrent par petits camps, les métis commencèrent à prendre leurs quartiers d'hiver le long de la rivière Bataille et de la rivière la Biche et le buffalo trouva partout des ennemis. Peu à peu ces animaux s'éloignèrent des rives de la Saskatchewan, et les Cris s'éloignèrent pareillement de leur mission. Quelques commerçants, établis à Saint-Paul, n'y trouvant plus rien à faire, abandonnèrent leurs établissements. Après un an ou deux d'attente de meilleurs jours, la mission fut abandonnée provisoirement (1873). L'année suivante, le P. Dupin eut ordre de présider à l'emballage et transport de tout le mobilier de la mission de Saint-Paul des Cris. Pour comble de malheur, dans l'été de 1876, quelque vandale mit le feu aux bâtisses de Saint-Paul et les réduisit toutes en cendres.

Si la défunte mission de Saint-Paul avait été favorable à la culture, riche en bois et en foin, elle aurait eu quelque chance de résurrection prochaine ; mais il paraît qu'elle ne réunit pas toutes ces qualités, et ses beaux jours ne sont plus.

Quoique Saint-Paul fût abandonné, les Cris ne furent pas délaissés. Mais ces pauvres sauvages dispersés auraient exigé une dizaine de Missionnaires pour répondre à leurs besoins et il n'y en avait que deux à leur donner, les RR.PP. Scollen et Doucet ; encore le P. Scollen avait-il à s'occuper des Pieds-Noirs, des nombreux camps de métis, disséminés dans nos immenses plaines et d'une ville naissante, fort Mac-Cleod. Il aurait fallu une vingtaine de Missionnaires pour porter le lourd fardeau imposé au P. Scollen et à son compagnon. Ces deux vaillants Missionnaires ont fait leur possible ; un pays plus grand que la France a été parcouru dans tous les sens par ces deux jeunes Pères, et les Cris, les Pieds-Noirs,

les métis et le fort Mac-Cleod ont reçu tour à tour la visite de la Robe noire. Mais, il est aisé de le comprendre, ces apparitions étaient trop courtes et trop rares. Les sauvages chrétiens se plaignaient ; les conversions étaient presque arrêtées ; Monseigneur gémissait, demandait des sujets, hélas ! inutilement.

Ce ne fut qu'en 1877, après la cession définitive de la mission de Notre-Dame-des-Victoires à Mgr Faraud, que le retour du R. P. Leduc à Saint-Albert donna à Mgr Grandin les moyens d'établir une nouvelle mission pour les Cris. Le R. P. Fafard, jeune Père canadien, ordonné à Saint-Albert le 8 décembre 1875, et déjà éprouvé dans la vie de Missionnaire nomade parmi les métis, est désigné pour la nouvelle fondation. Ce Père est plein de bonne volonté, de zèle pour sa sanctification et d'ardeur pour le salut des âmes, et, de plus, il est très fort ; mais son humilité lui faisait désirer un supérieur, un compagnon plus expérimenté. Il ajouta, en s'adressant à moi : « Si vous veniez avec moi, je ne craindrais rien. » C'était mon désir, mon ambition ; je dis plus, il me semblait que c'était la voix du Ciel. Aussitôt je vais chercher le R. P. Leduc, je l'amène chez Monseigneur, et voilà le Conseil réuni. Je fais part à Sa Grandeur et au P. Leduc de ce que le P. Fafard vient de me dire, et je leur communique mes plus intimes secrets : *Ecce ego, mittite me. Verumtamen non mea voluntas.* La réponse fut : *Fiat tibi sicut vis,* et le lendemain (6 août), nous partions, *traditi gratiæ Dei,* avec pleins pouvoirs de choisir la place que nous jugerions la plus avantageuse pour les pauvres Cris et d'y bâtir un logement convenable. Nous avions pour nous aider le cher F. Boone, enfant de la Belgique, et un ancien serviteur du P. Lacombe, Michel Normand, avec sa vieille (sa femme). A l'automne, le F. Boone retourna à Saint-Albert et fut remplacé par le F. Letourneur et un petit

orphelin sauvage élevé par Monseigneur ; tous les deux nous rendirent et nous rendent encore d'inappréciables services.

Nous fîmes le voyage avec des bœufs, et, le 16 août, notre petite caravane arriva au fort Pitt, poste de la Compagnie de la baie d'Hudson, bâti sur la rive gauche de la belle rivière Saskatchewan, à près de 100 lieues de Saint-Albert. Hélas! nous arrivions trop tard pour voir les sauvages. Tous les chefs, avec leurs bandes respectives, avaient tour à tour traversé la rivière et pris le chemin de la grande prairie. Malgré leurs promesses d'aller se placer sur leurs réserves, nos chefs chrétiens Kiyiwin (l'aigle), Opaskiakewiyin (le vainqueur), avaient eux-mêmes suivi les autres sur les terrains de chasse, et le grand chef Wikaskukiseyin (foin de senteur) était mort. Inutile donc pour le moment de penser à aucune réserve. Les chefs eux-mêmes ne savaient pas encore exactement les places qu'ils choisiraient. Mais pourquoi ne pas bâtir au fort Pitt même? Ce fort est un lieu de passage et de traite; l'agent du gouvernement, que nous avons rencontré, nous a dit qu'il y avait payé plus de mille sauvages quelques jours avant notre arrivée ; il y a bientôt vingt ans que Mgr Taché avait conseillé au P. Lacombe d'établir une mission fixe à ce poste, où nos Pères faisaient des visites assez régulières, mais trop courtes. L'évêque protestant a ici du bois pour bâtir une mission de sa secte, et, si nous n'avons pas une église au fort Pitt, tous nos sauvages chrétiens, qui passent et repassent continuellement et qui parfois campent assez longtemps à ce poste, risquent de subir une triste influence. De plus, les infidèles fréquentent le fort comme les chrétiens; en y trouvant une mission, ils viendront malgré eux en contact avec le Missionnaire et entendront de temps en temps quelques vérités qui plus tard pourraient porter du fruit.

Qui sait ? peut-être en nous voyant bâtir les premiers au fort Pitt, l'évêque anglais renoncera-t-il à son projet d'y établir une mission protestante? Après avoir bien prié, nous nous décidâmes donc à nous fixer au fort Pitt. Un emplacement est choisi et toutes les haches sont affilées. Tout le monde va devenir charpentier.

Déjà une jolie maisonnette surgissait devant nos yeux pleins d'admiration; un jardin fertile attirait l'attention des passants; nos vaches donnaient leurs produits; nous dégustions le lait, la crème et le beurre. Notre imagination faisait concurrence à la Perrette de La Fontaine. Mais les sauvages, quand les verrons-nous?

La Providence se chargea de répondre à ce désir. Un chef sauvage infidèle n'était pas encore parti du fort. Effrayé des nouvelles alarmantes qui arrivaient de la prairie, il voulait se munir de médecins, et, dans ce but, il vint nous trouver. Après nous avoir salué amicalement, il nous fit part de ses inquiétudes : « Il y a la maladie parmi nos chevaux; il y a la maladie parmi les buffalos et quelques-uns de nos gens sont morts pour avoir mangé des animaux malades; nous avons peur de partir seuls pour la prairie, vu surtout que nous n'avons aucune médecine.» Voilà l'appel de la Providence, nous dîmes-nous. « Si j'allais avec vous, leur demandai-je aussitôt, seriez-vous contents? J'ai quelques médecines, je soignerai les malades de mon mieux et je prierai le bon Dieu pour vous.» « Pour ma part, répondit le chef, je serais content; je vais demander le sentiment de mes amis et demain je t'apporterai leur réponse. »

Le lendemain, le chef revient, et c'était pour me chercher. Toute sa bande était fière d'avoir un prêtre, quoique ceux qui la composassent fussent presque tous infidèles; mais, dans leur conviction, il n'y avait plus à craindre ni famine, ni maladie, ni accident d'aucune espèce. Je

partis donc avec ces quelques sauvages que je ne comprenais et qui ne me comprenaient qu'à moitié ; je partis moi-même, parce que je parlais la langue un peu mieux que le P. Fafard, et que le P. Fafard était bien plus robuste que moi pour le travail manuel.

En partant du fort Pitt, je chargeai sur ma charrette un sac de farine et un sac de pemican, 200 livres de provisions, avec 3 ou 4 livres de thé, une tente et tout ce qu'il me fallait pour dire la messe. Je partais pour un temps inconnu, peut-être pour deux ou trois mois, peut-être pour tout l'hiver ; je voulais rester aussi longtemps qu'il me serait possible.

Autrefois j'avais accompagné les métis dans leurs voyages de chasse ; j'avais plus d'une fois suivi sur les théâtres de leurs exploits ces Nemrods du Nord-Ouest ; pendant la belle saison, ma paroisse changeait presque tous les jours de campement, comme les Juifs dans le désert, et je faisais comme les autres, abattant ma tente le matin et l'embarquant dans ma voiture pour la remonter le soir au bord de quelque lac ou sur les bords de quelque rivière. Mes métis étaient généralement très obéissants et très respectueux pour moi et j'étais dans l'abondance et dans le luxe de la civilisation, au milieu de ce bon peuple, vrai modèle de fidélité à tous les devoirs de la religion. A l'automne, vers la Toussaint, ma paroisse ambulante s'arrêtait dans quelque place bien fournie en bois ; au bout de quinze jours, les tentes étaient remplacées par des maisons ; mais l'église et la maison du prêtre étaient toujours les premiers édifices de la ville improvisée. Une fois les familles logées, les hommes les plus robustes et les meilleurs chasseurs retournaient à la prairie à la recherche du buffalo, et revenaient ordinairement chargés de bonne viande et de belles robes de fourrures. Le Missionnaire, pendant ce temps, faisait le

catéchisme et l'école aux enfants, était fourni de vivres, de bois, de chandelles, et avait un casuel assez respectable, entre cinquante et cent cinquante robes de buffalos. Au printemps, on abandonnait les maisons, les tentes étaient dressées de nouveau et la vie nomade recommençait. Le camp était plus ou moins considérable et comptait entre quarante et cent familles. J'aimais assez cette vie errante ; j'étais si à mon aise dans la compagnie de ce bon peuple métis !

Mais les sauvages, même les Cris, c'était, pour moi, une nouvelle vie que de vivre avec eux, de partager leurs repas, et parfois de coucher dans leurs loges. J'allais faire un noviciat plus dur que celui de Notre-Dame-de l'Osier. Mes pauvres Cris étaient bien polis, bien complaisants pour moi ; mais ils aimaient mieux mes provisions que mes sermons et mes catéchismes. Au bout de huit jours j'étais aussi pauvre qu'eux, c'est-à-dire que je n'avais plus rien. Ils étaient quatorze ou quinze familles ; à deux ou trois exceptions près, tous ces émigrants étaient partis du fort Pitt sans avoir une bouchée à manger et ils semblaient vouloir m'apprendre par leur exemple à ne m'inquiéter ni du lendemain, ni même trop du jour présent. Tous les jours ils tuaient quelque gibier, et, comme j'avais partagé avec eux, ils partageaient avec moi. Un arpenteur, M. Lucass, me rencontra sur ces entrefaites et me demanda où était mon domestique, où étaient mes provisions, mes charrettes, ma voiture. En souriant, je lui répondis que mes provisions étaient dans les hangars de la Providence, que j'étais moi-même mon domestique et que j'avais une charrette pour porter ma personne, ma tente, mon lit et ma chapelle. Le cher homme était protestant ; il m'avait vu naguère à Saint-Albert dans une position qui lui paraissait respectable et il eut l'air de comprendre le dévouement du prêtre. Il

m'offrit du lard et de la farine; mais je ne voulus pas accepter son offre. « Vous n'êtes pas assez riche, lui dis-je, la reine même n'est pas assez riche pour fournir à mes besoins. Tout ce que vous pourriez me donner ne serait qu'un repas pour mes sauvages; vous seriez exposé à manquer de vivres pour vos hommes, et moi je ne serais pas mieux. » Je n'acceptai de lui qu'un peu de thé, des allumettes et quelques médecines.

J'ai suivi mes sauvages pendant trois mois; je faisais réciter les prières aux enfants et à quelques âmes de bonne volonté qui venaient tour à tour dans ma tente le matin et le soir; puis le catéchisme deux fois par jour. Mon auditoire était plus ou moins considérable, tantôt dix, quinze, vingt, tantôt de trente à quarante personnes; parfois rien que des enfants; mais, le plus souvent, il s'y mêlait quelques grandes personnes. Dans mes marches et contre-marches, j'ai rencontré d'autres camps, et les vieux chrétiens étaient heureux de revoir le prêtre. J'ai entendu bien des confessions, béni quelques mariages et baptisé une dizaine d'adultes et quarante enfants. Je n'avais pas osé rêver un si beau résultat. C'était plus qu'il ne fallait pour me faire compter pour rien tous les sacrifices, la saleté, les poux des sauvages, voire même le froid, la faim et le reste. Avec mes médecines, j'ai bien *d'autres merveilles* dans la prairie. J'ai soigné un vieux qui avait une plaie profonde et horrible à la hanche, et je l'ai guéri; une vieille se mourait dans des crispations et des tortures atroces; je l'ai soignée et guérie; d'autres maladies moins graves ont dû, à plus forte raison, disparaître devant ma *science* et mes bonnes médecines, j'ai fait même marcher droit un cheval boiteux. Ma réputation était telle, que, si je ne guérissais pas un malade, homme ou animal, c'est que je ne voulais pas le guérir et que je n'avais pas de charité pour la famille affligée.

Mon révérend Père, vous riez sans doute de mes succès dans la médecine ; j'en riais bien moi-même ; mais tout cela contribue à faire aimer le prêtre.

Mes pauvres sauvages m'étaient si attachés, qu'ils auraient voulu ne plus se séparer de moi. Ils craignaient surtout nos deux principaux chefs chrétiens, *l'Aigle* et *le Vainqueur*. Un beau jour ce dernier arrive dans mon camp ; grand émoi, grande assemblée, grande fumerie, grand parlement! Le vieux priant soutient que le prêtre a été envoyé pour lui et sa bande. Mes pauvres gens déployèrent dans leurs réponses à cette prétention une telle adresse et une telle richesse d'arguments, que j'en fus attendri jusqu'aux larmes, et que mon *Vainqueur* se déclara vaincu. Un danger plus sérieux de perdre leur Missionnaire venait de la rareté des provisions et de l'approche de l'hiver. Ce danger fut surtout redoutable quand un parti de métis vint m'inviter à les suivre dans leurs quartiers d'hiver, où je ne manquerais de rien et où une quantité de sauvages voulaient laisser leurs familles jusqu'au printemps. Cette invitation me souriait, parce que j'entrevoyais là un moyen de travailler à l'instruction des sauvages tout en faisant du bien aux métis. Les premiers tout seuls n'étaient pas capables de me bâtir une maison et de fournir à tous mes besoins pendant l'hiver ; je prévoyais facilement la dure nécessité où je me trouverais de les abandonner dans une saison où les voyages sont non seulement pénibles, mais dangereux, et où je serais obligé de me réfugier dans quelque place où je n'aurais pas de sauvages à catéchiser. Malgré toutes ces appréhensions, je ne voulus pas me séparer de mes sauvages sans leur agrément. Je laissai donc partir les métis et restai avec mes disciples. C'était vers les derniers jours d'octobre qu'eurent lieu ces pourparlers. Le froid commençait à se faire sentir et la faim aussi. Pauvres sauvages! leurs

cœurs étaient généreux, mais leurs ressources nulles. Ils avaient sans doute la volonté d'accomplir leurs promesses, de me bâtir une maison, de me pourvoir de bois de chauffage et surtout de me nourrir. Tant qu'ils eurent quelque chose, ils ne me laissèrent pas manquer du nécessaire ; mais avant d'arriver à la place où ils voulaient hiverner, ils étaient à bout de moyens. Quelque âme charitable m'apportait ma ration assez régulièrement ; malheureusement tous n'avaient pas la même chance. J'étais affligé de savoir que mes pauvres gens ne mangeaient pas la moitié de leur appétit et que plusieurs ne pouvaient faire qu'un misérable repas tous les deux ou trois jours.

Ceci me décida ; j'engage aussitôt un guide, et le 26 novembre je prends le chemin de Battleford ; tous mes pauvres Cris étaient désolés de mon départ ; mais la nécessité était trop impérieuse et personne ne chercha à m'arrêter cette fois. Pour ne pas mourir de faim, ils furent bientôt eux-mêmes obligés de se disperser, et quelques-uns vinrent me rejoindre à Battleford, où ils passèrent le reste de l'hiver.

Il m'en coûtait d'entreprendre un long voyage dans cette saison rigoureuse, sur la neige et la glace. Grâce à Dieu, j'eus du beau temps, et je me rendis à Battleford, *capitale élue du Nord-Ouest*, sans trop souffler dans mes doigts et sans trop souffrir de la faim. J'avais deux sauvages pour guides ; nos chevaux n'étaient guère vaillants et nous mîmes huit jours à faire 80 lieues. Je me rendais à Battleford pour me conformer aux instructions de Mgr Grandin, qui, dans plusieurs de ses lettres, m'avait recommandé d'aller voir cette place et d'y établir une mission, si je le pouvais, sans nuire à mes sauvages.

J'arrive à Battleford le 3 décembre au soir, à moitié gelé et passablement affamé. Le premier habitant que je rencontre me salue en me disant : « Le P. André est ici. »

Je frappe à la porte d'une maison assez élégante, et une dame, d'une tenue bien différente de celles que j'avais vues à la prairie, vient m'ouvrir. C'était M^me^ Forget, dame canadienne française, épouse du secrétaire du gouverneur. A peine avais-je salué M^me^ Forget, que le P. André et M. Forget arrivent et m'introduisent dans la maison près d'un bon feu et d'une bonne table. Mes deux sauvages, habitués à manger avec moi tout le temps du voyage, trouvent singulier qu'on ne les invite pas. Le P. André intercède pour eux, et ils obtiennent aussi leur souper. Quelle joie de nous revoir le P. André et moi, de parler du pays et de nos vieux amis! Le lendemain, nous allâmes ensemble voir le gouverneur. Ce monsieur s'est montré très poli et très affable, ainsi que sa femme et toute sa famille. Le soir même de ce jour, ou le lendemain, notre gouverneur donnait un grand dîner en notre honneur; tous les invités étaient des catholiques, et vous avez su, par une lettre du P. Leduc, le rôle honorable qui m'y échut! C'était du changement pour un Missionnaire sauvage! — Soit dit en passant, M. Laird, notre gouverneur, quoique protestant lui-même, est un homme juste, impartial et animé des meilleures intentions. Dans toutes nos entrevues, je l'ai trouvé aimable, patient et d'une générosité plus qu'ordinaire. Tous les Pères qui ont eu affaire avec lui n'ont qu'une voix pour vanter ses qualités et ses bonnes dispositions.

Après avoir passé quelques jours avec le P. André, je trouvai une occasion pour aller voir le P. Fafard au fort Pitt et je crus devoir en profiter.

Pendant que je suivais un camp sauvage à la prairie et que j'avais la consolation de donner de nouveaux enfants à l'Eglise, que faisaient mes compagnons au fort Pitt? Le R. P. Fafard, qui ne m'avait laissé partir qu'à regret, dans la crainte que je n'eusse trop à souffrir avec

les sauvages, avait travaillé comme un vrai mercenaire pour nous construire un abri. Le F. Boone et notre vieux Michel avaient mis de leur côté une ardeur digne de toutes louanges à hâter les travaux, afin de rendre la maison logeable avant le retour des grands froids. Le bourgeois du fort lui-même, M. W. Mac Kay (senior), avait donné un coup de main et la maison avait été bénite la veille de la Toussaint et inaugurée comme chapelle; il y a sacristie, presbytère, cuisine, hangar, etc. Cette maison a 30 pieds de longueur, mais rien que 17 de largeur. Dans un coin de ce caravansérail est la chapelle, qui prend 8 pieds sur 6, espace séparé d'abord par des rideaux, aujourd'hui par une cloison et par une porte à coulisses, laquelle, en s'ouvrant, montre un lit à deux étages et une table de travail. Il n'y a pas d'autre séparation dans notre monastère, et, vu l'exiguïté du logement, il est impossible de penser à des chambres. Jugez donc comme nous devons être à notre aise dans ce pêle-mêle. Les premiers chrétiens n'étaient guère plus mal dans leurs prisons. Comme il n'y a pas de lits pour tous, il y a tous les soirs quelqu'un qui couche sur le plancher, et souvent plus d'un. Ici ce n'est rien, et il ne faudra pas mentionner dans notre oraison funèbre que nous avons couché sur la dure; c'est trop commun pour le pays. Le matin, autre misère; nous ne sommes pas riches en bassins, et, avant que tout notre monde se soit lavé, déjà la prière, la méditation, la messe même est avancée, le foyer fait entendre ses cris discordants et répand partout ses odeurs de cuivre. Mais, à Nazareth, Jésus n'était-il pas là à côté de Marie, pendant que la bonne Mère faisait le ménage, préparait les repas? C'est à un de ces moments que j'arrive à l'improviste! Quelle joie de nous revoir! Quel empressement à nous raconter nos travaux, nos consolations et nos plans pour l'avenir! Que nous étions heureux de goûter au moins

quelques instants la vie de communauté ! Ces doux moments passèrent comme un rêve, et, arrivé le 14, je repartais le 17 décembre.

A mon retour à Battleford, j'y retrouvai le P. André visitant les loges et les pauvres huttes des sauvages qui hivernaient dans cette place, au nombre de quarante ou cinquante familles; il ne paraissait que le soir chez M. Scott, inspecteur des terres du Nord-Ouest, ou chez M. Forget, secrétaire du gouverneur. Ces deux messieurs, ainsi que leurs dames, sont catholiques, pratiquent avec fidélité les devoirs de leur religion et se sont montrés d'une générosité admirable envers nous. M. Scott m'offrit une chambre dans sa belle maison et une place à sa table; j'acceptai avec reconnaissance sa gracieuse hospitalité et je passai l'hiver avec cette honorable famille. Tant que le P. André resta à Battleford, il demeura chez M. Forget et il conservera longtemps le souvenir des attentions délicates dont il fut l'objet de la part de ce digne monsieur et son de excellente dame. Il retourna à sa mission le 4 janvier, me laissant des exemples de zèle qui m'édifièrent et me réjouirent grandement. Ma ligne de conduite était tracée; je continuai jusqu'au printemps l'œuvre si bien commencée par mon compatriote. Privé de maison et d'église, le dimanche je réunissais mon monde dans un mauvais hangar que j'avais arrangé de mon mieux, mais qui rappelait l'étable de Bethléem. Les jours ordinaires, je disais la messe chez M. Scott ou chez M. Forget, et, après déjeuner, je commençais mes visites (*per domos*), instruisant ici une poignée d'enfants, là deux vieillards, plus loin un aveugle; dans une loge, un malade dévoré des pieds à la tête par les écrouelles; ailleurs, une autre malade avec sa mère, toutes deux protestantes, mais désireuses de se faire catholiques; d'un autre côté, essayant de gagner les

infidèles par tous les moyens que la charité me suggérait. C'était une vie peu attrayante pour la nature, et, en apparence du moins, je recueillais plus de vermine que d'âmes. Les causes du peu de fruits de mon ministère étaient d'abord mon indignité, ensuite les mauvais exemples des chrétiens de la place, enfin le zèle d'un ministre protestant (John Mac-Kay), qui avait vu ces sauvages avant nous, leur avait fait promettre de se faire protestants, et qui, tous les jours, faisait sa ronde pour inviter les enfants à l'école. Ajoutez à tout cela l'indifférence, l'apathie des Cris pour la religion, et vous comprendrez quels obstacles je trouvais sur mon chemin. Cependant le bon Dieu me consola en me faisant la grâce de baptiser quinze personnes et de recevoir deux abjurations. Au printemps, je profitai d'une occasion pour aller voir les Pères de Carlton et pour me confesser. C'était un voyage de 100 lieues : c'est commode, on a le temps de s'examiner et de s'exciter à la contrition. Pendant ce temps le P. Fafard, au fort Pitt, après avoir pris sa bonne part des travaux matériels, essayait d'allumer le feu divin autour de lui ; il faisait régulièrement le catéchisme deux ou trois fois par jour à la mission ou au fort même. Dans le cours de l'hiver, il visita le lac la Tortue, le lac la Pêche, le lac la Grenouille et le lac d'Orignal. Il aurait fait d'autres visites encore s'il avait eu des chiens et une traîne à sa disposition ; mais il ne pouvait voyager qu'aux dépens de notre bon M. Mac-Kay, et ne se rendait qu'aux places où l'intérêt matériel conduisait les serviteurs de la Compagnie. N'importe, notre établissement du fort Pitt répandait autour de lui sa bienfaisante influence, et tous les petits camps, dans un rayon de 100 milles, ont entendu parler du royaume des cieux.

Le 9 avril, le R. P. Bourgine arrivait de Saint-Albert avec son obédience pour la mission du fort Pitt. Ce cher

Père ne peut point voyager, mais il parle cris, et, grâce à sa bonne volonté à instruire les sauvages, le P. Fafard et moi nous pourrons nous absenter sans nuire à la mission Saint-Jean-François-Régis, où il y a ordinairement de cinquante à soixante et parfois plusieurs centaines de personnes. Par dispense du très révérend Père général, j'ai eu le bonheur d'admettre aux vœux perpétuels notre nouveau compagnon, le 28 juin 1878, fête du Sacré-Cœur de Jésus. C'est un compagnon précieux pour le P. Fafard, et je ne doute point que ses prières, son humilité et sa soumission admirable à la volonté de Dieu n'attirent de grandes grâces sur la mission.

Au printemps, avant mon retour au milieu d'eux, les PP. Fafard et Bourgine avaient semé un peu d'orge et quelques patates. Quelques jours après j'arrive, le P. Fafard reprend sa charrue, et nous confions encore à la terre huit autres barils de patates. Tout notre monde s'ébranle, et l'ouvrage s'achève promptement. Daigne le bon Dieu bénir les sueurs de ses enfants!

Dès que la nouvelle de mon retour (25 avril) se fut répandue, un de mes catéchumènes, un vieux chef, *le Compagnon du tonnerre*, m'envoya chercher pour aller l'instruire et le baptiser et en même temps pour aider ses enfants à cultiver et à semer leur petit champ. C'était à 5 ou 6 lieues. Je pars aussitôt. Me voilà donc rendu à mon premier métier, celui de cultivateur. Je disais la messe, faisais le catéchisme, puis prenais la pioche. Tout allait bon train, quand un survenant vint nous déranger. C'était un jeune homme réclamant ma présence auprès de son père, qui se mourait. Le malade était un vieux chef infidèle, plus célèbre par ses jongleries que par ses hauts faits. Mes sauvages ne se souciaient pas de me voir entreprendre ce pèlerinage; mais je n'eus garde de les écouter. Je partis donc.

Après trois ou quatre heures de marche, j'arrivais chez mon malade. Il me reçut comme un ange du Ciel. Je l'instruisis des principaux mystères de la foi et le baptisai le lendemain (5 mai) avec une de ses filles et une de ses petites-filles. Quelques semaines après, le vieillard laissait son lit de douleur, pour aller s'asseoir, je l'espère, à côté du bon larron. De retour dans mon camp, je baptisai *le Compagnon du tonnerre* et retournai au logis le 7 au soir.

Le 15 mai, le R. P. Fafard est parti pour la Prairie avec un camp de sauvages. Nous avons beaucoup prié pour le succès de ce voyage apostolique. Qu'il est heureux, ce cher Père, de pouvoir courir à la recherche des âmes! Il ne porte avec lui que quelques livres de provisions, comptant sur la charité des infidèles qu'il accompagne, ou plutôt sur la Providence. Je brûlais de l'accompagner; mais il me fallait faire un voyage à Saint-Albert, et je perdis un temps précieux sur les chemins. Je ne pus partir pour la prairie que vers la mi-juillet, après avoir visité Battleford, que Monseigneur me recommande tant de ne pas négliger.

Nous voilà donc dans la Prairie à la suite de deux camps cris ; la plupart de ces pauvres gens sont infidèles, et presque tous sont indifférents pour la religion, quoique contents de posséder le prêtre au milieu d'eux. Ces sauvages ont leur spécialité ; ils sont trop bons pour nous procurer le martyre et pas assez pour se convertir. Les conversions se font lentement, une à une ; il s'en opère pourtant un certain nombre ; mais nos efforts n'ont eu et n'auront que de pauvres résultats tant que nos chrétiens mèneront cette vie nomade, changeant tous les jours de campement et vivant au milieu des infidèles, le plus souvent loin de l'église, loin du prêtre.

En ce moment, le gouvernement s'impose de grands

sacrifices pour amener les sauvages sur des réserves et pour les y fixer. La Providence même semble vouloir les forcer à renoncer à la vie errante, en faisant tout d'un coup disparaître du pays tous ces immenses troupeaux de buffalos qui, hier encore, couvraient notre Nord-Ouest. C'est le moment de disposer les chefs et les différentes bandes en faveur de notre sainte religion; plus que jamais il faut nous multiplier pour réveiller la foi dans les cœurs de nos vieux chrétiens et pour augmenter le nombre de nos néophytes et de nos catéchumènes. En nous voyant sur leurs réserves, ils dédaigneront plus facilement les offres des ministres protestants. L'hérésie, je vous l'assure, se remue, et une lutte acharnée s'engage entre la vérité et l'erreur. Tous les moyens humains sont du côté du protestantisme ; et, si nous n'avions pas confiance en Dieu, nous pourrions plier bagage et nous avouer vaincus; mais à Dieu ne plaise! L'Église aime à répéter les paroles du grand Apôtre : *Cùm infirmor, tunc potens sum.*

Je reviens à notre voyage de la Prairie. Sous le rapport matériel, ce voyage fut plus pénible que de coutume. Le buffle était excessivement rare et exceptionnellement maigre. La viande, quand nos chasseurs faisaient quelque bonne rencontre, n'avait aucune saveur. Heureusement il y a eu bien des graines (cerises à grappes) et, pendant une couple de semaines, nous vécûmes de ce mets. Cette pauvreté dura jusqu'au mois de septembre. Alors les buffles commencèrent à engraisser.

Le 14 août, nous eûmes le bonheur de nous rencontrer au Lac *sonnant,* lieu de rendez-vous pour la paye annuelle de nos Cris de prairie. Je trouvai le P. Fafard indisposé, mais infatigable. Le P. André, qui s'était rendu de Carlton à cette grande assemblée, en a rendu compte au R. P. Lacombe, dans une lettre qui a été publiée dans

nos annales. L'ouvrage ne nous manqua point dans cette réunion ; mais nous n'eûmes nullement à souffrir. Des amis, métis et Américains, qui étaient là pour leur commerce, eurent soin de nous pendant les huit jours que dura l'assemblée ; le gouverneur lui-même nous invita à sa table. Nous étions à la noce ; mais les noces d'ordinaire ne durent pas longtemps, et il nous fallut nous séparer encore le 22 août. Le P. Fafard suivit un camp qui se dirigeait vers la rivière la Biche et eut la bonne fortune de rencontrer les PP. Scollen et Doucet au lieu de payement des Pieds-Noirs. Après avoir erré de côté et d'autre avec sa bande de Cris, il fallut penser à retourner à la mission. Le cher Père se trouvait loin au sud du fort Pitt. Grâce à la générosité de quelques métis, il avait dans sa charrette assez de provisions pour se rendre à la maison ; mais il lui fallait un guide. Il finit par trouver un jeune sauvage, et il se risqua à faire le trajet avec ce seul compagnon ; il avait bien de 60 à 80 lieues à parcourir.

Les trois premiers jours, tout alla bien. Mais voilà une aventure ! Nos deux voyageurs n'avaient qu'une charrette et une jument (Blonde), et ils traversaient un grand désert. Un beau matin, à leur réveil, ils signalent une désertion. La Blonde, pendant une nuit froide et orageuse, avait succombé à la tentation de l'ennui et avait laissé là charrette et charretiers. Inquiétante surprise, n'est-ce pas ? pour nos deux voyageurs. Que faire ? Chercher la jument autour de leur campement, c'était peine inutile. Naturellement, elle était retournée à la rivière la Biche, son pays d'origine. Nos hommes étaient convaincus que leurs recherches seraient inutiles. N'importe, ils cherchent et se fatiguent sans se décourager. Par une bonne inspiration, le jeune sauvage s'éloigne du Père dans l'espoir de trouver du secours d'une manière ou d'une autre. Vers le soir, il est assez heureux pour

rencontrer un petit camp cris. Comme il était trop tard pour aller chercher le Missionnaire, il coucha là. Cependant le P. Fafard, seul autour de sa tente, se livrait à de pénibles réflexions. Il ne savait pas ce qu'était devenu son compagnon; la saison des froids commençait à se faire sentir, et le ciel se couvrait de nuages menaçants. Dans la crainte de la pluie ou de la neige, il amasse quantité de *bois de Prairie* (bouse sèche de buffalo) qu'il pousse de son mieux dans sa tente. (Tous les voyageurs par ici apprécieraient une telle précaution; il n'y a pas d'autre bois dans la Prairie, et une fois touché par la pluie il ne peut servir.) Après avoir erré une bonne partie de la journée et avoir fait ses exercices avec plus ou moins de distractions, notre cher Père prit un petit souper et alla se reposer. Le lendemain, d'assez bon matin, il était debout. Quelle ne fut pas sa joie, en apercevant dans le lointain un homme à cheval qui se dirigeait vers sa tente! « Assurément, c'est lui! c'est mon homme! » En effet, c'était lui. Le jeune sauvage avait emprunté un cheval pour venir chercher le Père et l'amener dans le camp. Il passa quelques jours avec ces bonnes gens, qui le reçurent de leur mieux. Apprenant que mon camp n'était pas éloigné, il m'envoya son compagnon pour me donner avis de sa position. Deux jours après, nous étions ensemble sur le chemin de la mission, où nous arrivâmes le 9 octobre.

Tout notre monde était en bonne santé; mais les travaux étaient malheureusement arriérés, et la saison s'avançait. Malgré la surabondance et l'urgence de ces travaux, nous voulûmes faire la retraite avant de nous séparer.

A peine notre retraite est-elle finie, qu'une belle occasion se présente pour Battleford; ce n'est pas une traîne à chiens, mais une traîne à bœufs. Ni une, ni deux, je pars après la messe et me dirige vers la capitale du Nord-Ouest,

laissant au P. Fafard le soin du temporel et du spirituel. J'arrive à Battleford (3 novembre), où je pensais hiverner. Mais quelle n'est pas ma surprise! Un prêtre y est déjà à l'œuvre depuis le 16 octobre. C'est le P. Hert, que Mgr Grandin envoyait à mon secours et qui avait accepté l'invitation de M. Forget d'attendre chez lui mon retour de la Prairie. A l'instant, mon plan est dressé. Pour tirer un sauvage d'embarras, j'avais acheté sa cabane. Ce sera notre résidence; ce ne sera pas un palais, mais nous serons chez nous, nous vivrons en communauté. Pour église, nous disposerons la bâtisse provisoire que j'avais fait élever le printemps précédent, et, pour la pension, nous ferons quelque marché avec les voisins. Il ne faut pas trop abuser de la bonne volonté de MM. Scott et Forget. Tout en travaillant mes plans, je me rends chez M. Forget, où je trouve le *Petit Père* (nom traditionnel des nouveaux venus) installé dans une belle chambre. L'accolade fraternelle fut le salut d'usage; ensuite les nouvelles de la Congrégation, de Monseigneur, de la France, puis les lettres, etc. Que le temps passait vite et agréablement! J'avais un compagnon; je passerai l'hiver avec un frère! Rêves d'un moment! A peine avais-je fait connaissance avec le P. Hert et lui avais-je communiqué mes projets, que plusieurs métis venaient me demander un prêtre pour hiverner avec eux à la rivière la Biche, à 200 milles au sud de Battleford. Il y avait là quarante familles métisses et un grand nombre de sauvages. J'hésite quelque temps; il me répugnait de laisser le P. Hert tout seul dans une place exceptionnellement difficile sous tous les rapports. Après avoir bien prié, je me décide à reprendre mon bâton de voyage et à laisser le jeune Père dans la capitale, où il n'y a guère que des blancs; avec le français et l'anglais, il pourra répondre aux besoins de la place. En hivernement, c'est

le cris seul qui se parle. Le Petit Père commençait à parler l'anglais ; en l'envoyant dans la *sauvagerie*, il l'aurait oublié, sans apprendre suffisamment le cris pour exercer le ministère avec fruit auprès de ces métis décidés à se disperser de nouveau dès les premiers beaux jours du printemps. Je donne donc à ce cher Père toutes les instructions dont il a besoin, et je pars avec les métis. Nous fûmes huit jours en route. Quoique le temps ne fût pas dur, je trouvai le voyage long et pénible, parce que je ne pouvais pas marcher et que j'étais indisposé depuis près d'un mois.

Ce fut une grande joie que mon arrivée à la rivière la Biche. Les métis se réunirent aussitôt pour me bâtir une maison, et au bout de six à sept jours j'étais logé. Ma cahutte avait 20 pieds carrés et servait, bien entendu, d'église et de presbytère. Ce n'était pas un monument d'architecture, mais elle suffisait aux besoins de ma paroisse. Autour de moi étaient établies vingt familles métisses ; plus loin était un autre village, à 12 milles ; puis à quelques milles encore, un troisième village. Parmi ces familles chrétiennes se trouvaient mêlées plus de soixante familles infidèles. Mon champ était vaste et passablement difficile à défricher ; les enfants élevés loin du prêtre grandissent dans l'ignorance, et il faut du temps pour leur apprendre quelque chose. Régulièrement, je passais trois semaines dans mon village, et la quatrième semaine dans un autre. Pour le troisième village, où il n'y avait que trois ou quatre familles, j'y ai fait une visite de six ou sept jours, et je suis revenu bien satisfait de ma petite mission ; j'y ai béni deux mariages, reçu une abjuration, fait deux baptêmes, admis à la communion onze personnes, dont neuf communiaient pour la première fois. Ces enfants de la première communion, l'un portant l'autre, avaient trente ans. Pauvres gens ! leur joie était bien grande.

Pendant tout l'hiver, j'étais nourri et chauffé par mes bons métis, et je ne voyageais qu'à leurs frais. Non contents de fournir à mes besoins, ils m'ont fait plusieurs présents en robes de buffalos. Auprès des métis, mon ministère a été assez consolant. J'ai fait aussi quelques baptêmes parmi les Cris ; mais les pauvres Sauteux, qui formaient la majorité dans le camp, sont toujours rebelles à la voix du Missionnaire. Ils ont pourtant été les premiers à entendre l'Évangile, dans cette province ecclésiastique de Saint-Boniface. Que les âmes puissantes auprès du Cœur de Jésus prient pour ces malheureux sauvages!

Au printemps, j'ai pris le chemin de Cariton dans l'espoir d'y rencontrer le R. P. Leduc, notre député au Chapitre général. Malheureusement pour moi, mes métis ont eu le bonheur de trouver du buffalo tout le long de la route, et nous avons perdu trop de temps à la chasse. Quand je suis arrivé à Saint-Laurent, le R. P. Leduc était déjà parti.

Outre les PP. Fourmond et André, j'eus le plaisir de trouver à cette mission le R. P. Moulin, que je n'avais pas vu depuis une vingtaine d'années. Ce cher Père avait passé l'hiver sur une réserve sauvage (lac des Maskegs, aujourd'hui Notre-Dame de Pontmain), où il n'avait eu que peu de consolations. Il n'y avait autour de lui que onze ou douze familles, et ces pauvres gens ne venaient le voir que sous la pression de la faim. Quelques-uns pourtant envoyaient leurs enfants au catéchisme. Cet été, le Père a été à la Prairie avec son camp; sa population a augmenté, et il trouve de meilleures dispositions et plus de bonne volonté. Espérons que cette mission, commencée dans les larmes, sera solidement établie et dédommagera plus tard le cœur de son Missionnaire par une abondante moisson.

Après avoir pris quelques arrangements avec le P. Moulin et nous être encouragés l'un l'autre à la conquête des âmes, nous prîmes congé de nos hôtes de Saint-Laurent; le P. Moulin repartit pour sa mission et votre serviteur pour Battleford.

Il me tardait de revoir le P. Hert. Comment était-il? Comment avait-il pu faire face aux exigences de sa position? Le 6 mai, nous nous embrassions de nouveau, je reste avec lui trois bonnes semaines, et nous goûtons ensemble les douceurs de la vie de communauté. Le Petit Père s'était tiré honorablement de l'épreuve; son noviciat dans la vie de Missionnaire du Nord-Ouest était fait, et il ne me coûterait guère désormais de le laisser dans sa solitude, quand mes devoirs m'appelleraient ailleurs. Si vous désirez savoir comment ce cher Père passe son temps, le voici : il fait l'école quatre ou cinq heures par jour; il étudie l'anglais et le cris; il a deux sermons à préparer chaque semaine, et il est son propre bûcheron et son propre cuisinier. Jugez si, après ses exercices, il a beaucoup de temps de reste. Grâce à Dieu, il parle déjà passablement l'anglais, et, au besoin, il pourrait se tirer d'affaire en cris. Daigne le bon Dieu lui conserver la santé ! Pour son tempérament, il n'a pas assez d'exercice corporel.

Le 31 mai, j'étais au fort Pitt. Après mon départ de cette mission, le 1er novembre 1878, le P. Fafard, avant de se livrer aux élans de son zèle, avait dû travailler comme un simple engagé pour hâter les travaux indispensables avant l'hiver. Si vous l'aviez vu, la faux à la main, à la recherche d'une ou deux énormes meules de foin ensevelies sous la neige, vous vous seriez demandé si le Frère et notre jeune orphelin étaient restés oisifs tout l'été. Ils avaient, il est vrai, fait leur possible ; ils avaient coupé assez de foin pour nos bœufs et nos vaches; mais

la couverture de notre château était mauvaise ; la pluie passait comme à travers un panier. Le Père voulait remédier à cet inconvénient, et il y réussit. L'étable n'était pas assez grande, il dut l'agrandir. Une fois débarrassé de tous ces travaux matériels, le P. Fafard a successivement visité les différents villages cris échelonnés de distance en distance autour du fort Pitt. Aujourd'hui, chaque Missionnaire est obligé de voyager beaucoup, parce que notre population est très dispersée. Espérons que plus tard il y aura des centres où un prêtre pourra résider. Partout ce bon Père a trouvé quelques âmes avides des grâces célestes ; mais ses provisions de voyage s'épuisèrent rapidement, la famine ayant fait sentir ses rigueurs dans les alentours du fort Pitt tout l'hiver dernier.

Au printemps, le P. Fafard a pris la charrue et a labouré un nouveau champ ; si le bon Dieu bénit ses travaux, nous ferons moins de dépenses et plus de charités. Dès qu'il eut fini ses semailles, cet intrépide Missionnaire partit avec ses deux bœufs et sa charrue pour aider les sauvages dans leurs essais d'agriculture. Il est allé d'une réserve à l'autre et n'est rentré à la maison qu'au bout d'un mois. Voilà, mon révérend Père, l'homme qui se fait tout à tous, pour gagner des âmes à Jésus-Christ.

A mon passage au fort Pitt (30 mai), le P. Fafard était de retour de cette mission d'une nouvelle espèce et brûlait de suivre ses pauvres Cris dans la prairie. Je défère à sa demande, tout en lui recommandant de ne pas s'exposer à mourir de faim. Je fais aussi quelques recommandations au P. Bourgine et au F. Letourneur, et je continue mon voyage. Dans une de ses lettres, Monseigneur m'avait exprimé le désir que j'allasse faire au moins une visite à Saint-Albert, en l'absence du R. P. Leduc. Naturellement, il m'était on ne peut plus agréable

d'aller embrasser mes Frères de Saint-Albert, et la Providence m'avait fourni une belle occasion d'accomplir ce devoir à mon aise et sans aucuns frais, à la condition de passer par le lac la Biche. Quelle bonne fortune! Un commerçant protestant, M. Mittchel, mettait à ma disposition sa belle voiture et ses chevaux. Pour le coup, je me trouvais être un personnage. Mais les mauvais chemins et le mauvais temps vinrent me distraire dans ces petites pensées de vanité. Le plaisir de voir la mission de Notre-Dame des Victoires, que je ne connaissais que de réputation, et surtout l'aimable charité avec laquelle j'y fus reçu par les RR. PP. Grouard et Collignon et par les bonnes Sœurs Grises, les beautés et les richesses du lac, tout cela me fit oublier les petites misères du voyage. J'étais fier d'avoir vu cette mission si célèbre, et j'étais enchanté de recevoir des services de nos Pères du Mackenzie pour me trouver dans la douce obligation de les payer de retour. J'ai passé avec eux une huitaine de jours, attendant les ordres de mon bon bourgeois.

Le 13 ou 14 juin, je faisais mes adieux aux Pères et Frères du lac la Biche et prenais le chemin de Saint-Albert, où j'arrivais le 18. J'arrivai comme une surprise; mais tout le monde était à son poste et à son devoir. Je n'avais que des compliments et des encouragements à donner; tout marchait à merveille, au spirituel et au temporel. Le 29 juin, une occasion s'offre pour rentrer à Battleford, et je laisse le lendemain toutes les douceurs de la grande communauté pour retourner vers mes sauvages. Je n'arrive que le 20 juillet chez le P. Hert. Il y avait bien une centaine de loges crises sur les rives de la rivière Bataille, à 1 kilomètre de notre maison. C'est là que je fixe ma tente. C'était, en effet, le seul moyen de faire quelque bien parmi ces pauvres sauvages. Pen-

dant plus de quinze jours que je passai là au milieu de ces néophytes et catéchumènes, j'eus le bonheur de baptiser six ou sept enfants et une femme malade, qui mourut trois ou quatre jours après son baptême; j'eus, deux fois par jour, une assistance assez respectable à mon catéchisme. Ce n'est pas brillant; mais cela dédommage grandement des petits sacrifices que nous nous imposons. Quand la paye fut finie, tout mon monde se dispersa, ma tente fut repliée et je rentrai en communauté.

Depuis longtemps, le P. Fafard était de retour de la Prairie. Les sauvages, ne trouvant point de buffalos, dévorèrent en quelques jours les petites provisions de leur Missionnaire, et il fallut retourner au logis. Le pauvre Père n'y demeura pas oisif. Il prit la faux et commença les foins pour nos bœufs et nos vaches; précaution utile, car il ne faut pas oublier que notre hiver est de six mois.

Voici un aperçu de nos travaux mon révérend Père :

Je n'ai pas ici, à Battleford, où je vous copie ce rapport, tous les registres pour vous donner un compte exact de nos baptêmes. Assurément nous en avons (300) trois cents d'adultes et d'enfants. Adieu dans les Sacrés Cœurs de Jésus et Marie.

Votre affectionné Frère,

J.-J.-M. Lestanc, O. M. I.

MANITOBA.

Les hivernements.

Le R. P. Decorby, dans une lettre adressée au R. P. Lacombe, nous initie aux péripéties de la chasse dans les prairies, et nous apprend aussi quel parti le Missionnaire sait tirer de ces réunions de chasseurs pour le salut des âmes.

Saint-Florent du lac qu'Appelle, le 1er novembre 1879.

On appelle *hivernement* une place que nos sauvages ou métis choisissent pour y passer l'hiver, et se livrer de là aux expéditions et aventures de la chasse. A cet effet, ils se construisent, au milieu de nos immenses prairies, des maisons provisoires qu'ils abandonneront à la fonte des neiges, et où, en attendant, ils trouveront un sûr abri. C'est ordinairement après un examen sérieux que l'emplacement est définitivement choisi; il est nécessaire, en effet, d'avoir à proximité du bois de construction et de chauffage, et, de plus, d'être à portée des troupeaux de buffalos que l'on veut poursuivre, pour en avoir la viande et la robe. Deux rendez-vous de chasse très renommés se trouvent enclavés dans les prairies faisant partie de la mission de Saint-Florent; ce sont : la montagne aux Cyprès et la montagne du Bois. Avant de m'y être rendu, je m'imaginais deux masses gigantesques recouvertes de neige; mais les noms sont trompeurs, ces points ne sont que deux rangées de collines boisées et ravinées par quantité de petits ruisseaux qui s'y sont creusé des lits profonds. Le métis abat les bois, se construit une maison, la cimente, y met un bon plancher et y dispose tout avec une solidité et une coquetterie qui sembleraient indiquer une prise de possession définitive. Il n'en

est rien pourtant, et tout ce luxe ne tend qu'à se procurer un abri chaud pour quelques mois d'hiver. Le sauvage non baptisé et qui n'a aucune teinte de civilisation est moins exigeant, et sa loge, dressée au fond d'un ravin, contraste étrangement par son état misérable avec la confortable maison du métis ou du sauvage chrétien; la propreté lui est inconnue.

Le buffalo, lui aussi, a choisi les environs de la montagne aux Cyprès pour son séjour de prédilection. Après avoir fui des quartiers où il abondait autrefois, il nous est resté fidèle, malgré le nombre de ses acharnés destructeurs et les massacres fréquents de sa race. Rien ne peut lui faire abandonner nos prairies où il vit en nombreux troupeaux. La distance de la mission Saint-Florent à la montagne aux Cyprès est à peu près de 250 milles anglais. Tout dernièrement, en faisant le voyage, après une centaine de milles, je rencontrai des troupeaux innombrables, paissant tranquillement dans les gras pâturages des vallées. A peine arrivé, je dus partir pour la rivière au Lait pour assister une petite fille qui se mourait et qui réclamait ma présence. Son père m'avait envoyé sept chevaux, avec recommandation de ne pas les ménager et de bien organiser mes relais. Nous avons mis deux nuits et une journée pour nous rendre et trois jours pour revenir. Eh bien! tout ce long trajet s'est accompli au milieu des animaux de la prairie ; aussi loin que le regard pouvait atteindre, on n'apercevait que des masses noires se mouvant sur le fond blanc du lac couvert de neige.

Mais, direz-vous, les voyages doivent être bien dangereux au milieu de semblables hôtes. C'est ici qu'apparaît la bonté de Dieu, et aussi que se manifeste la royauté de l'homme. Le bœuf des prairies, qui, provoqué, fait voler en l'air son adversaire comme une balle élastique, le

broie sous ses pieds et lui laboure les flancs de ses effroyables cornes, n'a pas même l'idée de se mesurer avec l'homme, si ce dernier ne lui cherche pas querelle.

En devenant le dernier refuge des buffalos, la montagne aux Cyprès est aussi devenue le rendez-vous des chasseurs et des explorateurs de toute sorte. Autrefois, quelques hommes hardis s'y aventurèrent seuls, au risque de se mesurer avec les sauvages du voisinage. Il n'y a pas encore longtemps, un parti de Pieds-Noirs, tous montés sur d'excellents chevaux et désirant faire preuve de bravoure, est venu en plein jour voler des chevaux pendant que les propriétaires prenaient un peu de repos. Poursuivis à outrance, les maraudeurs furent bientôt rejoints. Serrés de près, ils se jetèrent dans un ravin, espérant échapper ainsi à une mort certaine. Mais un vieux chasseur, voulant entraîner sa troupe et peut-être faire la mort d'un brave, se précipita la carabine en avant sur les sauvages embusqués dans le ravin ; il n'eut pas le temps d'arriver : une balle le foudroya avant, mais l'élan était donné ; ses camarades descendirent comme une avalanche, et, en quelques instants, on vit voler des têtes, des bras et des membres brisés.

Voilà ce qu'était autrefois la montagne aux Cyprès ; tout est bien changé aujourd'hui. Ce lieu est devenu le rendez-vous fraternel de toutes les tribus indiennes non seulement du territoire anglais, mais aussi des États-Unis. L'hiver dernier, une tribu de l'autre bord du Missouri comptait près de quinze cents loges à la montagne; les Nez-Percés en comptaient trente-six; ajoutez deux ou trois cents loges de Sauteux, de Cris, d'Assiniboines et autres et les débris d'une nombreuse tribu qui, après avoir tout massacré et pillé dans un coin de l'Orégon et traversé 1500 milles pour arriver aux frontières anglaises, est allée se heurter à une troupe de soldats américains : sauvages exténués,

décimés, nous arrivant par une neige d'automne dans l'état le plus pitoyable, sans chaussures, sans habits, sans provisions, et la plupart soignant de récentes blessures, vous aurez une idée de la composition de la population nouvelle qu'attirait, l'hiver dernier, à la montagne aux Cyprès, l'espérance des belles chasses. Il faut ajouter à ce chiffre deux cents familles de métis chrétiens. La montagne aux Cyprès est donc devenue pendant l'hiver un centre considérable où a régné la plus grande activité.

Les buffalos, hôtes entêtés de ce pays, ont attiré tout ce monde, mélange de diverses races et de diverses religions. Mais la foi du Missionnaire découvre une intention providentielle dans cette étonnante agglomération. Ce n'est pas sans motifs que ces tribus de langues différentes, hier encore ennemies et, armées du scalpel, se poursuivant pour se détruire, ont été subitement unies dans un même sentiment de préservation et dans une même communauté de périls et d'intérêts. Dieu, qui veut le salut des âmes, a permis que des hommes, encore dans les ténèbres du paganisme, fussent réunis de partout pour offrir au zèle du Missionnaire un plus facile accès.

J'aime à espérer que des sauvages, venus de loin pour échapper à la vengeance de leurs ennemis ou pour chasser le buffalo, subiront peu à peu l'influence de la religion véritable ; aussi ai-je fortement engagé mes chrétiens à ne donner que de bons exemples ; jusqu'à ce jour, en effet, les exemples que les nouveaux venus avaient rencontrés sur les bords du Missouri n'étaient pas de nature à les convaincre de la vérité; mais Dieu a ses desseins, et tout changera d'aspect.

Notre population chrétienne s'était divisée en trois villages principaux, et la masse des infidèles s'était répandue autour de ces trois points, dans les plis de la montagne. Au milieu de chaque village se dressait un long

bâtiment, à la construction duquel toutes les mains avaient concouru, et que l'on désignait sous le nom d'*église*. C'est dans cette modeste maison de Dieu que se réunissaient nos fidèles; là se récitait le chapelet, se faisait la prière; là était offert le saint Sacrifice; les instructions et catéchismes s'y faisaient régulièrement; je puis ajouter que cette église improvisée ne désemplissait pas, et que, pendant tout le temps de l'hivernement, à voir la foule qui s'y rendait, on se serait cru en une fête perpétuelle. L'hivernement est l'occasion de ce mouvement extraordinaire.

La chasse au buffalo est, en effet, d'un irrésistible attrait pour nos gens, et, malgré ses dangers, je comprends l'entrain et la passion qu'ils y mettent. Après avoir installé leurs familles, les chasseurs préparent leurs voitures d'hiver, et, au jour convenu, ils partent et se frayent un passage sur la neige. Les traînes défilent lentement; le chasseur, debout sur son traîneau, ou à cheval, sonde du regard tous les points de l'horizon. Bientôt il voit se détacher sur le fond blanc de la prairie une ligne noire et majestueuse, semblable à la lisière d'un grand bois. Son cœur tressaille alors d'émotion; il prépare ses armes et se rapproche des troupeaux avec prudence. Quelquefois les buffalos continuent à paître tranquillement sans se soucier du danger qui les menace ; le plus souvent, ils cherchent leur salut dans la fuite. Alors la troupe des chasseurs se lance à leur poursuite, mais modérément et en ayant soin de ne pas exténuer les chevaux. Arrivés tout près de l'ennemi, l'allure devient plus vive et l'attaque plus sérieuse. Chevaux et chasseurs se précipitent comme un ouragan au milieu des animaux affolés de terreur se dispersant dans toutes les directions. Des coups de fusil retentissent de tous côtés; des buffalos tombent foudroyés; d'autres continuent à galoper en

vomissant des flots de sang ; puis ils s'arrêtent subitement, se raidissent dans l'agonie et tombent enfin comme des masses inertes. Quelquefois, réduit au désespoir et serré de trop près, l'animal furieux se retourne, fait front au chasseur, se rue sur lui, le renverse et lui laboure les flancs avant qu'il ait le temps de parer le coup. Il y a, dans la prairie, des trous nombreux dissimulés dans les hautes herbes ; si un cheval au galop se heurte à cet obstacle, il roule avec son cavalier, et bien souvent ce dernier ne se relève qu'estropié ; quelquefois une balle mal dirigée, dans le tourbillon qui passe si rapidement, va frapper un chasseur au lieu d'atteindre le bœuf sauvage ; il y a ainsi des accidents de tout genre. C'est pour cela que, pendant cette chasse si lucrative et si émouvante, il est bon qu'il y ait un prêtre attaché à l'expédition.

Dès que le chasseur a tué le nombre d'animaux qu'il désire, il se hâte de charger ses traîneaux et de reprendre le chemin de l'hivernement ; sa femme l'attend anxieuse au foyer, et les enfants ont compté les jours de l'absence par de petites entailles faites sur un morceau de bois. A la prière du soir, on a fait chaque jour mention du père de famille.

Pendant que le chasseur court la prairie à la poursuite du buffalo, le Missionnaire visite les nombreux hivernements pour s'y occuper du salut des âmes. En arrivant, son premier soin est de faire la revue des consciences, car si ces braves gens n'ont pas toujours l'avantage d'avoir un prêtre avec eux, en compensation ils savent profiter de son passage pour recevoir les sacrements. Mais la grande occupation, c'est le catéchisme : occupation laborieuse de toutes façons, les enfants de la prairie étant loin d'avoir l'intelligence ouverte aux choses de la foi comme les enfants des écoles. Des familles qui

voyagent sans cesse n'offrent guère de ressources pour l'instruction religieuse; il n'y a aucun travail préparatoire; le prêtre est obligé de tout faire et de donner jusqu'aux notions les plus élémentaires, soit pour les idées, soit pour le sens même des mots. Il doit, de plus, apprendre les prières et dégager peu à peu les intelligences de ces pauvres petits êtres des ténèbres où elles sont plongées. Son labeur n'est pas perdu cependant ; le jour se fait progressivement dans les esprits; on prend goût à l'étude de la religion, et vient enfin un moment où l'on peut annoncer une fête de première communion. C'est une grande joie pour tout le camp; on se prépare à cette solennité et on déploie à la célébrer toute la pompe possible.

La visite des malades est encore une des grandes sollicitudes du Missionnaire; ce devoir prend beaucoup de temps et exige des voyages à de grandes distances. J'ai fait quelquefois plus de 200 milles anglais pour aller assister des mourants, le visage fouetté par la neige et au milieu des rafales. Aussi quand, les vêtements couverts de glace, après deux ou trois jours de marche dans la solitude, après avoir erré et souvent perdu sa voie, on voit enfin apparaître la ligne des bois, on éprouve comme un sentiment de délivrance. Auprès d'un bon feu on oublie toutes les souffrances, et on prépare l'entrée du ciel à quelque moribond qui soupirait après l'arrivée de son consolateur, le prêtre.

Ainsi se passent les journées du Missionnaire pendant les hivernements. A ces occupations vient se joindre l'instruction des sauvages de passage dont j'ai déjà parlé ; on ne peut que glaner parmi eux, leur temps de séjour étant trop court ; mais, en attendant un établissement définitif, ils recueillent quelques bonnes impressions, reçoivent quelques éléments de la foi ; quelques-uns même se

convertissent complètement, et d'autres en s'en allant emportent de bons souvenirs, qui les disposeront à leur conversion future.

DECORBY, O. M. I.

CAFRERIE.

Guerre du Zululand.

EXTRAITS DU JOURNAL DU R. P. BAUDRY, AUMONIER MILITAIRE.

Nous choisissons dans ce journal les passages les plus intéressants, et si nous ne citons pas tout, c'est que déjà d'autres lettres nous ont initiés aux évènements de la guerre, et aussi parce que nos annales ont fait connaître, dans d'autres numéros, la mission de dévouement qu'il a été donné à nos Pères de remplir.

Ma première visite en arrivant au fort Evelyn a été pour l'hôpital, où j'ai trouvé une vingtaine de malades. Parmi eux il y avait un Marseillais que j'avais connu à Durban et qui s'était engagé comme volontaire. Il y avait aussi dans le fort un Breton, que je n'ai pas pu voir, parce qu'il était de patrouille. Le fort est admirablement bien situé sur une colline et, grâce aux travaux qu'on y fait, il devient de jour en jour plus formidable. La garnison se compose de 200 hommes; c'est plus qu'il n'en faut pour défendre la place.

28 juin. Camp d'Ingwanigwana. — Enfin je suis arrivé à mon poste sain et sauf, et me voici au milieu de ceux dont je vais partager le genre de vie, les fatigues et les dangers. Quoique la distance qui sépare les deux camps ne soit que de 16 milles, il nous a fallu presque toute la

journée pour la parcourir. La route devient de plus en plus difficile. Ce n'est qu'une suite de montagnes et de ravins, offrant une marche pénible à des mules déjà épuisées ; heureusement qu'elles ont le pied sûr, autrement on n'avancerait qu'au milieu d'une succession d'accidents. De tous côtés on ne rencontre que des *kraals* (villages cafres) réduits en cendres ; quelques-uns fument encore, et à mesure que nous nous rapprochons du principal corps d'armée, on constate d'une manière plus évidente les ravages de la guerre. Heureusement que tous les kraals sont abandonnés. Les hommes en état de porter les armes ont rejoint Cetywayo; les femmes et les enfants sont allés se réfugier dans les montagnes, loin de la route suivie par l'armée. Les seuls êtres vivants que l'on rencontre sont des chiens qui rôdent dans la solitude. Des compagnies de vautours de grandeur prodigieuse leur disputent les restes des bœufs morts ou mourants. J'ai eu plusieurs fois l'affreux spectacle de dix à douze de ces vautours dévorant des bœufs tombés de lassitude sur le chemin et trop épuisés pour pouvoir continuer la route. Il était pénible de voir ces pauvres bêtes essayer, à l'aide de leurs longues cornes, de se délivrer de ces oiseaux voraces, et ne pouvant y réussir. Leurs mugissements plaintifs disaient assez l'atrocité de leurs souffrances. J'ai bien regretté en plusieurs circonstances que les volontaires qui nous accompagnaient n'aient pas fait usage de leurs armes pour mettre fin à leurs tortures.

29 juin. Fête de saint Pierre et de saint Paul.—Malgré la solennité de la fête, je n'ai pu dire la sainte messe, n'ayant ni autel ni ornements avec moi. J'ai laissé ma chapelle à Dundee, et Dieu sait quand et si je la retrouverai jamais. J'ai cependant eu un service religieux. M. Coar vint me dire ce matin d'un air impérieux qu'il avait fixé midi et demi pour mon service, et que l'ordre du jour

en faisait mention. Comme je comptais beaucoup sur ce jour-là pour entendre les confessions, j'allai trouver le chef d'état-major, et lui demandai s'il n'y avait pas possibilité de changer l'heure. « Certainement, me répondit-il, quelle heure voulez-vous fixer ? » J'indiquai dix heures. Il dressa donc un nouvel ordre du jour, et je me préparai à adresser quelques mots à ces braves gens. A dix heures tous les catholiques appartenant au 13e, au 80e et au 90e régiment, un certain nombre d'artilleurs, etc., environ 400 ou 500 hommes, se réunissaient autour de moi, sur le versant de la colline regardant Ulundi. Rien de plus simple et cependant rien de plus imposant. Je m'agenouillai au milieu de ces braves, qui se tinrent debout, la tête découverte, l'arme au bras, et le livre d'office sous les yeux. Je récitai quelques prières qui furent suivies avec le plus grand recueillement. Comme je l'ai dit, c'était la fête de saint Pierre et saint Paul ; je m'inspirai donc naturellement du souvenir de la vie et de la conversion de ces deux saints. Il me serait bien difficile de redire le petit sermon que j'adressai à mon auditoire. Il y a des circonstances qui donnent à la parole une autorité et un entraînement qu'elle serait loin d'avoir par elle-même dans des moments moins solennels. L'ennemi avait été aperçu le matin même, nous étions évidemment à la veille d'une grande bataille. J'invitai donc vivement les soldats à venir se confesser, afin que, s'ils devaient tomber sous l'assagaie des Zoulous, ils pussent au moins mourir la conscience en paix. Mes paroles furent comprises et firent du bien, car depuis ma rentrée dans la tente du major, jusqu'au soir à huit heures au couvre-feu, je fus assiégé par des soldats qui voulaient se confesser. Je n'eus que le temps de dire mon office, mon chapelet et de prendre une petite réfection. Que d'heureux mon ministère fit ce jour-là ! Ces braves gens me prenaient la main et la

baisaient avec respect, en disant : « Maintenant, Père, je ne crains plus rien. Auparavant, j'étais continuellement tourmenté et craignais de mourir, mais maintenant je suis heureux, et verrais même la mort avec plaisir. » N'est-ce pas une preuve de plus que la religion rend brave ?

30 juin. — Ce matin, à huit heures et demie nous nous mettions en marche. J'ai été émerveillé de la rapidité avec laquelle cette masse immense d'hommes, de chevaux, de bœufs, de wagons, s'est mise en mouvement. Aussitôt que la colonne se fut ébranlée, j'enfourchai mon humble coursier et piquai des deux pour aller faire la connaissance du commandant Walley, commandant des chevau-légers de Natal. J'appris qu'il était en tête de la colonne, dont il ouvrait la marche. C'est un bien brave homme et un bon catholique. Je chevauchais à ses côtés et nous causions tranquillement, quand on aperçut deux Zoulous envoyés en estafette. L'un était porteur d'une lettre fixée au bout d'une baguette (habitude des indigènes du pays), l'autre avait en main une longue épée. C'étaient de nouveaux messagers de Cetywayo. Pendant que le commandant se dirigeait vers le courrier, je m'avançai vers celui qui portait l'épée. L'idée me vint alors que ce pouvait bien être l'épée dont était armé le Prince impérial quand il fut tué. Je priai donc un volontaire, qui l'avait déjà arrachée des mains du Zoulou, de me la passer, et je reconnus tout de suite l'N gravée sur le pommeau. Jusque-là les deux Zoulous n'avaient su que penser, ils tremblaient de tous leurs membres, et leur figure serait devenue pâle, si leur teint d'un noir bien foncé ne s'y fût opposé; mais lorsqu'ils virent que j'avais reconnu l'arme et que tous les volontaires s'étaient groupés autour de moi pour considérer et toucher cette épée de Napoléon I^er^, victorieuse dans tant de batailles, ils cessèrent

d'avoir peur. Le commandant envoya la lettre et l'épée au général en chef, et moi je continuai ma route, tout fier d'avoir été le premier à découvrir cette arme précieuse que l'on croyait perdue pour toujours.

Je viens de profiter d'une petite halte pour aller visiter un kraal abandonné, mais non détruit. Pour éviter tout danger et toute surprise, j'ai commencé par en faire le tour et m'assurer qu'il était bien évacué. Il a déjà été visité par d'autres, car je remarque des signes de pillage : ce sont des pots de terre brisés, des courges écrasées, du maïs répandu de tous côtés. A l'intérieur je trouvai des peaux de bœuf, qui devaient probablement servir de nattes, des haillons, des gourdes et une petite tabatière en paille tressée, que j'emportai comme souvenir de ma visite. Je pris également un paquet de millet que mon cheval mangea à belles dents pendant que j'écrivais mes notes.

Après souper, un soldat vint me remettre un billet du directeur du transport, qui me demandait où et quand il pourrait me parler pour régler une affaire de conscience. Comme j'étais libre alors, je me rendis près de lui, et le trouvai étendu sous un abri formé par deux couvertures. C'était tout le luxe que les officiers pouvaient se permettre, encore beaucoup n'en avaient pas autant, tandis que moi j'avais un bon wagon, bien fermé, même avec paillasse et oreiller. Celui qui m'avait fait demander était un converti du protestantisme, qui était de nouveau retourné à ses premières erreurs. Il me pria de faire cesser ses remords et de le recevoir de nouveau dans l'Eglise catholique, ce que je fus bien heureux de faire. Sa confession, que j'entendis en marchant de long en large, une fois finie, la joie et le bonheur rentrèrent de nouveau dans son cœur, et il ne savait comment me témoigner sa reconnaissance.

1^er^ juillet. Bords du White-Umbelosi. — Cette fois-ci,

nous sommes réellement en présence d'un nombre considérable d'ennemis. Toute la journée on a été en vue du kraal royal, et l'on a aperçu des régiments entiers de Zoulous, allant de kraal en kraal. Notre marche a été excessivement pénible, à travers un pays accidenté et couvert d'arbrisseaux épineux. Nous avons fait une foule de petites haltes pour donner aux wagons le temps de se rassembler. Dans un endroit si dangereux et en présence de l'ennemi, il était bon de se disperser, et cependant la ligne de bataille, grâce aux wagons, avait bien 2 à 3 milles de long. Deux compagnies de sapeurs ouvraient la marche et frayaient à coups de hache un passage au milieu de ces petits arbres et de ces broussailles. Pendant ce temps je me tenais un peu partout, afin de me montrer aux soldats catholiques et de profiter des haltes pour entendre leurs confessions.

Sur les trois heures de l'après-midi nous arrivions à un demi-mille de la rivière. J'étais dévoré de soif, je suivis donc quelques volontaires qui s'y rendirent pour se rafraîchir. Je n'avais point songé à l'imprudence de cette action ; juste en face de la rivière, du côté opposé, se trouve une haute colline boisée, qui commande le seul passage possible. Je revenais tranquillement et déjà arrivaient les dix premiers wagons, quand j'entendis des coups de feu. Messieurs les Zoulous s'étaient embusqués sur la colline et ouvraient sur nos imprudents volontaires un feu bien nourri. Cet accident dérangea les plans médités et arrêtés d'avance. La colonne du général Wood devait, à son arrivée à la rivière, la traverser et camper sur la colline, mais l'attaque imprévue de l'ennemi fit changer la tactique.

Aussitôt l'ordre fut donné de former le *laager* à l'endroit même où nous étions; ce fut l'affaire d'environ trois quarts d'heure, quoiqu'il y eût à couper et à trans-

porter de gros arbres; mais tout le monde travailla, et nos Cafres mêmes, dont j'avais précédemment remarqué la paresse, se montrèrent très empressés à fermer avec des épines les interstices laissés entre les wagons.

Le général en chef renvoya alors les messagers qui étaient venus apporter l'épée du prince impérial, et fit dire à Cetywayo que s'il ne s'opposait pas au passage de la rivière, on ne brûlerait pas ses kraals, et il lui donna jusqu'au 3 juillet à midi pour préparer sa réponse.

2 juillet. — A minuit moins le quart, la nuit dernière, nous eûmes une fausse alerte, on entendit un coup de feu dans la direction des postes avancés, et en moins de trois minutes tout le monde était debout, sans ordre donné.

Je dormais tranquillement dans mon wagon, quand j'entendis les soldats s'écrier : « Les voici, les voici, ces vilains noirs ! » A la manière dont ils criaient et au désordre qui régnait dans leurs rangs, je crus que les ennemis étaient déjà sous les wagons, aussi je ne fus pas longtemps à sauter à bas du hamac (nous nous couchions toujours tout habillés et même bottés); mais dans ma précipitation je me sentis tirer par la barbe ; c'était mon révérend compagnon qui, moins agile que moi, cherchait un point d'appui quelconque pour l'aider à sortir de son lit. Quand je fus sur pieds, je vis tout le monde à son poste, le fusil en joue et prêt à faire feu, mais pas un Zoulou. J'offris de nouveau ma vie au bon Dieu, et je me mis à parcourir les rangs des soldats. Tous paraissaient contents de pouvoir enfin se mesurer avec l'ennemi, mais l'ennemi ne se montra pas. En revenant vers mon wagon j'eus l'explication de cette alerte. A l'endroit où nous campions, il y a beaucoup de cactus dépouillés de leurs feuilles inférieures jusqu'à la hauteur de 5 à 6 pieds. Une des sentinelles avancées prit un cactus pour un

Zoulou et fit feu. Les Cafres auxiliaires, qui l'entendirent, abandonnèrent promptement leurs postes pour se retirer à toutes jambes vers le laager. Les autres sentinelles les prirent pour des Zoulous, et de là l'alarme générale.

Je rentrai alors dans mon wagon, où je fus bientôt rejoint par le révérend Coar, qui tempêtait contre les Cafres, qui avaient ainsi troublé son sommeil pour rien, et il souhaitait, dans son dépit, que la sentinelle fût, pour punition, privée de sommeil pendant huit jours. Tout le monde se recoucha alors, et au bout de quelques minutes la plupart avaient oublié l'incident et étaient plongés dans un profond sommeil.

Ce matin les sapeurs sont à l'œuvre, ils déboisent un petit coteau afin d'y braquer deux canons. Dans la journée j'ai encore entendu quelques confessions. Vraiment ces pauvres soldats font preuve de bonne volonté et de foi bien vive, en consentant à se confesser en se promenant avec moi de long en large, étant à chaque instant coudoyés par les passants, ou bien accoudés dans mon wagon à deux pas du ministre protestant. La grâce du bon Dieu les a touchés, qu'il en soit à jamais béni !

Il est quatre heures du soir, la musique joue un air joyeux. C'est le signal pour faire rentrer dans le laager tous les bœufs et chevaux qu'on laisse paître pendant la journée.

3 juillet. — Je viens de voir les premières victimes de la guerre, ce sont de pauvres blessés couverts de sang. La lutte est commencée. A midi, S. M. Cetywayo n'ayant pas encore daigné répondre au général, on s'est décidé à agir. Les deux canons placés sur la petite colline déboisée les jours précédents commencèrent à vomir la mitraille sur le côté opposé du White-Umbelosi. Un silence morne fut la seule réponse. Au même mo-

ment tous les corps à cheval partirent dans une direction opposée et traversèrent la rivière à un gué que l'on avait découvert la veille. Après quelques minutes d'anxiété, on les aperçut escaladant la colline et courant à toute bride dans la direction d'Ulundi. Pas un ennemi, pas un coup de feu. Quelques soldats s'emparent de la position et y établissent un piquet, les autres se dirigent vers le kraal. Déjà ils l'atteignent et vont y pénétrer quand ils sont accueillis par une vive fusillade. Les Zoulous, en tacticiens habiles, s'étaient cachés dans leurs huttes et attendaient nos cavaliers de pied ferme. Il y aurait eu témérité à une poignée d'hommes, environ 300, de vouloir résister à plus de 15000 ennemis, tous armés de bons fusils. Le colonel faillit perdre la vie dans cette rencontre, car il fut entouré de Zoulous, et ce ne fut que grâce à sa dextérité à manier le sabre qu'il put s'en débarrasser. Voyant que toute résistance serait inutile, il se hâta d'examiner le terrain, ce qui était sa mission principale, choisit un campement qui pût être avantageux à l'armée anglaise en cas de besoin, et puis fit sonner la retraite. Deux hommes ont été tués dans cette reconnaissance et trois ont été grièvement blessés. L'un a reçu une balle à l'épaule ; l'autre en a reçu une au bras, laquelle, après avoir fait une légère entaille, lui a traversé le côté de part en part. Le troisième a deux blessures au bras et une au milieu du dos, si près de l'épine dorsale, qu'on la dirait brisée. Ce cas est sans espoir. Tous supportent leurs souffrances avec courage et résignation. Quoique aucun d'eux ne soit catholique, voyant l'apathie du chapelain protestant, j'ai cru devoir leur offrir quelques consolations, qu'ils ont reçues avec reconnaissance.

4 juillet, onze heures du matin. — Une bataille vient de se donner. J'en suis sorti sain et sauf : *Deo gratias!*

Mais quel feu ! quel tapage assourdissant ! quelle fumée ! C'est quelque chose de vraiment effrayant.

Je reprends mon récit où je l'ai interrompu hier. J'avais remarqué, après la reconnaissance, que mon révérend compagnon ne tenait pas trop à suivre les troupes désignées pour marcher vers Ulundi et qu'il aurait préféré rester dans le fort. Je le voyais rôder autour de la tente du général, et croyais bien qu'il cherchait un prétexte pour être dispensé de la corvée. Il vint me dire que, n'ayant pu voir le général, il lui avait fait remettre une note relative aux aumôniers. Le soir donc, dans l'ordre du jour pour le lendemain, je lus : « Les aumôniers resteront dans le fort. » Ce fut pour moi un contre-temps désagréable qui m'empêcha de dormir. Aussi ce matin, à quatre heures, j'étais debout ; je me dirigeai vers la tente du général, et le priai de me laisser accompagner les troupes, assurant que ma présence leur inspirerait de la confiance et du courage et les aiderait à bien mourir. « Je sais, je sais, dit le général, aussi serais-je heureux de vous voir nous suivre. » C'est tout ce que je demandais. L'ordre du jour fut aussitôt changé, et je me disposai, tout joyeux, à me mettre en marche. J'annonçai cette nouvelle aux soldats, qui en furent enchantés Pendant ces allées et venues, mon révérend restait étendu dans le wagon. Je ne sais si la joie de partir me fit parler plus haut que d'habitude, le fait est qu'il apprit qu'en dépit de l'ordre du jour de la veille j'allais suivre les troupes. Il se leva aussitôt, et vint me dire quelques instants après que, puisque je partais, il avait prié le général de le laisser partir aussi, et qu'on avait obtempéré à sa demande.

A six heures donc, les deux colonnes, à l'exception d'environ deux cents hommes laissés pour garder le fort, s'ébranlèrent dans la direction de la rivière, chaque soldat

portant sur soi des provisions pour trois jours, consistant en biscuits et viandes conservées. Cinq ou six wagons de munitions nous suivaient. Contrairement à mon attente, nous passâmes la rivière sans coup férir. Ce fut l'affaire de dix minutes. Malgré le froid du matin, les soldats entrèrent dans la rivière avec de l'eau jusqu'aux genoux. Au-delà de la rivière on se forma en carré. L'artillerie, amenée par le 80e régiment, ouvrait la marche et formait un des côtés du carré. Sur la droite marchait le 13e régiment et sur la gauche le 90e. Le fond du carré était formé par l'autre colonne. Chaque côté avait trois lignes de profondeur; la cavalerie se déployait dans la plaine tout autour; les lanciers fermaient la marche. C'est dans cet ordre que nous avançâmes pendant environ vingt minutes à la recherche des Zoulous, lesquels ne donnaient aucun signe de vie. On avait donné l'ordre formel de ne pas détruire les kraals et surtout de ne pas les brûler, la fumée qui en résulterait pouvant gêner nos opérations. Mais cet ordre, soit qu'il n'eût pas été transmis, soit qu'il fût trop tard, ne put être exécuté, et nous eûmes à peine passé le premier kraal, qu'une fumée noire et épaisse en sortait nous indiquant qu'il était en feu.

Après avoir passé le deuxième kraal d'environ 500 à 600 mètres, nous fîmes halte en face d'une petite maison en briques qui avait servi de boutique à un marchand catholique. Les murs seulement restaient debout; mais dans l'intérieur il y avait un cadavre, celui d'un des soldats tués la veille dans la reconnaissance. Pendant que les ingénieurs abattaient les murs de la maison, quelques soldats se mirent à creuser une tombe pour y déposer les restes du soldat. Au moment où ils remplissaient ce devoir fraternel, on entendit une fusillade terrible du côté opposé du kraal que nous venions de passer. Les Basutos, nos alliés, venaient de découvrir les Zoulous

cachés dans des ravins boisés, et c'était sur eux que se dirigeait ce feu de peloton. Il n'y avait pas de temps à perdre. Un des murs de la maison, en tombant, recouvrit la fosse ; le clairon sonna, et en un instant tout le monde fut à son poste. Aussitôt que le premier coup de fusil fut tiré, on vit une foule de petits feux s'allumer comme par enchantement dans les ravins des montagnes qui nous entouraient, et en même temps sortirent du kraal royal des masses épaisses de Zoulous. Le sol en était tout noir. Les Basutos, qui avaient découvert l'ennemi, se replièrent lentement vers le carré, en déchargeant leurs carabines; mais, aussitôt que les Zoulous eurent atteint leur kraal, ils se cachèrent derrière leurs huttes, et de là ouvrirent un feu bien nourri sur les Basutos. Dès lors, la lutte n'étant plus égale, ces derniers durent se replier promptement sur le carré. L'artillerie commença alors à tonner. Plusieurs bombes furent lancées au beau milieu de ces masses noires et durent faire de grands ravages. Les Zoulous un peu surpris se dispersèrent; mais, en espaçant leurs rangs, ils continuèrent de marcher vers nous rapidement. En même temps, nous aperçûmes des flancs des montagnes sortir des milliers de guerriers. Moins de douze minutes après que le premier coup de fusil eut été tiré, nous étions complètement cernés par au moins 25 000 ennemis. Nous étions à peine 5 500. Heureusement que nous avions une bonne position, une petite élévation dans une large plaine. Aussitôt que la cavalerie fut rentrée dans le carré, la bataille s'engagea sur toute la ligne. Elle ne fut pas longue, mais elle fut terrible. Les soldats épuisèrent leurs soixante-dix cartouches, et le feu des Zoulous était aussi bien nourri que celui des Anglais. Je crus bien que je ne sortirais pas vivant de ce carré. Au milieu de ces nuages de fumée et de poudre, il était bien difficile de distinguer

les blessés ; beaucoup étaient atteints et continuaient néanmoins à se battre. Les chevaux paraissaient les plus effrayés et on les voyait trembler de tous leurs membres. J'aperçus dans la bagarre un petit jeune homme de Durban qui s'était engagé comme interprète et qui était affolé de peur. Quoiqu'il fût protestant, il me suivait partout, pensant peut-être qu'il serait plus en sûreté à mes côtés. Enfin, le feu se ralentit d'un côté, et les Zoulous commencèrent à se replier. Un hourra s'éleva de nos rangs. Ce fut le signal de la fuite de l'ennemi. Aussitôt, les rangs du carré s'entr'ouvrent et laissent passer les lanciers et tous les corps à cheval, qui se précipitent à la poursuite des fuyards.

Les pertes, de notre côté, furent peu considérables. Nous n'eûmes à déplorer que quelques morts, dont un seul était catholique. Je l'enterrai sur place. Il y eut environ quatre-vingt-dix blessés, dont plusieurs très dangereusement. Tout ce pauvre monde est maintenant là couché par terre ou sur des lits de sangle. Tous supportent leurs peines avec la plus grande patience. Il y a environ une quinzaine de catholiques parmi eux. J'ai entendu la confession de tous ceux que je croyais en danger ; j'ai aussi donné des consolations à tous indistinctement, les ministres protestants ne se montrant pas au milieu de cette scène de souffrances.

La poursuite dura une heure, après quoi les cavaliers revinrent ayant chassé les ennemis jusque dans les montagnes. Les Zoulous se groupèrent sur les sommets et, de là, semblaient nous défier encore, quand on fit avancer une grosse pièce d'artillerie qui leur envoya plusieurs obus. Ceux-ci produisirent sur eux l'effet d'une pierre lancée au milieu d'une fourmilière ; craignant qu'on ne leur en lançât d'autres, les Zoulous se hâtèrent de disparaître.

On s'avança alors toujours dans le même ordre vers le kraal royal, où l'on déjeuna, puis les curieux allèrent visiter le château de S. M. Cetywayo. C'est un palais en planches couvert en feuilles de tôle, et composé de quatre petites pièces. En fait de meubles, on ne trouva que des bouteilles vides, ce qui prouve que Sa Majesté ne dédaignait pas la boisson des blancs. Pendant le combat le roi s'était tenu à couvert, derrière son kraal. En voyant ses troupes fuir, il avait rétrogradé au plus vite dans les montagnes. Chacun alors se mit à la recherche d'un souvenir du combat. Je fis comme les autres, et fus assez heureux pour me procurer un bouclier blanc, des assagaies, des balles, de la poudre, etc. Fier de ces trophées et remerciant Dieu, je repris avec les troupes le chemin du camp que nous avions quitté le matin. Les blessés, portés sur des litières, souffraient horriblement pendant la route. Vers les quatre heures du soir, nous rentrions dans nos positions. Ainsi s'est terminée cette glorieuse journée du 4 juillet; elle a été une belle réparation des défaites subies précédemment par l'armée anglaise.

BAUDRY, O. M. I.

LETTRE DU R. P. DELTOUR AU R. P. MARTINET.

Basutoland, Roma, le 1er décembre 1879.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Depuis longtemps j'avais l'intention de m'acquitter envers vous de la dette de la reconnaissance et de me rappeler à votre affectueux souvenir, et voilà qu'en différant de jour en jour, j'ai laissé passer les mois et les années sans remplir ce devoir si cher à mon cœur. Vous n'en

douterez pas néanmoins: ma pensée s'est souvent reportée vers vous et a bien des fois évoqué ces jours heureux où nous avions la joie de vous posséder au milieu de nous, dans cette petite vallée de Roma, sous un toit trop peu hospitalier au gré de nos désirs, puisque, vous vous en souvenez, il était impuissant à vous protéger contre les pluies torrentielles de nos régions tropicales.

Pour vous mettre au courant de notre chronique locale il faudrait remonter trop loin et vous faire parcourir un espace de temps trop considérable. Je ne m'en sens pas le courage et je ne veux pas vous imposer cette promenade forcément monotone. Permettez-moi de ne jeter un regard sur le passé que pour vous remercier encore une fois de tout ce que vous avez fait pour notre pauvre mission. Le bon Dieu vous dédommage aujourd'hui bien amplement de vos sollicitudes en vous faisant assister au développement constamment progressif de toutes nos œuvres. Si la divine Providence vous reconduisait un jour au milieu de nous, votre cœur se dilaterait en voyant tous vos Frères, pleins d'ardeur et de courage, travailler avec succès à cette grande œuvre d'évangélisation pour laquelle vous avez montré un si vif intérêt.

Je n'ai pas grand'chose à vous dire sur mon propre compte. Depuis votre visite j'ai, à peu près tout le temps, rempli les fonctions dans lesquelles vous m'aviez établi. Sauf un intervalle de huit mois que j'ai passés à Saint-Joseph de Korokoro, je n'ai jamais quitté la mission de Roma, m'identifiant avec elle dans la prospérité et dans l'adversité, heureux de me dévouer à une œuvre qui, parmi quelques sujets d'affliction, présente encore bien des motifs de consolation et de joie.

Je parle de sujets d'affliction, mon bien-aimé Père, car ici comme partout ailleurs il n'y a pas de roses sans épines. Connaissant les Cafres comme vous les connais-

sez, vous n'aurez pas de peine à croire que le calice d'amertume déborde quelquefois.

A les prendre tels que les a faits la belle nature, ces pauvres Cafres sont esclaves de tous les vices. Et comment en serait-il autrement, héritiers qu'ils sont de la faute originelle et déshérités du bienfait de la révélation? Ils sont menteurs, paresseux, voleurs, et voleurs pleins de ruse, voraces jusqu'à la gloutonnerie. Quant aux vices de la chair, est-il nécessaire d'en parler ? Ne suffit-il pas, pour en comprendre l'étendue, de connaître, d'une part, la dépravation commune à tous les hommes ; de l'autre, de considérer qu'il n'y a rien ici, dans ces ténèbres du paganisme et sous un ciel de feu, pour faire contrepoids aux plus vils instincts et aux plus mauvaises passions : ni pudeur naturelle, ni honnêteté publique ? Partout évidemment où la morale chrétienne est ignorée ou repoussée comme trop sévère, le mal ne connaît pas de bornes. Ajoutez à tout cela un orgueil excessif, et vous aurez la peinture peu flatteuse, mais ressemblante, de cet *animalis homo* que nous rencontrons ici sur tous les chemins et qu'il s'agit de convertir, c'est-à-dire de rendre fidèle à Dieu et aux hommes, humble, sobre, chaste, reconnaissant, laborieux et ami de la vérité.

Voilà assurément un terrain bien ingrat. Trop souvent la semence n'y produit rien, pour les raisons énumérées par Jésus-Christ lui-même dans la parabole évangélique. Quelques grains seulement tombent sur une bonne terre, et encore ne produisent-ils pas toujours le centuple. A vrai dire, l'œuvre est difficile, la tâche est faite pour déconcerter celui qui n'aurait pas des vues de foi très élevées, très indépendantes par conséquent du succès, et qui ne serait pas uniquement conduit par l'amour de Dieu dans toutes les démarches de son zèle.

Le Cafre, très ingénieux pour les choses matérielles,

saisit difficilement les spirituelles ; il est toujours porté à faire des rapprochements grossiers et inadmissibles. La grâce travaille visiblement quelques âmes, mais elle n'en triomphe qu'à la longue. Au lieu de conversions en masse, nous n'avons guère que des conversions isolées et malheureusement assez rares; aussi le nombre des catholiques augmente-t-il bien lentement. Les premiers baptisés, il est vrai, s'affermissent dans la foi et ont fondé des familles chrétiennes : cela seul constitue un progrès incontestable autant que consolant; mais qu'ils sont loin d'avoir cet esprit foncièrement chrétien qui fait de l'homme un être vraiment nouveau, cette foi vive qui inspire la crainte et l'amour de Dieu et qui fait appréhender par-dessus tout le péché et l'occasion du péché.

Le paganisme est extrêmement difficile à déraciner dans ces natures avilies. Toute la puissance de la parole, des exemples et même de la régénération spirituelle par le baptême s'y épuise et ne suffit pas à l'extirper complètement. Presque toujours un Cafre reste païen par quelque fibre secrète de son être, par quelque idole profondément dissimulée, ignorée peut-être, au plus intime de son cœur; et dans l'occasion cette mauvaise disposition se révèle. Dans les pays chrétiens, les enfants semblent marqués en naissant des caractères de la prédestination à la vie surnaturelle ; héritiers de la foi des parents et régénérés bientôt dans les eaux du baptême, ils semblent n'arriver à l'existence que pour devenir enfants de Dieu ; pour eux le christianisme est comme une seconde nature. La même loi d'hérédité, mais dans des conditions tout inverses, produit dans la famille cafre des effets désastreux. J'ai vu des enfants, encore incapables de distinguer le bien du mal, leur main droite de leur main gauche, danser des danses païennes avec un art infernal que l'esprit d'imitation ne suffirait pas à expliquer s'il ne

s'y mêlait une sorte de possession satanique qui décuple, dans ces générations malheureuses et depuis longtemps asservies au joug du péché, les aptitudes et les inclinations à la science et à la pratique du mal. Il est vrai qu'une éducation chrétienne, si elle prend l'enfant au premier âge, vient encore aisément à bout d'étouffer ces germes abominables; mais il est certain que le mal existe à l'état de poison inoculé dans le sang, et tout ce qu'il est permis de conclure de la réflexion qui précède, c'est que l'école chrétienne est le meilleur moyen d'y apporter remède ou de l'extirper.

Quoique très endurcis, nos païens sont néanmoins quelquefois très inopinément vaincus par la grâce. Un rien les retient, un rien les ramène.

Vous souvient-il, mon révérend Père, d'une excursion que nous fîmes un jour, à cheval, vers le sommet de nos montagnes? Arrivés par des sentiers tortueux et abrupts en présence d'une immense grotte, dont le toit abritait tout un village païen, le chef de l'endroit, médecin et sorcier de grande réputation, portant à son cou quantité d'osselets magiques, vint nous saluer en avant de sa hutte, nous présenta fort courtoisement à ses deux femmes et nous fit les honneurs de son village. Sur votre invitation, je fis un pressant discours au vieillard pour l'engager à venir à la mission, à se convertir et à embrasser la foi des Romains. Je parlai de mon mieux, mais sans succès, comme il était naturel de nous y attendre. Deux ans plus tard, il perdit la seconde de ses deux femmes: c'était un obstacle de moins à sa conversion; néanmoins il ne se sentit point encore touché. Or, le bonhomme avait, dans son nombreux bétail, une belle jument, et cette jument ayant mis bas un poulain à trois jambes, ce fut pour lui un argument décisif. Il vint à la mission, disant que Dieu avait fait un prodige pour

l'avertir et l'amener à nous. Il entra en relations avec les Pères, notamment avec le P. Barthélémy, fut admis au catéchuménat, reçut l'instruction nécessaire et enfin il fut baptisé après les épreuves accoutumées. Aujourd'hui c'est un parfait chrétien, qui, non content de la grâce reçue, attire après lui les membres de sa famille. Déjà quatre de ses enfants sont entrés dans les rangs des catéchumènes.

Dieu, il me semble, se joue ainsi de notre sagesse, à double intention : d'abord, afin de prévenir nos découragements, puisque l'obstination la plus désespérante peut cesser ainsi au moment où on y pense le moins ; et ensuite afin de nous apprendre à compter sur l'efficacité de sa grâce et point du tout sur celle de nos raisonnements.

Cette année-ci est une année de bénédictions. Nous avons actuellement plus de trente catéchumènes, qui n'aspirent qu'au baptême et qui s'efforcent de s'en rendre dignes. Nous ne sommes point sortis encore cependant d'une situation fort modeste. Le registre de Roma porte 635 baptêmes. Ajoutez à ce chiffre celui de Saint-Michel et de Saint-Joseph de Korokoro qui est de 200, vous aurez le nombre total de nos baptisés. Sur ce nombre, 40 environ, regrettant les oignons d'Egypte, ont regardé en arrière ; 100 autres, pris surtout parmi les enfants, ont paru devant Dieu. Il nous reste donc à peu près 700 catholiques. Qu'est-ce que c'est que cela, en comparaison des milliers de païens qui nous entourent? C'est tout juste de quoi nous remplir de joie et nous récompenser de nos travaux au-delà de leur mérite, puisqu'une âme a coûté le sang d'un Dieu. C'est aussi de quoi nous tenir dans l'humilité et toujours en haleine, puisque tant d'autres restent à conquérir.

Vous me demanderez, sans doute, si ce petit nombre

de catholiques offre du moins des garanties de persévérance, s'ils sont bons chrétiens, s'ils ont une foi éclairée et solide, et s'ils en font les œuvres. A toutes ces questions je ne pourrais répondre qu'en faisant les réserves nécessaires.

Le Cafre est un être à part. Ainsi que je l'ai déjà dit, un rien l'abat, un rien le relève. Inconstant et léger, il déroute toutes les prévisions qu'on peut hasarder sur son compte. Je puis cependant répondre hardiment que nos chrétiens ont la foi et qu'ils en font généralement les œuvres. Or, les œuvres de la foi ici se doivent entendre dans un sens plus rigoureux qu'en France. Un Cafre doit faire plus qu'un Européen pour se maintenir dans la bonne voie. Il faut qu'il se confesse, qu'il prie, qu'il communie souvent. Aussi, nous ne regardons comme bons chrétiens que ceux qui assistent tous les dimanches aux prières publiques, qui se confessent tous les mois et communient souvent. Or, par la grâce de Dieu, la grande majorité en agit de la sorte : plusieurs même se confessent tous les quinze jours ; tous les dimanches, quelques-uns, hommes et femmes, s'approchent de la sainte Table. Enfin, nos principales fêtes de l'année sont vraiment chrétiennes, belles et pieuses. Il est assez ordinaire d'y compter jusqu'à 300 communions.

Pour arriver à ce résultat consolant, mais trop limité, la tâche est assez absorbante. C'est ici que nous sommes obligés de mâcher à nos auditeurs, selon l'expression de la Règle, le pain de la vérité. Il faut les réprimander souvent, et toujours nommément, autrement ils ne comprendraient pas ; revenir sans cesse à la charge, employer des comparaisons sans nombre tirées de leurs mœurs, de leurs usages ou du spectacle de la nature : c'est là tout ce qui les éclaire et ce qui les touche ; déclarer la guerre, une guerre à outrance, de tous les jours

et de menus détails, au paganisme et à ses pratiques. Toute autre manière d'instruire serait sans résultat. Si nous ne descendions pas jusqu'aux particularités les plus minimes, nous verrions nos catholiques eux-mêmes conserver en toute tranquillité de conscience les usages les plus condamnables. Quelles difficultés, par exemple, pour leur faire abandonner l'usage de s'offrir, de l'un à l'autre sexe, des présents qui sont essentiellement des gages et des liens d'immoralité, comme des colliers, des bagues, des bracelets ou des pendants d'oreilles! A ces mêmes objets s'attache en outre un caractère de superstition; c'est-à-dire que non seulement ils lient entre eux le donateur et le donataire, mais encore les mettent tous les deux sous la puissance de Satan.

La sorcellerie, chez eux, est inséparable de la médecine. Ils ont une connaissance assez étendue des propriétés des plantes; mais ils ne savent pas en faire l'emploi dans une juste mesure : ils administrent leurs remèdes à si fortes doses que, bien souvent, ils tuent avec une substance qui aurait pu guérir. A la prescription du remède ils joignent toujours celle d'un sacrifice. C'est une chèvre, un mouton, un bœuf qu'il faut immoler aux mânes des ancêtres, et, comme les ancêtres ne se lèvent pas pour consommer la victime, c'est au sorcier-médecin que le sacrifice profite. Il y a, dans les simagrées qui se pratiquent en ces occasions, quelque chose de grand et quelque chose aussi de tout à fait ridicule, le sentiment religieux de l'âme naturellement chrétienne et les inventions absurdes d'une imagination égarée. C'est au Missionnaire qu'il appartient de discerner le bon du mauvais, d'utiliser l'un et de combattre l'autre. Voici, par exemple, un échantillon des supplications qui accompagnent le sacrifice : « Allons! dieux de chez nous : aidez-nous, guérissez ce malade. Qu'y a-t-il donc entre vous et nous?

Quelle faute avons-nous commise? Venez à notre aide : secourez-nous. Nous vous en supplions. » N'y a-t-il pas là un hommage au « Dieu inconnu » et ne devons-nous pas, à l'exemple de saint Paul, nous emparer de cette vague aspiration pour amener au Dieu véritable nos aréopagites du Basutoland?

Les ancêtres jouent un grand rôle dans tous les évènements qui intéressent la famille cafre. C'est à eux que ces pauvres gens donnent le nom de *dieux* et qu'ils attribuent la bonne et surtout la mauvaise fortune. Un enfant est-il malade, c'est sa grand'mère, ou bien tel autre de ses aïeux, qui vient d'entre les morts réclamer cette faible créature ; il faut l'apaiser par un sacrifice. Si l'enfant vient à mourir, il faudra user de ruse pour préserver les jours d'un second. On donnera à celui-ci un nom capable d'effrayer la divinité insatiable, ou bien on changera les vêtements de son sexe jusqu'à ce qu'il ait grandi.

Les Cafres ne manquent pas d'esprit, mais ils n'en attribuent pas beaucoup à leurs dieux, c'est-à-dire à leurs morts. Je ne sais si je vous ai jamais parlé de la cérémonie d'un enterrement païen?

Les Cafres se débarrassent bien vite de leurs morts. Un cadavre leur suggère des pensées trop noires pour qu'ils en puissent longtemps supporter la vue. Quand il meurt quelqu'un au village, si c'est un personnage marquant, on renverse un pan de mur du parc aux bœufs (1) et l'on creuse en cet endroit une fosse à peu près circulaire et suffisamment profonde. Après le coucher du soleil, on apporte le cadavre préparé d'avance. Il est accroupi, te-

(1) Il faut savoir que le parc aux bœufs est commun pour tout le village, dont il occupe le centre. Son enceinte, de forme circulaire, est assez généralement en pierre. C'est là que les bœufs sont ramenés à la tombée de la nuit.

nant sa tête dans ses mains et ficelé, dans cette situation, avec des soins minutieux et de puériles précautions. Cette préparation est d'autant plus facile, que le corps du Cafre conserve toute sa souplesse et sa flexibilité jusque dans les bras de la mort (1). Le cadavre est ainsi déposé dans la fosse, de telle sorte que la tête soit au niveau du sol, la face tournée vers l'Orient, « car c'est de là, disent-ils, que sont venus nos pères ». Dans sa nouvelle demeure, le défunt ne doit pas rester sans nourriture. S'il venait à en manquer, il reviendrait parmi les vivants les inquiéter et leur nuire. En conséquence, ils jettent dans la fosse quelques grains de *mabélé* et de maïs, quelques haricots et quelques pépins de courge, plus un paquet de chiendent. On ferme la tombe avec une dalle et on rétablit le mur démoli. Désormais, ce mort sera un dieu, gardien du troupeau de ses enfants.

Tout n'est pas fini là. Le Cafre qui a touché un cadavre est un homme impur ; il ne peut plus travailler à son champ, toucher à sa pioche ; il faut le purifier, lui et la tombe.

Peu de jours après l'enterrement, on offre, dans le village, un sacrifice matinal. Avant le lever du soleil un bœuf est immolé à l'âme du défunt ; c'est une sorte d'expiation pour le mort et pour les vivants. Chacun de ceux-ci, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, prenant dans sa main une partie des excréments trouvés dans les intestins de l'animal, crache dessus et la jette contre la tombe, en disant tous ensemble : « Dors pour nous le sommeil de la mort. »

Dans ce pêle-mêle de rêveries absurdes et de pratiques

(1) Nous laissons au P. Deltour la responsabilité de son assertion. Sans vouloir contredire ce qui n'est nullement impossible, nous nous permettons seulement de demander si on a bien observé le fait et si la hâte qu'ont les Cafres d'ensevelir leurs morts n'est pas la raison pour laquelle on remarque de la flexibilité dans leurs membres jusqu'à ce moment-là.

ridicules auxquelles on ne peut penser sans rougir, et d'autres encore dont je ne parle pas, il ne serait pas impossible de trouver, en y regardant de près, quelques lambeaux de vérités, quelques traces de vieilles traditions. Quand il n'y aurait que la croyance à l'immortalité de l'âme au fond de toutes ces erreurs, je trouve que nos chers Basutos sont moins éloignés de la saine philosophie et surtout sont plus près du salut que vos académiciens matérialistes et athées.

En voilà bien long, mon révérend Père ; je vous prie de m'excuser, etc.

Depuis quelques jours, nous avons le bonheur de posséder Mgr Jolivet au milieu de nous. Mais les instants sont comptés, et Sa Grandeur doit repartir mardi prochain pour Sainte-Monique et pour Natal, où Elle veut absolument arriver avant Noël.

Veuillez agréer, etc.

J.-M. Deltour, o. m. i.

MAISONS DE FRANCE.

MAISON DU CALVAIRE.

Marseille, le 1er occobre 1879.

Mon très révérend et bien-aimé père,

Le compte rendu que j'ai l'honneur de vous soumettre renferme une période de vingt-denx mois, du mois d'octobre 1877 au mois de juillet 1879.

Il se divisera en trois parties, et parlera successivement des missions et retraites, des œuvres locales, des événements principaux concernant l'histoire de notre maison.

1° *Missions et retraites.*

Le R. P. Bonnefoy a prêché la retraite aux congréganistes de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, du 14 au 21 octobre 1877.

Du 25 novembre au 26 décembre, il a donné les exercices de la mission à Saint-Défendant, paroisse de Marseille, avec les PP. Bartet et Bourg. Nos annales ayant déjà publié la lettre de M. le curé, rendant compte de ce beau travail, je n'y reviendrai pas pour ne pas allonger mon rapport.

Le même Père Bonnefoy a prêché du 20 au 27 janvier aux associés du Saint-Sacrement, dans la paroisse de Saint-Laurent à Marseille, et du 10 février au 10 mars une mission à Magalas, diocèse de Montpellier, avec le R. P. Gibelin.

Du 24 mars au 21 avril, une grande mission à Ma-

nosque, diocèse de Digne, avec les PP. Mauran, Gibelin, Pays. Malgré de véritables difficultés, la mission a réussi. Voici comment le journal *la Vraie France* répondait à de ridicules affirmations d'un mauvais journal, *le Progrès du Nord* : « Où donc *le Progrès du Nord* puise-t-il ses informations ? Dans son numéro du 7 mai, il publiait sous ce titre « une croix embarrassante », le fait suivant que le journal *le Peuple* a complaisamment reproduit : « La petite ville de Manosque (Basses-Alpes) est presque entièrement peuplée de républicains et l'influence du clergé y est absolument nulle. Aussi les PP. Jésuites ont-ils tout récemment fait une tentative pour ramener sous le joug de l'Eglise les Manosquins. On verra tout à l'heure avec quel succès une mission a été prêchée à Manosque ; quatre prédicateurs ont chauffé la population, une grande croix a été fabriquée, puis on a fait un christ énorme pour l'attacher dessus. La croix a ensuite été exposée pendant un jour sur la place publique ; enfin, on a organisé une procession pour l'aller planter ; mais, c'est là que les Manosquins attendaient les révérends Pères. La procession était déjà sortie de la ville que la croix restait encore tranquillement couchée au beau milieu de la place ; les bons Pères avaient pensé que les habitants de Manosque, entraînés, s'offriraient en foule pour porter la croix, et personne ne se présentait et la procession défilait toujours. Exaspéré, l'un des Missionnaires monte sur l'échafaudage où reposait la croix, traite les Manosquins de lâches et, après ce beau début, *vomit contre eux toutes les injures qui lui viennent à la bouche. Un autre, dans son zèle, bouscule tous ceux qui se trouvent sur son passage et va même jusqu'à souffleter une femme.* » Et *le Progrès* ajoute la phrase stéréotypée qui termine d'ordinaire les articles de ce genre : « une enquête a été commencée et nous ne manquerons pas d'en faire part à nos

lecteurs ». Comme toujours, dit *la Vraie France*, nous n'avons accepté l'affirmation du *Progrès* que sous bénéfice d'inventaire : la croix de la mission de Manosque n'a été embarrassante que pour les radicaux, et *le Progrès*, qui essaye de plaisanter sur cette croix et sur la mission, serait fort embarrassé s'il voulait prouver ses assertions. Semblable à ces esprits malades hantés par le spectre clérical et qui voient des Jésuites partout, son correspondant a vu des Jésuites à Manosque, où il n'y en avait point. La mission avait été prêchée par d'autres religieux, les Pères Oblats.

Il dit que l'influence du clergé est absolument nulle dans cette petite ville, mais il oublie d'expliquer comment la lettre d'invitation, envoyée aux hommes par les deux curés de la ville, a attiré huit cents hommes dans l'église Saint-Sauveur et trois cents hommes à Notre-Dame sur une population de cinq mille habitants ; il n'explique pas davantage comment, sur un simple avis des Missionnaires, la population de Manosque a orné de drapeaux, de guirlandes et d'arcs de triomphe les rues que la croix devait parcourir. Ajoutons un dernier détail. Les meneurs du parti radical avaient lancé une invitation aux hommes pour organiser une cavalcade à l'heure où les Pères donneraient leurs conférences, la réunion a fait un fiasco complet. Pourtant l'invitation avait été faite en règle, car elle portait le sceau de la mairie! Le lendemain on lisait sur les murs de la ville une affiche annonçant que, vu l'*indifférence* du public, la commission de la cavalcade donnait sa démission. Furieux, les radicaux essayèrent d'empêcher les hommes de porter la croix de la mission. Le jour arrivé, une foule immense remplit la place; l'un des Pères lui adresse une courte allocution et termine en invitant les hommes à s'approcher pour prendre la croix sur leurs épaules, mais les meneurs

sont là, disséminés dans les groupes, cherchant de la parole, du geste et du regard à faire exécuter le mot d'ordre. Le révérend Père, voyant de l'hésitation, reprend la parole, fait un appel chaleureux et déclare qu'il serait un lâche le chrétien, qui, par crainte des incrédules et des impies, n'oserait pas manifester ses sentiments et s'approcher pour prendre la croix. Alors un groupe d'hommes s'avance et la croix est portée triomphalement. Quant aux prétendues injures, les radicaux seuls les ont entendues. Si la tête de la procession était sortie de la ville, lorsque la croix était encore sur la place, cela vient de la longueur du défilé et de la foule qui le composait. L'échec a donc été du côté des radicaux qui espéraient bien que la croix ne serait pas portée. Ils se sont vengés la nuit en plantant un arbre de la liberté. Ajoutons qu'en cela même, ils n'ont pas été heureux, car en creusant la terre ils ont rencontré les tuyaux d'une fontaine et les ont brisés. C'était vraiment jouer de malheur.

Le Progrès a promis de faire connaître à ses lecteurs le résultat de l'enquête ouverte par le commissaire de police ; il est probable qu'il les fera attendre longtemps encore. Quant à la femme soufflетée, c'est une fable absurde dont le récit fait par *le Progrès* a bien étonné les gens du pays ; aussi a-t-on envoyé cette histoire dans le nord de la France, tandis que les journaux de la localité l'ignorent ou n'en ont pas parlé. »

Du 1er mai au 8 septembre, le même Père Bonnefoy a prêché aux Congréganistes de Cadolive ; du 21 au 29, aux religieuses du Saint-Sacrement, à Perpignan ; du 20 au 27 octobre, au grand séminaire de Fréjus ; du 4 au 10 novembre, aux religieuses du couvent du Refuge ; du 14 au 21, aux élèves de l'asile Notre-Dame de la Garde, à Saint-Just ; du 8 au 12 janvier 1879, la retraite au pensionnat de Saint-Joseph des Vans. Ce Père a encore donné la mis-

sion à la paroisse de la Capelette, à Marseille, en compagnie du P. Trouin, du 16 mars au 14 avril. Dans son numéro du 20 avril, *la Semaine liturgique* rendait ainsi compte de cette mission :

« La mission de la Capelette, qui vient d'être prêchée par les RR. PP. Bonnefoy et Drouin, Oblats de Marie, a produit un très grand nombre de conversions dans cette populeuse paroisse. Le jour de Pâques, le zélé curé a eu la vive consolation de voir une centaine d'hommes faire a sainte communion. Le lundi de Pâques, à trois heures, Mgr l'évêque est venu présider la clôture solennelle de cette mission. Il était assisté par M. le Vicaire général Payen d'Augery et par M. le chanoine Olive. Un nombreux clergé des environs et de la ville s'était rendu à cette fête, qui avait attiré une foule empressée. Après la réception de Mgr l'Évêque, le saint Sacrement a été exposé sur un reposoir monumental ; le Diacre a chanté l'Évangile des Béatitudes, qui a été suivi d'une explication donnée par le P. Bonnefoy ; puis a commencé la belle et imposante cérémonie de la promulgation de la Loi.

« Debout sur son trône, Mgr l'Évêque lisait à haute voix les Commandements de Dieu et ceux de l'Église ; le peuple y répondait à la fois : *Amen*. Après cette lecture, divisée en trois parties, le P. Bonnefoy expliquait chaque article. La promulgation de la Loi a été suivie du touchant renouvellement des promesses du baptême, fait par les enfants de chœur au nom de toute la paroisse. Le Père prédicateur, dans une chaleureuse prière à la sainte Vierge, a demandé à Marie la fidélité et la persévérance pour les saintes résolutions de cette mission. Pendant les diverses phases de ces cérémonies, des cantiques populaires étaient chantés avec le plus religieux élan ; la musique dite de *Saint-Charles* exécutait des morceaux.

« La paroisse de la Capelette a été ensuite consacrée

au Sacré-Cœur de Jésus, et les fidèles ont chanté les *Acclamations* avec enthousiasme. Mgr l'Évêque a donné la bénédiction du saint Sacrement. Notre premier Pasteur, vivement ému d'un spectacle si édifiant, a, dans quelques paroles, laissé déborder sa joie d'Évêque. Il a dit que, dans les solennités pascales, l'Eglise ne profère qu'une parole, celle de l'allégresse : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in eâ.* Cette parole devait plus particulièrement retentir dans la clôture de cette mission marquée par tant de résurrections, par tant de prodiges de miséricorde, qui ont consolé le digne Curé de cette paroisse et les zélés et infatigables Missionnaires. « Ces fê-« tes, a-t-il ajouté, ne sont point comme les fêtes du « monde, qui ne laissent après elles que l'ennui et la tris-« tesse ; ces fêtes laissent la paix à l'âme et sont comme « un avant-goût du Ciel. » Après cette paternelle allocution, Mgr l'Évêque a donné sa bénédiction pontificale. La cérémonie a été terminée par le chant si entraînant du cantique : *Je suis chrétien*, accompagné par la fanfare. Quand Sa Grandeur est sortie de l'église, les fidèles qui en remplissaient les trois nefs ont fait entendre les cris de : « Vive Monseigneur ! Vive la religion ! »

Enfin, le P. Bonnefoy a prêché le Jubilé à Mallemort, diocèse d'Aix, du 20 avril au 4 mai, et à Saint-André, banlieue de Marseille, du 18 mai au 1er juin; et, du 20 au 28 juillet, l'octave de Notre-Dame du Mont-Carmel, à la paroisse des Grands-Carmes.

Le P. Martin, qui porte si bien ses cinquante-trois ans de sacerdoce, a fait des travaux considérables : du 18 au 25 novembre 1877, il a prêché la retraite de la Congrégation de Saint-Laurent, paroisse de Marseille ; du 10 au 18 décembre, aux religieuses de Saint-Pierre-ès-Liens ; du 3 au 9, il a donné les exercices de la retraite aux Congréganistes de Saint-Savournin, paroisse de la ban-

lieue ; du 12 au 17 février 1878, il a prêché la retraite annuelle aux RR. PP. de Notre-Dame de la Garde, et, du 17 au 21 avril, une quinzaine pascale à Saint-Jérome, banlieue de Marseille ; du 22 au 28, une retraite à Bras, diocèse de Fréjus ; le 15 et le 24 juin, deux sermons aux Pères du Saint-Sacrement, à Marseille ; du 8 au 15 septembre, une retraite aux religieuses du Saint-Nom de Jésus, à Marseille ; du 29 septembre au 6 octobre, la retraite annuelle aux Pères de Notre-Dame de Lumières ; du 28 octobre au 1er novembre, la retraite à l'Œuvre de la Jeunesse, sur la paroisse de Saint-Victor, à Marseille ; du 19 au 25 janvier 1879, la retraite aux Pères de la Maison d'Aix ; du 22 mars au 16 avril, le carême de l'Espérance, et le mois de Marie dans la même chapelle.

Le P. Bretange est de maison, au Calvaire, depuis le 28 avril 1878. Du 17 février au 3 mars, il a prêché la mission de Saint-Didier, dans le diocèse de Gap ; du 10 au 31 mars, la mission d'Anneyron, dans le diocèse de Valence, et du 7 au 21 avril, une retraite à Iseron, diocèse de Grenoble. Du 17 au 30 avril 1879, il a donné le Jubilé à la Cluse, diocèse de Gap.

La Quinzaine religieuse a parlé longuement de ce travail et terminait ainsi son compte rendu : « Toutes les personnes de la paroisse, sans exception, se sont approchées des Sacrements ; même les enfants qui ne pouvaient participer à la Table de communion se sont confessés, afin de gagner, eux aussi, l'indulgence du Jubilé dès leur entrée dans la vie.

« Aussi, quel tableau consolant pour le Missionnaire et pour le bon pasteur de la paroisse de voir le samedi se presser à la Table sainte toute la population de la Cluse ! Jésus, de son tabernacle, s'était plu à jeter sur ce pauvre pays toutes ses bénédictions ; car pas une âme ne s'éloignait de lui dans ce beau jour ; elles étaient toutes à ses

pieds, purifiées et n'aspirant qu'à le posséder dans leur cœur. Le dimanche de la Passion, jour de la clôture, même spectacle; les religieux habitants du Devoluy se pressaient encore, sans exception, autour de la Table eucharistique, afin de remplir leur devoir pascal. Ces jours bénis feront époque dans les annales du pays et dans le souvenir de la paroisse de la Cluse. »

Du 1er au 13 avril, le même P. Bretange a donné les exercices du Jubilé à Miribel-aux-Baronnies, diocèse de Valence, et du 25 mai au 1er juin, une retraite à l'hospice de la Conception, à Marseille.

Le R. P. Bartet, du 14 au 21 octobre 1877, a prêché l'octave de sainte Thérèse à la paroisse des Carmes, à Marseille. Du 14 au 21 novembre, il a prêché la retraite aux Congréganistes d'Auriol, diocèse de Marseille ; du 25 novembre au 26 décembre, il aidait à la mission de Saint-Défendant, paroisse de Marseille; du 18 au 23 février 1878, il a prêché une retraite aux élèves du catéchisme de M. le chanoine Olive; du 10 mars au 21 avril, le carême à Notre-Dame de Nazareth, paroisse d'Orange, diocèse d'Avignon ; du 5 au 12 mai, une retraite aux Associés de la Bonne-Mort, dans la paroisse de Saint-Victor, à Marseille; du 5 au 7 septembre, les exercices de l'Adoration perpétuelle, à la mission, Maison de nos Pères, à Aix ; du 25 octobre au 1er novembre, la retraite au grand Séminaire d'Ajaccio ; du 6 au 11, retraite aux élèves des Filles de Marie, à Ajaccio ; du 12 au 21, retraite aux élèves du petit séminaire d'Ajaccio. Du 2 mars au 13 avril 1879, ce Père a prêché le Carême à Bone, province de Constantine, et à la suite le mois de Marie, à Constantine (Algérie). Du 27 au 29 juin, exercice de l'adoration perpétuelle, à Saint-Barthélemy, banlieue de Marseille ; du 15 au 22 juillet, une retraite au couvent du Refuge, à Marseille.

Le R. P. Bourg, du 30 septembre au 7 octobre 1877, a prêché la retraite aux Congréganistes de Marignane, dans

le diocèse d'Aix ; du 25 novembre au 26 décembre, il aidait à la mission de Saint-Défendant ; du 10 mars au 21 avril 1878, il a prêché le Carême à Saint-Théodore, paroisse de Marseille ; du 15 au 21 août, l'octave de l'Assomption au sanctuaire de Notre-Dame de la Garde ; du 21 au 28 novembre, l'octave de Notre-Dame de Bon-Secours, dans notre église du Calvaire ; du 1er au 9 décembre, la neuvaine de Notre-Dame de Lourdes, dans la paroisse de Saint-Philippe, à Marseille, et à la suite, l'Adoration perpétuelle. Du 2 mars au 13 avril, il a prêché le Carême dans l'église de Saint-Cannat, à Marseille ; du 15 au 27 avril, le Jubilé à Grans, diocèse d'Aix.

Le R. P. Supérieur a prêché, du 10 mars au 21 avril 1878, le Carême dans l'église du Calvaire ; du 21 au 28 août, une retraite aux Dames Ursulines de Monistrol, diocèse du Puy ; du 30 août au 8 septembre, aux religieuses Trinitaires de Sainte-Marthe ; du 1er au 10 novembre, la retraite de l'Association de Notre-Dame de Miséricorde à Saint-Théodore, paroisse de Marseille ; du 2 mars au 13 avril 1879, la station du Carême au Calvaire. C'est lui qui est spécialement chargé des Œuvres de la Maison et des prédications qu'elles exigent.

Le R. P. Provincial a prêché en octobre 1877 une retraite au petit séminaire d'Avignon, et une autre retraite au grand séminaire de Fréjus. Du 10 mars au 21 avril 1878, ce même Père a prêché à Menton ; au mois d'août, une retraite aux supérieures de la Sainte-Famille, à Royaumont ; en septembre, la retraite générale aux religieuses de la Providence, à Corenc, diocèse de Grenoble ; au mois d'octobre, la retraite au Scolasticat d'Autun. Du 2 mars au 13 avril 1879, il a prêché le Carême à Montpellier ; au mois de mai, le Jubilé à Entrevaux et à Vence. Le Carême de Montpellier a été très consolant par les résultats obtenus, malgré les efforts des radicaux pour entraver l'ac-

tion de la grâce. Il y a eu plus de deux cents retours constatés.

2° *Œuvres locales.*

L'œuvre principale est toujours le service de notre église. Le nombre des fidèles qui la fréquentent est considérable, et nous pourrions citer des chiffres éloquents. Nous avons de plus d'autres œuvres qui ont aussi leur importance : l'Œuvre de la Jeunesse, dirigée par les PP. Billiaut et Isnard ; l'Œuvre des Italiens, confiée au P. Zirio depuis trente ans ; l'Œuvre des Prisons, dont s'occupe le P. Bessac ; l'Œuvre de l'Archiconfrérie, dirigée par le R. P. Provincial ; l'Œuvre de l'Association et de la Congrégation de Notre-Dame des Sept-Douleurs, confiée au R. P. Supérieur ; l'Œuvre de la Bibliothèque, dont la direction appartient au P. Genthon depuis de longues années.

Malgré les difficultés suscitées par les mauvais jours que nous traversons, toutes ces Œuvres se maintiennent dans un état prospère, grâce au dévouement et à l'activité de ceux qui en sont chargés.

3° *Évènements principaux.*

Le grand évènement dont la communauté n'oubliera jamais le souvenir, c'est la visite de son Eminence le cardinal Guibert, archevêque de Paris, le lundi 4 mars, à dix heures du matin, à notre maison du Calvaire. Son Eminence est arrivée de Fréjus, où, le lundi 25 février, Elle avait sacré Mgr Balaïn, évêque de Nice. Samedi, à six heures et demie, Elle avait été reçue à la gare de Marseille par Mgr Place. Les RR. PP. Soullier, assistant général, et Garnier, supérieur de la maison d'Aix, l'avaient accompagnée. Son Eminence est descendue à

l'évêché. Dimanche 3 mars, Elle célébrait la messe à Notre-Dame de la Garde, et le soir Elle donnait la bénédiction papale du haut de la colline, à une foule innombrable, estimée à plus de 80 000 âmes. Le lundi Elle disait la messe dans l'église de Saint-Cannat, où Elle avait reçu la consécration épiscopale trente-huit ans auparavant, et à dix heures Elle était au Calvaire, où l'attendait une assistance considérable, heureuse de recevoir sa bénédiction. On voyait surtout des mères empressées à lui présenter leurs petits enfants. La vénération était si grande, qu'une femme du peuple s'est approchée pour baiser la soutane du Cardinal, et qu'on est venu à la maison nous demander par dévotion un morceau du pain qui lui avait été servi à déjeuner. De dix à onze heures, Son Eminence a causé avec les Pères de la maison, rappelant le souvenir des missions données avec le P. Martin. Nous étions tous heureux et édifiés des conseils qu'Elle nous a donnés ; le cardinal nous a surtout recommandé l'esprit de modestie et d'humilité. Son Eminence est repartie pour Paris, le soir à quatre heures par le train rapide.

Voici comment la *Gazette du Midi*, dans son numéro du lundi 4 et mardi 5 mars 1878, rendait compte de la bénédiction papale, donnée du haut de la colline de Notre-Dame de la Garde par Son Eminence le cardinal Guibert.

« Marseille, fidèle à elle-même, aux traditions paternelles et à Dieu, vient de se montrer à la face du monde dans toute la générosité de sa gloire et de sa foi.

« Un jour, un Evêque de Marseille, que la génération présente a connu, Mgr de Mazenod, fonda un ordre de Missionnaires ; cet ordre eut bientôt des saints. Un d'eux, contre son gré, fut désigné pour la dignité épiscopale. Sa vertu n'en fut point atteinte, elle en reçut une lumière plus vive. C'est pourquoi, dans nos jours de larmes

amères et de déchirantes défaites, tous, excepté lui-même, le jugèrent digne de monter sur le siège archiépiscopal de Paris, où l'on devient si facilement martyr et où le dernier sang n'était pas encore desséché. La pourpre romaine ne tarda point d'y venir chercher ce pasteur nouveau qui continuait les grands sacrifices et les austères leçons. Mais sous la pourpre éclatante le religieux persiste et malgré les indiscrétions de l'amour filial qui admire, Dieu seul peut connaître l'ascétique humilité de cette grande vie. Tel est le vieillard qui revient de Rome et qui, au nom du Père que le ciel a daigné nous rendre, va étendre la main pour bénir.

« Trois quarts de siècle couronnent sans l'incliner sa tête vénérable. Rien en lui n'accuse les mollesses humaines et ses traits amaigris disent les hautes inspirations de son esprit comme les difficiles vertus de son cœur. Que lui demande donc et que vient lui offrir cette foule innombrable que la sainte montagne, si habituée pourtant aux foules chrétiennes, ne peut plus contenir sur ses pentes étonnées? Elle vient lui demander de l'amour et lui en offrir, le double et commun amour du Père et des fils, des catholiques et du Pape, de la créature et de Dieu.

« Le cardinal revient de Rome, où, pour sa part, il a nommé Léon XIII. Son premier pas, de retour sur la terre de France, s'est appuyé aux rivages de Fréjus : il y a sacré l'Evêque de Nice, un Oblat comme lui, et le second pas l'a porté au milieu de nous, vers son religieux berceau.

« Mais il arrive le jour même où, à Rome, le ciel uni à la terre place la tiare sur le front du vicaire infaillible de Jésus-Christ. Dans ces événements, notre foi patriotique veut trouver mieux que des coïncidences heureuses, et, comme il y a dix-huit siècles la barque de Lazare apportait la croix libératrice sur nos rivages émus, les

mêmes rivages, enrichis aujourd'hui encore les premiers d'un éclatant privilège, saluent et célèbrent l'arrivée du cardinal, voix du conclave, fils de la Provence, archevêque de la capitale, comme le présage et le commencement d'une résurrection nouvelle.

« La statue de la Mère de Dieu, portant son Fils dans ses bras et le tendant au monde, s'élevait à l'intérieur du sanctuaire, au-dessus de l'autel en fleurs, sur l'estrade qui dominait la ville, la montagne et les flots. En haut nul obstacle, nulle voûte, nulle limite, il n'y avait que le ciel et il y était tout entier, sans nuages, avec ses plus riches profondeurs d'azur pour nos yeux mortels, avec ses splendides mystères et ses chœurs harmonieux pour les regards de notre foi. C'est là qu'ils sont apparus les majestueux ministres du Très-Haut, le cardinal de la sainte Eglise, Archevêque de Paris; l'Evêque de Marseille, successeur de Saint-Lazare ; l'Evêque de Tarentaise, nous rappelant cette pieuse Savoie dont la royauté italienne a usurpé les princes glorieux.

« Symbole touchant et plein d'espoir ! En voyant resplendir à la fois sous les mêmes rayons de soleil ces trois crosses paternelles, qui n'a pas pensé que la fidélité de la croix de Savoie, que la France christianisée par Saint-Lazare et l'autorité de l'Eglise immortelle ne pouvaient pas toujours être séparées et ennemies ?

« Harmonieux et retentissants, les cantiques du peuple ont monté vers le ciel, d'une seule voix, parce que l'inspiration était unanime. Les échos lointains en étaient réjouis et sur tous les points de l'horizon on pouvait apercevoir d'autres foules considérant celle-là.

« La région entière de Marseille avait son cœur sur la colline et on l'y a senti frémir dans le plus solennel des silences, lorsque, de ses mains agitées par l'émotion plus encore que par l'âge, le Cardinal a majestueusement ré-

pandu sur la foule agenouillée la bénédiction papale et ses vœux de pasteur.

« Ainsi ne se taisent point les foules purement humaines; ainsi, elles ne chantent point, graves dans l'enthousiasme et pures dans la joie, leurs cantiques triomphants; ainsi elles ne se précipitent point, contenant l'ivresse par le respect, sur les pas de leurs triomphateurs.

« Nous avons vu ce cortège de fils et nous l'avons suivi pour le mieux voir encore. Aussi loin que le regard pouvait atteindre, les signes de la joie étaient agités dans les airs, sur la colline et dans les vallons, où l'on ne voyait plus une pierre, mais seulement des têtes levées; et d'aussi loin que l'oreille pouvait entendre, il arrivait des acclamations unanimes et mille fois répétées : « Vive le Cardinal! vive Monseigneur de Marseille! vive Monseigneur de Savoie! » De même quand les ondes pressées, animées par les grands souffles du ciel, assiègent nos rivages, celle qui suit surmonte celle qui la précède, surmontée à son tour par celle qui vient; et cet assaut, qui jamais n'est fatigué, ce mugissement harmonieux fait d'éclats sonores et de tendres murmures, répandent une poésie profonde qui semble monotone, mais qui émeut et inspire toujours.

« Oui, nous avons admiré l'unique spectacle de tout un peuple ne pouvant se rassasier de son amour, se précipitant malgré les chevaux et les roues pour baiser l'anneau que lui tendaient les Evêques, pour entrevoir au moins leurs traits bien aimés, les accompagnant ainsi jusqu'à leur demeure avec des battements de mains et des exclamations de joie ; nous avons vu aussi et nous avons aimé le visage rayonnant de l'Evêque de Marseille. Nous devinons quelle reconnaissance il aurait exprimée à ses enfants pour cet accueil inouï qu'ils faisaient à ses hôtes sacrés, pour ce dévouement qu'ils mon-

traient à l'Eglise, pour ce triomphe qu'ils adressaient de loin au Souverain Pontife, en ce moment couronné, et dont le souvenir présent planait sur cette fête. Mais, à leur tour, les enfants peuvent répondre qu'ils rendent au Père ce qu'ils en ont reçu, qu'ils pratiquent ses leçons et que, s'ils gardent leur joie, ils lui renvoient le mérite et la gloire.

« Au moment où Son Eminence descendait du sanctuaire et arrivait à l'escalier extérieur, tourné vers le splendide horizon des îles et de la mer, le soleil à son déclin, mais rutilant encore de clartés puissantes, tendait vers les flots par lui tout semés d'or. Désignant de la main ce spectacle sublime, portant les yeux sur le peuple au loin, attentif, et les relevant au ciel : « Que c'est beau ! » a dit le saint Cardinal. Et nous, osant le considérer lui-même, nous avons vu qu'il ne nous offrait pas un autre spectacle. Que le déclin de sa vie mortelle est majestueux et brillant ! car la nuit ne vient pas encore et ne viendra pas si tôt. Mais enfin, quand il sera au terme, comme l'astre du jour quotidien, symbole de nos immortelles destinées, il renaîtra, lui aussi, plus brillant, dans un jour plus pur.

« Tel est encore le symbole de l'Eglise ; tel Léon XIII, splendide aurore, succède à Pie IX, soirglorieux ; telle aussi, peuple chrétien, c'est vous qu'attestent notre foi, notre espoir, telle la France va ressusciter plus juste mieux inspirée, plus belle !

« Le soir, la ville s'est illuminée de toutes parts. Eh quoi ! il y a tant de bons catholiques encore dans cette ville que l'on disait perdue ; tant de familles qui sont fières d'afficher leurs croyances en traits de feu ! Continuons donc nos prières ; serrons-nous de plus près encore à l'Eglise immortelle ; fortifions-nous par l'amour, et ce qui fut trop longtemps une simple prière va deve-

nir une affirmation décisive. Dieu protège la France ! l'Eglise a triomphé ! »

Un autre évènement mérite d'être signalé. Le 28 novembre, à l'occasion du dernier jour de l'octave de Notre-Dame de Bon-Secours, Mgr Robert, le nouvel Evêque de Marseille, est venu célébrer à sept heures la messe de communion dans notre église du Calvaire. Sa Grandeur a adressé à la nombreuse assistance une touchante et pieuse allocution.

A midi, Monseigneur a bien voulu revenir pour dîner au Calvaire et présider cette fête de famille. Nous avions pour convives les Supérieurs des diverses communautés de la ville. Le R. P. Augier, Provincial, s'est levé vers la fin du repas et a complimenté Sa Grandeur en ces termes :

« Monseigneur,

« En venant présider cette modeste fête de famille, à laquelle ont bien voulu s'associer les représentants des diverses communautés religieuses de Marseille, Votre Grandeur nous donne à tous un témoignage de paternelle bienveillance qui nous touche profondément. La Sainte Ecriture dit au Livre des Proverbes : « *Gloria filiorum patres eorum ;* la gloire des fils, ce sont leurs pères. » Et dans l'Eglise de Dieu, les pères des âmes et les pères du clergé, tant régulier que séculier, ce sont les Evêques. C'est justement que nous pouvons nous glorifier de vous avoir pour Père ; vous êtes venu à nous avec la bonté qui attire et la force qui soutient et encourage, *suavitate et constantiâ ;* et ce que proclame votre blason épiscopal, vos actes le redisent plus éloquemment encore. Tandis que prêtres et fidèles, en venant à vous, sentaient qu'ils venaient à un Père tendre et affectueux, ils apprenaient avec joie et fierté que cette bonté qui charme et

attire s'était faite force pour combattre, fermeté pour résister. On savait que vous aviez maintenu haut et ferme les droits de l'Evêque catholique et français. « Comment « veux-tu que je te traite? disait Alexandre à un royal « prisonnier. — En roi, » lui répondit le noble et vaillant esclave. A la Révolution triomphante qui vous disait : « Monseigneur, comment voulez-vous être reçu à Mar- « seille? » vous avez répondu : « En Evêque. » Aussi, malgré les troubles de l'heure présente; malgré les anxiétés et les sombres menaces de l'avenir, nous n'avons pas peur. La main qui nous bénit saura au besoin nous garder et nous défendre; et s'il m'était permis d'évoquer ici un nom qui nous sera à jamais cher, après vous avoir salué l'honneur et l'espérance de tous vos enfants, je vous proclamerais un précieux ornement à la couronne du Père, de ce Père qui fut le fondateur de notre famille religieuse et le restaurateur de ce grand et beau diocèse de Marseille. N'êtes-vous pas, Monseigneur, le fils d'un des fils les plus illustres et les plus méritants de Mgr de Mazenod, le Cardinal Guibert, Archevêque de Paris? L'Esprit saint a dit : « *Corona senum, filii filiorum*, « la couronne des vieillards, ce sont les fils de leurs fils. »

« Pour vous, mes révérends Pères, nous ne saurions trop vous remercier de l'honneur que vous nous avez fait en acceptant gracieusement notre invitation. Votre présence à notre réunion de famille dira à Monseigneur qu'il y a parmi nous ce lien préconisé par l'Ecriture sainte : *Concordia fratrum;* elle dira que fils de saint Benoît, fils de saint Dominique, fils de saint François, fils de saint Ignace, Pères du Saint-Sacrement, Oblats de Marie, nous sommes les bataillons d'une seule et même armée, résolus à combattre toujours et à mourir; et, malgré les apparences contraires, pleins d'espoir dans la victoire, parce qu'il est écrit : « *Frater qui adju-*

« *vatur a fratre, quasi civitas firma*, le frère qui est aidé par « son frère, ressemble à une cité forte, inébranlable. »

Disons, en terminant, un mot de nos chers Frères convers. Le F. Lestret est employé à la sacristie avec le F. Michel ; le F. Frachon s'occupe de la cuisine ; le F. Tramoni a soin des chambres ; le F. Bocognano fait les commissions. Chacun de nos Frères est à son devoir, et nous devons leur rendre ce témoignage qu'ils vivent tous en bons religieux.

Veuillez, mon très révérend et bien-aimé Père, agréer de nouveau l'assurance de mon dévouement filial en N.-S. et M. I.

Votre fils soumis et respectueux,

A. Vassal, o. m. i.

MAISON DE NANCY.

Nancy, le 1er janvier 1880.

Très révérend et bien-aimé Père,

L'année 1879 tiendra une grande place dans les annales de notre famille religieuse ; le treizième Chapitre général a eu lieu dans la maison du Sacré-Cœur, à Autun, en juillet dernier. Une plume autorisée et élégante a esquissé la physionomie et le mouvement de cette importante et grave réunion.

Nous avions assisté d'esprit et de cœur à ces solennelles séances, et quand leur consolant résultat nous a été manifesté, nous aussi nous avons tressailli de bonheur ; les joies du Père et des aînés ont eu leur écho dans nos cœurs, et, en recevant la lettre où vous nous disiez, mon révérendissime et bien-aimé Père, tout le contentement de votre âme, nous avons applaudi à ce vote

unanime qui vous a conservé votre administration générale : nous avons béni le Seigneur, dont l'Esprit d'intelligence, de sagesse et de paix s'était complu à planer sur une assemblée au sein de laquelle s'agitaient de si hauts et de si chers intérêts. En ces jours troublés, quand les points noirs grossissent à l'horizon, quand nos ennemis, qui sont les ennemis de l'Eglise, serrent leurs rangs et réunissent contre nous tous leurs efforts, quelle consolation et quel espoir pour nous de voir ceux qui vous entourent de plus près, et qui, soit en France, soit dans les pays étrangers, ont une plus grande part à votre sollicitude, marcher si unis, en communauté de vues avec le chef de la Congrégation, à la conquête des âmes et du ciel !

Aussi, quand quelques-uns des membres du Chapitre général sont venus nous visiter, nous avons été doublement heureux de les avoir pour hôtes ; c'étaient pour nous des seigneurs et des Pères, non moins excellents par leurs vertus religieuses et apostoliques que distingués par leur haute dignité ; encore tout émus des grandes choses dont ils avaient été témoins, ils nous charmaient et nous transportaient en nous communiquant leurs impressions, leurs saintes allégresses et leurs douces espérances.

Le noviciat était heureux de vénérer NN. SS^{grs} les Evêques venus de Saint-Albert, de Jaffna, de la Colombie britannique, du Mackenzie ; quelques-uns de nos illustres et bien-aimés visiteurs faisaient leur première apparition à Nancy ; on ne se lassait pas de voir et d'entendre les semeurs de la bonne nouvelle dans les pays lointains ; leurs noms bien connus étaient déjà inscrits dans tous les cœurs, leurs exploits évangéliques éveillaient dans les âmes une sainte émulation, et il nous était donné de contempler leurs traits, d'entendre leur parole ! En eux

nous retrouvions les absents, leurs chers auxiliaires, dont plusieurs ont fait ici leur apprentissage de la vie religieuse : spectacle aussi touchant que grand dans sa simplicité ! les Evêques Missionnaires et à *longue barbe* désignaient du regard, touchaient du doigt, pressaient sur leur poitrine les futurs Oblats destinés à les suivre un jour aux plages étrangères. Après NN. SS^grs^ les Evêques Missionnaires, nous reçûmes, tour à tour, le R. P. Tortel, le R. P. Vandenberghe, le R. P. Lacombe, connu et aimé en Lorraine, le R. P. Mauroit, de la mission de Ceylan, et le R. P. Antoine, Provincial du Canada. Le R. P. Maître était fier de présenter ses quinze novices ; la joie brillait sur tous les visages, et dans ces fréquentes entrevues où la condescendante affabilité des Evêques et des Pères provoquait la confiance filiale, le désir du bien, l'amour de la Congrégation, ne faisaient que grandir. Que nos bien-aimés visiteurs nous permettent ici de leur renouveler nos remerciements pour le bien qu'ils nous ont fait ; l'hospitalité que nous leur avons donnée n'avait ni l'éclat, ni les surprises pieuses de la sainte montagne de Sion, mais nous pouvons dire que nous ne sommes pas restés en arrière par la sincérité de notre profonde joie et par la vivacité de notre reconnaissance. Plaise à Dieu que ce passage béni suscite toujours plus de vocations, et que la maison de Nancy fournisse un plus grand nombre encore d'ouvriers évangéliques à nos missions étrangères !

Ces visites précieuses ont été l'évènement le plus remarquable de notre année ; il nous faut signaler à la suite la visite canonique de notre nouveau Provincial, le R. P. Audruger. Il a bien voulu nous rappeler qu'il a fait ses premières campagnes apostoliques en Lorraine. Les Lorrains s'en souviennent encore ; ils n'ont pas oublié les fruits de grâce que la parole chaleureuse du jeune

Missionnaire produisait dans les paroisses. La visite canonique s'est faite conformément aux prescriptions de la Règle, et il y a tout lieu d'espérer que le bien qu'elle a fait sera durable.

Nous avons été éprouvés dans notre personnel par la maladie; le R. P. Colombot, atteint d'un mal d'oreilles persistant et des plus douloureux, n'a pu, à son grand regret, prendre part aux travaux des missions; il lui fallait un climat plus chaud, et il a été envoyé à Talence; le R. P. Pastoors, après ses prédications de Tulle et de Stainville, cette dernière paroisse dans la Meuse, a dû forcément interrompre tout travail, par suite d'une gastralgie opiniâtre qui l'a beaucoup fait souffrir. Pour une maladie de ce genre, il faut cessation de toute occupation pénible et un doux climat. Le R. P. Provincial, obtempérant aux avis du médecin, et désirant épargner au Père des jours de souffrance, lui a assigné pour résidence temporaire notre maison d'Arcachon, si bien située pour ceux qui ont besoin de repos et de bons soins. Pour ces causes diverses, il nous a fallu refuser plusieurs travaux; ces refus découragent toujours un peu. Heureusement le R. P. Royer, qui nous venait de Pontmain, nous a aidés activement à répondre à toutes les éventualités.

Voici maintenant un aperçu des travaux de nos Pères pendant l'année 1879 :

Le R. P. Conrard a évangélisé cinq paroisses dans le diocèse de Nancy et cinq dans le diocèse de Saint-Dié; le même Père a donné plusieurs retraites, dont une au collège de Rambervillers dans les Vosges, et prêché en divers endroits; son travail a été béni et ses sueurs ne sont pas tombées sur un sol ingrat.

Le R. P. Dru, malgré une santé qui laisse parfois à désirer, a fourni une carrière des plus fatigantes et des

plus consolantes, Dieu bénissant toujours le zèle qui lutte contre l'affaiblissement des forces corporelles. Ce Père a donné huit retraites ou missions dans les paroisses, trois retraites à des communautés religieuses ou à des congrégations, et plusieurs triduums d'adoration.

Le R. P. Pastoors a prêché le Carême à Tulle (Corrèze) ; deux retraites : l'une aux religieuses de Sainte-Chrétienne de Metz, l'autre aux congréganistes de Saint-Nicolas de Nancy; une retraite paroissiale à Stainville (Meuse) et une neuvaine du Sacré-Cœur dans notre chapelle.

Malgré ses occupations si sérieuses, le R. P. Corne, maître des novices, a prêché plusieurs retraites : la retraite des supérieures de Sainte-Chrétienne de Metz, celle des jeunes ouvrières de la Persévérance, à Nancy ; deux retraites à la Sainte-Famille, dans le Midi, et une retraite aux religieuses de Saint-Charles, à Nancy, maison de Saint-Matthieu; de plus, son tour de prédication arrive souvent dans notre chapelle publique, et cette année il sera seul pour la desservir, pendant plusieurs semaines.

Arrivé à Nancy le 29 novembre 1879, le R. P. Royer s'est mis à l'œuvre immédiatement, en prêchant une retraite aux enfants du Saint-Cœur de Marie, et une autre aux frères de Saint-Charles, à Nancy.

Le R. P. Supérieur est chargé des œuvres annexées à la chapelle : confrérie du Sacré-Cœur, Société des jeunes ouvrières, œuvre des servantes de Sainte-Marthe ; chaque dimanche une de ces œuvres réclame la présence et la parole de son directeur. On peut dire que ces œuvres suffiraient à elles seules à occuper un Père spécialement consacré à leur service ; l'activité serait encore plus grande, et les résultats déjà excellents seraient encore meilleurs. Le R. P. Supérieur a prêché quatre retraites religieuses,

donné çà et là quelques sermons et s'est improvisé Missionnaire au lieu et place d'un Père malade ; il a donné de plus une octave de Saint-Joseph dans une paroisse de Nancy et deux retraites paroissiales à la campagne. En ce moment tous nos travaux de Carême pour l'année 1880 sont réglés, et les demandes l'emportent de beaucoup sur le nombre des Missionnaires ; nous avons dû refuser deux œuvres importantes. Pendant le Carême nous serons obligés de supprimer dans notre chapelle des messes officielles le dimanche, et nos œuvres seront forcément en souffrance. Nous ne sommes que cinq Pères, dont un, le R. P. Maitre, sera seul chargé de la maison avec un Père novice pour la messe ; c'est vraiment trop peu, et nous pouvons dire que parfois le travail excède les forces. Je ne dis cela que pour témoigner de notre bonne volonté et constater que le travail ne manque pas ici.

Voilà, mon révérendissime et bien-aimé Père, une bien sèche nomenclature des évènements historiques et œuvres apostoliques de l'année 1879 dans notre maison de Nancy. Humbles ouvriers dans le champ du père de famille, nous mettons à ses pieds la gerbe modeste de nos travaux, réclamant en retour une bénédiction qui sera une récompense pour le passé et un encouragement pour l'avenir.

Daignez agréer, révérendisssime et bien-aimé Père, l'expression du profond respect avec lequel je suis

Votre fils très soumis et affectionné en Notre-Seigneur.

Simonin, o. m. i.

MAISON DE BON-SECOURS.

N.-D. de Bon-Secours, ce 5 octobre 1879.

Mon très révérend Père,

Les jours de grands concours touchant à leur terme, je viens vous dire combien cette année encore ils ont été pour nous une source d'abondantes consolations. Pendant que la chaîne des Alpes était sillonnée par les foules avides d'aller confondre leurs larmes avec celles de Notre-Dame de la Salette, et que les Pyrénées voyaient les pèlerins se succéder aux pieds de Notre-Dame de Lourdes, les Cévennes voyaient aussi défiler les nombreuses députations de cinq départements, se rendant à Notre-Dame de Bon-Secours. Le mouvement des pèlerins vers notre béni sanctuaire n'a pas discontinué, surtout pendant les mois d'août et de septembre. Le dimanche, jour de repos, a été sans doute le jour où l'affluence était le plus considérable, mais les fidèles que la position de fortune rendait un peu plus libres, se sont aussi fait un bonheur de venir pendant la semaine chercher appui et consolation auprès de notre bonne Mère. Le bon secours qu'ils réclament avec confiance ne leur est pas refusé : à beaucoup il est dit encore « qu'il soit fait selon votre foi »; nous en avons pour garant un grand nombre de témoignages et nous savons à n'en pas douter que les fatigues de ces bons chrétiens, aidant éloquemment à leurs prières auprès de Marie, contribuent puissamment à les rendre efficaces. Plusieurs, questionnés par nous, n'ont qu'une réponse sur les lèvres : « Il y a dix ans, vingt ans que nous venons à Notre-Dame de Bon-Secours pour remercier la Sainte Vierge des faveurs qu'elle nous a obtenues. »

Dernièrement encore une femme me disait : « Père ! il y a trente-cinq ans que je viens à Notre-Dame et pour m'y rendre il faut marcher pendant plus de dix heures à travers les montagnes; je ne sais pas si je pourrai venir encore l'année prochaine, car j'aurai bientôt mes soixante-dix ans. » Quand la divine Providence, mon très révérend Père, leur permet de recueillir ces témoignages de la vivacité de la foi et de la reconnaissance à Marie, les Missionnaires sont payés d'avance des nuits pénibles qu'ils sont obligés de passer au confessionnal. Cette année encore il a fallu faire le sacrifice de plusieurs nuits, le jour ne suffisant pas pour préparer les pèlerins. Les grands concours de l'Assomption et de la Nativité de la Sainte Vierge méritent une mention toute spéciale. C'est principalement à l'époque de ces deux fêtes que les Missionnaires de Bon-Secours réalisent généreusement leur beau nom d'Oblat de Marie. En 1879, comme en des temps meilleurs, ils ont été fidèles à leur sublime mission et n'ont reculé devant aucune fatigue. Dès la veille au matin le travail de confessions commençait et absorbait tous leurs moments jusqu'au lendemain vers les dix à onze heures. Grâce au concours bienveillant et dévoué que nous ont prêté les Pères du juniorat, nous avons pu suffire à la tâche. Je crois pouvoir affirmer que tous les pèlerins ont pu s'approcher du tribunal de la pénitence et satisfaire leur pieuse dévotion.

Dans ces circonstances les messes commencent à une heure et demie après minuit. C'est à la première messe surtout que la bonne Mère de Bon-Secours doit être heureuse en voyant à une heure si matinale un grand nombre de ses enfants assis à la table de son divin Fils. Pendant plus d'une heure deux Pères ont été occupés à distribuer sans relâche le pain des forts. On évalue le chiffre des communions données pendant les fêtes de l'Assomp-

tion à deux mille. Le dimanche et le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, plus de quatre mille chrétiens ont eu le bonheur de recevoir dans leur cœur l'hôte divin de nos saints tabernacles. Ce qui contribue surtout dans ces pèlerinages à rendre notre joie bien grande, c'est de voir, par les temps malheureux que nous traversons, un si grand nombre d'hommes s'approcher de la table sainte ; aux fêtes de l'Assomption ils n'étaient pas moins de quatre cents et le jour de la Nativité plus de six cents. Cette année encore nous avons eu la joie de recevoir dans notre sanctuaire le grand concours de tout le canton de Barjac, dans le Gard.

Les curés, qui voulaient présider le pèlerinage, avaient choisi le jour de l'octave de la Nativité de la sainte Vierge pour se rendre à Notre-Dame. Dès la veille, les paroisses les plus éloignées nous envoyèrent de nombreuses députations ; beaucoup en profitèrent parce que c'était le dimanche ; les plus rapprochées de l'Ardèche se disposaient à se rendre dans la nuit ; mais au moment où les pèlerins allaient se mettre en marche, un orage des plus violents éclate ; le programme ne put se réaliser pour le jour de l'octave ; mais leur confiance ne fut pas ébranlée par ce contre-temps. Huit jours après, les autres curés, suivis d'un grand nombre de paroissiens, faisaient leur entrée solennelle dans le sanctuaire au milieu des chants d'allégresse et de reconnaissance. Le 15 et le 22 septembre seront ici des dates mémorables.

Mon très révérend Père, la confiance à Notre-Dame de Bon-Secours vit toujours dans les cœurs des bons chrétiens de nos contrées ; espérons que l'ennemi du bien, malgré ses attaques incessantes, ne pourra jamais l'altérer, c'est le vœu que nous déposons tous les jours aux pieds de son image vénérée en faveur de nos chères populations.

Les Oblats de Notre-Dame de Bon-Secours sollicitent instamment de Votre Paternité une bénédiction toute spéciale, et en particulier celui qui veut être toujours,

Mon très révérend Père,

Votre fils tout dévoué en N.-S. et M. I.,

Am. Avignon.

VARIÉTÉS.

Le mois de juin, consacré au Sacré-Cœur de Jésus, nous rappelle les meilleurs souvenirs de la piété. Le *Bulletin de l'œuvre du Vœu national* continue à raconter par le détail tous les progrès de la dévotion dans la chapelle provisoire desservie par nos Pères, et nous fait connaître aussi l'état des travaux de la basilique.

Le *Bulletin* étant reçu dans toutes nos maisons, nous ne lui ferons aucun emprunt particulier. Cependant, pour contribuer à faire connaître l'œuvre, nous reproduisons ici la page consacrée dans le numéro du 10 juin 1878 à l'Archiconfrérie du Vœu national :

ARCHICONFRÉRIE DU VŒU NATIONAL
AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS.

Lettre d'affiliation.

L'Archiconfrérie du Sacré-Cœur de Jésus, établie canoniquement dans le sanctuaire en son honneur, élevé sur le sommet de Montmartre, a pour but de perpétuer la pensée d'expiation, de pénitence et d'invocation qui a inspiré le Vœu national au Sacré-Cœur de Jésus. Elle en est l'extension et l'application à toutes les âmes de bonne volonté, en leur offrant la jouissance des grâces et l'obtention des mérites qui résultent toujours d'une association de prières et de bonnes œuvres.

Rappelons la formule du Vœu national :

« En présence des malheurs qui désolent la France et des « malheurs, plus grands peut-être, qui la menacent encore;

« En présence des attentats sacrilèges commis à Rome con- « tre les droits de l'Eglise et du Saint-Siège, et contre la « personne sacrée du Vicaire de Jésus-Christ; nous nous « humilions devant Dieu, et, réunissant dans notre amour « l'Eglise et notre patrie, nous reconnaissons que nous avons « été coupables et justement châtiés;

« Et, pour faire amende honorable de nos péchés et obte- « nir de l'infinie miséricorde du Sacré-Cœur de N. S. Jésus- « Christ le pardon de nos fautes, ainsi que les secours « extraordinaires qui peuvent seuls délivrer le Souverain « Pontife de sa captivité et faire cesser les malheurs de la « France, nous promettons de contribuer à l'érection, à Paris, « d'un sanctuaire dédié au Sacré-Cœur de Jésus. »

Cette pensée, inspirée de Dieu, approuvée par le Souverain Pontife, les archevêques et évêques de France, et la grande majorité des catholiques, a reçu un commencement d'exécution. Le temple de l'expiation nationale s'élève, Dieu seul connaît à quel prix de zèle, de dévouement et de sacrifices de la part de ceux qui aiment l'Eglise et la France ! Il se forme ainsi un trésor incomparable de mérites et de bonnes œuvres.

La chapelle provisoire est devenue le centre vivificateur du Vœu national. Là, chaque jour, s'élève la prière publique pour l'Eglise et pour la France; chaque jour, l'amende honorable est prononcée en présence de l'Eucharistie, au nom de la patrie humiliée et repentante; chaque vendredi, l'exposition solennelle du Saint Sacrement attire les âmes dévouées; toutes les associations en l'honneur du Sacré-Cœur se sont établies et prospèrent dans ce sanctuaire, que des grâces innombrables ont déjà rendu cher à la piété; tous les regards se tournent vers cet asile ouvert, par la miséricorde de Dieu, à toutes les souffrances et à toutes les misères. On y prie, on y expie, on sent que le Sacré Cœur de Jésus y redit la parole de sa première apparition à Paray-le-Monial : « Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes ! »

C'est la participation à tous les actes de religion, à toutes

les prières et invocations dont le sanctuaire du Vœu national est l'heureux théâtre ; c'est l'union à l'Archiconfrérie, à la Sainte-Ligue, œuvres principales du sanctuaire, aux mérites des membres des différentes associations inscrits sur nos registres, aux faveurs spirituelles qui nous ont été accordées, que nous concédons, par les présentes lettres d'affiliation, à toutes les œuvres, institutions, communautés, congrégations, paroisses, qui nous en font la demande et manifestent ainsi l'intention d'adhérer au Vœu national.

Nous déclarons comprendre dans ces concessions toutes les personnes vivantes au jour de la signature de ce diplôme et appartenant, à un titre quelconque de parenté spirituelle ou naturelle, à l'œuvre ou à l'institution admise à l'affiliation.

Cette concession est perpétuelle et s'étend à toutes les personnes qui feront partie de l'œuvre ou de l'institution. Le jour où elles en sortiront, la participation cessera.

Par ces lettres d'affiliation, nous admettons à perpétuité à la participation des suffrages qui ont lieu tous les jours dans la chapelle provisoire, mais plus spécialement le premier lundi de chaque mois, non seulement les personnes qui mourront après leur affiliation, mais toutes les personnes défuntes ayant appartenu à l'œuvre ou à l'institution affiliée.

Nous devons déclarer que les indulgences accordées à l'Archiconfrérie et à la Sainte-Ligue ne sont point communiquées par la concession des lettres d'affiliation, qui ne s'adressent qu'à des œuvres, des institutions, des communautés; en un mot, qu'à des groupes. Une décision de Rome est péremptoire sur ce point. Pour pouvoir gagner les indulgences, il faut faire inscrire son nom personnel sur les registres de l'Archiconfrérie et de la Sainte-Ligue. A part les indulgences, nos lettres d'affiliation concèdent la communication des prières, expiations, invocations, mérites, suffrages, grâces de toutes les œuvres créées ou à créer dans le sanctuaire du Vœu national.

ACH. REY, O. M. I.

NOUVELLES DIVERSES

Mgr Clut, Evêque d'Erindel, auxiliaire de Mgr Faraud, Vicaire apostolique du Mackenzie, s'est embarqué au Havre, à bord de *l'Amérique*, le 10 avril dernier, pour revenir à sa lointaine mission.

Avec lui et pour la même destination se sont embarqués les RR. PP. Célestin-Henri Joussard, du diocèse de Grenoble, et Alfred-Marie de Chambeuil, du diocèse de Tours, tous les deux jeunes prêtres récemment ordonnés; et les FF. Julien Angel, du diocèse de Metz; Casimir Rousset, du diocèse de Mende; James O'Connel, du diocèse de Dublin (Irlande); Adrien O'Brien, du diocèse de Cashel (Irlande).

Deux prêtres séculiers, l'un du diocèse de Nantes, l'autre du diocèse de Sens, se sont embarqués avec Sa Grandeur pour l'accompagner dans sa mission.

Mgr Bonjean a adressé aux *Missions catholiques* la lettre suivante, qui donne quelques nouvelles de la mission de Ceylan :

Hyères, le 27 avril 1880.

« Je demande l'hospitalité des *Missions catholiques* pour l'extrait suivant d'une lettre à mon adresse du R. P. Gourdon, Missionnaire Oblat de mon vicariat :

« J'ai baptisé, m'écrit ce père, quarante-sept adultes « païens et bouddhistes, sans compter leurs enfants. Plus « de vingt autres adultes commencent à apprendre les « prières et seront bientôt chrétiens.

« Je remarque avec consolation que les bouddhistes « de ces pays ont le prêtre en grande estime, et recher-

« chent le baptême par suite de l'attrait qui les y porte,
« sans aucun mélange d'intérêt humain. L'émigration
« qui pousse certains catholiques du Sud vers ces pays,
« autrefois exclusivement infidèles, facilitera notre œuvre,
« je l'espère; mais, pour aider ce mouvement de conver-
« sion, il suffirait de construire de petites chapelles là où
« nous avons déjà quelques néophytes. Ces modestes
« sanctuaires formeraient un centre autour duquel se
« grouperaient et les nouveaux convertis et les anciens
« chrétiens. C'est ainsi qu'ont été établis dernièrement
« les quatre chrétientés de Dumalakotuwa, d'Haldandu-
« waney, d'Andalâkâvey et de Vélavélaney.

« J'ai quatre nouvelles fondations en vue : Ettiavaley,
« Balavaley, Toulavaley, Pottuvatuvâvey. J'attends le
« retour de Votre Grandeur pour me donner les moyens
« d'élever ces petites chapelles. Si vous daigniez me les
« accorder et ajouter à cette faveur celle d'envoyer dans
« cette mission un prêtre de plus, spécialement chargé
« de ces chrétientés naissantes, vous auriez, avant de
« mourir, la joie d'ajouter à votre troupeau, non seule-
« ment des centaines, mais des milliers de néophytes.
« Ils seraient votre consolation sur la terre et votre gloire
« dans le ciel. »

« Hélas ! qu'il est cruel pour le cœur d'un Evêque de ne pouvoir donner à ces pauvres infidèles, si affamés du pain de la parole de vie, l'apôtre qui doit le leur rompre, et de se trouver trop pauvre pour élever à Notre-Seigneur ces modestes sanctuaires, appelés à être, dans ces pays encore tout païens, les foyers où tant d'infortunés trouveraient la lumière de la vérité et la vie de la grâce !

« Je serais heureux si ces quelques paroles du zélé Missionnaire du Caïmel, dans le vicariat de Jaffna, inspiraient à une âme sacerdotale assez de zèle pour se joindre à la petite caravane d'apôtres qui doit m'accom-

pagner à Ceylan, en septembre prochain, et à quelque ami des missions, la généreuse pensée d'être le fondateur d'une de ces humbles chapelles, sans la création desquelles l'œuvre du Missionnaire en ces pays n'aurait ni l'efficacité ni la solidité désirables. »

— La Congrégation vient d'acquérir une maison à Rome. Elle est située Piazza di Sant'Ignazio, 151, dans le quartier le plus central et le plus voisin des écoles, en face de la belle et vaste église de Saint-Ignace.

Cette maison, par la position qu'elle occupe et par sa distribution intérieure, pourra offrir un logement commode pour l'installation d'un procureur et de quelques étudiants.

PRIÈRE.

OREMUS,

Ecclesiæ tuæ, quæsumus, Domine, preces placatus admitte : ut, destructis adversitatibus et erroribus universis, securâ tibi serviat libertate. Per Dominum...

Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis !

Cor Mariæ Immaculatum, ora pro nobis !

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 71. — Septembre 1880.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

LETTRE DU R. P. FOURMOND.

Mission du Sacré-Cœur au lac des Canards (*Stobard North-West Territory*), Grandin (Saint-Laurent), le 15 décembre 1879.

Contrairement au dicton que la vie du Missionnaire est plus poétique de loin que de près, je voudrais, pour l'honneur de la vérité et l'encouragement des jeunes auxiliaires destinés à nous rejoindre, établir que la vie apostolique, telle que nous la menons ici, ne manque ni de poésie ni de consolations. Ceux d'entre nous qui, les mocassins et la raquette aux pieds, parcourent, par les 30 degrés de froid que nous avons en ce moment, d'immenses solitudes couvertes de neige, ne me démentiront pas. Ce sont les forts d'Israël, toujours à la recherche des âmes.

Aujourd'hui leur campement est à 100 lieues d'ici; demain il sera à 20, 30 et 40 lieues plus loin ; ils dresseront l'autel de la prière au milieu de la neige et de la glace, et appelleront les pauvres sauvages abandonnés, comme autrefois Notre-Seigneur appelait les délaissés de ce monde : « *Venez à moi vous tous qui travaillez, et je vous soulagerai.* » Ceux au contraire qui, comme moi, ont une résidence fixe autour de laquelle sont disséminées les fermes et les habitations champêtres de nos chrétiens, ont, il est vrai, moins de fatigues à supporter, mais ils ne sont pas pour cela exempts de souffrances et de mérites devant Dieu. La poésie non plus n'est pas absente de leur vie. C'est tantôt sur un coteau boisé, tantôt dans la grande prairie, près du ruisseau limpide, ou sur les rives des lacs ou du fleuve aux eaux profondes qu'il faut chercher et servir les âmes. Ici, à Saint-Laurent, nous avons la consolation de faire tous nos exercices au son de la cloche comme dans vos ferventes communautés d'Europe. C'est à un bienfaiteur protestant, M. Clark, officier de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson au fort Carlton, que nous devons cette bienheureuse cloche. Grâce à elle, la poésie et la piété peuvent vivre en bon accord. Le R. P. Lestanc a fait le panégyrique de cette chanteuse aérienne en termes éloquents qui ont charmé les oreilles de ses auditeurs anglais, il y a de cela environ un mois, à l'occasion de la bénédiction de la chapelle du Sacré-Cœur.

C'est de cette chère mission que je veux vous entretenir, en résumant en quelques mots l'histoire de sa fondation.

La mission du Sacré-Cœur est située par 106 degrés de longitude occidentale, méridien de Greenwich, et 52°55′ de latitude nord, sur les bords du joli lac Canard, *Sisibak-Sakiahigan*, ainsi nommé à cause des nuées de canards qui, à chaque printemps, viennent s'abattre sur ses

eaux paisibles, ou se cacher dans les grandes herbes qui lui font une couronne de verdure. Cette petite mer intérieure a environ 5 milles en longueur sur 3 milles de largeur. Des échancrures nombreuses lui donnent une forme pittoresque, et une île couverte de trembles aux feuilles toujours agitées se dessine à sa surface. La poule d'eau, le cygne la traversent en tous sens, et la grue au long bec stationne sur ses rives. C'est un charmant paysage qui séduit les étrangers et les invite parfois à fixer là leur tente.

Non loin de là, vivait sous l'empire de Satan une pauvre tribu de sauvages cris appelés *les gens des Saules*. A 3 milles du lac, sur une colline d'où il prétendait gouverner toute la contrée, le chef Mystowesis (le Barbu) avait établi sa hutte comme une sorte de château fort. Alors que les autres sauvages acceptaient les offres et les *réserves* du gouvernement, ce chef intraitable s'obstinait à garder sa liberté entière et à se dire le maître absolu du pays. Il descendait à certaines époques avec ses serviteurs, rançonnait les habitants et se livrait au vol dans les fermes et les établissements des commerçants. Soit par crainte, soit par pitié, on payait toujours une contribution à ce dangereux voisin. Son orgueil ne voulait céder en rien et entendre à aucun accommodement. Dans les temps de disette on le surprenait agenouillé dans sa hutte devant des têtes de buffalos coiffées d'indienne, demandant à ses génies de ramener les animaux dans la prairie.

Malgré son horreur pour la civilisation, le *Barbu* était un fin diplomate et plus d'une fois les blancs tombèrent dans ses pièges. En voici un exemple entre mille.

Un riche commerçant du voisinage, qui le soupçonnait de lui avoir volé un cheval, se rendit à son château fort pour réclamer. Mais le rusé compère ne lui permit même

pas d'exposer l'objet de sa réclamation. Ecartant habilement ce sujet de conversation, il se mit à parler avec une volubilité désolante, se confondant en compliments à l'adresse de son visiteur, relevant tous ses mérites, se déclarant fort honoré de ce qu'il daignait entrer dans sa pauvre hutte, et ne lui laissant pas même le temps de formuler sa plainte. « Mon cheval! Qu'as-tu fait de mon cheval? » C'est tout ce que pouvait dire le malheureux commerçant. Aussitôt le *Barbu* reprenait : « Ne parlons pas de cela aujourd'hui, l'honneur de ta visite me fait oublier toute autre pensée. » Et il recommençait ses discours à perte d'haleine. Il fallut pour cette fois renoncer à se faire rendre justice. A quelque temps de là, le juge passant dans le quartier, accompagné d'une espèce de caporal décoré du titre de *policeman*, le volé se mit sous la protection de Thémis. Ordre est signifié au *Barbu* de comparaître devant le représentant de celle que les sauvages appellent leur *grand'mère* d'outre-mer (la reine). Il se rendit à la convocation, mais escorté de sa bande armée. Cette fois il fut question du cheval, non toutefois sans grands frais de loquacité. Finalement, le voleur sut si bien embrouiller les choses, que le juge, bien que convaincu de sa culpabilité, n'osa pas le condamner.

Ce sauvage excentrique ne laisse pas que d'être fort gênant. Dans ses rapports avec les Missionnaires il use de politique; s'il a besoin d'eux, il les exalte emphatiquement et parle avec éloge de notre *bonne prière*, affirme qu'il prie et dit qu'il serait disposé à se faire baptiser s'il n'avait fait vœu à son génie d'attendre encore quelques années. Si on le menace de la colère du Grand Esprit, il s'humilie et reçoit la correction le sourire sur les lèvres. Nous ne sommes, assurément, pas dupes de ces manières. Mais admirons ici la bonté de Dieu. La belle-sœur et la

petite-nièce du *Barbu* ont eu le courage de se faire baptiser malgré ses menaces. Il a fallu à ces pauvres femmes une énergie incroyable pour passer outre aux difficultés. Elles venaient à la mission du Sacré-Cœur par un froid rigoureux, y passaient de longues heures en prières, et je devais interrompre les travaux auxquels j'étais employé pour les instruire. De son côté, le beau-frère du *Barbu*, bien qu'infidèle encore, laisse toute liberté à ces deux courageuses chrétiennes, et lui-même me fait dire des messes de temps en temps. Que Dieu achève un si admirable ouvrage ! En ce moment j'instruis trois adultes catéchumènes.

De son côté, le P. ANDRÉ a baptisé une vingtaine de sauvages ; nous pouvons donc entrevoir le jour prochain où la bande du *Barbu* se réduira à lui et à ses plus intimes. Chaque jour on l'abandonne et son pouvoir diminue sensiblement.

Ce fut en 1868 qu'un Missionnaire aborda pour la première fois aux rives de notre beau lac. C'était le P. ANDRÉ, désigné par Dieu pour chasser Satan d'un domaine où il régnait depuis des siècles. Il venait visiter quelques familles patriarcales de métis. Un jour donc, au milieu de cette belle nature dont le silence n'était troublé que par les chants des oiseaux aquatiques, le son argentin d'une cloche se fit entendre. Aussitôt, des loges enfumées et des tentes aux plis blancs et cendrés accourt une troupe d'enfants : ils se serrent autour de l'autel dressé en plein air, et bientôt les jeunes gens, les pères et les mères, les vieillards les rejoignent et entourent le Missionnaire. Des cantiques s'élèvent vers le ciel, le saint sacrifice est offert, et les pauvres gens, éloignés de tout secours religieux, pleurent de bonheur en voyant le prêtre au milieu d'eux. Les chrétiens communient : on dirait une fête des temps apostoliques.

Mais un autel en plein air ne pouvait suffire, il fallait une église. La Providence se chargea de tout disposer pour cela. En 1874, un riche négociant, anglican de religion, arrivait au lac Sisibak, suivi de nombreuses voitures chargées de marchandises. Il fut ravi d'admiration à la vue d'un si beau site, et il se résolut à faire là un établissement. Dans sa pensée le poste était favorable pour le trafic des fourrures. C'était ce protestant que Dieu avait choisi pour être le protecteur du Missionnaire. Sa première visite fut pour le P. André, supérieur de la mission voisine de Saint-Laurent, et elle fut l'occasion d'un incident. Le visiteur se présenta en un tel négligé et avec des manières si cavalières, que le Missionnaire se crut obligé de lui adresser des observations. Loin de se formaliser, il prit la leçon de très belle humeur, et, à partir de ce jour, le P. André et le bon M. Stobard devinrent deux amis. La chaumière de Saint-Laurent et le logis de Sisibak étaient deux rendez-vous de commune hospitalité. Ce fut dans la maison du protestant que fut installée la première chapelle catholique vouée au Sacré Cœur : c'est là que devait être formé le projet de bâtir une église définitive.

Chaque samedi, M. Stobard venait coucher à Saint-Laurent pour assister au service catholique du lendemain, et d'ordinaire la veillée se prolongeait en discussions et en conversations amicales. Un soir, le Missionnaire fut plus pressant que de coutume ; après avoir exposé à son hôte les avantages spirituels et temporels qu'il y aurait à doter d'une église la mission du Sacré-Cœur, il lui dit qu'il lui appartenait de faire cette belle œuvre. M. Stobard, convaincu comme son vénérable interlocuteur de l'importance du projet et de la nécessité, à tous les points de vue, de contribuer au développement, déjà si avancé, d'une place si bien choisie pour attirer des colons, se déclara

prêt à seconder l'action du prêtre catholique et de son influence et de son argent. L'église de Saint-Laurent ressemblait à une grange, la maison de mission était une chaumière; il n'y avait ni école ni orphelinat. Au lac Canard une population nombreuse se groupe et l'église deviendra un centre de réunion. M. Stobard devait être le bienfaiteur du pays.

Bref, ce jour-là, la cause du Sacré-Cœur fut gagnée. De retour chez lui, M. Stobard fit part à son homme d'affaires de la proposition du P. André. Mais l'économe se récria aussitôt et défendit sa caisse. Son intervention n'empêcha pas M. Stobard de nous montrer sa générosité, mais elle la restreignit dans des limites; le bon monsieur souscrivit un billet de 4 000 francs, à la condition que la mission trouverait une somme égale. Tout n'était donc pas fini, nous devons néanmoins savoir gré au bienfaiteur d'avoir rendu possible la construction de notre église, et nous prions Dieu de l'éclairer des lumières de la foi catholique en récompense de sa bonté. Ceci se passait le 24 mai 1876 et le billet était délivré le lendemain.

On se mit donc immédiatement à l'œuvre avec confiance en Marie Immaculée. Un Ecossais, presbytérien de religion, fut choisi pour entrepreneur des travaux de charpente. C'était un homme très entendu et très honnête. A peine eut-il commencé, que des scrupules de conscience s'élevèrent dans son âme; c'était la grâce qui agissait. Les instructions du P. André levèrent les derniers doutes et dissipèrent les vieux préjugés de son esprit. Le samedi saint de l'année suivante 1877, le brave homme recevait le saint baptême et faisait sa première communion; Dieu récompensait par le don de la vraie foi son concours à l'œuvre catholique.

Malheureusement pour nous, cet excellent néophyte ne put continuer longtemps à être notre entrepreneur; ses

propres affaires étaient en souffrance et il dut bientôt s'y appliquer exclusivement. Nous ne trouvâmes pour le remplacer qu'une espèce d'aventurier, mauvais ouvrier et mauvais catholique. A chaque instant il fallait lui faire des avances : rien ne marchait; il s'adjoignit d'autres aventuriers aussi peu experts que lui, qui nous volèrent et ne donnèrent aucune impulsion aux travaux. J'étais désolé : les matériaux coûtaient cher et leur transport n'était pas facile; il me fallait travailler moi-même comme un manœuvre.

Cet état de choses ne pouvait durer. Dieu eut pitié de nous ; un riche protestant, M. Moore, acheva l'œuvre commencée par M. Stobard ; il nous donna six mille bardeaux pour la couverture, nous permit de nous procurer des planches chez lui et de les faire scier à son moulin à vapeur du Prince-Albert, en nous donnant des délais de payement illimités. Je travaillais toute la semaine et chaque samedi je rentrais à Saint-Laurent. Ce fut au milieu de ces travaux que nous fûmes agréablement surpris par l'arrivée de Mgr Grandin et du P. Leduc de retour de France. Ils furent l'un et l'autre très satisfaits de notre œuvre ; Monseigneur nous fit cadeau de quelques ornements et d'un magnifique ostensoir, don d'une âme affligée au Sacré Cœur. Le dimanche qui suivit l'arrivée de Monseigneur fut choisi pour la bénédiction de la maison de Dieu. Sa Grandeur bénit la chapelle et une cloche offerte par de généreux protestants du voisinage. Deux nobles bienfaiteurs de France furent parrain et marraine par procuration (1). Le P. Lestanc célébra la grand'messe en présence de Monseigneur. M. Stobard, parti de la place depuis environ deux ans, s'était fait représenter par son homme d'affaires, M. Hughes, et s'il n'eut pas la consola-

(1) Il nous a été impossible de déchiffrer les noms de ces bienfaiteurs sur le manuscrit du P. Fourmond.

tion de voir le résultat de sa bonne œuvre, au moins eut-il une large part dans nos prières de reconnaissance. Pendant le cérémonie on chanta le beau cantique au Sacré Cœur : *Dieu de clémence.*

Voilà donc ce cher sanctuaire du Sacré-Cœur achevé et livré au culte, après de longues difficultés et bien des fatigues; que la gloire en revienne au Sacré Cœur de Jésus, au Cœur immaculé de Marie et à saint Joseph !

FOURMOND, O. M. I.

LETTRE DE Mgr GRANDIN A Mgr L'ÉVÊQUE DE LAVAL.

Cette lettre a été publiée par la *Semaine religieuse* de Laval dans son numéro du 24 juillet. Nous la reproduisons d'après cette feuille.

En campement sur les bords de la rivière Esturgeon,
le 18 avril 1880.

MONSEIGNEUR,

Il y a un an, j'avais l'avantage de vous accompagner dans votre tournée de confirmation ; j'avais trop d'agréments à la fois ; outre l'honneur de voyager avec Votre Grandeur et son aimable grand vicaire, je rencontrais à toutes les stations d'anciens condisciples, des amis que je n'avais pas vus depuis bien des années et que je n'aurais revus qu'en Paradis, si Votre Grandeur ne m'avait procuré ce précieux avantage dont je lui suis vraiment reconnaissant. Je suis aujourd'hui en tournée de confirmation, *à mon propre compte*, et il me faut payer pour tous les agréments que j'avais alors. Ma calèche épiscopale n'est autre qu'une espèce de tilbury, que je laisserai dans quelques semaines pour voyager par eau en canot d'écorce ; mais, en revanche, j'espère finir ma tournée en bateau à vapeur, ce qu'autrefois je n'aurais jamais sup-

posé possible dans mon diocèse. Je suis en route depuis le 12 avril, et ne serai pas de retour avant la fin de septembre ou le commencement d'octobre; je ne verrai pas autant de prêtres en six mois que j'en voyais en un jour avec Votre Grandeur; ainsi, hier, je quittais une mission, et je serai au moins trois semaines sans en rencontrer une autre. Je ne puis m'annoncer à huit jours près aux Missionnaires que je visite : quand j'arrive, on me reçoit ; et si, par quelques signes, on a pu se douter de mon arrivée, on tire force coups de fusil pour la célébrer. Je revois parfois encore d'anciens condisciples et des amis, toujours des Frères bien-aimés et je puis dire bien-aimants, avec lesquels je passe huit ou dix jours, afin qu'ils aient le temps de me voir à l'aise, de me faire part de leurs peines, de leurs consolations, et de me faire connaître leurs plans. J'ai souvent besoin, moi aussi, d'épancher mon cœur dans le leur; ces fraternelles communications font notre force et notre joie. Je pleure en arrivant, je pleure en partant, on dirait que c'est une partie du cérémonial, tant cela se fait régulièrement. Je passe aussi de temps en temps dans des postes, dans des campements où il n'y a pas de prêtres ; je m'efforce alors d'y donner une petite mission, de baptiser des enfants et des adultes, de préparer à la première communion et à la confirmation des enfants de quinze à quatre-vingts ans. Ces braves gens, que je visite ainsi, ne manquent jamais de me demander un prêtre et une chapelle, je promets toujours le tout, et, pour ne pas mentir, j'ajoute : quand je pourrai. Mais, me dira Votre Grandeur, où dites-vous la messe, s'ils n'ont point de chapelle ? — Quelquefois dans une pauvre baraque, le plus souvent dans une petite tente de toile, que je porte avec moi dans mon voyage d'été. J'y suis seul, et les assistants sont dehors; pour les autres cérémonies, je les fais en plein air, si le temps le permet; j'ai alors

l'avantage de ne jamais atteindre la voûte avec ma mitre. — Et d'une station à l'autre, où couchez-vous donc? — Toujours au même hôtel. Je me suis mis en voyage quand la neige était à peu près fondue; à peine étais-je parti, qu'il en est tombé de nouveau, et en telle abondance, qu'il y en a maintenant plus d'un pied en moyenne. Je suis arrivé hier soir sur les bords d'une rivière; une fois que bœufs et chevaux ont été dételés, un de mes hommes a pris une planche de charrette et a écarté la neige le plus possible, sur un espace de 6 à 8 pieds; puis je lui ai aidé à couvrir notre parquet de branches de sapin, après avoir d'abord monté la tente; pendant ce temps mon second engagé bûchait du bois pour la nuit et la journée d'aujourd'hui, car c'est dimanche et nous ne marchons pas. Je ne puis, bien entendu, causer qu'avec mes deux hommes, deux sauvages pur sang, mais sauvages chrétiens et un peu civilisés. L'un d'eux, que je regarde plus particulièrement comme mon enfant, parce que je l'ai élevé et tiré de la misère, porte le nom d'un prélat que je vénère : il s'appelle *Sebaux;* c'est ainsi que nous changeons les sauvages en Français, même par leurs noms. Après avoir soupé, quand mes sauvages ont eu conté toutes leurs histoires, visité leurs animaux, nous avons étendu une large peau de buffle sur notre matelas de branches de sapin, puis des couvertures de laine, et je me suis blotti sous cet abri et entre mes deux compagnons. Ce matin, à six heures, sans réveiller ces rudes chrétiens que je voulais laisser se reposer, j'ai fait du feu, fait fondre les glaces pour avoir de l'eau, fait *ma toilette* et mes exercices, et, à huit heures, j'ai dit la sainte messe dans cette tente où nous avons dormi et où j'ai maintenant l'honneur de vous tracer ces lignes, ayant pour table mes deux genoux; les autres jours, nous nous levons plus matin; à part cela, tout se

passe comme aujourd'hui. Dans quelques jours j'aurai l'avantage de voyager avec le R. P. Végreville, qui va venir me rejoindre et sera pendant plusieurs jours avec moi, se rendant à une mission où il va résider et que je vais visiter. Mais j'ai parlé de bœufs et de charrettes; qu'est-ce que c'est donc que tout cet attirail? me dira Votre Grandeur. Jusqu'à présent, Monseigneur, les Missionnaires du diocèse de Saint-Albert attendent de leur Evêque la nourriture et le vêtement; Saint-Albert étant naturellement la mission la mieux fournie, c'est elle aussi qui va le plus souvent au secours des autres. J'ai donc trois charrettes, qui, outre ma tente et mes provisions, contiennent différentes choses que je laisserai dans nos premières missions. Si vos bons diocésains pouvaient apercevoir ma caravane, ils ne pourraient croire que c'est un évêque en tournée de confirmation, mais un pauvre paysan qui déménage. En effet, outre les instruments nécessaires à la cuisine du campement, j'emmène des bœufs, des chevaux, etc., et je dois m'occuper un peu de tout cela. Aujourd'hui, plus que jamais, dans tout le Sud-Ouest de mon diocèse, nous devons être colons, afin de former nos sauvages à la culture et de les empêcher ainsi de mourir de faim; car la chasse leur fait complètement défaut. Mon établissement de Saint-Albert n'est autre chose qu'un orphelinat considérable et une ferme modèle; il faudrait, dans mon diocèse, vingt ou trente établissements de ce genre, et je n'en ai que trois.

J'avais, comme je l'ai déjà dit à Votre Grandeur dans le temps, l'intention de dédier une de mes missions à Notre-Dame de Pontmain. J'étais à peine de retour dans mon diocèse, qu'un de mes Missionnaires, du diocèse de Rennes, chargé d'une nouvelle fondation, me demanda de la dédier à Notre-Dame de l'Espérance. Je me hâtai

d'acquiescer à sa demande. La plupart des Missionnaires de Saint-Albert sont du Maine et de la Bretagne, et ne peuvent manquer d'avoir une vraie dévotion à Notre-Dame de Pontmain. Les sauvages qui habitent cette partie de mon diocèse sont loin d'être des mieux disposés, et l'avenir de cette mission est tout en espérance. Daigne la Très Sainte Vierge chasser le démon, qui ne quitte nos pays qu'à regret, et semble appeler à son secours des suppôts de partout, pour nous doter d'une civilisation antichrétienne ! Pour mettre mieux dans notre intérêt notre Patronne, je voulus de suite montrer la préférence que j'avais pour cette mission, en la dotant d'une cloche, avantage que n'ont pas plusieurs autres missions comptant six ou huit ans d'existence ; et, en la donnant au Missionnaire, je lui promis d'aller la bénir au mois d'août prochain. Ici, ces bénédictions se font comme tout le reste, c'est-à-dire bien simplement : il n'est le plus souvent question ni de parrain ni de marraine. Le Missionnaire réclama une exception en faveur de Notre-Dame de Pontmain et je fus encore une fois de son avis; il a voulu faire les choses aussi *grandement que possible*. J'ai cru, Monseigneur, que je ne pouvais ni ne devais choisir d'autre parrain que Votre Grandeur. L'évêque de Laval, qui peut appeler la Très Sainte Vierge son aimable diocésaine, voudra bien me permettre de le représenter dans cette cérémonie. J'ose en même temps prier Votre Grandeur de bien vouloir trouver une marraine, dévouée aussi au culte de Notre-Dame de Pontmain : je tâcherai de la faire représenter par une chrétienne des plus respectables du pays. Outre le titulaire de la mission qui me met dans l'obligation de demander à l'évêque de Laval d'être parrain de la première *cloche chrétienne* qu'on aura vue dans ces parages, la place elle-même porte un peu le nom de Votre Grandeur; elle n'est connue jusqu'à présent que sous le

nom de *Lac-du-Marais ;* ce sera maintenant « Notre-Dame de Pontmain du Lac-du-Marais ». Si j'avais pu prévoir tout cela, j'aurais fait graver, sur ladite cloche, par le fondeur lui-même, cette partie si intéressante de la chronique de la nouvelle mission ; j'espère qu'un de nos Frères pourra, avec le burin, réparer cette omission, et les registres compléteront cette importante notice.

J'ose compter sur votre acceptation, Monseigneur, en même temps que sur votre indulgence pour ma longue missive ; ne pouvant parler qu'avec des sauvages, il est naturel qu'au risque d'être indiscret, j'aie prolongé si longtemps mon entretien avec Votre Grandeur.

Veuillez agréer, etc.

Nous apprenons avec bonheur que Sa Grandeur Mgr l'évêque de Laval a bien voulu agréer l'invitation de Mgr l'évêque de Saint-Albert d'être parrain de la cloche de la mission *de Notre-Dame de Pontmain du Lac-du-Marais* et que Mme Emmanuel Turpin de la Tréhardière a été heureuse d'accepter le titre de marraine.

MACKENZIE.

MISSION SAINT-MICHEL.

Extraits d'une lettre du R. P. Roure a Mgr Clut.

Le 16 novembre 1879.

Monseigneur,

Votre Grandeur sait dans quel triste état se trouvait la mission Saint-Michel et quelles difficultés nous avions à nous procurer du bois de construction et de chauffage. Aujourd'hui, grâce à Dieu et à un travail opiniâtre, nous sommes venus à bout de nous bâtir une maison. Le bon F. Boisramé m'arrivait le 20 septembre de l'année dernière ; aussitôt nous dressâmes de concert le plan d'un

corps de logis devant avoir 53 pieds de long sur 21 de large, avec le plan d'une annexe de 10 pieds carrés, pour servir de chapelle. Nous décidâmes que nous entrerions dans notre nouvelle maison le 15 août de l'année suivante 1879, et, pour que notre résolution ne fût pas un rêve, nous nous mîmes à l'œuvre immédiatement ; nous avions près d'un an pour aboutir.

Le Frère fit un four à chaux, abattit les bois de construction, et vers la mi-mai on mettait debout la grosse charpente, la plus belle, dit-on, qu'on ait vue au fort Raë, tant pour ses vastes dimensions que pour la qualité du bois employé et la perfection de la main-d'œuvre. A la mi-juin un énorme radeau — chose encore inconnue ici — semblable à une île flottante, arrivait à la voile devant la mission, avec une cargaison de madriers, tringles, bois de chauffage et autres ; nos *Plats côtés de chiens*, requis pour nous aider, opérèrent le déchargement en deux heures. L'activité la plus grande régna aussitôt dans notre chantier ; bref, nous fîmes si bien et nous travaillâmes avec tant d'entrain que le 15 août 1879, au jour fixé, nous faisions notre entrée dans notre belle maison, véritable château de la contrée. Une belle croix, particulièrement soignée par le F. Boisramé, se dressait sur un pignon de la chapelle, et l'autre était ombragé d'un beau drapeau tricolore destiné à apprendre aux Anglais que ce sont des mains françaises qui ont élevé l'édifice.

Après le 15 août, nous travaillâmes aux détails de l'ornementation intérieure ; nous fîmes aussi une cour de 40 pieds sur 20, et un hangar où se trouve une glacière assez spacieuse pour loger 50 caribous.

Autre grande nouvelle. Tandis que le P. Ladet et les deux Frères étaient occupés au chantier, je voulus, dès le mois de mai, faire quelques essais de culture. Je brisai donc

la tourbe encore gelée, et amenai à la surface la terre non atteinte par le froid. Avec cela je traçai un petit jardin d'une vingtaine de mètres et l'ensemençai vers la mi-juin. Le rendement a été merveilleux. Du commencement de juillet au 6 octobre nous avons mangé de la salade comme des chèvres ; nous avons aussi obtenu deux gros barils de patates; les raves et carottes françaises sont énormes et sucrées à plaisir; nous en avons récolté une vingtaine de barils; ajoutez à cela des radis et des choux qui rendent la soupe délicieuse. L'orge est aussi bien venue; un demi-baril de semence a produit cinq barils, et une poignée de froment français a rendu quatre belles gerbes bien mûres. Ce sont là de véritables progrès et notre petit jardin perdu entre des touffes de saules ressemblait vraiment à un jardin du midi de la France. J'évalue à environ 2 000 livres les produits de ce potager qui n'a pas 20 verges carrées. Ce sont là de belles espérances pour l'avenir de la mission.

Voilà, Monseigneur, la transformation qui s'est opérée à la mission Saint-Michel depuis un an. Je suis toujours content de mes sauvages *Plats côtés de chiens ;* ils sont ravis d'avoir une belle *maison de prière* ornée de vitres coloriées. Mais, pour compléter leur bonheur, ils nous demandent une cloche qui puisse les appeler au loin et dominer le bruit du vent; je suis chargé de vous transmettre cette requête, et je le fais avec d'autant plus de confiance que vous-même, Monseigneur, aviez autrefois adressé en leur nom la même demande à Mgr Faraud. Votre voyage dans les *grands pays* nous vaudra cette étrenne.

Le *bishop* Bonpas, déconcerté sans doute par cinq années d'efforts inutiles, rappelle son maître d'école protestant.

Agréez, Monseigneur, etc.

Roure, O. M. I.

COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DU R. P. FOUQUET AU R. P. MARTINET.

Saint-Eugène des Kootenays, le 22 février 1880.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Je vous adresse aujourd'hui la première partie de mon rapport annuel, tout entière consacrée à nos sauvages. Je donne à ceux-ci la première place. C'est un honneur qu'ils méritent bien, vous allez le voir :

Décidément nos Kootenays sont les Bas-Bretons de la Colombie britannique, des gens qui avancent toujours et ne reculent jamais. Ils en savent quelque chose, les Pieds-Noirs, ces autres fameux guerriers des grandes plaines où erre le bison. Cent d'entre ces derniers n'ont jamais fait peur à dix Kootenays.

Le pauvre Kalromie, dont j'ai amèrement pleuré la mort l'année dernière, voulant un jour m'expliquer son sobriquet de *Paqueteur,* me raconta, avec force détails dont je vous fais grâce, comme il s'était aventuré seul en plein pays ennemi, dans le but peu édifiant d'en ramener une bande de chevaux. Et, à ce propos, il faut vous dire en passant, que l'un des premiers principes de la justice commutative dans ce bienheureux pays, avant l'apparition de l'Evangile, peut se formuler ainsi : « Tu me voles, je le vole, il te vole, nous sommes quittes.» Donc c'était le principe de Kalromie, et il faillit lui en coûter cher. Surpris par l'ennemi qu'il voulait surprendre, il fut fait prisonnier, dépouillé de la plus grande partie de ses vêtements, trop heureux encore d'échapper, la vie sauve, dans ce pitoyable état, et de se soustraire aux poursuites par une course de trois jours et trois nuits, sans boire ni manger, à travers les prairies couvertes de neige et sous l'ac-

tion d'un vent glacial. Or, dans cette retraite de Moscou en miniature, le pauvre diable, comme pour concentrer sa chaleur et offrir moins de surface à la bise, se recoquillait en lui-même ainsi qu'un homme chargé d'un paquet. De là son nom de Kalromie, le *Paqueteur*.

Son fils Joseph sera digne d'un tel père ; encore enfant, il ne craint pas de lutter contre un taureau, et, dans ce jeu périlleux, par force ou par adresse, il triomphe toujours.

Si tous les autres ressemblent à ceux-là, vous voyez sur quels éléments d'énergie et de bravoure nous pouvons compter. Or, il en est généralement ainsi. Je ne puis pas vous faire l'histoire de chacun d'eux, mais je dois une mention honorable à notre grand commissaire de police.

Un jour de bataille, *Nilkoutaho* (fusil de fer), qui n'avait encore que dix ans, quitta le camp et la tutelle des femmes ; il s'empara du fusil d'un Pied-Noir tombé mort sous ses yeux, et s'en alla, à travers les balles ennemies, se ranger parmi les guerriers de sa tribu. Sa vie entière s'est passée dans des aventures de guerre, et aujourd'hui encore, tout vieilli et débile qu'il est, il est inaccessible à la peur. C'est à peine s'il plie devant le prêtre, qui est ici l'autorité la plus haute. Plus d'une fois il a essayé de me résister, non cependant sans céder à la fin. L'entêtement est le caractère distinctif de ces natures énergiques. Je leur oppose le mien et, grâce à Dieu, je reste le maître. En somme, je suis content d'eux. Ils avancent lentement, mais ils avancent.

A qui voudrait douter de la solidité de leur *cranium*, je pourrais montrer celui du vieux Mathias. Il était tombé pour mort dans une bataille ; un Pied-Noir lui enleva, avec son coutelas, la chevelure tout à la fois avec le cuir chevelu pour s'en faire un trophée de victoire.

Quelques années après il y eut un temps de trêve ; Kootenays et Pieds-Noirs fumaient ensemble le calumet de paix ; les plus fiers racontaient leurs exploits ; la guerre étant finie, c'était l'heure de la jactance. Le scalpeur de Mathias était là, il prit son tour de parole pour célébrer ses hauts faits et donner en preuve de ses victoires le nombre de chevelures qui ornaient les flancs de son cheval de bataille. — « Tu as ma chevelure, mais tu n'as pas ma vie, » s'écria froidement Mathias, sortant d'entre les Kootenays et montrant sa tête pelée. — Le Pied-Noir, ébahi et décontenancé, crut voir apparaître un spectre et demeura bouche béante. Mais bientôt, revenu à lui-même, il répondit avec autant d'aplomb que d'à-propos : « Jamais chose pareille ne s'est vue parmi les guerriers. Nous sommes dignes l'un de l'autre, soyons amis et frères pour toujours. »

Le Kootenay accepta cette offre chevaleresque en même temps que le calumet, et depuis lors vous ne trouveriez pas deux meilleurs amis. Chaque fois qu'ils se rencontrent, ils se font des présents, se donnent des festins et fument ensemble force calumets.

Je tâche, bien entendu, de tourner contre le diable le sang-froid, le courage, la magnanimité native de mes néophytes. Peu accoutumés à ce nouveau genre de combats, ils tombent quelquefois dans les pièges de l'ennemi. Mais, à part de rares exceptions, ils se relèvent et regagnent promptement le terrain perdu. Le gros de l'armée n'a jamais reculé ; la nation avance toujours sur le champ de bataille de la vie chrétienne. La preuve, c'est que les sacrements sont bien fréquentés. Tous nos sauvages, sans exception, se confessent plusieurs fois par an. Tous, à l'exception de deux ou trois, ont fait leurs Pâques en 1879. Nous n'avons pas, à proprement parler, la pratique de la communion fréquente. Quelques-uns cependant communient

plusieurs fois par mois, quand ils sont à la mission, et la presque totalité plusieurs fois par an.

Ils ont une coutume qui disparaîtra à mesure qu'ils seront mieux formés aux pratiques de la vie chrétienne, et qui n'est du reste qu'une exagération dans le bien, c'est de vouloir se confesser trois fois avant de communier, quand même la dernière absolution ne daterait que de huit jours.

Au retour de la chasse, un de leurs premiers soins est de se confesser; et beaucoup veulent le faire avant de partir, n'y eût-il qu'une semaine depuis qu'ils ont accompli ce devoir. Il n'est pas nécessaire de prêcher sur la confession fréquente ; il faut seulement veiller à ce qu'ils ne se confessent pas par pure habitude.

Le ministère le plus consolant parmi eux, c'est le soin des malades. Je n'ai jamais rencontré tant de calme et de sérénité à l'heure de la mort. Depuis vingt-cinq ans, je n'ai été témoin qu'une fois d'une agonie agitée ; et encore, avant son délire, la pauvre jeune femme en proie à cette agitation était-elle aussi calme et aussi résignée que le sont généralement les autres. Je ne me souviens pas d'avoir porté une seule fois le saint Viatique sans admirer l'air de béatitude qui illuminait la figure toujours calme de ces pauvres moribonds. Vous eussiez dit qu'ils jouissaient d'un avant-goût du ciel. Je reviens toujours ému de ces visites. Dès que nos chrétiens se croient en danger de mourir, vite ils font appeler le prêtre. Il faut leur réciter toutes les prières du rituel, et souvent plusieurs fois. J'ai garde de me plaindre de ce surcroît de travail.

Quand le temps le permet, nous portons toujours le saint Viatique avec grande solennité. Deux enfants de chœur revêtent la soutane rouge et le surplis. C'est le privilège du chef de la tribu de porter la croix, en sou-

tane noire et en surplis. La foule suit en chantant des cantiques pour la communion.

La loge du malade doit être ornée de tentures propres, le malade lavé et couvert d'une couverture blanche. J'avoue que j'ai parfois à me plaindre de la négligence à remplir ces dernières prescriptions. Il y a cependant sous ce rapport des progrès très marqués.

Il en est de même des dispositions corporelles qu'on exige d'eux pour la communion. Ils font ce que le prêtre leur dit, mais il faut tout leur dire. Leurs plus beaux habits sont réservés pour le jour de communion. Les pauvres en empruntent, s'ils n'en ont pas de convenables. Ils se lavent et s'arrangent les cheveux. Trop souvent, il est vrai, sous leurs vêtements propres ils conservent les sales ; mais, patience ! ils sont indigents et c'est chez eux une vieille habitude.

Nous sommes en pleine assemblée religieuse.

« Nilkoutaho, combien de vies auras-tu quand les anges sonneront de la trompette et que Jésus-Christ viendra sur les nues juger les bons et les méchants ?

— Je ne sais pas. »

Je vois, à la figure de mon grand commissaire de police, qu'il ne veut pas me répondre, pour n'avoir pas à décider s'il sera parmi les bons ou parmi les méchants. Il me faut poser la question autrement.

« Nilkoutaho, combien auras-tu de vies quand les anges sonneront de la trompette et que Jésus-Christ viendra juger les bons et les méchants, *si tu es mort en mauvais chrétien* ?

— Deux.

— Lesquelles ?

— La vie de l'âme et la vie du corps, l'une et l'autre viciées par le péché et possédées du diable qui les tourmentera dans le feu de l'enfer.

— C'est bien. Et combien de vies auras-tu si tu es mort en bon chrétien ?

— Trois.

— Lesquelles ?

— La vie de l'âme, la vie du corps, et la vie de Dieu dans mon âme et dans mon corps.

— Comment sera ton corps quand il recevra par le moyen de l'âme la vie que l'âme aura reçue de Dieu ?

— Il sera brillant comme le soleil ; il passera à travers les corps comme un rayon de lumière à travers la vitre ; il sera léger comme l'air, rapide comme l'éclair. »

Après avoir attiré l'attention des fidèles par cet interrogatoire à l'adresse du plus instruit d'entre eux, car Nilkoutaho est mon interprète aussi bien que le grand commissaire de police, je prends occasion des réponses qui me sont faites pour arriver à des conclusions pratiques sur le respect que l'on doit à son âme et à son corps, à cause de Jésus-Christ qui vient en prendre possession et à cause du ciel qui leur est promis. Vous avez là un petit échantillon de nos séances de catéchisme. Mon digne commissaire n'est pas un thomiste renforcé, vous seriez néanmoins souvent étonné de la justesse de ses réponses. Il est vrai que, toute la neuvaine de Noël, mes instructions ont roulé sur cet ordre d'idées : la vie des sens, la vie de la raison et la vie de la grâce, s'harmonisant dans la vie de la gloire ; Jésus-Christ, le principe, comme Dieu ; l'instrument et le modèle, comme Homme-Dieu, de cette vie multiple. Vous avouerai-je aujourd'hui ce que je n'avais jamais osé dire, c'est que, de tous les auteurs que j'ai étudiés comme élève ou comme professeur, aucun ne m'est aussi utile pour instruire mes sauvages que saint Thomas d'Aquin ? J'ai toujours admiré et béni la divine Providence qui a bien voulu se servir de nos premiers

supérieurs pour mettre en honneur parmi nous et en Liguori et de saint Thomas.

Je ne saurais vous dire la joie que j'ai éprouvée en lisant l'Encyclique de Léon XIII pour encourager les études thomistiques. Envoyez aux sauvages de l'Amérique ou d'ailleurs des Missionnaires bien pénétrés de la doctrine de saint Thomas, je vous promets qu'ils produiront plus de fruit que personne. De tous les catéchismes, celui que je préfère, c'est celui du saint Concile de Trente.

J'aurais voulu vous parler de toutes nos œuvres : de la police avec son *chat à neuf queues*, de notre association de *femmes qui veillent*, de notre ministère des travaux publics, de notre société de tempérance. Mais les trois sauvages qui portent le courrier sont ici et vont repartir dans quelques moments, force m'est de m'arrêter.

Qu'il me suffise de vous dire que, dans toute l'année, aucun vol important n'a eu lieu. La plus sérieuse infraction en ce genre a été le fait de deux jeunes sauvages qui ont dérobé un peu de riz et d'opium dans une cabine de Chinois. Ils ont mangé le riz et vendu l'opium. Aujourd'hui ils chassent la martre dans la montagne, afin de gagner de quoi réparer le dommage.

Nous n'avons pas eu un cas d'ivrognerie. L'interdiction des liqueurs fortes est scrupuleusement observée chez nos Kootenays. Deux plaintes seulement ont été portées à ce sujet devant notre magistrature : le cas d'une sauvagesse ayant accepté du vin de groseille, et celui d'un jeune homme atteint d'une extinction de voix, ayant accepté une tasse de thé bien sucré avec un peu de *whiskey* dedans.

Le parlement anglais s'est longuement occupé l'année dernière de la peine disciplinaire connue sous le nom de chat à neuf queues, *nine tails cat*. Ici le chat à neuf queues n'est point contesté et il fait merveilles. Ce qu'il y a de

plus fort, c'est que nos Kootenays, quand ils l'ont mérité, ne se regardent comme réhabilités qu'après en avoir subi les rigueurs.

L'autre jour, Lucien refusait de se réconcilier avec Samuel et de lui donner la poignée de main sacramentelle, signe de pardon, ou, comme ils disent, signe de bon cœur. Etonné de cette résistance, je lui adressai une verte semonce. Mon étonnement fut bien plus grand lorsque j'appris de sa bouche que son refus n'était ni absolu ni définitif, mais qu'avant de se réconcilier il voulait expier sa faute en subissant la peine infligée par le règlement. Il était excusable, le brave homme ; il ignorait que pendant son absence le règlement avait été modifié. Il ne s'obstina point à vouloir être fustigé, ce qui prouve que c'était bien la conscience qui parlait en lui, et non un goût effréné pour le chat à neuf queues. Dès que les autres sauvages l'eurent instruit, il accomplissait son acte de réconciliation sans arrière-pensée aucune.

J'aurais de belles choses à vous dire de notre association de *femmes qui veillent*. Rien n'a fait autant de bien parmi les Kootenays que ces graves *matrones* qui veillent sur l'enfant depuis sa naissance jusqu'à l'âge de sept ans. A une autre fois ces détails, si Dieu me prête vie. C'est bien dommage que je ne sache pas raconter les belles choses que Dieu opère parmi nos Kootenays. Sous la protection de saint Eugène, patron de notre vénéré fondateur, et par l'intercession de celui-ci, j'en ai la conviction, ces bons sauvages, sans être des anges, deviennent véritablement d'excellents chrétiens.

Qu'il me tarde d'ouvrir notre école de garçons et de voir arriver des Sœurs pour ouvrir celle des filles ! La maison est bâtie ; mais, de Sœurs, point.

Une autre ambition que je nourris, c'est de construire un moulin à farine, auquel se lie, pour l'avenir matériel

de la mission et de nos établissements, une amélioration considérable. Toutes les pièces, que j'attends d'Angleterre, sont en route.

Comme rien ne prospère que par la croix, nous avons bien aussi des croix en proportion de nos succès; mais, cette fois, je n'ai pas le temps de vous en parler. Nos facteurs déjeunent pour partir ensuite, rapides comme le cerf; je n'ai pas même le temps de me relire.

Veuillez agréer, etc.

L. Fouquet, O. M. I.

CEYLAN.

PÈLERINAGE DE MADOU.

LETTRE DU F. J. COLLIN AU R. P. SOULLIER.

Jaffna, le 9 avril 1880.

Mon révérend Père,

Connaissant le vif intérêt que vous portez à tout ce qui concerne le vicariat de Jaffna, et le regret que vous avez éprouvé de ne pouvoir visiter son célèbre sanctuaire de Notre-Dame de Madou, j'ose vous adresser, comme hommage de reconnaissance et de respectueuse affection, la relation brève et toute simple du pèlerinage que quelques-uns d'entre nous ont eu le bonheur de faire à ce lieu justement renommé.

Notre R. P. Supérieur désirait donner à ses scolastiques quelques jours de vacances, après les fêtes de Pâques. Quelqu'un vint à proposer de les envoyer à Madou. A ce nom, tous les cœurs battent; personne cependant n'ose croire à la possibilité d'un pareil bonheur; heureusement, le R. P. Boisseau, qui désirait voir le R. P. Supérieur prendre aussi un peu de congé, le presse de se

mettre à notre tête et d'aller enfin rendre ses hommages à la sainte Vierge en son sanctuaire de Madou, qu'il n'avait encore jamais visité. Comment résister à une si douce violence? Et surtout, comment le P. Pulicani pourrait-il manquer une occasion de faire plaisir à ses enfants? On partira donc, et sans retard. Un jour suffira pour faire les préparatifs, et, grâce à l'expérience et à la vigilance du F. Smythe, chargé de l'organisation matérielle pendant le voyage, on ne manquera de rien.

Madou est situé au milieu des bois, à 75 milles environ, soit 30 lieues, de Jaffna. Les 20 premiers milles se font par eau, jusqu'à Poûnéri. Là, on prend des charrettes traînées, de toute la force de leur bosse, par les petits bœufs blancs qui vous sont bien connus. A partir de Poûnéri la route se déroule à peu près tout le temps à travers des forêts fort épaisses, qui abondent en animaux sauvages de toutes sortes. Nous étions sept : les RR. PP. Pulicani et Hippolyte, et cinq scolastiques; nous avions deux fusils, pour nous distraire plutôt que pour nous défendre ; car on n'a jamais entendu dire qu'aucun accident soit arrivé aux pèlerins de Madou. Aussi quittions-nous sans crainte chaque matin dès deux ou trois heures le lieu de notre campement, de manière à arriver au suivant avant la grande chaleur ; et quoique chaque jour les traces des buffles, des tigres et des ours et l'empreinte énorme des pieds des éléphants fussent visibles sur le sable de la route ; bien que la forêt fut jonchée des arbres de fer que ces puissants animaux avaient cassés pour se régaler de leur branches dont ils semblent spécialement friands, aucun, toutefois, ne s'est montré, sauf un tigre que Davidon, notre cuisinier, en poursuivant un paon, a pris en flagrant délit de vol : le misérable emportait dans sa gueule le petit faon d'une biche. Nos fusils ne sont cependant pas tout à fait restés inu-

tiles; grâce à leur intervention, nous avons pu ajouter à notre riz la chair des pigeons, des canards, des lièvres et des coqs au plumage et à la crête dorés, qui peuplent le pays.

Partis de Jaffna le mardi de Pâques vers dix heures du matin, nous arrivions dans l'après-midi au village de Poûnéri, éloigné du rivage d'environ 2 milles. L'église est pauvre, mais très propre. C'est un toit de feuilles de palmier posé sur trois murs de terre; une extrémité sert de chœur, l'autre de porte d'entrée, ce qui, outre l'économie, a l'avantage de permettre à un nombre illimité de fidèles d'assister aux offices. Vous savez d'ailleurs, mon révérend Père, que telle est l'architecture ordinaire de nos églises de missions.

Le soir, chacun choisit un coin à sa fantaisie pour dérouler sa natte, et, soit nouveauté, soit dureté de la couche, soit encore par crainte de ne pas se réveiller assez tôt, on emploie mal le peu d'heures que l'on a à consacrer au sommeil. Notre Frère procureur finit, non sans peine, par engager trois charrettes, mais elles sont si petites, que nos quelques effets et provisions suffisent presque à les remplir; mais peu importe, nous ne sommes pas venus pour chercher nos aises, et nous marcherons tant que le soleil nous le permettra; du reste, la route est sablonneuse, et nos petits bœufs trouvent la charge déjà assez lourde.

Le jeudi matin, vers dix heures, nous arrivons au village d'Houpé-Cadavé, où nous avons une église de chaume plus pauvre que celle de Poûnéri. Ici le R. P. Hippolyte donne le baptême à deux enfants, l'un né de parents catholiques, l'autre de païens. Le père de ce dernier s'était présenté dès notre arrivée, demandant que l'on baptisât ses deux enfants offerts à Notre-Dame de Madou qui leur avait sauvé la vie. Comme on faisait

quelques difficultés, voulant laisser cette affaire aux soins du R. P. Le Lons, Missionnaire du district, le brave homme supplia instamment qu'on ne retardât pas, de peur que les enfants ne mourussent avant d'être baptisés; il donna l'assurance que chaque dimanche ils venaient à l'église, et que jamais ils ne mettaient les pieds au temple païen; ils se laisseraient plutôt battre, disait-il, que d'y aller. Le *mouppou* de l'église ayant confirmé tout cela et s'étant offert à être parrain, on consentit à baptiser le plus jeune, l'autre, qui avait environ huit ans, n'étant pas assez instruit pour recevoir le baptême des adultes.

Le soir du même jour, nous arrivons à Firata-Fivou, beau village et belle église. Le R. P. Supérieur entend la confession d'un malade. Le lendemain matin, nous sommes à Carter-Côvil (église de Notre-Seigneur). Le R. P. Hippolyte et le F. Smythe nous attendaient déjà. Nous les trouvâmes assis à l'ombre d'un *multipliant* (banian), devant la misérable hutte qui sert d'église. Le P. Hippolyte, à l'aide d'une cuiller faite d'une noix de coco emmanchée d'un bâton, préparait une boisson composée de lait caillé de bufflone, d'eau et de sel. Chacun aussitôt, après une petite visite à l'humble autel, s'empresse de prendre part, en se servant d'une feuille d'arbre en guise de tasse, à ce frugal rafraîchissement, qui nous semblait surpasser l'ambroisie.

Après dîner, nous nous remettons en marche, et, vers le coucher du soleil, pendant que nous disions le chapelet, nous apercevions une éclaircie dans les bois : c'était Madou !

Le R. P. Gouret était sur sa terrasse, lorsqu'il entendit sonner la cloche. « *Euna ? — Souvâmi varougrâr !* » Le Père arrive ! Il se retourne et voit deux soutanes blanches sur la route. C'étaient le R. P. Hippolyte et le F. Smythe, qui formaient l'avant-garde. Les lettres qui

annonçaient au R. P. Gouret notre arrivée ne lui étaient pas encore parvenues. Jugez de sa surprise et de sa joie ! Mais ce n'est pas tout, bientôt arrivent les FF. Stouter, Murphy et votre serviteur ; aussitôt les bœufs rouges du R. P. Gouret, partant à fond de train, remorquent en quelques minutes le R. P. Pulicani, accompagné du F. Iserbyt. Nous arrivions juste à temps ; un jour plus tard nous aurions trouvé la maison vide.

Enfin nous étions rendus au terme de notre pèlerinage. Nous n'avions rien de plus à cœur que de visiter le sanctuaire béni. Que Lourdes vous soit cher en France, c'est à bon droit. Mais ici Madou n'a pas moins de titres à notre vénération. Nous n'avons pas, il est vrai, comme à Lourdes, vos monuments somptueux et vos hautes montagnes ; mais nous avons la même atmosphère de piété et de foi ardente ; nous voyons les mêmes foules de pèlerins, non seulement catholiques, mais aussi païens et mahométans, qui se pressent à toute époque ; les mêmes conversions et cures miraculeuses s'y accomplissent sans nombre, et la terre sanctifiée enlevée de dessous l'autel, l'écorce arrachée à tous les arbres d'alentour et déposée au pied de l'image de la Reine du Rosaire, rappellent les pieuses pratiques de Lourdes et rendent inoffensives les morsures des serpents, voire même les maladies qui défient l'art des médecins.

La statue, haute d'environ 3 pieds, représentant la Sainte Vierge avec l'Enfant-Jésus dans ses bras et un chapelet en festons à ses pieds, n'offre en soi rien de remarquable. Son plus bel ornement est sans contredit la couronne d'or exécutée à Jaffna avec une délicatesse merveilleuse, et offerte par notre vénéré vicaire apostolique en reconnaissance de la cessation du schisme goanais. L'église n'est encore qu'un pauvre hangar ; le chœur seul est couvert en tuiles. A l'entour s'élèvent

quatre cellules, sombres, basses et étroites, faites de feuilles de cocotier : c'est la demeure des six Pères qui viennent, à l'époque de la fête, entendre les confessions des pécheurs accourus de tous les points de l'île et de la côte des Indes. Une maison s'élève, il est vrai, qui offrira aux Missionnaires un asile plus convenable, et dès qu'elle sera achevée, on commencera les fondations de la nouvelle église; mais tout cela ne se fera pas sans patience, longueur de temps, et aussi sans argent.

Le samedi, après la messe et le déjeuner, le R. P. Gouret nous fit visiter la propriété de l'église. Elle consiste en 22 ares de fourrés dont on coupe les broussailles pour que les pèlerins puissent trouver un abri à l'ombre des arbres. Ce qu'il y a de plus intéressant à voir, ce sont les puits ; sans eux il y aurait ici détresse générale ; en effet, à l'époque de la fête, il y a chaque jour, outre les milliers de pèlerins, plus de six cents bœufs à abreuver. Le *puits Gourdon* contient une eau fraîche délicieuse. L'autre, commencé récemment, donne aussi de très bonne eau, qui s'améliorera encore, à mesure qu'on en puisera davantage. Malheureusement, tous les deux restent inachevés à cause de la trop grande abondance d'eau, qu'il est impossible d'épuiser actuellement.

Le samedi soir, en revenant d'une promenade avant la nuit, nous entendîmes le hennissement d'un cheval et le tintement de la cloche. Comment ! dîmes-nous, le P. Le Lons serait venu jusqu'ici nous trouver ! On court aussitôt à sa rencontre. Mais ce n'est pas le R. P. Le Lons ; c'est une figure qui m'était encore inconnue : le R. P. Dinaux. Quelle surprise notre bonne Mère nous a ménagée là ! Entre Oblats, on a vite fait connaissance, et vous savez avec quelle effusion on s'embrasse ! Mais enfin, comment le joyeux gardien de Sainte-Anne nous tombait-il ainsi des nues ? — Vraiment, mon révé-

rend Père, on ne peut l'attribuer qu'à une attention toute maternelle de Notre-Dame de Madou ; des circonstances imprévues, des vents contraires, amènent le P. Dinaux à Silâvattourré, où le P. Murphy est établi pour le temps de la pêche des perles, et le retiennent là jusqu'à ce qu'une lettre du R. P. Boisseau vienne apporter la nouvelle *à sensation* de notre pèlerinage et inviter le R. P. Murphy à nous faire une visite. Celui-ci se garderait bien de manquer une si belle fête, d'autant plus que le R. P. Dinaux pourra le dimanche faire l'office de curé. Mais l'occasion est si tentante, que chacun voudrait être l'élu ; on confie donc le choix à la loi du sort, on tire à la courte paille, et le R. P. Dinaux est désigné.

Dimanche, pendant la messe du R. P. Pulicani, nous chantons quelques hymnes, après quoi nouvelle surprise: le F. Iserbyt, se tournant vers les pèlerins présents, leur adresse quelques mots sur l'amour de Dieu. C'était son premier sermon tamoul ! Voilà pour lui un grand point de gagné ; ce ministère, commencé sous les auspices de notre bonne Mère, ne pourra manquer d'être fructueux ; aussi notre R. P. Supérieur était-il ravi.

Nous repartons tous ensemble dans l'après-midi, au chant du *Magnificat*. La caravane compte maintenant cinq charrettes. Nous arrivons à la tombée de la nuit à Kerter-Còvil, où nous campons sur la route même, au bord de l'étang, sans craindre l'invasion des crocodiles. A peine la lune commence-t-elle à jeter quelques lueurs que la voix sonore du R. P. Gouret nous oblige à sortir de nos couvertures humides de rosée, et, sans plus de délai, nous prenons à jeun la route de Nâvat-Coulam, où nous espérons rencontrer les RR. PP. Le Lons, supérieur de Manaar, et Batayron.

Nâvat-Coulam est un endroit riche, populeux et bien cultivé, qui possède de l'eau de première qualité. Tous

les habitants sont catholiques. Il y a là quatre églises dans un espace de 1 mille et demi. La principale, où nous nous sommes arrêtés, est vraiment belle pour le pays. Le toit est de tuiles et supporté par de jolies colonnes en bois de sétim ; les murs sont bâtis en pierre. Malheureusement il y avait tant de chauves-souris, que le R. P. Pulicani n'a pu y célébrer le saint sacrifice.

Peu après notre arrivée, le *mondaliar* de Mandei vient visiter les révérends Pères et apporte des présents ; cet excellent homme nous a aussi prêté sa charrette pour que nous puissions nous rendre plus vite et plus commodément jusqu'à Firata-Fivou. Bientôt survient le R. P. Le Lons, puis le R. P. Batayron. Nous étions onze Oblats réunis ; jamais Nâvat-Coulam n'avait eu pareille assemblée apostolique.

Midi sonne, et nous voilà un nouvel hôte. Le R. P. Murphy avait appris que nous serions ce jour-là à Nâvat-Coulam. Le soleil et la longueur de la route ne l'effrayeront pas ; il prend une charrette, voyage toute la matinée, et, enfin, affamé et couvert de sueur, mais toujours gai et alerte, il nous arrive comme une charmante surprise. Il ne nous manquait plus que l'aimable P. Jourd'heuil, qui malheureusement n'avait pu être averti à temps ; sans cela, la distance de 15 milles ne l'eût certainement pas effrayé, et notre joie eût été complète.

Cependant les moments s'écoulent rapidement, et après quelques heures bien heureuses, passées dans la pieuse et cordiale gaieté qui caractérise notre petite famille, chacun se dispose à retourner au travail qui lui a été assigné par la Providence. Toutefois la séparation n'a rien de triste ; des Oblats sont toujours heureux de faire la volonté de Dieu.

Notre retour s'opéra sans encombre, et le jeudi matin à dix heures l'avant-garde, composée de quatre des plus

jeunes, arrivait à la maison, où l'on ne nous attendait pas si tôt. Nous avons lieu d'espérer que cette petite excursion n'aura pas été sans avantages. Notre R. P. Supérieur n'a pas été trop fatigué ; pour nous, jeunes gens, nous nous sentons reposés, fortifiés, et prêts à recommencer les études avec une nouvelle ardeur. Le F. Murphy surtout ressent, grâce à Notre-Dame de Madon, une amélioration surprenante dans l'état de sa santé.

Veuillez agréer, mon révérend Père, l'expression des sentiments avec lesquels je suis votre Frère très humble et très obéissant,

J. Collin, O. M. I.

PROVINCE BRITANNIQUE.

LA MESSE A LA TOUR DE LONDRES.

Nous avons reçu trop tard, pour le reproduire dans notre numéro de juin, l'article suivant, publié dans l'*Universe* de Londres, à la date du 1er mai :

Monsieur l'éditeur,

Dimanche dernier avait lieu un événement auquel, j'en suis sûr, vos lecteurs prendront un pieux intérêt, et particulièrement vos lecteurs catholiques ; je veux dire la célébration de la messe, pour la première fois depuis deux siècles, à l'intérieur de la Tour de Londres. J'ai eu le bonheur, très apprécié, d'être moi-même le célébrant en cette occasion. Pour des raisons que je ne crois pas nécessaire de mentionner, j'avais résolu de ne donner aucune publicité à ce fait. Mais comme des rapports inexacts en ont paru dans la presse et que d'autres, aussi peu véridiques, pourraient se produire encore, il

ne sera pas hors de propos de raconter en toute simplicité comment les choses se sont passées.

Il y a deux ans, je fus nommé chapelain des soldats catholiques stationnés à la Tour, et qui depuis plusieurs années déjà avaient coutume de venir à la messe, le dimanche, dans notre église de Prescot-Street. Cette position officielle auprès des pères me valut tout d'abord le privilège de donner une instruction par semaine aux enfants ; et pour cette fin une des salles d'école fut mise à ma disposition pendant une heure chaque mercredi.

Cependant j'aurais voulu faire pour les parents eux-mêmes plus que le strict nécessaire prévu par le règlement. J'aurais voulu les rassembler en quelque endroit de la Tour où il m'eût été possible de leur parler séparément, d'une manière plus appropriée à leurs besoins et plus pratique que je ne pouvais le faire dans une réunion commune où toutes les conditions se trouvaient mêlées, alors surtout que cette réunion avait lieu à un office de la matinée qui devait nécessairement être court.

La nécessité de prendre de nouveaux arrangements devint plus manifeste encore à l'occasion de l'arrivée du bataillon des gardes, qui occupe aujourd'hui la Tour, et dans lequel les catholiques figurent en si grande proportion. La présence de ces hommes d'élite, se pressant dans notre église devenue trop étroite pour les contenir, était un beau désordre qu'il fallait faire cesser au plus tôt.

Mardi dernier, j'eus donc une entrevue avec le commandant des gardes et je lui exprimai mes désirs au sujet des soldats catholiques placés sous ses ordres. Immédiatement et avec une grâce parfaite, cet officier m'accorda tout ce que je lui demandais, paraissant, d'ailleurs, charmé de l'intérêt que je prenais au bien-être moral de

ses hommes. Il donna aussitôt des ordres pour qu'un grand et très convenable appartement fût mis à ma disposition, en vue du service à célébrer le dimanche suivant au matin, en présence des soldats catholiques.

En conséquence de cette autorisation, l'office divin pour les soldats catholiques a été célébré à la Tour dans la matinée de dimanche dernier, fête de Saint-Marc et octave du patronage de Saint-Joseph. Je m'étais fait une règle de ne point abuser de la permission. Pas un civil, même de ceux qui ont leur résidence dans la Tour, ne fut admis, sauf mes deux servants. C'était, dans la rigueur du mot, une messe militaire ; aucun des gardiens catholiques n'y fut invité. J'avais également résolu d'écarter tout ce qui aurait pu ressembler à une démonstration ou être interprété comme une offense à la population protestante, fort considérable, dont nous étions entourés.

J'avoue, néanmoins, que je me sentais profondément ému, au moment de commencer cette messe, la première peut-être célébrée dans la Tour depuis le règne d'Henri VIII. J'étais là à deux pas seulement de la cellule où le glorieux Fisher fut tenu renfermé plusieurs mois avant son martyre, et du fameux donjon où sir Thomas Morus, Philippe Howard d'Arundel et plusieurs autres saints confesseurs de la foi se préparèrent pour leur bienheureuse mort. Il m'était certainement permis de croire que leurs esprits, couronnés de l'auréole du martyre, voltigeaient durant le saint sacrifice autour de l'autel, joignant leurs adorations et leurs prières aux nôtres.

Le service divin se composait du *Veni Creator*, en anglais, des Actes de foi, d'espérance et de charité, de la célébration de la messe, au cours de laquelle fut prêché un sermon d'une demi-heure, et enfin de la récitation du *Te Deum*.

Je puis ajouter sans indiscrétion qu'en cette circonstance le saint sacrifice a été offert dans un but d'action de grâces, de réparation et d'humble supplication pour les besoins des personnes présentes, de leurs amis absents et de leurs bienfaiteurs ; enfin pour le retour de l'Angleterre à l'unité de la foi.

J'ai l'honneur, etc.

ROBERT COOKE, O. M. I.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE L'OSIER.

N.-D. de l'Osier, le 26 avril 1880.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

C'est le R. P. Berne, de si douce et sainte mémoire, qui traçait, en novembre 1877, le dernier rapport sur la maison de Notre-Dame de l'Osier. Hélas ! qui eût pu penser alors que ces lignes seraient pour nous son dernier souvenir dans nos annales de famille ? En moins de deux ans, ce vénéré Père devait nous quitter, victime de la terrible maladie qui a fait de la fin de sa vie un véritable martyre. Je n'ai pas à en reprendre le récit. Le compte rendu de 1876 a dit les premières tortures de ce mal étrange, et la suite de cette douloureuse narration appartient de droit à la notice nécrologique. Je dois seulement constater ici qu'en prenant le gouvernement de la communauté en novembre 1876, le R. P. Berne paraissait complètement guéri de ses névralgies faciales et faisait espérer encore de longues années de service et de dévouement à notre bien-aimée Congrégation. Le même état florissant de santé l'accompagnait à Autun, lorsqu'il devint supérieur du Scolasticat, au mois de janvier 1878. C'est là que reparut l'implacable affection nerveuse. Le pauvre Père se retrouvait, plusieurs mois après, sous le scalpel du major de l'hôpital de Lyon, mais sans succès, hélas ! La science de l'éminent chirurgien était

déconcertée et il ne parlait de rien moins que de nouvelles et extrêmes tentatives, dont il ne dissimulait plus le danger. Votre cœur ne voulut pas y consentir, bien-aimé Père, et l'on peut se demander si le cher malade, complètement désabusé cette fois sur l'efficacité de ces opérations, se fût lui-même prêté à ces redoutables expériences. Car il ne sut jamais ce mot désespéré de la science aux abois. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle vénération et quelle consolation douloureuse nous accueillîmes ici le pauvre affligé. Il venait de recevoir, pour la seconde fois, de nos bonnes sœurs de l'Espérance de Lyon la plus généreuse et délicate hospitalité et des soins non moins entendus qu'affectueux. Bientôt l'héroïque patient s'achemina visiblement vers la mort. Celle-ci arriva cependant comme une surprise et dans un jour si malencontreux que tous les nôtres, retenus impérieusement par le devoir de l'apostolat, ne purent absolument se détacher, même quelques heures, pour rendre au défunt les suprêmes devoirs et l'accompagner à sa dernière demeure.

Six mois plus tard, un nouveau deuil déchirait nos cœurs. Le R. P. Cumin prenait place à son tour dans la terre du repos. De ces deux chers défunts, si étroitement unis, si souvent rapprochés pendant leur vie, il faut redire : *In morte quoque non sunt divisi;* car, sur la demande du bon P. Cumin, les deux tombes sont sœurs; elles se touchent, et la même guirlande de buis qui les enserre paraît les rapprocher encore. Miné par une maladie d'un autre genre, aux douleurs moins aiguës sans doute, mais beaucoup plus longues, le P. Cumin pouvait suivre, depuis dix ans, le travail de la destruction opéré par la plaie profonde et hideuse qui lui dévorait les reins comme un chancre, en épuisant sans relâche ses forces vives et l'étonnante richesse de sa constitution. Dès que

la mort eut ravi son compagnon d'épreuves, le Père, comme frappé au cœur, changea rapidement. Il s'effeuillait chaque jour, comme l'arbre de la forêt au souffle d'automne. Pâle, défait, les traits fouillés profondément, se traînant avec peine, sans regard et presque sans voix, cet autre crucifié n'était plus que l'ombre d'un homme. Le cœur saignait à le voir sous les coups de cette inexorable désorganisation. Toutefois elle ne lui ravissait pas la sérénité. Il se fit, sur la physionomie de la victime, comme un reflet d'incomparable douceur, que le sourire habituel de ses derniers jours exprimait avec une délicatesse infinie. L'âme, surtout à certaines heures de prière ou d'expansion intime ou religieuse, se rendait transparente à travers son enveloppe mortelle, et l'on remarquait, pour lui comme pour le P. Berne, quoique à un degré moins sensible encore peut-être, ce je ne sais quoi de transfiguré, de céleste qui n'est pas encore la patrie, mais qui déjà n'est plus l'exil. Aussi bien ne parlait-il plus que de sa mort. Elle fut lente, trop lente au gré de ses désirs de plus en plus impatients. Que de mérites il a dû, lui aussi, porter à Dieu, en s'éteignant après tant de résignation dans ses dures épreuves! Quelle grâce de mourir avec le privilège et les mérites d'une telle préparation! Le départ de ces Frères bien-aimés a fait, au milieu de nous, un vide profondément senti, immense. Mais que leur souvenir parle délicieusement au cœur et qu'il exhale d'édification! Notre humble cimetière, que j'appellerais volontiers notre reliquaire domestique, renferme aujourd'hui quinze de ces tombes fraternelles. Les visites que l'on y fait, les prières que l'on y verse rapprochent de Dieu. Instinctivement on lui demande d'être béni comme il a béni ces frères aînés dans le travail ou la souffrance, d'être un jour gardé comme il les garde avec les signes

les plus consolants de la prédestination : *Super ipsum autem efflorebit sanctificatio mea.*

Cette dette de charité fraternelle pieusement acquittée, et tous nos remerciements affectueux offerts à nos excellentes Sœurs de l'Osier, pour leurs bons offices incessants en ces douloureuses circonstances, il convient de relater ce qui se rattache à nos œuvres et au personnel.

1° La maison de l'Osier est essentiellement une maison de missions. On y travaille beaucoup, selon les traditions et d'après l'esprit qui distinguent notre apostolat : l'évangélisation préférée des pauvres. Sans doute, en dehors du temps des missions, nous avons nombre de travaux au sein des villes et communautés religieuses ; mais ce sont encore là pour nous, grâce à Dieu, des accessoires ; nous restons premièrement et principalement Missionnaires. C'est un bonheur que nous apprécions. Le bien devient assurément de plus en plus difficile : il n'y a que plus de mérite à se jeter dans l'arène, pour sauver quelques-unes de ces pauvres âmes qui courent, par légions, aux abîmes. Le bon Dieu et la douce Vierge de l'Osier continuent de bénir abondamment les efforts et le zèle de nos Pères. De très mauvais pays, dans le voisinage de Lyon, par exemple, ont donné à leurs ouvriers une édification et des consolations inespérées. Le R. P. Vassereau, pour ne citer qu'un nom, a eu sous ce rapport, comme chef de mission, des consolations exceptionnelles. Dans les centres les plus étrangers ou les plus hostiles à la religion, le cérémonial de nos missions, les réunions d'hommes, les chants du peuple et surtout les visites produisent toujours un bien considérable. Il faut hâter par les désirs le jour où l'humble et puissant apostolat des missions sera remis en honneur dans les grandes villes, comme il le fut presque au début de notre chère famille religieuse. D'éminents esprits nous ont fait bien

des ouvertures à ce sujet, à Lyon et à Grenoble. On hésite encore, parce qu'on souhaiterait l'unanimité des efforts de toutes les paroisses d'une cité, et qu'il n'est pas facile d'en venir à cette entente commune. Mais on peut espérer que la solution du problème mûrira, sans trop tarder, pour le plus grand bien des âmes, surtout si l'atmosphère sociale redevient plus chrétienne, comme il le faut bien espérer du Sacré Cœur, qui protège la France des hauteurs de Montmartre. Des essais partiels, tentés depuis plusieurs années à Lyon par les PP. Rédemptoristes, ont donné les plus beaux résultats. Dans les trois dernières semaines du Carême de cette année, entre autres, quatre paroisses de Lyon, toutes limitrophes, ont été par eux simultanément évangélisées avec un étonnant succès. C'est que des efforts combinés ont incomparablement plus de variété, plus d'intérêt, plus de profondeur et d'influence pratique. Quoi qu'il en soit de la valeur de cette réflexion, qui est venue je ne sais pourquoi solliciter ma plume, nous sommes très heureux ici de l'apostolat qui nous est échu, et nous avons, sans trop de regrets, décliné, au profit de nos missions, des offres bien tentantes pour des prédications isolées. Daigne Notre-Seigneur augmenter ici notre effectif apostolique et conserver à tous zèle et santé!

On a parfois, en effet, besoin d'un zèle bien robuste, pour ne se pas déconcerter devant les difficultés. Il en est de plus d'un genre, par les temps que nous traversons. Les retours de missions, par exemple, privés qu'ils sont de tout l'appareil déployé la première fois, n'ont pas toujours l'éclat et le succès apparent du travail qui a précédé. Très certainement, devant Dieu, quand ce n'est pas devant les hommes, ils confirment et souvent élargissent le bien déjà acquis; mais la tâche est de beaucoup plus laborieuse, parce que d'ordinaire elle est ou paraît

plus ingrate. D'autres fois, il est particulièrement dur au Missionnaire de constater qu'après un travail effectué dans les conditions les plus satisfaisantes, la masse populaire semble déserter complètement le drapeau chrétien, à l'occasion des luttes électorales. Il y a là évidemment une aberration inexplicable au point de vue des devoirs du citoyen, et il ne nous est pas prudent de la signaler ou de songer à la modifier du haut de la chaire. C'est le propre rôle des pasteurs. Cette étrange et si désolante anomalie que les consciences ne se reprochent même pas, au sein des populations les plus foncièrement chrétiennes, est manifestement le produit d'une ignorance crasse, vrai signe du temps, et d'une extrême pusillanimité, très habilement et malhonnêtement exploitées par la duperie et le mensonge. Ces difficultés et d'autres encore, dont plusieurs sont d'une nuance des plus délicates, ne laissent pas de prêter aux missions, déjà si pénibles par elles-mêmes, un caractère qui les rendrait trop onéreuses, si l'on se plaçait exclusivement au point de vue de l'homme. Dieu merci ! nos Pères ont su, quand les circonstances l'exigeaient, porter avec une indomptable énergie ce fardeau plus écrasant de leur apostolat. Leur force d'âme et leur parfaite obéissance, en face d'œuvres plus ardues, m'ont plus d'une fois profondément édifié et je dois leur en exprimer mes plus vives félicitations et mes remerciements les mieux sentis. Le bon Dieu ne peut pas, je crois, ne pas bénir un religieux qui, malgré toutes ses répugnances et ses appréhensions les plus légitimes, sacrifie la nature à la grâce et accepte, les yeux fermés, cette portion du champ qu'il doit cultiver dans l'héritage du Père de famille. Avec de pareils dévouements qui ne consultent jamais les forces physiques et se multiplient au prix de toutes les gênes et de tous les sacrifices, rien n'est impossible; et cette belle

maison de Notre-Dame de l'Osier ne laisse pas interrompre l'enchaînement traditionnel de ses nombreux, populaires et saints labeurs. Les faits, du reste, parleront d'eux-mêmes.

Depuis le 14 novembre 1877, date du dernier rapport, c'est-à-dire depuis un peu plus de deux ans, nos Pères ont donné 41 missions ou retours de missions, 12 retraites paroissiales, 28 retraites de pensionnats dans les communautés, 26 retraites de premières communions de paroisses, 26 retraites de congrégations, 5 de séminaires ou de jeunes gens, 15 retraites religieuses, et nombre d'adorations, panégyriques, vêtures, avec triduum pour le Sacré-Cœur, neuvaine de l'Immaculée Conception et retraite de Mères chrétiennes à Chambéry; retraite du pensionnat de jeunes filles à Lyon; retraite de l'œuvre de la jeunesse à Marseille; octave du saint Sacrement à Grenoble; puis retraite d'hommes à Caromb (Vaucluse), par le R. P. Besson; retraites au Calvaire, par les RR. PP. Chatel et Besson; divers travaux à la maison d'Aix par le R. P. Pichon; participation du R. P. Pays à la mission de Manosque (Basses-Alpes), donnée par le Calvaire. Le même Père a reparu trois fois dans les Hautes-Alpes, aux abords de Notre-Dame du Laus, cet ancien patrimoine évangélique de nos Pères. Outre les diocèses de Grenoble et de Valence, que nous parcourons sans cesse, plusieurs missions ont été encore prêchées de ce côté de l'Ardèche, en ces régions voisines de La Louvesc, que nos Pères de Bon-Secours abandonnent naturellement aux fils de Saint-Ignace. De sorte que nos deux communautés de la Blachère et de l'Osier fraternisent sur le même sol et se donnent la main par-dessus les montagnes que glorifie le tombeau du saint Apôtre du Vivarais.

Comme on a pu le remarquer, les communautés tiennent une large place sur nos programmes de la belle

saison : Instituts diocésains de la Providence, de Murinais et du saint Rosaire, Ursulines, Trinitaires, Visitandines, Hospitalières de Saint-Thomas, Bon-Pasteur de Grenoble, Sainte-Marthe de Romans et Montélimart, etc. Il est fort peu de maisons religieuses du diocèse qui ne s'inscrivent pas sur nos registres pour les retraites de pensionnats ou de communautés. Je signale le fait, parce qu'il suppose de la part de nos Pères beaucoup d'étude, pour paraître et reparaître sur ces théâtres qui exigent, on le sait, une préparation sérieuse et requièrent de solides qualités d'esprit et de cœur. Il faut noter aussi des prédications, bénies de Dieu, à Grenoble, entre autres, où l'on est assez difficile, et dans les meilleures chaires, sans en excepter celle de la cathédrale, pour premières communions et congrégations. J'ai recueilli à ce sujet, pour nos Pères, des éloges que je savais bien mérités. Ils ont laissé après eux le meilleur souvenir; en sorte que si, de fait, nous sommes restés modestes ouvriers de la campagne et apôtres des chaumières, il est de plus établi, si je ne me trompe, que les Missionnaires de l'Osier ne font pas non plus trop mauvaise figure ailleurs que dans les bourgades. N'est-ce pas, d'ailleurs, le vœu de nos saintes Règles, au titre de la prédication : *Omni bono se accingent!* En général, on occupe assez sérieusement les loisirs de l'été, pour que les curés les plus intelligents rendent ensuite bon témoignage à leurs ouvriers, et leurs appréciations motivées prouvent qu'ils sont juges éclairés. L'amour constant et éclairé de plusieurs, en particulier, pour le travail, mérite une mention des plus honorables. Puissions-nous tous ne rien négliger, afin de nous mieux acquitter encore du saint ministère, et nous persuader toujours que le bien des âmes se produit, avec la bénédiction divine, en raison des heures studieuses de la cellule. Et tout nous affirme plus encore, d'après le

témoignage instructif des masses et l'instinct intelligent des âmes, que l'approvisionnement de la sainteté du religieux fidèle suppléerait au besoin à l'impuissance relative des talents et féconde toujours singulièrement les ressources naturelles et acquises.

Au retour de leurs diverses campagnes, les Pères n'ont cessé de trouver au pèlerinage l'aliment de leur zèle et l'édification de leur piété. De tous côtés (et le nombre, loin de diminuer, chaque année paraît s'accroître, surtout à l'époque de la grande retraite de septembre), de religieux visiteurs gravissent notre chère colline. Au premier rang, je dois nommer, avec une reconnaissante vénération, S. Em. le Cardinal Guibert, qui, avant de se rendre à la Salette, pour les fêtes du couronnement, est venu, accompagné de son secrétaire intime, M. le chanoine Reulet, se mettre sous la protection de la Vierge de l'Osier et embrasser encore une fois, disait l'illustre Archevêque de Paris, celui qu'il appelle avec tant d'affection son *bon ami Dupuy*. M^me^ la marquise de Murinais, toujours affectueusement empressée au service de l'Osier, avait tenu à mettre son équipage à notre disposition. Il fallait voir la sympathie respectueuse de la foule se pressant aux abords de la gare de Vinay ou sur le plateau du village. Les petits enfants faisaient particulièrement l'objet des attentions et des caresses du noble voyageur. Nous entendons encore, ce nous semble, l'entretien si paternel, d'où découlait tant de simplicité, d'onction et d'esprit de Dieu et qui fit au sanctuaire, devant les fidèles assemblés, notre instruction et notre charme. Avec une liberté vraiment apostolique et une parole qui ne portait pas de chaînes, le vénérable prélat signala, pour les flétrir et prémunir ses auditeurs, les attentats de l'impiété contre le sacerdoce et l'enseignement religieux de l'enfance. Puis celui que je me per-

mettrai de considérer comme le patriarche de notre humble famille, prit une douce et affectueuse complaisance à rappeler qu'il avait porté la croix d'Oblat, qu'il était venu autrefois accidentellement travailler à l'apostolat de nos missions du Dauphiné, qu'il continuait d'aimer de toute son âme ses frères en religion; et il se recommanda, non sans une vive émotion des assistants, aux prières de tous, pour que la Vierge daignât bénir et consoler les dernières heures de son pèlerinage sur la terre. Dieu les éloigne, ces heures, longtemps encore, le plus longtemps possible, pour la gloire de l'Eglise de France, l'honneur de notre bien-aimée Congrégation et la consolation de tous nos cœurs!

Durant la retraite annuelle, que nous donnait, en octobre dernier, le R. P. Provincial, Mgr Fabre, Evêque de Montréal, nous fit aussi l'honneur de s'arrêter deux jours sous notre modeste toit, avec un digne ecclésiastique, son secrétaire particulier. Nous garderons précieusement le souvenir de cette gracieuse et trop courte visite. Rien ne se peut ajouter à l'affabilité, au charme et à l'intimité des entretiens de l'aimable et si condescendant Prélat. Serait-ce un manque de respect de signaler, à ce propos, une particularité vraiment remarquable, je veux dire la prodigieuse mémoire de Mgr de Montréal? Les faits anciens et les plus inaperçus, les noms propres entendus ou lus une seule fois, à la date la plus reculée, se représentent avec une limpidité et une facilité surprenantes. Puissions-nous mériter aussi d'avoir une humble place dans les souvenirs bienveillants de Sa Grandeur!

D'autres Evêques, Mgr Grandin et Mgr Clut, noms chers à tout Oblat, sont venus enrichir les annales du pèlerinage. Nous n'avons pu malheureusement jouir que très peu de leur présence, en raison des courses incessantes que nécessitaient leurs affaires. Mais je dois mentionner

que partout où Leurs Grandeurs se sont présentées : communautés, paroisses, familles pieuses, elles ont recueilli des témoignages non équivoques de profonde vénération pour leur personne, et de religieux et sympathique intérêt pour leurs œuvres. Une fête touchante a marqué le passage de Mgr Grandin, qui voulait bien conférer, le 16 juillet 1879, l'ordre de la prêtrise à notre cher Frère Rapet, aujourd'hui dans les missions du Nord de l'Amérique. C'était la première solennité de ce genre se déroulant dans la nouvelle église de l'Osier. A trente ans de distance, cette émouvante cérémonie faisait écho à l'ordination des RR. PP. Guinet et Berne, des mains de notre vénéré fondateur, le dimanche 18 août 1849 ; ordination à laquelle prenait aussi part, comme clerc minoré, le Frère Achille Rey, alors professeur de philosophie, aujourd'hui directeur de l'Œuvre du Sacré-Cœur sur le mont des Martyrs. L'Evêque de Saint-Albert, pour couronner la fête sacerdotale, prononça des paroles inspirées par l'éloquence qui pénètre, celle du cœur. Il dit, à la foule avide de l'entendre, les souffrances réservées à bref délai au futur apôtre. Mais où les larmes remplirent tous les yeux et où le pauvre et heureux Père ne put maîtriser ses sanglots, ce fut à ces mots du saint Missionnaire : « Et maintenant, Frère bien-aimé, réfléchissez encore et pesez, devant Dieu, si la croix ne vous paraît pas trop lourde, si ces âpres rigueurs ne déconcerteront pas votre courage. Mais si vous voulez de la gloire pour Dieu et des souffrances pour vous, suivez-moi : les âmes vous attendent et la part de votre héritage sera magnifique. » Il n'a pas hésité, ce bon et généreux Père. Oblat le 16 juillet, il prenait peu après la route de ses chères missions. Quand ses yeux liront ici le souvenir de ce jour mémorable, qu'il se rappelle devant Dieu ses Frères de l'Osier, si heureux de lui renouveler,

par mon entremise, leurs souhaits pleins d'amitié.

Avant de quitter nos missions lointaines et les dévouements si touchants qu'elles suscitent parmi nous, que nos cœurs remercient aussi le R. P. Joussard. Vous aviez consenti, bien-aimé Père, à ce que cet excellent Père, venu faire ses adieux à sa famille, disposât, en notre faveur, des derniers jours réclamés encore par l'affection des scolastiques d'Autun avant son départ définitif. Ce charmant confrère nous a rendu de précieux services, dans les derniers jours du Carême, en l'absence de tous nos Pères. De fort bonne grâce, il s'est prêté à tous les offices de charité, exerçant à peu près toutes les fonctions curiales. On eût dit un rubriciste consommé et un vieux praticien. Plus que tout autre, il est enfant de l'Osier. Quelle joie le pauvre P. Cumin, dont il est un peu le fils, eût goûtée à le voir Prêtre! Il a hérité de sa croix d'Oblation. Qu'elle brille de longues années sur sa poitrine! Elle résumera ainsi tous les dévouements à la famille.

Le retour périodique de la confirmation nous a permis d'accueillir pour la seconde fois Mgr Fava, Evêque de Grenoble. Les prêtres du canton et quelques amis avaient bien voulu répondre à notre invitation et entourer Sa Grandeur. La réunion, toute cordiale d'ailleurs, n'a rien laissé à désirer, grâce à l'infatigable Père Gandar, qui remplit toujours, Dieu merci! les fonctions d'économe. A un autre point de vue, le Père Curé n'avait pas un moindre souci. Il lui fallait placer convenablement dans l'église les enfants des paroisses de Chasselay, Serres, Quincieu et Vaulieu, réunis pour la confirmation. Tout s'est là encore passé pour le mieux. Elle était toute joyeuse, notre église, sous sa fraîche parure de cent oriflammes variées, de grande dimension et du meilleur goût. Monseigneur a bien voulu témoigner son entière

satisfaction et nous honorer de marques particulières de son estime et de sa confiance. Telles sont, du reste, à l'endroit de la maison, les dispositions unanimes des membres de l'administration diocésaine ; la bienveillance à notre égard n'a pas d'exception. Ce qui ne nous empêche pas de regretter bien vivement et de pleurer toujours l'ami intime que la mort nous enlevait, au mois de septembre 1878, en la personne du très respectable M. Orcel, vicaire général depuis trente ans. L'attachement que nous témoignait, en toute occasion, ce saint vieillard et les services de son inépuisable charité lui assignent une place d'honneur dans notre reconnaissance et nos souvenirs les plus religieux.

J'allais oublier un de nos jours pleins de charme : la première messe d'un Père Trappiste, en religion Frère Jean, d'une très honnête et chrétienne famille de l'Osier. D'abord il parut que le jeune Bourqui serait un jour des nôtres. Dieu, malgré son passage au Juniorat de Lumières et au Noviciat, en avait disposé autrement. Après une étape au Scolasticat et au grand Séminaire de Grenoble, il entrait définitivement au monastère de Notre-Dame de Chambarand, situé non loin d'ici, au milieu de bois immenses. S'il a laissé chez nous d'excellents souvenirs, il nous a gardé toute sa reconnaissance et ne cessera de prier, de travailler et de souffrir, nous le savons, pour les œuvres de notre chère famille.

2° Enumérons d'abord le personnel actuel de la maison : RR. PP. Lavillardière, Supérieur; Gandar, Beuf, Assesseurs ; Vassereau, Chatel, Besson, Pays, Pichon. Le nom du R. P. Henri a disparu, hélas ! de cette liste domestique. Appelé par la sainte obéissance à Bordeaux, il nous a quittés en novembre dernier, emportant nos plus vifs et unanimes regrets. L'aménité de son caractère plein d'enjouement, son exemplaire fidélité à la

Règle, son dévouement sans mesure nous l'avaient rendu bien cher. Nous aimions à le considérer comme un des membres essentiels, inamovibles de la Communauté. Le bon Dieu ne l'a pas voulu. Mais nous tenons à payer à l'excellent Père Henri la dette du cœur, dût sa modestie en souffrir. C'est la seule peine volontaire que nous consentions à lui faire. Douze ans durant, il a sillonné en apôtre les paroisses du diocèse, en y faisant beaucoup de bien. S'il en est une où il n'ait pas paru, je l'ignore ; ce que je sais pertinemment, c'est qu'il pouvait reparaître partout, tant sa vive piété et l'amabilité de son zèle laissaient de traces profondes. Au sanctuaire, il était certainement l'un des confesseurs les plus occupés. Ce m'est un nouveau besoin de lui redire, au nom de ses anciens frères d'armes, notre inaltérable attachement.

Le R. P. Beuf, Curé, se dévoue toujours à ses paroissiens avec la bonté de cœur et le zèle qu'on lui connaît. Comme partout malheureusement, ce qu'il y a de bon s'altère, la jeunesse ne ressemble plus aux vieillards ; les offices, ceux de Vêpres surtout, à part les grandes fêtes, laissent à désirer. On dirait presque que cette population a été saturée de trop de grâces et qu'elle estime moins les dons de Dieu : *assiduitate vilescunt*. Les mauvais journaux, rares encore, ont cependant fait leur apparition, propagés par des mains qui ne furent jamais bien nettes. Une vingtaine d'hommes, à peu près, s'éloignent des Pâques, et un faible noyau d'incorrigibles ne met jamais les pieds à l'église. Toutefois le travail du dimanche n'a pas encore prévalu, non plus que les réjouissances malsaines, connues ici sous le nom de *vogues*. On a bien tenté de les introduire ; l'essai a complètement avorté. En l'état de désorganisation morale subie par les meilleurs centres de piété, nous devons nous estimer encore très heureux de ce bien relatif ; et nous sommes tous témoins qu'il ne

dépend pas du bon P. Curé que la foi vive ne règne en souveraine, avec toutes les pratiques de la plus solide dévotion. A l'occasion de tout ce bruit soulevé par les décrets du 29 mars, il nous est parvenu, de divers hameaux de l'Osier, bien des marques de sympathie et l'expression d'appréhensions affectueuses; ce qui semblerait indiquer que les habitants de la paroisse comprennent et apprécient généralement le dévouement que nos Pères leur consacrent depuis tant d'années. Les localités environnantes nous ont donné aussi, à ce sujet, de véritables marques d'estime et d'affection. La note discordante est à peine sensible, assez cependant pour nous rappeler ce mot du vieillard Siméon : *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.*

Mentionnons aussi le nom et la charité des RR. Pères, que nous avons eu le bonheur de posséder quelques jours au milieu de nous, à l'occasion des services rendus, soit à notre maison, soit au pèlerinage. C'était, en 1878, le R. P. Sardou, dont la parole substantielle, sobre, pénétrante et profondément religieuse fut des plus goûtées à notre retraite annuelle. Cette même année, le R. P. Roux (Victor) charmait tous nos pèlerins par l'élévation et la grâce de ses pensées, l'originalité de ses cadres et la noblesse de sa diction. La retraite suivante nous amenait pour prédicateur le R. P. Chaine. Malgré les fatigues de plusieurs travaux successifs, donnés par une chaleur torride, il fut heureux d'édifier nos pieux et nombreux auditoires de septembre : solidité de doctrine, variété des preuves, richesse d'exposition, tel est le caractère de cette prédication, qui satisfait, dès l'abord, et l'esprit et le cœur. Enfin la dernière retraite de Communauté nous offrait, je l'ai dit plus haut accidentellement, le privilège d'entendre le R. P. Provincial. Je ne me permettrai que

de reproduire cette seule appréciation, échappée de toutes les lèvres, en l'accompagnant de tous nos sentiments de respectueuse et affectueuse gratitude : « C'est ainsi qu'il nous faudrait prêcher, » nous disions-nous chaque jour. Nous comprenions mieux, pour l'expérimenter par nous-mêmes, la puissance et l'onction d'une parole riche d'Ecriture sainte, empruntée aux saints Pères et revêtue d'une forme aussi abondante et variée que précise et nerveuse.

Voici maintenant la nomenclature de nos bons Frères convers ; ils sont peu nombreux. Je cite leurs noms avec leurs attributions respectives. Profès perpétuels, FF. Perrin, tailleur ; Viret (Pierre), portier ; Delange, sacristain ; Leray, profès de cinq ans, jardinier ; F. Gillard, profès d'un an, cuisinier ; F. Martin, novice ; F. Vacher.

Les Frères anciens sont à leur devoir ; ils aiment incontestablement la famille, ils se dévouent sans compter, et chacun travaille sérieusement, si je ne m'abuse, à sa sanctification, notre seule raison d'être dans la vie religieuse. Les autres Frères sont très bien disposés ; ils comprennent, estiment leur vocation et s'appliquent à la réaliser. L'un de nos Frères toutefois mérite de sérieux reproches. C'est le F. Perrin, qui s'abonne maintenant aux rhumatismes, et constate qu'il ne peut plus, comme à ses beaux jours, suivre par exemple les processions des Rogations, en chantant à tue-tête, du départ à l'arrivée. Ce qui n'empêche pas cet excellent Frère de travailler, du matin au soir, à tirer l'aiguille, ou à la faire tirer par sa machine. Car la bonne Providence lui a, depuis cinq ou six ans, ménagé sur ses vieux jours, comme il dit, ce précieux allègement.

Le noviciat des Frères scolastiques a reçu de sensibles bénédictions, ces dernières années. Il a été constamment à quinze et vingt sujets. Pour l'heure ils sont douze, plus

un postulant. L'excellent esprit des générations précédentes se perpétue, spécialement comme piété et gaieté. C'est le meilleur thermomètre. Qu'ils croissent encore en nombre et en sagesse, s'il se peut, sous la main douce, ferme, discrète et sage du R. P. GANDAR !

Je n'ai pas fini de dire le nom de tous les membres de la famille, puisqu'il me reste à prononcer celui du vénérable M. Dupuy. Ce très fidèle ami de la Congrégation et cet insigne bienfaiteur de Notre-Dame de l'Osier se courbe plus sensiblement sous le poids des années, ainsi que l'arbre chargé de fruits abondants. Sa démarche moins alerte et sa vue plus mauvaise ont donné lieu récemment à une chute, qui aurait pu entraîner de regrettables suites. Il n'en a rien été, Dieu en soit mille fois béni !

Nos prières plus ardentes disent incessament à Dieu et à la patronne de l'Osier, dont M. le Chanoine s'est fait le serviteur si actif et si dévoué, de nous conserver encore longtemps ses cheveux blancs et son cœur d'or.

Bénissez, mon très révérend et bien-aimé Père, avec notre chère communauté de Notre-Dame de l'Osier, le plus humble de vos fils en Notre-Seigneur,

A. LAVILLARDIÈRE, O. M. I.

MAISON DE TALENCE.

Talence, le 26 juillet 1880.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Si, depuis quelque temps, votre chère maison de Talence est restée silencieuse dans les annales de la Congrégation, mettez-en la faute sur la paresse de son *pauvre* supérieur, et non sur les ouvriers que vous lui

avez donnés ; puisque, quoique en petit nombre, et avec de faibles santés, ces ouvriers ont accompli d'assez nombreuses œuvres.

Le résumé succinct de ces œuvres va vous le prouver :

Le très regretté P. Coste, que nous pleurons encore, avait lui seul prêché *trois missions* et *vingt et une retraites*, dans l'espace d'une année, lorsque la mort est venue le ravir à notre affection, au commencement du carême dernier. Nul ne met en doute que ce vaillant Missionnaire, enlevé les armes à la main, ne soit mort victime de son zèle.

Le fervent P. Leroy, que vous venez d'envoyer à la maison de Nancy, avait prêché *cinq missions*, *un carême* et *trois retraites* dans le courant de l'année.

Le P. Faugle lui-même, malgré son asthme, et quoique remplissant à Talence les fonctions de vicaire, a prêché, dans l'année, *trois missions* et *trois retraites*. Presque tous les curés chez lesquels ce Père a prêché m'ont écrit sur son compte les lettres les plus élogieuses. La lettre suivante, écrite de Puch (Lot-et-Garonne) le 28 février suffira à établir ses succès apostoliques :

« Mon révérend Père,

« Je crains bien que par un sentiment de délicate humilité le très bon P. Faugle ne se soit pas acquitté de ma commission auprès de vous. Eh bien, s'il ne vous a pas dit combien mon cœur a goûté le don précieux que vous nous avez fait en nous envoyant cet excellent Missionnaire, je viens moi-même vous exprimer ma reconnaissance la mieux sentie, vous dire ma satisfaction et la satisfaction de toute la paroisse. Si le cher Père consent à accepter un peu de ma gratitude pour le bien qu'il nous a fait, à mes paroissiens et à moi en particulier, vous pouvez la lui donner pleine et entière.

S'il a été content de nous, nous avons été enchantés de lui. Merci donc encore à vous, mon révérend Père, qui nous avez si bien traités. Je me ferai un devoir et un bonheur d'aller un jour à Talence vous remercier de vive voix.

« Recevez, je vous prie, la nouvelle assurance du respect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être, mon révérend Père, votre tout humble et dévoué serviteur en Jésus et Marie.

« Monestié, curé de Puch. »

Le P. Reynaud, que vous nous avez donné au carême dernier, a déjà prêché un carême, quatre retraites, la plus grande partie des instructions du mois de Marie au sanctuaire de Notre-Dame de Talence et une foule de sermons de circonstance.

Le P. Girard, qui nous arrive depuis quelques jours à peine, a lui-même déjà donné les exercices de deux retraites et prêché plusieurs sermons à l'occasion d'adorations perpétuelles.

Le P. Colombot, chargé de l'aumônerie de l'important noviciat des Frères des Ecoles chrétiennes à Talence, a pu prêcher une retraite pascale, la retraite de la première communion et quelques sermons à Talence.

Chargé moi-même de la direction de la communauté et de l'administration de la paroisse, qui compte 3800 âmes, j'ai trouvé dans le Père Le Vacon un aide dévoué, laborieux, toujours prêt à servir les malades et les pécheurs, etc., etc., et à s'occuper activement de nombreuses œuvres de zèle, tout spécialement de l'œuvre naissante des jeunes apprentis, que nous réunissons tous les soirs, le dimanche, dans les salles dépendant du presbytère.

Les autres œuvres paroissiales dont je suis presque seul exclusivement chargé sont :

1° La Société des mères de famille ;

2° La Congrégation des enfants de Marie ;

3° La Société des dames de charité ;

4° La Société de Saint-Vincent de Paul ;

5° L'Œuvre du vestiaire pour les pauvres...

Les deux principales dévotions du sanctuaire sont :

1° La dévotion au sacré cœur de Jésus, dont nous célébrons régulièrement le mois avec grande édification ;

2° La dévotion à Notre-Dame des Sept-Douleurs avec confrérie. Nous en disons le chapelet tous les troisièmes dimanches du mois et nous préparons les fidèles à la fête par une retraite de huit jours. Le sanctuaire de Notre-Dame de Talence continue à être fréquenté tous les jours par de pieux fidèles de Bordeaux. Le mouvement de cette piété se fait sentir tout spécialement pendant le mois de Marie. Il est beau surtout, dans nos temps si mauvais, de voir chaque matin le défilé des paroisses, des communautés, des congrégations de la grande ville se dirigeant, bannières déployées, vers la Mère des douleurs dans notre béni sanctuaire où ont eu lieu de pieuses et magnifiques cérémonies. Le nombre des communions, à Talence, dans le seul mois de mai, est en moyenne de 10 000. Nous n'avons ni désordre ni dissipation à déplorer dans ces pèlerinages bordelais. On vient prier, communier, se reposer, déjeuner quelquefois sur la place qui avoisine l'église, et voilà tout : rien ne trouble la piété. Nous sommes témoins bien souvent de faveurs spirituelles, quelquefois de guérisons corporelles visibles et d'une certaine notoriété qui ont lieu dans notre pieux sanctuaire. Nous prenons aujourd'hui la résolution d'être plus exacts à conserver par écrit le souvenir de tout ce qui se passera d'important en ce genre à Ta-

lence, et d'en confier le récit aux annales de la Congrégation, lorsque nous en aurons la permission. Il nous est permis aujourd'hui par l'autorité diocésaine et par nos supérieurs en religion de livrer à la publicité la guérison bien subite d'une religieuse du Bon-Pasteur de Bordeaux. Cette guérison a eu lieu il y a plus d'un an ; la pieuse religieuse, tout heureuse, fait souvent près de sept ou huit kilomètres à pied et sans fatigue, pour venir remercier à Talence sa divine bienfaitrice. Nous l'avons vue avant-hier agenouillée tout près de l'autel, les yeux mouillés de larmes de bonheur. Elle ne ressent plus ni faiblesse ni douleur; sa guérison est complète. Laissons raconter cette guérison par sa supérieure générale elle-même.

Voici son rapport :

« Une religieuse de notre Congrégation, sœur Marie-Antoinette, était atteinte d'un mal au genou droit dont elle souffrait beaucoup. Ses douleurs, qui avaient commencé au mois de mai de l'année dernière, allaient en augmentant ; notre sœur ne marchait plus qu'avec beaucoup de peine, et elle était privée de suivre les exercices de la Communauté et de s'acquitter de son emploi. Au mois de décembre de la même année, le médecin déclara que le mal était grave et condamna notre chère malade à garder le lit ; il ordonna des remèdes très violents qui la firent beaucoup souffrir sans détruire le mal. L'os était ankylosé, ce qui fit dire au médecin, peut-être avec ironie : « Allez à Lourdes, et si vous « guérissez, j'aurai la foi. »

« Notre chère sœur, sans se décourager, souffrait avec patience et résignation. Depuis plus de quatre mois elle était ainsi presque sans mouvement libre, lorsque nous lui proposâmes une visite à Notre-Dame de Talence.

La proposition fut acceptée avec plaisir; elle s'y prépara avec ferveur et, au jour indiqué, la veille du présent mois de mai, notre chère malade eut le bonheur de se voir transporter au sanctuaire vénéré. Elle pria avec confiance et revint pleine d'espoir. A son retour elle était guérie... La Communauté entière fut témoin du changement remarquable qui s'était opéré dans l'état de notre sœur. Le médecin a assuré que l'os n'était plus malade, que la guérison était véritable. Gloire en soit rendue à Notre-Dame de Talence !

« Huit jours après, notre puissante Mère nous a vues de nouveau à ses pieds pour lui rendre nos actions de grâces; et le 23 du même mois, notre sœur miraculeusement guérie est allée à pied, selon la promesse qu'elle en avait faite, déposer les béquilles dont elle s'était servie pendant sa maladie, près de l'autel de Marie, afin qu'elles soient un témoignage constant de la bonté toute-puissante de notre Mère du ciel.

« Bon-Pasteur de la Visitation, Caudéran, le 27 mai 1879.

« Sœur Marie-Philomène, supérieure. »

Voilà, mon très révérend et bien-aimé Père, le résumé succinct et très incomplet de quelques œuvres que font vos enfants à Talence.

Daignez nous bénir tous et agréer l'hommage du profond respect et de la plus vive affection de votre très humble fils en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

V. Ramadier, o. m. i.

VARIÉTÉS.

REVUE.

Le 6 août 1880.

Il y a aujourd'hui un an, le treizième chapitre général de la Congrégation clôturait ses séances à Autun : les mandataires de nos provinces et missions, réunis auprès du Supérieur général dont ils avaient partagé le labeur, se préparaient au départ ; un prince de l'Eglise, le cardinal GUIBERT, après avoir éclairé nos conseils et béni nos personnes, comme l'eût fait MAZENOD, allait se séparer de ses jeunes frères, emportant au cœur une moisson de filiales et respectueuses tendresses; tous enfin nous recevions des émotions de la dernière heure un surcroît d'amour à notre famille religieuse et aux âmes. Le chapitre où se produisit un si fraternel accord, n'est déjà plus qu'une date dans notre histoire; bien des événements ont eu lieu depuis ; mais la fraîcheur de nos souvenirs n'est pas encore flétrie, et la fécondité de nos œuvres a partout éclaté à la suite de cette importante assemblée.

Des évêques, des missionnaires, venus de tous les points du monde, s'étaient concertés de nouveau sur les meilleures méthodes à suivre dans leur vocation d'évangélistes; maintenant, ils sont loin du sol européen : *l'Océan, étonné de se voir traversé tant de fois*, comme l'a dit Bossuet(1),les a reportés aux rivages baignés de leurs sueurs ;

(1) Oraison funèbre de Henriette de France, reine de la Grande-Bretagne.

ils ont revu leurs troupeaux lointains, après de longues fatigues, mais le chemin est toujours assez bon qui peut les y conduire. Le froid, le chaud n'intimident pas leur courage ; on peut dire des uns ce que Louis Veuillot écrivait de Mgr Grandin : *C'est bien cet évêque des neiges qui fait comprendre que le froid brûle*, et des autres : que les feux du soleil sont moins ardents que la charité de leurs cœurs.

Quel dévouement et quelle sainte émulation ! De ces hommes de Dieu, la Congrégation reçoit un reflet d'honneur ; c'est par eux qu'elle ouvre des routes dans les solitudes et qu'elle attire les bénédictions du ciel et la faveur de l'Eglise. Anges gardiens des apôtres, suivez-les dans les savanes et les déserts, écartez du chemin les pierres où se heurteraient leurs pas, afin que ni leur marche ne se ralentisse, ni leur courage ne défaille jamais !

Avec nos Missionnaires du chapitre se sont embarqués de jeunes Oblats qui se formeront à leur exemple à l'école du sacrifice ; d'autres les ont rejoints tout récemment encore : jamais les départs ne furent plus nombreux. Il y a quelques semaines à peine, des embarquements s'effectuaient dans les ports de France et d'Angleterre ; la tempête qui secoue dans la mère patrie l'arbre apostolique porte au loin la semence féconde destinée à fleurir aux pays étrangers. La Congrégation contribue ainsi largement à la rédemption des peuples abandonnés ; elle a répondu aux appels suppliants des missions étrangères par une levée de nouveaux soldats, et jeté dans les rangs des apôtres exténués l'élite de sa jeunesse. Que Dieu le lui rende au centuple selon son cœur magnanime !

Deux Missionnaires seulement sont encore assis au foyer de la France, où leur présence nous console de l'absence des autres. Ce sont NN. SS. Bonjean, vicaire apostolique de Jaffna (Ceylan), et Mélizan, son jeune

et aimable coadjuteur, sacré le 25 janvier à Marseille. Dans quelques semaines ils reprendront la route des Indes, et quand ils auront disparu, il ne restera plus dans le sein agité de la patrie que les apôtres domestiques, insuffisants, eux aussi, au labeur qui leur incombe.

C'est de ces derniers qu'il faut parler maintenant.

L'hiver, qui a été si rude, a donné occasion au zèle de nos Pères de se multiplier. Là où les missions n'ont pas été rendues impossibles par la rigueur de la température, on les a vus occupés à leur ministère ordinaire ; ils ont évangélisé les campagnes et poursuivi le sillon péniblement ouvert dans les âmes. Partout ils ont assisté les pauvres, plus nombreux que jamais, organisé des œuvres de secours et distribué des aumônes tout en faisant le catéchisme : c'est là aussi une manière de pratiquer le *Pauperes evangelizantur*. Les pèlerinages confiés à la Congrégation ont été visités avec une foi plus vive, on y a vu des cérémonies magnifiques et entendu des chants de pénitence et de supplication. La Mère de Dieu a été honorée dans ses sanctuaires ; saint Martin, à Tours, a reçu ses fidèles pèlerins, et l'Œuvre du Sacré-Cœur à Montmartre est devenue l'œuvre adoptive de notre famille religieuse.

Dans la province britannique nos Pères ont continué leurs merveilleuses missions, dont les résultats rappellent par leur grandeur les missions des premiers jours de la Congrégation : en pleine terre protestante les catholiques naissent au souffle de leur parole.

En France la Congrégation a eu ses épreuves. Comprise dans les décrets de proscription du 29 mars, relatifs aux sociétés religieuses non autorisées, elle a eu des mois d'angoisses. Mais, hâtons-nous de le dire, s'il y a eu péril et inquiétude, il n'y a jamais eu tristesse ou découragement. Plus unis que jamais, plus réguliers dans ces

jours mauvais, appliqués à leur travail quotidien, les religieux, Oblats ou autres, ont attendu sans trembler. Gardés par les prières des fidèles, ils ont vu surgir des dévouements nouveaux et se resserrer les liens d'affection qui les unissent aux âmes. L'histoire dira plus tard ce qu'il y a eu d'édifiant dans cette période douloureuse : il fallait ce spectacle pour consoler l'Eglise.

Parmi nous, comme chez les autres familles religieuses, il a fallu organiser la défense, prévoir une dispersion possible et parer à tous ses inconvénients. Ç'a été la constante sollicitude du T. R. P. Supérieur général pendant plusieurs mois. Toujours en éveil sur de si graves questions, il n'a négligé aucun détail; on l'a vu, dans la situation difficile faite au vaisseau dont il est le pilote, donner les ordres, distribuer les conseils, raffermir les courages par sa présence, et s'employer de la plume et de la parole au salut de la famille. A Paris, ce foyer d'agitations politiques, il est resté enchaîné à son bureau et à sa stalle jusqu'au dernier moment ; le 29 juin l'a trouvé à son poste de commandement, présidant avec le R. P. Sardou, procureur général, au départ de nos jeunes Missionnaires. De son côté, le R. P. Soullier, premier assistant général, secondait l'activité du père de famille, et, chargé des rapports à entretenir avec le Comité de défense des religieux, il collaborait à l'œuvre commune, assistait à toutes les séances et prenait une large part à la lutte.

Mgr Bonjean, lui-même, alarmé des périls qui pouvaient menacer par contre-coup nos missions lointaines, a voulu apporter dans le débat l'autorité de sa parole ; il a adressé au ministre des affaires étrangères, président du conseil, une lettre apologétique fort remarquée, et supplié la France de maintenir à l'étranger la gloire de son drapeau, en protégeant efficacement à l'intérieur le berceau des vocations apostoliques. Cette lettre doit être

conservée comme un document et nous l'insérons dans nos annales.

Et quand, le 29 juin, l'heure redoutée sonna, alors que les fidèles émus veillaient aux portes des communautés religieuses, notre maison de la rue de Saint-Pétersbourg était remplie de jeunes Missionnaires versés un an d'avance dans les rangs de l'armée active par le scolasticat d'Autun. Les malles des voyageurs se bouclaient, les colis étaient expédiés et les jeunes Frères partaient, pendant que notre communauté attendait anxieuse les événements du lendemain. Ce fut en retenant nos larmes que nous embrassâmes du dernier adieu ces chers apôtres, à qui nous eussions porté envie si, pour des religieux, le meilleur poste d'apostolat n'était pas celui où l'obéissance les retient.

Ces épreuves font du bien ; elles provoquent à la prière, stimulent le zèle, et, comme le vent violent qui soudainement se lève, elles balayent la poussière sous les pas du voyageur. Il faut bien de temps en temps aux âmes le crible qui les purifie. Après les secousses d'aujourd'hui, demain elles apparaîtront dans leur victoire et plus nobles et plus fermes. Saint Jean Chrysostome, parlant de la robe variée dont le patriarche Jacob revêtit son jeune fils Joseph, la représente comme le symbole des alternatives diverses de la vie des âmes. Dieu a si bien mélangé à ceux qu'il aime les heures de joie et les jours de douleur, que ni les tribulations ne sont sans trêve, ni les fêtes sans combats : l'adversité et la prospérité s'unissent merveilleusement dans la vie des justes et en font l'unité dans une variété toute providentielle : tout n'est pas consolation, et tout n'est pas non plus sujet de larmes : *Dedit et tunicam polymitam, id est varii coloris ; lætis tristia permiscentur, quod certe in sanctis omnibus facit Deus, quos neque tribulationes, neque jucunditates sinit habere conti-*

nuas ; sed tum de adversis, tum ex prosperis justorum vitam quasi admirabili varietate contexit...

C'est sur cette belle réflexion du grand docteur que nous mettons fin à notre petite causerie historique, en remerciant Dieu qui protège partout et toujours notre chère Congrégation, à laquelle sont dus, et dans l'épreuve et dans la joie, l'affection et le dévouement de ses enfants.

LETTRE DE MONSEIGNEUR CH. BONJEAN, O. M. I.,

Evêque de Médéa,
Vicaire apostolique de Jaffna (Ceylan),

A S. EXC. MONSIEUR DE FREYCINET,
Président du Conseil et Ministre des affaires étrangères.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DU CONSEIL,

Menacé dans les intérêts sacrés auxquels j'ai consacré trente-deux années de ma vie de missionnaire, je ne m'attends pas à provoquer aucun étonnement ni à encourir aucun blâme de la part de Votre Excellence, si je profite de mon séjour momentané en France pour unir ma faible voix à celle du vénérable épiscopat français et en appeler à votre loyauté, à votre justice et à votre patriotisme des décrets du 29 mars touchant les congrégations religieuses.

Je dois d'abord, monsieur le Ministre, me faire connaître à vous, vous dire qui je suis et quels sont mes intérêts dans cette grave question.

Je suis originaire du diocèse de Clermont et depuis douze ans évêque de Médéa et vicaire apostolique de Jaffna, dans l'île de Ceylan. Outre les travaux d'évangélisation d'une masse d'environ un million d'infidèles, j'ai à pourvoir aux besoins spirituels de soixante et dix mille catholiques, tâche où je suis aidé par quarante missionnaires, comme moi-

même, oblats de Marie Immaculée, et par dix-sept religieuses appartenant à une congrégation française. Grâce au zèle de ces dévoués auxiliaires, le nombre de nos chrétiens s'est accru de vingt mille en moins de trente ans ; cent quatre écoles catholiques donnent à plus de six mille élèves des deux sexes une instruction dont les inspections officielles constatent l'excellence ; plus de quatre cents pauvres orphelins trouvent dans cinq orphelinats la vie de l'âme et du corps, et la religion catholique a conquis dans le pays une position de grande influence, en même temps que la France y est en bénédiction.

Je ne doute pas, monsieur le Ministre, que votre patriotisme ne se réjouisse de ces heureux résultats. Déjà je crois entendre l'accent bienveillant de vos félicitations :

« Continuez, me direz-vous, à faire connaître et aimer la France dans ces lointains pays : tous les meilleurs vœux de la patrie vous accompagnent, et le gouvernement de la République continuera à vous protéger. »

C'est pour moi un véritable soulagement de trouver dans un document diplomatique récent, signé de Votre Excellence, cet engagement formel et solennel de protéger à l'étranger tous nos missionnaires, séculiers ou religieux, fussent-ils même jésuites. Il est si conforme aux vieilles traditions de la France, si conforme aussi à ses intérêts présents, et il était, permettez-moi d'ajouter, si réclamé par son honneur ! Nous sommes donc assurés que, si des religieux français se trouvaient jamais en butte à la persécution dans quelque contrée lointaine, s'ils étaient menacés dans leurs droits, leurs biens, leur vie, leur liberté, leur honneur, si leur action civilisatrice et leurs efforts évangéliques y étaient injustement entravés, ils pourraient en toute confiance se réclamer de leur gouvernement et faire reculer leurs oppresseurs devant cette fière déclaration : Je suis citoyen français. Votre appui ne leur ferait point défaut. Vous l'avez dit, monsieur le Ministre ; je crois à votre parole, et vous en remercie au nom de milliers de mes frères dans l'apostolat.

Heureusement, nous, Missionnaires oblats, dont les mis-

sions sont situées dans des pays soumis au sceptre britannique, nous y jouissons d'une liberté si entière, nos droits y sont si religieusement respectés, nos réclamations y trouvent toujours un accueil si bienveillant et nous y sommes entourés de tant de sympathie, de confiance et d'honneur, que cette hypothèse doit être, en ce qui nous touche, absolument écartée.

Je ne vous en suis pas moins reconnaissant, monsieur le Président du Conseil, d'une déclaration où un grand nombre de mes collègues, placés dans des conditions moins favorables, trouveront en tout temps dans leurs épreuves un appui nécessaire.

Mais, pour en venir à ce qui, dans les décrets, me semble porter atteinte aux intérêts de tous les missionnaires français, membres de congrégations non autorisées, sur tous les points du globe où ils peuvent se trouver, je vous prie, monsieur le Ministre, de vouloir bien considérer que si, pour un certain nombre d'entre eux, vos sympathies, d'ailleurs si précieuses à tous, ne sont pas destinées à sortir de la sphère des intentions louables, il n'est pas du tout impossible qu'une mesure malavisée de votre gouvernement ne vienne, assurément bien contre votre pensée, les placer tous dans une position où ils n'auraient plus aucune protection à demander à qui que ce soit. Et tel serait pour moi le résultat inévitable des décrets du 29 mars, s'ils amenaient la suppression en France des établissements où je recrute *exclusivement* mes prêtres, mes frères et mes religieuses. Mon personnel, tari dans sa source, ne pourrait plus se maintenir, et la ruine de ma florissante mission serait, dans un avenir prochain, la conséquence de ces mesures ; et cette sentence de mort frapperait également les missions étrangères de tous les autres corps religieux visés par les décrets.

Avant donc de leur donner effet, avant de porter à l'arbre apostolique qui abrite une multitude de nations et de races encore privées du bienfait de la civilisation chrétienne, ce fatal coup de hache, je voudrais vous supplier, monsieur le Ministre et Président du Conseil, de daigner placer devant

vous une carte du monde et d'y suivre nos missionnaires français, membres de congrégations non autorisées, sur toutes les plages où ils prodiguent leurs sueurs, leur sang, leur vie pour le triomphe de Jésus-Christ, le bonheur des peuples et l'honneur de la France; depuis les glaces du pôle jusqu'aux sables brûlants de l'équateur; à travers ces grands empires de l'Inde et de la Chine, où fume encore le sang de nos martyrs; du nord au sud, de l'est à l'ouest de cette terre d'Afrique encore à peine ouverte au zèle apostolique de la France; dans les îles sans nombre de l'océan Pacifique. Vous reconnaîtrez que partout les intérêts de l'apostolat religieux et ceux de la France sont identiques; qu'il existe partout entre eux une solidarité complète; car partout vous trouverez l'honneur du nom français noblement soutenu, et en bien des pays la France uniquement représentée par ces religieux et ces religieuses que les décrets atteignent à la source même où ils puisent la vie.

Ah! monsieur le Ministre, les missions commencent à peine à se relever dans ces vastes pays après un long siècle d'épreuves; dans plusieurs, elles ne sont même qu'à leur début. C'est en grande partie la France catholique, ce sont surtout les religieux et les religieuses de France qui ont amené cet épanouissement et cette renaissance. De grâce, ne souffrez pas que d'un trait de plume on détruise cette grande œuvre chrétienne et sociale que l'histoire enregistrera à l'honneur impérissable de notre patrie bien-aimée, qu'on se couvre de votre nom pour reprendre l'entreprise néfaste des Choiseul et des Pombal.

Même au point de vue social et politique, votre haute intelligence a su apprécier l'utilité des missions, et c'est pourquoi vous engagez à les protéger votre honneur et celui du pays. Mais comment la France pourrait-elle protéger à l'étranger ce qu'elle aurait proscrit chez elle? et si vous supprimiez les familles religieuses où se forment les générations apostoliques, qui et quoi pourriez-vous désormais protéger alors que vous auriez fait partout la solitude et le silence?

Cet effet inévitable des décrets du 29 mars n'a pas, je le

crois sincèrement, été prévu, encore moins voulu ; mais il peut être prévenu, et il le *doit* si notre patrie est appelée à conserver à l'étranger son antique renom, si l'humiliation d'un blâme universel lui doit être épargnée ; car, vous pouvez en croire un vieux missionnaire, chrétiens et infidèles, catholiques, protestants et schismatiques, peuples et gouvernements s'étonneront partout de voir le gouvernement de la République française traiter avec tant d'injuste rigueur ceux qu'à cause de leurs vertus et de leurs bienfaits ils entourent à l'envi de vénération et d'amour.

Monsieur le Ministre, ma voix est faible; mais elle vous porte l'écho de centaines d'évêques, de milliers de prêtres et de religieux, de millions de fidèles de toute race qui, si l'éloignement n'y faisait obstacle, s'uniraient à moi pour porter au gouvernement de la France très chrétienne leurs justes réclamations et l'expression de leurs alarmes et celle de leurs espérances. Presque seul vicaire apostolique actuellement en France, j'ai cru de mon devoir de vous la faire entendre. J'ose espérer pour elle un accueil bienveillant de votre part, et j'ai confiance que cette bienveillance ne sera pas stérile.

Veuillez, monsieur le Ministre et Président du Conseil, agréer l'expression de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur le Ministre et Président du Conseil, votre très humble et obéissant serviteur,

† Christophe Bonjean, O. M. I.,
Evêque de Médéa, vicaire apostolique de Jaffna.

LE P. ZACHARIE LACASSE.

Le P. Lacasse, cet ardent missionnaire des sauvages qui, chaque année, dépense son zèle à la recherche des âmes dans le Labrador, s'occupe aussi avec une égale activité de l'œuvre de la colonisation du Nord de la province de Québec. Son labeur est fécond et nous en trou-

vons la preuve dans un document récent émané de l'archevêché de Québec. Nous empruntons cette pièce officielle au numéro du 7 juin 1880 du journal *le Canada*, qui se publie à Ottawa, et nous y joignons les réflexions dont ce journal la fait suivre.

« S. Gr. Mgr Taschereau, archevêque de Québec, vient d'adresser la lettre suivante au R. P. Lacasse, Oblat :

Québec, 2 juin 1880.

« Rév. père zach. lacasse, o. m. i.

« Mon révérend Père,

« Connaissant et désirant favoriser autant qu'il dépend de moi votre zèle pour la colonisation de nos terres par nos compatriotes, je vous nomme par les présentes l'apôtre de cette belle et importante œuvre dans l'archidiocèse de Québec. Vous y avez pouvoir de prêcher et confesser dans toutes les paroisses et missions, et je prie tous les membres du clergé de vous faciliter l'accomplissement de votre excellente mission.

« Vous rendrez aussi un grand service à la religion et à la patrie en prêchant contre le luxe et l'intempérance, qui sont aujourd'hui les deux principaux obstacles à la prospérité de notre patrie.

« Je prie Dieu de bénir votre zèle et de vous donner lumière, force et santé pour mener à bonne fin cette entreprise si importante pour sa gloire, pour le salut des âmes et pour le bien de notre cher pays.

« Je suis heureux de vous informer que NN. SS. les Evêques de la province, à qui j'ai parlé de mon projet de former au plus tôt une société de colonisation dans mon diocèse, ont fortement approuvé ce dessein et qu'ils

se proposent d'encourager cette œuvre dans leurs diocèses respectifs.

« Vous êtes autorisé à publier la présente lettre, si vous croyez que cela puisse être utile.

« Veuillez agréer, mon révérend Père, mes meilleurs souhaits et l'assurance de mon sincère attachement.

« † E. A., Arch. de Québec. »

« La nomination du R. P. Lacasse, comme apôtre de la colonisation dans l'archidiocèse de Québec, est tout un événement. Il y a quelques jours nous disions que le clergé seul pouvait se mettre à la tête d'un mouvement populaire en faveur de cette grande œuvre, que de lui seul nous attendions le salut sous ce rapport, et qu'il saurait bien, comme toujours, se montrer à la hauteur des circonstances difficiles que traverse notre nationalité. Aussi sommes-nous extrêmement heureux de pouvoir annoncer aujourd'hui que S. Gr. Mgr l'Archevêque de Québec vient de donner son patronage à cette œuvre et d'en confier la direction à un homme aussi plein d'ardeur et de dévouement que l'est le R. P. Lacasse.

« Ce jeune Oblat appartient à une congrégation qui a déjà fait beaucoup pour l'œuvre de la colonisation. C'est a elle que nous devons par exemple l'établissement du vaste diocèse d'Ottawa et de maintes institutions, à la fois religieuses et patriotiques, qui n'ont pas peu contribué à consolider notre race dans cette importante partie du pays. Les premiers, par exemple, les Oblats se sont aventurés dans la région du Témiscaming et du Madawaska, les premiers ils sont allés planter leur tente à Notre-Dame du Désert, en haut de la Gatineau, à cent milles de l'Outaouais, où ils ont formé le noyau d'un établissement prospère. Bref, pas une congrégation ne s'est autant identifiée, dans ces derniers temps, avec la vie du

colon, avec ses rudes labeurs et ses misères, faisant marcher de pair la grande cause de la religion et de la patrie.

« Le P. Lacasse n'est pas un inconnu. Il a publié dernièrement un excellent ouvrage : *Une Mine*, qui a déjà une très forte circulation, et où il témoigne hautement de l'intérêt qu'il porte à l'agriculture et à la colonisation. Il sait mettre son langage à la portée du peuple, et nous ne doutons pas que sa croisade n'obtienne un grand succès. Il est appelé à devenir l'apôtre du lac Saint-Jean, tout comme M. l'abbé Labelle est l'apôtre par excellence de l'Outaouais. Noble mission qui serait digne des plus grandes récompenses humaines, si ces courageux apôtres n'ambitionnaient pas les récompenses impérissables. Que ce mouvement de propagande s'étende à tous les diocèses, que de nouveaux apôtres se mettent à l'œuvre, à leur exemple, et, nous le répétons, la province de Québec est sauvée ! »

L'ouvrage du P. Lacasse : *Une Mine*, auquel il est fait ici allusion, a été publié cette année à Québec. Nous en détachons la dernière page :

« Maintenant nous allons parler un peu de nos sauvages du Canada. Je suis Missionnaire des sauvages du Golfe et du Labrador. J'ai vu les tribus des Montagnais, des Naskapis et des Esquimaux. Les Montagnais vous sont connus et n'offrent maintenant rien de particulier, si ce n'est qu'il est rare de trouver un enfant de douze ans qui ne sache lire et signer son nom ; j'ai rencontré même des sauvages qui montraient à des Canadiens à signer le leur. Les Naskapis habitent l'intérieur des terres. C'est un peuple doux, hospitalier, mais très superstitieux. Ils vivent dans des tentes de peaux de caribou, mangent la viande de cet animal, et sont revêtus de sa peau. Il fait bien

froid dans leur pays, l'hiver y est très long, et ils sont souvent exposés à mourir de faim, n'ayant pas de provisions, mais seulement le gibier des bois pour se nourrir. Ils nous donnent beaucoup de consolations. Permettez-moi de vous raconter un des plus grands bonheurs de ma vie. Je fis, une fois, un long voyage de trois cents lieues en canot d'écorce ; deux guides sauvages et moi eûmes un peu de misère, n'ayant pas de provisions. Le poisson cependant ne nous manqua jamais. Après plus d'un mois de marche, nous arrivons à un grand lac sur le bord duquel se trouvaient des Naskapis infidèles. Une jeune fille de seize à dix-sept ans se mourait. Après avoir maîtrisé un jongleur qui voulait opposer son influence à celle du Missionnaire, celui-ci se rendit auprès de la malade, quatre à cinq minutes après son arrivée. Il s'agenouille devant elle, lui présente son crucifix, lui parle du consolant mystère de la Rédemption du genre humain et, une heure après, baptisait cette pauvre infidèle qui rendait quelques instants plus tard le dernier soupir. J'avais de grosses larmes aux yeux, quand je m'éloignai du cadavre de cette sainte. Oh! qu'il fait bon, mes chers amis, d'être Missionnaire!!!

« Les Esquimaux infidèles habitent le pays des glaces et des neiges. Ils sont habillés de peaux de loup marin, vivent dans des cabanes de neige la grande partie de l'année, et, malgré le froid intense qu'il fait dans ces régions, ils n'ont point de bois pour se chauffer, ni pour faire cuire les aliments. Oui, mes bons habitants, ils mangent leurs vivres crus. Quelle triste vie! Quelles misérables créatures! Ces pauvres, les plus abandonnés des peuples sur la terre, ont une âme, une âme créée pour posséder Dieu ! Ne pourrions-nous, par nos prières et nos aumônes, n'en sauver qu'une seule! quelle source d'espérance pour l'autre vie! Nous sommes à les évan-

géliser. Mes bons amis, j'aime à vous dire que tous les bienfaiteurs de nos missions ont le fruit de deux grand'messes dites à leur intention pendant le temps de la mission, puis une messe chaque mois de l'année, dite par le Missionnaire partout où il se trouve. Vous serez tous bienfaiteurs de nos missions, et par conséquent vous aurez part à tous ces avantages en vous procurant ce petit livre, cette mine « riche en trésors spirituels », vendue au profit des missions sauvages du Canada et de la colonisation. Ayez-en chacun un dans votre maison et vous ne regretterez pas, j'espère, les quelques centins déboursés à cette intention. Que d'argent, que de 25 centins plus mal employés que ceux-là!

« Je me lève maintenant et vous dis : au revoir ; mes raquettes m'attendent, et j'ai d'autres compatriotes à visiter, compatriotes indiens, car si le patriotisme est une vertu, la nationalité pour le Missionnaire est une faiblesse : il est cet être cosmopolite rêvé par la philanthropie et produit par la religion, cet habitant de tous les climats et de tous les lieux. Le Missionnaire ne connaît d'autre patrie que celle qui est circonscrite par les quatre points cardinaux, et, une main sur son crucifix, l'autre tournée vers le ciel, il peut s'écrier avec assurance : Indiens de l'Asie, nègres de l'Afrique, sauvages de la forêt ou des prairies, vous êtes tous mes compatriotes !!!

« Je vous laisse pour dernier souvenir le testament de mon oncle Germain, qui ne renfermait que ces lignes :

« Souvenez-vous, amis, en tout temps et partout,
Que nous sommes couchés plus longtemps que debout. »

LE R. P. PAQUIN.

Le R. P. Paquin a prononcé à Québec plusieurs conférences, publiées sous les auspices du Cercle catholique et avec l'approbation de l'ordinaire. Elles portent pour titre : *Conférences sur l'instruction obligatoire*, et répondent parfaitement aux grandes questions qui se débattent aujourd'hui en France. A l'étranger comme dans notre patrie les objections sont les mêmes, et les réponses de la thèse catholique sont partout lumineuses et se ressemblent de tous points.

Citons quelques lignes de la deuxième conférence intitulée : *Les droits de la famille, de l'Eglise, de l'Etat.*

L'Eglise a reçu le pouvoir d'enseigner, chez tous les peuples, la doctrine chrétienne dans les chaires et dans les écoles. Nous nous trouvons, ici, placés en face d'un commandement : « Allez et enseignez toutes les nations ! » Ce commandement est donné par Dieu, à qui tous doivent obéir. Il n'appartient à personne, pas plus aux gouvernements qu'aux individus, de lui demander compte de ses ordres.

Par une suite naturelle du droit exclusif d'enseigner aux générations naissantes les choses de la foi, l'Eglise possède aussi le droit d'enseigner les sciences humaines : d'abord, en raison des relations qui existent entre elle et l'enfant; ensuite, à cause de celles qui existent entre les sciences et la religion; enfin, au titre de ses aptitudes spéciales.

Par le baptême, l'Eglise engendre réellement les enfants à J.-C. et devient leur mère, dans l'ordre spirituel, dans un sens strict et vrai. Elle leur a donné la vie divine, comme les mères selon la chair leur ont donné la vie naturelle. Si ces dernières reçoivent de la nature l'injonction de protéger, d'entretenir et de développer, par les moyens créés par la nature elle-même pour cette fin, la vie naturelle de leurs enfants, l'Eglise reçoit, à plus forte raison, de la loi divine, l'injonction de protéger, d'entretenir et de développer la vie

divine de la grâce dans l'âme des chrétiens, ses enfants spirituels.

Or, il est certain que l'enseignement des sciences humaines ne peut que jouer un grand rôle dans l'entretien et le développement de cette vie supérieure. Comme la connaissance de l'univers, de ses merveilles, de ses secrets, ne peut qu'élever à la connaissance et à l'amour du Créateur, l'enseignement des sciences, donné à la lumière de la foi, n'est qu'un épanouissement nouveau de l'enseignement religieux. Bien donné, il contribue à former le chrétien, en l'élevant vers Dieu ; mal donné, il n'y a rien de plus funeste pour la foi et les mœurs.

Je l'ai prouvé, messieurs, dans ma première conférence, l'éducation doit être essentiellement religieuse ; toutes les sciences se mêlent, par quelque endroit, à la religion, et, à ce point de vue, elles se placent d'elles-mêmes sous l'influence directrice de l'Eglise. Du reste, l'enseignement intellectuel, pût-il, par hypothèse, se séparer de l'enseignement moral et religieux, celui-ci demeure toujours le principal, parce que, on ne peut le nier, la formation morale l'emporte sur la culture de l'esprit pris isolément, à cause de son objet, de son influence sur toute la vie, de ses conséquences temporelles et éternelles. Et, à moins de poser à l'encontre du bon sens que c'est à l'accessoire d'absorber le principal, l'éducation, même dans cette hypothèse, ne pourrait pas échapper à la direction de l'Eglise, dépositaire et interprète autorisée de la loi morale.

Enfin l'Eglise a fait ses preuves comme éducatrice de la jeunesse, et le nombre prodigieux de savants qu'elle a produits dans toutes les branches des connaissances humaines suffirait, à lui seul, à lui donner ses titres à la fonction d'instruire la jeunesse, si elle ne les tenait déjà d'une source supérieure.

Une autre conférence qui a eu un grand succès est intitulée : *Conférence sur les propriétés délétères des liqueurs spiritueuses, faite à Québec par le R. P.* L.-P. Paquin,

O. M. I., *ancien professeur de chimie*. C'est un éloquent réquisitoire contre les dangers des liqueurs fortes et alcooliques. Le conférencier a résumé en quelques pages les observations les plus intéressantes et les plus pratiques sur ce sujet délicat.

MISSION MONTAGNAISE DU LAC SAINT-JEAN.

Sous ce titre le numéro de juin des *Annales de la propagation de la foi* pour la province de Québec publie la lettre suivante du R. P. ARNAUD, Missionnaire à Bethsiamits :

Notre-Dame de Bethsiamits, janvier 1880.

M. H. TÊTU, PRÊTRE AUMONIER DE L'ARCHEVÊCHÉ (QUÉBEC).

Mon cher monsieur Têtu,

Vous me demandez un rapport sur la mission montagnaise du lac Saint-Jean; mais que dire sur ce sujet, qui puisse intéresser les lecteurs des *Annales* ?

Peikuagamiu. C'est sous ce nom que nos sauvages désignent le lac. Je ne sais quel fut le Missionnaire qui lui donna le nom de *lac Saint-Jean*, car il n'y a pas de doute que ce sont les bons Pères Jésuites de Chicoutimi (ou mieux Shekotimiu, comme l'écrivent encore nos Montagnais) qui, allant à la recherche des infidèles, pénétrèrent les premiers sur ses bords. Il me semble les voir, le printemps ; à la fonte des neiges, ils ont hâte que la débâcle se fasse, que les grandes eaux qui se déchargent dans le Saguenay aient diminué ; ils prennent alors avec leur léger canot d'écorce la route de la Grande-Décharge ou de la rivière Chicoutimi.

Dans chaque baie, chaque portage, ils rencontrent quelques familles ; plusieurs sont peut-être déjà chrétiennes, ou ont entendu parler de la sainte prière et des robes noires qui l'annoncent.

Ces rencontres forcent les Missionnaires à s'arrêter; ils ont peut-être des vieillards, des mourants à régénérer, mais ils ont à coup sûr à instruire.

C'est ainsi en allant à petites journées, instruisant ceux qui se trouvaient sur leur chemin, qu'ils durent arriver au lac Saint-Jean, vers la fête du saint Précurseur, Jean-Baptiste.

Les Missionnaires avaient coutume, comme ils l'ont encore aujourd'hui, d'assigner un jour, une époque, pour le rendez-vous; il n'y a pas de doute qu'ils assignèrent la fête de saint Jean-Baptiste aux sauvages du lac comme époque où ils rencontreraient la robe noire. C'est encore aujourd'hui l'époque de la mission.

Les sauvages qui habitaient les bords du lac Saint-Jean étaient alors infidèles pour la plupart ; ces derniers ne rendaient aucun culte à la Divinité, comme font encore toutes les tribus errantes dans nos vastes forêts ; toute leur religion consistait dans quelque sortilège ou jonglerie : battre du tambour en prononçant quelques paroles inintelligibles pour les auditeurs, mais auxquelles l'incantateur attachait toujours beaucoup d'importance.

Mais depuis que les Missionnaires s'établirent sur les bords du lac, où ils érigèrent un petit *sacellum* ou oratoire en l'honneur de saint Charles, le règne du diable disparut, les jongleurs se convertirent ou se retirèrent plus loin dans les forêts voisines de Mist-Assini, comme le rapporte la tradition sauvage.

Le petit oratoire était sur les bords de la rivière Metapetshuan.

L'emplacement qu'occupe le poste de la compagnie de

la baie d'Hudson fut défriché et arrosé des sueurs des premiers Missionnaires qui pénétrèrent en ces lieux.

En 1853, je fus envoyé au lac pour y faire la mission. Je cherchai, mais en vain, les traces du petit *sacellum*. Je rencontrai, cependant, au pied du petit plateau sur le haut duquel je plaçai la chapelle, des restes de fondation qui doivent subsister encore.

A l'exemple de ces intrépides pionniers de la civilisation, nous nous mîmes à l'œuvre pour y débarrasser un lieu pour notre chapelle, le cimetière, et un campement pour nos sauvages.

C'est le plateau qui domine d'un côté le lac et de l'autre le bassin de la rivière Metapetshuan. Le voyageur, en passant, n'y reconnaît plus rien, la chapelle a été transportée ailleurs; une croix, blanche et noire, s'élève à travers quelques arbres qu'on n'a pas encore abattus, et marque la place où reposent du sommeil des justes les chasseurs montagnais qui ont terminé là leur vie errante.

Que le lac était beau alors, avec ses grands ormes, ses pins gigantesques et ses frênes aux feuillages touffus, qui mariaient leur ombrage sur sa surface limpide !

Dans les anses, sur chaque pointe du lac on rencontrait des familles; c'est là que le Montagnais dressait sa tente, jetait ses filets, tendait ses pièges pour le castor et la loutre.

Les environs du lac étaient peuplés d'orignaux ou élans. C'est surtout sur les bords de la rivière Ashuapmashuan que se faisait cette chasse, comme l'indique le nom sauvage. A la Pointe-Bleue Netetishiu, ils tuaient l'ours et s'y rassemblaient pour y faire leur festin.

Au grand et au petit Uiatshuan-uiatshuanish, ils se réunissaient l'automne pour faire provision de poissons

blancs appelés en leur langue *aitikmek-uts*; ce poisson avec le lièvre était la nourriture quotidienne de ceux qui ne pouvaient suivre les chasseurs dans la forêt, tels que les veuves, les vieillards et les infirmes.

Pendant la belle saison de l'été, des myriades de tourtes ou pigeons ramiers venaient s'abattre sur les coteaux, couverts alors de graines sauvages.

Mais depuis que la civilisation y a pénétré, tout a changé d'aspect, le feu et la hache du bûcheron ont fait disparaître la forêt et converti en terre fertile des pays jusqu'alors incultes.

Nos sauvages ont conservé les précieux enseignements qu'ils avaient reçus des premiers Missionnaires ; ceux qui sont venus ensuite n'ont eu qu'à entretenir le feu sacré. Le regretté P. Durocher, dont ils conservent tous le meilleur souvenir, a fait beaucoup de bien auprès de ces sauvages. Depuis l'ouverture du Saguenay, ce bon Père fut attaché à cette mission. C'est à Chicoutimi qu'il commença à exercer le saint ministère parmi les Montagnais. Tandis qu'il était à la baie de Ha ! Ha ! pendant plusieurs hivers de suite, il chaussait ses raquettes, traversait la grande savane, ou prenait le chemin de Kinokomi et de là au Lac Saint-Jean, pour visiter ses chers Montagnais. Lorsque la neige ou la nuit le surprenait, il campait à la belle étoile ou à l'abri de quelque rocher. partageant son temps entre la prière et la méditation, tout en réchauffant ses membres fatigués auprès d'un feu pétillant.

A cette époque reculée, le lac Saint-Jean était si loin, les difficultés pour s'y rendre si grandes, que personne n'avait jusqu'alors pensé à aller s'y établir.

D'ailleurs, n'était-ce pas le pays des jongleurs, comme le rapportait la renommée?... rien que cette pensée était un épouvantail pour bien des personnes. La triste perspective de se trouver en contact avec des sauvages, qui

pourraient scalper le malheureux imprudent qui s'aventurerait parmi eux, en retenait plusieurs.

Tout paraissait mystère dans ces lieux, l'étendue du lac, les rochers escarpés, les montagnes qui se perdaient dans l'horizon bleu du ciel, les sombres vallées avec leurs majestueux sapins, leurs cèdres odoriférants et tous les arbres dont les feuillages revêtent toutes les couleurs, tout était fait pour saisir l'âme.

Mais l'élan était donné ; à la suite des Missionnaires, quelques hardis colons pénétrèrent ; ils s'émerveillèrent à la vue des beautés des sites et de la fertilité du sol. Bientôt arrive M. Hébert à la tête de ses intrépides colons... le pays est ouvert... une nouvelle province va surgir !...

Nos sauvages ont subi l'influence de la civilisation, avec ses bienfaits ; elle leur a apporté aussi beaucoup de misères. La chasse et la pêche ont presque disparu entièrement. Ils sont à présent obligés de cultiver la terre pour vivre.

Le gouvernement leur a donné une réserve à la Pointe-Bleue (Netetishiu); c'est là qu'a été transportée la mission et où a été bâtie leur nouvelle chapelle.

Ils ont à leur tête un agent, M. L. Otis, homme très respectable sous tous les rapports, et aussi intelligent que bon ; c'est lui qui veille à leurs intérêts et dirige leurs travaux d'agriculture. Il aime les sauvages comme ses enfants ; en retour il en est aimé et rien ne le prouve mieux que l'influence qu'il exerce sur eux.

Les fièvres rouges qui ont fait tant de ravages parmi nos bons Montagnais de Bethsiamits, ont fait aussi leur apparition au lac Saint-Jean, mais la maladie a été vaincue par la prudence et les soins de l'agent, qui n'a jamais voulu permettre aux traiteurs de donner une goutte de leur boisson de feu. La fièvre n'étant pas attisée

comme à Notre-Dame de Bethsiamits par les alcools, a pu facilement être maîtrisée ; c'est à peine si l'on a pu constater la mort d'un seul comme victime de la fièvre, tandis qu'à Notre-Dame de Bethsiamits le nombre des morts s'est élevé à soixante-sept.

Nos Montagnais du lac se montrent très zélés à assister aux offices ; ils sont dociles comme des enfants, et font la consolation et la joie du Missionnaire.

Chaque dimanche, lorsque tous les chasseurs sont de retour du bois, ils se réunissent dans leur petite chapelle pour prier et chanter et chacun paye alors son tribut de louanges à Dieu. Celui qu'ils appellent Aiami-eu-otshimau préside, le tout se passe avec le plus grand ordre et la plus religieuse décence.

Je ne vous dirai rien aujourd'hui de leur respect pour les morts, ni de leurs autres pratiques. Ce sera pour une autre fois.

Tout à vous,

Ch. Arnaud, O. M. I.

NOUVELLES DIVERSES

Le *Bulletin de la Société de géographie*, numéro d'avril 1880, publie une lettre du R. P. Petitot, adressée à M. de Semallé, membre de la Société. Nous en citons ici les dernières pages :

Un jour les Cris conduisirent au fort Churchill, où ils s'étaient rendus pour la traite des fourrures, une femme dénè qu'ils avaient faite esclave le long de la rivière susdite et que l'un d'entre eux avait épousée. Lorsqu'elle vit que les Anglais étaient des hommes humains et débonnaires, qui traitaient avec bonté les féroces sauvages qui venaient à eux, elle s'enfuit vers le fort et implora la protection de ces étrangers. Elle parlait le cris, comme la majorité des Chippewayans ; elle leur raconta ses malheurs par l'intermédiaire de l'interprète cris du fort ; elle les pria de la protéger contre ses persécuteurs et de la rendre à son peuple, une nation paisible et bienveillante vers laquelle elle se chargea de conduire les Anglais commerçants. Les Anglais se rendirent à ses désirs et, après le départ des Cris, ils envoyèrent avec elle leurs serviteurs, qu'elle conduisit dans sa tribu. C'est ainsi que les Anglais pénétrèrent pour la première fois dans la rivière la Paix.

A partir de cette époque, les Chippewayans entrèrent en relations commerciales avec le fort Churchill et se frayèrent peu à peu une voie de communication avec lui au travers des Cris leurs ennemis.

Ils en vinrent au point d'être les principaux maîtres du lac Athabaskaw et occupèrent toutes les steppes qui s'étendent de cette petite mer d'eau douce à la baie d'Hudson.

Refoulés graduellement par eux, les Cris se retirèrent le long des rivières Athabaskaw et la Paix, et dépérirent peu à peu. En 1862 il y en avait encore près de trois cents au lac Athabaskaw ; en 1879 je n'en ai vu que trois familles, et

elles viennent de faire abandon complet de leur ancienne conquête.

Les Dénés, au contraire, quoiqu'ils soient un peuple fort pacifique, ont fini par occuper non seulement ce lac et celui du Caribou, mais encore ceux de l'île à la Crosse, du Cœur-Froid, la Biche, la Rouge, ainsi que les abords des rivières Missi-nipy, Castor et Athabaskaw.

Voilà des données certaines, entièrement nouvelles et qui m'expliquent pourquoi mes Peaux-de Lièvre ont conservé une si grande peur des Castors et des Cris, dont ils sont séparés par près de 500 lieues, et pourquoi un de mes confrères a trouvé à l'extrémité sud du lac Athabaskaw des couteaux de pierre de forme identique à ceux que j'avais trouvés au nord de Good-Hope.

Un autre fait m'était tout à fait inconnu, bien que j'aie passé déjà dix-huit ans avec les Dénés, les interrogeant sans cesse sur leurs coutumes et leurs traditions et consignant fidèlement sur le papier les moindres particularités curieuses que m'offre ce peuple : c'est que les Dénés Chippewayans déforment la tête de leurs enfants, ce qui les fait rentrer dans la catégorie des peuples soi-disant touraniens ou altaïques. Quand je me sers du mot *déformer*, je m'exprime mal. Au lieu d'aplatir artificiellement la tête de leurs enfants comme les Wakish de l'Orégon et les Tongwans ou Kollouches à tête plate, ou de l'allonger en mitre d'évêque comme les Kaïgans ou Kollouches à tête droite, les Dénés prennent le plus grand soin d'arrondir parfaitement la tête encore molle des nouveau-nés, en déprimant toutes les protubérances qu'elle offre naturellement. Ce travail maternel est, me dit-on, l'œuvre de tous les jours, et nous l'avons ignoré jusqu'à aujourd'hui ! Et il a fallu la naïve confiance de mon serviteur dénéactuel pour que je fisse cette découverte ! Il y a plus de trente ans que nos pères sont parmi les Dénés, et tous ont toujours cru que la tête des Dénés, dans sa régularité, était l'œuvre de la nature. Eh bien, il n'en est rien ; et je soupçonne que la tribu algique des Naskapits du bas Canada, appelés par les Français « têtes de boule » à cause de l'extrême rondeur de

leur boîte osseuse, soumet la tête des enfants aux mêmes manipulations.

Ne voilà-t-il pas de quoi désorienter les craniologistes? Jusqu'ici on n'avait connu que des crânes aplatis ou allongés artificiellement, je vous en présente maintenant de si bien arrondis, qu'il n'y paraît aucune espèce d'artifice. Que deviennent, après cela, les catégories d'hommes brachycéphales et d'hommes dolichocéphales? Comment avoir confiance dans les crânes indiens qui paraissent les mieux conformés, et qui nous dit que certains hommes préhistoriques n'arrondissaient pas également les crânes de leurs enfants?

Je voudrais bien savoir ce que pensent de cela nos anthropologistes, d'autant plus que ce précédent nous empêche désormais de voir rien de naturel dans les têtes en pain de sucre ou surélevées de la généralité des Peaux-Rouges. Qui nous garantit que ces formes ne sont pas artificielles? Si l'on m'objecte que les Indiens ne soumettent leurs enfants à aucun procédé mécanique, je renverrai à mes Montagnaises qui savent fabriquer de si jolies têtes à leurs enfants, avec l'aide de leurs seules mains.

L'en-tête de ma lettre vous aura appris que je suis maintenant casé dans une autre mission. J'appartiens, en effet, à Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, et me trouve dans la province ou territoire de la Saskatchewan, quoique toujours parmi les Dénés. Je suis entouré de Cris, et les Sioux, les Assiniboines, les Sarcis et les Pieds-Noirs ne sont pas bien loin de chez moi. Quant à ma chère mission du fort de Bonne-Espérance, j'en suis, hélas! à plus de mille lieues!

Des traités ont été conclus ces dernières années successivement avec les Chippewayans ou Saulteux, les Cris ou Eyiniwok, les Pieds-Noirs ou Sixicaques, les Assiniboines ou Jesga, les Sarcis et les tribus les plus méridionales des Chippewayans ou Dénés. On leur a demandé la cession de vastes territoires qui ne pouvaient plus les nourrir, moyennant une pension annuelle en argent et vêtements, et le don de tous les objets, instruments, animaux et semences nécessaires à former des établissements durables sur une réserve ou lot de

terre arable, que l'on a alloué à chaque peuplade ou à chaque bande d'après son choix et son goût.

Si vous le désirez, je vous ferai passer la substance de l'un de ces traités. Vous verrez de quelle manière l'Angleterre s'y prend pour assurer sa puissance, tout en faisant le bonheur de ses nouveaux sujets. On ne saurait nier que cette nation n'ait la bosse de la colonisation. Elle fait les choses largement et ne tracasse pas les pauvres Indiens comme le font les Américains. Ses agents sont honorables, probes, et leur patience n'a d'égale que leur bon vouloir.

Bref, pour en revenir à ce qui me regarde, mon saint évêque, Mgr Grandin, vient de me confier une de ces réserves, celle des Dénés de la rivière Castor et du Lac-Froid. J'ai là une cinquantaine de familles, dans les veines desquelles sont quelques gouttes de sang français, car beaucoup d'entre elles sont des descendants de Français appartenant à l'ancienne compagnie de la Nouvelle-France ou à celle du Nord-Ouest qui lui succéda. Alliés à des femmes indiennes et ayant laissé leurs enfants dans les bois, ceux-ci s'y sont perpétués jusqu'à ce jour, en engendrant ce que les Espagnols nomment des *métis* par *saut en arrière* et des *fils de l'air*. Je voudrais que quelqu'un de nos utopistes modernes vînt ici pour apprendre comment, de civilisé, on peut devenir un pur sauvage au bout de deux ou trois générations. La chose est plus facile qu'on ne le pense chez vous, mais il est bien plus difficile de faire un civilisé d'un sauvage. C'est à quoi je vais essayer de travailler le reste de ma vie, s'il plaît à Dieu.

La terre de mes Dénés est située de chaque côté de la rivière Castor, un des tributaires du lac Ile-à-la-Crosse. Chaque famille de cinq personnes possède une terre d'un mille carré (2 589 kilomètres carrés), avec bois, savane à foins, terre labourable et eaux douces. Le Missionnaire a droit à la même quantité de terre qu'une famille de cinq. J'ai donc reçu aussi mon mille carré, c'est-à-dire plus d'un kilomètre et demi carré, d'excellente terre exposée au sud-est, avec une petite chaîne de collines boisées de grands sapins à l'ouest et au nord-ouest, une savane à foin très vaste, un lac poisson-

neux à proximité et un charmant et abondant ruisseau propre à faire mouvoir un moulin et une scierie mécanique.

Sur une butte flanquée d'un charmant étang naturel j'ai le projet d'établir ma résidence et mon église. Ma vue embrassera une vaste plaine très fertile dans laquelle seront disposées les fermes de mes Chippewayans; la plaine, arrosée par le ruisseau dont j'ai parlé, est flanquée de chaque côté d'une longue colline boisée. Des étangs sans nombre sont parsemés dans ces collines et assurent une récolte de foin abondante; d'autre part, à peu de distance, plusieurs grands lacs de pêche fourniront journellement à la nourriture de mon peuple d'énormes truites saumonées, des poissons blancs exquis, des carpes, des perches et des brochets. Vingt-huit champs sont déjà défrichés; et cet automne les plus laborieux ont déjà récolté 1352 minots (1 minot = 39 litres) de pommes de terre, de l'orge, des légumes, etc. Ma petite colonie possède déjà dix-neuf bêtes à cornes (bœufs et vaches). Je lui en ai obtenu cinq du gouvernement cet automne, ainsi que vingt sacs de farine, du thé, du sucre, des vêtements.

Afin d'encourager les sauvages au travail, le gouvernement leur accorde gratuitement une prime de 6 livres sterling (150 fr.) pour chaque bâtisse en bois qu'ils construisent et une autre prime de 4 livres pour chaque mille pieux de clôture qu'ils plantent en terre, bien que ce soit pour eux-mêmes qu'ils travaillent. Cet argent ne leur est pas livré en espèces; il est converti en farine, bœufs, porcs, sucre, thé et autres comestibles, ainsi qu'en bêtes de somme et de labour. Chaque homme marié reçoit 2 bêches, 2 pioches, 4 haches, 2 faux, 2 faucilles, 2 pierres à faux, 4 limes, 2 fourches, etc. Chaque groupe de trois familles a droit à une charrue, une herse et une paire de bœufs de labour. Enfin les semences, les médicaments et un coffre de charpentier sont fournis gratuitement à chaque bande.

Voilà ce que fait le gouvernement et ce qu'un gouvernement seul peut faire. Il faut plus que des sermons et de bonnes paroles pour tirer ces hommes de leur torpeur; il

faut les forcer au travail en leur fournissant le pain et le couteau, en leur coupant les morceaux et même en les leur mâchant.

PETITOT, O. M. I.

Le R. P. LACOMBE a fait cette année une nouvelle apparition en Canada pour les intérêts de la colonisation catholique du Manitoba. Le zélé Missionnaire a donné des conférences dans plusieurs villes et est reparti à la fin d'avril pour Winipeg avec une colonie recrutée par lui. *Le Courrier de Saint-Hyacinthe* rend compte en ces termes d'une de ces conférences :

LE R. P. LACOMBE ET MANITOBA.

Selon qu'il avait été annoncé, le dévoué et infatigable apôtre de la colonisation du Manitoba était en cette ville dimanche ; et, après avoir donné, à la grand'messe, le discours de circonstance, il convoquait une assemblée qui fut tenue à trois heures de l'après-midi, dans la chapelle-cathédrale, d'où l'on avait enlevé pour la circonstance le très saint Sacrement.

Une foule anxieuse de voir et d'entendre l'homme de dévouement et de bien, dont le nom est si intimement lié à l'œuvre de coloniser et de peupler le Nord-Ouest, était accourue et se pressait à flots tumultueux dans la vaste enceinte de la chapelle-cathédrale.

Quelle perspective invitante, en effet, dans un temps comme celui que nous traversons, où l'émigration à l'étranger est devenue une plaie nationale, où chacun, comme pris de vertige, se laisse aller dans le courant de ceux qui partent, sans considérer si ce n'est pas la misère affreuse au lieu d'un bien-être facile qu'il va chercher là-bas ; quelle perspective invitante que celle d'entendre un missionnaire de la charité,

de la foi et de l'amour national, un homme sans préjugés ni mensonges, venir crier à ses compatriotes : Je veux que vous compreniez bien qu'en venant vous donner aujourd'hui une instruction sur les avantages de l'émigration au Manitoba, je ne sers ni mon intérêt ni l'intérêt de ceux qui me commandent; car, pour nous Missionnaires, la colonisation de cette province n'aura qu'un effet, augmenter nos travaux et nos labeurs, agrandir le cercle de notre ministère et rendre plus lourd le fardeau de notre responsabilité; ce n'est donc qu'en vue de l'intérêt de mon pays et de votre intérêt personnel que je suis ici en ce moment !

Aussi la foule se pressait-elle toujours grandissante et pleine d'attente dans le lieu de l'assemblée, lorsque parut le conférencier de la colonisation.

Après avoir exprimé la satisfaction et le joyeux étonnement qu'il éprouvait de voir qu'on avait répondu si généreusement à son appel, le R. P. Lacombe fit comprendre que son but, en donnant ses conférences sur les avantages qu'offre Manitoba à l'émigration, n'est que de démontrer à ceux qu'une mauvaise fortune ou des besoins sans cesse grandissants contraignent d'abandonner le sol natal, qu'il leur est plus avantageux d'aller tenter là la fortune que de se rendre aux Etats-Unis. Il ne vient embaucher personne ; mais à celui qui veut ou doit partir, il dit : Venez à Manitoba; le sol est riche et généreux ; la culture est facile et la moisson abondante et d'une qualité supérieure. Il entre ici, après avoir donné un aperçu de la topographie des lieux, dans des explications sur le sol et les moyens de le cultiver. Il fait comprendre la richesse de ce sol, en déclarant, appuyé sur sa propre expérience, qu'à Manitoba, un même terrain peut produire toujours une même sorte de grain, avec le même succès et la même générosité durant quarante années consécutives et plus. Et c'est ce sol fertile dont chacun peut s'emparer en donnant 10 livres sterling pour 160 acres de terre.

Le révérend Père arrive ensuite au coût du transport, et il explique qu'il est avantageux, pour ceux qui désirent émigrer, de s'assembler en groupes formés d'un certain nombre

de familles ou d'individus, et de louer le service d'un ou plusieurs chars, parce qu'ainsi on restreint considérablement les frais de la route. On peut aussi avantageusement, par ce moyen, amener avec soi des animaux de ferme et instruments aratoires, que l'on ne peut se procurer que difficilement et à des prix élevés à Manitoba.

Après être entré dans d'autres considérations que le temps ni l'espace ne nous permettent pas d'analyser, il termina sa conférence qui avait duré plus de deux heures.

L'assemblée se retira satisfaite, et au nom de ceux qui la composaient nous devons dire à l'apôtre de Manitoba : Merci et succès !

Le T. R. P. Supérieur général, après avoir passé à Paris toute la période de préparation des décrets, et travaillé avec une grande activité aux intérêts de la Congrégation, est parti pour Bordeaux le 8 juillet. Le répit qui s'est produit dans les événements lui a permis de s'occuper en dehors de Paris de tout ce qui concerne le bien général de nos deux familles religieuses. Il n'y a pas eu vacances pour lui, mais labeur continuel. Fasse le ciel que les menaces nouvelles de proscription ne se réalisent pas pour notre chère Congrégation ! Mais, quoi qu'il arrive, rien ne pourra briser les liens qui unissent ses membres entre eux, et, vivant en communauté ou séparés, ils ne cesseront de prier les uns pour les autres et de se considérer toujours comme Oblats de Marie Immaculée en attendant des jours meilleurs.

Notre puissante protectrice du Ciel peut épargner à nos communautés de France l'épreuve de la dispersion. Nos Pères et Frères des autres missions se joindront à nous pour demander cette grâce au Sacré Cœur de Jésus et au Cœur Immaculé de Marie.

LES FÊTES DU SACRÉ CŒUR.

Les fêtes du Sacré Cœur, à la chapelle provisoire de Montmartre, ont été, cette année, célébrées avec une piété plus grande encore que les années précédentes. Sous le coup des épreuves et des inquiétudes qui les étreignaient, les catholiques ont porté leurs regards vers la sainte colline d'où tant de grâces descendent. Le *Bulletin du Vœu national* a rendu compte avec détail de ces fêtes. Nous lui empruntons les citations suivantes :

Le jeudi 3 juin voit tout d'abord le séminaire des colonies, dirigé par les Pères du Saint-Esprit; messe et salut. A neuf heures, pèlerinage de la paroisse de Notre-Dame des Champs, qui a choisi ce jour pour accomplir chaque année ce grand acte religieux. Nombreuse assistance ; messe célébrée par M. le curé, discours par M. l'abbé Vallée, aumônier. « *Seigneur, vous ne rejetterez pas un cœur contrit et humilié.* Où en est la France, la grande blessée? Les uns disent : La France est guérie, elle est prospère ; les autres : Non, la France n'est pas guérie, elle est irrémédiablement perdue. Les uns et les autres se trompent. Non, la France n'est pas guérie, car les crimes qui ont attiré la vengeance divine, loin de disparaître, n'ont fait que s'aggraver... Non, la France n'est pas irrémédiablement perdue, car elle est protégée par la prière de ses enfants, de ses saints, et surtout par la prière du Cœur de Jésus qui demande pardon pour nous.» Cette allocution pénétrante est écoutée avec le plus vif intérêt. Les communions sont nombreuses et une très belle procession s'organise sur le chantier pour la bénédiction de deux pierres, qui, selon l'expression de M. le curé, ont l'ambition d'être éternelles.

A l'exercice du soir, nous entendons M. l'abbé Brettes, premier vicaire de Clignancourt. La chapelle est remplie et recueille avec avidité laparole aimée de l'orateur populaire, qui présente à ses auditeurs Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la

croix, cloué par le marteau et chantant l'hymne de la prière et du pardon. *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Le discours tout entier est l'étude approfondie de cette touchante supplication du Sauveur des hommes. Lui qui s'était condamné au silence pendant sa douloureuse passion, entonne ce chant auguste dès qu'il est suspendu entre le ciel et la terre, parce qu'il voit de plus près la colère de son Père ; il s'oublie pour ne penser qu'à nous. C'est la première demande qu'il adresse à Dieu au moment où commence le grand sacrifice de la croix. — Chaque mot se prête à de magnifiques développements, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ; mais pendant près d'une heure nous avons goûté cette leçon de Notre-Seigneur et nous étions disposés à répéter avec lui la prière de la croix : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !

C'était le commencement de la solennité du 4 juin, de la fête du Sacré-Cœur. Comment décrire cette journée mémorable ? Pourrons-nous en raconter les détails ? Cette fête de 1880 a surpassé en éclat celle de l'année dernière, qui avait été la plus belle et la plus solennelle. L'autel resplendit de lumière et des fleurs d'or attirent tous les regards. Les communions sont plus nombreuses que jamais : l'assistance se renouvelle à chaque messe et la chapelle est toujours remplie.

Dès cinq heures et demie, à la première messe, un grand nombre de frères et de religieuses viennent demander au Sacré-Cœur les premières grâces de sa fête. A huit heures, messe par Mgr l'évêque d'Orléans, qui trouve une centaine de pèlerins de sa ville épiscopale accourus pour prier avec lui. Ils chantent de très beaux cantiques et se pressent à la sainte table ; l'affluence des pèlerins est si grande que les hosties font défaut.

A neuf heures, la messe est célébrée par S. Em. le cardinal Guibert, archevêque de Paris. Malgré l'entassement des pèlerins, si nous pouvons parler ainsi, un grand nombre de personnes ont le regret de ne pouvoir entrer dans la chapelle. Aucun discours n'a été prononcé. La parole deve-

nait inutile : on n'aspirait qu'à la manducation de la divine Eucharistie.

Sur l'invitation de Son Eminence, Mgr l'évêque d'Orléans a donné le salut et récité l'amende honorable.

La dernière messe a été célébrée à onze heures et demie; il y a eu encore plusieurs communions.

L'affluence du matin nous annonçait celle du soir. Elle a dépassé notre attente. Dès deux heures la chapelle était remplie. Une grande consolation nous était réservée. Un jeune évêque missionnaire, Mgr Mélizan, des Oblats de Marie, évêque d'Adrana et coadjuteur de Mgr Bonjean, voulut bien présider notre exercice de trois heures et la procession qui devait suivre. C'était la première fois qu'un évêque présidait une procession sur les chantiers et, par une coïncidence providentielle, cet évêque est Marseillais, et nous sommes au jour anniversaire d'une des processions de pénitence que fit Mgr de Belzunce à Marseille en l'honneur du Sacré Cœur pour obtenir la cessation du fléau de la peste.

M. l'abbé Le Nordez, chapelain de Sainte-Geneviève, avait bien voulu se charger de la prédication. Son genre d'éloquence est hautement apprécié. Notre-Seigneur Jésus-Christ est le principe de l'amour de Dieu parmi les hommes. Avant l'Incarnation, Dieu n'était pas aimé. Jésus-Christ a rapproché Dieu de nous et nous l'a fait connaître : il nous a révélé par les tendresses de son cœur toutes les amabilités de Dieu; il nous a montré la crèche, la croix, l'eucharistie... Apprenons à connaître de plus en plus ce Dieu d'amour, afin de l'aimer davantage; là est notre espérance, là sera notre salut. La bénédiction du saint Sacrement est donnée par Mgr Mélizan. Une magnifique procession se déroule ensuite sur le chantier : Monseigneur, mitre en tête et crosse à la main, la préside avec une douce et pieuse majesté. Nos ouvriers contemplent pour la première fois un évêque parcourant le chantier avec tout l'éclat des cérémonies pontificales. Les fronts se découvrent et nous constatons partout le respect le plus profond. Le ciel est chargé de nuages menaçants : il semble avoir retenu la pluie prête à tomber pour nous donner le temps

d'accomplir notre pieux trajet. A peine étions-nous rentrés, que l'eau tombe avec abondance.

Le samedi 5 juin est le seul jour du mois où nous n'ayons pas eu de pèlerinage. Mgr Mélizan a comblé cette lacune en venant célébrer la sainte messe à neuf heures, pour sa lointaine mission. Il représentait auprès du Sacré-Cœur le vicariat apostolique de Jaffna, avec sa population catholique et ses innombrables païens, pour lesquels le zélé prélat a demandé des grâces de conversion. A trois heures, sermon par le R. P. Segonsac, de l'ordre de Saint-Dominique. Assistance assez nombreuse. Avec une parole facile, harmonieuse et des plus correctes, il nous a montré la dévotion au Cœur de Jésus comme le grand principe de la vie chrétienne et de l'union de nos âmes avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. La première condition de cette vie chrétienne, c'est de connaître notre Sauveur. Quel moyen plus facile que d'étudier son cœur? Là est le tout de l'homme. La deuxième condition, c'est l'amour. Or, le secret de l'affection, c'est l'affection. L'amour est dans l'ordre moral ce qu'est le feu matériel dans l'ordre physique : rien ne lui résiste. Le cœur de Jésus nous révèle son amour sous deux aspects également touchants : l'aspect de la souffrance endurée pour nous et l'insulte subie à cause même de sa tendresse et de ses bienfaits. Le R. P. Segonsac a bien voulu donner le salut et présider la procession, qui a été des plus édifiantes.

Afin de faciliter aux pieux fidèles l'entrée de la chapelle le dimanche 6 juin, solennité de la fête du Sacré-Cœur, nous avions refusé tout pèlerinage pour ce jour-là. Cette mesure a eu un excellent résultat : les pèlerins se sont succédé, on peut le dire, sans interruption. Toutes les messes ont été suivies. Celle de neuf heures, accompagnée de très beaux chants, a été célébrée par Mgr Bonjean, vicaire apostolique de Jaffna, qui a eu la consolation de donner de nombreuses communions. Le salut, précédé de l'amende honorable, a été donné par le vénéré prélat. On sait que Mgr Bonjean a consacré depuis longtemps son vicariat au Sacré Cœur de Jésus et qu'il attribue à ce grand acte les bénédictions que reçoi-

vent ses œuvres et ses travaux personnels. A trois heures, réunion très remarquable des membres de l'Archiconfrérie du Vœu national. Mais la pluie tombe et la procession ne peut avoir lieu. C'est une déception pour la foule, qui reste à prier autour du monument qu'élèvent les offrandes de la France pénitente et dévouée.

Départs pour les missions.

Le 26 juin se sont embarqués pour la Colombie britannique les Frères scolastiques : Coccola, du diocèse d'Ajaccio ; Chiappini, du diocèse d'Ajaccio ; Morice, du diocèse de Laval.

Le 29 juin se sont embarqués pour le Canada les Frères scolastiques : Charles, du diocèse de Metz ; Duhaut, du diocèse de Besançon ; Claude, du diocèse de Nancy ; Mayeur, du diocèse de Nancy ; Cochin, du diocèse de Châlons-sur-Marne ; Grandfils, de Namur, et le prêtre novice Le Gall, du diocèse de Nantes, en destination de Saint-Albert.

Le 30 juin se sont embarqués pour la mission de Natal les Frères scolastiques : Porte, du diocèse d'Avignon ; Vernhet, du diocèse de Mende ; Matthieu, du diocèse de Lyon ; Murray, de Westminster ; Kenna, de Killaloë, et Hammer, de Spire.

On a eu des nouvelles de cette dernière expédition apostolique, datées de Madère. Voici le petit billet écrit au Supérieur général par le F. Porte :

« En face de Porto Santo, 6 juillet 1880.

« Mon très révérend et bien-aimé Père,

« Notre voyage à travers l'Océan s'effectue sans accidents

fâcheux ; vos enfants sont contents et n'ont pas peur, malgré l'immensité des abîmes et la multiplicité des dangers, parce que, ici comme partout, ils sont entre les mains de Dieu.

« Maintenant que le mal de mer est passé, nous avons repris notre petit règlement particulier ; nous sommes bien à l'aise, l'équipage est très bon, le capitaine fort avenant, les officiers aimables et les passagers très polis et respectueux. Plusieurs parlent très bien le français.

« Aucun de nous ne souffre, personne n'a regret d'être si loin de la patrie et des parents ; tous pensent aux âmes nombreuses qui nous attendent là-bas dans l'immense vicariat de Natal, et notre zèle redouble, nos soupirs et notre bonne volonté sont plus grands quand nous voyons ce que font des passagers pour s'approprier une vile matière qu'on appelle *diamant*.

« Nous sommes loin de la France, nous ne savons plus rien. Où est notre Père bien-aimé ? où sont nos Frères, nos amis ? Nous n'en savons rien, mais nous vous retrouvons dans le Cœur de Jésus.

« Adieu, mon révérend et bien-aimé Père ; tous nos Frères à bord du *German* se joignent à moi pour vous exprimer leur amour et leur obéissance.

« Votre très humble fils en J. C. et M. I.,

« F. Porte, o. m. i. »

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 72. — Décembre 1880.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

TEXAS.

Le cyclone de Brownsville.

Les journaux avaient annoncé qu'un cyclone terrible avait détruit en partie les villes de Brownsville et de Matamoros, cette dernière dans le Mexique. Nous pouvions craindre d'apprendre bientôt de grands malheurs arrivés à nos Pères et à leur établissement. L'extrait suivant d'une lettre du R. P. Vandenberghe, vicaire du Texas, en nous donnant quelques détails, nous apprend dans quelles limites l'ouragan a circonscrit ses ravages :

Brownsville (Texas), le 29 août 1880.

« Je ne sais quand cette lettre pourra partir; mais enfin je puis espérer qu'elle ira vous trouver là où la Providence vous aura conduit. Depuis le 12 de ce mois, nous nous trouvons complètement isolés, sans courriers, ni té-

légraphe, ni traîneaux, ni chemin de fer. Nous ignorons ce qui se passe dans le monde; cependant, je vous écris afin que vous nous aidiez à remercier le bon Dieu, qui nous a si sensiblement protégés en nous préservant de trois grands malheurs. Tous nos effets, qui sont venus de Bordeaux, sont arrivés sans avoir souffert; mais il n'y avait pas douze heures qu'ils étaient débarqués, que le vaisseau *le Marie-Thérèse* fut mis en pièces. C'était le commencement d'un terrible cyclone. Le vent ne soufflait pas encore, mais la mer était si furieuse, que tous les efforts de l'équipage ont été inutiles pour sauver le navire. C'est avec peine que l'équipage a pu se sauver, comme nous l'a raconté le capitaine M. Hamel. Il est venu nous voir plusieurs fois : c'est un bien brave homme et un bon chrétien. La plus grande partie de son chargement est sauvée; il ne restait plus à bord que huit tonnes pour Brownsville, et puis quelques colis pour Corpus-Christi. Le bateau a été mis en pièces. Pour juger de la force des eaux, sachez que le cabestan, qui pèse 8000 livres, a été porté à 3 milles sur les terres. Le navire fut brisé le 11 vers le soir. Ce ne fut que le 12 au matin que le vent devint furieux et se fit sentir à Brownsville; il alla toujours en augmentant jusqu'à minuit, étant accompagné d'une pluie torrentielle. A minuit, il se calma tout d'un coup; ce calme dura deux heures; il y avait une chaleur étouffante. Comme on s'y attendait, le vent revint avec une plus grande force, mais il venait d'une direction tout opposée à la première, faisant encore plus de ravages; car, naturellement, les terrains étaient trempés, et tout ce qui était en terre avait été fortement ébranlé. Le cyclone cessa vers neuf heures du matin. Les dommages sont incalculables; il n'y a pas une seule maison intacte : plus de deux cents habitations des pauvres sont rasées. A Matamoros, l'on compte quinze

cents maisons détruites : l'église a souffert des dommages pour 3 000 piastres. Au milieu de tout cela, nous avons peu souffert ; nos clôtures, qui étaient vieilles, ont été brisées ; les Sœurs ont passé par une grande panique : deux fenêtres de leur chapelle ont cédé au vent, heureusement les persiennes ont pu résister ; le vent et la pluie firent irruption dans la chapelle et, dans leur frayeur, nos Sœurs ont emporté le Saint-Sacrement. Cependant le dommage fut peu considérable ; les vitres des fenêtres ne furent pas même brisées. Malgré tout, les Sœurs ne s'en tireront pas à moins de 1 500 francs, et nous non plus. Outre cela, toutes nos chapelles des ranchos, à l'exception d'une, sont complètement détruites. Certes, nous ne pouvons pas nous plaindre, quand nous considérons ce que souffrent les pauvres. Il ne reste rien de toutes les embarcations du port de Brazos et Point-Isabelle. L'on a déjà compté neuf autres bâtiments échoués sur la côte entre Brazos et Corpus ; malheureusement, les équipages de toutes ces embarcations ont péri corps et biens, car, jusqu'ici, il n'y a aucun signe de sauvetage. Après avoir échappé à l'eau et à la tempête, nous avons failli périr par la foudre : mercredi, fête de Saint-Louis, un quart d'heure avant la fin de l'oraison, le tonnerre a frappé une tourelle de notre clocher ; il l'a prise au sommet et l'a contournée, et, dans sa surface intérieure, il a creusé une magnifique niche d'un demi-pied de profondeur. Naturellement il a fallu l'abattre ; mais le tonnerre s'en est allé je ne sais de quel côté ; il n'a fait aucun autre dommage. La ville entière fut en émoi au bout de dix minutes ; on redoutait de plus grands malheurs, mais la sainte Vierge n'est pas notre mère pour nous abandonner au moment du danger. Remercions-la de nous avoir préservés !

VANDENBERGHE, O. M. I.

COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DU F. MORICE, FRÈRE SCOLASTIQUE, AU R. P. DE L'HERMITE.

New-Westminster, le 11 août 1880.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Partis du Havre le 26 juin dernier, les FF. COCCOLA, CHIAPPINI et moi, nous arrivions en Colombie britannique après un mois d'un heureux voyage. Déjà j'ai commencé à faire connaissance avec ma nouvelle patrie. Tout récemment, j'étais envoyé au camp des Shwahamish, village chrétien situé à environ 15 milles de New-Westminster. C'était ma première excursion en pays sauvage ; aussi devais-je y trouver un particulier plaisir. Toutefois, je ne me serais jamais déterminé à vous envoyer le récit de mes premières impressions, si je n'y avais été fortement engagé par Mgr DURIEU. Le désir de Sa Grandeur étant pour moi un ordre, je brise avec ma timidité naturelle et je vous livre, dans leur imperfection, ces notes prises au lendemain de mes débuts apostoliques.

Mercredi dernier, à onze heures du matin, le jeune P. CHIROUSE frappait à ma porte : « Frère MORICE, préparez-vous, nous allons partir dans quelques instants pour visiter un camp sauvage voisin et nous ne reviendrons que demain. » Je ne me fis pas prier, bien qu'à première vue le but du voyage n'eût rien de bien attrayant. Il s'agissait d'aller rendre les honneurs funèbres à une jeune femme chrétienne, Henriette Chouat, et à son enfant nouveau-né, mort un jour avant elle. La défunte était fille du zélateur des Shwahomish, et sa conduite avait été toujours exemplaire. Venue sur les bords du Fraser pour la pêche du saumon, elle y était tombée malade et avait fait une mort édifiante.

Les préparatifs du départ ne furent pas longs ; nous chantons une première absoute, puis chacun part par une route différente ; les sauvages prennent la voie d'eau par le fleuve et la mer, avec les deux cercueils déposés dans les canots, et, de notre côté, nous nous engageons dans la forêt. En tête de la caravane marche le pauvre sauvage veuf, chargé de quelques provisions ; le P. Chirouse, les FF. Coccola, Chiappini et moi, nous le suivons dans l'étroit sentier. Le chemin est celui qui relie New-Westminster à Burrard-Inlet, où nous ferons notre première étape. Il ne mesure pas plus de 3 mètres de largeur, et passe, tel qu'il est, pour une des meilleures routes de la Colombie britannique. Au bout d'un quart d'heure de marche, nous sommes couverts, de la tête aux pieds, comme d'un vêtement, d'une poussière ténue, qui n'est autre qu'un mélange de terre et de sciure de bois. Dans ce pays, le bois, vous le savez, est employé à la place de la pierre, dans la construction des maisons, des édifices publics, pour les jetées et pour les trottoirs ; on s'en sert même pour l'entretien des routes. Il remplace les larges dalles et le ciment qui faisaient la solidité des voies romaines dans l'ancien monde ; pour bornes milliaires, nous rencontrons, de distance en distance, quelque vieille masure abandonnée, destinée, en temps d'orage, à servir d'abri au voyageur. Pendant plusieurs heures, nous marchons entre des pins et des cèdres d'une hauteur prodigieuse : çà et là le feu a fait quelques éclaircies dans la forêt, et nous pouvons alors mesurer du regard ces géants, dont quelques troncs noirs et calcinés ont résisté à l'action des flammes. Sur notre droite, nous rencontrons un lac « peuplé de génies », nous dit notre guide, et où plus d'un blanc aventureux a trouvé la mort. Après quatre heures de marche, nous atteignons la baie de Shwahomish et Burrard-Inlet. Cette petite ville, encore à

l'état de formation, a beaucoup d'avenir ; elle sera le *terminus* du chemin de fer Canadien-Pacifique ; sa position topographique est ravissante et on a dessein d'y creuser un port pour les steamers de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Malheureusement, dans cette jeune cité, la religion n'est guère florissante. De New-Westminster à Burrard-Inlet, on compte 9 milles de distance. Un de nos Pères se rend toutes les trois semaines dans ce dernier poste pour faciliter les secours religieux aux âmes désireuses de les recevoir.

Un canot vient bientôt nous prendre sur la rive. Nous nous confions à cette frêle embarcation et nous voilà glissant légèrement sur l'onde, dont pas la moindre brise ne vient rider la surface. A mesure que nous avançons, la baie se déploie devant nous avec ses sinuosités et la beauté de ses rives, d'où s'élancent quelques chalets appartenant à des blancs et perdus au milieu des habitations sauvages. Sur la gauche se dessine un camp de plus de quatre cents Shwahomish, qui n'ont pas encore *pris* la prière, comme on dit dans le pays. Un grand bâtiment arrête le regard sur la droite du paysage ; c'est une scierie, où quelques sauvages sont employés. Quelques milles plus loin, on découvre plusieurs rangées de jolies maisons blanches alignées au cordeau : c'est le village des Shwahomish ; nous touchons au terme de notre petit voyage.

En mettant pied à terre, des cris plaintifs arrivent jusqu'à nous et portent la tristesse dans nos âmes ; c'est la belle-mère de la défunte qui pleure la perte que son fils vient de faire dans la personne d'une épouse qui fut, à l'entendre, la femme la plus accomplie de la tribu. Accroupie sur le rivage, les cheveux en désordre, et le visage encore tatoué de quelques restes de vermillon, elle gémit et paraît inconsolable. Pauvre femme ! elle n'a pas encore le

bonheur de connaître Celui qui est la source de toute consolation. Nos sauvages se laissent aller à de grandes démonstrations de douleur en présence de la mort; s'ils sont infidèles, ils poussent des cris de désespoir et des scènes lugubres se produisent parmi eux. S'ils sont chrétiens, ils se contentent de pleurer, mais leur silence et leur attitude indiquent assez quels sont les déchirements de leur cœur.

Nous consolâmes de notre mieux la pauvre mère désolée, puis nous reçûmes successivement les salutations du chef et de tous les bons Shwahomish. Le P. Chirouse a une bonne parole pour tous ; pour nous, qui sommes novices dans les langues indiennes, nous nous contentons du laconique *klarhagyam* (*Bonjour, bonsoir, je suis content*). Bientôt le Père est appelé près d'une malade qui réclame sa présence; nous l'accompagnons, et nous trouvons, à demi couchée sur une natte de joncs, une jeune fille de douze ans, qui se meurt de la poitrine. Il est temps d'arriver, car un râle de mauvais augure étouffe déjà la pauvre enfant. Le P. Chirouse se hâte de lui rappeler, par interprète, les principaux mystères de notre foi et de lui donner quelques notions sommaires des Sacrements, en particulier de celui de l'Extrême-Onction, qu'il lui administre aussitôt. Pendant ce temps on prépare notre logement, et nous nous y rendons, tout en relevant la topographie du pays.

Le village est formé de trois rangées de maisons d'égale grandeur, blanchies à la chaux. Ce n'est pas encore le confortable américain, mais, pour des sauvages, c'est le *nec plus ultra* de l'aisance. Au centre, et sur une verte pelouse, l'église est assise, dominant les habitations. Tous les jours, matin et soir, les sauvages s'y réunissent pour la récitation des prières et le chant des cantiques. A gauche du chœur, et y attenant, se trouve la

maison du missionnaire. En face et sur le rivage, un grand mât est dressé ; à son sommet trois drapeaux flottent au gré du vent, portant inscrits en grosses lettres ces trois mots : religion, tempérance, civilisation ; c'est la devise qui résume la triple mission du missionnaire parmi les sauvages. Ce village a donc une tournure tout européenne ; mais il n'en fut pas toujours ainsi, et les cheveux gris de Mgr Durieu et des Pères qui évangélisèrent cette peuplade, disent assez que de tels résultats n'ont pu être obtenus qu'au prix de nombreux sacrifices. Ce camp, si bien composé, est malheureusement peu nombreux, et encore la mort en décime régulièrement les habitants. C'est vraiment dommage, car les Shwahomish ont des qualités qui provoquent l'intérêt et gagnent facilement les cœurs. Ils ont, entre autres, une grande dévotion à Notre-Seigneur au Saint-Sacrement ; aussi Mgr Durieu leur permet-il, quand ils ne se sont rendus coupables d'aucune faute publique, de venir communier à New-Westminster une fois par mois. Le chef du village, Joseph, interrogé par nous s'il n'avait aucun signe pour se rappeler ce jour béni entre tous, nous répondit : « Le prêtre ne me donne point de papier pour m'indiquer le jour de communion, mais c'est comme si j'avais une marque dans mon cœur. » Les sauvages comprennent très bien le dévouement du prêtre catholique et la sainteté du célibat. Le bon Joseph, pressé à plusieurs reprises par un ministre protestant d'embrasser sa religion, sut très bien l'éconduire par cet argument de simple bon sens : « Tu te dis chef : moi, je le suis aussi ; tu as une femme et des enfants, moi aussi ; il n'y a donc aucune différence entre nous deux. »

Nous étions arrivés depuis peu, lorsque je fus attiré sur le rivage par un chant dont la mélodie ne m'était pas inconnue. A un demi-mille au large, on voyait s'avancer

deux canots ; les rameurs chantaient les prières de l'office des Morts sur l'air du *Dies iræ,* et accompagnaient leur chant de la cadence de leurs rames ; c'était le convoi funèbre qui nous rejoignait par eau, et je ne puis dire ce qu'il y avait de mélancolique et d'attendrissant dans cette scène si simple.

La nuit s'avançait ; les sauvages nous servirent une légère réfection, puis le P. Chirouse, sur la demande des bons habitants du village, leur adressa une courte allocution. Après quoi nous prîmes un peu de repos ; sur nos instances, le Père garda le seul lit réservé aux missionnaires, et nous, nous voulûmes coucher « à la sauvage ». Chacun eut pourtant sa natte et ses couvertures ; le F. Coccola eut pour oreiller deux pièces de canon mises là en réserve et qui sont destinées à donner, par le tapage qu'elles font, plus de solennité à la réception de l'évêque. Après une nuit, qui eût été bonne sans la multitude des insectes qui nous faisaient la guerre, nous nous levions à l'heure de nos communautés, et, une heure après, le P. Chirouse disait la messe de sépulture pendant laquelle les sauvages récitaient tout ce qu'ils savaient de prières. La procession au cimetière fut très imposante ; tout le monde y prit part, et nous entendîmes une seconde fois ce chant imité du *Dies iræ*, qui nous avait tant impressionnés la veille.

Notre départ ne s'effectua qu'à dix heures et demie ; l'intervalle assez long entre la cérémonie funèbre et notre embarquement fut rempli par la distribution d'interminables poignées de main, que nous accompagnions de notre mieux de l'exclamation officielle, la seule qu'on nous eût apprise : *klarhagyam.* Quand nous pûmes enfin nous arracher à l'hospitalité pleine d'effusion de nos bons sauvages, la mer, qui, la veille, obéissait à la marée montante, s'était retirée, et, pour rejoindre nos canots,

il nous fallut accepter les services de porteurs shwahomish, à qui nos personnes ne pesaient pas plus qu'une plume, et que le pittoresque de cette scène mettait en grande liesse. Nous glissâmes bientôt sur les flots, ce qui nous délassait des fatigues de la veille. Les Shwahomish sont d'habiles marins; ils se servent de l'aviron avec une dextérité remarquable, et on nous a assuré que l'année dernière ils dépassèrent en vitesse un steamboat venant de Victoria.

Nous eûmes la preuve de cette rapidité merveilleuse; car, en moins de trois heures, nous avions doublé la pointe qui sépare la baie des Shwahomish du golfe de Géorgie et nous entrions dans la région des tempêtes. Heureusement, le ciel se montra clément, et, du reste, il est passé en proverbe, chez les sauvages, qu'avec le prêtre il n'y a rien à craindre. Nous faisons une courte halte pour prendre notre repas sur la grève; puis nos rameurs, ayant hissé une voile improvisée, profitent de ce secours pour se reposer un peu, et c'est alors l'école mutuelle qui commence pour durer tout le reste du voyage. Nous cherchons à apprendre quelques mots de langue sauvage et nous bégayons quelques mots de chinouk, ineffable jargon qui a l'avantage de ne compter que deux cents mots dans son vocabulaire. De son côté, le P. Chirouse met à profit la curiosité de nos sauvages, qui tournent en tous sens les images de nos bréviaires, pour leur donner quelques explications sur les mystères de notre religion, sur le Sacré-Cœur, la Passion de Notre-Seigneur, la sainte Vierge, l'Immaculée-Conception, et toutes les dévotions dont les symboles sont entre nos mains. A ces images succède la photographie de notre Vénéré Fondateur, puis celle de notre T. R. P. Général. Que n'était-il là, ce bon Père, pour lire, sur les visages épanouis de nos sauvages, l'expression du respect et de la reconnais-

sance pour Celui qui leur envoie des prêtres en si grand nombre : *aiouleplete !*

A sept heures et demie du soir, après une traversée d'environ 40 milles, accomplie en neuf heures, nous débarquions à New-Westminster, remerciant Dieu et la Mère Immaculée des douces émotions que nous venions de goûter dans cette première expédition apostolique.

Agréez, mon Révérend Père, etc.

MORICE, O. M. I.

Yale, le 12 septembre 1880.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. LEJEUNE.

.....Un jour, Mgr DURIEU me demanda si je me sentais capable de faire seul une petite excursion apostolique. Sur ma réponse affirmative, basée sur l'obéissance, on m'envoya à Yale, où l'on travaille activement au chemin de fer. Mes pouvoirs sont signés et me sont remis; c'était le 9 juin de cette année. Je prends le bateau à vapeur, chargé déjà de cent cinquante passagers blancs et de cinquante Chinois. Je remonte le Fraser, enfermé, en cet endroit, entre deux chaînes de montagnes escarpées, dont les sommets sont couverts de neige, et le lendemain soir j'arrive à Fort-Yale, qu'on appelle aussi d'un seul mot Yale ou bien City of Yale. Cette petite ville a de l'avenir, parce qu'elle est le *terminus* de la navigation du Fraser et aussi à cause des importants travaux qu'on exécute pour la voie ferrée. Il y a quelque temps, il n'y avait là que dix maisons, maintenant il y a environ un millier d'habitants, sans compter les ouvriers de passage. Nous possédons, sur la rue Douglas, environ quatre lots de terrain, avec un pauvre oratoire qui fut béni par

Mgr d'Herbomez, il y a quinze ans, lors de sa première visite épiscopale à ce poste. Mais, maintenant, une église plus spacieuse et plus convenable est impérieusement réclamée, et je reçus l'ordre d'ouvrir une souscription à cet effet; le R. P. Horris fut désigné pour venir à mon aide. Il s'agissait de trouver 800 piastres. Aujourd'hui, 12 septembre, la construction est à peu près achevée, et on peut espérer qu'à la fin du mois tout sera prêt pour une installation définitive.

Mon premier soin, en arrivant à Yale, fut de m'informer des catholiques; je me mis à leur recherche, et bientôt j'acquis la certitude qu'il y avait quelques centaines d'ouvriers catholiques employés aux travaux du chemin de fer, ce qui rendait la présence d'un prêtre nécessaire en tout temps à Yale. Après avoir pris l'avis et les ordres de NN. SS. d'Herbomez et Durieu, je renonçai au petit oratoire devenu insuffisant, et j'installai le service religieux dans l'église des sauvages, bâtie il y a neuf ans sous la direction du R. P. Marchal. Elle est plus grande que l'oratoire, et les blancs et les sauvages purent s'y réunir simultanément à titre provisoire. Les sauvages de Yale ne montrèrent pas beaucoup de persévérance; leur contact avec la population blanche et chinoise agglomérée sur ce point est pour eux un danger. Mais les sauvages de Fort-Hope, à 20 milles plus bas sur le Fraser, me consolèrent de la défection des autres ; la pêche du saumon les avait attirés dans les environs ; je pus leur faire des instructions spéciales, sans pour cela négliger les blancs.

Peu de jours après mon arrivée, je me mis de nouveau en route pour découvrir les catholiques, visitant les campements jusqu'à 10 milles de Yale. Je fus assez heureux pour en rencontrer plusieurs, et partout l'accueil fait au prêtre fut excellent.

A 10 milles de Yale, on rencontre le pont de Spuzzum. Il y a là un camp de sauvages protestants ; c'est sur ce point que le ministre a concentré tous ses efforts de civilisation. En face, il y a trois ou quatre maisons de sauvages catholiques. C'est là que je fis arrêter ma charrette. Un sauvage était occupé à rebâtir une vieille maison dans un champ; je lui adressai la parole en chinouk, mais il fit semblant de ne pas me comprendre, et me toisa avec défiance de la tête aux pieds. Pour me faire bien venir de lui, je lui demandai s'il connaissait *Railney* — nom populaire de Mgr Durieu chez les sauvages. Aussitôt son attitude devint bienveillante, il vint me prendre la main et se mit à ma disposition. Il m'avait pris pour un ministre protestant ; mais quand il sut que j'étais envoyé par Mgr Durieu, il fut vite rassuré. Je me fis donner par ce bon sauvage quelques leçons de sa langue, et il m'accompagna le soir à 3 milles plus loin, au dernier campement des ouvriers du chemin de fer. Le lendemain, je dis la messe dans une maison sauvage habitée par les neveux de mon nouvel ami ; puis, poursuivant ma course, je rencontrai encore beaucoup de blancs, et principalement des Irlandais catholiques.

Quelques jours après, je poussai jusqu'à Boston-Bar, à 25 milles de Yale. J'étais à cheval et je voyageais sur un chemin affreux qui côtoie le Fraser ; il y a des rochers à pic d'une hauteur prodigieuse et des abîmes qui font frémir. Mgr Durieu m'ayant donné la permission d'accepter les sous des Irlandais, je me vis un jour propriétaire d'un cheval, qui me sera bien utile pour mes voyages. Après avoir exploré le pays et réuni les éléments catholiques je retournai à Yale, où le R. P. Horris vint me faire une petite visite ; en quelques jours, il réunit une somme de 500 dollars pour la construction de l'église. C'était le succès de l'œuvre assuré.

Dans un second voyage à Boston-Bar, il m'arriva bien des aventures. J'étais arrivé exténué. Quelques bons sauvages de ces quartiers s'étaient réunis pour profiter de ma présence. En peu de temps, au signal d'une clochette, une centaine s'étaient groupés autour de moi. Il me fallut prêcher, faire des prières, réciter le chapelet et satisfaire la dévotion de ces braves gens qui, depuis cinq ans, n'avaient pas vu de prêtre catholique.

Il était temps d'arriver pour empêcher la prescription de l'indifférence. Après une journée écrasante de fatigue, je venais de m'étendre sur ma natte pour prendre un peu de repos, lorsque j'entendis un grand bruit de voix dans la maison et au dehors. C'étaient de nouveaux arrivants. On vint me prier de recommencer à prêcher et à expliquer à ces retardataires les vérités que j'avais enseignées aux premiers. Ils étaient partis le soir du campement des ouvriers, sur l'annonce de mon arrivée; ils étaient une cinquantaine. Malgré l'épuisement et le besoin de sommeil, je m'exécutai de bonne grâce, et je passai la nuit à faire une seconde fois le catéchisme. Le lendemain matin, mes hôtes repartirent pour leur travail, me promettant de revenir chaque semaine ; mais la pêche du saumon les attira ailleurs et je ne les ai pas encore revus.

Tout ceci prouve le besoin qu'on a d'une église dans ces parages. Il y a près de cinq cents catholiques dans les environs d'Yale et j'en vois à peine vingt à la messe du dimanche. Les bons sauvages de Fort-Hope, meilleurs que ceux de Yale, me consolent, et je compte sur la nouvelle église pour réunir peu à peu le troupeau dispersé. Il y a à Yale un hôpital pour les blessés. J'ai déjà eu l'occasion d'y assister une quinzaine d'ouvriers, victimes des accidents dans les mines et les tunnels, et mon ministère, à ce point de vue, a toujours été consolé.

J'ai pu revenir de temps en temps à New-Westminster pour rendre compte à NN. SS. les Evêques de la mission qu'ils m'avaient confiée, et jouir des avantages de la vie commune...

J.-M.-R. Le Jeune, o. m. i.

New-Westminster, le 4 octobre 1880.

EXTRAITS D'UNE LETTRE DU R. P. EUGÈNE CHIROUSE.

Partis de France, le 6 septembre 1879, nous touchions à la Colombie britannique le 17 octobre. Sans retard, nous nous mettons à l'œuvre. Le jour de la Toussaint, le P. Lejeune donnait son premier sermon en anglais dans la cathédrale de New-Westminster, à la satisfaction générale. Le 5 novembre, je partais avec Mgr Durieu pour évangéliser les sauvages de la mission de Saint-Charles.

Nous remontons en bateau le majestueux Fraser en nous dirigeant vers le nord de la mission. Je ne puis me lasser d'admirer les rives enchanteresses du fleuve. Nous saluons sur sa colline la Mission de Sainte-Marie, et vers cinq heures nous descendons du bateau à vapeur, lequel va continuer sa route sur Yale, tandis que nous attendrons à l'embouchure de l'Harrison-River l'arrivée de nos sauvages. Bientôt ils apparaissent, au nombre de douze; ils ont été députés par leur nation pour venir nous prendre, et ils ont fait pour cela près de 100 milles. Leur joie est grande de revoir Mgr Durieu. Nous montons en canot et nous voilà remontant la rivière, guidés par nos douze vigoureux rameurs. Arrivés au village des Tsélés, nous faisons station dans cette tribu, où Monseigneur parle à ces bons sauvages.

Le lendemain, 6 novembre, nous repartons et nous

entrons bientôt dans le lac Douglas. Il est parallèle au Fraser, dont il est séparé par une chaîne de montagnes. Il mesure 40 milles de longueur et est enfermé dans un cercle de montagnes, d'où ses eaux se précipitent en cascades dans son beau bassin. Les rives en sont fort pittoresques. A dix heures nous couchions à Douglas, petite ville autrefois habitée par des mineurs, mais aujourd'hui déserte. Un Irlandais y séjourne pour échanger les fourrures des sauvages ; il nous reçoit avec tous les témoignages de la plus cordiale hospitalité.

Le 7 novembre, nous traversons les bois au galop de nos chevaux, et bientôt les sauvages placés en sentinelle nous aperçoivent et crient : *Le plète ! le plète !* Nous passons sur le front des loges dégarnies d'habitants, et par-delà le village nous rencontrons toute la nation rangée en ligne. Douze villages, ayant chacun son chef à sa tête, se trouvaient là réunis. Ils font une réception enthousiaste à Mgr Durieu, qu'ils sont heureux de retrouver sain et sauf après son long voyage, et ils me regardent avec curiosité. Bientôt ils ont deviné qui je suis : « C'est le petit Chirouse qui vient de loin. » Voilà le nom qu'ils me donnent pour me distinguer de mon oncle.

Nous avions fait 128 milles depuis New-Westminster, et nous étions en plein pays sauvage. Mgr Durieu commença aussitôt la mission. Je pleurais de joie en entendant les prières et les cantiques. Adieu la pêche et la chasse, les sauvages sont venus pour *avoir le cœur fort* et prier le *grand chef d'en haut*. Le lendemain de notre arrivée, Monseigneur déclara qu'il ne placerait la sainte réserve au milieu d'eux que si ceux qui s'étaient adonnés à la boisson réparaient leur scandale. Aussitôt les chefs se réunissent et font comparaître les coupables à leur barre. Toute la nuit fut occupée à parlementer, et le matin on venait annoncer à Monseigneur que tout était arrangé. « Eh bien,

dit Sa Grandeur, je vais maintenant faire descendre *le chef d'en haut* dans votre camp, » et il commença la messe. Au moment où Notre-Seigneur prit possession de son tabernacle, plusieurs décharges de coups de fusil se firent entendre : la joie des sauvages était inexprimable.

Près de l'église est une maison servant de lieu de réunion pour les catéchismes. C'est là que le Missionnaire enseigne la doctrine chrétienne, arrange les différends, règle les mariages, donne des leçons de chant et parfois de politesse. C'est aussi là que se fait l'exercice de la coulpe, exercice très utile et très intéressant, et toujours accompagné de solennité.

Un temps de mission chez les sauvages est un temps de rudes labeurs. Sans parler de deux instructions, l'une le matin, l'autre le soir, il faut faire de longs catéchismes, confesser, voir les malades, les assister spirituellement et veiller à tous les intérêts de ces chers enfants des bois.

Le 14 novembre, nous faisions nos adieux aux Douglas, et nous nous arrachions à leur témoignage d'affection filiale pour monter en canot, la neige qui était tombée depuis notre arrivée rendant la route des bois trop difficile. Nos rameurs sont d'une grande habileté et nous font éviter mille dangers. Après une station chez les Tsélès, nous arrivions, le 19 novembre, au camp des Squa. Nous trouvons la division parmi ses habitants. Le chef, octogénaire, ayant négligé certains détails d'administration à cause de son grand âge, un autre, plus jeune, a cru devoir prendre sa place et donner des ordres. La question est grave, chaque parti discute avec chaleur et soutient ses droits devant Monseigneur. La sentence de l'Evêque fut portée avec la plus grande prudence et remit la paix dans les esprits divisés. Son avis est que, sans

retirer l'autorité au chef, il convient de laisser le nouveau capitaine comme chef actif. Pour faire comprendre sa pensée, Monseigneur cite ce qui se passe à New-Westminster, où il y a deux évêques pour le vicariat : l'un âgé et retenu à la maison par ses infirmités ; l'autre, plus jeune et plus fort, occupé à l'évangélisation des sauvages. L'exemple fut compris et la sentence agréa à tout le monde.

Monseigneur, pendant notre séjour chez les Squa, reçut une députation de la Chitouwlack, sauvages voisins, qui réclamaient sa visite. Sa Grandeur ne put se refuser à allonger sa route pour répondre au désir de ces chers sauvages, et il me laissa seul pour continuer la mission parmi les Squa. C'était pour mes débuts une grosse besogne ; il fallut bien cependant s'exécuter ; le 21 novembre, au soir, je prononçai mon premier sermon en *chinouk*, et je sentis que Dieu aide ses apôtres. Je fis quelques baptêmes et donnai des leçons de plain-chant ; deux jours après, Monseigneur revenait pour entendre les confessions.

Le 25 novembre nous repartons, nous laissons le canot pour reprendre de nouveau le bateau à vapeur. Nous gagnons ainsi un jour, le canot ne pouvant parcourir en ce laps de temps les 66 milles qui nous séparent de Fort-Hope. Fort-Hope est une petite ville de blancs, située sur les flancs escarpés d'une montagne ; à ses pieds le Fraser déroule ses ondes majestueuses C'est en remontant le courant de ce fleuve qu'on arrive à Yale, après un parcours de 15 milles. Yale est une petite ville devenue, depuis plusieurs mois, le théâtre de gigantesques travaux. Des milliers de Chinois et de blancs de tous les pays travaillent à tracer la voie ferrée qui doit relier la Colombie britannique au Canada. Au midi de Fort-Hope, s'élève une montagne qui domine la ville de toute sa hauteur ;

elle recèle dans son sein des mines d'argent, qui, dans un avenir peu éloigné, feront la prospérité du pays. A notre arrivée, le 26 novembre 1879, nous y trouvons huit villages réunis; quelques sauvages même de la tribu des Thompson n'ont pas craint de faire 40 milles à la raquette pour venir se joindre à eux. Nos sauvages de Fort-Hope sont de rudes chrétiens; chez eux les liqueurs fortes sont inconnues, et cependant on en vend à leur porte. Qui leur donne la force de résister à la tentation? L'Eucharistie. L'amour et le respect qu'ils lui portent les ont rendus artistes. Ils ont sous la direction de Mgr Durieu, construit une église qui fait l'admiration de tous les blancs qui la visitent. Rien n'y manque, clocher de style gothique, maître-autel, table de la communion; voire même des sculptures à l'intérieur : une chapelle sculptée dans le bois, encadre avec grâce les statues de la sainte Vierge et de saint Joseph. Il n'y a pas jusqu'au tapis de l'autel qui n'ait été fait par les sauvagesses. C'était un spectacle édifiant pendant la mission de voir ces bons chrétiens se presser en foule à l'église pour adorer Notre-Seigneur; la neige et le verglas qui couvraient le chemin ne pouvaient les arrêter. Chaque soir, un salut solennel, tel qu'on le donne en France, réunissait tout le monde. Tous ensemble, hommes, femmes et enfants, chantaient avec entrain nos chants liturgiques de l'*O salutaris*, du *Tantum ergo* et du *Laudate Dominum*. Bientôt le silence se fait, le Missionnaire, à genoux au pied de l'autel, adresse à Notre-Seigneur une prière conforme, quant aux sentiments et aux expressions, à la manière de penser et de parler des sauvages, exercice excellent pour leur apprendre à prier Notre-Seigneur dans l'adorable Eucharistie.

Mais voici bien un autre spectacle, plus émouvant en-

core, celui de leur communion. Le dernier jour de la mission, chacun a pris ses plus beaux habits, qu'il conserve soigneusement dans une cassette pour cette circonstance solennelle. Dès le matin, au point du jour, ils sont à l'église, se préparant par de longues prières à recevoir le pain des forts. La messe commence, la ferveur redouble, on prie, on chante des cantiques à l'Eucharistie. Tous ensemble récitent les actes avant la communion, puis s'approchent en silence. Qu'il est beau de voir ces pauvres enfants des bois s'agenouiller pour recevoir dans leur cœur Celui qu'ils nomment le *Chef d'en haut*. A la fin de la messe, c'est le Missionnaire qui fait l'action de grâce. Dites-moi, mon R. Père, si tout cela n'est pas consolant et ne fait pas oublier toute les fatigues que l'on s'impose pour leur communiquer l'amour de Notre-Seigneur. Plus tard, quand j'en aurai le temps, je vous rapporterai des choses bien édifiantes sur ce sujet. J'espère pouvoir le faire bientôt.

Le 2 décembre nous quittions nos sauvages de Fort-Hope, pour descendre au camp des Cheam, situé à 23 milles plus bas.

Sur une des rives du Fraser, sur les flancs d'une colline, s'élève le village des Cheam. Il est cinq heures du soir, les sauvages nous attendent. Une fusillade répétée au loin par l'écho des montagnes annonce notre arrivée. Le chef s'avance le premier pour nous toucher la main, et après lui tous ses gens. Nous sommes en pays civilisé. Alexis, c'est le nom du chef, a mis son camp sur un bon pied. Il se distingue parmi tous les camps de la rivière par son progrès dans la civilisation : maisons à l'européenne, champs cultivés, du bétail en abondance. Les habitants sont devenus, en un mot, des cultivateurs. La fille du chef, élevée à l'école des sœurs de Sainte-Marie, vient d'ouvrir une école sauvage dans le village ; habile musicienne, elle

est maintenant en quête d'un harmonium qui devra rehausser les chants de l'église. Ce fut parmi ces bons chrétiens que nous célébrâmes l'Immaculée-Conception. Nos sauvages aiment celle qu'ils appellent la bonne Malie (*tlour Malie*) ; ils sont fidèles à la récitation quotidienne du chapelet et de l'*Angelus*. Le lendemain 9 décembre, nous allons rendre visite à nos Pères de Sainte-Marie, les PP. Carrion et Jayol, etc., et goûter un instant les charmes de la vie de famille.

Eugène Chirouse, o. m. i.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE BON-SECOURS.

COURONNEMENT DE LA STATUE DE NOTRE-DAME.

Nous avons reçu plusieurs récits de cette belle fête. Il convient de laisser parler ceux qui en ont été les témoins. Nous leur donnons donc la parole, ainsi qu'aux journaux catholiques de la région.

Les préparatifs. — On peut dire que les préparatifs de cette grande et belle fête ont commencé le jour où nos Pères prirent possession du sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Secours.

En parcourant, en apôtres et en Oblats de Marie, les montagnes et les vallons du Vivarais, ils ont propagé partout le culte de Notre-Dame et excité les foules à venir prier dans son sanctuaire. Par eux l'église a été restaurée, agrandie et presque refaite à neuf. Une grande et belle tour s'élance au frontispice du pieux sanctuaire; elle domine toute la contrée voisine. C'est sur ce trône élevé qu'une statue monumentale de Notre-Dame doit prendre place, c'est là que Marie doit s'établir en reine, *astitit regina.* De cette hauteur, elle tiendra la région sous son regard et sous sa main protectrice, et elle recevra les hommages lointains et secrets des cœurs.

Cette tour attend aussi un bourdon, une cloche à la voix solennelle et retentissante.

Grâce au zèle aussi courageux qu'infatigable du R. P. Bermond, la statue et la cloche sont bientôt assurées (il fallait, en effet, du courage pour entreprendre et

mener à bonne fin une œuvre semblable, à l'heure où l'orage grondait sur nos têtes et menaçait de tout emporter).

Déjà la statue a fait l'ascension de son trône. Elle y a pris place à la fin du mois de mai. Sa présence inopinée excite la fureurs de l'enfer et les jalousies de Satan.

Ils avaient dit dans leurs conciliabules d'iniquités : « Il n'y aura pas de statue et la fête annoncée n'aura pas lieu ; » et voilà que l'image de Marie est debout dans les airs. Ils sont obligés de la voir, et ils la saluent de leurs blasphèmes ; mais ces blasphèmes sont un hommage, ils sont le cri d'une rage impuissante et vaincue.

Tandis que les méchants dévorent en secret leur confusion, les foules pieuses s'ébranlent vers le nouveau trône de la reine du ciel. On accourt de tous côtés pour la voir et la saluer une première fois.

La cloche ne tarde pas à suivre la statue ; elle vient, accompagnée d'une escorte d'honneur. Son entrée dans le hameau de Notre-Dame ressemble à une ovation. Elle est suspendue sous la voûte du sanctuaire. Elle y attend la bénédiction et la consécration de l'Evêque. Les nombreux visiteurs qui accourent vers elle, admirent les ornements symboliques qui la parent et les inscriptions diverses qui la couronnent.

Ici on lit : *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur*. Et un peu au-dessous ces autres paroles : « Laudate eum « in cymbalis bene sonantibus, in cymbalis jubilationis, « omnis spiritus laudet Dominum. » Ici c'est le nom bien-aimé de Léon XIII, le souverain pontife régnant, suivi des noms de Mgr Bonnet, Evêque diocésain, et du R. P. Fabre, Supérieur général de la congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Viennent ensuite les noms du parrain, M. le baron Chauvau, et celui de la marraine, Mme la comtesse de Chambo-

nas. Les inscriptions diverses se mêlent et s'harmonisent avec des guirlandes, des étoiles, et les figures de Notre-Seigneur Jésus, Rédempteur, de saint Pierre, tenant les clefs dans ses mains, de la Vierge immaculée et de saint Joseph ; qu'on ajoute à cela les armoiries du Pape, de l'Evêque diocésain, de la congrégation des Oblats, du parrain et de la marraine, et l'on aura tout ce que la cloche porte de gravé dans son pourtour extérieur. Cependant la date de la fête, jusque-là incertaine, à cause des événements publics, est définitivement fixée. Le couronnement de la Vierge de Bon-Secours aura lieu le 22 août. C'est la grande nouvelle du jour. Elle se propage avec la rapidité de l'éclair dans toutes les paroisses du diocèse et des diocèses circonvoisins. Au loin et au large, il y a dans les âmes un ébranlement universel. Des populations entières se disposent à venir à la suite de leurs pasteurs. Une commission est nommée par Mgr l'Evêque pour organiser la fête et dresser un programme. Elle est présidée par un vénérable chanoine de la cathédrale de Viviers.

Le local qui devra servir de théâtre au couronnement est choisi par elle ; c'est un petit mamelon qui se dresse au midi de notre maison. Sur les flancs et au pied de ce mamelon s'étend un vaste espace, où plus de soixante mille personnes peuvent se grouper et se mouvoir à l'aise.

Le R. P. Avignon, Supérieur de la maison, se fait l'architecte de la grande estrade sur laquelle sera dressé l'autel, et où prendront place les Evêques et les Prêtres. Aidé par les pères et les enfants du Juniorat, il donne à tous les travaux préparatoires la plus active impulsion.

L'estrade est debout, avec son autel et ses mâts élancés recouverts de verdure, ses pavillons et ses banderoles qui flottent au vent. La façade et l'intérieur de l'église disparaissent sous les tentures et les faisceaux d'oriflammes aux couleurs de la Vierge et de la papauté. Le ha-

meau de Notre-Dame veut avoir sa part de parures. Des guirlandes de verdure courent le long des murs de chaque maison. Les fenêtres sont pavoisées, et un arc de triomphe, debout à l'entrée du hameau, attend les augustes visiteurs qui vont bientôt venir.

Cet exemple est suivi par tous les villages et hameaux qui se trouvent sur le chemin de la gare de Beaulieu au sanctuaire de Notre-Dame. Partout des arcs de triomphe, des guirlandes et des oriflammes. Le Cardinal Guibert et les autres Evêques, après avoir vu les foules accourir aux gares qu'ils traversent, pour les acclamer et leur souhaiter la bienvenue, durent, au sortir de la gare de Beaulieu, marcher comme sur une voie triomphale.

La fête. — La fête du couronnement a été trop bien et trop fidèlement décrite dans un article publié par *le Patriote de l'Ardèche* pour qu'il n'ait pas ici sa place.

Voici sa narration :

Je me permets de décrire ici pour vos lecteurs et pour le public chrétien qui n'a pu en jouir, les fêtes du couronnement de Notre-Dame de Bon-Secours. Je le fais avec l'exactitude de récit d'un témoin oculaire, et aussi, je ne m'en défends point, avec l'émotion d'un témoin croyant qui vient d'assister à une des manifestations les plus élevées et les plus imposantes de la foi de son pays.

Le sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Secours, si connu et si cher aux populations méridionales de l'Ardèche et des pays voisins, s'élève sur le territoire de la commune de Lablachère, à quelques kilomètres au sud de l'ancienne et curieuse ville de Joyeuse.

Depuis longtemps déjà la piété des fidèles entoure ce lieu de pèlerinage de sa confiance et de son respect, et le zèle des PP. Oblats, auxquels il est confié, augmente encore le concours qui s'y fait et le bien qui s'y opère, Toutefois, il manque à l'image de la Vierge que l'on vénère la haute consécration du couronnement, ce suprême hommage qui doit rendre le

sanctuaire l'égal des plus renommés et des plus illustres. L'heure est venue où cet honneur va lui être rendu, et la main d'un prince de l'Église déposera sur le front de la Vierge cette couronne, hommage du diocèse tout entier. La journée de demain verra se réaliser une des plus chères pensées de notre Evêque bien-aimé, et quels qu'aient pu être ses prévisions ou ses souhaits, l'incomparable éclat de cette fête dépassera encore nos espérances.

L'arrivée de son Eminence le cardinal archevêque de Paris et de NN. SS. les évêques qui l'accompagnent, est indiquée pour quatre heures. Les pèlerins arrivent de toutes parts, la route qui mène à l'église est ornée de guirlandes, et à l'entrée se dresse un arc de triomphe de forme gracieuse et dégagée, surmonté des armes pontificales. C'est là, sur le perron même de l'église, qu'attendent MM. Soulerin, vicaire général, le P. provincial des Oblats, MM. les archiprêtres de Joyeuse, d'Annonay, de Privas, d'Aubenas, de Largentière, de Saint-Péray, de Vallon, des Vans, de Valgorge, etc., et un très grand nombre de prêtres en habit de chœur; entre autres notabilités du pays, nous remarquons dans l'assistance MM. le baron Chaurand, Blachère, député, de Malbos, de Bournet, Bastide, de Lafarge, de Montravel, Bouchet, etc., etc.

A quatre heures, les voitures de Leurs Grandeurs sont signalées, et quelques instants après, au bruit des cloches, de la musique et d'une immense acclamation, Son Eminence le cardinal archevêque de Paris descend de voiture et se dispose à gravir les degrés de l'église. L'émotion est universelle et les acclamations redoublent. Nous le constatons avec bonheur, les années pas plus que les épreuves n'ont pu encore faire fléchir ce corps où l'âme règne si visiblement en souveraine ; l'attitude est restée ferme, le regard profond, les traits aussi noblement expressifs, et la pourpre romaine elle-même semble rehaussée par cette majesté de la physionomie, de l'âge et de la vertu réunis. Après Son Eminence montent successivement NN. SS. de Périgueux, de Valence, de Marseille, de Montpellier, de Nice et de Viviers ; une im-

mense acclamation salue chacun de ces prélats que des lieus divers, quelques-uns très intimes, rattachent au diocèse de Viviers et qui retrouvent intacts au milieu de nous et la fidélité du souvenir et les sentiments les plus vrais de reconnaissance, de haute estime et de respect. Le R. P. Augier, provincial des Oblats, s'avance en ce moment et adresse à Son Eminence et aux prélats un discours de bienvenue. Il offre en son nom et au nom de tous ceux qui l'entourent les hommages de vénération et de respect que le grand Evêque mérite à tant de titres. Il affirme que, malgré les épreuves et malgré le temps, il y a deux sentiments profondément gravés dans le cœur des populations chrétiennes de l'Ardèche : la dévotion à Notre-Dame et le souvenir de ses premiers pasteurs. Il remercie particulièrement l'Eminent cardinal qui, malgré la fatigue d'un long voyage, le poids de la chaleur et le poids plus lourd encore des années, a bien voulu donner ce témoignage de haute sympathie au pèlerinage de Bon-Secours. Il exprime enfin le vœu que Dieu conserve longtemps encore à son Eglise celui qui en est à l'heure présente un des plus fermes défenseurs et une des gloires les plus pures. Son Eminence prend alors la parole :

« En venant dans le diocèse de Viviers, dit-elle, j'ai trouvé de grands sanctuaires déjà établis : la Louvesc et Notre-Dame de Bon-Secours, placés aux deux extrémités de ce vaste diocèse comme un foyer de foi, comme une protection et une sauvegarde. Je me suis attaché à en fixer la direction et à en assurer le service en les confiant aux excellents religieux qui les dirigent aujourd'hui. Dieu a béni cette œuvre et j'en constate le grand succès. Après bien des années, je reviens avec bonheur dans ce sanctuaire de Bon-Secours, j'y reviens faire provision de grâces pour faire face aux difficultés de l'heure présente, et me préparer aussi au compte que je dois rendre à Dieu de mes lourdes charges et de mes grandes responsabilités. Je suis heureux de m'y retrouver au milieu de ces populations de l'Ardèche que je n'oublie pas, au milieu de ces prélats qui sont mes enfants et mes amis.

Je suis heureux surtout de revoir à mes côtés le jeune et vaillant Evêque de ce diocèse, et en constatant encore une fois le respect et la vive sympathie qui l'entourent, je vois clairement que si l'on eût pu consulter le choix que l'on a fait, l'élu de Dieu eût été aussi l'élu de tous... »

Après ces paroles, qui sont accueillies par des applaudissements à peine contenus, Son Éminence reçoit l'eau bénite qu'on lui présente et entre dans l'église. En ce moment se produit un spectacle vraiment saisissant ; en un clin d'œil la foule a envahi la grande nef, les bas côtés, le chœur, les hautes tribunes circulaires ; l'église presque vide, il n'y a qu'un instant, apparaît tout à coup merveilleusement transformée sous une véritable décoration humaine, pleine de variété, de mouvement et de vie, et de tous ces cœurs qui n'en font qu'un, de toutes ces voix puissantes et réunies jaillit comme un cri immense, l'invocation à Marie : *Ave Maris stella...*

Après quelques instants d'un repos nécessaire, les prélats rentrent dans l'église et reprennent tous place. On se dispose à la bénédiction de la grande cloche du poids de deux mille kilogrammes, placée sous un dôme de verdure au milieu de l'église.

M. le baron Chaurand, ancien député, et Madame la marquise de Chambonas sont parrain et marraine de ce beau monument d'art chrétien. Mgr de Marseille, appelé à la bénir, prononce d'abord une allocution sur la signification de cette haute cérémonie religieuse. Après un hommage rendu à l'éminent cardinal de Paris et à la mémoire de Mgr de Mazenod, ancien évêque de Marseille et consécrateur de l'église actuelle de Bon-Secours, Sa Grandeur développe cette pensée que ce sanctuaire de Marie est comme une maison de famille où il y a échange de paroles et de voix entre des enfants et une mère, voix tour à tour de respect ou de douleur, de repentir ou de prière ; or, cet échange de paroles, ces relations de l'âme auront comme leur interprète officiel, leur

organe harmonieux dans la voix sonore de la cloche bénite ; et quand ses notes graves retentiront dans nos joyeuses et chrétiennes vallées, leur appel sera entendu et la prière montera de la terre vers le ciel, des enfants vers leur mère...

La cérémonie de bénédiction est achevée vers six heures ; ce soir même la cloche sera placée au haut de la tour et sa voix aérienne saluera de ses premières notes la reine du ciel et annoncera la grande fête de demain. A la nuit nous sommes témoins d'un spectacle nouveau pour nous ; des feux s'allument peu à peu sur toutes les hauteurs environnantes, au loin et sur un immense périmètre, aux flancs des montagnes et sur les sommets ; des centaines de foyers lumineux étincellent et entourent le sanctuaire d'une magnifique et immense couronne de feu.

Pourquoi faut-il qu'à cette allégresse universelle, si religieuse et si sincère, vienne se mêler une note discordante ? Dans la soirée le bruit se répand que M. le maire de Joyeuse a interdit les processions sur le territoire de sa commune ; plus zélé encore et ambitionnant sans doute une meilleure note, M. le maire de Lablachère interdit sur le territoire de la sienne *toute cérémonie extérieure du culte : processions, cortèges, retraite aux flambeaux, promenades de corps de musique, feux d'artifice, fusées, explosion de boîtes, feux de joie*, etc., et c'est à la dernière heure seulement qu'est pris cet arrêté si exclusif, si absolu, disons le mot, si tyrannique. Comment ! une cérémonie religieuse est annoncée depuis longtemps, un mandement officiel de l'Évêque diocésain en a fait connaître publiquement et la date et la signification ; et alors que toutes les populations sont prévenues, tous les préparatifs achevés, au dernier moment, à l'ouverture même de la cérémonie, l'arrêté d'interdiction intervient impérieux et absolu !

Mais en admettant la légalité de la mesure, dans la manière de la prendre et de l'appliquer, nous le demandons à tout esprit élevé, impartial, où est la convenance, où est la bonne foi, où est l'honneur ?

Quoi donc ! dans quelques heures seulement, près de quarante mille pèlerins seront réunis sur le plateau de Bon-Secours. M. le maire, qui défend tout *attroupement*, toute *cérémonie extérieure*, trouvera sans doute le moyen de faire entrer quarante mille personnes dans une église qui en contient douze cents.

Nous disions tout à l'heure, où est la convenance ? Nous serions tentés de dire : où est le bon sens ? On évoque le fantôme de démonstration *politique*. Qu'on laisse enfin ce mot odieux qui masque tant d'oppressions, et qu'on nous rende simplement la liberté. L'Église se tient dans une sphère élevée, supérieure aux vicissitudes politiques ; elle fait aujourd'hui ce qu'elle faisait hier, ce qu'elle a fait sous tous les régimes et dans tous les siècles, elle donne aux idées *religieuses* des manifestations extérieures, comme l'État lui-même donne aux idées *nationales* le bruit de ses chants et l'éclat de ses fêtes ; c'est, dans un autre ordre de choses, la même raison, la même règle, la même loi, réclamées impérieusement par la nature même de l'homme.

Monseigneur de Viviers a tenu à protester lui-même publiquement, dans l'église de Lablachère, contre l'arbitraire et la violence de cette mesure, et la fausse et malveillante intention donnée à la fête exclusivement religieuse. En même temps, Sa Grandeur a recommandé le calme et une modération absolue ; l'avis a été si bien suivi, que nous mettons au défi de citer un acte, une parole, un signe quelconque ayant même l'apparence d'un manque de respect à la loi.

Dimanche.

Un orage violent qui éclate dans la nuit du samedi éveille des craintes pour la journée du lendemain. Elles se dissipent avec l'aube resplendissante. Le ciel a repris sa pureté, le soleil son éclat, la campagne sa fraîcheur, portant sur la terre et au ciel cette joyeuse animation d'un jour de fête, d'une fête éclairée de la chaude lumière du soleil du Midi, au centre même du plus ravissant paysage.

Les paroisses voisines doivent se réunir vers sept heures à

l'église de Joyeuse et se diriger de là processionnellement vers l'église de Lablachère. M. l'archiprêtre de Joyeuse donne connaissance de l'arrêté du maire et annonce qu'on se rendra en masse, mais sans insignes religieux, à Lablachère : tout en protestant contre l'interdiction, il recommande l'ordre et le calme le long du parcours. A la fin de la messe, M. l'archiprêtre de Saint-Péray adresse aux pèlerins quelques paroles émues et proteste contre l'atteinte portée non seulement à la liberté de conscience, mais encore au plus élevé et au plus pur des sentiments humains : au respect et à l'amour d'une mère.

Les pèlerins sortent alors de l'église paroissiale et traversent la ville musique en tête, sans rencontrer d'ailleurs sur leur passage un signe d'hostilité quelconque. Nous suivons nous-mêmes, et à la vue de cette foule inoffensive, nous ne pouvons nous défendre d'un sourire devant les menaces et les mesures de haute police que l'on a fait prendre. D'après le programme de la fête, la procession devait partir solennellement de l'église de Lablachère au moment de la translation de la couronne de la Vierge à Bon-Secours. Sans doute, elle eût eu un déploiement grandiose sur cette grande route avec une foule immense, et le long espace : et cependant nous ne le regrettons qu'à demi. Il y a, dans ces interminables groupes qui arrivent de toutes parts aux abords du sanctuaire, un mouvement si pittoresque, si varié et si vivant que nous serions tentés de le préférer aux lignes régulières d'une marche processionnelle.

A huit heures et demie, sur l'estrade dressée en plein air et richement décorée, Mgr de Nice célèbre une messe pour la foule déjà nombreuse, et prononce sur la puissance d'intercession de Marie une allocution écoutée avec un religieux respect et une sympathie visible pour le pieux et aimable prélat.

Vers dix heures a lieu la translation de la couronne déposée dans l'église de Lablachère. Il se produit alors un magnifique élan de foi ; plus de deux cents hommes se pressent autour de la voiture où vient de monter l'Evêque portant la

précieuse couronne : Mgr Bonnet refuse énergiquement, et, sur son opposition absolue, la voiture se remet en marche, et sur tout le parcours Monseigneur reçoit les marques du plus profond et du plus sympathique respect, jusqu'au moment où il dépose le précieux joyau sur une table placée auprès de l'autel.

Pendant ce temps, Son Éminence le Cardinal archevêque de Paris et Nosseigneurs les Evêques avaient pris place sur l'estrade. A droite, sur la ligne parallèle de l'autel, Son Éminence le cardinal, à gauche Monseigneur de Viviers ; sur les côtés, d'une part, Nosseigneurs de Marseille et de Montpellier; de l'autre, Nosseigneurs de Valence et de Nice. Tout autour et en rangs pressés, près de deux cents prêtres en habit de chœur. A ce moment le coup d'œil était splendide : tout le clergé debout sur l'estrade d'honneur; tout autour et sur un immense circuit, plus de quarante mille pèlerins réunis et groupés, et pour cadre à ce vivant et incomparable tableau, les collines avec la verdure de leurs arbres, et au loin les longues lignes du plus magnifique horizon.

La messe pontificale a été célébrée solennellement par Monseigneur de Périgueux, et les cérémonies, sous la haute direction de M. le chanoine Rouchier, se sont accomplies avec l'ordre et l'éclat que demandait la solennité de la circonstance. La messe de Lully a été chantée par un chœur d'hommes très nombreux, avec une précision qui nous a surpris. Nous redoutions pour son exécution le plein air et le bruit de la foule ; loin de là, tels étaient le calme de l'atmosphère et l'attention recueillie de cette grande réunion, que nos mélodies liturgiques ont pu se développer avec une netteté, une puissance et une ampleur que nous avons vues rarement ; le mérite en revient pour une grande part à M. l'abbé Délubac, dont la voix si sûre dirigeait l'exécution en la soutenant. Pendant l'intervalle des chants, la musique des Frères maristes des Vans et de Largentière, celle des Frères de la doctrine chrétienne de Laurac ont joué divers morceaux religieux très appréciés, et que la gravité de la circonstance empêchait seule d'applaudir.

La messe achevée, Mgr l'Évêque de Montpellier a pris la parole en développant ce texte : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* Sa Grandeur a démontré que ces paroles exprimaient bien la signification de cette grande fête. L'allégresse est profonde et universelle, parce que tous sont réunis ici dans une même pensée et dans un même lieu pour honorer Marie par l'offrande du riche diadème qui est déposé là. Cette couronne représente les sacrifices, les oblations volontaires, les hommages de tous ; l'Évêque du diocèse a réuni pour ainsi dire toutes les âmes de ses diocésains pour en faire comme un cercle d'or et l'offrir à Marie. Il a tenu à faire placer au centre l'anneau de ses fiançailles spirituelles, de sa consécration épiscopale, pour exprimer davantage encore cette union, et c'est ce qui donne à la fête d'aujourd'hui un caractère si touchant.

S'élevant alors à un développement plus vaste de son sujet, Monseigneur démontre que l'union des âmes ne peut se faire que là où est la vérité, là où est Dieu. L'humanité, dit Sa Grandeur, a la passion de l'unité ; elle veut la faire à tout prix, mais elle suit, pour l'accomplir, deux courants opposés : l'un représenté par la Babel antique, qui s'éloigne de Dieu et ne peut rien édifier parce qu'il n'a pour lui ni l'unité des croyances, ni l'unité de l'amour, ni même l'unité des intérêts sociaux bien compris ; après tous ses essais et tous ses efforts, il ne laisse sur son passage que des ruines et des avortements.

L'autre courant, au contraire, symbolisé par Jérusalem, la cité divine, est celui par lequel le christianisme, à travers le temps, les hommes et les épreuves, arrive à commencer ici-bas et à achever plus tard cette unité désirée, terme suprême des aspirations humaines.

Vers la fin, l'éminent orateur protestant contre toute pensée hostile et développant ces paroles : *Fiat pax in virtute tuâ*, fait un pressant appel à la paix. Dans ces luttes douloureuses sans trêve et sans repos, et où tant de forces s'usent sans profit, une heure vient où le lutteur le plus intrépide se trouve non découragé ou vaincu, mais lassé ; de ses vœux

il appelle la paix pour retrouver enfin un repos mérité ou reprendre un travail plus fécond.

Pourquoi nos adversaires, nos adversaires loyaux, n'ont-ils pas entendu ces généreuses paroles et cet appel si ému ?

Nous ne pouvons donner ici qu'une faible analyse de ce magnifique discours, mais ce que nous ne pouvons rendre du tout, c'est l'accent convaincu, la voix nette et parfois vibrante d'émotion de l'orateur, la richesse d'images, la hauteur d'aperçus, la vive et pénétrante netteté de langage. On nous saura gré, toutefois, de reproduire ici, aussi fidèlement que possible, le compliment adressé au cardinal de Paris et aux évêques présents, par Mgr de Cabrières, qui a si vivement impressionné l'auditoire :

« Et puisque Rome, l'Eglise mère et maîtresse de toutes les autres, daigne permettre aujourd'hui le couronnement solennel de Notre-Dame de Bon-Secours, ne convenait-il pas que le vénérable cardinal-archevêque de Paris fût choisi pour déposer sur le front de l'auguste Reine du Ciel le magnifique diadème que lui offre la piété de ses enfants du Vivarais ?

« Voyez-le, portant, lui aussi, la noble couronne de ses années : « *Sicut corona anni tui.* » Depuis quarante ans, debout, l'œil fixé sur l'horizon, regardant le passé et interrogeant l'avenir, et dans sa calme et puissante sérénité, indiquant les orages ou signalant les écueils. Le temps a pu courber les épaules de ce vaillant lutteur ; il a pu blanchir ses cheveux et rider son visage, mais au feu dont brillent ses regards, éclatant comme des escarboucles sous ses sourcils, à la fermeté de sa démarche, de son geste et de sa voix, vous reconnaissez que son âme intrépide n'a pas su vieillir. Aujourd'hui, comme il y a trente-neuf ans, quand il monta sur le siège épiscopal de Viviers, l'archevêque actuel de Paris unit à la modération des conseils l'énergie de l'action. Sa prudence ne dégénéra jamais en abandon, et voilà pourquoi les catholiques de France, le clergé, l'épiscopat aiment à lire ses lettres admirables dont la force est si mesurée, l'éloquence sigrave, l'autorité si universelle.

« Il ne porte donc pas au front seulement la couronne de l'âge. Il plie, pour ainsi dire, sous le fardeau de ses bonnes œuvres et de ses longs travaux. C'est là aussi une couronne glorieuse et embaumée, immortelle comme tous les services rendus à l'Église, odorante comme la moisson de ces champs, dont Jacob mourant célébrait l'abondance.

« Et ne vois-je pas autour de lui une autre couronne, celle de ses fils dans le sacerdoce et dans les rangs suprêmes de l'épiscopat? Nous sommes six ici réunis à ses côtés par le gracieux appel du chef si aimable de l'église de Viviers. Quatre d'entre nous sont les enfants privilégiés du cardinal-archevêque. Mgr de Périgueux et Mgr de Marseille ont partagé les premiers labeurs de son ministère, alors que, jeune encore, il faisait avec un succès si grand l'apprentissage du gouvernement d'un peuple modeste et religieux. Mgr de Nice, fils de l'Ardèche par la naissance, fils de la Société des Oblats de Marie par le choix et la vocation, appartient par là même, à un double titre, à la famille spirituelle du cardinal de Paris, dont il fut le diocésain et le sujet avant de devenir le frère et le collègue.

« Et quant à Mgr Bonnet, le jeune prélat, qui fait de ses vertus, de son zèle, de sa piété comme une irrésistible séduction ajoutée par la grâce aux charmes d'une belle intelligence et aux attraits d'un cœur dévoué, qui ne sait qu'il est le Benjamin de l'évêque de Périgueux, une moitié de son âme, et que, dès lors, en le regardant, Mgr Guibert retrouve et reconnaît en lui les traits du plus ancien et du plus fidèle de ses collaborateurs?

« Voilà bien des raisons en dehors de celles qui seraient empruntées à la dignité du siège, à l'éminence des talents et à la multiplication des œuvres, qui expliqueraient à cette heure et à cette place la présence du cardinal-archevêque, et avec sa présence, l'importante fonction qu'il vient remplir.

« Mais ce n'est point assez ! Je découvre un autre motif qui a suggéré à l'évêque de Viviers la filiale pensée de faire au cardinal Guibert l'invitation de venir couronner Notre-Dame de Bon-Secours.

« Partout où apparaît un membre du Sacré Collège, il apporte avec lui le reflet de l'auguste et souveraine autorité du Pontife romain ! La pourpre cardinalice est à nos yeux comme l'inséparable compagne de cette éclatante et blanche parure des papes, symbole de la lumière spirituelle dont ils sont ici-bas le vivant foyer.

« Pour couronner la Vierge immaculée que l'apôtre a vue dans les cieux revêtue des rayons étincelants du soleil qui se lève dans l'assemblée chrétienne, un des plus hauts princes de la sainte Eglise, un de ceux en qui nous voyons reluire, avec le prestige de la vertu personnelle, l'éclat que répandent sur les sommets de la hiérarchie sacrée les feux dont resplendit la tiare du suprême pasteur !

« Venez donc, ô pontife si vénéré et si cher ! Elevez vos mains tremblantes d'émotion et de respect. Et, comme autrefois, au printemps de vos jours, vous vous êtes offert à Marie en une oblation pleine de promesse ; ainsi, au déclin de votre vie, offrez-lui maintenant la couronne de vos laborieuses années, celle de vos longs et nombreux services, celle que forment en se serrant à vos côtés ces évêques, ces prêtres, ces fidèles, cette multitude innombrable dont vous avez été le père, et dont vous êtes demeuré l'ami ! Surtout offrez à Marie ce qui lui est le plus agréable, la louange qui lui vient de la voix de l'Eglise, celle qui lui est chantée par l'épouse de son divin Fils ! Parlez à Marie, au nom du vicaire de Jésus-Christ ! Ajoutez un nouveau fleuron, un diamant nouveau à son sublime diadème ; et puisse votre prière retentir de telle sorte dans le cœur de notre Mère du ciel qu'elle nous donne à tous ici-bas son secours ! »

Ce discours achevé, tout a été disposé pour la cérémonie du couronnement. Le diadème d'or repose sur un riche coussin tout près de l'autel. Œuvre d'art et d'un travail fini, enrichi de pierres fines et de peintures sur émail représentant les principales scènes de la vie de la Sainte Vierge, un des plus riches et des plus beaux offerts par la piété chrétienne à Marie ; la main d'un prince de l'Eglise va le prendre tout

à l'heure et le déposer au nom du chef de l'Eglise sur le front de celle qui est Reine à tant de titres. Le moment est solennel et l'émotion universelle, lorsque la noble tête blanche du Cardinal apparaît au-dessus de l'autel et lorsque son bras s'élève pour déposer la couronne ; l'impression de cet instant ne se décrit pas ; un frémissement court dans toute la foule ; puis une acclamation immense, unanime, retentit, se renouvelle, se répète encore, porte au loin l'écho de nos joies, de notre amour, de nos espérances...

Vers trois heures, les vêpres sont chantées dans le même ordre et avec la même solennité que l'office du matin. A l'issue des vêpres, Mgr Cotton, Evêque de Valence, bénit la statue qui se dresse sur la tour du clocher et qui désormais dominera la contrée tout entière pour la protéger et la bénir. Puisse cette bénédiction s'étendre aussi sur ce diocèse voisin, le frère et l'ami du nôtre, et sur l'éminent prélat dont la haute intelligence et les grandes qualités de cœur conquièrent si vite et si universellement l'affection autant que le respect !

La statue couronnée est alors reportée processionnellement dans l'église ; en ce moment la piété expansive de nos populations du Midi se donne un libre cours : l'empressement est tel, que la procession garde bien difficilement ses rangs ; ce n'est qu'à grand'peine que le porteur peut se frayer un passage à travers la foule et parvenir à l'église.

Ces dernières heures de la fête avec la libre expansion des cœurs ont été peut-être les plus touchantes. La joie, une joie saine, qui est vraiment le sourire de l'âme, est sur tous les visages, dans tous les groupes. Nos jeunes et vaillants musiciens exécutent de nombreux morceaux de leur répertoire, et nous pouvons cette fois les applaudir librement. La foule stationne longtemps encore aux abords et au dedans du sanctuaire ; elle s'éloigne lentement et comme à regret, emportant de ces lieux, de cette journée, de cette fête, une ineffaçable impression.

Telle a été, bien imparfaitement décrite, cette grande solennité religieuse qui n'a demandé ses émotions qu'aux sentiments élevés, et son éclat qu'à l'enthousiasme le plus pur de

source, le plus désintéressé et le plus vrai. Elle restera dans les annales du pèlerinage de Bon-Secours comme une des pages les plus belles, la plus belle peut-être. Puisse-t-elle laisser aux éminents prélats dont la présence en a tant rehaussé l'éclat, avec le souvenir de l'accueil reçu, une consolation et une espérance dans leurs trop légitimes douleurs !

Le lendemain. — La semaine qui a suivi le couronnement de Notre-Dame a vu un blasphémateur de Marie, un adversaire résolu de son culte, se baigner dans le sang des siens et tomber aux mains de la justice humaine.

Des guérisons miraculeuses et des grâces sans nombre obtenues par l'intercession de la Vierge ont été signalées. L'empressement des pèlerins a grandi. On peut appliquer à Notre-Dame ces paroles de Notre-Seigneur : *Lorsque j'aurai été élevé de terre j'attirerai tout à moi.*

DISCOURS DE BIENVENUE ADRESSÉ PAR LE R. P. AUGIER, PROVINCIAL, AU CARDINAL GUIBERT, ARCHEVÊQUE DE PARIS.

EMINENCE,

Il ne m'appartient pas de dire la joie vive et sincère que votre présence a fait naître dans le cœur de ce peuple : ces arcs de triomphe debout sur votre chemin, ces guirlandes tressées, non pas avec des fleurs, mais avec des cœurs émus et reconnaissants, cet empressement et ces acclamations respectueuses et enthousiastes des foules, proclament hautement les sentiments de tous. Ils disent que dans l'âme foncièrement chrétienne de ces fiers et braves fils des âpres montagnes de l'Ardèche, deux choses sont à jamais inséparables, deux choses resteront toujours debout et ne seront pas emportées par le souffle ravageur de l'impiété et des révolutions : un culte fidèle, un amour tendre et dévoué à Notre-Dame et un souvenir affectueux et reconnaissant pour ses évêques.

En vous, Eminence, ils acclament leur ancien Evêque, le digne pasteur qui les a guidés et nourris pendant dix-huit ans.

Mais ils saluent aussi, avec un sentiment de légitime fierté, comme une gloire qui ne leur est point étrangère, le prince de l'Eglise, l'homme qui, par la sainteté de sa vie, la sagesse de ses conseils, la fermeté et le courage de ses résolutions, a su inspirer à plusieurs la confiance et l'amour, et commander à tous la vénération et le respect.

C'est bien le cas de s'écrier ici avec l'Esprit-Saint : *Sapientiam ipsorum narrent populi et laudem eorum nuntiet ecclesia.* Les peuples se raconteront sa sagesse, et l'assemblée des fidèles retentira de ses louanges.

Mais, Eminence, si je n'ai pas qualité et mission pour vous parler au nom de ce peuple, j'ai le devoir de traduire et de mettre à vos pieds les sentiments de filiale reconnaissance qui animent les membres de cette communauté d'Oblats, à qui vous avez confié vous-même la garde de ce beau et glorieux sanctuaire. Vous dites à vos fils et à vos frères, en les établissant apôtres et défenseurs des gloires de Marie leur mère, vous leur dites : *Operamini opus vestrum* (*faites ici votre œuvre*). Et l'œuvre des Oblats, ce sont les pauvres à évangéliser, *pauperibus evangelizare misit me*, c'est le nom de Marie leur mère à glorifier et à faire aimer. Cette œuvre si grande et si belle, cette mission sublime, ils ont tâché de l'accomplir, non pas selon leur désir, mais selon la mesure de leur force.

Ils l'ont accomplie en parcourant en apôtres les régions montagneuses et les paroisses les plus reculées de ce vaste diocèse.

Ils l'ont accomplie en glorifiant Marie dans son sanctuaire, en y appelant les foules et en disant à tous les grandeurs, les vertus et surtout les inépuisables bontés de cette auguste mère.

Enfin cette œuvre que vous leur avez confiée, ils l'ont accomplie en travaillant sans relâche avec le concours des Prêtres et des fidèles de ce diocèse à l'embellissement du sanctuaire de Notre-Dame.

Sous ce rapport, on peut dire que l'œuvre est achevée. Les voûtes du sanctuaire se sont élevées et rapprochées des cieux. Une tour s'élance dans les airs, elle domine la contrée et elle voit ramper à ses pieds les édifices les plus hardis. C'est qu'elle est destinée à servir de trône et de voix à Marie. Debout sur ces hauteurs, l'image vénérée de Notre-Dame ne cessera point d'étendre au loin et sur tous ses bras et ses grâces.

C'est de là que partiront aussi les sons purs et retentissants de la cloche qui réveillent chaque jour les échos endormis des montagnes et des âmes pour leur faire chanter le nom et la gloire de Notre-Dame de Bon-Secours. Cette œuvre achevée demandait une consécration suprême et un couronnement glorieux.

A la prière du premier pasteur de ce diocèse, de cet Evêque selon le cœur de Dieu et au gré de tous ses diocésains, dont Votre Eminence connaît et proclame tout haut les mérites, le souverain pontife Léon XIII, le grand distributeur des grâces et des honneurs divins, a décerné une couronne au front de Notre-Dame de Bon-Secours. Et cette couronne, il veut la poser sur cet auguste front par vos mains vénérables.

Celui qui avait commencé l'œuvre devait l'achever. C'est votre œuvre et celle de vos enfants que vous venez couronner. Et pour venir jusqu'à nous, vous n'avez compté pour rien les fatigues d'un long voyage, le poids du jour et de la chaleur, et le fardeau plus lourd encore des années. Aussi nous vous dirons tous : Merci.

Merci aussi à ces illustres et saints prélats qui vous accompagnent et qui vous sont une couronne vivante.

Eminence et Nosseigneurs,

Que Notre-Dame de Bon-Secours, en échange de l'accroissement de gloire que vous venez donner à son nom et à son image, vous soit une protection et une force victorieuses dans les luttes du présent et les épreuves de l'avenir !

NOTRE-DAME DES LUMIÈRES.

PÈLERINAGES DU MOIS DE SEPTEMBRE.

La succession de ces beaux pèlerinages appartient à l'histoire du sanctuaire ; nous ne pouvons mieux faire que de transcrire fidèlement les récits de la *Semaine religieuse* d'Avignon dans ses numéros de septembre et d'octobre.

FÊTES DES 7 ET 8 SEPTEMBRE.

I

Le pèlerinage à Notre-Dame des Lumières, présidé par Mgr Hasley, archevêque d'Avignon, et par Mgr Terris, évêque de Fréjus, a été admirable d'entrain, d'ordre et de piété.

Dès le matin du mardi, veille de la fête de la Nativité, quelques centaines de pèlerins étaient arrivés au sanctuaire béni de Notre-Dame des Lumières. Bientôt leur nombre augmentait rapidement; beaucoup, sans doute, ayant eu à cœur de saluer à son arrivée le premier pasteur du diocèse et de recevoir une de ses premières bénédictions.

C'est à trois heures et demie que Mgr l'archevêque, accompagné de M. Redon, vicaire général, est descendu à la gare de Goult. Malgré l'ardeur du soleil, il s'est rendu à pied au sanctuaire, saluant avec une bonté paternelle les nombreux

groupes de pèlerins, échelonnés le long de la route, qui lui témoignaient leur respect et leur amour.

Vers cinq heures, l'église étant trop petite pour contenir la foule toujours grossissante des pèlerins, un autel avait été improvisé sous le cloître du monastère, et les vêpres solennelles ont commencé. Mgr l'archevêque, entouré d'un nombreux clergé, y officiait pontificalement, et Mgr Terris, arrivé quelques instants auparavant, y assistait en camail. La foule, debout, pressée et recueillie, remplissait le cloître, la cour des tilleuls et tous les abords du jardin. Qu'il était beau d'entendre ces milliers de lèvres chrétiennes chantant sous la voûte des cieux les louanges de leur Reine !... Avant de donner à ce peuple chrétien sa bénédiction solennelle, Sa Grandeur, d'une voix vibrante et partant du cœur, l'a exhorté à célébrer avec allégresse et recueillement la naissance de Celle qui apporta au monde la vérité, la lumière et l'espérance.

La procession aux flambeaux a été magnifique. Mgr Terris la présidait. Le *Vivat à Notre-Dame des Lumières*, écrit en lettres de feu au sommet de la montagne, les lanternes vénitiennes et les flammes de Bengale à la clarté douce et variée, les longues files de pèlerins montant les sentiers tortueux de la colline, les chants si pieux et si enthousiastes, l'air embaumé par les fleurs du jardin, la sérénité de la nuit étoilée, et surtout cette rosée de grâce qui, du cœur de Marie, descendait abondante dans l'âme de ses enfants, faisaient dire : « Si les fêtes chrétiennes de la terre ont tant de charmes, que seront celles du ciel ! »

Après le panégyrique de saint Michel, prononcé en langage provençal par le R. P. Franson, les pèlerins sont descendus en procession de la colline, pour recevoir la bénédiction du Très Saint Sacrement. Puis les fidèles, en groupes nombreux, se sont rangés autour des confessionnaux, et chacun attendait le moment heureux où, ayant déposé aux pieds du prêtre le fardeau de ses fautes, il en recevrait le pardon.

A deux heures du matin a été chantée la grand'messe, qui était aussi la messe de communion. C'est par milliers qu'on a compté les fervents chrétiens et les pieuses chrétiennes qui

se sont appochés de la sainte Table pour recevoir le pain des forts, si nécessaire en ces jours de tribulations.

Bientôt, pleins de consolation, de force et d'enthousiasme — fruits de cette belle fête — les pèlerins reprenaient, en chantant les louanges de Marie, le chemin de leurs paroisses et se croisaient en route avec d'autres pèlerins qui accouraient nombreux pour assister à la fête du jour. C'est une fête nouvelle, en effet, qui allait se célébrer, et dont nous essayerons le récit la prochaine fois.

II

Depuis la fête du couronnement, Notre-Dame des Lumières n'avait pas vu dans son sanctuaire béni un concours de pèlerins aussi nombreux et aussi pieux. Nosseigneurs d'Avignon et de Fréjus étaient restés pour célébrer la fête du jour. Retenus par leur dévotion envers Marie et par l'exemple des vénérés prélats, un nombre considérable de fidèles, qui avaient assisté déjà aux premières vêpres, à la procession et à la grand'-messe du matin, ont voulu célébrer jusqu'à la fin cette belle fête de la Nativité; d'autres sont venus remplacer ceux qui avaient dû faire leurs adieux.

Depuis deux heures du matin, les soixante-dix prêtres venus en pèlerinage se sont succédé aux différents autels des deux chapelles, particulièrement au maître-autel de la crypte, et ont distribué le pain eucharistique à la foule des pèlerins.

A sept heures, Mgr l'archevêque a célébré la sainte messe. Tous les pèlerins de la veille ou arrivés le matin y assistaient avec un profond recueillement. Sous l'habile direction de M. Imbert, les choristes de Saint-Pierre d'Avignon, que leur digne curé avaient amenées en pèlerinage, ont chanté avec goût et piété plusieurs cantiques qui ont charmé les assistants et préparé les cœurs à recevoir les grâces que Monseigneur a demandées à Jésus et à Marie pour tout son troupeau, pour les pèlerins en particulier.

Mgr Terris a remplacé Mgr l'archevêque à l'autel. De très nombreux fidèles sont restés pour entendre sa messe. Les chants, magnifiques et fort bien exécutés, augmentaient en-

core leur recueillement. Avant de quitter l'autel, Sa Grandeur a adressé une courte exhortation à la foule, heureuse de l'entendre.

Disons quelques mots des toasts portés pendant le dîner que les RR. PP. Oblats ont offert à Leurs Grandeurs et aux ecclésiastiques venus à la fête. Le R. P. Supérieur a rappelé en quelques mots le respect et l'affection dont les Pères de Lumières et le clergé du diocèse sont animés pour les deux prélats. — Mgr l'archevêque, après l'avoir remercié, a ajouté : « Je suis heureux de voir que la sainte Vierge a si bien choisi ses gardes du corps. » Mgr Terris a répondu à son tour au R. P. Duvic, et l'a remercié d'avoir associé son nom à celui de Mgr Hasley ; puis il a ajouté : « Je félicite le peuple provençal du diocèse d'Avignon d'avoir un archevêque dont le cœur a toutes les qualités du meilleur cœur provençal. » : « Oui, a répondu Monseigneur, mon cœur est devenu provençal ; jusqu'à présent j'ai travaillé à le rendre bon ; mais, par le contact avec celui de mes prêtres, il finira, je l'espère, par devenir excellent. » Voilà les paroles, mais ce qu'on ne saurait rendre, c'est cette courtoisie et cette affabilité qui ont provoqué les plus vifs applaudissements.

Les secondes vêpres ont été très solennelles. Mgr l'archevêque a déféré à Mgr Terris l'honneur d'officier pontificalement, et lui-même assistait en simple camail, ayant à ses côtés M. Paul Terris, vicaire général de Fréjus, et M. l'abbé Bertrand, archiprêtre d'Apt. Deux chœurs, bien dirigés et formés, l'un par les Junioristes accompagnés de belles voix d'hommes, l'autre par les choristes des diverses paroisses, ont chanté avec beaucoup d'ensemble et d'harmonie ces psaumes magnifiques et ces prières qui proclament les gloires de Marie et de son divin Fils.

Après le *Magnificat*, M. Constantin, curé doyen de Gordes, est monté en chaire. Dans un langage très relevé, il a montré comment la Très Sainte Vierge a été associée à l'œuvre du Père dans la création, à celle du Fils dans la rédemption, enfin à celle du Saint Esprit dans la sanctification des âmes.

Pensées profondes, style noble et soigné, geste facile, telles

sont les qualités qui distinguaient le discours. — Après le sermon, Mgr de Fréjus a donné la bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement; puis, Mgr l'archevêque d'Avignon, adressant, pour la seconde fois, la parole à son peuple! l'a exhorté à conserver précieusement les fruits de cette solennité et a terminé par ces mots : « Puisque c'est aujourd'hui l'anniversaire de la consécration de mon vénéré prédécesseur Mgr Dubreuil, nous allons réciter un *De profundis* pour le repos de son âme. »

Bientôt, non sans regret et sans avoir déposé leur cœur aux pieds de Marie, les pèlerins disparaissaient de la crypte, de l'église et des jardins. Mgr l'archevêque est reparti vers cinq heures pour Avignon, et Mgr Terris pour Bonnieux, son pays natal.

Que Notre-Dame des Lumières répande ses dons d'une manière toute particulière sur ces deux vénérés prélats, afin que, dans ces temps si éprouvés, ils conduisent leur troupeau par la voie qui mène le plus directement au ciel !

Que cette tendre Mère donne aux huit mille pèlerins qui sont venus lui rendre hommage, et à tous ses enfants du diocese d'Avignon, lumière de l'esprit et force du cœur, pour connaître et accomplir fidèlement tous leurs devoirs !

PÈLERINAGE DE MORIÈRES, COURTHÉZON, MOLLÉGES, L'ISLE, CAVAILLON ET CARPENTRAS.

L'élan donné à la piété par le pèlerinage des 7 et 8 septembre ne s'est pas ralenti. Les pèlerins n'ont cessé d'affluer au sanctuaire.

Le samedi de l'octave — 11 septembre — un nombreux concours de fidèles suivit avec recueillement les exercices de la sainte veillée.

Le lendemain dimanche, fête du *Saint Nom de Marie*, la paroisse de Morières arriva à dix heures et chanta la messe en musique. L'exécution, confiée à des voix fraîches et bien exer-

cées, produisit un excellent effet ; l'harmonieuse interprétation des paroles sacrées augmente la piété dans les âmes.

La journée, bien commencée, se continua de même par le chant des vêpres, la procession aux flambeaux et le sermon. M. l'abbé Jouve, qui l'a donné, nous y parla, avec une onction suave, du *Nom de Marie*, et nous engagea à aimer davantage Celle qui le porte.

La nuit se passa à prier et à chanter. Une nouvelle procession eut lieu. Ainsi préparés, les pèlerins s'approchèrent de la sainte Table et reprirent en chantant le chemin de leurs paroisses.

Les derniers échos de ces voix retentissaient encore sous les voûtes du sanctuaire, quand, le lundi 13 septembre, arriva, guidée par M. le chanoine Bernard et MM. les vicaires, la pieuse paroisse de Courthézon. Fidèles aux traditions, les vaillants pèlerins firent la procession dans les jardins, et, après avoir entendu la parole si populaire du P. Franson, se disposèrent à passer saintement la nuit. Les choristes entonnèrent des cantiques et firent une nouvelle procession à l'intérieur.

L'un de MM. les vicaires célébra la première messe à quatre heures et, après l'Evangile, prononça une exhortation chaleureuse, bien propre à inspirer aux âmes l'amour de Notre-Seigneur qu'elles allaient recevoir.

On se réunit une dernière fois, à sept heures, pour chanter une messe en musique. Elle est d'un auteur bien connu et bien apprécié, M. Imbert aîné. Sous la direction de M. l'abbé Levezou, les choristes en font ressortir toutes les beautés ; on remarque surtout la fin du *Gloria* et l' *Incarnatus est.* Les *soli* sont dits avec beaucoup d'âme, et les chœurs enlevés avec entrain.

Honneur à l'habile directeur qui sait si bien faire exécuter les chants sacrés en l'honneur de Dieu et de la vierge Marie.

Mais voici encore une des fêtes principales du sanctuaire, *Notre-Dame des Sept-Douleurs.* Dès la veille au matin — 18 septembre — les voitures arrivent chargées de Provençaux

et de Provençales, dont les costumes et l'enthousiasme, on le sait, ont un cachet tout particulier.

Chaque heure du jour voit s'augmenter le nombre des pèlerins, et quand, le soir, arrive l'heure de la procession, douze cents personnes sont là, tenant à la main un cierge allumé, symbole de la lumière surnaturelle de la grâce. Ces mille poitrines font entendre des chants pleins de foi et d'amour, qui se résument en un seul cri : — *Prouvençau et catouli !*

Cependant les portes du sanctuaire s'ouvrent. Jésus paraît sur le trône de son amour et bénit ses enfants. En ce moment, le P. Argelier monte en chaire et nous redit, dans un langage élevé et pathétique, les douleurs de la Très Sainte Vierge, le courage avec lequel elle les endura, l'ardeur que nous devons mettre aussi à porter notre croix.

La pieuse veillée commence sous cette salutaire impression. Comme les années précédentes, on est heureux d'entendre les choristes de Molléges, dont les voix harmonieuses exécutent de brillants morceaux. Ce n'est qu'un prélude. Elles rendent bientôt une messe en musique avec une précision remarquable. Les voix vibrantes de ces jeunes Provençales font monter jusqu'au ciel les paroles liturgiques.

Merci au pasteur dévoué, merci aux paroissiennes de Molléges, qui rehaussent ainsi, chaque année, nos concours pieux.

Les pèlerins sont partis, et c'était presque nécessaire, pour céder la place à d'autres, aussi nombreux, qui arrivent pour la fête du jour.

A sept heures et demie, M. Jalat, curé-doyen de l'Isle, nous amène une caravane de sa paroisse. La messe, à la crypte, se dit à huit heures. La communion dure longtemps.

A dix heures, messe basse au maître-autel, pendant laquelle les choristes de l'Isle se font entendre. Sous l'habile direction de leur maître de chapelle, M. Autheman, elles exécutent, avec une harmonie ravissante, des cantiques en l'honneur de la Vierge.

Voici quelques passages d'un de ces cantiques, tout à fait nouveau, composé pour la circonstance par M. Autheman :

Pertou la foulo es pressado
E n'en ven toujou que mai;
Noun, la fe n'est p'amoussado
E s'amoussara jamais.

La Prouvenço t'es fidelo
E de longo lou sara;
Saras toujou soun estello
E toujou te seguira.

Refrain : O Lumiéro o beu souleu
Te saren toujou fidèu ;
O Maire, jusqu'ou toumbeu
T'eu voulen resta fideu.

On se retrouve, le soir, sous la voûte bénie, pour chanter les vêpres et entendre le P. Pélissier, qui dit à la foule pieuse la confiance et le courage que nous impose la ferme attitude de Marie au pied de la Croix.

Après la procession dans le jardin, le pasteur consacre sa paroisse à Marie et préside au salut. Chacun dépose son cœur avec un dernier chant aux pieds de la bonne Mère.

Mardi, 21 septembre. Cavaillon est venu accomplir son pèlerinage annuel. Une vaillante avant-garde précède les omnibus et même les chars de feu, apportant de gracieuses couronnes. Il est six heures. Dès ce moment, on célèbre le Saint Sacrifice aux divers autels, et l'on distribue le pain eucharistique aux nombreux pèlerins.

On se sent fortifié par ces premiers exercices du pèlerinage, et l'on revient plus fervent, à dix heures, pour la grand'messe, et à deux heures pour les vêpres.

Les Cavaillonnais sont entourés d'autres fidèles venus des environs. La vive parole du P. Pélissier présente à son auditoire sympathique la Très Sainte Vierge comme la gloire du passé, la force du présent et, malgré les nuages de l'heure actuelle, l'espérance de l'avenir.

La procession défile avec édification dans les allées du jardin ; des chants, exécutés par des voix pleines d'entrain, préparent les âmes à recevoir la bénédiction du Très Saint Sacrement.

C'est bientôt l'heure des adieux. Mais on se dit : « *au re-*

voir. » Puissent ces vœux être exaucés par notre Mère du Ciel !...

Le dimanche 26 septembre, arrivait une phalange d'hommes au cœur viril et sincèrement chrétien. Cent d'entre eux venaient de l'Isle, quarante autres de Carpentras.

Les quatre cents pèlerins de la veille venaient de partir, quand ces hommes pleins de foi entrèrent dans l'enceinte bénie. M. l'abbé Massador, organisateur du pèlerinage, marchait à la tête de la caravane l'Isloise ; M. l'abbé Eysséric guidait celle de Carpentras.

Le R. P. Marie-Ephrem, dominicain de Carpentras, célèbre la messe de communion. Pendant la cérémonie, ces généreux soldats du Christ affirment, dans leurs chants, la foi et la piété qui les animent, et reçoivent le pain des forts. A l'issue du Saint Sacrifice, le révérend Père adresse à ses auditeurs quelques paroles ardentes, pour les confirmer dans l'acte religieux qu'ils sont venus accomplir.

Bientôt ils reviendront chanter la grand'messe et entonner sous les voûtes un solennel *Credo*. En attendant, des agapes fraternelles les réunissent à une même table, dressée sous de frais ombrages. L'ordre le plus parfait, une franche gaieté règnent pendant le repas. Tous les témoins sont édifiés de ce spectacle, que seule peut donner la charité chrétienne.

A la suite des vêpres, le P. Pélissier monte en chaire, félicite les courageux pèlerins et leur rappelle les espérances que nous inspirent, d'une part, les tendresses de Marie pour la France et, de l'autre, le monument réparateur du Vœu national à Montmartre. Il termine en les engageant à être des apôtres pour encourager ceux qui sont tièdes et éclairer ceux qui s'égarent.

Fortifiés par ces paroles, ces vaillants chrétiens se rangent en procession. Qu'il est beau de les voir portant sur leurs épaules la statue de la Vierge, ou faisant cortège à leur souveraine ! Quelle joie de les entendre chanter le *Magnificat* d'une voix ferme ! Bientôt le Dieu de nos tabernacles les bénit ; ils s'en iront maintenant faire le bien autour d'eux.

Chacun, en les voyant passer, aurait pu dire : « Voilà les vaillants d'Israël ; ils sont la consolation de l'Eglise et l'espoir du pays !... »

FÊTE DE SAINT-MICHEL.

La clôture des grands concours annuels a eu lieu, samedi 2 octobre, avec solennité. C'était la fête transférée de Saint-Michel, dont la chapelle, perchée à gauche comme un nid d'aigle, domine toute la vallée du Limergue. Deux mille pèlerins sont accourus dans l'après-midi.

Le soir, procession aux flambeaux, non seulement dans le jardin et sous les charmilles, comme les jours précédents, mais le long des pentes de la colline, jusque sous la *baume* de Saint-Michel.

Les habitués de Lumières connaissent la situation pittoresque de la chapelle, au bord du précipice. Ils se rappellent l'énorme rocher qui surplombe et menace de tout écraser de sa chute, sombre image de l'enfer, qu'une puissance invisible tient en échec.

Les foules se portent là-haut, un cierge à la main. Ces vives lumières, glissant furtivement à travers les bosquets ombreux de la colline, symbolisent les lumières de la foi éclairant les ténèbres de l'exil.

Arrivés sur le plateau, les pèlerins se groupent. Aussitôt ce sont des acclamations enthousiastes en l'honneur du messager céleste. Les cris répétés : *Vive saint Michel! vive Notre-Dame des Lumières!* réveillent tous les échos voisins, qui répondent avec vigueur.

Mais silence !... Ecoutons la parole d'un apôtre. Le R. P. Pays, des Oblats de Notre-Dame de l'Osier, nous décrit les luttes de saint Michel et nous le propose comme l'exemplaire du véritable chrétien. Nous avons les mêmes ennemis ; ils sont nombreux ; mais, avec l'aide de saint Michel, la victoire est assurée. Une immense acclamation : *Vive saint Michel!* salue les dernières paroles de l'orateur.

Les pèlerins redescendent, pleins de courage, les sinuosités de la colline. Regardez-les : ce ne sont pas seulement des femmes et de timides jeunes filles ; une phalange d'au moins trois cents hommes les suit, redisant en français et en provençal le *Catholique et français toujours.*

Puis, — contraste charmant, — c'est un groupe de nombreux petits enfants, conduits par leurs mères. Anges de la terre, ils sont venus s'enrôler sous la bannière du radieux archange.

Bénissez-les tous maintenant, ô Dieu d'amour ! ils sont à vos pieds.

A deux heures du matin, c'est la grand'messe ; le banquet eucharistique commence, et continuera toute la matinée.

Cependant les ombres de la nuit s'évanouissent, et les premiers feux du jour scintillent à l'orient. Plusieurs pèlerins reprennent à regret le chemin du pays ; on se promet de revenir.

La fête du jour commence. L'église est comble. Les gardiens du sanctuaire redoublent de zèle et distribuent à plusieurs reprises le pain des forts.

C'est un entrain merveilleux toute la journée ; le soir venu, on se disperse, et l'on va au loin porter les parfums de la dévotion, recueillis auprès de la douce Vierge.

Les grands concours sont finis. Toutefois, le mois d'octobre verra encore, s'il plaît à Dieu, de nouveaux pèlerins, désireux d'apporter, avant les frimas, le tribut de leur piété et de leur reconnaissance à la Souveraine de la contrée.

VARIÉTÉS.

EN DAUPHINÉ.

L'Osier, lieu béni qui fut le berceau religieux de tant de Missionnaires Oblats dispersés aujourd'hui dans tous les mondes, n'est plus ce sanctuaire de difficile accès que nous connûmes autrefois. De lourdes diligences roulant lentement par monts et par vaux amenaient alors à Vinay le postulant dépaysé qui, le bâton à la main, achevait son voyage par les sentiers du coteau. Aujourd'hui la route est moins longue, la montagne n'est plus un obstacle, elle est devenue un décor aux beaux aspects variés qui charment le voyageur. Tantôt elle se présente comme une masse affectant la forme d'une tour, tantôt elle se déroule à l'horizon comme une arête de rochers et de verdure : des sapins au sommet, des prairies sur les plateaux, des arbres fruitiers et des moissons fertiles dans la vallée. La nature se déploie dans ces vastes espaces avec ses grandeurs et son élégance, et la religion se joint à elle pour ajouter à ces beautés ; çà et là une statue de la Vierge ou une croix gigantesque se dresse sur un mont isolé et sollicite une prière du pèlerin.

En vérité c'est un pays magique et qu'il fait bon parcourir aux derniers jours de l'été.

L'Osier est là, caché comme un ver luisant dans une corbeille de fleurs. Le petit domaine de la Vierge Immaculée repose au sein de ces magnificences, et il faut pour ainsi dire se baisser pour l'apercevoir ; mais de quel nouvel éclat il brille aujourd'hui ! La pauvre et étroite

église a disparu pour faire place à une église spacieuse et pleine de lumière. Les pèlerins ne sont plus entassés ou refoulés en dehors des portes cédant sous la presse ; ils trouvent place maintenant dans un beau vaisseau dont leurs lignes remplissent les nefs. Les colonnes s'élancent vers le ciel, les vitraux scintillent de mille feux, et Port Combet, le héros de l'histoire locale, le protestant converti de Marie, y vient à la suite de la Vierge et des saints ; toutes les scènes des diverses apparitions y sont inscrites ; les bœufs même du laboureur et la serpette qui fit jaillir le sang de l'Osier miraculeux, n'ont pas été oubliés par l'artiste. Le marbre des autels est à lui seul une décoration, la chaire en bois sculpté est une œuvre d'art d'un goût exquis. La chapelle de la Vierge semble se dérober aux regards ; elle est toute repliée dans le mystère de sa solitude ; quand on a fini par la découvrir, on sent que c'est là surtout qu'il fait bon prier ; aussi n'est-elle jamais sans dévots pèlerins ; ses murs sont tapissés d'*ex-voto*, de plaques commémoratives, de tableaux représentant quelque miracle et d'étendards militaires. Remplacez les confessionnaux par d'autres moins misérables, placez à la tribune un orgue plus puissant et plus en rapport avec l'étendue du monument, et l'église sera achevée dans sa parure.

L'antique oratoire de Bon-Rencontre, au bout de son avenue, fait face à l'entrée principale. Une tour porte dans les airs l'image vénérée de la reine de ces lieux, et les pèlerins se succèdent dans le petit sanctuaire. Sur la route qui y conduit, on rencontre le couvent des religieuses de la Sainte Famille, vaste et commode hôtellerie où les dames sont reçues, et trouvent dans de vastes salles, une jolie chapelle et un beau jardin, tous les agréments que peut désirer une âme venue pour goûter les charmes de la retraite. Le chemin de Bon-Rencontre se

déroule le long des grands murs, et l'on s'y sent porté à continuer sa méditation.

Le vieux couvent des Augustins habité par nos Pères a reçu quelques dispositions nouvelles, mais il n'a pas été sensiblement modifié dans ses parties essentielles. Le jardin est un vrai jardin de moines, soigné et cultivé. Aussi produit-il avec abondance : l'utile et l'agréable s'y rencontrent également. Les allées, bien entretenues, offrent pour la promenade une route propre et unie, et l'avenue des grands arbres que l'on appelle le jeu de boules est belle comme celle d'un grand parc. Dans un coin retiré de l'enclos, il y a une enceinte fermée de murs à laquelle amène une rangée d'arbres verts. C'est le cimetière de la communauté. Les restes de nos chers défunts, exhumés du cimetière paroissial, ont été placés là ; déjà les tombes sont nombreuses ; des morts plus récents sont venus rejoindre leurs devanciers ; *in morte quoque non sunt divisi*. Le dernier qui soit entré dans cet asile est le vénérable chanoine Dupuy, dont le nom est lié aux origines de notre Congrégation et en particulier aux origines de la maison de l'Osier. On voudrait pouvoir lire sur une des modestes croix qui abritent ces tombes le nom d'un Missionnaire qui fut populaire entre tous, à l'Osier et en Dauphiné, celui du vénéré P. Vincens ; instinctivement on se prend à le chercher, mais si la mort qui nous l'a enlevé en un clin d'œil en le foudroyant dans un fleuve d'Amérique, nous a privés de sa dépouille, au moins son souvenir demeurera-t-il impérissable parmi nous, et surtout dans la maison de l'Osier qu'il illustra si longtemps des reflets de sa gloire apostolique.

Le mouvement du pèlerinage à Notre-Dame de l'Osier ne se ralentit pas ; ce cher sanctuaire garde le cachet de piété champêtre et naïve des anciens jours. Nos Pères Missionnaires, ardents au labeur, vigoureux et sans souci

de la fatigue, ont gardé dans sa fleur la tradition des bonnes vieilles missions d'autrefois ; ils parcourent le diocèse en tous sens, et les populations qui ont goûté leur ministère, viennent à l'Osier aux jours de la belle saison en recueillir encore le bienfait. La retraite de septembre est l'époque préférée Nous en avons vu cette année l'ouverture et la clôture. Prêchée avec entrain et succès par le P. Bartet, de la maison du Calvaire, elle a amené au sanctuaire des âmes dévotes à Marie. Mille communions environ ont été données le dernier jour. Le soir, à la procession qui a suivi les vêpres, plus de treize cents personnes ont défilé avec ordre sous les bannières des Confréries, dans le chemin de Bon-Rencontre et dans les allées du jardin de la communauté. Les spectateurs étaient presqu'aussi nombreux que les fidèles, et l'on sentait à la vigueur du chant et à son universalité un peu confuse qu'il y avait de l'enthousiasme dans cette foule. Et qu'on ne dise pas qu'on a vu ailleurs, dans des sanctuaires plus célèbres, des foules plus nombreuses ; ceci n'arrive qu'à certains jours, et une procession de village qui dépasse mille personnes offre déjà un bien édifiant spectacle.

La semaine qui a suivi celle de la retraite a vu encore un pèlerinage non interrompu, et le travail de nos Pères au confessionnal n'a pas discontinué.

A l'extrémité du diocèse de Grenoble et déjà dans la chaîne des Alpes, un autre sanctuaire plus jeune et déjà plus célèbre, attire aussi les pèlerins. La France et le monde catholique ont retenti du nom de la Salette. Le pèlerinage est d'un abord difficile ; la nature lui a fait des approches pleines de sauvage et merveilleuse beauté. De Grenoble à Corps on compte soixante kilomètres : nous mîmes près de onze heures à les franchir. Les quatre premières lieues, jusqu'à Vizille, petite ville his-

torique et manufacturière, se font facilement sur une route ombragée de grands arbres qui longe l'Isère et le Drac. A partir de Vizille on aborde la montagne par des côtes d'une raideur extrême, et, arrivé au sommet, on suit des lacs aux gracieux contours dont le principal a trois kilomètres de longueur. A la Mure, autre petite ville placée au point de rencontre des plateaux et des grandes montagnes, on fait une station d'une heure, après quoi la diligence se lance dans des défilés à pentes rapides où tantôt on descend et tantôt on monte, sans que le terme du voyage paraisse se rapprocher sensiblement. Enfin, après maints cahots et tournants, on entre à Corps, où tout un escadron de mulets campé sur la place attend les voyageurs à leur descente de voiture.

De Corps à la Salette ce n'est plus une route, c'est une échelle taillée aux flancs de la montagne : on monte, on monte toujours pendant près de onze kilomètres, jusqu'au dernier contrefort du Gargas, dont le front verdoyant se dresse au-dessus du sanctuaire. C'est, la prière aux lèvres, le regard tendu vers les hauteurs dont des croix gigantesques indiquent le couronnement, qu'on s'avance lentement sur cette route de la pénitence. Je dis pénitence, car tout, dans ce pèlerinage, rappelle cette vertu, depuis les sentiers abruptes jusqu'aux souvenirs de l'apparition miraculeuse.

Arrivés à la Salette à huit heures du soir, par un magnifique orage de montagne, nous nous rendîmes immédiatement, mon confrère de l'Osier et moi, à l'église, où un exercice allait commencer. Une centaine de pèlerins à peu près y étaient déjà réunis. La basilique, de forme romane, est construite en pierre de Gargas de couleur un peu sévère, imitant le marbre noir, ce qui convient assez bien au site et aux idées que rappelle le miracle. Un millier de personnes et plus peut-être peut y trouver

place. Des *ex-voto* en nombre, des bannières envoyées de tous les pays du monde, des plaques de marbre portant le nom des diverses Confréries de France, affiliées à l'Archiconfrérie réparatrice de la Salette, en décorent les murs et les chapelles. Sur une des bannières, don de la ville de Blois, nous avons vu Saint Louis avec ces paroles : *Saint Louis, priez pour la France* ; on sent qu'ici la France pleure avec sa patronne ; ce n'est plus la nation légère, si fière de ses vieilles gloires, c'est l'enfant prodigue sollicitant son pardon.

Un vaste couvent, seul abri destiné aux pèlerins, a été bâti à côté de l'église qui en sépare les deux ailes : l'une est réservée aux hommes et l'autre aux femmes. Une cour intérieure permet aux religieuses chargées du service de circuler d'un bâtiment à l'autre et de surveiller les cuisines et les réfectoires. On rencontre des gens de tous les pays dans cette hôtellerie monastique ; il y avait en même temps que nous un Anglais, pasteur protestant converti à la Salette, un curé de Paris, un Hollandais, et deux jeunes Canadiens du diocèse de Saint-Hyacinthe, avec lesquels nous pûmes nous entretenir de nos chers Missionnaires d'Amérique.

A quelque pas de l'église, dans un pli de terrain qui s'abaisse vers un petit ruisseau, est le lieu de l'apparition. Des statues de grandeur naturelle représentent les personnages et les divers incidents de la scène. Ce n'est pas sans émotion qu'on se prosterne à cette place où la Vierge réconciliatrice se montra à la France dans la personne de deux petits bergers, et versa des larmes abondantes sur le tapis de fleurs que ses pieds effleuraient à peine. On craint de troubler sa douleur, on prie en silence et le cœur navré aux côtés de cette mère désolée ; nulle part, ses tendres reproches ne pénètrent l'âme à de telles profondeurs, et si la France,

si légère, mais encore si chrétienne dans ses instincts, pouvait assister à ce spectacle, la France se convertirait. Quatorze croix en bois, plantées dans le sentier et protégées par un escalier à double rampe, indiquent le court itinéraire suivi par la Sainte Vierge ; il y a toujours là des chrétiens pénitents qui font le chemin de la croix. Nous n'eûmes garde de manquer à cet acte de piété. On dit qu'aux grandes solennités du pèlerinage, Mgr Fava, évêque de Grenoble, excelle à prêcher les stations douloureuses.

Chaque jour, à onze heures, à un signal de la cloche, les pèlerins se réunissent à la fontaine miraculeuse qui coule à l'endroit de l'apparition. Le Missionnaire de semaine, dans une causerie historique, raconte avec simplicité aux pèlerins les événements de la mémorable journée du 19 septembre 1846. Nul art oratoire dans son récit, nul élan d'enthousiasme factice pour surprendre la conviction de son auditoire champêtre ; tout y est simple et vrai. Les faits se déroulent dans leur vérité ; les acteurs parlent et agissent avec toute l'éloquente simplicité de leur rôle. On écoute ainsi pendant une heure, et, à mesure que la narration avance, la lumière se fait, le nuage des objections tombe, et chaque pèlerin, transformé en zélateur de Notre-Dame de la Salette, s'en va avec la résolution de prêcher sa dévotion, et en répétant en lui-même les dernières paroles de Marie : « *Eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple.* »

Dans l'après-midi, les Pères Missionnaires de la Salette eurent la bonté de nous faire visiter le trésor de la basilique. Il renferme des richesses prélevées sur le luxe ou arrachées par la pénitence à la reconnaissance des âmes. Nous admirâmes surtout la couronne de la Vierge et un ostensoir ; ce dernier objet d'art est composé de

tous les bijoux et pierres précieuses ayant formé l'écrin de deux jeunes filles ; des dons de la plus haute valeur ont été envoyés de partout : « *Viri cum mulieribus præbuerunt armillas et inaures, annulos et dextralia* (1) ! » Plaçons ici une phrase de M. le comte Lafond : « Mais ce qui attire surtout notre piété, c'est une portion considérable de la pierre sur laquelle la Reine du ciel s'est assise en versant des larmes, au bord de la fontaine desséchée. C'est un calcaire mêlé de schiste de couleur noirâtre, et de même nature que les autres pierres de la montagne. Cette relique repose dans un reliquaire en cuivre doré, don d'une pieuse dame, et *ex-voto* pour plusieurs faveurs obtenues. Ce reliquaire a la forme d'un élégant chalet... (2).

En sortant de la sacristie, nous fîmes une longue et dernière station à l'église, où les Junioristes des Pères de la Salette psalmodiaient l'office avec beaucoup de précision et de piété. Le matin, nous étions montés jusqu'au cimetière des Missionnaires, tracé dans un épaulement du Gargas, et, du seuil de la chapelle funéraire, nous avions contemplé le cirque des montagnes. L'Obiou, dont la masse dénudée ferme l'horizon comme un géant de granit, brillait le soir aux derniers feux du soleil. Nous ne pouvions nous arracher à ces lieux bénis, et des larmes montèrent à nos yeux quand nous appliquâmes une dernière fois nos lèvres aux grilles qui renferment le terrain de l'apparition. Tout est si beau sur ces hauteurs, on s'y sent si rapproché du ciel, qu'on ne voudrait plus redescendre parmi les hommes. Enfin, à cinq heures, nous enfourchions chacun un mulet, et nous reprenions par les lacets sinueux la route de Corps. Un peu avant d'arriver

(1) Exode, xxxv, 22.
(2) La Salette, Lourdes, Pontmain.

au village de la Salette, à un détour dissimulé par un pli de la gorge, nous rencontrâmes une dame qui, accompagnée d'une jeune fille, montait pieds nus la côte semée de pierres aiguës.

Le sourire aux lèvres, le chapelet aux mains, la chrétienne s'avançait doucement, trompant dans les charmes de la prière la douleur de sa pénitence. Tout notre être frémit, et nous saluâmes profondément cette femme courageuse, faisant à part nous la réflexion que si le prêtre a reçu la vocation d'instruire les fidèles, il peut en échange de son ministère recevoir souvent d'utiles leçons des âmes qu'il dirige et s'édifier à son tour au spectacle de leurs vertus.

Revenus à Grenoble, après ce court pèlerinage, nous lûmes dans les feuilles publiques l'annonce d'un congrès des Œuvres ouvrières catholiques dont l'ouverture devait se faire le lendemain, 13 septembre. Ce congrès tint ses séances pendant toute une semaine. Deux cents catholiques à peu près, prêtres et laïques, vicaires généraux, directeurs de séminaires, d'œuvres ouvrières et de patronages, curés et religieux, industriels, avocats et publicistes, assistaient à ces réunions, présidées par Mgr l'évêque de Grenoble et par le T. R. P. Delaporte, supérieur général des Pères de la Miséricorde et président du bureau central des œuvres ouvrières. Ces pacifiques assises, sans avoir un grand éclat, font du bien ; on s'y entretient dans des pensées de zèle et de dévouement aux classes les plus abandonnées, on étudie les meilleures méthodes à suivre pour arriver à améliorer le sort des ouvriers et à leur inoculer l'esprit chrétien.

Le travail assidu du congrès ne nous laissait que peu de temps pour visiter la ville. Mais pendant le répit des récréations il nous fut permis de circuler çà et là à la découverte des curiosités de la capitale du Dauphiné. Sa

position sur l'Isère est admirable ; la rivière coule à flots rapides sous ses murs et vient battre ses quais avec colère. De hautes montagnes disposées comme des factionnaires préposés à sa garde la protègent de tous les côtés ; les hauteurs sont couronnées de forts qui décrivent une longue ligne de défense ; un couvent, bâti aux flancs du rocher, semble faire partie de cette zone stratégique : c'est Sainte-Marie, couvent d'Ursulines, lequel fut autrefois un monastère de la Visitation et dont la chapelle fut bâtie par saint François de Sales. Nous gravîmes les escaliers qui mènent à ce sanctuaire, et après y avoir prié en rappelant à notre mémoire les grands souvenirs qui s'y rattachent, nous pûmes admirer le vaste panorama des montagnes, les fertiles vallées et la cité bâtie au cœur de cette riche nature.

Les églises de Grenoble n'ont rien de bien remarquable. Tous les matins, à la messe de communauté du congrès, et le soir, au grand salut de six heures, nous nous rendions à la cathédrale. Nous visitâmes aussi Saint-Louis et Saint-André. Sur la place de cette dernière église, la statue de Bayard se dresse sur son piédestal de gloire. Le chevalier *sans peur et sans reproche* regarde avec amour la croix de son épée qu'il va baiser dans un dernier adieu. C'est avec respect que l'on passe devant le guerrier chrétien, en demandant à Dieu de rendre à la France et son vieil honneur et la race de ses héros.

Le musée de Grenoble est un des plus intéressants qu'on puisse voir. Il y a là des peintures religieuses exquises : nulle part, dans un musée profane, on n'en rencontrerait en si grand nombre. On lit la signature des plus grands maîtres au bas des toiles. Quatre tableaux surtout attirent l'attention : la famille dominicaine ; ce sont tous les saints de cet ordre illustre, hommes et femmes, rangés autour de leur fondateur ; les principaux se re-

connaissent facilement et occupent le premier plan du théâtre : les disciples d'Emmaüs ; Marie-Madeleine à la Sainte-Baume, et la résurrection de Lazare. Ce dernier tableau se distingue par un trait admirable d'étude de mœurs. Nous voulons bien que notre observation n'ait aucune valeur au point de vue de l'art, mais au point de vue de l'intelligence du caractère des personnages évangéliques, elle nous a paru s'appliquer au plus beau trait de ce chef-d'œuvre. Lazare, rappelé à la vie, semble ébloui par la lumière qui aveugle ses yeux qui se rouvrent ; les juifs délient ses bandelettes ; ses deux sœurs Marthe et Marie sont debout aux côtés de Notre-Seigneur, qui vient de commander à la mort ; mais Marthe, ravie, regarde son frère, comme si elle ne pouvait croire à tant de bonheur, et Madeleine regarde seulement Notre-Seigneur. Ce trait est à lui seul d'un rare bonheur, et la psychologie n'a jamais si bien rendu les sentiments de l'âme humaine. Le portrait des deux sœurs est vivant dans les couleurs de l'artiste comme dans la page du saint Evangile.

Comme nous nous étonnions de voir tant de chefs-d'œuvre religieux réunis dans un musée de province, le gardien nous apprit que c'était là des épaves de la grande Chartreuse recueillies du grand naufrage de la Révolution. Ainsi, dans ces monastères dont on ébranle aujourd'hui si violemment les portes et dont on calomnie les vénérables hôtes, les arts, les sciences et les vertus avaient élu domicile, et leur présence dans une contrée était une bénédiction universelle. La lumière, l'instruction, l'aumône et le bon exemple descendaient de ces hautes et saintes demeures et se répandaient au loin comme les parfums exhalés par la ruche. Nous en eûmes une preuve bien frappante quelques jours après, quand, traversant la jolie petite ville de Voiron, nous nous trou-

vâmes en face d'une magnifique église dont la beauté et les dimensions ne dépareraient pas une capitale. Ce sont des moines voisins, voués à la prière et au silence, qui en ont doté le pays. Le Dauphiné est habitué à leurs largesses. Fermez la grande Chartreuse, une source de bien-être sera tarie pour ces populations, et les montagnes elles-mêmes s'indigneront contre les profanateurs qui auront troublé leur paix et ruiné leurs espérances.

Septembre achève son cours ; déjà les sommets sont couverts d'une ligne de brouillards ; adieu, montagnes ; adieu, vallées chéries et pieux sanctuaires ; c'est l'heure du retour. Déjà, par toutes les voies ferrées, la gent écolière reprend la route des villes ; comme les écoliers, nous nous blottissons le cœur plein de regrets dans un coin de wagon, et nous rentrons à Paris, Océan livré aux tempêtes sociales et à toutes les surprises de la température politique : *inæquales procellæ vexant mare.*

LA DISPERSION.

Ce numéro était en formation à l'imprimerie lorsque s'est produit le douloureux événement de la dispersion de nos Pères en France. Nous n'avons pas à raconter ici ces tristes scènes ; c'est le rôle de l'histoire, et l'histoire de cette cruelle séparation s'écrira un jour. En attendant, nous déposons la plume et, prosternés au pied de la croix en face de murs déserts et de tabernacles vides, nous nous écrions, dans l'élan de notre douleur et de notre confiance :

In spem resurrectionis !

LA FORCE ET LE DROIT.

LETTRE DE Mgr PERRAUD
ADRESSÉE AUX PP. OBLATS EXPULSÉS DE LEUR MAISON D'AUTUN
LE JEUDI 4 NOVEMBRE 1880.

Autun, le 5 novembre 1880.

MES RÉVÉRENDS ET BIEN CHERS PÈRES,

L'attentat sacrilège est consommé. La maison que vous habitiez depuis bientôt vingt ans, à l'ombre du clocher de Saint-Lazare, a été attaquée et prise. J'ai entendu, pendant des heures, le bruit sinistre des coups de hache retentissant sur vos portes pour les défoncer. J'ai vu pénétrer chez vous, par le seul droit de la force, les agents d'un gouvernement qui, après avoir fait écrire avec ostentation sur tous nos monuments publics ces trois mots « Liberté, Egalité, Fraternité », leur inflige et s'inflige, à la face de l'Europe et du monde, le plus scandaleux démenti.

J'ai partagé avec vous les anxiétés de ces jours durant lesquels vous avez dû prendre, pour vous garantir d'un coup de surprise de la part des dépositaires officiels de l'autorité, plus de précautions que n'en prenaient, il y a un siècle, les habitants d'Autun, lorsque les bandes conduites par deux célèbres malfaiteurs parcouraient nos forêts et semaient la terreur dans tous nos environs (1).

Au milieu de vous, et des nombreux amis accourus pour

(1) En décembre 1754. Les mémoires si curieux de Crommelin, publiés par la Société Eduenne, t. VI, p. 424, racontent un épisode des terribles exploits de Mandrin et de son lieutenant Bras-de-Fer. « Ce dernier brigand vint dans cette ville. Il rencontra sur la route de Chalon une trentaine de séminaristes qui allaient prendre les ordres; les ayant arrêtés, il les plaça chacun entre deux des siens, vint les déposer dans le couvent Saint-Andoche, et donna l'ordre de les fusiller au premier signal. »

partager vos épreuves, j'ai eu la consolation de faire cette vigile suprême, si tristement solennelle, dont la prière a consacré la première et la dernière heure. J'ai mêlé mes larmes aux vôtres, et il n'est pas une seule de vos douleurs qui n'ait été mienne, en ce jour désormais marqué pour nous tous d'un ineffaçable souvenir.

Maintenant, le silence s'est fait de nouveau dans cette rue solitaire que remplissaient hier de si étranges clameurs. La hache et le marteau se reposent. L'armée, convoquée à cette expédition d'un nouveau genre, et stupéfaite de se voir réquisitionner pour une si humiliante besogne, a rejoint ses quartiers. Vos jeunes gens, ces vaillants et dévoués apprentis de l'apostolat, sont déjà partis. Demain, ils seront à Londres; après-demain à Dublin, et, sur une terre plus hospitalière que la nôtre, ils achèveront de se préparer, dans le recueillement de la prière et de l'étude, à porter bientôt l'évangile de justice et de paix soit aux contrées glacées de l'Amérique du Nord, soit aux régions brûlantes de la terre de Natal et de l'île de Ceylan. Ils peuvent bien, à cette heure, redire les vers du poète :

> At nos hinc alii sitientes ibimus Afros.
> Pars Scythiam.....
> Et penitus toto divisos orbe Britannos.
> Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva,
> Nos patriam fugimus (1).

Une dernière fois, je viens de les bénir, en les accompagnant de mes vœux ; mais toute mon âme gémit, et le brutal triomphe de la barbarie sur ces prémices des moissons apostoliques me fait dire aussi avec le tendre et compatissant Virgile :

> ..... En quo discordia cives
> Perduxit miseros !

(1) Parmi nous, les uns se rendront dans les contrées africaines brûlées par le soleil ; les autres iront en Scythie. Nous nous dirigeons maintenant vers la Grande-Bretagne, séparée du reste du monde. Nous quittons la terre qui nous a donné naissance : nous fuyons loin de notre patrie. (Virgile, *Bucoliques*, 1re églogue.)

Fatales conséquences de la guerre impie déchaînée sur notre malheureux pays, en dépit de tous les conseils, de tous les avertissements, de toutes les protestations !

Pauvre et chère France ! A peine sortie des cruelles épreuves d'il y a neuf et dix ans, par quelles nouvelles tempêtes n'avons-nous pas la douleur de la voir assaillie et battue : *Pauperecula, tempestate convulsa* (1).

Hier, qui n'eût frémi au plus intime de son cœur, au moment où ceux des vôtres qui sont nés en Alsace-Lorraine ont été spécialement expulsés comme *étrangers*, et où nous avons entendu la foule s'écrier dans un élan de patriotique douleur : « Vive l'Alsace ! vivent les Oblats ! » Auteurs et exécuteurs des décrets, vous avez donné une consécration officielle aux lugubres événements de 1870 et au démembrement du territoire national ! Vous avez bien mérité de la patrie..... allemande ! Mais quels sentiments vous provoquez de la part des cœurs vraiment français !

Au quatrième siècle, Lactance a écrit un livre célèbre intitulé : *De la mort des persécuteurs.*

Pour moi, j'en voudrais faire un dont le titre serait moins tragique. Je l'intitulerais simplement : *De l'ineptie des persécuteurs !* Qu'il serait aisé à cette heure de composer un gros volume sur ce triste sujet. J'écarte cette tentation, et me bornant à ce qui vous concerne, mes bons et chers Pères, je n'aurai pas de peine à démontrer, en faisant appel au plus simple bon sens, combien, à tous égards, votre expulsion est une ineptie de premier ordre en même temps qu'elle constitue une criante iniquité.

Je dis : à tous égards.

Je ne veux cependant pas, pour la démonstration de cette thèse trop évidente, rentrer dans les considérations générales que tous les Évêques ont déjà fait valoir en commentant les fameux décrets. Je les ai moi-même exposées, soit dans ma lettre du 15 avril à M. de Freycinet, soit dans ma lettre du 19 octobre à S. Em. le Cardinal-Archevêque de Paris. Les

(1) Is., LIV, 11.

consultations de nos plus savants jurisconsultes et la démission spontanée de plus de 250 magistrats leur assurent une autorité morale qui survivra, j'en suis sûr, à tous les sophismes d'une légalité menteuse, comme à tous les attentats de la force brutale.

Je viens de nommer le cardinal Guibert. Vénérable et saint pontife, des mains duquel j'ai reçu la consécration épiscopale! Comment ne lui adresserais-je pas ici, en votre nom et au mien, la plus respectueuse et, si je puis le dire, la plus filiale salutation ! Il appartient à votre Société. Il a été pris dans vos rangs, en 1842, par un gouvernement qui n'avait pas la réputation d'être un gouvernement de sacristie et que personne n'a jamais accusé de partialité envers les ordres religieux. Il y a neuf ans, au lendemain de nos désastres militaires et de nos discordes civiles, quand, pour la troisième fois en ce siècle, le siège de saint Denis venait d'être rougi du sang d'un archevêque de Paris, c'était lui, cet Oblat, alors successeur de saint Martin de Tours, que M. Thiers, au nom du gouvernement de la République, faisait supplier de venir succéder à M^gr^ Darboy, pour dévouer sa vigoureuse et féconde vieillesse à l'œuvre de la résurrection nationale !

Il n'a jamais parlé que le langage le plus élevé de la modération, de la sagesse, de l'expérience, du patriotisme ! Il porte depuis près de quarante ans le lourd et glorieux fardeau de l'épiscopat, et jamais il n'a renié la famille religieuse qui a été le berceau de sa vocation sacerdotale. Il en a conservé les armoiries dans son blason d'évêque, et, de Viviers à Tours, comme de Tours à Paris, il a toujours pu dire avec le fondateur de votre congrégation de si pieuse et française mémoire : « Le Seigneur m'a envoyé pour évangéliser les pauvres : *Evangelizare pauperibus.* »

Avec quelle noble simplicité, avec quelle modestie tout apostolique ne résumait-il pas, dans sa lettre du 6 octobre à M. Constans, les immenses services rendus depuis un demi-siècle par votre Institut à la double cause de la prédication de l'Évangile et de l'influence française dans le monde ! Comment ! voilà une Société qui a pris naissance chez nous, sur

notre territoire, dans les rapports les plus constamment fraternels avec le clergé paroissial. Elle a eu successivement pour premiers supérieurs deux évêques de Marseille. Quatre gouvernements l'ont laissée vivre en paix ! Elle a grandi. Elle compte maintenant dans son sein dix évêques missionnaires. Dieu a béni ses œuvres. Elle évangélise avec un infatigable dévouement et un succès incontesté, en Amérique, les régions voisines du pôle Arctique ; en Afrique, le cap de Bonne-Espérance et la terre de Natal ; en Asie, l'île de Ceylan.

Dans ces diverses contrées, les Oblats ne sont pas seulement les apôtres de l'Evangile ; ils sont encore, si je puis parler ainsi, les missionnaires de la civilisation. Esquimaux, Cafres, Indous, tous ces peuples reçoivent d'eux, avec les vérités du salut éternel, les principes, les exemples, les méthodes qui triomphent de la barbarie et préparent l'avènement du vrai progrès social !

Sans doute et avant tout, cela se fait au nom de Jésus-Christ et de l'Eglise ; mais cela se fait aussi au nom de la France, que vos Pères font respecter, aimer, bénir par ces peuplades lointaines ! Et ce sont de soi-disant Français qui, pour obéir à la consigne implacable dictée par des haines antireligieuses, sans tenir aucun compte des services rendus, du bien entrepris, des œuvres commencées ; sans se demander si les coups frappés chez nous par leur rage aveugle ne feront pas des ruines lamentables dans ces colonies naissantes d'Amérique, d'Afrique et d'Asie qui grandissaient pour le plus grand avantage de la civilisation européenne et de l'influence nationale, ont hier violé votre domicile, brisé vos portes, pris votre maison d'assaut, attenté à votre liberté et fait conduire chacun de vous dans la rue, entre deux gendarmes, comme un malfaiteur ! Et vous ne voulez pas que je dise, avec tout ce qu'il y a d'honnête et de raisonnable en France, que, pour agir de la sorte, il faut avoir perdu le bon sens et le sens moral !

Je ne saurais omettre un détail très significatif et de nature à faire rougir les crocheteurs, bien qu'ils s'irritent quand on leur parle de dévorer leur honte. Il faut cependant qu'à

n'importe quel prix on ose dire sa pensée, et que le cri de l'indignation publique soit plus fort que le bruit des haches s'abattant sur les portes de citoyens paisibles et des pinces faisant grincer et sauter les serrures !

Oui, j'en appelle ici à quiconque se sent le droit de porter avec fierté le titre de Français. Il y a un an, par reconnaissance pour les grands services rendus par vos Pères à la mission civilisatrice dont ils sont les intrépides ouvriers dans les glaces du pôle Nord, le gouvernement de la reine Victoria donnait le nom d'un de vos Missionnaires, Mgr Grandin, à une des stations britanniques de l'Amérique septentrionale ! Voilà ce qu'ont su faire, en dépit de tous les préjugés nationaux ou religieux, des Anglais protestants. Là-bas, à 2 000 et 3 000 lieues de votre pays, ces étrangers, ces hérétiques vous entourent de respect, d'honneur, de sympathie ; ils sont heureux du bien que vous faites ; loin d'en être jaloux, ils le secondent de tout leur pouvoir. Mais, chez vous, dans votre propre patrie, dans cette France que vous faites respecter et aimer, un gouvernement qui s'est annoncé avec emphase comme un gouvernement de liberté, qui s'est engagé à protéger tous les droits et à sauvegarder tous les intérêts, ce gouvernement a fait marcher contre vous, hier, son infanterie et sa cavalerie. Il a fait cerner votre maison comme on cerne un repaire de malfaiteurs. Il a obligé de braves soldats à lever sur vos personnes consacrées leur main tremblante, tandis qu'ils se défendaient mal de leur humiliation et ne savaient pas cacher leurs larmes !

J'ai vu tout cela.

..... Quæque ipsa miserrima vidi !

Et l'on m'empêcherait de dire qu'en dehors même de toutes les considérations de conscience et de foi, cette brutale expulsion est le fait de la plus inexplicable et de la plus inexcusable des inepties !

Je voudrais maintenant essayer de montrer, au point de

vue beaucoup plus restreint des intérêts locaux, quel préjudice votre expulsion cause à la ville d'Autun.

J'indiquerai à peine, et seulement pour mémoire, les services spirituels que vous rendiez avec tant d'empressement et de bonne volonté au clergé de la ville épiscopale.

Pendant trois mois de l'année, vos jeunes scolastiques remplaçaient nos séminaristes en vacances, et, grâce à vous, nous pouvions maintenir à la Cathédrale la splendeur de nos offices publics. Au temps du Carême, de la Semaine sainte, des retraites, des missions, vos Pères nous prêtaient toujours le concours le plus dévoué pour faciliter aux hommes l'accomplissement de leurs devoirs de chrétiens, en mettant à leur portée un plus grand nombre de secours religieux.

Je n'insiste pas sur ce genre de services : il pourrait n'être pas suffisamment compris ou apprécié par tout le monde.

Je passe immédiatement à des considérations d'un autre ordre ; et, sans leur donner plus d'importance qu'elles ne méritent, je ne crois pas devoir les laisser de côté, puisqu'il s'agit de démontrer, au nom du gros bon sens, ce que j'ai appelé « l'ineptie des persécuteurs ».

Autun n'est pas une ville populeuse. Nous n'y avons ni industrie ni grand négoce. A part quelques exceptions, notre commerce est tout local et ne dépasse pas les proportions des besoins ordinaires de la vie. Dans ces conditions, l'appoint donné ou enlevé aux affaires par une maison qui comptait en moyenne, suivant les années, soixante ou quatre-vingts habitants est loin d'être chose indifférente. Ne parlons pas de l'octroi municipal, dont je n'ai pas mission de défendre les intérêts. Mais puisqu'il faut aller à des détails pratiques, interrogeons le boulanger, le boucher, l'épicier, le tailleur, le blanchisseur, l'horloger, le marchand de faïence, le ferblantier, le pharmacien, les ouvriers des différents corps d'état fréquemment employés aux travaux de réparation dans une maison considérable ; demandons-leur ce qu'ils ont gagné à l'expulsion des Oblats.

Pour ne m'exposer à aucune erreur ou exagération, je ne

donnerai ici aucun chiffre précis. Mais je voudrais que les partisans les plus fanatiques des décrets, ceux peut-être qui se sont réjouis hier, tandis que nous pleurions, voulussent bien se donner la peine de faire eux-mêmes cette enquête, de recueillir les éléments de ces statistiques, de dresser ce bilan commercial, en allant consulter, les uns après les autres, tous ces fournisseurs ou marchands d'objets de première nécessité. Peut-être comprendraient-ils comment les mêmes haines, qui compromettent par leurs absurdes violences des intérêts moraux et religieux d'un ordre supérieur, ont sur les affaires et les transactions humaines un fatal contre-coup.

Ce que je viens de dire, à propos du travail rémunérateur du négociant et de l'ouvrier, n'est pas moins évident quand il s'agit des relations sacrées établies par la charité et par l'aumône, entre ceux qui ont un peu de superflu et ceux qui manquent du nécessaire.

Il ne m'appartient pas, mes révérends Pères, de trahir le secret de toutes les pieuses libéralités que vous répandiez autour de vous. Je me borne à indiquer quelques détails dont je n'ai eu connaissance que depuis hier.

N'était-il pas de notoriété publique que 60 ou 80 pauvres recevaient l'aumône chaque semaine, à cette même porte qu'ont brisée et abattue les représentants attitrés du gouvernement ?

Ce qu'on sait moins peut-être, c'est comment nos chères Petites-Sœurs des Pauvres nourrissaient chaque jour avec la desserte de vos tables, soupes, morceaux de pain, débris de viande et de légumes, *dix* de leurs vieillards.

Mais, à cette heure, votre maison est fermée, vos étudiants sont partis, votre communauté est dissoute. L'âne traditionnel des Petites-Sœurs n'aura donc plus à descendre désormais les pentes escarpées et passablement incommodes de la rue aux Rats Plus de restes à recueillir à l'office de la maison toujours si hospitalière. Dix bouches dont la nourriture quotidienne était assurée, grâce à vous, cela comptait pour l'asile des Petites-Sœurs : c'était plus du sixième de cette pitance qu'elles vont quêter chaque jour avec un si infatigable dé-

vouement, et qu'elles savent accommoder pour leurs pauvres avec une habileté si consommée. Bienfaiteurs et amis du peuple, voilà encore un de vos exploits! Il ne fait pas moins honneur à votre intelligence qu'à votre cœur !

Les pauvres souffriront davantage, puisqu'ils seront moins assistés. Mais qu'importent les souffrances des pauvres? Vivent les décrets ! Et d'ailleurs, l'Église insultée, la liberté méconnue, le droit foulé aux pieds, la justice trahie, les cléricaux opprimés : voilà de surabondantes compensations aux détresses et aux doléances de ceux dont la charité catholique adoucissait les souffrances et prolongeait les jours !

Et ce que je dis ici à votre occasion, mes bons et chers Pères, deviendrait cent fois plus péremptoire et plus irréfutable, si je voulais supputer les ruines de toutes sortes qui s'amoncellent à cette heure dans un grand nombre de villes de France, au fur et à mesure que s'exécutent les fameux décrets et que la hache des démolisseurs poursuit, en profanant le nom sacré de la loi, son œuvre de destruction.

Je ne crois pas avoir besoin d'insister davantage. Ma thèse me paraît démontrée, et je répète qu'il y aurait un livre très intéressant, très instructif, et malheureusement très considérable à écrire sur ce sujet : « De l'ineptie des persécuteurs ».

Et maintenant, mes bons et chers Pères, puisque l'absurde et sacrilège attentat est consommé, tandis que la vapeur vous emporte vers la verte Irlande, où nos vœux les meilleurs vous accompagnent, où vous suivent mes plus paternelles bénédictions, je veux finir cette lettre d'adieu par un mot d'espérance.

Chassés de votre patrie par une persécution qui persiste à se couvrir du masque de la légalité, vous allez demander asile à un pays où, il n'y a pas encore cent ans, le code fameux des « lois pénales » édictait contre les catholiques les peines les plus terribles.

Le célèbre Burke a caractérisé en termes qui n'ont rien d'exagéré ces lois si longtemps appliquées à nos frères d'Irlande.

« En fait d'ignoble perfection, avait dit un jour le grand « orateur du parlement anglais, c'est le plus remarquable « monument d'iniquité qui ait jamais été élevé : c'est une « machine d'une adresse rare et d'un travail achevé, aussi « bonne pour l'oppression et l'appauvrissement d'un peuple, « et l'avilissement en sa personne de la nature humaine, que « tout ce qui aura jamais été produit par la perversité de « l'homme (1) ».

Nos faiseurs et nos exécuteurs de décrets sont en bonne voie pour mériter de pareils éloges. Il se pourrait faire cependant, malgré l'éclat de leurs victoires actuelles, que leur triomphe ne fût pas de longue durée.

Inspirés par les passions sectaires de leur époque, les féroces rédacteurs du code des « lois pénales » devaient croire qu'ils avaient trouvé le moyen infaillible d'en finir avec le catholicisme romain. D'ailleurs, Henri VIII, Elisabeth, Cromwell, leur avaient frayé la voie. Les scrupules n'avaient point arrêté ces personnages quand il avait fallu faire tomber sous la hache des bourreaux, non pas seulement les portes des couvents, mais les têtes des prêtres et des religieux.

Toutefois, Dieu soit loué, rien n'est faible et éphémère comme la violence et l'injustice se donnant la main pour faire triompher la sottise ou les mauvaises passions ! Les lois pénales ont été abolies : la liberté catholique, — la pleine, vraie et sincère liberté, — a fini par avoir le dernier mot en Angleterre et en Irlande contre toutes les machines gouvernementales ou législatives inventées pour l'étouffer. Là où, il y a deux cents ans, le fait de dire la messe était puni de la peine de mort, vous allez, mes chers Pères, trouver la sécurité et les droits que vous refusent en 1880 les ministres d'un gouvernement républicain et soi-disant libéral.

Plaignez-nous, plus que nous ne vous plaignons : car dans deux jours vous toucherez une terre vraiment libre, et « les lois existantes », qui vous persécutent dans votre propre patrie, vous protégeront dans un pays étranger, tandis que

(1) *Burke's works*, p. 87.

pour nous il nous faut encore poursuivre l'expérience où viennent de succomber, depuis quelques mois, les droits les plus nécessaires et les plus précieuses des garanties publiques.

Mais quoi qu'il puisse advenir, je ne saurais désespérer ni de notre pays, ni de l'avenir. Je veux au contraire croire au triomphe du bon sens sur l'ineptie, de la justice sur l'iniquité, de la sage liberté sur les violences serviles des oppresseurs.

Aussi bien, tout n'a pas été douleurs et amertumes pour nous dans notre épreuve d'hier. Nous n'avons pas eu seulement affaire aux crocheteurs subalternes, envoyés seuls sur la brèche, et abandonnés par leurs chefs hiérarchiques demeurés sur l'arrière-plan, comme s'ils avaient rougi de prendre une part personnelle à ce qu'ils appellent avec emphase « l'exécution des lois ».

Dieu merci ! nous avons vu d'autres visages ; et s'il nous a fallu, dans l'inexprimable angoisse de nos âmes chrétiennes et françaises, entendre le bruit sinistre qui était l'accompagnement obligé de cette exécution officielle, nous avons aussi recueilli autour de nous des acclamations singulièrement consolantes.

Bon Père supérieur, ni vous ni moi, j'en suis certain, nous n'oublierons de notre vie notre retour à l'évêché.

Ces messieurs avaient terminé leur besogne : trente et quelques portes de votre maison étaient brisées. Les scellés venaient d'être apposés, en bonne et due forme, sur la chapelle ; et il m'avait fallu toute une négociation et une ambassade extraordinaire peur obtenir, par grâce, que le même procédé ne fût pas appliqué à la petite chambre où, à l'issue de la messe, vous aviez emporté le Saint Sacrement. Vaincus, nous l'étions, et il nous fallait bien abandonner le champ de bataille à nos vainqueurs, plus embarrassés de leur triomphe que nous de notre défaite.

L'impartialité me fait une obligation de dire que, dès le commencement de la lugubre tragédie, le délégué de MM. Constans et Hendlé m'avait accordé la faveur de pouvoir

demeurer avec vous jusqu'à la consommation de votre poignante épreuve.

Commencée à six heures et demie précises, l'opération s'achevait à dix heures passées.

Le moment était venu de partir. Je vous donnai le bras. Vos conseils judiciaires (je tiens à saluer par leurs noms ces honorables et courageux citoyens, et je les prie de trouver ici l'expression publique de ma plus vive gratitude), M. l'avocat Changarnier et M. l'avoué André (1), vous suivaient immédiatement. Mes vicaires généraux fermaient la marche. Jusqu'au bout, le cérémonial de MM. les exécuteurs des décrets fut ponctuellement suivi : pour vous faire sortir un agent dut mettre la main sur vous. Aux yeux de la loi qu'on venait de nous appliquer, vous étiez donc un rebelle ; et moi j'étais un complice de votre rébellion, puisque j'avais tenu à protester par ma présence contre les scènes de violence dont vous et les vôtres veniez d'être l'objet.

Cependant, chose étrange, à peine avions-nous franchi le seuil de cette maison prise d'assaut, voici que la foule nous accueillait par les cris cent fois répétés de : « Vive la reli- « gion ! vive la liberté ! vive Monseigneur ! vivent les « Oblats ! » Nous passons devant le front des troupes. Elles s'alignent. Le clairon sonne ; les soldats portent les armes ; les officiers saluent de l'épée la croix épiscopale et celui qui la porte. Nous avançons ; les cris enthousiastes redoublent ; le flot grossit. Tout à l'heure on nous cernait et l'on nous traitait comme de véritables malfaiteurs, et voici qu'on forme autour de nous un cortège triomphal. Les généreuses et frémissantes protestations nous accompagnent jusqu'à ce grand perron de l'évêché du haut duquel, après vous avoir serré dans mes bras et demandé à Dieu de soutenir mes forces bri-

(1) Que ne puis-je donner également les noms de tous ceux qui sont venus assister les Pères pendant plusieurs jours et plusieurs nuits avec un si infatigable et si touchant dévouement ! La liste en serait trop longue et je craindrais de faire des oublis. A tous ces défenseurs du droit opprimé, à tous ces protecteurs et amis des victimes d'une odieuse persécution, honneur et reconnaissance.

sées par tant d'émotions, je me retourne vers ce peuple si vraiment fidèle, je le remercie d'avoir noblement vengé l'honneur de la ville d'Autun, et j'entonne de toute mon âme le chant de nos plus solennelles bénédictions (1) !

Redisons encore une fois, mes bons et chers Pères : « Notre aide est au nom du Seigneur : *Adjutorium nostrum in nomine Domini.* »

Pour puissants et habiles que croient être les hommes qui lui ont si audacieusement déclaré la guerre, il a eu raison de plus redoutables et de plus fiers génies.

J'ai trop bonne opinion de la France pour penser qu'elle veuille subir définitivement le joug de l'impiété armée contre la raison, contre la justice, contre la conscience, contre Dieu.

Elle aussi se relèvera au nom de la vraie liberté, si indignement profanée à cette heure. Gardez-vous, mes chers Pères, de vous lier par des liens indissolubles à la terre amie qui va vous donner l'hospitalité. En dépit de la distance, et malgré le coup de force qui nous sépare momentanément, demeurez nôtres. Restez, je vous en prie, les fils de cette vieille cité éduenne que vous aimiez et qui vous aimait. Ce ne sont pas ses enfants, ce sont des étrangers qui vous ont proscrits et chassés.

Les nuages de la sottise et les tempêtes de la violence passeront : vous nous reviendrez quand brillera de nouveau sur notre chère France le soleil du bon sens et de la justice. De quel cœur, alors, et mon peuple et moi nous bénirons le Seigneur, « celui qui courbe et qui redresse ; qui conduit aux « abîmes et qui en ramène ; qui couche les humbles dans la « poussière et qui les relève jusqu'à la gloire (2) ».

(1) Des plumes officieuses, et même officielles, ont contesté l'exactitude de ces touchants et consolants détails. Je les maintiens purement et simplement. *Deus scit quia non mentior* (Rom., IX, 1). Entre la parole de ces messieurs et la mienne, le public jugera.

(2) I^er^ livre des Rois, II, 6-8.

C'est dans ces sentiments de confiance religieuse et de patriotiques espérances que je suis et demeure,

Mes révérends et bien chers Pères,

Votre très dévoué et affectionné en Notre-Seigneur,

† ADOLPHE-LOUIS,

ÉVÊQUE D'AUTUN, CHALON ET MACON.

PROTESTATION

LUE PAR Mgr L'ÉVÊQUE D'AUTUN AUX AGENTS QUI ONT ENVAHI LA MAISON DES PÈRES OBLATS.

En ma qualité d'Evêque du diocèse, je proteste solennellement contre la violence faite à une maison religieuse qui est placée sous ma juridiction et sous ma protection.

J'ai le devoir de rappeler que, si les lois de tous les peuples civilisés punissent ceux qui violent le domicile et la propriété d'autrui, il y a aussi des peines spirituelles et redoutables portées par l'Église contre ceux qui attentent aux droits et à la liberté de ses ministres.

Après Dieu, je prends à témoin de l'attentat qui va être commis les citoyens courageux accourus ici pour entourer de leurs sympathies les membres d'une famille religieuse injustement persécutée.

Au nom de l'Eglise, au nom du diocèse, au nom de la ville d'Autun, je déclare que les Oblats ont mérité, et qu'ils emporteront avec eux dans leur glorieux exil, la reconnaissance des fidèles catholiques et l'estime de tous les honnêtes gens, attristés et indignés d'un tel outrage fait à la religion, à la justice, à la liberté.

NOUVELLES DIVERSES

Le dimanche 19 septembre, Mgr Bonjean, évêque de Médéa *in partibus* et vicaire apostolique de Jaffna (Ceylan), s'est embarqué à Marseille à bord de l'*Ava*, pour retourner dans sa lointaine mission.

Avec Sa Grandeur se sont embarqués : le R. P. Thirion, le F. J. Aloysius, diacre, natif du territoire de Jaffna même ; les FF. Scolastiques Jandel, Cardinal, Meary, H. Savage, M. Kirby, W. Owens, Th. Burke, L. Walsh, M. O. Mara ; les sœurs Sainte-Praxède Bour, Saint-Alban Berger, Saint-Ange Varnier et Saint-Ambroise Mathews. Ces religieuses appartiennent à la congrégation de la Sainte-Famille.

La veille du départ avait eu lieu, dans notre église du Calvaire, l'émouvante cérémonie du baisement des pieds; Mgr Bonjean la présidait, ayant à ses côtés son coadjuteur Mgr Melizan. Rien n'est beau et ne réveille vivement la foi dans le cœur des fidèles comme ce spectacle du départ et des adieux, au pied des autels.

Le dimanche 17 octobre, Mgr Mélizan, évêque d'Adrana *in partibus* et coadjuteur de Mgr Bonjean, s'est embarqué à son tour à Marseille, à bord de *l'Amazone*. Sa Grandeur amenait avec elle les Pères novices H. Joulain, du diocèse de Poitiers, et A. Lafarge, du diocèse de Clermont, et les FF. Scolastiques L. Royer, du diocèse de Nancy, et J. Saint-Geneys, du diocèse de Valence. Nous avons appris que les deux groupes apostoliques sont arrivés en bon état à Ceylan.

OBLATIONS

ET NUMÉROS D'ORDRE DEPUIS LA LISTE PUBLIÉE AU MOIS DE DÉCEMBRE 1879.

1038. Coccola, Nicolas, 8 décembre 1879, Notre-Dame de l'Osier.
1039. Laporte, Henry, 8 décembre 1879, Canada.
1040. Bourgine, Victor, 28 juin 1878, Saint-Albert, notifiée, le 17 février 1880.
1041. Hippolyte, Joseph, 1er janvier 1880, Jaffna.
1042. Colin, Jean-Baptiste-Léon, 18 janvier 1880, Nancy.
1043. Stephanopoli, François, 12 février 1880, Notre-Dame de l'Osier.
1044. Salva, Laurent, 17 février 1880, Autun.
1045. Ancel, Julien, 17 février 1880, Notre-Dame de Sion (F. C.).
1046. Ciappini, Jean-Dominique, 13 avril 1880, Notre-Dame de l'Osier.
1047. Dauphin, Louis-Joseph, 17 février 1880, Saint-Albert, notifiée le 8 mai 1880.
1048. D'Arcy Follis, 2 mars 1880, Pietermaritzburg, notifiée le 8 mai 1880.
1049. Vigneron, Louis-Jules-Laurent, 15 août 1880, Autun.
1050. Guglielmi, Thomas, 15 août 1880, Autun.
1051. Coyle, André, 15 août 1880, Autun.
1052. Eyffon, Victor, 15 août 1880, Autun.
1053. Mourier, Camille, 15 août 1880, Autun.
1054. Ravaux, Nicolas-Marie-Joseph, 15 août 1880, Autun.
1055. Casile, Joseph, 15 août 1880, Autun.

1056. Méary, Jean-Baptiste, 15 août 1880, Autun.

1057. Agarrat, Alphonse, 15 août 1880, Notre-Dame de l'Osier.

1058. Teston, Jules-Emile, 15 août 1880, Notre-Dame des Anges.

1059. Desmarais, Alphonse-Marie, 15 août 1880, Notre-Dame des Anges.

1060. Donteuville, Augustin, 15 août 1880, Notre-Dame des Anges.

1061. Mac-Ardle, Patrice, 8 septembre 1880, Autun.

1062. Fitz-Patrick, Jean, 8 septembre 1880, Autun.

1063. Forget, Louis-Dioscoride, 8 septembre 1880, Ottawa.

1064. Legal, Emile-Joseph-Marie, 24 septembre 1880, Notre-Dame des Anges.

1065. Quested, Jacques-Henri, 15 octobre 1880, Kilburn.

N. B. — Les renseignements doivent être fidèlement adressés par les supérieurs ou les maîtres des novices, aussitôt l'oblation, au secrétaire général lui-même, sur une feuille *ad hoc*, et comprendre : 1° les nom et prénoms du profès; 2° la date de sa naissance; 3° le lieu de son origine, avec indication du diocèse; 4° la date et le lieu de sa prise d'habit; 5° la date et le lieu de son oblation, et, s'il y a plusieurs oblations, l'ordre dans lequel elles ont été faites; 6° enfin la date et le lieu de l'ordination à la prêtrise. Quand l'ordination des prêtres vient après l'oblation, un nouvel avis est nécessaire.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1880

Le F. Jeanin, Gaspard (F. C.), mort à New-Westminster le 9 janvier 1880. Il était né le 13 juin 1798 et avait fait ses vœux perpétuels le 1er novembre 1849.

Le R. P. Coste, Joseph-Marie-François, mort à Talence le 14 février 1880. Il était né le 30 juin 1824 et avait fait ses vœux perpétuels le 1er janvier 1845.

Le F. Falque, Michel (F. C.), mort à Saint-Jean d'Autun le 28 mars 1880. Il était né en 1820 et avait fait ses vœux perpétuels le 8 décembre 1855.

Le F. Bouquet, Pierre (F. C.), mort à Notre-Dame de la Garde le 25 août 1880. Il était né le 7 juillet 1808 et avait fait ses vœux perpétuels le 1er novembre 1849.

Le R. P. Duhaime, Joseph, mort à Montréal le 11 septembre 1880. Il était né le 18 juin 1847 et avait fait ses vœux perpétuels le 15 août 1868.

Le R. P. Mouchel, Frédéric, mort à Jaffna le 19 septembre 1880. Il était né le 2 juillet 1802 et avait fait ses vœux perpétuels le 6 janvier 1832.

Le F. O'Connell, Edmond (F. C.), mort à Glencree le 27 octobre 1880. Il était né le 20 juin 1836 et avait fait ses vœux perpétuels le 8 décembre 1868.

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1880.

Rapports présentés au chapitre général de 1879 (suite et fin) :
Rapport sur le Vicariat de Ceylan, par Mgr Bonjean..... 5
Rapport sur le Vicariat du Texas, par le R. P. Vandenberghe... 56
Rapport sur le Vicariat de Natal, par Mgr Jolivet..... 42
Missions étrangères. — *Canada.* Maison de Montréal. — Lettre du R. P. Tortel..... 49
Colombie britannique. — Lettre du R. P. Lejacq à Mgr Durieu.. 58
Vicariat de Natal.—Extraits du journal de voyage du F. Trabaud. 72
Le R. P. Sabon..... 79
Maisons de France. — Maison d'Angers..... 86
Maison de Tours..... 97
Variétés. — Mgr Théophile-André Mélizan, évêque d'Adrana, coadjuteur du vicaire apostolique de Jaffna (Ceylan)..... 104
Lettre du cardinal Guibert au Pape Léon XIII..... 111
Nécrologie..... 113
Nouvelles diverses..... 114
Saint Joseph 123
Decretum..... 127

JUIN 1880.

Missions étrangères. — Mackenzie. — Extraits des lettres du R. P. Seguin à Mgr Clut..... 129
Extraits d'une lettre du R. P. Pascal..... 135
Saint-Albert. — Rapport du R. P. Grouard. — Lac La Biche..... 138
Extrait d'une lettre du R. P. Doucet..... 155
Extrait d'une lettre du R. P. Leduc..... 157
Lettre du R. P. Lestanc au R. P. Aubert..... 166
Manitoba. — Extraits d'une lettre du R. P. Decorby..... 193
Cafrerie. — Extraits du journal du R. P. Baudry, aumônier militaire..... 200
Lettre du R. P. Deltour au R. P. Martinet..... 213
Maisons de France. — Maison du Calvaire..... 224
Maison de Nancy..... 241
Maison de Bon-Secours..... 247
Variétés..... 251
Nouvelles diverses..... 254
Prière..... 256

SEPTEMBRE 1880.

Missions étrangères. — Saint-Albert. — Lettre du R. P. Fourmond 257
Lettre de Mgr Grandin à Mgr l'Evêque de Laval 265
Mackenzie. — Extrait d'une lettre du R. P. Roure à Mgr Clut 270
Colombie britannique. — Lettre du R. P. Fouquet au R. P. Martinet 273
Ceylan. — Lettre du F. Collin au R. P. Soullier 281
Province britannique. — La messe à la Tour de Londres 289
Maisons de France. — Maison de l'Osier 293
Maison de Talence 309
Variétés. — Revue 315
Lettre de Mgr Bonjean à S. Exc. M. de Freycinet 320
Le R. P. Zacharie Lacasse 324
Le R. P. Paquin 330
Mission montagnaise du lac Saint-Jean 332
Nouvelles diverses 338
Les fêtes du Sacré-Cœur 346
Départ pour les missions 350

DÉCEMBRE 1880.

Missions étrangères. — Texas. — Le Cyclone de Brownsville 355
Colombie britannique. — Lettre du F. Morice, scolastique, au R. P. de l'Hermite 356
Extrait d'une lettre du R. P. Lejeune 363
Extrait d'une lettre du R. P. Eugène Chirouse 367
Maisons de France. — Maison de Bon-Secours. — Couronnement de la statue de Notre-Dame 374
Discours de bienvenue adressé par le R. P. Augier, provincial, au cardinal Guibert, archevêque de Paris 390
Notre-Dame des Lumières. — Pèlerinages du mois de septembre. 393
Pèlerinage de Morières, Courthézon, Molléges, l'Isle, Cavaillon et Carpentras 397
Variétés. — En Dauphiné 404
La force et le droit. — Lettre de Mgr Perraud, adressée aux PP. Oblats expulsés de leur maison d'Autun le jeudi 4 novembre 1880 416
Nouvelles diverses 430
Oblations et numéros d'ordre 431
Nécrologe de l'année 1880 433

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

294876
P
Author Missions de la Congrégation des Mission- Relig.
M
Title naires oblats de Marie Immaculée, 17?-18,1879-80

DATE

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU